REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME XIV. — 1er MARS 1858.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME QUATORZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1858

THE GETTY CENTER
LIBRARY

ÉTUDES

D'HISTOIRE PRIMITIVE

Y A-T-IL EU DES HOMMES SUR LA TERRE AVANT LA DERNIÈRE ÉPOQUE GÉOLOGIQUE?

I.

La question ici posée en titre a été déjà faite bien des fois, et chaque fois il y a été répondu par une négation. Pour soutenir que les hommes ne sont contemporains d'aucune des époques géologiques qui ont précédé l'époque actuelle, qu'ils n'ont jamais foulé que le sol que nous foulons aujourd'hui, qu'aucun des étages jadis frappés des rayons de notre soleil et maintenant enfouis dans les profondeurs ne les a portés, et qu'ils n'ont jamais eu à combattre et à vivre qu'avec les animaux qui peuplent nos campagnes, nos eaux et notre atmosphère, on s'est appuyé aussi bien sur les faits que sur la théorie. Il est en effet certain que des ossemens humains n'ont pas été trouvés dans les couches inférieures de l'écorce terrestre, ou du moins les trouvailles de ce genre ont été fort rares, et d'ordinaire incertaines et contestées. Tandis que les fouilles, sur des points très divers du globe, mettaient à nu les débris de toute espèce de plantes et d'animaux, elles ne produisaient aucun reste que l'on pût attribuer à la race humaine; fertiles en cela, elles demeuraient stériles en ceci. On sait que Montmartre, par exemple, est un véritable ossuaire qui contient toute sorte d'animaux effacés du

livre de vie. Jamais jusqu'à présent ne s'est rencontré pareil ossuaire pour notre espèce. De son côté, la théorie n'a eu aucune réclamation à faire contre ce résultat de l'expérience : l'étude a montré une hiérarchie entre les étages géologiques et les populations qui les occupent, c'est-à-dire que, dans les populations les plus profondes et par conséquent les plus anciennes, la partie supérieure de l'échelle de la vie y est bien moins développée, et que ce développement ne s'accroît et ne se complète qu'à mesure qu'on approche de l'état actuel. Dès lors il n'a pas semblé étonnant que l'homme, qui est le couronnement de la série biologique, ne parût pas dans les époques antérieures et parmi les existences préliminaires.

Toutefois, malgré cet accord apparent des faits et de la théorie, il s'est élevé de temps en temps des doutes contre la certitude de la décision qui excluait l'homme de toute existence géologique. Non pas que la théorie ait été le moins du monde ébranlée; elle reste ce qu'elle était auparavant. Un ordre hiérarchique préside à l'évolution de la vie, et la race humaine appartient à ce qu'il y a de plus récent, parce qu'elle appartient à ce qu'il y a de plus élevé en organisation; mais quelques faits qui se reproduisent avec obstination, et qui, sans être pleinement acceptés encore, obligent la science à se retourner pour en tenir compte, tendent à modifier ce que la décision première a de trop absolu. S'ils sont bien observés, si les conséquences qu'ils comportent sont tirées exactement, on admettra que l'homme est plus ancien sur la terre qu'on ne l'a cru, et que, sans descendre jusque dans ces formations où une faune si dissemblable de la nôtre occupait le terrain, il a vécu avec les mastodontes, avec les éléphans qui habitaient l'Europe, avec le cerf gigantesque dont on exhume les ossemens, avec l'ours, hôte des cavernes antédiluviennes. Son origine se trouverait de la sorte reculée d'un âge tout entier, et un anneau de plus serait à insérer dans la série de la vie comme dans celle de l'histoire.

Les légendes des anciens hommes avaient placé, dans les espaces indéfinis qui dépassaient leur mémoire et leur tradition, les dieux et les demi-dieux, les géans et les titans, les héros nés dans de meilleures années, les patriarches à vie démesurément longue, les monstres qui dévastaient la terre, les léviathans, les chimères, les gorgones. C'est ainsi que l'imagination s'était complu à peupler ces régions du temps, prenant à ce qui faisait les croyances dans le présent de quoi remplir un passé ténébreux. Lorsqu'en fouillant la terre on rencontrait quelqu'une de ces reliques qui maintenant disent tant de choses, on ne s'arrêtait point à un fragment qu'on croyait semblable à tous les autres; ou, si par hasard le squelette bien conservé présentait des ossemens gigantesques, on le rattachait

sans difficulté à quelqu'un des géans qui avaient dominé sur la terre. Comment en effet la curiosité se serait-elle éveillée? Qu'est-ce qu'un os qu'on remue en remuant le sol? Tous les jours une multitude des habitans de notre planète, hommes, mammifères, oiseaux, poissons, lui rendent leur dépouille; si leurs ossemens disséminés de toutes parts se résolvent en terreau, qui empêche que çà et là quelques-uns échappent à la dissolution et viennent de temps en temps rouler sous nos pieds? Sans doute; mais lorsque l'œil fut devenu habile à regarder, ce qui avait semblé uniforme se caractérisa par des différences essentielles, et tout un monde étrange et réel apparut dans la longue perspective des âges primordiaux.

Les gisemens aussi, à qui aurait su voir, n'étaient pas moins distincts que la structure. Rien dans l'arrangement n'était fortuit. Chaque espèce d'os affectait un ou plusieurs terrains particuliers; point d'interversion, point d'irrégularité, et, dans une certaine limite, les os caractérisaient les terrains, et les terrains caractérisaient les os. Mais qui pouvait songer à discerner, dans cet amas confus de pierres et de terres, des étages symétriquement disposés? Comme un architecte habile qui forme en assises les matériaux de l'édifice à construire, la pesanteur, la chaleur, l'action des eaux, en un mot toutes les forces qui président aux particules de la matière ont écarté de leur travail séculaire le hasard, et les couches de la terre se montrent arrangées comme il convient aux puissances qui les régissent. A leur tour, ces couches ainsi déterminées ont eu, au fur et à mesure qu'elles furent éclairées par le soleil, leurs propriétés spéciales pour l'entretien de la vie, et chaque étage, avant de devenir souterrain, a nourri des plantes et des animaux qui n'étaient faits que pour lui.

Il fallait beaucoup savoir pour s'intéresser à ce que la pioche découvrait en creusant la terre. Et d'abord les mathématiques devaient avoir acquis une grande consistance et habitué l'esprit à prendre confiance dans le résultat des spéculations abstraites. Sans les mathématiques, sans leur essor préliminaire, la porte restait inexorablement fermée. Encore que ne paraisse aucun lien entre Cuvier, qui, arrivé à temps et à point, exhuma les générations éteintes, et Archimède ou Euclide, qui méditèrent fructueusement sur les propriétés géométriques des courbes, il n'en est pas moins certain que, si ceux-ci et leurs nombreux et illustres successeurs n'avaient pas trouvé l'enchaînement du vrai dans les nombres et dans les formes, celui-là n'aurait jamais trouvé l'enchaînement du vrai entre les genres disparus et les genres existans.

Le premier résultat de ces recherches tout abstraites et tout éloignées, ce semblait, d'applications si considérables, fut quand les

géomètres grecs, appuyés sur la connaissance des propriétés du cercle, n'hésitèrent pas à déclarer, contre tous les témoignages apparens, que la terre était une sphère. L'un d'eux, Ératosthène, essaya même de la mesurer, et il en évalua le pourtour à 250,000 stades, c'est-à-dire à 45 millions de mètres, se trompant ainsi de 5 millions de mètres, mais indiquant la voie par laquelle on arriverait à une détermination. On y arriva en effet à mesure que les méthodes se perfectionnaient. Et en même temps apparurent de nouveaux élémens et de nouvelles conséquences : la terre n'était point une sphère, c'était un ellipsoïde; cet ellipsoïde n'était pas régulier; il était renflé à son équateur et aplati à ses pôles. De même que la géométrie rudimentaire avait tout d'abord assigné, avec toute certitude, une forme globuleuse à la terre, de même la géométrie supérieure, en considérant la véritable figure, déclara que, pour que cette figure eût été prise, il fallait absolument que le globe terrestre eût été liquide à une époque antérieure de son existence. Ce fut désormais une condition capitale à laquelle la théorie de la terre dut satisfaire, et les hypothèses qui ne s'y conformaient pas étaient, par cela seul, écartées sans discussion. Ce n'est pas tout : les astronomes, mettant la terre dans la balance, l'ont trouvée environ six fois plus lourde que l'eau, c'est-à-dire que le globe terrestre pèse environ six fois plus qu'un globe d'eau de même dimension; dès lors il a été entendu qu'aucune idée sur la constitution de notre planète n'était valable, si elle ne supposait que les parties centrales en étaient occupées par des matières très lourdes; aucun espace vide n'y peut être conçu, et la densité est plus grande dans les couches profondes que dans les couches superficielles.

Après les astronomes vinrent les physiciens. Ils déterminèrent la chaleur qui l'animait, tant celle qu'elle tenait de son origine et du foyer intérieur que celle qui lui était envoyée du soleil; les puissances qui font trembler les continens; l'équilibre des mers; les courans électriques qui parcourent la surface, et dont l'intervention lie une mince aiguille aimantée à toute la constitution terrestre; le froid glacial des espaces intercosmiques, froid dont nous ne sommes défendus que par l'épaisseur de notre atmosphère. Si bien que le globe se montre comme une masse énorme, vivifiée par des forces toujours actives, et réglée dans sa constitution par leur conflit réciproque.

Les chimistes à leur tour se chargèrent de dévoiler les propriétés moléculaires de cet immense agrégat. Toutes ces expériences qui constatent le nombre et les qualités des substances élémentaires, qui dissocient ce qui était composé, qui recombinent ce qui avait été dissocié, qui montrent que les particules matérielles, jamais anéan-

ties, ne font que passer d'un corps à un autre, qui en révèlent les antipathies, les sympathies et la subordination secrète aux nombres et aux proportions; ces expériences délicates et subtiles ne tardèrent pas à franchir les murailles des laboratoires, et elles vinrent contrôler ce qui se passait dans le vaste laboratoire où le feu central, toujours allumé, fond, liquéfie, vaporise sous des pressions infinies et depuis des milliers de milliers d'années.

La biologie, quand elle sortit des langes et eut construit ses doctrines, trouva bientôt l'occasion d'en faire l'application à l'histoire de la terre. Parcourant d'un œil exercé les différens terrains qui sont superposés les uns aux autres, elle y reconnut la trace manifeste de flores et de faunes qui n'étaient ni les flores ni les faunes d'aujourd'hui. Bien plus, en arrivant à une certaine profondeur, on ne rencontrait plus aucun débris organisé; ni plantes, ni bêtes n'avaient vécu dans ces couches-là et à plus forte raison dans celles qui leur étaient inférieures : de sorte qu'il fallut bien convenir que la vie n'était pas contemporaine du globe terrestre; que celui-ci était plus ancien que celle-là, dont il était le support; qu'il était un temps où les forces physiques et chimiques se déployaient seules sur la planète, et où les forces vitales, demeurant à l'état latent, n'avaient pas eu les circonstances nécessaires pour se manifester. Il fallut convenir enfin que les flores et les faunes avaient varié de période en période, et avaient été assujetties à la loi du changement. Et de fait, pendant que la vie accusait les modifications successives que le monde primitif avait subies, toutes les autres sciences s'accordaient pour attester que ce monde primitif avait varié et présenté sans cesse un nouveau théâtre à de nouveaux acteurs.

Ainsi la spéculation du cabinet et du laboratoire, amassant, par transmission héréditaire, des trésors de puissance qui sont à tous les points de vue le pouvoir suprême de l'humanité, la spéculation, dis-je, fournit les élémens d'une théorie de la terre. Il ne lui suffit plus, à cette théorie, d'imaginer des hypothèses plus ou moins ingénieuses; il ne lui suffit pas même d'examiner avec soin le globe terrestre, de le parcourir, de le fouiller et d'en noter les particularités. Pour cesser d'être arbitraire et pour devenir positive, elle dut se soumettre à toutes les conditions élémentaires que les sciences abstraites lui fournissaient. Ce fut le lit de Procuste pour les suppositions aventurées, pour les imaginations téméraires; mais ce fut le cadre heureux où les observations particulières vinrent s'inscrire et d'où sortit la géologie positive.

A peine la géologie positive fut-elle constituée qu'elle refléta une vive lumière sur la biologie; c'est là en effet que la relation entre les milieux et la vie se manifeste de la façon la plus évidente. On

avait à la vérité remarqué que toutes les fois qu'on découvrait un continent, comme l'Amérique ou l'Australie, toutes les fois qu'on mettait les pieds dans quelques grandes îles inconnues jusqu'alors, comme Madagascar ou la Nouvelle-Zélande, les espèces vivantes présentaient une apparence spéciale. Chaque découverte de ce genre avait enrichi la botanique et la zoologie, et il était clair que ces continens, ces grands terrains, ces milieux, pour me servir du terme scolastique, imprimaient leur marque sur les organisations qui en formaient la population. Mais que sont de grandes terres ou des continens entiers à côté de la surface même du globe soumise, durant les époques géologiques, à des conditions tout autres que celles qui prévalent aujourd'hui? Que sont les différences entre nos compartimens, appartenant tous à un même âge, et ces anciens compartimens séparés les uns des autres par d'énormes distances de temps qui équivalent à d'énormes distances dans l'espace? La géologie est donc, à vrai dire, une immense expérience sur l'influence des milieux, expérience à laquelle n'ont manqué ni la durée des périodes, ni la variété des changemens.

Quel a été l'effet de cette expérience sur l'homme? Si l'homme a vécu dans la couche immédiatement antérieure à la couche actuelle, il a été soumis à d'autres conditions que celles qui ont prévalu dans l'époque actuelle. Le type humain d'alors a-t-il ses analogies parmi quelqu'une des races qui habitent aujourd'hui la terre? Se rapproche-t-il des plus élevées ou de celles qui sont inférieures? L'homme fossile paraît-il avoir possédé des arts et des instrumens qui indiqueraient une intelligence étendue, un développement supérieur et un être tout d'abord en possession des hautes pensées de l'humanité? Tandis que les productions vivantes ont cheminé suivant une incontestable évolution, si bien que les mammifères, les singes, enfin l'homme, ne viennent au jour que dans les âges postérieurs, au contraire l'histoire humaine a-t-elle suivi une marche inverse, si bien que les âges antérieurs auraient vu une humanité plus puissante, plus belle, plus intelligente? Ou bien, inversement, est-il vrai que ces races géologiques, appartenant à un milieu plus uniforme et moins développé, naissant au milieu d'animaux reculés, eux aussi, dans les lointaines époques, n'offrent qu'en ébauche et en rudiment ce qui devait être le propre de l'espèce humaine, à savoir l'industrie, les arts, la science et leur développement continu? Ces questions qui se font trouveraient peut-être quelques réponses, si l'on réunissait un nombre assez considérables de débris d'une humanité fossile.

II.

On sait que Cuvier, pour les mêmes raisons de fait et de théorie qu'au sujet de l'homme, avait supposé que les singes étaient étrangers aux terrains profonds, et qu'ils avaient apparu seulement avec la période où la race humaine a elle-même apparu; mais de nouvelles découvertes, démontrant l'existence de singes fossiles, ont réfuté cette opinion de Cuvier. Ces singes ont existé non-seulement en Asie et en Amérique, comme les singes actuels, mais aussi dans le nord de l'Europe, par exemple en Angleterre, jusque sous le 52e degré, ce qui prouve, comme bien d'autres faits, que jadis la température de l'Europe a été plus élevée qu'elle n'est maintenant. Il est vrai de dire que les débris fossiles de cet animal sont rares, surtout en Europe, et qu'il n'a pas dû être abondant, ou que, s'il l'a été, on n'a pas encore rencontré les gisemens qui ont conservé ses os.

La trouvaille de singes fossiles a naturellement rendu la trouvaille d'hommes fossiles moins improbable, mais moins improbable seulement. Depuis qu'il est établi que l'ordre des quadrumanes, le plus voisin de l'homme, est représenté parmi d'antiques créations, on est plus autorisé qu'auparavant à chercher si l'ordre des bimanes n'y aurait pas aussi ses représentans. De quelque façon que l'on considère l'ensemble de la zoologie actuelle et passée, on ne peut nier que certaines formes organisées sont en rapport entre elles, et que certains anneaux de la chaîne se tiennent, ou du moins sont peu écartés l'un de l'autre. Il n'est point de paléontologiste qui, dans l'état des connaissances, ne fût grandement surpris si les mêmes terrains lui offraient, à côté des formes étranges des sauriens de l'ancien monde, les créations de l'époque quaternaire, qui sont marquées d'un sceau tout différent. Et semblablement un même sceau, empreint sur les gigantesques proboscidiens qui ont cessé d'exister, sur le mastodonte, le mammouth ou éléphant fossile, annonce la prochaine apparition de nos espèces actuelles. De la même façon on peut croire que, le singe ayant apparu, l'homme ne devait pas être aussi loin que les recherches présentes le plaçaient.

Mais dans une matière aussi nouvelle et, il faut le dire, aussi étrange à l'esprit que celle des âges, des mondes et des existences géologiques, les raisonnemens valent peu, et le moindre fragment authentique a plus de poids que des analogies qui, au milieu de tout ce qui est encore ignoré, laissent une trop grande place au doute et à l'incertitude.

On trouve, en bien des lieux, des cavernes qui contiennent des

quantités, quelquefois très considérables, d'ossemens d'animaux. M. Lund, infatigable chercheur de débris paléontologiques, après avoir examiné plus de huit cents de ces cavernes en Amérique, n'a trouvé d'ossemens humains que dans six d'entre elles, et il n'y en a qu'une seule où il ait remarqué, à côté de restes humains, des os d'animaux d'espèces soit éteintes, soit encore existantes. Ce fait, bien qu'unique, le porte à admettre que l'homme remonte au-delà des temps historiques, et que la race qui vivait dans le pays à l'époque la plus reculée était, quant à son type général, la même que celle qui l'habitait encore au temps de la découverte par les Européens. Cette race était remarquable par la conformation du front, semblable à celle des figures sculptées qu'on retrouve dans les anciens monumens du Mexique. Les os humains étaient absolument dans le même état que ceux des animaux, soit d'espèces perdues, soit d'espèces existantes, au milieu desquels ils se trouvaient, entre autres des os de cheval identique avec l'espèce actuelle, qui était inconnue aux habitans lors de la conquête. Le cheval en effet ne vivait pas en Amérique au moment où les Espagnols y débarquèrent; mais il y avait vécu. On peut donc penser, si les observations de M. Lund sont exactes, que, tandis que l'espèce cheval disparaissait de l'Amérique et n'y était point remplacée, l'espèce homme, celle du moins qui l'occupait alors, échappait aux causes de destruction, et passait d'un âge géologique à un autre, d'un monde antérieur au monde actuel. Au reste, des paléontologistes sont disposés à admettre quelque chose de semblable pour le chien. Les races de nos chiens domestiques n'ont leur souche dans aucune espèce sauvage actuellement existante. Il est impossible de les attribuer au renard; mais on a discuté sur la question de savoir si elles ne proviendaient pas du loup ou du chacal. Or il a existé, à l'époque diluvienne, une ou plusieurs espèces sauvages plus voisines du chien domestique que ne le sont le loup, le chacal et le renard. Aussi M. Pictet se demande si cette espèce sauvage n'aurait pas survécu aux inondations qui ont terminé la période diluvienne en submergeant la plus grande partie de l'Europe, si les premiers hommes qui ont habité notre continent n'ont pas cherché à utiliser cette espèce, qui avait probablement un caractère plus sociable et plus doux que le loup, et si cette même douceur de mœurs ne peut pas être considérée comme une explication de son entière extinction actuelle hors de l'état de domesticité.

Ce n'est pas seulement en Amérique que des ossemens humains ont été exhumés; les têtes que l'on a découvertes dans diverses localités de l'Allemagne n'ont rien de commun avec celles des habitans actuels de cette contrée. La conformation en est remarquable en ce

qu'elle offre un aplatissement considérable du front, semblable à celui qui existe chez tous les sauvages qui ont adopté la coutume de comprimer cette partie de la tête. Ainsi certains crânes, ceux, par exemple, qu'on a trouvés dans les environs de Baden, en Autriche, ont offert de grandes analogies avec les crânes des races africaines ou nègres, tandis que ceux des bords du Rhin et du Danube ont présenté d'assez grandes ressemblances avec les crânes des caraïbes ou avec ceux des anciens habitans du Chili et du Pérou. Il est vrai d'ajouter que ces déterminations ont, jusqu'à présent, suscité des objections sur lesquelles les paléontologistes ne veulent point passer : les débris humains sont rares; les gisemens en sont incertains; bien des circonstances accidentelles ont pu déplacer ces os et créer des causes d'erreur là où même le terrain qui les recélait a paru antéhistorique. Ces objections obligent à suspendre le jugement, mais n'obligent pas, comme on faisait naguère, à rejeter péremptoirement toute idée d'une humanité antérieure à l'humanité présente, d'autant plus que les caractères de ces crânes sont bien dignes de remarque : ne pas ressembler aux têtes des Européens d'aujourd'hui est un fait qui ne se laisse pas écarter facilement. Sans doute, ces hommes, quels qu'ils aient été, ont pu précéder l'entrée des Celtes en Europe et appartenir néanmoins à la période historique, puis avoir disparu sans laisser ni souvenirs ni traces. Soit, mais les formes qu'ils présentent ne sont pas isolées; elles ont des analogies avec les crânes nègres ou caraïbes. C'est un témoignage qu'à l'époque où ces hommes ont vécu, les formes dont il s'agit occupaient non-seulement l'Afrique ou l'Amérique, mais aussi l'Europe; elles se répandaient sur une bien plus grande étendue qu'elles ne font maintenant. Or cette occupation de grandes étendues par des organisations très voisines les unes des autres et très peu variées est un signe paléontologique, et ici il vient en aide pour suppléer, jusqu'à un certain point, à ce qui peut manquer en précision aux autres déterminations des débris humains.

Des incertitudes de même nature s'attachent à la trouvaille de M. Spring, professeur à la faculté de médecine de Liége. Une grotte à ossemens, située dans la montagne de Chauvaux, province de Namur, à trente ou quarante mètres au-dessus du lit de la Meuse, recélait de nombreux débris humains annonçant une race différente de la nôtre. Voici la description que donne M. Spring d'un de ces crânes : ce crâne était très petit d'une manière absolue et relativement au développement de la mâchoire; le front était fuyant, les temporaux aplatis, les narines larges, les arcades alvéolaires très prononcées, les dents dirigées obliquement; l'angle facial ne pouvait guère excéder soixante-dix centimètres. A en juger d'après le volume des fémurs et des tibias, la taille de cette race a dû être très

petite. Un calcul approximatif donne cinq pieds au plus, ce qui serait la taille des Groënlandais et des Lapons. Dans cette caverne étaient aussi beaucoup d'ossemens d'animaux : cerfs, élans, aurochs, lièvres, oiseaux. Ces os, pêle-mêle avec les débris humains, empâtés de matières calcaires, formaient une brèche osseuse, dont un seul morceau, de la grosseur d'un pavé ordinaire, contenait cinq mâchoires humaines. Dans un autre fragment était un os pariétal enchâssé dans la stalagmite, et où l'on voyait une fracture opérée par un instrument contondant. Cet instrument se trouvait dans le même fragment de brèche : c'était une hache d'un travail grossier, sans trou pour y adapter un manche. Au sujet de ces hommes, qui ont peut-être fait dans cette caverne un repas de cannibales, comme le croit M. Spring, on a objecté, pour dire qu'ils n'étaient pas fossiles, qu'on avait trouvé à côté d'eux des cendres et du charbon; mais pourquoi les hommes antédiluviens n'auraient-ils pas connu le feu? et où est l'empêchement de supposer que dès lors on était en possession de cette découverte? On a argué encore, ce qui est plus grave, que les ossemens reposaient non sur l'étage inférieur, mais sur l'étage supérieur du sol de la grotte. Quoi qu'il en soit de l'âge de ces peuplades qui ont jadis occupé la Belgique, il remonte certainement à une bien lointaine antiquité. Qui ne comprend, à la vue de l'exhumation de ces vieux témoins, combien sont étroites les bases que l'école donne à l'histoire? Qui n'aperçoit que toutes les origines et toutes les durées ont besoin d'être remaniées à l'aide des inductions que fournissent les faits constatés, et qu'il y a un âge et des populations à introduire dans l'étude, soit à l'aurore de l'époque actuelle, soit aussi, comme je le pense, à l'époque qui l'a précédée?

En effet, la thèse, encore que les observations ci-dessus rapportées et d'autres qui concourent la laissent, si l'on veut, indécise, n'est pas bornée à ces seuls appuis. On a souvent agité la question de savoir si l'on doit reconnaître comme des fossiles les traces et empreintes qui peuvent être restées d'un animal dans les couches de la terre, ou s'il faut pour cela la présence même d'une partie de ses débris. On est généralement d'accord aujourd'hui, dit M. Pictet, pour répondre à cette question dans le sens le plus large, c'est-à-dire pour considérer comme des fossiles toutes les traces qui prouvent évidemment la présence d'une espèce à une certaine époque. L'existence même de l'espèce est le fait essentiel à constater, et tout ce qui la démontre clairement atteint le but. Il importe peu que cette démonstration repose sur un fragment de l'animal ou sur une empreinte qu'il aurait laissée dans des roches avant leur solidification, ou sur toute autre apparence assez évidente pour ne pouvoir être niée.

Ces paroles étaient appliquées aux marques de pas que les animaux

ont imprimées, et que les paléontologistes ont suivies comme le chasseur suit la piste du gibier. Elles s'appliqueront aussi sans difficulté aux restes, s'il en est, de l'industrie humaine avant l'époque assignée d'ordinaire aux commencemens de l'humanité. Des outils, des instrumens, en un mot tout ce qui portera un vestige de la main de l'homme sera suffisant pour attester sa présence. Les animaux ne savent pas se créer, pour améliorer leur condition, des supplémens à leurs membres; ils ne se servent que de leurs dents, de leur bec, de leurs pattes et de leur queue, tandis que l'homme le plus sauvage qu'on ait trouvé a immanquablement quelque ustensile. Ces ustensiles parleraient clairement. S'il advenait qu'une mutation du genre de celles dont il y a eu déjà beaucoup sur notre globe couvrît d'un terrain nouveau celui qui nous porte et en fît une couche géologique, les hommes de cette palingénésie, en poursuivant leurs travaux, mettraient à nu les débris de nos villes, de nos chaussées, de nos canaux, de nos arts : ils ne douteraient pas un instant de l'existence d'un monde enseveli. Rien de pareil ne se découvre sans doute, mais rien de pareil non plus n'est nécessaire, et il suffit de reliques bien moindres pour attester que des peuplades, non pas des nations, ont occupé le sol avant la dernière révolution du globe.

C'est M. Boucher de Perthes qui le premier a dirigé les recherches de ce côté et tiré les conclusions. Il fut frappé par la vue de quelques cailloux qui lui parurent porter l'empreinte d'un travail humain : il les recueillit; plus il en chercha, plus il en trouva. Le nombre de ces objets, à mesure qu'il croissait, écarta les hasards de formes et de lieux. M. Boucher en étudia les gisemens, et demeura convaincu à la fois et que ces silex avaient été taillés par des hommes, et qu'ils se rencontraient dans des terrains véritablement anciens. Je ne puis mieux faire que de transcrire ce que je trouve en tête de son livre (1) : « M. Boucher de Perthes n'a négligé ni soins ni travaux pour obtenir la preuve qu'il cherchait; ses explorations, suivies sur une grande échelle, ont duré dix ans. Le nombre de bancs diluviens qu'il a fait ouvrir dans les départemens de la Somme, de la Seine et de la Seine-Inférieure est considérable. D'un autre côté, les travaux des ponts et chaussées, ceux du génie militaire, les études du génie civil pour les voies de fer ont facilité ses investigations. Aussi le résultat a-t-il été complet. S'il n'a pas constaté, dans les gisemens qu'il a analysés, des ossemens humains, il a rencontré l'équivalent, et parmi des débris d'éléphans et de mastodontes, au milieu de ces fossiles, il a découvert des traces humaines, des armes, des ustensiles, le tout en pierre, non pas sur un seul point, mais sur beaucoup; et l'on peut presque affirmer que, dans tous les terrains où existent des

(1) *Antiquités celtiques et antédiluviennes,* publié en 1849.

fossiles de grands mammifères, on rencontrera, si on les étudie avec persistance, de ces mêmes ébauches d'une industrie primitive. »

Les assertions de M. Boucher de Perthes, qui contrariaient une opinion reçue, excitèrent, comme cela était naturel et juste, beaucoup de défiance. Pourtant il finit peu à peu par gagner à lui quelques savans. Je citerai entre autres le docteur Rigollot, mort tout récemment membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. le docteur Rigollot était de ceux qui n'ajoutaient aucune foi aux idées de M. Boucher de Perthes, et qui les avaient combattues lors de leur première apparition. Pourtant, lorsqu'on vint lui dire qu'à Saint-Acheul, près Amiens, dans un terrain qui renfermait des ossemens et des dents d'éléphans fossiles, on trouvait aussi des haches ou instrumens en silex; quand il eut reconnu et fait reconnaître la nature géologique du terrain; quand il eut vu lui-même les silex en question dans leurs gisemens, il changea sans hésiter d'opinion, et passa du côté de M. Boucher de Perthes. Tous ces silex, décrits par M. Rigollot, sont travaillés de la même manière, c'est-à-dire qu'avec une adresse qui souvent étonne, on est parvenu, en en détachant des éclats, non-seulement à les dégrossir, mais à leur donner la forme la plus convenable aux usages pour lesquels ils étaient destinés, armes ou outils. En majeure partie, ils se ressemblent par leur forme générale, qui est le plus ordinairement un ovoïde aplati, dont la partie supérieure ou le gros bout qui est mousse est resté dans son état primitif, et dont les bords et la pointe sont aussi tranchans que le permet une industrie qui n'avait jamais songé à les polir. D'autres ressemblent à un poignard, d'autres encore ont la forme d'une pyramide triangulaire, et les arêtes sont creusées fort irrégulièrement par les éclats du silex. La grandeur moyenne de ces pierres est de 10 à 12 centimètres dans leur plus grand diamètre; il y en a d'autres où cette dimension n'est que de 8 centimètres, et quelques-unes où elle a 24 centimètres. « L'emplacement, dit M. Rigollot, où s'exploitent les cailloux à Saint-Acheul, est de médiocre étendue; ce qui doit exciter la surprise, c'est la grande quantité de silex taillés qui s'y découvrent journellement; vous ne pouvez aller sur le terrain sans que les ouvriers vous en présentent qu'ils viennent souvent de ramasser à l'instant, au milieu des cailloux qu'ils jettent sur la claie pour en séparer le sable et le gravier. Depuis le mois d'août qu'ils les recueillent jusqu'au mois de décembre où j'écris ces paroles, on en a trouvé plus de quatre cents, et pour ma part, depuis que j'en recherche, on m'en a apporté plus de cent cinquante. Ce nombre doit faire présumer qu'ils proviennent d'une localité où les hommes qui vivaient alors s'étaient réunis et avaient formé une espèce d'établissement. »

Alors que les éléphans et les mastodontes erraient dans les plaines de la Picardie, alors que les hippopotames ou quelques espèces analogues peuplaient la Somme et l'Oise, il faut bien admettre que le climat était tout différent. Les forêts qu'habitaient ces animaux antédiluviens n'étaient pas non plus composées de nos chênes et de nos hêtres. La température était plus chaude et donnait à toutes les productions, tant animales que végétales, un caractère autre que celui des terres présentement situées au nord de Paris. On peut en conclure que la race des hommes qui fut contemporaine de ces animaux, de ces plantes et de ce sol, avait aussi son empreinte spéciale. Virgile, se laissant ravir aux douceurs du printemps, s'est écrié en des vers magnifiques :

> Non ælios prima nascentis origine mundi
> Illuxisse dies aliumve habuisse tenorem
> Crediderim; ver illud erat, ver magnus agebat
> Orbis.....

Dans son intuition poétique, il lui a semblé qu'à l'origine du monde naissant, la sérénité d'un printemps éternel planait sur la terre, et y favorisait l'engendrement des créatures vivantes. Certes on admirera cette vision vague et confuse de la réalité des choses; Virgile ne s'était pas trompé tout à fait : un printemps planait sur le globe terrestre, si l'on donne le nom de printemps à une température plus élevée et plus constante que celle qui est notre partage. Pourtant, au milieu de cette chaleur abondante et de cette vie qui faisait explosion d'époque en époque sur les terrains géologiques, on remarquera ceci : à mesure que la température devenait moins uniforme, à mesure aussi apparaissaient des races d'animaux plus parfaites.

Les indices, encore incertains sans doute et controversés, conduisent à croire qu'une distinction de ce genre est à établir entre les hommes antédiluviens et les races supérieures qui survinrent. En tout cas, la question qui s'agite au sujet des hommes antédiluviens se présente maintenant sous deux faces. D'une part, on trouve çà et là quelques débris humains que plusieurs déclarent provenir de couches profondes; mais la rareté même de ces trouvailles et le caractère indécis des gisemens laissent des doutes, et ne permettent pas encore d'établir le fait parmi les certitudes de la science. D'autre part, les armes et les ustensiles, qui sont aussi des témoins irrécusables, ont été exhumés du sol qui les recélait. Ces armes et ustensiles ont-ils été trouvés dans les terrains vraiment diluviens, à côté des os vraiment fossiles ? N'y sont-ils pas arrivés par des déchirures accidentelles dans les diverses couches ? Une telle manière de voir n'est-elle pas réfutée par l'abondance singulière avec laquelle ces

objets sont répandus dans leurs gisemens? Ou bien, admettant l'authenticité des terrains, ne se méprend-on pas sur le caractère de ces silex? N'y a-t-il pas un simple jeu de la nature dans ce que l'on prend pour le travail de la main humaine? La question est posée; les pièces du procès s'accumulent, et désormais le jugement ne tardera pas beaucoup à intervenir.

III.

Toute récente qu'elle est, la paléontologie exerce une influence considérable sur les conceptions générales; nécessairement elle modifie les doctrines, et par les doctrines la raison collective. Ces modifications sont dans la direction que les sciences depuis l'origine ont suivie; elles ne contrarient rien; elles confirment tout, prolongeant jusque dans des âges qui semblaient fermés aux regards les recherches positives et les inductions. Dès l'abord il fallut, à cette lumière inattendue, remanier ce qui se disait du commencement des choses; il fallut faire place, dans le temps et dans l'espace, à cette infinité de formes végétales et animales qui se sont succédé sur la terre. Tant que l'on a cru que végétaux et animaux étaient, si je puis parler ainsi, superficiels et ressemblaient à une semence jetée sur des sillons, l'esprit humain d'alors s'est senti à l'aise pour imaginer les formations primordiales et leur scène antique; mais autre est la condition de l'esprit humain d'aujourd'hui, et, pour concevoir, il est resserré dans des limites plus étroites. Il ne peut, comme cela était si facile jadis, détacher la terre des êtres vivans qui l'habitent. Entre les couches solidifiées qui reposent sur le feu central et la superficie, il est une série d'étages qui ont chacun sa flore et sa faune. La vie s'y montre partout, non quelque chose d'absolu, mais quelque chose de relatif et de soumis aux circonstances et aux propriétés des milieux. A mesure qu'on descend dans des couches plus profondes, on trouve des êtres de plus en plus différens de ceux qui appartiennent à notre âge. Dès que la terre est assez refroidie, le sol assez consolidé, l'atmosphère assez épurée pour que les combinaisons organiques puissent se produire, elles se produisent; mais aussi, à la moindre mutation qui survient dans ce vaste corps, elles sont détruites, à peu près comme ce géant de l'Énéide qui, enseveli sous l'Etna, ébranle toute la Sicile au moindre changement de position :

> ..... Quoties fessum mutet latus, intremere omnem
> Murmure Trinacriam, et cœlum subtexere fumo.

Mais aussi il en renaît d'autres : le terrain a changé, la température

n'est plus la même, l'atmosphère s'est ressentie des modifications communes; cela suffit pour que sur cette nouvelle scène une nouvelle population lève sa tête. Sans doute chaque terrain a été à son tour superficiel, frappé par les rayons du soleil et animé par la pullulation des êtres vivans; mais des événemens toujours analogues sont advenus un grand nombre de fois, c'est-à-dire que la vie, s'éteignant et se rallumant, a varié selon que variait la nature de la surface. L'intervention puissante de la terre dans les manifestations vivantes est donc évidente, et désormais toute théorie générale sur la conception du monde est tenue à conformer scrupuleusement les changemens des êtres organisés aux changemens de la superficie du globe, à ne point intervertir les dates de cette antique histoire, à ne point mettre au commencement ce qui est à la fin, et à suivre la loi de succession telle que les faits l'ont montrée.

J'irais certainement contre mes intentions les plus arrêtées, si de mes paroles on pouvait inférer qu'il y a quelque induction à tirer de ces faits touchant le mode de formation première des êtres organisés. Non-seulement ces faits n'autorisent aucune théorie là-dessus pour le présent, mais je pense même qu'ils n'en autoriseront jamais, et je regarde la question comme toujours interdite à la recherche. La philosophie positive m'a enseigné que tout ce qui se rattache à l'origine ou à la finalité est complétement inaccessible à l'esprit humain, et doit être désormais abandonné. Depuis l'ouverture de l'ère de la pensée pour l'humanité, on a beaucoup médité, beaucoup écrit sur ce sujet, singulièrement attrayant; mais les méditations et les écrits ont nécessairement exprimé une conception qui, purement subjective et née des combinaisons de l'esprit, pouvait à la vérité concorder avec le monde réel, mais en fait se trouve n'y pas concorder, et réciproquement la conception qui provient de l'étude du monde réel, étant une donnée de l'expérience, n'a aucune prise sur des sujets qui sont de leur nature hors de l'expérience. De la sorte tout chemin est coupé, soit qu'on descende de l'esprit vers le monde, soit qu'on aille du monde vers l'esprit. L'une de ces méthodes, qui prétend donner les solutions d'origine et de finalité, est en contradiction avec les choses telles qu'elles sont; l'autre, qui est en rapport avec les choses telles qu'elles sont, se refuse à toute solution de finalité et d'origine. En cet état, et la double impossibilité étant dûment reconnue, on écartera comme stériles des discussions qui ne peuvent jamais aboutir. Ainsi, pour me tenir dans l'objet dont je m'occupe, on ne cherchera pas à imaginer ce qui n'est pas imaginable, comment les êtres vivans ont pour la première fois, pour la seconde, pour la troisième ou pour telle autre, apparu sur la terre; mais ce qu'on cherchera et ce qui importe grandement à la consolidation des doctrines de l'humanité, et partant à son existence so-

ciale, ce qu'on cherchera, dis-je, ce sera de circonscrire de plus en plus le terrain où se sont passés les phénomènes d'origine, et d'arriver, s'il est possible, au point où un pas de plus, qui est absolument interdit, conduirait hors de l'expérience. En ceci, la paléontologie est d'un puissant secours; elle ouvre de vastes aperçus. Certes Cuvier, qui le premier en a embrassé le système, a dû sentir les joies pures et profondes de l'intuition, quand, réveillant la poudre des générations dissemblables, il a pu les compter l'une après l'autre et s'émerveiller que l'écorce de la terre renfermât tant de mondes éteints. Et nous qu'il a introduits à ce grand spectacle, ce n'est pas sans émotion et sans recueillement que nous nous penchons sur le gouffre de ces âges, marqués chacun d'un jalon, et que nous sentons passer sur nous le frisson de l'immensité.

Il est certain, quelle que soit la cause du phénomène, que toutes les espèces d'animaux qu'on trouve à l'état fossile ont eu une durée géologique limitée. Il ne faut pas croire que les espèces les premières créées, et qui appartiennent aux terrains les plus anciens, existent encore parmi nous. Il n'en est rien; elles sont anéanties. Nous n'avons point, sur la surface actuelle de la terre, des animaux dont les aïeux remontent, de génération en génération, jusqu'aux âges où la vie commence d'apparaître. Aucun ne peut se vanter d'une noblesse aussi antique, et tous ceux qui vivent présentement sont de maison relativement récente. Celles d'entre les espèces qui naquirent dans les couches profondes gardèrent d'abord, les unes plus, les autres moins, leur permanence, et se conservèrent dans quelques-unes des couches qui succédaient; mais les changemens passaient les uns après les autres sur la face de la terre, les conditions d'existence se modifiaient, et, les milieux devenant de plus en plus impropres à ce qui avait pris naissance dans les circonstances les plus anciennes, une mort définitive les balayait des continens et des mers. Réciproquement, et par la même raison, ni les espèces actuelles, ni celles qui les ont immédiatement précédées, n'ont de racines dans les antiquités géologiques.

Il suit de là, comme un corollaire, que quand un type a péri, et que le monde qui suivait ne l'a pas reproduit, c'en a été fait de lui, il n'a plus reparu. En d'autres termes, une interruption dans l'existence, à travers les passages d'un monde à un autre, n'est jamais réparée. Le genre éléphant, si abondant à l'époque diluvienne, s'est perpétué dans l'époque présente; mais si, ce qui n'est pas, il eût appartenu à l'époque tertiaire, et qu'il eût été sans représentans dans l'époque diluvienne, il n'existerait pas non plus aujourd'hui, et il compterait parmi les genres éteints. C'est la loi des milieux qui règle tout cela. Un genre passe d'un étage à l'autre et continue à subsister, s'accommodant aux nouvelles modifications, si elles ne sont

pas trop considérables; mais vient-il à périr, alors le monde nouveau qui s'est formé diffère notablement du monde ancien qui lui avait donné naissance, et ce qu'il produit n'est plus identique à ce qui fut produit jadis. Les espèces sont dans le même cas : elles peuvent traverser et ont traversé, en effet, le défilé qui enchaîne l'un à l'autre deux renouvellemens; mais celles qui ne se sauvent pas ne reparaissent plus. D'autres, du même genre, prennent leur place. Ainsi dans le genre des éléphans, qui est venu de l'étage diluvien à notre étage, les espèces diluviennes ont été anéanties; le genre éléphant, quand il s'est renouvelé, a eu l'éléphant des Indes et l'éléphant d'Afrique, qui ne sont pas fossiles, et il n'a plus eu le mammouth, qui est demeuré enseveli. Les genres, les espèces, une fois morts, ne ressuscitent pas.

On sait qu'une prodigieuse chaleur anima le globe terrestre, tellement qu'il a été en fusion, et que les parties centrales en sont encore incandescentes. On sait aussi qu'à la surface cette chaleur centrale est tout à fait insensible, et que la température n'y dépend plus que des rayons solaires et de la densité de l'atmosphère. Les physiciens n'ont pas résolu la question de savoir si, dans les époques anciennes, et quand la croûte terrestre commença d'être disposée à porter des végétaux et des animaux, il en était comme aujourd'hui, et si la température intérieure ne comptait que pour une fraction indifférente dans la température superficielle. Toujours est-il que la paléontologie indique de son côté que les époques anciennes ont été généralement plus chaudes que la nôtre. Pourtant il ne faudrait pas considérer cet accroissement comme régulier et continu; il y a eu une période de froid qui a sévi du moins dans certaines parties du globe. C'est l'époque dite glaciaire, dont l'existence, difficile à expliquer, est attestée par les immenses glaciers et leurs vastes moraines, aujourd'hui vides d'eaux et de glaces. Mais cette anomalie laisse subsister le fait principal : la température fut plus élevée. Le mammouth, qui peuplait la Sibérie, tout velu qu'il était, n'y vivrait pas présentement, attendu que cette contrée est devenue trop froide pour produire les végétaux nécessaires à la nourriture de ce puissant animal, et l'Europe entière a été, pendant l'époque houillère, couverte d'une riche et grande végétation qui ne peut être comparée qu'à celle de quelques pays intertropicaux. Cette élévation de la température dans les régions qui sont maintenant sous un autre climat mettait beaucoup plus d'uniformité sur la surface de la terre; cette uniformité se faisait sentir sur les productions tant végétales qu'animales, et c'est ce que la paléontologie constate de tous côtés, de sorte que la diversité des formes de la vie a crû en même temps que croissait la diversité des circonstances climatologiques. De quelque côté que l'on porte le regard dans ce long flux des âges,

tout y paraît muable. Nous vivons sur la foi, je ne dirai pas de notre soleil, dont les changemens nous sont dérobés par son immense éloignement et son énorme grosseur; nous vivons sur la foi de notre terre qui nous porte, et de notre atmosphère qui nous abrite, et pourtant ce n'est encore qu'une tente d'un jour.

La succession des terrains superposés, les débuts de la vie dans les plus anciens, l'apparition dans chacun d'eux d'organisations dissemblables, portèrent plusieurs zoologistes à établir comme une loi de la paléontologie que les êtres vivans étaient soumis à un perfectionnement graduel. Non pas que les espèces d'alors fussent plus imparfaites que celles d'aujourd'hui : elles sont, si on les considère en elles-mêmes, toutes aussi parfaites les unes que les autres, c'est-à-dire toutes suffisamment disposées pour se perpétuer; mais on veut dire que, s'élevant des profondeurs à la superficie, on rencontre des types de plus en plus éminens, c'est-à-dire de plus en plus compliqués d'organisation et pourvus de facultés. Ainsi une série régulière et bien ordonnée se déroulerait depuis les premiers âges, dans laquelle le terme précédent serait une sorte d'ébauche par rapport au terme conséquent. Ce n'est point là l'expression de la réalité, et, sous cette forme, l'idée du perfectionnement graduel est en contradiction avec les faits. L'étude montre de grandes et incontestables irrégularités. Les singes, qui sont plus parfaits que les autres animaux et plus imparfaits que l'homme, devraient occuper, dans la série des terrains, une situation intermédiaire, et pourtant on les trouve déjà dans les terrains tertiaires anciens. Les invertébrés, moins parfaits que les vertébrés, devraient leur être antérieurs, et pourtant on trouve des vertébrés (à la vérité ce sont des poissons) à côté des premiers invertébrés. Il y a donc des confusions, des empiétemens, et, au lieu de se suivre, les créations, en bien des points, se juxtaposent. Cela est vrai; cependant il est vrai aussi que, dans l'ensemble, il y a une évolution incontestable depuis les végétaux primitifs jusqu'à l'homme, et une série, si l'on considère seulement quelques grands termes qui ne souffrent pas d'interversion : plantes, animaux, vertébrés supérieurs et homme. Ces considérations s'appliquent exactement à ce qu'on nomme l'échelle des êtres; il est certain qu'on ne peut ranger bout à bout toutes les espèces vivantes (plantes et animaux) de manière que la supérieure soit constamment plus parfaite que l'inférieure. D'immenses exceptions, tant végétales qu'animales, ne permettent pas de considérer ainsi les choses, et il faut reconnaître qu'en bien des points plusieurs séries deviennent parallèles et ont des rapports simultanés d'infériorité et de supériorité. Si cela ne peut être nié, on ne peut nier non plus que végétalité, animalité et humanité forment trois termes qui donnent une grande et véritable série. L'idée vient, quand on considère dans leurs ana-

logies la série paléontologique et la série zoologique, l'idée vient que l'ordre linéaire est l'ordre idéal et celui qui aurait prévalu si l'intercurrence de perturbations extérieures n'avait pas dérangé l'évolution propre de la vie. L'ellipse, à laquelle on rapporte le mouvement des planètes dans notre système solaire, n'a rien de réel; il n'y a pas une seule planète qui se meuve dans une courbe parfaitement elliptique; toutes sont déviées de leur course par les attractions réciproques qu'elles exercent les unes sur les autres. Mais ici la grande simplicité de ce cas mathématique a permis de reconnaître que l'ellipse était bien en effet le mouvement vrai, et que si, par exemple, il n'y avait eu dans l'espace que le soleil et la terre, celle-ci décrirait une ellipse régulière, tandis que, dans le domaine de la vie, l'infinie complication ne permet pas à notre intelligence trop faible de dégager l'évolution idéale telle qu'elle se comporterait, indépendamment des actions perturbatrices. Aussi la série paléontologique et la série zoologique ne doivent être considérées que comme des artifices logiques, très légitimes d'ailleurs, qui ont la double vertu de diriger les recherches et d'assurer l'esprit.

Ce fut le rêve de la poésie primitive de pénétrer par quelqu'une des cavernes béantes dans les espaces souterrains et d'y évoquer des formes étranges et monstrueuses qui devaient, avec les morts, occuper les ténèbres des abîmes. Ce rêve de la poésie, la science lui a donné la réalité; cette descente vers *les choses couvertes sous une terre profonde et une ombre obscure* (*res alta terra et caligine mersas*), la science l'a effectuée. Si, au moment de s'engager dans ces voies dont on peut dire, aussi justement que le poète, qu'elles n'avaient jamais été foulées par un pied humain, elle eût annoncé que ce qu'elle allait trouver viendrait se ranger dans les cadres qu'elle avait tracés et se conformerait à la doctrine générale qu'elle avait édifiée, on aurait certainement pensé qu'elle tenait un langage téméraire, qu'elle donnait pour des vérités ce qui n'était que des hypothèses. Pourtant elle n'eût rien annoncé qu'elle n'ait tenu. En vain un nombre prodigieux de siècles nous sépare de tous ces mondes effacés, en vain les terrains s'entassent sur les terrains, en vain les conditions d'une surface si souvent renouvelée subissent de graves modifications, tout est nouveau sans doute, mais rien n'est hétérogène. En aucun cas, ce qui choquait l'ami des Pisons, l'aimable et judicieux Horace, jamais une femme belle en haut ne se termine par une queue de poisson (*Desinat in piscem mulier formosa superne*). Les mêmes lois biologiques sont observées dans ces végétaux et animaux fossiles comme dans ceux de nos jours; ce qui est incompatible s'exclut alors comme aujourd'hui, et alors comme aujourd'hui ce qui est congénère s'attire et se rejoint. Les fougères peuvent devenir de grands arbres, mais ce sont des fougères; les lézards

peuvent prendre des ailes et voler, mais ce sont des lézards; les paresseux et les tatous peuvent devenir gros comme des éléphans, mais ce sont des paresseux et des tatous. Le fil qui conduit est un guide sûr : organisation, texture, relations, fonctions, tout se tient. Rien autre que des plantes monocotylédones ou dicotylédones n'a été offert par ces antiques végétaux, et dans les animaux rien de supérieur aux vertébrés, d'inférieur aux invertébrés, n'a été rencontré. Jamais la réalité de la science ne s'est mieux démontrée qu'en s'appliquant ainsi sans effort à des cas pour lesquels elle n'avait jamais été faite et qu'elle ne soupçonnait pas. Et réciproquement, en présence de cette régularité qu'on peut appeler rétrospective, il faut concevoir que la vie est une force spéciale qui a ses conditions immanentes, comme la gravitation ou la chaleur ont les leurs, qui est profondément modifiée dans ses manifestations par l'influence des milieux, mais qui n'en conserve pas moins, dans les circonstances les plus disparates, son autonomie et ses modes fondamentaux.

IV.

Quelque loin que l'homme ait poussé sa civilisation et doive la pousser encore, les commencemens en sont nés parce qu'il a su se faire des outils et par là agrandir sa force, qui est petite, et qui, grâce aux instrumens, croît sans cesse et devient illimitée. Cette capacité lui est inhérente, et il n'est aucun pays, aucun temps où il en paraisse privé, si bien qu'elle appartient même aux hommes et aux âges diluviens et qu'elle a fourni à M. Boucher de Perthes des témoignages d'une industrie primitive. Si l'homme n'augmentait pas sa force matérielle et intellectuelle, il pourrait bien peu de chose sur la nature, et son enfance serait perpétuelle, stagnation, arrêt, immobilité qu'on observe chez les races ou les peuples qui, à un moment donné de leur histoire, cessent d'accroître leurs ressources en ce genre. C'est d'abord la force matérielle qui se développe : la hache, le coin, l'arc, la pirogue pourvoient aux plus pressans besoins de l'existence. A l'aide de ces premiers outils croît à son tour la force intellectuelle, qui bientôt paie avec usure la protection accordée. Un échange incessant s'établit de l'une à l'autre : le savoir donne des outils, les outils donnent du savoir. Que n'ont pas produit les microscopes et les télescopes! Il n'est pas possible de se représenter l'homme assez absorbé en soi-même pour n'avoir pas songé à se munir de quelques outils; une pareille supposition le réduirait aussitôt au rôle des grands singes et des mammifères supérieurs; comme eux, les nécessités de la vie l'occuperaient tout entier. Mais il se procure le temps de méditer, et partant l'em-

pire, en se procurant ces instrumens dont il arme progressivement ses mains et son esprit. Et de fait, les sciences ne sont qu'une espèce d'outils à l'usage de l'intelligence : ce sont de véritables machines de plus en plus puissantes, par lesquelles on pénètre dans les propriétés de la matière, on reconnaît les phénomènes et l'on saisit dans leur agence les forces naturelles. Alors, maître de tant de secrets des choses, possesseur de ce feu symbolique que livra Prométhée, le genre humain fait deux parts du trésor accumulé : aux uns il le livre pour qu'ils se satisfassent dans la contemplation spéculative, entretenant et augmentant ces hautes connaissances; aux autres, pour qu'ils transforment en toute sorte d'applications le savoir abstrait.

Ce qui est à la fin n'a pu être au commencement, et l'homme antédiluvien débutait dans la série des inventions dont le germe reposait en son intelligence. Il y a, dans une célèbre ballade de Schiller, de beaux vers où il peint le hardi plongeur qui est allé chercher la coupe d'or, se voyant avec terreur si loin de tout secours, le seul être sentant parmi les monstres de l'abîme, seul sous les vastes flots, seul dans les antres sourds et tout entouré des bêtes dévorantes qui peuplent ces demeures (1). L'homme primitif, tout sauvage qu'il était, tout approprié qu'il se trouvait à ses conditions d'existence, éprouva sans doute quelque confus sentiment de sa position vis-à-vis la nature tant inanimée que vivante, et il mit la main à l'œuvre. Nous n'avons point certainement la collection des outils qu'il se fabriqua; mais, la nécessité des instrumens se faisant spontanément sentir, où les prendre? Alors, avec une industrie sur laquelle ses descendans ne doivent pas jeter un regard dédaigneux, et qui est le commencement des découvertes ultérieures, il choisit les cailloux les plus durs, il les frappa l'un contre l'autre, et finit par faire des haches et des couteaux qui étendirent notablement son empire. Les premiers ouvriers qui réussirent dans cette fabrique furent les pères du travail. Avec cela, on put couper les arbres, façonner le bois, fouir la terre, devenir redoutable même à de grands animaux, et sans doute guerroyer de tribu à tribu. C'était l'âge de pierre.

L'âge de pierre se continua chez l'homme postdiluvien. Soit que les races humaines d'alors aient toutes péri et qu'elles aient été remplacées plus tard par de nouvelles espèces, soit, ce qui est possible, qu'elles aient en partie traversé la période de rénovation, tou-

(1) Und da hieng ich, und war's mir mit Grausen bewusst,
Von der menschlichen Hülfe so weit,
Unter Larven die einzige fühlende Brust,
Allein in der græsslichen Einsamkeit,
Tief unter dem Schall der menschlichen Rede
Bei den Ungeheurn der traurigen Oede.

jours est-il que la pierre comme outil se trouve derechef au début. On peut penser que les populations antédiluviennes étaient hors d'état de s'élever au-dessus de la période de pierre; du moins rien de plus n'a été rencontré dans les couches de terrain qui leur appartenaient. On peut encore penser que, même parmi les populations actuelles, plus d'une a été incapable de sortir par elle-même de ce rudiment des choses; du moins la période de pierre dure pour beaucoup de peuplades qui n'avaient, lors de leur contact avec les Européens, pas d'autres instrumens tranchans que des pierres taillées. On peut enfin assurer que les populations mieux douées, celles qui devaient agrandir la civilisation élémentaire et donner à l'homme tous ses vrais et nobles développemens, eurent, elles aussi, leur âge d'enfance et leur outillement en silex. C'est un stage qu'il faut nécessairement faire, et que, parmi les races antiques, peu seulement dépassèrent, ouvrant dès lors la voie à d'immenses destins. Le bois ne peut servir à trancher, le métal est enfoui et n'est pas mis en usage sans des manipulations difficiles; mais la pierre est là, toute prête, à l'aide d'opérations simples, à devenir une hache grossière il est vrai, mais utile. M. Boucher de Perthes prétend d'ailleurs distinguer les haches antédiluviennes et les haches postdiluviennes, non-seulement au gisement, cela va sans dire, et c'est le gisement qui permet la distinction, mais encore au travail. Celles-là ne sont pas aiguisées et polies; celles-ci le sont, témoignant par là d'un besoin de perfectionnement qui paraît avoir été étranger à la période antérieure. A ces haches perfectionnées M. Boucher de Perthes assigne le nom de celtiques. Les unes et les autres sont semées sur le sol de la France actuelle, et montrent qu'à des époques diversement reculées ce sol a été occupé par des hommes maniant la hache de pierre; mais il est douteux que l'appellation de celtique soit juste. Les Celtes ne sont pas autochthones de la Gaule, ils viennent de l'Orient, et lorsqu'ils se portèrent en Occident, ils avaient sans doute l'usage du cuivre : ils durent y trouver la pierre dans les mains de peuplades indigènes; chez eux, s'ils la gardaient encore à côté d'une matière meilleure, c'était par souvenir et tradition.

L'âge de cuivre (l'âge d'or et celui d'argent ne sont que des accidens) est, des deux grands âges métalliques, le premier en date. Ce métal est relativement facile à extraire et facile à travailler. C'était donc à lui que pouvaient s'adresser les hommes lorsque le progrès des découvertes les conduisit à substituer des instrumens plus efficaces aux instrumens grossiers des aïeux. Ce fut une grave révolution dans l'industrie primitive, qui de la sorte fut en mesure d'agir avec bien plus de force sur la nature extérieure. On ne peut guère s'empêcher de l'attribuer aux races d'élite qui jetèrent les premiers fondemens des empires, les Couschites, les Sémites, les

Ariens. De même que l'âge de pierre dura très inégalement sur la terre, puisque des peuplades y étaient encore demeurées pendant que le reste du genre humain l'avait dépassé depuis bien des siècles, de même l'âge de cuivre eut une durée variable chez les peuples antiques. Au temps de la guerre de Troie, les Grecs n'en étaient pas sortis : dans Homère, tous les engins de guerre sont en cuivre, l'or et l'argent sont employés dans les armes défensives, les lances meurtrières qui atteignent l'adversaire de loin sont pourvues d'un airain aigu et tranchant; mais le fer n'est nulle part, sauf comme une rareté de grand prix, témoignant du moins que des peuples plus industrieux que les Hellènes avaient déjà extrait et façonné ce métal. Bien plus tard encore, les Gaulois, quand ils passaient les Alpes et guerroyaient contre les Romains, n'avaient que des armes de cuivre, et ce ne fut pas une de leurs moindres infériorités; mais finalement le cuivre, comme la pierre avant lui, fut dépossédé du service par quelque chose de plus puissant.

L'âge de fer succéda en effet. Aller chercher le minerai, le transformer en métal, façonner ce métal était une entreprise qui, dépassant les ressources et l'habileté des temps anciens, devenait possible à des mains et à des esprits plus exercés. Quand le fer fut entré dans les usages de la vie, la force humaine fut immensément multipliée. La pierre et le cuivre avaient préparé cet accroissement, qui, à son tour, fut la préparation à un état ultérieur. De même que les Grecs devant Troie approchaient de l'âge de fer, de même les Gaulois y arrivaient quand César les conquit, tant fut lente la propagation des plus utiles découvertes! Il n'est pas besoin de dire combien fut grande la révolution que le fer, comme instrument et comme arme, produisit dans les affaires du monde; mais il est besoin de ne pas perdre de vue quelle en est la place dans la série. Rien dans ces termes ne peut être interverti; on n'alla point de l'âge de fer à l'âge de pierre; la nature des choses comme la nature de l'esprit humain s'y opposèrent; on alla de l'âge de pierre à l'âge de fer par l'intermédiaire du cuivre, la nature des choses comme la nature de l'esprit humain le voulurent. Ces deux conditions, qui réagissent incessamment l'une sur l'autre, déterminent, comme un phénomène régulier et naturel, le développement des sociétés.

Telle est la succession de ces trois âges qui, tout réels qu'ils sont, peuvent presque être appelés mythologiques, car ils se confondent dans les nébulosités de l'histoire. Ils étaient probablement accomplis, pour les peuples les plus avancés en civilisation, à l'époque où l'empire des Égyptiens nous apparaît fondé sur les bords du Nil, et l'on sait qu'aucune nation n'est historiquement aussi ancienne que la nation égyptienne; le genre humain n'a point d'autres annales

qui remontent aussi haut. Au-delà donc s'étend une période immense, remplie par les trois âges successifs. Ils furent tous occupés par la formation de ces mille industries sur lesquelles la vie moderne repose comme sur un fondement solide. Les religions primitives y présidèrent sous des formes qui s'épuraient à mesure qu'un âge remplaçait un autre âge; elles en furent l'élément moral, que la nature humaine développait et auquel elle se soumettait de plus en plus, selon le progrès général. Il n'est pas probable que dès lors l'élément intellectuel se soit dégagé comme spéculatif et abstrait, et ait cherché la vérité en elle-même et la théorie des choses; il demeura appliqué à la satisfaction des besoins de la vie et à l'exploration empirique; *labor improbus et duris urgens in rebus egestas*, a dit très bien Virgile. Tout au plus peut-on supposer que, vers la fin, des essais de spéculation scientifique commencèrent à naître, et que furent faits quelques rudimens abstraits d'arithmétique d'abord, puis de géométrie; mais en définitive toute cette période doit être assignée, d'une façon générale, à l'empire des besoins urgens et aux moyens d'y satisfaire.

Entre des périodes ainsi caractérisées et les âges mythologiques du genre humain, y a-t-il lieu de chercher un rapport même éloigné? Est-on autorisé par la similitude apparente à voir dans les légendes antiques, parées de l'imagination des poètes, quelque chose de plus que des conceptions suggérées uniquement par des besoins moraux et par des inspirations religieuses? En un mot, peut-on y distinguer un certain reflet de souvenirs presque effacés de la mémoire des hommes? La division ordinaire était en or, argent, cuivre et fer. Il est certain que cette division reproduit assez bien l'évolution de la civilisation quant aux métaux; l'or a précédé le cuivre, lequel a précédé le fer. Et la légende décrit en même temps comment la vie va se compliquant : tout d'abord l'homme n'avait qu'à jouir du printemps perpétuel et fécond de la terre; mais d'âge en âge tout se resserre et se supprime, et simultanément les arts naissent et se multiplient; mais aussi naît et se multiplie la perversité. De ce tableau il ne peut demeurer que trois traits : une espèce de printemps général ou du moins une température plus uniforme répandue sur le globe, la succession des métaux et la complication concomitante de la vie. Le reste est en contradiction avec les témoignages encore écrits, à défaut de l'histoire, dans les dernières couches du globe. Les premiers hommes, bien loin d'être dans une oisiveté que ne stimulait aucun besoin, taillaient des silex pour se faire des instrumens et des armes; bien loin d'être en paix sur une terre toute clémente, ils étaient engagés dans la grande guerre avec les animaux puissans; bien loin d'être supérieurs en intelligence et

en moralité à leurs successeurs, ils ouvraient péniblement les premiers sillons de la moralité et de l'intelligence.

Une autre tradition a été suivie par Virgile : lui ne compte que deux âges. Dans le premier, tout était commun; le sol n'était pas partagé, et la terre produisait libéralement sans qu'on lui demandât rien : c'était le règne de Saturne. Mais vint le règne de Jupiter, qui, ne voulant pas que ses domaines demeurassent plongés dans la torpeur, changea toutes ces bénignes conditions : il mit le venin aux dents des noirs serpens, il lâcha les loups dévorans, et cacha le feu, afin d'obliger les hommes à trouver les diverses industries à force de méditation. Si l'on voulait tourner ces récits légendaires et poétiques de manière à y trouver une esquisse, une ombre de la réalité, on dirait que le premier âge répond à l'existence des hommes de la période diluvienne, à l'usage primitif de la pierre, alors que, n'ayant que les rudimens de toute chose, ils vivaient d'une vie s'élevant de peu au-dessus de celle des grands animaux, tandis que le second âge représente l'introduction des métaux dans l'ébauche sociale, et simultanément la complication graduelle de tous les rapports. Si l'on voulait poursuivre encore plus loin ces flottantes ressemblances, on dirait que Saturne, cet antique souverain du ciel et de la terre, sous lequel la simplicité et l'uniformité florissent, est l'homme ancien et le type de ces tribus diluviennes qui, plus imparfaitement douées, n'avaient aucune chance de sortir des premiers langes, et que Jupiter, qui chasse si rudement le vieux Saturne, qui ne souffre pas que ses domaines languissent dans une torpeur immobile (*nec torpere gravi passus sua regna veterno*), est l'homme nouveau et le type de ces tribus entreprenantes qui cherchent, méditent et trouvent. Sans doute il faut se garder d'attacher trop de réalité à ces légendes qui se prêtent à tant d'explications diverses, et surtout de se laisser faire une illusion semblable à celle de l'alchimiste qui ne rencontrait jamais au fond de son creuset que l'or qu'il y avait mis. Pourtant elles ont je ne sais quel reflet des choses antiques et lointaines qui charme et attire l'esprit, et là, comme en plus d'un autre point, la poésie vient côtoyer la haute science.

V.

L'histoire, lorsqu'on la remonte, arrive partout à un point où finissent les documens inscrits soit dans les livres, soit sur les pierres ou sur les métaux, et quand ils s'arrêtent, elle s'arrête aussi, n'ayant pas d'autres matériaux que les récits, les inscriptions, les pièces, en un mot, qui émanent directement et indirectement des temps antérieurs. C'est un chemin qui se coupe abruptement; o

l'avait suivi jusque-là : tout à coup les monumens font défaut, et le voyageur, je veux dire l'historien, s'arrête déconcerté devant cette lacune qu'il n'a aucun moyen de franchir, tout en conservant la certitude que réellement l'histoire se prolonge bien au-delà du terme que l'on atteint. Les hommes ont été longtemps sans savoir écrire; quand ils l'ont su d'une façon rudimentaire, quand ils ont commencé à retracer leurs idées et leurs annales en peintures, en hiéroglyphes, en quipos, ces documens, dont rien n'assurait la conservation, se sont détruits, et il ne nous est parvenu de corps d'annales que pour les époques, relativement bien postérieures, où des colléges de prêtres, des rois puissans, des aristocraties constituées, ont eu besoin de tenir registre des choses.

Tous les anciens peuples arrivés à un état de société qui comportât des annales se sont tournés du côté de leur passé, et, apercevant ce grand vide à l'origine, ont essayé de le combler. Quelques vagues traditions s'obscurcissant par la transmission de la mémoire, puis surtout l'imagination, y pourvurent. De là ces âges, de là ces jours, ces *avatars,* ces printemps perpétuels, ces longues durées de la vie, ces générations favorisées et ces *années meilleures* qui faisaient le regret et la rêverie du poète. Ce qui détermine le caractère de tant de légendes merveilleuses, c'est la tendance de tout ce qui vieillit à reporter au temps de la jeunesse la chaleur, le charme et la beauté. Sous cette illusion inévitable se colora l'origine des choses, dans des récits astreints d'ailleurs, par des souvenirs flottans, à quelques conditions communes. L'homme, par la constitution même de ses sens et de son esprit, est mis à toute sorte de faux points de vue, dont le plus vulgaire exemple est la croyance nécessaire au mouvement du soleil et au repos de la terre. De même le faux point de vue intellectuel et moral dont je parle l'obligea spontanément à grandir et à parer le passé. Rechercher dans les narrations antiques, dans les poésies primordiales, ce qui est issu du faux point de vue, et ce qui fut donné par des traditions qui surnageaient, est un travail dont on peut tenter l'ébauche, aujourd'hui que l'on connaît mieux l'état toujours relatif de l'esprit humain et certains vestiges des civilisations rudimentaires.

Il n'y a point, jusqu'à présent du moins, de mesure pour les intervalles du temps écoulé. Entre le moment où l'homme se mit à tailler des cailloux pour se faire des instrumens ou des armes et le moment où vous le trouvez occupé, sur les bords du Nil, à ériger des temples et des pyramides, et à y inscrire en hiéroglyphes ses souvenirs, est un très vaste espace. Cet espace s'accroît encore, s'il faut, comme tout l'indique, le couper par un événement géologique qui sépare l'humanité en deux groupes, l'un plus ancien et

plus voisin des rudimens, l'autre plus récent et plus développé. L'empire égyptien se donnait dix mille ans d'existence, lorsque ses prêtres conversaient avec Platon, et la critique actuelle, qui le suit avec toute certitude jusqu'à plus de quarante siècles, ne peut voir en ce dire une simple vanterie. C'est donc à un terme ainsi placé approximativement qu'il faut conduire les populations qui peu à peu s'élevèrent, du dénûment primitif, à l'immense et prospère organisation des empires de l'Égypte et de l'Asie. La route est tracée, on voit le point de départ, on connaît le point d'arrivée, des jalons même sont placés çà et là; mais une ignorance profonde cache les difficultés de la frayer, et, partant, les durées des étapes.

Non-seulement la notion d'une marche en une voie déterminée est acquise, mais encore on peut apercevoir avec netteté dans les linéamens généraux de quoi a été rempli l'immense espace parcouru, l'immense durée employée à jeter les fondemens d'un édifice dont les proportions futures étaient inconnues. Tous les arts nécessaires et beaucoup des arts utiles commencèrent alors. On fut occupé à donner satisfaction aux besoins les plus pressans de notre nature. C'était à la fois la chose la plus impérieusement commandée et la moins difficilement exécutée. De cette période datent les débuts de l'industrie, d'où émanent ensuite les autres développemens. Cet ensemble est la loi même de l'histoire que, dans quelque autre travail, je m'efforcerai de rattacher à la constitution de l'esprit humain, si bien qu'il a fallu nécessairement que l'évolution fût telle, sans permettre aucune interversion essentielle. Toujours est-il que les recherches nouvelles ont fait faire un grand pas à l'histoire, et ont montré sinon les événemens qui s'étaient passés dans l'espace antéhistorique, du moins la nature des œuvres matérielles et intellectuelles qui s'y étaient accomplies.

Les occupations de l'ère primitive étant de la sorte aperçues dans leur généralité, il est deux ordres d'explorations qui peuvent conduire à en reconnaître la succession graduelle et l'enchaînement régulier. Sans doute on ne saura jamais rien sur les événemens alors que les hommes combattaient contre les mastodontes, ou que les peuplades guerroyaient contre les peuplades, ou que les races supérieures commençaient à envahir le sol et à exterminer ou à disperser devant soi les races inférieures : ils sont effacés à jamais de la mémoire; mais si nous les connaissions, ils nous présenteraient un tableau très semblable à celui des guerres entre Mohicans et Hurons, et n'auraient d'intérêt qu'autant qu'ils serviraient à contrôler la marche progressive des races vers une civilisation meilleure. En lisant, par exemple, les débuts de l'histoire de France, on est saisi d'ennui et de dégoût au récit des luttes de ces princes mérovin-

giens, sortes de loups humains qui ne sont occupés que de guerres, de proies et de partages; mais la véritable grandeur de cette histoire se révèle quand, écartant la monotonie apparente qui la recouvre, on cherche à voir comment les Germains se fondent parmi les Gallo-Romains, comment se transforment les institutions de l'empire, comment la féodalité commence, comment le pouvoir spirituel se dégage, comment les langues novo-latines sont en germe, comment en un mot l'ordre social nouveau sort des ruines de l'ancien. De même ici ce qu'il faut chercher, c'est par quels degrés l'homme primitif et dénué est parvenu, quand l'histoire entrevoit les premiers empires, à fonder de puissantes sociétés munies de toute sorte de ressources et de connaissances. Deux voies d'exploration sont, comme je l'ai dit, ouvertes : l'une est l'étude comparative des sociétés sauvages qui ont existé ou qui existent sur le globe, et leur classement méthodique; l'autre est l'étude des monumens de l'antique industrie, les vestiges de l'antique existence que l'on exhume du sein de la terre. C'est une archéologie qui se recommande aux méditations de l'historien.

La hache en silex, contemporaine des mastodontes, est le témoin le plus ancien. Nous n'avons rien qui soit plus humble que cet essai d'industrie, ni qui remonte plus haut. Se développer d'un germe et passer de phase en phase est le propre de toute vie et de tout ce qui provient de la vie. C'est ainsi que les sociétés, devenues la transformation héréditaire de la vie individuelle, sont assujetties à la loi de développement suivant les conditions de l'existence qui leur est propre. Le génie humain peut se vanter, comme d'une de ses plus belles découvertes, d'avoir déterminé, sur une durée connue qui ne dépasse guère quatre mille ans, la marche du phénomène et la direction du mouvement. L'astronome, sur un bout de courbe qu'il observe, calcule l'orbite entière d'un astre. C'est, on peut le dire, sur un bout seulement de la série que non pas la courbe (nous ne sommes plus ici en astronomie), mais l'évolution, malgré toutes les perturbations de lieux, d'événemens et de races, a été entrevue. Aussitôt une lumière s'est projetée sur le passé; une lumière plus indécise, mais réelle pourtant, s'est projetée sur l'avenir. Quand les races humaines ont débuté sur la terre, il était incertain si l'empire devait leur en appartenir; quand elles ont combattu entre elles pour le sol, pour les eaux, pour la conquête, il était incertain qu'il dût jamais sortir de là que des sociétés partielles, cantonnées et ennemies. Aujourd'hui la terre est conquise, et l'humanité absorbe peu à peu les sociétés partielles et les entraîne vers un but commun.

É. Littré.

UNE

ENTREPRISE MARITIME

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

I.

LE LIEUTENANT MAURY

INFLUENCE DE SON OEUVRE SUR LE COMMERCE ET LA NAVIGATION.

I. *Explanations and sailing Directions, to accompany the Wind and Current Charts*, seventh edition, Philadelphia 1855; — II. *Wind and Current Charts;* — III. *The Physical Geography of the sea*, new edition, by M. F. Maury, LL. D., lieut. U. S. N., etc., New-York 1857. — IV. *Conférence maritime tenue à Bruxelles pour l'adoption d'un système uniforme d'observations météorologiques à la mer.*

Il est un chef général d'accusation sous lequel on se plaît trop souvent, chez nous, à ranger toutes les choses ayant trait à la marine, — le peu de popularité qu'elles rencontrent dans le pays. Cette accusation est injuste, car s'il est vrai que l'esprit public en France va peu de son propre mouvement aux informations sur cette matière, au moins doit-on reconnaître qu'il a rarement accueilli avec indifférence ces informations, lorsqu'elles se présentaient à lui. Il serait plus exact de dire que nos populations de l'intérieur, et je ne parle ici que des classes éclairées, sont peu familiarisées avec les élémens divers qui constituent une marine. Non-seulement la partie technique leur en est absolument étrangère, ce qui n'est pas étonnant, et le langage nautique leur paraît à bon droit aussi bizarre qu'inintelligible, mais, ce qui est moins excusable, elles ignorent jusqu'aux plus essentiels de ces intérêts maritimes si intimement liés à la prospérité d'une nation de premier ordre, — tandis qu'à côté

de nous, en Angleterre, nous voyons les rouages de la puissance navale qui fait la grandeur du pays être connus de tout le monde, tandis que chacun s'y intéresse aux perfectionnemens possibles, et que de nombreuses publications spéciales ne semblent qu'un tribut naturel payé à la curiosité publique.

Un savant distingué a plusieurs fois déjà insisté dans ce recueil sur la remarquable proportion de progrès industriels qui ont signalé la première moitié du XIXe siècle. Je ne crains pas d'avancer que, de tous ces progrès, il en est peu qui aient plus complétement métamorphosé l'état préexistant que ceux accomplis dans la marine, et certes ce serait un sujet dont l'intérêt n'a pas besoin de commentaires que de suivre les diverses transformations au moyen desquelles l'humble caravelle d'un peu plus de cent tonneaux, sur laquelle Colomb franchissait l'Atlantique, est aujourd'hui devenue ce colossal *Leviathan* aux 23,000 tonneaux et aux 10,000 passagers. D'autre part, ce serait également une étude curieuse que de montrer, dans un passé encore près de nous, la révolution introduite par la navigation à vapeur, car l'on ne sait généralement pas assez, et je parle ici au point de vue du marin, dans quelles conditions toutes spéciales cette révolution s'est opérée : on se figure volontiers que la tendance actuelle de la marine est de généraliser l'emploi du *steamer*, et d'abandonner la voile pour la vapeur. Rien n'est plus faux, et l'entreprise du lieutenant Maury nous fournira l'occasion de présenter les nouveaux perfectionnemens de la navigation sous leur véritable jour.

Nous ne nous proposons pas d'envisager ici dans son ensemble l'immense progrès maritime de notre époque. Notre but est moins ambitieux et mieux défini : nous voulons montrer comment de nos jours la solution du grand problème de la navigation est double, comment la marine à voiles, loin de disparaître devant la marine à vapeur, s'est au contraire développée et perfectionnée depuis l'introduction de ce nouvel élément, et comment ses progrès se sont traduits par une entreprise à laquelle concourent aujourd'hui toutes les nations civilisées. Chose étrange, et qui ne fait que trop ressortir l'infériorité de notre esprit maritime en face de l'Angleterre et des États-Unis, cette entreprise, populaire chez les deux branches de la grande famille anglo-saxonne, est relativement encore peu connue en France; à peine venons-nous d'apprendre le nom du lieutenant Maury, nom pourtant désormais célèbre dans les annales de la science et de la navigation, nom dont les Américains sont fiers à bon droit, et que les Anglais savent apprécier comme il le mérite. Combien peu de personnes savent chez nous qu'un homme, qu'un simple officier d'une marine étrangère, par la seule force de sa vo-

lonté, unie à la plus infatigable persévérance, est parvenu à enrôler sous une même bannière toutes les marines de la chrétienté, que les résultats obtenus par lui réalisent journellement pour le commerce de l'Océan des économies dont la valeur se compte par millions de francs, et qu'enfin, non content de ce progrès matériel, il lui a associé un progrès scientifique assez remarquable pour que l'illustre Humboldt y ait vu la création d'une nouvelle branche de la science! C'est cette entreprise que nous nous proposons de faire connaître, en l'envisageant successivement sous ses deux faces, industrielle et scientifique.

I.

Les progrès de la navigation sont loin de remonter aussi haut qu'on le croit communément, et peu de personnes, même parmi les marins, se font une idée exacte de ce qu'était encore un voyage en mer dans le courant du siècle dernier par exemple. Imperfection de l'architecture navale, incertitude presque constante de la position du navire, défaut d'exactitude dans la construction des cartes, mépris de toutes les lois hygiéniques de la vie de bord, tout concourait à multiplier les dangers naturels de la mer, et l'on est moins étonné, en se plaçant à ce point de vue, qu'un écrivain de l'époque hésite gravement à décider s'il classera les marins parmi les vivans ou les morts. L'*æs triplex* d'Horace nous fait sourire aujourd'hui que la vapeur permet de franchir l'Atlantique en quinze jours; il y a cent ans, la phrase du poète était peut-être encore aussi exacte pour les immenses traversées que l'on ne craignait pas d'entreprendre qu'elle l'était du temps d'Auguste pour les quelques lieues qui séparent l'Italie de la Grèce. J'irai même plus loin : je suppose que l'on place un marin d'aujourd'hui en présence d'un navire comme le commerce en construisait en 1757, lourd, ventru, s'élevant massivement sur les flots de la hauteur monumentale de son château d'arrière, en un mot dépourvu de toutes les qualités nautiques qui permettent ou de braver un coup de vent ou de s'écarter d'une côte dangereuse; je suppose qu'on lui donne pour tout atlas destiné à lui servir de guide *le Grand et nouveau Miroir de la Mer, ou Colonne flamboyante de la navigation,* qui faisait alors autorité; que pour fixer sa position au milieu de l'Océan, au lieu de nos chronomètres et de nos instrumens à réflexion, on le condamne à une estime incertaine, sans autre contrôle que l'usage de la grossière arbalète ou du quartier anglais, dont les mérites pour mesurer la hauteur des astres lui seront complaisamment détaillés par son *Flambeau de la Mer:* non-seulement notre marin du XIXe siècle hésitera, mais très probablement il reculera devant les dangers que lui offrirait une traversée

entreprise dans de semblables conditions. Indiquons donc rapidement, pour mieux faire ressortir les progrès de l'état actuel, ce que pouvaient être en 1757 les principaux élémens d'un voyage de quelque étendue sur mer.

Les cartes hydrographiques, sans lesquelles on ne conçoit guère aujourd'hui de navigation possible, sont relativement d'une origine assez récente dans l'histoire de la marine, et tant que la mission des navires se réduisit à suivre le contour des côtes, on put se contenter des croquis informes et sans proportions dont les manuscrits de nos bibliothèques nous ont conservé de curieux échantillons. Lorsque le progrès des découvertes donna aux traversées un développement inconnu jusque-là, l'on sentit le besoin de figurer plus exactement sur le papier les nouvelles régions parcourues, et, sans entrer dans des détails trop techniques, on conçoit qu'un artifice quelconque fût nécessaire pour représenter sur la surface plane d'une carte une portion considérable de la surface sphérique de notre globe. Un premier essai dans cette voie nous donna les cartes plates que l'on fait remonter à l'infant de Portugal dom Henri, dans le xve siècle. L'honneur de cette initiative revenait en effet au peuple qui inaugura la grande période de découvertes maritimes, mais ce premier résultat était loin d'être satisfaisant : l'impossibilité de rapporter toutes les distances de la carte à une même échelle obligeait à recourir à des tableaux de distances et de routes indiquant la direction à suivre et le chemin à faire pour se rendre de tel point à tel autre; le plus souvent les longitudes n'étaient pas données par ces cartes, et parfois même les latitudes y étaient inexactement reproduites (1). Cependant, malgré tous ces inconvéniens, malgré ces erreurs sans nombre, les cartes plates furent longtemps en usage, et même, exemple remarquable de la puissance qu'avait alors la routine nautique, elles servirent encore de longues années après la découverte des cartes réduites qui les ont remplacées, et qui sont aujourd'hui les seules employées. Ainsi ces dernières, connues sous le nom de cartes de Mercator, attribuées aussi à l'Anglais Wright, qui en aurait fait connaître la construction en 1599, étaient encore extrêmement peu répandues à l'époque où nous nous plaçons, tandis que le *Pilote anglais*, par exemple, ne renfermait guère que de ces cartes plates si inexactes (2), et que *la Colonne flamboyante de la Navigation* de van Keulen, ouvrage un peu antérieur il est vrai, ne se composait que de ces autres cartes informes, dites *par routes et dis-*

(1) Cette inexactitude était volontaire, et le motif en est curieux, car c'était pour compenser la variation de l'aiguille aimantée que l'on altérait ainsi les latitudes, ce qui donnait une sorte de carte magnétique singulièrement bizarre et compliquée.

(2) Le célèbre atlas de Daprès de Mannevilette lui-même en renferme encore quelques-unes.

tances, « publiées, remarque avec indignation l'Encyclopédie, sur un mauvais papier gris, encore trop bon pour elles. »

Si, des cartes sur lesquelles le navigateur d'il y a cent ans traçait sa route, nous passons aux moyens dont il disposait pour fixer sa position sur cette route, nous retrouverons la même imperfection, la même incertitude. C'est assurément un des plus beaux titres de gloire de l'esprit humain que d'être parvenu à connaître le point où se trouve un vaisseau isolé au milieu de l'Océan, sans autres moyens que ceux que lui fournit l'astronomie pour déterminer la latitude et la longitude de ce vaisseau; mais beaucoup de personnes ignorent que de ces deux élémens également essentiels, le premier est d'une détermination infiniment plus facile que l'autre. Or, à l'époque dont nous parlons, on savait trouver sa latitude au moyen d'instrumens grossiers, il est vrai, mais à la rigueur suffisans : c'étaient ou des instrumens à suspension, incessamment dérangés par les mouvemens du navire, comme l'astrolabe et l'anneau astronomique, ou l'arbalète et le quartier anglais, que nous avons déjà nommés (1). Quant à la longitude, nul moyen n'existait de la connaître à la mer (2); depuis que l'illustre Newton avait montré la solution du problème dans la construction de chronomètres suffisamment exacts, les esprits s'étaient avidement tournés de ce côté, et le parlement anglais avait même, par un acte de 1728, offert un prix de 20,000 livres sterling à qui parviendrait à donner, après une traversée de six semaines, une longitude exacte à un demi-degré près; mais rien n'avait encore été trouvé, et le seul mode de navigation en usage consistait à mesurer, au moyen de la vitesse du sillage, la distance parcourue par le navire, en contrôlant cette mesure par la connaissance de la latitude. Dans un procédé aussi complétement approximatif et inexact, les erreurs s'accumulaient nécessairement d'un jour à l'autre, et atteignaient des chiffres qui semblent fabuleux aujourd'hui; aussi n'était-il pas rare alors de voir un navire se trouver, à son insu,

(1) Ces instrumens étaient non-seulement inexacts, mais de plus singulièrement incommodes; ainsi l'astrolabe était un cercle gradué suspendu verticalement entre les mains de l'observateur, et l'angle du diamètre horizontal avec le diamètre suivant lequel on visait l'astre donnait la hauteur de ce dernier, de sorte que le poids de l'instrument était une garantie de son exactitude, ou, en d'autres termes, qu'il était d'autant meilleur qu'il était moins maniable. Une astrolabe pesait de 6 à 7 kilogrammes; un cercle à réflexion actuel pèse de 4 à 500 grammes. Quant à l'arbalète, jamais nom métaphorique ne fut mieux justifié par une forme et par des dimensions exagérées (1^m, $1^m 30$, et même plus) dont s'amuseraient fort nos marins d'aujourd'hui.

(2) La théorie de la lune eût pu, avant l'invention des chronomètres, fournir un moyen de déterminer les longitudes, et c'est même un des procédés en usage aujourd'hui; mais les mouvemens de cet astre étaient alors si imparfaitement connus, que bien plus tard Bouguer (dans son édition de 1792, revue par Lacaille et Lalande) dit que l'on ne doit pas se flatter de pouvoir ainsi déterminer sa longitude à plus de deux ou trois degrés près.

sur une côte, alors que ses calculs le mettaient encore à 80, 100 et même 120 lieues (1) au large. Souvent ces erreurs d'atterrissage se manifestaient après des traversées relativement assez courtes : ainsi l'on partait de nos ports de l'Atlantique pour se rendre aux Canaries, et l'on ne s'étonnait nullement d'arriver sur la côte de Barbarie aux environs du cap Bon, au lieu de se trouver sous Ténériffe; c'était pourtant une différence de 80 lieues. Nous avons dit que les constructeurs de cartes apportaient dans leur travail des causes d'erreur dignes en tout point de rivaliser avec celles que nous venons de signaler dans l'estime des routes. Que l'on se figure les chances de danger d'un navire réunissant dans le même sens ces deux erreurs différentes, de manière à former un écart total si monstrueux qu'aujourd'hui on a peine à croire qu'il ait jamais été possible! Mieux eût valu une ignorance absolue de sa position.

C'est avec intention que j'insiste sur ces détails si importans, et pourtant généralement peu connus, même des personnes que la lecture des relations de découvertes a familiarisées avec certains détails des voyages de mer. Et que l'on ne croie pas que je charge le tableau à plaisir, ou que ces traits ne s'appliquent qu'aux plus arriérés des navigateurs d'alors : c'était le cas général pour tous les marins, même les plus distingués. Nous voyons, par exemple, Bougainville donner comme suffisamment exacte une longitude de Taïti qu'il avait déterminée par la moyenne de onze observations de la lune, bien que les résultats extrêmes différassent entre eux de 7 ou 8 degrés! Un des officiers les plus distingués de la marine a dit avec raison que dans ces campagnes de plusieurs années d'une navigation pénible et continuelle, comme nos bâtimens de guerre en accomplissent incessamment dans les mers lointaines de la Chine ou du Pacifique, un capitaine, si habile, si prudent qu'il fût, ne s'en trouvait pas moins nécessairement plus d'une fois en danger sérieux. Ce qui aujourd'hui est encore quelquefois vrai l'était toujours il y a cent ans, l'était pour ainsi dire à chaque heure d'une traversée, et cela à tel point qu'en présence des moyens dont nous disposons actuellement, nous avons peine à comprendre qu'il pût se trouver alors des hommes assez téméraires pour exposer leur vie dans de pareilles conditions.

Reste enfin le troisième élément du voyage, l'agent du transport, le vaisseau. Relativement moins imparfait que les cartes ou les moyens d'observation, il était pourtant bien loin de ressembler à ces clippers si fins, si élancés, et cependant si vastes, que nous pouvons admirer aujourd'hui dans nos ports. Lourds, mauvais marcheurs, évoluant difficilement, les navires de commerce en usage

(1) Je parle ici de lieues marines de 5556 m, et non de la lieue ordinaire de 4000 m.

au milieu du siècle dernier étaient hors d'état de refouler un courant même médiocre, ou de s'élever au vent par une brise un peu fraîche, de manière à pouvoir doubler un de ces dangers sur lesquels on vient de voir qu'il leur était si facile de se trouver amenés à leur insu. Du reste, rien ne fera mieux ressortir cette infériorité que la comparaison des vitesses de sillage de cette époque et de la nôtre. Le nœud, au moyen duquel on mesure le chemin parcouru par un vaisseau, correspond à la minute de l'équateur, c'est-à-dire à 1,852 mètres, ou au mille marin. Or aujourd'hui un navire de marche médiocre, placé dans des circonstances favorables de vent et d'allure, doit filer au moins 8 nœuds par heure; un bon navire dans les mêmes conditions filera 10, 11, et même quelquefois 12 nœuds; je ne parle pas ici des vitesses exceptionnelles, et peut-être discutables, de certains clippers que l'on prétend avoir atteint 15, 16 et même 17 nœuds. En présence de ces chiffres, on est presque tenté de récuser les témoignages que nous ont transmis les marins du XVIIIe siècle, et pourtant tous s'accordent à indiquer que dans les convois de navires marchands, alors si fréquens sur mer, une vitesse de 4 nœuds était considérée comme très satisfaisante! On voit un spécimen de ce genre de traversée dans le journal de bord (1) d'un bâtiment de commerce anglais, la *Celia*, se rendant en 1740 de la Jamaïque à Bristol : pendant une traversée de cinquante-sept jours, l'on n'y trouve presque continuellement que des vitesses de 1, 2, 3 et 4 nœuds; seuls, quelques *lochs* (sillages) rares et privilégiés atteignent 5 nœuds. Aussi les journées varient-elles de 50 à 60 milles, c'est-à-dire qu'elles sont presque toujours inférieures à 20 lieues marines. Les lourdes pataches, les coches antiques qui voituraient péniblement nos aïeux sur leurs routes fangeuses, eussent rougi d'une semblable allure. Et qu'ici encore l'on ne se figure pas que cet exemple est un cas particulier : la *Celia* était évidemment un navire au moins ordinaire, et peut-être même assez bon marcheur pour le temps, si nous en jugeons par l'accent de triomphe avec lequel son journal nous apprend qu'elle est de temps à autre en tête du convoi dont elle fait partie; il est vrai qu'elle file alors 4 nœuds! Une seule fois sa vitesse s'élève à 6 nœuds, mais c'est par un véritable coup de vent dont elle nous transmet le détail.

Avec de semblables navires, les voyages de mer étaient nécessairement d'une longueur extrême, et c'est ainsi, pour continuer à choisir nos exemples à peu près vers la même époque, que nous voyons Warren Hastings, si célèbre par ses concussions et son procès, mettre, en 1769, dix mois à se rendre d'Angleterre aux Indes, traversée qui peut prendre aujourd'hui de trois à quatre mois. Il

(1) Cité par Maury dans ses *Sailing Directions*.

faut dire d'ailleurs que la durée du voyage devenait une considération secondaire, lorsque la simple réussite en était si complétement hypothétique, et lorsque les chances d'une perte absolue se présentaient sous tant de formes variées et redoutables. Aussi n'était-il pas rare de voir un navire sacrifier à des relâches un temps souvent plus considérable que celui de sa traversée. Se rendant aux Etats-Unis, était-il accueilli sur cette côte par une de ces tempêtes de neige si fréquentes en hiver, on le voyait immédiatement se rejeter sur les Antilles et y attendre deux mois, trois mois, et plus s'il était nécessaire, le retour de la belle saison. Le célèbre axiome de la valeur du temps, *time is money*, n'était pas encore inventé, et, l'eût-il même été, l'application n'en eût pas été plus possible alors.

Les conditions dans lesquelles s'opérait un voyage sur mer il y a un siècle, et dont nous venons de faire un rapide exposé, ne tardèrent pas à se modifier, car on était alors à la veille de la découverte des chronomètres, qui devait opérer une véritable révolution dans l'art de la navigation. En général, il est rare que les progrès de l'esprit humain ne se fassent pas insensiblement et comme par une suite de transformations; ici il en fut autrement, ou, pour parler plus exactement, il eût pu en être autrement, comme on va le voir, si la routine abdiquait jamais ses droits, surtout en marine. J'ai dit comment le problème de la navigation renfermait deux inconnues, la latitude et la longitude du bâtiment, comment la latitude était d'une détermination relativement facile, et comment au contraire on n'avait aucun moyen de connaître exactement la longitude. On savait, il est vrai, trouver l'heure du méridien sur lequel était le vaisseau; mais il eût fallu de plus avoir au même moment celle du méridien duquel ce vaisseau était parti, et pour cela parvenir à construire des montres assez parfaites pour conserver pendant plusieurs mois l'heure d'un lieu donné. La gloire de cette découverte, car la construction d'instrumens aussi précieux mérite d'être ainsi baptisée, était réservée à l'Anglais Harrison et à notre compatriote Berthoud. La première proposition de ce dernier au gouvernement français remonte à 1754, et en 1768 l'excellence du procédé était officiellement constatée par M. de Fleurieu dans un voyage entrepris à cet effet par ordre du ministère de la marine. Le problème était dès lors définitivement résolu, et si l'emploi des chronomètres tarda encore de longues années à se généraliser sur mer, ce ne fut que par suite du prix, d'abord assez élevé, de ces instrumens, et aussi, nous le répétons, à cause de cette puissance opiniâtre de la routine qu'on retrouve luttant contre chaque nouveau progrès introduit. Nous voyons chaque jour autour de nous des retardataires obstinés se refuser à l'évidence des faits les plus parfaitement établis; on voyait de même alors nombre de marins *ne*

pas croire aux chronomètres, et Kerguelen par exemple, navigateur des plus distingués, manquait en 1771 le cap de Bonne-Espérance de plus de 8 degrés, plutôt que d'admettre la longitude que l'astronome Rochon lui donnait d'après ses montres!

L'introduction des chronomètres obtenus par le génie des Berthoud et des Leroi fut promptement suivie d'autres progrès importans, qui achevèrent de transformer l'art de la navigation pour l'amener à la perfection relative qu'il a atteinte aujourd'hui. Les cartes plates, dont nous avons indiqué la complète inexactitude, furent définitivement remplacées par les cartes réduites, seules en usage aujourd'hui. Les instrumens à réflexion, dus à Hadley et au célèbre Borda, succédèrent à l'astrolabe et à l'arbalète, annulèrent les causes d'erreur inhérentes à la mobilité du navire, et dotèrent les observations de mer d'une précision que l'on ne peut guère espérer de voir dépasser. Enfin l'architecture navale modifia les formes des vaisseaux, augmenta leurs vitesses, et si elle ne se mit pas d'abord à toute la hauteur des perfectionnemens que nous venons de signaler, du moins entra-t-elle dans une voie de progrès d'où elle ne devait plus sortir. Au commencement de notre siècle, six mois sont, par exemple, une durée ordinaire pour la traversée d'Angleterre aux Indes, qui n'employait pas moins de dix mois cinquante ans auparavant.

Il n'entre pas dans le plan de cette étude de suivre dans ses diverses phases la transformation que nous venons d'indiquer (1). Franchissons donc un siècle, et voyons dans quelles conditions le marin d'aujourd'hui accomplit ses traversées : grâce à ses montres, devenues par leur bas prix d'un usage général, il connaît à tout moment sa longitude, et, quelles que soient les agitations du vaisseau, quelles que soient les variations de température des climats extrêmes qu'il traverse, ces précieux garde-temps (comme on les avait heureusement nommés dans le principe) ne lui en conservent pas moins invariablement l'heure de son premier méridien.

(1) Nous passons nécessairement sous silence bien des détails curieux, qui, tout en rentrant indirectement dans notre sujet, nous entraîneraient au-delà des limites que nous nous sommes imposées. L'éclairage des phares est dans ce cas : les puissans réflecteurs que chacun a pu admirer à la dernière exposition universelle sont, on le sait, d'une date assez récente, et la découverte de ces précieux appareils est une de celles qui font le plus honneur à notre pays; mais on ne sait pas assez combien était misérable ce qui a précédé l'état actuel. Le marin qui franchit de nuit cette Manche, aujourd'hui si splendidement illuminée par la prévoyance de deux gouvernemens, ignore que dans le siècle dernier ces feux étaient d'une si faible portée, que les ordonnances de nos ports obligeaient les habitans dont les fenêtres donnaient sur la mer à fermer leurs volets le soir, s'ils allumaient une chandelle, afin que les navires ne confondissent point le phare avec la chandelle. En 1780, une pétition de la ville de Dieppe cite plusieurs méprises de ce genre, et parle, entre autres, d'un navire jeté à la côte pour avoir ainsi confondu avec le feu de la jetée une simple lanterne portée par une femme.

Les grossiers instrumens dont se servaient ses pères dans leurs observations ne lui sont même pas connus de nom, et c'est à quelques secondes près qu'il mesure les hauteurs et les distances des astres qui fixent sa position. En même temps les progrès de l'astronomie ont fait disparaître de ses éphémérides nautiques les nombreuses erreurs que dans le siècle dernier Lacaille lui-même reconnaissait encore comme inévitables. Voilà déjà notre marin rassuré sur ce point capital, la détermination du lieu où se trouve son vaisseau; l'incertitude à cet égard ne lui sera plus permise que lorsque les circonstances atmosphériques s'opposeront à ses observations, ce qui rarement se produira d'une manière assez persistante pour que l'erreur s'élève à plus d'une quinzaine de lieues. Il s'approchera donc de terre sans crainte, et à cette période délicate de sa traversée des cartes, souvent minutieuses et toujours au moins suffisantes pour les besoins de sa navigation, l'avertiront du voisinage des moindres dangers. Enfin le navire qu'il montera ne sera plus cette masse lourde et informe qui traçait péniblement un sillage paresseux : ce sera, pour me servir d'une belle expression anglaise, *a noble ship*, un noble vaisseau, obéissant docilement à la volonté qui le dirige, et prêt à braver victorieusement les efforts combinés de la mer et des vents. En un mot, la navigation proprement dite, c'est-à-dire envisagée comme instrument, est aujourd'hui aussi perfectionnée qu'on peut l'espérer d'après les progrès des diverses sciences dont elle dépend. Il faut maintenant rechercher si l'on a employé cet instrument de la manière la plus avantageuse.

II.

L'emploi dont je veux parler est le choix de la route à suivre pour les diverses traversées qui se présentent, et quelques explications feront aisément comprendre l'importance de cette question. Pour se rendre en mer d'un point à un autre, il est extrêmement rare que l'on puisse suivre la ligne directe, dont vous écartent incessamment des vents plus ou moins contraires et les courans. Le plus souvent la distance ainsi parcourue se trouve dépasser considérablement l'intervalle réel qui sépare les deux points, et, vu la marge offerte par l'immensité de l'Océan, vu la facilité avec laquelle le caprice des capitaines, aidé de l'inconstance des vents, peut faire varier à l'infini les sinuosités du trajet, il semblerait qu'il dût y avoir autant de routes distinctes que de navires à les parcourir. C'est pourtant ce qui n'a point lieu, et l'auteur de l'entreprise qui va nous occuper, Maury, dit avec raison qu'il est curieux de voir comment, en mainte occasion, les traditions des navigateurs du XVIe et du XVIIe siècle se sont perpétuées jusqu'à nos

jours. Celui qui était à cette époque le premier à tenter une traversée quelconque indiquait au retour la route qu'il avait suivie, la seule qu'il pût connaître; le second suivait naturellement les traces du premier, et ainsi de suite, — de sorte qu'insensiblement cette route, que le hasard seul avait tracée, finissait par acquérir une autorité en quelque sorte absolue. Les instructions nautiques la recommandaient expressément, et si un capitaine s'en écartait, ce n'était qu'à ses risques et périls, c'est-à-dire qu'il s'exposait à être au retour congédié par son armateur, ou, en cas d'avarie, à se voir refuser toute indemnité par les compagnies d'assurance. On conçoit aisément tout ce qu'avaient de primitif de semblables routes, et combien peu elles étaient à la hauteur des divers perfectionnemens qui s'étaient introduits dans l'art nautique. En somme, on peut dire que la navigation était devenue un admirable instrument dont on ignorait la manière de se servir.

Ce n'est pas que nombre d'esprits ne sentissent vivement le vice radical de cet état de choses, mais il était la conséquence naturelle de l'ignorance des lois qui régissent le système des vents. En effet, pour que le navigateur pût déterminer en connaissance de cause la route la plus avantageuse d'un point à un autre, il lui fallait nécessairement connaître, pour tous les points de l'Océan situés dans les régions à parcourir, les proportions probables de vents favorables et contraires, afin d'éviter les seconds et de rechercher les premiers. De cette façon, ne se préoccupant que secondairement du surcroît de la distance, on eût été sûr de rencontrer, selon toutes probabilités, la plus grande somme possible de bons vents, et par suite de donner à la traversée son minimum de durée. Mais quelle expérience individuelle, si vaste qu'elle fût, pouvait prétendre à une telle universalité, et fournir, pour chaque point de l'immensité des mers, des renseignemens sur ces vents que l'esprit humain est depuis si longtemps habitué à prendre pour type du changement?

Il faut le dire, on était à cet égard singulièrement en arrière. De temps immémorial, les observations météorologiques recueillies par un navire pendant sa traversée étaient, après le voyage, dispersées et perdues sans profit, ou ensevelies par les plus soigneux dans le poudreux oubli de quelque grenier. Ce sera la gloire du lieutenant Maury d'avoir mis un terme à cet état de choses, grâce à la réalisation d'une idée aussi simple que féconde. Coordonner les journaux des innombrables vaisseaux qui sillonnent incessamment les mers du globe dans toutes les directions; restituer à ces observations éparses, et par ce seul fait inutiles, la valeur qui leur appartient dans l'ensemble; conclure de là une méthode aussi certaine que facile pour déterminer la route qui doit réduire chaque traversée à son mini-

mum de durée; en un mot, donner à chacun l'expérience de tous, telle fut cette idée première, si simple, je le répète, que bien des personnes ne seront frappées que des mérites de l'application. Ajoutons qu'en pareil cas l'exécution est tout, et du reste l'on peut juger de la patiente sagacité, de la pénétration nécessaires pour faire jaillir la lumière de cet amas de faits confus et sans ordre, par le petit nombre d'esprits d'élite qui réussissent dans ces tâches exceptionnelles. On verra tout à l'heure quels furent les admirables résultats de cette heureuse idée; montrons d'abord Maury à l'œuvre.

Simple officier d'une marine dans laquelle l'ancienneté seule détermine l'avancement, les premières années de sa carrière n'avaient assez naturellement été signalées par aucun événement remarquable (1). Pourtant dès lors on pouvait voir poindre chez lui l'esprit d'observation qui devait un jour porter de si magnifiques fruits; c'est ainsi qu'en 1831, doublant le cap Horn sur le *Falmouth,* dans le grade modeste de *passed midshipman*, les curieux phénomènes barométriques de ces parages lui avaient fourni la matière d'un mémoire extrêmement intéressant que publia dans son XXVIe volume l'*American Journal of arts and sciences*. Quelques années plus tard, une chute, dont les suites le forcèrent à renoncer à la vie de bord, lui créa des loisirs que n'eût pas comportés une navigation active, et peut-être est-ce à cette circonstance que nous sommes redevables de l'œuvre à laquelle il a attaché son nom. Quoi qu'il en soit, comme rien dans ses ouvrages n'autorise même une conjecture sur l'époque à laquelle a commencé à germer en lui l'idée mère de l'entreprise, comme en même temps jamais auteur n'a plus soigneusement effacé de ses écrits toute trace de personnalité, nous ne prendrons Maury qu'à ses débuts officiels dans sa nouvelle voie.

Sa première démarche auprès du gouvernement des États-Unis remonte à 1842. Le résultat fut une circulaire adressée par le commodore Crane, chef du bureau hydrographique, aux capitaines américains, pour obtenir d'eux la communication des renseignemens nécessaires à la construction des cartes de vents et de courans projetées. Ce premier appel resta sans réponse, on pouvait s'y attendre; mais, loin de se décourager, Maury s'adressa aux principaux savans et aux diverses institutions scientifiques du pays, ne négligea rien pour s'assurer leur appui, pour les faire entrer dans ses vues; puis, à défaut du concours de la marine marchande, il se mit à réunir les journaux, en nombre malheureusement trop restreint, que pouvaient lui offrir les navires de guerre. Aussi en 1845 se crut-il à la tête d'une quantité de matériaux suffisante pour reprendre sur de nou-

(1) Maury est Virginien, et nous citons ce fait, en apparence insignifiant, parce que les Américains ont remarqué que l'état de Virginie avait donné naissance à la plupart de leurs hommes supérieurs.

veaux frais la construction de ses cartes, interrompue faute de données. Il en livra quelques-unes à la publicité dès 1848; mais ce n'était là qu'un premier pas, car Maury sentait l'importance d'éveiller l'attention publique par un résultat pratique, s'adressant, avec l'irrécusable autorité du fait accompli, à l'esprit si positif de ses compatriotes. Il choisit à cet effet la traversée des États-Unis à Rio-Janeiro, pour laquelle les données qu'il possédait lui permirent de déterminer une route singulièrement plus courte et plus avantageuse que celle suivie jusqu'alors par la masse des navigateurs. Restait enfin à se procurer l'indispensable sanction de l'expérience: ce fut le navire *W. H. D. C. Wright,* capitaine Jackson, de Baltimore, qui eut l'honneur de la donner, et d'ouvrir, en parcourant le premier la nouvelle route, la liste, aujourd'hui si longue, des collaborateurs maritimes de Maury. Parti le 9 février 1848 de Baltimore, ce navire coupait la ligne au bout de vingt-quatre jours, traversée dont la moyenne était auparavant de quarante et un jours!

Un résultat aussi remarquable, promptement suivi de plusieurs autres, ne pouvait manquer de frapper vivement l'esprit de tous les navigateurs américains; aussi le succès de l'entreprise fut-il dès lors définitivement assuré, et les progrès si rapides, que bientôt le concours de la presque totalité de la marine des États-Unis lui devint acquis. Maury cependant rêvait pour son œuvre une extension bien autrement vaste; elle lui paraissait avec raison avoir un caractère essentiellement universel, et, fort désormais tant de l'appui de ses concitoyens que de l'importance des résultats obtenus, il engagea le gouvernement des États-Unis à proposer à toutes les nations maritimes l'adoption d'un plan uniforme d'observations nautiques. Cet appel fut entendu, et le mois d'août 1853 vit se réunir à Bruxelles un congrès véritablement international, composé des délégués de tous les principaux états européens, congrès dans lequel, malgré les graves préoccupations politiques du moment, les représentans de la France et de l'Angleterre étaient venus s'asseoir à côté de ceux de la Russie. Maury y représentait naturellement son gouvernement (1).

Sans entrer dans le détail des séances de cette conférence maritime, il nous suffira de dire qu'elle atteignit le but que Maury se proposait, et qu'elle rendit universel le plan d'observations dont il

(1) Les autres membres de ce congrès étaient : Belgique, MM. Quetelet, directeur de l'observatoire royal, et Lahure, capitaine de vaisseau; Danemark, M. Rothe, capitaine-lieutenant de la marine royale; France, M. Delamarche, ingénieur hydrographe de la marine impériale; Grande-Bretagne, MM. Beechey, capitaine de la marine royale, et James, capitaine au corps royal du génie; Norvége, M. Nils Ihlen, lieutenant de la marine royale; Pays-Bas, M. Jansen, lieutenant de la marine royale; Russie, M. Gorkovenko, capitaine-lieutenant de la marine impériale; Suède, M. Pettersson, premier lieutenant de la marine royale.

attendait tant de résultats (1). Revenu aux États-Unis avec la satisfaction d'avoir pleinement recueilli le prix de sa rare persévérance, il put définitivement asseoir son œuvre sur les larges bases qu'il avait adoptées. Les matériaux lui arrivèrent en foule, son atlas se compléta, les cartes qui le composaient se répandirent à profusion, les éditions de son livre se succédèrent rapidement, et son cadre agrandi permit à l'auteur d'y développer, à côté de considérations purement nautiques, nombre de questions physiques du plus haut intérêt.

De toutes les marines étrangères, celle d'Angleterre devait être des premières à s'enrôler dans l'entreprise, et c'est ce qui eut effectivement lieu. Lors de son passage par ce pays, en se rendant au congrès de Bruxelles, Maury avait reçu dans les grands centres maritimes l'accueil le plus chaleureux, et il n'avait pas négligé cette occasion de se mettre en contact direct avec les principaux représentans d'une population dont le concours lui était doublement précieux, tant à cause de la conformité du langage qu'à cause de la haute position commerciale de la nation. Déjà du reste la Hollande avait aussi répondu à l'appel des États-Unis, et Maury y avait trouvé dans le lieutenant Jansen, officier de marine, un collaborateur non moins actif qu'intelligent. Puis étaient venus le Danemark, la Suède, les villes anséatiques, puis d'autres, si bien qu'aujourd'hui, c'est-à-dire quinze ans seulement après l'éclosion de la pensée-mère, l'entreprise dans laquelle s'est traduite cette pensée réunit le concours actif, avoué et protecteur de tous les gouvernemens civilisés de notre globe.

De leur côté, les chiffres confirmaient le succès de l'entreprise par la plus significative de toutes les éloquences : en moins de dix ans, les cartes de Maury s'étaient répandues au nombre de 140,000. Chaque année apportait une nouvelle édition du livre destinée à enregistrer les progrès de l'œuvre et les résultats obtenus, et chaque année des milliers d'exemplaires étaient enlevés par un public impatient. Comment expliquer un semblable succès? Comment, en un temps relativement aussi court, un résultat si important et si com-

(1) L'esprit élevé qui a présidé aux délibérations de Bruxelles se révèle dans les paroles suivantes, que l'on est heureux de pouvoir citer : « La conférence croirait manquer à ses devoirs si elle terminait ce rapport sans tâcher d'assurer à ces observations une protection qui les mette à l'abri des chances de la guerre, et telle que la science doit en attendre de toute nation éclairée. Elle demande pour ces documens les priviléges accordés en temps de guerre aux bâtimens qui font des voyages de découvertes ou des campagnes scientifiques. Elle espère que les ardeurs de la guerre n'interrompront pas ces relations scientifiques, jusqu'à ce que l'Océan soit tout entier tombé dans le domaine des recherches philosophiques, et qu'un système d'investigations soit étendu comme un réseau sur toute sa surface, au bénéfice du commerce et de la navigation, ainsi que de la science et de l'humanité. »

plet avait-il pu être atteint? C'est que l'idée de Maury répondait à un besoin universellement senti par les marins. On comprenait que si la navigation était arrivée à un haut point de perfection, on était loin de l'utiliser de la manière la plus avantageuse, et l'on comprenait aussi que le temps est un élément commercial aussi positif, aussi tangible, aussi matériel que le prix d'une cargaison. On appréciait d'autant plus vivement ces considérations, que la marine à vapeur, atteignant des traversées de plus en plus longues, introduisait de nouveaux élémens dans la question, et stimulait par une active rivalité l'indolence hors de saison dans laquelle se complaisait depuis trop longtemps la marine à voiles. Certes il ne venait à l'idée de personne d'abandonner cette antique dominatrice de l'Océan; nul esprit sensé n'eût pu songer à substituer un agent coûteux et exceptionnel au moteur le plus économique et le plus libéralement mis à nos ordres par la nature, et le problème était assez nettement posé pour qu'on y vît deux solutions distinctes, se manifestant par les perfectionnemens indépendans de la voile et de la vapeur. C'est là ce que comprit Maury, et c'est ce qu'il put faire comprendre aux marins de toutes les nations, parce que tous sentaient la nécessité de mettre la navigation à voiles à la hauteur du siècle, en lui faisant produire son maximum d'*utilisation*.

Il serait injuste de ne pas mentionner ici le concours large et éclairé que Maury a rencontré chez son gouvernement, à partir du moment où l'entreprise revêtit un caractère officiel. Non-seulement le livre des *Sailing Directions* et l'atlas des *Wind and Current Charts* furent édités aux frais du gouvernement de l'Union avec un véritable luxe, mais de plus tous les marins américains qui s'enrôlaient parmi les coopérateurs de l'œuvre recevaient en échange ces publications à titre gratuit. Plus tard, cette mesure, déjà si libérale, fut en quelque sorte rendue universelle, et toutes les nations civilisées furent invitées à participer à ces avantages. Enfin chaque année, par une décision du congrès, trois navires durent être armés avec la mission toute spéciale de se consacrer aux recherches que nécessitait la construction des cartes de Maury, et certes c'est là une mesure qui mérite d'être particulièrement signalée, aujourd'hui que les expéditions purement scientifiques deviennent relativement si rares chez les autres nations. En somme, par un ensemble d'actes aussi bien entendus, le gouvernement des États-Unis montrait qu'il savait dignement comprendre la gloire que devait faire rejaillir une œuvre aussi grandiose et aussi féconde sur le pays qui lui avait donné naissance.

Nous nous sommes plu à signaler cette action du gouvernement de Washington, nous avons également fait ressortir le concours que

l'esprit public avait prêté au succès de l'œuvre; mais l'efficacité de ce double appui ne diminue en rien le mérite de celui qui est l'âme de cette entreprise, de celui à qui nous en devons la puissante initiative et le labeur opiniâtre, le lieutenant Maury. Pour apprécier à sa juste valeur le rôle joué par cet homme éminent, que l'on se figure chez nous un officier relégué comme lui dans l'obscurité d'un grade inférieur, voulant mettre à exécution un plan qui nécessite la coopération, non-seulement de l'administration dont il dépend, mais aussi de tous les navigateurs indépendans qui constituent une marine de commerce; que l'on se représente ce que pourraient être dans de semblables conditions les débuts d'une entreprise obligée avant tout de s'assurer un concours efficace pour pouvoir présenter des résultats garans de son importance, et l'on aura une idée de l'admiration que doivent inspirer l'énergie de volonté et la persévérance infatigable déployées par Maury dans la poursuite de son but. Je l'avoue, lorsque je cherche par quel secret un homme a pu, à lui seul, réaliser en son entier une œuvre internationale aussi universelle, je me rappelle involontairement la réponse de Newton, à qui l'on demandait comment il avait trouvé le système d'attraction qui fait sa gloire, et je me dis que c'est non-seulement *en y pensant toujours* que Maury a touché le but, mais *en y pensant et en y travaillant toujours*.

III.

Avant d'exposer les admirables résultats de l'entreprise que nous étudions, il est nécessaire de montrer combien puissamment les progrès de l'architecture navale lui sont venus en aide, grâce à la création de ces merveilleux clippers, lancés d'abord sur l'Océan par l'aventureux esprit des enfans de l'Union, et devenus depuis si nombreux chez toutes les grandes nations commerçantes du globe. Ce nous sera en même temps une occasion d'indiquer nettement les rôles distincts de la voile et de la vapeur dans la navigation commerciale.

Un trait curieux à observer dans l'histoire maritime est que les progrès introduits dans la construction des vaisseaux de guerre et des vaisseaux marchands ont été loin d'être aussi solidaires les uns des autres qu'on pourrait le croire. Que l'initiative en pareille matière vînt de la marine militaire (1), c'est ce qui se conçoit sans

(1) On ne sait pas assez que pendant longtemps les perfectionnemens de l'architecture navale militaire sont partis de France, et que dans le siècle dernier ceux de nos vaisseaux que les hasards de la guerre faisaient tomber entre les mains des Anglais étaient immédiatement copiés par eux. Il en a été ainsi par exemple du 74 *l'Invincible*, pris

peine; mais le commerce ne la suivait dans cette voie qu'à de longs intervalles. Pendant longtemps la seule qualité prisée dans un navire destiné au transport des marchandises fut d'en admettre le plus possible, et l'on sacrifiait par suite presque complétement la marche au tonnage. Les Américains furent les premiers à saisir le vice de cet état de choses, et, comprenant qu'il était aussi important de transporter vite que de transporter beaucoup, ils se mirent à chercher dans quelle proportion ces deux qualités pouvaient être le plus avantageusement réunies sur le même vaisseau. Nos bâtimens de commerce en étaient encore à leurs formes carrées, si contraires à la marche, que, depuis plusieurs années déjà, nos rivaux transatlantiques avaient affiné leurs carènes et notablement accéléré leurs traversées; mais c'est surtout dans la construction des clippers que se manifestèrent victorieusement tous les avantages que la navigation devait retirer du nouveau système.

Pour concilier la vitesse du navire avec les exigences spéciales du commerce, on avait promptement reconnu la nécessité d'un tonnage considérable; aussi les anciens trois-mâts de 1,200 tonneaux, si longtemps à la tête de la marine marchande, ne tardèrent-ils pas à être dépassés et supplantés par des clippers de 2,000, 3,000 et même 4,000 tonneaux. Toutefois ce ne furent pas tant ces dimensions inusitées qui éveillèrent l'attention du monde maritime que les vitesses atteintes par ces nouveaux navires, vitesses si extraordinaires que nombre de marins s'y montrèrent d'abord incrédules. Rappelons d'abord ce que nous avons dit plus haut, qu'un sillage de huit à dix milles nautiques par heure était considéré comme une moyenne de marche satisfaisante, et qu'il était rare de voir un bâtiment de commerce dépasser onze milles, même dans de bonnes conditions : que l'on juge de l'étonnement avec lequel les marins durent accueillir l'annonce de vitesses, non-seulement de douze, mais de quatorze, de quinze milles à l'heure, et même plus! Du reste on ne saurait à cet égard mieux faire que de citer un ou deux exemples, choisis de préférence dans la navigation du Pacifique, l'océan le plus favorable aux grandes traversées : ainsi nous y voyons en mars 1853 le clipper américain *Sovereign of the Seas,* se rendant des îles Sandwich à New-York, franchir en dix jours une distance de 5,823 kilomètres, et cela dans des conditions désavantageuses, c'est-à-dire privé d'une partie de son équipage et de sa mâture. Dans cette même traversée, en vingt-deux autres jours, il ne parcourt pas

en 1747, du 84 *le Foudroyant,* pris en 1758; même plus tard, dans les guerres de la révolution et de l'empire, nous les voyons reproduire également *la Pomone,* prise en 1794, et *le Tonnant,* resté en leur pouvoir après le combat d'Aboukir. (*History of naval architecture,* by John Fincham, London, 1851.)

moins de 11,566 kilomètres, c'est-à-dire plus du quart de la circonférence du globe terrestre. Enfin, en cent trente-cinq heures consécutives, il fait 3,089 kilomètres, ce qui lui donne par heure une moyenne de près de 23 kilomètres. Mais voici un autre exemple plus remarquable encore, et peut-être même le plus remarquable que l'on puisse citer, celui du *Flying Cloud*, qui, dans une traversée des États-Unis en Californie, atteignait pendant vingt-quatre heures consécutives la vitesse de 28,86 kilomètres (15,6 nœuds) (1), ce qui lui donnait pour cette journée sans précédens dans les annales de la navigation un parcours de 374 milles marins ou 692,65 kilomètres!

Quelle modification cette rapidité inconnue introduisait-elle dans la solution économique du problème? Quel chiffre pouvaient atteindre les bénéfices ainsi obtenus? Pour en donner une idée, je ne prendrai pas les cas exceptionnels que je viens de citer, mais un clipper de tonnage moyen et de vitesse ordinaire. Le *Kate Hooper* par exemple, que je vis à San-Francisco en 1854, réunissait ces conditions : il n'était que de 1,400 tonneaux, et la plus belle journée qu'il pût citer était de 310 milles marins, c'est-à-dire de près de 13 nœuds à l'heure. Or il n'avait encore fait à cette époque que trois voyages, l'un de Boston à Liverpool, l'autre de Liverpool à New-York, et le dernier de New-York à San-Francisco, et en moins d'un an des 80,000 dollars qu'avait coûté sa construction, 40,000 avaient déjà été remboursés aux armateurs par ces trois voyages!

De semblables résultats justifient pleinement l'ardeur avec laquelle les Américains se sont lancés dans cette voie, ardeur telle qu'aujourd'hui leur marine de long cours n'est presque uniquement composée que de ces clippers. Ce peuple essentiellement pratique a compris que les progrès de la navigation à vapeur, si rapides qu'ils fussent, n'auraient nullement pour effet de faire abandonner la voile, mais au contraire de perfectionner les trajets de mer, quel qu'en fût le moteur, par l'influence d'une concurrence salutaire. Ce qui a lieu sur l'Océan n'est pas sans analogie avec ce que nous voyons sur terre, où la création des chemins de fer n'a nullement tué la navigation intérieure des canaux par exemple; chaque mode de transport continue à s'opérer dans les conditions économiques qui lui sont propres, et le seul résultat est d'augmenter le mouvement général de la circulation (2). Posons nettement les faits : dans

(1) La vitesse des trains de marchandises sur nos chemins de fer est de 26 kilomètres à l'heure.

(2) La lutte des chemins de fer et des canaux formerait dans l'histoire industrielle de notre temps un chapitre aussi intéressant que fécond en enseignemens économiques. Au point de vue qui nous occupe, cette lutte présente avec la rivalité de la voile et de la vapeur sur mer un point de ressemblance qu'il importe de signaler. De même que l'ap-

l'état actuel de la question, pour l'envoi de marchandises à des pays lointains comme l'Australie ou la Californie, l'emploi exclusif de la vapeur est inadmissible au point de vue économique, et cela est si vrai que le *Leviathan*, cet essai gigantesque dont nous dirons tout à l'heure quelques mots, se propose avant tout le transport des émigrans. Pour d'aussi longues traversées, un *steamer* est plusieurs fois obligé de renouveler sur la route son approvisionnement de charbon; de là perte d'argent par le haut prix du combustible en pays étranger, et surtout perte de temps par les relâches et les détours qu'elles imposent, de sorte que la traversée totale du clipper n'est en somme guère plus longue que celle du vapeur (1), tandis que nulle comparaison ne peut être établie entre les deux prix de fret. J'irai plus loin, et je dirai que lorsque nous verrons à l'œuvre un progrès destiné à se réaliser dans un avenir très prochain, la voile se sera assuré pour de longues années le monopole du transport des marchandises, c'est-à-dire le véritable monopole commercial de la mer, car le mouvement des passagers, si nombreux qu'ils soient, ne sera jamais qu'une faible fraction et comme l'appoint du mouvement des denrées de toute espèce. Le progrès dont je veux parler est l'introduction de la navigation mixte, c'est-à-dire de celle que pratiquent les bâtimens à voiles pourvus d'une hélice, seulement comme moteur auxiliaire. Dans ces navires, la machine, d'une faible puissance, n'occupe qu'un espace restreint, le charbon de même,

parition du *steamer* a forcé l'ancien trois-mâts à se régénérer, de même la création des voies ferrées a obligé les administrations de canaux à perfectionner leurs modes de transport, à transformer leur matériel et à le mettre en harmonie avec les divers progrès de l'industrie. C'est ainsi que certains canaux du nord par exemple, sur lesquels l'emploi des remorqueurs à vapeur s'est généralisé, nous offrent un accroissement de mouvement inconnu aux canaux restés fidèles à l'antique bélandre traînée par des chevaux. Voici du reste, pour la dernière période décennale commençant à 1846, la valeur des droits perçus par le gouvernement français sur la navigation intérieure; on y verra, ainsi que nous l'avons avancé, que la concurrence des chemins de fer, loin d'anéantir la circulation des canaux, ne l'a par le fait en rien diminuée :

1846.....	9,144,401 fr.	1852.....	10,359,563 fr.
1847.....	9,678,166	1853.....	10,683,407
1848.....	6,866,236	1854.....	9,557,488
1849.....	8,030,253	1855.....	10,400,400
1850.....	9,224,337	1856.....	11,008,679
1851.....	9,388,144		

Nul doute que cette importante navigation ne prenne un bien autre développement le jour où l'on accordera les réductions de tarifs si impérieusement réclamées par les circonstances actuelles.

(1) Tout dernièrement encore nous avons pu voir en Angleterre, lors de l'envoi des troupes destinées à comprimer l'insurrection de l'Inde, de nombreux paris engagés dans tout le royaume sur les traversées des clippers comparées à celles des vapeurs.

et ce n'est que pendant une minime portion de la traversée que l'on a recours à cet agent, — lorsque le vent fait défaut, pour franchir une zone de calmes constans, par exemple. Avec de semblables navires, dont l'emploi ne peut tarder à se répandre, tout porte à croire que l'on atteindra la plus heureuse combinaison possible de vitesse et d'économie; la traversée d'Australie par exemple pourra être ainsi ramenée de soixante-cinq à cinquante jours, peut-être à moins, résultat qui permettra de braver longtemps encore la concurrence des navires obligés d'employer la vapeur pendant la durée entière du trajet.

C'est dans des conditions tout exceptionnelles du reste qu'on a cru possible cette dernière solution du problème, et il convient d'exposer en peu de mots le gigantesque essai tenté par les Anglais dans la construction du *Leviathan*. L'expérience de la navigation à vapeur semble avoir déterminé un rapport assez simple entre les dimensions du navire et la longueur de la traversée qu'il est appelé à faire sans relâcher : ce rapport est celui d'un tonneau de capacité par mille nautique, de sorte qu'un vapeur de 3,000 tonneaux, par exemple, pourra opérer directement un trajet de 3,000 milles marins. Or, la compagnie décidée à tenter l'expérience ayant choisi la ligne d'Australie à cause de l'immense et rapide développement assuré à cette colonie, on voulut du premier coup, afin de bénéficier autant que possible du bas prix de la houille en Angleterre, réaliser un navire assez grand pour embarquer au départ tout le charbon nécessaire, non-seulement à l'aller, mais aussi au retour. L'ensemble des deux traversées était pour l'Australie de 22,500 milles; ce fut donc l'énorme tonnage de 22,500 tonneaux que l'on résolut de donner au bâtiment projeté (1)! Il est impossible de rien préjuger sur une tentative aussi extraordinaire, — alors que le navire est à peine à flot, après un lancement dont chacun a encore présentes à l'esprit les longues et dispendieuses péripéties : l'expérience seule peut prononcer en pareil cas; mais, vînt-elle même confirmer toutes les espérances de la compagnie, il est permis de penser que l'immense perfectionnement ainsi apporté à la navigation à vapeur n'aurait nullement pour effet de ruiner la marine à voiles, ou de lui enlever le transport des marchandises, dont elle a aux neuf dixièmes le monopole. Le *Leviathan* n'est en effet guère destiné qu'aux passagers, qu'il cherche à nourrir le moins longtemps possible en abré-

(1) Les Anglais ont toujours aimé les interprétations positives des textes sacrés; aussi n'est-on pas étonné de voir l'illustre Newton calculer gravement les dimensions de l'arche de Noé, et lui donner un tonnage de 18,531 tonneaux. Un autre commentateur, l'évêque Wilkins, arrive au chiffre de 21,761 tonneaux. Certains journaux anglais ont signalé complaisamment la supériorité des dimensions de l'arche du XIXe siècle.

geant la traversée par la puissance de ses moteurs, au point de ne mettre que trente-six jours d'Angleterre en Australie : c'est là une spéculation que les frais considérables de ces moteurs rendraient illusoire, si on l'appliquait à des marchandises; or, répétons-le, les passagers, émigrans ou autres, ne formeront jamais qu'une fraction restreinte d'un grand mouvement maritime. La moitié de ce tonnage prodigieux est d'ailleurs à elle seule employée par le combustible. Enfin qu'on n'oublie pas que ce colosse aura coûté 15 millions, ce qui, avec l'intérêt de cette somme pendant le temps de la construction, portera à 18 millions de francs le total des dépenses; ces frais sont complétement couverts par un clipper en moins de deux ans : en sera-t-il de même ici? Nous ne croyons pas que l'importance actuelle de l'émigration australienne permette de l'affirmer.

Il est impossible, en parlant du *Leviathan*, de ne pas rappeler que c'est à un ingénieur d'origine française, M. Brunel, qu'en est due la conception. Sans reproduire ici le détail si souvent donné de ses principales dimensions, nous nous bornerons à dire que ce géant des mers n'a pas moins de 204 mètres de longueur, ce qui ne fait par exemple que 30 mètres de moins que le Pont-Neuf. Les 30,000 plaques qui forment sa carène, entièrement construite en fer, sont réunies entre elles par des rivets d'un pouce de diamètre, au nombre de trois millions! Enfin deux machines, l'une à aube, l'autre à hélice, doivent lui assurer une vitesse constante de 28 kilomètres à l'heure, et les roues mises en mouvement par la première de ces machines auront près de 56 mètres de circonférence, c'est-à-dire un diamètre égal à la hauteur de façade des maisons les plus élevées de nos boulevards!

Les considérations qui viennent d'être exposées sur l'avenir réservé à la marine à voiles, et sur son importance trop méconnue, vont nous permettre de mieux apprécier, par l'étude des résultats, l'immense portée commerciale de l'entreprise de Maury. On sait déjà que ces résultats consistent à abréger les traversées en traçant pour chacune d'elles la route sur laquelle les chances de bons vents sont le plus considérables, et nous avons dit que les routes ainsi obtenues, d'après l'expérience de milliers de navigateurs, s'appuyaient sur la masse d'observations la plus imposante qui eût jamais été réunie. Aucune d'elles ne démentit les espérances de l'inventeur; sur toutes les grandes voies maritimes, la durée des voyages fut diminuée, et les divers centres commerciaux des deux hémisphères furent rapprochés les uns des autres aussi effectivement que si l'on avait diminué les distances qui les séparent.

La première étude de ce genre faite par Maury avait eu pour objet la route des États-Unis à l'Équateur, route d'autant plus impor-

tante qu'elle était commune à tous les navires se rendant dans l'hémisphère austral, que leur destination définitive fût le Pacifique, la mer des Indes ou l'Atlantique. De quarante et un jours, cette traversée avait été du premier coup ramenée à vingt-quatre; elle fut ensuite faite en vingt jours, puis en dix-huit, et certains capitaines croient même pouvoir la faire en quinze; mais, en nous bornant à la moyenne infiniment plus modeste de trente et un jours (1), ce n'en est pas moins un gain de temps de 25 pour 100. D'autres résultats non moins brillans vinrent rapidement s'ajouter au premier. Ainsi la traversée des États-Unis en Californie exigeait en moyenne plus de cent quatre-vingts jours; à partir du moment où Maury en fit l'objet de ses études, cette moyenne annuelle fut ramenée d'abord à cent trente-cinq jours; puis ce résultat lui-même se perfectionna à son tour, si bien qu'aujourd'hui nombre de clippers sont arrivés à un chiffre de cent jours, et même l'un d'eux, le *Flying-Fish*, venant de New-York, a mouillé le quatre-vingt-douzième jour sur rade de San-Francisco. Il serait aisé de multiplier ces exemples, dont nous nous bornerons à citer le plus remarquable, la traversée d'Australie. D'Angleterre à Sydney, un navire, guidé par les anciennes instructions de navigation, ne mettait naguère encore pas moins de cent vingt-cinq jours. C'était la moyenne ordinaire de l'année. Le retour était d'une durée à peu près égale, de sorte que le voyage total était d'environ deux cent cinquante jours. Lorsque Maury passa en Angleterre lors du congrès de Bruxelles, il promit aux marins et aux négocians anglais, pour prix de leur concours à son entreprise, de diminuer d'au moins un mois la traversée d'Australie, et d'apporter une réduction encore plus considérable à la traversée de retour. C'eût été tout simplement supprimer le quart de la distance qui séparait le royaume-uni de sa riche colonie. Un peu plus tard, ses notions sur cette route s'étant complétées, il signala hautement aux marins l'immense avantage qu'il y avait à faire du voyage d'Australie une véritable circumnavigation du globe, c'est-à-dire à doubler le cap de Bonne-Espérance en venant d'Europe, pour opérer ensuite son retour par le cap Horn. L'ensemble de ces deux traversées, ce tour du monde, disait-il, s'effectuerait en cent trente jours, et même moins, au lieu des deux cent cinquante jours nécessaires auparavant. Effectivement, peu après, sa prédiction accomplie ne tarda pas à montrer des navires se rendant en vingt jours de Port-Philip au méridien du cap Horn, puis, en quarante ou quarante-cinq jours, de là aux États-Unis. Ici le bénéfice en temps était de 50 pour 100, et Maury avait de plus la gloire de l'avoir prévu et prédit.

(1) C'était celle des premiers temps de la nouvelle route, alors que la navigation n'en était pas suffisamment connue; aujourd'hui ce chiffre est certainement trop fort.

Évaluons maintenant en argent cette économie de temps. Il faut pour cela connaître dans les grands voyages de mer le prix moyen du fret par tonneau et par jour, et le prendre naturellement pour les durées des traversées avant qu'elles n'aient subi les réductions qui viennent d'être indiquées. Or, d'après Maury, entre l'Europe et les États-Unis, le fret moyen du tonneau, tant pour l'aller que pour le retour, est d'environ 5 dollars (27 fr. 10 cent.), ce qui, pour l'ancienne traversée de quarante jours, donnerait le prix de 68 centimes par tonneau et par jour. Des États-Unis à Rio-Janeiro, le tonneau revient à peu près à 8 dollars pour l'ancienne moyenne de quarante-cinq jours, et par suite à 96 centimes par jour. Des États-Unis et d'Europe en Australie, nous avons vu les navires qui ne se guidaient pas par les méthodes de Maury mettre cent vingt-cinq jours environ, ce qui, avec un fret de 25 dollars ou 135 francs, donne par tonneau et par jour 1 fr. 8 cent. Enfin la traversée de Californie, la plus longue de celles que nous avons citées, était en moyenne de cent trente-trois jours par l'ancienne route; le tonneau y revenait à 25 ou 30 dollars, de sorte que le prix par jour variait de 1 franc à 1 fr. 20 cent.

Voici donc quatre prix, pour des traversées placées dans des conditions différentes, qui nous montrent que le fret moyen par tonneau *et par jour* est d'autant plus élevé que la longueur ou la durée du voyage est plus considérable. Ces données nous permettent d'asseoir une évaluation suffisante pour le but que nous nous proposons. Prenons, par exemple, la traversée d'Australie, admettons que le tonnage moyen des navires engagés dans cette ligne soit de 500 tonneaux (il est en réalité d'environ 700); ne prenons de même que 1 franc par tonneau et par jour pour prix du fret, au lieu de 1 fr. 8 cent.; enfin, pour rester partout en-deçà de la vérité, ne faisons entrer en ligne de compte qu'une réduction de vingt jours sur la traversée : il résultera de là que chaque navire aura réalisé, dans sa seule traversée d'aller, une économie nette de 10,000 francs. Partant de ce chiffre, si nous estimons, avec Maury, à dix-huit cents, sans distinction de pavillon, le nombre des navires se rendant annuellement des ports de l'Atlantique septentrional en Australie, nous aurons à la fin de l'année pour ce commerce un bénéfice évident de 18 millions de francs.

Ne considérons maintenant que la marine des États-Unis. Son tonnage total, d'après les documens officiels, est de 4,803,000 tonneaux. Ce n'est probablement pas exagérer que de supposer 2 millions de ces tonneaux employés à des voyages de long cours, et par suite en position de bénéficier des méthodes de Maury. La moyenne des quatre frets que nous avons cités par tonneau et par jour est de

95 centimes; qu'on la réduise même à 80 centimes; enfin supposons l'économie en temps du voyage moyen de dix jours, chiffre considérablement au-dessous de la vérité, et doublons cette économie pour tenir compte des traversées d'aller et de retour : nous n'aurons ainsi pas moins de 32 millions de francs, gagnés par le seul effet des perfectionnemens dus aux travaux de Maury.

Des résultats qui peuvent se traduire par de tels chiffres n'ont besoin d'aucun commentaire. Pourtant l'entreprise qui les a produits n'en est encore, on peut le dire, qu'à ses débuts, et, bien que ne remontant effectivement pas à plus de dix années, déjà elle est parvenue à réunir le concours de toutes les nations maritimes du monde civilisé. On a vu par quel prodige de volonté Maury avait réussi au-delà de toutes les espérances, mais ce ne lui fut pas un moindre mérite que d'avoir compris combien l'opportunité viendrait en aide à son succès, et c'est ce qu'il importe de bien indiquer. S'il est en effet quelque chose de constant à toutes les époques, ce sont certes les tribulations proverbiales par lesquelles sont condamnés à passer les inventeurs. Qu'une idée quelconque finisse par conquérir victorieusement sa place dans le monde de l'intelligence et à doter l'humanité du bienfait de ses applications pratiques, chaque fois l'histoire de son laborieux enfantement nous présentera les mêmes phases presque invariablement identiques : indifférence de l'esprit public, négation des résultats, délais sans fin, importance contestée, expériences défigurées, il semble qu'on répète les phrases stéréotypées d'un formulaire, et toujours, au premier rang de ces obstacles sans nombre, se retrouve cette tendance naturelle à l'homme de s'attacher à ce qui est, tendance qui constitue le pouvoir à la fois si vague et si tenace de la routine. La remarquable exception à laquelle Maury dut, au moins en partie, d'être exempté de ces épreuves qui forment trop souvent le lot amer de l'inventeur mérite d'être hautement signalée, car l'on ne saurait donner de démonstration plus évidente de l'importance et de l'utilité de son entreprise.

Nous n'avons indiqué encore qu'une des faces de l'œuvre de Maury, celle qui s'adresse au public spécial des navigateurs. Il en est une autre, d'un caractère différent et d'un intérêt plus général, dans laquelle l'auteur américain se révèle avec toutes les qualités d'un savant de premier ordre unies aux inspirations philosophiques les plus élevées; ces nouveaux résultats, non moins grandioses dans le domaine de l'intelligence que ceux qui viennent de nous occuper dans le domaine de l'industrie, seront l'objet d'une prochaine étude.

Ed. du Hailly.

LA

POÉSIE GRECQUE

DANS LES ILES-IONIENNES

M. ARISTOTE VALAORITIS

ET SES SOUVENIRS DES GUERRES DE L'INDÉPENDANCE.

Μνημόσυνα, ἔσματα Ἀριστοτέλους Βαλαωρίτου, Λευκαδίου; — ἐν Κέρκυρα, 1857 (1).

Sur les côtes de l'Albanie, à l'occident et au midi de la Grèce, on voit sortir des flots de la Mer-Ionienne des îles auxquelles les chants d'Homère ont donné depuis bien des siècles une grande célébrité. Malgré l'intérêt qui s'attache à ces lieux illustrés par tant de souvenirs, il est assez difficile d'avoir des notions exactes sur les « états-unis des Iles-Ioniennes. » Tout voyageur qui passera quelques jours à Cérigo ne manquera pas de dire que ces îles tant célébrées sont des rochers stériles. Un autre touriste, après avoir visité Zante, ne trouvera pas assez d'expressions enthousiastes pour vanter ce doux climat et la fertilité de ce sol volcanique. A Corfou, la civilisation ionienne se montre sous son jour le plus favorable, et à Céphalonie sous un aspect tout contraire. On ne se défie pas assez, dans les questions de ce genre, des conclusions précipitées. En Suisse, les cantons de Fribourg et de Vaud, qui se touchent, qui appartiennent à la même confédération, n'ont presque rien de commun. Fribourg, soumis à une théocratie systématiquement hostile à tout progrès,

(1) *Souvenirs,* par Aristote Valaoritis de Leucade, Corfou, 1857.

ressemble aussi peu à la docte et libérale Lausanne que l'Irlande à l'Écosse. S'il en est ainsi de contrées si voisines, faut-il s'étonner que Cérigo, tellement éloignée de Corfou qu'on a peine à comprendre comment ces deux îles font partie d'un même état, ait une autre physionomie et d'autres habitudes que l'ancienne Corcyre?

C'est dans ces îles où s'offrent tant de contrastes dans la nature comme dans les hommes, c'est au milieu de ces populations dont l'esprit national s'est conservé à travers tant de vicissitudes, que la poésie grecque a donné, de nos jours, des preuves inattendues de puissance et de vitalité. Quelle est la valeur, quelle est la portée véritable de ces manifestations poétiques de l'Ionie? Quel intérêt offrent-elles comme signes d'une renaissance intellectuelle dont l'Orient n'aurait qu'à s'applaudir? Telle est la double question à laquelle nous voudrions répondre en commençant par montrer ce qu'est le pays avant d'essayer de caractériser les poètes.

Les Iles-Ioniennes se divisent en grandes îles et en nombreux îlots. Les premières forment trois groupes : l'un central, le long des rivages de la Grèce, est composé du royaume d'Ulysse, c'est-à-dire de Céphalonie, de Théaki et de Zante, auxquelles se rattache Santa-Maura; — Corfou et Paxo sont situées plus au nord, non loin de l'Albanie; — enfin Cérigo et Cérigotto sont au midi de la Morée.

Céphalonie (l'ancienne *Cephalenia*) n'est pas la plus importante des Iles-Ioniennes, puisqu'elle n'est point le siége du gouvernement; mais elle est la plus considérable en étendue. Cette île, dont la capitale est Argostoli, jouit d'un beau climat; son sol est fertile, mais cultivé très négligemment. Aussi ne produit-elle guère que du raisin de Corinthe. Les populations helléniques, qui ont tant d'aptitude pour le négoce, n'ont aucun penchant pour l'agriculture. Elles se rapprochent en cela des Latins, qui laissent en Italie, en Espagne, en Roumanie, au Mexique, dans l'Amérique du Sud, etc., tant de riches territoires abandonnés aux influences de la bienveillante nature. Au contraire la marine, indispensable à une nation commerçante, prend chaque jour de l'importance en Grèce. Navigateurs intrépides et sobres, les Grecs, armés pour l'indépendance, se sont signalés dans des luttes inégales contre les flottes turques et égyptiennes, et les noms glorieux des Kanaris et des Miaoulis ne sont pas oubliés en Occident. Les habitans de Céphalonie, s'ils sont les véritables fils des vainqueurs de Mycale et de Salamine, ont aussi leur vive intelligence et leur turbulence traditionnelle. Ceux qui reprochent aux Grecs leurs divisions, et qui voient dans ces rivalités intestines le signe d'une race dégénérée, ont-ils lu avec beaucoup d'attention la *Guerre du Péloponèse* de Thucydide?

Quand même les Céphalènes seraient moins amis du changement, ils ne seraient pas plus favorables au « protectorat » britannique, et ce n'est pas aux peuples dégénérés qu'il appartient de garder, malgré de si terribles revers, un si vif esprit d'indépendance.

Le climat de Zante (l'ancienne Zacynthe) n'est pas moins beau que celui de Céphalonie, et les habitans de cette île (1) ont su, mieux que leurs voisins, tirer parti de la fertilité du sol. Quoiqu'il n'y ait point là de rivières, des sources nombreuses entretiennent dans les champs la richesse et la vie. Aussi Zante produit-elle en abondance les fruits les plus exquis. Outre les olives et le raisin de Corinthe, on y récolte une multitude d'oranges, de citrons, de grenades et de pêches. Les terres fécondes auxquelles Zante doit toutes ces richesses sont partagées entre un certain nombre de grands propriétaires dont les tendances font un contraste singulier avec les instincts ordinaires de la race hellénique, essentiellement amie de l'égalité. Le moyen âge, qui avait constitué dans ces îles des seigneuries féodales, et la domination de l'aristocratique Venise, ont laissé de nombreuses traces parmi les Ioniens. Cette constitution sociale, qui crée tant d'oisifs, a sans doute contribué à développer chez un peuple d'imagination ardente des défauts dont on a trop parlé pour qu'il soit possible de les contester.

Théaki (l'ancienne Ithaque), qui a pour capitale l'excellent port de Vathi, est une île montagneuse où abondent les chèvres et surtout ces « porcs à la dent éclatante » qui constituaient sa principale ressource au temps d'Ulysse, « pasteur des peuples, » qui « remplissait de sa gloire Argos et l'Hellade. » Les huit mille insulaires de Théaki ont conservé le goût des excursions lointaines. Ces marins ardens vont en grand nombre naviguer dans la Mer-Noire; mais s'ils n'ont plus à redouter, comme les compagnons du fils de Laërte, Circé, les Lestrigons et les cyclopes, ils trouvent sur les côtes redoutées du Pont-Euxin autant de tempêtes qu'à l'époque à demi fabuleuse où Neptune ballottait Ulysse sur les vagues de la Mer-Ionienne.

Santa-Maura (l'ancienne Leucade), dont la capitale se nomme Amaxichi, est restée célèbre par la mort de Nicostrate, d'Artémise et de Sapho. Comme Santa-Maura n'est séparée que par un canal de la Grèce continentale, ses dix-sept mille habitans sont de tous les Ioniens ceux qui ont le mieux conservé la langue, les coutumes et le caractère des Hellènes. Aussi les montagnards de Santa-Maura ont toujours été prêts à descendre sur les côtes voisines pour prêter

(1) La capitale, qui porte le même nom, et qui est la résidence d'un métropolitain, a dix-neuf mille habitans. L'île entière en a quarante mille.

à leurs frères l'appui de leur bravoure. Ces montagnards forment la portion la plus laborieuse de la population leucadienne. Dans la plaine, l'activité est beaucoup moins grande. Cependant l'économie générale, la variété des productions, assurent à l'île une aisance relative. Outre l'huile et le vin, qui sont ses principales richesses, Santa-Maura produit le coton, la soie, le lin, le froment, l'orge et l'avoine. On s'y occupe aussi d'élever des bestiaux, sans tirer toutefois aucun parti de cette industrie pour le développement de l'agriculture.

Corfou (l'ancienne Corcyre), qui a pour capitale une ville du même nom, était au temps d'Ulysse gouvernée par l'excellent Alcinoüs, roi des Phéaciens, dont la race, « dans la chaîne des êtres, était immédiatement au-dessous des dieux. » Personne n'a pu oublier l'admirable passage où Homère raconte le naufrage du prudent roi d'Ithaque et son entrevue avec Nausicaa. Aujourd'hui « Schérié et ses champs délicieux » n'ont rien conservé des mœurs patriarcales si admirablement décrites par Homère. Le lord haut-commissaire a remplacé Alcinoüs, chef d'un « peuple moqueur. » Corfou, rade magnifique, possède, outre ce fonctionnaire éminent, une métropole religieuse et une université. En Orient, on ne manque pas de prélats : la Roumanie, la Grèce, la Russie, la Serbie, n'ont rien à envier à l'Espagne et à l'Italie; mais les universités sont aussi rares qu'elles sont communes dans les pays germaniques. Il est dans l'Europe orientale de grands états qui n'en possèdent pas une seule, d'autres qui n'en ont qu'une vaine apparence. Les Grecs en ont deux : l'une à Athènes, l'autre à Corfou. Je sais que cette dernière ne réalise pas pleinement les vœux des Ioniens; mais croient-ils que les universités de Salamanque, de Coïmbre, de Naples et de Rome, ne laissent rien à désirer? Les pays méridionaux ont tous beaucoup à faire pour réveiller dans leur sein leurs antiques traditions littéraires et pour créer des centres d'instruction supérieure qui puissent être mis sur la même ligne que les établissemens de l'Europe du nord. Les Grecs, j'en suis convaincue, travailleront des premiers à cette renaissance. Je n'en veux d'autre preuve que le zèle avec lequel plusieurs riches négocians corfiotes se sont préoccupés de l'avenir des établissemens d'instruction dans leur pays natal.

Le climat variable de Corfou entretient l'indolence des habitans, qui sont au nombre de soixante mille. En outre, l'île, produisant peu de céréales et de vin, n'a ni robustes vignerons ni énergiques agriculteurs. L'olivier, qui croît presque spontanément, donne des fruits tellement abondans, que les insulaires se préoccupent peu de développer par le travail les ressources de la nature. Les molles habitudes de l'Italie méridionale l'ont emporté ici sur l'activité naturelle

de la race grecque. Avant 1850, la langue et les usages helléniques étaient même complétement oubliés. Les réformes libérales qui furent à cette époque concédées par le gouvernement protecteur réveillèrent chez les Corfiotes les souvenirs du passé. La liberté de la presse, la langue grecque déclarée langue nationale, la liberté des discussions admise dans le parlement ionien, contribuèrent efficacement à ranimer à Corfou l'esprit hellénique. Aujourd'hui les Corfiotes tiennent à leur nationalité presque autant que les habitans des autres îles.

Paxo (l'ancienne Ericusa), dont la capitale est Cayo, est un satellite insignifiant (1) de Corfou. Les insulaires, peu nombreux, ne passent point pour intelligens. Ils n'ont ni commerce, ni industrie, et attendent tout leur bien-être de la récolte des oliviers. Cérigo (l'ancienne Cythère), qui a pour capitale Capsali, Cérigo, qui vit naître sur ses rives la blonde Aphrodite aux yeux d'azur, semble « séparée de l'univers » comme la Bretagne de Virgile (2). Cerigotto est peut-être plus triste encore. En effet le commissaire Ward en a fait une prison pour ceux des Ioniens qui s'étaient rendus suspects aux représentans de sa majesté britannique.

Pour compléter cette énumération, il reste à parler de quelques îles ou îlots d'une importance secondaire : telles sont Merlera, Fano, Samotraki, qui forment au nord la limite de la république; Anti-Paxo, au sud-est de Paxo; Arcondi, Iotako, Kastus, Meganisi, Kalamo, à l'est de Théaki et de Santa-Maura. Sous la domination de Venise, des familles grecques, obligées par l'épée musulmane d'abandonner Chio, trouvèrent un asile à Meganisi. La sérénissime république partagea l'île en quarante portions, dont ces familles obtinrent la propriété. Lord Maitland fut beaucoup moins humain lorsque des enfans et des femmes, fuyant le cimeterre des Turcs qui ravageaient l'Acarnanie, se réfugièrent à Kalamo en 1822. L'impitoyable « commissaire » les força brutalement de quitter leur retraite et de retourner sur les côtes voisines, où les attendait une mort presque certaine. Kalamo est aride et stérile. Meganisi au contraire est riche en orge, en froment, en oliviers, et malheureusement aussi en contrebandiers. Au moyen âge, une industrie plus condamnable que la contrebande avait transformé en nids de pirates les nombreux îlots de ces mers. Lorsque les écrivains indigènes exploiteront les chroniques de cette époque turbulente, ils en tireront peut-être des récits aussi dramatiques que *le Corsaire rouge* et *le Pilote* de Fenimore Cooper. Aucune histoire n'est plus féconde en péripéties que celle

(1) Paxo n'a que trois mille neuf cent soixante-dix habitans.
(2) Ses dix mille habitans sont très pauvres.

de l'Europe orientale; mais elle attend encore des hommes qui, comme les Jean de Müller, les Augustin Thierry, les Macaulay, unissent le vif sentiment de la réalité à une puissante imagination.

La situation des Iles-Ioniennes, la richesse d'un territoire d'environ 3,500 kilomètres carrés, échauffé par les feux souterrains qui souvent ébranlent le sol, les exposaient à la convoitise des conquérans de la Grèce et même des vainqueurs de l'Italie. Plusieurs écrivains ont raconté les révolutions dont elles ont été le théâtre (1). Les grandes puissances maritimes, les Anglais, les Français et les Russes, se sont disputé cette contrée durant la lutte qui a embrasé l'Europe. Devenus maîtres de Venise en 1797, les soldats du directoire s'en emparèrent. Les Russes et les Turcs les y remplacèrent en 1799, et fondèrent la république des Sept-Iles, dont ils se déclarèrent protecteurs. Cette situation dura jusqu'en 1809, où le sort des armes fit tomber le nouvel état sous la domination de l'Angleterre. Le congrès de Vienne sanctionna cette conquête, en la transformant en « protection. » On sait que le congrès disposait des peuples sans se préoccuper de leurs répugnances ou de leurs aspirations. Les chefs de l'Europe coalisée, après avoir protesté avec raison contre les usurpations napoléoniennes, semblèrent vouloir les surpasser. Non-seulement la sainte-alliance se partagea les nations comme de vils troupeaux, mais elle prétendit plus tard imposer aux Napolitains, aux Piémontais et aux Espagnols les gouvernemens despotiques et justement odieux qu'ils avaient chassés. La constitution qui fut en 1817 octroyée aux Ioniens a tous les caractères d'une époque où l'on tenait très peu de compte des droits des nationalités. Tout en affectant de protéger l'élément indigène, on avait eu soin d'accorder aux Anglais les prérogatives d'une souveraineté dénuée de tout contrôle sérieux. Le parlement n'était qu'une comédie. La liberté de la presse, sans laquelle il n'existe pas de gouvernement constitutionnel, n'était point tolérée. Dans un pays essentiellement grec, l'anglais et l'italien étaient les deux langues officielles. Les listes civiles étaient énormes et sans aucun rapport avec les ressources des Ioniens. Lord Castlereagh, dont on connaît les théories rétrogrades, avait sans doute dicté la législation de la république des Sept-Iles. Cette constitution avait évidemment pour but de transformer les Ioniens en « sujets loyaux » de la couronne britannique; mais ce tra-

(1) M. Mustoxidi, littérateur ionien distingué, a publié une histoire des îles. Le comte Hermann Lunzi a fait paraître un volume sur l'époque de la domination vénitienne (Athènes, 1856). Quelques îles ont été l'objet de monographies. Le comte Marmora a écrit sur Corfou, M. Chiote sur Zante, M. Petrizzopoulos sur Leucade. Ce dernier ouvrage est très peu exact. On doit à M. Mazarachi une *Vie des Céphalènes* (habitans de Céphalonie) *illustres*, qui a été traduite par M. Tommaseo.

vail d'assimilation devait être neutralisé par des causes à la fois religieuses et politiques.

Le clergé grec s'est toujours montré aussi attaché à la nationalité hellénique que les prêtres italiens le sont peu à leur patrie. La cause nationale était pour lui la cause même de Dieu. Sur le continent, les prêtres grecs avaient une profonde horreur de la domination étrangère, qui consacrait le triomphe du croissant sur la croix. Dans les Iles-Ioniennes, le protectorat anglais ne leur était guère moins suspect. Quoique l'église anglicane reconnaisse l'épiscopat comme la nôtre, qu'elle repousse la papauté aussi énergiquement que nous, elle voit de très mauvais œil le culte de la Vierge et des saints, qui inspire aux Orientaux un véritable enthousiasme. La propagande des sociétés bibliques, que les « protecteurs » favorisaient, acheva d'irriter des esprits qui les considéraient comme les agens d'un pouvoir envahissant. Dès 1815, les montagnards de Santa-Maura se précipitaient sur les troupes britanniques; mais cette insurrection ayant été réprimée et plusieurs insulaires étant morts sur le gibet, ces mouvemens populaires auraient pu s'apaiser, si la révolution de 1821 n'avait point éclaté dans la Grèce continentale.

Cette année 1821 excita dans les races latine et hellénique une fermentation générale. Le chef de paysans Vladimiresco entra à Bucharest à la tête des bandes rangées sous ses ordres. Naples, le Piémont, l'Espagne, renversèrent leurs monarques absolus. En France, le gouvernement de Louis XVIII, menacé par les conspirations militaires qui semblaient renaître de leur cendre, courut de grands dangers. L'agitation des populations grecques gagna les îles de la Mer-Ionienne. Les insulaires n'avaient pas oublié les chants patriotiques de Rhigas le Libérateur. Livré aux Turcs par les Autrichiens et noyé dans le Danube (1798), cet intrépide Hellène avait légué aux Grecs le soin de sa vengeance. Trois hommes obscurs se chargèrent de cette tâche périlleuse en fondant à Constantinople (octobre 1815) l'*Hétérie amicale*. Skouphas, Xanthos et Dikeos (1) propagèrent rapidement leur société secrète, qui ne tarda pas à compter dans les Iles-Ioniennes beaucoup d'affiliés très ardens (2). L'autorité anglaise recourut en vain à des lois draconiennes pour comprimer cet élan. Plusieurs Ioniens laissèrent confisquer leurs biens et volèrent au secours de la Grèce; Byron, mieux inspiré que les « lords hauts-commissaires, » représentait dans leurs rangs le véritable génie de la libre Angleterre. Le chantre de *Childe-Harold* combattait et mourait à Missolonghi pour cette nation dont le gou-

(1) L'archimandrite Dikeos joua plus tard un rôle actif dans l'insurrection sous le nom de Papa-Phléchas.

(2) Voyez Tricoupis, Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως.

vernement britannique méconnaissait le généreux enthousiasme. On sait que la Grande-Bretagne ne persista pas dans cette politique peu conforme aux opinions qui régnaient alors en Occident, et qu'elle finit par embrasser la cause des Grecs.

Le canon de Navarin retentit jusqu'à Corfou. Après avoir tant fait pour la liberté de la Grèce, il était difficile que les Anglais n'abandonnassent pas dans les Iles-Ioniennes les traditions de la sainte alliance. Rien pourtant n'annonçait qu'ils fussent disposés aux concessions impérieusement réclamées par les circonstances; mais l'agitation générale finit par éclater dans les délibérations du parlement, jusqu'alors si docile. Les événemens de 1848 aggravèrent cette agitation. On comprit qu'il était temps d'accorder un régime vraiment constitutionnel, et la réforme fut accomplie en 1850. La liberté de la presse et des élections, l'établissement du scrutin secret, étaient des mesures trop importantes pour ne pas modifier la situation de la république. Dans la première ardeur de la liberté reconquise, la presse indigène ne se piqua point de modération. Non-seulement elle discuta sans miséricorde tous les actes du régime qui venait de succomber, mais, comme cela arrive toujours chez les méridionaux, elle mêla aux questions de principes ces déplorables polémiques personnelles qui compromettent souvent les meilleures causes. Au lieu de travailler à l'éducation politique d'un pays privé depuis longtemps de l'exercice de ses droits, elle perdit un temps précieux à déclamer contre les « protecteurs » et contre ceux des Ioniens qui s'étaient, à son avis, montrés trop complaisans pour la Grande-Bretagne. Les esprits étaient tellement échauffés que les premières élections libres ne s'accomplirent pas sans tumulte, surtout à Céphalonie. Dans cette île, le parti radical, qui voulait chasser immédiatement les Anglais, était représenté par des orateurs enthousiastes; mais les luttes qu'il eut à soutenir diminuèrent considérablement le nombre de ses adhérens. Beaucoup de radicaux passèrent dans les rangs des *réformistes*, qui se proposaient pour but d'obtenir sans révolution toutes les améliorations possibles. Le parti gouvernemental, plus modeste encore dans ses prétentions, visait surtout et vise encore à occuper les siéges du sénat ou d'autres positions bien rétribuées. Les théories radicales étaient défendues par le Φιλελεύθερος (*Ami de la Liberté*). Les réformistes ou modérés avaient pour organe la Πατρὶς (*Patrie*), dont les principaux rédacteurs étaient MM. Napoléon Zambelli et Pierre Braïla.

L'autorité anglaise ne tarda point à se repentir des concessions faites aux Ioniens. Ceux-ci se plaignirent plus d'une fois des entraves imposées à une presse qu'on avait déclarée libre, et de la falsification des listes électorales. L'exil de quelques publicistes n'était pas

de nature à calmer les insulaires. Aussi, dans la mémorable séance du 20 juin 1857, le parlement ionien déclara-t-il à l'unanimité qu'il défendrait contre tous ses adversaires la nationalité du peuple dont il était le mandataire. Espérons que les Anglais ne perdront pas de vue les sacrifices faits pour cette nationalité par le plus grand de leurs poètes contemporains et par plusieurs illustres philhellènes de l'Angleterre, et qu'ils ne retireront pas les libertés qu'ils ont accordées à un pays dont les instincts indépendans sont trop puissans pour être violemment étouffés. Lord Seaton et lord Young ont déjà donné dans les îles l'exemple d'une politique de conciliation plus conforme au véritable génie d'une nation libérale que celle des Maitland et des Ward.

Tel est le pays où la muse grecque s'est réveillée dans ces derniers temps. On connaît maintenant l'esprit d'indépendance qui anime les populations ioniennes, et on pourra juger s'il se retrouve au même degré dans les manifestations de leurs poètes.

Quand on a visité l'Ionie, on comprend que la poésie pendant longtemps s'y soit inspirée des splendeurs de la nature. Cette lumière éclatante, cette magnifique végétation, ces mers tantôt turbulentes et tantôt paisibles jettent l'âme dans un perpétuel ravissement qui semble bien propre à la détourner des luttes de la politique ou des agitations sociales. Aussi les poètes de l'Ionie ont-ils commencé par célébrer de préférence les nuits embaumées du parfum des orangers, la beauté des vierges ioniennes et les magnificences d'un printemps éternel. Un jour devait venir néanmoins où ils apprendraient des hymnes plus dignes de lèvres viriles à l'école des poètes incultes, mais énergiques, de la belliqueuse Épire (1), héritiers du génie indomptable des Pyrrhus et des Scanderbeg. Les klephtes épirotes n'avaient pas oublié que leurs pères avaient tenu tête aux musulmans à une époque où l'Orient presque tout entier s'abaissait devant eux. Dans les gorges glacées du Pinde et sur les rives sauvages de l'Achéron, on s'entretenait de cette lutte inégale et glorieuse avec un enthousiasme que la domination étrangère ne faisait qu'augmenter. Les terribles montagnards dont les ancêtres avaient épouvanté Rome et vaincu Mahomet II chantaient en vers expressifs les triomphes de l'Épire et ses espérances impérissables. Méprisant la faconde des poètes de la plaine, ils célébraient les exploits de leurs compatriotes avec une concision et une énergie toutes lacédémoniennes (2). L'amour n'était à leurs yeux qu'une faiblesse honteuse chez un homme qui s'était voué à la défense de la terre natale. Tout guerrier qui s'y abandonnait

(1) Albanie méridionale.

(2) Voyez Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne.*

était réservé au destin de Samson. La femme ne méritait d'être estimée que lorsqu'elle savait, comme les héroïnes de Souli, prendre la carabine, combattre, vaincre ou mourir. Tandis qu'aux sons de la guitare italienne, l'Ionie répétait des chansons d'amour à l'ombre des citronniers fleuris, l'Épire racontait les combats de ses fils contre le féroce Ali-Pacha, le martyre des Souliotes et les exploits des klephtes du Mezzovo et de l'Agrapha.

Lorsqu'éclata la grande insurrection nationale de 1821, un souffle vivifiant, descendu des montagnes du continent, réveilla parmi les Ioniens la poésie endormie sous de trop molles influences. Le peuple s'était déjà habitué à redire les chants klephtiques, quand le comte Denys Solomos composa son *Hymne à la Liberté,* qui fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. La Grèce entière était en armes, les regards du monde chrétien étaient fixés sur Missolonghi, un indicible enthousiasme faisait battre le cœur de tous les Hellènes : aussi chacun s'empressa-t-il d'applaudir aux mâles pensées de Solomos et à ses dramatiques accens. Aujourd'hui ces combats mémorables sont terminés, et la critique reprend ses droits : elle doit constater que les idées du poète de Zante n'ont pas un caractère indigène assez fortement prononcé, que le mètre n'est point national, et que Solomos a emprunté aux littératures étrangères des innovations assez malheureuses.

De longues années s'écoulèrent entre les débuts de Solomos et la publication d'un admirable fragment qu'il envoya à l'*Anthologie ionienne,* recueil qui paraissait sous les auspices de lord Nugent. — Un malheureux dépravé par tous les vices, Lambros, a trahi l'infortunée Marie, dont il a eu trois enfans qui sont morts de misère et de faim. Poursuivi par le remords, il entre comme malgré lui, le soir de Pâques, dans une église déserte. Là, écrasé par le poids de ses souvenirs, il se prosterne et demande à Dieu le pardon de ses fautes. Étonné du silence solennel qui règne dans le saint lieu, il s'exalte, il se figure que la Divinité reste sourde à sa prière. Alors, dans un accès de fureur sauvage, il s'emporte en blasphèmes, il maudit les saints, et veut sortir précipitamment du sanctuaire de l'Éternel; mais quand il ouvre la première porte, il rencontre dans l'ombre un de ses enfans. Saisi de terreur, il court à une autre issue, où il aperçoit le second de ses fils. A une troisième, il trouve le plus jeune qui lui barre le passage. Ces âmes plaintives et désolées venaient répéter à son oreille, comme une menace de la justice divine, la salutation du jour de Pâques : Χριστὸς ἀνέστη! (Christ est ressuscité!) Lambros s'enfuit désespéré; mais les fantômes s'attachent à ses pas, l'entourent de leurs bras desséchés, et l'abandonnent enfin pour se retirer dans la tombe. Arrivé au dernier délire de

l'impiété, il ramasse les lauriers épars sur les dalles de l'église (1), les lance contre le crucifix et s'enfuit dans les champs couverts de ténèbres.

Toute cette pièce a un caractère dramatique véritablement saisissant. Les images se succèdent, rapides et lugubres, pareilles à ces morts chargés d'accomplir la vengeance du Très-Haut. Malheureusement on y retrouve, comme dans l'*Hymne à la Liberté*, des traces de l'éducation essentiellement italienne du poète. Fréquemment gêné par la rime, à laquelle le grec moderne ne se prête nullement, il est forcé de recourir aux chevilles et même d'intercaler des vers complétement inutiles. En outre, l'idiome employé par l'auteur est la langue populaire la moins relevée, presque le dialecte de Zante. Le comte Solomos ne connaissait point le grec ancien, qui aurait pu lui fournir tant de richesses; il ne savait même le grec moderne que d'une façon très incomplète. Il pensait en italien, puis écrivait en grec. Obligé de se servir d'un instrument rebelle, il luttait contre des difficultés sans cesse renaissantes. On a plus d'une fois attribué à des tendances systématiques ce qui n'était chez lui que le résultat d'études insuffisantes. Jamais il n'a eu la pensée de fonder une école particulière. L'école ionienne n'existe donc que dans l'imagination de certains critiques. Profondément Grec par l'esprit et par le cœur, l'auteur de *Lambros* rappelle trop souvent que, sous la longue domination de Venise, le génie national avait perdu dans sa patrie un de ses caractères essentiels, la perfection de la forme. Chez Solomos, intelligence trop négligemment cultivée, l'improvisation est souvent supérieure à la poésie longuement méditée, le travail ne pouvant rien ajouter à sa première inspiration. Qui ne préférerait ses chansons, que les Ioniens répètent et rediront toujours, à son *Ode sur la mort de lord Byron?*

Lorsque le poète de Zante termina prématurément une vie abrégée par de déplorables excès, le deuil de sa patrie trouva un digne interprète dans un enfant de Leucade (Santa-Maura), M. Aristote Valaoritis. Le poème intitulé Ἡ Δάφνη καὶ τὸ Ἀηδόνι (*le Laurier et le Rossignol*) révélait un successeur de Solomos.

LE LAURIER ET LE ROSSIGNOL (2).

« Ondes, noircissez votre écume, et vous, montagnes, vos neiges; car l'hiver est venu, et le rossignol ne chante plus, le rossignol, qui habitait les

(1) Le jour de Pâques, dans l'église orientale, on sème le pavé du temple de rameaux de laurier, symbole de la victoire du Sauveur sur la mort.

(2) Le but de ce poème est de rendre l'impression produite sur l'esprit des Hellènes par l'*Hymne à la Liberté* du comte Solomos. Le rossignol, image du poète, fait entendre son chant, et ce chant vole à travers la Grèce pour redonner la vie aux combattans qui dorment dans le sépulcre.

sommets des collines. Pleurez, montagnes et rochers, le rossignol ne chante plus....

« Et toi, laurier hellénique, laurier toujours vert, toi qui baignais tes fleurs dans la rosée de la nuit pour lui paraître plus beau et plus superbe, dis-moi pourquoi le rossignol ne chante plus?...

« Il a senti le printemps qui arrivait de loin, et, impatient de courir à sa rencontre pour l'embrasser le premier et pour revenir avec lui, il s'est peut-être envolé de tes bras....

« Ah! quand viendra donc le printemps pour que les neiges disparaissent et que les tempêtes se taisent? Alors arriveront les hirondelles, et tu les interrogeras, mon laurier, sur ton sort. Qui sait ce qu'elles te diront aussi!

« Console-toi, mon laurier, car tu n'es pas le seul qui attend ton ami, qui attend le rossignol. Si tu savais combien d'ossemens et de braves étendus dans la tombe soupirent après ton retour!

« Ils ont entendu son chant au premier jour du combat comme une trompette de guerre, comme le bruit d'un ouragan, et aussitôt sur l'Agrapha les foudres ont retenti, les fusils ont flamboyé, les épées ont brillé.

« Et pendant qu'ils se battaient, ces pauvres morts ressuscités, le rossignol avec ses chants leur échauffait le sang, et quand il pleurait, quand il gazouillait, les lauriers et les myrtes fleurissaient toujours.

« L'écho terrible de ses chants arrive à Missolonghi le jour où on lui fermait les yeux, le jour où son évêque, dans son vêtement de flammes et de fumée, montait brûlé au ciel (1).

« Dieu! comme les chants du rossignol berçaient doucement par leur harmonie divine ces braves, ces lions, quand ils agonisaient et qu'ils s'étendaient dans le sang sur la terre pour s'endormir profondément!...

« Trente années se sont écoulées comme un seul jour, et toujours il a guetté, il a demandé au vent qui soufflait de l'Olympe quelle nouvelle il lui apportait, et si le croissant brillait encore sur le Pinde?

« Oh! quelle joie il a ressentie, le pauvre rossignol! Il a battu des ailes, il voltige, il rajeunit en apprenant que là-haut, en Thessalie, l'épée de Pierre ouvrait encore les tombeaux (2).

« Il s'est rappelé sa jeunesse, ses premiers chants, et il a commencé à gazouiller de nouveau mystérieusement dans sa solitude. Mon laurier, quel destin cruel! ses derniers accents se sont transformés en chants funèbres, et avec eux s'est envolé son dernier soupir....

« Maintenant qui viendra appeler aux armes les froids ossemens? quel ange sonnera la trompette de la résurrection, et quel oiseau viendra désormais plein de joie apporter aux morts des espérances et des consolations?

« Que les tombeaux se ferment et que l'herbe croisse sur eux. Que les morts s'étendent sur leur lit et qu'ils reposent. Dieu sait combien de prin-

(1) Il y a ici un petit anachronisme volontaire : la mort héroïque de l'évêque Joseph n'a eu lieu qu'au second siége de Missolonghi, quand Ibrahim-Pacha s'empara de la ville. Or l'*Hymne à la Liberté* a paru, si je ne me trompe, après le premier siége. Missolonghi vit alors fuir les Turcs. Ce fut dans cette retraite que l'intrépide Markos Botzaris, semblable à Épaminondas, tomba victorieux sous le fer des musulmans.

(2) Le poète fait allusion à la dernière insurrection de la Thessalie.

temps, combien d'années s'écouleront avant qu'ils voient un rossignol et qu'ils entendent sa voix bénie leur chanter la chanson du premier mai (1)! »

J'ai dit que M. Valaoritis était un successeur de Solomos; le mot n'est pas tout à fait exact. Sans doute M. Valaoritis est inspiré, comme Solomos, par une muse patriotique, mais il met au service de la cause hellénique une intelligence plus cultivée que celle du poète de Zante. La *Lettre à Émile* qui sert d'avant-propos aux Μνημόσυνα, les notices assez étendues qui précèdent quelques-uns de ses poèmes prouvent que, s'il n'a pas employé le grec d'Athènes, ce n'est nullement par impuissance. M. Valaoritis explique dans sa *Lettre à Émile* les raisons qui lui ont fait préférer au grec littéraire un dialecte populaire. Ce n'est point en se servant de la langue des lettrés que la nation hellénique a exhalé ses plaintes depuis Mahomet II jusqu'à Rhigas le Libérateur. Les chants des klephtes de l'Olympe et du Pinde, les prières des opprimés et des martyrs ont consacré l'idiome du peuple. S'il est rude, il n'est pas indigent. OEuvre spontanée des Hellènes, il n'est pas dénaturé par des imitations étrangères, trop souvent maladroites.

Si telle est la théorie de M. Valaoritis, ne s'expose-t-il pas aux reproches qu'on a justement adressés à son illustre prédécesseur? Assurément non. M. Valaoritis emploie, non pas comme le poète de Zante une langue sans caractère, mais le dialecte de l'Épire, que les Ioniens sont assez portés à considérer comme l'idiome naturel de la Grèce guerrière, une sorte de dialecte dorien (2). Si toutefois

(1) En Grèce comme en Roumanie, le premier jour de mai les jeunes gens et les filles sortent dans les champs pour faire des bouquets et des couronnes de fleurs en chantant la Πρωτομαγιά, dont voici les premières stances :

« Il est arrivé le mois de mai, voici le printemps, voici l'été. Maintenant l'étranger désire retourner dans sa patrie.

« Il orne de fers d'or les sabots de son cheval; il le pare de boucles d'argent, et il le couvre d'ornemens de perles. »

(2) Sans doute les Athéniens, ces antiques représentans de la forme ionienne, ne sauraient être complétement favorables à la tentative de M. Valaoritis. Cependant le journal l'Ἐλπὶς (*l'Espérance*) n'adresse sur ce point au jeune poète que des observations modérées, et vante l'originalité, la vigueur de ses pensées. Le *Moniteur grec* n'a guère été moins bienveillant. L'Ἥλιος (*le Soleil*), publié par un écrivain distingué, M. Panaïotti Soutzo, tout en faisant quelques restrictions sur le dialecte des Μνημόσυνα, rend pleine justice au talent de M. Valaoritis, et félicite la Grèce de compter un poète de plus parmi ses enfans. L'Ἀθηναιόν (l'*Athœneum*) va même plus loin; il loue sans hésitation M. Valaoritis de s'être servi du dialecte épirote pour chanter les héros de l'Épire et leurs combats. « La poésie, ajoute la Πάνδωρα (*la Pandore*) du 13 septembre 1857, finit par être considérée de nos jours comme un art complétement mécanique. Si le sentiment avait permis à Valaoritis de se préoccuper des questions de langue si débattues parmi nous, il aurait anéanti les trésors naturels de son imagination et de sa sensibilité. Il reste heureusement étranger à de pareilles questions. Il a raconté, il a chanté, il a pleuré avec sim-

les Μνημόσυνα n'avaient d'autre mérite que d'être une tentative hardie au point de vue de la linguistique, je n'en croirais point devoir parler longuement; mais M. Valaoritis ne s'est pas contenté de se servir de l'idiome des klephtes épirotes, il la fait revivre dans des poèmes tout animés de l'esprit héroïque des guerres de l'indépendance la mémoire des intrépides soldats qui ont préparé l'insurrection nationale de 1821; il a remis en lumière une phase trop oubliée de la lutte qui s'est terminée par l'émancipation d'une partie de la Grèce, et dont il est indispensable de retracer ici quelques incidens pour faire comprendre ses poèmes.

Le nom d'Ali-Pacha est inséparable de la première période du soulèvement des populations chrétiennes. Ali personnifie l'Épire musulmane, tandis que Markos Botzaris, le héros de Souli, est l'expression complète de l'Épire orthodoxe. Tous les Épirotes sont par leur valeur les dignes fils de Pyrrhus, et on s'étonne au premier coup d'œil qu'une race aussi belliqueuse ait subi si longtemps la domination étrangère; mais les dissensions religieuses qui déchirent le pays ont rendu inutile le courage de ses guerriers. L'église orientale, l'église romaine, l'islamisme se font en Albanie une guerre acharnée. Les partisans de Rome, trop peu nombreux dans cette province pour ranger le peuple entier sous leurs drapeaux, ruinent ses forces en les divisant, et le livrent ainsi aux Albanais mahométans. Ali sut mieux que personne profiter de ces discordes. Rusé et sceptique, il opposa tour à tour les musulmans aux chrétiens et les chrétiens aux pachas de Mahmoud II. Le poème des Μνημόσυνα intitulé Ἡ Φυγὴ (*la Fuite*) est un épisode de la guerre dans laquelle le pacha de Janina souleva contre les montagnards de Souli toutes les forces de l'Albanie mahométane.

Retranchés derrière leurs rochers, les Souliotes avaient su rester libres au milieu de leurs frères asservis. Ali, enorgueilli de ses succès, pensa qu'il serait plus heureux que ses prédécesseurs. Une première campagne lui révéla les périls d'une entreprise qu'il avait crue si facile; mais, nourri dans les traditions de la politique asiatique, il se dit que la trahison le servirait mieux que les armes. Après s'être emparé par une ruse déloyale du capitaine Lambros Tsavellas et de soixante-dix palikares de Souli, il marche contre les Souliotes et propose à Tsavellas, en lui offrant la plus haute fortune, de servir ses projets. Il ajoute que, s'il s'y refuse, il le fera écorcher vif. Tsavellas, aussi dissimulé que le pacha, se contente de répondre que « ses concitoyens ne consentiront jamais à se sou-

plicité et sans prétention, et c'est ainsi que se révèle le véritable poète. » En dehors d'Athènes, M. Valaoritis a trouvé un appréciateur très compétent dans M. Tommaseo, qui lui a consacré trois longs articles dans *il Diritto* de Turin.

mettre tant qu'ils le verront dans les fers, » et il lui propose comme gage de son retour Photos, son fils unique. A peine arrivé à Souli, Tsavellas convoque l'assemblée des chefs de la république, les exhorte à combattre jusqu'au dernier soupir, et fait traîner en longueur ses négociations avec Ali. Lorsque tout est prêt pour la défense, il écrit au pacha : « Ali, je me réjouis d'avoir trompé un trompeur. Je suis disposé à défendre mon pays contre un brigand. Mon fils est voué à la mort, mais je le vengerai d'une manière terrible. Si nous sommes vainqueurs, — et Dieu bénira nos armes, — j'aurai d'autres enfans, car ma femme est encore jeune. Avance donc, si tu l'oses, traître, car j'ai soif de vengeance et suis ton ennemi juré. »

Ali, mettant un frein à sa fureur, envoie Photos prisonnier à Janina. Résolu d'anéantir les Souliotes, il dirige ses troupes vers les défilés, en promettant 500 bourses à celui de ses soldats qui entrerait avant les autres dans Kako-Souli. Le premier feu des montagnards est si terrible, qu'il porte la mort dans les rangs des musulmans; mais les exhortations et les promesses d'Ali les excitent tellement qu'ils marchent en avant sous une grêle de balles. Déjà retentissent des cris de détresse dans la montagne. Les femmes de Souli, intrépides comme toutes les Albanaises, comprennent la grandeur du péril. En Épire, de même que chez les Serbes du Tsernogore, une femme manie aussi volontiers la carabine que le fuseau. Épouses et filles d'hommes qui considèrent, ainsi que les anciens Scandinaves, une mort paisible comme un déshonneur, les Albanaises ont horreur de la servitude et de la dégradation que l'islamisme impose à leur sexe, et préfèrent tous les supplices à la vie indolente du harem. Aussi, quand Mosco, femme de Tsavellas, s'aperçoit que les montagnards plient, elle appelle ses compagnes, se précipite avec elles au milieu de la mêlée, et, l'œil en feu, les cheveux épars, elle fait honte aux chrétiens d'un moment de faiblesse, et les décide à vaincre ou à mourir. Tous, hommes et femmes, animés par la voix de l'héroïne, saisissent des quartiers de rochers et les font rouler sur les assaillans. Le centre de l'armée d'Ali est rompu, et tandis que la garnison de Tichos tombe sur les Turcs qui ont osé gravir la montagne, les Souliotes jettent dans l'Achéron les cadavres des mahométans tués dans la bataille. Ils fondent ensuite sur la réserve d'Ali, qui, saisi d'épouvante, abandonne ses bagages et ses munitions et se prépare à fuir.

En lisant les vers où M. Valaoritis décrit la fuite du pacha vers Janina, on croit voir un agile coursier du désert disposé à dévorer l'espace. Job parle aussi en termes magnifiques d'un cheval de bataille : « Il bondit comme une sauterelle, son fier hennissement imprime la terreur; du pied il creuse la terre, il s'égaie en sa force, il

va à la rencontre de l'homme armé, il se rit de la frayeur, il ne s'épouvante de rien, il ne se détourne pas devant l'épée, il creuse la terre en s'agitant. Il ne peut se contenir dès que la trompette sonne; quand elle se fait entendre, il hennit, il sent de loin la guerre, le bruit des capitaines et le cri de triomphe. » L'auteur des Μνημόσυνα, au lieu de décrire l'exaltation guerrière qui entraîne dans la bataille le noble compagnon des exploits du héros, devait s'attacher à peindre surtout cette vigueur et cette rapidité qui peuvent seules arracher Ali à la fureur de ses ennemis. Aussi l'expression est vive comme la course du cheval, et le vers s'élance comme la flèche, pressé d'arriver au but.

Ali était trop bon Albanais pour subir avec résignation un pareil échec. A mesure que sa puissance grandissait, il s'indignait davantage de la résistance opiniâtre de quelques palikares isolés. L'homme qui songeait à réunir sous son sceptre les descendans des Pélasges et les fils des Hellènes, qui considérait déjà l'Épire et la Grèce comme un patrimoine acquis à sa famille, ne pouvait laisser libre dans le voisinage de sa capitale une tribu imperceptible. Quand il vit des relations s'établir entre Parga et Corfou, il craignit qu'une ligue des populations chrétiennes ne rendît inutiles ses travaux et ses projets. Renard et lion tout à la fois, Ali crut utile au succès de son entreprise de mettre d'abord dans ses intérêts George Botzaris, qui, pendant deux ans, avait gouverné Souli en qualité de polémarque. Un pacha turc aurait eu plus de peine à se ménager ainsi des intelligences parmi ses adversaires; mais Ali était né en Épire, et il affectait, dans toutes les occasions, de se montrer indifférent aux questions religieuses, afin de rallier autour de lui les Albanais orthodoxes, romains et musulmans. Les Souliotes n'avaient pourtant qu'une confiance très médiocre dans son caractère. Quoiqu'il fût exempt de fanatisme, sa politique machiavélique et cruelle le leur rendait justement odieux. Ils n'attendaient point de ses mains souillées la liberté de l'Épire, et ils préféraient s'exposer à tous les dangers plutôt que de servir d'auxiliaires à son insatiable ambition.

Lorsque Ali parut au pied des montagnes, George Botzaris s'empressa de le rejoindre. Cette défection n'ébranla point le courage des républicains de Souli. Tsavellas était mort, mais sa veuve et son fils Photos étaient dignes de le remplacer. Leur parole ardente, leurs exemples, plus frappans encore que leurs discours, portèrent au comble l'enthousiasme des Souliotes. Tous jurèrent de mourir avant de courber la tête sous le joug d'Ali. Un caloyer nommé Samuel parcourait les rangs des montagnards, une bible dans une main et un sabre dans l'autre. Samuel promettait le ciel aux soldats qui tomberaient sous le drapeau de la croix.

Le début de la campagne n'était pas de nature à encourager le

belliqueux caloyer et la veuve intrépide de Tsavellas : les Souliotes battirent en retraite; mais à mesure que les Arnautes s'avancent, les chrétiens les écrasent sous d'énormes pierres, et Photos, qui se distingue parmi les plus ardens palikares, met en fuite un corps de trois mille Albanais d'élite qui s'efforçaient de tourner les guerriers de Souli par la montagne de Bagoritza. Le vizir, contraint de fuir encore une fois, reproche à George Botzaris de l'avoir trompé, et lui ordonne de marcher contre ses frères. George n'ose refuser, mais tandis qu'il conduit les soldats du pacha par des sentiers secrets, une troupe de Souliotes descend avec l'impétuosité de l'avalanche et taille en pièces les musulmans. Dans un second engagement, Photos et Dimos-Draos, secondés par un orage épouvantable, écrasent l'armée d'Ali. Désespérant de vaincre, Ali change de système et fait bloquer les défilés des montagnes; mais l'irascible vizir n'a pas la patience d'attendre les résultats de cette tactique prudente. Il divise ses forces en cinq colonnes et les lance dans les gorges. Les femmes souliotes, organisées en bataillons, combattirent dans ce péril extrême à côté de leurs époux. Ali recula en frémissant de rage.

La lutte arrivée à ce degré devait nécessairement soulever contre les Souliotes les forces de l'empire ottoman. L'honneur de l'islamisme était intéressé à la défaite de cette poignée de palikares qui tenaient en échec depuis tant d'années l'armée du vizir redouté de Janina. La Sublime-Porte, qui avait déjà pris parti pour Ali, obligea par un nouveau firman d'autres pachas et d'autres beys d'envoyer contre Souli les troupes dont ils pourraient disposer. Toujours repoussé, malgré l'intervention du padischah, Ali revint à l'idée d'un blocus qui lui permettrait de recourir à la trahison, son arme favorite. Cependant les Souliotes, réduits à manger les herbes amères de la montagne et l'écorce des arbrisseaux qui croissent dans les fentes des rochers, refusèrent de capituler. Cette obstination magnanime annonçait déjà les miracles de Missolonghi. Les Souliotes crurent pouvoir compter sur la commisération des maîtres des Iles-Ioniennes : ils firent passer par des sentiers inconnus une centaine de vieillards, de femmes et d'enfans qui furent reçus avec sympathie. Le succès de cette expédition les décida à profiter d'une nuit obscure pour diriger vers Parga quatre cents hommes, qui revinrent chargés de provisions. Soixante femmes voulurent prendre part à ce périlleux voyage. Napoléon, alors premier consul, rempli d'admiration pour leur intrépidité, leur expédia aussi des armes et des munitions.

Obligé de lâcher un moment sa proie pour tenir tête à une ligue dirigée contre son autorité, Ali recommença la lutte avec la ténacité qui le caractérisait. Devenu maître de la dernière position que les

Souliotes occupaient sur l'Achéron, il les réduisit à se contenter de l'eau de pluie. Les Souliotes, mourant de soif, continuèrent cependant de se défendre. Ali, ayant rassemblé cinq corps d'armée pour attaquer en même temps les cinq principaux défilés de Souli, double la paie de ses soldats, et met à leur tête ses fils Mouctar et Vély. Les Souliotes semblaient perdus. Émineh, mère des deux fils d'Ali, ne pouvant se résigner à voir périr ce peuple courageux, se précipite aux pieds du vizir et implore sa clémence. « Les Souliotes, les Souliotes! s'écrie le vindicatif Albanais, mes plus implacables ennemis! » Et, saisissant un pistolet, il ajuste Émineh et tire d'une main tremblante de colère. Émineh, quoique sans blessure, tombe évanouie. Ali, qui l'aimait tendrement, passa la nuit auprès de son lit dans un accès de morne désespoir. Tous les soins furent inutiles; la terreur l'avait tuée.

Un drame plus sombre encore allait avoir pour théâtre les montagnes de Souli. Des traîtres gagnés à prix d'or livrèrent quelques défilés. Les Souliotes, tournés, pris entre deux feux, épuisés par la faim et par la soif, consentent à sortir de Kiaffa et de Kako-Souli, où ils s'étaient enfermés, pour émigrer à Parga ou aux Iles-Ioniennes. Ils se mirent en route sur deux colonnes le 12 décembre 1803. Le caloyer Samuel avait rassemblé dans la tour d'Aghia Paraskevi trois cents jeunes gens, qui furent aussi obligés de capituler. Ne voulant pas suivre leur exemple, il quitta la tour pour se réfugier avec cinq compagnons dans le Koungui, forteresse bâtie sur un rocher inabordable et remplie de poudre et d'armes. Aux murs du fort s'appuyait l'église d'Aghia Paraskevi, confiée au vaillant moine dont M. Valaoritis a chanté le glorieux trépas. Samuel avait juré que, tant qu'il vivrait, aucune force humaine ne pourrait l'obliger à livrer le Koungui. Cerné de toutes parts, il supporta tout ce que la patience humaine est capable d'endurer. Bloqués, épuisés, les Souliotes n'avaient plus même une goutte d'eau pour humecter leurs lèvres brûlantes. Samuel mit enfin le feu aux poudres, et se fit sauter avec ses amis et les munitions renfermées dans le fort.

La mort de ce moine intrépide, « dernier holocauste qui s'offre lui-même le jour où finit Souli, » a inspiré à l'auteur des Μνημόσυνα quelques-unes de ses plus belles pages. « Cet homme incorruptible et invincible, dit M. Valaoritis dans la préface du poème intitulé *Samuel,* animé d'un amour sans borne pour ses libres rochers, réunissait en lui le double caractère du guerrier et du prêtre. » Aussi le poète ne craint-il pas de le comparer au dernier empereur des Grecs, Constantin Dracosès. « Constantin, chef d'une monarchie en décadence, a noblement fini ses jours en combattant; Samuel, pauvre démocrate, seul avec son Dieu et avec sa patrie, loin du monde, sur

un rocher aride, sans songer à la gloire, ne voulut pas laisser son cadavre aux mains des infidèles. »

Lorsque le vizir apprit cette mort héroïque, il envoya cinq mille Albanais contre les Souliotes qui se dirigeaient vers la côte. Ses soldats en firent un carnage épouvantable. Cent femmes, qui s'étaient trouvées séparées des hommes, se précipitèrent dans les abîmes de l'Achéron plutôt que de tomber dans les mains du féroce Ali.

Les scènes de Gardiki ne furent pas moins terribles, et comme un des personnages qui figurent dans cette tragédie a inspiré un des plus remarquables poèmes de M. Valaoritis, nous croyons devoir en dire aussi quelques mots.

La *vendetta* exerce une grande influence sur l'âme des Albanais, et la famille d'Ali avait reçu des Gardikiotes une de ces insultes qu'il est difficile d'oublier. Vély-Bey était mort à quarante-cinq ans, laissant à sa veuve Khamco la tutelle d'Ali et de sa sœur Chaïnitza. Khamco avait dans le cœur tous les rudes instincts de l'Albanie musulmane. « Mon fils, disait-elle souvent, celui qui ne défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts; si vous l'emportez sur eux, il vous appartiendra. » Ces étranges théories composèrent plus tard toute la morale du pacha de Janina. Khamco joignait le précepte à l'exemple. L'anarchie règne presque toujours dans l'Albanie, le régime du *clan* y produisant les mêmes résultats que chez les anciens Gaulois et chez les montagnards écossais (1) au temps des Stuarts. Khamco voulait profiter du désordre général pour rendre à sa maison son ancienne splendeur. L'héroïsme militaire est loin d'être rare parmi les femmes de la péninsule gréco-slave. J'ai vu moi-même à Bucharest une digne émule de Khamco, la célèbre princesse serbe Lioubitza, qui contribua tant par son énergie aux triomphes de Milosch Obrénovitch. Khamco, non moins résolue, remplissait les devoirs du général et du soldat. A cheval et le mousquet sur l'épaule, elle marchait à la tête de ses vassaux dans ces perpétuelles escarmouches qui transforment l'Albanie en un champ de bataille. Elle accoutumait son fils à la tempérance et à la dure existence des chefs épirotes. Elle lui montrait les terres qu'on lui avait enlevées, lui racontait les exploits de ses pères, et l'enflammait du désir de les égaler.

Les populations des environs de Tchormovo et de Gardiki, effrayées des projets de Khamco et de l'audace toujours croissante de son fils, déclarèrent la guerre à la veuve de Vély. L'intrépide Alba-

(1) Voyez le *Rob-Roy* de Walter Scott. Ce roman est la peinture du clan avant sa ruine.

naise soutint, à la tête de ses cliens, les efforts de la coalition armée contre elle; mais, dans une surprise nocturne, ses ennemis parvinrent à l'enlever avec sa fille Chaïnitza, qui était alors jeune et belle. On les conduisit à Gardiki, où elles furent exposées à toute sorte d'injures et de violences. Un bey de la famille de Dosti, qu'on invita à les outrager, eut pitié de leur affreuse situation, et les conduisit à Tépéleni au péril de ses jours. Depuis cette époque, Khamco répétait à son fils qu'un véritable Albanais doit laver dans le sang des coupables l'injure qu'il a reçue, et Chaïnitza disait à son frère, dans toutes leurs entrevues, qu'elle ne mourrait tranquille qu'après avoir garni tous les coussins de son appartement de chevelures enlevées aux femmes gardikiotes. Cependant quarante années s'étaient passées, et on pouvait croire qu'Ali, distrait par des luttes continuelles, avait oublié les ressentimens de sa famille; mais le vizir, en différant sa vengeance, se proposait de la rendre plus éclatante. En 1812, il déclara la guerre aux habitans de Gardiki. Émir-Bey et Jousouf l'Arabe, qui étaient à la tête des troupes du vizir, agissant mollement contre Gardiki, Athanasi Vaïas, officier dévoué à la fortune d'Ali, se montra plus zélé. Il emporta la ville d'assaut à la tête d'un corps d'Arnautes et de Grecs.

En apprenant cette heureuse nouvelle, Ali annonça à ses courtisans qu'il partait pour Gardiki. Tandis qu'il faisait ses préparatifs, il reçut une lettre de Chaïnitza. « Je ne te donnerai plus le titre de vizir ni le nom de frère, écrivait-elle, si tu ne tiens pas le serment que tu as fait sur le cadavre de notre mère. Si tu es fils de Khamco, ton devoir est de détruire Gardiki, d'exterminer ses habitans, de remettre à ma discrétion ses femmes et ses filles. Je ne veux plus coucher que sur des matelas remplis de leurs cheveux. Maître absolu des Gardikiotes, n'oublie pas les affronts que nous en avons reçus dans une humiliante captivité. L'heure de la vengeance vient de sonner. Qu'ils disparaissent tous de la terre! » Le vizir, en marche pour Gardiki, alla descendre au palais de sa sœur à Libochovo. Dès leur premier entretien, Chaïnitza s'abandonna tellement à la joie qu'on dut penser qu'elle avait reçu de son frère la promesse qu'elle attendait. Pourtant les premiers actes du vizir semblèrent inspirés par la clémence. Arrivé au château de Chendria, construit sur un rocher d'où l'on apercevait la ville et les environs de Gardiki, il y fit dresser son tribunal, et envoya sur-le-champ des hérauts pour publier dans la ville une amnistie générale. Tous les habitans, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'extrême vieillesse, étaient invités à venir à Chendria entendre Ali prononcer les paroles de pardon; mais on n'avait point oublié les événemens qui suivirent la capitulation de Souli. On ne croyait guère à la clémence du tigre de Janina. Aussi l'ordre

d'Ali répandit la terreur dans la cité : les mosquées se remplirent de supplians, les femmes et les filles sortirent en tumulte du harem pour embrasser encore une fois leurs époux et leurs pères. Ceux-ci, l'âme troublée par de sinistres pressentimens, se décidèrent à quitter la ville, et arrivés au pied des coteaux où campait Ali, ils se retournèrent pour saluer la cité natale d'un regard attendri.

Le vizir les attendait, entouré d'un corps de trois mille soldats. A cette vue, tous se précipitèrent à ses pieds. Ali sembla contenir avec peine son émotion; ses yeux se mouillèrent de larmes; il releva les vaincus, il les nomma ses frères et ses fils, les bien-aimés de son cœur, et, après beaucoup de paroles touchantes, il les engagea à se rendre dans le khan de Valiaré, où il devait leur faire connaître définitivement ses intentions. Deux heures après, Ali, revêtu d'habits splendides, descendait de la montagne en palanquin. Il monta ensuite dans une magnifique calèche et se dirigea vers le khan. Arrivé dans l'enceinte où étaient réunis les Gardikiotes, il s'y promena silencieusement et la mesura; puis il partagea les prisonniers en deux groupes. Il parcourut ensuite le front de ses troupes, arracha tout à coup une carabine des mains d'un soldat, et cria d'une voix forte : *Vras!* (tue!). Mais ses soldats, peu disposés à égorger des musulmans, restèrent un moment immobiles, puis éclatèrent en murmures, et finirent par jeter leurs armes. Le pacha, furieux, essaya en vain de les haranguer. Le corps auxiliaire des Mirdites (1) ne se montra pas plus docile. Les Gardikiotes se croyaient sauvés. Ali écumait de rage. Vaïas vint à son aide : « Je t'offre mon bras, dit-il; que tes ennemis périssent! » Et il s'élança sur les captifs avec les hommes soumis à son commandement. Personne n'échappa au massacre. Sept cents cadavres furent laissés sans sépulture dans l'enceinte du khan, dont on mura la porte, sur laquelle on mit cette inscription : « Ainsi périssent tous les ennemis de la maison d'Ali. »

Le jour même de cette terrible exécution, Demir-Dosti et soixante-dix beys, prisonniers au monastère de Sotiros, situé au milieu du lac de Janina, périrent sous le fer des bourreaux. Le vizir se rendit ensuite à Gardiki. Les femmes et les filles, après avoir été livrées aux insultes d'une soldatesque farouche, furent traînées à Libochovo, où Chaïnitza les accabla d'injures, leur fit ôter leur voile et raser la tête. Elle foula aux pieds cet amas de cheveux dont on remplit les coussins de son divan, et prononça l'arrêt suivant, qui fut répété par les crieurs publics : « Malheur à quiconque donnera un asile, des vêtemens et du pain aux femmes, aux filles et aux enfans de Gardiki! Ma voix les condamne à errer dans les forêts, et ma vo-

(1) Albanais de la Mirdita.

lonté les dévoue aux bêtes féroces, dont ils doivent être la pâture quand ils auront succombé aux horreurs de la faim. » Les proscrits passèrent vingt-quatre heures dans la montagne, exposés au froid et manquant de tout. Quelques-uns moururent dans les angoisses du désespoir. Les autres attendaient le même sort; mais Ali, se trouvant assez vengé, fit vendre ce qui restait des habitans de Gardiki. Il ordonna en même temps la destruction de la ville, et défendit qu'on élevât aucune construction sur ce terrain.

La part que prit Vaïas au massacre des Gardikiotes lui valut la confiance du vizir. Il devint son favori, eut le commandement général de ses troupes, et en tout temps, en tout lieu, un libre accès auprès de sa personne. Cependant la main du ciel finit par s'appesantir sur Vaïas. Un ami de M. Valaoritis lui a raconté qu'une fin misérable fut le châtiment mérité du digne ami d'Ali-Pacha. Une tradition répandue en Épire porte à croire que sa femme elle-même n'échappa point à ces retours de la fortune si communs dans l'Europe orientale. L'auteur des Μνημόσυνα s'est emparé de cette tradition, qui lui a inspiré le poème intitulé *Athanasi Vaïas*, que nous citerons tout entier.

I. — LA MENDIANTE.

« Charité, chrétiens, faites la charité (1)! que Dieu vous en récompense en amour et en consolations! Faites la charité à une veuve délaissée!

« Ainsi une pauvre femme criait à la porte d'une autre aussi pauvre qu'elle.

« La nuit, les éclairs, le tonnerre, la neige m'empêchent d'avancer dans mon chemin. Chrétiens, faites la charité! ouvrez-moi, je me meurs... Moi aussi j'adore un Dieu. Ouvrez-moi, chrétiens, j'ai appris à jeûner, et je ne demande pas votre pain, je ne veux pas vous en priver. Le pauvre a pitié du pauvre. Sauvez-moi de la mort. J'aurai assez d'un peu de feu; j'aurai assez de cette petite lampe que tous les soirs vous allumez devant la mère de Dieu, devant la Vierge... Charité! de la lumière!... Secourez-moi,... je me meurs...

—

« L'ENFANT. — Ma mère, éveille-toi. N'entends-tu pas? On frappe à notre porte.

« LA MÈRE. — Le vent fouette les branches des arbres, et le bois en gémit.

« L'ENFANT. — J'ai peur, ma mère; mon cœur fuit, s'envole comme un petit oiseau.

« LA MÈRE. — Ce sont des chiens qui hurlent. Cache-toi dans mon sein.

« L'ENFANT. — J'ai entendu des pleurs et des cris.

« LA MÈRE. — Tu as rêvé, mon enfant; tourne-toi de mon côté, signe-toi et dors.

—

(1) Ἐλεημοσύνη, χριστιανοί, κάμετ' ἐλεημοσύνη. C'est le cri ordinaire des mendians grecs.

« La mère. — J'entends derrière la porte comme un gémissement, comme un cri d'agonie. Je vais voir.

« La pauvre mère se lève. — Un corps gisait sur la terre. Son visage était pâle, ses cheveux en désordre se répandaient sur la poitrine; ses mains gelées, raidies par le froid, étaient cachées dans son sein.

« La mère. — Mon enfant, accours, aide-moi. Tout ce que tu as entendu est vrai.

« Ils emportent l'inconnue dans leurs bras, et on la rappelle à la vie dans un lit.

« L'inconnue. — Allez vous reposer, mes enfans. Il est minuit, dormez en paix.

« La mère et l'enfant. — Bon réveil, pauvre femme, dors bien jusqu'au matin.

« La mère et l'enfant se couchent ensemble, et bientôt un sommeil profond leur ferme les paupières. La pauvre inconnue ne trouve pas le sommeil. Quel malheur l'a suivie dans son lit?

II. — LE REVENANT (1).

« L'inconnue. — Athanasi, dis-moi, pourquoi restes-tu debout devant mes yeux, muet comme un cadavre? Pourquoi, mon Athanasi, sors-tu la nuit? Pourquoi seul? Il n'y a donc point de sommeil dans la tombe?

« Bien des années se sont passées... On t'a jeté bien profondément dans la terre... Fuis, aie pitié de moi, je veux dormir. Laisse-moi tranquille, j'ai besoin de repos.

« Ton forfait, je l'expie. Vois ce que je suis devenue. Athanasi, retire-toi. Tout le monde s'éloigne de moi; pas un ne fait l'aumône à ta veuve délaissée.

« Ne t'approche pas tant de moi... Pourquoi m'effrayer ainsi? Athanasi, qu'ai-je fait pour mériter une telle terreur? — Comme tu es vert! — Tu sens la terre... Athanasi, dis-le-moi, depuis tant d'années la tombe ne t'a pas encore dévoré?

« Ramasse un peu ton linceul... Les vers rongent ton visage. Maudit, vois comme ils sautent sur moi et rampent sur mes chairs!

« D'où viens-tu par un pareil ouragan? N'entends-tu pas la tempête? Elle me glace le sang. Pourquoi sortir de ta tombe? Dis-moi, d'où viens-tu? qui es-tu venu voir?

—

« Athanasi Vaïas ou le Revenant. — Par une pareille nuit, j'étais enfermé dans l'obscurité de ma tombe, et tandis que je restais enveloppé dans mon linceul, accroupi sous la terre,

« J'entends au-dessus de moi une chouette qui criait: « Athanasi Vaïas, lève-toi, car un millier de morts sont arrivés de loin, et ils te cherchent pour que tu les conduises là où tu sais.

« J'ai entendu ces paroles, j'ai entendu mon nom, et j'ai senti mes os craquer et se réduire en poudre. Je me cache, je m'enfonce aussi profondément que je puis, afin de ne pas les voir.

(1) Βρυκόλακας, revenant. — Tommaseo, le célèbre poète, croit que c'est un mot dérivé du slave.

« Les Morts. — Sors, présente-toi, Athanasi Vaïas, viens courir avec nous. sors, n'aie pas peur, nous ne sommes pas des loups. Montre-nous le chemin de Gardiki.

« En criant ainsi, les morts, comme saisis de rage, se précipitent sur moi, et de leurs ongles, de leurs dents, font voler la terre noire qui me couvrait en la fouillant, en la labourant.

« Et quand ils m'ont trouvé, tous ensemble me traînent dehors, et en riant et en criant ils m'emportent impitoyablement là où ils m'avaient dit d'abord.

« Nous courons, nous volons; notre vol siffle et détruit la création. Le noir nuage en passant fait trembler les rochers et embrase la terre.

« Le vent souffle dans nos linceuls comme s'ils étaient des voiles, et dans cette course horrible nos ossemens pourris se détachent d'eux-mêmes et parsèment le terrain.

« La chouette volait toujours devant nous en criant : « Athanasi Vaïas! » Ainsi nous arrivâmes sur les lieux où de cette main j'ai égorgé tant de monde.

« Quelles tortures! quelle terreur! que de malédictions ils ont lancées sur moi! Ils m'ont donné à boire du sang figé. Regarde, j'en ai encore la bouche toute pleine.

« Et tandis qu'ils me traînaient et qu'ils me foulaient aux pieds, quelqu'un des morts a crié... Tous s'arrêtent pour écouter... Sois le bienvenu, vizir Ali; par ici on entre dans la cour, par ici...

« Tous se précipitent sur lui en me laissant seul. Personne n'est resté auprès de moi. Je leur ai échappé et j'ai couru jusqu'ici, ma femme, pour partager ta couche.

—

« L'Inconnue. — Athanasi, j'ai tout entendu. Retire-toi maintenant, car il est temps que tu rentres dans ta tombe.

« Le Revenant. — Dans ma tombe, je veux avoir pour compagnons trois baisers de ta bouche.

« L'Inconnue. — Quand on a jeté sur toi l'huile (1) et la terre, je suis venue en secret et j'ai baisé tes lèvres (2).

« Le Revenant. — Il y a trop longtemps... L'enfer m'a emporté ton dernier baiser.

« L'Inconnue. — Fuis, j'ai peur de tes yeux féroces. Tes chairs en pourriture tombent en lambeaux. Retire-toi, cache tes bras, ils sont si maigres qu'on les prendrait pour des couteaux.

(1) Le poète rappelle ici la coutume de l'église grecque de verser de l'huile sur le cadavre et de l'asperger avec la terre en prononçant les mots terribles : Γῆ εἶ καὶ εἰς γῆν ἀπελεύσει.

(2) Ces mots ont un sens tout particulier, car, dans la bouche de la femme de Vaïas, ils montrent l'horreur qu'on sentait et la peur qu'on éprouvait à l'aspect du cadavre de cet assassin célèbre. Sa veuve elle-même n'a pas eu le courage de lui donner le dernier baiser dans l'église; elle n'a pu l'embrasser qu'en secret, au moment où on allait fermer la fosse sur lui.

« Le Revenant. — Viens, ma femme, viens. Ne suis-je pas celui que tu as aimé dans le temps? Ne me repousse pas, je suis Athanasi...

« L'Inconnue. — Éloigne-toi de mes yeux! tu me damnes.

« Il tombe sur elle et la saisit. Ses lèvres ont déjà touché sa bouche, et de ses ongles il commence à déchirer le voile qui couvre sa poitrine. Elle est nue... Il avance la main et l'introduit sans pitié dans son sein.

« Tout à coup il reste immobile, pétrifié, froid comme un serpent; ses mâchoires claquent de frayeur. Il hurle comme un loup, il tremble comme une feuille... De ses doigts il venait de toucher le saint bois de la croix de Jésus.

« Cette sainte relique a sauvé la pauvre femme. Il s'est évanoui, semblable à la fumée. Alors on a entendu la chouette qui criait de dehors : « Athanasi Vaïas! »

—

« La mère. — Éveille-toi, mon enfant, l'aube paraît sur les montagnes. Éveille-toi, que nous allumions notre feu, car l'étrangère nous attend.

« La mère à l'inconnue. — Bonjour, ma mère, as-tu bien dormi cette nuit?

« L'inconnue. — L'infortunée dort très peu; cette nuit, je n'ai pu fermer les yeux. Je vous salue, je dois vous quitter. Mon chemin est très long, et je suis déjà en retard.

« La mère. — Pourquoi ne nous as-tu pas éveillés et as-tu préféré rester seule?... Va, ma mère, que le bon Dieu t'accompagne! Donne-nous ta bénédiction.

« L'inconnue. — Pour la charité, pour le bien que vous m'avez faits, je prie le Seigneur qu'il vous accorde un sommeil toujours doux et tranquille. Je ne sais vous souhaiter d'autre avantage dans ce monde. Je le cherche jour et nuit et ne parviens jamais à le trouver.

« La mère. — La misère aussi est mauvaise, car elle porte avec soi bien des mépris.

« L'inconnue. — La richesse, je l'ai connue; elle s'en est allée avec le temps.

« La mère. — Cachés dans les bois, nous vivons aussi comme des loups depuis la chute de la malheureuse Gardiki.

« L'inconnue. — Malheur! malheur! l'univers se précipite sur moi... Et quel nom a-t-on prononcé alors?

« La mère. — Celui d'Athanasi Vaïas.

« L'inconnue. — Et moi je suis sa femme. Faites le signe de la croix. Prenez de l'encens; brûlez-le pour renvoyer votre ennemi. — Hier soir il est entré ici, il est resté à mes côtés... Pardonnez-lui, chrétiens, pleurez mon malheur!

« Elle s'enfonce dans le bois. L'enfant et la mère frémissent d'horreur, et, en faisant le signe de la croix, ils la regardent de loin et tremblent. »

Les rapports intimes qui existent entre Santa-Maura et le continent expliquent le culte de M. Valaoritis pour les héros épirotes. Plus d'une fois Ali-Pacha menaça l'île où les klephtes trouvaient une vive sympathie et même un refuge, quand ils ne pouvaient résister aux troupes du vizir. M. Valaoritis, qui a compris de bonne

heure tout ce que leur vie et leurs aventures pouvaient offrir d'inspirations à la poésie, a recueilli avec avidité le récit de leurs exploits. Un des traits les plus curieux de leur caractère est la passion qu'ils avaient pour leurs armes. Dans la curieuse préface qui précède le poème intitulé *Dimos et son fusil* (Ὁ Δῆμος καὶ τὸ καρυοφύλλι του), M. Valaoritis rapporte qu'ils ne quittaient leur fusil ni jour ni nuit, et qu'ils l'aimaient jusqu'à l'adoration. La légende leur attribue des actes inouis, parfois même des crimes, inspirés par le désir de posséder une arme vantée. Ils donnaient à ces étranges favoris des noms singuliers ou terribles. L'auteur des Μνημόσυνα dit qu'il possède lui-même un yatagan nommé *le Vampire*. Qui ne connaît en Épire la carabine de Paléopoulos, toujours sûre de frapper l'ennemi? Comme si ces instrumens de carnage avaient été animés d'une vie surnaturelle, les klephtes leur adressaient des discours enthousiastes, et ordonnaient en mourant qu'on les plaçât à côté d'eux dans le tombeau. Dans les heureuses contrées, — hélas! encore si rares! — où la loi suffit à protéger tous les droits, même les droits des plus faibles, — où la maison du plus humble citoyen est une forteresse inexpugnable, on aura quelque peine à comprendre l'espèce de culte que les klephtes accordaient à un mousquet ou à un sabre; mais dans l'Europe orientale, où la justice qui n'est pas armée de pied en cap est encore fort exposée à être traitée en esclave, on se rend très bien compte de sentimens sans doute exaltés, mais qui ont pour source un noble instinct d'indépendance. Tout peuple qui ne manie pas volontiers la carabine n'est-il point la proie assurée d'un voisin plus puissant? Même en Occident, quel aurait été le sort de la modeste Néerlande luttant contre les flottes et les armées de Philippe II, sans l'esprit guerrier des *gueux?* Que seraient devenus les pâtres des Alpes à Morgarten et à Sempach, s'ils n'avaient opposé à la maison d'Autriche ces formidables « étoiles du matin » qui brisaient comme des roseaux les lances et les épées des plus fiers chevaliers? Napoléon lui-même et les armées qui avaient vaincu l'Europe n'ont-ils pas reculé devant l'escopette des paysans espagnols auxquels on prodiguait d'abord toutes les expressions du mépris? Si la Grèce n'avait pas trouvé dans les klephtes une armée façonnée à tous les périls et habituée à vénérer ses armes, elle serait aujourd'hui un obscur pachalik. Sachons donc gré à M. Valaoritis de nous avoir raconté avec chaleur la valeur de Dimos, les derniers jours d'Euthyme Vlachavas et le martyre de Catzantonis.

La vie de Vlachavas, cet indomptable enfant des montagnes de la Thessalie, ressemble à une légende guerrière du moyen âge. Personne n'a pénétré le mystère de son origine, ni connu le nom de ses parens. Toujours en armes sur le Pinde, sur l'Olympe et sur l'Ossa,

il se précipitait sur les soldats d'Ali comme l'aigle des Alpes sur les agneaux qui bondissent dans la plaine. Vlachavas avait pour compagnon un moine appelé Dimitri, connu dans toute la Thessalie pour son ardent patriotisme. Qui pourrait dire les rêves de ces deux cœurs intrépides dans les gorges du Pinde et sur les sommets de l'Ossa? La lutte qu'ils soutenaient avec leurs amis contre Ali-Pacha était trop inégale pour durer longtemps. Blessé et abandonné de ses compagnons, Vlachavas fut traîné à Janina, où il souffrit sans s'émouvoir les plus horribles tortures. Pareils à ces guerriers scandinaves qui suivaient dans leurs expéditions périlleuses les rois de la mer, les klephtes affectaient de sourire à la mort. Ils auraient regardé comme le plus grand malheur de donner dans les supplices le moindre signe de faiblesse et de réjouir les infidèles par le spectacle de leur lâcheté. Il s'engageait donc entre les bourreaux et le condamné une lutte effrayante qui tournait presque toujours à l'avantage du dernier. En vain les musulmans inventaient de nouvelles tortures, la victime retrouvait des forces dans le souvenir de ses exploits et dans sa haine contre les ennemis du nom chrétien. Le moine Dimitri, pris quelque temps après la mort de Vlachavas, est un exemple de ces inventions atroces. On l'ensevelit vivant en laissant la tête hors de son affreux sépulcre, afin de prolonger son agonie.

M. Valaoritis a consacré un de ses poèmes à la mémoire d'Euthyme Vlachavas. Ce poème se divise en trois chants. Dans le premier, intitulé *les Deux Montagnes* (Τὰ δύο Βουνά), le poète personnifie l'Olympe et l'Ossa. L'amour de ces deux divinités donne naissance à un héros dont le cœur est animé d'un amour brûlant pour la patrie, c'est Vlachavas. Le second chant, intitulé *le Confesseur* (ὁ Πνευματικὸς), nous montre le klephte tombé au pouvoir d'Ali-Pacha. Vlachavas, épuisé par les tortures qu'il a endurées, a cédé à un lourd sommeil. Ses bourreaux, étendus à ses côtés, comme des loups rassasiés de carnage, dorment profondément. Un homme pareil à un fantôme se glisse au milieu d'eux. Il porte une tunique noire, et semble cacher quelque objet précieux.

« — Euthyme, Euthyme, m'entends-tu? dit-il. Ne me reconnais-tu pas? Réveille-toi... Le temps presse; as-tu peur?

« — J'ai un cœur de marbre, des veines de fer, et ne suis point un lâche. Je ne crains pas la mort. Qui es-tu, cruel, qui n'as pas pitié de moi et viens troubler mon sommeil?

« — Je ne suis point cruel, je ne viens point troubler ton sommeil. Ne m'as-tu pas reconnu? Tu n'ouvres pas les yeux pour me voir, ni les lèvres pour me donner un dernier baiser?

« — Mes yeux sont fermés à la lumière, infortuné que je suis! Hier soir, ils m'ont coupé les paupières et brûlé les yeux. Hélas! je ne te vois point.

Ils m'ont versé du plomb fondu dans les oreilles, et ta voix me semble un murmure lointain et confus... Dis-moi, qui es-tu?

« — Ah! malheureux! tu ne reconnais pas, tu ne vois pas ton Dimitri!

« — Mon Dimitri! répond le martyr après avoir en vain essayé de se dégager de ses fers pour presser son ami sur son cœur, mon confesseur! O Dieu! je te remercie de m'avoir envoyé ton ange!... »

Le moine, profitant de l'attendrissement du brave, l'exhorte à souffrir comme un soldat du Christ en songeant à la cruelle agonie du Sauveur. Vlachavas répond qu'il est résigné à mourir, mais qu'il ne peut s'habituer à la pensée de quitter la terre en laissant sa patrie esclave.

« Je voulais voir la Thessalie, libre enfin, lever vers le ciel sa tête superbe. Confesseur, comme elle est belle la Thessalie! Hier soir, je m'en souviens, je l'aperçus en songe comme une vierge angélique vêtue de noir... J'oubliai pour un moment le Créateur... Une larme me vint aux yeux... Père, était-ce un péché?

« — Non, mon fils, ne crains rien, notre sang, comme la pluie du printemps, est destiné à féconder le sol pour que la plante de la liberté naisse et germe. L'heure est venue. Nous dormirons profondément dans le sépulcre, et nous entendrons passer rapidement sur la terre qui renfermera nos os le bruit de la terrible lutte, le choc des armes, les cris des guerriers et le retentissement de la victoire. Et nos fils, Vlachavas, libres un jour, parleront de nous dans l'église de Dieu en priant pour la rémission de nos péchés. »

Le moine, après avoir béni Vlachavas et lui avoir administré l'eucharistie, en souvenir de la mort du Christ, lui donne une dernière bénédiction et murmure à son oreille en l'embrassant : « Mon fils, demain je serai auprès de toi! »

Un dernier chant nous fait assister à une scène terrible. Nous voyons les infidèles s'acharnant sur le cadavre de Vlachavas e traînant dans les rues de Janina les lambeaux de son corps déchiré.

Dans *Catzantonis,* le poète est encore plus frappé de l'intrépidité de la victime que des hauts faits du klephte invincible. Souvent Catzantonis venait chercher à Santa-Maura un asile contre la vengeance d'Ali-Pacha. Son souvenir y est resté vivant. On se rappelle encore sa physionomie martiale, son regard foudroyant comme l'éclair, sa chevelure aussi noire que l'aile du corbeau, sa foustanelle ternie dans la montagne, son costume brillant d'or et d'argent. Vers 1805, les armatoles (1) les plus célèbres de l'Étolie, de l'Épire et de la Thessalie se réunirent à Santa-Maura auprès de ce chef redouté. Ces âmes ardentes croyaient l'heure venue d'appeler la Grèce

(1) Milice grecque instituée en Thessalie par Sélim Ier pour s'opposer aux incursions des klephtes, et qui a fini par s'unir à ces derniers contre les Turcs.

aux armes. Catzantonis partageait leur conviction. Aussi accepta-t-il avec joie la dignité de polémarque qu'on lui décerna comme au plus brave. Ali surveillait de Prévésa les préparatifs des armatoles. Heureusement pour le vizir, Catzantonis, attaqué de la petite vérole, tomba sérieusement malade. À peine avait-il repris quelques forces que, ne pouvant supporter l'inaction, il partit pour l'Agrapha avec son frère George, afin de respirer l'air libre et pur des sommets du Pinde. Il s'arrêta quelques jours dans un couvent où les caloyers le soignèrent avec affection. Cependant il n'ignorait point que l'œil du vizir pénétrait partout. Craignant donc quelque trahison, il gagna avec George un pic inconnu de tous; mais un prêtre, qui s'était chargé de leur apporter quelque nourriture, vendit au pacha le secret de leur retraite. Soixante Albanais, commandés par Joussouf-l'Arabe, environnèrent tout à coup le rocher. Catzantonis, toujours malade, était hors d'état de se battre. Son frère le prit sur ses épaules et commença à gravir la montagne en repoussant les ennemis à coups de carabine. Blessé, George aurait pu fuir encore, mais il aima mieux se rendre afin de partager la destinée de Catzantonis.

Dans le poème de M. Valaoritis, la seconde partie me paraît surtout remarquable : c'est celle où le poète raconte le supplice de Catzantonis.

« Et un matin, à l'ombre du platane (1) qui, faible rameau, a grossi, a grandi en suçant le sang, les deux lions du Valtos et du Xéronéro, chargés de chaînes, attendent leur dernière heure. Mille instrumens de torture, des tisons, un marteau et une enclume, gisent à terre. Tandis qu'il les regardait, George faillit verser une larme à cause de son frère chéri; un regard de Catzantonis fit tarir à l'instant cette larme.

« Et tandis que les deux frères se disaient l'un à l'autre leur jeunesse passée, la fontaine glacée (2), la terreur d'Ali-Pacha, l'agonie de Ghéka, soudain une épée flamboie et une tête s'est courbée. Christ est ressuscité! J'arrive, s'écrie Catzantonis, et il lui jette de loin un baiser, un dernier baiser.

« Dans les rameaux du platane, dans son vert feuillage se cache l'âme (3) du brave comme dans un lieu impénétrable, et il regarde son frère qu'on martyrise.

« Deux Bohémiens (4) l'ont étendu lié sur l'enclume, et commencent à le frapper à coups de marteau; ses os volent en éclats, la moelle se répand de

(1) C'est à l'ombre de ce platane que les exécutions se faisaient à Janina.

(2) Près de cette fontaine, Véli-Ghéka, Albanais dévoué au pacha, avait été tué par Catzantonis, qu'il avait juré de perdre.

(3) Les Orientaux croient que l'âme reste quelque temps dans l'endroit où elle s'est séparée du corps.

(4) Les Bohémiens, que les Roumains nomment Zigani, portent chez les Grecs le nom de Γύφτοι.

tous côtés, ses nerfs déchirés et ses chairs traînent en lambeaux, et lui regarde le ciel et chante de sa voix harmonieuse.

« Frappez-moi, coupez-moi en morceaux, chiens; Catzantonis ne craint ni le vizir Ali, ni le fer, ni le marteau, ni l'enclume.

« Depuis une heure, ils le brisaient. Leurs mains tombent de lassitude, les Bohémiens ennuyés lui coupent la gorge. Le larynx déchiré s'ouvre et se referme, le sang s'élance en jets noirs, et dans sa rouge écume, dans le son rauque du râle, on entend les paroles entrecoupées du chant.

« Frappez-moi, coupez-moi en morceaux, chiens; Catzantonis ne craint ni le vizir Ali, ni le fer, ni le marteau, ni l'enclume.

« Le platane, quand il sentit l'écume du sang dans ses veines, l'avala impatient, afin que la terre ne la bût pas, et dès cette heure il étendit ses branches si lourdes et si épaisses, que, la nuit, dans ses rêves, le vizir Ali les voyait s'appesantir sur lui, et il criait, et il s'épouvantait en songeant au jour où ses rameaux couvriraient *la ville* (1) de leur ombre. »

J'ai essayé de montrer l'intérêt à la fois historique et littéraire que présentent les Μνημόσυνα. Il n'est peut-être pas inutile, dans un temps où l'on croit peindre les nations en crayonnant leur caricature, de mettre en relief les qualités qu'elles ont reçues de la Providence. A l'époque où l'Occident se passionnait pour les Hellènes, on se faisait sur leur compte plus d'une illusion. On voulait voir un Aristide dans chacun des chefs politiques de l'insurrection grecque et un Épaminondas dans chaque capitaine de la Morée et de l'Épire. Aujourd'hui on tombe dans une autre extrémité; on a presque révoqué en doute la bravoure d'un peuple qui a vu dans ses rangs les Markos Botzaris, les Odyssée, les Kanaris, les Gouras, les Kolocotronis, les Nikitas et les Miaoulis; on refuse toute espèce d'abnégation à la race énergique qui a produit les martyrs de Souli, de Parga et de Missolonghi! Les Μνημόσυνα viennent à propos remettre en mémoire des actions véritablement dignes de l'admiration de tous les hommes libres. L'ardent patriotisme du poète de Leucade trouvera, je n'en doute point, un écho dans les âmes indépendantes. On lui saura gré d'avoir consacré son talent à une noble cause. En lisant ces chants inspirés par un pieux enthousiasme, on oubliera volontiers les fautes que les Grecs ont commises. Du reste, s'ils ont à la fin d'une lutte immortelle compromis leur nationalité par des divisions regrettables, il faut en accuser les *primats* (2) bien plutôt que la masse de la nation, qui resta jusqu'à la fin héroïque et dévouée. Enfans, vieillards et femmes prodiguaient leur or et leur sang pour le service de la cause commune, tandis que des hommes qui avaient

(1) « La ville » désigne la cité de Constantin.

(2) Les Turcs les nommaient *khodjas-bachis*. Ils formaient une sorte d'aristocratie d'argent.

été naguère les serviles courtisans des pachas faisaient preuve d'une bassesse cupide et d'une lâcheté qui devinrent l'occasion des accusations les plus injustes contre les Hellènes. Habitués à partager avec les Turcs la fortune du pays, ils devinrent, dans les conseils de la Grèce régénérée et dans les assemblées délibérantes, le plus grand obstacle au triomphe des chrétiens. Ils consumèrent en querelles puériles et en intrigues honteuses le temps que les autres employaient à défendre la patrie, et annulèrent par leur égoïsme ou leurs prétentions personnelles les résultats des victoires de l'armée nationale. Les Grecs avaient donc à redouter les dissensions de leurs chefs, la malveillance des princes, surtout celle de l'Autriche, alliée trop active des musulmans, et les efforts de l'islamisme. Cependant à la fin de 1823 ils avaient anéanti six armées ottomanes, brûlé deux flottes, tué deux amiraux et cinq pachas. Lorsque Mahmoud II eut appelé à son secours les forces de l'Afrique mahométane, Miaoulis et Kanaris parvinrent encore à faire avorter la première expédition des Égyptiens. Ce fut alors que les primats, absorbés de plus en plus dans de misérables dissensions, négligèrent la défense des points les plus menacés, et laissèrent les troupes de terre et les marins sans vivres, sans solde et sans munitions. Ces désordres, que les agens de l'Autriche faisaient connaître soigneusement aux musulmans, permirent à Ibrahim-Pacha de débarquer à Modon le 26 février 1825. Dès lors les efforts désespérés de Tsamados, de Mavromichalis, de l'illustre Italien comte de Santa-Rosa (1), de Dimitri Ypsilantis, de Kanaris, des défenseurs de Missolonghi, ne purent arrêter les Égyptiens. La Grèce, comme la France de 1815, était livrée, — elle n'était point vaincue.

A mes yeux, l'enthousiasme que cette lutte gigantesque inspire à M. Valaoritis est donc parfaitement légitime. Je lui sais gré surtout de s'être attaché à louer dignement les hommes intrépides qui, en Épire et en Thessalie, ont su mourir pour une cause dont ils ne devaient jamais voir le triomphe. Les héros de l'insurrection de 1821, les Botzaris et les Kanaris, ont trouvé en Occident, surtout en France, des poètes illustres pour célébrer leurs exploits. Les Lambros Tsavellas, les Dimos, les Euthyme Vlachavas, les Catzantonis avaient été moins heureux. Aujourd'hui ils n'ont rien à envier au magnanime stratarque de la Grèce occidentale qui, semblable à Épaminondas, mourut au sein de la victoire, ni au courageux Ypsariote qui porta le fer et la flamme sur la flotte des sultans.

Tout en vantant les poèmes patriotiques de M. Valaoritis, surtout *Athanasi Vaïas, Samuel* et *Euthyme Vlachavas*, les Grecs ont aussi

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars 1840, *Santa-Rosa*, par M. Victor Cousin.

accordé de légitimes éloges au touchant morceau intitulé Τὸ Ψυχοσάββατο (*le Samedi des Morts*). Le poète, oubliant un moment les gloires et les blessures de la patrie, s'abandonne au sentiment de ses propres tristesses. Une jeune enfant qu'il a perdue lui inspire un hymne de douleur dans lequel se révèle toute son âme. L'énergie, qui fait le fond du caractère hellénique, a parfois exposé les Grecs à se voir accusés d'insensibilité. On disait que, pareils à leurs pères, ils dédaignaient tout ce qui n'était pas la guerre ou la politique. Un tel reproche ne saurait être adressé à l'auteur des Μνημόσυνα. Il pourrait dire comme Térence que « rien de ce qui est humain ne lui est étranger; » *nil humani a me alienum puto.*

Les chants du poète de Leucade ont un dernier titre à l'attention de l'Europe, et c'est sur ce point que j'insisterai en finissant. On ne saurait trop féliciter en effet M. Valaoritis d'avoir célébré d'une voix éloquente et sympathique cette belliqueuse Albanie, cette terre des vieux Pélasges, souche commune des Hellènes et des Latins. Je ne saurais, comme tant d'autres, déprécier les premiers pour exalter les seconds. Ces deux races illustres ont fait assez de grandes choses pour n'être jamais divisées par de vulgaires jalousies et de mesquines antipathies. Le monde ancien a été redevable de son admirable civilisation à l'union de leur génie et de leurs efforts. Pourquoi l'Orient ne devrait-il pas à leur concorde fraternelle une glorieuse résurrection?

DORA D'ISTRIA.

ACACIA

SCÈNES DE LA VIE AMÉRICAINE

I. — OU L'ON VOIT L'AVANTAGE DE LIRE ABULFÉDA DANS LE TEXTE.

L'an mil huit cent cinquante-six et le cinq juillet, comme disent les huissiers dans leur noble et beau style, un *lingot* se promenait seul, à cinq heures du soir, dans les rues de Louisville, au Kentucky. Tout le monde sait qu'il y a *lingot* et *lingot;* celui dont je parle était l'un de ces aventuriers intrépides que le gouvernement français expédia en Californie aux frais de la fameuse loterie du lingot d'or, et que pour cette raison on appela *lingots*. Il avait vu San-Francisco et ses *placers;* il avait trouvé de l'or, et il l'avait dépensé; il avait eu la fièvre, et il en était guéri; il avait tiré des coups de pistolet, et il en avait reçu. En somme, il se portait bien et vivait heureux, si l'on peut vivre heureux loin de Brives-la-Gaillarde.

Ce jour-là, il se promenait en rêvant à ses affaires, lorsqu'au détour d'une rue il entendit quelques coups de pistolet. — Des Kentuckiens qui s'expliquent! dit-il en haussant les épaules. Bon débarras! — Cependant la curiosité le fit avancer un peu, et il vit un homme qui se défendait, adossé à un mur, contre cinq ou six *rowdies* (1). L'un des assaillans blessa cet homme d'un coup de poignard et tomba lui-même, assommé d'un coup de crosse de *revolver*. — *Allah Akbar!* s'écria le vainqueur d'une voix triomphante.

A ce cri, le *lingot*, frappé d'une idée soudaine, fit tournoyer autour de sa tête un bâton noueux qu'il tenait à la main, et se jeta dans la mêlée. Il était temps. Le blessé avait peine à se défendre.

(1) Les *rowdies* sont quelque chose d'équivalent à nos rôdeurs de barrières.

— Courage! lui dit le *lingot*, et en même temps il frappa si violemment l'un des *rowdies*, qu'il l'étendit à ses pieds. Quelques passans, encouragés par son exemple, et voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à des voleurs, se joignirent à lui. En un instant, il demeura maître du champ de bataille. Des *policemen* emportèrent un mort et deux blessés; on dressa procès-verbal, suivant la coutume de tous les pays, et chacun retourna à ses affaires.

Cependant le *lingot*, resté seul avec son protégé, l'examinait en silence. C'était un homme très grand, très raide et très bien fait, dont le visage, plein d'intelligence et de gravité, inspirait le respect et la sympathie. — Monsieur, dit l'étranger après avoir bandé sa blessure, qui était légère, je vous dois la vie, et comme je ne vois ici personne qui puisse nous présenter l'un à l'autre, je vais me présenter moi-même. Je suis Anglais, du comté de Kent, et je m'appelle John Lewis, ministre de l'église chrétienne.

— Et moi, dit le *lingot* en lui tendant la main, je suis ravi d'avoir pu vous être utile. Je m'appelle Paul Acacia, né à Brives-la-Gaillarde, en Limousin, ancien sergent des tirailleurs de Vincennes, aujourd'hui citoyen des États-Unis, charpentier, fabricant de poudre, et éditeur du *Semi-Weekly Messenger* à Oaksburgh, comté de Hamilton, Kentucky. Excusez ma curiosité, mais vous me plaisez, et je crois que nous ferons affaire ensemble. Vous venez sans doute en Amérique avec le dessein de convertir les Kentuckiens?

— Oui, monsieur, et de prêcher l'abolition de l'esclavage, qui déshonore ce pays, le plus libre et le plus glorieux de tous après la magnanime Angleterre.

— Et après Brives-la-Gaillarde, dit tranquillement Acacia. Votre projet me plaît; il annonce un esprit fort sensé et une rare connaissance des gens que vous allez catéchiser. De quelle église êtes-vous? car il y en a mille dans ce pays, et chacune d'elles est la véritable, hors de laquelle il n'y a de salut pour personne. Êtes-vous épiscopalien?

— Moi! que je fléchisse le genou devant Baal!

— Parfait. Alors vous êtes presbytérien?

— Point du tout.

— Méthodiste?

— Encore moins.

— Congrégationiste? quaker? morave? luthérien? millénite, ou mormon?

— Je suis swedenborgien. Je viens enseigner aux hommes les mystères du ciel et de l'enfer, la Jérusalem nouvelle et le sens spirituel de la Bible, caché jusqu'ici aux profanes.

— Parbleu! dit Acacia, s'il est caché, ce n'est pas qu'on ait manqué de le chercher. Les vieilles femmes du Kentucky ne font pas

autre chose. Au reste, vous arrivez à merveille : nous avons justement besoin d'un prédicateur tout neuf, car les nôtres sont fort usés, et vous avouerez qu'il est ennuyeux d'entendre des sermons prêchés mille fois depuis le temps d'Olivier Cromwell. Voulez-vous venir à Oaksburgh avec moi? C'est un joli bourg de six mille âmes, qui n'a jamais entendu parler de Swedenborg. L'occasion est favorable pour nous swedenborgiser tous.

— C'est convenu, dit John Lewis. Quand partez-vous?

— Dans deux heures.

— Et vous, de quelle religion êtes-vous?

— De toutes. Voulez-vous que j'aille nuire à mon commerce et perdre ma clientèle pour des querelles où je ne comprends rien?

— Quoi! vous sacrifiez sur l'autel de Mammon!

— Vous m'entendez mal. Je suis charpentier, et j'ai construit une église en bois que je prête aux fidèles pour l'exercice du culte, moyennant rétribution honnête. Or un certain Isaac Craig, *Yankee* de nation et usurier de profession, possède une autre église et me fait concurrence dans ce pieux commerce. Il imprime dans son journal que je suis papiste, et que je reçois dans mon église une centaine d'Irlandais galeux qui prient Dieu à cinq *cents* par tête. Il a raison, mais les baptistes y prêchent aussi, et les wesleyens, et les bacheloriens : chacun monte en chaire à son heure, et je veille à ce qu'il n'y ait pas d'encombrement. Si quelque congrégation garde trop longtemps la place, je ne m'y oppose pas, mais je fais double recette. Quand un quaker se sent inspiré de Dieu et parle à ses frères, je l'avertis de payer d'abord un supplément; s'il refuse, je le mets à la porte, et tout rentre dans le silence. Chaque secte manœuvre sous mes ordres avec la précision d'un régiment. Portez... arme! Présentez... arme! Asseyez-vous! Mettez-vous à genoux! Chantez le psaume XVIII! le psaume XXIV! Craig a voulu suivre ma méthode, mais il n'est pas de force. Son troupeau marche au hasard comme des moutons effrayés. On ne sent pas la main et le coup d'œil du maître.

— Je vous admire, dit Lewis; mais qu'attendez-vous de moi?

— Ah! voilà le mystère. Mon église est en bon état, bien chauffée en hiver, bien ventilée en été, sonore, et, je puis dire, tout à fait comfortable. Je l'ai fait peindre en bleu, blanc et rouge, en souvenir du drapeau tricolore de la France. Le bleu est semé d'étoiles comme le pavillon des États-Unis. Vous ne sauriez imaginer l'enthousiasme que produisit cette invention doublement patriotique. Dès le lendemain, les unitaires et les bacheloriens quittèrent Craig pour venir chez moi. Par bonheur ce sont les plus riches congrégations du comté. Aussi ont-elles de la musique, car mon commis joue assez bien du cornet à piston.

— Comment! vous n'avez pas d'orgue?

— Qu'importe l'orgue et sa frivole harmonie? Mon cher monsieur, quelque musique que vous fassiez, celle des anges sera toujours meilleure. Offrez à Dieu un cœur pur, il n'en demande pas davantage, et, s'il vous faut de la musique à tout prix, songez que mon cornet à piston vaut encore mieux que le flageolet aigu d'Isaac Craig, qui fait la joie et l'orgueil des méthodistes.

— Je me rends, dit l'Anglais; mais que voulez-vous faire d'une secte nouvelle? Vos recettes en vaudront-elles mieux?

— Vous allez au fond des choses, je suis content de vous. Sachez donc que je suis fort contrarié d'avoir affaire à dix ou douze congrégations et à un pareil nombre de ministres. Je perds du temps à régler mes comptes avec chacun; quelquefois mon commis me vole la moitié de la recette. De plus, la taxe n'est pas uniforme, et varie suivant la fortune des fidèles. Cela dérange ma comptabilité. Ajoutez que mes ministres sont des pédans, des cuistres qui se feraient fouetter pour un dollar et qui jettent du discrédit sur mon entreprise. Je voudrais chasser tous ces gens-là, les remplacer par un digne ministre de la parole de Dieu, et, comme Louis XIV en France, établir une religion unique à Oaksburgh. Vous êtes jeune, vous êtes beau, vous êtes savant, vous venez de loin, vous pouvez orner vos sermons de récits merveilleux sur l'Orient et l'Occident; croyez-moi, vous aurez la vogue. Toutes les femmes voudront vous entendre, et chacune traîne au moins un homme à sa suite. Nous trouverons vous et moi de grands avantages dans ces conversions. Mes frais de perception seront diminués; je n'aurai plus affaire qu'à un *gentleman,* je ruinerai mon ami Craig, et je pourrai vous donner des appointemens dignes de vous et de moi.

— Il y a des rencontres singulières, dit l'Anglais. Aurais-je pu deviner ce matin que j'irais ce soir catéchiser les habitans d'Oaksburgh?

— Mon cher monsieur, dit Acacia, vous devriez être encore plus étonné de vivre.

— Dieu aide ses serviteurs, dit modestement Lewis. Il vous a envoyé vers moi comme un Judas Macchabée pour frapper les soldats d'Antiochus.

Chaque peuple a ses coutumes. Les Anglais citent la Bible, et nous, Molière ou Rabelais. Aussi Acacia ne fut-il pas étonné de la comparaison. — Vous me faites trop d'honneur, dit-il en souriant; je suis moins Macchabée que vous ne croyez, et trop sage pour me mêler sans raison des querelles des passans... Depuis l'invention des *revolvers,* la moindre dispute finit par un feu de peloton. Faut-il, pour sauver le premier venu, s'exposer à recevoir vingt balles, et perdre un quart d'heure qui vaut peut-être dix dollars?

— Pourquoi donc m'avez-vous secouru?

— Que sais-je?... Vous avez crié : *Allah Akbar!* qui est une formule arabe. J'ai cru rencontrer un ancien camarade d'Afrique, égaré comme moi au Kentucky, et je suis accouru. Vous trouvez sans doute ma réponse plus sincère que polie : c'est que j'ai appris la sincérité en France et oublié la politesse en Amérique.

— Eh bien! cher monsieur Acacia, après la Providence et vous, c'est au vénérable Abulféda que je dois la vie.

— Quel est ce vénérable?

— C'est un historien arabe.

— Vous lisez l'arabe?

— Et l'indoustani.

— Que venez-vous faire en Amérique? Ces choses-là sont mille fois mieux payées en Europe. Tout le monde ici connaît Washington, Jefferson, le prix du coton, du blé, du cochon salé, le prix et le produit d'un acre de terre. Voilà qui est utile, qui repose l'esprit, qui élève l'âme. Moi-même, moi qui vous parle, je ne suis pas sans littérature; avant d'aller en Afrique, j'ai fait de bonnes études au collége. Plus tard, j'ai lu vingt fois la théorie de l'école de bataillon et de la charge en douze temps, *l'Art de la Charpente* de M. Kaft, et le *Manuel du Charpentier* de MM. Hanus et Biston; j'ai lu le *Traité de la Menuiserie* du savant Roubo, et composé, quand j'étais sans ouvrage, un poème élégiaque sur les amours de la Varlope et du Vilebrequin; mais quant à lire l'arabe et l'indoustani, cela passe ma portée. D'où vous vient cette fantaisie?

— Ce n'est pas une fantaisie, dit Lewis, c'est une vocation. Au sortir d'Oxford, un de mes oncles, directeur de la compagnie des Indes, me chargea de convertir les Hindous de Bénarès, moyennant deux mille livres sterling par an. Tout en prêchant des gens qui ne m'écoutaient guère, j'étudiais avec un vieux brahmine le sens intime des védas et la haute métaphysique cachée sous les symboles du *Ramayanâ* et du *Bhagavatâ Pouranâ*. Après plusieurs discussions théologiques, je voûlus baptiser mon professeur; il s'échappa de mes mains. Le lendemain, comme je me promenais seul sur les bords du Gange, cinq ou six brahmines, parmi lesquels ce malheureux, me jetèrent dans le fleuve. Sorti de là, car je suis bon nageur, je les fis tous pendre, et je partis pour Djeddah, dégoûté des brahmines, mais non pas des Arabes. Le jour de mon arrivée, je pris un dictionnaire arabe, la *Vie de Mahomet,* par le sage Abulféda, et je fis annoncer ma visite au grand-chérif de la Mecque.

— Quelle rage de sauver son prochain!

— J'obéis au précepte du Christ : *Allez et enseignez les nations.* Six mois après, je portai la Bible au successeur du prophète. Il me reçut fort bien, me fit manger un mouton qu'il découpait avec ses

doigts et me demanda le prix du café et des Abyssiniennes sur le marché de Djeddah. Au dessert, il m'ouvrit son cœur, et me proposa d'embrasser l'islamisme ou d'avoir la tête coupée. Je montai à cheval et partis au galop. Le consul anglais de Djeddah me dit : « Je vous avais averti. Que Dieu vous assiste ! » Et il me tourna le dos.

— Quel fruit avez-vous retiré de vos voyages?

— Le plaisir de vous connaître aujourd'hui. Suivez, je vous prie, mon raisonnement. C'est le cri d'*Allah Akbar!* qui vous a trompé; vous avez cru sauver un ancien camarade de l'armée d'Afrique. Or comment aurais-je poussé ce cri, si je n'avais lu dans Abulféda l'histoire du vaillant Ali, qui, prenant à deux mains une porte de la ville de Khaïbar, assommait dans une seule nuit plus de quatre cents guerriers, et s'écriait à chaque tête fendue : *Allah Akbar! Dieu est vainqueur!* Et comment aurais-je lu Abulféda, si je n'avais été tenté de convertir le grand-chérif de la Mecque? Voilà comme tout s'enchaîne en ce monde.

— Vous avez été plus heureux que sage, dit Acacia. Il est sept heures, et le *stage* nous attend. Partons.

Et les deux nouveaux amis prirent le chemin d'Oaksburgh.

II. — D'UN THÉ ASSAISONNÉ DE PETITS CANCANS DE PROVINCE.

La petite ville d'Oaksburgh est la plus belle de toute la vallée du Kentucky et peut-être du monde entier. Ses maisons, larges et commodes, sont faites en bois de chêne et ressemblent indifféremment à des temples grecs, à des églises byzantines, à des étables, à des églises gothiques, à des comptoirs et au palais de Windsor. Elles bordent des rues droites et profondes dont les deux extrémités aboutissent à la forêt. Au milieu de ces rues, et dans des quartiers déjà désignés pour les constructions à venir, paissent tranquillement toutes sortes d'animaux domestiques, et surtout des vaches et des cochons. Ces derniers sont chargés de balayer la ville et de faire disparaître les immondices. A cent pas des dernières maisons est le Kentucky, fleuve assez considérable, qui a donné son nom à l'état. Il coule au fond d'une vallée si étroite et si profonde qu'on n'aperçoit d'en bas qu'un pan de ciel au-dessus de sa tête. Un pont suspendu joint ses deux rives à une hauteur de trois cents pieds.

Le *lingot* et John Lewis mirent pied à terre devant une maison de belle apparence. La porte s'ouvrit, et un jeune mulâtre s'avança pour recevoir les ordres d'Acacia.

— Dick, tout va bien dans la maison? demanda celui-ci.

— Oui, maître.

— Fais entrer ce *gentleman* au parloir, et prie ta maîtresse d'y venir. Mon cher Lewis, je vais vous présenter à l'une des plus belles

et des plus spirituelles personnes du Kentucky, miss Julia Alvarez. Remerciez-moi d'avance, et oubliez un instant Swedenborg; elle n'aime pas les puritains.

— Si elle est loin de Dieu, dit gravement Lewis, que Dieu la ramène à lui!

— Elle n'est ni loin ni près, mon cher ami. Elle a vingt-deux ans, elle est belle, riche, généreuse et fort bonne catholique. Elle aime la messe, la musique, la danse; elle aime aussi son prochain, ce qui est fort rare en ce pays. Par malheur, elle a du sang noir dans les veines. Sa mère était quarteronne, esclave d'un Espagnol de la Nouvelle-Orléans, le señor Alvarez. Ce fâcheux mélange de sang africain l'exclut à jamais de la bonne compagnie d'Oaksburgh. Tel *gentleman* crotté qui devrait être heureux de baiser la semelle de ses pantoufles la regarde avec mépris.

— Et vous avez le courage d'être son ami? Cela est beau.

— Non. Je suis Français, et à ce titre en dehors de la loi commune. Ce qui choquerait de la part d'un Américain n'est chez moi qu'une amusante excentricité; je passe pour un original : voilà tout.

— Est-ce que vous demeurez chez cette jeune dame?

— Oui, je suis son associé.

Dick rentra.

— Maître, miss Julia veut vous parler.

Acacia sortit du parloir, et l'Anglais resta seul. Il entendit un bruit léger comme un souffle; c'était un baiser : sur la main ou sur les lèvres? Le bon Lewis ne put décider la question. Ce baiser fut suivi d'une conversation à voix basse qui dura quelques minutes. Enfin Acacia revint, donnant le bras à miss Julia.

Qu'elle était belle! Sa taille était fine et souple, ses épaules larges, et son sein admirable. Tout son corps, divinement modelé par la nature, avait la rondeur et la fermeté des statues de marbre. Sa figure, pleine de joie, de grâce et de gaieté, était attrayante et voluptueuse. On devinait dans ses yeux toute l'ardeur du sang d'Afrique et d'Espagne.

— Miss Alvarez, dit Acacia, je vous présente M. John Lewis, Anglais du comté de Kent, swedenborgien de profession, et mon ami depuis vingt-quatre heures.

— Vos amis seront toujours les miens, dit gracieusement Julia. Dick, faites porter du sherry. Vous arrivez d'Angleterre, monsieur? ajouta-t-elle.

— Oui, miss Alvarez, depuis un mois. Je viens prêcher l'abolition de l'esclavage au Kentucky.

Julia rougit et se mordit les lèvres.

— Chut! dit le Français, ne parlons pas politique.

— Quelle bêtise ai-je dite? se demanda John Lewis.

— Comment connaissez-vous Acacia? reprit Julia.

— Par hasard. Hier, sans me connaître, il m'a sauvé la vie à Louisville.

— Cher Paul! dit la jeune fille, qui serra tendrement la main du *lingot*. A qui n'a-t-il pas rendu service? Sans lui, je serais aujourd'hui l'esclave de l'infâme Craig.

— Bon! interrompit le *lingot*, c'est une vieille histoire que vous raconterez plus tard, si vous avez du temps à perdre. Chère miss Alvarez, ne faites pas de moi un héros. Vous savez fort bien que je ne suis qu'un spéculateur heureux; je place mes bonnes actions à gros intérêts. Je vous ai arrachée à ce coquin de Craig, mais je suis devenu votre associé; j'ai tiré John Lewis des mains des *rowdies*, mais je vais le faire prêcher dans mon église et doubler mes recettes... Mon bon swedenborgien, permettez-moi d'agir librement avec vous. Je vais faire appeler le contre-maître de ma fabrique de poudre.

— Faites, dit l'Anglais.

— Dick, va chercher Appleton.

Le contre-maître parut bientôt. C'était un homme de six pieds, maigre, sec, dur, avec des yeux bruns enfoncés sous d'épais sourcils noirs.

— Appleton, dit Acacia, de quoi vous plaignez-vous ici?

— De rien.

— Êtes-vous régulièrement payé?

— Je le suis.

— Quelqu'un vous a-t-il maltraité?

— Essayez, si vous l'osez, dit insolemment le contre-maître.

— Nous verrons cela tout à l'heure. Maître Appleton, vous avez offensé gravement miss Julia Alvarez pendant mon absence.

— Je l'ai embrassée de force; elle a crié, ce moricaud est venu, et je l'ai rossé pour lui apprendre à se mêler de ce qui le regarde. La belle affaire! Est-ce qu'on peut offenser une négresse?

Julia pâlit.

— Appleton, dit froidement le Français, je vous dois cent dollars pour vos appointemens du mois. Les voici. Dick, mets-le à la porte.

Dick s'avança d'un air résolu. Appleton tira de sa poche un *revolver*. — Si ce chien me touche, dit-il, je le tue.

Le mulâtre recula effrayé.

— Lewis, dit alors Acacia, emmenez miss Alvarez, je vous prie; nous allons rire.

— Non, s'écria Julia, je ne sortirai pas. Au nom du ciel, monsieur Lewis, empêchez ce combat. Ce misérable va l'assassiner.

— Rassurez-vous, chère Julia, dit le *lingot* en souriant; j'ai dompté des brutes plus enragées que celle-là.

Et il arma de son côté un *revolver*.

— Appleton, continua-t-il, écoute et comprends-moi. Si tu tires, si tu effraies miss Alvarez, je te brûle la cervelle.

Appleton hésita. Il connaissait et redoutait Acacia; mais il avait honte de reculer. Le *lingot* s'avança hardiment, et lui arracha son *revolver*.

— Sors d'ici, misérable, lui dit-il, et rends grâces à la présence de miss Alvarez, qui m'empêche de te traiter comme tu le mérites.

Appleton sortit plein de rage. Au moment de refermer la porte, il se retourna. — Et vous, dit-il, prenez garde, défenseur des nègres. Vous me retrouverez un jour.

— Que signifie cette menace? dit John Lewis.

— Ce n'est rien, répondit Acacia. Le serpent n'oserait mordre.

— Paul, dit Julia, il faut nous séparer; c'est moi qui vous fais tant d'ennemis. On vous tuera.

— Miss Alvarez, dit le Français, si je ne suis plus votre ami, je suis encore votre associé. A ce titre, je reste. Que dirait-on en France si un ancien soldat d'Afrique refusait sa protection à une femme? J'ai couru pendant trois ans sur les talons d'Abd-el-Kader, et je craindrais un Craig ou un Appleton! Non, par le Dieu vivant!... Venez avec moi, Lewis.

— Où allez-vous? dit Julia.

— Chez Jeremiah Anderson. Mon ami John est blessé, et je ne veux pas le confier au docteur Brown, le plus ignorant des mortels. Miss Deborah prendra soin de lui.

— Vous allez souvent chez Jeremiah Anderson, dit Julia; miss Lucy est bien belle.

Acacia parut mécontent. Il serra silencieusement la main de la jeune fille et sortit avec l'Anglais.

— Mon cher ami, dit Lewis, vous n'êtes ni le frère, ni le mari, ni l'amant de cette jeune dame?

— Non, certes. Je suis son ami, rien de plus.

Lewis soupira.

— C'est un ange du ciel, dit-il. Quel dommage qu'elle soit aveuglée par les ténèbres du papisme!

— Eh bien! convertissez-la.

Il y eut un moment de silence. L'Anglais reprit :

— Qu'est-ce que miss Deborah Anderson?

— C'est votre médecin.

— Vous vous moquez.

— Je ne me moque pas. Miss Deborah est aussi bon médecin et

aussi gradué qu'aucun docteur des États-Unis. Aimez-vous mieux que je vous livre à ce charlatan de Brown, qui, sans avoir vu un amphithéâtre, a coupé plus de soixante jambes mexicaines ou *yankees*?

— Que le ciel m'en préserve! Mais c'est un singulier médecin qu'une jeune fille.

— Ai-je dit qu'elle était jeune? Miss Deborah n'a point d'âge. C'est la vertu en personne, — la vertu avec des lunettes. Son front est rigide, ses yeux sont rigides, sa bouche et son menton sont austères; son teint est d'un anachorète. Elle a la forme et la raideur d'une planche bien rabotée. Sa taille est droite et inflexible comme son âme, et toutes deux comme un mât de vaisseau. Son nez a la courbe et le tranchant du sabre. Si elle rêve quelque chose, c'est le martyre; si elle chante, c'est un psaume; si elle lit, c'est la Bible. Elle parle français, elle sait coudre, elle sait faire des confitures; elle est jolie, malgré sa maigreur. Si elle savait se taire à propos, elle serait parfaite. Entrez; vous aurez le temps de faire connaissance avec elle et avec toute la famille.

Miss Deborah était assise et lisait Milton en compagnie de sa jeune sœur Lucy. A la vue d'Acacia, elle se leva, lui donna une poignée de main toute virile, fit une révérence à son compagnon, leur montra des chaises et se rassit elle-même.

Elle était grande, maigre, compassée, raide, vertueuse, orgueilleuse, savante, dévote et dévouée à ses amis. Sa mère, méthodiste fanatique, l'avait envoyée de bonne heure à New-Haven (Connecticut), chez une de ses tantes, chargée de la guider dans la pratique de toutes les vertus. Malheureusement la tante de Deborah était une vieille fille que sa laideur et son humeur acariâtre avaient réduite au célibat, et chez qui le célibat aigri tournait en fureur. Elle haïssait profondément les hommes, qui l'avaient dédaignée, et déclamait contre le mariage. Elle citait sans cesse à Deborah l'exemple de ces femmes illustres qui ont honoré leur sexe par leur mépris des hommes : Jeanne d'Arc, qui délivra la France des Anglais; la grande Élisabeth, cette vestale assise sur le trône de l'Occident. On sait en France quelle passion les femmes trop émancipées ont d'émanciper les autres femmes. Cette passion n'est rien auprès de la rage qui possède quelques vieilles sous-maîtresses d'Angleterre et d'Amérique. La lecture assidue et l'interprétation de la Bible, un mysticisme déréglé qui se rapproche de l'hystérie, l'eau glacée qui trouble les fonctions organiques, le thé qui aurait attristé la joie de Rabelais lui-même, le brouillard qui couvre ces contrées, les plus humides du globe, et qui enfante une sombre mélancolie, tout contribue à créer cette classe de femmes aigres, dévotes, pédantes, prêcheuses, envieuses, méprisantes et méprisées, dont les romans austères paraissent un heureux et savant mélange du Cantique des

Cantiques et des Lamentations de Jérémie. Élevée à cette école, Deborah apprit à citer le Lévitique et l'Exode, les Proverbes de Salomon, les quatre grands et les douze petits prophètes. Elle dédaigna la musique profane, et, ne pouvant se procurer la harpe du roi David, elle méprisa l'innocent piano. En revanche, elle étudia la médecine, disséqua sans sourciller dans les amphithéâtres, et reçut son diplôme de docteur. Elle avait alors vingt-six ans. Quelques mois après, sa tante mourut en lui léguant quarante mille dollars, et Deborah retourna au Kentucky.

A l'époque où commence cette histoire, elle avait vingt-neuf ans. Depuis trois ans, elle dirigeait la maison de son frère et l'éducation de sa sœur Lucy, plus jeune qu'elle de douze ans. Lucy était l'innocence même. C'était une ravissante et blonde beauté du nord transportée au midi et dorée des rayons du soleil. Une grâce et une modestie enchanteresses donnaient du prix à toutes ses paroles. Elle avait l'attrait piquant des fleurs sauvages des bois; on ne pouvait la voir sans l'aimer, et elle-même ne devait aimer qu'une fois. Un cœur si pur ne pouvait appartenir qu'à un seul homme et à Dieu. A la vue d'Acacia, elle rougit de plaisir et lui tendit la main comme sa sœur. Le *lingot,* tout hardi qu'il était avec les hommes et avec Deborah elle-même, osa à peine effleurer du bout de ses doigts cette main charmante, et s'assit en face des deux sœurs. Quand il eut présenté son nouvel ami, John Lewis raconta en peu de mots l'histoire de leur rencontre. Pendant ce récit, Lucy tenait ses beaux yeux fixés sur le *lingot* avec un mélange d'admiration et de tendresse. Deborah s'en aperçut, et répondit avec une certaine froideur :

— Il y a longtemps que nous connaissons le courage et le dévouement de monsieur Acacia. Le jour où il mettra le pied dans la voie du Seigneur, ce sera un *gentleman* accompli.

— J'en accepte l'augure, dit le Français, et pour vous montrer ma piété, voici une Bible que je prends la liberté de vous offrir, chère miss Deborah, et qui plaidera victorieusement ma cause. Quant à vous, miss Lucy, pardonnez-moi si je vous ai jugée moins parfaite, et daignez accepter cet objet profane que je n'oserais offrir à miss Deborah.

A ces mots, il tira de sa poche une Bible magnifique, reliée en or, et un coffret qui contenait un collier et des bracelets de perles. Les yeux de Lucy brillèrent de plaisir à cette vue, et l'austère Deborah elle-même sentit s'adoucir ses préventions. Elle jeta un regard de regret sur les perles destinées à sa sœur, et peut-être eût-elle souhaité pour elle-même quelque présent plus mondain, car quelle femme a jamais renoncé à être belle? On trouve partout des bibles, mais où trouver des perles si grosses et si blanches, si ce n'est dans la mer des Indes, au pied des sombres récifs qui entourent Ceylan?

J'ai quelque honte de l'avouer, la sévère Deborah avait d'abord regardé le *lingot* d'un œil plus doux. Dans les premiers mois de son séjour à Oaksburgh, il n'eût tenu qu'à lui d'épouser la savante puritaine; mais il feignit de ne rien voir. Il tenait de son père cette maxime, qu'il ne faut jamais épouser une dévote et mettre Dieu entre sa femme et soi. Ajoutons que la science biblique de Deborah et son humeur impérieuse lui causaient une frayeur mortelle.

Après les premiers remerciemens, il expliqua l'objet de sa visite et pria miss Deborah de se charger de la guérison de l'Anglais, ce qu'elle fit avec une bonne grâce et un empressement dont Acacia fut surpris. Elle ajouta même que son frère serait charmé de lui donner l'hospitalité, et qu'elle ne ferait pas à un *gentleman* aussi distingué et à un digne serviteur de Dieu l'affront de l'envoyer dans un hôtel ou dans un *boarding-house*.

— Je vous remercie pour mon ami, dit le Français; mais John Lewis ne sera pas réduit à cette nécessité. Miss Alvarez veut bien le recevoir sous son toit.

— Je le crois, reprit sévèrement Deborah; mais il n'est pas convenable qu'un ministre de l'église réformée soit reçu dans la maison d'une papiste et d'une...

— Vous avez raison, interrompit brusquement Acacia. Miss Deborah, je vous livre mon ami. Songez qu'il doit prêcher dimanche prochain.

Il se leva pour partir.

— Mon frère Jeremiah va rentrer, dit timidement Lucy. Ne voulez-vous pas attendre le thé?

Il parut ébranlé, mais une réflexion secrète le décida.

— Excusez-moi, dit-il, chère miss Lucy, je reviendrai demain. Aujourd'hui il faut que je règle quelques affaires trop négligées pendant mon absence.

L'Anglais le reconduisit seul jusqu'à la porte.

— Que voulait dire miss Anderson de miss Alvarez? demanda-t-il.

Le *lingot* sourit.

— Ce sont, dit-il, des querelles de femmes compliquées de disputes théologiques. Miss Alvarez est jeune, belle, catholique et fille de quarteronne; c'est tout son crime.

En quelques instans, l'Anglais fut installé dans la maison, et sa blessure pansée. Jeremiah Anderson entra et accueillit John Lewis comme un ami.

Jeremiah Anderson, grand et beau fermier kentuckien dont tous les traits marquaient la bonté, la force et la dignité, était le plus jeune de six frères dispersés aux quatre coins de l'horizon. L'un, vainqueur des Mexicains, s'était établi sur les bords du Rio-Grande; un autre vendait à New-York du thé qu'il allait chercher à Shang-haï;

un troisième avait été fusillé à Matanzas après l'invasion de Cuba et la mort de Lopez; un quatrième et un cinquième étaient fermiers à quelques lieues d'Oaksburgh. Le dernier, Jeremiah, qui avait alors vingt-cinq ans, était le meilleur ami du *lingot*.

Quand le thé fut servi : — Deborah, dit Anderson, vous n'avez donc pas su retenir Acacia?

— Lucy l'a essayé, mon cher frère, dit un peu sèchement Déborah; mais miss Alvarez a des charmes plus puissans.

— Au nom du ciel, reprit Anderson, ne disons de mal de personne, si c'est possible.

— Je ne calomnie personne, répliqua Deborah; miss Alvarez ne fait aucun mystère de sa conduite déréglée.

— Ma chère sœur, dit Jeremiah, ne nous mêlons pas des affaires privées d'Acacia. Miss Alvarez le garde dans sa maison et en a fait son associé; mais à qui doit-elle sa fortune et sa liberté si ce n'est à lui? Vous dites qu'elle l'aime; qu'en savez-vous? Et si cela est vrai, qu'a-t-elle de mieux à faire? Elle est belle, libre et fille de couleur; qui lui demandera compte de ses actions? Quelques sottises qu'elle fasse, aucun de nous n'est chargé de les réparer, et mon ami Paul est d'âge et de caractère à ne pas recevoir de conseils.

Deux des assistans, John Lewis et Lucy, écoutaient Jeremiah avec une angoisse visible. Lucy pâlissait et rougissait tour à tour; elle était tentée de pleurer, et elle retenait à grand'peine ses larmes. L'Anglais, plus maître de lui, souffrait néanmoins de cruelles tortures. Quoi! cette admirable Julia ne serait qu'une femme vulgaire, la maîtresse d'un aventurier! Il résolut d'éclaircir ses doutes.

— Monsieur, dit-il à Jeremiah, quel est donc cet important service que mon ami Acacia a rendu à miss Alvarez?

— Il ne vous en a rien dit?

— Je l'ai vu hier pour la première fois.

— C'est une plaisante histoire; mais laissez-moi d'abord vous dire comment je l'ai connu. Ce début vous fera comprendre la suite. Un jour, j'étais à San-Francisco, en Californie. La ville venait de brûler, et avec elle un magnifique magasin de thé, de jambons, de toiles, de liqueurs et de nouveautés qui était tout mon bien. Je fumais tristement un cigare, lorsque je vois arriver en rade un navire chargé d'émigrans de tous les pays. Avant qu'il fût amarré, un homme descend dans une barque avec une hache, un marteau et une scie. C'était Acacia emportant toute sa fortune. Il était vêtu d'un vieux pantalon d'uniforme, d'une capote grise à demi usée, et coiffé d'un képi. Cet équipage, qui n'était pas celui d'un lord, était relevé par l'air gai, intrépide et bon que vous lui connaissez. En mettant pied à terre, il marcha sur un clou, le ramassa et le mit dans sa poche. J'avoue que ce soin ne me donna

pas de lui une haute opinion. Cependant je le suivis, moitié par curiosité, moitié par désœuvrement. A cent pas de là, sur les cendres encore fumantes de la ville, on commençait à rebâtir; il aborde un entrepreneur de bâtimens.

— As-tu de l'ouvrage pour un bon ouvrier?

— Ce n'est pas d'ouvriers que j'ai besoin, dit le *Yankee*, c'est de clous.

— Parbleu! dit Acacia, tu ne pouvais pas mieux rencontrer. J'ai tout un magasin de clous. En voici un d'abord.

— A quel prix?

— Un dollar.

— Non; dix *cents*.

Acacia s'éloigna en sifflant.

— Que Dieu damne tes yeux et ton âme! jura le *Yankee*. Tiens, voici le dollar. Va chercher ton magasin. J'achète tout.

Acacia court au vaisseau, achète toute la provision du charpentier pour deux dollars, payables moitié comptant, moitié le soir même. Il revend cette provision au *Yankee* pour trois cents dollars. Sans s'arrêter, il retourne en rade, achète toute la ferraille disponible des autres vaisseaux et la revend le soir. Cette journée lui valut deux mille dollars, et, grâce à lui, San-Francisco, pourvu de clous, fut rebâti en une semaine. Je vis alors qu'il ne fallait pas juger un homme sur sa mine. La nuit venue, il acheta un *revolver*, et alla dîner dans une taverne. Je ne sais quel secret instinct me poussait à le suivre. Je m'assis à la même table.

— Camarade, dit-il, vous êtes triste; qu'avez-vous?

— Une misère, répondis-je. Ce matin, mon magasin valait cinquante mille dollars. A midi, il a brûlé. Ce soir, je n'ai rien.

Il se mit à rire et demanda deux bouteilles de claret.

— Buvons, dit-il, cela éclaircit les idées. Quel métier savez-vous?

— Tous.

— Bon! voilà mon affaire. On m'avait bien dit que les *Yankees* ne s'embarrassaient de rien. Voulez-vous bâtir une maison avec moi?

— Je n'ai ni argent, ni outils.

— L'argent, le voilà, dit-il; quant aux outils, prenez ma scie, je prendrai ma hache, et demain nous irons chercher des planches.

Le lendemain, il alla droit au navire qui l'avait transporté. Matelots et passagers étaient à terre. Le capitaine restait seul.

— Capitaine, dit-il, vendez-moi cette coque vide.

— Elle est à mon armateur.

— Qu'importe? Pouvez-vous la ramener seul? L'armateur sera bien aise de recevoir trente mille dollars.

— Elle vaut cinquante mille dollars.

— Quarante mille ou rien, dit Acacia.

— Marché conclu.

En trois jours, le vaisseau fut dépecé, vendu et transporté à terre. Cette seule affaire nous valut cent mille dollars. Acacia eut la générosité de me traiter comme un associé. Huit jours après, nous avions un magasin rempli de choses de toute espèce. Au bout d'un an, nous étions plusieurs fois millionnaires. La maison *Acacia, Jeremiah Anderson and C°* était la première de la Californie. Je voulus revenir au Kentucky. — Mon cher ami, me dit-il, je suis prêt à te donner ta part, mais ne vois-tu pas qu'avant deux ans nous serons la première maison de banque des États-Unis. N'es-tu pas fier de penser que tu pourras faire la hausse ou la baisse sur tous les marchés du monde? C'est tout ce que pouvait faire Napoléon après Austerlitz et Marengo; encore tremblait-il devant Ouvrard, lui devant qui tremblait l'univers. L'argent est le levier qui remue le monde. Tenir ce levier dans sa main, n'est-ce pas s'élever au-dessus de l'homme et se rapprocher de Dieu même?

— O sacrilége impiété! s'écria Deborah.

— Acacia n'est pas impie, répondit Jeremiah, c'est un homme qui s'enivre des rêves de son imagination. Je l'ai vu changer vingt fois de désir, et chaque fois réaliser son désir nouveau avec une ardeur et une rapidité inconcevables. Une seule chose lui manque, — la persévérance; mais c'est là, dit-on, ce qu'il est impossible de trouver parmi les naturels du pays qui est entre la Loire et les Pyrénées. Nous en fîmes bientôt la triste expérience. Non content de notre commerce ordinaire, il entreprit le transport des Chinois en Californie. Des cinq navires qu'il expédia, l'un fit naufrage près de Whampoa; le second et le troisième furent brûlés par les Chinois révoltés; le quatrième échoua sur un récif, près des îles Sandwich, et ne put être relevé; enfin le cinquième arriva à bon port, et nous apporta le choléra. De l'équipage, il ne restait que le cuisinier, le mousse et deux matelots, — des passagers rien que trois cent cinquante cadavres qu'on n'avait pas pu jeter à la mer. Le navire fut brûlé dans la rade. Un mois après, notre correspondant de New-York et celui de Stockton firent faillite. Le premier nous offrit cinq pour cent payables en trois ans, et l'autre, ses complimens de condoléance. Acacia ne fit qu'en rire. — Mon bon Jeremiah, me dit-il, je vois bien que le monde restera sur sa base. Le levier qui devait le soulever nous manque. Tout payé, il nous reste à peine cent mille dollars. Fais ce que tu voudras. Pour moi, je vais revoir Brives. Décidément la banque est une occupation indigne d'un homme de ma race, et bonne tout au plus pour des *Yankees*. Je vais vivre en paix à l'ombre de ma vigne et de mon figuier.

Quelque chose que je pusse lui dire, il n'en voulut pas démordre, et me parla si éloquemment du plaisir de revoir ses foyers, que je le suivis jusqu'à la Nouvelle-Orléans. C'est là que nous vîmes pour la première fois miss Julia Alvarez. Sous le vestibule de l'hôtel Saint-Charles, une affiche gigantesque annonçait la mise à l'encan des esclaves d'un citoyen de la Louisiane, M. Sherman, qui venait de mourir. L'héritier était un habitant du Massachusetts, nommé Isaac Craig...

— L'ennemi d'Acacia? dit l'Anglais.

— Précisément. Le bruit courait qu'une des esclaves qu'on allait vendre, miss Julia Alvarez, célèbre à New-Orléans par sa beauté et sa grâce, avait été la maîtresse du défunt, et qu'avant de mourir il lui avait rendu la liberté et légué toute sa fortune. Malheureusement le prétendu testament ne se retrouva pas, et miss Alvarez devait être vendue comme les autres. Nous courûmes au marché, et nous vîmes miss Julia. Je ne vous ferai pas son portrait, vous la connaissez. Elle était ce jour-là d'une beauté souveraine. Ses beaux yeux remplis de larmes, et ses cheveux dénoués sur ses épaules nues attiraient tous les regards. Jamais plus éblouissante et plus mélancolique jeune fille ne montra son cou blanc et rond dans un marché d'esclaves. Acacia, qui sait le grec, à ce qu'il dit, prétend qu'elle ressemblait à la belle Polyxène, qu'on sacrifia sur le tombeau d'Achille. Ce sont façons de parler de Brives-la-Gaillarde. Pour moi, qui ai le cœur assez dur, j'en offris cinq mille dollars. C'était une mauvaise affaire, mais je m'y résignais. Du premier mot Acacia en offrit dix mille, et emmena son esclave.

— Hélas! dit Deborah, les vices de l'homme lui coûtent toujours plus cher que ses vertus.

— Chère sœur, dit Jeremiah, modèle de sagesse et de piété, votre remarque est très mal fondée. Paul traita miss Alvarez avec autant de respect que si c'eût été l'impératrice de la Chine. Il lui rendit la liberté sur-le-champ. Ce n'est pas un puritain, mais c'est un homme de cœur. Je ne sais pas s'il aime miss Alvarez, mais je suis sûr qu'il ne l'a point dit avant d'être sûr qu'elle l'aimait. L'amour ne s'achète ni ne se vend; il se donne. D'ailleurs miss Alvarez n'est pas une femme ordinaire.

— Au moins, dit John Lewis, M. Acacia devait-il épouser miss Alvarez. Le mariage est le fondement des sociétés.

— Cela était bon au temps des patriarches, dit amèrement Deborah. Les hommes d'aujourd'hui ont changé tout cela. Ils se sont arrogé sur les femmes un pouvoir souverain. Et de quel droit nous imposent-ils leurs lois? Ils sont plus robustes, je l'avoue; mais cet avantage leur est commun avec une foule d'animaux. Sont-ils plus

justes, meilleurs, plus pieux, plus intelligens, plus beaux? Eux-mêmes ils n'oseraient le prétendre.

— Ma chère sœur, reprit Jeremiah, permettez-moi de revenir à l'histoire de miss Alvarez. Toute la Louisiane fut surprise de la conduite d'Acacia. On admira ce Californien qui dépensait dix mille dollars pour mettre une femme en liberté. Si l'on avait su que c'était le cinquième de sa fortune, on se serait moqué de lui. Franchement cette action n'avait pas le sens commun, comme la plupart des belles actions; mais, voyez le hasard, elle a refait la fortune de mon ami Paul. Le lendemain, comme il réfléchissait aux moyens de faire vivre miss Alvarez, car les jolies femmes, les chevaux de race et les palais de rois sont des objets de luxe dont l'entretien coûte fort cher, un petit homme à la figure de fouine entra dans sa chambre, et lui tint à peu près le discours suivant : « Mon cher monsieur, vous êtes fort riche, c'est-à-dire honnête homme; de mon côté, je suis avocat, gueux et mal payé, c'est-à-dire à la discrétion de celui qui me paie. Je crois que vous me saurez gré de vous apprendre que miss Alvarez est une riche héritière. — Je le sais, répondit Acacia; mais où est le testament? — Monsieur, continua l'avocat, M. Sherman (que Dieu ait son âme!), en son temps galant homme et bon vivant, a laissé une fortune nette et liquide de deux cent quatre-vingt mille dollars, et quatre-vingts esclaves noirs ou mulâtres à qui il rend la liberté en payant leur passage pour Libéria. L'unique légataire est miss Alvarez. Le jour de la mort de M. Sherman, Isaac Craig, son neveu, a brûlé le testament. — C'est un coquin, dit Paul; mais que puis-je faire à cela? — Monsieur, dit l'avocat, nous sommes sans témoins, je vais vous parler avec franchise. Quelques mois avant sa mort, M. Sherman m'a confié un double de ce testament, qui est écrit et signé de sa main comme l'original. — Et vous me l'apportez; comment vous appelez-vous? — Mac-Krabbe. — Eh bien! maître Mac-Krabbe, vous êtes un digne homme; touchez là. Où est le testament? — Un instant, monsieur. Je vous donne la préférence, rien de plus. Isaac Craig, à qui je l'ai montré, m'en offre dix mille dollars. Certes je serais honteux de dépouiller miss Alvarez, mais j'ai quatre enfans à nourrir, les vivres sont chers, les logemens hors de prix; j'ai acheté une petite plantation où je veux finir mes jours en honnête homme; tout cela mérite considération. — Au fait! dit Paul. — Le fait, le voici : donnez-moi vingt mille dollars, ou je porte le testament à Craig. — Maître Mac-Krabbe, dit Paul, vous êtes un coquin. — Monsieur, je cherche à vivre. Les temps sont durs. Au reste, appelez-moi coquin, mécréant, scélérat, *attorney* (1) même si cela vous soulage, j'y suis habitué; mais déci-

(1) *Attorney*, procureur.

dez-vous avant dix minutes. Mon dîner m'attend, et, suivant la belle parole d'un de vos sages :

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Acacia donna les vingt mille dollars, et reçut en échange le testament. « Pourrai-je avec cela faire pendre maître Craig? demanda-t-il. — Non, monsieur, répondit Mac-Krabbe, mais vous le ferez mourir de rage. »

Craig voulut contester la validité du testament, et perdit son procès. Miss Alvarez, devenue riche, fit racheter les esclaves de M. Sherman, et leur donna mille dollars par tête avec la liberté; mais aucun n'a voulu accepter la liberté, ni quitter sa maîtresse.

— Est-il possible? dit l'Anglais étonné.

— Pourquoi non? répondit Jeremiah. Ces pauvres gens sont fort heureux avec elle : ils mangent, boivent, font l'amour, et travaillent à leur aise dans la manufacture de poudre qu'elle a fait construire à Oaksburgh. Elle veille sur eux, elle les protége contre tous les malheurs qui sont la suite de l'imprévoyance. Chacun d'eux est toujours libre de la quitter. Personne ne courra après le fugitif. Elle fait construire une école pour leurs enfans...

— Oui, dit Deborah, et le dragon du papisme dévore ces âmes innocentes.

— En d'autres termes, reprit Jeremiah, elle a fait venir un petit abbé italien pour les catéchiser. C'est un jeune et joli prêtre, plein de grâces et de caresses comme un petit chien frisé; il compte devenir évêque *in partibus*. Miss Alvarez le reçoit fort bien, le fait dîner avec elle, le gorge de bonbons et de sucreries. On n'en médit pas trop.

— Et votre ami le souffre? dit John Lewis.

— D'abord je ne crois rien de ce qu'on dit; de plus il est très difficile de savoir si Paul a les droits d'un amant sur miss Julia, car il s'en défend avec force, et, malgré les apparences, je ne sais qu'en penser. Les services rendus expliquent suffisamment leur intime amitié. Dès qu'elle fut devenue riche, elle voulut partager sa fortune avec lui. Il a refusé. Tout au plus a-t-il consenti à devenir son associé et à gérer les affaires de la société. Paul est aujourd'hui presque aussi riche qu'en Californie, et miss Alvarez a plus de six cent mille dollars.

— Est-ce l'usage des charpentiers de faire fortune au Kentucky? dit l'Anglais.

— C'est une plaisanterie d'Acacia, ajouta Jeremiah. Il a été charpentier en effet, et très habile charpentier. Quel métier n'a-t-il pas fait! Aujourd'hui tous les charpentiers du comté travaillent sous ses

ordres. C'est lui qui a tracé le plan et construit la plupart des maisons d'Oaksburgh. Avant lui, mon père possédait une ferme de trois mille acres isolée au milieu de cette immense forêt. Lorsque j'amenai Paul à Oaksburgh, il fût frappé de l'heureuse situation de la ferme sur les bords du Kentucky, et il décida miss Alvarez à construire une manufacture de poudre qui devait fournir à la consommation de tout l'état. Les nègres de miss Alvarez la suivirent. Paul construisit plusieurs centaines de maisons qui se vendirent fort bien. Il improvisa un journal, le *Semi-Weekly Messenger,* qui paraît deux fois par semaine, et qui donne le prix du beurre, du cochon, du bœuf, du sucre d'érable, des nègres du sud, qui annonce les représentations théâtrales, les sermons, les *camp-meetings,* les cuisinières à vendre ou à louer, les nouvelles d'Europe, d'Asie et d'Afrique, la santé du président de la république et celle du rédacteur du journal. A peine trouveriez-vous des informations plus intéressantes et plus sûres dans le *New-York Herald* ou dans le *Times* de Londres.

— Dans le *Times!* dit l'Anglais en souriant avec orgueil.

— Oui, dans le *Times.* Paul n'a pas son pareil pour amuser l'abonné. Il bouche les trous du journal avec les intrigues secrètes de la cour de Chine où les bonnes fortunes du tsar Nicolas. Il sait ce qui se passe dans le boudoir de la reine Victoria et dans le harem du sultan.

— Est-ce qu'il écrit purement l'anglais?

— Il se fait entendre. Nous prenez-vous pour des membres de l'université d'Oxford? Il s'agit bien vraiment d'imiter le style d'Addison, de Swift ou de Macaulay! Nous avons, Dieu merci! bien d'autres chats à fouetter. Aiguiser un mot, arrondir une période, c'est bon pour des gens d'Europe, qui ont tout le temps d'écrire des balivernes, et de les relire après les avoir écrites. En littérature, Acacia n'a qu'un principe, le voici : l'anglais n'est que du français mal prononcé.

— Oh! s'écria John Lewis avec indignation.

— Cela nous amuse; nous rions des pédans de la vieille Angleterre. Au reste, le *Semi-Weekly Messenger* est fort bien rédigé. Toutes les femmes du pays déposent leurs vers dans un coin du journal, au bas des annonces. Cette innocente manie lui vaut plus de douze cents abonnés, car il n'y a pas dans tout le Kentucky moins de douze ou quinze cents demoiselles sans emploi qui font des élégies au lieu de coudre leurs robes.

— Mon frère, dit doucement Lucy, vous passez les bornes de la plaisanterie.

— Croyez-vous, chère Lucy? Eh bien! j'ai tort, et je prie Deborah de me le pardonner.

Celle-ci se leva sans répondre et sortit de la salle.

— Jeremiah, dit Lucy, épargne un peu Deborah. Tu sais qu'elle n'entend pas raillerie. Tout poète est irritable.

Au même moment, on annonça M. Isaac Craig; tous les assistans parurent surpris.

C'était un jeune homme de haute taille, très maigre, très raide et très vigoureux, un vrai *Yankee*. On sait que ce nom s'applique surtout aux habitans de la Nouvelle-Angleterre. Sa physionomie froide et dure tenait le milieu entre le chat et l'usurier. Il entra hardiment, le chapeau sur la tête, suivant l'usage, secoua les mains de Jeremiah et de Lucy, regarda John Lewis fixement, et dit à Jeremiah : — Monsieur, je veux vous parler d'une affaire importante. Sommes-nous seuls?

L'Anglais alla se coucher.

— Parlez, dit Anderson.

— Monsieur, reprit le *Yankee*, j'ai trois cent mille dollars et j'aime passionnément miss Lucy, votre sœur. Voulez-vous me la donner en mariage?

Lucy fit un signe négatif.

— Vous voyez sa réponse, dit le frère.

— Je sais, dit Craig, qu'on y met d'ordinaire plus de façons. Excusez-moi, miss Lucy, je suis homme d'affaires. Je ne connais pas le pays de Tendre, mais je vous aime plus que tout. J'ai de l'argent pour toutes vos fantaisies : vous irez à New-York, à Saratoga, en Europe même, autant qu'il vous plaira. Je ne vous refuserai rien, je ne vous contraindrai en rien.

— Monsieur, dit la jeune fille, je vous remercie; je ne puis pas accepter ces offres généreuses.

Le *Yankee* ne se déconcerta pas. — J'espère, dit-il en se tournant vers Jeremiah, que ce refus n'altérera pas nos relations d'amitié?

— Non sans doute, répondit celui-ci.

— Ce n'est qu'une affaire manquée.

— Je le regrette, dit Anderson avec froideur; mais Lucy est maîtresse de ses actions.

— Et nous serons toujours bons voisins?

— Comme à présent.

— Eh bien! donnez-m'en une preuve.

— Laquelle ?

— On va bientôt élire un maire à Oaksburgh : donnez-moi votre voix et toutes celles dont vous disposez.

A ces mots, Jeremiah éclata de rire.

— Voilà donc l'objet de votre visite, cher monsieur Craig? Pourquoi faire tant de détours et demander la main de ma sœur?

— Monsieur, dit le *Yankee*, je demande l'une et l'autre, et j'espère, en demandant beaucoup, obtenir quelque chose.

— Nous verrons, dit le Kentuckien; rien ne presse. Les élections ne seront pas faites avant un mois.

Isaac sortit plein de fureur. En rentrant chez lui, il rencontra Appleton, le contre-maître renvoyé par Acacia.

— Eh bien! quelles nouvelles? demanda Appleton.

— Il me refuse sa sœur et sa voix.

— Est-ce que vous aimez sa sœur?

— Moi! Suis-je un enfant? Quand je veux de l'amour, je l'achète tout fait. Une fille de couleur me plaît autant que ces filles de bonne maison et de grandes manières.

Appleton fit claquer sa langue. — Je me contenterais bien, dit-il, de certaine fille de couleur que je connais.

— Cette Julia Alvarez? Il t'en a cuit d'y porter les doigts. Acacia veille.

— Oh! dit Appleton avec rage, quand donc le rencontrerai-je au coin d'un bois?

— Patience! Il est sur ses gardes, et trop fort pour que nous puissions l'attaquer avec avantage; mais je sais le côté faible. Avant deux mois, il sera forcé de quitter Oaksburgh.

— Il m'a chassé de sa maison, dit Appleton, et moi je lui brûlerai la cervelle.

— Ce n'est rien. Que dirais-tu s'il t'avait dépouillé d'un héritage? J'ai quitté toutes mes affaires pour m'attacher à ses pas, je l'ai suivi à Oaksburgh, je lui fais concurrence en tout; mais ce damné Français ne paraît pas s'en apercevoir. Il est heureux dans toutes ses entreprises. Aujourd'hui même je soupçonne qu'il n'est pas étranger au refus de Lucy Anderson.

— Si je le croyais, dit Appleton, quel plaisir j'aurais à troubler son bonheur!

— Comment?

— Mon Dieu! dit Appleton, le moyen n'est pas nouveau, mais il est bon : quelques lettres anonymes bien placées...

— C'est le pont-aux-ânes, dit Craig. Adieu, je te laisse à tes idées; elles ne peuvent être qu'excellentes.

— Au moins vous me paierez bien? demanda le contre-maître.

— Cinq mille dollars pour toi le jour où tu l'auras tué.

— Bien... Au revoir.

III. — AMOUR ET POLÉMIQUE.

A demi couchée sur un canapé, dans sa chambre, miss Alvarez attendait Acacia. Elle était, contre sa coutume, rêveuse et mélancolique. Le *lingot*, si honnête homme et si délicat d'ailleurs, avait gardé en amour quelque chose de la licence soldatesque. Depuis

l'âge de dix-huit ans, il n'avait connu en Algérie que des Moresques, des Espagnoles ou des Bédouines, femmes faciles que toute armée traîne à sa suite. Sans être beau, il avait sur le visage ce mélange de douceur et d'énergie qui plaît surtout aux femmes. Julia, déjà façonnée à l'amour par M. Sherman, son premier maître, aima passionnément son libérateur et devint sa maîtresse. Si le souvenir d'un premier amant ne l'avait retenu, Paul l'aurait tout d'abord épousée et conduite en France; mais le fantôme de Sherman, sans troubler son bonheur présent, l'empêchait de croire qu'il pût être éternel. Disons tout, car notre héros n'était point parfait, il n'aimait plus Julia que par habitude, et, comme elle l'avait deviné, un nouvel amour qu'il ne s'avouait pas à lui-même remplissait déjà le cœur du *lingot*. Ce soupçon troublait la vie, jusque-là calme et heureuse, des deux amans.

— Il était bien pressé de me quitter et de rendre visite à la famille Anderson, pensait Julia.

Paul entra et embrassa tendrement sa maîtresse. — Eh bien! dit-il, mon Anglais est casé et ne nous gênera pas, ma belle Julia.

— Je ne vous attendais pas si tôt, dit-elle.

— Ai-je mal fait? veux-tu que j'y retourne? J'étais menacé d'un thé : j'ai pris la fuite. Deborah, tout occupée d'établir la supériorité du sexe bavard sur le sexe barbu, n'a pas fait grand effort pour me retenir. Ce brave Lewis est une acquisition précieuse pour elle; il écoute admirablement, qualité rare qui a fait la fortune de bien des gens.

— Miss Deborah était seule?

— Oui,... je ne sais trop.

— Miss Lucy est-elle ici?

— Je le crois. Je n'y ai pas fait attention.

— Ah!

Ce monosyllabe fut accentué d'une façon singulière. Paul regarda sa maîtresse et vit un nuage sur cette figure si bonne et si belle. Il se mit à genoux devant Julia et lui dit : — Que signifie cet interrogatoire, ma belle adorée? Te défies-tu de moi? Je t'aime de tout mon cœur, tu le sais bien, et je n'aime que toi. Pourquoi m'offenser par ces soupçons? Quelle preuve veux-tu de mon amour? que je monte dans la lune? je vais chercher une échelle; que je t'apporte les oreilles de Craig? je vais aiguiser mon *bowie knife*.

— Je ne veux rien, dit Julia rassurée; aime-moi toujours et soyons heureux. Qu'as-tu fait à Louisville?

— J'ai pensé à toi.

— Fort bien; mais tu pouvais y penser ici plus commodément.

— Eh bien! j'ai vendu cent mille livres de poudre à la maison *Woodman*, et j'ai racolé un prêcheur pour mon église.

— Il ne me plaît pas beaucoup, ton Anglais; il paraît froid comme un marbre.

— Ne prends pas garde à cela; c'est un swedenborgien qui s'entretient tous les jours avec les esprits supérieurs. Sais-tu qu'il t'a trouvée belle?

— C'est beaucoup de bonté... Quel jour doit-il prêcher?

— Quand il sera guéri, dans une dizaine de jours. Il faut que je l'annonce dans mon journal.

— Je voudrais l'entendre.

— C'est facile. Son premier sermon, qui est un spécimen de sa doctrine, doit être prêché devant toutes les congrégations réunies. Mais le signor Carlino Bodini te refusera l'absolution.

— Je m'en moque; avec des confitures et des dragées, je fais de lui ce que je veux.

— Je ne sais pourquoi ce petit abbé ne me plaît pas, et sans l'aversion que j'ai pour le pédantisme des ministres protestans, je voudrais te voir changer de religion.

— Quelle impiété dis-tu là, Paul?

— Ou au moins de confesseur.

— Bah! il m'amuse; il est doux, persuasif, commode, serviable; il a toujours le mot pour rire. Il m'est aussi nécessaire que mes gants et mon manchon.

— Il est trop souple. Je n'aime pas ce petit prêtre qui fait des vers italiens à ta louange. Il est musqué et pommadé comme un coiffeur.

— Jaloux!

— Moi! que le ciel me préserve des petites grâces dont il l'a comblé! mais je crains qu'il ne te prévienne contre moi.

— C'est pour le salut de mon âme. Il veut me retirer d'une vie de désordre. Va, tu sais bien que je t'aime et t'aimerai toujours.

Le lendemain, Acacia sortit pour aller à ses affaires. Julia, restée seule, reçut la lettre suivante :

« Un ami de miss Alvarez se fait un devoir de la prévenir du prochain mariage de miss Lucy Anderson avec M. Acacia. Le voyage de Louisville n'avait pas d'autre but que l'achat des présens de noces. Miss Alvarez pourra s'en convaincre en voyant au cou de miss Anderson un collier de perles de deux mille dollars qu'elle a reçu hier de son fiancé. »

La première pensée de Julia fut de poignarder son amant; la seconde fut de pleurer. Le *signor* Carlino Bodini se fit annoncer, et fut très mal reçu. Le pauvre abbé, qui venait prendre tranquillement son chocolat, fut effrayé de la colère et des larmes de sa belle protectrice.

— Lisez, dit-elle sans répondre à ses complimens, et voyez sa perfidie.

Il fit deux pas en arrière. C'était un bon petit abbé, grassouillet, parfumé, ambré de la plante des pieds à la racine des cheveux, qui avait grande envie d'un évêché et grand'peur du martyre. Certes il n'approuvait pas la liaison illégitime de Paul et de Julia, mais il approuvait encore moins qu'on le prît pour juge entre eux. Rusé comme un Italien et comme un jésuite, gourmand comme un chat d'évêque, il craignait par-dessus tout de se faire des querelles. — On m'envoie, disait-il, dans ce pays de sauvages pour faire des conversions, et non pour choquer inutilement des gens irritables. Miss Alvarez était la plus généreuse et la plus riche catholique de tout le Kentucky; Acacia, malgré son indifférence religieuse, était toujours prêt à souscrire en faveur de l'église catholique, la plus mal rentée de toutes les églises d'Oaksburgh : fallait-il, par un zèle inconsidéré, se fermer la porte d'une maison si hospitalière? Tôt ou tard un bon mariage couvrirait ce désordre momentané; fallait-il retourner en Italie et manger piteusement du macaroni tout le reste de sa vie? Telles étaient les réflexions du bon abbé.

— Lisez donc, dit l'impatiente Julia.

Il vit que le chocolat était à ce prix, et, baissant la tête, il lut la lettre.

— Eh bien! reprit-elle, qu'en dites-vous?

Il leva les yeux au ciel, soupira, et se tut.

— Peut-on trahir plus cruellement une femme? dit Julia.

— Hélas! dit l'abbé, les hommes sont si méchans!... Je ne vois pas la signature.

— C'est une lettre anonyme, je le sais; mais le coup n'en est que plus cruel. Ma honte est déjà publique; tout Oaksburgh sait qu'il m'abandonne. Est-ce le prix d'un amour si fidèle? car je n'ai aimé et n'aimerai jamais que lui. L'ingrat!

Carlino pensa à M. Sherman.

— Mon enfant, dit-il d'un ton doux et insinuant, voilà le châtiment sévère, mais équitable, que Dieu réserve à nos désordres. Si vous aviez épousé M. Acacia, vous ne craindriez pas une rivale.

— Taisez-vous, Carlino, répondit-elle, vos sermons sont insupportables. Prenez votre chapeau et vos gants, et courez chez miss Anderson.

— Oh! dit-il un peu étonné.

— Et voyez si elle a reçu le collier dont parle la lettre.

— Vous n'y pensez pas, chère miss Alvarez; moi! un prêtre! Sous quel prétexte?...

— Avez-vous peur du contact des hérétiques?

— Non, miss Alvarez. Décidément je ne le puis pas.

— Eh bien! n'en parlons plus, dit-elle avec indifférence. Au moins, cher abbé, vous ne refuserez pas de déjeuner avec moi.

L'Italien fut ravi de se tirer à si peu de frais d'un pas difficile. Le déjeuner était exquis et fort différent de celui que la plupart des Américains, toujours préoccupés de leurs affaires, avalent sans y penser. Carlino, expert dans la cuisine française et italienne, avait donné des leçons à la vieille négresse, cuisinière de la maison. Une bouteille de vin de Champagne égaya le dessert, et Carlino commença à regarder Julia d'un œil tendre. Elle s'en aperçut, et lui dit : — Mon cher abbé, qu'avez-vous fait ce matin?

— J'ai dit mon bréviaire.

— Avez-vous visité quelques coreligionnaires, ce malheureux Irlandais, Mac-Kibbens, par exemple, qui s'est fendu le crâne hier en tombant du haut d'un toit?

— Hélas! dit galamment Carlino, j'étais, chère miss Alvarez, trop pressé de voir la plus belle personne du Kentucky.

— C'est bien dit, signor Bodini, mais il faut songer à cette malheureuse famille. Tenez, donnez-leur ces cinquante dollars.

— Oh! vous êtes un ange.

— Je sais, je sais... Il serait convenable, je crois, de porter une liste de souscription chez les plus riches propriétaires d'Oaksburgh. Vous n'oublierez pas la famille Anderson.

Carlino sourit.

— Pourquoi riez-vous? dit-elle. Ne faut-il pas secourir les malades? N'est-ce pas une des sept œuvres de pénitence?... Ah! voyez donc en même temps si miss Lucy a un collier. Allez et revenez sur-le-champ. Je ne sais que faire sans vous.

Carlino s'inclina, baisa avec la grâce du défunt abbé de Bernis la main qu'elle lui tendait, et sortit.

— Singulière commission pour un prêtre! pensa-t-il; mais qui le saura? Tels et tels sont devenus cardinaux qui n'avaient pas des titres plus éclatans à l'estime des hommes.

Deborah le reçut fort mal. Elle haïssait et méprisait les papistes. Elle avait gardé tous les préjugés de Knox et de Calvin contre la prostituée des sept collines, la nouvelle Babylone, le pape qui est l'Antechrist, et les cardinaux qui sont les dragons dévorans dont parle l'Apocalypse. L'orgueil et la haine sont deux passions anglo-saxonnes.

Bodini se présenta avec un air humble, grave et doux, qui ne put pas désarmer l'austère méthodiste. Il s'excusa d'abord d'entrer dans une famille protestante sans y être invité. Il y était contraint par la nécessité de venir au secours d'un pauvre ouvrier blessé. Au reste, la différence des religions ne l'empêchait pas de rendre justice à l'ardente charité des membres des autres communions chrétiennes, et en particulier de miss Deborah et de miss Lucy. Quel que

fût le chemin, le ciel était le but commun de tous les chrétiens, et il osait espérer que miss Deborah et miss Lucy lui sauraient gré de leur donner occasion de montrer ces vertus aimables qui sont le plus bel attribut des femmes. Il termina par quelques flatteries italiennes qui ne firent pas grand effet sur la jeune sœur, mais qui adoucirent visiblement le regard sévère de Deborah. La pauvre fille n'était pas habituée à entendre l'éloge de sa beauté, et l'hyperbole de Carlino lui parut la vérité même, — peu convenable sans doute dans la bouche d'un prêtre; mais ce prêtre était catholique, c'est-à-dire peu scrupuleux, suivant les idées de Deborah. Il est si doux d'être admiré, même quand on méprise l'admirateur.

— Monsieur, dit-elle avec une condescendance mêlée de raideur, la bourse d'un chrétien est à tous ceux qui souffrent. Ces sentimens sont ceux de tous nos frères méthodistes aussi bien que les nôtres. Je vous remercie d'être venu à nous.

Elle donna dix dollars, et Lucy autant. Carlino les remercia avec une politesse exquise.

— Vous avez là, dit-il, une bien belle Bible.

— C'est un présent que M. Acacia m'a fait hier, dit Deborah.

— Est-ce que miss Lucy serait moins zélée méthodiste que vous? demanda l'Italien. Je ne vois pas la sienne. Combien je serais heureux qu'elle voulût reconnaître l'erreur où vous vivez et embrasser la religion catholique! Vous seriez l'ornement de ma petite église.

— Ne prenez pas feu si vite, dit Deborah. Lucy n'a pas moins de zèle que moi pour la vraie foi; mais notre ami Acacia lui a fait présent d'une parure mieux assortie à son âge et à ses goûts un peu profanes. Il lui a donné un très beau collier de perles.

— Excusez mon indiscrète curiosité, dit l'Italien en se levant, et il courut chez miss Alvarez pour lui rendre compte de sa mission.

— Hélas! dit Julia, tout est perdu, mon cher abbé. Paul ne m'aime plus. Il est entiché de cette horrible blonde aux yeux bleus qui chante des psaumes le dimanche. Comment peut-on regarder une blonde? Et quelle blonde! Avec un peu d'effort, on la trouverait rousse. Elle chante faux, elle s'habille mal, elle n'a pas le sens commun, elle est ennuyeuse comme la vertu. Carlino, mon cher Carlino, ne pourriez-vous pas dire des messes pour que la sainte Vierge me fît la grâce de le dégoûter des blondes et des hérétiques?

— Oui, dit l'abbé, deux douzaines de messes et quelques neuvaines seraient bien placées là; mais, croyez-moi, miss Alvarez, le plus sûr est d'épouser. Dieu maudit les unions illégitimes.

— Il est trop tard, dit-elle avec désespoir.

Le soir, Acacia revint tout joyeux. Son journal venait de paraître, et annonçait le prochain sermon de John Lewis. Le lecteur nous saura gré de lui donner cette pièce d'éloquence :

Grande nouvelle!
Réforme de toutes les sectes chrétiennes!
Le genre humain mis en rapport avec le monde des esprits!
Vue claire et distincte de l'autre vie, par la méthode de saint Jean et de Swedenborg!
Sermon du docteur John Lewis, missionnaire de la compagnie des Indes orientales à Bénarès!
Progrès du christianisme dans les montagnes du Thibet!
Récit merveilleux de la fuite du docteur Lewis, poursuivi par quatre cents cavaliers mongols dans les gorges du Dawalagiri!
Miel et vinaigre, ou Dieu venant au secours de son serviteur!

« Nous avons la satisfaction d'annoncer au public une nouvelle qui comblera de joie tous les vrais chrétiens. Le révérend docteur John Lewis vient d'arriver à Oaksburgh.

« Ce missionnaire illustre, qui a surpassé par ses travaux extraordinaires les apôtres Pierre et Paul, consent, à notre prière, à se faire entendre dimanche 15 juillet dans Acacia-Hall. Un traité particulier assure l'exploitation exclusive de ses sermons à notre éminent concitoyen M. Acacia.

« Nous recevons de notre correspondant particulier de Londres la lettre suivante :

« Notre grand apôtre de l'Inde, le révérend John Lewis, va partir demain pour les États-Unis. Ce saint missionnaire, à qui sa gracieuse majesté la reine Victoria a daigné offrir tant de fois l'évêché de Calcutta, avant de reprendre dans l'Inde et dans les montagnes du Thibet la vie de périls et de fatigues à laquelle il est accoutumé, a voulu visiter ce continent nouveau où la race anglo-saxonne a porté l'Évangile. Il veut voir cette terre des héros et des hommes libres, qui, dans un court espace de trois quarts de siècle, a fourni à l'humanité plus de grands orateurs, de grands guerriers, de législateurs illustres, d'inventeurs et d'hommes de bien que tous les autres peuples de l'univers. On croit que le savant docteur profitera de ce court loisir que lui laisse l'interruption de ses travaux apostoliques pour rédiger l'histoire de sa vie et des aventures effrayantes par lesquelles il a plu à la divine Providence d'éprouver son courage. Déjà nous avons eu le bonheur d'entendre le récit de sa fuite au milieu des montagnes du Thibet, dans les gorges du Dawalagiri. Rien n'est plus émouvant que cette fuite d'un homme de cœur poursuivi à travers les montagnes, les rivières, les précipices, courant au galop de son cheval sur le bord des abîmes, près d'être atteint par une troupe de quatre cents cavaliers mongols envoyés pour lui couper la tête, et trouvant asile dans une grotte profonde, semblable à celle des pieux solitaires de la Thébaïde. Nous renonçons à peindre l'étonnement de ces barbares lorsque, après l'avoir cherché dans tout le pays, ils se virent contraints de retourner sans lui à la cour de l'empereur du Thibet, la sauvage fureur de ce

prince impitoyable, qui leur fit couper la tête sur-le-champ, et le spectacle effroyable de ces quatre cents têtes exposées sur les murs de sa capitale. Ce sont des choses qu'il faut entendre de la bouche même du docteur. — Le missionnaire John Lewis est encore très jeune; il a trente ans à peine. Il est grand, bien fait, d'une belle figure et de manières très distinguées. C'est un *gentleman* accompli. L'expression agréable et parfaitement noble de sa physionomie produit le plus grand effet sur toutes les dames qui ont eu le plaisir de l'entendre. On assure que la fille aînée du grand-lama l'avait pris en affection, et qu'elle l'avertit secrètement de quitter le pays, s'il ne voulait être massacré. D'autres disent qu'il dut plus particulièrement son salut à la communication constante qu'il entretient avec les esprits qui peuplent les régions supérieures et l'entre-deux des mondes. Sa voix est belle et sonore, son regard doux et pénétrant. Il est célibataire. »

« On nous annonce que M. Acacia, désirant augmenter encore la solennité de cette cérémonie, fait venir de Louisville un orgue-harmonium, et qu'une jeune dame d'Oaksburgh, miss Lucy Anderson, aussi recommandable par ses rares connaissances musicales que par ses grâces et sa piété, a promis d'inaugurer cet admirable instrument, le chef-d'œuvre de l'industrie parisienne.

« Le prix d'entrée, ce jour-là seulement, est d'un dollar par tête. »

C'est ainsi qu'on annonce un nouveau prédicateur au Kentucky.

— Eh bien! ma belle Julia, dit Acacia en donnant le journal à miss Alvarez, je crois qu'Isaac sera bientôt forcé de quitter la place.

Elle lut le journal et le jeta négligemment sur la table.

— Oh! oh! quelque nouvel orage! se dit le Français. Les femmes n'ont jamais fini! Qu'est-ce qui te rend triste?

— Tiens, lis, répondit-elle avec le geste et l'accent de Manlius, et elle lui tendit la lettre anonyme.

Il la lut, la retourna dans tous les sens, et, sans dire un mot, fit trois pas vers la porte. Ce silence ne faisait pas le compte de la pauvre Julia. Elle avait compté pleurer et se mettre en colère tout à son aise, car, entre gens qui s'aiment, il n'est guère de querelle qui ne finisse par une réconciliation et qui ne réchauffe l'amour; mais le sang-froid du *lingot* la désespérait. Que répondre à celui qui n'interroge pas? que reprocher à celui qui ne veut pas se défendre? Julia se sentait perdue, si elle laissait la querelle s'éteindre dans le silence. Elle fit un effort pathétique, et éclata en sanglots. Ce mouvement fut si prompt et si naturel, que le bon Acacia n'eut pas le temps de fermer la porte. Il fut donc forcé de revenir et d'apaiser la belle affligée. Il s'assit à côté d'elle, et, tout en l'embrassant, lui tint le discours suivant : — Chère bien-aimée, tu es folle. Que signifie cette lettre anonyme? Que mon bonheur fait envie à un coquin

qui n'ose se montrer et m'attaquer en face. Que puis-je faire à cela? Tous les jours, aux portes d'Alger, un Arabe se cache derrière un buisson, et d'un coup de fusil assassine son ennemi sans être vu. C'est la méthode des barbares. Dans les pays civilisés, l'ennemi vous décoche une lettre anonyme, quelque bonne calomnie bien empoisonnée, qui doit tuer ou blesser mortellement son homme. Ce sont là les inconvéniens de la vie sociale.

— Est-ce une calomnie, dit Julia, que l'histoire de ce présent que tu as fait à miss Lucy Anderson? Ne mens pas, Carlino l'a vu.

— Carlino! Ah! le traître! Il paiera pour tous. Je lui apprendrai à m'espionner!

— L'abbé n'a rien fait que par mes ordres. Réponds-moi maintenant, âme déloyale et perfide, as-tu donné ce collier?

— O sublime idiote! Carlino ne t'a pas tout dit. Oui, j'ai donné un collier à miss Lucy, j'ai fait plus, j'ai donné une Bible à miss Deborah. Faut-il m'en accuser aussi? Jeremiah est mon meilleur ami. J'ai fait sa fortune et la mienne, et sans lui j'aurais déjà cédé la place à cette âme damnée de Craig. Miss Lucy est, après toi, la meilleure musicienne d'Oaksburgh. J'ai compté sur elle pour l'orgue-harmonium dont je veux régaler le 15 juillet mes pratiques et celles de John Lewis. Ne lui dois-je pas quelque témoignage de politesse?

La voix et le regard d'Acacia avaient plus d'éloquence que son discours. — Hélas! dit Julia en pleurant, j'en mourrai! Paul, au nom de Dieu et de notre amour, au nom du bonheur que je t'ai donné depuis trois ans, ne m'abandonne pas! Je suis seule en ce monde, où tous me haïssent et me méprisent. Ce malheureux sang noir qui coulait dans les veines de ma mère me livre en proie à tous. Les femmes me détestent et m'envient peut-être, parce que je suis ta maîtresse, et les hommes me poursuivent de leur insolent amour. Plût à Dieu que je fusse esclave! je sentirais moins durement ma misère.

— Ame de ma vie, dit Acacia, je jure de n'aimer que toi et de ne t'abandonner jamais! Maintenant essuie tes beaux yeux; les pleurs te vont mal. Si l'Anglais vient, je veux qu'il te voie telle que tu es, c'est-à-dire la plus belle et la plus gracieuse vipère de tout le Kentucky. Maintenant ne me reproche plus les présens que je fais à la famille Anderson. Tu vas voir, ingrate, si j'ai songé à toi.

En même temps il sonna.

— Dick, attelle les deux chevaux de pure race narragansett qui sont arrivés tout à l'heure de Louisville.

Julia poussa un cri de surprise et d'admiration à la vue de ces superbes animaux.

— Ceci est à toi, dit son amant. Crois-tu que cela ne vaille pas le collier et la Bible?

Ce présent scella la réconciliation. Au fond, Julia était la meilleure fille du monde; malheureusement elle avait commis une faute grave et fait à son bonheur une brèche qui devait s'agrandir tous les jours : elle s'était donné une rivale. Acacia comprit pour la première fois l'amour naissant qu'il éprouvait pour Lucy Anderson, et qu'il avait appelé jusqu'alors, — même au fond de son cœur, — une tendre amitié. Ses protestations de fidélité étaient sincères, mais devaient-elles l'être toujours?

Le même soir, on fit à haute voix la lecture du *Semi-Weekly Messenger* dans la famille Anderson. John Lewis fut étonné de la réclame d'Acacia.

— Ce Français se moque de moi, dit-il; je n'ai jamais vu le pays des Mongols.

— Ne faites pas le modeste, répondit Jeremiah; Paul sait mieux que vous toutes vos aventures. Ses correspondans du Thibet lui rendent compte de tout. Pourquoi voulez-vous cacher que vous avez fui devant les Mongols? Je sais bien qu'il n'est pas beau de fuir; mais songez qu'ils étaient quatre cents, et qu'à leur vue Achille lui-même eût tourné bride.

— Tout le Kentucky va se moquer de moi! dit l'Anglais. Peut-on parler ainsi d'un ministre du Seigneur!

— Croyez, mon cher monsieur, que notre ami parle de vous très convenablement. Acacia connaît bien ses lecteurs; il entend la réclame comme un *Yankee*.

— Mais, dit l'Anglais, comment s'y prendrait-il pour annoncer un acteur, ou un animal rare et curieux, Jenny Lind, Fanny Elssler, ou l'hippopotame du Nil?

— Tout à fait de la même manière, mon cher monsieur. Croyez-vous qu'il y ait deux sortes de public?

Au même instant Acacia entra.

— Eh bien! dit-il, mon cher John, j'espère que vous êtes content de moi : le *Semi-Weekly Messenger* rend justice à votre mérite. L'annonce a fait merveille, et l'on s'arrache les numéros du journal. Je viens d'ordonner un second tirage. Craig en jaunit de fureur.

— Croiras-tu, dit Jeremiah, qu'il avait l'audace de se plaindre?

— En Angleterre, ajouta sèchement Lewis, on ne met pas la religion en parades.

Le Français se mit à rire.

— Mon cher John, en vérité, vous êtes trop difficile, répondit-il : c'est le style habituel des annonces, et il est bon, puisqu'il réussit.

— Il réussit! Voilà donc le dernier mot de la prudence humaine! s'écria tout à coup Deborah. Insondable mystère de la divine Providence! L'homme impie se glorifie dans sa sagesse, et cette sagesse

n'est qu'un grain de sable que la parole de Dieu, comme un vent impétueux, soulève et transporte dans le désert. Ce qui vous manque, ô hommes qui vous enorgueillissez de votre force brutale, de vos poignets robustes et de vos larges épaules, ce n'est pas le courage, car vous savez quelquefois mépriser la vie; ce n'est pas l'habileté, car vous savez vous enrichir; c'est le sens divin, c'est l'amour, que Dieu a réservé à la femme seule. Tant que la loi sera faite par vous et pour vous, elle sera souple comme un roseau fragile qui plie au moindre souffle.

— ... Si Pergama dextrâ
Defendi possent, dextrâ hac defensa fuissent,

dit gravement John Lewis. Miss Deborah, vous venez de prononcer une parole telle qu'il ne s'en est pas dit une pareille depuis l'Évangile. Oui, ce qui manque à l'homme, « c'est le sens divin, c'est l'amour, que Dieu a réservé à la femme seule. » Si le monde peut être sauvé des fureurs de l'Antechrist, il le sera par le génie et le dévouement d'une femme. N'est-il pas écrit dans la Genèse que le pied de la femme écrasa le serpent? Vous prophétisez, miss Deborah, et l'Esprit divin a parlé par votre bouche.

Il est des complimens de toute sorte. Celui de l'Anglais, où les citations de Virgile et de la Bible se fondaient harmonieusement, alla droit au cœur de la savante Deborah. Elle parut transfigurée par la joie et l'orgueil de trouver un génie digne du sien, d'être enfin comprise et d'avoir un disciple! Elle regarda John Lewis avec des yeux où rayonnait l'amour. La subtilité métaphysique, la sécheresse de cœur, l'aigreur théologique, la passion de commander, la haine des hommes, l'ennui d'un long célibat, tout ce qui rendait Deborah inabordable disparut en un moment. D'un coup de sonde jetée au hasard John Lewis avait fait jaillir la source vive de l'amour, de la modestie, du dévouement, — mais pour lui seul. Le reste du monde était étranger à ce prodige et n'en devait pas profiter.

— John Lewis, dit-elle avec le geste et l'accent d'une reine, je n'ai pas, comme vous le croyez, la force et la sagesse des prophètes, mais j'en ai la sincérité, et vous êtes le seul homme qui m'ait paru monter d'un pas ferme vers les hauteurs presque inaccessibles de l'idéal, vers le sommet du Sinaï entouré d'éclairs.

L'Amérique est peut-être le seul pays du monde où le bon sens le plus pratique puisse s'allier à la plus fabuleuse exaltation d'esprit. Les prophètes de la force de Deborah y sont plus nombreux que la grêle sur les toits dans un jour d'orage, et par momens on croirait que toute la nation prophétise, tant le style de David et d'Isaïe est familier aux *Yankees*. Cependant les assistans furent frappés de stupeur en écoutant la profession de foi de miss Ander-

son, tant il est difficile d'être prophète dans sa famille! Acacia sortit et fut suivi de Jeremiah.

— Est-ce que ta sœur veut fonder une religion nouvelle? demanda le *lingot* à son ami.

— C'est probable. Ce maudit Anglais que tu nous amènes va lui tourner la cervelle. Sous ombre qu'elle est savante, Deborah ne s'occupe plus que de l'interprétation de l'Apocalypse; elle imite la poésie des prophètes et nous enseigne les théories géologiques de je ne sais quel Buckland, docteur orthodoxe très connu entre Oxford et Cambridge. Pendant ce temps, le ménage s'en va à vau-l'eau, et si Lucy n'y prenait garde, la prophétesse oublierait la plupart du temps d'ordonner le dîner de la famille. Les applaudissemens de ton Anglais vont encourager cette maudite manie.

— Très cher, la vie est une vallée de larmes, dit Acacia à son ami. Ce John Lewis, que j'avais pris d'abord pour un homme de sens, n'est qu'un niais vertueux et fanatique. Ma spéculation est manquée. Demain je partirai pour Boston, et je serai bien malheureux si, dans cette terre promise des prédicans, je ne trouve pas un homme capable de me seconder.

— Quoi! tu vas abandonner John Lewis?

— Veux-tu que je me fasse écharper par les Kentuckiens pour l'amour de l'émancipation des femmes et de l'abolition de l'esclavage?

— En vérité, dit Jeremiah, il manquait à ce pauvre homme d'être abolitioniste; mais après une annonce si splendide, comment vas-tu te débarrasser de lui?

— Très simplement. Je vais annoncer dans mon journal qu'il a reçu par le télégraphe l'ordre de retourner au Thibet, et que le grand-lama offre de se convertir avec ses cent quatre-vingt-trois femmes et tout son peuple. Je donnerai à Lewis mille dollars pour qu'il parte sur-le-champ.

— Et s'il résiste, s'il dément ton récit, s'il se laisse gagner par Craig?

— Je le dénoncerai comme abolitioniste, et je lancerai à ses trousses et à celles dudit Craig tous les propriétaires d'esclaves du comté.

— Qu'est-ce que j'entends? dit tout à coup Jeremiah. On annonce le supplément du *Herald of Freedom.*

— Le journal de Craig! ce doit être curieux, dit Acacia. Il acheta un numéro, et lut à son ami l'article suivant :

Surprenante nouvelle!
Monstrueuse tromperie de l'éditeur du Semi-Weekly Messenger!!
Révélations!!!

« Nous regrettons d'avoir à révéler la supercherie monstrueuse

qu'un individu bien connu à Oaksburgh et méprisé de tous les honnêtes gens a osé tenter. On devine que nous voulons parler de M. Acacia, l'éditeur du *Semi-Weekly Messenger*. Ce *gentleman* ou plutôt ce misérable *ruffian*, qui s'est fait en Califórnie la plus honteuse réputation, déshonore aujourd'hui la France, son ancienne patrie, et les États-Unis, sa patrie adoptive, par son audacieuse impiété. Il annonce qu'il a pris à son service un successeur des apôtres, le docteur John Lewis, et que cet émule de saint Pierre et de saint Paul a converti une partie de l'Inde à la vràie religion. Il a compté sur la distance pour empêcher les fidèles de vérifier cet horrible mensonge. Heureusement un de nos amis qui a vu Londres et qui a visité Newgate reconnaît ce Lewis, et se souvient de l'avoir vu enfermé pour cause de bigamie dans cette prison infâme. Il se faisait alors appeler Robertson, et passait pour l'un des plus vils coquins de Londres. C'est un ivrogne et un débauché qui cache les vices les plus honteux sous l'apparence d'une piété profonde. Sa mine est hypocrite et repoussante, son regard faux et louche. Il est le digne compagnon de cet athée qui prête son église à toutes les religions sans croire à aucune, et qui est l'ami des papistes, des Irlandais et des nègres. »

Suivaient six colonnes d'injures. Jeremiah regarda le *lingot* en riant. — Voilà, dit-il, un Anglais bien accommodé. Apôtre d'un côté, ivrogne, bigame et débauché de l'autre. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela?

— La vraisemblance, dit Acacia, se trouve au point d'intersection de tous les mensonges. Lewis est un honnête homme, instruit et entêté, que les Indiens de Bénarès ont noyé dans le Gange sans le corriger de l'envie de convertir ses semblables.

— Vas-tu le laisser entre les griffes de Craig?

— Non, dit Acacia. Je le garde. Nous swedenborgiserons Oaksburgh, ou le diable m'emporte! Désormais plus de trève entre Craig et moi! L'un des deux tuera l'autre, et, si j'en crois mes pressentimens, Craig n'a pas longtemps à vivre. Je vais voir Carlino, et, par lui, ameuter mes dogues d'Irlande. Avant trois jours, tu verras un beau tapage. Adieu.

IV. — NOIRS COMPLOTS.

Thémistocle, en son temps maire d'Athènes et grand homme, voulait qu'on gravât sur sa tombe : *Ci gît l'homme qui a fait le plus de bien à ses amis et le plus de mal à ses ennemis*. Cette maxime, résumé de la politique des Grecs et des Romains, était la règle de conduite d'Isaac Craig. Il haïssait ses ennemis jusqu'à la mort, mais il

servait ses amis pour en être servi à son tour. Sans peur, sans foi, sans scrupules, hypocrite et peut-être dévot (qui sait le singulier mélange d'idées que contient la cervelle d'un *Yankee?*), citant la Bible à tout propos et pratiquant l'usure, ne buvant jamais de vin par tempérance et s'enivrant de whiskey, c'était le vrai citoyen du Connecticut tel que les gens du sud aiment à se le représenter. Bien qu'il fût brave, il n'avait rien du courage aventureux, de la franchise et de la générosité des Kentuckiens; mais il était riche, ce qui par tout pays, et surtout dans les sociétés nouvelles, est une force immense; il prêtait de l'argent sur bonne hypothèque à la moitié des fermiers du comté; il était président de la banque d'Oaksburgh et tenait dans sa dépendance la plupart des marchands de la ville. Enfin, par son journal, il pouvait d'un mot ruiner le crédit financier de ses ennemis, ou les déshonorer. Dans l'ouest, les entreprises sont gigantesques et les ressources très restreintes; une faillite annoncée devient aussitôt certaine; chacun veut être remboursé le même jour. La Banque de France elle-même ne résisterait pas à une pareille épreuve.

Craig, haï de tous, mais puissant par son journal et par son argent, était pour Acacia un ennemi redoutable. Ces deux hommes se partageaient Oaksburgh, et leur rivalité n'y faisait pas moins de bruit qu'à Vérone celle des Montaigus et des Capulets; seulement elle n'était pas aussi poétique. Il y a beaucoup de différence entre des gentilshommes vêtus de soie et de velours qui s'entre-tuent pour l'honneur et le service des dames, en débitant d'un air passionné les plus beaux vers que l'amour ait jamais inspirés à un poète d'outre-Manche, et deux journalistes en paletot qui se jettent, faute d'argumens, leurs écritoires à la tête, et se disputent l'attention et l'argent de cinq ou six mille badauds; mais il faut se contenter de ce que le ciel nous donne, et, puisque le beau soleil du Kentucky éclaire par hasard un puritain du Connecticut, il faut peindre ce triste et désagréable héros.

Plus heureux que son adversaire, Isaac était né Américain et protestant. Jusqu'au jour où les écoles primaires, les journaux, la vapeur, le télégraphe électrique et les coups de canon, — distribués dans une sage mesure aux parties récalcitrantes de l'espèce humaine, — auront cimenté la liberté, l'égalité et la fraternité, on verra des Anglo-Saxons qui haïront des Irlandais qui les exècrent, des ministres protestans déclamer contre l'infâme Babylone où trône le pape, et des prêtres catholiques regretter la vieille inquisition, malheureusement passée de mode. La grande république des États-Unis, jusqu'ici le plus bel exemple de fusion pacifique des races que le le monde ait connu, est encore loin de ce bel idéal entrevu par les

philosophes. Un parti orgueilleux et inhabile, les *know-nothings*, qui s'imagine que la divine Providence a créé l'Amérique du Nord pour lui seul, veut fermer ses portes aux émigrans d'Europe. C'est sur ce parti peu nombreux, mais puissant, que s'appuyait Craig. Il flattait leurs passions pour les faire servir à ses desseins.

Le lendemain du jour où parut l'article du *Herald of Freedom* contre Lewis, Craig, aussi résolu que son rival à vaincre ou à périr, voulut ameuter contre Acacia toutes les passions religieuses. C'était le côté faible du Français. Au Kentucky, comme ailleurs, on ne cherche pas volontiers querelle à un homme qui est riche, généreux, qui a un journal dans sa main, et qui, d'un coup de carabine Minié, tue un perroquet à cinq cents pas. Aussi Paul se faisait respecter de tout le monde; mais les ministres de toutes les sectes, même ceux qui étaient à ses gages, le haïssaient secrètement. Acacia, élevé en France dans ces idées décentes qui sont le partage d'un si grand nombre de Français, était une pierre de scandale pour toutes les communions. En religion comme en amour, on pardonne plus volontiers aux ennemis qu'aux indifférens. Craig le savait, et c'est sur l'hostilité secrète ou déclarée des pasteurs protestans qu'il fondait ses plus grandes espérances. Il alla trouver Toby Benton, le ministre de la secte des méthodistes.

M. Toby Benton, ancien épicier qui n'avait pas fait fortune, cherchait dans le sacerdoce un asile contre les tempêtes du monde et de l'épicerie. Ennuyé de mêler sans succès l'ocre au café pilé et de vendre sous le nom de bougie de la chandelle fumeuse, il s'était jeté dans le sein du Seigneur. Tour à tour morave, anglican ou presbytérien, suivant les gens à qui il avait affaire, il avait rencontré Craig et s'était fait méthodiste. Je ne le blâme pas : les wesleyens valent bien les presbytériens, qui valent bien les anglicans, qui valent bien les puséyistes, lesquels ne sont guère inférieurs aux quakers. Au reste, toujours plein d'un zèle fervent pour la conversion des âmes, M. Benton composait de petits livres religieux qui se vendaient fort bien dans les wagons des chemins de fer du Kentucky parmi d'autres productions moins édifiantes, telles que *l'Art de faire sa cour aux dames*. Les livres de M. Benton se recommandaient par l'austérité de leurs préceptes. Il commentait la Bible avec une pieuse véhémence. Il comparait les catholiques à ces troupeaux de cochons que Jésus-Christ fit noyer dans le lac de Génésareth, et les autres dissidens aux Moabites et aux Ammonites. Ses coreligionnaires n'étaient rien moins que le peuple d'Israël, et lui-même, il était tantôt Moïse gouvernant les enfans de Jacob, tantôt, plus modeste, la nuée lumineuse guidant les tribus dans le désert. Tel qu'il était, avec ses petits livres, les souscriptions des fidèles et quelques

spéculations assez heureuses sur les jambons qu'on envoyait à la Nouvelle-Orléans, M. Benton jouissait d'un revenu de trois mille dollars.

Dès que Craig fut entré, une négresse apporta une pinte de whiskey et une boîte de cigares, et les deux amis, restés seuls, sans plus de complimens, parlèrent de leurs affaires.

— Vous avez lu le *Herald of Freedom?* dit Craig.

— Je l'ai lu. C'est une belle pièce d'éloquence, mais vous avez oublié l'essentiel.

— Vous m'étonnez! Louche, bigame, échappé de Newgate, peut-on rien dire de plus fort? L'Anglais est coulé à fond et entraîne avec lui son protecteur, ce damné Acacia, que l'enfer confonde!

Benton mit ses lunettes et regarda Craig en souriant.

— Suffit-il d'arracher l'ivraie, dit-il, pour faire pousser le froment? Vous savez où est l'ange des ténèbres, et vous en avez averti vos frères. Ignorez-vous quel est l'ange de lumière, ou n'osez-vous le leur montrer? Pêchez-vous par ignorance ou par défaut de courage?

— Bien. Vous voulez que je fasse une réclame en votre faveur. Nous nous entendrons parfaitement. Lewis vous fait concurrence, Acacia me ruine; unissons-nous. Que le prédicateur donne la main au journaliste! Vous avez plus d'intérêt que moi dans l'affaire.

— Moi! Point du tout. Je prêcherai partout ailleurs aussi bien qu'à Oaksburgh. C'est vous qui voulez la mort du Français.

— Pourquoi faire? Tous les jours il arrive qu'on tire au hasard un coup de pistolet, et que, sans y penser, on tue son ennemi. Ai-je besoin de vos sermons pour justifier ce hasard? Cher ami, ne chicanons pas, comme deux avocats qui plaident à l'heure, et convenons de nos faits. Nous sommes trop *Yankees* tous deux pour nous tromper. Si vous êtes du Massachusetts, je suis, moi, du Connecticut; l'un vaut l'autre. Que notre intérêt commun nous serve de lien! Le roi Salomon a dû dire quelque chose d'excellent sur ce sujet. Voulez-vous prêcher seul à Oaksburgh? Réunissez contre Acacia tous vos confrères. Dites-leur, ce qui est vrai, que son dessein est de les chasser tous, que ce swedenborgien n'est qu'un papiste déguisé, un abolitioniste et un impie, qui ose blâmer les décrets de la divine Providence, et affranchir une race que Dieu même a maudite dans la personne de Cham, premier roi d'Afrique. Prêchez, criez, ameutez, faites tout ce qui vous plaira : je vous appuierai et crierai plus fort que vous. Je rendrai compte de vos sermons, je ferai l'éloge de vos livres, et si avant un an la ville d'Oaksburgh reconnaissante ne vous fait pas présent d'un presbytère et de deux cents acres de

bonnes terres du Kentucky, foi de Craig, je suis prêt à vous signer un bon de vingt mille dollars.

— Et quelle est votre part dans l'affaire?

— Fort peu de chose; je suis modeste dans mes désirs. Ne remarquez-vous pas que les affaires d'Oaksburgh sont mal administrées, et que l'ancien maire, qui vient de mourir, était un pauvre homme? La ville possède plus de douze mille acres de terres excellentes, qui sont incultes. Cela nous déshonore aux yeux des étrangers. Un maire sage et habile...

— Achèterait ces terres publiques à vil prix et les revendrait fort cher. Bien, je vous comprends. Comptez sur ma voix et sur toutes celles de mon église. J'espère que vous ne m'oublierez pas dans l'achat des terrains.

— Convenu. Ce n'est pas tout : il faut dès à présent élever autel contre autel, et, s'il se peut, provoquer une émeute contre Acacia et son ami Lewis. Je connais Acacia, il est d'un naturel impatient et prompt, il fera quelque imprudence, on en viendra aux mains, et... Dieu sait ce qui peut arriver dans une bagarre : les balles ne connaissent personne.

— J'espère, dit gravement Benton, que vous ne pensez pas à le tuer?

— Moi! à quoi bon, très cher? J'aime mon prochain comme moi-même. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, mon prochain était tué par quelque maladroit, j'en serais très affligé: mais je ne crois pas que cette crainte doive m'empêcher de travailler à la vigne du Seigneur et de chasser tous les papistes du comté. Un petit mal ne doit jamais empêcher un grand bien.

— Bien dit! Ah! cher ami, vous êtes un de ces braves enfans de Lévi que Moïse envoya massacrer vingt-trois mille Israélites après la construction du veau d'or. Vous avez la foi et les œuvres. Dieu vous récompensera.

— Je l'espère, répondit modestement Craig, et il sortit pour laisser le champ libre à son allié.

— Ténébreux coquin! pensait Benton. Avec quel sang-froid il parle de tuer un homme! Hélas! pourquoi n'ai-je pas fait fortune dans la cannelle et le clou de girofle? Cependant je ne puis pas quitter Oaksburgh. Il faut que je vive après tout: tant pis si d'autres en meurent. Pourquoi vient-on se mettre en travers de mon chemin? Si Acacia est tué, je ne serai pas complice du meurtre; je le désavoue d'avance. Que le sang versé retombe sur la tête du meurtrier!

Après quelques réflexions de cette espèce, Benton ne pensa plus qu'à seconder Craig de tout son pouvoir. De son côté, celui-ci, qui ne comptait pas uniquement sur l'éloquence de son associé et sur

ses intrigues pour venir à bout de son adversaire, prenait ses mesures avec Appleton. On verra bientôt l'effet de leurs complots.

V. — INTRIGUES ÉLECTORALES ET AUTRES.

Acacia faisait des préparatifs tout pareils. Il devinait le projet de son ennemi et guettait ses mouvemens avec le sang-froid et la clairvoyance d'un ancien soldat d'Afrique. S'il avait suivi son inclination, un bon duel aurait en quelques minutes terminé la querelle; mais le duel n'est pas de mode aux États-Unis. Là, comme en Angleterre, on ne viole pas les lois, on les tourne. Vous connaissez la ruse d'Escobar et la manière d'éviter le duel en se promenant dans un champ et en attendant son homme. Escobar était *Yankee*, ou méritait de l'être. Il est interdit de se battre en duel, mais non pas de se défendre à main armée. Deux hommes se rencontrent sur une place publique, et, sans souci des voisins, échangent une douzaine de balles. Le jury manque rarement de déclarer que chacun des deux s'est trouvé dans le cas de légitime défense. Quelquefois les passans se mettent de la partie, et la mêlée devient générale. Acacia s'attendait chaque jour à quelque aventure de ce genre, mais il ne voulait pas la provoquer. Il redoutait la prévention naturelle des indigènes, et surtout des *know-nothing*, contre un citoyen de fraîche date. Sa générosité, sa gaieté, son caractère ouvert et facile, son esprit exempt de préjugés, prompt à se plier aux habitudes de tous, lui faisaient nombre de partisans parmi les Kentuckiens; il avait d'ailleurs un ami chaud et dévoué dans l'intrépide Jeremiah, son ancien associé en Californie. Tout cela ne le rassurait pas encore. Il voulait devenir un chef de parti tout-puissant dans le comté d'Oaksburgh, et ne tuer Craig qu'après avoir pris ses précautions contre les suites naturelles de cette mort. Notre héros, comme on voit, n'avait rien d'idéal, et ne doit servir de modèle à personne. Cependant, avec ses vices et ses vertus, il n'avait guère d'autres ennemis que les pédans ou les satellites de Craig. Je n'ose dire qu'il eût réussi partout comme au Kentucky : les puritains de la Nouvelle-Angleterre l'eussent mis à l'index; mais les gens du sud sont plus indulgens pour des vices dont ils ont eux-mêmes une bonne part. La franchise d'Acacia leur plaisait, et ses mœurs relâchées ne scandalisaient pas leur piété un peu tiède.

Avant tout, dans la lutte qu'il prévoyait, Acacia résolut de s'assurer un allié puissant et propre à la bataille, le bon Carlino Bodini. L'abbé, par métier et par tempérament, n'était pas belliqueux, mais il avait, comme tous les prêtres catholiques, une influence extraor-

dinaire sur les émigrans irlandais. Ces pauvres gens, qui sont d'ailleurs, après les nègres, la race la plus maniable de la création, ont gardé de leur origine celtique une disposition naturelle à la paresse et aux batailles. Sur cent coups de poing ou de couteau, l'Irlande en donne ou reçoit quatre-vingt-dix. Que faire quand on aime à se chauffer au soleil? On boit du whiskey, on se querelle, on se bat, et si l'on est armé, on se tue. Cette population errante et malheureuse, sur qui pèsera longtemps encore, même au-delà de l'Océan, le joug de l'implacable Angleterre, obéit, comme un troupeau de moutons, aux ordres de ses prêtres. Disons tout : sans les prêtres catholiques, la race irlandaise serait exterminée ou avilie depuis longtemps.

Voilà d'où venait la force de l'abbé. Heureux le candidat qui, dans les élections municipales, peut s'assurer le concours des poings irlandais! son élection est certaine. Acacia le savait, et il alla rendre visite à Carlino. L'Italien était ambitieux. L'espoir d'obtenir, par l'influence d'Acacia, une cure, peut-être même une mitre d'évêque, le décida. Il promit le concours de ses Irlandais, et Acacia s'engagea de son côté à tenir à leur disposition pendant huit jours six tonneaux de bière, deux cents jambons et deux barils de whiskey.

En rentrant chez miss Alvarez, Acacia trouva Jeremiah Anderson et Lewis qui l'attendaient. La belle Julia leur tenait compagnie. L'Anglais, plongé dans la douce ivresse de l'amour, répondait à peine aux plaisanteries de Jeremiah. De son côté, Julia, qui était la coquetterie même, prenait plaisir à troubler par ses regards son grave et naïf adorateur. Dès son entrée, Acacia s'en aperçut, et en fut blessé.

— Elle ne m'aime pas, pensa-t-il, et il ne réfléchit pas qu'il n'était plus lui-même l'amant des anciens jours. Cependant il baisa tendrement la main de sa maîtresse et serra celle de ses amis.

— Tout va bien, dit-il, et nous gagnerons la partie.

— Quelle partie? demanda l'Anglais.

— Celle que nous jouons contre Craig. Dans ce pays, tout est matière à élection, à discussion, à bataille. Il ne meurt pas un chat sans que les journaux l'annoncent, et, s'il est mort d'indigestion, expliquent au public le menu de son dernier repas. C'est ce qui rend l'Amérique si amusante, que je conseillerai quelque jour à tous les hypocondriaques d'Europe de venir la visiter. En France, Lyon crève de rage de n'être point Paris; mais Oaksburgh n'envie rien à personne. On s'y prêche, on s'y injurie, on s'y tue comme à New-York; personne n'a le spleen.

— L'Angleterre ne manque ni de journaux, ni d'élections, ni de coups de poing, dit fièrement John Lewis.

— Il vous manque, dit Acacia, cinq ou six races et religions en-

nemies, pour qui tout est champ de bataille. Chez vous, le bâton d'un *policeman* fait fuir plusieurs milliers d'hommes. Ici le *policeman* lui-même a des opinions politiques, et les soutient *unguibus et rostro,* c'est-à-dire à coups de poing et à coups de *revolver*. Vous verrez cela dans trois semaines, quand on élira le nouveau maire. Jeremiah, quel est ton candidat?

— Toi, si tu veux.

— Grand merci. J'ai d'autres affaires. Est-ce que nous laisserons le champ libre à Craig? Mon cher ami, je veux que tu sois maire. Si ce coquin de *Yankee* est nommé, la place ne sera plus tenable.

— Je veux vivre en paix, dit Jeremiah. Dès que je serai maire, on criera sur les toits que je m'enrichis aux dépens du public, que j'emploie l'argent de la ville à réparer ma maison et le chemin qui y mène; si je fais poser des réverbères, on dira que je suis actionnaire de la compagnie des gaz; si je fais macadamiser la ville, que je suis intéressé dans l'entreprise; si j'envoie les *policemen* ramasser les ivrognes dans la rue, on criera contre ma tyrannie et mes prétoriens à un dollar par tête; si je parle en public, on me sifflera, ou, si l'on m'applaudit, le journal de Craig dira que je suis sifflé; si je bois un verre de vin avec des amis, on dira que je scandalise la ville par mon luxe et mes débauches, et si je ne bois que de l'eau, que je m'enivre à domicile. Je serai appelé tous les matins voleur, assassin, suborneur, adultère, ivrogne et Irlandais; deux fois par mois, je serai brûlé en effigie. Mon cher ami, fais maire qui tu voudras : je suis prêt à combattre avec toi; mais pour briguer des fonctions publiques, je ne suis pas si sot.

— As-tu tout dit, Jeremiah? Eh bien! tu seras maire en dépit de toi-même. C'est une lâcheté d'abandonner un ami dans le danger.

— Pourquoi ne t'offres-tu pas toi-même aux suffrages?

— Parce que je suis étranger, et que les *know-nothing*, qui voteraient contre moi en faveur de Craig, te préféreront toujours à un *Yankee*. Si Craig devient maire, toutes mes entreprises s'en vont à vau-l'eau, car le monde est toujours pour le plus fort. Je serai obligé de le tuer comme un chien, en pleine rue, et c'est ce que je veux éviter. Je veux, si je le tue, avoir pour moi les témoins, les jurés et le peuple. Tu prétends vivre en paix! Imprudent! est-ce qu'on vit en paix quand on déplaît au parti dominant? Tu seras obligé ou de servir Craig à genoux, ou de résister seul après m'avoir laissé périr. Le lion vit en paix parce qu'on craint ses dents et ses griffes; mais l'agneau est toujours mangé par les loups ou par les hommes. Sois lion pour ne pas être agneau; ou si tu n'as pas le courage de combattre, sors du Kentucky, tu n'es pas digne de vivre au milieu de cette race généreuse qui a civilisé les Indiens à coups de carabine

et peuplé la grande vallée de la Virginie. Va visiter cette Europe où le soleil se lève, où les peuples engourdis ne demandent à Dieu que le repos et la sécurité; va voir Paris et Londres; tu pourras être un honnête homme et un citoyen paisible, mais tu ne seras jamais un libre et glorieux Kentuckien.

— Que dites-vous d'un si beau discours, miss Alvarez? dit Jeremiah en souriant.

— Je dis que Paul a parlé vaillamment, comme il sait agir, répondit Julia. Si j'étais Kentuckien, je ne céderais pas la place à un *Yankee.*

— Qu'est-ce que la mairie d'Oaksburgh, reprit Acacia, sinon le premier degré de l'échelle? Qui t'empêche de devenir représentant au congrès, chef de parti, président des États-Unis, et de marcher l'égal des rois? Est-ce l'exemple de James Knox Polk, l'ouvrier sellier, qui t'effraie, ou celui de Franklin Pierce, dont on pouvait faire un excellent greffier, et qu'on vient de nommer président?

— Allons, puisque tu le veux, et que miss Alvarez pense qu'on ne doit pas reculer devant un *Yankee,* j'accepte. De ton côté, songe à combattre vaillamment.

— L'abbé Carlino me répond des Irlandais; avec cinq ou six tonnes de *lager-bier,* j'aurai tous les Allemands. Notre ami John se charge de séduire les dames.

— Quel rôle jouent les dames dans les élections? demanda l'Anglais.

— Le rôle principal, comme dans tous les pays du monde. Vos contes les amuseront, vos discours mystiques sur la double nature de l'homme les enlèveront au septième ciel, votre qualité d'Anglais fera le reste. A beau prêcher qui vient de loin... Quant à moi, je battrai la caisse pour tous dans mon journal, et je me charge des rafraîchissemens.

— En vérité, monsieur, dit Lewis, si je n'avais pas charge d'âmes et si je n'avais pas résolu de consacrer à l'abolition de l'esclavage les forces que Dieu m'a données, je quitterais le Kentucky aujourd'hui même.

— Pourquoi cela? dit Acacia. Parce que vous êtes dans la coulisse et que vous voyez la peine que se donnent les machinistes. Croyez-moi, ne faites pas le dégoûté; ce sera une fort belle pièce, et très applaudie le jour où nous la jouerons. Est-ce une comédie ou une tragédie? Le jeune premier épousera-t-il celle qu'il aime, ou le héros sera-t-il assassiné par le traître? Je l'ignore; mais soyez sûr que vous ne vous ennuierez pas. Un jour, si vous retournez à Londres, vous aurez plaisir à raconter vos souvenirs à vos amis. Suivez seulement mon conseil, et, dans l'intérêt de vos doctrines, ne vous hâtez pas

trop de parler de l'affranchissement des nègres. Attendez que le public s'accoutume à vous. Sinon, la pièce pourrait finir dès le premier acte, et le héros, jeté dans un baril de goudron liquide, et emplumé, prêterait à rire aux spectateurs. Au revoir, miss Alvarez. Viens avec moi, Jeremiah. Il est temps de répondre au feu de Craig.

Les deux amis sortirent et laissèrent John Lewis seul avec Julia.

La belle créole était nonchalamment assise, les bras croisés, les yeux à demi fermés. Entre les paupières passait languissamment un regard plus doux que le miel d'Hybla et plus pénétrant que l'acier le mieux trempé. Le bon swedenborgien ne s'était jamais vu à pareille fête. L'Anglaise la plus belle a toujours quelque chose d'original et de heurté où le regard s'arrête et s'accroche : c'est un mélange de raideur puritaine et d'orgueil anglo-saxon qui étonne beaucoup plus qu'il ne séduit. On devine la femme qui est libre avant le mariage et maîtresse impérieuse au logis après la cérémonie nuptiale. Julia, Espagnole, créole et catholique, était la grâce même; malheureusement elle avait aussi toute l'étourderie des nègres à qui la bienfaisante Providence a ôté la prévoyance et le bon sens, pour qu'ils sentissent moins leur misère. Du premier coup d'œil, elle vit que l'Anglais l'aimait, et elle s'amusa de cette passion soudaine. Elle avait aimé déjà, et, comme dit Byron, après le premier amant la femme n'aime plus que l'amour : elle voulut exciter la jalousie d'Acacia, et choisit le pauvre Lewis pour victime de sa coquetterie.

— C'est une glorieuse entreprise que la vôtre, monsieur, dit-elle après un instant de silence. Affranchir une race méprisée et braver les moqueries et la haine des hommes, voilà ce qu'on voit rarement au Kentucky.

— Miss Alvarez, dit-il avec gravité, c'est le devoir de tout bon Anglais de venir au secours des faibles et des opprimés. C'est un Anglais qui inventa la philanthropie. L'Angleterre, disait notre grand Wilberforce, est le palladium de la liberté. Partout où s'étend une main libre et généreuse, cette main est celle d'un Anglais.

Un bâillement étouffé entr'ouvrit légèrement les lèvres de Julia.

— Chose étrange, pensait-elle, qu'un Anglais en tête à tête avec la femme qu'il aime passe le temps à lui vanter l'Angleterre!... J'ai lu, dit-elle tout haut, le *Semi-Weekly Messenger* qui rend compte de vos travaux apostoliques. Vous avez dû courir bien des dangers dans les montagnes du Thibet, et c'est un grand bonheur que la fille du grand-lama ait pris soin de vos jours. Partout les femmes adoucissent ou préviennent les effets de la fureur des hommes.

— Oui, miss Alvarez, quand elles sont belles et bonnes comme vous l'êtes.

La réponse de l'Anglais fut si prompte, qu'il n'eut pas le temps de la réflexion; il en fut surpris et presque effrayé. Sa phrase ne disait pas : Je vous aime, mais le ton et l'accent de la voix le disaient clairement. Il baissa les yeux, maudissant sa témérité. Lewis, très fort en théologie, connaissait peu de chose en amour. Julia rougit un peu, et se remit aisément. Elle aimait Acacia, mais elle aimait encore plus qu'on la trouvât belle, et souffrait trop volontiers qu'on le lui dît. Pardonnez-lui : c'est au pôle et sur les côtes du Groënland qu'on connaît l'amour vrai et désintéressé; les gens du midi ne connaissent que le plaisir.

— Je ne suis ni belle ni bonne, dit Julia; mais je suis sensible aux malheurs de mes frères, qui sont esclaves comme je l'ai été moi-même. Je n'oublie pas que la générosité de M. Acacia m'a seule tirée de la servitude, et qu'il a fait de moi une femme libre, riche et heureuse.

Le nom du *lingot* excita la jalousie de l'Anglais.

— Vous l'aimez beaucoup? dit-il.

— Oui, dit Julia en souriant, je l'aime comme l'ami le plus tendre et le plus dévoué. Je lui dois tout.

— Ah! dit Lewis en soupirant, pourquoi ne me suis-je pas trouvé là quand le barbare Craig vous mit en vente? Je n'aurais laissé à personne le bonheur de vous rendre la liberté; mais je puis encore vous servir.

— Comment? dit Julia étonnée.

— Il a sauvé le corps périssable, je veux à mon tour sauver votre âme immortelle. Miss Alvarez, vous êtes la plus belle des femmes et la meilleure, mais vous êtes plongée dans les ténèbres du papisme. Vous avez la beauté et le parfum du lis qui croît dans la solitude; votre cœur est un temple dont les murailles sont faites de jaspe et de pur diamant taillé par un artiste divin, mais dans ce temple admirable vous offrez des sacrifices aux faux dieux. Vous ignorez la vie spirituelle et ce monde innombrable d'esprits qui nous entourent, qui nous pénètrent de leur substance, qui dirigent à notre insu nos pensées et nos actions. Vous ignorez ces êtres puissans qui comblent l'immense et effrayant intervalle qui nous sépare du Créateur, et toute cette hiérarchie céleste dont Swedenborg seul et quelques-uns de ses disciples bien-aimés ont pu contempler le merveilleux spectacle. Et quelle âme fut jamais plus digne que la vôtre d'un tel bonheur? C'est vous que Salomon voulut désigner dans le Cantique des Cantiques sous la figure de l'aimable fiancée qui cherche son époux, c'est vous...

Ce discours aurait pu durer longtemps, car John Lewis était fort sincère et se sentait entraîné par son éloquence; mais miss Alvarez

jugea à propos d'y mettre un terme. Elle était trop bonne catholique pour entendre parler sans indignation des visions de Swedenborg, et trop femme pour se plaire longtemps à des discours où la métaphysique la plus aiguë se combinait avec l'amour. Tranchons le mot : Lewis l'ennuyait. Elle n'en laissa rien voir, mais elle se hâta de changer de conversation. Lewis s'aperçut enfin qu'elle avait des distractions, et sortit enchanté de son succès. — Elle m'écoute, se disait-il, c'est beaucoup; encore un peu de temps, et je la convertirai. Peut-on refuser son cœur quand on a laissé convaincre son esprit? Qu'elle est belle! Elle est très riche. Je l'épouserai, je l'emmènerai en Angleterre, je serai évêque à mon tour, et je siégerai à la chambre des lords. J'aurai le plaisir de braver le préjugé en mêlant son sang au pur sang saxon, le plus noble de tout l'univers; je l'élèverai jusqu'à moi, et je ferai à la fois ma fortune et son bonheur.

VI. — TEL VA CHERCHER DE LA LAINE QUI REVIENT TONDU.

C'est au milieu de ces rêves dorés que s'endormit le docteur John. Le lendemain, au point du jour, il fut éveillé par un grand bruit de tambours, de trompettes, de grosses caisses, de tam-tams et de clarinettes. Il mit la tête à la fenêtre et vit douze ou quinze cents personnes qui attendaient son réveil. Au premier rang, une vingtaine d'Allemands soufflaient dans des cuivres l'air de *Yankee doodle*. Debout sur les marches de pierre de la maison d'Anderson, Acacia, tenant de la main gauche un papier, et de la droite un bâton levé, semblait un chef d'orchestre qui dirigeait et contenait l'enthousiasme de la foule. Aussitôt que l'Anglais parut, Acacia fit un signe, et les musiciens gardèrent le silence. A un second signe, tous les assistans poussèrent un cri formidable : *hurrah* pour John Lewis! Ce cri fut répété neuf fois, et le docteur salua en mettant la main sur son cœur. Au troisième signe du *lingot*, les hurrahs cessèrent, et Acacia, ôtant son chapeau, prononça d'une voix claire un discours admirable à la louange de John. Les bornes de ce récit ne permettent pas de rapporter en entier ce discours, chef-d'œuvre du genre démonstratif. Voici les dernières paroles : « Sois le bienvenu dans nos murs, noble enfant de la glorieuse Angleterre! Sois le bienvenu, envoyé d'une religion de paix et de miséricorde, apôtre de l'Inde et du Thibet, de la Chine et du Népaul, qui as échappé comme Daniel à la griffe des lions, et comme Abdénago aux flammes de la fournaise. Enfant de la vieille Angleterre, la jeune Amérique te salue! »

Les hurrahs redoublèrent. Au signal d'Acacia, une jeune fille de dix ans monta sur une échelle et présenta au docteur un bouquet de

fleurs de magnolia. Pendant ce temps, John Lewis cherchait une réponse : il était fort embarrassé; le *lingot* ne l'avait pas averti, pour qu'il pût jouer son rôle avec plus de naturel et de simplicité. Dans les pays parlementaires, chacun s'habitue de bonne heure à parler sans préparation. On parle au club, au *meeting,* sur la borne, partout. Le robinet de l'éloquence anglaise et américaine n'est jamais fermé. Malheureusement John n'était qu'à demi habillé : sa cravate était mise de travers, son gilet mal boutonné, sa barbe était longue. On sait combien ces détails influent sur les dispositions des plus grands orateurs. Enfin, au milieu du silence général, le docteur fut forcé de parler. « Messieurs, dit-il avec émotion, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, et je l'accepte, non pour moi, mais pour la grande nation à laquelle j'appartiens et pour la sainte cause à laquelle je suis résolu de donner mon temps et ma vie... »

Il voulait continuer, mais Acacia, craignant qu'il ne s'embourbât dans quelque profession de foi trop explicite, fit signe aux musiciens de jouer *la Marseillaise.* Les instrumens couvrirent la voix de Lewis. La précaution était bonne; les plus courtes harangues sont toujours les meilleures, et, comme dit Sancho Pança, celui qui ne parle pas est le seul qui ne dise pas de bêtises.

La foule se dispersa, et le *lingot* entra dans la maison d'Anderson.

— Ai-je bien fait les choses? dit-il à John Lewis. Je vous ai servi un enthousiasme de première classe. Notez que c'est moi qui fais les frais.

— Quels frais? demanda l'Anglais étonné.

— Parbleu! croyez-vous qu'on réunisse gratuitement douze cents badauds pour donner une sérénade à un inconnu?

— Quoi! payez-vous tous ces gens-là?

— Non; je paie les musiciens et quelques hommes qui donnent le ton, c'est assez. Le reste a suivi, et crie par plaisir et par amour de l'art.

— Je vous remercie, dit l'Anglais; mais vous auriez mieux fait d'attendre mon premier sermon avant de me décerner les honneurs d'une sérénade.

— Vous n'y connaissez rien, cher ami. Il fallait répondre vivement et promptement à l'article de Craig. Ma réponse, la voilà : c'est l'enthousiasme spontané que votre vue excite. Votre discours a été excellent. Je vous ai arrêté à temps; vous alliez gâter vos affaires et les miennes. Un homme de votre mérite doit remercier en trois mots, comme un prince... A propos, savez-vous la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— M. Toby Benton, pasteur méthodiste et ami de Craig, va donner une représentation à notre bénéfice dans ma propre église.

— Plaisantez-vous?

— Jamais. Descendez et lisez l'affiche qui est au coin de la rue.

Le Français disait vrai. Benton, d'accord avec Craig, offrait de prêcher dans l'église même d'Acacia aussitôt après le sermon de Lewis, et de réfuter de point en point le sermon de son rival. En revanche, il demandait que John fût soumis le dimanche suivant à la même épreuve dans le temple de Craig.

— Et vous acceptez le défi? dit l'Anglais.

— Si je l'accepte! des deux pieds et des deux mains! Ma recette va tripler. Tout Oaksburgh y sera, et je vais élever à deux dollars le prix des places. C'est ici, mon cher ami, qu'il faudra vous distinguer. Ce sera pour vous Austerlitz ou Waterloo; point de milieu. Au reste, je serai là pour vous encourager, et au besoin pour vous soutenir avec ma garde irlandaise.

— Vous craignez quelque bataille?

— Je ne crains ni n'espère, j'attends. Je connais la perfidie de Craig. La proposition de Benton cache un piége. Ce coquin d'Appleton, que j'ai chassé, vient d'entrer à son service, et je sais de bonne part qu'ils ont enrôlé une grande partie des méthodistes. Appleton est homme d'exécution; il a vu le feu, il a de l'influence parmi les *know-nothing;* je suis certain qu'il y aura bataille, et j'ai pris mes précautions. J'ai vingt-cinq paires de poings irlandais qui manœuvrent avec une pesanteur et une précision admirables.

— Et vous allez faire du temple un champ de bataille?

— Très cher, on se bat où l'on peut, et non pas où l'on veut. Si j'étais l'agresseur, j'attaquerais l'ennemi en pleine campagne pour ne pas effrayer les femmes et les enfans; mais je suis forcé de me défendre, j'accepte le combat, que je n'ai pas provoqué. Venez voir mon lieutenant Tom Cribb. C'est lui qui commande la brigade des enfans de la verte Érin. Ses cicatrices vous diront ses exploits.

Tout en parlant, Acacia conduisit son ami dans un chantier. Un homme de cinquante ans, grand et gros, à la face rubiconde, aux yeux et aux cheveux noirs, travaillait en chantant un refrain d'Irlande.

— Tom Cribb, dit Acacia, le *gentleman* que tu vois est M. John Lewis, qui doit prêcher dimanche dans Acacia-Hall.

L'Irlandais toisa Lewis des pieds à la tête.

— Monsieur est Anglais, dit-il, et protestant. Cribb se moque de ses sermons.

— Tom, dit sévèrement le *lingot*, as-tu oublié les leçons de l'abbé Bodini? M. Lewis est mon ami, et celui de l'abbé. On ne te

demande pas de l'écouter, mais de l'applaudir et de frapper sur les *know-nothing*.

— Oh! pour frapper, c'est mon fort! Comptez sur moi. Ah! si j'avais encore la force de mes vingt ans!

— Diable! dit Acacia, quel homme étais-tu à vingt ans? Aujourd'hui tu assommerais un bœuf à coups de poing!

— Le poignet est pesant comme un marteau, mais les jambes sont faibles après boire.

— Pauvre garçon! A dimanche.

— Qu'est-ce que cette bête brute d'Irlande? dit l'Anglais quand il fut sorti du chantier avec Acacia.

— Ce n'est pas une bête brute, dit le *lingot*, c'est un ouvrier robuste et vaillant, qui aime trop à boire, et qui hait les protestans et les Anglais. S'il avait su lire et écrire, ce serait un des hommes les plus distingués de ce pays; mais les instincts animaux ont pris aujourd'hui l'empire. Ses enfans, élevés dans les écoles du Kentucky, n'ont rien de l'insouciance et de la brutalité de leur père.

— La race irlandaise est incorrigible, dit l'Anglais. On ne fera jamais d'un Irlandais un citoyen utile et paisible.

— John, mon pauvre ami, vous êtes Anglais des pieds à la tête. Vous vous étonnez que l'homme qui reçoit un coup de bâton rende un coup de couteau. Allez préparer votre sermon, vieil enfant du comté de Kent. Vous n'êtes bon qu'à prêcher.

Trois jours après, tous les citoyens d'Oaksburgh et tous les riches fermiers du comté se pressaient devant la porte d'Acacia-Hall. Au-dessus du temple flottait le drapeau étoilé des États-Unis. En tête du bataillon serré des méthodistes marchait le gigantesque Appleton. Tous s'avancèrent en rang, d'un pas ferme et régulier comme celui d'une compagnie de milice. Ils ne portaient point d'armes apparentes à cause du respect dû au temple, mais on voyait qu'ils attendaient impatiemment la bataille. Derrière eux venait Craig, étroitement boutonné dans son habit. Il jeta sur Acacia un regard plein de haine et de défi; la figure du *lingot* n'exprimait qu'une bonhomie placide et une parfaite sérénité. En face des méthodistes et du côté opposé à la chaire s'assit le vaillant Tom Cribb avec la brigade irlandaise. A quelque distance étaient Deborah et les autres femmes. Lucy était assise à l'écart devant un orgue-harmonium que le *lingot* avait acheté à Louisville, et qui portait, suivant l'usage, la marque de Paris, bien qu'il eût été fabriqué à Londres. C'est ainsi que les deux Amériques achètent, sous le nom des chefs-d'œuvre de l'art parisien, la pacotille des manufactures anglaises.

Au fond de l'église, et couverte d'un long voile, s'assit Julia. La belle Espagnole avait voulu venir malgré les conseils de son amant

et de l'abbé Carlino. L'un craignait quelque accident pour sa maîtresse pendant la bagarre qu'il prévoyait; l'autre craignait pour la foi de sa pénitente. S'il avait permis que Tom Cribb et ses amis parussent au temple, c'est qu'il connaissait l'invincible horreur de tout bon Irlandais pour la religion des Anglais; d'ailleurs, sans ajouter foi entièrement aux promesses d'Acacia, il entrevoyait avec plaisir la perspective de l'évêché. Enfin il ne s'agissait, après tout, que de rosser les hérétiques. Une foule indifférente et curieuse remplissait le reste du temple. Près du *lingot* et de Tom Cribb se tenait Jeremiah, prêt à tout, et particulièrement à assommer Craig; mais il ne devait combattre qu'à la dernière extrémité.

Dès que tout le monde fut assis, les Allemands jouèrent une symphonie religieuse. Lewis monta en chaire, et commença le service divin. On chanta le psaume : *Bless God, my soul; thou Lord above,* et l'Anglais se leva pour parler. L'espoir, la crainte ou la haine étaient au fond de tous les cœurs. Un silence profond s'établit dans ce temple, où plusieurs milliers d'hommes étaient réunis.

Lewis, d'une voix pleine et sonore, annonça le sujet de son discours : *le Christ sauveur et civilisateur du monde.* Il prit pour texte ces paroles de l'Évangile : *Allez et enseignez toutes les nations.* Il déclara d'abord que les philosophes les plus illustres de l'antiquité n'avaient pu, par leurs propres forces, atteindre à la lumière divine; il fit en peu de mots l'analyse de leurs contradictions et de leurs erreurs sur les questions les plus importantes, sur la nature et l'existence de Dieu, sur la nature de l'homme et sur la vie future; il ajouta qu'on devait surtout attribuer à l'absence de la révélation, confinée en ce temps-là dans un coin ignoré de l'univers, toute la barbarie des lois païennes, l'ignorance du droit des gens, et le honteux esclavage d'une grande partie du genre humain.

Au mot d'esclavage, tous les assistans furent émus, et Craig sourit : il espérait que l'Anglais s'enfoncerait étourdiment dans quelque dissertation abolitioniste, et mettrait le pied dans ce piége-à-loup dont il ne connaissait pas la profondeur; mais ses espérances furent trompées. D'un regard sévère, Acacia avertit le révérend qu'il se fourvoyait, et Lewis tourna bride sur-le-champ. Il fit entendre que ses paroles s'appliquaient seulement aux esclaves de l'antiquité, qui étaient du même sang, de la même couleur et de la même religion que leurs maîtres. Après avoir prouvé la nécessité d'une révélation, il déclara que l'Évangile était cette parole divine qui devait sauver et régénérer l'humanité. Il montra la nécessité d'interpréter la Bible avec la raison, et les progrès que la race anglo-saxonne avait faits depuis trois siècles dans cette interprétation. Il ajouta qu'elle seule, et quelques autres portions privilégiées de l'Europe, telles que Ge-

nève, la Hollande et la Prusse, étaient en possession de la vérité; que les dissidences nombreuses qu'on reprochait aux protestans attestaient seulement l'étendue et la profondeur de cette révélation divine qui pouvait suffire à tant d'interprétations différentes et également raisonnables; que ces interprétations étaient le meilleur témoignage du zèle aussi ardent qu'éclairé de l'Angleterre et des États-Unis pour la recherche de la vérité. Il dit que la divine Providence avait confié aux races germaniques, comme un dépôt sacré, la foi chrétienne, et qu'elles devaient reconnaître ce bienfait en la répandant par toute la terre; que l'Angleterre et la grande république américaine avaient rempli leur devoir, et qu'elles auraient, au jour du jugement, la part de l'ouvrier laborieux qui a vaillamment terminé sa tâche. Cependant il manquait encore quelque chose à leur gloire. Le christianisme n'est pas une doctrine immobile, qui regarde en silence les générations descendre dans l'abîme de la mort : c'est un soleil lointain dont on distingue tous les jours davantage la forme, le volume et la splendeur. La raison humaine est le télescope divin qui se perfectionne tous les jours et permet aux hommes de voir plus clairement leur origine et leur destinée. Saint Augustin alla plus loin que saint Jean, et Swedenborg plus loin que saint Jean et saint Augustin, ses maîtres et ses prédécesseurs. Il a retrouvé sans miracle, et avec les seules forces de sa raison, ce monde sublime des esprits que saint Jean n'avait vu qu'en extase. Saint Jean fut le disciple favorisé de Jésus; mais Swedenborg est un voyant à qui Dieu a permis de percer les mystères de l'infini.

Ainsi parla pendant trois heures le docteur John, gravement, savamment et longuement, à la mode anglaise. On s'étonnera moins de la patience de ses auditeurs, si l'on veut bien se souvenir qu'au congrès de Washington un homme s'empare quelquefois de la tribune le lundi, et ne l'abandonne à ses adversaires que le jeudi ou le vendredi. Il n'y eut ni bâillement, ni toux, ni remuement de chaises, ni conversation à voix basse, ni sommeil, dans cette assemblée de trois mille personnes. Oyez ceci, orateurs de France, et obtenez un pareil triomphe si vous pouvez!

Ce fut réellement un triomphe. On n'applaudit pas, le lieu le défendait, mais toutes les figures, sauf celles du sombre Craig et du rébarbatif Appleton, exprimaient une satisfaction sans mélange. Acacia seul fut tenté de bâiller, mais il se contint pour ne pas donner le mauvais exemple. Lewis plut aux dames et surtout aux filles à marier. Sa belle taille, sa gravité, l'évêché de Calcutta qu'il avait refusé, mais qu'on pouvait le forcer d'accepter, sa qualité de célibataire et ses aventures extraordinaires, attestées par le véridique Acacia, lui donnèrent tous les cœurs, — excepté les plus précieux

de tous, ceux de Lucy Anderson et de la belle Julia. Deborah versait des larmes de joie et d'orgueil. — Quelle intelligence! pensait-elle, quelle hauteur de pensée, quelle grandeur d'âme! quelle simplicité naïve! quel touchant assemblage des qualités qui font l'apôtre et l'époux adoré!

Pendant ce temps, Craig était mal à son aise. Le discours de Lewis, plein de gravité, de science et d'ennui, était un vrai chef-d'œuvre où le critique le plus malveillant n'eût su mordre. Cependant il cherchait une querelle. Appleton l'interrogea du regard; il baissa les yeux pour ne pas répondre à ses questions. Heureusement le fidèle Benton lui restait.

M. Toby Benton, colérique et bilieux comme son associé, était dans une grande perplexité. Ce n'est pas une petite affaire que de haranguer des gens qui viennent d'être harangués durant trois heures. Cependant il monta en chaire avec un front assuré et annonça le sujet de son discours : *Point de connivence avec l'iniquité!* Dans un exorde acerbe et qui commença à troubler l'assemblée, il s'éleva contre ces novateurs qui cherchaient à raffiner la religion, à la volatiliser dans leurs alambics; il dénonça Swedenborg et ses disciples comme des imposteurs et des prêtres de Baal. Tout ce discours fut extrêmement violent et blessant pour Lewis. Benton et Craig l'avaient concerté d'avance, afin de pousser leurs adversaires aux voies de fait, et d'accuser ensuite l'Anglais du scandale. Acacia et ses amis ne laissèrent voir aucune émotion, mais ils sentaient que la foudre allait éclater, et ils se tenaient prêts. Les dernières paroles de Toby donnèrent le signal de la bataille.

— Les swedenborgiens, dit en terminant le prédicateur, sont des chevaux, les papistes sont des chiens...

— Et toi, dit Tom Cribb en se levant, tu es un âne!

Ce mot, que personne n'avait prévu, causa dans le temple une confusion inexprimable. Les cris, les rires, les murmures, les insultes, s'élevèrent de toutes parts. Toby Benton, plein de rage, descendit de la chaire les poings fermés et serrant les dents. Il marcha sur l'Irlandais et lui asséna un coup furieux dans la figure. Tom Cribb, le nez meurtri, riposta par un autre coup de poing qui fit tomber le pauvre Toby sur les genoux de Craig. Ce dernier se leva à son tour et cria à Appleton : — En avant, enfans du vrai Dieu!

A ce signal, le puissant Appleton s'avança en face de l'indomptable Cribb, et l'on vit commencer la plus furieuse boxe qu'on puisse imaginer. Solides comme deux arches de pont, les deux adversaires avaient la force, la fureur et l'aspect de deux taureaux sauvages. Le pied gauche en avant, le haut du corps rejeté en arrière, les yeux étincelans, ces deux champions s'attaquèrent avec un courage égal.

On entendait leurs poings retomber en cadence sur leurs poitrines avec la pesanteur et le bruit des marteaux sur les enclumes. Plus habile à frapper qu'à parer, Tom Cribb cassa d'un coup deux dents à son adversaire. Appleton, sans perdre courage, le frappa au creux de la poitrine et lui fit cracher un sang noir. Cribb en fut ébranlé, et son ennemi, profitant de son hésitation, redoubla le coup; mais l'Irlandais, ramassant toutes ses forces, termina le combat d'un coup de tête dans le ventre. Appleton alla rouler sous les chaises des assistans.

Après cet exploit, la mêlée devint générale. Les femmes et les enfans fuyaient hors de l'église en poussant des cris affreux. Les hommes qui n'étaient pas mêlés à la querelle suivirent cet exemple plus lentement, et les Irlandais de Cribb, restés seuls en présence des méthodistes d'Appleton, firent des prodiges de valeur. Moins nombreux que leurs adversaires, mais encouragés par le succès et l'exemple de leur chef, ils s'avançaient vers le fond du temple, balayant tout devant eux. Rangés sur quatre rangs de six hommes de front, ils avaient le poids et la puissance irrésistible de la phalange macédonienne. A côté d'eux marchait en serre-file, la tête haute, le terrible Tom Cribb, qu'aucun méthodiste n'osait aborder après la défaite d'Appleton. Acacia, immobile à sa place, dirigeait l'action sans y prendre part, comme Napoléon suivait avec sa lunette les mouvemens des Russes et des Autrichiens à Austerlitz. Craig, avec le même sang-froid, faisait sa retraite en évitant soigneusement le combat et les combattans. Chacun d'eux sentait que le moment n'était pas venu de se lancer dans la mêlée. Un bon général ne doit s'exposer à être tué que dans les occasions extraordinaires.

En quelques instans, le temple se trouva vide, et le combat devint sanglant. Je ne parle pas des nez meurtris, des yeux pochés, des poings foulés, et des autres résultats habituels de la boxe. Quelque chose de plus grave se préparait. Un Irlandais, qui avait la lèvre fendue, tira de sa poche un *revolver* et fit feu sur son ennemi. Celui-ci riposta aussitôt avec un pistolet, et de toutes parts on entendit siffler les balles. A ce bruit, Acacia, qui était resté jusqu'alors dans le temple, se hâta de sortir et courut sur le champ de bataille. C'était une grande pelouse verte, plantée de chênes énormes, qui s'étendait depuis l'église jusqu'à un précipice à pic au bas duquel coulait le Kentucky. De l'autre côté de la rivière étaient d'immenses prairies, entrecoupées de forêts, qui se prolongeaient jusqu'au pied des monts Cumberland. Chacun des deux partis s'efforçait de pousser l'autre dans le précipice. Cependant ni les uns ni les autres n'avaient obtenu de succès décisif. Dès les premiers coups de pistolet, chaque

combattant se hâtait de tirer et se couvrait du tronc d'un chêne pour échapper au feu de l'ennemi. Acacia, voyant que cette lutte ne décidait rien, s'élança le premier et mena les Irlandais à la charge. Tous le suivirent. Sans s'inquiéter des balles qui tombaient autour de lui comme la grêle, il marcha hardiment sur un gros de méthodistes qui faisaient feu au hasard. Ces coups, mal dirigés, ne le touchèrent pas.

— En avant! cria-t-il à ses hommes, et, sans perdre de temps à tirer, il rallia les Irlandais autour de lui et poussa l'ennemi jusqu'au bord du précipice. Là, toutes les armes étant déchargées, la lutte recommença avec plus de fureur à coups de poing et à coups de crosse de pistolet. Enfin les méthodistes, poussés à bout et découragés par l'absence de leurs chefs, demandèrent une trève. Acacia, qui craignait de se rendre odieux en poussant plus loin sa victoire, les renvoya chez eux.

Ainsi finit la bataille. Le *lingot,* partout vainqueur, se hâta de proclamer son triomphe. Il n'y eut pas de morts, mais dix ou douze blessés furent portés dans leurs maisons. Ceux d'Acacia reçurent chacun cinquante dollars, outre deux gallons de whiskey et trois jambons. Tom Cribb, le vainqueur d'Appleton, reçut des félicitations particulières et cent dollars pour la formation des Irlandais en phalange, si heureusement renouvelée des Grecs, comme disait Acacia.

— C'est payer bien cher, dit le docteur John, la tête sans cervelle d'un Irlandais!

— Mon cher monsieur, répondit le *lingot,* il est vrai que je pourrais m'en tirer à meilleur compte; mais à ce prix je suis sûr de son inviolable dévouement. Craig, qui est un ladre, ne voudra jamais surenchérir, et, croyez-moi, nous ne sommes pas encore au dénoûment de la tragédie. Ce coquin de *Yankee* nous jouera de mauvais tours jusqu'à ce que je lui torde le cou; malheureusement il est trop habile pour m'en fournir l'occasion. Ce matin, il s'est fort ménagé, bien qu'il se rongeât les ongles de fureur en voyant faiblir ses hommes. Il attend sans doute une occasion plus importante. Tenons-nous sur nos gardes, et ne méprisons personne, même les enfans de la verte Érin, qui vous valent bien, à leur jugement et au mien : ceci soit dit sans vous offenser, cher John.

ALFRED ASSOLLANT.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LE THÉATRE

EN ALLEMAGNE

FRÉDÉRIC HALM ET LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE CONTEMPORAINE.

I. *Der Fechter von Ravenna*, von Friedrich Halm; Vienne 1857. — II. *Narciss*, von Brachvogel; Leipzig 1857. — III. *Klytaemnestra*, von E. Tempeltey; Berlin 1857. — IV. *Lorber und Myrte, historisches Charakterbild*, von Karl Gutzkow; Leipzig 1857.

L'Allemagne est toujours à la recherche d'un poète dramatique. On écrirait un curieux chapitre de l'histoire littéraire de notre âge, si on rassemblait toutes les théories que la critique allemande a proposées depuis cinquante ans pour la régénération du théâtre. Lorsque Schiller mourut, en 1805, avant d'avoir atteint au sommet de son art et de son génie, Goethe, qui lui survécut pendant plus d'un quart de siècle, avait déjà renoncé à la scène. De 1805 à 1832, le fougueux auteur de *Goetz de Berlichingen*, le classique poète d'*Iphigénie* et de *Torquato Tasso*, n'a plus composé d'autre drame que la seconde partie de son *Faust*, immense opéra métaphysique et esthétique où toutes les études qui se partageaient la pensée du maître prennent un corps, une figure, et se déroulent, aux signes de son archet, en rondes extravagantes ou en chœurs majestueux. Il semblait que la période de la poésie dramatique fût définitivement close au-delà du Rhin. Schiller et Goethe avaient parcouru tous les degrés, épuisé toutes les formes du théâtre, et ces formes si diverses, mystères du moyen âge et chroniques shakspeariennes, drames classiques, drames romantiques, tout cela était allé aboutir à cet étrange opéra de *Faust*, composition vraiment allemande et résumé d'une époque entière. Or, si le *Faust* de Goethe était le résultat le plus

original des travaux dramatiques de l'Allemagne, la période du drame était finie, car le *Faust* était conçu en dehors des lois du théâtre, et ne pouvait devenir un modèle. En cherchant la poésie dramatique, l'Allemagne avait rencontré toute autre chose. Il fallait donc s'y résigner : la littérature dramatique ne s'implanterait jamais en Allemagne. C'était, je crois, l'opinion secrète de Goethe, c'était celle d'un grand nombre d'esprits d'élite. Déjà Lessing avait porté un jugement semblable par des motifs tout différens. On sait la plainte amère qui lui échappe dans la *Dramaturgie de Hambourg;* il termine par un cri de découragement un livre où il s'est efforcé de réveiller chez ses compatriotes le sens de la poésie dramatique. — Oh ! la folle entreprise ! ce sont à peu près ses paroles. Vouloir donner aux Allemands un théâtre national quand les Allemands ne sont pas une nation ! — Ainsi, d'un côté, l'absence d'unité politique, l'absence d'un grand centre où le caractère national aurait pu se faire jour; de l'autre, l'expérience d'un poète comme l'auteur d'*Egmont,* l'exemple d'un maître qui, malgré tous les dons du génie, n'avait réussi en fin de compte qu'à transporter le drame dans le domaine des abstractions idéales, tout cela montrait que le génie allemand, si riche d'inspirations épiques et lyriques, si manifestement élu pour les plus hautes spéculations de l'esprit, était impuissant à se créer un théâtre. Schiller n'était qu'une glorieuse exception à cette loi. Pour susciter une littérature dramatique vraiment nationale, un grand poète ne suffit pas, il faut un public. Il y a un public en Allemagne pour la poésie pure, pour la philosophie; il n'y en a pas pour le théâtre : le morcellement de la patrie s'y oppose. Par une inspiration tout individuelle, Schiller a créé des chefs-d'œuvre; il n'a pas formé d'école, et n'aura pas de successeurs.

Au moment où certains critiques fermaient ainsi la carrière, des écoles nouvelles la rouvraient à grand bruit. Ce furent d'abord les romantiques. Ces brillans esprits, Tieck, Novalis, Frédéric et Guillaume Schlegel, ne pardonnaient pas à Goethe et à Schiller d'avoir préféré à l'inspiration du moyen âge l'idéal de l'antique beauté. Goethe, après *Goetz de Berlichingen,* avait écrit *Iphigénie;* Schiller, après *Fiesque* et *Don Carlos,* avait conçu *la Fiancée de Messine :* n'était-ce pas engager le génie allemand dans une direction fausse? L'exemple de Schiller et de Goethe n'avait donc à leurs yeux qu'une autorité fort contestable. Ils prétendirent créer un théâtre plus conforme à l'esprit germanique, et leurs programmes annoncèrent en effet qu'ils seraient fidèles avant toute chose aux traditions de la patrie. On sait les ardentes paroles que Guillaume Schlegel adresse aux poètes en terminant ses leçons sur la littérature dramatique. « L'histoire est la terre vraiment féconde : c'est là que des émules

des Goethe et des Schiller trouveraient de glorieuses palmes à cueillir; mais il faut que notre tragédie historique soit nationale, et nationale pour l'Allemagne tout entière... Il faut aussi qu'elle soit historique avec vérité, qu'elle soit tirée des profondeurs de la science, et qu'en dissipant l'épaisse vapeur de nos pensées habituelles, elle nous fasse respirer l'air salubre de l'antiquité. Et quels magnifiques tableaux n'offre pas notre histoire! Dans un immense éloignement, les guerres avec les Romains, puis la fondation de notre empire, puis le siècle brillant et chevaleresque des Hohenstaufen, puis les règnes d'une importance politique plus générale sous la dynastie des Habsbourg! Que de héros! que de grands souverains! quel champ pour un poète qui saurait, comme Shakspeare, saisir le côté poétique des événemens, et unirait les vives couleurs, la touche nette et solide que donne l'étude de la réalité, avec les pensées universelles et le généreux enthousiasme qu'inspirent les augustes intérêts du genre humain! » Le programme était trop beau, on l'oublia bien vite. Ces augustes intérêts du genre humain, ces vivantes couleurs de la réalité furent précisément ce qui préoccupa le moins les romantiques. Esprits ingénieux, fantasques, amis des mystiques subtilités, au lieu de labourer ce fertile terrain de l'histoire, ils allaient errer au clair de lune dans les vagues domaines de la légende. Ils eurent pourtant des poètes habiles : Zacharias Werner, Louis Tieck, Henri de Kleist, ne sont pas des écrivains à dédaigner. Ce dernier surtout, l'auteur du *Prince de Hombourg* et de *Catherine de Heilbronn,* a eu des éclairs de génie; pourquoi faut-il qu'avec une inspiration si mâle il n'ait jamais connu la sérénité? Il y a chez lui un certain tour d'imagination qui tient de près au délire; le plus vigoureux des poètes romantiques se présente à nous, dans sa vie et dans ses œuvres, comme une douloureuse énigme. De tels hommes n'étaient pas nés, on le comprend, pour constituer la scène allemande. Guillaume Schlegel appelait une poésie dramatique qui pût enthousiasmer l'Allemagne entière; ses disciples en étaient venus à ne plus écrire que pour les raffinés et les rêveurs.

On vit alors une troisième tentative. Un généreux poète, Charles Immermann, voulut absolument ramener la poésie dramatique au sentiment de la réalité. La tâche n'était pas facile. Pendant que les écrivains suivaient leur fantaisie et méconnaissaient toutes les conditions de la scène, les directeurs, les intendans de théâtres, qui avaient besoin de chefs-d'œuvre plus intelligibles, s'adressaient aux fournisseurs ordinaires du public. Kotzebue, Raupach, écrivains sans art, poètes sans poésie, mais constructeurs assez habiles de drames et de comédies, inondaient l'Allemagne de leurs insipides productions. Peu à peu les esprits cultivés renoncèrent à suivre le

théâtre, et, comme Schiller et Goethe n'avaient plus l'attrait de la nouveauté pour le public inférieur, il arriva que les manœuvres dramatiques restèrent les maîtres du champ de bataille. C'est alors que Charles Immermann entreprit de réconcilier la société d'élite avec les représentations de la scène. Il était poète, il se fit directeur de spectacle. Un peintre habile, M. Schadow, un compositeur éminent, M. Mendelssohn-Bartholdy, et un jeune poète qui promettait alors plus qu'il n'a tenu, M. Frédéric d'Uechtriz, s'associèrent ardemment à son œuvre. Cette brillante colonie d'artistes était établie à Dusseldorf. Tandis qu'à Berlin, à Vienne, à Dresde, à Munich, on ne connaissait que le répertoire de Kotzebue ou les drames bourgeois de l'honnête Iffland, Immermann faisait de la scène de Dusseldorf ce qu'avait été la scène de Weimar sous la direction de Goethe. Il déploya même une activité que ne connut jamais l'auteur de *Faust*. Si dévoué qu'il fût au succès des drames de Schiller, et bien que son rôle comme intendant du théâtre de Weimar soit certainement un de ses titres de gloire, Goethe est toujours quelque peu un homme de cour, le maître des cérémonies d'une Athènes officielle et princière; la scène qu'il dirige est un temple des Muses, et l'on y songe plus aux exquises jouissances des initiés qu'à l'enseignement de la foule. Immermann donnait des leçons aux acteurs, et par les acteurs au public. Aucun détail ne l'effrayait. Il expliquait lui-même la pièce à ceux qui devaient l'interpréter, il en marquait avec force la pensée générale, et ne permettait pas qu'un acteur, dans la composition de son rôle, altérât l'harmonie de l'ensemble. Cette troupe formée par ses soins n'a pas eu d'artistes de génie comme les Fleck, les Schroeder, les Louis Devrient, mais elle a eu plus que nulle autre le sentiment de l'unité, le dévouement à l'œuvre commune. Le poète avait su inspirer à ses collaborateurs le plus vif amour de l'art.

On a sur la tentative d'Immermann des témoignages pleins d'intérêt. Je ne parle pas seulement des *Mémoires* du poète; qu'on lise sa biographie par M. Adolphe Stahr, qu'on lise les deux volumes de M. Frédéric d'Uechtriz intitulés *l'Art et les Artistes à Dusseldorf*, et le curieux écrit du poète Christian Grabbe sur le même sujet : on verra qu'il y eut là un épisode peut-être unique dans l'histoire littéraire. L'étonnement et la sympathie redoublent si l'on songe que cette entreprise théâtrale se produisait dans une ville secondaire, que le public, nécessairement restreint, ne pouvait se renouveler, et qu'une même pièce ne devait pas être jouée plus de deux ou trois fois. Immermann était toujours sur la brèche, et le zèle des acteurs ne se ralentit pas un instant. Outre les principales œuvres de Goethe et de Schiller, ils représentèrent presque tout Shakspeare et un grand nombre des drames de Calderon. Des productions plus mo-

dernes, quelques pièces de Tieck, d'Henri de Kleist, les meilleurs ouvrages d'Immermann, entre autres la trilogie intitulée *Alexis*, complétaient le répertoire. Malgré tant de talens et d'efforts, la tentative dramatique de Dusseldorf était condamnée d'avance. On a dit que le mal des états allemands était *le mal de la petitesse et de la dislocation;* cela est surtout vrai du théâtre. Que pouvaient être, dans ce coin de l'Allemagne, les succès d'Immermann et de sa troupe? Rien de plus que des succès académiques. La partie la plus vivante de ce public auquel s'adressait le poète, c'étaient les maîtres et les élèves de l'école de peinture, public d'élite, mais trop spécial. Immermann, pour atteindre son but, aurait dû se placer au milieu d'un grand centre. Aussi qu'arriva-t-il? L'homme qui s'était flatté de créer des relations fécondes entre le théâtre et le peuple ne réussit qu'à faire de la scène de Dusseldorf une espèce de musée poétique, une sorte d'exposition universelle où les œuvres les plus intéressantes de la littérature dramatique en Angleterre, en Espagne, en France même, étaient ingénieusement étudiées. Quant au théâtre spécialement national, il n'en était plus question. Ce poétique musée était un objet de luxe, cette exposition universelle ne pouvait se prolonger. Dans la situation défavorable où s'était placé Immermann, on est surpris que cette œuvre se soit encore maintenue si longtemps. Cela dura trois années; l'entreprise d'Immermann avait commencé avec l'hiver de 1834; le 1er avril 1837, il fit réciter sur la scène de touchans et poétiques adieux à son public. Les ressources de la ville, les sympathies d'une société d'élite, l'activité d'Immermann et le zèle de ses associés n'avaient pu triompher de l'indifférence de la foule.

Après l'insuccès de ces tentatives, on vit se produire une singulière confusion dans la littérature dramatique. Ici un homme de talent, M. Julius Mosen, essayait une sorte d'éclectisme où les classiques inspirations de Goethe devaient s'unir au romantisme de Schlegel; c'était du moins ce qu'il annonçait dans maintes préfaces, quoiqu'on ne voie pas très clairement de quelle façon ses estimables drames historiques se rattachent à cette théorie. Ce qu'il y a de plus clair dans les programmes littéraires de M. Julius Mosen, c'est qu'il imposait au théâtre, pour condition première, la nécessité de répondre aux idées et aux préoccupations du présent : « Où est le poète du présent? semblait dire M. Mosen; qu'il paraisse enfin! C'est lui qui relèvera la scène allemande. » Les admirateurs de M. Mosen, entre autres M. Adolphe Stahr dans sa *Dramaturgie d'Oldenbourg,* n'hésitaient pas à dire que ce rôle lui était réservé. M. Mosen ne parvint cependant qu'à faire estimer un talent sérieux, des intentions élevées, quelques ouvrages assez fortement conçus;

la littérature dramatique compta un écrivain de plus, le théâtre proprement dit resta ce qu'il était. Une école nouvelle, *la Jeune-Allemagne*, ayant fait son avénement vers cette époque, s'empressa naturellement de fournir à son pays ce poète du présent qu'on cherchait de tous côtés. M. Mosen n'avait pas réussi, M. Gutzkow tenta l'aventure. M. Gutzkow possède plusieurs des qualités qui font le poète dramatique; il a surtout de la verve, de l'audace, et il ne craint pas de livrer bataille au public. Ce qui lui manque, c'est le sentiment de ce qui intéresse l'humanité, l'étude sérieuse des passions et l'art de les reproduire avec force. L'auteur d'*Ella Rose* et d'*Une Feuille blanche* recherche les singularités psychologiques, et néglige les grandes affections de l'âme humaine. Ces situations bizarres, ces sentimens d'exception qui peuvent fournir au roman des analyses curieuses sont parfaitement déplacés au théâtre. Quand M. Gutzkow a su être simple, dans son drame d'*Uriel Acosta* par exemple, le succès ne lui a pas fait défaut. Malheureusement ces bonnes fortunes de l'inspiration ne se sont pas souvent renouvelées chez lui, la recherche de la bizarrerie a pris le dessus, et malgré son activité, malgré son ardeur à réveiller la foule, malgré tous les efforts qu'il a faits pour remplir de son nom et de ses œuvres tous les théâtres de son pays, M. Gutzkow n'excite plus aujourd'hui qu'une attention indifférente.

Décidément *le poète du présent* ne se révélait pas, on espéra le remplacer par *le poète de l'avenir*. Des critiques enthousiastes, M. Roetscher, M. Vischer, construisaient *a priori* la poétique de ce drame futur, que Schiller lui-même, disait-on, n'avait pas soupçonné. Aussitôt les poètes de l'avenir foisonnèrent dans la littérature allemande. Ce fut d'abord une femme, Mme Élise Schmidt, auteur d'un mystère philosophique dont les extravagances étaient rachetées, à ce qu'il paraît, par des intentions où M. Roetscher reconnaissait l'influence de ses théories. Ce fut ensuite M. Griepenkerl, qui transfigurait dans ses poèmes dramatiques l'histoire de la révolution, et qui, sans attendre la consécration de M. Roetscher ou de quelque autre, se décernait à lui-même le titre de *poète de l'avenir*, promettant de faire ce que n'avaient fait ni Shakspeare, ni Corneille, ni Goethe, ni Schiller lui-même. Ce fut surtout M. Frédéric Hebbel, vrai poète, imagination puissante, mais absolument dépourvu de ce sentiment de la réalité sans lequel le théâtre est impossible. Une des choses qui caractérisent ces prétendus poètes de l'avenir, c'est leur dédain pour les conditions de la scène. Alors même que M. Hebbel produisait ses œuvres sur le théâtre, et il l'a fait souvent avec une singulière audace, il ne dissimulait pas son mépris des convenances scéniques. Je ne sais quand viendra la génération pour la-

quelle M. Frédéric Hebbel a composé ses drames; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faudrait aujourd'hui pour un tel poète un public d'initiés. L'auteur d'*Agnès Bernauer* avait fait espérer un instant qu'il s'était converti à une poétique plus naturelle; il est retombé bientôt et plus profondément que jamais dans le système des mythes et des symboles. Son dernier drame, *l'Anneau de Gygès*, aurait besoin de ce que les érudits appellent un *commentarius perpetuus*.

Voilà le résumé des théories et des expériences dramatiques qui se sont succédé en Allemagne depuis la mort de Schiller. J'ai indiqué seulement les principaux épisodes de cette histoire; je n'ai nommé ni Platen, ni Christian Grabbe, ni M. Grillparzer, ni M. Henri Laube, ni M. Gustave Freytag; je n'ai cité ni *la Colombe d'Amsterdam* de M. Hermann Margraff, ni le *Démétrius* de M. Bodenstedt, m'attachant surtout aux écrivains qui ont affiché l'ambition de restaurer la scène allemande. Que penser de cette restauration, quand on voit les poètes qui la tentent aller se perdre tour à tour dans les subtilités et les rêveries? C'est là un signe qui ne promet rien de bon. Et cependant, malgré l'insouciance de la foule, l'Allemagne lettrée continue à chercher son poète dramatique. Il y a des journaux fondés tout exprès pour discuter les choses du théâtre; il y a des professeurs d'esthétique dont la principale occupation est de préparer une forme de l'art supérieure à celle que Shakspeare et Calderon, Corneille et Racine, Goethe et Schiller ont illustrée. Cherchons avec l'Allemagne ce poète tant attendu. Nous sommes curieux de savoir si quelque nouvelle théorie ne s'est pas produite dans ce pays des théories à outrance et de l'esthétique *transcendantale*.

Non, il n'y a pas en ce moment de théorie nouvelle; après l'invention du drame de l'avenir, il a bien fallu s'arrêter. Le spectacle que présente aujourd'hui la littérature dramatique de l'Allemagne, c'est celui d'une sorte d'éclectisme où les divers systèmes que je viens d'énumérer sont en jeu simultanément. Goethe a ses imitateurs, Schiller a ses disciples. A côté des poètes qui s'inspirent des proclamations de Guillaume Schlegel, il y a ceux qui ne cherchent partout que des symboles; en face des poètes du présent, il y a les poètes de l'avenir. De ces écrivains, lequel a le mieux réussi? J'en choisis quatre qui représentent assez bien la situation actuelle du théâtre, et peut-être la comparaison que je veux faire fournira-t-elle quelques indications utiles à ceux qui ne cherchent pas les singularités, mais ont voué à l'art un amour sérieux.

Le plus grand succès dramatique de ces dernières années, c'est une tragédie, *le Gladiateur de Ravenne*, représentée pour la première fois à Vienne le 18 octobre 1854. L'auteur est M. de Münch-Bellinghausen, qui, sous le pseudonyme de Frédéric Halm, a donné

depuis vingt ans toute une série de drames, dont le plus célèbre et le plus vivement discuté est consacré à cette touchante figure de Griselidis illustrée par Boccace. M. Frédéric Halm est le neveu d'un diplomate éminent, M. le baron de Münch-Bellinghausen, qui a présidé longtemps la diète germanique à Francfort comme représentant de l'Autriche. Des convenances de famille qui avaient déjà déterminé le jeune poète à publier ses drames sous un nom de guerre finirent, dit-on, par l'éloigner du théâtre. Il y avait près de dix ans que M. Halm se taisait. La poésie cependant n'y perdait rien, et un jour, après avoir composé son *Gladiateur*, il ne résista pas au désir de lui faire affronter l'épreuve de la scène. La pièce fut envoyée au théâtre royal du Burg (*Hofburgtheater*), à Vienne, sans qu'on pût soupçonner de quelle main elle venait. Le directeur de ce théâtre, M. Henri Laube, est lui-même un poète très capable d'apprécier une œuvre sans l'étiquette d'un nom. La tragédie anonyme, mise immédiatement à l'étude, fut jouée avec un succès immense, et bientôt elle fit le tour de l'Allemagne. Ce succès durait depuis plus d'une année, les droits d'auteur s'accumulaient, et personne ne venait les réclamer. Ce mystère, on le pense bien, piquait singulièrement la curiosité, lorsque de violentes polémiques s'élevèrent sur la paternité primitive de l'ouvrage. Un poète inconnu prétendait avoir conçu ce grand sujet et en avoir composé un drame qu'il avait adressé à M. Henri Laube. Les mots de plagiat, d'improbité littéraire, étaient prononcés, et M. Henri Laube qui avait effectivement refusé une pièce des plus médiocres sur un sujet analogue, M. Laube qu'on soupçonnait tout bas d'avoir mis à profit une œuvre soumise à son jugement, était plus impatient que personne de connaître enfin l'auteur du *Gladiateur de Ravenne*. C'est alors que M. Halm se déclara, et cette déclaration, aussi fière que loyale, eut bientôt mis fin à la polémique. Ces incidens étranges, ces émotions inaccoutumées, cette question qui fut pendant quelques mois la seule question importante au-delà du Rhin, tout cela a pu augmenter encore le succès du *Gladiateur de Ravenne;* il est incontestable pourtant que le succès était mérité. Cette attention de tous, excitée par des discussions si vives, était une rude épreuve pour un ouvrage littéraire; la tragédie de M. Halm en est sortie victorieuse.

La scène est à Rome, dans le palais de Caligula. On prépare une grande fête au cirque, et Glabrion, qui dirige à Ravenne la fameuse école de gladiateurs, vient d'arriver avec son troupeau d'esclaves. César les loge dans un coin de son palais. Voyez ces êtres dégradés et le chef odieux qui les conduit. Glabrion a été chargé de les avilir, de rendre leurs corps robustes et de leur apprendre l'escrime; il a bien rempli sa tâche. Ce sont de beaux champions, ces gladiateurs,

souples, vigoureux, habiles à manier le fer; dès qu'ils entrent dans l'arène et qu'ils voient sur les gradins ces milliers de spectateurs, ils ne se battent pas seulement pour défendre leur vie, ils se battent par amour de l'art. C'est le témoignage que leur rend Glabrion en les désignant tour à tour avec le fouet qui a servi à les instruire. En ce moment, ils semblent fort indifférens à toute chose. On dirait des hommes qui ne sont que sang et muscles, de vraies masses de matière où la lueur de l'esprit est depuis longtemps éteinte. Les seuls sentimens qu'ils éprouvent dans leur avilissement, ce sont des jalousies d'histrions. Celui-ci, Thumélicus, le plus jeune de tous, s'indigne de ce que Glabrion paraît lui préférer son camarade Kéyx, et, dès que le maître est sorti, le voilà qui provoque son rival. Kéyx et Thumélicus se battent à coups de poing, au milieu des gladiateurs, qui les regardent d'un œil hébété. Silence! voici Glabrion; le fouet siffle sur les épaules nues de Kéyx, et la paix se rétablit. D'où vient que Glabrion n'a pas fouetté Thumélicus? d'où vient qu'il le retient auprès de lui, tandis que les autres vont se coucher sous les arcades? A-t-il une raison particulière pour s'intéresser à ce jeune homme, ou bien serait-ce seulement que Thumélicus n'est pas encore assez corrompu et que son éducation n'est pas achevée? « Tu es fou, Thumélicus. C'est pour un éloge donné à Kéyx que tu t'irrites si fort contre lui? Je l'ai vanté au gardien du palais; il faut bien que le marchand fasse valoir sa marchandise. — Non, ne cherche pas à m'apaiser. Je tuerai Kéyx, il a insulté Lycisca. — Il a insulté Lycysca? Cela prouve que Lycisca le dédaigne. Ne t'inquiète pas pour si peu de chose. Apprends, du reste, une nouvelle qui pourra te réjouir : Lycisca nous suit à Rome. — A Rome, Lycisca! — Oui, elle s'est brouillée avec Marcus Bibius, tu sais, Bibius le boiteux, qui était son amant; elle a rompu avec lui, et elle vient chercher fortune à Rome. » Cette Lycisca est la fille de Glabrion, et c'est le père lui-même qui apprend au jeune gladiateur que sa fille est une courtisane. Tout avili qu'il est par la servitude, le jeune homme s'indigne. « Bon! crois-tu qu'elle puisse gagner sa vie à vendre des bouquets de fleurs? toi-même n'es-tu pas, corps et âme, la propriété de César? Elle non plus, elle ne s'appartient pas. Qui veut vivre doit servir; c'est la grande loi du monde. — Alors Kéyx avait raison, ses charmes sont à vendre, et moi... — Tu voudrais sans doute la posséder tout seul! imbécile! une belle femme, un beau soleil, appartiennent à chacun et à tous; on en prend sa part, sans porter envie au voisin. Allons, il faut que j'aille présenter mes hommages à César, et comme je ne veux pas de querelles pendant mon absence, je te défends d'aller rejoindre tes camarades; entre ici, dans ma chambre, qui s'ouvre sur ces jardins. Repose-toi en attendant l'heure du bain. Si je rencontre Lycisca, je te l'enverrai. »

Cette peinture de l'avilissement de l'homme par l'esclavage est poignante. L'auteur ne déclame pas; quelques traits lui suffisent pour exprimer sa pensée. L'ignominie du maître, la dégradation des gladiateurs, cette émulation dans la honte, dernier sentiment qui leur reste, tout cela est rendu avec une précision qui double l'énergie du tableau. Un contraste singulièrement dramatique va rendre la peinture plus terrible encore. Dans cette partie des jardins que Glabrion et Thumélicus viennent de laisser vide, deux femmes se présentent. Ce sont des esclaves aussi, des captives germaines, Thusnelda, la veuve d'Armin (1), et sa suivante Ramis. Tout abattue qu'elle est par vingt années de captivité et d'infortunes, Thusnelda n'a pas renoncé à l'espérance; la haine de Rome la soutient, l'amour de la Germanie entretient dans son âme un invincible enthousiasme. Ce matin même, elle a reçu, roulé autour d'une pierre et lancé de loin par une main invisible, un billet écrit dans la langue de ses forêts, et elle y a lu ces mots : « L'heure de la délivrance est proche; au milieu du jour, à l'heure où le soleil est brûlant, à l'heure où l'œil de l'espion se ferme sous sa paupière alourdie, j'escaladerai la muraille. Attendez-moi dans les jardins. » Ce messager inconnu que Thusnelda et Ramis sont venues attendre, le voici : c'est Mérowig, un vaillant chef, envoyé à la veuve d'Armin par l'assemblée des tribus germaniques. Il vient annoncer à Thusnelda que les tribus ont élu son fils pour commander la Germanie tout entière et marcher contre Rome. — Mon fils! répond la noble femme. Hélas! à peine avait-il ouvert ses yeux à la clarté du jour, Rome l'arracha de mes mains. L'Allemagne me demande le fils d'Armin? Hélas! hélas! je ne peux le lui donner. Mon fils, mon Sigmar bien-aimé, où est-il? — Je sais où il est, répond Mérowig. Ne te lamente pas ainsi. Ton fils vit, il est à Ravenne, plein de force et de jeunesse, et j'ai appris qu'aujourd'hui même il devait venir à Rome... — Mérowig n'en peut dire davantage, un bruit de pas qui s'approchent l'oblige de prendre la fuite. Engourdi par la chaleur, Thumélicus est sorti de la chambre de Glabrion pour respirer l'air du jardin; Thusnelda l'aperçoit : « O ciel! est-ce l'ombre d'Arminius? non, c'est lui; c'est mon fils, mon Sigmar! » Et elle l'enlace de ses bras, elle le presse sur son cœur; puis, brisée par l'émotion, ivre de ce bonheur qu'elle n'espérait plus, elle tombe évanouie aux pieds du gladiateur.

Voilà, ce me semble, une action tragique vivement indiquée dès le début. C'est entre le fils et la mère que le drame va s'engager. La mère est dévouée à sa patrie; le fils est un histrion du cirque de César. La veuve d'Armin réussira-t-elle à réveiller dans l'âme du gla-

(1) Armin ou Hermann, prince des Chérusques, celui que les Romains appellent Arminius, et qui massacra les légions de Varus dans la forêt de Teutobourg.

diateur de Ravenne le sentiment de l'honneur et du patriotisme? C'est là le sujet, un sujet neuf et hardi, comme on voit, et dès les premières scènes il est impossible de ne pas se sentir ému.

Le second acte nous introduit dans une salle du palais de Caligula. César s'ennuie, et maintes fantaisies féroces lui traversent le cerveau. Tous les courtisans tremblent; il y en a qui conspirent à voix basse. Si le maître est devenu fou, si les plus serviles ne sont plus en sécurité dans son palais, il est temps de se débarrasser de lui. C'est l'opinion de Cassius Chéréa, le chef de la garde prétorienne, et de son tribun, Cornelius Sabinus. Patience pourtant; il y a peut-être encore moyen de distraire l'ennui de l'empereur. Cœsonia, sa femme, se charge de ce soin. On apprend à Caligula que la veuve d'Armin demande la grâce de voir son fils, élevé sous le nom de Thumélicus dans l'école des gladiateurs de Ravenne.—Quoi! Thumélicus est le fils de Thusnelda! Eh bien! dit Cœsonia, qu'elle voie son fils à l'œuvre, que l'héritier d'Armin joue son rôle dans l'arène, et que ce soit là l'image de la Germanie, réduite à servir aux divertissemens du monde romain! — L'idée sourit à Caligula. Il arrange là-dessus tout un programme de fête. Thusnelda aura un siége à part sur les gradins, et tout le peuple la verra, la princesse germaine, avec sa couronne de chêne dans les cheveux. Son fils, le fils d'Armin, vêtu du costume national, armé de l'épée de son père, combattra dans l'arène, et celui qui le frappera du coup mortel (car il faut que Thumélicus meure) portera la pourpre de césar. Heureuse idée qui renouvellera l'intérêt des jeux du cirque! La défaite prochaine de la Germanie, le triomphe de Caligula, seront annoncés au monde dans ce dramatique symbole.

Le fils d'Armin consentira-t-il à se battre dans le cirque sous le costume des Germains? C'est là le sujet du troisième acte. Ce fils d'Armin est avant tout le gladiateur de Ravenne. Sa nouvelle famille l'embarrasse fort. « Ma mère m'a manqué quand j'aurais eu besoin d'elle; je la retrouve à présent que je m'en passerais si bien. Que m'importe cette Germanie dont on me parle? Je suis Romain, je suis gladiateur. Je ne veux pas être un fils de prince, si mes camarades se moquent de moi et m'appellent un ours des forêts germaniques. » Ainsi parle l'esclave, reniant tout, son père, sa mère, sa patrie, et ne connaissant plus d'autre loi morale que son point d'honneur d'histrion. On obtiendra difficilement qu'il se prête aux caprices de César; jamais le gladiateur de Ravenne ne voudra paraître dans le cirque avec une peau de bête sur les épaules et un casque orné de plumes de vautour. Lycisca seule pourra le convaincre, le fouet de Glabrion n'y réussirait pas. Glabrion le sait bien, et il envoie sa fille auprès de Thumélicus. La courtisane arrive, elle trouve le gladia-

teur exhalant sa stupide colère et maudissant cette origine germanique qui lui attire les moqueries de ses camarades. « Eh bien! venge-toi, dit Lycisca. Ils te raillent parce que tu es Allemand; c'est sous le costume de ta race qu'il faut les frapper du glaive. César le demande; on dirait vraiment que César sait ce qui se passe ici, aucun ordre de sa part ne pouvait mieux te convenir. Allons, mon prince de Germanie, courage! Celui qui t'a insulté, Kéyx, sera demain dans le cirque en face de toi. Sois vainqueur, mon amour est le prix du combat. » Le gladiateur, avec ses emportemens de bête fauve, saisit déjà la courtisane entre ses bras, quand Thusnelda, la chaste veuve germaine, la noble mère sanctifiée par la douleur, se présente tout à coup. L'auteur n'a pas reculé devant les cruautés de son sujet. Il y a là une scène poignante, odieuse. La courtisane insulte la mère, et le fils prend le parti de la courtisane. Le malheureux est-il déjà descendu à ce degré d'ignominie? La veuve d'Armin apprend bientôt que son fils, ce Sigmar tant aimé, l'espoir des tribus allemandes, est un gladiateur qui débutera demain dans le cirque. Ce sera une lutte à mort, et Sigmar portera le costume des Germains.

« THUSNELDA. — Une lutte à mort!... Le costume germain!... Sigmar, je ne puis croire cet homme... Parle : es-tu ce qu'il a dit? Es-tu?... Parle!

« THUMÉLICUS. — Il a dit vrai. Oui, je suis un gladiateur.

« THUSNELDA. — Un gladiateur!... toi!...

« THUMÉLICUS. — Je sais me battre à cheval et en char. Dans le combat à la faux, dans la lutte aux lacets, on me cite comme un maître; oui, un maître! demande à Glabrion.

« THUSNELDA. — Le fils d'Armin! (Elle cache son visage dans ses mains, puis, après une pause, marchant droit à Flavius :) Il est donc vrai! Ainsi ce ne serait pas assez pour vous d'égorger le fils d'Armin et de Thusnelda sous les yeux de sa mère! O raffinement de cruauté! vous voudriez lui faire porter le costume et les armes de ses aïeux, vous voudriez ajouter l'infamie au meurtre, dans la race d'Armin vous voudriez déshonorer l'Allemagne entière! — Vous n'y parviendrez pas. Les dieux nous ont assigné un autre but. Que César ordonne et menace, un destin plus grand nous est réservé, et ce n'est pas de cette mort infâme que mourra la Germanie.

« FLAVIUS. — O femme! tu es folle. Quand César dit oui, qui oserait dire non?

« THUSNELDA. — Moi!... Jamais, va le dire à ton maître, jamais Thusnelda n'assistera en habits de fête à la honte de son fils, au déshonneur de l'Allemagne! Jamais le fils d'Armin, portant par dérision les armes de son père, ne se battra dans le cirque pour défendre sa vie! Jamais, te dis-je, jamais! C'est mon fils, il ne se battra pas!

« THUMÉLICUS. — Ne pas me battre! Veux-tu me rendre fou? veux-tu que la rage me prenne?

« THUSNELDA. — O vous, dieux tout-puissans!...

« Thumélicus. — Ne pas me battre, quand la grâce de César me donne Kéyx pour adversaire! Ne pas me battre, rester caché comme un lâche, pendant que mes camarades, s'élançant joyeux dans l'arène, iront donner le salut de mort à César! Faudra-t-il que Kéyx me montre au doigt avec dédain, m'appelant cœur de lièvre, me traitant de poltron? Ne pas me battre, dis-tu? Plutôt mourir!

« Thusnelda. — Sigmar, le courage sied à l'homme : tu es courageux, et tu le montreras, je le jure, tu le montreras bientôt et glorieusement à cette Rome orgueilleuse. Seulement, mon fils, ce courage et cette force, ce n'est pas maintenant, ce n'est pas ici, dans un vil jeu d'histrions, qu'il faut les déployer.

« Thumélicus. — Comment dis-tu? un vil jeu d'histrions! Quand Rome se pare de toutes ses splendeurs pour la fête, quand César, le sénat, les chevaliers, dans un majestueux cortége, s'avancent vers le cirque, quand déjà la foule aux mille cris, aux mille visages, comme une mer tumultueuse, emplit l'immense amphithéâtre! César a fait un signe, les barrières s'ouvrent aux lutteurs, et soudain c'est un silence, un silence,... comme si le monde eût toujours été muet. Écoutez! voici le signal, les coups retentissent : celui-ci s'élance, celui-là, d'un mouvement rapide, se jette de côté et enveloppe de ses filets le casque de son adversaire... En vain ce dernier s'efforce-t-il de se dégager, il s'embarrasse de nouveau ; il frappe, il est frappé, son sang coule, le voilà qui chanchelle, il tombe, offre lui-même sa poitrine à l'ennemi, reçoit le coup et meurt. Soudain, comme le tonnerre déchire la nue, des applaudissemens, roulant comme la foudre, ébranlant la terre, éclatent de toutes parts sur la tête enivrée du vainqueur. Les lauriers et les roses pleuvent à ses pieds. César fait un signe d'approbation, et ce cri : Gloire au vainqueur! retentit dans les airs, poussé par des milliers de voix. C'est là un jeu, dis-tu, un vil jeu d'histrions! C'est la victoire, c'est la gloire, c'est la vie!

« Thusnelda. — Tu fais des rêves de victoire! Ne comprends-tu pas, aveugle insensé que tu es, ne comprends-tu pas que les Romains veulent te tuer pour venger sur le fils la victoire remportée par le père? Et tu pourrais, tu voudrais?...

« Thumélicus. — Je veux me battre! je veux me battre!

« Thusnelda. — Et l'Allemagne, malheureux, que tu déshonores! et le nom de ton père que tu profanes! et l'espoir de ta mère que tu trahis! N'est-il plus rien de sacré pour toi? Es-tu donc un gladiateur, parce que Rome t'a donné ce nom et t'a enseigné ce métier? Non, tu es le fils d'Armin, tu es Allemand. C'est à nous, Sigmar, à nous que tu appartiens.

« Thumélicus. — Allemand, Romain, qu'est-ce que cela? Je suis un gladiateur; mon métier, c'est la lutte, et si à cause de ton Allemagne tu as honte de moi, à mon tour, sache-le, j'ai honte du nom allemand, j'ai honte, entends-tu, d'être un barbare, et j'abjure ici à jamais toute communauté de nom et de race avec l'Allemagne. C'est à Rome que je suis né, c'est Rome qui m'a élevé, je suis...

« Thusnelda. — Arrête, malheureux! arrête!

« Thumélicus. — Je suis Romain, je veux être Romain. Et toi, messager de

César, va dire à notre maître que demain, selon son ordre, je combattrai dans le cirque, pour vaincre, si les dieux y consentent, pour mourir, si tel est le sort que leur volonté me réserve.

On devine tout ce que souffre la malheureuse mère. Pourquoi n'est-elle pas morte avec Armin au lieu de tomber aux mains des vainqueurs? Le jour où elle parut captive devant Germanicus, pourquoi ne s'est-elle pas tuée à ses pieds? Elle le voulait, elle voulait arracher l'épée d'un garde et s'en frapper au cœur; mais tout à coup elle a senti ses flancs tressaillir : Armin avait un fils, et la mère s'est condamnée à vivre. « J'ai eu tort, dit-elle aujourd'hui, la honte est le fruit de la faiblesse! Cependant ne crains rien, Armin; ton nom ne sera pas livré à la honte. Ce n'est pas ainsi que ton fils doit mourir. »

Un grand mérite de ce drame, et ce qui en fait une nouveauté sur la scène allemande, c'est la simplicité des moyens employés par l'auteur. Il n'y a point d'incidens, point de péripéties matérielles et violentes; la lutte est toute morale, l'action est une, et le poète en fait sortir tous les développemens qu'elle renferme. Après un moment de désespoir, Thusnelda se relève pour tenter un dernier effort. C'est le sujet du quatrième acte. La veuve d'Armin n'a pas réussi à réveiller le sentiment du patriotisme dans l'âme avilie du gladiateur; ce que n'a pu la voix d'une femme, un homme, un guerrier, le fera mieux sans doute. « Au secours, Mérowig! » Mérowig s'est battu à côté d'Armin, Mérowig apporte au fils de son compagnon d'armes le commandement de la Germanie tout entière, et lui propose la lutte contre Rome; qu'il parle, Sigmar se réveillera! L'épreuve est solennelle et pleine de poignantes angoisses. En vain dit-on à Thusnelda que ces tentatives sont inutiles, que Sigmar n'a plus rien des hommes de sa race, que le gladiateur de Ravenne appartient corps et âme aux Romains. « Non, il est Allemand (et en parlant ainsi, la noble femme répond moins à la compagne de sa captivité qu'à la voix secrète de sa conscience), il est Allemand dans chaque battement de son cœur, dans chaque goutte de son sang. Son attachement à Rome qui l'a élevé, c'est de la loyauté allemande; son enthousiasme pour les combats du cirque, c'est du courage allemand, et alors même qu'il repousse toute communauté avec l'Allemagne, c'est encore un délire allemand qui l'emporte. Il est Allemand, te dis-je... » Tout à coup on entend des cris de joie, des chants de débauche, un bruit de verres entre-choqués. Le fils d'Armin est avec Lycisca dans la chambre de Glabrion; il est ivre et il chante son ivresse, il chante le sang de la vigne et les lèvres pourprées de la courtisane. « O honte! dit Ramis, voilà donc le fils d'Armin! » Mais la mère s'obstine à défendre son fils, elle ne veut pas

qu'on doute de lui. Cette fougue impétueuse, n'est-ce pas le signe d'une grande nature? Que de promesses, que de ressources dans cette fermentation du sang! Mérowig n'est point dupe; il voit bien que ce n'est pas là l'emportement de la jeunesse, mais l'impuissance morale d'un cœur avili. Il faut entendre alors avec quelle force Thusnelda réfute les accusateurs de son fils. Son esprit a beau démentir tout bas les paroles que prononcent ses lèvres, elle oblige son esprit à se taire, elle veut se convaincre elle-même. Et toujours, au milieu de ces nobles paroles, à travers l'exaltation fébrile de son espoir, on entend retentir, comme une protestation grossière, le chant aviné du gladiateur. Cette scène est une des plus belles du drame de M. Halm (1).

Enfin l'épreuve décisive va s'accomplir. Le fils d'Armin arrive, alourdi par le vin, hébété par la débauche, et tour à tour Thusnelda et Mérowig font briller à ses yeux tout ce qui peut secouer sa torpeur. Mérowig le salue prince des Chérusques : « Prince, debout! Voici l'épée d'Armin, venge-toi, venge ton père, venge ta patrie! » Thusnelda lui dit : « Si tu veux être un gladiateur, eh bien! montre donc ce que tu sais faire, et que Rome soit ton ennemie! Frappe-la! renverse-la de fond en comble, cette Rome qui n'est que pourriture, cette Rome qui nous a enchaînés tous les deux, qui t'a fait gladiateur, et qui veut te tuer demain! » Thumélicus les croit fous. « Vaincre Rome! Qui donc a jamais vaincu Rome? — Nous, dit le Germain, dans la vallée de Teutobourg. » Peu à peu cette idée d'une conquête de Rome finit par entrer dans l'épaisse cervelle de l'esclave; il sera césar, lui aussi! il sera vêtu de la pourpre! il sera le roi du cirque! « L'idée est bonne, dit-il en balbutiant comme un homme ivre... Mais en voilà assez pour aujourd'hui... Lycisca m'attend... Nous reparlerons de cela... demain. — Demain! s'écrie Mérowig; mais demain tu dois combattre dans le cirque, et si... — Si je suis frappé à mort, veux-tu dire? Non, je serai vainqueur; il faut que je sois vainqueur. — Et fusses-tu vainqueur, insensé! crois-tu donc que tu aurais encore le choix? crois-tu que l'Allemagne choisirait encore pour son chef un homme qui se serait battu avec des esclaves, vil esclave lui-même, un homme qui se serait déshonoré dans le cirque? » A ces mots, Thumélicus éclate. Décidément il n'y a plus d'autre sentiment chez ce malheureux que l'amour du vil métier qu'il fait. Il entre dans une sorte de fureur bestiale, il insulte ces sauvages, ces barbares qui n'honorent pas les gladiateurs de César, et il leur déclare que jamais, l'Allemagne entière fût-elle

(1) C'est Mme Julie Rettich qui a créé à Vienne le rôle de Thusnelda; elle rend admirablement ce mélange d'exaltation factice et de secret désespoir.

à ses pieds et voulût-elle lui conquérir le monde, jamais il ne sera le chef des Allemands. Thusnelda essaie une dernière fois de toucher ce cœur dégradé; elle ne lui parle plus de devoir, de patriotisme, elle lui tient le langage de la mère à l'enfant : « Quand tu étais tout petit, c'est moi qui guidai tes premiers pas; laisse-moi te conduire encore. » Vains efforts, vaines supplications d'une tendresse désespérée! Thumélicus repousse sa mère comme il a repoussé sa patrie. Que faire? A qui s'adresser? Si Mérowig et Thusnelda ont échoué, qui sauvera ce malheureux? L'héroïque obstination de Thusnelda tentera tous les moyens : la chaste veuve germaine implore le secours de Lycisca. « Il t'aime, dit la mère à la courtisane; fais un bon usage de ton pouvoir sur lui. Apprends-lui son devoir; dis-lui que là est le bonheur et la gloire de sa vie. Tu t'enfuiras avec nous, tu partageras son sort, tu seras la reine des Chérusques! » Voilà une scène hardie et qui a provoqué bien des reproches. Pour moi, je suis d'avis qu'elle est logiquement amenée, et qu'elle peint avec autant de force que de justesse l'exaltation de la veuve d'Armin. Réduite à ses dernières ressources, entre deux hontes elle choisit la moindre. La nécessité d'implorer cette courtisane est moins cruelle encore pour la princesse germaine que la douleur de voir son fils combattre dans le cirque sous le costume national, et la Germanie entière immolée en sa personne devant Caligula.

Lycisca est séduite un instant : recommencer une nouvelle vie, laver ses souillures, régner sur des hommes libres au lieu de servir de jouet à des esclaves, quel rêve! Mais ce n'est qu'un rêve; elle sait trop bien que cette vie nouvelle est impossible, et, avec une clairvoyance impitoyable, elle dissipe les dernières illusions de Thusnelda. « Si j'étais une femme, si ton fils était un homme, tes plans pourraient se réaliser. Je ne suis pas une femme, je suis une courtisane; Thumélicus n'est pas un homme, c'est un gladiateur. Lui, Thumélicus, commander à des hommes! Élevé à coups de fouet, il est fait pour obéir; mais vouloir, mais concevoir un plan et marcher hardiment au but, ce n'est point là son affaire. Et moi, que serais-je parmi les tiens? Les Barbares me mépriseraient autant que les Romains me méprisent. Non, si je dois régner un jour quelque part, ce ne sera que dans cette Rome impure, et s'il faut que je boive ma honte jusqu'à la lie, Rome me la versera du moins dans une coupe d'or. Adieu. Exécute tes projets d'évasion si tu peux, je ne te trahirai pas. Souviens-toi seulement de mes avis : quand on est tombé aussi bas que nous deux, Thumélicus et moi, c'est pour tomber plus bas encore. » Ainsi plus d'espoir, tout est fini, et comme pour sceller l'arrêt du destin, tandis qu'elle reste là immobile, la mère désolée, arrive un messager de César, apportant

le costume et les ornemens sous lesquels la reine des Chérusques assistera demain au combat du cirque.

Le jour de la fête est venu. Glabrion surveille en artiste les apprêts de la tragédie. Thumélicus vient de prendre un bain pour assouplir ses membres; il a déjeuné, il est vif et joyeux. Il faut maintenant qu'il se repose en attendant l'heure de la lutte. L'air de sa chambre serait trop pesant; Glabrion lui a fait dresser un lit dans cette galerie ouverte sur les jardins du palais. Au pied du lit, on aperçoit le trophée des armes germaniques, l'épée d'Armin, le bouclier barbare, la peau d'ours et le casque à plumes de vautour. Glabrion donne ses dernières instructions au gladiateur : « César va venir vous chercher ici, toi et ta mère, pour vous conduire au cirque en grande pompe. Tu es le premier de mes gladiateurs à qui pareille gloire est accordée. Tâche de faire honneur à ton maître. Du sang-froid, de l'assurance; être sûr de vaincre, c'est être déjà vainqueur. Si tu te sens blessé, — je ne crains rien pour toi, mais enfin il faut songer à tout, — si tu te sens grièvement blessé, il faut fléchir le genou gauche, étendre la jambe droite, te soutenir du bras sur le sol, toujours du côté gauche, et, la tête penchée en arrière, dans une attitude élégante, pittoresque, attendre ainsi le dernier coup. Maintenant étends-toi sur ce lit, tâche de dormir une heure, je t'éveillerai quand il en sera temps. » Glabrion est sorti, le gladiateur est sur son lit de repos; avant de s'endormir, il pense à l'honneur insigne que César lui accorde, il jouit d'avance de son triomphe, quand Thusnelda se présente avec sa blanche robe, son manteau de pourpre sur les épaules et sa couronne de chêne dans les cheveux. Thumélicus croit que sa mère veut se conformer enfin au désir de César; il la félicite de faire ainsi honneur au maître du monde, il loue l'éclat de son costume avec une stupide admiration, et Thusnelda ne lui répond que par des paroles brèves, sinistres, que le malheureux ne comprend pas. Dans sa joie insensée, il veut se réconcilier avec sa mère : « Mère, tu avais peut-être raison, mais je ne suis pas l'homme qu'il fallait pour tes grands desseins. Je suis un gladiateur, et ne puis être autre chose. Ne me hais point pour cela. — Te haïr! Ce cœur peut se consumer solitairement dans sa douleur, il peut désespérer, il peut nourrir des pensées de meurtre, mais te haïr, toi, mon enfant! Dieux éternels, vous savez si je le hais! » Et après un dernier entretien, où éclatent en traits expressifs l'incurable avilissement du fils et la résolution terrible de la mère, le gladiateur s'endort en fredonnant les refrains voluptueux qu'il chantait hier avec Lycisca.

« THUSNELDA. — L'heure est venue, il faut que la destinée s'accomplisse... Il dort! Que son sommeil est doux et paisible! Combien de fois, enfant aux

joues roses, n'a-t-il pas sommeillé sur mon sein à cette même place! Je le berçais dans mes bras, je l'enveloppais avec soin quand l'âpre haleine de la nuit soufflait dans ces galeries, j'écartais les mouches de son visage, et si je le voyais tourmenté de mauvais rêves, je l'éveillais. Et maintenant,... maintenant, je suis là auprès de lui, menaçante, le bras levé, l'âme acérée comme un glaive, et prête à le retrancher,... hélas! dans toute la force de la jeunesse,... prête à le retrancher de l'arbre de la vie comme une branche desséchée. La bête fauve de la forêt combat pour ses petits, la branche du rosier souffre quand on lui arrache une fleur, et moi, je veux tuer mon enfant; moi, sa mère, je veux le tuer pendant qu'il dort de ce tranquille sommeil! (Se précipitant sur le devant de la scène.) Non, dieux justes! rendez-moi ma parole, je ne puis la tenir, rendez-moi ma parole! je ne puis prendre sa vie à celui qui l'a reçue de moi, je ne puis tuer, tuer celui qu'il faut que j'aime! (Après une pause et en se rapprochant du gladiateur endormi :) Esprit troublé, où t'égares-tu ainsi? Est-ce que je ne veux pas aujourd'hui, ô mon enfant, ce que je voulais autrefois, te préserver de l'âpre froid de la vie, t'éveiller des sombres rêves de l'existence, te mettre à l'abri des mille piqûres de la souffrance auxquelles les plus heureux même n'échappent pas? Que veux-je autre chose encore, sinon t'empêcher de recevoir le coup de mort des viles mains de l'égorgeur? Non, Sigmar, non! Si cette main en tremblant (Elle saisit l'épée placée au pied du lit) t'enfonce l'acier dans le cœur, ce n'est pas la haine qui la conduit, non, c'est l'amour; l'amour qui ne s'inquiète pas de l'amertume du breuvage, quand le breuvage doit sauver le malade. Ainsi... (Elle se prépare à frapper; mais elle recule tout à coup en chancelant, et laisse tomber l'épée.) Ah! je voudrais en vain, je ne puis!... (Elle tombe à genoux; on entend dans le lointain une musique de fête, une marche joyeuse qui s'approche peu à peu.) Dieux éternels! si vous exigez sa vie pour le salut de l'Allemagne, prenez-la vous-même! Transformez en poison l'air qu'il respire, ébranlez la terre pour que ces murailles s'écroulent et nous ensevelissent, anéantissez-nous d'un coup de foudre! Vous avez la puissance, c'est à vous d'achever l'œuvre! Mais ne placez pas sa destinée dans mes mains, ne demandez pas à la mère le sang de son fils!... (Elle entend le son de la musique, et se relève subitement.) Qu'est-ce que cela?... Écoutons!... Si mon oreille ne me trompe pas... Non! c'est la vérité!... le bruit approche, il approche encore... C'est la musique du cortége! c'est Caligula! Ils viennent le chercher... Déjà les flots du peuple mugissent dans le cirque, Rome appelle à grands cris son gladiateur... Vous ne l'aurez pas! Je ne suis qu'une femme, faible, sans appui, mais je ne vous le donnerai pas! Essayez, arrachez-le-moi! (Elle saisit l'épée.) O vous, là-haut, maîtres des cieux, puisque vous ne faites pas usage de votre foudre, c'est moi qui garderai l'honneur de l'Allemagne! Et vous, jouez votre musique, poussez vos cris de victoire! Autour de mes tempes je sens frémir ma couronne de chêne; je suis la femme d'Armin, je suis Allemande, je l'étais avant d'être mère! Vous demandez Thumélicus le gladiateur! Mon fils s'appelle Sigmar (s'élançant vers Thumélicus), et mon fils restera mon fils. Avec ce coup, je brise ses chaînes. (Elle le perce de l'épée.)

« THUMÉLICUS, se dressant et criant : Malheur à moi!..... Kéyx..... Ma mère..... (Il retombe et meurt.)

Le sacrifice accompli, Thusnelda, de sa main gauche, relève sur

sa tête son manteau de pourpre, et reste là, immobile, le visage enveloppé. Sa main droite, qui retombe à son côté, tient toujours le glaive sanglant; on devine que son œuvre n'est pas finie. Tout à coup Glabrion arrive : « Debout, ami! voici l'heure, César approche; vite, mets ton casque, prends ton épée... Quoi! qu'est-ce que cela?... Du sang!... Il est mort, mort! mon beau gladiateur!... » A ses cris, gardes, esclaves, gladiateurs, accourent de toutes parts, et la mère est toujours là, au pied du lit de son fils, la tête voilée, la main armée du glaive. Place au cortége de César! Voici Caligula qui vient chercher la veuve et le fils d'Armin. Quand il voit Thumélicus mort et tous ses plans déjoués, sa fureur est sans bornes. « Qui l'a frappé? qui l'a tué? — Moi! dit Thusnelda. — Toi! Thusnelda! tu as tué ton propre fils! Et pourquoi? — Pourquoi? tu ne le sais pas? Eh bien! je vais te le dire. Tu voulais déshonorer l'Allemagne dans la race d'Armin; je devais jouer le rôle de la Germanie et assister à la mort de mon fils. Ce rôle, je ne l'ai pas joué, j'ai été la Germanie elle-même. Je n'ai pas permis qu'il outrageât son père, sa mère, sa patrie; comme une prêtresse, je l'ai sacrifié de mes mains. Si j'eusse été un homme, j'aurais pu agir autrement. Je suis une femme et je porte des chaînes, voilà pourquoi j'ai tué mon fils. » César éclate en cris de fureur et en menaces, mais Thusnelda lui répond par des menaces plus terribles encore. L'exaltation de son âme se traduit par un prophétique délire : elle conjure tous les dieux, ceux du ciel et ceux de l'enfer; elle évoque l'avenir, elle interpelle les Germains du nord et du midi, elle les rassemble au souffle de sa parole et les pousse contre Rome. Malédiction sur cette Rome qui a forcé une mère de tuer son fils! Pendant des centaines et des milliers d'années, les Germains se vengeront. Les murailles s'écroulent, les palais tombent en cendres; partout le fer et la flamme! Rouge est le ciel, rouges sont les flots du Tibre. — C'est un magnifique développement du cri de Byron dans *Childe-Harold :* « Levez-vous, peuples du Nord! venez assouvir votre juste fureur! » Et quand César, épouvanté, ordonne à ses gardes de la saisir, d'un coup du glaive d'Armin elle affranchit son âme, qui s'envole, libre et pure, vers l'éternelle patrie.

Le drame devait se terminer ici. Après le sacrifice du gladiateur, après les imprécations et la mort de la sacrificatrice, que nous importe ce que devient Caligula? La lutte est entre la Germanie et Rome, Caligula n'est rien. Que César s'abandonne à sa rage; qu'il s'écrie : « Je veux ma fête! » que, pour remplacer Thumélicus, il envoie chercher des chrétiens et les fasse jeter à ses lions; que Chéréa et Sabinus, effrayés de cette soif de sang, décident qu'il est temps de se débarrasser du tigre; enfin que la conspiration soit fixée

au lendemain, tout cela ne nous intéresse qu'à demi. Il fallait nous laisser sous l'impression de cette grande voix qui appelle les nations du Nord. La vraie conclusion du drame, ce n'est pas la chute de Caligula, c'est la chute de l'empire romain tout entier.

Telle est la tragédie de M. Frédéric Halm. Cette fidèle analyse aura suffi, je l'espère, pour expliquer l'immense succès qu'elle a obtenu sur toutes les scènes de l'Allemagne. L'intérêt dramatique y est soutenu par une haute inspiration morale. Deux idées surtout ont été représentées par le poète, l'avilissement de l'âme par l'esclavage et la lutte de l'enthousiasme patriotique avec l'instinct maternel. M. Edgar Quinet, dans son drame des *Esclaves*, a montré aussi en d'énergiques tableaux comment la servitude dégrade le cœur de l'homme. Il y a même certaines analogies de détail entre les deux œuvres : le Thumélicus de M. Halm, s'exaltant à la pensée des combats du cirque, semble développer ces beaux vers de M. Quinet :

Quand au cirque à la fin le patron me déchaîne,
O joie! ô volupté du ciel! dans chaque veine
Je sens couler en moi l'orgueil d'un demi-dieu.
Naître est souvent un deuil; mourir est un beau jeu!
Qu'est devenu l'esclave? Il a fait place à l'homme.
Le véritable esclave à la chaîne, c'est Rome,
Qui, penchée à demi, tremblante, l'œil hagard,
Sur le sable rougi suit mes pas, mon regard...
Et moi qui tiens le glaive et par qui le sang coule,
Je suis pour un instant le roi de cette foule.
Les belles, au sein nu, les bras tendus vers moi,
Pâlissant, tressaillant de plaisir et d'effroi,
M'aiment d'un fol amour : « Qu'il est beau! disent-elles.
Est-ce un Dace, un Gaulois? O vierges immortelles,
Prolongez, épargnez sa vie encore un jour!
Je respire en passant ces paroles d'amour;
Puis je frappe. Aussitôt du béant vomitoire
Part un rugissement de la foule : « Victoire! »
Je m'assieds près du mort. Tandis que de mon flanc
Je regarde couler goutte à goutte mon sang,
Le licteur à mon front attache la couronne.

Je ne sais si M. Halm a connu ces vers de M. Quinet, publiés dix-huit mois avant que *le Gladiateur de Ravenne* ait paru au théâtre : en tout cas, le rapprochement que je viens de faire ne nuirait en rien à l'originalité de la tragédie allemande. Une même pensée première a inspiré aux deux écrivains des peintures qui ne se ressemblent pas. L'œuvre de M. Quinet est un poème plutôt qu'un drame; elle a par instans les allures de l'épopée, et l'inspiration philosophique y apparaît sans cesse. L'ouvrage de M. Halm est un drame où tous les personnages vivent de leur vie propre sans que le poète

intervienne dans l'action. La figure dégradée de Thumélicus est peinte avec la force et la sobriété d'un maître. Thusnelda est bien une de ces femmes germaines si noblement glorifiées par l'historien latin : « On a vu, dit Tacite, des armées chancelantes et à demi rompues que des femmes ont ramenées à la charge par l'obstination de leurs prières. » Si les prières obstinées de Thusnelda viennent échouer contre l'avilissement de son fils, l'exaltation de son âme ne se comprend que trop bien, et l'horreur du drame est justifiée. La pitié, la terreur, et aussi cette admiration de la vertu que Corneille, suivant le témoignage de Boileau, avait ajoutée aux règles d'Aristote, voilà les sentimens que l'action développe en nous, et qui la rendent complète. J'ai prononcé le nom de Corneille; M. Halm a lu avec intelligence les chefs-d'œuvre de ce grand maître. J'étais à Vienne à l'époque où, la question du *Gladiateur de Ravenne* passionnant tous les esprits, M. Halm avait été obligé de s'en déclarer l'auteur; j'eus occasion de voir le brillant poète, et comme je le félicitais du succès de son œuvre : « Je dois beaucoup, me dit-il, aux poètes de la France, à Racine, à Corneille surtout; ils m'ont appris l'unité du plan et le développement des passions. » Ce n'était pas là une parole de courtoisie adressée par un poète d'Allemagne à un écrivain français, c'était l'expression fidèle d'un sentiment vrai. Certes l'inspiration du poète est bien allemande : ce sont des passions allemandes qu'il met en scène; son mérite est de les avoir exprimées avec force, sans s'inquiéter des subtilités systématiques si chères à certaines écoles de son pays. Il ne s'est pas adressé à des rêveurs, à des faiseurs d'esthétique transcendante, il s'est adressé à des hommes, et tous les cœurs ont battu d'une émotion virile.

Le succès du *Gladiateur de Ravenne* fait honneur au public allemand. Comment ce public, encore ému de ces mâles peintures, a-t-il pu accueillir avec le même enthousiasme des inspirations absolument opposées? Depuis que l'œuvre de M. Halm parcourt toutes les scènes importantes au-delà du Rhin, un seul drame a obtenu les mêmes triomphes, c'est le *Narcisse* de M. Brachvogel, représenté pour la première fois à Berlin le 7 mars 1856. On imaginerait difficilement deux œuvres plus dissemblables : celle-ci simple, naturelle, inspirée par l'histoire, fondée sur l'étude des passions et leur donnant cette forme idéale sans laquelle il n'est pas de poésie; celle-là défigurant les faits, recherchant les situations impossibles, les passions artificielles, et substituant à la réalité je ne sais quels prétentieux symboles. M. Brachvogel, avant d'écrire son drame de *Narcisse*, avait donné un poème, un drame et une tragédie qui ne semblaient pas de nature à lui présager des triomphes au théâtre. On y voit tous les signes d'un esprit inquiet et confus, d'une imagination fiévreuse

et stérile. Le drame de *Jean Favard ou l'Amour des riches* (1850) est une ténébreuse peinture de la corruption parisienne; la tragédie *Aham, le médecin de Grenade* (1852), est un long roman espagnol; le poème intitulé *Métempsychose* (1854) est le rêve malsain d'un bouddhiste allemand. Du Paris du XIXe siècle à l'Espagne du XVe, et de l'Espagne au fond de l'Orient, l'auteur était en quête de nouveautés bizarres, essayant de suppléer par la singularité des sujets à la pauvreté de son invention. Assurément tout n'est pas à mépriser dans les premières productions de M. Brachvogel. Si *Jean Favard* n'est qu'un grossier mélodrame, il y a dans *le Médecin de Grenade* plus d'un détail poétique; mais quelle étrange manie de mettre partout des symboles, de transformer ses personnages en formules, et de supprimer la vie et l'émotion au profit d'abstractions pédantesques! Quand un poète de théâtre recourt à de pareils procédés, il semble bien que l'inspiration dramatique lui fait défaut. Il est vrai que nous sommes en Allemagne, et qu'il y a là des écoles constituées tout exprès pour encourager ces bizarreries. M. Brachvogel appartient peut-être au groupe des poètes de l'avenir. Pour moi, cherchant un poète qui m'émeuve et persuadé que les générations à venir feront de même, je laisse là ces étiquettes; c'est l'œuvre qu'il faut juger, et non les prétentieuses intentions d'un philosophe incompris. *Jean Favard* et *le Médecin de Grenade* prouvaient que M. Brachvogel avait encore bien des progrès à faire. Qu'est-ce que *Narcisse?* L'auteur s'est-il corrigé? Que signifie le succès de son œuvre? Telles sont les questions auxquelles je dois répondre.

Le héros du drame de M. Brachvogel est ce génie débraillé, ce philosophe du ruisseau, ce mendiant, ce fou, ce cynique, dont le portrait a été tracé par Diderot d'une plume si vive et si hardie. Vous l'avez nommé, c'est le neveu de Rameau. Seulement l'auteur s'est réservé le droit d'expliquer à sa façon la folie du personnage. Qu'on veuille bien se rappeler le sens exact de la figure dessinée par Diderot, et l'on saura comment procède l'imagination de M. Brachvogel. La guerre est ouverte entre les encyclopédistes et leurs adversaires. Les premiers volumes de l'Encyclopédie viennent de paraître; au théâtre, à l'Académie, dans la presse, l'armée philosophique, victorieuse jusque-là presque sans coup férir, est attaquée subitement avec une vigueur inattendue. Lefranc de Pompignan fait de son discours de réception à l'Académie un réquisitoire contre l'esprit nouveau, Palissot écrit sa comédie des *Philosophes*, et Rousseau, Diderot, d'Alembert, sont vilipendés sur la scène, tandis que Fréron et Desfontaines applaudissent dans leurs gazettes. Ce sont les batailles de l'année 1760. Voltaire se multiplie; jamais sa verve

n'a été plus redoutable. Il lance aux gazetiers la satire du *Pauvre Diable*, et une multitude de petits pamphlets, *les Si, les Quand, les Pourquoi*, volant et sifflant comme des flèches, vont lacérer le discours de Lefranc de Pompignan; mais Palissot n'a pas attaqué Voltaire, il a même pris le soin de lui adresser une lettre respectueuse pour le séparer de Diderot et de ses collaborateurs. C'est Diderot qui doit répondre à Palissot. Diderot veut écrire son *Pauvre Diable;* comme Voltaire, il veut flétrir la gent famélique des libellistes, et il conçoit une peinture où la vie des journalistes au XVIIIe siècle, la vie des cafés et des coteries littéraires est décrite avec une singulière puissance. Parmi ces hommes que Voltaire appelle la canaille écrivante et cabalante, Diderot rencontre un des habitués de la coterie de Palissot. C'est un musicien, le neveu de Rameau, génie dégradé par le vice et la misère; il s'attache à ses pas et va peindre son portrait. Or voyez l'imagination naïvement enthousiaste de Diderot! il a beau faire, il a beau s'armer de toute sa colère contre Palissot : il tente là une œuvre impossible. Diderot n'est pas né pour la satire. Ce n'est pas lui qui saurait tracer avec une savante et cruelle ironie l'immortelle figure du *Pauvre Diable*. Au bout de quelques pages, il oublie le but qu'il s'était proposé, il oublie la comédie de Palissot, et, tout occupé de son personnage, il ne songe plus qu'à lui. Cet homme qu'il voulait flétrir, il se prend à l'aimer; il se sent de douloureuses sympathies pour son héros, il s'applique à montrer tout ce qu'il y a de génie et de cynisme, d'enthousiasme et de dépravation, de bon sens et de folie chez ce misérable aventurier : création vigoureuse, extravagante parfois, toujours nue, effrontée, mais d'autant plus fidèle, et qui nous révèle tout un aspect de l'histoire littéraire et morale du XVIIIe siècle. Il faut l'entendre surtout, le musicien enthousiaste, quand Diderot l'interroge sur la musique et que le démon de son art le transporte : quelle inspiration! que de grimaces! que de contorsions! quelle sublime caricature! Confondu, étourdi, Diderot lui demande pourquoi il n'a pas travaillé. Oui, cette fougue, cette inspiration diabolique, pourquoi ne l'a-t-il pas contenue et dirigée vers un but sérieux? Pourquoi dépense-t-il si misérablement son génie? Il y avait là l'étoffe d'un homme, et non d'un paillasse. Mon pauvre Rameau! pourquoi ne composez-vous pas? — « Ah! monsieur le philosophe, la cruelle chose que la misère! C'est le drap mortuaire du talent. Je la vois grinçant des dents, d'une langue sèche et brûlante demandant avidement et presque mourante quelques gouttes d'eau qui coulent à travers le tonneau des Danaïdes... Je ne sais si elle fortifie l'esprit du philosophe, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle refroidit terriblement la verve des poètes et des musiciens. On ne chante pas bien sous ce tonneau. »

La misère, voilà l'excuse de l'abjection de Rameau; l'art, voilà la seule chose qui le sauve par instans et l'élève au-dessus de lui-même. Quand il retombe sur son fumier, ce n'est plus que le laquais congédié d'une comédienne, et il se venge des humiliations de sa vie en affichant le matérialisme le plus hideux qui fut jamais.

Tel est le neveu de Rameau dessiné d'après nature par un peintre qui le connaissait bien. C'est à la fois le portrait d'un homme et le portrait de toute une race d'hommes au XVIIIe siècle. Écoutez maintenant ce qu'en a fait M. Brachvogel. Narcisse Rameau est une âme candide qu'une affliction profonde, imméritée, a jetée dans le désespoir et la folie. Il était marié, sa femme était jeune, belle, et il l'aimait avec passion; un jour elle est partie et n'est plus revenue. Séduite par quelque grand seigneur, attirée par le tourbillon de la vie parisienne, elle a quitté l'humble foyer de l'artiste, et qui sait dans quels salons dorés ou dans quels égouts infects la malheureuse traîne aujourd'hui sa honte? Narcisse ne s'est pas donné la peine de suivre ses traces; le monde, depuis ce jour-là, n'est à ses yeux qu'un réceptacle d'infamies. Il se venge sur l'univers; il bafoue le genre humain et celui qui l'a créé. Ce génie qu'il a reçu en naissant, et qui aurait pu produire de grandes choses, ne lui servira qu'à se dégrader lui-même. Chaque parole qui sort de sa bouche est un sarcasme empoisonné; on l'écoute, on rit, mais on a senti la pointe du stylet, et la blessure saignera longtemps. Le soir et le matin, sur les boulevards, aux théâtres, dans les jardins publics, Narcisse est toujours là, l'amertume au cœur, la raillerie aux lèvres, aboyant aux petits et aux grands. Quelle est donc cette femme dont la trahison a bouleversé ainsi l'âme candide de Narcisse? Admirez ici l'imagination de M. Brachvogel; cette femme, c'est la marquise de Pompadour en personne. Avant d'épouser M. Lenormand d'Étioles, Antoinette Poisson avait été la femme de Narcisse Rameau. Depuis le jour où Antoinette a quitté son mari, ils ont suivi tous les deux des chemins bien différens. L'honnête homme a roulé d'ignominies en ignominies jusqu'aux bas fonds de la société; la femme coupable est montée d'honneurs en honneurs jusque sur les marches du trône. Voilà le contraste que M. Brachvogel a voulu peindre, et qui lui fait violer si audacieusement toutes les données de l'histoire.

Une fois résolu à disposer souverainement des hommes et des choses du passé, M. Brachvogel ne reculera pas devant les inventions les plus extravagantes. Le mariage d'Antoinette Poisson et de Narcisse Rameau est une fantaisie très admissible, si on la compare à celles qui vont suivre. Le drame s'ouvre au moment où la marquise de Pompadour est sur le point d'épouser le roi Louis XV. Ne vous récriez pas; la chose est réglée ainsi, et il n'y a rien à y changer :

sans cet épisode, le drame est impossible. Mme de Pompadour va donc détrôner la reine et se faire couronner à Notre-Dame. M. Brachvogel a sur ce point des renseignemens certains; il y a eu de longues négociations à Rome, les ambassadeurs de la marquise ont obtenu du pape les dispenses qui permettent au roi de divorcer : encore quelques jours, et Antoinette Poisson, Mme Rameau, Mme d'Étioles, deviendra reine de France. Cependant la reine a son parti, et ce parti ne se tient pas encore pour battu. Un incident étrange, mystérieux, est venu rendre l'espoir aux hommes qui s'efforcent de déjouer les insolentes prétentions de la favorite. Un jour qu'elle parcourait les boulevards en calèche, Mme de Pompadour aperçoit tout à coup son premier mari : Narcisse! s'écrie-t-elle, et elle tombe évanouie. J'ai oublié de dire que Mme de Pompadour ne sait pas ce qu'est devenu Narcisse, et que Narcisse, de son côté, ignore absolument le sort de sa femme. Ajoutons, pour l'intelligence de ces surprenantes aventures, que Mme de Pompadour a senti se réveiller en elle le souvenir de sa jeunesse, et qu'au milieu de ses grandeurs, saisie d'un dégoût subit, agitée de remords, elle est ramenée par les aspirations de son cœur à ce premier amour si vrai, si pur, qu'elle a si odieusement trahi.

L'exclamation et l'évanouissement de la favorite n'ont point passé inaperçus; c'est l'événement du jour dans les cercles où se débattent les destinées du trône. — Qu'est-ce que ce Narcisse? demandent les partisans de la reine. Pourquoi Mme de Pompadour s'est-elle évanouie à sa vue? Qu'y a-t-il entre elle et ce vagabond? Une actrice de la Comédie-Française qui soutient plus vivement que personne les intérêts de la reine (pourquoi? à quel titre? c'est le secret de l'auteur), Mlle Doris Quinault, est la première à soupçonner le parti qu'on peut tirer de cette aventure pour faire échouer les intrigues de la favorite. Elle attire Narcisse chez elle, et, s'emparant de son esprit, finit par lui arracher son secret. Cette cynique misanthropie qu'il va étalant en tous lieux n'est que le masque de sa douleur, et cette douleur inguérissable c'est le souvenir de la femme qui l'a trahi. Or, tandis que Mlle Quinault avise aux moyens d'utiliser cette révélation si précieuse, Mme de Pompadour, tourmentée par le démon de son cœur, fait ses confidences au comte de Choiseul. Ces confidences sont fort étranges, et ce qui est étrange surtout, c'est le choix du confident. Pourquoi cette femme, au moment où il s'agit pour elle de la couronne de France, va-t-elle livrer ainsi au premier ministre ses secrets les plus dangereux? Pourquoi ose-t-elle lui dire : « C'est vous qui m'avez produite auprès du roi; vous avez été mon amant, Choiseul, mais je ne vous ai jamais aimé; je n'ai aimé personne depuis que j'ai paru à la cour. J'ai aimé une

fois, une seule fois, oh! de toutes les forces de mon cœur : j'ai aimé celui qui m'a donné son nom avant que je fusse madame d'Étioles ! » Choiseul, on le pense bien, est tout étourdi de ces révélations. Blessé dans son amour-propre, il conserve néanmoins assez de sang-froid pour que le diplomate venge les injures de l'amant : tout un nouveau plan de politique est déjà formé dans sa tête. La reine, instruite des intrigues qui se trament contre elle, est encore assez puissante pour parer le coup, et Choiseul a été mis en demeure de se décider entre la courtisane et la reine : il se décide pour la reine. Ce même homme, qui a obtenu du souverain pontife les dispenses nécessaires au divorce de Louis XV, va combattre maintenant les projets de Mme de Pompadour. Ce sera une lutte à mort; il faut se débarrasser une fois pour toutes de la redoutable favorite, il faut qu'elle meure, et Choiseul est résolu à la tuer.

Comment la tuera-t-il? Sans le secours du fer ou du poison, avec des armes invisibles : ce sera un assassinat psychologique. La marquise de Pompadour est déjà malade, malade d'amour, de regrets, de honte, de désespoir; une émotion brusque et violente l'achèvera. Le ministre et la comédienne combinent ensemble cette tragédie de salon. Rien n'est plus simple, grâce à la collaboration de Narcisse. On prépare une fête à Versailles, et, comme au temps de Louis XIV et de Molière, les comédiens du roi ouvriront la soirée par une pièce nouvelle. Choiseul a commandé à un poète de circonstance une tragédie intitulée *Athalie, reine de Juda.* Cette Athalie est une femme qui s'est élevée au trône par l'adultère, et le drame nous la représente au moment où son premier mari, un certain Samuel, devenu Samson le mendiant, reparaît tout à coup devant elle et l'accable sous sa honte. Mlle Quinault jouera le rôle d'Athalie, Narcisse représentera Samuel. Vous comprenez la situation; Narcisse ne sait pas que Mme de Pompadour est cette femme dont la trahison l'a perdu, celle qui lui a pris à la fois la raison et l'honneur. Il est heureux seulement d'exprimer une douleur si semblable à la sienne, et même la pensée de prendre part à cette étrange conspiration, la pensée de servir une reine malheureuse et d'attaquer en face la toute puissante favorite, le relève à ses propres yeux. Quand Mme de Pompadour apercevra Narcisse, quand Narcisse reconnaîtra Antoinette, vous devinez quelle scène dramatique, quelles émotions, quels cris, quels scandales vont être substitués tout à coup aux inventions de l'auteur. Le poète ici, ce n'est pas l'auteur de la *Reine de Juda*, c'est M. de Choiseul.

Voici l'heure décisive. La scène est dans le salon de Mme de Pompadour. On va répéter la pièce devant une réunion d'élite. Les ministres, M. de Maupeou, l'abbé Terray, M. de Silhouette, M. du

Barry, les gentilshommes de la chambre, les dames d'honneur, viennent de prendre place. M. de Choiseul est debout auprès de la marquise. On commence. Il fait nuit. La reine de Juda, en proie à ses remords, ne peut goûter une heure de sommeil. La voilà errante à travers les salles désertes du palais, et, dans son délire, elle aperçoit de toutes parts des apparitions vengeresses. Tout à coup, ce n'est pas un fantôme, c'est Samuel, son premier mari, qui est là en face d'elle, et qui lui crie d'une voix tonnante : « Me reconnais-tu, moi que tu as repoussé avec mépris? Je viens t'arracher ton diadème... » Mme de Pompadour épouvantée s'évanouit, et Narcisse, reconnaissant sa femme dans la favorite, s'abandonne à une folle colère, qui se traduit en discours ampoulés. Quelques passages de cette scène ridicule suffiront à donner une idée du lyrisme habituel de M. Brachvogel.

« NARCISSE. — Tu m'as abandonné, femme sans foi; tu t'es plongée dans les délices tandis que j'étais réduit à mendier, tu t'es dégradée toi-même pour courir après un fantôme de puissance; tout cela, je te le pardonne, car tu es punie par ton déshonneur même. Mais que toi, toi, Antoinette, tu sois devenue, tu aies pu devenir cette Pompadour, voilà ce que je ne puis pardonner... Ne comprends-tu pas que c'est la patrie qui est ici personnifiée en moi, la patrie déshonorée, désespérée, frappée de folie, qui te maudit par ma bouche? Je suis l'humanité, je suis ton siècle; vois ce que tu en as fait! Que nous rendras-tu pour nos haillons, pour nos larmes, pour notre innocence perdue, pour nos âmes avilies? (Il la secoue avec force.) Le jour du jugement dernier est venu. Les trompettes du ciel retentissent, les soleils pâlissent, les étoiles s'effacent, la mort parcourt la terre sur son cheval, et elle fauche, elle fauche partout les humains qui lui ont été livrés à cause de tes crimes; et quand tu descendras aux enfers, quand tu iras prendre place dans les légions des damnés, les diables pousseront des cris de joie, car l'heure de la délivrance aura sonné pour eux, et en face de ta faute ils paraîtront aussi purs que les anges. Tu leur feras horreur, ils s'enfuiront devant toi, et tu demeureras seule dans les domaines de l'épouvante.

« MADAME DE POMPADOUR, poussant un cri, d'une voix égarée. — Eh bien! donc, après moi le déluge! (Elle tombe à la renverse et meurt.)

« TOUS. — Elle est morte!

« NARCISSE, dont le délire va croissant. — Oui, le déluge! du haut du ciel, il pleut du feu, du fiel et des larmes. Du fond des marais de la misère et du crime sort une race dénaturée qui hurle par les rues en demandant du sang. Du sang! du sang! hourra! hourra! et au milieu des éclats de rire on voit rouler dans la boue des cadavres sans tête, les cadavres de la mère et de l'enfant, de l'ami et de l'ennemi. Sur le trône vide de Dieu s'assied en ricanant la raison humaine, la raison devenue folle, qui calcule, qui fait ses comptes, car elle a encore besoin de cinq mille cadavres pour vivre, et le déluge monte toujours, il s'étend, il pénètre jusque dans l'enfer; c'est là que nous nous retrouverons. (Il pousse un cri, tombe et meurt.)

« CHOISEUL. — Sa folie l'a tué.

« MADEMOISELLE QUINAULT, d'une voix solennelle. — Et du sein de ce déluge, revêtue d'une beauté nouvelle, sortira l'humanité régénérée, et, réconciliée avec son père céleste, elle lui adressera de nouveau ses prières. »

On n'attend pas sans doute que je discute une pareille œuvre. L'idée ne me serait pas venue d'en parler ici sans l'immense succès qu'elle a obtenu chez nos voisins. Ce succès, qui est un scandale littéraire, n'est pas même dû au talent d'un acteur; la pièce de M. Brachvogel, représentée d'abord à Berlin au milieu des acclamations, a été jouée sur tous les théâtres de l'Allemagne, et partout elle y a soulevé les applaudissemens. Si j'ai cité ces extravagances, c'est pour fournir un document à l'histoire des lettres dramatiques au-delà du Rhin. A quoi bon démontrer à M. Brachvogel que sa pièce viole la logique aussi effrontément que l'histoire, que la fable est grotesque, l'intrigue impossible, le style ridiculement ampoulé, que ses personnages sont des caricatures, que pas un ne parle et n'agit conformément à la donnée première, et que ce mélange de corruption raffinée et d'effusions sentimentales, au lieu d'être la peinture de la France au XVIIIe siècle, est devenu sous sa plume maladroite un gros mélodrame germanique? M. Brachvogel me paraît trop sérieusement malade en ce moment pour que la critique puisse le guérir. Il est persuadé que son drame réalise les principes d'une philosophie de l'art supérieure aux anciens systèmes; il expose dans sa préface une théorie prétentieuse et inintelligible sur l'emploi de l'histoire au théâtre, sur les rapports du réel et de l'idéal. On y lit que le poète a mission de rectifier l'histoire, c'est-à-dire qu'il doit peindre les idées primitives, les lois éternelles, reflétées dans certains personnages et certains événemens, et tracer ainsi une histoire idéale supérieure à l'histoire réelle, à savoir l'histoire de Dieu sur la terre. Je ne me doutais guère en lisant *Narcisse* que les aventures de M. et de Mme Rameau contenaient tant de belles choses pour les initiés. Il n'y a qu'un seul cas, dit M. Brachvogel, où le poète soit obligé d'être strictement fidèle à la réalité des faits, c'est lorsque l'idée et le personnage en qui elle a pris corps sont si intimement associés, qu'il en résulte une harmonie parfaite, et que toute opposition entre l'idéal et le réel s'est évanouie. « Mais ce cas, ajoute l'auteur, ne s'est presque jamais rencontré, et Jésus-Christ en est peut-être le seul exemple. » Un poète qui oblige ainsi la philosophie de l'art et la philosophie de la religion à servir de préface à son drame n'est pas homme à écouter les modestes avertissemens de la critique. M. Brachvogel est enivré de son succès. Tout récemment encore il a publié un roman où il applique les mêmes principes à un sujet analogue; le héros de ce roman est ce malheureux Friede-

mann Bach, le fils aîné du grand Sébastien Bach, qui a été dans l'Allemagne du XVIIIe siècle ce qu'était à Paris Narcisse Rameau. Friedemann Bach, aussi bien que Narcisse, devient pour M. Brachvogel une figure symbolique, et si l'auteur, en combinant les traits de son symbole, est un peu moins infidèle à la réalité, c'est apparemment que l'histoire d'Allemagne avait moins besoin que la nôtre des rectifications du poète. Vous voyez que l'auteur de *Narcisse* n'est pas disposé à changer de méthode. Quand de telles œuvres trouvent des approbateurs, ce n'est pas au poète qu'il faut s'adresser, c'est au public. Or les admirateurs de M. Brachvogel ne sont pas seulement parmi la foule qui se presse encore à son drame; il s'est trouvé des critiques pour glorifier cette merveille. Quelle œuvre vraiment allemande! s'écrie celui-ci. C'est notre *Hamlet*, s'écrie celui-là. Oui, le plus sérieusement du monde, on a institué une comparaison entre *Narcisse* et *Hamlet*. Le Narcisse de M. Brachvogel, c'est l'Hamlet de nos jours, a-t-on dit, un Hamlet blasé, corrompu, découragé, mais qui garde encore au fond du cœur un sentiment viril et qui n'attend qu'une occasion pour agir. Admirez surtout la coïncidence : dans l'une et l'autre pièce, il y a une troupe de comédiens, et c'est le drame inséré dans le drame qui précipite la catastrophe!

La critique allemande, comme on voit, a encore bien des progrès à faire avant de contribuer à cette régénération du théâtre dont elle parle si complaisamment. Ce n'est pas assez de stimuler l'indifférence de la foule, il faut être en mesure de redresser ses arrêts. Ce n'est pas assez de fabriquer des théories, il faut avoir des principes sûrs, il faut du goût, du tact, le sens du vrai et du beau. Ce sens, on le dénature souvent à force de subtilités. Si la critique théâtrale en France ne se préoccupe pas assez des principes, si elle juge un peu par instinct et sans s'élever à la philosophie de l'art, la critique allemande, au contraire, devrait invoquer cet instinct qui corrigerait chez elle les raffinemens de l'esprit. Au lieu de disserter à perte de vue sur les transformations futures du théâtre, que les juges littéraires interrogent le goût du public, qu'ils comparent les pièces qui réussissent et celles qui tombent, qu'ils tâchent de s'expliquer à eux-mêmes ces succès et ces chutes : une telle étude leur enseignera plus de vérités utiles que la méditation de l'esthétique *transcendantale*. Qu'est-ce qui a fait le succès de *Narcisse?* Une certaine entente de la scène, un certain art d'éveiller l'intérêt, et avec cela la préoccupation vraie ou fausse des idées philosophiques et morales. L'intérêt qu'éveille la pièce de M. Brachvogel est un intérêt de mélodrame, ses idées philosophiques ne sont que de la déclamation; le public pourtant y a été pris, il a salué de ses bravos l'ombre des choses qu'il cherchait. *Son ombre même est douce,* dit Alfred de Musset à propos de la poésie. Ce n'est pas une ombre qui a séduit les

Allemands dans *le Gladiateur de Ravenne*, c'est bien une action vive, pressante, dramatique, unie à une belle inspiration morale. L'intérêt de l'action, l'élévation de la pensée, voilà ce que l'Allemagne demande aux poètes qui veulent relever le théâtre.

Si j'examine les autres ouvrages représentés depuis deux ans sur les différentes scènes de l'Allemagne, le sort qu'ils ont obtenu confirme pour moi ces symptômes du goût public. M. Édouard Tempeltey a fait représenter à Berlin et à Vienne une tragédie intitulée *Clytemnestre*, qui contient des parties très poétiquement traitées. La *Clytemnestre* de M. Tempeltey est une étude d'après Eschyle, comme l'*Iphigénie* de Goethe (toute proportion gardée) est une étude d'après Euripide. L'*Iphigénie* de Goethe, on le sait, ne se recommande pas par l'intérêt de l'action; mais en revanche quelle sublimité de pensée! quelle merveille de poésie! Si une telle œuvre ne pouvait guère réussir à la scène, il n'en est pas en Allemagne qui soit restée plus chère à la critique et aux historiens de l'art. On écrit des commentaires, on fait des leçons publiques sur *Iphigénie*, comme on en fait sur *Faust* et *la Divine Comédie*. Antique par la simplicité du plan et la pureté des lignes, l'œuvre de Goethe est toute moderne, tout allemande même, par la conception morale. La prêtresse antique et la madone chrétienne sont merveilleusement unies dans cette chaste figure qui accomplit si bien son œuvre de réconciliation, et efface pour toujours la vieille malédiction barbare qui pesait sur sa race. Sans ces inspirations supérieures, l'œuvre de Goethe ne serait qu'une belle et froide statue. M. Tempeltey n'a pas renouvelé son sujet par des méditations si hautes; il s'est attaché surtout à l'action, mais en cherchant à réveiller l'intérêt il a trop altéré le caractère antique de ses personnages. Clytemnestre est visiblement une femme de la société moderne; la manière dont elle est entraînée au meurtre par l'adultère, l'abandon d'Égisthe, qui est pour elle la punition immédiate de son crime, tout cela rappelle le drame tel que l'a conçu notre époque. « Jamais, dit Eschyle dans *les Grenouilles* d'Aristophane, jamais je n'ai peint de femme impudique. » La Clytemnestre de M. Tempeltey, c'est, sous un masque antique, la peinture très étudiée de l'adultère, des causes qui l'amènent, des excuses dont il se couvre, des crimes auxquels il est poussé et de l'inévitable châtiment qui l'attend. Entre ces deux inspirations si différentes, entre l'étude du génie antique et la peinture des passions modernes, l'esprit du spectateur hésite; il cherche en vain cette harmonie que Racine avec des sentimens si français, Goethe avec des idées si allemandes, ont imprimée à leurs imitations de la tragédie grecque. Défectueuse dans l'ensemble, la pièce de M. Tempeltey renferme des scènes hardiment conçues et exécutées avec talent. Lorsque Clytemnestre, répondant aux reproches de sa conscience,

s'efforce de trouver la justification de son adultère, et qu'elle se rappelle tout à coup l'orgueil barbare d'Agamemnon sacrifiant sa fille à la Grèce, cette scène a beau rappeler la *Judith* de M. Frédéric Hebbel (1), elle révèle chez l'auteur un rare sentiment de la poésie. Le rôle d'Oreste enfant est aussi une conception énergique et neuve qui fait honneur à M. Tempeltey. Ces beautés de détail ne pouvaient cependant sauver l'ouvrage. Le drame de *Clytemnestre* est trop moderne pour un sujet antique, trop antique pour des idées modernes. Ni l'intérêt de l'action n'est assez vif, ni l'inspiration morale n'est assez haute pour satisfaire le public de l'Allemagne. Qu'importe? L'auteur a révélé un talent sérieux; qu'il médite plus profondément ses sujets, qu'il songe davantage à l'harmonie de la forme et des idées, et il pourra réparer sa défaite.

Un autre ouvrage dramatique représenté dernièrement avec un médiocre succès, bien que l'auteur porte un nom célèbre et qu'il ait dans la presse allemande tout un bataillon d'admirateurs enrégimentés et disciplinés à la prussienne, c'est la comédie que M. Charles Gutzkow a intitulée *Laurier et Myrte*. M. Gutzkow est plus modeste que M. Brachvogel : il ne revendique pas pour le poète dramatique le droit de rectifier l'histoire; sa pièce, il l'affirme dans le titre même, est une comédie historique et de plus une comédie de caractère : *Lorber und Myrte, historisches Charakterbild*. Malheureusement, ce droit qu'il veut bien ne pas réclamer, il en use comme s'il le possédait. L'histoire dont il s'agit, c'est l'histoire de la représentation du *Cid* et du mariage de Corneille; le laurier, ce sera *le Cid;* le myrte, ce sera Marie de Lampérières. Quant aux caractères que l'auteur a la prétention de peindre, c'est surtout Corneille et Richelieu. On a dit souvent qu'il était périlleux de faire parler sur la scène les hommes dont la voix a traversé les siècles et retentit encore à nos oreilles; imposer notre langage à ceux qui ont eu le don des paroles immortelles, c'est une audace qui est rarement heureuse. M. Gutzkow, plus qu'un autre, aurait dû être sur ses gardes; une fois déjà, dans *le Modèle du Tartufe,* il a osé produire Molière sur la scène, et, en le faisant agir et parler, il a commis des bévues si grossières, des énormités si révoltantes, que la critique a dû les signaler sans ménagement (2). Les inventions de M. Gutzkow à propos du mariage de Corneille sont moins audacieuses que son explication du *Tartufe;* le poète qui a fait de Lamoignon un scélérat, et de Molière une espèce de grand-juge criminel, défenseur acharné de la veuve et de l'orphelin, a droit à nos remerciemens quand il veut bien ne pas trop défigurer le caractère de Corneille. Il est vrai

(1) Voir, sur le théâtre de Frédéric Hebbel, la livraison du 1er novembre 1852.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 15 octobre 1847, *le Théâtre moderne en Allemagne*, *M. Charles Gutzkow.*

qu'il lui reste Richelieu, et savez-vous quel rôle il lui donne? Corneille aime la fille d'un magistrat normand, Marie de Lampérières (Marie, et non Émerance, comme l'appelle, je ne sais pourquoi, M. Gutzkow); Richelieu, ami d'enfance de ce magistrat, dispose absolument de la main de sa fille, et il donnera Marie à Corneille, si Corneille consent à déclarer que *le Cid* lui a été dicté par Richelieu. A moi le laurier, dit le grand ministre, et le myrte sera pour Corneille. La belle invention que voilà! L'ingénieux commentaire des rapports de Corneille et de Richelieu! Après cette seconde épreuve, il ne faut pas prier M. Gutzkow d'étudier plus attentivement l'histoire littéraire de la France, il faut la lui interdire à jamais. Il est évident qu'il a pris la mesure de son Richelieu sur quelque ministre des petites cours allemandes du XVIIIe siècle. Je crois tout à fait inutile de relever les autres erreurs de M. Gutzkow; celle-là suffit pour faire juger son œuvre. C'est en 1640, après *Horace* et *Cinna*, que Corneille a épousé Marie de Lampérières; M. Gutzkow veut que ce soit en 1636, après le succès du *Cid:* insignifiante peccadille chez le hardi peintre de la politique de Richelieu.

Dois-je raconter une telle comédie? L'intrigue est aussi ennuyeuse que la donnée première est impertinente. N'insistons pas sur les méprises d'un homme qui a eu quelquefois des inspirations élevées; engageons-le à se défier de l'infatuation, à mépriser les hommages intéressés des coteries, à ne pas prendre au sérieux les réclames des libraires. Il y a autour du nom de M. Charles Gutzkow un *crescendo* de louanges fabuleuses, et il arrive souvent que M. Gutzkow, transporté d'aise, se met à jouer sa partie dans ce concert. Ce spectacle est triste. Si une voix libre et franche, celle de M. Julien Schmidt par exemple, s'élève pour avertir M. Gutzkow, M. Gutzkow s'écrie qu'il est victime des envieux. Nous-même, qui jugeons ces choses à distance, qui appartenons avant tout à la littérature de notre pays, qui sommes étranger à toutes les coteries de l'Allemagne, qui n'avons aucun mérite à en parler sans passion, M. Gutzkow nous accuse d'être l'écho de ses ennemis. Les ennemis de M. Gutzkow, ce sont les écrivains qui l'encensent; ses amis sont ceux qui lui disent : Donnez un but sérieux à l'activité de votre esprit, mettez votre ardeur au service d'une idée poétique, rappelez-vous les productions de vos meilleurs jours, et relisez votre drame d'*Uriel Acosta*.

Pour compléter ce tableau de la littérature dramatique au-delà du Rhin, je devrais signaler aussi les comédies et les drames qui n'ont pas subi l'épreuve de la scène. Ordinairement, quand une pièce est jouée sur un théâtre d'Allemagne, on ne peut la lire imprimée que deux ou trois ans après la représentation; c'est ce qui est arrivé pour *Narcisse* et *le Gladiateur de Ravenne*. Si au contraire elle a été refusée, le poète s'empresse de la soumettre au jugement du public.

Il faut le dire cependant, parmi ces pièces imprimées et non représentées, il en est beaucoup qui n'ont pas encouru la même disgrâce. Nombre de poètes composent des ouvrages dramatiques sans se soucier du théâtre.

Pour quelques-uns, ce ne sont que des poèmes dialogués, c'est-à-dire des pièces destinées à la lecture plutôt qu'à la représentation; pour ceux-là, ce sont bien des drames, mais des drames consacrés à un théâtre qui n'existe pas encore, et promis aux générations de l'avenir. Il en est d'autres enfin qui font imprimer leurs œuvres comme pour les proposer publiquement aux directeurs de théâtre. Je citerai, dans ce dernier groupe, deux productions récentes : le *Nemrod* de M. Gottfried Kinkel, et surtout la *Brunhilde* de M. Emmanuel Geibel, belle et poétique étude d'après les *Niebelungen*. L'examen de cette littérature dramatique produite en dehors du théâtre serait l'objet d'un travail à part; je me bornerai à faire une réflexion à ce sujet : soit que des écrivains, dédaigneux du présent, en appellent à l'avenir, soit que des poètes composent des pièces de théâtre sans se préoccuper du théâtre, soit enfin qu'ils impriment leurs œuvres d'avance, afin de les proposer aux directeurs sous le contrôle de l'opinion publique, n'y a-t-il pas là une triple protestation contre la direction littéraire des principales scènes de l'Allemagne? Les pièces que l'on joue le plus souvent à Berlin et à Vienne comme à Dresde et à Munich, ce sont les misérables rapsodies de Mme Birch-Pfeiffer, contrefaçons affaiblies des plus faibles œuvres de Kotzebue; et quand Mme Birch-Pfeiffer ne remplit pas la scène, quand elle veut bien faire trève un mois ou deux à cette production infatigable, que voit-on sur l'affiche? De tristes imitations de notre théâtre, imitations faites le plus souvent sans choix, sans discernement, et qui ne servent pas plus à instruire l'Allemagne qu'à honorer la France. On comprend que les poètes allemands soient parfois bien découragés, lorsque les intendans des théâtres royaux s'obstinent à leur proposer de pareils modèles. Ces intendans ont beau être des esprits cultivés, quelques-uns même des écrivains de mérite, la partie commerciale de leur mission leur fait bien vite oublier le rôle littéraire qu'ils seraient dignes de remplir. Ils ont besoin de succès, de là leur timidité vis-à-vis de la foule. Certes je m'associe à l'ardeur de M. Robert Prutz, lorsque, dans son *Histoire du Théâtre allemand,* il s'écrie, après Louis Boerne et Lessing : « Ce ne sont ni les directeurs, ni les acteurs, et encore moins les poètes, à qui il faut imputer la décadence du théâtre allemand; l'Allemagne entière doit en répondre. Que l'Allemagne redevienne une nation, qu'elle soit une, et forte, et prête à jouer son rôle dans les grandes affaires du monde; elle aura bientôt un théâtre qui exprimera la conscience de

la patrie au milieu des applaudissemens du peuple. » Rien de mieux; mais ce serait une contradiction étrange, si ces aspirations idéales à la vie pratique faisaient négliger les moyens pratiques de la restauration littéraire qu'on désire. Le rôle des théâtres est de faire l'éducation poétique de la foule. Pourquoi le *Démétrius* de M. Bodenstedt, la *Brunhilde* de M. Emmanuel Geibel, ne paraissent-ils pas sur la scène, lorsqu'on y voit sans cesse de plates imitations du français ou les drames bourgeois de Mme Birch-Pfeiffer? C'est à la critique de conseiller, de surveiller les entreprises théâtrales, comme faisait Lessing à Hambourg il y a un siècle. Au lieu de se perdre dans les sublimités de l'esthétique, qu'elle avise aux progrès possibles. Le meilleur moyen de travailler pour l'avenir, c'est de réformer le présent.

Et si les conseils de la critique sont insuffisans, que les poètes ne manquent pas à leur tâche. A qui appartient-il, sinon à des chantres inspirés, de créer cette unité intellectuelle et morale dont le théâtre a besoin? L'exemple du *Gladiateur de Ravenne* doit encourager les vrais artistes. Voilà une œuvre d'un ordre élevé qui, d'un bout de l'Allemagne à l'autre, a été immédiatement acceptée par la foule. L'auteur, on a pu le voir, n'a pas sacrifié la poésie à des exigences vulgaires; il n'a pas cherché non plus de vaines subtilités pour plaire à ces esprits raffinés que Rabelais appelle *les abstracteurs de quintessence;* il a été ému, il a exprimé son émotion, et l'Allemagne a cru revoir les beaux jours de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell*. Je sais bien que *Narcisse* a été accueilli avec le même enthousiasme que *le Gladiateur;* je ne puis croire cependant que ce succès soit durable. On aura reconnu depuis longtemps le mauvais goût, les prétentions, les absurdités du drame de M. Brachvogel, quand on applaudira encore les mâles peintures de M. Frédéric Halm. Que l'Allemagne renonce donc à ses théories d'école; si on lui promet un théâtre exclusivement germanique, un théâtre sans précédent et sans modèle, qu'elle se défie de ces chimères. Elle sait ce que les théoriciens, depuis la mort de Schiller, ont fait tour à tour de la scène; elle voit ce qu'en font aujourd'hui les prétendus poètes de l'avenir. La poésie de Sophocle et de Corneille, de Shakspeare et de Schiller, n'est pas une œuvre mystérieuse, apocalyptique. Quelques subtilités qu'on imagine, il faut toujours en revenir à la loi qui ordonne de toucher les cœurs par la sympathie, d'élever les âmes par l'admiration. Que faut-il pour cela? Reproduire en poète les éternelles affections de l'humanité et les grandes luttes de la vie morale.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

HERMANN

POÈME

I.

HERMANN.

Crois-tu qu'en ces déserts, transfuge de la vie,
Je t'apporte à nourrir quelque lâche douleur;
Que j'y vienne abriter l'égoïsme et l'envie,
Ou farder au soleil leur immonde pâleur?

Ton flanc escaladé sent-il que je chancelle?
Est-ce un débile enfant, par son rêve égaré,
Qui, frappant ton granit de ce bâton ferré,
En fait, à chaque pas, jaillir une étincelle?

L'ESPRIT DES SOMMETS.

Je sais que la mollesse et les désirs grossiers
Et les amours vulgaires,
Au seuil de mes jardins fermés par les glaciers,
Ne se hasardent guères;

Que l'argent de ma neige et l'or du ciel en feux
Et l'encens de mes brises
N'ont jamais soulevé, du côté des hauts lieux,
Les basses convoitises.

Les simples et les forts sont mes seuls courtisans.
Mon trône de bruyère
Du pâtre et du chasseur inspire, tous les ans,
La chanson libre et fière.

Tu viens d'un pied hardi me visiter comme eux;
Un vent frais te caresse...
Et pourtant mon soleil laisse à ton front brumeux
Son voile de tristesse.

HERMANN.

Satisfait de mon sort et moins triste que fier,
Je ne viens pas gémir assombri par l'injure;
Si j'étais l'offensé de ce siècle de fer,
Je mettrais plus d'orgueil à cacher ma blessure.

Mais sous mon toit béni s'assied le vrai bonheur;
J'y vois l'aïeul sourire au nourrisson robuste.
Riche des fruits de l'arbre et des fleurs de l'arbuste,
Je ne désire rien,... j'ai le pain et l'honneur.

Je trouve en ces forêts et mon luxe et mes fêtes;
Plongé dans la nature, y parlant à nos dieux,
Tout ce que je demande à cet âge odieux,
C'est d'épargner encor tes bois et mes retraites.

Si je viens triste et seul au-devant du désert,
C'est pour fuir, dans l'azur, sur ta cime où je monte,
L'aspect même du joug dont ils aiment la honte,
Et leurs lâches plaisirs où la vigueur se perd;

Pour couvrir du silence et de l'ombre des chênes
D'indignes souvenirs dont je suis innocent;
Pour respirer un air plus vif et plus puissant,
Et qui soit pur au moins des serviles haleines.

L'ESPRIT.

Viens! j'accueille et nourris ce fécond désespoir,
Ces haines magnanimes;
Je hausse les cœurs fiers et d'un ferme vouloir
Au niveau de mes cimes.

Viens! j'ouvre à tes désirs cet austère jardin;
Mon soleil t'y convie.
Récolte, avec mes fleurs, de gradin en gradin,
Les conseils de la vie.

II.

Jusqu'au champ suspendu sur cet étroit rocher
Où le chamois et l'aigle osent seuls se percher,
Quel sentier a conduit, dans sa longue escalade,
Depuis ce toit qui fume au pied de la cascade,
Le hardi laboureur qui fait si haut moisson?
Quel oiseau lui prêta son aile et sa chanson?
Quelle occulte vertu, sous ses mains familières,
Fait jaillir tous les ans le bon grain de ces pierres?
Ses bœufs n'ont pu le suivre, et, seul dans le granit,
Il retourne en suant son fer que Dieu bénit;
Seul dans ces hauts sillons étayés de murailles
Il a monté la herse et le sac des semailles.
Le sol même est son œuvre. Au grain blond et vermeil
Dieu n'a rien pour sa part fourni que le soleil.
L'homme a seul amassé sur le roc qui l'appuie
Ce champ aérien repris par chaque pluie.
Toi-même, ô laboureur, toi seul as, sur tes reins,
Porté le riche humus à ces maigres terrains.
Ton blé, germant là-haut, dans la roche brisée,
Y boit plus de sueurs cent fois que de rosée,
Et, comme on bénit Dieu sous son toit de sapin,
Nous devons te bénir quand nous mangeons ce pain.
Ah! qu'il est plein de vie et de saveur! Ah! comme
Ce pain, fait tout entier de la vertu de l'homme,
Donne un plus noble sang, un plus vaillant esprit
A l'aïeul qui le sème, aux enfans qu'il nourrit!

Mais nous, ô voyageur, plus haut! montons encore
Cet escalier des monts par où descend l'aurore;
Chacun de ses degrés offre au cœur agrandi
L'image et le conseil d'un travail plus hardi.

Arrêtons-nous, regarde! aux flancs du précipice,
Sur ces murs veloutés qu'un fin gazon tapisse,
Le faucheur, sur l'abîme allongeant son râteau,
Ramène herbes et fleurs jusqu'au bord du plateau.

Vois ce sapin vieilli dont les dernières branches
Pendent au bord du gouffre avec leurs mousses blanches;
Vois! l'homme ose attacher à ce tronc caverneux
Et prendre pour échelle un câble aux mille nœuds.

Il s'en va, jusqu'en bas, couper l'herbe nouvelle.
Sur le dos du faucheur la gerbe s'amoncelle.
Pour gravir sous ce poids l'impossible chemin,
Il saisit chaque nœud de sa robuste main;
Il monte; il a touché l'étroite plate-forme.
Le voilà qui dépose enfin sa charge énorme.
Il respire. Il repart; entre les hauts piliers,
Il suit de la forêt les détours familiers.

Déjà, sur la colline adoucie en sa pente,
Un sentier plus battu vers le hameau serpente;
L'homme approche, et là-bas, sur ce tertre avancé,
Sa verte meule oscille à son pas cadencé.
Voyez! le fenil s'ouvre et s'emplit; l'herbe fraîche
Et les fleurs des sommets vont parfumer la crèche.
Tombe aujourd'hui la neige, et grondent les autans,
La vache rousse aura du foin jusqu'au printemps,
Et tes fils accroupis, se réchauffant sous elle,
Pourront s'abreuver tous sans tarir sa mamelle.

Retourne un jour encor, brun faucheur aux pieds nus,
Jusqu'à ces prés sans maître et de toi seul connus;
Emmanches-y ton fer d'un bois que rien ne rompe;
Puis, reviens. Du canton, là-bas, mugit la trompe,
Et, dans la gorge étroite où roulent des tambours,
J'entends des fantassins s'approcher à pas lourds.

CHANT DES FAUCHEURS.

Au soleil levant les faux étincellent;
La cascade en feu jette moins d'éclairs
Sous l'ardent rayon qui court dans les airs;
Avec moins de bruit ses longs flots ruissellent.
Au soleil levant les faux étincellent.

Vois, là-haut, frémir nos fiers bataillons!
La liberté souffle et grossit la trombe;
Sur chaque berceau, près de chaque tombe,
Drus comme les blés dans nos verts sillons,
Ils germent du sol, nos fiers bataillons.

La faux dans tes mains vaut mieux que l'épée,
Montagnard fidèle aux mœurs des aïeux!
Dans l'auguste foi, dans l'honneur pieux,
Ainsi que ton cœur, sa lame est trempée.
La faux dans tes mains vaut mieux que l'épée.

Ton marteau sonore a battu l'acier;
Le grès du rocher près du flot l'aiguise;
La hampe de frêne est faite à ta guise;
Présente la pointe au sanglant coursier.
Ton marteau sonore a battu l'acier.

Rustiques faucheurs, l'escadron se brise
Sur vos rangs pressés comme une forêt.
Frappez des chevaux le nerveux jarret;
Rustiques faucheurs qu'un soldat méprise,
Fauchez plus avant, l'escadron se brise!

Les hauts cavaliers tombent lourdement
Sous l'or et l'airain des riches armures.
Les épis sont pleins, les herbes sont mûres;
Comme les pavots et le blond froment,
Les hauts cavaliers tombent lourdement.

Rompez dans leurs mains, comme une quenouille,
La lance effilée au rouge pennon
Et l'écu d'azur où s'écrit leur nom.
Sous l'acier des faux lavé de sa rouille,
Leur glaive est brisé comme une quenouille.

Gravissez, faucheurs, ces monceaux de morts
Pareils aux sommets, votre âpre domaine.
Sur ces prés sanglans le fer se promène.
Pour trancher la fleur des preux et des forts,
Gravissez, faucheurs, ces monceaux de morts.

Vous n'aurez jamais de moissons plus belles;
Ramenez vos chars pleins et triomphans;
La liberté sainte a, pour vos enfans,
Lié de ses mains les blondes javelles...
Vous n'aurez jamais de moissons plus belles.

Rentrez sous le hangar les faux et les tridens;
Votre toit vous rappelle après ces jours ardens.
Moi j'irai sur vos monts, qu'en rêvant je traverse,
Cueillir à chaque cime une vertu diverse.
Les saintes visions habitent ces hauteurs;
Dieu, qui s'y manifeste à vos rudes pasteurs,
Accorde avec amour à leur race aguerrie,
Après les grands combats, la grande rêverie.

LE PATRE DES MONTAGNES.

Le pâtre aux longs cheveux, roi des plateaux déserts,
Seul et fort, rêve en paix sur son trône de mousse;
Gouvernant, tout l'été, dans leurs pacages verts,
Les noirs taureaux, les vaches rousses.

D'un geste à ses grands chiens il commande, et le soir
Le troupeau vagabond, dispersé dès l'aurore,
S'assemble autour du maître et suit à l'abreuvoir
La génisse au collier sonore.

Le vent berce les pins, ces encensoirs des monts;
Un souffle attiédi sort des bruyères voisines,
Et l'homme des hauts lieux respire à pleins poumons
La vitale odeur des résines.

La robuste fraîcheur qui tombe des glaciers,
Le soleil distillant le thym et les verveines,
Le souffle et la vertu des sommets nourriciers
Ont coulé dans ses fortes veines.

Les miasmes impurs, les morsures de l'air,
Les invisibles dards dont la nuit nous pénètre
N'atteignent pas son sang et glissent sur sa chair,
Comme sur l'écorce du hêtre.

Il combat, seul à seul, près du ravin béant,
L'ours au poil hérissé, qui recule et qui gronde;
Il sait, au jour fatal, de l'orgueilleux géant
Percer le crâne avec sa fronde.

L'esprit de Dieu souvent a suscité sa voix,
Et la harpe obéit à cette main hardie,
Et le rude pasteur lance, à travers les bois,
La prière et la mélodie.

Ainsi, quand le printemps met la séve en éveil,
Le vieux chêne attendri se dilate en sa force,
Et l'arbre aux flancs noueux fait jaillir au soleil
Un miel blond de sa noire écorce.

Mais nous, ô voyageur, plus haut! montons encore
Cet escalier des monts par où descend l'aurore.

Les plus âpres sommets et le front le plus fier,
Où les noirs ouragans grondaient peut-être hier,

Pour qui sait les atteindre et pour qui sait y lire,
Ont aussi leurs saisons de fleurs et de sourire.
L'amant de l'impossible atteint seul ces hauteurs,
Connaît seul ces rayons et ces vives senteurs.

LA FLEUR DES CIMES.

Cueillez sur la cime austère,
Cueillez, au prix des périls,
La fleur pure et salutaire
Qui tient à peine à la terre,
La fleur aux parfums subtils.

Dieu la sème et Dieu l'arrose;
Préférez son vague encens
A l'âcre odeur de la rose,
Aux parfums que l'art compose
Pour le vain plaisir des sens.

L'esprit seul, au bout du rêve,
Rentré sur le sol natal,
Après un combat sans trêve,
Vous respire et vous enlève,
Douce fleur de l'idéal!

Nul n'atteint ces fleurs divines,
S'il n'a, dans un long effort,
Sur la pierre ou les épines,
Rougi de sang nos collines
Et monté... jusqu'à la mort.

Mais quand l'âme est parvenue
A ces jardins du haut lieu,
La terre, en bas, diminue,
Et, soulevé par la nue,
L'homme est tout près de son Dieu.

Mais nous, ô voyageur, plus haut! montons encore
Cet escalier des monts par où descend l'aurore;
Chacun de ses degrés offre au cœur agrandi
L'image et le conseil d'un travail plus hardi.

Plus haut, toujours plus haut! Sur le glacier bleuâtre
Le chasseur est debout. Les taureaux et le pâtre
Apparaissent, là-bas, au soleil endormis,
Noirs sur les plateaux verts et tels que des fourmis.

L'ardent chasseur bondit au bord des précipices;
Un chemin sans péril est pour lui sans délices.
Il aime à respirer, sur la neige des monts,
Un air qui brûlerait nos débiles poumons.
Il cherche au bout des pics affrontés avec joie
La fatigue et la lutte encor plus que la proie;
Puis, sur la toison fauve et dans l'antre des ours,
Il dort de longues nuits, il rêve de longs jours.
Il part : le ciel est clair; dans sa force il s'enivre,
Il sent sur les sommets le vrai bonheur de vivre,
Et, comme l'aigle errant sans rival et sans loi,
Loin de la foule impure, il est seul, il est roi.

LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

Le franc chasseur suit sur la neige
L'ours et l'isard;
A chaque pas il trouve un piége,
Vit de hasard.

En déposant la carabine,
Souvent le soir
Il mange, à son feu de résine,
Un pain tout noir.

Il n'a pas même un lit de chaume
Pour s'y coucher...
Mais les sapins forment le dôme
Sur son rocher.

Dans sa cape de laine brune,
Sans nul souci,
Il dort en attendant fortune,...
Son chien aussi.

Son fusil et sa cartouchière
Près de sa main,
Il dort, dans sa pauvreté fière,
Jusqu'à demain,

Rêvant de la fée immortelle
Qui l'a doté,
Et lui fit la part la plus belle,
La liberté!

La liberté, fière et sans règle
Dans sa ferveur,
Qui donne au pain d'orge et de seigle
Tant de saveur;

Qui rend l'habit de grosse laine
Souple et soyeux,
Et fait battre, à sa chaude haleine,
Les cœurs joyeux;

La liberté, plus douce encore
Que le doux miel,
Plus éclatante que l'aurore
Au fond du ciel.

Tu viens, ô divine guerrière
Que nous aimons,
Tu descends, comme la lumière,
Du haut des monts.

Là, debout sur la feuille sèche,
Au bord d'un bois,
Tu lanças la première flèche
De ton carquois.

Là, présente à l'heure fatale
Aux oppresseurs,
Tu fondras la dernière balle
Des francs chasseurs.

Mais nous, ô voyageur, plus haut! montons encore
Cet escalier des monts par où descend l'aurore;
Chacun de ses degrés offre au cœur agrandi
L'image et le conseil d'un travail plus hardi.

Aux confins de l'éther d'où la foudre s'élance,
Voici la région du froid et du silence,
Où la vie est voilée, où cessent les combats;
L'œil même du chasseur ne la voit que d'en bas.
C'est le front de la terre où dort l'âme du fleuve.
Les fécondes sueurs où tout germe s'abreuve
Jaillissent de là-haut, et l'être, à grands flots, sort
De ces monts recouverts du linceul de la mort.

LE GLACIER.

L'esprit des eaux, caché dans son beau corps de neige,
Conserve tout l'hiver son immuable siége
Posé sur les sommets;
Sa statue au front blanc, calme, solide et pure,
Semble un dieu qui s'assied à part dans la nature
Pour dormir à jamais.

Elle y forme des monts l'impassible couronne;
Le nuage empourpré d'un manteau l'environne,
La lune s'y suspend,
Et la foudre du ciel, qui tonne à côté d'elle,
Sillonnant les glaciers sans qu'une onde en ruisselle,
S'éteint en les frappant.

Mais qu'un soleil ami caresse enfin la cime,
Le rocher devient flot, le dieu marche et s'anime
Sur son trône argenté;
L'esprit des eaux s'épanche avec un bruit sauvage,
Et, roulant vers la plaine, y porte le ravage...
Ou la fertilité.

Tel, dans la région des stoïques pensées,
Le héros s'est vêtu de ses splendeurs glacées;
A voir ce front serein,
Pareil aux pics blanchis, sans larme et sans murmure,
On a cru que l'amour glissait comme l'injure
Sur cet homme d'airain.

Mais que le vrai rayon vienne effleurer cette âme,
Qu'un dessein généreux colore de sa flamme
Ce front indifférent,
Et vous verrez la neige en flot d'azur se fondre,
Vous entendrez ce cœur éclater et répondre
Au fracas du torrent.

Et le grand fleuve ira susciter toute chose,
Plainte ou joie, éveillant sur les bords qu'il arrose
Mille échos assoupis;
Et l'âme s'épandra sur les âmes prochaines,
Douce et terrible, ici faisant crouler les chênes,
Là germer les épis.

III.

L'ESPRIT DES SOMMETS.

Le livre des hauts lieux plein d'images vivantes
Devant toi s'est ouvert;
Tu reçus des torrens, des oiseaux et des plantes,
Les leçons du désert.

Aujourd'hui tu parviens à des sphères plus hautes
Où la terre et le ciel
S'embrassent, en mêlant leurs confins et leurs hôtes,
Au-dessus du réel.

Dans ce monde, interdit à qui n'a pas des ailes,
Tu monteras sans peur;
Il suffit d'évoquer tes souvenirs fidèles;
Je te livre à ton cœur.

Réveille ici les dieux sacrés dans ta mémoire
Par l'amour filial,
Lorsque tu traversas les sommets de l'histoire,
En quête d'idéal.

HERMANN.

Je les vois, dans mon âme, au-dessus des nuages,
Au-dessus des vapeurs de notre temps impur,
Les aïeux, les héros! Ils passent dans l'azur,
Leur souffle excite en moi de sublimes orages.

Je viens les contempler, les entendre au désert,
Pour que les hauts sapins où l'infini murmure,
Les cascades, les vents et la grande nature
Accompagnent leurs voix d'un plus digne concert.

L'ESPRIT.

Je t'ai vu, tout enfant, pleurer sur mes collines,
Ton livre dans la main,
Cherchant, pour approcher de ces âmes divines,
Quel est le vrai chemin.

Et moi, j'ouvre à ton cœur leurs sphères immortelles;
Viens les aimer de près,
Et leur parler toi-même, et te baigner comme elles
Dans mes saintes forêts.

Viens, assis sur les fleurs, près de l'onde écumante,
Respirer, tout l'été,
L'esprit qui les supporte et qui les alimente
Dans leur éternité.

IV.

Sur une mer de neige, une île verte et chaude
Dans son cadre d'argent luit comme une émeraude;
Les glaciers crénelés, s'étageant par gradin,
Font un rempart d'azur à ce chaste jardin.
Le sourire empourpré du jour qui se réveille,
Ruisselant sur les fleurs de l'immense corbeille,
Enflamme, sous l'or vif dont il baigne leurs fronts,
La digitale rouge et les rhododendrons,
Et la longue asphodèle, et mille herbes étranges
Qu'ailleurs n'ont vu fleurir ni l'homme ni les anges,
Et mille arbres sans nom réservés à ce lieu
Qui n'a pour jardinier que le souffle de Dieu.

Vers ce paisible Éden porté de rêve en rêve,
De sommet en sommet, l'ardent songeur s'élève,
Et, comme en son berceau, vient sans étonnement
S'asseoir sur ces gazons voisins du firmament.

Visible pour lui seul, un long cortége d'âmes
Tourbillonnait dans l'air en ellipses de flammes,
Et, formant un grand aigle au plumage vermeil,
Comme un feu dans la nuit brillait dans le soleil.
Ces radieux esprits, avec des cris de joie,
Planent sur l'étranger comme sur une proie;
Car de tout noble amour par leur gloire excité
Dieu nourrit les héros durant l'éternité,
Et fait, entre eux et nous, flotter sans qu'il dévie
Un courant de vertus de l'une à l'autre vie.

Or l'amant des hauteurs devant lui, tout le jour,
Vit ces oiseaux divins se poser tour à tour,
Et tous, en lui parlant sous leur figure ancienne,
Échangeaient par éclairs leur âme avec la sienne.
Tous, divers autrefois et de race et de lieux,
Ne forment plus au ciel qu'un peuple merveilleux;
Ils ont dans l'idéal leur commune patrie
Et leur même symbole où plus rien ne varie;

Et, d'un même langage alternant les douceurs,
L'accent seul est divers entre ces âmes sœurs.

Des lyres, des parfums, une chaude lumière
Accompagnent la voix qui descend la première.
C'est l'héroïsme en fleurs dans sa jeune fierté,
C'est la Grèce enseignant la force et la beauté :

« Je t'ai vu, tout enfant, errer aux Thermopyles,
Glanant sur ces rochers, en exemples fertiles,
Où la liberté sainte a fait tant de moissons;
Tu croyais de mon sang la pierre encor trempée,
Et serrais dans ta main, comme on serre une épée,
Un livre où tu lisais nos sublimes leçons.

Tu voyais flamboyer l'épitaphe immortelle
Qui du fond de l'histoire à jamais étincelle,
Qui contient le secret, le prix de nos exploits;
Tu l'écoutais chanter dans la langue d'Homère,
Et tu pleurais tout haut, comme on pleure une mère,
Ceux qui sont morts pour Sparte et pour ses saintes lois.

Et tu voulais mourir, et, dans ton noble rêve,
Tu t'armais près de moi de la pique et du glaive;
Tu me demandais place à mon dernier festin;
Tu lançais, avec nous, le disque au son des lyres,
Et, paré pour la mort de fleurs et de sourires,
Enfant, tu défiais l'Asie et le destin.

Lorsqu'à dix ans, baigné de ces pieuses larmes,
Tu brandissais ainsi de chimériques armes,
Ce jour-là, tu fus homme et tu prouvas ton cœur;
Et ceux-là sont enfans, sous leurs infâmes rides,
Dont l'oblique regard et les lèvres arides
Te lancent aujourd'hui leur trait lâche et moqueur.

Puisqu'en son jeune essor, sans conseils et sans craintes,
Ton âme a pris sa place aux Thermopyles saintes;
Puisque tu venais là mourir à mes côtés,
Reste à ce poste auguste aimé du petit nombre,
Et combats-y sans trève, au grand jour ou dans l'ombre,
Pour la Sparte éternelle et ses dieux insultés.

Couvre de myrte en fleurs ton arme vengeresse,
Expire en souriant comme un fils de la Grèce;

Je t'invite au souper promis à mes soldats,
Où la Muse aux bras blancs, sous de tièdes ombrages,
Verse un même nectar aux héros comme aux sages,
Et sourit à Platon près de Léonidas. »

Voici l'accent plus sombre, et la voix surhumaine,
Et les âpres conseils de la vertu romaine,
Qui défend aux grands cœurs, quand tout plie à la fois,
De fléchir sous un maître et de survivre aux lois :

« Ma mort absout ton cœur de sa morne tristesse;
J'ai compris cet abattement
Qui vient, malgré ta flamme et malgré ta jeunesse,
T'accabler ainsi par moment.

Quand je renonce à vivre et succombe à ma tâche,
Et meurs en condamnant les dieux,
Du mal qui m'a tué, tu peux, sans être un lâche,
Pleurer à la face des cieux...

Que Rome soit soumise avec la terre entière :
Je reste à jamais indompté!
Ce fer dans ma poitrine ouvre à mon âme fière
Un chemin vers la liberté.

Ainsi j'ai triomphé; m'emparant de l'histoire,
J'y règne en dépit du plus fort.
Je m'appelle Caton... César, dans sa victoire,
César est vaincu par ma mort. »

Silence, ô rude voix de l'héroïsme antique!
Laisse une âme plus pure exhaler son cantique.
Le bûcher de Rouen, les prés de Vaucouleurs
Lancent autour de nous leurs flammes et leurs fleurs.

« Tu m'aimas d'enfance, et je viens t'apprendre
A chasser bien loin tes noirs assaillans :
Garde un esprit fier dans une âme tendre;
Les cœurs les plus purs sont les plus vaillans.

Tu viens comme au pied d'un autel qui brille
Devant mon bûcher te mettre à genoux;
Pourquoi, dans ton cœur, mon nom d'humble fille
Entre les plus grands est-il le plus doux?

Si tu m'invoquas, pauvre paysanne,
Entre tous les saints de mon cher pays,

C'est qu'au fond des bois et dans ma cabane
Ces saints me parlaient, et que j'obéis.

C'est qu'à leur appel j'ai dit, sans murmure,
A ma mère en pleurs un suprême adieu,
Pour aller porter, sous ma blanche armure,
L'âme de la France et l'esprit de Dieu.

Dieu m'a tout donné, ma force et mes armes;
Pour les grands combats là-haut résolus,
Je n'avais à moi que mes douces larmes,
Et mon faible cœur... Tu n'as rien de plus!

J'ai lu dans toi-même au pied de ces chênes,
Où tu viens rêver encore aujourd'hui;
Ton âme inégale aux luttes prochaines
Ne peut rien sans Dieu,... mais tout avec lui!

Cherche donc ta force et ton vrai courage
Dans l'ardent amour au pied de l'autel,
Dans l'esprit qu'exhale, au jour de l'orage,
Un peuple embrasé par le vent du ciel.

Que ta lèvre pure et ta vie entière
Devant l'ennemi proclament ta foi!
Puis, tenant bien haut ma sainte bannière,
Au fond du combat pénètre avec moi! »

Écoute encor! Voici qu'une autre âme s'approche,
Un soldat qui vécut sans peur et sans reproche.
La même croix sanglante orne son bouclier;
Viens apprendre à mourir du dernier chevalier:

« Toi qui veux, à tout prix, la grandeur de ton âme,
Prêt à tous les périls, dédaigneux de tout blâme,
Ferme en ton droit chemin;
Toi qui fais de l'honneur et ta vie et ton rêve,
Viens baiser, avec moi, le tronçon de ce glaive
Tout sanglant dans ma main.

Je te prête, un moment, ce fer que ton enfance
S'essayait à tirer en invoquant la France,
Ce glaive en qui tu crois;
Arme du vieil honneur, fidèle et bien trempée,
Que l'on peut au combat brandir comme une épée,
Baiser comme une croix. »

HERMANN.

Héros et demi-dieux dont l'histoire est le temple,
Honneur des anciens jours qu'enfant je poursuivais,
Vous offrez vainement la lumière et l'exemple
A qui respire encor l'air de ce temps mauvais.

La vertu n'a plus d'aile et de sainte folie;
Tout conspire à courber, à briser l'homme fier;
Le destin est complice, et sous sa main de fer,
Devant toute bassesse, il faut qu'on s'humilie.

Le beau s'est retiré de tout,... même du bien!
Oh! dites-moi, l'esprit que votre amour élève,
Qui vit de votre culte, et n'aspire à plus rien
Qu'à rester digne encor de vous et de son rêve,

Par où doit-il marcher dans cette épaisse nuit?
Tous les chemins frayés nous mènent à l'abîme.
Toi dont le livre ardent m'exhorte et me conduit,
Parle! un dernier conseil, poète magnanime!

Car de tous ces grands morts les cœurs te sont ouverts,
Tu sais à quel foyer s'alluma leur courage;
Leur voix grandit encore en prenant ton langage;
Leur âme et leurs vertus ont passé dans tes vers.

Réponds! quand chacun tremble et détourne la tête,
Près du juste ébranlé par les derniers adieux,
Et qui marche au combat, certain de sa défaite,
Comment payer sa dette à l'honneur des aïeux?

LE POÈTE.

« Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux. »

UNE AME.

Tu le sais bien! il est sous le chaume et dans l'herbe
Des fleurs et des vertus sans nom chez les humains,
Mais qu'à l'égal du chêne et du laurier superbe
Dieu chérit dans son cœur et pèse dans ses mains.

Il est, près du foyer, des travaux magnanimes,
Des luttes corps à corps avec la passion,
D'invisibles combats, des victoires intimes,
Assez beaux pour suffire à tes ambitions.

Pour la foule, à grand bruit, l'héroïsme étincelle;
Mais, dans un humble effort, le cœur pur et constant,
Le flambeau du manoir qui luit dans la chapelle
Éclipse devant Dieu ces clartés d'un instant.

Sans faire au mal du siècle une guerre inféconde,
Où de plus fiers que toi subissent le vainqueur,
Reste armé de ce glaive impuissant sur le monde
Pour frapper sur toi-même et régner sur ton cœur.

Pourquoi rêver d'atteindre à ces gloires banales,
Et d'allumer ta lampe à leurs lointains soleils?
Tu portes dans ton cœur de plus sûres annales,
Et tes chers souvenirs sont tes meilleurs conseils.

Il t'est bon d'aspirer parfois, dans la tourmente,
L'esprit de ces grands morts et le vaste horizon;
Mais ma pensée à moi chaque jour t'alimente,
Et, comme l'air vital, elle emplit ta maison.

C'est là qu'est ta vertu, ta grandeur, ton asile;
Là, plus fort et livrant des combats glorieux,
Tu peux, libre et vainqueur dans un monde servile,
Ennoblir avec toi tes fils et tes aïeux.

Là tu peux, chaque jour montant d'une victoire,
Humble comme je fus, sans sortir du réel,
Dépasser ces sommets du globe et de l'histoire,
Que je n'ai pas connus,... mais qui sont loin du ciel!

HERMANN.

Mon front triste étincelle au feu de ta parole
Comme les noirs sapins sous ce rayon vermeil,
Chère âme d'une sainte, et ta douce auréole
A réchauffé mon cœur plus que ce beau soleil.

Non, ce n'est pas un rêve, un fantôme, une flamme
Que mon ivresse allume et qu'éteindront les vents!
Esprits qui me parlez, vous êtes bien vivans;
Je vous vois, je vous sens au toucher de mon âme!

Je dépouille à vos pieds ma faiblesse et mon deuil;
Sur l'échelle d'azur que vous avez gravie,
Vous me tendez la main,... et j'ai touché le seuil
Du monde où vous vivez la véritable vie.

V.

L'ESPRIT DES SOMMETS.

Rends-moi mes ailes d'or et marche désormais
Sur la route commune,
Et va combattre, armé de l'esprit des sommets,
La foule et la fortune.

Lorsqu'errant, comme toi, sous l'arceau des sapins
Où fument les résines,
On a mêlé son cœur dans mes temples alpins
A tant d'âmes divines;

Que les saints et les forts et l'ange des hauteurs
Vous ont parlé sans voiles;
Qu'on a de l'infini respiré les senteurs
Et lu dans les étoiles...

On retourne sans crainte au poste du devoir,
Et, d'une main plus forte,
On y fait hardiment son œuvre jusqu'au soir,
Vainqueur ou non, qu'importe?

HERMANN.

Oui, vous m'avez armé, sommets d'où je descends!
L'esprit qui parle en vous au combat me ramène,
Et du souffle divin j'emporte, en frémissant,
Tout ce qu'en peut tenir une poitrine humaine.

J'écoute encore en moi vos chênes murmurer;
J'entends bruire encor l'essaim des bons génies :
Il fait rendre au désert toutes ses harmonies,
Chaque fois qu'il s'y pose et vient nous effleurer.

J'ai là, toujours ouvert, votre livre, où j'épelle;
Aux pages de mon cœur, l'artiste souverain,
Le soleil, a fixé sur mon docile airain,
A fixé des hauts lieux cette image éternelle.

Avec la saine odeur des pins mélodieux,
Avec les chauds rayons et les fraîches haleines,
J'emporte les conseils, l'âme des demi-dieux,
Je la sens pénétrer et courir dans mes veines.

Du fiel de ma tristesse il ne reste plus rien
Dans mon sang réparé par ces divins fluides;
Mon cœur s'est enrichi de ces cœurs intrépides,
Leur battement sublime est devenu le mien.

Le laboureur d'en haut fit en moi ses semailles;
Le sol renouvelé cache une ample moisson;
Le maître, en extirpant la pierre et le buisson,
Pour me fertiliser déchira mes entrailles.

En vain sur mes sillons par tous les vents battus
L'hiver déchaînera son lugubre cortége,
Et les froides vapeurs, et le doute, et la neige...
Les épis jailliront et les fortes vertus.

Venez donc m'assaillir avec toutes vos armes,
Apres ambitions, plaisirs, lâches frayeurs!
De toute servitude éternels pourvoyeurs,
Usez, pour ma défaite, usez de tous vos charmes.

J'attends et je suis fort; moi, si débile hier,
Je suis prêt à vous vaincre en un combat suprême,
A briser votre joug, à rester pur et fier...
De plus vaillans que moi combattront en moi-même.

Par ses grands souvenirs mon cœur est défendu;
Mon cœur est habité comme une citadelle.
Les héros que j'implore en mon culte assidu
Sauront garder leur temple et leur humble chapelle.

A défaut de ces dieux lointains et triomphans,
Toi l'ange maternel, toi, simple et forte femme,
Qui veilles, de là-haut, l'aïeul et les enfans,
Tu peux m'aider à vaincre, à toi seule, ô grande âme!

Non, tu n'interdis pas ces sommets à ton fils;
Aux maîtres les plus fiers devant moi tu t'y mêles,
Et ta voix me commande, au pied du crucifix,
D'aller chercher partout des armes et des ailes!

Les hauts lieux m'ont ouvert leur magique arsenal,
Je m'y suis revêtu de granit et de chêne;
Leur souffle en moi s'agite, et leur feu s'y déchaîne,
Et mon cœur débordant n'attend plus qu'un signal.

VICTOR DE LAPRADE.

POLITIQUE

DE LA FRANCE EN ASIE

Il fut un temps où la France était puissante en Asie; son drapeau, glorieusement tenu par de vaillans officiers de fortune, était respecté et invoqué par les populations de l'Hindostan; ses navires de guerre, répandus sur les mers orientales, convoyaient les riches escadres de la compagnie des Indes; son prestige était si grand que, du fond de l'Asie, les souverains envoyaient des ambassades à la cour de Versailles, étonnée de recevoir ces lointains hommages; ses missionnaires étaient partout, dans l'Inde, à Siam, en Cochinchine, à Pékin, même au Japon, et partout, en propageant par d'héroïques travaux les lumières de la civilisation et de la foi chrétienne, ils propageaient le nom et l'influence de leur patrie. On a vu des capitaines français à la tête d'armées indiennes, des mandarins français en Cochinchine, et cette pléiade ou plutôt cette dynastie de pères jésuites qui, sortis de nos séminaires, allaient occuper à Pékin, dans l'orgueilleux palais des empereurs de Chine, les plus hauts emplois. Que reste-t-il de toute cette puissance? Quelques coins de terre sur lesquels plonge le canon anglais; les noms de quelques héros, Dupleix, Bussy, Suffren; les pieux souvenirs que réveille l'histoire des missions catholiques; des traditions, glorieuses sans doute, mais déjà bien vieilles et trop longtemps demeurées stériles. Pouvons-nous aujourd'hui, avec cette poussière du passé, reconstruire l'édifice de notre ancienne grandeur en Asie? Napoléon y avait songé : c'était un des projets, un des rêves de sa jeunesse. Lorsqu'il posa le pied sur le sol de l'Égypte, ses regards, franchissant les espaces, étaient fixés sur l'Inde. L'Orient l'avait séduit. L'Égypte n'était point seulement à ses yeux une future colonie destinée à ouvrir au commerce français les marchés de l'Asie, c'était aussi, comme il le déclare dans ses *Mémoires*, une place d'armes d'où la France pouvait

un jour porter une armée de soixante mille hommes sur l'Indus, soulever les Mahrattes et ruiner la puissance de l'Angleterre. A ces vues politiques se joignait sans aucun doute ce vague instinct du merveilleux et des choses grandes qui se retrouve toujours dans les vastes préoccupations du premier consul et de l'empereur. Les événemens européens ne laissèrent point à Napoléon le loisir d'exécuter ce qu'il avait conçu; mais de nombreux documens attestent que, même au milieu des champs de bataille et dans les capitales conquises, l'Orient, qu'il avait entrevu dans sa jeunesse et à l'aube de sa puissance, était demeuré présent à son imagination. Sa politique à Constantinople et la mission qu'il envoya à la cour de Perse en font foi. L'empereur pressentait que l'activité du génie européen devait prochainement se porter vers l'Asie, que les colonies orientales allaient devenir un élément considérable de l'équilibre européen, et que la France regretterait vivement un jour la perte de ses territoires et de son influence dans l'Inde. C'était une pensée juste, et il n'est pas sans intérêt d'examiner si cette pensée peut être utilement reprise au temps où nous sommes, en présence des concurrens qui nous ont devancés ou supplantés dans les régions asiatiques.

L'Angleterre tient en Asie le premier rang. Par Aden, elle garde l'entrée de la Mer-Rouge; par Hong-kong, elle est au seuil de la Chine. Entre ces deux points s'étendent les vastes domaines de l'Inde, sans cesse accrus depuis le commencement de ce siècle par une série non interrompue d'annexions et de conquêtes, et défendus à leurs extrémités par des établissemens militaires qui forment de l'ouest à l'est de l'Asie une ceinture de redoutables forteresses. Vainement a-t-on prétendu que cette puissance colossale repose sur des fondemens d'argile. Une partie de l'Inde est, il est vrai, en pleine insurrection; l'armée du Bengale, après avoir massacré ses officiers, s'est tournée contre la domination anglaise, et elle a pu, durant quelques mois, arborer à Dehli le drapeau du Grand-Mogol; le royaume d'Oude, récemment annexé aux territoires de la compagnie sous l'administration de lord Dalhousie, est à reconquérir presque en entier. C'est la plus violente crise que la Grande-Bretagne ait eue à traverser depuis le jour où elle s'est établie sur le sol de l'Inde; mais, dès le début, elle a tenu tête à l'orage : une poignée d'Européens, sous la conduite de chefs héroïques, a résisté glorieusement aux attaques des rebelles, et l'arrivée des premiers renforts a permis à l'Angleterre de relever le prestige de ses armes. L'issue de la lutte ne paraît point douteuse, et, quels que puissent être les incidens d'une crise passagère, l'Angleterre, demeurée maîtresse de la péninsule indienne, maîtresse d'Aden, de Ceylan, des ports birmans, du détroit de Malacca, de Labuan, de Hong-kong, ne saurait redouter dans les mers de l'Inde aucune compétition européenne.

Après la Grande-Bretagne, c'est la Hollande qui occupe dans l'Inde les plus vastes territoires. Sumatra, Bornéo, Java et le long cordon des îles de la Sonde, les Moluques, fournissent à son génie colonisateur un champ fécond habilement exploité. N'oublions pas dans cette énumération rapide le petit établissement de Decima, sur le sol du Japon. C'est en Asie que réside la véritable puissance de la Hollande; c'est de là que ce pays tire sa richesse, sa grandeur maritime et commerciale. Avant 1824, la Hollande possédait

quelques factoreries dans l'Hindostan et sur la presqu'île de Malacca, tandis que l'Angleterre occupait plusieurs points de Sumatra et diverses îles situées au sud de Singapore. Les deux nations se trouvaient ainsi en contact, et il était aisé de prévoir un prochain conflit qui eût mis en péril les colonies néerlandaises et ouvert à l'ambition de la Grande-Bretagne les archipels de la Malaisie. Le traité du 17 mars 1824 a réglé cette difficulté en stipulant des échanges de territoires et en délimitant les points en-deçà desquels chacun des deux pays devait poursuivre l'œuvre de la colonisation. Peut-être la prise de possession de Labuan et le protectorat établi sur une partie de la côte de Bornéo devraient-ils être considérés comme une violation des engagemens signés par l'Angleterre en 1824; ces tentatives d'agrandissement vers le sud ont provoqué les plaintes du cabinet de La Haye; mais en définitive les colonies asiatiques de la Hollande forment un empire compacte, fertile, habité par une nombreuse population et destiné à un brillant avenir.

A l'est des possessions néerlandaises s'étendent les colonies espagnoles. L'archipel des Philippines couvre un espace de trois cents lieues du nord au sud et de cent quatre-vingts lieues de l'est à l'ouest. Il comprend de nombreuses îles, dont la plus grande, Luçon, est entièrement soumise. Mindanao, Mindoro, Cebu, etc., ne sont encore occupées que sur quelques points de la côte. De ses domaines coloniaux, autrefois si vastes dans l'Inde, l'Espagne n'a conservé que les Mariannes et les Philippines, dont elle doit la découverte au génie de Magellan (1521). Il y a plus de trois siècles qu'elle s'est établie à Luçon et que Manille, capitale de l'archipel, a été fondée. La colonie a eu ses jours de grandeur et de prospérité presque inouies. Pendant que le catholicisme, introduit par des bataillons de moines, se propageait rapidement dans l'île et soumettait à l'autorité temporelle toute la population indigène, le commerce et la marine exploitaient avec succès l'admirable situation du port de Manille, devenu l'entrepôt des marchandises de l'Inde et de la Chine échangées contre les piastres qu'apportaient de la Nouvelle-Espagne les fameux galions d'Acapulco. Ce fut seulement vers la fin du XVIIIe siècle que l'Espagne songea à tirer parti des richesses naturelles du sol de Luçon; mais l'insurrection des colonies d'Amérique, ainsi que les guerres et les révolutions qui désolèrent la métropole, arrêtèrent longtemps tout progrès. Tandis que l'Angleterre et la Hollande agrandissaient chaque année le champ de leur activité sur les territoires de l'Inde, la colonisation espagnole demeurait stationnaire. Aujourd'hui encore sa marche est bien lente. Quoi qu'il en soit, la nation qui possède les Philippines est appelée à jouer un rôle important dans l'histoire politique et commerciale de l'extrême Asie.

Le Portugal, tout déchu qu'il est de son ancienne splendeur coloniale, conserve Goa dans l'Inde, Macao en Chine, l'île de Timor dans la Malaisie. Quand on se reporte aux temps d'Almeida et d'Albuquerque, aux expéditions glorieuses du pavillon portugais dans les divers parages de la mer des Indes et jusque dans les eaux du Japon, on ne peut se défendre d'un certain intérêt en voyant les débris d'une si grande fortune. Enclavé dans les possessions anglaises, Goa est aujourd'hui un anachronisme; c'est un monument du passé, une église en ruines. Macao, situé sur la côte de Chine, peut reprendre quelque importance à la faveur des événemens qui s'accomplissent

et se préparent dans le Céleste-Empire. Il en est de même de Timor, qui occupe une position avantageuse dans la Malaisie.

Voilà donc quatre puissances européennes qui, à des degrés différens et bien inégaux, sont établis dans l'extrême Orient : l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et le Portugal. Les États-Unis ne sont fixés nulle part, mais leur pavillon flotte partout. Les citoyens américains ouvrent des comptoirs dans tous les ports, leurs navires sillonnent toutes les mers; leur génie commercial n'a pas besoin de colonies coûteuses et souvent embarrassantes pour la politique des métropoles; il sait exploiter avec profit les colonies que d'autres ont créées et se faire partout une large place. Les États-Unis dédaignent le sol, mais la mer est à eux. Quant à la Russie, ce n'est point sans raison que les cabinets européens se préoccupent si vivement, depuis quelques années, du développement que prennent ses établissemens militaires sur la côte de la Sibérie, de ses entreprises sur les rives du fleuve Amour, des croisières qu'elle entretient dans le nord de l'Océan-Pacifique, des démarches qu'elle renouvelle, sans se lasser, pour obtenir accès au Japon. Pendant les derniers siècles, la Russie ne se trouvait en relations avec l'extrême Orient que par la frontière de Sibérie, sur le marché de Kiakhta, et elle se contentait d'une sorte de collége installé à Pékin en vertu d'anciens traités et de vieilles habitudes acceptées par le gouvernement chinois. Aujourd'hui son ambition prétend à un rôle plus étendu et plus actif; elle a franchi d'un bond les déserts de la Sibérie et s'est placée en observation sur la côte orientale. Il ne faut point s'en étonner; cette ambition est très légitime, elle est nationale, elle est inspirée par les traditions de la politique moscovite. Rien de plus naturel que de voir le cabinet de Pétersbourg tourner son attention vers les points où se portent les autres nations européennes, alors surtout que ces points sont voisins de ses rivages, et que sa situation géographique l'intéresse naturellement aux destinées du Céleste-Empire et du Japon; mais il est juste aussi que les autres puissances prennent garde à cette intervention d'abord latente, désormais déclarée, de la Russie dans les affaires asiatiques, et qu'elles tiennent compte de la concurrence nouvelle qui se produit. Pour l'Angleterre, c'est l'annonce d'une sérieuse compétition politique sur un terrain où la prépondérance britannique était depuis longtemps habituée à ne point rencontrer d'obstacles; c'est un grave sujet de préoccupations, sinon d'inquiétude. Pour la France, c'est un enseignement qu'il ne faudrait point dédaigner. Si le gouvernement russe estime que l'heure est venue d'étendre son action vers l'extrême Orient, et que cette région de l'Asie est en quelque sorte mûre pour l'Europe, on peut se fier à la finesse de son instinct : il y a là quelque chose à faire, et la France ne saurait se résigner à un rôle purement passif, sous peine de voir se déranger à son préjudice les élémens de l'équilibre européen; car plus nous allons, plus les intérêts des diverses parties du monde se rapprochent et se confondent. De même que la conquête de l'Amérique a assuré au XVIe siècle la grandeur politique et la prospérité matérielle des nations qui les premières ont couru cette lointaine aventure, de même aujourd'hui les idées et les convoitises de l'Europe sont entraînées vers l'extrême Orient, et l'influence est promise aux peuples assez habiles pour s'y ménager une place. On ne sera désormais

puissant en Europe qu'à la condition d'être au moins présent sur tous les points du globe où les drapeaux de la civilisation se déploient, dans toutes les mers où la vapeur transporte les marchandises et les colons. C'est à ses colonies que la Hollande doit le rang qu'elle occupe en Europe. On pourrait presque en dire autant de l'Espagne. Combien serait amoindrie l'Angleterre elle-même, si la couronne des trois-royaumes cessait de compter parmi ses fleurons l'Inde, l'Australie, la Guyane, la Jamaïque, le Cap, et ces mille possessions éparses sous les différentes latitudes, comme autant de perles recueillies dans tous les océans!

Examinons maintenant les possessions que les traités de 1814 et de 1815 ont laissées à la France dans les mers de l'Inde. L'énumération sera courte : l'île de la Réunion, Mayotte, Nossi-Bé, Sainte-Marie de Madagascar; Pondichéry et Karikal, sur la côte de Coromandel; Yanaon, sur la côte d'Orixa; Mahé, sur la côte de Malabar; Chandernagor, sur le Gange. De ces divers établissemens le plus important, quant à l'étendue, au chiffre de la population et au mouvement commercial, est la Réunion; cependant cette île ne compte que 25 myriamètres de circonférence, et sa population dépasse à peine cent mille âmes; ses côtes ne possèdent aucun port où les navires puissent s'abriter sûrement; la valeur des échanges n'atteint pas 50 millions de francs par année. Mayotte, Sainte-Marie et Nossi-Bé sont des points presque insignifians; l'ensemble de leur commerce ne s'élève guère à plus d'un million. Si la France songeait de nouveau à fonder un établissement colonial à Madagascar, les possessions que nous venons de citer pourraient présenter quelque intérêt, elles faciliteraient la conquête de la grande île; mais il ne semble pas que l'on pense sérieusement à entreprendre une telle expédition, qui coûterait beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes, et dont le succès serait au moins très douteux. La Réunion et les points que nous occupons dans le sud de la mer des Indes sont donc à peu près sans valeur pour la métropole, soit au point de vue de l'influence politique, soit sous le rapport militaire, alors surtout que l'Angleterre est maîtresse du cap de Bonne-Espérance et de Maurice. Que dire de nos établissemens sur le sol de la péninsule indienne? Ils représentent une superficie de 50 milliers d'hectares; leur population n'atteint pas deux cent mille âmes; leur revenu est presque nul, et comme ils se trouvent enclavés dans les possessions anglaises, comme ils ne peuvent, aux termes des traités de 1815, être fortifiés, ils retomberaient infailliblement, en cas de guerre, aux mains de la Grande-Bretagne. Il n'y a dans cette situation ni sécurité ni dignité. Plusieurs fois déjà il a été question de céder à l'Angleterre Karikal, Yanaon, Mahé et Chandernagor, et d'accepter en échange un accroissement de territoire autour de Pondichéry. Cette combinaison serait assurément préférable à l'état de choses actuel. Nos possessions dans l'Inde, disséminées aujourd'hui sur plusieurs points éloignés les uns des autres, se trouveraient utilement réunies en un seul point de la côte de Coromandel, pourraient acquérir une certaine importance commerciale et industrielle, et seraient en mesure de fournir à nos colonies à sucre, notamment à la Réunion, un plus grand nombre de *coolies* ou travailleurs indiens. Resterait cependant le péril que nous avons signalé plus haut : même agrandi, même fortifié, l'établissement de Pondi-

chéry demeurerait à la merci de l'Angleterre; ce ne serait qu'une possession précaire, dépendante, sans profit pour notre influence, sans honneur pour notre drapeau. Mieux vaudrait encore accepter définitivement la destinée qui nous a été faite dans cette région de l'Inde, où nous ne saurions plus prétendre à contre-balancer la puissance anglaise, et proposer l'échange de nos cinq petits établissemens contre divers comptoirs que l'Angleterre ne ferait peut-être pas difficulté de nous abandonner sur la côte occidentale d'Afrique. L'Angleterre saisirait avec empressement l'occasion de se délivrer, dans l'Inde, d'un voisinage qui, sans lui être périlleux, dérange l'harmonie et l'unité de sa domination. Quant à la France, les comptoirs qu'elle obtiendrait sur la côte d'Afrique seraient placés sous la protection du Sénégal; ils compléteraient cette belle colonie dont on commence à apprécier les avantages, et que le gouvernement, par d'intelligens sacrifices, semble vouloir tirer d'un trop long oubli. Quoi qu'il en soit, la seule proposition que nous cherchions à établir est celle-ci : alors même que l'on pousserait le culte des souvenirs historiques au point de conserver les chétives possessions qui ont survécu à notre ancien empire dans l'Inde, l'influence française dans cette partie de l'Asie est et demeure annulée, et ce n'est point là que nous devons espérer de la voir renaître. Si nous voulons fermement la relever, c'est ailleurs, c'est plus à l'est, vers les régions qui sont encore ouvertes à toutes les ambitions, et où nous voyons se diriger si activement, depuis peu d'années, les efforts de l'Angleterre, de la Russie, des États-Unis, c'est vers l'extrême Orient qu'il faut porter nos regards.

Les gouvernemens qui se sont succédé en France depuis la révolution n'ont point méconnu la nécessité de reprendre dans les contrées de l'Orient les traditions de l'ancienne monarchie. Nous avons montré Napoléon rêvant l'empire des Indes. Après lui, la restauration, désireuse de développer la marine et le commerce extérieur, expédia plusieurs frégates qui devaient promener dans les mers d'Asie le drapeau sous lequel avaient combattu Labourdonnaye et Dupleix, qui avait flotté en Cochinchine et à Siam, et dont les missions catholiques avaient été habituées à invoquer le glorieux appui. Une seconde révolution vint interrompre cette tentative. Aux prises avec des difficultés européennes et menacé à l'intérieur, le gouvernement de 1830 dut négliger, pendant quelques années, les affaires de l'Inde. Sa marine était d'ailleurs honorablement employée sur d'autres points : dans l'Escaut, dans le Tage, dans le golfe du Mexique, dans la Méditerranée, dans la Plata. Nul intérêt immédiat ou pressant ne l'appelait en Asie, et il se serait bien gardé de se lancer dans des aventures lointaines qui eussent détourné une partie de ses forces, multiplié peut-être les embarras de sa politique étrangère et imposé de lourdes charges au budget. Le commerce de la France dans l'extrême Orient étant demeuré à peu près nul, la station navale des mers de l'Inde et de la Chine fut, de 1830 à 1840, réduite à l'effectif le plus minime. La guerre qui éclata entre l'Angleterre et le Céleste-Empire attira de ce côté l'attention du gouvernement et du public. Dès ce moment, la France voulut bien s'occuper de la Chine, de la Cochinchine, même du Japon, et étudier de plus près la révolution qui commençait à s'accomplir dans les rapports de l'Orient avec l'Europe.

Tant que dura la guerre anglo-chinoise, le gouvernement français, qui n'avait point à intervenir d'une façon directe dans la querelle, se borna à observer les événemens. Allié de l'Angleterre, il ne pouvait songer à contrarier les desseins de cette puissance, et il n'avait en réalité aucun intérêt à prendre parti contre elle. D'un autre côté, il ne pouvait invoquer de prétexte sérieux pour se tourner contre les Chinois. La neutralité lui était donc commandée par les circonstances, et il trouva, pour pratiquer honorablement cette politique de neutralité, la plus difficile souvent et la plus délicate de toutes les politiques, un officier d'un rare mérite, le capitaine de vaisseau Cécille, commandant la frégate *l'Érigone*. Par son attitude loyale et discrète, M. Cécille sut se concilier le respect des Anglais et la confiance des mandarins, en même temps que par de fréquens rapports il transmettait à son gouvernement des informations précises sur les divers incidens de la lutte et de sages conseils sur la conduite qu'il convenait à la France de tenir en présence des graves événemens dont la Chine était le théâtre. Ce fut sans nul doute la correspondance de l'amiral Cécille qui inspira au gouvernement français des vues saines et justes à l'égard de l'extrême Orient, et qui le détermina à jouer désormais un rôle plus actif dans ces régions lointaines. Aussi, dès que le traité de Nankin (1842), consacrant la victoire de l'Angleterre, eut ouvert au commerce européen en Chine de plus larges voies, le ministère jugea qu'il importait à la France d'obtenir directement et par des procédés amiables les facilités que la Grande-Bretagne venait d'arracher par les armes au Céleste-Empire. Il résolut d'envoyer à Canton une ambassade extraordinaire qui devait se rencontrer avec une mission que le gouvernement des États-Unis se préparait, de son côté, à expédier de Washington, et il comprit qu'il était nécessaire d'entourer cette ambassade d'un certain éclat et d'un appareil de force qui fût de nature à relever aux yeux des peuples de l'extrême Orient le prestige de notre pavillon. L'ambassadeur, M. de Lagrené, partit de Brest vers la fin de 1843; il arriva à Macao dans le courant de 1844, et la division navale des mers de Chine, placée sous le commandement de l'amiral Cécille, se trouva composée de cinq navires de guerre. La France etait donc, au point de vue diplomatique comme au point de vue militaire, dignement représentée.

La mission française fut très cordialement accueillie, au moins en apparence, par les mandarins. Le vice-roi de Canton, Ky-ing, qui, après avoir signé la paix sous les murs de Nankin, fut chargé de négocier les traités successivement conclus avec les autres puissances européennes, se montra fort empressé à exprimer son bon vouloir pour ses nouveaux alliés, et sincèrement disposé à pratiquer envers les étrangers une politique plus libérale. La discussion du traité d'amitié et de commerce ne présenta aucune difficulté; mais ce qui honora surtout la mission de M. Lagrené, ce fut la négociation hardiment engagée par l'ambassadeur français en faveur du christianisme. Après avoir opposé la plus vive résistance, employé même les plus touchantes supplications pour couper court à des demandes dont l'objet était si contraire aux idées de son gouvernement, Ky-ing se vit amené à prendre des engagemens formels qui, pour n'être point consignés dans le traité de Whampoa, n'en demeurent pas moins, sous la forme d'édits rédi-

gés de concert et acceptés de part et d'autre, un acte officiel et authentique, imposant à la Chine des obligations sérieuses et conférant à la France des droits incontestables. Il fut stipulé que désormais les Chinois chrétiens pourraient se livrer aux pratiques de leur culte, et que les missionnaires étrangers qui seraient arrêtés dans les régions de l'empire dont l'accès est interdit aux Européens seraient purement et simplement reconduits dans l'un des ports, devant leur consul, et non plus, comme par le passé, traînés devant les tribunaux indigènes, pour y subir de cruelles persécutions. Tels sont, en résumé, les engagemens pris par Ky-ing, et pour peu que l'on tienne compte des préjugés du gouvernement de Pékin, des erremens de sa vieille politique, des craintes que devaient jusqu'à un certain point lui inspirer les promenades obstinées et mystérieuses des missionnaires catholiques à travers toutes les provinces, on ne saurait méconnaître l'importance de la concession si péniblement arrachée par le plénipotentiaire français aux longues hésitations du diplomate chinois. Je n'ignore pas que l'on a cherché à diminuer singulièrement le mérite de cette négociation, qui, selon certaines critiques, n'aurait point eu de résultat favorable pour le catholicisme, les mandarins s'étant abstenus de publier et par conséquent d'exécuter l'édit rendu sur la proposition de Ky-ing, et de nombreux faits de persécution s'étant produits à l'intérieur de la Chine, malgré les protestations des chrétiens. A ces argumens, qui ont été présentés dès l'origine pour démontrer la prétendue inefficacité des négociations de 1845, on pourrait malheureusement ajouter aujourd'hui la mort de deux missionnaires catholiques, récemment condamnés par les tribunaux chinois; mais il serait peu équitable d'apprécier d'après ces faits seulement les efforts de l'ambassade française et les résultats qu'elle a obtenus.

En premier lieu, il n'est point exact que l'édit de 1845 soit complétement demeuré sans exécution. Pendant quelques années au moins, on n'a plus entendu parler de persécutions sérieuses; les Européens qui ont visité la Chine ont pu voir des communautés chrétiennes respectées et florissantes dans les districts voisins des ports, et la croix s'élevant en liberté sur des églises catholiques. Si, dans les provinces de l'intérieur, loin des regards et de la protection des consuls, quelques actes de persécution ont été commis par des mandarins fanatiques ou plutôt (car le fanatisme religieux n'existe guère en Chine) par des subalternes ignorant les lois récentes, ces actes regrettables ont été rares, purement locaux; les représentations adressées alors au vice-roi de Canton par le ministre de France ont rencontré un accueil convenable, et provoqué pour ainsi dire une consécration nouvelle du droit que l'édit de 1845 avait accordé aux chrétiens. Les missionnaires eux-mêmes, qui, en dépit des lois, ont persisté noblement dans leur œuvre de propagande à l'intérieur de l'empire, ont ressenti, dans les premiers temps, les effets des promesses faites à M. de Lagrené. En 1846, MM. Huc et Gabet, missionnaires lazaristes, furent arrêtés dans la capitale du Thibet. Si l'on s'en était tenu aux anciens usages, ils eussent été jugés, condamnés et peut-être martyrisés sur place. Le dénoûment fut tout autre. M. Huc a pris soin de raconter comment du fond du Thibet il fut, ainsi que M. Gabet, ramené à Canton et remis entre les mains d'un consul. D'après son récit, plein d'intérêt et de

joyeuse humeur, on peut juger si les mandarins chargés de faire escorter les prisonniers étaient animés de sentimens cruels ou hostiles. De la première à la dernière étape, le voyage des missionnaires fut une marche presque triomphale, au point de ressembler parfois à une bouffonnerie. M. Huc menait littéralement son escorte; il régentait les mandarins, discutait librement avec les lettrés, prêchait en plein air, chassait les juges de leur tribunal et s'installait sans façon sur leur siége; partout en un mot où il passait, il faisait, s'il faut l'en croire, la pluie et le beau temps. Se figure-t-on que, si le traité de 1844 et l'édit de Ky-ing n'avaient pas été connus des mandarins de Lhasa, du Sse-tchuen et des autres provinces traversées par les missionnaires, les autorités chinoises se seraient donné la peine de reconduire MM. Huc et Gabet jusqu'à Canton, et qu'elles eussent un seul instant toléré les excentricités de tenue et de langage qui nous ont été si plaisamment racontées? Non, assurément; c'est aux actes négociés par l'ambassadeur français, et arrachés par tant d'efforts, que M. Huc doit d'avoir échappé à la justice chinoise et d'être revenu parmi nous.

Quant aux martyres récens, qui ont de nouveau soulevé contre l'intolérance chinoise l'indignation de la chrétienté, il est probable que, dans les circonstances où ils se sont produits, les traités les plus formels, les plus solennels, n'auraient pu les empêcher. Depuis plusieurs années, le Céleste-Empire est en proie à la guerre civile; la dynastie tartare se sent très sérieusement menacée, et nous avons vu, par les correspondances de Canton, que le gouvernement impérial a déployé contre les rebelles et contre les suspects la plus impitoyable cruauté. Les mandarins n'ignorent pas que l'insurrection compte parmi ses chefs d'anciens élèves des missionnaires protestans; ils ont appris sans doute que, dès l'origine du mouvement, ces missionnaires se réjouissaient ouvertement du prochain triomphe de la révolution, et annonçaient que les étendards victorieux du prétendant Taeping allaient répandre dans toute la Chine la semence féconde du christianisme. Comment dès lors s'étonner que la défiance des mandarins contre les prêtres européens cachés dans l'empire se soit réveillée plus forte que jamais, et que les missionnaires aient été considérés et traités comme complices de la rébellion? Erreur fatale que je ne songe pas un seul instant à excuser; mais encore, pour apprécier les actes du gouvernement chinois, faut-il se placer à son point de vue, se rendre compte de sa situation désespérée, des craintes, mal fondées il est vrai, et cependant assez plausibles, que lui a toujours inspirées la sourde propagande exercée secrètement au milieu de sa population par les apôtres de la foi chrétienne. Les Chinois, en matière de religion, ne comprennent guère les idées de renoncement et de sacrifice qui sont le fondement et l'honneur du catholicisme. Cet Européen qui vient parmi eux, sans intérêt apparent, sans salaire, leur prêcher une religion nouvelle, et qui, pour le salut de quelques âmes, a traversé les mers, dit adieu au foyer de la famille et aux tombes des aïeux, ce voyageur infatigable est à leurs yeux un être tout à fait étrange : les plus indulgens le regardent comme un insensé; aux époques de trouble, il peut très aisément, dans l'opinion des mandarins, responsables de la paix publique, passer pour un conspirateur. Déplorons donc que tant de sang précieux ait été

versé; pleurons ces héroïques victimes comme elles veulent être pleurées, c'est-à-dire non point pour elles, qui ont gagné par le martyre l'immortelle gloire, mais pour la cause de l'humanité et du christianisme. En même temps ne soyons plus surpris que la persécution, ignorante et acharnée, redouble de rigueur, et demeurons bien convaincus qu'aucun traité conclu par Ky-ing, au nom de l'empereur Tao-kwang, n'aurait protégé la vie des missionnaires dans les conditions présentes, sous le gouvernement d'un nouvel empereur aux prises avec une révolution formidable, et sous l'administration des successeurs de Ky-ing, désavoué aujourd'hui et disgracié. Enfin, pour en revenir à l'édit de 1845, cette pièce diplomatique, dont on affecte de faire si peu de cas, est entre les mains de la France une arme puissante, à l'aide de laquelle nous pouvons régulièrement intervenir dans les affaires intérieures du Céleste-Empire, exiger satisfaction pour le meurtre de nos missionnaires, venger les insultes infligées à notre foi : c'est un point très essentiel, et l'édit, n'eût-il que ce mérite et cette conséquence, devrait être considéré non-seulement comme un acte honorable de protection religieuse, mais encore et surtout comme un grand acte politique. A quel titre, selon le droit des gens, serions-nous fondés à engager, comme nous venons de le faire, les hostilités contre la Chine? Sous quel prétexte notre escadre, de concert avec l'escadre anglaise, aurait-elle attaqué Canton? La querelle soulevée à l'occasion de l'*Arrow,* cette fameuse lorcha, n'est point la nôtre : notre commerce n'a éprouvé aucune entrave; nous n'avons à nous plaindre d'aucune violation du traité de Whampoa; nos consuls n'ont pas cessé d'être respectés, et le petit nombre de nos nationaux qui résident dans les ports légalement ouverts à l'étranger n'a subi aucune avanie. Pourquoi donc avons-nous déclaré la guerre? Avant l'édit, la persécution contre les chrétiens, si elle eût été exercée en vertu de jugemens rendus d'après les lois du pays, n'aurait point justifié notre prise d'armes, car le gouvernement chinois peut régler comme il l'entend sa police intérieure, et il lui était loisible de punir des peines les plus rigoureuses tous individus, nationaux ou étrangers, qui persistaient à prêcher ou à professer sur son territoire une religion proscrite. Mais, depuis l'édit, la situation est différente : la pratique du culte catholique n'étant plus réputée crime d'après la loi chinoise, tout acte de persécution constitue une violation des traités, et il est de notre droit d'en demander compte. Voilà pourquoi notre escadre a paru sous les murs de Canton.

J'ai longuement, trop longuement peut-être, insisté sur cette négociation religieuse de 1845. Je m'en excuse en songeant qu'elle est assez peu connue, et qu'elle a malheureusement besoin d'être défendue contre ceux-là mêmes qu'elle a voulu protéger, et qui lui devront d'être vengés un jour, ou plutôt (car on leur ferait injure en leur attribuant un désir de vengeance) qui lui doivent dès à présent de voir le bras puissant de la France armé pour leur cause. Si l'honneur de la France est engagé à demander raison du sang catholique qui a été versé, c'est l'édit de 1845 qui lui a imposé ce devoir. Grave imprudence! pouvait-on dire en d'autres temps à l'habile diplomate qui ne craignait pas de charger son pays d'une responsabilité si lourde. Ce sont des embarras que vous nous créez pour l'avenir; nous voici condamnés à déclarer tôt ou tard la guerre à un vaste empire situé à l'autre extrémité

du monde! Il ne nous suffira plus d'admirer l'héroïsme des martyrs; la France est désormais la protectrice officielle du catholicisme en Chine, la patronne avouée des chrétiens répandus sur toute la surface du Céleste-Empire : elle contracte une solennelle obligation. Il faudra qu'elle se tienne prête à faire respecter, même par les armes, les engagemens qu'elle a provoqués! — Heureuse inspiration, devons-nous dire aujourd'hui en présence des événemens qui s'accomplissent, puisqu'elle a préparé pour la France un rôle honorable à jouer dans les affaires de l'Asie, et nous permet en ce moment de ne plus laisser à l'Angleterre seule le soin de régler les relations politiques de l'Europe avec la Chine.

En même temps qu'il songeait à relever l'influence française dans les parages de l'extrême Orient, le gouvernement prévoyait l'utilité que pourrait offrir un jour la possession d'une colonie qui servirait à la fois d'entrepôt pour notre commerce et de point de relâche ou de refuge pour nos bâtimens de guerre. Le choix de cette colonie était fort difficile, car, en dehors des états encore indépendans, tels que le royaume de Siam, l'empire des Birmans, la Cochinchine, pays vastes, dont la conquête eût entraîné un grand déploiement de forces et des dépenses considérables, et contre lesquels d'ailleurs nous n'avions à faire valoir alors aucun grief justifiant une prise de possession, les archipels si nombreux de la Malaisie étaient déjà tous occupés ou revendiqués par d'autres nations européennes, de telle sorte que la France, arrivant la dernière, ne trouvait plus un coin de terre où elle pût planter son drapeau. On crut cependant avoir découvert dans la Malaisie, entre les colonies hollandaises et les colonies espagnoles, une petite île dont l'occupation n'exciterait aucune susceptibilité légitime; il s'agissait de Bassilan, dépendance de l'archipel Soulou. On y avait reconnu un excellent port, ce qui était le point essentiel pour l'objet que l'on avait en vue, et les apparences d'un climat salubre. Un triste incident vint d'ailleurs fournir un motif plus que suffisant aux plans de conquête que le gouvernement avait formés. Un officier et plusieurs matelots de la corvette *la Sabine* avaient été massacrés par les indigènes, et ce lâche guet-apens appelait notre vengeance. L'escadre, sous les ordres de l'amiral Cécille, se transporta sans retard sur la côte de Bassilan; on fit une descente dans l'île; le principal village fut incendié, et rien ne paraissait s'opposer à notre établissement définitif sur une terre où le sang français avait coulé. Cependant les autorités des Philippines prirent ombrage; elles protestèrent contre les projets de l'ambassadeur et de l'amiral, et prétendirent que l'archipel Soulou, et en particulier l'île de Bassilan, séparée de Mindanao par un détroit très resserré, devaient être considérés comme possessions espagnoles. En présence de ces objections qui n'avaient pas été prévues et à défaut d'instructions précises, M. de Lagrené et l'amiral Cécille crurent devoir ajourner l'exécution de leur projet, et il fut convenu qu'on en référerait en Europe aux deux gouvernemens intéressés (1). Lorsque les cabinets de Paris et de Madrid eurent à examiner cette affaire, ils étaient saisis d'une question bien autrement

(1) Dans un article qu'a publié la *Revue des Deux Mondes* sous ce titre : *les Pirates malais* (livraison du 1er août 1853), j'ai raconté les divers incidens qui se rattachent à l'expédition française contre Bassilan.

grave qui absorbait à juste titre toutes leurs préoccupations : on négociait les mariages espagnols. On comprend que, dans de pareilles conjonctures, l'incident relatif à la petite île malaise ait été mis de côté d'abord pour être enfin complétement oublié. Il y aurait eu, de la part du ministère français, la plus grande maladresse à disputer à l'Espagne, qui paraissait y tenir, la possession de cet îlot, et à compliquer, peut-être même à compromettre, pour un si mince intérêt, une négociation très importante, dont le succès était si ardemment désiré. La France ne songea donc plus à Bassilan. Au reste, on ne doit guère regretter que cette île ne soit point demeurée en notre possession. Elle est en effet trop éloignée du centre des affaires asiatiques; elle est en dehors des grandes voies commerciales que sillonnent les navires européens. Comme colonie à culture, elle eût été, par suite de son peu d'étendue, presque insignifiante; comme point de refuge pour nos bâtimens de guerre, elle n'aurait présenté qu'un médiocre intérêt, les escadres européennes stationnant d'ordinaire sur les côtes de la Chine. De plus, en s'établissant à Bassilan, la France se serait imposé une lourde tâche; il lui eût fallu exercer la police dans ces parages infestés de pirates, pourchasser les forbans de Soulou et de Bornéo, et dépenser ainsi beaucoup d'argent au profit des bâtimens anglais, espagnols et hollandais qui fréquentent les archipels de la Malaisie. Cette extirpation de la piraterie nous aurait peut-être fait beaucoup d'honneur aux yeux du monde civilisé, mais quel avantage matériel en aurions-nous retiré ? — Il ne reste donc de cet incident de 1845 que le souvenir d'un effort tenté sous le règne de Louis-Philippe pour installer à poste fixe le drapeau français dans les régions de l'extrême Orient : c'était le commencement d'exécution d'une idée juste et prévoyante.

Il ne semble pas qu'après l'affaire de Bassilan le gouvernement de juillet ait porté ses vues sur d'autres points à occuper dans les mers de Chine. Ses relations avec l'Angleterre étant devenues moins cordiales et la situation générale de l'Europe inspirant déjà quelques inquiétudes, il lui eût été difficile de s'aventurer dans les entreprises lointaines, alors surtout que l'opinion publique se montrait fort peu soucieuse des grands intérêts qui pouvaient s'agiter, d'un jour à l'autre, au fond de l'Asie. Cependant, grâce à l'impression laissée par l'envoi d'une ambassade extraordinaire et à la présence d'une escadre plus nombreuse qu'à aucune autre époque, l'influence politique de la France dans l'extrême Orient fut moins effacée. L'ambassadeur, M. de Lagrené, avait visité les capitales des colonies européennes, Manille, Batavia, Singapore, Calcutta, etc. L'amiral Cécille, demeuré en Chine après lui, imprima une grande activité aux mouvemens de l'escadre placée sous son commandement. Le pavillon français fut successivement déployé en vue de la Cochinchine, des îles Lioutchou, du Japon, de la Corée, où son apparition inattendue produisit d'heureux effets. Partout, soit en rappelant d'anciens souvenirs pieusement entretenus par les missions chrétiennes, soit en révélant le nom et la puissance de notre pays par une première démonstration, la venue de nos bâtimens de guerre, leur bonne tenue, le nombre de leurs canons, la discipline de leurs équipages, frappèrent vivement l'attention des gouvernemens et des peuples asiatiques, trop habitués jusqu'alors à ne voir, à ne craindre et à ne respecter que le pavillon an-

glais. En un mot, si nous n'étions encore fixés nulle part, on nous avait vus partout, et soit qu'elle excitât quelques espérances, soit même qu'elle éveillât de secrètes jalousies, la présence de notre escadre attesta que la France était résolue à prendre désormais une part plus active aux affaires de l'extrême Orient. En quittant le commandement de la station des mers de Chine, qu'il avait exercé pendant près de cinq années, l'amiral Cécille pouvait s'attribuer le mérite d'avoir contribué largement, de concert avec M. de Lagrené et après le départ de l'ambassadeur, à rétablir dans ces régions l'influence française.

Sans méconnaître les services rendus par les officiers qui ont commandé la station, ni par les ministres qui ont représenté la France en Chine depuis 1847, j'ai hâte d'arriver à l'époque actuelle. Nous avons en ce moment une forte escadre dans les eaux du Céleste-Empire. Nous venons de déclarer la guerre au vice-roi de Canton, et déjà notre pavillon flotte, à côté du drapeau anglais, sur les murs de cette ville. Il paraît en outre que le gouvernement se propose d'envoyer à l'amiral Rigault de Genouilly, qui commande l'escadre, des renforts considérables qui comprendront des troupes d'infanterie et un détachement du génie : d'où l'on est amené à penser qu'il compte fonder sur quelque point de l'Asie un établissement colonial et accomplir ce que les gouvernemens antérieurs ont vainement tenté. On a même indiqué la Cochinchine, ou tout au moins le port de Tourane, comme devant être le siége de la nouvelle colonie française. Il y a là deux questions distinctes à examiner : en premier lieu, notre politique particulière à l'égard de la Chine, et les résultats de notre alliance avec l'Angleterre dans les opérations engagées contre Canton; en second lieu, le choix de la colonie à fonder et les proportions qu'il conviendrait de donner à cet établissement.

Le meurtre d'un missionnaire français, M. Chappedelaine, condamné par les autorités chinoises, contrairement aux termes de l'édit négocié en 1845, justifie pleinement notre déclaration de guerre : il s'agit de venger un compatriote et de défendre la foi chrétienne. A peu près vers le même temps (1856) s'est produit à Canton l'incident de l'*Arrow*, qui a fait éclater entre le vice-roi et le gouverneur de Hong-kong une mésintelligence dont les symptômes couvaient depuis plusieurs années. Le vice-roi s'étant refusé à donner les satisfactions que l'on exigeait de lui pour la saisie de l'*Arrow*, à recevoir dans l'intérieur de la ville de Canton les fonctionnaires anglais, le gouverneur de Hong-kong, sir John Bowring, et l'amiral Seymour, commandant l'escadre britannique, crurent devoir recourir à la force et commencer les hostilités sans attendre les instructions de leur gouvernement. Le cabinet de Londres, approuvant ces premiers actes, pensa que le moment était venu d'en finir avec cette éternelle question chinoise, de demander la révision du traité de 1842, et d'obliger le Céleste-Empire à adopter, dans ses rapports avec l'étranger, les lois et les usages consacrés par le droit des gens. Il expédia donc de puissans renforts à l'amiral Seymour, et il envoya en qualité de commissaire extraordinaire lord Elgin, qui fut chargé, avec les attributions les plus étendues, de diriger la politique anglaise en Chine, de traiter non-seulement les questions de détail qui se rattachaient à la misérable affaire de l'*Arrow*, mais encore l'ensemble des questions qui inté-

ressent, dans le présent et pour l'avenir, les relations de la Grande-Bretagne avec le Céleste-Empire. Afin de donner plus de poids à sa démarche, le gouvernement anglais invita les cabinets de Paris et de Washington à se joindre à lui dans cette nouvelle croisade entreprise au nom du commerce et de la civilisation, et ses ouvertures, assez froidement reçues par le gouvernement américain, qui se borna à envoyer en Chine un commissaire pour observer les événemens et protéger au besoin les intérêts de ses nationaux, furent accueillies avec empressement par le gouvernement français, qui avait lui-même des griefs particuliers à faire valoir contre le gouvernement chinois. De là l'envoi de M. le baron Gros, investi de pouvoirs analogues à ceux qui ont été conférés à lord Elgin; de là le concert entier et absolu établi, dès leur première rencontre, entre les deux plénipotentiaires; de là le bombardement et la prise de Canton par les deux escadres; de là enfin ce concours mutuel, cette action simultanée des deux plus grandes nations de l'Occident, unissant leurs drapeaux et leurs forces contre le plus vaste empire de l'Asie.

Quelle sera la suite de cette lutte? S'en tiendra-t-on à la prise et à l'occupation de Canton? Portera-t-on la guerre vers le nord, dans la direction de la capitale? Les escadres alliées, reprenant le sillage tracé en 1842 par l'escadre anglaise, remonteront-elles le fleuve Yang-tse-Kiang, pour appuyer ou pour chasser les rebelles qui occupent Nankin? Le gouvernement chinois, après la perte de la ville de Canton et même de toute la province, cèdera-t-il aux sommations qui lui seront adressées, ou bien, se retranchant dans son impassibilité traditionnelle, laissera-t-il les alliés se promener impunément sur une partie de son territoire et prendre des gages dont la conservation serait, il faut le dire, assez embarrassante, très coûteuse, et peut-être, sous un tel climat, très meurtrière? Quelle sera, en présence de cette guerre extérieure, l'attitude de l'insurrection chinoise? Le champ des hypothèses est bien vaste, et quand il s'agit d'un pays dont la situation intérieure est encore aussi peu connue, il est très difficile de s'y orienter sûrement. Laissons donc aux événemens le soin de se dérouler et de s'expliquer eux-mêmes, et, sans avoir la vaine prétention de rien prédire, attendons simplement les récits officiels. Qu'il nous suffise de penser qu'une entreprise dans laquelle la France et l'Angleterre sont désormais engagées ne saurait aboutir à un échec, et tenons pour assuré que la guerre actuelle aura pour résultat une réforme considérable, sinon une révolution complète, dans la nature et l'étendue des rapports de l'Europe avec la Chine.

Mais, on peut le dire dès à présent, quelle que soit l'issue de la lutte, le gouvernement français a été sagement inspiré, lorsqu'il s'est décidé à prendre sa part de la nouvelle guerre de Chine. Nous entendons bien certaines personnes prétendre encore que nous n'avons que faire à ce bout du monde; que si nos missionnaires veulent convertir les Chinois, ce doit être à leurs risques et périls; que le temps des croisades et des guerres de religion est fort heureusement loin de nous, etc. Selon d'autres, nous nous laisserions béatement entraîner à la remorque des Anglais; séduits par des rêves chevaleresques et attirés par l'odeur de la poudre, nous irions enrôler nos bataillons à l'appui et presque au service d'un allié qui recueillera seul les

fruits de la victoire; en un mot, la France serait une fois de plus la dupe de la perfide Albion : objections vulgaires qui tombent devant un examen attentif de la situation et des faits! Étrange aveuglement, de ne voir dans notre intervention en Chine qu'une querelle de missionnaires! Sans doute, la cause du christianisme sera favorisée par notre triomphe, il est même permis aux âmes pieuses de se préoccuper particulièrement du triomphe de cette cause pour laquelle tant de soldats ont déjà succombé sur les champs de bataille du martyre; mais ce n'est là, aux yeux des politiques qui ont le droit de tenir compte d'intérêts sinon supérieurs à l'intérêt chrétien, du moins plus immédiats et plus pratiques, ce n'est là qu'un aspect de la question, ou plutôt une conséquence du grand acte que l'on se propose d'accomplir. L'Angleterre et la France, représentant la civilisation européenne, veulent ouvrir à l'activité exubérante de l'ancien monde un marché de 300 millions d'hommes, conquérir en quelque sorte au droit des gens un immense territoire, et déchirer, au profit du monde entier, le voile épais qui dérobe encore aux rapports internationaux, nécessaires à la vie et à la prospérité des sociétés modernes, l'une des plus riches contrées du globe. Enfin, si l'on tient à ramener la question à des termes plus simples, elles ont l'une et l'autre des injures à venger. Quoi de plus naturel que l'alliance qui les unit contre un ennemi commun? Il se peut que l'Angleterre soit, au point de vue commercial, beaucoup plus intéressée que nous ne le sommes à l'ouverture de la Chine, et que dès lors les avantages de la victoire doivent pour elle être plus grands; mais compte-t-on pour rien les considérations d'influence et d'équilibre qui nous commandent, en Asie comme en Europe, de ne point demeurer spectateurs immobiles des progrès accomplis autour de nous ou des accroissemens obtenus par l'énergie et l'intelligence des peuples avec lesquels nous aspirons à marcher de pair, si même nous n'avons pas une ambition plus haute? Libre à ceux qui n'entrevoient point les destinées prochaines du monde asiatique, et qui, dans ce siècle de transports et de communications rapides, d'échanges infinis, d'émigrations incessantes, s'obstinent à parquer leur politique dans les étroites limites du vieux monde, libre à eux de ne pas comprendre l'impérieuse nécessité qui a assigné à notre drapeau un poste dans l'attaque de Canton; quant aux esprits qui depuis quelques années se sont donné la peine d'observer ce qui se passe au-delà de l'isthme de Suez, notamment dans les régions extrêmes de l'Orient, ils doivent applaudir vivement à la résolution qui a été prise. Jamais occasion plus favorable ne pouvait se présenter pour introduire en Asie l'action de la France. Notre coopération avec l'Angleterre ne saurait être considérée autrement que comme une bonne fortune : elle doit satisfaire, parmi nous, les adversaires et les partisans de l'alliance anglaise. Les premiers, qui de tout temps se sont montrés jaloux des envahissemens successifs de la Grande-Bretagne sur les différens points du globe, et qui chercheraient volontiers dans d'autres alliances le moyen de tenir en échec l'ambition de nos voisins, obtiennent par cette coopération la certitude que cette fois du moins l'Angleterre ne fera point de nouvelles conquêtes sans que la France soit fondée à en réclamer sa part, et que, si l'Angleterre maintient son prestige dans cette lutte lointaine, la France relève en même temps le sien. Ce qu'ils eussent déploré, non sans raison, s'ils

veulent bien être logiques, c'eût été de voir la Grande-Bretagne ouvrant seule la campagne contre la Chine, comme elle l'a fait en 1840, prenant seule la défense et la direction des intérêts européens dans cet empire, et se réservant ainsi pour elle seule l'honneur ainsi que les profits d'influence attachés à l'expédition. — En ce qui concerne les partisans de l'alliance anglaise, leur satisfaction, leur approbation pleine et entière ne peut être un seul instant douteuse. La campagne de Chine, entreprise de concert par la France et par la Grande-Bretagne, continue en quelque sorte la campagne de Crimée, et, si l'on envisage les progrès de la puissance russe dans le nord de l'Asie, il est permis jusqu'à un certain point d'ajouter que la lutte est engagée non pas seulement contre le Céleste-Empire, mais aussi, par une conséquence indirecte, contre un adversaire plus sérieux. C'est donc un lien de plus entre les deux nations, un symptôme nouveau de confiance mutuelle et de cordiale entente; c'est une force presque irrésistible, qui assure le triomphe de la cause défendue en commun, et mieux encore c'est un surcroît de garantie pour la paix du monde. Telle doit être, telle est, à n'en pas douter, l'opinion de tous ceux qui, sans se dissimuler les difficultés que peut rencontrer le maintien de l'alliance anglaise, ont foi dans l'avenir de cette politique, et s'appliquent ouvertement à refouler dans le passé les anciens préjugés, les récriminations vulgaires, qui, sous une fausse apparence de patriotisme, s'interposent encore entre les véritables intérêts des deux pays. Qu'importent les dissentimens passagers, les susceptibilités épistolaires, les paroles malveillantes, si, après tout, pendant que ces petits faits s'agitent dans l'enceinte d'un parlement ou dans le cabinet d'une chancellerie, on voit, en Crimée, en Chine ou ailleurs, les armées et les escadres combattant ensemble le même ennemi, et l'honneur des deux peuples abrité sous les mêmes drapeaux? Les coups de canon qui retentissent dans la rivière de Canton suffisent pour couvrir les voix discordantes dont on cherchera vainement à réveiller l'écho, et proclament hautement l'alliance anglo-française. En ce moment même, nous recueillons en Europe le fruit de la politique suivie en Chine de concert avec l'Angleterre. Cette politique doit donc, à tous les points de vue, être approuvée sans réserve.

Il nous reste à examiner les projets de colonisation dont on prête la pensée au gouvernement français, ou qu'on lui conseille. Il existe une opinion extrême qui se prononce contre tout nouvel établissement colonial : ce serait, dit-on, imposer à la France, sans utilité bien constatée, une très forte dépense; les colonies, nécessaires autrefois, alors qu'elles fournissaient à l'industrie des métropoles un marché exclusivement réservé, n'ont plus aujourd'hui la même raison d'être, puisque, dans l'Asie au moins, la plupart des ports sont ouverts à tous les pavillons, et que les possessions anglaises, régies par les principes du libre échange, accueillent sans surtaxe la plupart des marchandises; la France n'a donc pas besoin de colonies pour alimenter son commerce, d'ailleurs si restreint, qui trouve dans l'Inde britannique, à Siam, en Chine, les conditions les plus libérales. D'une autre part, en cas de guerre maritime, la nécessité de défendre une colonie lointaine disséminerait nos forces et nous affaiblirait en Europe, où nous devrions au contraire, si nous avions l'Angleterre pour ennemie, concentrer toutes

nos ressources navales. Telles sont les objections que l'on oppose de prime abord à la fondation d'une colonie française dans l'extrême Orient. Elles ne paraissent point décisives. Sans être aussi nécessaires qu'elles l'étaient autrefois à la prospérité du commerce métropolitain, les colonies assurent encore à la nation qui les possède une préférence marquée pour les échanges. Sous le rapport militaire, il ne nous serait pas inutile d'avoir, même en vue d'une guerre, quelques points de refuge où nos frégates pourraient se soustraire à la poursuite d'une force supérieure, et d'où elles seraient en mesure de causer, par des sorties opportunes, de graves dommages au commerce ennemi; mais ce n'est précisément ni l'intérêt commercial ni l'intérêt militaire qui, à nos yeux, décide la question, ce n'est même point un intérêt immédiat qui nous appelle en Orient : il s'agit surtout d'un intérêt politique, qui peut-être ne se révélera complétement que dans un avenir plus ou moins éloigné, mais qui dès à présent mérite toute notre sollicitude. La pensée au surplus n'est pas nouvelle; elle avait, nous l'avons dit, frappé le génie si vif et si juste du premier consul; la restauration, fidèle aux souvenirs de l'ancienne monarchie, était disposée à y donner suite; le gouvernement de juillet a songé un moment à l'exécuter : si le gouvernement actuel peut mener l'œuvre à bonne fin, de telle sorte que l'influence française soit dignement représentée en Asie le jour où la révolution qui s'y prépare sera accomplie, il aura rendu à notre pays un grand service.

La première combinaison qui, dans cet ordre d'idées, se présente à l'esprit, ce serait d'occuper définitivement un territoire de l'empire chinois. Cette prise de possession serait naturelle et légitime : nous aurions pour nous le droit de la guerre. Autant que l'on en peut juger par les nouvelles de l'intérieur et surtout par le triomphe de l'insurrection, qui enlève à l'autorité de la dynastie tartare plusieurs provinces, la Chine serait à la veille d'une sorte de dissolution. La conquête européenne rencontrerait donc peu de résistance. Les Chinois d'ailleurs ne sont pas plus fanatiques en matière politique qu'en matière religieuse, et il est à croire qu'ils échangeraient assez volontiers l'administration des mandarins contre un régime plus doux qui leur apporterait de bonnes lois, une dose suffisante de liberté et de larges profits commerciaux; mais il ne faut pas se dissimuler que, si l'occupation de plusieurs districts sur le littoral chinois paraît aisée quant à présent, la garde d'une telle colonie exigerait un grand déploiement de forces et risquerait de se trouver un jour gravement compromise. On aurait derrière soi une population innombrable qui pourrait bien, après quelques années de contact avec la civilisation européenne, se soulever contre les étrangers et courir sus aux *barbares*. L'insurrection de l'Inde fournit à cet égard un grand enseignement, et, dans une semblable occurrence, les Chinois, qui sont très intelligens, très habiles à s'approprier les moyens d'action des autres peuples, résisteraient peut-être mieux que les Hindous. On a annoncé au début de la guerre que les Anglais conserveraient Canton, ce qui eût amené sans doute, par suite d'une entente équitable, notre établissement sur un autre point du sol chinois, à Shang-haï par exemple; mais aujourd'hui l'Angleterre, déjà chargée de la garde de l'Inde (et elle voit ce qui lui en coûte), ne songe probablement plus à agrandir ses domaines en Asie. Il

est préférable pour elle comme pour la France d'obtenir par un traité l'ouverture régulière des ports et des fleuves chinois sous l'autorité de la police locale et sous la protection des consuls, plutôt que de fonder des établissemens sur le continent. L'occupation de l'archipel Chusan ou des îles de Formose et de Haïnan soulèverait moins d'objections, car il serait possible de s'installer dans ces îles avec des moyens certains de défense. Les Anglais ont déjà apprécié la situation avantageuse de Chusan, qu'ils ont détenu, à titre de gage, de 1842 à 1847 : quant aux îles de Formose et de Haïnan, on ne connaît pas encore suffisamment les ressources qu'elles offriraient à la colonisation européenne.

Les côtes de la Corée ont été pendant ces dernières années visitées par les bâtimens de l'escadre française. On a pu lire récemment une intéressante narration de la croisière entreprise dans ces parages par M. l'amiral Guérin, et une appréciation très compétente des ports et havres qui dessinent le littoral de la presqu'île (1). La situation géographique de la Corée serait évidemment très favorable pour un établissement. On y aurait le double voisinage de la Chine et du Japon; les ports seraient facilement accessibles aux navires baleiniers que la pêche attire en grand nombre vers l'extrémité nord-ouest de l'Océan-Pacifique; le climat passe pour être salubre, le sol fertile; enfin, protégée de trois côtés par la mer, la colonie jouirait d'une sécurité à peu près complète; les possessions russes, bornées par le fleuve Amour, sont à une distance de 10 degrés environ du nord de la Corée. Il est à présumer que l'attention des amiraux commandant la station française en Chine a été particulièrement attirée vers ce pays pour le cas où l'on se déciderait à occuper un territoire dans les mers de Chine : de leur côté, les missionnaires catholiques nous verraient avec une vive satisfaction solidement établis sur un point où ils comptent déjà quelques milliers de prosélytes.

Si l'on avait la pensée de fonder un établissement en Cochinchine, le gouvernement aurait à rappeler d'anciens griefs; il pourrait même, assure-t-on, invoquer les termes d'un traité qui aurait, en 1787, cédé à Louis XVI le port de Touranne. Il est très difficile d'apprécier les conditions de ce traité, dont je ne sache pas qu'on ait publié le texte. La convention de 1787 est-elle encore valable? La France a-t-elle rempli en temps utile les obligations qu'elle contractait envers le gouvernement cochinchinois pour prix des avantages qui lui étaient conférés? C'est ce qu'il faudrait examiner, si l'on plaçait la discussion sur ce terrain diplomatique. Dans tous les cas, la simple occupation de Touranne n'aurait qu'un bien médiocre intérêt. La baie offre aux navires un excellent abri, mais elle est parsemée de bas-fonds, et les bâtimens d'un certain tonnage sont obligés de mouiller loin de la ville. La ville elle-même n'est qu'une affreuse bourgade composée de cabanes, pauvrement peuplée, sans industrie, sans ressources d'aucun genre. Le fleuve que plusieurs géographes font déboucher dans la rade n'est qu'un étroit ruisseau, navigable seulement pour les plus légères barques. C'est en dehors de la baie, plus au nord, que se jette dans la mer la rivière par

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 janvier 1858, *la Chine à la veille d'une révolution; souvenirs d'une croisière dans les mers de Tartarie, de Chine et du Japon.*

laquelle on peut remonter à Hue-fou, la capitale. J'ai vu Touranne, et j'ai vraiment peine à m'expliquer les pompeuses descriptions qui ont été consacrées à cette bicoque. L'équipage d'une corvette serait plus que suffisant pour enlever les deux ou trois mauvais forts de construction presque européenne qui ont la prétention de défendre la place. La conquête serait donc des plus aisées; mais qu'en ferions-nous? Une station maritime pour notre escadre des mers de l'Inde et de la Chine? On dépenserait beaucoup d'argent pour y construire un arsenal, des magasins, etc. (car tout serait à créer), et on concentrerait difficilement à Touranne, si l'on se bornaît à la possession du port, les ressources que la marine se procure dès à présent à Manille, à Hong-kong ou à Singapore. Un entrepôt commercial? Il serait d'abord nécessaire de développer en Cochinchine les élémens d'échange, tout à fait nuls aujourd'hui, et on n'y réussirait qu'à la condition d'introduire dans le régime intérieur du pays un changement complet. Ce ne serait plus seulement Touranne qu'il faudrait occuper, ce serait la Cochinchine qui devrait être soumise à notre domination, ou tout au moins à notre protectorat. Ce dernier parti a été conseillé dans diverses publications récentes, s'inspirant de l'intérêt des missions catholiques (1). Pour atteindre un tel résultat, on ne saurait invoquer les stipulations restreintes du traité de 1787; la question se présente sous un aspect tout autre, et prend immédiatement de grandes proportions.

A la fin du XVIIIe siècle, le catholicisme était honoré en Cochinchine. L'empereur Gya-long devait son trône à l'habileté et au courageux appui de l'évêque d'Adran, mort en 1799; mais les successeurs de ce prince n'héritèrent point de ses sympathies pour la foi chrétienne et pour la France. Les persécutions, commencées sous le règne de Ming-mang, se continuèrent sous celui de Thieu-tri, et elles ne se sont pas ralenties sous l'empereur actuel Tu-duc. Elles ont été terribles. Les correspondances des missionnaires sont, depuis 1820, remplies de détails navrans sur les tourmens infligés aux familles cochinchinoises qui s'étaient converties sous Gya-long. La liste est longue des apôtres qui, prêchant d'exemple, ont montré aux nouveaux chrétiens la route du martyre. Dans plusieurs occasions, le gouvernement cochinchinois a remis entre les mains de nos officiers de marine, qui venaient les réclamer, les prêtres français arrêtés sur son territoire; mais plus souvent encore la condamnation à mort, prononcée par les lois du pays, a été exécutée. Nous sommes donc depuis longtemps en mauvais termes avec la Cochinchine, et il y a même déjà eu des actes d'hostilité. En 1847, le capitaine de vaisseau Lapierre se crut obligé, pour sauvegarder l'honneur de son pavillon, de détruire avec les canons de *la Gloire* et de *la Victorieuse* les cinq ou six navires composant la flotte royale; en 1856, le commandant du *Catinat*, M. Lelieur de la Ville-sur-Arce, mécontent de l'attitude méprisante des mandarins, s'empara d'un fort dont il encloua les batteries. Il serait facile de trouver dans cet ensemble de faits des motifs plausibles pour déclarer la guerre à la Cochinchine.

(1) Voyez notamment un article publié dans *le Correspondant* du 25 décembre 1857 sous ce titre : *les Droits, les Intérêts et les Devoirs de la France en Cochinchine.*

Les missionnaires, ou, pour parler plus exactement, certains missionnaires appellent de tous leurs vœux l'intervention armée de la France dans l'empire d'Anam. Témoins des persécutions qui frappent à coups redoublés les chrétiens indigènes, convaincus que la force est désormais l'unique moyen de sauver leur église naissante, ils n'hésitent plus à conseiller la guerre sainte. Ce n'est point, je le sais, un sentiment de vengeance qui inspire cette politique violente; les missionnaires acceptent pour eux-mêmes les fatigues et les périls de l'apostolat, volontiers ils bravent le martyre : ils demandent seulement que la France défende en Cochinchine, au profit de toute une population indignement opprimée, le principe de la liberté de conscience et de la tolérance religieuse. Mais, quelle que soit la pureté des intentions, il convient peu à des missionnaires, à des hommes de paix, de se constituer les avocats de la guerre, et, si l'on examinait la question d'après les règles du droit strict, on pourrait ne pas admettre la justesse de leurs argumens. Dès son avénement au trône (1820), l'empereur Ming-mang a déclaré que l'accès de ses états, à l'exception du port de Touranne, demeurait fermé aux Européens; il a particulièrement interdit l'entrée des missionnaires catholiques, et il a proscrit la religion chrétienne. Ses successeurs ont adopté les mêmes mesures, sanctionnées par les pénalités les plus sévères. C'est à la crainte d'une invasion européenne, non au fanatisme religieux, qu'il faut attribuer la politique exclusive des souverains de la Cochinchine. Quoi qu'il en soit, en défendant la pratique de tel ou tel culte importé de l'étranger, ils ont exercé un droit incontestable. A diverses reprises, notamment en 1843 et en 1845, lorsque des prêtres français, arrêtés à l'intérieur du pays, ont été remis aux commandans de *l'Héroïne* et de *l'Alcmène*, les mandarins ont eu soin de rappeler par écrit, et dans les termes les moins équivoques, les dispositions de la loi cochinchinoise relatives au christianisme et aux Européens. Les missionnaires ont persisté à violer cette loi formelle; à peine délivrés, ils se sont empressés de rentrer clandestinement dans leurs diocèses. Qui oserait blâmer cet intrépide courage de leur foi? D'un autre côté, il faut bien reconnaître que le gouvernement de la Cochinchine a quelque droit d'être irrité par cette désobéissance obstinée qui dédaigne ses avis et insulte à ses ordres. Les chrétiens indigènes et les prêtres étrangers ne sauraient prétendre en Cochinchine à la protection qui leur est assurée en Chine aux termes de l'édit de 1845. L'empereur de Chine a pris envers la France l'engagement de tolérer dans ses états la pratique du christianisme, de remettre aux consuls les missionnaires européens qui seraient surpris dans les provinces, tandis que les souverains de l'empire d'Anam ont, depuis la mort de Gya-long, constamment refusé de s'entendre avec les puissances européennes; ils n'ont fait aucune concession ni souscrit aucun engagement. Il en résulte que le moindre acte de persécution religieuse commis en Chine, même à l'égard d'un Chinois, et, à plus forte raison, la plus légère peine infligée à l'un de nos missionnaires, donne à la France le droit de protester et de demander satisfaction, tandis qu'en Cochinchine nous ne sommes munis d'aucun titre légal pour prévenir ou réprimer les plus cruelles persécutions, et que si nous avons incontestablement le droit de demander compte du sang de nos missionnaires cruelle-

ment massacrés, notre vengeance se fonde sur la nationalité des victimes et non sur leur qualité de prêtres catholiques. Convient-il de recourir aux moyens violens pour contraindre le gouvernement cochinchinois à lever l'interdiction qui s'oppose aux progrès du christianisme, et doit-on lui prêcher la tolérance à coups de canon? C'est à peu près ce qui a été conseillé. Je ne saurais partager cet avis. Une nation catholique qui consentirait à faire de la propagande religieuse à main armée risquerait de se voir entraînée bien loin. De la Cochinchine il faudrait aller au Japon, etc. Il ne serait donc pas équitable, et il pourrait être périlleux dans l'avenir, de motiver une expédition en Cochinchine sur l'intérêt du catholicisme. Les conquêtes de la foi doivent, au temps où nous sommes, s'accomplir par la persuasion, par le dévouement, par le sacrifice, et non par la guerre. S'il est vrai que le gouvernement ait songé à diriger une escadre vers les côtes de l'empire d'Anam, il aurait, comme on l'a vu plus haut, d'autres griefs à invoquer, et il serait en mesure de pousser jusqu'à la conquête les droits de la victoire. On pourrait alors occuper non-seulement la petite presqu'île de Touranne, mais encore une partie de la vallée qui s'allonge du nord au sud de la Cochinchine, entre les montagnes et la mer; la possession d'un seul port au fond de l'Asie n'ajouterait rien à l'influence française dans cette région : c'est sur un territoire d'une certaine étendue qu'il convient de planter notre drapeau, si l'on veut obtenir un résultat sérieux.

Les observations qui précèdent ne reposent que sur une hypothèse, car on ne sait pas encore exactement si l'expédition de France en Chine a reçu l'ordre de s'emparer d'un point ou d'un territoire quelconque. Ce que je me suis attaché à démontrer, c'est que les précédens de notre politique nous amènent naturellement à chercher une colonie dans ces contrées de l'Asie où se sont transportées depuis une vingtaine d'années des luttes d'influence auxquelles la France, dans l'intérêt de l'équilibre européen, ne saurait demeurer plus longtemps étrangère; c'est que cette colonie, fondée soit dans une île dépendante du Céleste-Empire, soit dans la presqu'île de Corée, soit en Cochinchine, soit encore dans l'une des grandes îles de l'archipel malais, si l'Espagne ou la Hollande consentait à nous céder une part de leurs droits sur les immenses territoires qu'ils y possèdent, doit être d'une étendue assez vaste pour que la résolution de la France éclate au grand jour, et que nous puissions attendre dans des conditions respectables les révolutions asiatiques dont l'Angleterre et la Russie sont déjà prêtes à recueillir les fruits; c'est afin que la politique française dans l'extrême Orient reparaisse et se relève. Quant au choix de la colonie, il dépend nécessairement d'informations précises sur les richesses du sol, sur l'hydrographie des côtes, sur le climat, etc., informations que le gouvernement seul est en mesure de faire recueillir, et qu'il ne puisera pas uniquement, il faut l'espérer, dans les récits des voyageurs.

Il est évident qu'un établissement de cette nature serait assez dispendieux et exigerait l'envoi d'un corps d'armée de plusieurs milliers d'hommes : il faut donc s'attendre à rencontrer de graves et nombreuses objections; mais qu'y faire? Si nous voulons conserver notre rang dans le monde, ne sommes-nous pas condamnés à nous déplacer avec les événemens, à suivre notre

honneur et nos intérêts là où ils nous appellent, à porter nos forces et nos sacrifices partout où nous entraîne la concurrence des nations rivales? Il y aurait d'ailleurs, dans une colonie asiatique, de puissans élémens de prospérité qui compenseraient tôt ou tard une partie au moins de nos sacrifices. Le sol de cette région est généralement fertile, et sous une administration bien réglée il fournirait aux échanges d'abondans produits. On n'aurait pas à vaincre la grande difficulté qui arrête d'ordinaire, comme nous en voyons un exemple en Algérie, le début de la colonisation, à savoir la difficulté du peuplement; lors même que l'on s'établirait sur un point où la population serait insuffisante, il suffirait du moindre appel pour attirer l'émigration chinoise. Une colonie favoriserait notre commerce lointain et donnerait quelque activité à notre marine marchande. Ces avantages valent bien la peine d'être pesés, indépendamment des motifs politiques qui justifieraient la réapparition de la France en Asie. L'occasion semble propice. Le traité de commerce conclu avec le royaume de Siam en 1856, la tentative faite la même année pour ouvrir des rapports réguliers avec la Cochinchine, l'expédition de Chine, à laquelle notre escadre prend une brillante part, tout annonce que le gouvernement veut rendre à la France, dans ces parages éloignés, un rôle digne d'elle. Trop longtemps nous nous sommes contentés de protéger en Chine le catholicisme, comme il convient à la nation qui s'intitule fille aînée de l'église. C'est une noble tâche que nous serons fiers de continuer. Joignons-y cependant quelque souci de notre influence politique et de nos intérêts matériels. L'appui que nous prêtons aux chrétiens n'en sera que plus efficace, et la France réparera peut-être dans l'extrême Orient la perte, si amèrement regrettée, de son ancienne puissance dans l'Inde.

C. Lavollée.

ARTISTES CONTEMPORAINS

LABLACHE

L'année 1858 semble devoir être non moins désastreuse pour les arts que celle qui l'a précédée. A peine les dépouilles mortelles de Mlle Rachel ont-elles été déposées dans la nécropole de la grande cité qu'elle avait émerveillée de l'éclat de son talent, que Lablache disparaît aussi en laissant sur le théâtre où il a brillé pendant quarante ans un vide immense. Si l'on a eu raison de dire que la grande comédienne française emporte, sous les bandelettes qui enveloppent ses membres glacés, la tragédie du siècle de Louis XIV, l'une des plus nobles manifestations de la poésie dramatique, on peut affirmer, avec plus de vérité encore, qu'avec Lablache a disparu un des types les plus parfaits de l'ancien opéra bouffe italien. La gaieté est bien autrement personnelle, inhérente à l'individu et au milieu social où il se produit, que le don des larmes, ce témoignage universel de la pitié et de la tendresse humaines. On pleure toujours et partout pour les mêmes causes morales, tandis que le rire, qui naît d'une dissonance dans le rapport des choses, d'une disproportion entre la volonté et l'acte qui la révèle, est le signe d'un caractère et d'une civilisation particulière. *Dis-moi de quoi tu ris, et je te dirai quelle est la nature ou la portée de ton esprit*, a dit un philosophe. Aussi nous est-il plus facile de concevoir la tragédie grecque et de nous laisser émouvoir par le spectacle des mêmes infortunes que de reconstituer la société et les mœurs pour lesquelles ont été écrites les comédies d'Aristophane ou de Ménandre. L'opéra bouffe italien, tel qu'il a été créé au commencement du XVIIIe siècle par Vinci, Leo et Pergolèse, agrandi par Logroscino et Piccinni, perfectionné par Guglielmi, Paisiello et Cimarosa,

transfiguré par Rossini, est le fruit exquis d'un art et d'une civilisation que nous voyons s'éteindre sous nos yeux. On fera autre chose sans doute, car je ne veux pas médire des siècles futurs, mais on ne produira plus de chefs-d'œuvre comme *le Mariage secret*, et on n'aura plus de chanteurs pour les interpréter comme Louis Lablache.

Ce grand artiste est né à Naples le 6 décembre 1795, d'un négociant français qui était venu s'y établir aux premiers troubles de la révolution française, en 1791. Sa mère, femme de beaucoup de caractère, était irlandaise. Le père de Lablache, dont les opinions politiques étaient celles de la grande génération de 1789, fut ruiné, et faillit être victime de la sanglante réaction qui eut lieu à Naples en 1799. La mère de Lablache fut aussi arrêtée. Lorsque Joseph Bonaparte fut nommé roi de Naples, il ordonna que toutes les familles françaises qui avaient souffert de la contre-révolution opérée par le cardinal Ruffo et ses bandits fussent indemnisées autant que possible des pertes qu'elles avaient éprouvées. C'est par un décret spécial du roi de Naples que Lablache fut admis au *Collége royal de musique*, la seule institution de ce genre qui existât alors et dans laquelle on avait fondu les trois célèbres écoles de musique du XVIIIe siècle, celle *dei Poveri di Jesu-Christo*, *di San-Onofrio* et *la Pietà dei Turchini*. C'est en 1806 que Lablache, âgé de onze ans, entra au conservatoire de Naples, dirigé alors par Tritta et Fenaroli. Conformément aux principes des vieilles écoles d'Italie, le jeune Lablache, en étudiant les élémens de la musique vocale ou *solfeggio*, apprenait aussi à préluder sur quelque instrument. Il ne paraît pas que les dispositions de notre grand virtuose fussent d'abord aussi évidentes que les succès qu'il a obtenus depuis dans toutes les capitales de l'Europe. Il était distrait, turbulent et fort indocile. Une circonstance, assure-t-on, vint tout à coup révéler sa vocation. Un de ses camarades devait jouer une partie de contrebasse dans un exercice public. L'élève tombe malade quelques jours avant. Le maître de Lablache lui dit alors : « Vous connaissez un peu le mécanisme du violoncelle, il ne vous sera donc pas impossible d'exécuter sur la contrebasse la partie de votre camarade. » Le jour venu, Lablache répondit avec succès à la bonne opinion qu'on avait eue de son aptitude. Si nous rapportons cette anecdote, qui traîne partout et que M. Fétis n'a pas dédaigné de consigner dans sa *Biographie universelle des Musiciens*, ce n'est pas que nous y attachions une grande importance. Ce sont là de petites légendes que les hommes célèbres, surtout les virtuoses, aiment à propager. Lablache était fort habile et très fécond dans ce genre de fictions populaires. Il fallait l'écouter, s'amuser de son esprit et faire des réserves sur le fond historique. Impatient de jouir de sa liberté, Lablache s'enfuit plusieurs fois du conservatoire. L'autorité fut même obligée de le faire appréhender par des gendarmes qui le ramenèrent au bercail. Ces escapades de Lablache donnèrent lieu à une ordonnance royale, qui est encore en vigueur, et d'après laquelle il est défendu à tout entrepreneur de théâtre d'engager un élève du conservatoire sans la permission du gouvernement.

Enfin Lablache débuta au petit théâtre de San-Carlino, où l'on donnait des opéras bouffes en dialecte napolitain. C'était en 1812. Quelque temps après ses débuts, Lablache épousa la fille d'un célèbre comédien, Pinotti, et partit

deux ans après pour Messine. Il ne passa qu'une saison dans cette ville, et se rendit à Palerme, où il fut engagé pour chanter le grand répertoire des opéras italiens. Lablache se fit entendre d'abord dans un opéra bien connu de Pavesi, *Ser Marc-Antonio,* dont le sujet a beaucoup d'analogie avec celui du *Don Pasquale* de Donizetti. Le succès de Lablache fut si décisif et si général dans la vieille capitale de la Sicile, qu'il y est resté pendant cinq ans. Ce n'est qu'en 1820, au moment où la révolution de Naples venait d'éclater, que Lablache fut engagé au grand théâtre de la Scala à Milan. Il y excita un véritable enthousiasme dans le rôle de Dandini de la *Cenerentola* de Rossini. Il retourna en 1821 à Milan, où Mercadante écrivit pour lui le rôle du père dans son chef-d'œuvre, *Elisa e Claudio.* C'est à Milan aussi que Lablache rencontra en 1822 Meyerbeer, qui écrivit également pour lui un rôle dans son opéra *l'Esule di Granata,* chanté par la Pisaroni et le ténor Winter. Dans cet ouvrage, représenté le 12 mars 1822 au théâtre de la Scala, il y avait un duo entre Lablache et Mme Pisaroni qui produisait un très grand effet. En 1823, Lablache fut engagé par le fameux *impresario* Barbaja pour le théâtre italien de Vienne.

Dans la ville d'Haydn, de Mozart et de Beethoven, qui était alors remplie de musiciens et de virtuoses de premier ordre, la réputation de Lablache ne fit que s'étendre et se consolider. On admirait sa voix magnifique, sa noble et belle figure, son jeu souple et divers, et son aptitude à saisir le style des maîtres les plus différens. Il était aussi à l'aise dans le *Don Juan* ou *le Nozze di Figaro* de Mozart que dans la musique de Rossini. C'est à Vienne que Lablache a chanté pour la première fois le rôle de Geronimo du *Mariage secret* de Cimarosa, qu'on n'y avait pas entendu depuis l'époque de sa création, en 1792. Lablache est resté attaché au théâtre de Vienne jusqu'en 1828. A la mort de Beethoven en 1827, Lablache chanta dans le *Requiem* de Mozart, qui fut exécuté à l'église des Augustins. En quittant Vienne, Lablache reçut une médaille qu'on avait fait frapper en son honneur, et sur laquelle on avait gravé une inscriptlon qui proclamait son double talent de comédien et de chanteur.

De retour à Naples, où il avait déjà fait de nombreuses apparitions depuis 1824, Lablache chanta au théâtre de Saint-Charles avec un succès immense. Après avoir été à Parme pour l'inauguration du grand théâtre, où fut donné un opéra de Bellini, *Zaira,* Lablache vint à Paris et débuta au Théâtre-Italien, le 2 novembre 1830, par le rôle de Geronimo du *Mariage secret.* Le public, la presse et les amateurs les plus difficiles furent unanimes à reconnaître les qualités supérieures de ce grand artiste. Entouré de Mmes Tadolini et Méric-Lalande, du ténor David, qui n'était plus que l'ombre de lui-même (1) et de Zucchelli, qui chantait la partie du comte Robinson, Lablache dominait de sa taille colossale et de sa voix puissante tous ces artistes, d'ailleurs distingués. Il aborda successivement tous les rôles sérieux et comiques de son vaste répertoire. Il chanta tour à tour la partie de Figaro ou celle de Bar-

(1) Jean David, célèbre ténor, qui a été le modèle de Rubini, et pour qui Rossini a écrit de nombreux chefs-d'œuvre, entre autres le rôle d'Otello, est mort tout récemment dans un hôpital de Moscou. Quelle douloureuse destinée!

tholo dans *le Barbier de Séville*, celles de don Magnifico et de Dandini dans la *Cenerentola*, Fernando ou le podesta dans *la Gazza ladra*, don Juan ou Leporello dans le chef-d'œuvre sans pareil, la partie du comte ou celle de Figaro dans *le Nozze*, Elmiro dans *Otello*, Assur dans la *Semiramide*, Henri VIII dans *Anna Bolena*. *Les Puritains*, la *Lucia*, *Don Pasquale*, l'*Elisir d'amore* et divers autres ouvrages contemporains ont été des épreuves non moins décisives pour le talent de Lablache. Il a chanté dans le *Fidelio* de Beethoven, dans *Robert le Diable*, dans *les Huguenots* et dans *l'Étoile du Nord*, traduite en italien et représentée à Londres en 1854. Nous l'avons vu à Paris, en 1851, dans *la Tempesta* de M. Halévy, donner une physionomie étonnante au personnage de Caliban. Pendant vingt-deux ans, Lablache n'a cessé d'être l'artiste privilégié du public de Paris et de Londres, où il allait chanter pendant la saison d'été, alternant ainsi d'une capitale à l'autre. En 1833, il fit une excursion à Naples, où il chanta le *Guillaume Tell* de Rossini avec une telle puissance d'effet que l'autorité en fut alarmée. En 1852, Lablache, qui ne voulait pas vieillir sur le théâtre de Paris, crut devoir accepter les offres avantageuses qui lui étaient faites depuis longtemps par l'intendant du théâtre italien de Saint-Pétersbourg. Le noble et grand artiste fut accueilli avec beaucoup de distinction par l'empereur Nicolas et le public choisi de la capitale de la Russie. Tous les ans, après avoir fini la saison de Londres, Lablache faisait ce long et périlleux voyage de Saint-Pétersbourg, qui a dû beaucoup le fatiguer. A la fin de l'hiver de 1857, Lablache, ne pouvant plus se faire illusion sur l'état de sa santé, demanda à se retirer définitivement du théâtre. L'empereur Alexandre II daigna lui témoigner ses regrets par des paroles affectueuses. Il lui envoya une médaille d'honneur avec le droit de la porter suspendue au cordon de l'ordre de Saint-André.

En traversant l'Allemagne, Lablache s'arrêta pendant deux mois aux eaux de Kissingen en Bavière, où il rencontra l'empereur Alexandre II, qui l'accueillit de nouveau avec une cordialité charmante. N'ayant pas éprouvé un grand soulagement de la vertu des eaux de Kissingen, Lablache, après un court séjour fait à Paris, se rendit à Naples, espérant que le beau climat qui l'avait vu naître lui serait plus propice. Ses vœux n'ont pas été exaucés. Après une longue et douloureuse maladie, le grand artiste est mort à Naples le 23 janvier 1858 d'une bronchite aiguë. Il était âgé de soixante-deux ans. Parmi les personnes qui l'assistaient en ses derniers momens, il y avait le *padre* Calveri, un moine qui a été lui-même un virtuose, et qui est le frère de ce même ténor Winter avec lequel Lablache a chanté si souvent dans sa longue et brillante carrière. D'après sa volonté, les restes mortels de Lablache ont été transportés à Paris, la ville qu'il a le plus aimée, parce qu'il y a été le mieux apprécié. Ses cendres reposent dans un caveau de famille à Maisons-Laffitte, où sa femme l'avait précédé de deux ans. Lablache a eu treize enfans, dont sept sont pleins de vie, et tous honorablement établis. L'un de ses fils, sorti de l'École polytechnique, est capitaine d'artillerie.

Lablache avait une des plus belles têtes qu'on ait vues au théâtre : un front large, une chevelure abondante, de grands yeux noirs, doux, intelligens, enchâssés sous une arcade bien garnie et admirablement dessinée, un grand nez aquilin, une bouche souriante ornée de dents fines et solides, des

lèvres grasses et bien closes. C'était l'expression de la force et de l'intelligence à travers la beauté. Cette tête admirable, qui avait quelque chose du Jupiter-Olympien, et dont le front était toujours uni et serein, reposait sur un buste d'une charpente herculéenne, et le tout formait un ensemble imposant. On pouvait appliquer au physique de Lablache le signalement qu'on donne dans *la Gazza ladra* du déserteur Fernando Villabella : *cinque piedi, undici pollici, ochi neri, ampia fronte, e tondo il viso*, — cinq pieds et onze pouce, yeux noirs, front large, visage rond, etc. Jusqu'à l'âge de trente ans, Lablache avait été un beau cavalier, sans que son embonpoint eût rien d'extraordinaire. Successivement il a été envahi par l'obésité extrême que tout le monde lui a connue, et dont il a tant souffert. Dans ce corps immense qu'animait un esprit aussi vif que pénétrant, la nature avait mis un organe qui répondait à la perfection de son œuvre. C'était une voix de basse profonde d'un timbre admirable et parfaitement limitée, car elle enfermait une octave et demie, à partir du *sol* en bas jusqu'au *ré* supérieur. Chaque note de cette voix incomparable résonnait comme une cloche et emplissait la salle la plus vaste sans le moindre effort. La voix de Lablache était d'une homogénéité rare. Aucune fissure, aucun interstice n'interrompait l'heureux emboîtement des registres sur lesquels le grand artiste roulait son tonnerre. Au-dessus de sa voix de poitrine, dont il pouvait amortir à volonté la sonorité puissante, Lablache possédait encore cinq ou six notes argentines de fausset, avec lesquelles il aimait à se jouer dans certaines scènes de haut comique. D'une justesse irréprochable, cette voix, qui pouvait au besoin parcourir jusqu'à deux octaves, était aussi d'une flexibilité proportionnée à son volume. Ses gammes ascendantes et descendantes roulaient comme sur une table d'harmonie qui en répercutait chaque note isolément et sans la plus légère solution de continuité. Cette vocalisation perlée et *pastosa*, comme disent si heureusement les Italiens, se déroulait sans effort et emplissait l'oreille d'une sonorité bienfaisante dont aucune voix française ne saurait produire l'effet. Lorsque Lablache voulait badiner avec sa voix de fausset, qui était d'une douceur extrême, il en faisait jaillir des caprices de vocalisation les uns plus ingénieux que les autres, et il pouvait lutter sans trop de désavantage avec la bravoure inspirée d'une Malibran. C'est ainsi que, dans le fameux duo de *la Prova d'un opera-seria*, on le vit un soir répondre à l'instant aux *vezzi* perfides de cette femme de génie qui s'efforçait d'embarrasser son Polyphème dans les détours d'un labyrinthe de vocalisations inextricables; mais il n'était pas aisé de prendre Lablache au dépourvu de ruses. Lecteur consommé, aucune difficulté ne pouvait arrêter son essor. Ayant entendu les plus habiles virtuoses de son temps et quelques-uns du siècle passé, tels que David père, Ansani son rival, Crescentini et le vieux Pacchiarotti, Lablache avait la mémoire remplie de formes variées empruntées au style de tous les maîtres. A Vienne, il avait eu occasion de chanter la musique de Beethoven et de Weber et d'entendre les fugues de Bach; à Londres, il avait pu admirer le puissant génie de Haendel et prendre part à l'exécution de ses oratorios; à Rome, il s'était familiarisé avec Palestrina et les chefs-d'œuvre de l'école romaine, qu'on chantait encore à la chapelle Sixtine conformément à la tradition dont l'abbé Baini avait conservé l'es-

prit. Lablache était un artiste complet, comme il s'en rencontre rarement au théâtre. Il connaissait autre chose que la musique contemporaine, qu'il appréciait à sa juste valeur. Son goût, épuré par des études solides, par les voyages et la fréquentation des hommes distingués de tous les pays, s'étendait sur des objets nombreux qui semblaient étrangers aux besoins immédiats d'un chanteur dramatique. Il aimait la peinture et les bons livres qui nourrissent l'esprit de vérités fécondes, et il avait dans l'âme, mêlé aux plus nobles sentimens de l'honnête homme, un amour caché, mais profond, pour le plus précieux de tous les biens de la vie, la liberté. C'était un héritage de famille qu'il n'a jamais répudié. Son père était mort ruiné et en exil pour des idées semblables, et sa mère, une femme forte, ne s'est jamais réconciliée avec les événemens qui avaient détruit les espérances de l'ère immortelle de 1789. Ceci nous rappelle un fait singulier concernant le père de Lablache. Arrêté pendant la tourmente contre-révolutionnaire de 1799, où l'infortuné et divin Cimarosa fut si maltraité, le père de Lablache fut conduit sur une place publique avec trente-six autres victimes pour y être fusillé par les pieux défenseurs de la monarchie et de la foi. Parmi les compagnons d'infortune de Lablache père, il y avait un moine. Après la première décharge, le moine, se sentant blessé, se laissa tomber à terre, en conseillant à Lablache de suivre son exemple. C'est par cet innocent stratagème que tous deux échappèrent à la mort. Après le congrès de Laybach, le vieux roi de Naples, qui se trouvait à Vienne, reçut en audience particulière Lablache. « Dis-moi, Lablache, lui dit le roi avec le ton populaire qui lui était familier, n'as-tu pas été un peu *carbonaro* pendant ton séjour à Palerme? — Oui, sire, répondit en riant le virtuose. — Voilà comme ils sont tous faits, » répliqua le roi en se tournant vers un courtisan. Depuis cette entrevue, qui valut à Lablache un engagement pour le théâtre Saint-Charles à Naples et sa nomination de chanteur à la chapelle du roi, le vieux Ferdinand IV n'applaudissait jamais Lablache, dont il aimait beaucoup le talent, sans ajouter tout bas : *Bravo, carbonaro porc!...*

Homme excellent et d'une probité sévère, Lablache avait les manières et les habitudes du monde le plus choisi. Il savait garder sa dignité d'artiste sans morgue, sans vaine ostentation d'indépendance, et se trouvait parfaitement à l'aise vis-à-vis des plus grands personnages qu'il eut l'occasion d'approcher pendant sa brillante carrière. Il a eu l'honneur de donner des conseils, sur l'art de chanter, à la reine Victoria d'Angleterre, qui n'a cessé de lui témoigner la plus gracieuse bienveillance. La mémoire de Lablache était riche en anecdotes de tous les genres, qu'il contait à ravir avec un mélange de finesse, de bonhomie et de jovialité napolitaines tout à fait inimitable. Parmi les curiosités et les objets d'art dont il aimait à s'entourer, Lablache possédait une collection de tabatières aussi nombreuses qu'il y a de jours dans l'année, depuis la simple boîte en bois blanc jusqu'au joyau enrichi de diamans. C'était une fantaisie de priseur émérite, qui à la longue avait acquis l'intensité d'une véritable passion. Rossini n'amuse-t-il pas ses glorieux loisirs à collectionner des brimborions historiques, parmi lesquels se trouvent, il est vrai, un Benvenuto Cellini et un petit buffet d'orgue avec une sonnerie qui remonte à l'an 1505! Il faut bien que vieillesse se passe, et,

puisque l'auteur de *Guillaume Tell* ne fait plus de chefs-d'œuvre, on doit lui savoir gré d'aimer, comme il le fait, les belles curiosités des temps passés.

Rossini n'a jamais rien composé pour Lablache : retenu longtemps en Sicile, l'éminent virtuose n'a jamais fait partie d'aucune troupe qui ait été sous la main de l'auteur du *Barbier de Séville;* mais si Lablache n'a pas eu l'honneur de servir de modèle à un si grand peintre des passions, il en comprenait bien le génie, et il appartient à la génération de chanteurs formés sous l'influence de l'œuvre de Rossini. Après Meyerbeer et Mercadante, que nous avons déjà cités, Paccini, Carafa, Bellini, Donizetti et M. Halévy sont les compositeurs qui ont eu l'occasion d'écrire pour la voix et le talent exceptionnels de Lablache. M. Carafa a composé deux opéras où Lablache avait un rôle important, *la Capricciosa ed il Soldato*, à Rome en 1822, et *Abufar*, à Vienne en 1823. *Les Puritains* de Bellini, *Marino Faliero*, *Don Pasquale* de Donizetti, ont été écrits pour le Théâtre-Italien de Paris, et chantés par Lablache, Tamburini, Rubini et Mme Grisi, une réunion de virtuoses qui fait époque dans l'histoire de l'Opéra-Italien.

A *l'Esule di Roma*, de Donizetti, représenté sur le théâtre de Saint-Charles, à Naples, en 1828, se rattache une anecdote qui a son prix. Donizetti n'avait encore que la réputation d'un jeune compositeur plein de facilité et pauvrement rétribué par les entrepreneurs de théâtres secondaires, lorsque le fameux Barbaja lui offrit d'écrire un opéra pour le théâtre de Saint-Charles. Donizetti accepte avec joie la proposition de Barbaja, en lui demandant humblement quels seraient ses émolumens. — *Soixante bons* ducats, répond l'*impresario* en remuant dans sa poche des piles d'écus. — Le pauvre Donizetti se récria sur la modicité de la récompense, qui s'élevait à 250 francs. — Imbécile, lui répond le tout-puissant Barbaja, qui avait eu à sa solde Rossini et les plus admirables virtuoses du XIXe siècle, les soixante écus que je te donne, c'est pour que tu ne meures pas de faim; mais je te livre le plus grand théâtre du monde avec une troupe de chanteurs parmi lesquels se trouve Lablache! Si ton opéra réussit, ta fortune est faite. — Les prévisions de Barbaja se sont accomplies, et de *l'Esule di Roma*, où se trouve un des plus beaux trios qu'il y ait dans un ouvrage dramatique, a commencé la grande et légitime célébrité de Donizetti. Lablache était admirable dans ce trio, qui est connu de toute l'Italie, et qui fut chanté dans l'origine par la Tosi et le ténor Winter. L'effet en fut si grand à la répétition générale, que l'orchestre s'arrêta pour mieux écouter la voix magnifique de Lablache! Ce fait rappelle l'histoire de Pacchiarotti, qui, avec des moyens différens, excita également une si vive émotion à la répétition d'un opéra nouveau, que, le chef d'orchestre ayant suspendu tout mouvement, le sopraniste lui demanda avec surprise : — Que faites-vous donc? — Nous vous écoutons, lui répondit-il.

Des virtuoses comme Lablache ne se forment pas en un jour. Indépendamment du concours de la nature, sans laquelle on ne produit que des monstres dans les arts de sentiment, il faut de longues études et de bonnes traditions. Dans le conservatoire de Naples, où Lablache a été élevé au milieu de nombreux condisciples, parmi lesquels se fit remarquer Manfroggi jeune, compositeur de la plus grande espérance, qui est mort à l'âge de vingt

et un ans, il y avait d'excellens maîtres imbus des saines doctrines du siècle précédent. Ansani, ténor célèbre de la fin du XVIIIe siècle, qui avait soutenu avec David père une rivalité qui a divisé l'Italie en deux camps, y était professeur de chant. Homme d'un goût parfait, instruit, disant aussi bien la musique large et de sentiment que celle qui exigeait de la flexibilité, Ansani était si peu lecteur, que les élèves étaient obligés de lui apprendre le morceau sur lequel ils désiraient avoir ses conseils. Garat, qui fut un virtuose de génie et qui a formé au conservatoire de Paris les meilleurs chanteurs français des vingt premières années de ce siècle, Garat n'était pas un musicien plus instruit que ne l'ont été Ansani, Rubini, David fils ou Mme Pasta. Dans certaines organisations délicates, il y a une sorte d'instinct qui supplée, pour les arts d'exécution, à la connaissance des signes matériels de la langue; il est même quelquefois dangereux de réveiller ces natures bien douées, et de vouloir leur communiquer trop tard ce qui ne s'apprend parfaitement que dans la jeunesse. On pourrait presque affirmer que le meilleur résultat qu'on puisse obtenir d'une longue pratique de l'art, c'est de reconquérir la liberté première de l'instinct qu'on a dû perdre pendant les années d'initiation. « Quiconque, a dit admirablement Beethoven, est *arrivé à quelque chose* a dû oublier le *savoir-faire*... Il a dû *perdre son chargement d'expérience*... » Topffer a fait aussi sur ce sujet intéressant des remarques non moins fines que judicieuses (1). Lablache m'a souvent avoué qu'il devait à son maître Ansani tout ce qu'il avait appris comme détail de vocalisation, la bonne émission de la voix, son assouplissement graduel et la diction parfaite, qui était l'une des plus belles qualités de son talent; mais l'homme qui a le plus heureusement influé sur la destinée de Lablache, comme chanteur dramatique, ce fut Raffanelli, bouffe excellent, qui a fait partie de la fameuse troupe de chanteurs italiens qui vint à Paris en 1789. Lablache a rencontré cet artiste distingué, dont les vieux amateurs de Paris se souviennent encore avec plaisir, au théâtre de la Scala, à Milan, où il remplissait les modestes fonctions de régisseur. Dans toute la fleur et l'ardeur de la jeunesse, Lablache se soumit, en grand artiste qu'il était déjà, aux conseils et à la vieille expérience de Raffanelli. Celui-ci allait se blottir au fond d'une loge obscure pendant les répétitions générales, et faisait ses remarques sur le jeu, la diction et la manière de chanter de son brillant émule. Le lendemain, Lablache corrigeait, ajoutait ou modifiait ses effets jusqu'à ce qu'il eût satisfait le goût difficile de ce vieux Chiron de l'*opera buffa*. Ce sont les conseils de Raffanelli qui ont fait comprendre à Lablache que la musique bouffe des vieux maîtres napolitains devait être autrement chantée que celle de Mozart ou de Rossini. Ces nuances dans l'expression de la gaieté humaine, qui semblerait devoir être aussi invariable que la cause qui la produit, constituent la supériorité de l'artiste dramatique qui en sait rendre l'accent, car il est bien évident que la gaieté de Beaumarchais ne ressemble pas à celle de Molière, pas plus que le *brio* mordant du *Barbier de Séville* ne peut être confondu avec la gaieté sereine et bénigne du *Mariage secret*. Personne n'a égalé Lablache dans cet art si difficile des métamorphoses drama-

(1) Voyez *Menus Propos*, t. II, p. 114.

tiques. Il était curieux de connaître la tradition des grands artistes qui l'avaient précédé dans la carrière, et il ne manquait pas une occasion qui pouvait lui apprendre quelque ruse oubliée de l'art infini d'exprimer les sentimens. Aussi, dans les villes qu'il a successivement visitées, Lablache recherchait avant tout la société des artistes et des hommes de goût qui appartenaient à une autre génération. Il m'a souvent parlé avec enthousiasme de Mlle Tomeoni, qu'il a connue à Vienne, cantatrice distinguée pour qui Cimarosa avait écrit le rôle de Fidalma du *Mariage secret*. Il a connu aussi dans sa jeunesse, à Naples, la vieille Coltellini, Mme Mericofre, cantatrice et comédienne du plus rare mérite, qui a créé les rôles de la Molinara, de la Cuffiara et de la Nina de Paisiello. « C'était la femme, la cantatrice la plus parfaite que j'aie rencontrée dans ma vie, me disait un jour Lablache. J'ai eu souvent le plaisir de faire de la musique avec elle. Entre autres morceaux que nous aimions à chanter ensemble, je vous citerai un duo de *la Serva padrona* de Paisiello, où je fus émerveillé de l'esprit, de la verve et du style que déployait cette excellente *vecchierella,* qui m'a fait comprendre ce qu'a dû être l'art de chanter *ne' tempi beati.* »

Voilà par quels chaînons intermédiaires Lablache a pu remonter jusqu'à la source de la vieille école italienne, et réunir dans son admirable talent des qualités si diverses. Il aimait son art avec une passion si vive et si sincère, qu'il était heureux de trouver des personnes qui partageassent son antipathie pour certaines tendances de la musique moderne. La première fois que j'eus l'honneur de me rencontrer avec Lablache (c'était dans le magasin d'un éditeur de musique où il faisait de fréquentes stations nécessitées par sa vaste corpulence), la conversation ayant tourné aussitôt vers le sujet qui intéressait le virtuose, je fis une sortie des plus vives contre les ouvrages de M. Verdi, qu'on commençait à donner au Théâtre-Italien. J'appuyai ma thèse de quelques citations empruntées aux chefs-d'œuvre de l'ancienne école, et je me rappelle que je chantonnais même une cantate d'Astorga et un fragment d'un madrigal de Scarlatti, — *cor mio, deh! non languire.* — Je voyais sur la belle figure de Lablache l'expression d'une joie intime qui encourageait ma verve. J'étais à peine sorti, que Lablache, ayant demandé mon nom à la maîtresse de la maison, courut après moi et me dit : « Vous m'avez fait un bien grand plaisir! » Je m'inclinai en lui répondant que le profit de l'entretien avait été tout en ma faveur. « Trève de complimens, répliqua Lablache. Je pense exactement comme vous, et depuis longtemps; mais, comme je suis plus âgé que vous, je me dis intérieurement : Tu vieillis, tu n'es plus en état de comprendre la beauté des nouvelles transformations de l'art! Vos paroles m'ont donc enchanté, puisqu'elles me prouvent que je ne suis pas aussi bête que je le croyais. » En disant ces mots, il me tendit la main avec un large et bon sourire.

Quelle qu'ait été la distinction de Lablache dans tous les genres de musique qu'il a voulu aborder, quelque admirable qu'il fût dans certains rôles de l'*opera seria,* tels que celui d'Assur de *Semiramide*, de Fernando de *la Gazza ladra,* d'Elmiro d'*Otello*, d'Henri VIII d'*Anna Bolena*, dans l'*Agnese* de Paër et dans l'*Elisa e Claudio* de Mercadante, c'est dans l'*opera buffa* qu'il était vraiment supérieur, et dans certains rôles de l'ancien répertoire

il était inimitable. L'obésité précoce qui s'est emparée de Lablache, et sa formidable voix, qu'il ne pouvait pas faire manœuvrer avec la volubilité nécessaire à la musique de Rossini, l'ont forcé d'abandonner de très bonne heure les rôles importans de l'*opera seria*, où il avait des rivaux redoutables, comme Galli, Zucchelli et Pellegrini, qui était si beau dans l'*Agnese* de Paër. Gêné par son vaste abdomen, Lablache n'avait pas la respiration assez longue pour dire les phrases calmes et développées avec la sonorité modérée et ce long horizon dans le style qu'il concevait si bien. C'est dans les ensembles qu'il fallait entendre Lablache, dans l'introduction de *Semiramide*, dans le finale d'*Otello*, dans celui du troisième acte de *Moïse*, dans la *Norma*, dans l'introduction de *Lucrezia Borgia* et dans le finale du *Barbier de Séville*. Dans ces formidables unissons de voix et d'instrumens, Lablache dominait comme Stentor au milieu des Grecs ahuris, et ses notes retentissaient dans les profondeurs de l'harmonie comme

Il rauco suon della tartarea tromba!

Les rôles comiques que Lablache a plus particulièrement marqués de son originalité créatrice, ce sont *il podestà* de *la Gazza*, Bartolo du *Barbier de Séville*, Campanone de *la Prova d'un opera seria*, don Magnifico de la *Cenerentola*, don Pasquale, qui a été écrit expressément pour lui, et Leporello dans le chef-d'œuvre de Mozart. Jamais le personnage si compliqué de Bartolo n'a été rendu avec l'ampleur de caractère qu'y déployait Lablache. Comme il chantait l'air si difficile : *A un dottor della mia sorte*, et avec quelle bonhomie charmante il disait le petit couplet vieillot : *Quando mi sei vicina* du second acte! Personne n'a rendu comme Lablache l'air incomparable de Leporello :

Madamina, il cattalogo è questo,

avec ce mélange exquis d'émotion honnête et d'ironie tempérée qu'exige toujours la musique de Mozart. Dans le sextuor du second acte, l'un des morceaux d'ensemble les plus compliqués de rhythme et de modulations qu'il y ait au théâtre, Lablache était prodigieux; il attirait tout à lui et dominait l'exécution comme un chorége puissant. Cependant le rôle où Lablache était sans égal, c'est celui de Geronimo du *Mariage secret*. Les avantages physiques de Lablache, ses sentimens d'honnête homme et de bon père de famille, son esprit ouvert, sa franche gaieté et ses penchans d'artiste avaient trouvé dans ce personnage du chef-d'œuvre de Cimarosa leur plus complète manifestation. Il en est ainsi de presque tous les artistes dramatiques. Quelles que soient la variété de leur répertoire et la souplesse de leurs facultés d'imitation, ils ont toujours un rôle qui, plus que tous les autres, répond à leurs affinités secrètes. Mlle Rachel était tout entière dans le rôle de Phèdre, comme Mme Malibran dans celui de Desdemone. Aucune cantatrice n'a chanté le rôle de Tancredi comme Mme Pasta, et Mme Mainvielle-Fodor a laissé des souvenirs ineffaçables dans la Ninetta de *la Gazza ladra* par sa merveilleuse et riche vocalisation. Mme Grisi dans la *Norma*, Rubini dans *la Sonnambula*, Duprez dans Arnold de *Guillaume Tell*, Nourrit dans Robert-le-Diable, Levasseur

dans Bertram, et Pellegrini dans Figaro du *Barbier de Séville*, etc., semblaient être moins des comédiens chargés de traduire une conception de l'art que des êtres réels exprimant leurs propres sentimens. Tel était aussi Lablache dans *il Matrimonio segreto*.

Dès les premières mesures de son air :

Udite, tutte, udite,

la joie entrait dans la maison. Comme il exagérait l'importance d'un mariage avec un homme titré :

Un matrimonio nobile,

et quel bonheur on voyait éclater sur ce large et beau visage paternel! Dans le premier finale, Lablache était d'un comique digne de Molière, lorsque Geronimo cherche à excuser auprès de ses filles le malentendu du comte Robinson :

Voi credete che i signori
Faccian come li plebei.

Il était impossible de rendre avec plus de vérité la curiosité d'un homme sourd qui a la prétention qu'on ne s'aperçoive pas de son infirmité. Dans le second finale qui termine le premier acte, Lablache, en grand artiste qu'il était, passait

Du grave au doux, du plaisant au sévère,

en accusant les nuances des sentimens les plus délicats. Sa voix magnifique suffisait pour donner à cet admirable sextuor, si clairement écrit, la sonorité d'un vaste ensemble. Prodigieux d'entrain et de franche bonhomie dans le fameux duo avec le comte Robinson : *Se fiato in corpo avete*, Lablache était sublime dans le finale du second acte, alors que Geronimo maudit la pauvre Caroline repentante. Je n'ai jamais pu voir cette scène touchante où Lablache savait si bien exprimer le courroux, la douleur et la bonté d'un cœur paternel, sans que mes yeux se remplissent de larmes. Oh! que l'art ainsi compris est une chose digne d'admiration!

Je dînais un jour chez Lablache. C'était pour fêter je ne sais plus quel anniversaire des annales domestiques. La belle et nombreuse famille du grand artiste, filles, garçons et petits-enfans, était toute réunie autour de la table paternelle. J'étais le seul étranger admis, ce jour-là, à jouir d'un si touchant spectacle. Assis à côté de Lablache, dont la haute stature et la noble tête s'élevaient au-dessus de ce monde joyeux dont il était le patriarche, je lui dis tout bas, non sans quelque émotion : « Il me semble voir la belle famille du bon Geronimo réconciliée, Carolina à côté de Paolino son époux, Elisetta près du comte Robinson, Fidalma, tout le personnel de l'adorable chef-d'œuvre de Cimarosa, que personne ne jouera et ne chantera comme vous. » Il me serra la main, en faisant signe à sa femme, Teresa Pinotti, qu'elle eût à me remercier du beau compliment que je venais de lui faire.

L'histoire du Théâtre-Italien de Paris peut se diviser en quatre grandes époques, dont chacune correspond à une date importante de nos vicissitudes

politiques. En 1789, il vint à Paris une troupe de chanteurs italiens qui s'établit aux Tuileries sous le patronage de Monsieur, le comte de Provence. Cette troupe remarquable, où se trouvaient Raffanelli, Rovedino, Mandini et sa femme, couple de virtuoses excellens, Viganoni, un des meilleurs ténors qui aient existé, et la ravissante Mme Morichelli, chantait les opéras de Guglielmi, de Paisiello, de Cimarosa, de Sarti et des maîtres secondaires de la fin du XVIIIe siècle. Elle est restée à Paris jusqu'à la révolution du 10 août 1792.

Au commencement du consulat, en 1801, une seconde troupe de chanteurs italiens se forma, sous la direction de Mlle Montansier, au Théâtre-Olympique de la rue Chantereine. On y remarquait encore le bouffe Raffanelli, Parlamagni, Lazzarini, ténor, et Mme Strinasacchi. Ils débutèrent par le *Matrimonio segreto* de Cimarosa. Cette période de l'empire fut aussi terne pour l'opéra italien que pour tous les autres arts, malgré le goût très vif de l'empereur Napoléon pour la musique italienne, surtout pour celle de Paisiello. Crescentini et Mme Grassini ne chantaient qu'à la cour devant un public d'élite, qui seul était admis à apprécier de si beaux talens. Parmi les virtuoses qui ont brillé au Théâtre-Italien de cette époque, on peut citer le nom charmant de Mme Barilli et le fameux Crivelli, ténor remarquable, qui se fit admirer dans *Pirro* et la *Nina* de Paisiello. Avec la restauration commence une ère nouvelle aussi bien pour le Théâtre-Italien que pour tous les arts de l'esprit. Les chefs-d'œuvre de Rossini et de Mozart, entremêlés de quelques ouvrages moins considérables, sont interprétés par des chanteurs de premier ordre devant un public digne de les apprécier. Mme Pasta, Mlles Naldi, Cinti, Sontag, Mombelli, avec Garcia, Pellegrini, Zucchelli, Galli, Bordogni, etc., formaient une troupe de chanteurs qui n'a pu être égalée que par celle qui lui a succédé en 1830. Les dix-huit années de la monarchie de juillet forment la quatrième époque de l'histoire du Théâtre-Italien depuis 1789. Rossini, Mozart, Cimarosa, suivis de la nouvelle génération de compositeurs Bellini, Donizetti, Mercadante, Paccini, etc., trouvent dans Mme Malibran, dans Rubini, Tamburini, Mlle Grisi et Lablache des interprètes incomparables.

Dans cette troupe de chanteurs d'élite qui, pendant vingt-deux ans, a fait l'étonnement de la France et de l'Angleterre, Lablache était une exception. La nature l'avait doué d'un physique imposant et d'une voix merveilleuse. Comédien accompli et chanteur éminent, il était beau dans tous les rôles de son vaste répertoire, et aucun style n'était inaccessible à sa souple intelligence; mais c'est dans l'*opera buffa* que Lablache était surtout remarquable, et le personnage de Geronimo du *Mariage secret* a été sa création la plus étonnante. Le chef-d'œuvre de Cimarosa interprété par un artiste comme Lablache forme une date glorieuse de l'histoire de l'art. Quand on a vu de telles merveilles résumant toute une époque, on peut s'écrier : *Et nunc dimittis, Domine, quia viderunt oculi mei salutarem tuum.*

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février 1858.

Si l'on veut voir comment un événement sinistre, exceptionnel par sa nature et en dehors de tous les calculs des hommes d'état, peut exercer une influence d'un certain ordre sur les affaires des peuples et laisser ses traces dans la politique, on n'a qu'à observer la marche des choses en quelques pays. En France, vous venez de suivre jusqu'à son dénoûment ce triste procès des auteurs du crime du mois de janvier, et il y a quelques jours à peine le corps législatif votait une loi qui spécifie des délits, prononce des peines nouvelles sous l'invocation de la sûreté générale. En Belgique, le gouvernement du roi Léopold a mis un prudent empressement à détacher d'un projet de code pénal qui s'élabore les dispositions relatives aux attentats contre les souverains étrangers, pour les soumettre dès ce moment au vote des chambres, et les représentans belges de toutes les opinions se sont hâtés de se rallier à la pensée du ministère; tout le monde s'est trouvé d'accord, bien que par des motifs différens, comme on l'a dit. A Turin, le cabinet, cédant à des nécessités identiques, a présenté une loi du même genre, et le gouvernement piémontais s'est vu obligé de redoubler de vigilance à l'égard des réfugiés étrangers, qui semblaient s'agiter, à Gênes notamment. En Angleterre, tout s'est effacé depuis quelques jours pour faire place à l'émotion causée par le bill sur les conspirations tendant à l'assassinat, et à cela sont venues se joindre les préoccupations d'une crise ministérielle née des péripéties de ce bill. Ainsi voilà un certain ensemble de faits liés par d'évidens rapports, et qui sont comme l'épilogue politique de l'attentat du 14 janvier. C'est principalement vers l'Angleterre que se tournent maintenant tous les regards, car ce que n'avaient pu faire ni les derniers incidens de la guerre avec la Russie, ni les hostilités ouvertes l'an dernier contre la Chine, ni l'insurrection de l'Inde, ni la réforme électorale, un événement imprévu l'a fait en un instant : il a provoqué la chute du cabinet de lord Palmerston, qui n'a pu franchir le défilé d'une seconde lecture du bill sur les conspira-

tions. Chose plus curieuse, c'est lord Palmerston, le ministre préféré du patriotisme britannique, l'homme du *civis romanus*, qui tombe sous le soupçon de n'avoir pas suffisamment pourvu à l'honneur de l'Angleterre, et c'est M. Milner Gibson, le représentant de l'école de Manchester, le partisan de la paix, qui est dans le parlement le belliqueux promoteur des hostilités contre le cabinet! C'est lord Palmerston, le ministre si souvent accusé de vouloir déchaîner les tempêtes révolutionnaires sur l'Europe, qui échoue en soutenant une mesure d'un caractère évidemment conservateur, et ce sont les tories qui contribuent à sa chute, qui recueillent le pouvoir de ses mains! Tel est parfois le jeu bizarre des événemens.

La crise ministérielle qui vient de se dénouer à Londres avec une certaine promptitude par l'arrivée des tories au pouvoir est donc aujourd'hui l'un des principaux événemens, et elle domine la situation de l'Angleterre, en même temps qu'elle intéresse sa politique extérieure. Cette crise a été peut-être un peu imprévue sur le continent pour plusieurs causes, dont la principale était que le bill présenté par lord Palmerston avait traversé sans encombre les difficultés d'une première lecture; il avait même obtenu une assez forte majorité relative. Et cependant, même après ce premier succès, à considérer de près le mouvement de l'opinion et les allures des partis, peut-être n'était-il pas impossible d'apercevoir des symptômes assez menaçans, des signes de lutte et d'orage prochain. D'abord les radicaux s'étaient prononcés ouvertement, violemment, contre le principe du bill. Lord John Russell lui-même, bien que dans la mesure de modération qui appartient à un homme d'état, s'était rallié à cette opinion tranchée. Les peelites observaient une certaine réserve. Les tories, de leur côté, par l'organe de M. Disraeli, manœuvraient visiblement de façon à ne point s'engager avant d'avoir sondé le terrain. Ils ne combattaient pas la mesure dans son principe, ils se réservaient de montrer dans les détails qu'elle n'était satisfaisante pour aucun intérêt. Il y avait là tous les élémens d'une coalition parlementaire qui, appuyée sur l'opinion extérieure, se présentait avec quelques chances de succès.

Le difficile était de concilier des hostilités, des vues d'une nature fort diverse, de frapper sûrement le chef du cabinet dans sa politique, sans atteindre du même coup l'alliance avec la France. C'est M. Milner Gibson qui, par sa motion, au moment de la seconde lecture du bill, a donné le signal de cette campagne, fatale à la fortune ministérielle de lord Palmerston. Cette motion, habilement combinée, n'était point une tentative directe contre le bill : elle contenait un témoignage de la répulsion profonde inspirée par le récent attentat ourdi en Angleterre; elle déclarait que la chambre des communes était prête à concourir à une réforme de la loi criminelle, si elle était jugée nécessaire, et en même temps elle exprimait le regret que le cabinet, avant de présenter son projet, n'eût pas cru devoir répondre à la dépêche reçue du gouvernement français et soumise au parlement. Pour tout dire sur ce point, il n'y a eu ni une parfaite exactitude ni une parfaite justice dans quelques-uns des griefs qui se sont produits, attendu que la dépêche de M. le comte Walewski n'incriminait nullement, comme on l'a dit, le gouvernement ou le peuple anglais; elle mettait uniquement en cause les réfugiés qui abusent de l'hospi-

talité britannique et se transforment en artisans de meurtre. Lord Palmerston, de son côté, n'a point eu de peine à prouver que le projet présenté par lui ne touchait en rien au droit d'asile, et n'avait aucun des caractères d'un *alien-bill*. C'était une loi pénale également applicable aux sujets anglais et aux étrangers. Mais le point vulnérable était découvert : lord Palmerston n'avait pas répondu à la dépêche du gouvernement français. On avait trouvé le terrain du combat, et sur ce terrain se sont rencontrés, venant de points différens, M. Disraeli, M. Gladstone, lord John Russell, M. Roebuck lui-même. Tories, libéraux, radicaux, peelites, ont fait le succès de la motion de M. Milner Gibson, votée à une majorité de quelques voix. Lord Palmerston s'est défendu jusqu'au bout avec une verve que l'âge ne refroidit pas, et qui s'est exercée cruellement contre ses adversaires; il n'a pu éviter une défaite à laquelle peut-être il ne s'attendait pas. Que devait-il résulter de là? Le cabinet a immédiatement offert sa démission à la reine. Or, dans les circonstances actuelles, lord John Russell ne pouvait guère recueillir la succession qui s'ouvrait; ce sont donc les tories qui ont été appelés au pouvoir. Le comte de Derby est aujourd'hui premier lord de la trésorerie. Il a essayé un moment de s'entendre avec quelques-uns des principaux peelites, notamment avec M. Gladstone; il n'a pu réussir dans ses tentatives d'alliance, et dès lors il n'a plus songé qu'à former un cabinet entièrement conservateur, où figure naturellement M. Disraeli, comme chancelier de l'échiquier, à côté du comte de Malmesbury, qui est ministre des affaires étrangères, et de lord Ellenborough, sir Frederic Thesiger, M. Henley, M. Walpole. Telle est la situation, si complétement transformée en quelques jours.

C'est une situation, il faut le dire, qui ne laisse point d'être singulière et d'avoir encore ses obscurités. Lord Palmerston a disparu pour le moment, il est vrai, dans la dernière mêlée parlementaire; mais le bill qu'il avait présenté a-t-il disparu également? C'est un point qui reste à éclaircir, qui est discuté chaque jour en Angleterre. Le fait est que le succès de la motion de M. Milner Gibson ne semble pas impliquer absolument au fond le rejet d'une mesure sur laquelle la chambre des communes n'a pas eu à se prononcer. La combinaison parlementaire qui a triomphé paraît avoir consisté justement à frapper le dernier cabinet sans préjuger le sort du bill lui-même. Dans tous les cas, le bill fût-il retiré, ou modifié, ou remplacé par une proposition équivalente d'un autre genre, il est une question que tous les principaux orateurs se sont efforcés d'élever au-dessus de la discussion et de ne point compromettre dans cette échauffourée des partis : c'est le maintien de l'alliance avec la France. M. Milner Gibson lui-même a protesté contre toute intention de jeter des embarras dans les relations des deux pays. Lord Derby, lorsqu'il a parlé, il y a quelques jours, dans la chambre des pairs, et M. Disraeli plus récemment, se sentaient trop près du pouvoir pour ne point témoigner le prix qu'ils attachent à une alliance qui a été jusqu'ici une garantie pour la paix et pour la civilisation du monde. La composition même du cabinet actuel d'ailleurs éloigne toute pensée d'une politique contraire à un système de bonne intelligence. Quelles que soient donc les dernières péripéties parlementaires, les rapports entre l'Angleterre et la France ne sont pas menacés, il faut le croire, et sur ce point le nou-

veau ministère fera vraisemblablement tout ce qu'il pourra, tout ce que l'opinion du pays et du parlement lui permettra. Seulement il est toujours une question assez grave : quelle sera la durée de ce ministère qui vient de naître? De quelles forces dispose-t-il? Où sont ses élémens de vie? Lord Derby est assurément un chef de cabinet éminent; M. Disraeli, dans son passage aux affaires il y a quelques années, a laissé voir des qualités qui ont émoussé quelque peu l'ironie de ses ennemis; mais en définitive cela ne change pas la situation d'un ministère qui trouve toute sa force en lui-même, et qui est dépourvu d'appuis suffisans. De toute façon il faut bien en revenir à ce fait extraordinaire, que le cabinet tory vient au monde sans avoir une majorité dans la chambre des communes, et il ne peut guère songer à dissoudre un parlement qui est élu depuis une année à peine. Là est vraiment la difficulté. La nouvelle administration pourra garder le pouvoir pendant quelques mois, comme elle peut ne le garder que pendant quelques jours. Elle est exposée à vivre à l'aide de majorités de circonstance qui la soutiendront tant qu'il ne se présentera pas une occasion favorable de la renverser. Que fera lord Palmerston dans cette situation nouvelle? Il attendra peut-être, comme il attendit en 1852 après sa sortie du ministère. Il trouvera bien pourtant quelque moyen d'exercer ses représailles, de faire sentir son influence, et parmi toutes les éventualités qui peuvent s'offrir en Angleterre, le retour de lord Palmerston au pouvoir n'est point certainement la plus impossible.

Entre toutes les choses qui s'accomplissent aujourd'hui en France, il en est qui touchent à des intérêts matériels, au développement économique du pays, et il en est qui se rattachent encore au trouble profond né le mois dernier de cette odieuse tentative devenue tout à coup un événement européen. Parmi les premières vient se ranger en ce moment un décret qui transforme le régime de la boucherie en consacrant définitivement la liberté de cette industrie. Il y a longtemps que cette question est étudiée et que les expériences se succèdent; il y a même ce fait singulier à considérer, que Paris seulement était soumis jusqu'ici à un régime tout spécial, dont les départemens restaient affranchis, et qui n'existe point dans les grandes capitales de l'Europe. Le décret actuel fait cesser heureusement cette anomalie, et il a cet avantage de concilier tout à la fois ce qui est dû à l'intérêt du public et le respect du principe de la liberté des professions et des industries. Parmi les choses qui ont aujourd'hui un caractère politique, tout se résume, à vrai dire, dans le procès qui vient de se terminer devant la cour d'assises de Paris et dans la loi sur les nouvelles mesures de sûreté générale votée, il y a quelques jours, par le corps législatif.

Que peut-on dire de ce procès, des auteurs de l'attentat du 14 janvier? Il s'est déroulé sans notable incident, il s'est dénoué comme il était facile de le prévoir. La vérité était tristement palpable; le souvenir du sang versé pesait encore sur cette affaire. Entre la justice des hommes et la justice de Dieu, il n'y a certes place pour aucune parole. Quant à la loi sur les mesures de sûreté générale, elle a été votée par le corps législatif à peu près telle que le gouvernement l'a présentée, si ce n'est que les mesures d'internement ou d'expulsion, pour être entourées de plus de garanties, devront être pro-

noncées sur l'avis collectif des autorités administrative, judiciaire et militaire. De plus, le corps législatif a voulu ôter à la partie politique de la loi le caractère de la permanence dans nos codes, et il a fixé que les pouvoirs accordés au gouvernement cesseraient en 1865, dans sept ans. Enfin on pourrait ajouter encore une fois que le président du corps législatif, rapporteur de la loi, et les orateurs du gouvernement ont répété, comme cela avait été déjà dit par le journal officiel, que les mesures actuelles étaient dirigées uniquement contre ceux qui conspiraient, contre ce qu'on a nommé l'armée du désordre. Le gouvernement est donc investi aujourd'hui des facultés qu'il demandait contre cette armée; mais au-dessus de ces mesures nouvelles récemment adoptées, et qui sont désormais des actes officiels, il y a un fait frappant, tout moral pour ainsi dire, et singulièrement propre à caractériser une situation. Quelle est la raison invoquée par le gouvernement pour demander des pouvoirs exceptionnels? C'est le danger incessant que créent pour l'ordre universel les armées secrètes de l'anarchie. Quel est le sentiment qui domine dans une partie de la société? C'est la crainte de ces mêmes armées des socialistes, des rouges, puisque le mot est passé dans la langue politique. Tel est l'effet que produisent ceux qui n'ont que des projets de destruction et des menaces à offrir sous le nom de démocratie et de progrès. Toutes les fois qu'ils se montrent, ils effraient; ils ne laissent place qu'à un seul instinct, celui de la conservation, et le souvenir de ce qu'ils peuvent tenter ou exécuter est le plus grand ennemi d'une vraie et honnête liberté. Le danger existe sans doute, puisque le gouvernement croit devoir s'armer contre lui, et que la société en a par instans le vague pressentiment; mais qu'en faut-il conclure? C'est que la société elle-même doit travailler à sa propre défense. Elle a tout pour elle. Si elle est faible, c'est qu'elle s'abandonne. En regardant son ennemi en face, elle doit retrouver en elle-même l'intime et virile assurance qu'elle ne peut être à la merci des surprises et des événemens fortuits. Pour notre part, c'est ce sentiment viril que nous voudrions voir se développer et grandir dans la société, car alors il pourrait y avoir encore des épreuves, il n'y aurait plus ces alternatives qui font de la vie d'un pays une succession d'accès de fièvre et de défaillances.

C'est le propre de certaines situations et de certaines époques de donner carrière à tous les bruits, à toutes les hypothèses, à toutes les interprétations. Il y a une multitude d'esprits sans cesse à la recherche de ce qui se fera et de ce qui ne se fera pas, du possible et de l'impossible, ou de l'invraisemblable. La réalité ne leur suffit pas, il faut le croire, et ils prêtent aux gouvernemens tout ce qu'ils imaginent eux-mêmes. N'avez-vous pas vu récemment une de ces rumeurs voyageuses passer à travers l'Europe, s'arrêter un instant dans les journaux allemands, puis revenir s'abattre dans nos journaux de province, toujours sous l'autorité de ce personnage anonyme qu'un écrivain espagnol d'autrefois appelait « l'autre, » ou « une personne bien informée, » ou bien encore « je ne sais qui? » Il ne s'agissait de rien moins, disait-on, que d'étendre à tous les fonctionnaires publics de France une règle, jusqu'ici toute spéciale, qui fait un devoir aux militaires de ne rien écrire sans l'autorisation du gouvernement. C'est un vieux bruit que nous pourrions reconnaître au besoin, et qui n'est pas plus fondé au-

jourd'hui que par le passé, nous en demeurons bien convaincus pour notre part. Ceux qui d'une main légère fabriquent ces merveilleuses nouvelles pour les lancer dans le monde ne soupçonnent pas quelles questions ils soulèvent, ils ne comprennent pas le sens de l'interdiction ancienne dont ils parlent, ils ne voient pas qu'il n'y a rien d'exact dans l'assimilation qu'ils établissent, et en définitive ils mettent au compte du gouvernement un projet qu'il n'a pas eu, qu'il n'a pas pu avoir, par la raison bien simple qu'il agirait contre lui-même en se créant sans motif des difficultés qu'il lui est si facile de s'épargner.

Certainement, pour tous les esprits conservateurs, l'état a le droit de s'informer de ce qu'un militaire peut écrire sur des opérations de guerre, sur l'organisation des forces publiques; un diplomate qui a pris part à des négociations n'est pas seul maître de son secret, même quand il n'a plus dans les mains la direction d'une affaire; un fonctionnaire qui assiste aux délibérations intimes des pouvoirs publics et de l'administration ne dispose pas de sa propre autorité de tout ce qu'il sait. Il y a là une règle bien facile à saisir, qui est de tous les temps, parce qu'elle est dans la nature des choses, et qui s'applique à des faits tout spéciaux relatifs aux fonctions qu'on occupe; mais imagine-t-on le rôle étrange, presque puéril, qu'on donnerait à un gouvernement en le faisant intervenir pour autoriser un militaire à publier un roman, un diplomate à raconter ses voyages, un fonctionnaire quelconque à écrire des travaux d'histoire, de philosophie, d'économie politique, de littérature? Un membre de l'Institut qui aurait en même temps un emploi de l'état serait-il soumis à l'autorisation préalable? Un professeur qui a conquis sa position par une série d'épreuves, à des conditions déterminées, et qui trouve dans son titre une sorte de propriété, serait-il obligé de se faire autoriser pour mettre au jour ses leçons, pour livrer à la publicité les résultats de ses études de tous les momens? On irait fort loin si l'on voulait énumérer toutes les anomalies qui en pourraient résulter, surtout dans un pays comme la France, où les emplois publics sont nombreux, et voilà pourquoi justement il n'y a que des esprits irréfléchis qui puissent prêter au gouvernement cette pensée de surveillance universelle qui atteindrait le fonctionnaire en dehors même de ses fonctions, dans ce qu'il a de plus personnel, tout en créant pour l'état du reste la plus singulière, la plus compromettante des responsabilités.

Car enfin, qu'on y songe un instant : là où l'état est directement intéressé, rien n'est plus simple que de tracer au fonctionnaire écrivain la mesure dans laquelle il peut parler; l'état est dans son droit, et il sait ce qu'il fait. En dehors de ce domaine réservé et défini, tout est vague et périlleux. Que ferait-on? Une autorisation ressemblerait toujours à une approbation implicite des doctrines émises dans un livre et soutenues par un fonctionnaire. Le refus d'autorisation équivaudrait à une condamnation administrative, outre qu'il enlèverait à un homme le premier des droits, celui de manifester sa pensée. L'état prendrait couleur dans les mêlées de l'esprit; il aurait ses doctrines historiques, philosophiques, littéraires, économiques. Il serait responsable de tout, ou il le paraîtrait, n'en doutez pas. Les inventeurs de ces prétendus projets savent bien peut-être ce qu'ils font. Ils ne

servent pas le gouvernement, qu'ils compromettraient, si on les voulait suivre, dans toute sorte d'aventures; ils servent leurs passions ou leurs intérêts, et ils commencent par se faire les ennemis de toute indépendance de l'esprit. L'état n'est-il pas au contraire le premier intéressé à respecter tout travail indépendant des intelligences, tout ce qui se produit en dehors de son action? Il reste dans sa sphère, il gouverne, il administre, et autour de lui l'initiative individuelle s'exerce comme elle peut. Les associations littéraires se forment librement, les talens se groupent et unissent leurs forces. Les fonctionnaires eux-mêmes, selon leurs goûts, selon leurs opinions, écrivent sur l'histoire, sur la littérature, sur l'économie politique, et publient leurs ouvrages là où ils les croient le mieux placés. La science peut y gagner : que peut y perdre l'état? Rien sans doute; il y trouve au contraire une sécurité de plus, car, par un bienfait heureux, tout ce qui relève la dignité humaine, tout ce qui stimule l'activité individuelle et réveille chez les hommes le grand et fécond sentiment de la responsabilité éloigne des doctrines dissolvantes, et devient le plus efficace préservatif contre les dépravations démagogiques. Nous nous sommes laissé raconter qu'un jour, dans une réunion qui avait sans doute qualité pour s'occuper de ces matières, cette question s'était agitée. L'idée de restreindre le droit d'écrire pour les fonctionnaires avait-elle des défenseurs? L'histoire ne le dit pas, peu importe d'ailleurs. L'essentiel est qu'une parole dont nul ne pouvait décliner l'autorité se serait élevée, dit-on, pour résumer la discussion à peu près en ces termes : Si ces fonctionnaires émettent des idées absurdes ou frivoles, l'état n'en est point responsable; s'ils exposent des vues utiles, le gouvernement en peut profiter comme tout le monde. — C'était le mot d'une sagesse intelligente, et la discussion était fermée en même temps que la question résolue.

Laissons donc à l'intelligence ces heureuses libertés qui ne doivent pas du moins avoir leurs éclipses dans les lettres comme dans la politique, et qui appartiennent à tout le monde. Laissons vivre la république des lettres, si nous voulons que les lettres vivent réellement. Après cela, nous en convenons, cette république elle-même, comme toutes les républiques, a ses épreuves, ses confusions, ses médiocrités, ou ses sycophantes. Que disons-nous? elle a aussi ses sauveurs bruyans et tranchans qui arrivent pour tout régénérer, et qui viennent heureusement remettre l'ordre dans ce pauvre monde de l'esprit! Qu'importe? N'ont-ils pas eu toujours d'ailleurs une vocation spéciale pour sauver l'art, la morale, les institutions? Ils ont sauvé déjà deux ou trois fois la société, et ils n'oublient pas de se mettre en scène dans les histoires qu'ils racontent. Il y a bien des années, ils sauvaient l'art littéraire en cherchant à substituer dans nos admirations *Lucrèce Borgia* à *Andromaque*, en démontrant avec autorité comment Racine est vraiment un homme de peu de style! Aujourd'hui ils viennent restaurer le principe d'autorité et remettre en honneur le grand siècle, dont ils n'ont pourtant pas encore pris le langage. Religion, morale, littérature, ils mettent tout sur leur bannière. Ce sont de déterminés sauveurs, qui commencent par le bruit et qui finissent d'une façon quelque peu monotone. Et ce n'est point le seul indice d'un trouble profond d'idées; chacun veut se faire son rôle et se donner l'air d'un personnage d'importance. Cherchez-vous à représenter Béranger avec un esprit

libre de préjugés, en faisant la part d'une popularité éphémère, et en vous dépouillant sans peine de passions que vous n'avez pas connues : il se trouvera aussitôt des critiques qui découvriront dans vos appréciations morales et littéraires la trace évidente de l'esprit de parti; ils vous accuseront d'un pseudo-libéralisme auquel ils renoncent volontiers, c'est une justice à leur rendre. Ils croiront montrer leur goût en admirant fort les dernières œuvres du chansonnier, et s'ils ont des leçons à donner, ils choisiront sans doute leurs exemples ailleurs. Ainsi vont les choses, rien n'est plus vrai, et tout cela n'empêche pas que l'esprit ne trouve encore sa puissance, sa force et sa garantie dans l'indépendance, dans l'étude librement appliquée à l'art, à l'histoire, à la vie humaine, au passé comme au présent.

Toutes ces luttes, toutes ces agitations confuses, toutes ces contradictions de l'esprit contemporain qui surprennent parfois et troublent les jugemens les plus fermes, si on voulait les analyser dans leurs causes et dans leur principe, on rencontrerait bientôt devant soi sans nul doute ce terrible événement qui remplit l'histoire, la révolution française : c'est là en quelque sorte le point de départ du monde actuel. Un jour on arrivera certainement à la vérité sur cette formidable crise de la fin du siècle dernier. En attendant, c'est à qui interrogera cette histoire : les plus sincères s'arrêtent parfois et hésitent comme devant une énigme qui change de face à tout instant, selon les époques où l'on vit, selon les points de vue où l'on se place. De toute façon il reste palpable à tous les yeux, il ressort de tous les faits que, si quelques-uns des problèmes posés par la révolution sont résolus, il en est d'autres qui se débattent encore, et de là vient cet attrait passionné, irrésistible, qui pousse les esprits vers l'étude de ce temps, qui inspire aujourd'hui même à M. Lanfrey un nouvel *Essai sur la Révolution française*. Le nouveau livre ne raconte point les événemens, il ne les remet pas en scène, ou du moins il les peint d'un trait rapide. M. Lanfrey s'est proposé un autre but, que bien des écrivains avant lui ont voulu atteindre, et que bien des écrivains après lui poursuivront encore. Il a essayé de dégager de l'histoire des faits les principes, les symboles, l'esprit, les doctrines de la révolution française, et ces doctrines, il les a étudiées dans l'assemblée constituante, dans la convention, dans les lois, dans les œuvres des hommes et des partis. M. Lanfrey a écrit, il y a quelques années déjà, un livre d'ardente polémique sur *l'église et les philosophes* au XVIIIe siècle, et de l'inspiration agressive de ce premier livre il reste sans doute quelque chose encore dans le nouveau travail de l'auteur. De plus, l'*Essai sur la Révolution française* n'est pas toujours nouveau, et il manque assurément de conclusions précises. Pourtant, il faut le reconnaître, M. Lanfrey entre dans l'étude des problèmes de la révolution avec un esprit plus calme, et qui, sans abdiquer son trop vif enthousiasme du XVIIIe siècle, fait un effort visible pour n'accepter que les idées sérieuses et justes de ce temps au moment où elles vont se traduire en faits dans le premier feu de la révolution. Entre l'assemblée constituante et la convention, le choix de M. Lanfrey n'est point douteux; l'auteur est avec la première de nos assemblées politiques, de même qu'il est avec les girondins contre les montagnards et les jacobins. Il peint en traits mordans les démagogues, les inventeurs de religions et de systèmes socia-

listes. Le mérite de M. Lanfrey est d'entrer dans cette étude avec un sentiment assez énergique de libéralisme. C'est ainsi qu'il arrive à cette conclusion bien juste, que la démocratie absolue est la plus terrible ennemie de la liberté. A ses yeux, il y a toujours dans la révolution de 1789, deux principes qu'on ne peut scinder, qui doivent marcher ensemble, le principe de la liberté et le principe de l'égalité. Faire vivre ensemble ces deux choses, voilà le problème. M. Lanfrey comprend-il toutes les conditions de ce problème quand il dit que « dans toute révolution il faut que la force accomplisse sa tâche? » Malheureusement, quand la force a commencé son œuvre, elle ne s'arrête pas; les violences se succèdent; on marche de réactions en réactions, et un jour, si l'on s'arrête un instant pour se demander comment il se fait que tout manque, tout échoue, on se reporte au point de départ, et on trouve le germe fatal déposé par la force dans les ouvrages des hommes.

Que les idées révolutionnaires aient une puissance politique réelle, tout l'atteste assez. L'histoire est pleine de leurs œuvres, mais jusqu'ici elles n'ont pas produit leur poésie, car on ne peut assurément donner ce beau nom de poésie à tous les vers nés de l'enthousiasme révolutionnaire. Ce n'est point un phénomène surprenant; cela tient à ce que ces idées, par leur essence, développent des instincts contraires à l'idéal par qui vit toute poésie. M. Maxime Ducamp n'en est nullement convaincu. Malheureusement il ne réussit pas à prouver la fécondité d'une inspiration purement démocratique ou révolutionnaire. Le livre qu'il appelle aujourd'hui *Mes Convictions* ressemble, à s'y méprendre, à ses précédens ouvrages, et on pourrait dire que ses vers ont une certaine monotonie sonore qui n'est point absolument de la poésie. Il y a certainement dans les vers de M. Ducamp une facture habile, un assemblage de mots brillans et magiques. Que manque-t-il donc? C'est une pensée précise. Il en résulte que les meilleurs fragmens de l'auteur sont ceux où il exprime quelque rêverie intime, quelque sentiment naturel du cœur, et les morceaux les moins attachans sont ceux où il traduit en strophes ses idées sur la transformation morale, religieuse et sociale du monde. Le monde se transforme, oui sans doute : c'est un fait qui éclate à tous les regards; mais quelles que soient les prochaines destinées de ce monde, il faut bien savoir, si l'on veut travailler à sa grandeur morale, que la chimère n'est point la nouveauté, que l'abandon de toutes les traditions n'est point le progrès, et que l'assemblage de tous les systèmes conçus par des imaginations plus ardentes que justes ne constitue pas un symbole bien clair pour l'humanité et bien fait pour fortifier les âmes. M. Maxime Ducamp croit sans doute que là sont la vérité et la vie; c'est l'erreur de son esprit, et son talent s'égare dans cette poursuite impuissante d'un idéal chimérique, lorsqu'il pourrait s'élever et trouver des inspirations heureuses dans une voie plus simple et plus juste.

Et maintenant si nous revenons à la politique, voulez-vous remarquer un fait curieux? Tandis que la question de l'alliance de l'Angleterre et de la France se retrouve au fond de tous les débats récens qui ont eu lieu à Londres, cette alliance se manifeste par des œuvres à l'extrémité orientale du monde, en Chine, où les forces des deux pays viennent de prendre ensemble

la ville de Canton. On ne savait jusqu'ici que le fait sommaire de la prise de la ville chinoise; on connaît aujourd'hui les détails de cette opération de guerre dirigée avec autant d'habileté que d'énergie, et s'il y a quelque chose de surprenant, c'est de voir un si petit nombre d'Européens s'emparer si promptement d'une ville peuplée de près d'un million d'habitans et défendue par des forces assez considérables. Le vice-roi de Canton, Yeh, a été fait prisonnier; il a trouvé plus simple peut-être de tomber aux mains des Français et des Anglais que de partir vaincu pour Pékin. Un gouvernement provisoire a été établi à Canton; il reste à savoir ce que la France et l'Angleterre feront de leur conquête.

Il a été difficile jusqu'à présent d'apprécier le caractère véritable du travail intérieur auquel la Russie est livrée depuis la fin de la guerre d'Orient. Des inquiétudes, des désirs et des aspirations inaccoutumés tourmentent une partie de la société russe; de sombres appréhensions agitent l'autre. Il devient possible aujourd'hui de saisir, au milieu de ce mouvement un peu confus, quelques traits caractéristiques, d'observer comme des partis qui se forment au sein de cette immense population, si étrangère en apparence aux passions politiques. Ce sont les projets du gouvernement relatifs à l'affranchissement des serfs et quelques autres indices de ses intentions réformatrices qui ont provoqué cette émotion, dont le résultat le plus certain pour le moment est de jeter une assez vive lumière sur l'état des esprits en Russie. Les employés du gouvernement, le clergé, l'armée, la noblesse, commencent à se grouper en effet sous le nom de conservateurs. Le sentiment qui domine parmi eux, c'est une aversion systématique pour toutes les réformes accomplies ou projetées, pour l'abolition du servage principalement. L'autre parti qu'on peut distinguer, le parti favorable aux réformes, compte en majorité dans ses rangs des savans et des écrivains. Quelques seigneurs y figurent également, mais on peut se demander si leurs convictions sont bien sincères. Le corps des marchands appelle au contraire les réformes avec une impatience que sa condition actuelle ne justifie que trop. Quelques fonctionnaires probes et intelligens, qui voudraient avancer sans recourir aux tristes pratiques de la vieille administration, complètent le contingent de ce parti, peu nombreux encore, mais qui a pour lui la supériorité morale. Il faut ajouter que les hommes attachés à la politique réformatrice sont forcés d'apporter dans l'expression de leurs vœux une grande réserve, car ils ne trouvent pas toujours, même dans leur accord avec la direction donnée par l'empereur, une garantie suffisante. Les intentions du souverain sont d'ordinaire très mal exécutées, sinon méconnues, et on a vu récemment la police, sans respect pour les ordres du tsar, expulser de Moscou des exilés de Sibérie qu'un arrêté impérial autorisait à rejoindre leurs familles. Il faut toutefois s'applaudir que ce parti n'ait plus pour principaux interprètes les écrivains russes établis à Londres, et que des recueils périodiques publiés dans le pays même puissent enfin répandre ouvertement ses principes. Une preuve des progrès que font les idées réformatrices dans l'empire, c'est que la commission chargée officiellement d'étudier la question de l'affranchement des serfs, ayant fait un appel aux hommes de bonne volonté, reçut bientôt après cent quatre-vingts projets, dont plusieurs sont très radicaux.

A côté des conservateurs et des réformistes russes, c'est à peine si l'on doit citer la petite coterie littéraire des *slavophiles*, ou vieux Russes, qui combine un culte fanatique pour les traditions nationales avec un mysticisme nuageux d'origine visiblement germanique. C'est plutôt l'attitude des paysans et des ouvriers russes qu'il faudrait préciser pour avoir une idée complète du mouvement actuel. Or cette attitude est complétement d'accord avec la réputation de douceur et de résignation que s'est faite le peuple russe. Les sectaires seuls font exception, et c'est, il faut l'avouer, une force assez redoutable qu'une population d'environ huit millions d'hommes (si l'on en croit des témoins dignes de foi) généralement hostiles au pouvoir par cela même qu'ils rejettent l'autorité de l'église orthodoxe. On prépare heureusement quelques mesures qui auraient pour effet de calmer l'effervescence de cette portion, d'ailleurs singulièrement intelligente, du peuple des campagnes, et les sectaires cesseraient d'offrir par leur turbulence un contraste regrettable avec les autres paysans. Telle qu'on peut l'entrevoir en somme, la situation de la Russie explique la politique du gouvernement russe, à la fois favorable aux réformes et disposé à n'avancer qu'avec prudence. Quelques esprits ardens lui reprochent sa lenteur; mais on a pu reconnaître que pour atteindre un but vers lequel tendent tous ses efforts, l'empereur doit refouler devant lui une masse compacte de récalcitrans qui ont tout à perdre aux changemens projetés. Comment ne tiendrait-il pas compte de cette opposition désespérée, et ne voudrait-il pas éviter, par de trop brusques innovations, de la pousser à de monstrueux excès? Une saine politique commande au gouvernement russe de grands ménagemens. On ne réforme pas les mœurs et les institutions d'un pays en quelques jours, et si le nouveau souverain pouvait borner l'œuvre de son règne à l'affranchissement des serfs, il aurait encore une belle page dans l'histoire.

Dans un moment où les ministères de différens pays ont à traverser des épreuves d'où ils ne sortent pas tous victorieux, comme le prouve ce qui se passe en Angleterre, la Hollande à son tour vient d'être presque menacée tout à coup d'une crise ministérielle. Seulement il n'y a ici rien de politique. Ce sont des questions d'un ordre purement économique et matériel qui ont produit cette sorte d'ébranlement momentané du cabinet de La Haye. En un mot, il s'est trouvé que, dans plusieurs discussions récentes des chambres, le gouvernement hollandais a éprouvé des échecs successifs auxquels il ne s'attendait peut-être pas. La première question qui est venue lui révéler les difficultés nouvelles de sa situation a été celle de la réforme des impôts, qui a été l'objet d'un débat prolongé. Le gouvernement avait présenté, comme on sait, un plan complet tendant à venir en aide aux grandes communes en augmentant leurs ressources. Pour atteindre ce but, le ministre des finances, M. Vrolik, proposait de modifier le système des contributions personnelles, de changer différentes dispositions de la loi communale, d'augmenter les droits de succession et de reviser la loi relative aux accises sur les boissons. Les esprits étaient déjà fort divisés sur l'obligation morale de l'état de subvenir aux besoins des grandes communes; ils l'étaient peut-être un peu moins sur l'opportunité d'une réforme dans la situation financière actuelle du pays, qui ne laisse point d'être prospère, bien que cependant on pût alléguer

nombre de dépenses nouvelles imposées à l'état; mais la divergence de vues était surtout complète en ce qui touche les moyens d'exécution des réformes proposées. Ici toutes les opinions étaient en lutte. De plus l'intérêt des campagnes ne laissait point d'être atteint par des remaniemens d'impôts principalement profitables aux grandes villes, et cet intérêt a eu naturellement ses défenseurs. Il s'est établi une sorte d'antagonisme entre les représentans des villes et les représentans des campagnes, et cela n'a fait que compliquer la question. Le ministre des finances a vainement défendu son projet en faisant valoir l'opportunité de la réforme, la situation favorable du trésor; il n'a pu entraîner la seconde chambre. Lorsque le moment du vote est venu, le projet ministériel a été rejeté, et le gouvernement s'est trouvé sous le coup d'une défaite. Le ministère, il est vrai, n'avait point attaché son existence à cette question financière : l'échec n'a pas été moins réel et moins sensible. M. Vrolik a été obligé de remettre en portefeuille un projet sur lequel il fondait de grandes espérances.

Bientôt est venue une autre question, celle des chemins de fer, dont tout le monde se préoccupe en Hollande. Un des membres considérables de la seconde chambre, M. Thorbecke, s'est chargé d'adresser de pressantes interpellations au ministre de l'intérieur, et il a proposé une motion dont le sens était qu'il y avait urgence à se mettre à l'œuvre, ne fût-ce que pour une seule ligne jugée plus nécessaire que les autres. M. Thorbecke, à la vérité, s'est efforcé d'enlever à sa proposition toute couleur d'hostilité, en déclarant qu'il ne voulait pas attaquer le cabinet, qu'il n'était mû que par la pensée d'activer l'établissement des grandes communications ferrées. Dans ces termes, toutes les opinions étaient d'accord, toutes les nuances politiques se confondaient, et la motion a fini par être adoptée presque à l'unanimité, avec le consentement du ministre de l'intérieur lui-même. Au fond, on n'en est point venu cependant à ce vote sans une vive discussion, où le gouvernement a défendu le terrain, ne cédant que peu à peu, opposant la nécessité de suivre des règles générales pour les concessions, et ne se rendant qu'à la dernière extrémité, d'où il suit que l'assentiment donné par le ministre de l'intérieur à la motion de M. Thorbecke a été tout au moins peu spontané. Il reste toujours une déclaration nette et significative de la seconde chambre hollandaise en faveur de la prompte construction des chemins de fer. Enfin il s'est élevé récemment une autre difficulté, qui a été l'occasion d'une défaite plus marquée pour le cabinet de La Haye. Cette difficulté est venue du traité de commerce et de navigation conclu, il y a quelques mois, avec la Belgique. Ce malheureux traité a obtenu aussi peu de faveur que possible en Hollande. On lui a reproché d'être peu opportun, de faire à la Belgique des avantages sans compensation, de stipuler au profit des Belges une réduction des droits différentiels aux Indes, ce qui pouvait tout au plus être l'objet d'une mesure générale de réforme, et non d'un engagement diplomatique. De plus, il y a une question toute pratique et matérielle qui divise les deux pays : c'est celle des irrigations belges qui tendent à détourner les eaux des fleuves et des canaux dans le Brabant septentrional et le Limbourg, au détriment du commerce néerlandais; on pensait en Hollande que cette question aurait dû être rattachée à la négociation du traité de

commerce. Le gouvernement s'est défendu sur tous ces points, mais il n'a pas réussi à désarmer l'opposition. Au jour fixé pour la discussion publique, la seconde chambre a préféré examiner la question en comité, sans doute pour éviter les inconvéniens d'un tel débat en matière de relations internationales. La discussion a été vive, à ce qu'il paraît, et s'est terminée par un vote négatif. Le traité avec la Belgique a été repoussé presque unanimement; il n'a obtenu qu'une voix en sa faveur. Ce résultat, on le conçoit, a singulièrement embarrassé le gouvernement. Le cabinet actuel quittera-t-il le pouvoir à la suite de ces petits échecs, dont le dernier est le plus grave? Il en a, dit-on, manifesté l'intention; quelques-uns des ministres au moins inclinent à se retirer. Rien n'est encore décidé cependant, et la question reste en suspens.

Un des pays les plus éprouvés du monde aujourd'hui, c'est certainement le Mexique, et si ce spectacle des révolutions américaines n'a rien de particulièrement nouveau, il n'est pas moins bizarre et moins curieux à suivre. Que manque-t-il au Mexique? Dictatures rivales, scènes de guerre civile, coups d'état impuissans, soulèvemens de toutes les provinces, interruption de toute vie régulière, ce sont là, au premier aspect, les traits les plus reconnaissables d'une situation dont de violentes recrudescences attestent de temps à autre la gravité croissante. Depuis quelques mois déjà, tout se préparait pour une crise qui vient enfin d'éclater, si tant est qu'elle ait jamais cessé, et que les événemens d'aujourd'hui ne soient pas la plus simple conséquence des événemens d'hier. M. Ignacio Comonfort, président pendant ces dernières années, dictateur depuis quelques jours, a été vulgairement renversé comme tous ses prédécesseurs; il a eu le temps d'aller s'embarquer sain et sauf pour la Nouvelle-Orléans, et le pouvoir est à qui pourra le prendre à Mexico. On a vu poindre et se dérouler cette crise. Il y a plus de deux ans, le Mexique faisait une révolution démocratique, et cette révolution a produit ses résultats naturels, une constitution anarchique, des lois violentes, un congrès animé du plus pur esprit démagogique. Lorsque le Mexique s'est vu enfin, non sans peine, en possession de cette organisation nouvelle, le président, M. Comonfort, qui était d'ailleurs assiégé de difficultés de toute sorte, s'est dit vraisemblablement que la constitution et le congrès étaient des rouages inutiles, qui seraient pour lui un embarras encore plus qu'une ressource, et il a fait un coup d'état. Secondé par les troupes réunies autour de lui, aidé par un chef militaire, le général Zuloaga, M. Comonfort a publié un plan qui s'est appelé le plan de Tacubaya. Il a supprimé la constitution, dissous le congrès en promettant la convocation d'un congrès nouveau et une constitution meilleure. En attendant, et c'était là l'essentiel, le plan de Tacubaya accordait au président tous les pouvoirs, toutes les facultés imaginables, excepté, à ce qu'il paraît, le pouvoir de triompher d'une situation impossible. Le président mexicain n'a point vu que, s'il lui était difficile de vivre avec la constitution et le congrès tels qu'ils étaient, il pourrait encore moins vivre sans eux. C'est ce qui n'a point tardé à devenir évident. Les villes, les divers états du Mexique se sont prononcés contre l'acte de Tacubaya, non certes par amour de la constitution, mais par ce sentiment de malaise qui fait qu'on se soulève à tout propos.

Les partisans de Santa-Anna, qui s'agitent depuis longtemps pour préparer le retour de leur chef, ont senti que le moment était venu de tenter un effort suprême. Le clergé, qui a singulièrement souffert de la dernière révolution, s'est remué à son tour. M. Comonfort était un dictateur si peu expérimenté, qu'il n'a point vu que cette force militaire dont il venait de se servir pouvait elle-même d'un jour à l'autre se tourner contre lui. Le général Zuloaga a été un joueur plus habile à cette loterie des révolutions. Après avoir aidé le président à faire son coup d'état, il a essayé d'évincer M. Comonfort lui-même; il a fait son *pronunciamiento* contre le dictateur qu'il venait de créer, et la guerre civile a éclaté à Mexico. C'est là le second acte du drame nouveau commencé à Tacubaya.

La lutte aurait été rude, si l'on en jugeait par sa durée et d'après les apparences; on s'est battu pendant plus de dix jours à Mexico. Il est vrai que les armistices et les négociations ont joué un grand rôle dans ce conflit et ont pris plus de temps que le combat lui-même. Malgré toutes leurs conférences pour arriver au rétablissement de la paix, les deux partis ennemis n'ont pu parvenir à s'entendre, les conditions faites au président étant trop dures et équivalant à une abdication. Ce qui semble assez singulier, c'est que le principal chef des prononcés, le général Zuloaga, pris un moment par M. Comonfort, a été bientôt relâché, et a pu poursuivre plus que jamais les hostilités. Le résultat a été que M. Comonfort, à peu près abandonné par les partisans qui lui restaient, s'est hâté de se mettre en lieu sûr et s'est dirigé vers les États-Unis, tandis que le général Zuloaga demeurait maître de la place. Le vainqueur s'est naturellement institué aussitôt président provisoire; il a nommé ses ministres, publié des proclamations, rétabli les juridictions ecclésiastique et militaire, abrogé les lois relatives au clergé et aux biens de l'église. Ces mesures indiquent suffisamment que le général Zuloaga agit d'accord avec le parti conservateur, et dans ce cas la révolution de Mexico semble un premier pas vers une restauration nouvelle de Santa-Anna. Seulement Zuloaga, après avoir vaincu pour son compte, consentira-t-il à céder le pouvoir? Ce n'est pas tout d'ailleurs. Tous les états du Mexique sont en complète dissolution, et c'est à qui créera un gouvernement. Toutes les troupes ne sont pas soumises au pouvoir nouveau. Un autre chef militaire, le général Parrodi, s'est prononcé contre le mouvement de Mexico. Enfin un dernier personnage, M. Juarez, en sa qualité de président de la cour suprême de justice, revendique le pouvoir exécutif, qui lui appartiendrait d'après la constitution, s'il y avait une constitution, en cas d'empêchement du président légal; M. Juarez a convoqué un congrès à Guanajuato, de sorte que, tout compte fait, il y a trois ou quatre pouvoirs au Mexique, ou plutôt il n'y a de pouvoir d'aucune espèce. Que sortira-t-il de ce chaos? On ne peut le dire assurément. Santa-Anna a pourtant des chances de remonter au sommet d'où il est si souvent tombé; quant au Mexique, il n'a plus que des haltes dans la décomposition.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ESPAGNE.

De la Instruccion publica en España, por don Antonio Gil y Zarate; 3 vol., Madrid.

Le meilleur moyen d'apprécier la nature et la portée d'une révolution n'est pas de l'observer dans cette succession de crises de pouvoir et de mouvemens alternatifs qui ne font le plus souvent qu'agiter un pays sans le renouveler; il faut la suivre dans ce travail intime et universel qui embrasse les idées, les mœurs, les usages, les institutions civiles, les relations des classes, les systèmes d'administration. Là se révèle la vraie mesure de ces grands mouvemens de transformation qui, selon leur caractère et le degré de leur maturité, descendent rapidement jusqu'au plus profond de la vie sociale, ou restent à la surface et se prolongent indéfiniment sans se fixer. Le monde est plein de révolutions qui semblent irrésistibles dans leur cours et qui se bornent à des changemens extérieurs ou à des substitutions de personnes, qui ont l'air de tout bouleverser et dont les plus simples conséquences ont une peine extrême à se traduire en faits palpables et pratiques. L'histoire contemporaine de l'Espagne est un tissu de ces contradictions apparentes à travers lesquelles on aperçoit un phénomène étrange, l'impopularité des innovations. Il y a eu au-delà des Pyrénées plusieurs révolutions, des soulèvemens sans nombre, des guerres civiles, des guerres dynastiques; l'Espagne a vu se succéder trois ou quatre constitutions politiques, passer vingt ministères, avant qu'une main hardie ait osé toucher aux élémens essentiels de la vie organique du pays. Il était plus facile d'imposer un moment en 1836 une résurrection éphémère de la constitution de Cadix que de rajeunir les mœurs publiques, de créer un esprit nouveau, de triompher tout à coup de traditions séculaires, d'habitudes administratives invétérées. En 1840, une simple loi sur les municipalités provoquait une sédition devenue bientôt une révolution, et la loi, qui était un vrai progrès pourtant, était ajournée jusqu'à une révolution nouvelle. Lorsqu'on a voulu substituer à la confusion des contributions anciennes un système tributaire plus rationnel et mieux coordonné, il a fallu livrer bataille. Il n'y a pas bien longtemps encore, après vingt changemens dans l'ordre politique, il existait des impôts datant de Charles-Quint.

Ce n'est enfin qu'il y a dix années, et même un peu plus, qu'on a commencé à s'occuper sérieusement de l'instruction publique, à peu près abandonnée jusque-là, ou du moins réglée par des lois contradictoires qui restaient sans exécution, et l'un des ouvriers les plus zélés, les plus intelligens de cette réforme commencée en 1845 a été M. Gil y Zarate, poète dramatique éminent, auteur d'un remarquable *Manuel de littérature* et administrateur habile, qui a été pendant longtemps directeur de l'instruction

publique, puis conseiller d'état. Comme bien d'autres, M. Gil y Zarate, en sa qualité de modéré, était rejeté par la révolution progressiste de 1854 dans ce cadre mobile des *cesantes* qui reçoit successivement les blessés de tous les partis; il perdit sa place, et c'est justement de ce temps de repos qu'est né le livre qu'il a écrit sur ce sujet si simple et si fécond de *l'instruction publique*. Ce que M. Gil y Zarate a fait comme fonctionnaire de l'état, il le raconte comme écrivain; il a montré ce qu'était autrefois l'instruction publique en Espagne, ce qu'elle avait fini par devenir au milieu d'une décadence universelle, ce qui a été tenté pour restaurer l'enseignement, pour lui communiquer une vie nouvelle : œuvre intéressante et instructive, qui résume toute une série de réformes souvent contrariées, péniblement accomplies, et compliquées encore par une loi récente qui n'est peut-être pas la dernière.

A n'observer que les apparences, l'instruction publique, étrangère par elle-même à la politique, reste sans doute une affaire spéciale dans l'administration d'un pays; elle a ses règles, son organisation et son objet propre, comme la justice et les finances; mais dans ces élémens modestes et pratiques on peut suivre à chaque pas le reflet éclatant ou affaibli du génie national se manifestant sous des formes diverses. Avec un système d'impôts, on recomposerait souvent toute une histoire. M. Gil y Zarate a le mérite de ne point résumer l'enseignement tout entier dans des questions d'école et dans des détails de statistique; il ne le sépare pas de la marche de la civilisation espagnole, et il se trouve que son livre est comme une histoire morale de la Péninsule. Si le nombre des établissemens d'instruction publique était la mesure la plus exacte de la civilisation d'un pays, l'Espagne aurait été sans nul doute la nation la plus civilisée de l'Occident. Il fut un moment, en effet, où elle eut des universités nombreuses, libéralement dotées, pourvues de chaires de toute sorte, illustrées par l'éclat d'un enseignement qui attirait souvent les étrangers aussi bien que toute la jeunesse nationale. Le développement de ce vaste et florissant ensemble ne s'est point accompli en un jour; il compte plusieurs périodes. Au premier instant, lorsque l'invasion arabe venait tout submerger, l'Espagne, concentrée tout entière derrière les âpres rochers de Covadonga, avait plus besoin de soldats que d'étudians ou de lettrés, et les prêtres eux-mêmes, en portant les armes, finissaient par oublier ce qu'ils savaient. Ceux qui voulaient s'instruire étaient obligés de passer en France. D'autres allaient dans la partie de l'Espagne soumise aux Arabes. Les Juifs de leur côté, se mêlant à tout, entretenaient encore une certaine culture. Quant aux moyens directs et spéciaux d'enseignement, tout se réduisit pendant assez longtemps à quelques pauvres écoles attachées à des églises ou à des monastères, et fondées par des moines de Cluny introduits vers le XIe siècle en Espagne. Jusque-là tout est confusion et bataille; l'Espagne n'est encore qu'une nation militante occupée à se défendre et à revendiquer sa nationalité.

Un nouveau mouvement commence au XIIIe siècle, après la bataille de Las Navas de Tolosa. La première université qui apparaît est celle de Palencia, fondée par le roi Alphonse VIII de Castille; elle est bientôt suivie de celle de Salamanque, qui ne devait pas tarder à éclipser toutes les autres : puis vient

celle de Valladolid. Dès lors, à mesure que l'Espagne reprend possession d'elle-même, les moyens d'instruction se développent et se multiplient dans les villes reconquises, à Valence, à Séville, à Murcie, tandis que d'autres établissemens se forment à Saragosse, à Lérida, à Barcelone, dans ces deux régions de l'Aragon et de la Catalogne qui avaient moins souffert d'ailleurs, soit par suite de leur affinité avec le monde roman, soit en raison de l'esprit d'entreprise maritime des Catalans et d'une sorte de communication permanente avec la France et l'Italie. Ce mouvement continue, et a son point culminant au XVIe siècle, lorsque le grand cardinal Cisneros fonde l'université d'Alcala. C'était le moment où, désormais affranchie, formée à l'héroïsme par la lutte et fatalement entraînée par la politique de Charles-Quint, l'Espagne allait se répandre sur l'Europe. Une grande littérature commençait à naître. La Péninsule alors ne comptait pas moins de quarante universités, successivement fondées depuis trois siècles. Comment ces universités étaient-elles venues au monde? On retrouve dans leurs origines comme dans leur développement les élémens essentiels et primitifs de la civilisation espagnole, l'initiative individuelle, un grand fonds d'indépendance pratique, le patronage royal et la sanction religieuse. Des évêques, des grands, des municipalités, fondaient des écoles dans une pensée de piété ou pour encourager la culture de l'esprit. Ces écoles se groupaient et formaient ce qu'on appelait un *estudio general;* les souverains donnaient l'existence civile à ces corps moraux, auxquels ils accordaient des priviléges considérables, jusqu'à des exemptions d'impôts et une juridiction propre. La bulle d'institution définitive venait du saint-siége, et une université de plus était créée. Entre ces divers centres d'enseignement, il n'y avait d'ailleurs aucun lien nécessaire. Les universités étaient indépendantes les unes des autres; chacune avait son organisation, ses statuts, et se régissait elle-même. Ce qu'on a depuis appelé la liberté de l'enseignement existait par le fait à cette époque, en ce sens qu'aucune règle uniforme ne présidait à ce vaste mouvement. Les rois, il est vrai, avaient songé quelquefois à créer une sorte d'administration commune et à introduire une certaine régularité dans l'instruction publique. Ils n'avaient réussi que très imparfaitement; ils trouvaient un premier obstacle dans le vif sentiment d'indépendance de toutes ces universités, entre lesquelles il n'y avait en réalité que deux liens, l'un résultant d'une protection générale exercée par la couronne, l'autre, et c'était le plus puissant, inhérent à une croyance religieuse partout la même et partout également ardente. Par là les papes étaient réellement les maîtres de l'enseignement espagnol, et c'est pourquoi aussi les rois cherchaient, quand ils le pouvaient, à faire prévaloir les prérogatives de l'autorité civile. Même au sein de l'unité catholique la plus entière, c'était la lutte éternelle des deux pouvoirs.

Ce qu'on sait de mieux le plus souvent sur les universités espagnoles, c'est ce qu'en ont dit les romans picaresques. Ces tableaux, tracés par l'imagination, ne sont pas sans vérité comme descriptions de mœurs. Seulement, ce qu'il y eut d'original, de sérieux et de puissant dans cette organisation disparaît dans les détails d'une vie parsemée d'aventures, pleine de turbulence et d'humeur joyeuse. C'était réellement un monde curieux, sorti tout entier des entrailles de l'Espagne, singulièrement démocratique dans son essence

et dans ses formes. Ce n'est pas tout à fait pour rien qu'on qualifiait les universités de républiques; Salamanque prenait ce titre dans ses statuts, et de fait elle était une petite république. Voyons donc le gouvernement de ces universités. Il y avait deux dignitaires principaux : le chancelier et le recteur. La première de ces dignités était le plus souvent attachée à quelque haute charge ecclésiastique, quoique ce ne fût pas une règle partout, et lorsqu'elle était inhérente au siége épiscopal, l'évêque d'habitude choisissait un délégué. Le chancelier était le fonctionnaire supérieur et perpétuel; il représentait le pape et le roi. Il exerçait la juridiction civile et criminelle dans la sphère de l'université. Le recteur avait la direction spéciale des études. Au fond, il possédait un grand pouvoir, quoique d'un ordre en apparence plus modeste, puisqu'il avait le gouvernement intérieur des écoles. Il n'était nommé que pour peu d'années; à Barcelone seulement, il était perpétuel comme le chancelier. Il y a de plus à remarquer que le plus souvent il était élu, véritablement élu, par un scrutin où les étudians eux-mêmes étaient appelés. En certaines universités, pour être recteur, il fallait être chanoine ou docteur; en d'autres, il suffisait d'être simple bachelier. Il y avait un troisième personnage qui s'appelait le conservateur. C'était quelque homme de grande naissance ou de grande influence, vivant à la cour, et chargé de défendre au besoin l'université. Enfin tout ceci se complétait par un conseil ou chapitre généralement composé de tous les gradués du titre de docteur. C'était une sorte d'assemblée représentative assistant le recteur dans l'administration économique de l'université. Cette assemblée du reste déléguait d'habitude ses pouvoirs à une junte moins nombreuse où l'on admettait encore des étudians.

Un des faits les plus curieux de cette organisation, on le voit, est l'intervention des étudians dans le gouvernement des universités. Les étudians contribuaient à la nomination du recteur; ils participaient bien plus encore à la nomination des professeurs, qui étaient électifs et temporaires, et même on voit des cortès, — celles de Valladolid en 1528, — se plaindre d'une certaine tendance à rendre le professorat perpétuel. Des étudians élisant ceux qui doivent les diriger et les instruire, cela semblerait aujourd'hui fort démocratique et singulièrement anormal. Ce principe de l'élection étonnait moins au moyen âge, et était assez appliqué dans beaucoup d'universités. Cela peut s'expliquer par bien des considérations, et surtout peut-être par une cause particulière au temps : c'est que les universités d'autrefois étaient des académies autant que des écoles. Les études commençaient plus tard, et se prolongeaient plus longtemps qu'aujourd'hui. Il n'était pas rare de rencontrer des hommes qui avaient dépassé l'adolescence dans ces universités, d'où l'on ne sortait souvent que pour aller occuper les premiers postes de l'église et de l'état. Cela n'excluait pas la turbulence, mais il y avait aussi la part de la maturité. J'ai dit que les universités espagnoles, outre cette liberté et cette indépendance, avaient reçu de la couronne de nombreux priviléges. D'abord le grade de docteur conférait la noblesse; mais en outre les étudians ne pouvaient être pris ni détenus. Leurs biens ne pouvaient être vendus quand ils en avaient. Les maisons où habitaient des docteurs, des maîtres ou des écoliers, étaient fermées à toute perquisition de justice.

Les étudians ne payaient aucun droit pour tout ce qui leur était nécessaire, et même, chose plus particulière, ces immunités avaient fini par s'étendre à tous ceux qui se rattachaient d'une façon quelconque à l'université ou qui en vivaient, fût-ce au degré le plus inférieur. Le maître de maison et le domestique étaient arrivés à s'incorporer à l'université. A une certaine époque, il y eut à Salamanque dix-huit mille personnes inscrites comme jouissant des immunités universitaires. Ce n'est point sans raison que M. Zarate représente ce monde des universités comme formant une société à part au sein de la société civile du temps. Tous ces écoliers se répandaient dans les villes et se distribuaient par groupes; ils avaient leurs chefs et leurs députés; ils s'enrégimentaient, toujours prêts à entrer en bataille, et volontiers ils imposaient leurs goûts et leurs mœurs.

Le caractère démocratique des universités espagnoles apparaît dans des faits multipliés et d'une plus intime signification sociale. En ces temps reculés, on ne peut chercher ce qui s'est appelé depuis l'instruction primaire, c'est-à-dire un enseignement mis à la portée des plus humbles classes de la nation. Il y avait à peine quelques écoles perdues. L'instruction secondaire elle-même n'existait pas comme on la comprend aujourd'hui. Tout se résumait dans les universités, mais les universités étaient libéralement ouvertes aux enfans du peuple par des dotations et des bourses instituées en leur faveur, par les secours de tout genre qui allaient au-devant d'eux. Il fut un temps où plus de cinq cents étudians pauvres vivaient à l'université d'Alcala. Le collége dit le *grammairien* comptait cinquante bourses, le *théologique* en avait soixante-douze, le *philosophique* cinquante, le *trilingue* douze. Il en était de même partout. Il y avait deux sortes d'étudians : les uns étaient dans les nombreux colléges appartenant aux universités et se distinguaient par une partie de leur vêtement appelée *la beca,* nom qui est resté attaché à la bourse même dont jouissait l'écolier. Les étudians libres s'appelaient des *manteistas,* du nom de l'habit, cape ou manteau, qui leur servait d'uniforme. C'était un vêtement de laine brune, et on n'en est pas à savoir que la vétusté de l'habit était une grande marque de distinction pour l'étudiant, qui comptait son ancienneté par les trous de son manteau. Les étoffes de soie étaient rigoureusement prohibées, aussi bien que tout ce qui pouvait rappeler une supériorité de classe. Toute distinction spéciale disparaissait sous la cape de l'étudiant. Les *manteistas* vivaient dans des maisons particulières, et beaucoup, pour rester à l'université, étaient obligés de recourir à d'autres travaux, même à des services de domesticité. Les plus favorisés trouvaient une place de page chez un évêque ou quelque autre personnage de marque; ils vivaient ainsi, et acquéraient des protecteurs qui leur ouvraient une carrière. D'autres, plus pauvres, plus insubordonnés ou moins laborieux, se contentaient des distributions qu'on leur faisait dans les couvens; on les appelait les étudians *de la soupe.* Cela formait une bohême errante, dont n'étaient pas exclus des fils de famille qui auraient pu mieux vivre, et qui préféraient les douceurs de cette existence picaresque. Les études continuaient ainsi tant bien que mal; les cours commençaient tous les ans le 18 octobre, jour de Saint-Lucas, et ils étaient interrompus par beaucoup de vacances.

Une grande heure dans cette vie était celle du doctorat, qui ne sonnait pour les plus favorisés qu'après sept ou huit années passées à l'université. La solennité de la réception durait plusieurs jours; elle se terminait par des cérémonies religieuses et des réjouissances. L'investiture était faite par le chancelier, qui remettait en grande pompe au candidat le bonnet, l'anneau, les gants blancs, l'épée et les éperons dorés; puis on sortait en procession, au son des cloches, insignes déployées, bedeaux, alguazils et massiers en tête. La ville tout entière était de la fête; les femmes agitaient leurs mouchoirs sur les balcons. Il y avait des distributions pour la multitude. La cérémonie finissait par un grand banquet et par des courses de taureaux. Le soir, le pauvre docteur qui avait contribué à ces réjouissances avait la bourse vide, sans compter qu'avant sa réception il avait été obligé de donner en cadeau à chacun de ses examinateurs trois paires de poules, avec une caisse d'écorce de citron confite. Beaucoup d'étudians n'arrivaient pas à de si coûteux honneurs; ils demeuraient simples bacheliers ou s'arrêtaient à la licence.

A travers ces détails et bien d'autres encore, qui n'ont fait que s'exagérer dans le déclin des universités espagnoles et qui ont servi de texte à tant d'iliades picaresques, la puissance de cet enseignement ainsi organisé n'était pas moins réelle; une sérieuse animation intellectuelle était répandue partout. Qu'on se représente ces grands centres d'instruction et d'activité intelligente, Salamanque, Alcala de Henarès. Salamanque a pu être justement considérée comme un des principaux foyers des lumières en Europe; elle marchait de pair avec Paris, Oxford et Bologne. Elle apparaissait comme une matrone des sciences et des lettres, avec ses vingt-sept colléges et ses vingt-sept couvens presque tous attachés à l'université, avec ses sept mille étudians et ses illustres professeurs, comme Luis de Léon, le docteur-poète qui, après avoir été persécuté par l'inquisition, après avoir subi cinq années de captivité, remontait dans sa chaire demeurée vacante et reprenait son cours, comme s'il eût été interrompu la veille, en prononçant ces premiers mots : « Je vous disais hier... » L'université d'Alcala, moins ancienne que celle de Salamanque et créée une seconde fois pour ainsi dire par le cardinal Ximenès de Cisneros, n'eut pas moins d'éclat. Il y avait à Alcala quarante-deux chaires, dont six de théologie, six de droit canon, quatre de médecine, deux d'anatomie et de chirurgie, huit pour les arts, une de philosophie morale, une de mathématiques, quatorze pour les langues, la grammaire et la rhétorique. Les étudians étaient au nombre de trois mille. Le cardinal Cisneros ne s'était pas contenté de doter généreusement l'université d'Alcala; il la protégeait d'une affection spéciale; il lui avait confié les trophées de la conquête d'Oran, et c'est là qu'il voulut avoir son tombeau. Après Salamanque et Alcala de Henarès venaient Valladolid, Séville, Valence, Saragosse, Barcelone, Santiago, Lérida. Dans toutes ces universités vivaient nombre d'hommes éminens, des théologiens, des jurisconsultes, des médecins, des lettrés, des astronomes. Le système de Galilée, poursuivi en Italie, trouvait faveur à Salamanque. Moment merveilleux, ainsi que le dit M. Zarate ! A côté de ses soldats qui parcouraient l'Europe et de ses hommes d'état, l'Espagne avait alors des savans versés dans l'étude de

toutes les langues, des docteurs comme Luis Vivès, qui précéda Bacon dans la voie de l'observation philosophique. Le mathématicien Ciruelo était appelé de Salamanque à Paris pour professer. Comment s'est réalisée la décadence de cet enseignement?

Cette décadence a été complète, et elle s'explique par des causes multiples qu'on peut trouver, soit dans l'esprit du temps, soit dans les circonstances politiques, soit encore dans l'organisation même des universités. M. Gil y Zarate montre clairement la première de toutes ces causes, la prédominance exclusive et absolue de l'esprit théocratique se servant de la scolastique pour tout immobiliser, la science humaine aussi bien que le dogme, ce qui s'accroît incessamment par l'étude aussi bien que ce qui est invariable. Il se noua un formidable réseau dans lequel la vie fut étouffée. Toute pensée périt en son germe; les sciences furent désertées. Il ne resta plus qu'un enseignement mécanique, réduit à de simples lectures ou à des argumentations subtiles et hérissées de formules. Lorsque, dans le courant du XVIIIe siècle, on voulut restaurer l'instruction publique, Salamanque répondit fièrement par le mot de l'Écriture: « *Non erit in te Deus recens!* Tu ne reconnaîtras pas le Dieu nouveau! » Salamanque en était toujours au XIIIe siècle. Une autre cause de la décadence des universités est sans nul doute dans l'organisation du professorat. Le professorat n'était pas une carrière; il était fort précaire, comme on l'a vu, et de plus fort mal rétribué. Souvent les professeurs étaient réduits à se débattre avec les écoliers pour le paiement de leurs droits. Il y eut incontestablement à une certaine époque des maîtres illustres; bientôt ils disparurent. Les professeurs titulaires qui restaient se faisaient remplacer par de pauvres suppléans, quelquefois par de simples étudians, et enfin, dans cette indépendance dont elles jouissaient, les universités trouvèrent un piége. Cette liberté, mal dirigée, jeta le désordre et l'incohérence dans l'administration, et parmi les étudians la vie picaresque ne tarda pas à l'emporter sur la vie sérieuse. Bien que les fêtes fussent innombrables en Espagne et assurassent de fréquentes vacances, les étudians avaient fini par trouver un fort singulier moyen d'augmenter le nombre des jours où ils ne travaillaient pas : ils avaient découvert *le jour de barbe.* C'était un jour férié de plus consacré au repos! On distribuait encore des grades, mais bien évidemment il n'y avait plus d'enseignement.

Une première fois, au XVIIIe siècle, en 1771, les hommes d'état éminens du règne de Charles III songèrent à réformer les universités et se mirent à l'œuvre. A son apparition, le régime constitutionnel voulut aussi renouveler l'instruction publique. Ces tentatives peu suivies, inefficaces et toujours interrompues, ne servirent qu'à attester le mal en accroissant le désordre. Lorsqu'une sérieuse et décisive réforme commença en 1845, rien n'était plus misérable que l'état des universités. Les biens de ces grands établissemens avaient été dilapidés, les édifices étaient en ruines. Quant à la partie morale, on voyait quelquefois des années de service militaire comptées comme des années d'université, et des études de théologie servir pour les cours de médecine. Pour favoriser sans doute quelque opération de librairie, le *Télémaque* de Fénelon était signalé comme un livre élémentaire de droit, et M. Zarate raconte avoir vu un programme d'après lequel le profes-

seur enseignait tout à la fois dans son cours la littérature, l'histoire, les mathématiques, la géographie et la chimie. Qu'on ne l'oublie pas, il y a dix ans à peine que cela se passait en Espagne.

La réforme dont M. Gil y Zarate a été l'un des plus habiles promoteurs, et dont il est aujourd'hui l'historien, avait certes beaucoup à faire. Elle a eu le mérite de partir de quelques idées simples, déjà éprouvées dans d'autres pays et appropriées au temps. Chercher à faire revivre les anciennes universités avec leurs priviléges et leur indépendance, cela n'était pas possible : il ne restait qu'à transférer à l'état l'héritage de ces institutions mortes, et à faire de la puissance publique la régulatrice et l'arbitre de l'enseignement renouvelé. Maintenir l'autorité exclusive de l'église sur l'instruction, cela ne se pouvait désormais : la sécularisation des études devenait une nécessité. Il y avait donc une multitude de questions à résoudre : concentrer entre les mains de l'état toutes ces forces éparses et devenues stériles, rassembler les débris des biens des universités, créer un nouveau corps enseignant, développer l'instruction primaire, fonder une instruction secondaire qui n'existait pas, ou qui n'avait existé jusque-là, à quelques égards, que dans les séminaires conciliaires et dans certaines institutions spéciales, réorganiser l'enseignement supérieur. Centralisation et sécularisation, telles semblent avoir été les idées génératrices des réformes commencées en 1845 et poursuivies depuis cette époque, quoique souvent contrariées par des causes de tout genre. Le gouvernement a été partout le moteur, et c'est là le trait distinctif de l'organisation actuelle, modelée en cela sur l'organisation française, et bien différente de l'ancienne organisation. Comme en France, l'enseignement a été partagé en trois degrés : l'instruction primaire, l'instruction secondaire, et l'enseignement supérieur. En quelques années, plus de quinze mille écoles primaires ont été ouvertes en Espagne. Des écoles normales ont été instituées pour former des maîtres. L'instruction secondaire a été représentée par plus de cinquante instituts successivement créés dans les provinces. L'enseignement supérieur a été réparti en dix universités placées à Madrid, à Barcelone, à Grenade, à Oviedo, à Salamanque, à Séville, à Santiago, à Valence, à Valladolid et à Saragosse. Les autorités et les conseils universitaires n'ont plus d'ailleurs les mêmes pouvoirs qu'autrefois. Le recteur et le professeur sont nommés par le gouvernement. Il n'y a plus de priviléges ni de juridictions indépendantes. Quelques-unes des universités réunissent toutes les facultés, d'autres n'en ont qu'un certain nombre. Ce qui survit encore aujourd'hui remonte au plan de 1845 ou s'y rattache indirectement, bien que la pensée réformatrice de cette époque se soit souvent arrêtée en route et ait été paralysée ou détournée.

Il ne faut pas croire effectivement que ces réformes se soient accomplies sans se heurter à maint obstacle et sans soulever des résistances. Elles ont rencontré des obstacles dans les intérêts qu'elles froissaient, dans les habitudes qu'elles violentaient, dans les défiances des populations, quelquefois même dans le mauvais vouloir assez peu déguisé des assemblées. Pourquoi, disait-on, aller chercher des exemples au dehors, lorsqu'on avait de si beaux modèles et des modèles tout nationaux dans l'Espagne d'autrefois? M. Zarate peut répondre avec bon sens qu'une organisation morte n'est pas

une organisation vivante, et que se rattacher à un passé où l'on trouverait encore plus d'une trace de l'imitation française, c'est une illusion du patriotisme. Lorsque le cardinal Cisneros reconstituait l'université d'Alcala, il ordonnait que cette réorganisation se fît *more parisiensi*. Un fait assez curieux est l'espèce d'impopularité que l'instruction publique paraît avoir souvent trouvée dans les chambres : non qu'on s'élevât contre elle précisément; mais s'il s'agissait de l'instruction primaire, on disait que c'était une affaire municipale, et s'il était question de rémunérer de nouveaux fonctionnaires, on trouvait toujours les traitemens exagérés. Toutes les fois qu'il y a eu une réduction à faire dans le budget, on a songé à l'enseignement, chose d'autant plus étrange que l'état, après s'être approprié les biens des universités, était fort rigoureusement tenu d'y suppléer. La réforme qui a rencontré le plus de résistance est celle de l'instruction secondaire, parce qu'elle a eu particulièrement à lutter contre l'hostilité d'un corps puissant et organisé, le clergé lui-même. Le plan de 1845 tendait à tracer une démarcation entre l'état et l'église, entre l'enseignement laïque et l'enseignement religieux. Les universités avaient seules le droit de délivrer les grades académiques; les instituts représentaient l'enseignement civil. Les séminaires conciliaires étaient ramenés à leur destination primitive, qui consiste dans l'éducation des jeunes ecclésiastiques et dans le recrutement du clergé. Il y avait un antagonisme évident et dangereux entre les instituts et les séminaires conciliaires. Le gouvernement tint ferme d'abord pour les instituts et voulut rester fidèle à l'esprit qui avait dicté l'organisation nouvelle. La réforme reçut un premier coup en 1851, lorsque le ministère de l'instruction publique, créé quelques années auparavant, fut supprimé et que l'enseignement fut transféré au ministère de grâce et de justice, d'où il dépend encore aujourd'hui. On ne s'arrêta pas là. Quelque temps après, les facultés de théologie furent séparées des universités et réservées exclusivement aux séminaires, qui furent autorisés à décerner les grades académiques et retrouvèrent le droit d'avoir des élèves externes qui leur avait été retiré; bientôt même, l'enseignement de la philosophie fut diminué dans les universités. C'était évidemment tomber dans un excès. La révolution de 1854 venait, et elle tombait dans l'excès opposé : elle enlevait aux maisons ecclésiastiques toute instruction secondaire, et elle réduisait l'enseignement de la théologie dans les séminaires à ce qui était strictement nécessaire pour les curés de paroisse. Une loi récemment promulguée fait de nouveau une grande part au clergé. M. Gil y Zarate est toujours pour l'enseignement laïque tel qu'il l'avait conçu, tel qu'il l'avait organisé lorsqu'il était directeur général de l'instruction publique.

Quelle a été dans la pratique l'influence de cette réforme contemporaine de l'instruction publique espagnole? Si l'on pénétrait un peu plus profondément, si l'on voulait interroger des chiffres, on obtiendrait plus d'une réponse curieuse qui aiderait à évaluer le niveau intellectuel des populations de l'Espagne. Malgré les efforts qui ont été faits, il est évident que les résultats sont encore loin d'être décisifs. Dans les dernières années, le nombre des élèves des instituts ne dépassait pas douze mille. Cette instruction secondaire elle-même n'est rien moins que complète : elle ne comprend pas

l'enseignement de la langue grecque, et M. Zarate assure que c'était bien assez pour le moment d'avoir à trouver en Espagne des professeurs pour les dix universités, ce qui ne dénote pas une culture très répandue des littératures anciennes. L'enseignement supérieur laisse apercevoir un phénomène qui n'est pas moins singulier: c'est une diminution sensible et régulière du nombre des élèves qui fréquentent les écoles de jurisprudence et de médecine. Le nombre était réduit, il y a quelque temps, à 3,420 pour les facultés de droit, et à 1,463 pour les facultés de médecine, si bien qu'un ministre se croyait obligé de diminuer de deux années la durée des études pour que l'Espagne ne fût pas menacée de manquer de médecins. Cet abandon explique peut-être comment certaines personnes opposent encore à l'époque présente l'époque où Salamanque seule comptait sept mille étudians. Ces détails, et tous ceux que contient le livre instructif de M. Gil y Zarate, semblent ne se rattacher qu'à une question d'enseignement; au fond, ils révèlent la situation de l'Espagne, situation où tout est lutte et travail encore, où l'on voit partout l'effort du présent pour se dégager du passé et les signes multipliés d'une transition pénible.

Je ne veux point mêler ici de trop près la politique à cette question de l'enseignement en Espagne; la politique revient assez vite dans les affaires des hommes. Il y aurait pourtant une observation bien simple à dégager. Entre tous les partis qui se disputent la prépondérance au-delà des Pyrénées, quel est celui qui a le plus fait pratiquement pour l'Espagne? Le parti progressiste est dans cette position fort étrange, que par la pente de ses opinions il se tourne sans cesse vers le peuple, et que par ses prétentions novatrices il froisse quelques-uns des instincts populaires les plus vivaces. De là son embarras visible dès qu'il est au pouvoir. Il supprime bien une contribution, parce qu'on est toujours populaire en supprimant une taxe; mais il ne sait plus comment la remplacer. C'est le parti de l'agitation et du mouvement, non le parti des vraies et justes innovations. Les modérés ont mieux réussi, et leur œuvre a mieux résisté, même dans le péril des révolutions, parce qu'ils ont visé au possible. C'est là le mérite des réformes accomplies en 1845 et dans les années suivantes. Ces réformes ne sont point exemptes d'imperfections et de lacunes; mais enfin l'Espagne a trouvé pour ainsi dire la forme moderne de son existence. Que manque-t-il donc aujourd'hui? Peut-être manque-t-il un peu de cet esprit politique qui persévère, qui maintient ce qu'il a créé, améliore au lieu de détruire, et préserve un pays tout à la fois de ces deux périls, — les réactions et les révolutions.

CH. DE MAZADE.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

A Hundred Years Ago, an historical sketch; 1755 to 1756, by James Hutton (1).

Les éphémérides sont à peu près du goût de tout le monde. Chacun y cherche et y trouve, selon ses instincts et son humeur, la pâture qui lui

(1) London 1857, Longman and C°.

convient. Que se passait-il à pareil jour, il y a dix ans, vingt ans, cent ans? On se souvient, on cherche, on compare, et quelles surprises! quels contrastes! quelles coïncidences! Au fond, si vous voulez y regarder de près, il n'y a rien là de très philosophique, car le rapport de deux dates entre elles est aussi fortuit, aussi insignifiant que le rapport des deux numéros qui composent un ambe de loterie. N'importe, ce rapprochement de hasard est tout au moins une occasion, un prétexte à curiosité, comme est un prétexte à générosité telle ou telle date du calendrier qui vous rappellera le nom ou la naissance d'une personne aimée. Vous ne l'aimez certes pas davantage le 22 février parce qu'elle se nomme Isabelle, ou le 27 parce qu'elle se nomme Honorine, mais vous saisissez avec joie cette occasion d'offrir bouquets, bonbons ou fleurs, suivant l'occurrence.

Il n'y a donc pas à s'étonner qu'un de ces curieux en histoire, qui se plaisent aux fouilles patientes et troublent volontiers le repos des vieilles archives, se soit en 1856 posé cette question : Jour pour jour, an pour an, que se faisait-il ici-bas? La réponse ne s'est fait attendre qu'un an, et ce n'est pas trop, si l'on songe à la quantité de bouquins poudreux, d'almanachs véreux, de journaux moisis qu'il a fallu explorer pour la faire tant soit peu complète. Or en 1756 il se passait bien des choses qui, rapprochées de celles que nous avons vues en 1856, et de celles que nous voyons en 1858, ne laissent pas de sembler bizarres. En 1756, le roi d'Angleterre s'appelait George II et le roi de France Louis XV. L'entente cordiale n'était pas encore devenue le mot d'ordre des deux peuples, qui se mesuraient de l'œil, athlètes irrités, sur le point de descendre dans l'arène où ils combattirent sept ans. Il se forgeait beaucoup de canons dans l'arsenal de Woolwich. Portsmouth et Plymouth regorgeaient de vaisseaux. De ce côté du détroit, on fortifiait Dunkerque, et La Galissonnière armait à Toulon la flotte qui prit Minorque. Sa majesté très chrétienne se plaignait des *pirateries,* des *brigandages* commis par les sujets de sa majesté britannique. Sa majesté britannique prétendait au contraire que nous étions les agresseurs. Fox répondait à Rouillé, Rouillé répliquait à Fox, et à voir s'envenimer la querelle des plumes, on pouvait prévoir qu'un autre duel n'était pas loin. Ce duel devint une mêlée générale où entrèrent tour à tour et le grand Frédéric, dont Th. Carlyle va nous raconter l'histoire d'ici à peu, et la tsarine Élisabeth, si singulièrement appelée *la Clémente,* et le *roi* de Hongrie, Marie-Thérèse, et l'électeur de Saxe, roi de Pologne, et tant d'autres encore.

L'Angleterre sortit à son honneur de ce grand conflit, et cependant qui eût pu, dès le début, la croire en état de tenir tête à un pareil orage? On sourit, vraiment, en voyant Pitt déployer toute son éloquence (fin 1755) pour obtenir une armée permanente de 18,000 hommes, basée sur des milices montant au moins à 50,000. Quels chiffres en présence de ceux dont on entend parler maintenant! Lord Panmure, l'autre jour, annonçant, par exemple, que les enrôlemens hebdomadaires vont à 2,500 hommes, et l'opposition se plaignant qu'avec 80,000 soldats envoyés dans l'Inde, la guerre n'y marche pas d'une autre allure. Il est vrai que l'Angleterre achetait dès lors des auxiliaires étrangers. Le landgrave de Hesse lui vendait, à prix débattu, 8,000 fantassins, 900 cavaliers et 114 pièces de canon. George II faisait venir

du Hanovre 10,000 soldats, ayant bien soin de les mettre au compte du budget anglais, à la grande stupéfaction de ceux qui savaient que lorsque le roi d'Angleterre prêtait ses soldats à l'électeur de Hanovre, le Hanovre ne payait rien. Bubb Doddington lui-même, — celui dont Walpole a si justement flétri les apostasies politiques (1), — observant ironiquement à ce sujet que « sa majesté, pour rien au monde, ne *se* prêterait un *farthing*. »

De plus, la Russie est à la solde de l'Angleterre. Moyennant 500,000 livres sterling par an, — et par parenthèse on en demanderait bien dix fois autant aujourd'hui, — l'impératrice promet une diversion contre l'Autriche : 55,000 hommes, dont 15,000 cavaliers, marcheront aux frontières de Lithuanie, et quarante ou cinquante *galères*, tenues prêtes dans les ports russes, prendront la mer au premier signal.

Voici la guerre déclarée (22 mai 1756). Elle a déjà sévi et sur mer et en Amérique, où George Washington, à la tête de quelques milices locales, est allé compromettre sa naissante renommée en combattant sans succès pour l'Angleterre et contre la France. Elle va s'allumer dans l'Inde, où Dupleix, à l'apogée de sa puissance, passe pour vouloir s'attribuer une royauté indépendante, et où Clive, alors simple capitaine, va prendre le commandement du fort Saint-David. Insuffisant pour les difficultés de la grande crise qui se développe, l'inepte Newcastle, abandonné par son collègue Fox, essaie en vain de lutter contre l'antagonisme passionné de Pitt. William Murray, l'*attorney général*, était le seul orateur en état de défendre le ministère. Pour le retenir à la chambre des communes, d'où allait le faire sortir son avancement comme magistrat, il faut voir quelles conditions lui fait le chef du cabinet. En désespoir de cause, il lui offrait 6,000 livres sterling de pension viagère pour l'engager à rester au parlement un mois de plus, jusqu'après la discussion de l'adresse. Murray, honteux lui-même de tant d'extravagance, répondit par un refus dédaigneux, et le ministère tomba. Le duc de Devonshire et Pitt arrivèrent au pouvoir.

En France pourtant que voyons-nous? ou pour mieux dire, qu'y voit un Anglais de notre temps, étudiant la France de 1756? — Tout d'abord la grande lutte de la couronne et du clergé à propos de la bulle *Unigenitus :* les prêtres refusant les sacremens aux fils désobéissans du saint-père; le roi envoyant, sous l'escorte de quatre mousquetaires, Mgr de Paris dans sa *villa* de Conflans; puis les exactions des fermiers-généraux, objets de l'exécration publique, gorgés de richesses, de mépris, et menacés de la chambre ardente; puis encore, comme échantillon de la noblesse, les exploits du marquis de Plomartin, qui traitait si lestement ses créanciers : « Il en emmena six dans son château, les fit attacher à la queue de ses chevaux et traîner ainsi dans un étang, après quoi il les mit sécher, liés à des pieux, auprès d'un grand feu devant lequel trois d'entre eux moururent, et les trois autres quelques jours plus tard. » Après ceci, et quelques gens du roi mis à mort, Plomartin s'était enfui du royaume, où il rentra fort imprudemment au bout de quelques années, croyant tout assoupi. Un beau jour, trois cents hommes l'allèrent prendre à l'improviste dans son repaire et l'amenèrent à Poitiers. Une commission et le bourreau firent le reste.

(1) « That so often repatrioted and reprostituded prostitute. »

L'histoire de Mandrin, — ce belliqueux faux-monnayeur, contre lequel il fallut presque faire campagne par-delà les frontières du Piémont, — et celle de Mme Bergeret, qui brûla si bien la cervelle à son mari entre la poire et le fromage (1), complètent un assez curieux aperçu de « notre civilisation » en 1756. J'allais oublier un abbé, mentionné dans la curieuse correspondance de Smollett, et à qui son évêque avait refusé l'ordination, en raison de ses mœurs plus que légères. Cet abbé poignarda le prélat au sortir de la cathédrale, et, bien que la mort ne s'en fût pas suivie, périt sur la roue. C'est encore Smollett qui définit en quatre mots la noblesse de province, telle qu'il avait pu l'observer après un assez long séjour à Boulogne : « elle est vaine, bouffie d'orgueil, pauvre et fainéante. »

Le Portugal fournit à l'année 1756 son plus grand désastre : le tremblement de terre de Lisbonne; la Russie, un bal masqué merveilleux, donné par l'impératrice aux commerçans exclusivement et à leurs femmes et filles, la noblesse, ce jour-là, demeurant à la porte par exception, — une véritable fête des lupercales. En Turquie, nous avons le couronnement d'Osman III, la disgrâce du grand-vizir Mustapha-Pacha, et le supplice de quatre banquiers mis à la torture comme dépositaires des trésors illégalement amassés par ce grand dignitaire de l'état; puis un incendie à Constantinople, — cela va de soi, — et l'envoi par le dey d'Alger d'un certain nombre d'esclaves *blancs* et d'esclaves noirs, pêle-mêle avec un assortiment de lions de l'Atlas. L'impérial suzerain riposte en offrant à son vassal bon nombre de canons et des munitions de guerre. Le pape aussi reçoit des cadeaux. Le cardinal de Cordoue lui offre huit livres de tabac à priser dans deux vases d'or, plus une cuillère du même métal, le tout en une boîte de velours rouge, et quelques gentilshommes anglais, résidant à Rome (entre autres sir William Stanhope), font hommage au successeur de saint Pierre d'une boîte d'or remplie de la meilleure rhubarbe qu'on puisse se procurer en Turquie, « laquelle drogue, étant pour sa sainteté d'un fréquent usage, a été fort gracieusement reçue. » Voilà tout le contingent des États-Romains à cette histoire d'il y a cent ans.

Il y a cent ans naissaient, tous morts aujourd'hui, bien des personnages célèbres, et diversement célèbres : Volney par exemple, et Flaxman le sculpteur, et la tragédienne Siddons, et le romancier Godwin, et le musicien Mozart. Crabbe et Chatterton étaient encore tout enfans. Goethe faisait des vers latins; Mirabeau tetait sa nourrice. Gibbon, âgé de dix-huit ans, avait déjà changé deux fois de religion, et il discutait avec M. Allamand les théories de Locke. « — Ne croyez-vous pas, écrivait-il en français à ce savant, ne croyez-vous pas, monsieur, que nous touchons à de grandes révolutions? Il y a longtemps que je soupçonne un plan formé de réduire le système géné-

(1) Mme Bergeret était la fille naturelle d'un Du Tremblay, d'une excellente famille normande. Dégoûtée de son mari, elle s'enfuit à Paris. Son mari, fermier-général, l'y poursuit. On les réconcilie. Depuis lors il la traitait mal, et voulait la dominer par la terreur. Une paire de pistolets chargés était sous sa main pendant qu'ils mangeaient tête à tête. Certain jour, une querelle s'élève. Bergeret prend un couteau sur la table et menace d'en frapper sa femme; celle-ci saisit un des pistolets, et, à bout portant, tue sur place ce farouche traitant. Par le crédit de ses amis, elle obtint son pardon, et l'affaire fut arrangée.

ral à trois grands empires : — celui des Français à l'occident du Rhin, celui d'Autriche à l'orient, et celui des Russes au nord. Il n'y en a pourtant rien dans l'Apocalypse. Qu'on partage du reste la terre comme on voudra, pourvu qu'il y soit toujours permis de croire que ce qui est est, et que les contradictoires ne peuvent pas être vraies en même temps. » — Ceci s'écrivait le 12 octobre 1756. Cependant Goldsmith, ce vagabond de génie, était à Paris, suivant le cours de chimie de Rouelle et tout aussi assidûment les représentions de la Comédie-Française, quand jouait l'inimitable Clairon. Le vieux Fontenelle, presque centenaire il y a cent ans, attaqua un jour devant lui la littérature anglaise, dont Denis Diderot se constitua le champion. Beau sujet de dialogue des morts à refaire par un de nos contemporains!

En 1756, Robertson n'est encore qu'un prédicateur; son collègue Home vient de faire jouer; au grand scandale de l'église presbytérienne, une œuvre profane, sa tragédie de *Douglas*. Le grand docteur Johnson va publier son *Dictionnaire* et prépare son édition de Shakspeare; mais il lutte encore contre les difficultés de la vie matérielle, et s'épuise en menus travaux mal payés pour suffire aux besoins de chaque jour. Cependant il refuse, à cette époque même, une riche cure de province, « ne se sentant pas les qualités requises pour entrer dans les ordres. » Les décevantes séductions de la vie littéraire, la royauté dans un café, les luttes sans trève, les triomphes et les mécomptes de l'orgueil, voilà ce que Johnson ne pouvait abandonner. Voilà ce qui lui faisait aimer Londres d'un amour..... *unconquerable*. Pauvre Johnson!

Passons sur les originaux de l'époque, — et ils sont nombreux, — le charlatan Hill, l'avare John Elwes, qui, sou par sou, économisa 500,000 livres sterling; — Alexander Cruden, qui, pour avoir été correcteur dans une imprimerie, se crut appelé à donner une nouvelle interprétation des Écritures et à s'intituler le *correcteur* officiel du peuple anglais; — John Tallis, qui passa trente ans au lit, dans une chambre bien close, emmaillotté dans toute sorte de couvertures, entouré de toute sorte de coussins, les narines à demi bouchées, un tissu de laine sur le visage, pour se mettre à l'abri de l'air extérieur, qui lui était, disait-il, un poison. Des excentriques de cette sorte, il en est peut-être encore, inconnus d'un public blasé; mais ce qui a disparu, ce que l'adoucissement des mœurs a rendu, espérons-le, impossible, ce sont les horreurs de la *press-gang*. A l'époque où les hostilités allaient éclater entre la France et l'Angleterre, on put lire dans les journaux des articles comme celui-ci : « Hier soir, la presse a été chaudement menée sur la Tamise; il n'y avait pas moins de quarante *press-gangs*, qui ont fait rafle de plus de cinq cents matelots. » On adjoignait à ces malheureuses recrues les gens, capables de servir, que les magistrats condamnaient au fouet pour crimes ou délits, et dont on commuait la peine en service militaire. Ces enrôlemens à main armée donnaient lieu à des combats atroces, où les agens subalternes de l'autorité n'avaient pas toujours le dessus. Alors intervenaient la troupe et le canon. Puis d'étranges épisodes : un marin poursuivi sur Tower-Hill, et près d'échapper, après lequel on lance un *bull-dog* qui, d'un coup de dents, lui enlève la moitié du mollet; un autre qui, après s'être vainement défendu, se coupe un doigt pour rendre sa capture inutile. Des voleurs, il y en avait,

et beaucoup, il y en a beaucoup encore; mais un raffinement de l'époque, dû à l'usage de mettre à prix la capture d'un voleur et de payer la dénonciation, c'était la profession de *public informer* exercée par des voleurs émérites, qui provoquaient de pauvres jeunes gens, non pas au crime réel, mais aux apparences du crime, et qui, après les avoir amenés à des démarches accusatrices, quoique innocentes, les vendaient à la police et aux tribunaux. M. Hutton entre là-dessus dans les détails les plus précis et les plus curieux. Il dénonce aussi les sauvageries de la justice, telle que la pratiquaient, il y a cent ans encore, les magistrats anglais. En voici un échantillon : — « Un certain Barlow, libraire dans Star-Alley, Fenchurch-Street, tua son enfant et se tira ensuite un coup de pistolet, mais il survécut quelques jours à sa blessure. Son corps, enlevé de la prison par ses amis, fut confié à la terre; mais, sur l'ordre du lord-maire, on le retira de la fosse, et, après l'avoir de part en part traversé d'un pieu, on l'alla jeter dans un trou creusé à la jonction des deux routes qui se croisent en haut de Moorfields. » — Le même jour peut-être paraissait dans le *Gentleman's Magazine* une longue et lugubre facétie dont l'auteur donnait, avec une longue énumération de toutes les causes de suicide, les recettes les plus nouvelles pour sortir sans scandale, bruit ou douleur, de « cette vallée de larmes. »

Quand on a parcouru les documens réunis par M. Hutton, on ne regrette pas de n'avoir point vécu à l'époque dont ils nous rappellent les souvenirs. Si loin que nous soyons de l'idéal de perfection que peut concevoir l'esprit, il est évident que l'Angleterre actuelle, l'Europe actuelle, font avec cet idéal un contraste moins choquant que l'Angleterre et l'Europe d'il y a cent ans. Le progrès n'est donc pas un mot aussi vain que veulent bien le prétendre certains découragemens, fort concevables du reste; mais si le monde marche, comme nous l'assurent les optimistes, et comme nous sommes disposé à le croire; — s'il y a moins d'intempérance et moins de frénésie dans le vice, — et moins d'audace dans le ridicule, — et moins de brutalité dans les formes extérieures, — encore faut-il reconnaître que tout ce qui nous choque dans cette époque lointaine se retrouve, atténué, dans la nôtre. Le feu couve sous la cendre, et tout recouvert, tout voilé qu'il est, il semble que le moindre souffle peut le ranimer. Nos vertus de fraîche date n'ont pas encore poussé des racines bien profondes : l'étude du passé peut servir du moins à nous rappeler sous quelles influences elles se sont développées, et le présent y trouve ainsi des leçons fortifiantes, en même temps que l'avenir sa meilleure garantie.

E.-D. FORGUES.

V. DE MARS

RIVALITÉ

DE CHARLES-QUINT

ET

DE FRANÇOIS Ier

ALLIANCES DISPUTÉES AVANT LA RUPTURE. — CAMP DU DRAP-D'OR. — CONFÉRENCE DE CALAIS. — COMMENCEMENS DE LA GUERRE.

I.

La guerre entre François Ier et Charles-Quint suivit de près la lutte animée et opiniâtre qu'ils avaient soutenue pour l'élection à l'empire (1). Cette guerre, qui devait remplir une partie du siècle de ses vicissitudes, ébranler si longtemps l'Europe, intéresser dans la rivalité de deux puissans monarques les destinées territoriales de deux grandes monarchies, décider du sort de l'Italie, favoriser les révolutions religieuses de l'Allemagne, provoquer les variations politiques de l'Angleterre changeant ses alliances selon ses convoitises et ses craintes, cette guerre éclata en 1521. La situation des pays y conduisit encore plus que les sentimens des souverains.

François Ier et Charles-Quint avaient essayé de se mettre d'accord et de rester en paix durant les quatre premières années de leur règne.

(1) Voyez, sur cette lutte et sur la *première rivalité de Charles-Quint et de François Ier*, la *Revue* du 15 janvier 1854.

Ils y avaient un intérêt égal. Le jeune Charles voulait s'assurer la paisible possession des Pays-Bas, de l'Espagne et du royaume de Naples. Il pouvait être facilement, dans ces états disjoints, troublé par le roi de France, qui, de la Picardie, de la Gascogne et de la Lombardie, n'avait que quelques marches à faire pour envahir l'Artois, la Flandre et le Brabant, provinces à certains égards françaises, pénétrer au-delà des Pyrénées, où se montraient les signes d'une prochaine révolte, enfin descendre au sud de l'Italie et s'en emparer comme l'avaient fait ses deux prédécesseurs, Charles VIII et Louis XII. De son côté, François Ier, après avoir reconquis le Milanais, remis les Suisses dans son alliance à la suite de leur défaite, contraint le pape et les états de l'Italie centrale à la paix malgré le mécontentement qu'ils éprouvaient de son voisinage, désirait s'affermir dans le duché de Milan, et ne pas en compromettre la seigneurie recouvrée en provoquant l'union de ce puissant prince avec l'empereur Maximilien resté longtemps son ennemi, avec le pape Léon X prêt à le redevenir, et avec plusieurs potentats italiens toujours disposés à entrer dans une ligue pour rejeter les Français au-delà des Alpes.

Les deux rois avaient donc réglé momentanément les affaires d'Italie, et ils s'étaient promis de terminer bientôt le différend relatif au royaume de Navarre. Par le traité de Noyon, Charles avait garanti l'établissement de François dans la Lombardie, et François avait cédé à Charles tout le royaume de Naples, sous la condition qu'il épouserait sa fille Louise et qu'il lui paierait annuellement, en échange de ses droits, 100,000 ducats d'or jusqu'à ce que sa fille fût en âge d'être mariée. Quant au royaume de Navarre, que Ferdinand le Catholique, en 1512, avait enlevé à la maison d'Albret, alliée de la maison de Valois, il avait été stipulé que Charles accorderait au prince qui en était dépossédé une satisfaction raisonnable, huit mois après avoir mis le pied en Espagne.

Toutefois l'accord si soigneusement ménagé entre François Ier et Charles-Quint dans les premières années de leur règne ne pouvait pas être durable. Les nécessités de leur position étaient plus fortes que les précautions de leur prudence. Une rivalité inévitable et des ambitions opposées devaient peu à peu les conduire à une rupture. La rivalité se montra dès qu'ils recherchèrent l'un et l'autre la couronne impériale. François Ier avait un grand intérêt à empêcher le possesseur déjà redoutable de si nombreux états de la mettre sur sa tête; mais il n'aurait trouvé aucun avantage à la placer sur la sienne. En l'obtenant, il se serait affaibli lui-même et il aurait alarmé l'Europe, déjà jalouse de l'étendue comme de l'unité de la France, et inquiète de sa domination en Italie. Un moment, entre la diète

d'Augsbourg en 1518 et la mort de Maximilien Ier en 1519, il avait conçu le politique dessein de soutenir la candidature de l'électeur Frédéric de Saxe pour faire échouer celle de l'archiduc Charles (1); mais il avait bien vite repris le projet inconsidéré de se faire élire. Il aurait pu donner un chef à l'empire s'il n'avait pas voulu l'être, tandis qu'en cherchant à le devenir, il fit nommer empereur son rival naturel et son ennemi futur.

C'était une grande faute. La puissance de Charles-Quint était dangereusement accrue par l'imprudence de François Ier. Avec la dignité impériale, qu'il recevait en Allemagne, il était investi de la suzeraineté politique en Italie. Il acquérait le droit ou le moyen de disposer des forces de l'une, d'intervenir dans les arrangemens territoriaux de l'autre, et de commander aux deux. Cette première lutte entre François Ier et Charles-Quint avait altéré leurs sentimens aussi bien que changé leurs positions. François Ier avait conservé un secret et profond dépit d'avoir échoué après avoir été si près de réussir. La prétention seule d'enlever à la maison d'Autriche la couronne de l'empire, qui s'y était maintenue comme un héritage depuis l'extinction de la maison de Luxembourg, avait excité en Charles-Quint une animosité que le succès n'avait point apaisée. Le changement survenu dans les dispositions des deux souverains amena bientôt un changement plus grave dans leurs relations : il laissa éclater la divergence jusque-là contenue de leurs intérêts. Cette divergence existait sur tous les points où ils étaient en contact par leurs territoires.

Du côté des Pays-Bas, sur les flancs desquels, soit au nord, soit au sud-est, François Ier entretenait dans son alliance le belliqueux duc de Gueldre, le politique duc de Lorraine et l'entreprenant Robert de La Marck, souverain de Sedan et de Bouillon, Charles-Quint revendiquait le duché de Bourgogne comme une partie de son héritage paternel, dérobé par Louis XI à la maison dont il descendait. Vers la frontière des Pyrénées, François Ier réclamait la restitution à Henri d'Albret du territoire qu'avait envahi huit années auparavant Ferdinand le Catholique afin de l'incorporer à la monarchie espagnole, dont il avait achevé la grandeur intérieure et atteint les

(1) C'est ce qu'on voit dans les dépêches du cardinal de Bibiena, ambassadeur de Léon X auprès de François Ier, écrites de Paris : « Disegna, in quanto per lui si potrà, interromper la cosa del catholico, conforme al ricordo vostro... et dice, che saria santa cosa per tutti quando si potesse fare re de, Romani, il duca di Sassonia : cosi mi ha detto che vi scriva per sua parte. » *Lettere di Principi*, t. Ier, p. 52, v°. — Cette lettre du 27 novembre est adressée au duc d'Urbin. Il avait dit la même chose dans la lettre du 26 au cardinal Jules de Médicis, p. 51; il y revient dans la lettre du 8 décembre; François Ier y traite de *chimères* les pratiques pour sa propre candidature. *Ibid.*, p. 60.

limites naturelles par l'union de l'Aragon et de la Castille, la conquête du royaume musulman de Grenade et l'occupation du royaume français de Navarre. L'arrangement convenu à cet égard dans le traité de Noyon en 1516 avait été le principal objet d'une conférence tenue à Montpellier en 1519, entre le seigneur de Chièvres et le grand-maître de Boissy, dépositaires des pouvoirs comme de la confiance de Charles-Quint et de François Ier. Cependant toute la noblesse castillane et aragonaise se révoltait à la seule pensée que le petit-fils de Ferdinand et d'Isabelle pût se dessaisir d'un royaume qui était la clé des Espagnes (1). Aussi la conférence de Montpellier, troublée par la rivalité électorale des deux monarques en Allemagne, avait-elle pris fin à la mort soudaine du grand-maître de Boissy, sans que Charles fût disposé à rendre la Navarre ou à en offrir une compensation.

En Italie, l'opposition des intérêts était bien plus grande encore, et devait produire un choc plus violent et plus prolongé. François Ier et Charles-Quint se faisaient face dans cette péninsule, dont l'un occupait la partie supérieure, et l'autre la partie inférieure. Aucun d'eux ne se croyait assuré de ce qu'il y possédait tant que son compétiteur pourrait le lui enlever en y conservant ce qu'il y tenait lui-même. Il était facile à François Ier de descendre avec une armée du Milanais dans le royaume de Naples, où il trouverait l'appui du vieux parti angevin, et Charles-Quint pouvait faire remonter, du royaume de Naples dans le duché de Milan, des troupes que seconderaient en leur agression tous les ennemis de la domination française au-delà des Alpes. Ils devaient donc chercher à s'exclure réciproquement de la péninsule, — François Ier en dépossédant Charles-Quint de l'Italie méridionale, Charles-Quint en expulsant François Ier de la Lombardie milanaise. Pendant quelques années, ces projets avaient été tenus en suspens par des conventions purement provisoires et mal exécutées.

La rupture était imminente : les causes n'en manquaient pas; mais avant de commencer la guerre, chacun des deux adversaires rechercha l'appui des deux princes dont la coopération pouvait le mieux en assurer le succès sur ses deux principaux théâtres, vers les Pays-Bas et en Italie. Prêts à se disputer, à main armée, les terri-

(1) La Roche-Beaucourt, ambassadeur de François Ier auprès du roi catholique, écrivait à ce sujet, d'Espagne, au grand-maître Boissy : « Les grands seigneurs s'assemblèrent, faisant les bons compagnons, et s'en allèrent devers le roy, luy remonstrant qu'il ne devoit pas rendre un tel royaulme, et que c'estoit la clef des Espagnes, et que si le roy l'avoit en son obéissance, il pourroit commander à toutes les Espagnes ce qu'il voudroit, mais pour le garder, ils se offroient corps et biens. » Dépêche sans date. Bibl. imp., mss. Béthune, vol. 8486, fol. 56.

toires en litige et la prépondérance politique, objet de leur commune ambition, ils se disputèrent auparavant, avec opiniâtreté, l'utile amitié du roi d'Angleterre et du pape. Par la séduction des flatteries comme par l'appât des avantages, ils s'efforcèrent l'un et l'autre de gagner l'orgueilleux et avide Henri VIII, l'inconstant et intéressé Léon X. Le premier avait toujours un pied à terre en France, où il possédait la ville fortifiée de Calais et le comté de Guines. Comme ses prédécesseurs l'avaient fait tant de fois et comme il l'avait fait récemment lui-même, il pouvait envoyer une armée dans ce port abrité, d'où elle débarquerait sans obstacle sur le continent, et marcherait, soit contre la Flandre, soit contre la Picardie, selon qu'il serait l'allié de François Ier ou de Charles-Quint. Le second disposait de l'Italie centrale. En sa double qualité de pape et de chef de la maison de Médicis, il régnait sur les états du saint-siége, et il dirigeait la république de Florence. Avec les forces pontificales et toscanes qu'il porterait au nord ou au sud de l'Italie suivant qu'il s'unirait à Charles-Quint ou à François Ier, il lui était facile d'expulser les Français de la Lombardie, ou les Espagnols du royaume de Naples. François et Charles, comprenant combien il importait à chacun d'eux d'avoir pour lui le roi d'Angleterre et le souverain pontife, n'oublièrent rien afin de les entraîner dans leurs inimitiés et dans leurs projets. Ils engagèrent une lutte diplomatique aussi animée qu'avait été ardente la lutte électorale pour la couronne de l'empire, et que devait être opiniâtre la lutte militaire pour la prépondérance continentale.

II.

Léon X, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Ravenne comme légat de Jules II, ennemi acharné de Louis XII, avait continué, comme pape, la politique nationale de son belliqueux prédécesseur; mais il s'était montré moins hardi et surtout moins constant que lui dans le dessein de soustraire tour à tour l'Italie aux Français et aux Espagnols. Avec le patriotisme d'un vieil Italien et l'ambition d'un souverain pontife de ce temps, il avait la timidité cauteleuse, la mobilité intéressée et l'artificieux caractère d'un Médicis. Il s'était joint d'abord à la ligue armée qui voulait fermer à François Ier l'entrée du Milanais, d'où avait été expulsé Louis XII, et il avait ensuite refusé au roi Charles l'investiture du royaume de Naples, dont les papes étaient suzerains. Il n'avait pu empêcher ni le retour victorieux des Français dans la Lombardie ni le maintien des Espagnols dans l'Italie inférieure. Vaincu à Marignan, il avait été atterré par cette défaite. Lors de cette rude bataille, restée indécise le premier

jour, le bruit était arrivé à Rome que les Suisses avaient battu les Français. Des feux de joie avaient célébré cette victoire, que Léon X avait annoncée lui-même avec allégresse à Marino Giorgi, ambassadeur de la république de Venise, dont les troupes combattaient à côté des troupes de François Ier. Le lendemain, l'ambassadeur vénitien, ayant reçu des lettres qui l'instruisaient au contraire de l'entière défaite des Suisses par les armées combinées de la France et de la république, se rendit au Vatican avec un nombreux et brillant cortége. Le pape, qui se levait tard, était encore au lit. Tiré de son sommeil par cette visite inusitée qui le jetait dans la surprise et l'inquiétude, le pontife sortit précipitamment de sa chambre à moitié habillé. « Saint père, lui dit l'ambassadeur de Venise, hier votre sainteté me donna une nouvelle mauvaise et fausse; aujourd'hui je vous en apporte une bonne et vraie. » Il lui montra en même temps les lettres qu'il avait reçues de la seigneurie de Venise. Certain de ce grand revers, Léon X dit avec effroi : « Qu'adviendra-t-il de nous et de vous aussi? — Quant à nous, répondit Marino Giorgi, nous sommes avec le roi très chrétien, et votre sainteté n'a rien à craindre de lui non plus que le saint-siége. N'est-il pas le fils aîné de l'église? — Nous verrons, ajouta Léon X, ce que fera le roi de France; nous nous mettrons entre ses mains en demandant miséricorde (1). » Ne s'opiniâtrant pas dans la lutte après Marignan, comme l'avait fait après Ravenne l'inflexible Génois qui l'avait précédé sur le trône pontifical, le souple Florentin fit un moment céder ses sentimens à ses craintes. Avec une résignation habile, il changea d'alliance, et mit toute son adresse à rendre moins dangereuses pour l'Italie les suites de cette défaite, à en tirer même profit pour le saint-siége. Il alla au-devant de François Ier jusqu'à Bologne, et conclut avec lui la paix la plus avantageuse.

En retour de son amitié, et au besoin de son assistance, il obtint du successeur de saint Louis et de Charles VII le fameux concordat qui détruisit définitivement le système électoral établi par le concile de Latran au XIIe siècle, renouvelé par le concile de Bâle au XVe, consacré par la pragmatique sanction de Bourges comme la règle de l'église de France, dont les dignités et les richesses furent désormais à la merci du roi et du pape. Il persuada au vainqueur de Marignan de ne pas entreprendre la conquête de Naples, le décida à soutenir l'autorité des Médicis dans Florence et à déposséder le duc d'Urbin, François-Marie de La Rovère, dont l'état serait donné, sous la suzeraineté du saint-siége, à Lorenzino, neveu de Léon X.

(1) *Relazione di Roma di Marino Giorgi* 17 *marzo* 1517, — dans Alberi, *Relazioni degli ambasciatori veneti al senato,* seria IIa, vol. IIIo, p. 43-44. Firenze 1846.

Il ne put cependant rentrer dans les duchés de Parme et de Plaisance, qu'il revendiquait comme faisant partie des états de l'église, et que François Ier avait incorporés au Milanais; il se crut de plus exposé à la restitution de Modène et de Reggio, que le pape Jules II avait enlevés au duc de Ferrare : de là un regret et une crainte qui le disposaient à une rupture. Léon X en avait même saisi trop promptement l'occasion, lorsque l'empereur Maximilien s'était avancé, en 1516, à la tête d'une nombreuse armée d'Allemands et de Suisses, jusque sous les murs de Milan, pour arracher à François Ier sa récente conquête. Au lieu d'envoyer son contingent militaire au secours de ce dernier prince, comme il s'y était engagé à Bologne, Léon X avait fait partir secrètement le cardinal de Bibiena pour le camp de l'empereur, avec l'offre de joindre les troupes pontificales aux siennes; mais Milan ayant été habilement défendu par le connétable de Bourbon et le maréchal J. J. Trivulzi, et Maximilien ayant quitté brusquement son armée, qui s'était dispersée faute de solde et de chef, Léon X s'était hâté de revenir à l'alliance de François Ier. Il lui avait transmis l'argent qu'il devait lui fournir pour lever des troupes qui l'aidassent à se maintenir dans le Milanais. En recevant ce secours tardif, arrivé lorsque tout danger était passé, François Ier avait dit spirituellement : « Je ferai avec le saint père un traité qui ne vaudra que pendant la paix (1). »

Allié toujours équivoque, Léon X promettait selon ses craintes, agissait suivant ses intérêts. Pendant la vacance de l'empire, il s'était déclaré d'abord en faveur de François Ier, dont il avait soutenu la candidature; mais au moment où le succès en était devenu incertain, il s'était tourné, selon sa coutume, du côté de son heureux rival (2). S'il n'avait pas appuyé jusqu'au bout François Ier en Allemagne, il semblait du moins s'unir à lui plus que jamais en Italie (3). C'était avec les troupes françaises qu'il avait repris le duché d'Urbin, et son neveu Lorenzo de Médicis, qui était venu le représenter à Paris dans le baptême du dauphin de France, dont il était le parrain, avait épousé une princesse du sang royal (4). A cette union de la maison de France avec la famille des Médicis s'était ajouté un traité récent bien propre, en apparence, à rendre indissoluble l'ac-

(1) Roscoe, *Histoire de Léon X*, t. III, p. 83.

(2) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1854.

(3) Le cardinal de Bibiena écrivait de Rome, le 19 mai 1520, à la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, de la part de Léon X : « Et me ha imposto che io per parte sua vi risponda che el e disposto a vivere et morire nella vera unione et perfetto amore nel qual si trova verso del rey et di voi. » Mss. Béthune, vol. 8487, f. 55.

(4) Voyez les *Mémoires* de Du Bellay, p. 271 à 278 du XVIIe vol. de la collection Petitot; les *Mémoires* de Fleurange, p. 326 du XVIe, et les dépêches du cardinal de Bibiena de l'année 1518, notamment celle du 14 juillet. *Lettere di Principi*, I, p. 27 à 30.

cord du roi et du pape. Léon X et François Ier devaient s'emparer en commun du royaume de Naples, dont une moitié reviendrait au saint-siége, et dont l'autre moitié serait donnée à un fils puîné de François Ier. Afin de faciliter cette conquête, le roi se chargeait de mettre au service du pape six mille Suisses qu'il solderait lui-même, et de faire agréer aux Vénitiens l'arrangement convenu (1).

Mais Charles-Quint avait tenté le mobile et avide pontife par l'appât d'avantages bien plus séduisans et bien plus faciles à acquérir. Il n'était pas aisé de prendre le royaume de Naples, et il n'aurait pas été habile de le partager. Si le saint-siége entrait en possession d'une partie du territoire napolitain, l'autre partie serait placée sous la domination de la France, et, quoique agrandi, l'état ecclésiastique se trouverait pressé, des deux côtés de la péninsule, par la même puissance. Au lieu d'une conquête aussi incertaine et d'un partage aussi dangereux, Léon X reçut de l'empereur des offres bien capables de le détacher du roi de France. Charles-Quint lui proposa la restitution des deux duchés de Parme et de Plaisance, objets de ses incessantes convoitises. Il s'engagea de plus à établir dans la Lombardie milanaise un duc italien de la maison Sforza, auquel il en donnerait l'investiture. Une semblable perspective, qui ne laisserait que des princes nationaux depuis les frontières de Naples jusqu'au revers des Alpes, souriait à Léon X. D'ailleurs, après avoir acquis le duché d'Urbin avec l'aide de François Ier, il ne demandait pas mieux que d'acquérir par l'assistance de Charles-Quint les duchés de Parme et de Plaisance. Ambitieux sans retenue et négociateur sans foi, il portait dans ses projets d'agrandissement aussi peu de scrupule qu'Alexandre VI et autant d'ardeur que Jules II. Il conclut bientôt un traité particulier avec Charles-Quint pour expulser François Ier du duché de Milan et de la seigneurie de Gênes, comme il en avait conclu un avec François Ier pour enlever à Charles-Quint le royaume de Naples, et il devint l'allié secret du premier tout en restant l'allié apparent du second. Il attendit l'occasion de se déclarer et d'assaillir avec avantage celui dont il était déjà l'adversaire, et dont il se disait encore l'ami.

III.

François Ier, qui perdait ainsi, sans le savoir, l'alliance de Léon X, conserverait-il mieux l'alliance d'Henri VIII? Celle-ci était pour lui plus importante encore, car si l'inimitié du pape était dangereuse

(1) Guicciardini, *Istoria d'Italia*, lib. XIV. — Lettres écrites de Rome par le secrétaire Breton et par le comte de Carpi au roi pendant le mois de mai 1521, dans Béthune, mss., vol. 8617, fol. 12 à 52. — *Mémoires* de Du Bellay, p. 295 et 334.

en Italie, l'agression du roi d'Angleterre l'aurait exposé à des périls plus grands dans les plaines de la Picardie pendant que ses troupes combattraient au-delà des Alpes. L'une le menaçait d'une dépossession en pays étranger, l'autre d'une invasion en France. Aussi mit-il tout en œuvre pour maintenir dans son amitié le monarque anglais, qu'on captait par des flatteries, qu'on achetait par des subsides, et dont la duplicité intéressée égalait la fourberie politique de Léon X.

Henri VIII était attaché par de vieux liens à la maison de Bourgogne, qui avait constamment appuyé les prétentions des rois d'Angleterre sur les provinces occidentales de la France, et qui avait même aidé ses deux prédécesseurs, Henri V et Henri VI, à régner dans Paris. Héritier paisible des maisons de Lancastre et d'York, épuisées par quarante années de guerres dynastiques, il disposait en Angleterre d'une autorité qu'il pouvait pousser jusqu'à la tyrannie, et il était prêt à revendiquer sur le continent la Normandie, la Guienne, et même tout le royaume de France. Son mariage avec Catherine d'Aragon, dont la sœur aînée, Jeanne la Folle, avait épousé Philippe le Beau, père de Charles-Quint, l'avait étroitement uni à tous les ennemis de Louis XII et de François Ier. Il avait fait la guerre à l'un et l'avait préparée contre l'autre. Après la bataille de Marignan, il était entré en jalousie de François Ier, et, de concert avec l'empereur Maximilien et les cantons suisses dissidens, il avait projeté de le chasser de l'Italie supérieure, que ce prince victorieux avait recouvrée (1). Pour la première fois, il avait laissé apercevoir la pensée de le déposséder de sa couronne. Cette couronne, il la réclamait pour lui-même, et Maximilien, encourageant l'ambition d'Henri VIII, n'avait pas craint de dire qu'il la mettrait sur sa tête (2).

Tous ces vains projets n'avaient pas résisté à la dispersion de l'armée de Maximilien, et ils s'étaient complétement évanouis à Cam-

(1) Dépêche de Bapaume à Louise de Savoie du 6 novembre 1515. Archives impériales, carton J, 965, liasse I, n° 12. — Sir Richard Pace à Wolsey, dépêches du 12 novembre 1515, du 26 février et du 4 mars 1516. *State Papers* published under the autory of her majesty's commission, in-4°, vol. VI, 1849, pages 36, 39, 42, 47, 48. — Traité du 29 octobre 1516 signé à Londres, dans Roscoe, t. III, p. 96.

(2) « Atque etiam constituit (Maximilianus) gallicam ambitionem opprimere et pessundare, quo facilius majestas regia suum jus hæreditarium in regno Franciæ recuperet. » Dépêche du 12 novembre 1515, écrite d'Inspruck par Pace à Wolsey, *ibid.*, vol. VI, p. 37. — « He wolde not only entre in to Itali to fyht with the frenchemen but also invade Fraunce. And for that intent he desirid your grace to move the kijngis Highnesse to do the same; for he saythe that he will set the crown upon the kijngis graces hedde there. » Dépêche de Pace à Wolsey du 26 février 1516. *Ibid.*, vol. VI, page 47.

brai et à Fribourg, lorsque l'empereur et les treize cantons suisses y avaient conclu la paix (1) et la *ligue perpétuelle* (2) avec François Ier. Peu de temps après, le traité de Londres (3) avait rapproché les deux rois. François Ier avait acquis l'amitié fort peu désintéressée d'Henri VIII, et, ne pouvant pas lui céder des provinces, il lui avait donné de l'argent. Il avait acheté l'avide monarque et son ministre Wolsey, non moins avide que lui, le premier par la somme de 600,000 couronnes (4), qui vaudrait plus de 30 millions aujourd'hui, le second par une pension de 12,000 livres. Afin de s'attacher encore mieux le puissant ministre qui disposait des sentimens de son maître aussi bien qu'il dirigeait ses affaires, il lui avait fait espérer la tiare. « Le roi très chrétien m'a chargé de vous écrire, mandait au cardinal d'York sir Thomas Boleyn, que si vous aspiriez au saint-siége, il pouvait vous assurer quatorze cardinaux. Des deux partis qui sont en présence, les Colonna et les Orsini, il vous donnera les Orsini... Il est convaincu que le roi d'Angleterre et lui ne font qu'un, et que nul ne peut être empereur ni pape, si cela ne leur plaît à tous deux (5). » En même temps qu'il croyait gagner l'ambitieux Wolsey par la perspective du pontificat, il comptait resserrer ses liens avec Henri VIII, en convenant d'un mariage entre la fille unique de ce prince et le dauphin de France.

Le traité conclu avec le roi d'Angleterre ferait-il de lui un allié fidèle de François Ier? Les sentimens d'Henri VIII se manifestèrent dans leur duplicité lors de l'élection à l'empire. Pressé par son neveu le roi catholique et par son futur beau-frère le roi très chrétien d'appuyer leur candidature en Allemagne, il le promit à tous deux (6), puis il songea à se faire élire lui-même; mais sa prétention étant trop tardive et l'achat des électeurs devant lui être trop coûteux, il y renonça (7). Il laissa croire à chacun des compétiteurs qu'il s'était déclaré pour lui, quoique au fond il n'en eût secondé aucun. Toutefois son penchant, conforme à son intérêt, lui avait rendu le succès de Charles-Quint préférable à celui de François Ier (8).

Après l'élection, les deux rivaux en Allemagne, près d'en venir aux

(1) Par les traités de Bruxelles du 3 décembre 1516 et de Cambrai du 11 mars 1517.

(2) Traité du 29 novembre 1516.

(3) Du 4 octobre 1518. Rymer, *Fœdera*, t. VI.

(4) *Ibid.* Il rentrait en possession de Tournai, Saint-Amand et Mortagne.

(5) Dépêche du 14 mars 1519, dans le 87e volume de Bréquigny, mss. de la Bibliothèque impériale.

(6) Lettres de Th. Boleyn du 14 mars 1519 à Henri VIII, et du 25 mars à Wolsey; dans Ellis, orig. lett., 1re série, t. Ier, p. 146 et 151. — Lettre de Th. Boleyn à Wolsey du 14 août 1519, dans Bréquigny, vol. 87.

(7) Pace à Wolsey, 11 août 1519, *State Papers*, t. Ier, p. 8.

(8) Pace à Wolsey, lettre du 27 juillet 1519, dans Ellis, t. Ier, 1re série, p. 157.

mains en Italie, vers les Pyrénées, sur les confins des Pays-Bas, se disputèrent de plus en plus l'assistance du roi d'Angleterre. Afin de mieux cimenter l'union rétablie par le traité de Londres, François Ier avait recherché une entrevue avec Henri VIII. Cette entrevue, stipulée dans le traité même, devait avoir lieu sur le territoire qui séparait les possessions des deux rois, entre Ardres et Calais. Dans son impatiente ardeur, François Ier avait juré qu'il ne couperait point sa barbe jusqu'à ce moment désiré (1). Henri VIII, ne voulant point rester en arrière, avait fait le même serment; mais, moins pressé de se rendre sur le continent que François Ier de l'y rencontrer, il s'était brusquement débarrassé de sa barbe, ce qui avait paru de fort mauvais augure à la cour de France. A la surprise assez inquiète qui en avait été exprimée, l'ambassadeur d'Henri VIII avait répondu, au nom de son maître, « que la bonne affection était dans le cœur et non dans la barbe. » Les instances redoublées de François Ier (2) avaient enfin obtenu que l'entrevue ne fût pas différée davantage. Elle fut fixée au commencement de juin 1520.

Charles-Quint, dont François Ier rencontrait la rivalité partout, le devança auprès d'Henri VIII. Depuis le mois de janvier, il négociait aussi du fond de l'Espagne une entrevue avec le roi d'Angleterre. Wolsey avait eu la première pensée de cette rencontre (3), indiquée pour le 15 mai, sur les côtes d'Angleterre, un peu avant la conférence d'Henri VIII et de François Ier. Pressé par les princes allemands (4) d'aller prendre possession de l'empire en se faisant couronner à Aix-la-Chapelle, résolu dans les intérêts de sa politique à se rendre en Angleterre pour y visiter son oncle Henri VIII et s'y entendre avec lui, Charles-Quint se disposait à quitter l'Espagne, qu'il avait trouvée mécontente à son arrivée et qu'à son départ il laissait prête à devenir rebelle. Pendant les trois ans et demi qu'il avait passés dans ce pays aussi jaloux de ses droits nationaux qu'attaché à ses vieux usages, il s'était comporté en étranger et avait voulu s'imposer comme un maître. Son penchant précoce au pouvoir absolu, sa gravité froide, son humeur altière, l'éloignement dans lequel il tenait les Espagnols, dont il n'avait pas les mœurs et ne connaissait pas encore la langue, l'avidité sans bornes de son

(1) Lettre de Th. Boleyn à Wolsey du 16 novembre 1519, dans Bréquigny, vol. 87.

(2) François Ier à Henri VIII le 20 février 1520, dans Bréquigny, vol. 87, et à Wolsey du 23 février 1520. Musée britannique, Cotton, Caligula, D. VIII, et dans Bréquigny, vol. 87.

(3) Lettre de Charles-Quint à Wolsey du 25 février 1520; Musée britanique, Vespas., C. I, fol. 297.

(4) Lettre de l'électeur archevêque de Mayence et de l'électeur Frédéric de Saxe à l'empereur Charles-Quint du 20 février 1520; — archives de Belgique, documens relatifs à la réforme religieuse en Allemagne, premier supplément, t. Ier, pièce Ire.

gouverneur Chièvres et de ses compatriotes les Flamands, qui seuls avaient accès auprès de lui et qui s'appropriaient ou vendaient tous les emplois et toutes les dignités du royaume, avaient profondément indisposé les peuples de cette fière et indépendante péninsule (1).

Ce n'était pas sans peine qu'il y avait été reconnu roi. Après de longues négociations, les Castillans s'étaient décidés les premiers à l'admettre en partage de la couronne avec sa mère Jeanne la Folle, que sa maladie empêchait de gouverner, mais à laquelle seule appartenait le droit de régner. Les cortès de Valladolid, en consentant à ce que Charles fût à la fois l'administrateur unique et le cosouverain du royaume, avaient déclaré que sa mère, dont le nom précéderait le sien sur tous les actes publics, reprendrait le gouvernement de l'état, si Dieu lui rendait la santé et la raison. Un serment réciproque avait été ensuite prêté : par Charles, d'observer les lois et de respecter les priviléges de la Castille; par les Castillans, de garder une fidèle obéissance au nouveau roi. Ce double engagement de ne pas enfreindre le droit et de ne pas sortir de la soumission devait être bientôt violé des deux parts.

Charles avait rencontré des difficultés non moins grandes dans l'Aragon, que régissaient des institutions fort libres, et dans la principauté remuante de Catalogne. Il avait fini par les surmonter, et, là aussi, après une longue résistance, on avait admis sa souveraineté en la soumettant toutefois à des conditions. Cette royauté restreinte et cette obéissance subordonnée, il n'avait pas mêm eeu le temps d'aller les imposer au royaume de Valence, qui ne consentait à lui prêter serment que s'il se présentait lui-même pour le recevoir (2). De Barcelone où il était, quand lui avait été apportée la nouvelle de son élection à l'empire, il s'était hâté de retourner en Castille pour se rendre sur les côtes de la Galice, faire voile vers l'Angleterre, et se transporter de là en Allemagne à travers les Pays-Bas.

(1) Voyez, sur le séjour de Charles-Quint en Espagne, les déprédations des Flamands, les mécontentemens de la noblesse et l'insurrection des *comuneros*, — le premier volume de *Historia de Carlos-Quinto* par Sandoval, qui a eu tous les papiers du connétable de Castille, dont le rôle a été si important à cette époque; — les lettres de Pierre Martyr, qui les écrivait du théâtre même des événemens; — les épîtres dorées de don Antonio de Guevara et les lettres de l'amiral de Castille; — le premier et le deuxième volume des *Documentos ineditos* publiés à Madrid, et qui contiennent dans les tomes Ier et II des fragmens d'une chronique manuscrite et des pièces sur l'insurrection des villes; — Alcocer, *Relacion de las comunidades; — Historia del levamiento de las comunidades de Castilla*, por don Antonio Ferrer del Rio, Madrid 1850; — la correspondance inédite de La Roche-Beaucourt, ambassadeur de François Ier, qui a suivi Charles V depuis 1517 jusqu'à son départ de La Corogne en mai 1520. (Bibliothèque impériale, mss. Béthune, vol. 8486, 8487 et 8612.)

(2) Sandoval, vol. Ier, lib. III, § XXXVIII.

Les cortès de Valladolid lui avaient accordé un *servicio* ou subside de 600,000 ducats qui devait être levé dans trois années. Le terme de cette concession n'était pas encore atteint, lorsque Charles-Quint, prêt à quitter l'Espagne et pressé par le besoin d'argent, convoqua de nouveau les cortès afin d'obtenir un second subside. Il les convoqua pour le 1er avril 1520, non plus dans une ville de Castille, conformément à l'usage, mais à Saint-Jacques de Galice, non loin du port et du moment où il devait s'embarquer. Cette mesure, accomplie d'une manière à la fois arbitraire et violente, devint le signal de l'insurrection qui ébranla d'abord, puis finit par rendre absolue la monarchie espagnole, dont les forces, quelque temps paralysées pour Charles-Quint, furent ensuite à sa merci durant le reste de son règne. Au mécontentement des grands (1) s'ajouta alors le soulèvement des villes.

Déjà l'ancienne capitale de l'Espagne, la puissante ville de Tolède, peu satisfaite de l'administration du jeune prince, et irritée de la levée du premier subside cédé à des traitans pour une somme supérieure à celle qui avait été votée, avait séditieusement proposé aux autres cités de la Castille de se former en junte, afin de porter remède aux maux du royaume, que l'absence prochaine du roi menaçait d'aggraver encore (2). Elle se prononça vivement contre la réunion des cortès en Galice et contre le vote de tout nouveau subside. L'agitation fut universelle au centre de l'Espagne, et le jour où Charles-Quint partit de Valladolid pour se diriger vers la Galice, le peuple s'ameuta afin de l'en empêcher. A peine sa garde put-elle lui frayer un passage à travers la foule et protéger sa sortie en même temps que la vie de Chièvres, poursuivi par des cris de mort.

Ces symptômes alarmans n'arrêtèrent point l'obstiné Charles-Quint. Il ouvrit lui-même les cortès de Saint-Jacques; il y exposa les causes de son départ, les nécessités de sa position, et il demanda que l'assemblée vînt à son aide, en lui accordant encore un *servicio*. Elle n'y était pas disposée, et pour l'y contraindre des mesures de rigueur frappèrent les députés les plus opiniâtres dans leur refus, des menaces intimidèrent les autres. Les députés de Salamanque furent exclus des cortès, ceux de Tolède furent relégués dans une sorte d'exil, et à leur place l'empereur désigna lui-même au choix des villes des mandataires moins indociles, qui, au lieu

(1) Ce mécontentement était tel que La Roche-Beaucourt écrivait d'Espagne : « Tous les seigneurs du pays de Castille sont fort malcontens. Je les ay tous les jours à mon logeiz en aussy grand nombre que le roy leur maistre au sien et ma table tousjours bien bordée, me disant : Que faict vostre maistre? car il est temps qu'il se remue, etc. » Dépêche d'avril ou mai 1519, mss. Béthune, vol. 8486, fol. 128 et suiv.

(2) Sandoval, I, lib. v, § III.

d'être les libres représentans de leurs vœux, seraient les exécuteurs obéissans de ses volontés; mais ils ne furent pas nommés. Avant qu'ils pussent l'être, l'assemblée mutilée et contrainte des cortès, que Charles-Quint avait transférée à La Corogne, vota un subside de 200 millions de maravédis, sans que les *procuradores* de Salamanque, de Toro, de Madrid, de Murcie, de Cordoue, de Tolède, prissent part à cette décision, que repoussa l'un des deux députés de Léon (1).

Loin d'obéir aux injonctions de l'empereur, la ville de Tolède était entrée en pleine révolte. Le peuple insurgé y avait mis à sa tête le député exilé don Pedro Laso de la Vega, ainsi que le fier et entreprenant don Juan de Padilla, fils du grand-commandeur de Léon; il s'était emparé des ponts fortifiés sur le Tage et de l'Alcazar, dont il avait chassé le gouverneur; il avait proposé aux autres cités son exemple, que devaient suivre bientôt Ségovie, Medina, Burgos, Salamanque, Avila, Toro, Cuença, Madrid, Zamora, et presque toutes les communes de Castille. Cette dangereuse rébellion fut connue à La Corogne le 8 mai (2). Pour l'empêcher de s'étendre, les plus hardis conseillers de Charles-Quint étaient d'avis qu'il devait se rendre sans délai devant Tolède, y ramener la soumission par sa présence ou par la force, punir exemplairement les chefs de la sédition, et apaiser le trouble dans le royaume en y inspirant la crainte. Chièvres ne partagea point ce sentiment; il pensa qu'il ne serait pas facile de soumettre une ville comme Tolède avec le peu de troupes qu'avait en ce moment l'empereur. La probabilité d'autres soulèvemens, la peur d'exposer sa personne en rentrant dans le cœur de la Castille, le désir de quitter un pays où il s'était enrichi et où il était universellement détesté, enfin la nécessité qui pressait Charles-Quint d'aller prendre possession de la couronne impériale et de prévenir par une conférence avec Henri VIII l'entrevue que le roi d'Angleterre devait avoir avec François Ier, le firent opiner pour un prompt départ. Charles-Quint lui-même, tenant moins compte de son autorité en Espagne que de sa politique en Europe, voulut se rendre en Angleterre. Il croyait que les mouvemens de la Castille se calmeraient pendant son absence, tandis qu'il ne retrouverait plus l'alliance d'Henri VIII, s'il perdait l'occasion de s'en assurer.

Aussi, les vents contraires l'empêchant de sortir de La Corogne à l'époque convenue, il s'adressa avec anxiété au cardinal Wolsey pour que Henri VIII lui accordât encore un peu de temps. « Il me

(1) Sandoval, lib. v, § ix à xxxvii, et *Historia del levamiento de las comunidades de Castilla*, etc., cap. ii, p. 20 à 47.

(2) *Ibid.* et dépêche de La Roche-Beaucourt à François Ier, écrite de La Corogne le 14 mai 1520; mss. Béthune, vol. 8612, fol. 228 et suiv.

serait aussi fâcheux que nuisible, lui écrivit-il, d'aborder en Angleterre et de ne plus y trouver le sérénissime roi mon oncle, lors surtout que, poussé par l'ardent désir de cette réunion, je mets tant de hâte à partir d'Espagne. Votre révérendissime seigneurie sait tout ce que cette entrevue peut apporter d'utilité à moi, au roi mon oncle, et à toute la république chrétienne; je la prie donc très instamment d'obtenir que le roi, comme je l'en conjure par les lettres que je lui écris, consente à retarder son départ de quelques jours et jusqu'après mon arrivée (1). »

Henri VIII attendit en effet Charles-Quint, et ce prince quitta l'Espagne aussitôt que les vents le lui permirent. Il laissa pour gouverner ce royaume agité le cardinal de Tortose, Adrien d'Utrecht, son ancien précepteur, dont il recommanda l'administration aux grands, qu'acheva de mécontenter le choix d'un étranger. Abandonnant pour ainsi dire à elle-même une rébellion qu'il n'avait pas su prévenir, qu'il ne se mettait pas en peine de réprimer, et dont sa fortune devait triompher bien plus que son habileté, il monta sur sa flotte le 19 mai et mit à la voile le 20. Suivi de Chièvres, qui fuyait la haine des Espagnols, il aborda à Sandwich, où le cardinal Wolsey s'était rendu pour le recevoir. Henri VIII se porta au-devant de lui jusqu'à Douvres. Les deux monarques passèrent cinq jours ensemble dans la plus cordiale intimité (2). Ils s'entretinrent de leurs plus secrètes affaires et jetèrent les fondemens de leur future alliance. Charles-Quint se montra plus habile en Angleterre qu'il ne l'avait été en Espagne. Il laissa entrevoir à Henri VIII la possession de plusieurs provinces de France qu'il ne pourrait ni réclamer ni reprendre sans lui. Il fit espérer en même temps au cardinal Wolsey son élévation au siége pontifical, qu'il était plus capable de faciliter comme empereur et roi de Naples que ne pouvait l'être François Ier comme roi de France et duc de Milan. Il gagna ainsi et le ministre et le roi en tentant chacun d'eux par l'objet de son ambition.

IV.

Le jour même où il se sépara de Charles-Quint, Henri VIII s'embarqua pour aller voir François Ier. Il arriva à Calais le 1er juin, accompagné de la reine Catherine sa femme, suivi de son premier ministre Wolsey, escorté des grands officiers de sa couronne et des principaux prélats de son royaume, et conduisant avec lui ce que l'Angleterre avait de plus noble et de plus opulent. Il portait sur

(1) Charles-Quint à Wolsey, 4 mai 1520; Musée britannique, Cotton, Vespas., C. I, fol. 306.

(2) Hall, *Chronique*.

sa flotte tout un vaste palais en bois et en verre, qui, ajusté et déployé hors du château de Guines, fut intérieurement recouvert en étoffes de velours et de soie ou orné avec les belles tapisseries d'Arras. Enfermé pendant la nuit dans le fort château de Guines, Henri VIII devait pendant le jour habiter cet élégant palais pour y recevoir et y fêter la cour de France (1).

De son côté, François Ier, heureux de la rencontre dont il attendait la consolidation d'une amitié qui ne lui laissait craindre, comme il le disait (2), aucun prince sur le continent et le rendait certain de réussir dans ce qu'il projetait d'entreprendre, s'était transporté jusqu'au château d'Ardres. Il y était venu en compagnie de la reine Claude sa femme, de la duchesse d'Angoulême sa mère, de la duchesse d'Alençon sa sœur, formant avec lui, par l'accord intime des idées et des sentimens, cette *trinité* spirituelle que chantaient les poètes (3) et à laquelle se recommandaient les ambassadeurs (4). Il amenait quatre cardinaux, tous les princes de sa famille, le fier connétable de Bourbon, resté souverain féodal de plusieurs provinces du centre de la France, l'amiral Bonnivet, depuis longtemps son favori et alors le conducteur principal de ses affaires, le chancelier Du Prat, les divers officiers de sa couronne, les plus grands seigneurs du royaume, et même un certain nombre de gentilshommes qui, pour figurer dans cette entrevue fastueuse, avaient vendu leurs forêts, leurs moulins, leurs prés, qu'ils portaient, selon l'expression de Du Bellay, sur leurs épaules (5). Il avait fait dresser en dehors de la ville d'Ardres, et non loin d'un petit cours d'eau, plus de trois cents pavillons couverts de toiles d'or et d'argent, tendus de velours et de soie, et sur lesquels étaient déployées les armes de France ou

(1) Voyez sur l'entrevue du camp du Drap-d'Or : *L'Ordre de l'entrevue et visitation des rois de France et d'Angleterre*, dans Montfaucon, *Monumens de la Monarchie française*, t. IV, fol. 164 à 180; — *Chronique* de Hall, greffier de Londres, que Henri VIII chargea d'en être l'historiographe; — *Mémoires* de Fleurange, qui y assistait et y commandait les cent-suisses de la garde de François Ier, t. XVI de la collection de Petitot, p. 345 à 353; — *Mémoires* de Martin Du Bellay, *ibid.*, t. XVII, p. 283 et suiv.

(2) Lettre de Thomas Boleyn à Wolsey du 16 novembre 1519, dans Bréquigny, vol. 87.

(3) Rondeau de Cl. Marot, p. 274 du tome V de ses œuvres, édit. de 1731. Marguerite, dans une épître au roi, dit :

Ce m'est tel bien de sentir l'amytié
Que Dieu a mise en nostre trinité.

Poésies du roi François Ier, publiées par M. Aimé Champollion-Figeac, grand in-4°, 1847, p. 80.

(4) Lettres du cardinal de Bibiena du 18 au 29 avril 1520, etc., dans Béthune, volume 8489, fol. 27, 58. Ainsi, en écrivant de Rome à la duchesse d'Angoulême, le cardinal lui dit que sa lettre est « per rinfrescar nella memoria sua la grandissima servitù, observantia et devotion mia verso la trinita laqual priego dio che prosperi, etc. »

(5) Martin Du Bellay, t. XVII, p. 285.

flottaient les insignes des princes et des seigneurs composant la brillante escorte du roi. Au milieu s'élevait la tente royale, plus grande et plus haute que les autres, surmontée d'une statue d'or de saint Michel que faisaient étinceler au loin les rayons du soleil, dont la lumière rendait plus splendide encore cet élégant amas de tentes dorées et de pavillons argentés (1).

Rien ne fut égal en éclat à cette réunion des deux rois et des deux cours au camp si bien nommé du Drap-d'Or. Il y eut des deux parts un assaut de magnificence. Peut-être même chercha-t-on encore plus à s'éblouir qu'à se plaire, et l'étiquette nuisit-elle à la cordialité. Arrivés le 1er juin 1520, l'un à Calais, l'autre à Ardres, Henri VIII et François Ier s'envoyèrent visiter mutuellement par les personnages les plus considérables de leur conseil et de leur cour. Six jours se passèrent en négociations pour régler leur rencontre. Tout fut enfin arrangé avec un soin aussi défiant que minutieux, et comme s'il y avait eu à craindre et à empêcher quelque trahison. Il fut convenu que, sorti du château de Guines, où il s'était transporté le 5 juin, Henri VIII irait au-devant de François Ier, qui, de son côté, parti du château d'Ardres, s'avancerait vers Henri VIII jusqu'à un point marqué de son territoire.

Le mercredi 7 juin, les rois de France et d'Angleterre, montés sur de grands coursiers, vêtus le premier de drap d'or, le second de drap d'argent, parsemés de perles, de diamans, de rubis et d'émeraudes, la tête couverte d'une toque de velours resplendissante de pierreries, et que relevaient en flottant de magnifiques plumes blanches, se mirent en route à la même heure et du même pas. Leurs connétables les précédaient, l'épée nue à la main, et les seigneurs de leur cour, dans de somptueux costumes, leur servaient de cortége. Chacun d'eux était suivi de quatre cents archers ou hommes d'armes composant sa garde. Ils descendirent ainsi les deux coteaux qui, par une pente insensible, conduisaient dans l'agréable plaine du Valdoré, où avait été dressé un pavillon pour les recevoir. Ils ressemblaient à deux chevaliers marchant au combat plutôt qu'à deux princes allant à une entrevue politique. Leur escorte ne dépassa point une certaine distance où elle fit halte, et d'où elle parut veiller de loin sur eux, sans que les archers anglais s'approchassent trop du roi de France, ni les hommes d'armes français du roi d'Angleterre. Un peu avant de se joindre, Henri et François piquèrent leurs coursiers, qu'ils arrêtèrent avec la sûreté et la grâce de deux des plus habiles cavaliers du monde lorsqu'ils se trouvèrent côte à côte. Portant alors l'un et l'autre la main à leur toque, ils se saluèrent

(1) Montfaucon, t. IV, p. 164, 165.

noblement et s'embrassèrent sans descendre de cheval; puis, ayant mis pied à terre, ils se rendirent, en se tenant par le bras, sous le pavillon préparé pour leur entrevue. Ils y entrèrent en même temps. Le cardinal Wolsey et l'amiral Bonnivet les y avaient précédés (1).

François Ier exprima tout d'abord à Henri VIII son cordial empressement, et, cédant à la pensée qui ne le quittait pas, il lui offrit son assistance avec l'espoir d'obtenir la sienne. « Cher frère et cousin, lui dit-il, j'ai mis peine à vous voir. Vous me jugez, j'espère, tel que je suis, et prêt à vous faire aide avec les royaumes et seigneuries qui sont sous mon pouvoir (2). » Henri VIII, éludant de s'engager, se dispensa de secourir François Ier en ne pas acceptant d'être, au besoin, secouru lui-même. Il se borna à lui donner l'assurance de son amitié, qu'il rendit encore conditionnelle. « Je n'ai en vue, lui répondit Henri VIII, ni vos royaumes ni vos seigneuries, mais la loyale et constante exécution des promesses comprises dans les traités conclus entre nous. Si vous les observez, jamais mes yeux n'auront vu prince qui ait plus l'affection de mon cœur (3). » Ils examinèrent alors le traité qui avait été arrêté la veille, et par lequel, conformément à la convention du 4 octobre 1518, le dauphin de France devait épouser la fille unique du roi d'Angleterre, et François Ier devait payer annuellement, aux deux termes de novembre et de mai, la somme de 100,000 francs, équivalant à plus de 2,860,000 francs de notre monnaie, jusqu'à la célébration, encore très éloignée, du mariage. En lisant le préambule du traité, dans lequel, selon l'étiquette diplomatique, le titre de roi de France était ajouté à celui de roi d'Angleterre et d'Irlande, Henri VIII dit avec une délicatesse spirituelle : « Je l'omettrai, puisque vous êtes ici, car je mentirais (4); » mais s'il l'omit dans la lecture, il le laissa dans le traité, et un peu plus tard il eut l'ambition de le rendre réel en envahissant la France et en voulant y régner. Après avoir conféré quelque temps, et, suivant l'usage d'alors, pris leur vin ensemble, les deux monarques admirent auprès d'eux les seigneurs de leur cour, qu'ils se présentèrent mutuellement, et qui furent embrassés, ceux de France par le roi d'Angleterre, et ceux d'Angleterre par le roi de France.

Les fêtes comme les rencontres, les festins comme les tournois, furent réglés et se passèrent d'une manière également cérémonieuse,

(1) Montfaucon, t. IV, p. 170-171. — *Mémoires* de Fleurange, p. 347 et 348 du t. XVI.

(2) Hall, p. 610.

(3) « Sir, said the king of England, neither your realms nor other the places of your power, is the matter of my regard; but the steadfastness and loyal keeping of promise, comprised in charters between you and me. That observed and kept, i never saw prince with my eyes, that might, of my heart, be more loved. » Hall, p. 610.

(4) *Mémoires* de Fleurange, p. 348 du tome XVI.

avec des précautions qui excluaient l'intimité et des exigences qui annonçaient la jalousie. Lorsque François Ier allait dîner chez la reine Catherine à Guines, Henri VIII venait dîner chez la reine Claude à Ardres. Les deux rois se servaient ainsi d'otages l'un à l'autre (1), et se gardaient en quelque sorte chez eux, comme s'ils avaient été en face d'ennemis. Cette attitude soupçonneuse et ces démarches craintives ne convenaient pas plus aux vues politiques qu'au caractère confiant de François Ier. Un jour, voulant rompre cette barrière de cérémonies et de défiances, il se leva plus matin qu'il n'avait coutume de le faire, prit avec lui deux gentilshommes et un page, et simplement vêtu d'une cape à l'espagnole, il sortit d'Ardres pour aller surprendre le roi d'Angleterre dans Guines. Deux cents archers et le gouverneur du château étaient sur le pont-levis lorsqu'il y arriva. A la vue du roi de France venant à pareille heure, en si petite compagnie, se mettre ainsi entre leurs mains, ils furent ébahis. François Ier traversa leurs rangs avec un visage ouvert et riant, et, comme s'il prenait la forteresse d'assaut, il les somma gaiement de se rendre à lui. Le roi d'Angleterre dormait encore. François Ier alla droit à sa chambre, qu'il se fit indiquer par le gouverneur, heurta à la porte, éveilla Henri VIII, qui, en l'apercevant, fut encore plus émerveillé que ne l'avaient été ses archers, et lui dit sur-le-champ avec non moins de cordialité que de bonne grâce : « Mon frère, vous m'avez fait le meilleur tour que jamais homme fit à un autre, et me montrez la fiance que je dois avoir en vous. Dès cette heure, je suis votre prisonnier et vous baille ma foi (2). » Il détacha en même temps de son cou un beau collier, et pria le roi de France de le porter ce jour-là pour l'amour de son prisonnier. François Ier alla encore plus loin dans ses démonstrations. Il avait un bracelet qui valait le double du collier, et, le mettant au bras d'Henri VIII, il lui demanda de le porter aussi pour l'amour de lui, et il ajouta qu'il voulait être ce jour-là le valet de chambre de son prisonnier. Le roi de France donna en effet la chemise au roi d'Angleterre. Le lendemain Henri VIII, imitant la confiance de François Ier, se rendit à Ardres fort peu accompagné, et il y eut entre eux un nouvel échange de présens et de courtoisies.

Cette émulation d'amitié fut suivie d'une rivalité d'adresse dans les tournois et les jeux que les deux rois donnèrent à leurs cours. De vastes lices que terminaient des barrières fortifiées pour les gardes de chaque prince, et que bordaient d'élégans échafauds dressés pour les reines et pour les dames, avaient été préparées dans

(1) *Mémoires* de Fleurange, p. 349.
(2) *Ibid.*, p. 349-350.

un lieu élevé et découvert. Là, pendant huit jours, se poursuivirent à pied et à cheval, à la lance et à l'épée, des joutes auxquelles prirent part les plus habiles hommes d'armes de France et d'Angleterre. Les deux rois qui les dirigeaient y déployèrent, sans combattre ensemble, l'un sa brillante dextérité, l'autre sa force athlétique. François Ier, qui excellait dans les exercices chevaleresques, rompit ses lances avec une régularité accomplie; Henri VIII, dont l'impétuosité était irrésistible, atteignit si violemment de la sienne le casque de son antagoniste à la seconde rencontre, qu'il l'abattit de cheval et le mit hors d'état de fournir ses autres courses (1). Ce fut surtout en tirant de l'arc que Henri VIII, l'un des meilleurs archers de son royaume, se fit remarquer par la vigueur du jet et la justesse du coup (2). Il aurait également voulu montrer sa supériorité en luttant corps à corps avec François Ier. Les lutteurs anglais l'avaient emporté sur les lutteurs français, parce qu'on avait négligé de faire venir des Bretons, que nuls ne surpassaient dans ces sortes de joutes. Le soir, Henri VIII, espérant compléter la victoire des siens par un facile triomphe, s'approcha de François Ier, et lui dit brusquement : « Mon frère, je veux lutter avec vous. » En même temps il le saisit de ses fortes mains et chercha à le renverser; mais François Ier, très exercé à la lutte et doué de plus d'adresse, lui donna un tour de jambe, lui fit perdre l'équilibre et l'abattit tout à plat. Henri VIII se releva rouge de confusion et de violence, demandant à recommencer. Le souper qui était prêt et les reines qui s'interposèrent prévinrent cette dangereuse épreuve, plus propre à éloigner les deux rois par les blessures de la vanité que n'avaient pu les rapprocher les récentes intimités de leur longue entrevue.

Après vingt-cinq jours passés ensemble au milieu des fêtes et des plaisirs, François Ier et Henri VIII se séparèrent, cordialement unis en apparence. François Ier ne s'était pas assuré la coopération armée d'Henri VIII, mais il croyait avoir acquis son amitié intéressée et dès lors fidèle. Il l'avait achetée par une forte somme annuelle, qui, sous une forme déguisée, était un véritable subside. Il se flattait donc que si le roi d'Angleterre ne se déclarait pas pour lui dans la querelle près de s'ouvrir, au moins il n'embrasserait pas la cause de l'empereur, son adversaire.

Cependant à peine Henri VIII avait-il quitté François Ier, qu'il était allé à Gravelines, où l'attendait Charles-Quint. Après avoir reçu la visite du roi son oncle dans les Pays-Bas, l'empereur l'avait accompagné à Calais (3). Là s'était conclu entre eux un nouveau

(1) Hall, p. 612 à 614.
(2) *Mémoires* de Fleurange, p. 352.
(3) Hall, p. 621.

traité. Charles s'y engageait à ne faire, pendant un délai de deux ans, aucune convention de mariage avec le roi de France. Il y était en outre stipulé que le roi d'Angleterre et l'empereur traiteraient un peu plus tard des choses dont ils s'étaient déjà entretenus, et qu'ils règleraient alors tout ce qui pourrait être utile à leurs intérêts, honneur et sûreté (1). François Ier conçut, et non sans raison, de grandes inquiétudes sur l'objet et le résultat de ces secondes conférences, qui suivaient de si près son entrevue avec Henri VIII. Celui-ci préférait l'alliance de l'empereur. Toutefois, n'étant encore ni prêt ni disposé à la guerre, il se crut obligé de rassurer François Ier; mais ce qu'il lui communiqua pour diminuer ses soupçons était bien propre à exciter ses craintes. Il lui fit dire par ses ambassadeurs que l'empereur avait cherché à rompre le mariage de la princesse Marie avec le dauphin, en proposant de l'épouser lui-même, mais que sa tentative avait été repoussée. Les ambassadeurs d'Angleterre avaient ordre d'ajouter que l'empereur n'avait pas mieux réussi en pressant, avec de vives instances, le roi leur maître de se joindre à lui pour recouvrer les droits qu'il avait à la couronne de France, pour arracher de force le Milanais au roi très chrétien, et pour l'aider lui-même à aller prendre la couronne impériale en Italie (2). Ce qu'il prétendait avoir refusé en ce moment, Henri VIII devait l'accepter bientôt, quoiqu'il affirmât qu'il resterait un fidèle allié de François Ier tant que François Ier serait lui-même un exact observateur des traités; mais en lui dévoilant les propositions alarmantes de l'empereur, qui voulait l'expulser de la Lombardie, le déposséder même de la France, et obtenir la princesse royale d'Angleterre, promise au dauphin, il ajoutait à ses ressentimens, et il précipita ses projets.

V.

Aussi impatient qu'irrité, François Ier crut le moment très favorable pour assaillir en même temps au-delà des Pyrénées, dans le royaume de Naples, sur le territoire des Pays-Bas, Charles-Quint, qui, après avoir négocié avec Henri VIII, s'était fait couronner à Aix-la-Chapelle, et de là s'était transporté dans une ville épiscopale des bords du Rhin, où il avait convoqué la diète constituante de Worms. L'insurrection des *comuneros* devenue très dangereuse

(1) Musée britannique, Vespas., C. I, fol. 307, 308, 14 juillet 1820.

(2) « Henry's instructions to sir Rich. Wyngfeld and sir R. Jernyngham, to be declared unto his dearest brother, confederate and compeer, the french king. » Musée britannique, Calig., D. 8, p. 5, et dans Bréquigny, Bibliothèque impériale, vol. 87. Voyez aussi les instructions de Henri VIII à Fitzwilliam dans Bréquigny, vol. 88.

pour lui en Espagne, l'éloignement où il se trouvait de l'Italie, les embarras religieux et politiques qu'il rencontrait en Allemagne, semblaient le rendre impuissant alors à protéger ses divers états. François Ier, se croyant toujours assuré de Léon X, lui envoya six mille Suisses afin qu'il les joignît aux troupes pontificales destinées à envahir l'Italie méridionale. S'il n'obtenait pas le concours d'Henri VIII, il espérait au moins conserver son alliance en ne se montrant pas l'agresseur direct de Charles-Quint, bien qu'il se considérât comme en droit de l'être par l'inexécution des engagemens pris au sujet de Naples et le mépris des promesses faites à l'égard de la Navarre. Il appela à Romorantin, maison de plaisance de la duchesse d'Angoulême sa mère, où il tenait souvent sa cour, Robert de La Marck, seigneur de Sedan et de Bouillon, qui possédait de fortes places sur la frontière des Pays-Bas et y commandait une petite armée; le duc de Lunebourg, gendre de son allié le duc de Gueldre, chef des bandes noires des lansquenets; André de Foix, seigneur de Lesparre et parent des d'Albret, qui pouvait lever une troupe de Gascons au pied des Pyrénées (1). Il les renvoya après avoir concerté avec eux une attaque sur les flancs des Pays-Bas et une invasion de la Navarre, dont le recouvrement ne pouvait en ce moment être empêché par personne.

La guerre commença au printemps de 1521. Robert de La Marck, que la promesse mal tenue d'un chapeau de cardinal pour l'évêque de Liége, son frère, et le licenciement maladroit de sa compagnie de cent hommes d'armes avaient fait passer, avant l'élection à l'empire, du service de François Ier à la solde de Charles-Quint, et qu'une récente injustice de Charles-Quint (2) avait ramené au service de François Ier, envoya défier l'empereur au milieu même de la diète de Worms; puis, à la tête de ses fantassins et de ses cavaliers, parmi lesquels se trouvaient des Suisses de la garde du roi et des hommes d'armes de ses compagnies, il se jeta dans le duché de Luxembourg, où il assiégea Vireton. Peu de temps après, le seigneur de Lesparre franchit les Pyrénées avec huit mille bons soldats de Gascogne et environ trois cents lances françaises (3). Cette expédition fut tentée au mois de mai. Le moment était encore favorable, quoiqu'il fût un peu tardivement choisi. La Navarre restait dégarnie

(1) Dépêche de Fitzwilliam à Wolsey du 18 février 1521, dans Bréquigny, vol. 88. *Mémoires* de Fleurange, fils de Robert de La Marck, t. XVI, p. 357.

(2) Charles-Quint avait adjugé la ville d'Hierge, dépendante du duché de Bouillon, au seigneur d'Émery. — *Mémoires* de Fleurange, t. XVI, p. 356, et de Du Bellay, t. XVII, p. 290-291.

(3) Du Bellay, p. 287. — Sandoval, lib. x, § iv et v. — Sayas, *Anales de Aragon*, c. xxix, p. 208-209.

de troupes. Le duc de Najera, qui en était gouverneur, avait envoyé la plus grande partie des soldats espagnols, avec lesquels il gardait ce royaume mal disposé pour ses nouveaux maîtres, aux régens d'Espagne (1), afin de renforcer l'armée des *cavalleros*, prête à en venir aux mains avec l'armée des *comunidades*.

Une vaste insurrection avait éclaté dans le royaume de Castille et de Léon après le départ de l'empereur pour l'Angleterre et pour l'Allemagne. Elle avait des causes anciennes et profondes dans les procédés et les abus d'une administration arbitraire et cupide; elle trouva une occasion dans le subside voté contre toutes les règles par les cortès de La Corogne. De Tolède, où elle avait commencé, la révolte s'était rapidement étendue à Ségovie, à Medina del Campo, à Madrid, à Salamanque, à Avila, à Cuença, à Guadalajara, à Zamora, à Murcie, à Toro, à Léon, à Burgos, à Palencia, à Valladolid même, siége du gouvernement royal (2). Partout on avait pris les armes, chassé les corrégidors du roi, ôté les verges de la justice à ses alcades, occupés de vive force les alcazars des villes, tenus par des délégués de la couronne ou par des membres de la noblesse. Le régent Adrien avait vainement essayé d'arrêter l'insurrection. Les juges et les soldats qu'il avait envoyés devant Ségovie et devant Medina del Campo avaient été également repoussés. La justice royale avait succombé sous la rébellion obstinée de Ségovie, l'armée royale s'était brisée contre la valeureuse résistance de Medina, et bientôt même l'autorité royale avait été suspendue dans Valladolid.

Après leur soulèvement et leur victoire, les villes s'étaient concertées afin de régler leurs droits et de les accroître. Elles avaient nommé une junte et formé une armée. La junte, assemblée d'abord à Avila, s'était ensuite transportée à Tordesillas, où résidait la reine Jeanne, qu'elle avait placée, malgré sa folie, à la tête de la *comunidad*. Prononçant alors la dissolution du conseil laissé par Charles-Quint, dont l'autorité cessait au moment où était rétablie celle de sa mère, la junte en avait saisi ou dispersé les membres et elle avait chassé de Valladolid le régent Adrien, qui s'était réfugié à Medina de Rio-Seco sans y exercer aucun pouvoir, sans y disposer d'aucune force.

La junte de Tordesillas, maîtresse des Castilles, agissant en assemblée souveraine, avait dressé une véritable charte des droits du royaume. Dans ce code des libertés comme du gouvernement des Castilles, des articles pourvoyant à la situation particulière du pays, ainsi qu'à ses besoins généraux, supprimaient le dernier *servicio*, exigeaient le retour du roi, prononçaient l'exclusion des étrangers

(1) Sayas, c. XXIX, p. 209. — Sandoval, lib. IX, § VII, et lib. X, § V.

(2) Sandoval, lib. V, § XXXI à LIV, et lib. VI, § I à XVII. — *Historia del Levamiento de las comunidades*, etc., c. III, p. 48 à 81.

de tout emploi public, déterminaient la nature et la quotité des taxes, rétablissaient dans son ancien état le domaine royal, appauvri par des aliénations avantageuses à la noblesse, onéreuses au peuple, réformaient l'exercice de la justice, soit devant les tribunaux des alcades, soit devant les cours des *audiences*, soit devant le conseil royal de Castille. Ils ôtaient les corrégidors des villes, rétablies dans toutes leurs franchises, interdisaient l'accroissement de la noblesse par la concession de nouveaux titres, réduisaient la prérogative de la couronne en matière d'impôt, d'aliénation du domaine, de suspension de justice, d'extension de priviléges, donnaient une existence indépendante aux cortès, qui s'assemblaient de droit tous les trois ans, et sans l'adhésion desquels aucune loi ne pouvait être faite, aucune bulle introduite dans le royaume, dont les membres, librement élus par les villes dans les trois ordres du clergé, de la noblesse, des communes, ne recevraient des instructions que de leurs commettans, et n'accepteraient ni emploi ni faveur de la couronne. Ces *capitulos del reyno* (1), comme les appelait la junte, étaient érigés en loi fondamentale et perpétuelle. Ni le roi ni les cortès ne pouvaient les changer, et ils devaient former un contrat inviolable entre le prince et la nation. Ce contrat était imposé à Charles-Quint comme la condition du retour des villes sous son obéissance.

Avant qu'il connût ces exigences populaires, Charles-Quint avait pris son parti. Instruit de la gravité et de l'étendue des troubles qu'avait provoqués le vote du dernier subside et que n'avait pu réprimer un régent étranger, il avait pensé qu'il fallait recourir à des moyens capables d'apaiser les villes soulevées et de gagner la noblesse mécontente. Il résolut donc de renoncer à la levée du *servicio*, de confier l'administration du royaume aux membres les plus puissans de la grandesse, de rétablir les impôts sur l'ancien pied, de promettre qu'il gouvernerait l'Espagne selon ses vieilles lois. C'était enlever aux insurgés leurs griefs et procurer le secours des grands et des *cavalleros* à la royauté, autrement isolée et impuissante. Il associa à la régence d'Adrien le connétable de Castille don Inigo de Velasco et l'amiral don Fadrique Henriquez. En même temps qu'il envoya à ces deux premiers officiers de la couronne, qui étaient au nombre des plus opulens seigneurs du pays, les pouvoirs de régent, il leur annonça les résolutions prudentes qu'il avait prises, les chargea de les faire connaître à l'Espagne troublée, et d'y ramener la soumission en attendant qu'il pût y retourner après avoir été couronné à Aix-la-Chapelle et avoir pourvu aux besoins de l'empire d'Allemagne (2).

(1) Ils sont dans Sandoval, lib. VII, § I, p. 311 à 338.

(2) Lettres de l'empereur au connétable, à l'amiral et aux villes du royaume, dans Sandoval, lib. VII, § III.

Le connétable et l'amiral signifièrent aux villes les pouvoirs dont ils étaient investis, levèrent des troupes, appelèrent auprès d'eux les grands et les *cavalleros*, et fixèrent dans Medina de Rio-Seco, qui appartenait à don Fadrique Henriquez et qui n'était pas située loin de Valladolid, le siége du gouvernement royal et le rendez-vous de leur armée. Cette armée se grossit peu à peu des contingens qu'y amenèrent les chefs des grandes familles castillanes; elle fut bientôt en état de tenir la campagne contre l'armée, longtemps plus forte, des *comuneros*. Avant de poursuivre la guerre avec vigueur, le connétable et l'amiral avaient essayé des négociations. Ils avaient d'abord cherché à détacher de la *comunidad*, par des traités rassurans et avantageux, les deux importantes villes de Burgos et de Valladolid, où ils avaient leur habitation et un parti. Moitié à l'aide de ses concessions, moitié au moyen de la force, le connétable était parvenu à rétablir l'autorité royale dans Burgos; mais l'amiral avait échoué auprès de Valladolid (1). Les négociations générales engagées avec la junte insurrectionnelle avaient encore moins réussi. Les régens offraient, outre une complète amnistie, d'adopter eux-mêmes et de faire accepter par le roi la plupart des articles qu'avait votés l'assemblée des *comunidades*, en leur enlevant toutefois ce qu'ils avaient d'excessif dans les dispositions et de trop impérieux dans la forme. Tels qu'ils les agréaient et qu'ils promettaient de les soumettre à l'assentiment du roi, ils auraient suffi à affermir, en les accroissant, les vieilles libertés de la Castille. Ils auraient rendu les impôts arbitraires impossibles, la convocation des cortès régulière, l'autorité royale limitée par les lois, la justice à ses divers degrés circonspecte et équitable (2). Conformes à l'intérêt de la noblesse autant qu'à celui des communes, ils avaient le grand avantage de faire cesser la guerre entre les deux classes, et de les unir dans le même vœu pour forcer la couronne, qui ne pouvait plus s'appuyer que sur les grands contre le peuple, à reconnaître et à respecter des droits plus définis et mieux défendus. Un pareil accord aurait changé les destinées de l'Espagne et affaibli en Europe la puissance de son roi, qui aurait été obligé de compter avec ses libres sujets au lieu de disposer de leurs forces, comme il le voulut lorsqu'il eut discipliné la noblesse à l'obéissance après s'être servi des armes de la noblesse pour assujettir les communes. Cet utile accord fut malheureusement repoussé par la junte des *comuneros*, qui, dans sa passion et ses exigences, demanda l'adoption pure et simple de tous les articles qu'elle avait dressés, qui seraient recon-

(1) Sandoval, lib. VII, § V à X.
(2) Sandoval, lib. IX, § XV et XVI.

nus pour loi perpétuelle. Ne voulant rien céder, elle s'exposa à tout perdre.

La guerre en dut décider : elle fut poursuivie pendant quatre mois avec des vicissitudes diverses, et sans résultat décisif. Les *comuneros* et les *cavalleros*, dont les armées grossissaient et diminuaient selon l'arrivée ou le départ des contingens mobiles qui leur venaient du côté des villes ou des rangs de la noblesse, s'attaquaient et se défendaient tour à tour. Les *cavalleros* avaient surpris Tordesillas, enlevé aux insurgés la personne de la reine, contraint la junte fugitive de se renfermer dans Valladolid. Au mois de mars 1521, ils occupaient une ligne de châteaux qui s'étendait de Simancas à Medina de Rio-Seco par Tordesillas et Torrelobaton, et leurs garnisons, bloquant en quelque sorte Valladolid du côté de l'ouest, l'inquiétaient en faisant des sorties continuelles. Les *comuneros* voulurent briser cette barrière menaçante de places, et ils s'avancèrent contre Torrelobaton sous la conduite de Juan de Padilla, nommé leur capitaine-général. Par une éclatante revanche, après quelques jours de siége, ils prirent la ville et sa citadelle d'assaut, et les mirent à sac (1). Ce succès même causa leur ruine.

Leur armée, chargée du pillage de Torrelobaton, se fondit en grande partie. Chacun courut mettre à couvert le butin qu'il y avait fait. Les *cavalleros* au contraire sentirent, après cet échec, la nécessité de se renforcer; ils réunirent leurs troupes dispersées, auxquelles se joignirent les soldats de la Navarre, envoyés par le duc de Najera, et ils résolurent d'attaquer les *comuneros*, que leur victoire avait affaiblis, et qui demeuraient immobiles à Torrelobaton. Le comte de Haro, fils du connétable, nommé capitaine-général de l'armée des *cavalleros*, après avoir concentré ses forces, était prêt à livrer une bataille décisive que Juan de Padilla lui rendit facile à gagner.

Ce vaillant, mais infortuné capitaine des *comuneros* comprit qu'il était trop resté à Torrelobaton, et qu'il y demeurait trop exposé. Il se décida donc à quitter cette dangereuse position, et le 21 avril au matin il en partit dans un assez bon ordre. Il se dirigea vers Toro, où il espérait être joint par les troupes de Léon, de Zamora et de Salamanque. Il plaça l'artillerie à l'avant-garde, l'infanterie, divisée en deux gros bataillons, au centre, et la cavalerie, à la tête de laquelle il resta, à l'arrière-garde. La marche ne put pas être bien rapide, et il avait douze lieues à faire pour arriver à Toro. Dès que les *cavalleros* surent qu'il s'était mis en mouvement, ils s'ébranlèrent aussi; ils le joignirent et l'attaquèrent dans la plaine de Villalar.

(1) Sandoval, lib. VIII, § XLV à XLVII. — *Historia del Levamiento*, c. VII.

Déjà découragée par son mouvement de retraite, harcelée par un ennemi plus nombreux et surtout supérieur en cavalerie, la petite armée des *comuneros*, attaquée à fond dans ces champs que la pluie détrempait depuis le matin, ne tint pas longtemps. Elle prit la fuite en rompant les croix rouges, signes de la *comunidad*, et en laissant entre les mains des *cavalleros* victorieux ses chefs, qui avaient bravement, mais inutilement combattu. Le capitaine-général Juan de Padilla, Juan Bravo, capitaine de Ségovie, Francisco Maldonado, capitaine de Salamanque, faits prisonniers à Villalar, furent décapités le lendemain de la bataille, dans le château de Villalva. Ils moururent aussi fièrement qu'ils s'étaient battus (1); mais leur supplice et la défaite de leur armée jetèrent le découragement et l'épouvante parmi les *comuneros*. La junte, qui naguère se montrait si absolue dans ses exigences, ne demanda plus rien et se dispersa. Les villes éperdues se soumirent sans condition. Valladolid donna la première l'exemple du retour à l'obéissance. Dueñas, Palencia, Medina del Campo, Ségovie, et la plupart des cités qui exécutaient avec passion les ordres de la junte, reconnurent avec déférence l'autorité des régens. Cette insurrection si bien concertée, et, peu de temps auparavant, si terrible et si intraitable, un seul revers suffit pour dissiper l'assemblée de ses députés, détruire l'armée de ses défenseurs, soumettre les habitans de ses villes. Du champ de bataille de Villalar, où fut ensevelie l'indépendance de la Castille, s'éleva et s'étendit la puissance absolue de Charles-Quint.

Tolède seule, où s'était jeté le belliqueux évêque de Zamora, et où Marie Pacheco, l'héroïque veuve de Juan de Padilla, exalta les courages et entretint la rébellion, ne fléchit point. L'armée victorieuse des *cavalleros* allait marcher contre cette ville, lorsque Lesparre arriva sur la frontière d'Espagne avec sa petite armée. Il pénétra aisément dans la Navarre, mal défendue. Il prit Saint-Jean-Pied-de-Port sans tirer un coup d'arquebuse. Franchissant ensuite les Pyrénées, il s'empara du château del Peñon et s'avança vers Pampelune. A son arrivée, les Navarrais, dont les affections étaient encore tournées vers leurs anciens maîtres, firent éclater leur joie. Non-seulement les Gramont, qui formaient le parti français, mais la plupart des Beaumont, qui étaient dans le parti contraire, allèrent le recevoir et le saluer comme le bienvenu. Pampelune se souleva à son approche. Le peu de soldats espagnols qui y restaient encore furent exterminés, et le duc de Najera, contraint de fuir sa vice-royauté, se rendit en Castille pour demander aux régens victorieux une assistance semblable à celle qu'il leur avait naguère accordée.

(1) Sandoval, lib. IX, § XV à XXII. — *Historia del Levamiento*, c. X, p. 235 à 257.

En attendant, André de Foix entra dans Pampelune le lundi 20 mai, second jour de la Pentecôte, aux acclamations des habitans. La citadelle seule, où s'était enfermé Francisco de Herrera, qui en était châtelain, et que seconda vaillamment un gentilhomme guipuscoan, Ignace de Loyola, devenu plus tard si célèbre comme fondateur de la société de Jésus, entreprit de se défendre. Les Français l'attaquèrent avec beaucoup de vigueur et la battirent en brèche. Un éclat de pierre frappa Ignace de Loyola aux deux jambes : l'une fut brisée, l'autre estropiée, et il tomba sans connaissance des créneaux dans le fossé. Le château, dont les portes furent enfoncées et les murs ouverts par le canon, se rendit. Après y avoir laissé garnison, Lesparre se porta devant Estella, qui, loin de lui résister, le reçut comme un libérateur. En moins de quinze jours, il occupa tout le territoire de ce royaume, qu'il détacha de nouveau de l'Espagne et qu'il remit sous l'obéissance d'Henri d'Albret. Mais il lui était plus facile de reprendre la Navarre que de la garder (1).

VI.

Charles-Quint était encore à Worms, où il mettait Luther au ban de l'empire pour mieux gagner Léon X, et cherchait à unir et à constituer l'Allemagne afin d'en recevoir plus d'appui en y introduisant plus d'accord, lorsqu'il apprit l'invasion du Luxembourg. Il ne se méprit pas sur le provocateur de cette attaque. L'altier empereur envoya d'abord le comte de Nassau et Franz de Sickingen, à la tête de troupes allemandes, contre Robert de La Marck. Il les chargea de châtier le serviteur inconstant et l'insolent adversaire qui, de sa petite souveraineté des Ardennes, osait s'attaquer à un empereur. Informé bientôt de l'entrée des Français en Navarre, il montra une sorte de joie et dit avec une ambition menaçante : « Dieu soit loué de ce que ce n'est pas moi qui commence la guerre, et de ce que le roi de France veut me faire plus grand que je ne suis! Car en peu de temps, ou je serai un bien pauvre empereur, ou il sera un pauvre roi de France (2). » Il avait déjà fait signifier à François Ier, par son ambassadeur Philibert Naturelli, qu'il le considérait comme étant d'intelligence avec Robert de La Marck et avec Jean

(1) Sayas, *Anales de Aragon*, c. XXIX, p. 209 à 212; — Sandoval, lib. X, § V; — Du Bellay, p. 287.

(2) « Tu sij laudato, signor dio, dopoi che da me non è principiata questa guerra, et dopoi che questo re di Francia cerca farmi più grande di quel che sono, et tu sij sempre ringratiato, che m'hai donato il modo per difendermi; io espero far di breve ò ch'io sarò povero imperatore, ò lui povero re di Francia. » Lettre de Aleandro de Galeazzi, écrite de Bruxelles le 3 juillet 1521. — *Lettere di Principi*, t. Ier, p. 93, v°.

d'Albret, qui n'auraient pas osé envahir le Luxembourg et réunir une armée contre la Navarre sans son agrément et son assistance (1). Il soutint que les traités conclus entre eux étaient par là rompus, et déclara « que, provoqué et assailli, il se défendrait avec l'aide de Dieu et de ses alliés (2). » Aussitôt il pressa Henri VIII de se joindre à lui contre François Ier, qui s'était rendu l'infracteur de la paix.

Henri VIII n'était pas encore décidé à la guerre. Craignant d'y être entraîné trop vite, si elle se prolongeait et s'étendait, il intervint auprès de François Ier, afin qu'il mît un terme à ces premières hostilités, qui sans cela provoqueraient une lutte générale. Dans ses ménagemens pour le roi d'Angleterre et avec le désir de conserver son alliance, François Ier ne soutint point Robert de La Marck, qu'il invita à évacuer le Luxembourg (3). Robert de La Marck obéit; mais cette condescendance ne servit de rien. Le comte de Nassau et Franz de Sickingen entrèrent dans le duché de Bouillon et la seigneurie de Sedan. Ils prirent et rasèrent le château de Loignes, se rendirent maîtres de la place de Florenville, assiégèrent Messencourt, qui se rendit à eux après six semaines et qu'ils brûlèrent ou abattirent, pénétrèrent dans Fleurange, que leur livra la lâche trahison des lansquenets qui en avaient la garde, et surprirent Bouillon. Sauf les places ravitaillées et imprenables de Jamets et de Sedan, ils occupèrent tout le pays de Robert de La Marck et le saccagèrent (4). Franchissant même la frontière, ils parurent plusieurs fois sur le territoire français, où ils s'emparèrent de Mouzon. D'autres troupes, sous la conduite de chefs flamands, l'envahirent aussi par divers points, enlevèrent Saint-Amand et Mortagne, détruisirent Ardres, tandis que le gouverneur de la province de Flandre, le seigneur de Fiennes, avec huit mille hommes de pied, mille chevaux et six pièces d'artillerie, vint mettre le siége devant Tournai.

La conquête de la Navarre n'eut pas une meilleure issue que l'invasion du Luxembourg; elle fut bien vite compromise par l'inhabileté et l'imprudence de Lesparre. Ayant remis Henri d'Albret en possession de son héritage reconquis, il aurait dû l'y établir fortement à l'aide de sa petite armée victorieuse, et en s'appuyant sur les fidèles souvenirs et l'opiniâtre attachement des Navarrais pour la maison dont les princes les avaient gouvernés si longtemps. Il

(1) Lettre du 14 avril 1521, — François Ier à Barrois, son ambassadeur auprès de Charles-Quint, — dans *les Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du seizième siècle*, publiées par M. Le Glay, in-4°, 1845. François Ier y répond aux griefs de Charles-Quint, p. 468-469.

(2) *Ibid.* Paroles mêmes de Charles-Quint rappelées dans la lettre.

(3) *Mémoires* de Fleurange, t. XVI, p. 361.

(4) *Ibid.*, t. XVI, p. 366 à 380. — Du Bellay, t. XVII, p. 298.

aurait dû surtout ne pas provoquer le retour des Espagnols par des agressions alors aussi impuissantes que dangereuses. Il ne fit rien de tout cela. Il avait autant de courage, mais il avait encore moins de tête que ses deux frères Lautrec et Lescun, aux mains desquels la faveur de Catherine de Foix, comtesse de Châteaubriant et maîtresse de François Ier, avait fait remettre les plus grands commandemens militaires, et il commit en Espagne les fautes ruineuses que Lescun et Lautrec allaient bientôt commettre en Italie. Au lieu de garder sous le drapeau toutes ses troupes, qui étaient à peine suffisantes pour défendre le pays qu'il venait d'occuper, il en licencia une partie (1); puis, avec une témérité fort inopportune, il sortit de la Navarre, passa l'Èbre, entra dans la Rioja aux cris de *vive le roi et la fleur de lis de France! vive la comunidad de Castille* (2)! et il attaqua la ville de Logroño. Les *cavalleros* espagnols, dont il envahissait le pays et dont il combattait maladroitement la cause en se déclarant d'une manière si tardive et si peu utile pour les *comuneros* vaincus, marchèrent contre lui. Les régens de Castille, au lieu de se rendre devant Tolède, où l'insurrection tenait encore, retournèrent vers Burgos avec leurs troupes, que grossirent les levées faites en Aragon et les contingens mêmes des villes récemment soumises de Valladolid et de Ségovie (3).

Une armée de douze mille hommes de pied et de deux mille chevaux arriva sur l'Èbre, et fit lever le siége de Logroño à Lesparre, qui se retira précipitamment en Navarre. Le duc de Najera, qui commandait les Espagnols, auxquels vinrent se joindre les troupes du Guipuscoa, de la Biscaye et de l'Alava, l'y poursuivit, l'y attaqua et l'y battit. Lesparre s'était posté au débouché de la petite *sierra* del Perdon, qui sépare Artajona et Puente de la Reyna de Pampelune. En gardant le passage de la montagne, il espérait interdire l'accès de la Navarre aux Espagnols ou les combattre avantageusement, s'ils voulaient le forcer; mais le duc de Najera franchit la *sierra* sur un autre point, tourna la position qu'occupait Lesparre, et se plaça entre le camp des Français et la ville de Pampelune. Obligé de combattre en plaine pour se frayer lui-même un passage à travers l'armée espagnole, bien plus forte que la sienne, Lesparre essuya une entière défaite. Blessé et fait prisonnier le 30 juin 1521 à la bataille d'Ezquiros (4), où la plus grande partie de ce qui lui restait de troupes fut tuée ou prise, il perdit la Navarre aussi rapi-

(1) Du Bellay, p. 288.

(2) « Viva el rey, e la flor de lis de Francia, y la comunidad de Castilla! » Sandoval, lib. x, § v, et Sayas, p. 228.

(3) Sayas, p. 227, et Sandoval, lib. x, § vi.

(4) Sandoval, lib. x, § vii, et Sayas, p. 229 à 234. — Du Bellay, p. 288.

dement qu'il l'avait conquise. Cette fois elle fut réunie à l'Espagne pour toujours.

François Ier éprouva non moins de ressentiment que de trouble en apprenant que la frontière de son royaume avait été franchie par les troupes impériales et que Lesparre avait été battu au-delà des Pyrénées. Il hâta les préparatifs nécessaires non-seulement pour résister à Charles-Quint, mais pour l'assaillir avec vigueur de plusieurs côtés. Trois armées furent mises sur pied; elles auraient dû être réunies plus tôt, car il était à prévoir (1) que la guerre avec l'empereur serait l'inévitable suite de l'invasion bien qu'indirecte de la Navarre et de l'agression, quoique désavouée, de Robert de La Marck. François Ier envoya vers les Pyrénées l'amiral Bonnivet avec quatre cents hommes d'armes et six mille lansquenets que devaient renforcer tout autant de soldats de Gascogne (2). Il fit partir le gouverneur du Milanais, Lautrec, pour l'Italie, où se trouvait déjà le maréchal de Foix, Lescun, à la tête des troupes françaises, et vers laquelle avaient ordre de se diriger des bataillons de piquiers suisses et des bandes d'aventuriers dauphinois levés par le comte de Saint-Vallier. L'armée la plus considérable fut formée sur les confins de la Champagne et de la Picardie pour y faire face aux impériaux. Elle se composait de dix-huit mille hommes de pied français qu'amenaient le connétable de Bourbon, le duc de Vendôme, les maréchaux de Châtillon et de La Palisse, le sire de La Trémouille, de dix-huit cents lances tirées de la vaillante cavalerie des ordonnances, et de douze mille Suisses obtenus des cantons (3). En attendant que cette armée occupât la frontière du nord et pût même envahir les Pays-Bas, François Ier s'était transporté à Dijon pour mettre à l'abri d'une attaque la Bourgogne, que Charles-Quint était disposé à reprendre comme son héritage, et il confia au chevalier Bayard la défense de Mézières, place presque ouverte, très importante, mais fort difficile à garder, et que menaçaient le comte de Nassau et Franz de Sickingen, après s'être rendus maîtres de Mouzon (4).

(1) François Ier le prévoyait si bien lui-même qu'il écrivait à Barrois, son ambassadeur auprès de Charles-Quint, et le chargeait de dire à ce prince, alors à Worms, dans sa lettre du 14 avril 1521, où il accusait l'empereur d'avoir violé les traités auxquels il assurait avoir été lui-même fidèle : « Parquoy, moy qui de ma part ai entretenu les dictz traictez sans aucunement les enfreindre, me tiens pour provocqué et assailly, et espère, avec l'ayde de Dieu, mon bon droict, secours de mes alliez et confédérez, me défendre et pourveoir à mon affaire de sorte qu'il ne me prandra à despourveu. » Le Glay, *Négociations diplomatiques*, t. II, p. 271-272.

(2) Du Bellay, p. 301-302-304-320.

(3) *Ibid.*, p. 301 à 303.

(4) *Ibid.*, p. 310 à 318. *Hystoire du bon Chevalier sans Paour et sans Reprouche*, par le loyal serviteur, dans le t. XVI de la collection de Petitot, p. 110, 111 et suiv.

En même temps il réclama l'assistance d'Henri VIII, que Charles-Quint demandait de son côté. Le roi d'Angleterre avait promis de se déclarer contre celui des deux qui serait l'infracteur de la paix. Lequel l'avait été? Ils s'en défendaient également l'un et l'autre, et chacun prétendait que l'agression venait de son adversaire. François Ier alléguait l'inexécution du traité de Noyon de la part de Charles-Quint, qui ne lui payait pas les sommes dues pour le royaume de Naples, et qui, depuis quatre ans, ne donnait aucune satisfaction aux d'Albret pour le royaume de Navarre. Il ajoutait que les généraux de l'empereur avaient paru en armes sur son territoire, y avaient pris Mouzon, Saint-Amand, Mortagne, Ardres, et y assiégeaient Tournai. Charles-Quint soutenait que les premières hostilités venaient des Français. Il attribuait la rupture de la paix à l'expédition de Lesparre au-delà des Pyrénées et à l'entrée de Robert de La Marck dans le Luxembourg. Quant à lui, attaqué dans ses états, il avait été contraint pour les défendre de pénétrer sur les états de son ennemi.

Sommé de venir en aide aux deux rois, Henri VIII (1) se montra en apparence incertain. Il refusa à François Ier les secours qu'il lui demandait, et il répondit à son ambassadeur que, « s'étant obligé par serment à prêter assistance au prince qui n'aurait point rompu les traités, il ne pouvait déterminer s'il devait l'accorder au roi très chrétien ou à l'empereur, jusqu'à ce qu'il sût parfaitement lequel des deux les avait enfreints, afin de sauver sa conscience devant Dieu et son honneur devant les hommes (2). Il en prit prétexte de se faire juge entre ses alliés et leur imposa sa médiation. Il les pressa l'un et l'autre d'envoyer leurs plénipotentiaires à Calais, où ils trouveraient son ministre, le cardinal d'York, prêt à les entendre. Charles-Quint s'y refusait d'abord. Fort irrité de la perte de la Navarre, dont il ne connaissait pas encore le recouvrement, il rejetait toute apparence de négociation et ne voulait que combattre. « Le roi très chrétien, disait-il, m'a pris un royaume, mais j'aurai ma revanche (3). » Instruit toutefois des dispositions secrètes de Henri VIII,

(1) François Ier envoya Olivier de La Vernade, seigneur de La Bastie, auprès du roi d'Angleterre pour réclamer son assistance. La mission de La Bastie est dans les mss. Béthune, vol. 8491, fol. 47 à fol. 66. Charles-Quint, de son côté, dépêcha à Henri VIII l'audiencier Hanneton (*State Papers*, vol. I, fol. 17). « Le roy catholicque a envoyé son audiencier icy pour demander ayde et secours au dict roy vostre bon frère. » Lettre d'Olivier de La Vernade écrite de Londres le 5 juillet à François Ier, mss. Béthune, vol. 8491, fol. 50.

(2) C'est ce qu'écrivait Rich. Pace, qui était auprès d'Henri VIII, à Wolsey demeuré à Londres, le 20 juillet 1521. *State Papers*, t. Ier, p. 12.

(3) Dépêche d'Olivier de La Vernade à François Ier du 28 juin 1521, mss. Béthune, vol. 8491, fol. 176.

il fit partir pour Calais une ambassade à la tête de laquelle était son chancelier, Mercurin Gattinara. François Ier s'était également soumis à cette sorte de juridiction du roi d'Angleterre (1), devant laquelle comparurent ses commissaires conduits par le chancelier Du Prat.

VII.

La conférence de Calais s'ouvrit le 4 août, présidée par l'astucieux cardinal Wolsey (2). Sous l'apparence d'une médiation scrupuleuse se cachait la plus insigne fourberie. Au moment même où Henri VIII se présentait en arbitre, il agissait déjà en ennemi. Il faisait lever des troupes en Angleterre pour le service de l'empereur. Médiateur simulé, Wolsey avait pour mission réelle et secrète d'établir une union étroite entre Henri VIII, Charles-Quint et Léon X. Il devait, après un certain temps d'inutiles tentatives pour rapprocher François Ier et Charles-Quint, se rendre de Calais à Bruges, sous le prétexte d'obtenir de l'empereur qu'il renonçât à des prétentions trop obstinément soutenues par ses plénipotentiaires, et en réalité afin de conclure avec lui l'alliance projetée. Sept jours avant l'ouverture de la conférence, sir Richard Pace lui écrivait, de la part d'Henri VIII (3), que le roi, selon son avis, était résolu à équiper six mille archers, pour qu'ils fussent prêts à entrer en campagne. Il ajoutait : « Lorsque tout aura été conclu avec l'empereur, la résolution étant prise d'envahir la France, le roi pense qu'il devra être pourvu par eux deux aux moyens de détruire la flotte du roi très chrétien. » Voulant joindre la surprise à la perfidie, Henri VIII demandait que ce coup fût frappé d'une manière inattendue, afin de l'être d'une façon certaine.

Tout se passa ainsi qu'on l'avait arrêté d'avance. Les commissaires français et les commissaires impériaux furent en complet dés-

(1) Dépêche d'Olivier de La Vernade à François Ier, du 6 juillet, *ibid.*, fol. 53. — Le cardinal d'York et le roi d'Angleterre voulaient « connoistre le tort de l'un ou de l'autre (prince) pour ayder et secourir à celluy qui seroit tenu prince d'honneur et de promesse. » Dépêche du 5 juillet, *ibid.*, fol. 50.

(2) François Ier écrivait avec la plus grande confiance à Wolsey : « Mon bon amy,... vous garderez mon honneur et ma rayson, et en ce et en toutes aultres choses me demeurerez bon et vray amy. » Lettre olographe, Musée britannique, Calig. D. VIII, 131. — Charles-Quint, qui parlait à Henri VIII dans sa lettre du 20 juillet « de mettre une briefve et finalle résolution en la conclusion d'entre nostre saint père, vous et moy, » Musée britannique, Galba, B. VIII, fol. 76, écrivait à Wolsey : « Monsieur le cardinal, mon bon amy, pour la vraye confidence que j'ay en vous, et affin de conclure les matières secrètes, je vous prie que, le plus tost que pourrez, veuillez venir à Calais. » Lettre olographe du 20 juillet, Musée britannique, Galba, B. VI, fol. 179.

(3) Lettre du 28 juillet, *State Papers*, I, 23, et lettre de Wolsey au roi, du 4 août, *ibid.*, p. 31.

accord dès le début des conférences. Ceux-ci présentaient comme des actes d'hostilité de la part du roi de France l'agression de Robert de La Marck, qu'il avait provoquée, et l'entreprise du seigneur de Lesparre, qu'il avait appuyée; ils réclamaient de plus, au nom de leur maître, la restitution du duché de Bourgogne et l'abolition de l'hommage féodal pour la Flandre. Ceux-là demandaient l'exécution du traité de Noyon, qui n'avait été observé dans aucune de ses clauses. Ils niaient que le roi très chrétien eût encouragé l'expédition de Robert de La Marck, et ils soutenaient que la Navarre avait été justement revendiquée les armes à la main par Henri d'Albret, que le roi catholique s'était engagé à satisfaire dans les huit premiers mois de son séjour en Espagne, et qu'il avait laissé plus de quatre ans sans lui accorder aucune satisfaction (1).

Ne pouvant concilier des prétentions si contraires, Wolsey proposa une suspension d'armes momentanée. Les plénipotentiaires de Charles-Quint la refusèrent, afin de ménager au cardinal l'occasion de s'aboucher directement avec l'empereur. Wolsey déclara en effet aux commissaires de François Ier qu'il avait besoin de voir l'empereur pour lui faire accepter ce que rejetaient ses ministres. Charles-Quint, très désireux de cette entrevue, pressait le fourbe cardinal d'accourir vers lui, parce qu'il avait hâte de se mettre à la tête de son armée. « Nous ferons plus en un jour, lui écrivait-il, vous et moi, que ne feroient mes ambassadeurs en un mois (2). » Il ne voulait pas laisser passer la saison d'agir, tandis qu'il avait la supériorité des forces et l'avantage des armes (3). La mort récente de Chièvres avait laissé à sa disposition la somme énorme de 800,000 ducats d'or (4), qui avaient été le fruit dangereux des exactions, et qui allaient servir d'utile aliment à la guerre. Dans son impatience belliqueuse, Charles-Quint se montrait surpris des retards du cardinal d'York, et il ajoutait : « Je croyois fermement, comme vous l'aviez promis, que, sous couleur de pourchasser la trève vers moi, vous viendriez incontinent pour conclure tous nos traités (5). »

(1) Sur la conférence de Calais : rapport adressé à l'archiduchesse Marguerite, mss. Béthune, vol. 8,478, de 147 feuilles; dépêches des commissaires de François, qui sont dans les volumes 8,491, 8,492, 8,500, des mss. Béthune, du août 1521 au 21 novembre; pièces insérées dans le t. II des *Négociations diplomatiques*, etc., publiées par M. Leglay, p. 483 à 588; lettres déposées au Mus. britan. Galba B. VI et VII, ou publiées dans le premier volume du *State Papers*.

(2) Lettre de Charles-Quint à Wolsey, de Bruges, le 7 août. Mus. brit. Galba, B. VII, fol. 95.

(3) Il lui disait : « Je vous monstreray mon armée par laquelle cognoistrez que je n'ay vouloir de dormir à l'ayde de Dieu et de mes bons amis. » *Ibid.*

(4) Lettre de Th. Spynelly à Wolsey, de juillet 1521. *State Papers*, t. VI, p. 79.

(5) Lettre du 9 août, dans laquelle il insiste encore davantage sur la nécessité de se voir pour mieux s'entendre. Mus. brit. Galba, B. VI, fol. 196.

Cédant aux instances de l'empereur, Wolsey partit le 12 août de Calais, et se rendit auprès de lui à Bruges. Là, réglant les conditions de l'alliance entre Charles-Quint et le roi d'Angleterre, il stipula même l'indemnité pécuniaire que Henri VIII recevrait du roi catholique en dédommagement des sommes annuelles que lui ferait perdre sa rupture avec François Ier. L'empereur aurait voulu que cette rupture fût immédiate, mais le roi d'Angleterre, naguère si pressé de se joindre à lui pour attaquer le roi de France, était alors disposé à différer sa déclaration de guerre. Avant de rien entreprendre pour recouvrer la Guienne et les provinces qui étaient autrefois de son héritage, il croyait avantageux d'attendre que les forces et les finances de François Ier se fussent épuisées dans sa lutte avec Charles-Quint (1). Seulement l'union la plus étroite fut conclue entre les deux princes, et l'on convint que l'empereur épouserait la fille de Henri VIII, qui commencerait les hostilités contre François Ier aussitôt après que Charles-Quint, retournant en Espagne, l'aurait visité en Angleterre (2).

De retour à Calais, Wolsey reprit les négociations menteuses qui semblaient l'avoir conduit à Bruges. Il annonça aux ambassadeurs de François Ier qu'il n'avait rien obtenu de l'empereur, à la cour duquel on l'accusait « d'être tout Français (3). » Il dit qu'on lui reprochait « de conduire seul les affaires du roi son maître, et de lui faire abandonner ses droits à la couronne de France. » Il ajouta qu'à cette cour on ne voulait plus entendre parler du traité de Noyon, et il prétendit avoir déclaré à l'empereur que le roi d'Angleterre ne souffrirait jamais qu'il envahît le duché de Milan. Afin de mieux les tromper, il parlait fort mal de Léon X, qui, après avoir trahi secrètement François Ier, venait de l'attaquer ouvertement dans la Lombardie, de concert avec l'empereur. « Le pape voudrait, disait-il, qu'on chassât tous les étrangers de l'Italie, et que, par les mains des uns, on pût jeter les autres dehors. » Déclarant alors que le désaccord entre les deux monarques était trop grand pour rendre la paix possible, il soutint qu'il fallait se réduire à une simple trève.

Cette trève, proposée par le cardinal d'York, aurait permis à l'empereur, au pape, au roi d'Angleterre, de mieux préparer encore leurs moyens d'attaque contre François Ier, soit en Italie, soit en France. Avec sa fourberie effrontée, le cardinal d'York la présentait

(1) Cette politique est très curieusement exposée dans une longue lettre de Wolsey à Henri VIII, imprimée dans le t. Ier des *State Papers*, p. 89 et 90.

(2) Lettres de Wolsey à Henri VIII du 19 août. (*Stat. Pap.* I, 38.) — De Pace à Wolsey du 24 août. (*Ibid.*, p. 40.) — Du 15 sep. *Ibid.*, p. 54.

(3) Dépêche du chancelier Du Prat et de Selve à François Ier. Mss. Béthune, vol. 8,492, fol. 76 et suivans.

à Du Prat comme un acheminement infaillible à un accord définitif. « Je me soumets, disait-il au chancelier de France, à avoir la tête tranchée, si dans un demi-an je ne mène pas le roi catholique à la paix (1). » Après de nouveaux et longs pourparlers, dans lesquels chacune des parties garda sa position sans céder d'un pas, insista sur ses griefs sans en abandonner aucun, Wolsey déclara que la question de savoir lequel des deux princes avait le premier rompu les traités était si douteuse, que jamais le roi d'Angleterre ne pourrait décider à qui il devait accorder son assistance (2). Il se contenta de poursuivre la trève militaire que semblaient réclamer dans ce moment les affaires en péril de l'empereur.

François Ier avait enfin assemblé une puissante armée sur la frontière du nord. Il avait marché au secours de Mézières, que le chevalier Bayard défendait depuis plus d'un mois avec une habileté opiniâtre et une valeur ingénieuse contre le comte de Nassau et Franz de Sickingen. A son approche, les généraux de l'empereur, qu'avait divisés le peu de succès de leur entreprise, abandonnèrent le siége et battirent en retraite (3). Afin d'empêcher l'armée française de secourir Tournai, ils se dirigèrent du côté de l'ouest vers Valenciennes, où Charles-Quint, parti de Bruges après s'être entendu avec Wolsey, devait se mettre à leur tête. François Ier, ayant dégagé Mézières et repris Mouzon, les suivit dans cette direction. Il s'empara sur sa route de Bapaume et de Landrecies, qu'il fit raser, et il fut bientôt dans le voisinage de son ennemi. Ses troupes nombreuses, animées, confiantes, étaient fortes de vingt-six mille hommes de pied, de quinze cents hommes d'armes, formant plus de huit mille chevaux, et elles avaient douze pièces d'artillerie. Postées au-dessous de Happre, entre Cambrai et Valenciennes, elles étaient séparées par l'Escaut des troupes de l'empereur, qui leur étaient inférieures. François Ier était un vaillant soldat, mais il était un général incertain; il savait bien mieux se battre que commander. Hors d'état de décider et de conduire les opérations militaires, il ne choisissait même pas habilement ceux qui devaient les diriger pour lui. Il avait remis le commandement de l'avant-garde à son beau-frère, le duc d'Alençon, en plaçant à ses côtés le maréchal de Châtillon, qui était un guide trop circonspect pour un prince aussi irrésolu. Ce commandement appartenait de droit au connétable de Bourbon, que

(1) Du Prat à François Ier, mss. Béthune. — Wolsey écrivait en même temps à Henri VIII, en parlant des commissaires français : « Ils n'ont aucun soupçon des choses conclues avec l'empereur. » 4 sept. Mus. brit. Galba, B. VII, p. 51.

(2) Du Prat à François Ier, 7 sept., mss. Béthune, 8,492, fol. 56, § 99.

(3) *Histoire du chevalier Bayard*, t. XVI, p. 111 à 118. — Du Bellay, t. XVII, p. 313 à 318.

François Ier retint auprès de lui, au corps de bataille. Il le tenait depuis cinq ans dans une défiante disgrâce, et il ne craignit pas de faire alors à ce puissant et orgueilleux seigneur l'impardonnable affront de donner à un autre les fonctions de la grande charge dont il ne lui laissait que le titre. L'arrière-garde fut mise sous les ordres du duc de Vendôme.

Le moment était décisif. François Ier pouvait frapper un grand coup et faire éprouver à l'empereur sous Valenciennes le sort que trois ans et demi plus tard il éprouva lui-même sous Pavie. Il franchit l'Escaut sur un pont jeté au-dessous de Bouchain pour aller le combattre. Charles-Quint envoya, sous le comte de Nassau, douze mille lansquenets et quatre mille chevaux, afin d'empêcher le passage de cette rivière, qui le couvrait contre son ennemi; mais ils arrivèrent trop tard. L'Escaut avait été déjà traversé par l'armée française, qui s'était mise en bataille. Les troupes impériales, n'ayant pas été assez diligentes pour s'opposer à son mouvement, n'étaient pas assez fortes pour résister à son attaque. La victoire était certaine, si la bataille était livrée. Le connétable de Bourbon, qui avait pris une si valeureuse part aux grandes journées de la Gierra-d'Adda et de Marignan, oublia l'offense qu'il venait de recevoir et qu'il avait encore plus ressentie que montrée. Voyant d'un coup d'œil les avantages d'une semblable position et cédant à son instinct guerrier, il proposa de fondre sur les impériaux (1). C'était aussi le sentiment de deux capitaines fort expérimentés, le maréchal de La Palisse et le sire de La Trémouille; mais François Ier aima mieux suivre les timides conseils du maréchal de Châtillon. Il se contenta de faire fuir ceux qu'il aurait pu détruire (2). L'armée de Charles-Quint, qui aurait été infailliblement écrasée (3), opéra, sans être inquiétée, sa retraite sur Valenciennes, d'où Charles-Quint lui-même retourna précipitamment à Bruxelles.

François Ier avait laissé échapper une occasion qu'il ne retrouva plus. Malgré cette faute, sa campagne vers le nord restait marquée d'incontestables avantages. Il avait fait lever le siége de Mézières, il avait repris Mouzon, il s'était emparé de Bapaume et de Landrecies, il avait contraint l'armée impériale à se retirer devant lui, et il se rendit maître de Bouchain et de Hesdin, sans toutefois que les

(1) Belcarius, *Commentarii rerum Gallicarum,* lib. XVI, fol. 488, in-fol., Lugduni, 1624.

(2) *Ibid.*, Du Bellay, p. 319 à 328. — *Pontus Heuterus, rerum Austriacarum libri XV,* lib. VIII, ch. 12.

(3) « L'empereur, de ce jour-là, dit Du Bellay, eust perdu honneur et chevance... Dieu nous avoit baillé nos ennemis entre les mains, que nous ne voulûmes accepter; chose qui depuis nous cousta cher. » p. 327.

pluies et la mauvaise saison lui permissent de débloquer Tournai, qui tomba peu de temps après au pouvoir de ses ennemis. Il n'avait pas eu moins de succès sur la frontière d'Espagne. L'amiral Bonnivet était entré dans Saint-Jean-de-Luz, et il avait occupé toute la partie de la Navarre située sur le revers septentrional des Pyrénées; se jetant ensuite en Biscaye, il s'y était emparé de la forte place de Fontarabie (1).

VIII.

Si la guerre avait été assez heureuse pour François Ier du côté des Pays-Bas et de l'Espagne, il n'en avait pas été de même en Italie. La domination française y avait été compromise par le maréchal de Foix, qui commandait dans la Lombardie milanaise en l'absence de Lautrec, et par Lautrec, lorsqu'il était allé en reprendre le périlleux gouvernement. Ce beau duché (2), qui fut trop longtemps l'objet de l'ambition mal dirigée des rois de France, dont il occupa les armes, dont il épuisa les finances et qu'il détourna du véritable agrandissement de leur pays, inachevé vers le nord, Louis XII en avait été dépouillé, après douze ans de possession, par l'effort commun des Italiens, des Suisses et des Espagnols, qui l'avaient rendu à la maison ducale des Sforza, et François Ier y était rentré de vive force à la suite de la grande victoire de Marignan.

Le joug étranger pesait à ces populations naturellement inconstantes et si fréquemment rebelles. François Ier sembla comprendre d'abord qu'il ne fallait pas le leur faire sentir pour le leur faire supporter. Il imita la douceur généreuse de Louis XII. Ce prince, auquel la bonté avait souvent tenu lieu d'habileté, au moment où il avait conquis et organisé le duché de Milan en 1499, ne s'y était complétement réservé que le pouvoir militaire, moyen de le garder et de le défendre. Ce pouvoir même, il l'avait délégué au chef italien du parti guelfe, au maréchal J.-J. Trivulzi, qu'il avait nommé son lieutenant en Lombardie. Il avait constitué un sénat investi des plus hautes attributions (3). Il avait de plus conservé aux villes du

(1) Du Bellay, p. 320 à 323. — Sayas, c. XLV, p. 321 à 328.

(2) Il rendait au duc Maximilien Sforza 499,660 écus d'or, qui, à 11 francs de poids métallique, et multipliés par au moins cinq fois, à cause de la valeur relative de l'argent dans les premières années du XVIe siècle, feraient aujourd'hui près de 30 millions de notre monnaie. Voyez Verri, *Storia di Milano*, t. II, p. 146, — d'après un registre manuscrit contenant les dépenses et les revenus de Maximilien Sforza.

(3) Composé de deux évêques, de quatre hommes de guerre et de huit docteurs en droit, tous Lombards à l'exception de deux d'entre eux qui étaient Français aussi bien que le chancelier garde du sceau ducal, auquel en appartenait la présidence. Grand

duché leur libre administration locale. La principale d'entre elles, Milan, choisissait par des élections savamment compliquées le *conseil de la cité,* qui nommait à son tour les magistrats chargés d'y exercer l'autorité et d'y rendre la justice.

François Ier n'avait point altéré, au début de son règne, cette forme rassurante d'administration. Comme Louis XII, il s'était appuyé sur le parti guelfe, dont le chef avait si vaillamment combattu auprès de lui dans les deux journées de Marignan, sans opprimer les gibelins compromis, qu'il avait au contraire rappelés de leur exil et remis dans leurs biens. Avec cette sage modération, et par le choix heureux du connétable de Bourbon, qu'il en avait nommé gouverneur, il avait pu conserver en 1516 contre l'empereur Maximilien le Milanais, reconquis en 1515 sur les Suisses. Après la double épreuve d'une occupation victorieuse et d'une agression repoussée, François Ier serait resté maître de la Lombardie, s'il y avait laissé le connétable de Bourbon; mais il l'en retira fort imprudemment pour mettre à sa place Odet de Foix, seigneur de Lautrec, frère de la comtesse de Châteaubriant, sa maîtresse. Tout changea sous l'administration du nouveau gouverneur. Soutenu par la favorite, qui avait le plus grand pouvoir sur François Ier, l'avide et impérieux Lautrec accabla le Milanais de ses exactions et de son oppressive autorité. Il y augmenta les taxes, y suspendit l'action trop indépendante du sénat et y remplaça le conseil élu de la cité par une assemblée dont il réduisit le nombre et dont il nomma les membres (1). Il persécuta les gibelins, sans garder de ménagemens pour les guelfes. Le chef puissant de ce dernier parti, le maréchal J.-J. Trivulzi, qui, plus qu'un autre, avait établi et maintenu la domination française dans le Milanais, fut dénoncé à François Ier comme un mécontent sur le point de devenir un rebelle (2). Ce grand serviteur de la France sous trois de ses rois, cet habile capitaine qui avait combattu pour eux dans un si grand nombre de batailles, malade et âgé de soixante-dix-sept ans, passa les Alpes afin de se justifier auprès de François Ier sans y parvenir. Le crédule et ingrat monarque rejeta

conseil d'administration et de justice, ce sénat, dont les membres étaient investis à perpétuité de leurs charges et ne pouvaient en être privés que par le jugement du corps tout entier, avait la sanction des ordonnances du roi, qu'il confirmait ou rejetait à son gré, vérifiait les grâces et les dons, autorisait les priviléges, accordait les dispenses, prononçait les sentences, examinait les mesures de gouvernement, qui ne s'exécutaient pas sans son adhésion. Édit perpétuel de Louis XII, du 11 novembre 1499, dans Verri, t. II, p. 103, 104.

(1) Verri, t. II, p. 170-171-191.

(2) *Dell' Istoria intorno alle militari imprese et alla vita di Gian-Jacopo Trivulzio detto il magno, del cavaliere Carlo de Rosmini.* Milano, 2 vol. in-4°, 1815, t. Ier, p. 529-530. — Verri, p. 174-175.

avec hauteur les supplications du glorieux vieillard (1), qui, blessé de cet affront et indigné de cette injustice, succomba peu de temps après, en laissant François Ier privé de son habileté. Elle lui avait été naguère utile et lui serait bientôt devenue nécessaire.

Déjà la possession de la Lombardie passait pour être ébranlée. Un jeu de mots très significatif se répétait à la cour même de France. Rappelant la splendide habitation de Meillan, construite en Bourbonnais par Chaumont d'Amboise avec l'argent tiré du Milanais, dont il avait été gouverneur, et prévoyant les inévitables effets de la faveur que Catherine de Foix assurait à Lautrec, on y disait : « Milan a fait Meillan, et Châteaubriant défera Milan (2). » Tout le monde le croyait, excepté François Ier, qui tenait avec passion à conserver cette conquête, et qui laissait faire à Lautrec tout ce qu'il fallait pour la perdre. Pendant cinq années en effet, le cupide et dur Lautrec, par les charges qu'il imposa au peuple, par les violences dont il poursuivit les grandes familles, rendit le mécontentement général (3). Beaucoup s'expatrièrent, et tous aspirèrent au retour des Sforza. Au dedans, les opprimés étaient prêts à les recevoir; du dehors, les fugitifs travaillaient à les rétablir. Ceux-ci s'entendirent d'abord avec Léon X, qui était encore l'allié de François Ier, et avec Charles-Quint, qui venait de se déclarer son ennemi, pour faire rentrer François Sforza dans Milan et Jérôme Adorno dans Gênes (4).

Par suite de l'accord établi entre le pape, l'empereur, les expatriés lombards et génois, une double entreprise fut ourdie contre la domination française dans la vallée du Pô et sur le revers de l'Apennin (5). Des navires napolitains et pontificaux, portant deux mille Espagnols et montés par Jérôme Adorno, firent voile vers Gênes,

(1) Voyez, dans les *Lettere di Principi*, tout ce que raconte à ce sujet le cardinal de Bibiena dans ses dépêches à la cour de Rome.

(2) Le cardinal de Bibiena, dans sa lettre du 26 novembre 1518 écrite de Paris au cardinal Jules de Médicis, dit : « Disse che, se Milano haveva fatto Moian (Meillan), forse Ciateau Brian disfaria Milan; volendo inferire che Lotrec haveva favore per conto della sorella... la detta sorella di Lotrec è madama di Ciateau Brian. » *Lettere di Principi*, t. Ier, p. 52, v°. — « La sorella madama di Chateaubriand bella e accorta, molto amata dal re gli procura favore. » Cod. DCCCLXXVII, ch. VII à la Marciana, cité par S. Romanin, p. 325 du Ve vol. de sa *Storia documentata di Venezia*, in-8°. Venezia, 1857.

(3) Verri, t. II, p. 177, sqq.

(4) Guicciardini, lib. XIV.

(5) Guichardin, qui était gouverneur des villes récemment annexées à l'état pontifical, et qui a connu tous les secrets de la politique de Léon X, a raconté avec détail tous les événemens de cette guerre dans laquelle il a été acteur ou dont il a été témoin. Il dit : « Fatta adunque ma occultatissimamente la confederazione tra il pontifice e Cesare contro al re di Francia, fu consiglio comune procedere innanzi che manifestamente si movessero le armi... per mezzo dei fuorusciti contro al ducato di Milano, e contro a Genova. » Guicciardini, lib. XIV. — Du Bellay, t. XVII, p. 333.

avec l'espérance d'en enlever la seigneurie à François Ier et d'y restaurer la république. Girolamo Morone, conseiller de Francesco Sforza, ayant reçu du pape, par les mains de Guicciardini (1), alors gouverneur de Reggio et de Modène, une somme de ducats pour lever trois mille hommes de pied, concerta avec les fugitifs de Parme, de Plaisance, de Milan, une attaque soudaine sur ces diverses villes, tandis que deux chefs du parti gibelin, Manfredo Pallavicino et Capo di Brenzi, à la tête d'une troupe d'Allemands, pénétreraient dans Como, du côté du lac. Le plan était bien combiné, mais il échoua. Gênes ne put être surprise; Como resta fermée à ceux qui tentèrent de s'en emparer, et Lescun, averti des armemens des expatriés lombards dans Reggio, où ils s'étaient réunis, s'avança contre eux pour les disperser ou les saisir. Ne se contentant point de protéger la frontière lombarde, il se porta sur les terres de l'église, et parut en armes jusqu'aux portes de Reggio (2). Cette imprudence ne servit en rien François Ier et lui nuisit beaucoup. Lescun ne surprit point les fugitifs, et il donna un redoutable ennemi de plus au roi son maître.

Léon X n'attendait qu'un prétexte pour se déclarer : il le trouva dans la violation armée du territoire pontifical, dont il se montra courroucé au dernier point. Il conclut ouvertement avec Charles-Quint l'accord secrètement préparé depuis quelques mois. Il donna à l'empereur l'investiture jusque-là retardée du royaume de Naples, et le 29 juin, jour de la fête de saint Pierre, l'empereur lui fit présenter la haquenée blanche qui était offerte aux souverains pontifes en signe d'hommage féodal; il lui fit remettre en même temps le tribut ordinaire augmenté de 7,000 ducats d'or. Il fut convenu que les forces réunies du pape, des Florentins, sur lesquels serait affermie la domination des Médicis, et celles de l'empereur attaqueraient les Français dans la Lombardie, les en expulseraient, rendraient Parme et Plaisance au saint-siége, et replaceraient sur le trône ducal un prince de la famille des Sforza. Aux Suisses que François Ier avait envoyés à Léon X pour la conquête de Naples, le pape voulut en réunir d'autres que leva dans les cantons le nonce apostolique Ennio Filonardo, évêque de Veruli, secondé par l'infatigable ennemi de la France, le cardinal de Sion.

Les troupes pontificales et impériales entrèrent aussitôt en campagne, sous la conduite de Prospero Colonna, général fort expérimenté, qui manœuvrait avec une rare prudence, et au besoin savait agir avec une promptitude hardie. Elles étaient fortes de vingt-deux

(1) Guicc., *ibid.*
(2) Guicc., *ibid.* — Du Bellay, p. 334 à 348.

mille hommes de pied, de douze cents hommes d'armes, et de quatre cents chevau-légers. A leur tête se trouvaient des capitaines espagnols et italiens résolus et habiles, tels que le marquis de Pescara, Antonio de Leiva, le marquis de Mantoue et Jean de Médicis. Elles marchèrent vers la Lombardie, et allèrent mettre le siége devant Parme. Lautrec avait envoyé dans cette place avancée le maréchal de Foix, son frère, qui s'y était enfermé avec six mille hommes de pied italiens et quatre cents lances, formant environ deux mille hommes de cavalerie.

La ville est traversée par la rivière dont elle porte le nom, et qui la coupe inégalement en deux parties. Après plusieurs semaines de siége, les confédérés pénétrèrent dans la partie située sur la rive droite, et la mirent au pillage. Ils attaquèrent ensuite la partie assise sur la rive gauche, qui avait une étendue plus grande, et dans laquelle Lescun s'était plus fortement retranché, mais ils ne purent s'en rendre maîtres. Lescun la défendit vaillamment. Parti bientôt de Milan pour le dégager, Lautrec s'avança vers Parme à la tête de sept mille Suisses, de quatre mille aventuriers français, de cinq cents lances, ainsi que de quatre mille fantassins de Venise et de quatre cents hommes d'armes de cette république alliée, conduits par le général Théodore Trivulzi et le provéditeur André Gritti. Son approche inquiéta les confédérés, qu'une mutinerie des troupes allemandes exigeant leur solde avait affaiblis, et que le peu de succès de leur attaque avait découragés. Divisés et abattus, ils se décidèrent à lever le siége. S'éloignant de Parme avec précipitation, ils remontèrent vers le Pô afin de recevoir les Suisses que le pape faisait lever dans les cantons, et qui devaient descendre en Italie par le Bergamasque. Si Lautrec s'était jeté sur eux pendant leur retraite un peu confuse, il les aurait mis facilement en déroute et aurait sauvé le duché de Milan; mais, violent sans être hardi, courageux et non résolu, il hésita à les attaquer, et les accompagna plutôt qu'il ne les poursuivit. Il lui importait par-dessus tout d'empêcher leur jonction avec les Suisses alors en marche pour les renforcer. En les devançant à Casal-Maggiore, il leur aurait fermé le passage du Pô, qu'ils traversèrent sans être inquiétés. Lorsqu'ils furent parvenus sur la rive gauche de ce fleuve, et qu'ils remontèrent l'Oglio pour aller au-devant des renforts qu'ils attendaient, Lautrec, qui les suivait toujours, se trouva encore mieux en position de les attaquer et de les battre. Les confédérés étaient postés à Rebecca, et lui, se portant à Pontevico, d'où il dominait leur camp, les avait sous son canon et pouvait les accabler. Il en eut cette fois le dessein; mais, au lieu de l'exécuter sans leur laisser le temps de s'apercevoir du péril où ils s'étaient mis, il différa l'attaque jus-

qu'au lendemain, et les confédérés décampèrent pendant la nuit.

Lautrec avait perdu trois occasions de les vaincre : à la levée du siége de Parme, au passage du Pô, à la rencontre de Rebecca. Ne les ayant ni entamés ni devancés, il ne put s'opposer à leur réunion avec les Suisses. Ceux-ci, descendus des Alpes du côté de Chiavenna, se trouvèrent vers la fin d'octobre sur le Haut-Oglio, et joignirent les confédérés à Gambera. Lorsque l'armée de l'empereur et du pape eut reçu ce puissant renfort, elle revint sur ses pas et marcha contre Lautrec, réduit maintenant à la défensive. Faute d'argent et aussi d'habileté, Lautrec ne parvint pas à retenir sous le drapeau les Suisses qu'il n'avait pas su mener au combat, bien qu'ils l'eussent demandé à plusieurs reprises, notamment à Rebecca. Beaucoup d'entre eux, mécontens et indisciplinés, reprirent la route de leurs montagnes. Tandis qu'une partie des Suisses enrôlés au service de François Ier abandonnait Lautrec, ceux qui s'étaient engagés au service du pape uniquement pour défendre les possessions du saint-siége furent entraînés par le cardinal de Sion et par leurs chefs à pénétrer sur les possessions françaises, malgré le traité récemment conclu à Fribourg et malgré la défense expresse des cantons.

Lautrec, trop timide comme capitaine après avoir été trop emporté comme politique, se trouvant ainsi affaibli, crut pouvoir néanmoins se maintenir dans le Milanais, dont il garderait les principales villes. Il se retira derrière l'Adda. Outre Pavie, Milan, Como, Alexandrie, il avait sur le cours de l'Adda et du Pô une ligne de places fortes, telles que Lodi, Pizzighitone et Crémone; mais il ne tint pas mieux dans les villes qu'en rase campagne. Posté à Cassano, non loin des confédérés, il laissa Prospero Colonna, que les lenteurs et l'inhabileté de son adversaire avaient enhardi, franchir l'Adda à Vaury, sans troubler, comme il l'aurait pu, ce périlleux passage, hasardé presque sous ses yeux. Lorsque l'armée pontifico-impériale fut sur la rive droite de l'Adda, Lautrec se vit tourné, et fut exposé de plus à ce que l'ennemi marchât, sans rencontrer d'obstacle, vers Milan et y entrât. Quittant en toute hâte Cassano, il remonta du côté de cette capitale du duché pour la couvrir et la défendre; mais les revers devaient se presser, comme s'étaient accumulées les fautes dont ils étaient la suite et le châtiment.

A peine arrivé à Milan, Lautrec, déjà compromis par ses échecs militaires, se rendit encore plus odieux par de nouvelles violences politiques. Le vieux Cristofano Pallavicino, chef d'une des plus grandes maisons de la Lombardie, soupçonné de s'entendre avec les fugitifs milanais, avait été arraché de son château de Bussetto par Lescun avant même l'ouverture de la guerre, et jeté en prison. Son neveu Manfredo Pallavicino avait été déjà écartelé après la malheureuse tentative sur Como, et Lautrec avait fait clouer ses mem-

bres aux portes de Milan. Il fit alors décapiter sur la place du château (1) le vieillard que son nom seul rendait suspect, et que sa détention comme son âge auraient empêché d'être redoutable. Il crut sans doute contenir ainsi Milan dans la soumission par la terreur; mais, au lieu de l'épouvanter, il l'indigna. Suivi de près par les troupes de la ligue, il distribua ses soldats découragés dans une ville lasse de sa domination et prête à la révolte (2). Les confédérés s'avancèrent en effet vers Milan, secrètement avertis qu'à leur approche les habitans prendraient les armes pour les y introduire. Le 19 novembre au soir, ils parurent devant les faubourgs. Toute la journée avait été pluvieuse. Les chemins détrempés étaient couverts d'une boue épaisse, et les champs étaient remplis de flaques d'eau que les fantassins avaient dû traverser à gué. Il fallait qu'ils se logeassent dans les faubourgs, et pour s'y loger qu'ils s'en rendissent maîtres. L'entreprenant Pescara les aborda le premier à la tête des arquebusiers espagnols. Dans son attaque impétueuse il repoussa ceux qui les gardaient jusqu'à la Porte-Romaine, tandis que Prospero Colonna avec les lansquenets, le cardinal de Sion avec les Suisses, y pénétrant d'un autre côté, arrivèrent, sans rencontrer beaucoup de résistance, en face de la porte du Tessin. Les Français et les Vénitiens s'apprêtaient à défendre l'enceinte de la ville, contre laquelle les confédérés allaient tourner leurs canons; mais ils n'en eurent ni le temps, ni le moyen, ni le courage. Les Milanais, se soulevant aux cris de vive l'empire! vive l'église! vive le duc Francesco Sforza! jetèrent le trouble parmi les Français et les Vénitiens, qui s'enfuirent, et ils poussèrent à assaillir la ville les Espagnols, les lansquenets et les Suisses, qui ne songeaient d'abord qu'à s'établir dans les faubourgs. Par des voûtes souterraines qui conduisaient les eaux de l'intérieur dans les fossés des remparts et par les portes qui leur furent ouvertes, les soldats de Pescara et de Prospero Colonna se précipitèrent dans Milan, qu'ils gagnèrent presque sans effort (3). Les Français perdirent en une seule nuit cette capitale importante et ambitionnée du duché que la

(1) Guicc., lib. XIV, et *Cronaca Grumello,* mss. Belgiojoso, citée dans Verri, t. II, p. 184.

(2) Sur toute cette guerre, Guicc., lib. XIV; Martin Du Bellay, p. 345 à 361; P. Giovio, *Vita Leonis X, Vita Pescaræ;* Galeatii Capellæ, *De Bello Mediolanensi seu de rebus in Italia gestis pro restitutione Francisci Sfortiæ II,* Mediolanensium ducis ab anno MDXXI ad MDXXX, lib. XIII; dans le t. II de Joannis Georgii Grævii, *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ,* Lugduni-Batavorum, 1704; Belcarius, lib. XVI.

(3) Littera illustrissimi marchionis Mantuæ ad illustrissimam marchionissam Mantuæ die 21 nov. 1521, et lettre du 19 au soir et du 20 au matin écrite par le cardinal Jules de Médicis; — l'une et l'autre dans les chroniques de Sanuto, Archives impériales de Vienne, et imprimées dans l'appendice du sixième volume de l'*Histoire d'Allemagne pendant la Réformation* de L. Ranke, p. 57, 58, 59.

tyrannie de leur chef avait soulevée, et que son imprévoyance ne sut pas défendre.

Lautrec, après avoir laissé garnison dans la citadelle, évacua la ville. Il battit en retraite vers Como, qu'il perdit bientôt également, et, avec les débris de son armée, il se réfugia sur les terres des Vénitiens. Sauf le château de Milan, bien approvisionné et difficile à prendre, sauf aussi les places fortes d'Alexandrie, de Novare, de Domodossolla, d'Arona dans la Haute-Lombardie, de Pizzighitone et de Crémone sur l'Adda, le Milanais tout entier fut enlevé à François Ier après une assez longue et non moins inhabile possession. Lodi, Pavie, Parme, Plaisance, suivirent l'exemple de Milan et se rendirent aux confédérés.

IX.

Cet événement si désastreux pour les armes comme pour la domination de François Ier en Italie était survenu le 19 novembre. Avant que la nouvelle en fût arrivée à Calais, les conférences poursuivies jusque-là dans cette ville s'étaient terminées aussi à l'avantage de Charles-Quint. Pendant longtemps Wolsey avait proposé une trève inacceptable. Son opiniâtre partialité voulait la rendre très favorable à l'empereur, qu'elle aurait dégagé des périls auxquels il avait été un moment exposé, et tout à fait désavantageuse au roi de France, qu'elle aurait arrêté dans ses succès en l'obligeant de plus à restituer tout ce qu'il avait pris. François Ier l'avait nettement refusée. Il soumettait la suspension d'armes à des conditions qui devaient le laisser ou le rendre tranquille possesseur de la Lombardie (1), et que l'empereur rejetait à son tour (2). Aussi le 18 novembre, la veille même de l'entrée des confédérés dans Milan, François Ier disait-il aux ambassadeurs d'Angleterre avec une fière résolution que ne secondait déjà plus la fortune : « L'empereur n'a mis tant de délais à la trève que parce qu'il espérait enlever Tournai, s'emparer de la Bourgogne, et de là s'allier aux Suisses. Puisque je suis l'ennemi de l'empereur, je veux être son ennemi le plus terrible (3). » Quatre jours après, le 22 novembre, la conférence de Calais prenait fin. Le surlendemain, la médiation trompeuse d'Henri VIII faisait place à une ligue offensive contre la France.

(1) Dépêches de Fitzwilliam du 21 octobre, du comte de Worcester et de l'évêque d'Ely du 27 octobre, dans Bréquigny, vol. 88.

(2) Lettres de Charles-Quint à Wolsey écrites d'Audenarde le 14 et le 16 novembre 1521. Musée britannique, Galba, B. VII, fol. 143, et B. IV, fol. 144.

(3) Lettre du comte de Worcester et de l'évêque d'Ely à Wolsey du 18 novembre 1521, dans Bréquigny, vol. 88.

Cette ligue, véritable but de la mission de Wolsey, fut conclue entre le pape, l'empereur et le roi d'Angleterre. Dès longtemps Girolamo Ghinuccio, évêque d'Ascoli, avait reçu de Léon X les pouvoirs nécessaires pour la signer en son nom. Charles-Quint en avait donné de semblables à son chancelier Gattinara et à ses autres représentans à Calais. Par le traité du 24 novembre, il fut convenu que l'empereur se rendrait en Espagne au printemps prochain, afin d'y pacifier entièrement ses sujets et de s'y pourvoir d'argent; qu'escorté à travers le canal par une flotte anglaise unie à la flotte espagnole, il aborderait soit à Douvres, soit à Sandwich, où le roi d'Angleterre irait le recevoir et d'où il le reconduirait ensuite à Falmouth; que les trois confédérés attaqueraient de concert et à fond le roi de France au mois de mars 1523, le pape en Italie avec une armée considérable, l'empereur en franchissant les Pyrénées avec dix mille chevaux et trente mille fantassins, le roi d'Angleterre en descendant sur les côtes de Picardie avec une armée non moins nombreuse que renforceraient les troupes des Pays-Bas. Henri VIII devait se déclarer contre François Ier un mois après le passage de Charles-Quint en Angleterre, et tous les deux mettre sur pied des forces capables de résister à leur ennemi en attendant l'époque fixée pour la grande invasion de son territoire. Ils prenaient l'un et l'autre sous leur protection : dans Florence la famille des Médicis, dans Rome le pape Léon X, qui, de son côté, frapperait des censures ecclésiastiques le roi de France, mettrait ses états en interdit, chargerait l'empereur et le roi d'Angleterre de le poursuivre comme un ennemi de l'église, dont chacun d'eux deviendrait ainsi le bras séculier. Le souverain pontife accorderait en outre les dispenses nécessaires pour autoriser entre l'empereur et la princesse Marie d'Angleterre un mariage que la parenté prohibait, mais que le bien de la chrétienté rendait désirable (1).

Telles étaient les menaçantes stipulations signées secrètement à Calais. Si elles avaient été exécutées au moment convenu et avec les forces déterminées, François Ier aurait couru les plus grands dangers au cœur même de son royaume; mais l'un des trois souverains, au nom desquels elles avaient été conclues, mourut bien avant qu'elles pussent être accomplies. Léon X n'eut pas même le temps d'apprendre la formation de cette ligue, objet de son ardente poursuite. Ce pape, entreprenant avec des dehors de faiblesse, hardi

(1) Le texte du traité en quinze articles est dans les archives de Lille, où sont aussi les pouvoirs antérieurement donnés pour le conclure aux ambassadeurs de Léon X, de Charles-Quint et d'Henri VIII. — Le Glay, *Négociations diplomatiques*, etc., vol. II, p. 585, not. 3. — L'extrait de ces articles est donné dans Herbert, *the Life and raigne of king Henry the Eighth*, in-4°, London 1649, p. 117, 118 et 119.

avec des apparences d'irrésolution, venait de faire triompher Charles-Quint de François Ier en Italie, non pour l'y rendre plus puissant en l'y rendant victorieux, mais afin de remettre le saint-siége en possession de Parme et de Plaisance, de se ménager l'acquisition prochaine de Ferrare, et de replacer un Sforza sur le trône ducal de Milan. C'était lui surtout qui avait tenu les confédérés sous le drapeau en pourvoyant à leur solde avec l'argent de l'église et des Florentins; c'était lui qui avait obtenu des cantons helvétiques les troupes à l'aide desquelles l'offensive avait été reprise et le Milanais conquis. Il était bien plus occupé des affaires temporelles de l'Italie que des intérêts religieux en Allemagne, et l'agrandissement territorial du saint-siége lui était encore plus cher que l'intégrité de la foi. Au début de cette guerre, il avait dit au cardinal Jules de Médicis, qui le dissuadait de s'y engager : « Mon principal désir est de recouvrer Parme et Plaisance, et je mourrai volontiers après avoir redonné ces deux villes au saint-siége (1). » Il ne mourut pas sans y être parvenu, et l'on peut dire que la vive satisfaction qu'il en éprouva ne fut pas étrangère à sa fin.

Léon X était à la Malliana, à quelques lieues de Rome, quand il apprit, le 24 novembre, l'entrée des troupes espagnoles et pontificales dans Milan. Cette agréable *villa* était son séjour favori. Il y finissait l'automne, après avoir chassé au faucon près de Viterbe, ou s'être livré au plaisir de la pêche sur les bords du lac de Bolsène. Il se mettait à table et disait le *Benedicite* au moment où arriva le messager que le cardinal Jules de Médicis avait dépêché pour lui annoncer cet avantage décisif. Transporté de joie, Léon X lui dit : « C'est une bonne nouvelle que vous avez apportée (2). » Les Suisses de sa garde célébrèrent le succès des armes pontificales par d'assourdissantes décharges d'arquebuses. Après avoir assisté à toutes les démonstrations d'allégresse qu'on fit autour de lui, le pape, agité des plus enivrantes émotions, rempli des pensées les plus ambitieuses, se promena jusqu'à une heure avancée de la nuit dans sa chambre. Les fenêtres en étaient ouvertes et y laissaient pénétrer l'air humide et froid de la fin de l'automne, dont Léon X respira les dangereuses émanations. Il sentit du malaise pendant la nuit, et la fièvre le saisit. Le lendemain il retourna à Rome. Il de-

(1) « Quando deliberò di pigliare la guerra contro ai Franzesi, aveva detto al cardinale dei Medici, che ne lo dissuadeva, muoverlo principalmente il desiderio di ricuperare alla chiesa quelle due città, la quale grazia quando conseguisse non gli sarebbe molesta la morte. » Guicciardini, lib. XIV.

(2) *Lettera di Roma alli signori Bolognesi a di* 3 *debre* 1522 *scritta per Bartholomeo Argilli*, dans le 32e volume de Sanuto, citée dans Ranke, *Hist. de la Papauté pendant les seizième et dix-septième siècles*, t. Ier, p. 129.

vait y réunir le consistoire des cardinaux, et il se proposait de célébrer avec éclat (1) une victoire si profitable au saint-siége et qu'il croyait capable d'assurer la délivrance de la Lombardie. Sa maladie, subitement aggravée, l'en empêcha; elle devint en peu de jours mortelle et l'enleva le 1er décembre à huit heures du soir (2), sans qu'il reçût les derniers sacremens. Il n'avait, assure-t-on, auprès de lui que le moine mendiant Mariano, l'un des bouffons qu'il admettait à sa table, où ce pontife, d'un esprit d'ailleurs si fin et d'un goût à tant d'égards délicat, prenait plaisir à voir leur monstrueuse gloutonnerie et à entendre leurs facéties grossières. Fra Mariano, qui assistait seul à son agonie, lui dit lorsqu'il était sur le point d'expirer : « Saint père, recommandez-vous à Dieu (3). » La vie de Léon X n'avait pas été celle d'un pape, sa mort soudaine ne put pas être celle d'un chrétien.

Malgré ce qu'il y avait eu en lui de grand et d'aimable, et quoiqu'il eût tant fait pour l'indépendance de l'Italie, l'accroissement du saint-siége et la splendeur de Rome, il n'inspira ni beaucoup d'admiration ni suffisamment de regret. « Il n'est pas mort de pape, écrivait-on de Rome, qui ait laissé une pire réputation depuis qu'existe l'église de Dieu (4). » Un jugement aussi outré tenait à ses mœurs peu pontificales, à sa fin, qui n'avait rien eu de religieux, à ses onéreuses prodigalités, qui avaient épuisé le trésor apostolique et surchargé l'état d'une énorme dette (5). Mais si dans Léon X le pontife n'avait pas été toujours édifiant, le prince s'était montré habile, et le protecteur des lettres comme des arts devait rester à jamais glorieux. Sa mémoire, un moment abaissée, allait se relever sous son successeur. Du choix de ce successeur dépendait, par la continuation ou par la rupture de la ligue conclue à Calais, le triomphe durable de Charles-Quint en Italie ou le retour victorieux de François Ier dans le Milanais.

MIGNET.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

(1) « Papa lætabatur propterea ut nunquam plus lætatus fuerit intrinsecus vel extrinsecus ita ut signa per triduum fieri curaverit. » Paris de Grassis, maître des cérémonies de Léon X, dans le journal de son pontificat, qui se trouve aux mss. de la Bibliothèque impériale. — *Diarium*, vol. III, p. 919.

(2) *Ibid.*, 920.

(3) Dans Albéri, deuxième série, vol. III, p. 71, not. 1.

(4) « Concludo que non è morto mai papa con peggior fama dapoi è la chiesa di dio. » *Lettera scritta a Roma*, 21 *febr.* 1521, citée dans L. Ranke, *Hist. de la Papauté*, etc., t. Ier, p. 130.

(5) De 800,000 ducats, d'après son maître des cérémonies. « Camera et sedes apostolica dicitur exhausta et debitrix in summa VIII. c. mill. ducatorum. » *Diarium*, t. III, fol. 923, 924.

ACACIA

SCÈNES DE LA VIE AMÉRICAINE

VII. — TROIS COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU SUIVIS D'UN COUP DE FOUDRE.

Après l'échec subi devant Acacia-Hall (1), Isaac Craig, général malheureux, mais indomptable dans l'adversité, se retira tristement dans son camp, je veux dire dans sa maison, avec Toby Benton et l'infortuné Appleton, qui poussait d'effroyables gémissemens. Isaac était le vivant portrait du fameux Guillaume III, stathouder de Hollande et roi de la Grande-Bretagne. C'était le même courage, la même obstination, la même activité, le même flegme, la même finesse et la même insensibilité. Si le destin l'avait fait naître sur le trône, il eût été digne du pinceau de M. Macaulay. Malheureusement la Providence, dont l'ordre est tout puissant, avait décrété qu'il exercerait son génie dans un village du Kentucky.

— Toby, dit-il à son associé, vous êtes une bête. Vous avez fait manquer par votre stupidité le plan le mieux combiné.

— Eh bien! dit en grognant le révérend, je vais porter mes pénates ailleurs. Est-ce moi qui suis cause de votre échec? Vous ne demandez que plaies et bosses, vous mettez une armée en campagne, vous me chargez de donner le signal, et au dernier moment vous me mettez en face d'une bande d'Irlandais ivres qui m'ont assommé plus d'à moitié. Où sont vos blessures, à vous qui parlez? que m'importe, à moi, la victoire? qu'est-ce que je gagnerai à la ruine ou à la mort

(1) Voyez la livraison du 1er mars.

d'Acacia? Je puis prêcher partout; à dix lieues d'ici, je retrouverai les trois mille dollars que je gagne à Oaksburgh.

— Calmez-vous, Toby. J'ai dit que vous étiez une bête, et je le prouve. Qu'aviez-vous affaire des papistes,. et pourquoi chercher querelle à l'Irlande? Il pleut des tapes de ce côté, vous le savez. Il fallait donc faire un détour. John Lewis est abolitioniste, c'est là qu'il fallait frapper: tout l'auditoire eût été pour vous. Au lieu de cela, vous avez donné du nez contre cette brute d'Irlande; cette sottise me coûtera plus de mille dollars.

Benton se leva, prêt à partir.

— Allons, continua Craig, mangez et buvez; je vous pardonne. Nous prendrons notre revanche une autre fois. Allez préparer le terrain auprès de vos confrères : ou je me trompe fort, ou le succès de l'Anglais va les réduire à la mendicité. Faites-le-leur comprendre, et soyez sûr qu'avant un mois le disciple de Swedenborg sera renvoyé aux Indes orientales.

Benton parti, Isaac alla voir Appleton, qui était couché sur un lit et mugissait comme un taureau. Il vomissait du sang par le nez, par la bouche et par les oreilles.

— Mauvaise affaire! dit le *Yankee*. Tu n'es pas de force contre Tom Cribb, mon pauvre Appleton.

— A la boxe, non, dit Appleton; mais nous nous verrons au couteau. Je l'égorgerai comme un bœuf, je veux lui arracher les entrailles et les répandre sur le pavé.

— Mon pauvre ami, dit Isaac avec une feinte compassion, ce n'est pas Cribb qui est cause de ton malheur; c'est Acacia qui a dirigé les coups.

Le blessé se mit à blasphémer horriblement.

— Ah! brigands, disait-il, je vous ouvrirai le ventre, je vous briserai la tête à coups de bâton! ah! Tom Cribb! ah! scélérat de Français!

Malgré son sang-froid, Craig ne put s'empêcher de frémir.

— Il y a quelque chose de mieux à faire que d'assassiner les gens, dit-il, c'est de les rendre éternellement malheureux. Que dirais-tu si l'on te prenait la femme que tu aimes pour la déshonorer? Les morts seuls ne souffrent pas; mais les vivans sont exposés à des tortures sans fin.

Appleton le regarda sans comprendre.

— Sois maître de Julia pendant une heure, dit Craig, et tu la rendras à ton ennemi flétrie et souillée.

Cette infernale idée fit sourire Appleton.

— Je le ferai, dit-il, pour qu'il le sache avant de mourir; mais après cela je le tuerai.

— Je l'espère bien, pensa Craig.

Ces deux hommes, unis par une haine commune, firent le projet d'enlever Julia Alvarez pendant l'absence de son amant, qui allait souvent à Louisville. Craig comptait bien que l'événement n'aurait pas lieu sans combat; et il espérait qu'Appleton tuerait son ennemi. Lui-même haïssait profondément Julia, comme les méchans haïssent ceux à qui ils ont fait du mal. Quant à l'ancien contre-maître d'Acacia, une sorte d'amour brutal et de grossier calcul se mêlait à ses projets de vengeance : Julia, enlevée par lui, ne pouvait, à son avis, épouser que son ravisseur; elle serait trop heureuse de donner sa main à un homme libre et de faire sa fortune.

Pendant ce temps, une scène bien différente se passait dans la maison de Jeremiah Anderson. Deborah, pour fêter le succès oratoire du docteur John, avait invité ses amis à un thé. Toutes les pâtisseries de la création étaient réunies sur une table splendidement servie, parmi des piles de jambons et de volailles froides. On y voyait aussi le punch au whisky, le *sherry cobbler*, boisson faite de sherry, d'eau-de-vie, de glace et de sucre, l'*egg nog*, espèce de punch à la romaine, et une foule d'autres boissons inconnues à l'Europe et fort supérieures à celles de Paris.

Le docteur John, comblé de félicitations, rayonnait dans sa gloire. C'était Démosthène et saint Jean Chrysostome fondus en un seul Anglais; il allait régénérer le genre humain, ouvrir une voie nouvelle au christianisme, et supprimer l'intervalle qui sépare la terre du ciel. En temps ordinaire, John était un homme de sens; mais les éloges des assistans lui montèrent à la tête, et de bonne foi il crut avoir du génie. Tout homme qui imprime ou qui parle en public n'est que trop porté à ces illusions. Deborah s'approcha de lui, les yeux brillans de joie et d'amour.

— Quel magnifique sermon vous avez prononcé! dit-elle. Votre front était illuminé par l'inspiration divine, comme celui de Moïse lorsqu'il descendit du mont Sinaï.

— Miss Deborah, répondit le docteur, je n'ose croire que Dieu m'ait voulu faire une pareille faveur; mais tel que je suis, je sens en moi la force toute puissante qui poussa hors de Jérusalem sur l'empire romain douze pêcheurs ignorans, et qui transforma le monde. J'aurai le dévouement et la foi des martyrs, sinon les lumières de l'Esprit saint.

— Il est beau, reprit Deborah, de s'élever jusqu'aux sphères supérieures d'où les anges du Seigneur distinguent clairement l'ordre, la magnificence et l'étendue de l'univers; mais le cœur d'un homme est-il assez grand, assez ferme, pour ne se laisser énerver par aucune volupté mondaine, ni abattre par aucune adversité? Heureux

celui qui peut porter sans angoisse et sans faiblesse l'écrasant fardeau de la solitude, plus heureux encore celui qui trouve une femme digne de lui par son caractère et par son génie! Quel rêve admirable et sublime que celui de deux époux qui marchent dans la vie d'un pas égal, la main dans la main! Heureux l'homme qui ne recherche pas dans celle qui doit être sa compagne la beauté fragile et périssable du corps ou les grâces mondaines, mais le génie et la vertu!

Tout en parlant, Deborah regardait doucement et fixement le bon swedenborgien. John baissa les yeux, rêvant à la belle Julia. Qu'est-ce que la vertu en comparaison d'un nez bien fait, de deux lèvres roses et d'un sourire qui fascinerait les dieux immortels? Miss Alvarez n'avait point de génie; mais a-t-on besoin de génie pour plaire et pour être aimée?

Deborah se méprit sur le motif de la rêverie du docteur John : elle crut qu'il la devinait et qu'il allait répondre à ses avances par une déclaration d'amour; elle le conduisit en silence au fond du salon, et s'appuya sur le bord de la fenêtre. La nuit était magnifique; des milliers d'étoiles brillaient dans un ciel pur, et projetaient sur la terre leur sombre clarté. L'air était tiède et embaumé du parfum des magnolias : tout invitait à l'amour. Au-dessous de la fenêtre était le jardin, obscur et planté de massifs d'arbres des tropiques. Au-delà du jardin, qui était immense, on entendait le sourd grondement du Kentucky, dont les eaux coulaient à quelques centaines de pas de cette scène. John, plus ému que jamais par ses secrètes pensées et par le souvenir de Julia, poussa un profond soupir.

— John, mon cher John! dit miss Anderson en lui prenant la main.

L'Anglais la regardait avec surprise, n'osant la détromper, et trop honnête homme pour la maintenir dans son erreur. Son silence, d'abord interprété comme une marque d'émotion bien naturelle, devenait inquiétant pour Deborah, lorsque Jeremiah interrompit brusquement le tête-à-tête.

— Ma chère sœur, dit-il, Lucy vous demande et ne peut rien faire sans vous.

Deborah se hâta de rejoindre sa sœur. L'Anglais fut ravi de cet incident, qui le tirait d'embarras.

— Demain, pensa-t-il, je lui avouerai la vérité, quoi qu'il arrive. Hélas! le génie porte avec lui son châtiment. Être aimé sans aimer!

Singulier et triste malentendu! Cependant John n'était pas un fat, ni Deborah une femme légère; mais son heure était venue. Son cœur, fermé jusqu'alors à l'amour, venait de s'ouvrir comme une belle rose

du Bengale. Le hasard lui avait présenté John, et elle s'était jetée sur cette proie. Déjà elle se forgeait mille félicités; elle allait épouser l'Anglais, le suivre dans ses voyages, partager ses travaux, l'encourager au martyre. Appuyée sur lui, elle publierait ce système admirable qui devait émanciper la femme et remettre à des mains plus dignes de le porter le sceptre de l'idée. Par lui, elle communiquerait avec les esprits supérieurs, et lèverait ce voile épais qui nous dérobe la vue de la création et du Créateur; par elle, il apprendrait à connaître la justice, la vérité et la charité, inconnues au sexe fort et cruel.

Au milieu de ce rêve, elle faisait avec une magnificence américaine les honneurs de sa maison. Acacia, qui était présent, oubliant pour un instant ses projets, ses inquiétudes, Julia elle-même, s'assit près de Lucy Anderson. Il regardait en silence cette jeune fille, dont la beauté virginale, à peine épanouie, n'avait pas d'égale au Kentucky, sans en excepter celle de Julia, et il sentait son intrépide cœur s'amollir et se fondre au contact de tant de grâce et d'innocence. Sa vie turbulente passait tout entière devant ses yeux, depuis ses premières campagnes dans la Kabylie et le siége de Zaatcha jusqu'au jour où, par le conseil de Jeremiah, il avait planté sa tente dans la forêt d'Oaksburgh, sur les rives du Kentucky. Depuis dix ans il était sans repos, sans famille, sans patrie; n'était-il pas temps de chercher un foyer, de se bâtir une maison, d'avoir une femme, des enfans, tout ce qui attache l'homme au sol et à la patrie? Pouvait-il épouser Julia, l'ancienne maîtresse de M. Sherman? Au-delà même de la tombe, le spectre de Sherman, comme celui de Banquo, se serait assis au festin des noces. Restait l'innocente et ravissante Lucy, la sœur de son ami, Lucy qu'il aimait sans le savoir, lorsque l'imprudente Julia lui avait la première révélé ses propres sentimens.

— Oui, je l'aime, se dit-il résolûment; mais puis-je abandonner Julia?

Au même instant, on pria Lucy de chanter : elle se leva, et d'une voix pleine de charme elle chanta une romance de Deborah imitée d'une pieuse élégie, *les Anges de la Terre* (1).

LES ANGES DE LA TERRE.

« Pourquoi les anges ne viendraient-ils pas du royaume de gloire — pour visiter la terre, comme ils faisaient dans les anciens jours, — dans les temps de l'Écriture sainte et de l'ancienne histoire? — Les cieux sont-ils plus éloignés, ou la terre est-elle devenue plus froide?

(1) Miss Julia Wallace, de Waterbury, Vermont, est le véritable auteur de ces vers, qu'on peut compter parmi les plus beaux qu'ait produits la poésie américaine. Nous espérons que miss Wallace excusera la liberté que nous avons prise de les introduire dans ce récit, et que le lecteur nous saura gré de l'avoir fait.

« Souvent j'ai regardé, pendant que les nuages, qui couvrent le soleil, — glissaient, ondoyans comme les bannières d'une armée qui passe, — pour saisir la lueur de quelques blanches ailes qui se hâtaient — le long des confins du ciel ardent.

« Et souvent, quand les étoiles de minuit, dans leur froid éloignement, — éclairaient tranquillement, j'écoutais longtemps et tard; — mais le pouls de la nature bat avec un calme solennel — sans apporter aucun écho des chants du séraphin.

« Est-ce que leur dernière hymne fut *donnée* (chantée) à l'air de Bethléem, — quand d'autres astres se sont obscurcis devant cet astre-là? — Leur présence s'est-elle manifestée pour la dernière fois dans la prison de Pierre, — là où les martyrs contens firent entendre leurs dernières hymnes?

« Non; la terre a des anges, bien que leurs corps soient pétris — de la même matière qui forme ceux qui sont sur cette terre ici-bas. — Bien que la voix leur manque et que leurs brillantes ailes ne soient pas déployées, — nous les reconnaissons à la lumière divine de leur front.

« J'ai vu *un* (ange) dont l'éloquence entraînante — trouvait un puissant écho dans le cœur humain, — qui méprisait les caresses de la richesse et de l'aisance, afin — que l'espérance pût atteindre les opprimés qui souffraient.

« Et à côté de lui marchait une forme de beauté — qui jetait de douces fleurs sur le sentier de sa vie, — et que lui regardait avec tendresse et amour comme le plus agréable des devoirs. — Je l'appelais un ange, mais lui, il l'appelait sa femme.

« Oh! maint esprit qu'on ne connaît pas marche sur la terre, — et lorsque son voile de tristesse sera soulevé, — s'élèvera vers le ciel avec des ailes libres, — et portera sa gloire comme une couronne d'étoiles (1)! »

Lucy fut vivement applaudie, et Deborah, charmée de ce succès, qui n'était pas dû entièrement à ses vers, chercha des yeux le révérend John Lewis pour lui faire partager son triomphe; mais le docteur était parti sans avertir personne. Nous le retrouverons bientôt.

Acacia n'applaudit pas. Il était plongé dans une extase divine.

(1) Nous croyons devoir citer le texte anglais des dernières strophes du poème de miss Julia Wallace :

I have seen one, whose eloquence commanding
  Roused the rich echoes of the human breast,
The blandishment of wealth and ease with standing,
  That hope might reach the suffering and oppressed.

And by his side there moved a form of beauty,
  Strewing sweet flowers along his path of life,
And looking up with meek and love-lest duty,
  I called her angel, but he called her wife.

O, many a spirit walks the world unheeded,
  That, when its veil of sadness is laid down,
Shall soar aloft with pinions unimpeded,
  And wear its glory like a stary crown!

— Voilà, disait-il, la femme qu'il me faut. Serai-je aimé d'elle? — Le souvenir de Julia traversa son esprit comme un remords. — Bah! elle se consolera. — Ce fut le terme de ses réflexions. Il se livra tout entier au plaisir d'admirer sa nouvelle idole.

Quand elle eut chanté, Lucy descendit dans le jardin. Acacia la suivit, et marcha quelque temps en silence à côté d'elle.

— Ai-je bien chanté? dit-elle pour rompre le silence.

— Comme ces anges dont vous parlez, répondit Acacia.

La réponse était vulgaire, mais l'accent indiquait quelque chose de plus qu'un compliment banal. Elle le sentit, et voulut détourner la conversation.

— Deborah est un grand poète, et l'on trouve en elle quelque chose de l'inspiration des prophètes.

— Je vous crois sur parole : je connais trop peu les prophètes et la poésie pour en juger; mais tous ceux qui ont entendu la musique l'ont trouvée admirable.

— Comme la musicienne, n'est-ce pas? dit Lucy en riant. Eh bien! la musique est de moi. Récriez-vous, si vous voulez, sur mon génie. C'est du Beethoven tout pur, n'est-ce pas?

— Miss Lucy, dit le Français avec émotion, me confondez-vous avec la foule des faiseurs de compliments? Suis-je si peu connu de vous?

— Je sais que vous êtes un ami véritable, et celui de tous que mon frère aime le mieux.

— Ne suis-je pas aussi des vôtres, miss Lucy?

— Quelquefois. Deborah a des préventions contre vous, et Deborah se trompe rarement.

Acacia sentit son cœur battre fortement. — Voici, pensa-t-il, le moment critique. — Qu'est-ce que miss Deborah peut me reprocher? dit-il avec une feinte insouciance.

— Cherchez vous-même.

— Voyons, reprit-il, faisons mon examen de conscience. D'abord je suis né à Brives en Limousin, et non pas dans les vertes forêts du Kentucky. Ai-je deviné?

— Non, ce n'est pas cela.

— Je parle anglais comme les Anglais parlent français.

— Ce n'est rien. Cherchez encore.

— Je ne suis pas méthodiste.

— Vous pouvez être impunément baptiste, anabaptiste, morave ou quaker; elle passera condamnation sur ce chapitre.

— Malheur à moi! Je suis né catholique, apostolique et romain, et je dîne quelquefois avec l'abbé Bodini. Faut-il pour cela me mettre à mort? L'abbé est si bon convive, si gai, si aimable pour tout le

monde, même pour les hérétiques! En vérité, miss Lucy, me reprocher l'amitié que j'ai pour mes amis, c'est une cruauté abominable.

— On ne vous reproche pas cette amitié, quoiqu'elle soit condamnable aux yeux de Deborah; on ne vous reproche même pas votre papisme, qui n'est pas trop invétéré; mais ma sœur se plaint que vous n'ayez pas de religion.

— Quelle injustice! dit Acacia. Je les ai toutes.

— Ne riez pas, monsieur; l'homme qui n'a pas de religion est comme un pilote sans boussole, qui navigue au hasard sur la mer agitée...

— Je reconnais le style de miss Deborah. Au nom du ciel, miss Lucy, ne vous laissez pas prendre à ces accusations sans fondement. Je ne suis d'aucune secte; c'est la faute de mon siècle et de mon pays, où la religion est devenue un moyen de gouvernement. La foi est un présent du ciel; la vertu seule est l'œuvre de l'homme.

— Êtes-vous bien sûr d'être vertueux?

— Je ne sais. Quel est l'homme assez sûr de lui pour se rendre un pareil témoignage? J'ai fait du bien quelquefois, et je n'ai jamais fait de mal que pour ma défense personnelle : est-ce de la vertu? Je ne le crois pas, car il n'y a pas eu sacrifice, et je n'ai fait qu'obéir à l'instinct de ma conscience.

— Quoi! vous n'avez jamais trompé personne?

— Non, personne.

— Ni homme ni femme? Pas même miss Alvarez?

La voix de Lucy tremblait; son cœur était oppressé. Elle attendait la réponse d'Acacia avec une anxiété douloureuse. Tout le monde savait que Julia était la maîtresse du Français; Lucy seule doutait encore, ou plutôt elle cherchait à douter. Acacia hésita quelques secondes. Devait-il mentir? devait-il avouer la vérité et perdre à jamais toute espérance? Plus d'un héros a subi cette épreuve, et ne s'en est pas tiré avec honneur.

— Pouvez-vous le croire? dit-il enfin. Miss Alvarez est une amie tendre et dévouée, rien de plus. Je l'ai tirée des mains de Craig, c'est un service que son âme généreuse n'oubliera jamais. Je l'aime comme une sœur.

Acacia était sincère. Au moment même où il parlait, il croyait n'avoir jamais aimé Julia autrement, tant le nouvel amour avait effacé la trace de l'ancien. Cette demi-sincérité ne satisfit pas entièrement la jeune fille, mais elle n'osa pas pousser plus avant ses questions. C'était déjà se hasarder beaucoup que de prononcer ce nom redouté de Julia; c'était avouer un intérêt plus vif que la curiosité. Elle le sentit, et se repentit trop tard de son imprudence. Acacia s'en aperçut également, et en conçut un heureux augure. Tout en

feignant de ne pas remarquer le trouble de miss Anderson, il s'étudia à la rassurer : il parla de miss Alvarez avec estime et amitié, mais froidement; enfin il employa tout l'art dont il était capable pour la persuader. Il laissa voir, sans prononcer le mot d'amour, qu'il aimait passionnément Lucy; il dit tout et ne hasarda rien. La nuit et la solitude donnaient plus de force et de chaleur à ses discours. Lucy l'écoutait en silence, émue, troublée, mais non convaincue. Miss Alvarez était entre elle et le Français. Lucy voulait croire aux paroles de son amant, et elle doutait invinciblement. Acacia se mit à genoux devant elle, et sans savoir comment, entraîné par sa passion, oubliant Julia et tout l'univers, lui demanda de le prendre pour époux. Elle s'enfuit sans répondre.

— Que dois-je espérer ou craindre? dit-il en se voyant seul. S'est-elle enfuie parce qu'elle me craint, ou parce qu'elle m'aime? Qui peut savoir ce qui se passe dans le cœur d'une femme?

Au milieu de ces incertitudes, il rentra dans la maison et se perdit dans la foule des danseurs. Ses yeux cherchaient ceux de la jeune fille, qui prenait soin de l'éviter. Vers deux heures du matin, Jeremiah lui dit : — Où est John Lewis? Il a disparu subitement. Lui serait-il arrivé quelque malheur?

Bientôt après, tout le monde prit congé de la famille Anderson. Le révérend n'était pas retrouvé. Acacia revint chez lui paisiblement. Il réfléchissait à la promptitude avec laquelle il venait de décider du destin de sa vie, et il en ressentait des remords. — Comment ai-je pu oublier en un instant Julia? se disait-il. A quoi donc tient l'amour le plus vrai et le plus solide? Ne l'ai-je pas aimée plus que tout l'univers? n'ai-je pas été trois ans le plus heureux des hommes? Julia n'est-elle pas la plus gaie et la meilleure des femmes, et si Lucy n'existait pas, ne serait-elle pas la plus belle? Que deviendra-t-elle si je l'abandonne? Ingrat! cœur dénaturé que je suis! Est-ce parce qu'elle a dans les veines quelques gouttes de sang noir? Que m'importe? En France, qui le saurait? Est-ce le Sherman qui me gêne? Le pauvre diable depuis longtemps ne gêne plus personne. Qui m'oblige d'ailleurs de l'épouser?... Ah! Lucy, Lucy, je crains que vous ne m'ayez fait commettre une grande sottise et une odieuse ingratitude.

Tout en rêvant, il marchait au hasard. La lune, qui était levée depuis une heure, éclairait tous les objets. Il entendit fermer avec précaution la porte de sa propre maison, et vit un homme qui se glissait le long des murs en cachant son visage. Aussitôt il craignit quelque complot de Craig, et voulut éclaircir l'affaire sur-le-champ. Il courut sur le fuyard, le saisit, le força de se retourner, et resta stupéfait en reconnaissant l'Anglais, dont la lune éclairait en plein

le visage. Il eut le cœur serré d'un terrible soupçon, mais il dissimula sa pensée.

— Eh bien! cher John, dit-il, d'où venez-vous ainsi? Pourquoi fuyez-vous les félicitations de miss Deborah et celles de vos amis?

Lewis perdit contenance.

— Êtes-vous muet, continua Acacia, ou ne parlez-vous qu'en chaire? Vous avez voulu voir la forêt au clair de lune? Elle est magnifique, n'est-ce pas?

— Magnifique en effet, dit l'Anglais; je n'ai rien vu d'aussi beau.

— Est-ce que vous n'avez pas de lune dans votre pays? Ah! John, prenez garde, ces sorties nocturnes feront tort à votre réputation. Voyons, avouez-le, vous venez de prêcher la doctrine de Swedenborg à quelque mulâtresse d'humeur facile. Entre hommes, cela peut s'avouer. N'ai-je pas deviné?...

— Mon cher monsieur, dit Lewis, permettez-moi de vous quitter. La nuit est froide, et je crains les rhumatismes.

— Une nuit de juillet! au Kentucky! Y pensez-vous? croyez-vous être dans votre brumeuse Angleterre?

— J'ai mal dormi la nuit dernière, dit l'Anglais en se dégageant des mains d'Acacia, je vais me coucher. Bonsoir ou plutôt bonjour, car le soleil va paraître.

Et il s'enfuit. Le *lingot* soupira.

— Allons, dit-il, Julia se consolera plus aisément que je ne l'avais cru. Elle prend les devans. Ah! fille folle, méritais-tu d'être aimée?

Qu'on explique si l'on peut cette contradiction. Acacia était bon homme, doux, gai, facile à vivre, modeste même, ni exigeant ni jaloux. A minuit, il n'était préoccupé que de détacher de lui sans secousse la pauvre Julia. A trois heures, il croit qu'elle s'est consolée d'avance, et il en est inconsolable.

Il entra sans frapper dans la chambre de Julia. Elle veillait encore, tout habillée. Au bruit, elle se retourna, et posa son livre sur la table.

— Je t'ai attendu toute la nuit, dit-elle d'une voix dolente. Pourquoi m'as-tu laissée seule si longtemps?

— On m'a retenu. Deborah voulait valser, polker, rédower, que sais-je? J'ai tourné sur moi-même comme un derviche, et je reviens harassé. Quel livre lisais-tu là tout à l'heure?

— C'est La Bruyère, auteur très profond. Il a découvert que les hommes sont ingrats.

— Ne dit-il pas aussi que les femmes sont coquettes?

— Je n'ai pas lu ce passage-là.

— N'est-il venu personne?

— Eh! qui pourrait venir voir une pauvre recluse?

— Tout le monde; l'Anglais, par exemple.

— Qui? ce grand swedenborgien aux favoris rouges? Est-ce que cela compte? Il m'a, je crois, honorée d'une visite et d'un long discours sur les puissances et les dominations, qui sont des esprits d'un ordre fort supérieur aux archanges et aux chérubins. Je me suis mise à bâiller, je ne sais pourquoi, car je n'écoutais pas, et j'ai failli me disloquer le nerf... comment appelles-tu cela, toi qui es savant, ou qui as fréquenté des savans?... ah! j'y suis, le nerf zygomatique. Il s'en est aperçu, et, pour me réveiller, il m'a parlé des volcans de la lune. Ma foi, cela m'a achevée. J'ai profité de ce qu'il était descendu dans un cratère pour en mesurer la hauteur et la largeur, et je me suis commodément étendue dans mon fauteuil. Demande le reste à ma femme de chambre. Je m'éveille au bruit de tes pas.

Ce petit discours fut débité d'un ton leste et aisé qui aurait trompé tout autre que le sage *lingot*. Malheureusement il avait trop d'expérience pour n'être pas défiant. Il feignit pourtant d'y croire, content peut-être d'avoir trouvé un prétexte pour rompre à volonté. Il baisa la main de Julia, et, sans prendre de repos, alla visiter sa fabrique de poudre.

Or voici ce qui était arrivé à miss Alvarez pendant l'absence de son amant.

Le docteur John, insensible à l'amour de Deborah, avait tout d'un coup imaginé de déclarer sa flamme à miss Alvarez. L'amour est une maladie contagieuse comme le choléra. John songea que l'heure était favorable, que la nuit était sombre, que le Français était occupé à danser, que Julia, non invitée à la fête à cause de son origine africaine, devait être seule; enivré du parfum des fleurs, de la musique, peut-être aussi des fumées du punch, il sortit, décidé à connaître son sort cette nuit même.

Il n'eut pas fait vingt pas dans la rue que cette ardeur soudaine se refroidit. Quel prétexte donnerait-il pour se présenter chez miss Alvarez à une heure aussi avancée? Si elle l'aimait, peut-être lui pardonnerait-elle; mais quel gage avait-il de cet amour? Et si elle est la maîtresse d'Acacia, comme tout Oaksburgh le prétend, pensait John, de quel œil me verra-t-elle, moi qui marche sur les brisées d'un ami? Non! s'écria-t-il, Julia est la plus pure des femmes. C'est sa malheureuse origine qui l'expose à tant de calomnies. Et s'il est vrai qu'elle ait un amant...

Il hésita. Tout le monde n'est pas d'humeur à imiter ce personnage héroïque qui, suivant l'étonnante expression d'un grand poète, refait avec son amour une virginité. Il hésita longtemps, mais l'a-

mour l'emporta. — Je l'aime, dit-il, et l'aimerai toute ma vie. Qu'importe le passé? Je l'emmènerai dans l'Inde, et nous vivrons heureux. Si elle était veuve d'un vrai mari, l'aimerais-je moins pour cela? Oui, une créature si belle et si parfaite ne doit pas vivre plus longtemps dans cet abaissement. Je veux rendre à Dieu une âme que l'ignorance seule et la faiblesse ont éloignée du devoir, et je vais l'enlever à la pernicieuse influence d'Acacia. Qu'importe l'opinion des hommes? Je saurai braver leurs moqueries. Qui donc oserait insulter une Anglaise, femme d'un citoyen anglais?

Sur ce, ayant pris une résolution ferme de ne point reculer, il entra d'un pas rapide chez miss Julia.

Dick veillait.

— Puis-je voir miss Alvarez? dit John.

— Monsieur, il est bien tard.

— Dis-lui que je viens pour une affaire importante.

— Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à M. Acacia? demanda Dick d'un ton d'inquiétude.

— Eh bien! Dick, vous m'interrogez, je crois? dit l'Anglais avec hauteur.

Dick offensé s'assit.

— Monsieur, dit-il, mon devoir est d'ouvrir la porte, et non pas de répondre aux questions du premier venu. Vous me traitez comme un laquais anglais. Je suis esclave, monsieur; je ne suis pas laquais, ni Anglais, grâce au ciel! Demain, s'il plaît à Dieu, je puis être citoyen américain, et un citoyen américain vaut mieux qu'un lord. Je ne connais ici que ma maîtresse, miss Alvarez, que je sers par pur dévouement, comme tous les nègres qui sont ici, et M. Acacia, à qui nous devons tous d'appartenir à une si bonne maîtresse.

Ayant tout dit, le mulâtre se croisa les bras de l'air d'un philosophe qui a lancé un argument sans réplique.

— Insolent! dit l'Anglais en levant la main sur lui.

D'un bond, Dick fut hors de portée.

— Monsieur, dit-il, grâce au ciel, personne ne m'a encore frappé. Ne donnez pas l'exemple. Je suis très fort, et s'il me plaisait de vous mettre en capilotade, l'opération ne durerait pas cinq minutes. Ma mère était forte comme un cheval, mon père était méchant comme un tigre, et moi, leur fils, j'ai la force de l'un et la férocité de l'autre. Ne me tentez pas, s'il vous plaît.

— Parbleu! pensa l'Anglais, je suis bien fou de menacer ce pauvre garçon. Que diraient les sociétés abolitionistes de Londres, si elles savaient comment je prêche d'exemple au Kentucky?

Cependant il voulut entrer dans l'intérieur de la maison. Dick, qui le guettait, se plaça tranquillement sur son chemin.

— Monsieur, dit-il, vous n'entrerez pas.

Ce mot ébranla le flegme de l'Anglais, et il se mit dans la pose du boxeur. Dick l'imita, et ils allaient en venir aux mains, lorsqu'une jeune fille de couleur parut.

— Eh bien! Dick, pourquoi barrez-vous le passage à ce *gentleman?*

— Parce qu'il n'a pas voulu répondre à mes questions et qu'il m'a menacé de me battre.

— Laissez-le passer, Dick; c'est miss Alvarez qui le veut.

Le mulâtre céda la place en grognant. Cette scène pourra paraître incroyable à ceux qui ne connaissent pas la familiarité des nègres avec leurs maîtres aux États-Unis. Cette familiarité est la plus grande compensation de l'esclavage.

Miss Alvarez reçut John Lewis dans le salon, partagé en deux par une demi-cloison, qui fait partie de la plupart des maisons comfortables des États-Unis. Elle était assise devant son piano et jouait une symphonie de Haydn. John s'avança en saluant avec un certain embarras.

— Quoi! c'est vous, monsieur! dit-elle avec une feinte surprise. Quel bon vent vous amène?

— Le désir de vous voir, miss Alvarez, et de vous parler de choses qui intéressent votre bonheur.

— Asseyez-vous, monsieur, et dites-moi ces choses si intéressantes. Je meurs d'impatience de vous entendre.

— Miss Alvarez, dit l'Anglais d'un ton grave, êtes-vous heureuse?

— Assurément, monsieur, dit-elle en riant. Je suis jeune, je suis riche, je me porte bien, j'ai des amis que j'aime et dont je suis aimée. Que peut-on désirer de plus?

— Vous n'avez pas de peines secrètes?

— Pourquoi faire? Cela est bon pour les femmes nerveuses et phthisiques, qui tourmentent leurs maris de leur mauvaise humeur, qu'elles appellent poésie incomprise. Je ne suis pas si savante, et quand je suis heureuse, je remercie la Providence, et je ne lui demande que de me garder sa protection.

— Quoi! votre cœur est toujours content, et votre conscience toujours tranquille?

— Toujours. Mes peines de cœur durent cinq minutes, — juste le temps de faire appeler M. l'abbé Bodini et de les lui confier. C'est le meilleur homme du monde et le plus gai. Il est toujours pourvu de petites recettes qui guérissent radicalement toutes les douleurs du corps et de l'esprit.

— Oui, les prêtres papistes ont des secrets merveilleux pour séduire l'esprit des femmes crédules.

— Je vous remercie, monsieur, du compliment. L'abbé Bodini

n'a pas de secrets merveilleux; il est bon homme, voilà tout. Quand il me voit pleurer, il prend son mouchoir et pleure avec moi, et plus que moi; — quand je suis gaie, il a toujours quelque bonne histoire à me conter qui nous fait rire aux éclats. Il aime ceux qu'il console; il ne cite point la Bible; il ne dit les psaumes qu'à vêpres, et en latin, de peur d'attrister les gens; il mange et boit volontiers hors le temps du carême; enfin il est aimé de tout le monde : voilà tout son secret. J'ignore s'il est savant. Acacia, qui s'y connaît, dit qu'il cracherait du grec et du latin s'il le voulait, et qu'il parlerait *exégèse* et *antinomie* comme un savant allemand, mais qu'il se tait par discrétion. Je lui en sais gré, sans le mettre à l'épreuve. — D'où viennent, je vous prie, toutes ces questions? Votre air grave m'épouvante. Auriez-vous dessein de me convertir? Je me récuse. Je vous préviens que Swedenborg ne me plaît pas du tout, et que la pensée de me trouver tout le jour en contact avec les esprits me fait tressaillir. Ce matin, vous avez dit de fort belles choses; mais si vous deviez les répéter ce soir, vous me feriez beaucoup de peine. Il est minuit : c'est l'heure des fantômes; ma provision d'eau bénite est épuisée, et je ne veux pas défier un ennemi insaisissable.

Cela fut dit avec une grâce parfaite et un sourire qui eût déridé tout autre que le docteur John; mais il avait résolu de pousser sa pointe, et rien ne pouvait l'arrêter.

— Quoi! dit-il, ne sentez-vous pas le vide de votre cœur? La jeunesse, la santé, la beauté, la richesse suffisent-elles à tous vos désirs, et votre âme immortelle n'aspire-t-elle pas à quelque chose de plus?

— J'aspire à la vie éternelle quand mon tour sera venu de quitter cette vie périssable. Est-ce là ce que vous voulez dire?

— Miss Alvarez, avec une âme si bien faite pour aimer, ne connaîtrez-vous jamais l'amour?

Un nuage assombrit le visage riant et doux de la belle Julia.

— Miss Alvarez, continua Lewis d'un ton passionné, je vous aime.

— Que dirait Swedenborg s'il vous entendait? dit Julia. Son ombre vénérable n'en serait-elle pas scandalisée?

— Ne riez pas, chère miss Alvarez, dit l'Anglais. Oubliez que je suis ministre et protestant, et écoutez-moi. Au milieu de toutes les félicités dont la Providence vous comble, une seule vous manque : c'est la famille. La jeunesse est rapide et fuit comme une flèche légère, traînant après elle la beauté. Que reste-t-il alors à la femme qui n'a ni mari ni enfans? Dieu ne nous a pas faits pour vivre seuls, mais pour répandre et glorifier son saint nom, pour perpétuer notre race, dont il a daigné faire l'humble instrument de ses desseins. Je vous aime, miss Julia, plus qu'une mère et qu'une sœur; je vous

aime comme la seule personne qui réalise pour moi le divin accord de toutes les qualités qui sont nécessaires à l'épouse. Je suis venu au Kentucky pour prêcher l'abolition de l'esclavage, et je me vois esclave à mon tour, esclave volontaire, il est vrai, mais d'autant plus asservi que j'ai moi-même forgé ma chaîne.

Je ne rapporterai pas toute l'homélie de Lewis; elle pourrait ennuyer le lecteur. Le docteur John était un savant homme, mais sans bornes dans ses discours; il était, comme dit un sage, de ces orateurs dont les phrases ne sont séparées que par des virgules. Il fut logique, érudit, biblique, éloquent quelquefois, car il aimait d'un amour vrai malgré l'épaisse cuirasse théologique dont il était revêtu. Si le cœur de Julia eût été libre, Lewis aurait gagné sa cause; mais la belle Espagnole aimait encore Acacia. Un instinct de coquetterie féminine lui défendait de donner nettement son congé à l'Anglais, et la sincérité de son cœur l'empêchait de lui donner des espérances. Elle louvoya avec grâce, manœuvrant adroitement pour ne heurter sa barque fragile contre aucun écueil; elle n'avoua pas qu'elle aimait ailleurs, elle promit encore moins de se laisser fléchir, elle insinua tout, sans rien affirmer. Elle joua à merveille le rôle de Célimène, rôle admirable et difficile que les Américaines jouent plus souvent et plus volontiers que toutes les autres femmes de la terre; mais elle le joua sans y mêler rien d'odieux ou de faux, elle sut ne pas mentir, et ne pas dire toute la vérité. Tantôt sa molle langueur, sa grâce nonchalante, une certaine mélancolie dont elle savait user avec réserve et qui n'était chez elle qu'un attrait de plus, donnaient à Lewis l'idée d'une jeune fille sensible et tendre qui n'avait pas encore rencontré le héros de ses rêves; tantôt sa gaieté, son esprit vif et piquant, sa manière toute française (elle avait vécu deux ans à Paris avec M. Sherman et passait pour sa femme) d'envisager la vie, lui prêtaient un charme inexprimable. Elle jouait avec Lewis comme le chat avec la souris, le tournant, le retournant sous sa griffe charmante, puis le rebutant et le ramenant d'un mot. En deux heures, le bon docteur John était devenu comme une pâte molle qu'elle pétrissait à volonté : délicieuse enchanteresse qui déployait dans un village du Kentucky des grâces et un esprit qui lui eussent donné l'empire de la mode à Paris, chef-lieu du monde civilisé.

Lewis sortit enfin, ravi, ébloui, fasciné, comme un enfant à qui l'on vient de montrer la lanterne magique.

— Quoi qu'il arrive, dit-il, je vous aimerai jusqu'à la mort.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il rencontra son ami Acacia et qu'il voulut le fuir. On a déjà vu que ses précautions furent vaines.

Cette scène de coquetterie, que miss Alvarez croyait innocente, devait avoir des suites bien funestes. Acacia, qui se crut trahi,

sentit se réveiller sa tendresse pour Julia; il était trop fier cependant pour faire d'inutiles reproches. Il fut indigné de la conduite de l'Anglais, sans réfléchir qu'il lui avait laissé le champ libre, et que John Lewis, à qui il avait attesté l'innocence de sa liaison avec miss Alvarez, pouvait légitimement l'aimer. Sa première pensée fut de le punir d'une manière terrible; puis il se dit qu'il devait à son ancienne maîtresse, qu'il voulait abandonner, de ne pas lui ôter son nouvel amant ou son mari. Il s'avoua qu'il était justement puni de son inconstance, que Julia était libre, et il résolut de ne pas gêner ce qu'il croyait être son bonheur. Le *lingot* alla trouver Jeremiah.

— Mon cher ami, dit-il, je pars dans une heure pour Cincinnati. Veille, je te prie, sur mes affaires et sur Craig. S'il arrive quelque chose de nouveau, tu m'avertiras par dépêche télégraphique. Je laisse à Lewis le soin de rédiger mon journal pendant mon absence. Prie-le de laisser à la porte du journal ses opinions abolitionistes et toutes ses excentricités bibliques. La moindre négligence pourrait causer des malheurs irréparables.

Il donna les mêmes instructions à Lewis, sans lui témoigner aucun ressentiment. Le docteur John crut, à voir sa tranquillité, qu'il ignorait tout. Puis Acacia partit sans dire adieu à Julia, ni vouloir la prévenir, dans la crainte de l'obliger à quelque mensonge. En sortant d'Oaksburgh, il était à cheval, et tourna plusieurs fois les yeux sur la maison de miss Alvarez. C'est là qu'il avait vécu si heureux pendant trois ans. Pourquoi avait-il amené ce maudit Anglais, cause de tous ses malheurs? Il ne songea point à s'accuser lui-même d'infidélité. Quel est le juste qui examine attentivement ses fautes en même temps que celles d'autrui?

Hélas! il pouvait revenir. Un mot de Julia eût tout apaisé, tout réparé; mais le destin jaloux le voulait ainsi : Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre.

Miss Alvarez fut troublée jusqu'au fond du cœur en apprenant le départ de son amant. Pour la première fois, il partait sans lui dire adieu. Elle versa d'abondantes larmes, dont le pauvre Carlino lui-même ne pouvait tarir la source.

— Il ne m'aime plus, disait-elle, mon bon abbé. Il ne m'aime plus, et je n'ai d'autre tort que de l'avoir trop aimé.

Carlino lui répondait par le mot de Panurge : — *Mariez-vous doncques*. Impuissant remède quand l'amour s'en va!

Quelques jours après, elle reçut de Cincinnati la lettre suivante :

« 25 juillet 1856.

« Tu m'as trahi, Julia : adieu pour toujours. Je ne te reverrai que lorsque tu auras épousé ce Lewis. Perfide! pourquoi ne pas

m'avouer que tu l'aimais? Je t'aurais rendu la liberté. Malheureusement tu as voulu me tromper. Serons-nous encore amis après avoir été si longtemps un seul et même cœur? Dans l'incertitude, je t'envoie un compte détaillé de ta fortune, qui est de sept cent mille dollars. Adieu, Julia. »

Cette lettre mit le comble à la douleur de miss Alvarez. Elle écrivit sur-le-champ à son amant pour se justifier et le supplier de revenir; mais Acacia ne devait jamais recevoir cette réponse. Le lendemain du jour où Julia écrivit, Jeremiah Anderson adressait au *lingot* à Cincinnati la dépêche télégraphique que voici :

« Oaksburgh, 29 juillet 1856.

« Oaksburgh est en feu. Miss Alvarez a disparu. Je t'attends mercredi prochain. »

Un quart d'heure après, Acacia montait en chemin de fer.

VIII. — LIBERTÉ DE LA PRESSE. — THÉORIE ET PRATIQUE.

Aussitôt que le départ d'Acacia pour Cincinnati fut connu, Craig et son complice Appleton firent leurs préparatifs pour enlever Julia. Il fut résolu que Craig accuserait Lewis d'être abolitioniste, qu'il exciterait contre lui une émeute formidable de tous les propriétaires d'esclaves, et qu'à la faveur du tumulte et pendant la nuit Appleton pénétrerait dans la maison de miss Alvarez. Une barque préparée d'avance devait servir à l'enlèvement.

— Que ferai-je de cette belle éplorée? dit Appleton.

— Ce n'est pas à moi de te dicter ta conduite, répondit Craig. C'est une belle fille, toute cousue de dollars, et tu seras bien maladroit si tu ne sais pas te faire épouser.

— Je vous entends, et je jure que de gré ou de force elle sera ma femme.

— Tu oublies l'essentiel.

— Quoi donc? reprit Appleton avec un rire brutal, son consentement peut-être? Je m'y prendrai de telle sorte qu'après qu'elle aura passé par mes mains, son amant lui-même ne voudra plus la revoir.

— Ce n'est pas cela, dit Craig. Tu oublies de me faire ma part dans l'entreprise.

— Dix mille dollars, est-ce assez?

— Dix mille dollars! la femme seule en vaut douze, et sa fortune est de plus de sept cent mille dollars.

— Sept cent mille dollars! C'est une jolie somme, dit Appleton. Eh bien! que dites-vous de cent mille?

— J'en veux trois cent mille; sinon, rien de fait. Je te retire ma protection, et j'avertis miss Alvarez.

— Vous n'oseriez pas! dit le géant en grinçant des dents et tirant de sa poche un *bowie knife*.

Isaac se mit à rire.

— Il y a plaisir, dit-il, à rendre service à des amis qui sont toujours prêts à vous éventrer pour un mot. Grosse brute, ours au poil rebroussé, crâne sans cervelle, que feras-tu sans moi? où trouveras-tu un asile?

Appleton sentit la force de ces paroles.

— Pourquoi, dit-il en grognant, m'avez-vous menacé de me dénoncer?

Craig le calma et lui fit signer un bon de trois cent mille dollars, payable après le mariage. Dès le lendemain, il attaqua violemment John Lewis dans le *Herald of Freedom*. Deux ou trois autres journaux du voisinage, payés par lui, accusèrent l'Anglais d'être venu au Kentucky pour soulever les esclaves contre leurs maîtres. Acacia fut représenté comme le complice naturel de cet horrible dessein. La France et l'Angleterre, jalouses de la prospérité des États-Unis, avaient résolu de ruiner les états du sud par l'émancipation des nègres. Les généreux citoyens du Kentucky, l'élite de l'Union américaine, devaient être les premières victimes de cette entreprise atroce. L'Europe, qui redoutait leur courage, voulait les faire égorger, et, sur leurs cadavres, fonder un nouvel empire d'Haïti.

Dès son premier sermon, Lewis avait trahi ses intentions perfides. Il avait déclaré l'esclavage une chose immorale; la prudence seule l'avait empêché d'aller plus loin : il tâchait d'accoutumer peu à peu les esprits à ces doctrines subversives de tout ordre social; plus tard il jetterait le masque et proclamerait la guerre civile dans ce noble pays qui lui donnait l'hospitalité. La conclusion naturelle de tous ces articles fut qu'une potence pouvait seule faire justice de gens aussi dangereux que ce Lewis et son ami Acacia, et que la plus haute potence serait la meilleure.

L'Anglais aurait dû, par prudence, mépriser ces attaques; mais Craig, sans le savoir, avait frappé juste. John Lewis, malgré quelques vues trop personnelles, où se trahissait le ministre protestant qui songe à sa fortune, avait la foi et le noble entêtement qui font les martyrs. Il rêvait de convertir les Kentuckiens et d'affranchir les enfans de Cham. Rebuté par miss Alvarez, qui le tenait à distance depuis le départ d'Acacia, insensible aux avances de la pauvre Deborah, il n'aspirait plus qu'à s'illustrer par son dévouement, dût-il compromettre ses meilleurs amis. Il fit part de son projet à Deborah, qui voyait en lui un héros, et qui attribuait sa froideur aux préoc-

cupations du génie. Miss Anderson l'encouragea dans ses visions, et ne sut pas lui recommander la prudence. Jeremiah, instruit de ce beau dessein, voulut en vain l'en détourner.

— Non, dit Lewis, je n'ai pas cherché cette occasion : c'est Dieu même qui me l'envoie; il veut que je glorifie son saint nom profané. La lumière ne m'est pas donnée pour que je la mette sous le boisseau, mais pour que je l'expose à la vue de tous les peuples. Honte à qui peut se réjouir et vivre dans l'abondance quand des millions de ses frères gémissent dans l'esclavage!

Deborah le regardait avec admiration, et Lucy même ne pouvait s'empêcher d'approuver son projet; mais Jeremiah ne se laissa point séduire.

— Mon cher ami, lui dit-il, cela est fort beau et fort bien pensé en Angleterre; ici vous serez infailliblement pendu ou goudronné. Ne voyez-vous pas le piége que Craig vous a tendu? Il est si grossier, qu'un enfant ne s'y laisserait pas prendre.

— Je confesserai ma foi dans les supplices, dit Lewis avec enthousiasme, et je serai livré en proie aux bêtes féroces comme les premiers chrétiens.

Jeremiah leva les épaules.

— Si vous avez tant d'appétit du martyre, allez-y seul au moins, et n'entraînez pas vos amis dans l'abîme où vous êtes près de vous précipiter. C'est mal récompenser l'amitié d'Acacia et la nôtre.

— Vous avez raison, dit Lewis, et puisque vous m'y faites penser, je vais sortir d'ici pour ne pas vous compromettre.

— Oh! mon frère! s'écria Deborah, quelle parole avez-vous dite? Craignez-vous de donner l'hospitalité à un ami? Voulez-vous qu'on croie en Angleterre qu'un Kentuckien a livré son hôte?

— Ma chère sœur, répliqua Jeremiah avec impatience, je me moque de ce qu'on croira en Angleterre et ailleurs; je ne livre pas mon hôte, je l'avertis. Je veux le retenir et l'empêcher de se perdre lui-même. L'hospitalité ne m'oblige pas de me jeter par la fenêtre à la suite d'un fou.

L'Anglais alla se loger dans un hôtel; mais les avis de Jeremiah ne l'empêchèrent pas d'annoncer publiquement dans le *Semi-Weekly Messenger* que l'accusation de Craig était fondée, qu'il était réellement abolitioniste, qu'il se croyait obligé, comme Anglais et comme membre de la grande famille humaine, d'avertir ses frères du crime qu'ils commettaient tous les jours, qu'il était prêt à verser son sang pour la sainte cause de la liberté des nègres, et qu'il ne cesserait d'élever ses mains et ses prières au ciel pour la conversion des Kentuckiens, comme Moïse sur la montagne.

A la lecture de cet article, Isaac Craig fut transporté de joie. Il

courut aux bureaux du *Herald of Freedom,* et se hâta de publier un numéro supplémentaire. Il citait les paroles de John Lewis, et les accompagnait des réflexions suivantes :

« Tout le Kentucky doit savoir maintenant si nous étions prophète quand nous avons dénoncé l'infâme trahison qui se préparait dans l'ombre. De perfides étrangers ont l'audace impie d'attaquer notre constitution nationale, l'arche de nos libertés, l'œuvre de Washington, de Jefferson, de tous ces grands hommes qui ont eu la Virginie pour berceau, et qui ont porté jusqu'aux extrémités du monde la gloire du nom américain. C'est au peuple maintenant de défendre ses droits par les armes et de mettre la corde au cou de ceux qui ont voulu briser les tables de la loi. Oublions la clémence pour ne plus nous souvenir que de la justice. »

Jeremiah lut ce supplément.

— La bombe va éclater, pensa-t-il. Sauvons du moins ce qu'Acacia aime le plus. — Et il courut chez Julia.

— Miss Alvarez, dit-il, je regrette de vous apporter une mauvaise nouvelle.

— Acacia est mort! s'écria-t-elle en pâlissant.

— Non, rassurez-vous; il se porte bien, et mes précautions oratoires n'ont pas le sens commun. Lisez ceci.

Elle prit le journal, et, après l'avoir lu, regarda Jeremiah pour le questionner.

— Eh! dit le Kentuckien, ne voyez-vous pas l'orage que l'incroyable entêtement de cet Anglais attire sur la tête d'Acacia? Tout le monde le croira d'accord avec John Lewis. Avant la fin du jour, il y aura une émeute à Oaksburgh, et vous serez peut-être menacée.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Acacia m'a confié le soin de ses affaires. C'est à moi de vous sauver. Venez dans ma maison, personne n'osera en franchir le seuil, et vous serez en sûreté jusqu'à l'arrivée d'Acacia.

L'intention du bon Jeremiah était excellente, mais il comptait sans la jalousie de miss Alvarez. La belle Espagnole ne put supporter l'idée de devoir son salut au frère de Lucy, qu'elle regardait comme sa rivale. L'orgueil l'emporta sur la prudence. — Protégée par miss Anderson! se dit-elle, mieux vaut mourir. — Et elle refusa de suivre Jeremiah.

— Les femmes ont de singuliers caprices, dit celui-ci en la quittant. J'ai fait mon devoir; il ne me reste qu'à prévenir Acacia.

Comme il allait au bureau du télégraphe électrique, il entendit un grand bruit dans la rue. C'était le commencement de l'émeute préparée par Craig.

Celui-ci n'avait pas perdu de temps. Dès le matin, ses émissaires parcouraient les campagnes voisines, répandant ses proclamations et ameutant tous les fermiers du comté. Le rendez-vous général était à Oaksburgh. En quelques heures le bruit courut partout qu'on avait rencontré un abolitioniste anglais porteur de pamphlets incendiaires, et que ce misérable, agent de lord Palmerston et de la perfide Angleterre, était le chef d'un complot organisé par les nègres pour l'égorgement des blancs. Plusieurs milliers d'hommes, armés de haches, de carabines et de *revolvers,* se précipitèrent dans Oaksburgh, entraînant tout sur leur passage.

Dès qu'ils furent arrivés, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Craig, qui était capitaine de la compagnie de milice des *vétérans de la liberté*, réunit cette compagnie, mit en tête une demi-douzaine de tambours, et marcha droit à l'imprimerie du *Semi-Weekly Messenger*. Une masse considérable de gens, hommes, femmes et enfans, suivait le cortége en criant : *A bas les abolitionistes! à bas l'Anglais! vive la constitution!*

A ce bruit, Lewis, qui travaillait dans les bureaux de l'imprimerie, mit la tête à la fenêtre; mais il fut accueilli par des cris bien différens de ceux qui l'avaient salué quelques jours auparavant. De toutes parts on cria : A la potence le traître!... Les ouvriers de l'imprimerie s'enfuirent et le laissèrent seul.

Il voulut rester et tenir tête à l'orage. Il ferma solidement la porte extérieure de la maison, et il essaya de parler au peuple, debout sur le bord de la fenêtre.

— Braves Kentuckiens!... dit-il.

Craig ne lui laissa pas le temps de parler. Il ordonna aux tambours de battre un roulement, et la voix de Lewis s'éteignit parmi les *ra* et les *fla*. Il se croisa les bras et attendit d'un air dédaigneux que le silence fût rétabli; mais Craig n'avait garde de perdre le temps en explications inutiles.

— En avant! dit-il, enfonçons la porte!

Deux ou trois coups de hache mirent en pièces l'un des deux battans, et la foule se précipita par cette ouverture dans l'intérieur de la maison. En quelques secondes, le premier étage fut envahi; mais Lewis avait disparu. Les assaillans furieux le cherchèrent inutilement dans toute la maison; ils brisèrent et lancèrent par les fenêtres tous les meubles. Les caractères d'imprimerie suivirent bientôt les meubles, les papiers furent déchirés et brûlés, les registres jetés au vent, et tous ces débris furent précipités dans le ruisseau.

— Où est ce fils de Bélial? criait Appleton un *revolver* à la main, je veux lui brûler la cervelle!

— Que fais-tu là? lui dit Craig. La nuit va venir, et tu perds du

temps. Sortons. Nous surprendrons miss Alvarez avant qu'elle soit sur ses gardes.

Le géant le suivit sans répliquer.

A peine étaient-ils sortis que Jeremiah survint, attiré par le bruit. C'était un vrai Kentuckien, hardi, plein de sang-froid et de résolution, prompt surtout à prendre son parti en toute rencontre et ne s'étonnant de rien. Comme le dégât était déjà irréparable, il ne chercha pas à s'y opposer. Les mains tranquillement croisées derrière le dos, il regardait s'agiter la foule.

— Quelques dollars de plus ou de moins, pensait-il, qu'importe à mon ami Acacia? La première spéculation venue lui rendra cet argent avec usure.

Tout en faisant cette réflexion philosophique, il s'inquiéta du sort de Lewis.

— Est-ce que John Bull s'est échappé? demanda-t-il à un fermier gros et gras qui frappait consciencieusement à coups de hache sur les chaises et sur les tables.

— Il faut qu'il se soit jeté dans le Kentucky, répondit le fermier sans interrompre sa besogne. Dès que nous sommes entrés dans la maison, il a disparu.

— La vieille Angleterre ne tiendra jamais contre la jeune Amérique, dit sentencieusement Jeremiah.

— N'est-ce pas, monsieur? dit le fermier en serrant la main d'Anderson. Vous êtes un vrai patriote, je le vois.

— Oui, monsieur, le cœur qui bat dans ma poitrine est celui d'un libre Américain, et mon sang coule plus fièrement dans mes veines quand je pense que je suis un enfant du noble Kentucky.

— C'est beau, cela! dit le fermier. Voulez-vous boire un verre de sherry, camarade?

— De grand cœur! et non-seulement un verre, mais une pinte!

Tout en buvant, Anderson réfléchissait.

— Qu'est devenu ce niais? disait-il. Tout le monde le connaît à Oaksburgh; où va-t-il se réfugier?

Il quitta son nouvel ami et rentra chez lui. Personne n'avait vu Lewis.

— Il n'est pas assez fou pour revenir dans sa propre maison.

Tout à coup une idée terrible traversa son esprit.

— Le malheureux aura cherché asile chez miss Alvarez. Tout est perdu!

Il prit son *revolver* et courut chez Julia. La maison était ouverte. Dick, curieux comme un nègre et comme un enfant, avait quitté son poste pour voir saccager l'imprimerie. Du haut en bas, Jeremiah trouva la maison déserte. La chambre de Julia était en désordre; les

meubles étaient renversés, les rideaux déchirés. Anderson eut un affreux pressentiment.

— Elle a été enlevée, s'écria-t-il, et l'on n'a détruit l'imprimerie que pour favoriser un plus grand crime.

En ce moment, Dick rentrait avec les autres nègres employés au service de Julia.

— Malheureux! dit Jeremiah, où est ta maîtresse?

— Chez elle apparemment, répondit le mulâtre; mais il chercha inutilement. Sa femme de chambre avait disparu comme elle.

C'est alors que Jeremiah écrivit à son ami la dépêche télégraphique dont on a déjà parlé; puis il ordonna à Dick de commencer des recherches avec tous les autres esclaves de miss Alvarez, et il attendit l'arrivée d'Acacia.

IX. — INFAILLIBLE MOYEN D'ÊTRE AIMÉ.

Pendant ce temps, l'infortunée Julia était en proie au désespoir.

La lettre d'Acacia fut pour elle un coup de foudre. Elle ne pouvait imaginer que son amant la crût coupable, et l'eût condamnée sur un simple soupçon. Elle maudissait le swedenborgien et sa propre coquetterie, première cause de ses malheurs.

— Hélas! disait-elle, comment ai-je pu écouter cet ennuyeux prêcheur? Il est prolixe dans ses discours, empesé dans sa cravate, gêné dans ses vêtemens; il croit me faire une grâce en me trouvant belle, et il me déclare son amour en récitant la Bible. Que ne va-t-il chercher fortune auprès de miss Deborah ou de miss Lucy?

Ce nom de Lucy alluma sa jalousie.

— Où vais-je chercher des excuses pour Acacia? Le perfide! il m'accuse de trahison pour masquer la sienne. C'est Lucy qu'il aime, et j'ai la simplicité de m'accuser moi-même!

Au milieu de ces tristes réflexions, un malheur plus grand que tous ceux qu'elle prévoyait vint la surprendre.

Au premier bruit de l'émeute, tous ses domestiques l'ayant quittée pour jouir de ce spectacle, elle se trouva dans sa maison seule avec sa femme de chambre. Appleton et Isaac Craig, suivis de plusieurs bandits, entrèrent dans l'appartement de Julia. A la vue de Craig, elle comprit tout, et cria pour appeler du secours. Malheureusement la maison était séparée des plus proches voisins par une grande prairie.

— Miss Alvarez, dit Craig avec un sang-froid glacial, faites vos préparatifs pour nous suivre.

— Dick! James! Sarah! cria Julia de toutes ses forces.

— Allons, Appleton, dit le *Yankee,* cette canaille peut revenir; emporte-la.

Le géant voulut saisir Julia, mais elle se défendit avec l'énergie du désespoir : elle se cramponna aux meubles et aux rideaux. Sa femme de chambre, jeune fille de couleur, voulut crier; Appleton la saisit violemment et la jeta par terre.

— Si tu dis un mot, je te tue.

En même temps il l'ajusta avec son *revolver*. Elle garda le silence.

— Acacia! Acacia! cria de nouveau miss Alvarez.

Craig sourit.

— Votre amant est loin, dit-il, et ne reviendra jamais. Voyez cette lueur rougeâtre qui s'élève au-dessus de la ville, c'est son imprimerie qui brûle. Qu'il vienne, s'il l'ose! Nous lui apprendrons à conspirer contre les lois du Kentucky.

A cette nouvelle, Julia cessa de se défendre. Appleton en profita pour la bâillonner et l'emporter avec l'aide des bandits qui le suivaient.

— Emmène aussi cette mulâtresse, dit Craig; elle pourrait nous dénoncer.

La jeune fille suivit sa maîtresse sans résistance. Derrière la maison était un jardin immense au bas duquel coulait le Kentucky. Le triste cortége se dirigea, par un chemin tortueux et difficile, vers le rivage. On s'embarqua sur un bateau préparé d'avance, et l'on descendit la rivière avec précaution. Les rameurs éclairaient leur route avec des torches.

A deux lieues plus bas, on mit pied à terre, et Julia fut forcée de suivre ses ravisseurs. On s'enfonça dans une épaisse forêt de grands arbres. Miss Alvarez était saisie d'une frayeur mortelle. « Veut-on me tuer ou me vendre? pensait-elle. Pourquoi n'ai-je pas suivi le conseil de Jeremiah et cherché un asile dans sa maison? »

Elle fit signe qu'on lui ôtât son bâillon. La forêt était déserte. Craig, qui commandait l'expédition, y consentit.

— Isaac, dit-elle, que voulez-vous de moi?

— Vous le saurez bientôt, dit-il en prenant plaisir à prolonger ses angoisses.

— Messieurs, dit-elle aux bandits qui l'entouraient, ayez pitié d'une malheureuse femme qui n'a fait de mal à personne. Voulez-vous de l'argent? Ramenez-moi à Oaksburgh, et je jure que je vous en donnerai dix fois plus qu'on ne vous en offre pour m'emmener captive.

Au mot d'argent, les bandits parurent hésiter. Craig s'en aperçut.

— Si quelqu'un d'entre vous, dit-il, touche à cette femme, je la tue sur-le-champ, et vous n'aurez rien de moi ni d'elle.

— Si tu le faisais, dit un Irlandais, je te ferais sauter le crâne.

Isaac arma son *revolver;* Appleton saisit l'Irlandais par les deux bras pour l'empêcher de faire résistance.

— Jack, dit Craig, ne me mets pas en colère; tu n'es pas de force contre moi. Suis-nous tranquillement, et ne fais pas le héros ni le chevalier des dames, si tu veux gagner tes cent dollars.

Jack obéit en grognant. Après trois heures de marche, on atteignit le pied d'une colline entourée de chênes et de tulipiers. A mi-côte était bâtie une belle ferme qui appartenait à Craig. Arrivé là, le *Yankee* congédia tout le monde, excepté Appleton, et paya généreusement ses complices.

— Mes chers amis, dit-il, je n'ai pas besoin de vous dire que vous venez de faire une expédition qui peut vous mener à la potence; je ne vous prêche pas la discrétion.

Craig et Appleton, restés seuls, firent entrer Julia et la jeune mulâtresse dans la maison. Un énorme chien de garde en défendait les approches.

— Miss Julia, dit Isaac, aujourd'hui je prends ma revanche. Rendez-moi la fortune de M. Sherman.

— C'est de l'argent que vous voulez, dit Julia. Eh bien! mettez-moi en liberté, et je vous donnerai pour rançon tout ce qui me vient de votre oncle.

— J'y compte, dit Craig; mais je veux être payé d'abord. Vous serez libre plus tard.

— Plus tard, répliqua-t-elle, vous m'assassineriez!

— Vous vous trompez, miss Julia; je suis votre ami plus que vous ne pensez, et, pour preuve, je veux assurer votre bonheur en vous donnant un mari de ma main.

Appleton, qui écoutait la conversation en silence, se caressa le menton. Miss Alvarez se mit à trembler.

— Craig, dit-elle, au nom du ciel, épargnez-moi. Vous m'avez déjà fait beaucoup de mal; n'achevez pas ma ruine. Laissez-moi vivre, je vous en supplie.

— Que dites-vous là, Julia? interrompit le *Yankee*. Je vous propose un mari, et vous croyez qu'on vous assassine! Justifiez-vous donc, Appleton; déployez les grâces que vous avez reçues de la nature; faites sentir à miss Alvarez qu'elle est entre les mains d'un honnête homme et d'un chevaleresque citoyen du Kentucky. Ce n'est pas à moi de faire pour vous la cour à cette jeune et aimable dame.

— Miss Alvarez, dit Appleton, je vais m'expliquer clairement avec vous. M. Craig, mon ami, ici présent, était riche du chef de son oncle. Vous avez capté cette succession, à ce qu'il dit, et vous avez failli le ruiner. Deux cent cinquante mille dollars, avec les intérêts, font aujourd'hui une somme de trois cent mille dollars que vous lui devez. Quant à moi, vous m'avez fait chasser par ce maudit Français, qui est votre associé, et peut-être quelque chose de plus. Je

pourrais vous en garder rancune; mais je suis bon et généreux, un chevaleresque Kentuckien, comme dit si bien mon noble ami le préopinant. Eh bien, j'ai décidé que vous m'épouseriez.

— Jamais! s'écria Julia.

— Bon, je m'attendais à cela. Les femmes aiment la contradiction, mais elles finissent toujours par céder, quand on sait s'y prendre. Je considère donc l'affaire comme faite. Ce soir vous serez Mme Appleton, et dans trois jours mon noble ami le préopinant recevra ses trois cent mille dollars, ou l'équivalent. Laissez-nous, Isaac, j'ai quelque chose de particulier à dire à miss Alvarez.

Julia, restée seule avec Appleton, chercha autour d'elle une arme pour se défendre. Un *bowie knife* à demi rouillé était posé sur la cheminée. Elle s'en empara. Le géant se mit à rire et s'avança pour l'embrasser.

— Ne m'approchez pas, dit-elle, ou vous êtes mort.

En même temps elle le frappa à la main. Appleton recula, effrayé de voir couler son sang. Cependant la blessure était légère.

— Oh! oh! dit-il, quelle héroïne! Rassurez-vous, chère Julia, je n'en veux pas à votre vie. Je vous aime, et je veux vous épouser. Convenez que je suis bon homme d'accepter ainsi pour femme la maîtresse de M. Acacia; mais cela m'est égal. Vous êtes riche, vous êtes belle, et cela me suffit.

— Vous ne m'épouserez pas malgré moi?

— Je m'en garderai bien, dit grossièrement Appleton. Ces sortes de mariages sont trop malheureux. Je veux que le mien soit un mariage d'inclination, et que vous veniez à moi en disant : « Mon bon petit Appleton, ami de mon cœur, ne résiste plus à mon impatience, et faisons la noce tout de suite. »

— Vous êtes fou.

— Je suis très sage, et vous en aurez la preuve tout à l'heure. Avez-vous jamais eu faim, chère miss Julia? Non, n'est-ce pas? M. Sherman vous aimait trop pour vous laisser désirer quelque chose. Eh bien! je vous préviens que vous ne mangerez pas avant la cérémonie nuptiale. Je parie qu'avant demain soir vous me sauterez au cou.

Et, sans attendre la réponse de miss Alvarez, Appleton ferma la porte et tira les verrous. Restée seule, Julia ouvrit la fenêtre, résolue à tout tenter pour sa fuite. Elle eut envie de se précipiter, mais un reste d'espoir la soutint. Il n'était pas possible qu'Acacia, prévenu de sa disparition, ne fît sur-le-champ des recherches. Il la retrouverait; il tuerait Appleton et Craig; s'il le fallait, il forcerait toutes les barrières et mettrait le feu à tout le Kentucky plutôt que de ne pas la délivrer.

Le reste de la nuit se passa au milieu de frayeurs mortelles. Elle

craignait toujours quelque tentative nouvelle d'Appleton. Enfin le jour parut et dissipa ses inquiétudes.

Vers midi, le géant ouvrit la porte. — Le ministre est prévenu, dit-il. Dans dix minutes, vous pourrez, si vous voulez, déjeuner tout à votre aise.

Julia garda le silence. Elle calculait le temps qui lui restait à demeurer enfermée avant qu'on découvrît sa retraite. — Dans deux jours, pensa-t-elle, Acacia sera ici. Qu'est-ce que deux jours de souffrance?

Appleton alla retrouver Craig.

— Eh bien! dit le *Yankee*, à quelle heure le mariage?

— Que l'enfer la confonde! s'écria le géant. Elle m'a repoussé comme un chien.

— Le temps passe, dit Isaac. Si elle résiste encore vingt-quatre heures, tout est perdu. On retrouvera sa trace, et tu seras pendu. Prends garde au Français.

— Je donnerais mille dollars pour qu'il fût à portée de mon *revolver*.

— Que le ciel te maintienne dans ces dispositions! Je pars pour Oaksburgh.

— Vous m'abandonnez?...

— Très cher Appleton, vous êtes trop lent en affaires. Celle-là devait être expédiée du premier coup. Vous hésitez, tout est manqué. Je vais chercher un *alibi*.

— Que faire?

— Tout ce qu'il vous plaira. Vos scrupules n'ont pas le sens commun. Vous la traitez comme une princesse, et elle vous accueille comme un chien : c'est fort bien fait! Il faut mener les nègres à coups de bâton.

— Je jure, dit Appleton, qu'elle sera ma femme ou qu'elle mourra.

— Je m'en lave les mains. Adieu.

— Attendez encore un jour, dit le géant. Demain, je ferai une nouvelle tentative.

Craig y consentit; mais ce retard devait amener de graves événemens.

X. — COMMENT UN HOMME SANS PRINCIPES SAUVA UN HOMME A PRINCIPES.

En vingt-quatre heures, Acacia était de retour à Oaksburgh. Il y entra sans être reconnu, à la faveur de la nuit, et se présenta d'abord chez Jeremiah Anderson. Toute la famille était réunie et prenait tranquillement le thé. Lucy et Deborah poussèrent un cri de surprise en le voyant. Il était pâle, fatigué et couvert de poussière.

— Je ne t'attendais que demain, dit Jeremiah; mais puisque te voilà sain et sauf, tout est pour le mieux. Assieds-toi et soupe, nous avons le temps de causer.

— Où est miss Alvarez? dit Acacia.

— Elle vit; rassure-toi. L'abbé Carlino croit être sur sa trace. Craig et Appleton l'ont enlevée...

— Pour la vendre dans le sud?

— Non. Je crois qu'ils veulent en tirer une rançon.

Acacia respira.

— Jeremiah, dit-il, je compte sur toi. Nous la chercherons et nous la délivrerons de gré ou de force. Oh! l'infâme Craig!

— Tu ne me demandes pas ce qu'est devenu Lewis?

— Qu'on le pende!

— Monsieur, dit miss Deborah, vous devriez mieux parler de notre ami.

— Chère miss Anderson, dit l'impatient Acacia, personne ne respecte plus que moi tout ce qui vous touche; mais quand je songe que ce rare imbécile a causé la perte de l'une des meilleures femmes qu'il y ait au Kentucky, je sens des transports de rage dont je ne suis pas maître.

Les deux sœurs échangèrent un regard et sortirent.

— Comme il l'aime encore! dit Lucy à demi-voix.

Le *lingot* l'entendit et fut offensé de ce mot. Il aimait Lucy d'un amour profond et qui devait être éternel; mais ce n'était pas l'heure d'oublier celle qu'il avait aimée si longtemps, et qui se trouvait par sa faute dans un si grand danger. Son cœur était dévoré de remords.

— En quelles mains est-elle tombée? dit-il. Que reste-t-il à présent de cette beauté fière et charmante? Elle deviendrait le jouet d'un Craig et d'un Appleton! ô Providence!

Il mit sa tête dans ses mains comme pour réfléchir. Ses larmes coulaient à travers ses doigts. Jeremiah lui-même se sentit ému.

— Ami, dit tout à coup le Français en se levant, fais seller deux chevaux et partons. Les minutes sont des siècles. Elle se meurt peut-être à l'heure même où nous parlons. Grand Dieu! si ces misérables ont touché un cheveu de sa tête, je les égorgerai, fussent-ils au fond des enfers!

— Prends patience, dit Jeremiah. Nous ne pouvons pas partir avant demain matin. Bodini est en quête de renseignemens. Il croit que quelque Irlandais a trempé dans l'affaire.

— Pauvre abbé! dit tristement Acacia. C'était son meilleur ami. Il ne l'a pas abandonnée, lui!

— Que pouvais-je faire? répliqua Jeremiah. T'avertir et faire des recherches.

— Ami, pardonne à mon malheur. Je suis injuste envers toi.

— Je vais faire prévenir l'abbé Carlino, dit Anderson. En attendant, il faut arranger tes affaires, démentir les calomnies de Craig et la sotte propagande de l'Anglais. A propos, ne veux-tu rien faire pour lui?

— Qu'il aille au diable! répondit Acacia exaspéré.

— Il n'en est pas loin, répliqua Jeremiah. Il fit alors le récit de l'émeute de la veille. Ce pauvre Lewis, continua-t-il, a erré longtemps autour d'Oaksburgh, à ce qu'il paraît. Ce soir, pressé par la faim, il est rentré dans la ville et a voulu acheter des vivres. On l'a reconnu et poursuivi. Il s'est réfugié dans ta fabrique de poudre, et comme, grâce au ciel, il était armé, il se défend très bien contre la foule qui l'assiége.

Malgré sa tristesse, Acacia ne put s'empêcher de rire de l'odyssée de l'Anglais.

— Tu ne l'as pas secouru? dit-il.

— A quoi bon? reprit Anderson. C'est un fou qui ne sortira d'Oaksburgh qu'après qu'on l'aura goudronné. Il a le menton long et carré, signe d'un entêtement invincible. Je l'ai averti deux fois du danger : il a passé outre; qu'il se tire de là, s'il peut. J'ai des esclaves tout comme un autre, et ne suis pas bien aise qu'on vienne leur prêcher toute sorte de choses subversives de la famille et de la propriété. S'il était mon hôte, la bienséance m'obligerait de me faire tuer pour lui; mais, grâce au ciel, il a quitté ma maison avant ses escapades.

— Tu as, ma foi, raison, dit le *lingot*.

Pendant ce temps, Lucy et Deborah déploraient le triste sort de Lewis. La pauvre Deborah craignait pour la vie de celui qu'elle aimait.

— Jeremiah est dur, dit-elle à Lucy. Il ne lèverait pas un doigt pour sauver son ami.

— Cependant, dit Lucy, il va partir avec M. Acacia pour délivrer miss Alvarez.

— Lucy, dit l'aînée, vous avez plus d'influence que moi sur le Français : demandez-lui de sauver John Lewis. C'est un homme de ressources, et je suis sûre que Jeremiah le suivra.

— Hélas! dit Lucy, mon influence est bien peu de chose; je vais néanmoins en faire l'essai.

Elle rentra dans la salle où se tenaient les deux amis, et fit sa demande au *lingot*. Jamais homme ne fut plus désagréablement surpris. Il garda le silence, et Anderson se chargea de la réponse.

— Acacia n'a pas de temps à perdre, dit-il. Il faut qu'il parte dans quelques heures.

Lucy ne répliqua rien, mais elle regarda le Français avec une

telle expression de tristesse que celui-ci en fut frappé au cœur. Il crut qu'elle aimait Lewis.

— Toutes deux! pensa-t-il. Elles aiment ce maudit Anglais! Me voilà bien récompensé de l'avoir tiré des mains des *rowdies!* O Lucy! ô Julia!

Cependant il hésitait.

— Ne ferez-vous rien pour moi? dit Lucy en lui prenant la main.

Acacia ne résista plus.

— Eh bien! pensa-t-il, si elle l'aime, qu'il vive! Je quitterai le Kentucky pour n'être pas témoin de son bonheur... — J'y consens, dit-il tout haut.

Lucy lui serra la main avec tendresse. Acacia se méprit au sens de ce geste, et crut y voir l'effet de l'amour qu'elle avait pour Lewis. Il voyait crouler toutes ses espérances : il n'en fut pas ébranlé.

— Allons, disait-il, j'ai trente ans, je suis riche. L'âge de l'amour est passé pour moi; celui de la sagesse va commencer. Je voyagerai vingt ans; je resterai garçon, et j'irai vieillir à Brives. Je léguerai ma fortune à quelque bibliothèque qui portera mon nom, ou je ferai distribuer après ma mort des prix de vertu pour l'encouragement des vieilles servantes et la satisfaction des académiciens.

Il se leva et sortit. Anderson voulut le suivre. Il s'y opposa.

— Mon cher ami, dit-il, ne mettons pas tous nos œufs dans le même panier. Si l'on me tue, je veux que tu survives, que tu délivres miss Alvarez, et que tu égorges Craig. D'ailleurs mon plan est fait. Je n'ai pas besoin de toi.

La poudrière où s'était réfugié John Lewis était située à l'extrémité de la ville, non loin de la maison de miss Alvarez. Depuis trois heures, l'Anglais assiégé attendait avec inquiétude ce que le hasard voudrait ordonner de son sort. Une foule nombreuse, armée de carabines et de *revolvers*, gardait toutes les issues de la poudrière. On ne tirait pas, de peur de mettre le feu aux provisions immenses de poudre entassées par Acacia dans les caveaux de la fabrique; mais on attendait que l'Anglais, vaincu par la famine, se rendît à discrétion.

Acacia vit d'un coup d'œil que la fuite de Lewis était impossible; il prit une résolution hardie. Il traversa la foule et se hâta d'entrer dans la maison avant d'être reconnu. A cette vue, le peuple poussa des cris de fureur : « A bas le Français! à bas l'abolitioniste! » Le chœur des méthodistes, conduit par Toby Benton, hurlait d'une voix puissante : « A bas l'athée! »

L'Anglais se jeta dans les bras d'Acacia.

— Que venez-vous faire ici, mon ami?

— Vous le voyez; je veux vous tirer d'affaire. C'est miss Lucy qui m'envoie.

— Miss Lucy! dit l'Anglais. Ah!

Acacia fut surpris de cette apparente indifférence; mais ce n'était pas le moment de s'expliquer.

— Donnez-moi une bougie, dit-il, une vrille, et le petit baril que vous voyez dans ce coin.

L'Anglais obéit, et alluma la bougie. Acacia parut alors à la fenêtre du premier étage. La foule le regardait avec curiosité. Les cris redoublèrent. Cependant on admirait son courage, et quelques-uns des assistans, moins animés que les autres par l'esprit de parti, auraient voulu le sauver.

— Messieurs et chers compatriotes, dit Acacia, prenez la peine de m'écouter. Je suis bien connu de vous tous.

— A bas l'athée! dit Toby Benton.

— Maître Toby, reprit le *lingot*, prenez garde que je ne descende pour vous couper les oreilles.

Cette réponse fit rire la foule, et la disposa favorablement pour l'orateur.

— Vous savez, continua-t-il, que je suis capable de tout, et particulièrement de me faire sauter en l'air avec vous.

Cette menace fit frémir tout le monde.

— Mes caveaux contiennent plus de deux cent mille livres de poudre, qui suffiraient pour faire sauter tout le Kentucky. J'ai du feu. Je suis maître de vous et de moi. Soyez prudens et redoublez d'attention.

— A bas l'abolitioniste! cria encore Toby Benton.

— Abolitioniste toi-même! dit Acacia. Je ne le suis pas, et ne le serai jamais. Un de mes amis, un pauvre homme, il faut l'avouer, à qui j'avais laissé le soin de rédiger mon journal, a voulu s'amuser à vos dépens : il s'est dit abolitioniste. C'est faux : c'est une plaisanterie qui n'est pas bonne, j'en conviens, mais qui ne doit pas le faire pendre ni goudronner.

— Je suis abolitioniste et le serai toute ma vie, cria John Lewis par-dessus l'épaule d'Acacia.

Celui-ci se retourna. — Mon cher ami, dit-il, je ne veux pas vous sauver malgré vous. S'il vous plaît de vous jeter à l'eau, faites; vous êtes libre; sinon, laissez-moi vous tirer d'un mauvais pas.

— J'aime mieux mourir, reprit Lewis, que de mentir ainsi.

— Eh! mourez si vous en avez envie, dit le Français impatienté; je m'en vais.

Lewis lui tendit la main.

— Adieu, ami, dit-il, je vous remercie. Soyez heureux!

Acacia se sentit ému.

— Ah! si miss Lucy ne m'avait pas ordonné de vous sauver la vie, avec quel plaisir je vous verrais griller tout vif!

— Messieurs, dit-il en reparaissant à la fenêtre, vous le voyez, John Lewis est un brave homme à qui le désir du martyre a brouillé la cervelle. Soyez plus sages que lui, et laissez-le passer tranquillement. Je donne ma parole qu'il sortira du Kentucky dans deux jours.

— Non, point de grâce pour le scélérat, dit une voix.

— Messieurs, reprit Acacia, Lewis est mon hôte. Je suis forcé de le défendre, et si quelqu'un l'attaque, je lui brûlerai la cervelle. Une dernière fois, engagez-vous votre parole, comme de braves et loyaux Kentuckiens, que vous le respecterez?

— Non! non! crièrent quelques-uns des amis de Craig.

Cependant le plaidoyer d'Acacia faisait quelque effet sur la foule. On admirait son courage et sa générosité : on l'eût admiré bien davantage, si l'on avait su qu'il croyait sauver son rival. Acacia vit que le moment était décisif. Il prit le petit baril des mains de l'Anglais, fit un trou avec la vrille et y planta un morceau de bougie allumée. Douze cents têtes le regardaient avec inquiétude et curiosité.

— Ce petit baril, dit-il, contient vingt livres de poudre. Je vais y mettre le feu et le jeter dans la rue. Que tous les braves et généreux Kentuckiens se retirent!

En même temps, il lança le baril. L'effet de cette menace fut prodigieux : en un clin d'œil, tout le monde disparut.

— Sortons, dit Acacia.

L'Anglais le suivit, et tous deux, par des chemins détournés, gagnèrent la maison de Jeremiah.

— C'est un très bon tour, dit Anderson; mais tu risquais de nous faire sauter en l'air comme des éclats d'obus.

Acacia se mit à rire.

— Est-ce que tu crois au baril de poudre? dit-il. C'est un gallon de rhum que j'ai jeté sur les braves gens d'Oaksburgh. La peur grossit et défigure les objets.

Jeremiah fit atteler sur-le-champ une voiture.

— Partez vite, dit Acacia, et attendez-moi de l'autre côté de l'Ohio, à Indianapolis.

L'Anglais voulut le remercier.

— Remerciez miss Lucy, dit un peu sèchement le *lingot,* qui n'oubliait pas ses griefs contre le swedenborgien.

Lucy devina la jalousie d'Acacia.

— Ce n'est pas moi, dit-elle un peu vivement, qui aurais osé demander à notre ami de risquer sa vie pour vous sauver : c'est Deborah qui m'a priée de le faire.

Le regard et le sourire d'Acacia lui firent voir qu'elle était comprise. Les deux amans étaient réconciliés. Le Français fut ravi de voir qu'il n'avait pas de rival dans le cœur de la belle Kentuckienne et heureux de pouvoir l'aimer sans remords.

— Puisque Julia me préfère John Lewis, se dit-il, qu'elle l'épouse. Ce bon Anglais vient fort à propos pour me tirer d'embarras. Ah! perfide Julia, pouvais-tu trahir un amant si fidèle!

Il oubliait encore qu'il avait donné l'exemple. Qui de nous est jamais sincère, même avec sa conscience? Il profita de l'absence de Jeremiah et de l'Anglais, tout occupés des préparatifs du départ, et, prenant la main de miss Anderson : — Lucy, chère Lucy! dit-il.

Elle leva les yeux sur lui et rougit.

— Je vais partir avec votre frère pour une expédition périlleuse, continua-t-il; puis-je espérer que vous ferez des vœux pour le succès de nos armes?

— Je ferai toujours des vœux pour les amis de mon frère, répondit-elle.

— Lucy, je vais délivrer ou venger miss Alvarez. Quand je reviendrai, me croirez-vous si je vous dis : Je vous aime, miss Anderson; voulez-vous être ma femme?

— Revenez d'abord, dit-elle en souriant; vous aurez alors ma réponse.

Le cœur de Lucy était rempli d'une joie sans mélange. Elle ne craignait plus miss Alvarez; elle croyait même, avec la sainte et noble crédulité de l'amour, n'avoir jamais eu de rivale. Julia n'était pour Acacia qu'une amie et qu'une associée. Tous les bruits qui couraient à son déshonneur n'étaient plus que d'infâmes calomnies. Comment Acacia, qui avait tant d'esprit et de goût, aurait-il pu aimer une négresse? car, bien qu'elle fût blanche comme un lis, le sang noir qui coulait dans les veines de miss Alvarez suffisait pour en faire une créature inférieure. Lucy, qui aurait été jalouse d'une blanche, ne pouvait pas l'être d'une fille de couleur. Le mépris souverain des Américains pour la race noire ne leur permet pas la jalousie. Tels étaient les raisonnemens de Lucy; on aime à se tromper soi-même.

De son côté, John Lewis était allé remercier Deborah. L'austère méthodiste s'était retirée dans sa chambre à coucher et priait pour le salut du swedenborgien. En le voyant, elle poussa un cri de joie et courut à lui.

— Sauvé! dit-elle. Béni soit le Dieu d'Israël, qui sait, quand il le faut, prêter au juste et à l'innocent sa force invincible!

— Miss Deborah, dit l'Anglais avec tendresse et gravité, je viens d'apprendre que je dois à votre amitié d'avoir été secouru, et la vie m'en est devenue plus chère.

Deborah rougit, et, sans répondre, le regarda avec des yeux où se peignait l'amour le plus pur et le plus ardent. Elle croyait comprendre cet exorde et toucher au terme d'un long et dur célibat. Son cœur, naturellement altier et un peu aigre, s'adoucissait à cette pensée. En quelques secondes, le monde entier changea d'aspect pour elle. Au lieu de l'impure Babylone, de la prostituée des sept collines où elle se plaignait de vivre, elle ne vit plus autour d'elle que des visages rians et purs, que des vieillards au maintien austère et plein de dignité, de jeunes hommes au frais visage, à la démarche modeste, et des femmes dignes d'entrer à toute heure dans le sanctuaire. De son côté, John Lewis, plein d'estime pour Deborah et reconnaissant de l'amour qu'elle lui témoignait, aurait voulu la détromper. Il cherchait un détour habile pour lui apprendre cette fâcheuse vérité, et il ne trouva rien de mieux qu'un sermon en quatre points.

— Chère miss Deborah, dit-il après avoir toussé pour éclaircir sa voix et cacher son embarras, je viens à l'objet principal de ma visite. J'ai toujours pensé que les tendances morales et religieuses étaient, de toutes les choses qui rendent une femme propre au mariage, les plus précieuses et les plus nécessaires, car la religion est la base de toute famille et de toute société. Il a été dit par l'apôtre saint Paul : « En vain tu bâtiras un temple, et tu dépenseras des sommes immenses, si Dieu n'a posé la première pierre. » L'amour de Dieu est donc la première et la plus indispensable condition de l'amour saint et sacré qui doit unir l'homme à la femme, et l'époux à l'épouse. D'un autre côté, la beauté corporelle et les avantages extérieurs, quelque fragiles qu'ils soient par l'essence même de notre nature périssable, ne doivent pas être négligés dans ce contrat unique par lequel deux êtres humains s'engagent à propager leur espèce et à offrir au Seigneur des enfans qui soient dignes de le servir et prêts à l'adorer.

Il est difficile de dire combien de temps aurait duré ce discours, dont la conclusion trop sincère devait être cette dure parole : Deborah, vous êtes la piété même; mais j'aime miss Alvarez, parce qu'elle est plus belle que vous, — si Jeremiah lui-même n'était encore venu interrompre cette conversation fort à propos.

— Allons, mon cher Lewis, dit-il, vos adieux doivent être faits. Partons. Si vous laissez à vos ennemis le temps de délibérer et de vous retrouver, je n'oserai plus répondre de vous. En route, en route!

Deborah, malgré sa piété et son amour du décorum, donnait de bon cœur au diable la précipitation de Jeremiah et la sage et méthodique lenteur de l'Anglais. Hélas! interrompre l'orateur si mal à

propos! ce malheur n'était fait que pour elle. Pour la première fois, elle regretta que Lewis n'eût pas la vivacité du *lingot*. — Ce n'est pas Acacia, pensait-elle, qui s'embourberait dans son discours comme une charrette dans une ornière profonde. Ah! les gens extravagans ont quelquefois du bon!

Il fallut se contenter de ce tronçon de discours. Lewis n'était pas homme à retrancher une syllabe de ce qu'il avait résolu de dire. Son texte était prêt, ses citations des pères étaient alignées et allaient défiler en colonne serrée, sa péroraison devait résumer la harangue et en donner la morale. Pour un évêché, il n'eût pas laissé échapper cette magnifique occasion d'édifier son prochain. Si l'on s'étonne qu'il pût avoir la pensée de dire clairement une chose aussi offensante et aussi mortifiante, je répondrai qu'il était Anglais, plein de confiance dans sa sagesse et dans son éloquence, qu'il était ministre du Seigneur, et, à ce titre, habitué aux sermons et aux controverses. Le mariage lui paraissait une affaire de controverse, et il eût controversé, cité, commenté, ratiociné jusqu'au jugement dernier, pour peu qu'il eût trouvé des contradicteurs.

Le naturel de Deborah n'était guère moins porté aux longs discours; mais elle était fille, ennuyée de l'être et impatiente d'en finir avec le célibat: de plus, le cas était pressant, elle sentait bien qu'il ne fallait pas laisser échapper le swedenborgien. Quand elle vit qu'il partait avec Jeremiah, elle lui serra la main d'une façon expressive, et lui dit:

— John Lewis, partout où vous irez, souvenez-vous de moi.

— Partout et toute ma vie, dit-il avec émotion.

— Revenez dès que les temps seront plus doux, ajouta-t-elle.

— Lewis, dit Jeremiah, tous ces adieux sont pathétiques; mais, si vous tardez plus longtemps, vous serez goudronné.

Tous deux descendirent, et trouvèrent Acacia au parloir avec l'abbé Carlino Bodini et un Irlandais. L'abbé venait d'entrer.

— Miss Alvarez est retrouvée! cria-t-il dès la porte.

— Miss Alvarez était perdue! dit l'Anglais, qui ignorait tous les événemens de la veille.

Anderson l'instruisit de la disparition de Julia. Acacia se jeta dans les bras du bon Carlino.

— Quoi! elle est revenue! dit-il. Où est-elle? l'avez-vous vue?

— Hélas! non, répondit l'abbé; mais voici quelqu'un qui vous en donnera des nouvelles. Approche ici, drôle!

A ces mots, Jack se présenta: c'était l'Irlandais que Craig avait menacé de mort; il raconta tous les détails de l'enlèvement.

— Comment sais-tu cela? dit Acacia.

— Le drôle y était, dit l'abbé. Après l'affaire, il a senti quelques

remords, et m'a demandé l'absolution. Je ne l'ai donnée qu'à la condition qu'il raconterait publiquement ce que vous venez d'entendre.

A peine eut-il fini de parler qu'Acacia mit son *revolver* dans sa poche et courut à la voiture.

— Où vas-tu? dit Jeremiah. Attends-moi.

— Partons, répliqua le *lingot*, ou je pars seul.

— Et Lewis?

— Fais-lui donner un cheval et un guide. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Je n'ai pas besoin de guide, dit l'Anglais. Je pars avec vous. Nous la délivrerons ou nous mourrons ensemble.

— Bien dit! s'écria Jeremiah. Ils montèrent dans la voiture. L'abbé aurait voulu les suivre. Acacia l'en empêcha.

— Restez ici, dit-il, et priez pour le succès de notre entreprise. Votre métier n'est pas de vous battre, et vous pouvez nous rendre de grands services. Faites imprimer sur-le-champ, tirer à vingt mille exemplaires et répandre dans tout le comté l'affiche que voici. Visitez Tom Cribb et la brigade irlandaise; dites-leur de se tenir prêts; les élections sont proches, et nous aurons besoin de leur courage. Ah! coquin de Craig, cette fois tu ne m'échapperas pas.

En même temps la voiture s'ébranla et partit au galop.

Voici le texte de l'affiche :

Mensonge!
Infernale trahison!
Scélératesse abominable!

« Peuple magnanime, on te trompe! on te soulève contre tes meilleurs, tes seuls amis! Un misérable qu'on appelle Craig, et qu'on devrait appeler Judas Iscariote, a calomnié indignement l'un des plus honnêtes et des plus loyaux *gentlemen* de tout le Kentucky. Non, M. Acacia n'est pas abolitioniste, et il ne le sera jamais! Il a cette doctrine perverse en horreur et détestation. Sa vie passée répond de ses principes politiques er moraux. Ce noble enfant de la France a sucé avec le lait de sa nourrice l'amour de l'ordre et de la constitution. Son journal, le *Semi-Weekly Messenger*, est l'organe de tous les honnêtes gens et de tous les nobles et loyaux Kentuckiens. M. Acacia a l'honneur de prévenir le public et Isaac Craig qu'il se propose à la première rencontre de couper les oreilles dudit Isaac, et de les clouer sur la porte des bureaux du *Herald of Freedom* pour l'exemple des scélérats et la joie de tous les amis de l'ordre. »

Sans faire la moindre objection, Carlino fit imprimer et placarder cette affiche sur toutes les murailles d'Oaksburgh. Il en envoya des exemplaires dans tout le comté et jusqu'à Louisville.

XI. — MOUSQUETADES.

Pendant ce temps, les trois amis galopaient sur la route de *Sugar-Maple;* c'est le nom de la ferme de Craig. La voiture roulait dans des chemins affreux, sur des troncs d'arbres mal équarris, et tombait à tout moment dans des fondrières. Il ne manque pas de chemins pareils au Kentucky, surtout dans les forêts. On a plus tôt fait d'abattre un arbre, de le scier en planches et de l'étendre sur la route que de faire un pavé régulier. D'ailleurs la pierre est rare dans cet état, le plus fertile peut-être de l'Union.

Enfin le jour parut, et un soleil magnifique éclaira la cime des chênes et des érables. A neuf heures du matin, on aperçut la fumée du toit de Craig. Jeremiah, qui conduisait la voiture, fit halte.

— N'allons pas plus loin, dit-il. Il faut d'abord s'informer des forces et des dispositions de l'ennemi.

Acacia mit pied à terre.

— Restez ici, dit-il, et gardez les chevaux. Je vais revenir. Si vous entendez quelque coup de feu, montrez-vous et venez à moi.

Il se glissa sans être aperçu jusqu'à cinquante pas de la maison. Une barrière très élevée entourait de toutes parts la maison et le jardin de Craig. Acacia sauta par-dessus la barrière, et se trouva dans le jardin. Là, un obstacle se présenta, qu'il n'avait pas prévu. Deux chiens énormes, dressés à chasser les nègres, gardaient l'entrée de la maison. A la vue d'Acacia, ils s'élancèrent sur lui. D'un coup de *revolver*, le *lingot* cassa la mâchoire au premier, qui s'enfuit en hurlant; un autre coup de pistolet tua raide le second.

A ce bruit, amis et ennemis accoururent. Craig et Appleton, qui déjeunaient tranquillement, se levèrent de table et prirent leurs armes.

— Eh bien! Appleton, dit Craig, masse informe de chair, taureau, brute sans intelligence et sans cœur, voilà l'ennemi. Tu vas recevoir le prix de tes tergiversations.

— Parbleu! dit le géant, qui que ce soit, je l'assomme.

Au même instant, Acacia parut à l'entrée du vestibule. Appleton et Craig tirèrent à la fois sur lui, sans l'atteindre. Il tira à son tour, et blessa Appleton. Celui-ci fit une seconde décharge, aussi précipitée et aussi mal dirigée que la première. Le Français riposta encore, mais sans succès. Le *revolver* n'est pas une arme aussi meurtrière qu'on pourrait le croire. Les Américains tirent trop vite et visent trop peu pour se faire beaucoup de mal, même à une courte distance.

— Bon! dit Jeremiah, voilà ce fou d'Acacia qui va se faire tuer.

J'étais sûr qu'il ferait quelque extravagance. Allons, John, êtes-vous prêt?

— En avant pour la vieille Angleterre! dit le swedenborgien.

Tous deux s'élancèrent au pas de charge, mais Jeremiah, plus leste et plus adroit, sauta le premier par-dessus la barrière, et, sans attendre son compagnon, courut vers la maison. Il arrivait trop tard.

Le bruit du combat avait averti Julia qu'il se passait quelque événement extraordinaire dans la maison. Elle ouvrit la fenêtre, et reconnut Acacia et Jeremiah. Son cœur bondit de joie.

— A moi! cria-t-elle, à moi! Paul!

La jeune mulâtresse qu'on avait enlevée avec elle profita du trouble général pour tirer le verrou. Julia ouvrit la porte et se précipita dans l'escalier. A cette vue, Appleton ne fut pas maître de sa rage.

— Craig, dit-il, continue le combat. Je vais remettre en cage ce bel oiseau.

Craig ne l'entendait plus. A la vue de Jeremiah et de l'Anglais, qui accourait aussi, quoique plus lentement, Isaac jugea la partie perdue; comme il n'était pas homme à s'opiniâtrer hors de propos, il s'échappa par une porte de derrière, monta à cheval, et courut du côté d'Oaksburgh.

Personne ne pensait à le poursuivre. Appleton, s'apercevant de sa fuite, fut saisi de fureur et de désespoir.

— Rends-toi, dit Acacia, je te donne la vie.

Sans répondre, le géant tira son dernier coup de pistolet sur le Français et monta l'escalier. Son mouvement fut si prompt que personne n'eut le temps de le prévenir. Julia fut saisie d'épouvante et voulut fuir, mais il l'atteignit, et la frappa d'un coup de *bowie knife* dans la poitrine. Elle tomba, baignée dans son sang. Il voulut redoubler, mais Acacia s'élança comme la foudre et le frappa lui-même avec tant de force d'un coup de poignard au cœur que le géant tomba raide mort, sans pousser un cri. Anderson et Lewis arrivaient trop tard.

Acacia se précipita vers le corps inanimé de sa malheureuse amie.

— Julia! s'écria-t-il, Julia! au nom du ciel! réponds-moi!

— Hélas! dit Anderson, elle est morte.

Il se trompait. Les trois amis la portèrent sur son lit et visitèrent la blessure. Julia ouvrit les yeux et s'évanouit de nouveau.

— La blessure est mortelle, dit l'Anglais, qui se connaissait un peu en chirurgie.

A cette nouvelle, Acacia fut saisi d'un violent désespoir. Il saisit la main de Julia et la baisa avec un tel transport de tendresse et

de douleur que ses compagnons ne purent retenir leurs larmes.

— Ah! malheureuse Julia, dit-il, pourquoi t'ai-je quittée? Ne devais-je pas veiller sur toi toute ma vie et te faire un rempart de mon corps? Hélas! le coup qui t'a frappé sera pour moi un remords éternel. O malheureuse amie! pourquoi m'as-tu trahi?

A ce mot, elle reprit ses sens.

— Cher Paul, dit-elle, j'ai toujours été fidèle à notre amour.

Il tourna les yeux sur l'Anglais.

— Je n'ai aimé, dit-elle, et n'aimerai jamais que toi. Je sens bien, ajouta-t-elle avec un sourire désespéré, que je n'ai pas de grands efforts à faire pour te demeurer fidèle à l'avenir. La vie me quitte. Mourir si jeune, ah! Dieu!

Acacia était dévoré de remords. A ce moment suprême, il comprit qu'elle disait la vérité, et il eut horreur de lui-même. Il se reprocha cruellement son égoïsme et son inconstance. Il maudissait l'Anglais et Appleton, et Craig, et lui-même. Il pleurait, il criait, il demandait pardon à Julia, qui ne l'entendait plus. Lewis n'était guère plus calme. Jeremiah, qui seul avait conservé quelque sang-froid, sentit qu'il fallait agir et transporter Julia à Oaksburgh.

— Deborah prendra soin d'elle, dit-il à son ami.

On la porta dans la voiture après avoir bandé sa blessure à la hâte, et l'on reprit le chemin de la ville.

XII. — MORT DE JULIA.

Le triste cortége entra dans Oaksburgh au coucher du soleil, et se dirigea vers la maison de Jeremiah Anderson. Déjà l'opinion publique se prononçait en faveur d'Acacia. Le défi qu'il portait à Craig avait produit le meilleur effet dans un pays où les querelles se vident plus souvent à coups de carabine que devant les tribunaux. On se promettait un spectacle intéressant, et l'on ne se trompait pas. Le bon Carlino, par ses intrigues et celles de ses amis, avait en quelques heures obtenu des résultats merveilleux.

Deborah reçut l'infortunée Julia dans sa propre chambre. Bien qu'elle eût pris ses grades aux États-Unis, elle ne manquait pas de science médicale, et à coup sûr elle valait bien la plupart de ses confrères d'Oaksburgh et des environs. L'austère méthodiste avait pensé se faire un cas de conscience de recevoir une catholique sous son toit; mais la pâleur de Julia, le sang qu'elle perdait, la douleur du *lingot* et, plus que tout peut-être, les instances de Jeremiah la décidèrent à traiter miss Alvarez comme une enfant d'Israël, quoiqu'elle ne fût, à vrai dire, qu'une simple Madianite. Lucy, plus tendre et plus compatissante, se sentit profondément émue en voyant son

ancienne rivale : elle respecta la douleur d'Acacia, et ne l'attribua qu'à une amitié profonde violemment interrompue par la mort; elle l'en aima davantage, car tout est prétexte d'amour pour ceux qui aiment, et de haine pour ceux qui haïssent.

Julia ne se fit pas illusion sur sa destinée. Pendant que Lucy cherchait à la consoler et à la rassurer, elle se sentait condamnée; mais elle en était presque contente. Aux regards de Lucy, elle devina le secret de son amour.

— Je ne suis plus qu'un obstacle, pensa-t-elle. Acacia ne m'aime plus. Que ferais-je dans la vie? Me résignerais-je à son amitié après avoir reçu de lui tant de sermens, aujourd'hui violés?

Cette aimable et charmante Julia, si digne d'un meilleur sort, était la triste victime des préjugés de son pays. L'esclavage dès l'enfance l'avait asservie aux passions de M. Sherman, et lorsqu'elle devint libre et maîtresse d'elle-même, son déshonneur passé pesa sur toute son existence. Acacia, qui l'aurait épousée s'il avait été son premier amant, la regarda malgré lui comme une maîtresse ordinaire, et non comme la compagne de sa vie. Où l'amour ne manquait pas, le respect manquait, et l'amour sans le respect de la femme aimée n'est pas de longue durée.

Julia ne fut pas aigrie par le malheur, et cette bonté divine, qu'elle garda toute sa vie, fut comme un charme qui attirait à elle et séduisait tous ceux qui la connaissaient. Dès les premières heures, Lucy l'aima tendrement, et malgré les avertissemens de Deborah, elle la traita comme une sœur.

Cependant Acacia et Jeremiah délibéraient sur la manière de tirer vengeance de Craig.

— Il faut, dit Anderson, le faire traduire devant le jury comme complice de meurtre et d'enlèvement.

— Ami, dit le Français, laisse-moi le soin de le punir. J'ai soif de son sang. Il mourra, et je veux qu'il meure de ma main. Laissons la justice toujours boiteuse à ceux qui sont trop faibles pour se faire justice, et sachons nous venger comme des hommes.

— Est-ce que tu veux l'assassiner? dit Jeremiah. Attends du moins que je sois nommé maire. Nous arrangerons l'affaire à l'amiable, et tu ne seras pas forcé de subir les lentes formalités d'un procès. Tous mes *policemen* déclareront à l'envi qu'il a tiré le premier.

— Non, répondit Acacia. Je veux que les chances soient égales. Nous aurons tous deux les mêmes armes; mais j'aurai de plus Julia à venger. Cependant, pour ne pas faire de tort à ton élection, j'attendrai que tu sois nommé maire.

Le même jour, une guerre d'escarmouches commença entre le *Herald of Freedom* et le *Semi-Weekly Messenger*. Craig, effrayé d'abord

de la mort d'Appleton et de son propre échec, avait craint qu'on ne l'attaquât en justice, et déjà il prenait ses précautions. Douze *gentlemen* patentés, tous dignes de foi, tous habitans d'Oaksburgh, étaient prêts à déclarer sous serment qu'il n'avait pas quitté la ville depuis un mois. Il se rassura bientôt en voyant qu'on ne l'attaquait pas, et posa sa candidature aux fonctions de maire avec une audace inouie. Il accusa de nouveau Acacia d'être secrètement négrophile, il en accusa Jeremiah; il ajouta que celui-ci était un ivrogne, et celui-là un débauché qui vivait avec une fille de couleur et scandalisait la pieuse communion des méthodistes d'Oaksburgh. Jeremiah voulut d'abord le jeter dans la rivière, mais Acacia le supplia de n'en rien faire.

— Cet homme est mien, lui dit-il : il est sacré pour toi. Je veux l'offrir aux mânes de Julia.

De son côté, il soutint la candidature d'Anderson et accusa Craig de tous les crimes. On connaît trop le style des journaux américains pour qu'il soit nécessaire de donner des extraits de cette polémique. Il suffit de dire que les deux adversaires se surpassèrent eux-mêmes dans cette lutte.

Enfin le grand jour arriva. Les *know-nothing* et les méthodistes furent fidèles à Craig, mais tous les autres votèrent en faveur d'Anderson. Le vaillant Tom Cribb et sa brigade trouvèrent moyen de se signaler le soir en cassant les réverbères et en frappant à coups de poings et de bâtons sur les partisans du malheureux Craig.

Pour la première fois, celui-ci désespéra de lui-même. L'histoire de Julia, dix fois racontée dans le journal d'Acacia, et toujours avec des circonstances nouvelles qui aggravaient le crime d'Isaac et rendaient sa victime encore plus intéressante, avait fini par le rendre odieux. Déjà son caractère bien connu et son titre de *Yankee* suffisaient pour déconcerter ses plus intrépides partisans. Il était dans la situation déplorable du malheureux Turnus, que les dieux ont condamné, et qui cherche en vain à fuir le glaive vengeur d'Énée. La fatalité ou plutôt la vengeance divine le poursuivait. Chaque matin, Acacia renouvelait dans son journal la promesse de lui couper les oreilles et de les clouer à la porte du *Herald of Freedom*. Le lendemain de sa défaite, Craig, exaspéré, résolut d'en finir et de tuer le *lingot*.

Acacia se tenait sur ses gardes et cherchait lui-même une occasion; elle se présenta bientôt. Au moment d'entrer dans les bureaux du *Semi-Weekly Messenger*, il se retourna par hasard, et ce mouvement imprévu lui sauva la vie : Craig, posté à vingt pas de là, venait de tirer sur lui un coup de *revolver*. La balle frappa la porte de la maison et enleva un éclat de bois.

— Maladroit! dit Acacia en se retournant et l'ajustant à son tour.

Deux balles furent encore échangées sans résultat. La foule s'amassait autour des combattans, car le combat avait lieu en pleine rue. Personne ne fit un effort pour les séparer. Les voisins et les passans étaient là comme des juges du camp. Irrité de servir de spectacle aux curieux, Acacia courut sur son adversaire et fit feu à bout portant.

Au même instant, Craig tirait. Les deux adversaires tombèrent, Acacia blessé à la cuisse, et Craig mort; la balle avait fait sauter la cervelle.

— Bravement combattu! dirent les assistans. On enterra Craig, et Acacia se fit porter et panser dans la chambre de Julia. Sa blessure n'était pas dangereuse, et Deborah lui promit de le remettre sur pieds en quelques jours.

— Et Julia? demanda-t-il à voix basse.

— Elle n'a plus que quelques heures à vivre, répondit Deborah sur le même ton.

Miss Alvarez, qui était présente, quoiqu'à l'autre extrémité de la chambre, devina la réponse du médecin et frémit. Au moment de mourir, elle se révoltait contre cette cruelle nécessité. Elle se cramponnait à la vie avec désespoir. Enfin elle comprit qu'il fallait se soumettre à la destinée; elle pria ceux qui étaient présens de sortir, et de la laisser seule avec Acacia.

— Mon cher Paul, lui dit-elle, je t'ai aimé avec une passion sans pareille. Rien ne m'a été aussi cher que toi, pas même mon salut éternel, que j'ai compromis pour toi seul. Tu m'as rendue heureuse pendant trois ans, et c'est beaucoup, car jusque-là je n'avais connu que la honte et les misères de la servitude. Par toi, j'ai connu le bonheur, un bonheur, hélas! bien fugitif; mais il n'a pas dépendu de toi qu'il ne fût éternel. Nous ne pouvions ni l'un ni l'autre effacer la mémoire du passé. C'est le serpent qui m'a toujours dévoré le cœur, et qui faisait couler mes larmes au milieu même de nos plus vifs transports d'amour. Oh! Sherman! Sherman!

Elle éclata en sanglots. Paul l'embrassait et l'appelait des noms les plus tendres sans pouvoir la consoler. Il était désespéré de voir mourir d'une agonie si cruelle cette pauvre Julia qu'il avait tant aimée, qu'il aimait peut-être plus que jamais. Elle s'en aperçut, et son âme si tendre fut presque consolée par la pensée qu'elle laisserait à son amant un doux et éternel souvenir.

— Calme-toi, dit-elle, et fais venir miss Lucy.

Celle-ci entra, presque aussi affligée qu'Acacia, car elle aimait sincèrement miss Alvarez.

— Chère Lucy, dit la mourante, comment vous remercierai-je de

la bonté avec laquelle vous m'avez secourue, moi étrangère et d'une race méprisée? Je vais mourir : permettez-moi de vous léguer ce que j'ai de plus cher au monde, le bonheur de mon ami Acacia. Je sais que vous l'aimez et qu'il vous aime, miss Deborah m'a tout dit. Adieu, soyez heureux, et pensez quelquefois à votre amie Julia.

A ces mots, elle s'évanouit. L'abbé Carlino, appelé en toute hâte, l'aida à mourir pieusement. Le pauvre abbé se sentait défaillir en remplissant les devoirs de son ministère.

— *Allez en paix*, dit-il en répétant les paroles de l'Évangile, *car votre foi vous a sauvée.*

Elle sourit doucement à Lucy et à son amant, et mourut.

La douleur d'Acacia est impossible à peindre. Tous les assistans pleuraient, et même la sévère Deborah. Julia fut ensevelie sur les bords du Kentucky, au pied d'un érable sous lequel elle aimait à s'asseoir.

Acacia guérit et obéit au vœu de miss Alvarez en épousant Lucy, mais il n'est pas encore consolé. La belle Kentuckienne est heureuse néanmoins, car il cache sa mélancolie sous le nom de regret de la terre natale. Elle l'a décidé à faire un voyage en France. Vous le verrez à Paris cet été avec sa femme. Sa fortune est immense, mais il ne se soucie plus d'être riche. Il a une petite fille charmante qu'il appelle Julia, et qui sera aussi belle que son ancienne amie.

John Lewis, revenu de ses rêves apostoliques, a épousé Deborah. Ils évangélisent ensemble les populations paisibles du comté de Kent, et, malgré quelques retours d'humeur de la dame, ils sont raisonnablement heureux. Mistress Lewis vient de publier à Londres un livre édifiant, intitulé *le Cœur crucifié,* qui est fort apprécié dans les sociétés bibliques.

Jeremiah, resté seul, s'est marié, et sa femme l'a déjà rendu père de deux jumeaux. Il est riche, il est maire, il sera gouverneur du Kentucky.

L'abbé Carlino est retourné en Italie. Pour le consoler de l'évêché qu'on lui fait trop attendre, Acacia lui a fait présent de 20,000 dollars. Il va sous le beau ciel de Naples manger du macaroni jusqu'à ce que l'ange de la mort le touche de son aile, comme dit je ne sais plus qui.

ALFRED ASSOLLANT.

LE

MARÉCHAL MARMONT

ET

SES MÉMOIRES

Les *Mémoires* du maréchal Marmont ont fait un grand scandale, et ont été jugés assez généralement avec beaucoup de sévérité. Dans un certain sens, cette sévérité n'est que justice. Le maréchal, en les écrivant, semble avoir voulu s'affranchir de toutes les convenances. Il ne s'y borne pas à exprimer sur les événemens, sur les hommes publics, des appréciations d'une extrême rigueur; la vie privée, le caractère personnel des individus ne lui sont pas plus sacrés que leur vie et leur caractère publics, et on le voit trop souvent, sans aucune utilité pour l'histoire, je dirai même sans grand profit pour l'amusement de ses lecteurs, lancer en passant des épigrammes, raconter des anecdotes propres à contrister, à désoler, à humilier, sinon ceux dont il a fait ainsi ses victimes, et qui n'existent plus, au moins leurs parens et leurs amis survivans. Dans ces coupables immolations, les femmes ne sont pas plus respectées que les hommes, pas même celles qui, à des titres divers, auraient eu le plus de droit à ses ménagemens. Et ce qui rend de tels procédés plus odieux encore, c'est que le maréchal n'a pas, comme les auteurs de tant d'autres mémoires moins personnellement injurieux, pris ses mesures pour empêcher que les siens ne fussent publiés du vivant des personnes dont ils devaient blesser les sentimens. La réprobation soulevée par une semblable façon d'agir était naturelle

et légitime : c'était le cri de la délicatesse, de la morale même, justement indignées; c'était le châtiment d'une mauvaise action.

Un autre trait de ces *Mémoires*, qui devait aussi soulever contre eux bien des préventions défavorables, c'est le ton de dénigrement absolu avec lequel l'auteur parle des personnages politiques et militaires qui se sont trouvés en rapports avec lui. A l'exception d'un très petit nombre, qui ne sont pas d'ordinaire les plus éminens, il s'efforce constamment d'amoindrir leurs talens ou leur caractère. Si parfois il semble d'abord vouloir glorifier quelqu'un d'entre eux, des restrictions malveillantes, des insinuations d'une grande et fâcheuse portée viennent bientôt changer du tout au tout le portrait si brillamment commencé, et par des imputations flétrissantes prodiguées avec la plus incroyable légèreté, le maréchal livre au mépris et à la haine les mêmes hommes pour lesquels il semblait d'abord réclamer l'admiration.

Je ne veux pas dire que toutes les réputations ainsi attaquées soient également respectables. L'esprit de parti, surtout dans des temps pareils à ceux que nous avons traversés, élève bien des idoles qu'une plus exacte connaissance des faits renverse tôt ou tard, ou du moins replace au niveau de leurs mérites réels. Marmont avait assez de finesse et de sagacité pour que ses *Mémoires* eussent pu devenir un très utile élément de ces rectifications, s'il y eût porté plus de réflexion, de calme, d'impartialité; mais à travers le dénigrement universel auquel il s'abandonne, au milieu des inexactitudes sans nombre dont ses récits sont semés, les esprits les plus attentifs seraient bien embarrassés pour faire avec quelque chance de succès la part de la vérité. Et ce ne sont pas seulement la malveillance extrême et continue de ces *Mémoires*, les erreurs qu'ils renferment sur beaucoup de points, qui inspirent pour tout le reste un sentiment de profonde défiance. Saint-Simon aussi est bien rigoureux et souvent bien injuste dans ses jugemens; lui aussi il s'attaque à de bien grandes renommées, et on peut également lui reprocher d'altérer souvent la vérité, sinon dans les faits qu'il affirme avoir vus lui-même, au moins dans ceux qu'il reproduit après les avoir accueillis avec une aveugle crédulité pour peu qu'ils flattent ses préventions et ses haines. Cependant ni ses injustices, ni ses exagérations ne produisent en nous l'impression pénible et répulsive que nous font éprouver celles du maréchal Marmont; bien loin de là, nous nous sentons entraînés, subjugués par lui, et la réflexion, qui nous avertit de ne pas lui prêter une foi entière, a peine à prévaloir sur la sympathie qu'il nous inspire. Est-ce uniquement dans son prodigieux talent qu'il faut chercher le principe de cette sympathie et de l'action qu'elle exerce sur nous? Je ne le pense pas. S'il nous entraîne, c'est parce qu'il est entraîné lui-même; c'est

parce que nous comprenons qu'alors même qu'il s'égare, il cède, non pas à de petites rancunes personnelles, mais à de nobles sentimens, à l'horreur du vice et de l'hypocrisie, au dégoût de la tyrannie et de la bassesse, à un amour du bien public souvent mal entendu, j'en conviens, mais profond, sincère, et qui, jusque dans ses écarts, constitue le vrai patriotisme. Sans doute sa position personnelle entre pour quelque chose, pour beaucoup même dans ses jugemens; s'il n'eût pas été duc et pair, il est plus que vraisemblable qu'il aurait placé ailleurs que dans les priviléges et les droits prétendus de la pairie l'essence de la constitution française, les barrières à opposer au despotisme; mais cette forme étroite d'aristocratie, à laquelle il s'attachait faute de mieux, était à ses yeux une institution politique qu'il croyait propre à relever l'esprit public de l'abaissement où le pouvoir absolu l'avait fait tomber. Ses idées pouvaient être fausses, elles étaient très certainement incomplètes; mais ses sentimens étaient élevés et généreux. Les hommes qu'il traitait avec une sévérité si impitoyable, ce n'étaient pas ceux qui avaient fait obstacle à sa fortune ou froissé son amour-propre, c'étaient ceux qu'à tort ou avec raison il croyait complices du système auquel il attribuait les malheurs, la dégradation de la France, ou dont les succès et la prospérité contrariaient non pas ses intérêts, mais ses croyances.

Il en est tout autrement du maréchal Marmont. Ce qui domine dans ses *Mémoires*, ce qui les a inspirés d'un bout à l'autre, c'est une personnalité dont il serait impossible de se faire une idée, même approximative, avant de les avoir lus. L'égoïsme peut se rencontrer dans les plus grands esprits, et le sentiment qu'ils ont de leur supériorité les y entraîne trop naturellement. Néanmoins cette supériorité même qui les porte à se faire les représentans de quelque idée élevée, de quelque noble système, de quelque grand intérêt public ou prétendu tel, et à confondre leur propre destinée avec celle de cette idée, de ce système, de cet intérêt, les préserve nécessairement des petitesses d'une étroite personnalité. Les Alexandre, les César peuvent s'égarer et se perdre en voulant s'élever au-dessus de l'humanité, ils peuvent sacrifier des générations entières à leurs combinaisons gigantesques; mais, tout en déplorant et en maudissant ces conceptions funestes, il faut une grande philosophie pour ne pas se laisser séduire à une dangereuse admiration de leur grandeur, au moins apparente.

Dans les esprits d'un ordre inférieur, sans en excepter les plus distingués (et tel était certainement le maréchal Marmont), l'égoïsme n'a pas ce privilége. Dans la sphère comparativement étroite où il leur est donné de se mouvoir, l'égoïsme a pour résultat infaillible de les fausser, de les rétrécir, de leur faire perdre la vraie

mesure des choses en ne leur permettant plus de les apercevoir qu'à la lueur trompeuse de leurs convenances et de leurs intérêts. Leur sagacité naturelle, s'épuisant tout entière sur ce qui les touche individuellement, devient impuissante à discerner et à apprécier ce qui leur est étranger, ou du moins ce qui contrarie leurs préoccupations. Le grand côté des questions leur échappe forcément. Ils sont encore capables d'aperçus ingénieux, ils peuvent voir et exprimer heureusement des vérités partielles, mais la grande réalité, la perception du vrai, du beau, du bien, l'admiration et l'indignation sérieuses et bien placées leur sont interdites. L'histoire n'est pour eux qu'un spectacle bizarre, une lice où luttent exclusivement des passions et des intérêts également mesquins, et où le hasard donne presque toujours la victoire.

Telle est, si je ne me trompe, l'impression que l'on reçoit de la lecture des *Mémoires* du duc de Raguse. On aurait tort pourtant d'en conclure que ces *Mémoires* ne sont pas un document instructif. Ils ne doivent sans doute être lus qu'avec précaution, et celui qui, avant de les consulter, n'aurait pas acquis une connaissance assez étendue des événemens auxquels ils se rapportent, courrait risque d'être induit dans de graves erreurs; mais avec un peu de critique, en remaniant à la lumière du bon sens les matériaux qu'on y trouve entassés, il est facile d'en extraire des informations pleines d'intérêt sur ces événemens, sur le caractère général des époques successives qu'ils embrassent, sur les personnages nombreux et très divers qu'ils font passer sous nos yeux, et qui parfois sont peints avec profondeur et vérité, quoique trop souvent, je l'ai dit, avec une insigne malveillance.

Il est encore un autre point de vue, et c'est à celui-là que je m'attacherai particulièrement, sous lequel ils offrent au moraliste un curieux sujet d'étude. Nulle part on ne voit mieux à quel point de rares et grandes facultés peuvent être à la longue rendues inutiles ou même dangereuses, pour celui qui les possède, par la légèreté d'esprit et l'absence de principes bien arrêtés, ou tout au moins d'une certaine fermeté de sens qui peut en tenir lieu dans la pratique.

Si l'on voulait caractériser en peu de mots le maréchal Marmont, on pourrait dire qu'il fut tout à la fois un des hommes les plus distingués et les plus incomplets de son temps. La nature l'avait doué des aptitudes les plus variées. Son esprit était vif, pénétrant, fécond en conceptions de toute espèce, sa bravoure assez grande, assez calme, assez égale pour être remarquée, même dans le temps héroïque où il lui fut donné de vivre. Militaire habile et instruit, il se montra capable d'organiser et d'administrer des provinces. Il n'était pas dépourvu de sens politique, bien qu'à cet égard son intelligence présentât de nombreuses lacunes. Il comprenait assez les sciences

pour y trouver, suivant l'occasion, soit un moyen de succès dans ses entreprises, soit une distraction dans ses loisirs. Le talent d'écrire ne lui manquait pas, et ses ouvrages prouvent qu'à défaut de la correction du style et de cet art achevé de la composition qu'on acquiert si rarement sans un travail assidu, il savait du moins exprimer ses idées avec une lucidité facile et agréable.

Avec de tels avantages, favorisé par un concours de circonstances qui le fit arriver, dans une grande jeunesse, aux emplois les plus élevés et les plus brillans, les mieux faits pour donner à un homme les occasions de se développer tout entier, Marmont cependant n'a pu atteindre le degré d'importance, d'influence morale, la consistance en un mot qu'ont obtenue plusieurs de ses compagnons d'armes moins bien doués peut-être, certainement moins éclairés, et à qui les conjonctures s'étaient d'abord montrées moins favorables. Il n'a pourtant rien négligé de ce qui pouvait l'aider à compléter sa destinée, il y a travaillé avec ardeur. Pourquoi n'y a-t-il pas réussi? Faut-il voir dans ce résultat négatif un de ces caprices du sort qui, suivant l'opinion souvent exprimée dans ses *Mémoires*, ont une si grande part à la direction des événemens? N'est-ce pas plutôt en lui-même qu'il convient de chercher la cause première de ses revers et de ses mécomptes? Il me semble difficile de ne pas s'arrêter à cette dernière explication après avoir suivi, dans les récits du maréchal, les incidens variés de sa longue carrière.

I.

Le duc de Raguse était avant tout un homme de beaucoup d'esprit, c'est-à-dire que, saisissant facilement et vivement les rapports des choses, il savait les considérer sous leurs aspects divers et traduire dans une forme séduisante l'impression qu'il en recevait. Cette faculté est si brillante, elle procure de telles jouissances à celui qui la possède et même à ceux qu'il favorise de ses entretiens, qu'on est très naturellement porté à en exagérer la valeur. Il est certain pourtant que, dans la conduite des affaires, lorsqu'elle n'est pas unie, comme chez les vrais grands hommes, à d'autres facultés plus solides, plus sérieuses, qu'elle n'exclut pas sans doute, mais qui ne se concilient avec elle que dans les natures parfaitement organisées, elle égare plutôt qu'elle ne dirige utilement. Il faut en effet une grande force de raison, une rare énergie de caractère pour soutenir, sans être ébloui et entraîné, la lutte à laquelle un esprit fin, vif et pénétrant est nécessairement livré par la foule des pensées, des opinions, des points de vue que la réflexion ne cesse de lui suggérer. Tandis que les intelligences droites, simples et même, si l'on veut, un peu lentes, guidées par l'instinct du bon sens vers les idées et les

résolutions dans lesquelles réside la plus grande somme de vérité, hésitent d'autant moins à les adopter qu'elles entrevoient à peine les objections et les doutes inhérens à toutes nos conceptions, les esprits ingénieux et subtils, apercevant tout à la fois le pour et le contre avec une sagacité merveilleuse, se troublent, restent indécis et finissent souvent par prendre le plus mauvais parti, parce qu'ils manquent de la vigueur et de la justesse qui vont droit au point essentiel, qui distinguent du premier coup d'œil ce qui est vraiment important sans se préoccuper des détails secondaires, sans rechercher dans les choses une vérité absolue dont le discernement échappe à nos faibles facultés. Cette infériorité pratique des esprits principalement ingénieux, comparés aux esprits dont la droiture et la simplicité sont les qualités dominantes, ne se révèle pas seulement dans la politique, dans la conduite des affaires; elle a aussi une influence morale. Les premiers, lorsque leurs intérêts se trouvent en jeu, sont exposés à se tromper eux-mêmes, à se faire de dangereuses illusions par des sophismes subtils que les autres auraient peine à concevoir, bien loin de pouvoir les inventer. Ces derniers, par exemple, ne se seraient pas avisés de la distinction spécieuse que le maréchal Marmont, pour justifier sa défection de 1814, établit entre les *honnêtes gens* et les *gens d'honneur*. Il la met, il est vrai, dans la bouche de l'empereur. Il se peut que Napoléon, dans un de ces entretiens où il se plaisait à agiter toutes les questions comme par forme d'exercice, ait laissé tomber quelques paroles en rapport avec cette bizarre théorie; mais j'affirmerais presque que le maréchal, à son insu peut-être, abusé dans ses souvenirs par le courant de ses préoccupations, a donné à ces paroles un développement et une portée bien étrangères à la pensée de celui qui les avait prononcées. Un esprit simple et droit, je le répète, n'eût pas fait cette distinction. Il peut arriver à de tels esprits de manquer au devoir, mais ils le font en connaissance de cause, sans se tromper eux-mêmes; ils le font donc plus rarement que ceux qui sont pourvus de la funeste puissance d'égarer et de séduire leur conscience.

Ceux-ci, et cela est parfaitement naturel, ne se soumettent pas volontiers à cette supériorité du ferme bon sens : ils y voient une usurpation. Trop portés à dédaigner les qualités qui leur manquent et à s'exagérer la valeur de celles qu'ils possèdent, ils ne conçoivent pas que des hommes moins instruits, moins *spirituels* dans le sens étroit de ce mot, c'est-à-dire moins aptes à discourir facilement et brillamment sur toutes choses et qu'ils croient moins intelligens parce qu'ils le sont autrement qu'eux, leur soient préférés pour le gouvernement, pour la pratique et la conduite des affaires, et le plus souvent y obtiennent plus de succès. Ils crient au triomphe

de la médiocrité là où ils devraient reconnaître la lutte de deux ordres de supériorités différentes dont chacune a sa part et son rôle distinct, dont l'une est appelée à orner, à charmer le monde, peut-être à préparer de loin ses progrès, l'autre à le conduire et à le dominer dans le présent. Ils ne sentent pas qu'alors même qu'au point de vue purement intellectuel ils seraient incontestablement supérieurs à ceux en qui ils veulent voir des rivaux injustement préférés, l'intelligence n'est pas tout ici-bas, que la force du caractère, cette force véritable, toujours unie au moins dans une certaine mesure à la justesse des idées et des appréciations, est la première des qualités requises pour gouverner les hommes, et que ceux qui en sont doués sont appelés en quelque sorte de droit divin à occuper le premier rang dans la politique comme dans le commandement des armées.

Voilà ce que Marmont ne pouvait pas comprendre. Fin, subtil, instruit, sachant parler et écrire, réunissant sur les diverses parties de l'art militaire toutes les connaissances que l'on peut acquérir par l'étude et l'observation appuyées sur l'expérience, joignant à tous ces avantages une bravoure que nul ne surpassait, il s'étonnait de ne pas tenir dans l'armée une place au moins égale à celle de ses plus illustres chefs, de voir tels maréchaux qui n'avaient ni son savoir, ni son esprit, ni sa brillante facilité, exercer sur elle plus d'influence, y posséder plus d'autorité, inspirer plus de confiance à leurs soldats, et l'empereur lui-même, qui causait plus volontiers, plus abondamment avec lui qu'avec aucun autre, parce qu'il y avait certainement plus à recueillir dans sa conversation, ne pas le préférer toujours pour l'action et la direction effective. Tout cela lui paraissait le résultat d'une injustice révoltante, et les jugemens si sévères, souvent même iniques, qu'il porte contre ses rivaux ne sont pour la plupart qu'une protestation contre cette injustice prétendue.

Moins plein de lui-même, sa situation lui serait certainement apparue sous un autre aspect. La fortune, à son début et pendant la première moitié de sa carrière, ne lui fut pas contraire, tant s'en faut. Gentilhomme de naissance et élevé dans une école militaire, un heureux hasard l'avait mis de très bonne heure en relations intimes avec l'homme qui devait bientôt remplir le monde de sa puissance et de sa renommée. Il avait fait auprès du général Bonaparte les premières campagnes d'Italie, celle d'Égypte, puis celle de Marengo. Les récits qu'il nous fait de ces temps héroïques, dans ses *Mémoires*, n'en sont pas la partie la moins intéressante, bien qu'ils ajoutent peu de faits essentiels à ce qu'on savait déjà. Ils sont animés de ce feu, de cette sympathie que l'on éprouve en se reportant aux souvenirs de la jeunesse, alors surtout qu'elle a été éclatante et

pleine de promesses. Ils reproduisent les vives impressions de l'époque, ils nous y font vivre en quelque sorte. Là, sauf quelques inconséquences auxquelles il faut se résigner dans tout ce qui vient du maréchal, il est loin de se montrer hostile à Napoléon. Il le peint même parfois sous des traits assez aimables, plus affectueux, plus gracieux que ne se le représentent ceux qui l'ont vu seulement aux dernières époques de sa vie. Il parle dignement, magnifiquement, de sa gloire et de son génie. Il est vrai que, tout en célébrant, dans ses appréciations générales, ces immortelles campagnes comme les chefs-d'œuvre de l'art militaire, on pourrait croire qu'il s'attache, par les détails de sa narration, à nous en laisser une impression toute différente. Il nous y signale tant de fautes, de témérités, de résultats dus à d'heureux hasards, qu'on est parfois tenté de se demander si ces hasards n'ont pas fait toute la fortune de Napoléon. Je ne crois pourtant pas que dans cette partie de l'ouvrage l'auteur ait eu l'intention de nous placer sur cette voie, de nous suggérer de telles appréciations. Je suis convaincu qu'il cède, sans bien s'en rendre compte, à ce besoin de critique et de blâme qui était dans sa nature, à cette habitude d'esprit qui consiste à chercher dans de petits incidens les causes des plus grands événemens, à restreindre démesurément la part d'influence des grands hommes pour augmenter d'autant celle de ce qu'on appelle la fortune, comme si le génie dans l'action était autre chose que l'aptitude à discerner et à mettre à profit les chances favorables qu'elle offre à ceux qui savent en profiter, comme si l'infériorité des hommes médiocres ne consistait pas précisément en ceci, qu'ils ne savent pas les apercevoir à temps pour en tirer parti.

A cette époque d'ailleurs, la carrière de Marmont s'ouvrait sous des auspices trop brillans, pour que le souvenir n'en soit pas resté gravé dans son esprit en traits dont l'éclat devait au moins tempérer sa malignité ordinaire, et la misanthropie qui s'était emparée de lui lorsqu'il écrivit ses *Mémoires*. En quatre années, de simple capitaine, il devint général de division, inspecteur général de l'artillerie, conseiller d'état, ce qui était alors une très grande position, puis bientôt après commandant en chef du corps d'armée qui occupait la Hollande. Son courage, son zèle, sa grande intelligence, le mettaient sans doute au niveau de ce prodigieux avancement. On peut douter pourtant que, sans la faveur déclarée du général en chef des armées d'Italie et d'Égypte, du premier consul de la république, il l'eût obtenu aussi rapide. Il est à remarquer en effet que jusqu'alors il n'avait exercé aucun grand commandement, et que les services qu'il avait rendus, quelque réels, quelque éminens qu'ils pussent être, n'étaient pas de ceux qui portent un homme au premier rang. Lui-même, il est vrai, il n'en jugeait pas ainsi. S'il n'ose pas s'at-

tribuer formellement l'honneur du succès de la merveilleuse campagne de Marengo et d'autres expéditions dans lesquelles il ne joua qu'un rôle subordonné, il ne néglige rien pour nous faire entendre que c'est à lui qu'on le doit. L'idée qu'il s'arrange toujours pour laisser à son lecteur, idée peut-être sincère de sa part, car l'amour-propre est la source des plus prodigieuses illusions, c'est que les généraux en chef auxquels il s'est trouvé subordonné, sans en excepter Napoléon lui-même, n'ont guère réussi qu'en suivant ses conseils, de même qu'en d'autres occasions ils n'ont échoué que pour les avoir négligés.

Dans cette disposition d'esprit, Marmont, au moment de la création de l'empire, fut très vivement blessé de ne pas se trouver compris dans la première promotion des maréchaux. Il n'avait pourtant que trente ans, et, je le répète, il n'avait jamais commandé en chef devant l'ennemi. La plupart des nouveaux maréchaux s'étaient distingués par des faits d'armes auxquels leurs noms sont restés attachés. Les plus jeunes avaient au moins trente-cinq ans. Cependant il en était quelques-uns qui en effet n'avaient sur Marmont que la supériorité de l'âge, dont les services n'étaient pas plus éclatans que les siens, à qui il avait le droit de se croire supérieur par le savoir et l'intelligence, et qui ne devaient la préférence dont ils étaient l'objet qu'à la faveur ou à des circonstances accidentelles. Par une espèce de compensation, il est vrai, on comptait dans les rangs de l'armée des généraux illustrés par leurs talens et leurs exploits, que tout semblait désigner pour les suprêmes honneurs militaires, et qui cependant n'y étaient pas appelés, parce qu'ils n'avaient pas su obtenir la bienveillance du maître. En réfléchissant à leur situation, Marmont aurait pu éprouver quelque embarras à se plaindre de n'être pas élevé au-dessus d'eux; mais sa pensée ne s'arrêta que sur ceux qui étaient mieux traités que lui, et à qui il pouvait se croire supérieur à quelques égards. Il se regarda comme sacrifié, comme humilié, et Napoléon ne réussit à le calmer que par un compliment qui flatta son amour-propre aux dépens d'un des nouveaux maréchaux. Si un amour-propre excessif rend les hommes exigeans et susceptibles, il donne aussi de grandes facilités pour les calmer et les amadouer avec un peu d'adresse.

La guerre continentale, interrompue en 1801, recommença en 1805. Marmont, chargé cette fois du commandement d'un des corps de la grande armée, fit la campagne d'Austerlitz, sans assister pourtant à cette bataille; puis l'empereur lui conféra, avec des pouvoirs très étendus, le gouvernement des provinces nouvellement conquises de l'Illyrie. Il y passa quatre années sans revenir à Paris, et même sans prendre part à la campagne de Prusse, apogée de la gloire et de la puissance militaire de Napoléon, ni à celle de Pologne, dans

laquelle, malgré l'éclat du triomphe définitif, on put entrevoir le premier germe de son affaiblissement, le premier symptôme des dangers auxquels il devait succomber un jour, le commencement de ces conceptions téméraires et gigantesques qui ne pouvaient manquer de lasser tôt ou tard la fortune, de ces effroyables boucheries qui, en privant l'armée française de ses vieux soldats, en l'obligeant à se recruter sans cesse de conscrits adolescens et inexpérimentés, altérèrent bientôt, non pas son héroïsme, mais sa solidité.

Retenu loin de ces glorieux champs de bataille d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, Marmont y perdit probablement l'occasion de gagner un peu plus tôt ce bâton de maréchal auquel il aspirait avec tant d'impatience; mais il semble s'en être consolé dans les jouissances de l'autorité suprême, qu'il exerçait presque sans contrôle dans une contrée éloignée du centre de l'empire, qui ne lui était pas même incorporée, et qui, par sa topographie, par le degré de civilisation et les mœurs étranges d'une partie de ses populations, exigeait absolument une certaine indépendance d'action dans l'homme chargé de la gouverner. La partie des *Mémoires* de Marmont qui se rapporte à cette période de sa carrière a beaucoup d'intérêt. Elle prouve qu'il possédait de vrais talens administratifs, qu'il savait organiser et commander, et que, placé sur un théâtre où tout était, sinon à créer, au moins à réformer, à mettre en rapport avec les besoins du vaste empire dont l'Illyrie devenait une dépendance, il était capable de se défendre également des entraînemens de la routine et d'un penchant exagéré aux innovations. Il savait, en un mot, ce que si peu de personnes savent en France, et ce qui est le véritable secret de la politique conservatrice : employer dans un édifice nouveau les matériaux de celui qu'on est obligé de renverser. Il paraît aussi que, dans cette œuvre de réforme trop tôt interrompue, Marmont sut conquérir la bienveillance des peuples qu'il était chargé de gouverner, et dont il ménageait les habitudes et les préjugés autant que le permettaient les circonstances. Il y a probablement quelque chose à rabattre de ce qu'il raconte à ce sujet avec cette naïveté d'amour-propre, cette complète et calme admiration de lui-même que personne peut-être n'a jamais poussées plus loin; mais on sent ici dans les éloges qu'il se donne un fonds de réalité et de sincérité dont l'apparence manque parfois à ses récits.

Un autre résultat de la situation isolée où il se trouvait alors placé, de la suprématie absolue qu'il exerçait dans son gouvernement, c'est que, ne s'y trouvant en relations d'infériorité ni même d'égalité avec personne, il était à l'abri de ces froissemens d'amour-propre, de ces susceptibilités envieuses auxquelles sa nature le disposait si malheureusement. Le jugement qu'il porte sur les hommes et sur les choses, en retraçant cette époque de sa vie, est donc plus calme,

plus désintéressé, par conséquent plus digne de confiance. Cette disposition meilleure n'est pourtant pas constante. Il y a encore, dans cette partie même de ses *Mémoires*, plus d'une trace de ces préventions passionnées qui lui sont trop habituelles, et qui, si on connaissait parfaitement toutes les circonstances de sa vie, s'expliqueraient toutes, j'en suis convaincu, par des ressentimens personnels. Un différend qu'il eut alors avec le prince Eugène, qui gouvernait le royaume d'Italie, contigu aux provinces illyriennes, est trop évidemment le premier principe de l'aversion qu'il témoigne contre lui et de ses efforts redoublés, non-seulement pour déprécier la capacité du prince, mais encore et surtout pour détruire sa réputation universellement reconnue de droiture et de loyauté, pour construire contre lui une accusation de trahison dont l'échafaudage a été complétement renversé par d'irréfragables réfutations.

Ce séjour dans les provinces illyriennes, s'il ne fut pas la partie la plus éclatante de la vie publique du maréchal, fut peut-être la plus heureuse. La guerre de 1809 y mit fin. Appelé à concourir, avec l'armée d'Illyrie, aux opérations de la grande armée, qui prit Vienne pour la seconde fois, et imposa à l'Autriche, par la victoire de Wagram, la paix triomphante de Schoenbrunn, Marmont rendit dans cette campagne de bons et notables services. Il paraît qu'il commit aussi quelques fautes; il avoue, ou à peu près, que, chargé de poursuivre les vaincus et pouvant faire mettre bas les armes à un corps autrichien considérable, il en perdit l'occasion pour n'avoir pas voulu appeler à son aide un de ses compagnons d'armes avec qui il lui répugnait de partager l'honneur du succès. Napoléon toutefois, sévère à l'excès pour les erreurs de ses lieutenans lorsqu'il en résultait des conséquences fâcheuses, se montrait souvent plus indulgent pour celles que couvraient les faveurs de la fortune. Sans dissimuler à Marmont son mécontentement, il ne lui tint compte que du zèle et des talens incontestables dont il avait fait preuve; il le créa successivement duc de Raguse et maréchal d'empire.

S'il faut en croire le nouveau maréchal, l'attente prolongée de cette haute dignité, à laquelle il lui semblait qu'il arrivait bien tard, quoiqu'il eût à peine trente-cinq ans, avait usé d'avance le plaisir qu'elle lui aurait fait quelques années plus tôt, et il n'en sentit bien le prix qu'en remarquant l'attitude toute différente que prirent à son égard les officiers généraux dont il était auparavant le collègue. Il n'est pas difficile d'apercevoir les motifs qui diminuèrent sa satisfaction, il les indique très clairement : duc et maréchal, il voyait encore au-dessus de lui d'anciens compagnons d'armes, ses aînés, il est vrai, devenus les uns princes souverains, les autres princes titulaires, ce qui constituait le premier degré de l'aristocratie impériale, ou bien pourvus de dotations plus considérables que les

siennes; il se demandait s'ils avaient mieux mérité que lui, et son amour-propre lui répondait que ses titres valaient au moins les leurs.

A tout prendre cependant, et sauf quelques accès d'une orgueilleuse impatience, sa position était trop belle alors dans le présent, et à son âge elle paraissait lui ouvrir sur l'avenir de trop brillantes perspectives pour qu'il ne la vît pas avec quelque complaisance. Suivant la pente invariable de l'esprit humain, qui prête toujours à la situation générale la couleur de la situation personnelle, il ne voyait l'état de la France que sous l'aspect le plus riant. Absent de Paris depuis cinq ans lorsqu'il y retourna après la campagne de Wagram, il ne fut pas médiocrement surpris du changement qui s'était opéré pendant cet intervalle dans l'opinion publique, de l'affaiblissement de la popularité de Napoléon malgré le prodigieux accroissement de sa puissance, et du mécontentement qui, concentré quelques années auparavant dans les faibles restes des partis royaliste et républicain, gagnait peu à peu la masse de la population. Ce mécontentement était contenu, n'ayant aucun organe par lequel il pût s'épancher en public, mais il n'en était pas moins manifeste pour quiconque ne se renfermait pas dans le cercle le plus étroit du monde officiel. Dans ce monde même, il trouvait encore des interprètes qui murmuraient, s'ils n'osaient parler haut. Le maréchal Marmont raconte d'une manière assez naïve l'étonnement, la stupéfaction dont il fut saisi lorsque le ministre de la marine, le duc Decrès, avec qui il avait d'anciennes et intimes relations, le voyant sous le charme des succès de la dernière campagne et des faveurs dont il venait d'être comblé, lui tint cet étrange propos : « Vous voilà bien content parce que vous venez d'être fait maréchal, vous voyez tout en beau. Voulez-vous que je vous dise la vérité? L'empereur est fou, tout à fait fou..., et tout cela finira par une épouvantable catastrophe. » Des admirateurs fanatiques de Napoléon ont voulu nier la possibilité d'un pareil langage tenu en 1810 par un de ses ministres. Pour quiconque n'ignore pas le genre d'esprit du duc Decrès et son humeur caustique et dénigrante, le propos que lui attribue le maréchal n'a rien d'invraisemblable, et comme on ne voit pas trop l'intérêt qu'il aurait eu à l'inventer, je n'hésite pas à le croire vrai.

Il aurait fallu d'ailleurs un grand fonds d'illusion dans un homme qui faisait partie du gouvernement pour ne pas apercevoir déjà les nuages dont commençait à se voiler un horizon naguère si brillant. Comme il arrive souvent, les dernières, les plus étonnantes faveurs que la fortune ait prodiguées à Napoléon coïncidaient alors avec ses premiers revers. Il dictait la paix de Schoenbrunn, il épousait une archiduchesse, mais en Espagne, en Portugal, ses armes avaient

cessé d'être invincibles. Là, pour la première fois, il avait rencontré le seul obstacle dont une nombreuse et brave armée et le génie d'un grand capitaine ne soient pas assurés de triompher à la longue : la résistance d'un peuple unanimement soulevé pour défendre son indépendance. L'Angleterre, en s'associant à cette résistance, en la régularisant, en lui fournissant les ressources qu'elle n'eût pu se procurer par elle-même, avait trouvé un champ de bataille, un point d'appui contre son formidable ennemi. Jusqu'au moment où Napoléon s'était si malencontreusement engagé dans la conquête de la Péninsule, il avait dépendu de lui de faire avec le cabinet de Londres une paix qui n'eût exigé de la part de la France aucun sacrifice, même d'amour-propre. Maintenant, pour arriver à cette paix, il fallait, ou terminer la conquête des deux royaumes péninsulaires, entreprise bien difficile, d'un succès déjà problématique, et qui eût coûté en tout cas beaucoup de temps et de sang, ou abandonner ces deux royaumes, détrôner de sa propre main le roi qu'on avait établi à Madrid, reconnaître ainsi qu'on s'était trompé, et renoncer à être considéré comme invincible à la guerre et comme infaillible dans la politique; c'est-à-dire renoncer au prestige dans lequel Napoléon puisait sa force principale. L'alternative était terrible. Napoléon cependant, forcé désormais de diriger du côté du midi une portion considérable de ses innombrables armées, pouvait craindre à chaque instant de se voir assailli du côté du nord par les puissances qu'il avait vaincues, mais auxquelles il avait fait un sort trop dur pour qu'elles pussent s'y résigner bien longtemps, pour qu'elles ne saisissent pas la première occasion de secouer le joug. Déjà, pendant la première et seule campagne qu'il eût faite de sa personne en Espagne, il avait vu l'Autriche l'attaquer à l'improviste; il avait vu l'armée et la nation autrichiennes, enflammées pour la première fois d'un véritable enthousiasme, porter dans cette agression une vigueur d'initiative moins commune chez elles que l'énergie de la résistance, et balancer un moment la fortune; il avait vu l'Allemagne, tout électrisée, prête à se soulever contre ses oppresseurs pour peu que le sort des armes eût été douteux un instant de plus, et le feu de l'insurrection éclatant déjà dans plusieurs de ses provinces, où la prudence timide des gouvernemens ne suffisait plus à réprimer le patriotisme impatient des peuples. Pendant quelques jours, quelques semaines, la puissance française avait été en péril. La victoire de Wagram, la paix de Schoenbrunn avaient couvert tout cela; mais le côté faible du conquérant avait été mis à jour. Il était évident qu'au nord comme au midi de l'Europe, dans les populations comme parmi les princes, il ne comptait que des ennemis contenus seulement par la terreur, et qui éclateraient dès que cette terreur serait un peu affaiblie. C'était certes le mo-

ment de s'arrêter, de ne plus fournir d'alimens à l'irritation universelle, de travailler à se consolider au lieu de chercher à étendre encore un empire déjà si démesuré. Bien loin de là, Napoléon semblait se plaire à provoquer de nouveaux périls en prouvant à l'Europe, par des actes de plus en plus étranges, qu'avec lui il n'y avait à espérer ni repos ni sécurité. Peu soucieux de l'indignation et de l'effroi qu'avaient excités l'invasion non provoquée du Portugal et de l'Espagne, celle des États-Romains, l'emprisonnement de Ferdinand VII et du souverain pontife, il multipliait ses usurpations, il réunissait à son empire, par un simple sénatus-consulte et sans la moindre apparence de prétexte, la Hollande, les villes hanséatiques, le duché d'Oldenbourg, possédé par un parent de l'empereur de Russie. Il poussait ainsi à bout ce puissant souverain, le seul sur le continent qui n'eût pas encore complétement subi son joug, que jusqu'alors il avait cru devoir ménager, rechercher même, dont il s'était proclamé l'ami, mais que maintenant, dans l'enivrement de son orgueil, il voulait humilier ou écraser à son tour, parce qu'il osait persister dans une politique indépendante. En un mot, Napoléon, si l'on peut ainsi parler, formait de ses propres mains la coalition universelle sous laquelle il devait succomber, et il ne s'apercevait pas que les forces dont il pourrait disposer au jour de la grande crise diminuaient dans la même proportion que s'accroissaient celles de ses ennemis; il ne voyait pas que son admirable armée, trop souvent, trop cruellement décimée par la victoire même et comptant dans son sein trop de jeunes soldats, n'avait déjà plus toute la solidité de l'armée d'Austerlitz et d'Iéna, que si les officiers et les soldats étaient encore pleins d'ardeur, les chefs, comblés de richesses et d'honneurs, commençaient à désirer un repos qui leur permît enfin d'en jouir, que le peuple, sur qui pesait le fardeau sans cesse aggravé de la conscription militaire, aspirait avant tout à en être délivré, et que l'esprit public s'éteignait sous la pression d'un pouvoir sans limites.

Voilà, en réalité, le spectacle que la France présentait dès 1810 aux observateurs tant soit peu clairvoyans, à ceux que la justesse de leur esprit ou la sagacité de leur haine empêchait de se laisser éblouir par le prestige qui cachait encore aux yeux de la foule les signes précurseurs de la tempête. Pour nous, qui jugeons après l'événement, il nous semble qu'on aurait dû les apercevoir plus tôt. C'est que nous ne tenons pas un compte suffisant de l'étonnement, de l'enthousiasme excités par les merveilles des premières années du règne de Napoléon et des puissantes illusions qu'elles avaient fait naître. Soyons indulgens pour ceux qui, arrachés par lui aux horreurs de l'anarchie, lui ont trop facilement et trop longtemps pardonné d'avoir intronisé le pouvoir absolu sur les ruines, non pas de

la liberté (la France ne l'avait pas connue pendant la révolution, sauf tout au plus quelques jours de 1789), mais d'une tyrannie plus dure encore et surtout plus humiliante qu'aucune autre, parce qu'elle était exercée par le plus abject des gouvernemens, par le directoire.

Quoi qu'il en soit, je le répète, en 1810 ce charme commençait à se dissiper, cette force morale commençait à s'épuiser comme toutes les forces dont on abuse. En voyant l'impuissance de Napoléon à triompher, malgré ses plus odieuses violences, de la résistance morale du chef de l'église, ses plus habiles généraux s'épuisant en vains efforts pour dompter l'insurrection espagnole et portugaise soutenue par les Anglais, l'empereur de Russie déjà prêt à se détacher d'une alliance que les exigences de l'empereur des Français lui rendaient trop pesante, et se préparant à une lutte inévitable pour quiconque ne voulait pas subir l'esclavage universel, les esprits clairvoyans se demandaient si l'heure de la délivrance n'allait pas sonner. Dès cette époque, on voit, par la correspondance de lord Wellington avec son gouvernement, que, relégué lui-même avec son armée au fond du Portugal, où il avait peine à se maintenir, il ne désespérait pas de la chute prochaine de Napoléon. Il était évident en effet que l'empire français, avec ses proportions gigantesques, ses élémens hétérogènes, ses bases mal affermies, la haine, la jalousie universelles qu'il inspirait, ne pouvait se soutenir que par une suite non interrompue de succès, et que le premier revers, la première hésitation un peu prolongée de la fortune, qui l'avait jusqu'alors si extraordinairement favorisé, serait contre lui le signal d'un soulèvement européen. C'était là ce qu'espérait lord Wellington, ce que redoutaient les partisans éclairés de Napoléon, ce qu'aucun peut-être n'osait encore lui dire à lui-même, mais ce que quelques-uns, comme le duc Decrès, murmuraient déjà hors de sa présence. Marmont lui-même, si surpris d'abord du langage de ce ministre, fut bientôt amené par les événemens à comprendre la gravité d'une situation que de brillans dehors et l'entraînement de sa prospérité personnelle lui avaient jusqu'alors dissimulée.

II.

L'empereur confia, en 1811, au nouveau maréchal le commandement de l'armée qui, sous les ordres de Masséna, venait d'échouer dans la tentative de reconquérir le Portugal. C'était la première fois que le duc de Raguse se trouvait appelé à un commandement de cette importance. La tâche qu'on lui imposait était grande et difficile. Il s'agissait de réparer un échec qui avait porté un rude coup au prestige des armes françaises, parce que, à l'exception de lord Welling-

ton, personne ne l'avait prévu, parce qu'en Angleterre, comme en France, comme dans toute l'Europe, on s'était généralement attendu à voir réussir une expédition annoncée et préparée avec un grand éclat, et conduite par celui qu'on appelait l'*enfant chéri de la victoire,* par le héros qui venait de se surpasser lui-même en sauvant à Essling l'armée française si gravement compromise. Aujourd'hui que d'abondantes et curieuses révélations nous ont fait connaître ce qui se passait alors dans la Péninsule, qu'elles nous ont montré la détresse des armées françaises, manquant le plus souvent de vivres et d'approvisionnemens de toute espèce, dirigées par des chefs indépendans les uns des autres et toujours divisés, ayant à lutter, non-seulement contre les armées régulières de l'Angleterre, de l'Espagne, du Portugal, et contre les innombrables *guerrillas* qui leur servaient d'auxiliaires,mais contre le mauvais vouloir des populations, privées de tous moyens de communication et d'information, ne possédant que le terrain même sur lequel elles campaient, ignorant complétement ce qui se passait à quelques lieues de là, ne recevant de France des secours, des ordres, des nouvelles qu'à de rares et longs intervalles; aujourd'hui, dis-je, que nous savons tout cela, loin de nous étonner des revers définitifs subis par les lieutenans de Napoléon, nous avons plutôt lieu d'admirer la persévérance et l'habileté qui leur ont permis de se maintenir si longtemps contre un ennemi pourvu de tant d'avantages. Jamais situation ne fut plus déplorable que la leur. Elle l'était d'autant plus que leur maître, qui en était le véritable auteur, qui ne pouvait se dissimuler la gravité des fautes dont elle était le résultat, voulant en détourner de lui-même la terrible responsabilité, essayait de la rejeter sur eux et de se justifier à leurs dépens. Ce n'est pas seulement au point de vue de la morale et de l'honneur que l'Espagne a été le grand écueil de la gloire de Napoléon. Dans aucune autre question, il n'est resté aussi constamment au-dessous de cette prodigieuse habileté, de ce génie dont l'activité toute puissante semblait partout ailleurs dominer la fortune. Il parut n'être venu un moment dans la Péninsule que pour s'assurer par ses propres yeux de l'erreur où il était tombé sur l'état de ce pays, pour se convaincre de l'immensité des difficultés d'une entreprise qu'il avait crue si aisée. S'il était pour lui un moyen de la terminer avec succès, c'était d'y consacrer toutes ses forces, d'en prendre lui-même la direction. Il est permis de penser qu'en s'y mettant tout entier, il serait parvenu à jeter les Anglais dans la mer, et à devenir, au moins pour quelque temps, le maître de la Péninsule; mais il n'osa pas tenter en personne ce coup de dé décisif. Certain, je l'ai déjà dit, du mauvais vouloir de l'Europe entière, que la force et la crainte retenaient seules sous sa domination, et se rappelant qu'en 1809 sa courte ap-

parition en Espagne avait été pour le cabinet de Vienne le signal d'une levée de boucliers qui avait fait chanceler la fortune de la France impériale, il ne voulut pas, en s'éloignant de nouveau, risquer une seconde épreuve, d'autant plus dangereuse que, depuis cette époque, les rapports d'amitié où il était avec la Russie s'étaient beaucoup altérés. Ne voulant pas non plus abandonner l'Espagne, parce qu'il était dans une de ces situations extrêmes où l'on peut croire que le premier pas rétrograde est le principe de la ruine, il poursuivit, par la main de son frère et de ses généraux, une expédition que lui seul pouvait conduire à bonne fin, et comme il sentait bien qu'ainsi conduite elle ne pouvait guère réussir, il ne tarda pas à prendre les affaires d'Espagne dans une sorte de dégoût. Il cessa presque de s'en occuper autrement que pour adresser au roi Joseph et aux commandans des divers corps d'armée des ordres souvent contradictoires et impraticables, des réprimandes presque toujours injustes et mal fondées, ne répondant rien à leurs objections et à leurs justifications, précisément parce que la plupart du temps elles étaient péremptoires, leur refusant les secours en hommes et en argent dont ils avaient le besoin le plus impérieux, et, pour se donner le droit de les blâmer, pour se justifier lui-même à ses propres yeux, affectant de croire qu'ils ne manquaient de rien, puis finissant, lorsque les approches de la rupture avec la Russie vinrent absorber sa pensée, par abandonner au major-général Berthier et au duc de Feltre, ministre de la guerre, deux instrumens plus ou moins habiles, mais dépourvus de génie et d'initiative, le soin de diriger de Paris une guerre dont le succès était désormais impossible.

Je ne veux certes pas diminuer la juste gloire du duc de Wellington. Il a fait de grandes choses en Portugal et en Espagne. A certains momens, il a osé espérer la victoire alors que tout le monde, en Angleterre même, la regardait comme impossible en présence des armées françaises jusqu'alors victorieuses; il a bravé les chances d'une lutte dont le mauvais succès eût appelé sur le ministère anglais et sur lui-même une terrible responsabilité. Peut-être est-ce là, dans toute sa carrière, ce que j'admire le plus, parce qu'il lui a fallu, pour prendre et soutenir une telle résolution, une prévoyance, une sûreté de jugement, une force d'âme qui constituent essentiellement, au moins dans un certain sens, la grandeur morale. Avec des élémens plus que médiocres, il a su créer une des meilleures, des plus solides armées qui aient jamais existé, et triompher, à force de persévérance et de ténacité, des obstacles que lui opposèrent dans les premiers temps la jalousie, les défiances, les lenteurs, l'incapacité de ses alliés espagnols. N'oublions pas néanmoins, en lui tenant compte des difficultés qu'il avait à surmonter, de faire remarquer que, chef unique des armées anglaise et portugaise et plus

tard des armées espagnoles, maître absolu de ses opérations, qu'il n'avait à concerter avec personne, abondamment pourvu de toutes les ressources matérielles que les trésors de l'Angleterre lui fournissaient sans mesure, et secondé par le bon vouloir des populations, qui favorisaient ses mouvemens et ne lui laissaient rien ignorer de ceux de l'ennemi, il avait d'immenses avantages sur les généraux français, à qui tout cela manquait. Il en a certainement tiré parti avec une rare habileté : profitant de toutes les fautes de ses adversaires, il en a lui-même commis très peu, et les a promptement réparées; mais on peut dire, je crois, sans encourir le reproche de malveillance envers lui, que dans une telle situation son triomphe définitif est beaucoup moins surprenant que ne l'eût été un résultat contraire, et que peut-être il a fallu à quelques-uns de ceux qu'il combattait autant de talent et d'énergie pour prolonger une lutte aussi inégale qu'à lui pour la mener à bon terme.

Tel était l'homme contre qui le maréchal Marmont, appelé au commandement de l'armée qui devait conquérir le Portugal, ou tout au moins protéger de ce côté le territoire espagnol, se trouva avoir à combattre; telles étaient leurs situations respectives. Déjà, comme je l'ai dit, les préparatifs de l'expédition de Russie, portant ailleurs les préoccupations du gouvernement français, divisaient ses forces et encourageaient ses ennemis. Non-seulement les généraux français qui faisaient la guerre en Espagne durent comprendre qu'ils n'avaient plus de renforts à attendre, mais on commença à leur retirer quelques-unes de leurs meilleures troupes pour les diriger vers le Nord, et lord Wellington, qui jusqu'alors s'était presque constamment tenu sur une vigoureuse défensive, prit peu à peu, avec lenteur et circonspection, une attitude agressive.

Le duc de Raguse explique très bien les insurmontables obstacles qui l'empêchèrent d'opposer une résistance efficace aux projets du général anglais, l'insuffisance de ses moyens en tout genre, le manque presque absolu d'argent, l'impossibilité d'obtenir d'une population hostile des informations précises sur la marche et la position de l'ennemi. Il démontre péremptoirement que les ordres, d'ailleurs assez mal conçus et contradictoires, qu'on lui envoyait de Paris supposaient constamment un état de choses, des ressources imaginaires, et ne tenaient aucun compte de la réalité. Sa justification me paraît complète, mais elle ne s'applique pas seulement à lui, elle peut être invoquée en faveur de tous les autres généraux employés à cette époque en Espagne; elle explique également leur impuissance et leurs revers, et c'est ce que le maréchal, uniquement préoccupé de sa propre défense, ne paraît pas comprendre. Bien loin de là, il leur prodigue les accusations, les reproches, qu'il trouve avec raison mal fondés lorsqu'il en est lui-même l'objet, mais qui ne sont pas moins

injustes à leur égard. Il veut toujours croire qu'ils avaient toute facilité de se mouvoir pour le secourir, que les embarras, les entraves contre lesquels il avait à se débattre n'existaient pas pour eux, et que la mauvaise volonté, la timidité ou l'impéritie les arrêtaient seules. Ce que Marmont pensait et disait de ses collègues, ses collègues le pensaient et le disaient aussi de lui. En tout temps, en tout pays, on a vu les hommes trahis par la fortune rejeter les uns sur les autres la responsabilité de malheurs dont quelquefois ils sont également innocens.

La bataille des Arapiles, dans laquelle Marmont fut vaincu par lord Wellington, fut le moment décisif de cette crise. Elle donna enfin aux armes de l'Angleterre un ascendant qui, en forçant les Français à évacuer l'Andalousie et même à se retirer momentanément de Madrid, prépara leur expulsion définitive de la Péninsule. Le récit même de Marmont semble confirmer le reproche qui lui a été fait, de s'être attiré cet échec en exécutant devant un ennemi habile, vigilant et brave, une de ces manœuvres savamment compliquées où il aimait à déployer ses talens stratégiques. Ce qui est moins démontré pour moi, c'est qu'il ait commis, comme on le dit généralement, la faute beaucoup plus grave, beaucoup moins pardonnable, de livrer la bataille sans attendre l'arrivée du roi Joseph et du maréchal Jourdan, qui lui amenaient des renforts considérables, mais avec qui il ne voulait pas, dit-on, partager l'honneur de la victoire. Sans prétendre m'ériger en juge de la controverse qui s'est élevée à ce sujet, je dois dire que les argumens par lesquels le duc de Raguse essaie de prouver qu'il ignorait l'arrivée prochaine de ces auxiliaires, et qu'il ne pouvait pas même l'espérer, me semblent avoir beaucoup de poids.

Atteint d'une blessure très grave, dans laquelle son amour-propre put se complaire à trouver la cause déterminante de sa défaite, le maréchal se vit forcé de résigner le commandement et de rentrer en France. Cette blessure et les ménagemens qu'elle exigeait le mirent à l'abri des premiers éclats de la colère de Napoléon, qui, apprenant au milieu de la Russie le désastre des Arapiles, se montra d'abord disposé à l'en rendre responsable. Bientôt le désastre de la retraite de Moscou vint faire comprendre à l'empereur qu'il n'avait plus le droit de se montrer sévère pour les échecs, ni même, jusqu'à un certain point, pour les fautes de ses lieutenans. Réduit d'ailleurs à la nécessité d'employer ses dernières ressources, de faire appel à tous les courages, à tous les talens que la mort, les infirmités ou le découragement n'avaient pas encore frappés, il confia à Marmont, non encore rétabli de sa blessure, le commandement d'un de ces nouveaux corps, composés en grande majorité de conscrits, avec lesquels, pendant la campagne de Saxe, il devait soutenir une lutte

si inégale contre la coalition européenne, incessamment grossie par la défection des alliés de la France et appuyée par l'enthousiasme patriotique du peuple allemand.

Marmont ne manqua pas à sa réputation d'habileté et de fermeté. Après avoir lu les curieux détails que contiennent ses *Mémoires* sur cette terrible campagne de 1813, on comprend parfaitement les causes de nos revers définitifs. Sans parler même de l'inégalité des forces, sans tenir compte du poids que mettaient contre nous dans la balance les dispositions morales des populations, il y avait encore cette circonstance, que les armées étrangères s'étaient améliorées en s'instruisant à notre école, en s'habituant à ce système de guerre à outrance, sans relâche, sans repos, auquel nous avions dû tant de succès lorsque nous le pratiquions seuls contre des ennemis endormis dans la routine. Au contraire l'armée française, composée d'hommes trop jeunes, trop faibles physiquement, trop complétement inexpérimentés, n'avait plus l'incomparable solidité des anciens jours. Ces conscrits étaient encore admirables d'élan et d'audace au moment de l'action, mais au premier revers ils se décourageaient, ils ne rêvaient plus que des malheurs nouveaux, les forces leur manquaient pour supporter les rudes épreuves qu'ils avaient à subir; la fatigue, la maladie, les décimaient rapidement. Les chefs se laissaient gagner à la lassitude commune et n'aspiraient plus qu'au repos; quelques-uns étaient tombés au-dessous d'eux-mêmes depuis que la fortune avait cessé de leur sourire.

Marmont peint très bien cet état de choses, tout en y mêlant parfois des appréciations dont on peut suspecter la sincérité ou tout au moins l'exactitude, parce qu'elles portent sur des faits où son amour-propre était intéressé. Il raconte aussi d'importans entretiens qu'il eut alors avec Napoléon. Bien que, suivant toute apparence, les préoccupations du maréchal aient un peu altéré les souvenirs qu'il en avait conservés, le fond en est très certainement vrai. On comprend que Napoléon, déjà entraîné vers sa ruine et le sentant au fond de son âme plus qu'il ne voulait l'avouer et qu'il ne se l'avouait à lui-même, trouvât quelque douceur, quelque soulagement à causer avec le plus ancien de ses compagnons d'armes, avec l'ami de sa jeunesse, avec celui dont l'intelligence était le plus capable de comprendre et de discuter ses grandes conceptions, bien que d'autres pussent être plus propres à les exécuter.

La campagne finit comme l'avaient prévu presque tous les esprits éclairés : l'armée française, aux trois quarts détruite, fut rejetée au-delà du Rhin, sur le territoire de l'ancienne France, où les alliés victorieux ne tardèrent pas à pénétrer après elle. Alors commença, au milieu des rigueurs de l'hiver, cette immortelle campagne, la plus étonnante peut-être de toutes celles de Napoléon, où on le vit

pendant trois mois, avec quelques milliers de vieux soldats mêlés à de jeunes conscrits qui n'avaient pas eu le temps d'apprendre le maniement des armes, tenir tête à des forces cinq ou six fois plus nombreuses, leur livrer des combats presque journaliers, surprendre, repousser successivement toutes leurs divisions, et les mettre enfin au point de n'oser prendre l'offensive là où il se trouvait en personne, souvent même de fuir à sa seule approche, de mettre toutes leurs chances de salut dans la possibilité de lui dérober quelques marches, enfin d'hésiter s'ils ne repasseraient pas, dans une retraite précipitée, le Rhin si récemment franchi. Marmont fut encore, pendant ces trois mois si pleins de faits éclatans, un des plus dignes lieutenans de l'empereur. Comme les autres maréchaux, il avait à peine sous ses ordres un nombre de soldats égal à celui qui, en d'autres temps, était confié à un général de brigade; mais, par sa prodigieuse activité, il semblait les multiplier. Nulle part encore je n'ai trouvé un tableau aussi vif, aussi détaillé, aussi saisissant de ces combats héroïques que celui qu'il en trace dans ses *Mémoires*. On peut seulement regretter qu'en se rendant à lui-même, en rendant à l'armée en général une pleine justice, il se montre moins équitable envers Napoléon. Si ses récits, arrangés avec un certain art, pouvaient prévaloir contre l'évidence et le témoignage universel, on pourrait presque croire que tant de prodiges s'accomplirent indépendamment du chef suprême de l'armée, qui, par d'énormes fautes, en aurait plus d'une fois compromis et perdu les résultats. Il est telle bataille, celle de Champaubert par exemple, à laquelle on pourrait penser, d'après la narration du maréchal, qui s'en attribue tout l'honneur, que Napoléon n'a pas même assisté. Faut-il voir dans cette malveillance, plus sensible ici que partout ailleurs, l'effet d'un désir secret de décrier le souverain dont il allait bientôt après se séparer? Ou bien, lorsqu'il écrivit cette partie de ses *Mémoires*, était-il encore sous l'impression pénible des reproches très vifs et très amers que Napoléon lui jeta presque publiquement à la suite d'une journée malheureuse où il s'était laissé surprendre et avait éprouvé une perte considérable? Il est à remarquer qu'il ne parle pas de ces reproches, attestés par d'autres historiens, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il trouve des raisons spécieuses pour démontrer qu'on ne pouvait équitablement le rendre responsable de cet échec. Peut-être ces raisons sont-elles valables : en Champagne comme en Espagne, et bien plus encore, quoique pour des motifs en partie différens, il y a lieu d'admirer les succès de nos soldats plutôt que de s'étonner de leurs échecs; ce qui est malheureusement certain, c'est que ce revers exerça une influence très fâcheuse sur l'issue de la campagne.

On a été d'ailleurs bien injuste pour le duc de Raguse lorsqu'on

a supposé que le ressentiment de la réprimande sévère de Napoléon a pu affaiblir le dévouement avec lequel il l'avait servi jusqu'alors. Marmont devait avoir encore un jour héroïque, le plus héroïque peut-être de toute sa carrière. Ce fut celui où, chargé de la défense de Paris avec son faible corps et celui du maréchal Mortier pendant que l'empereur était retenu au loin par une tentative hasardée où il avait placé l'espérance de son salut et qui devait le perdre, on vit le duc de Raguse soutenir pendant douze heures une lutte désespérée contre la grande armée alliée, dont les forces étaient hors de toute proportion avec les siennes, faire tout à la fois l'office de général et celui de soldat, et n'abandonner le terrain qu'au moment où il ne lui était plus possible de continuer à combattre sans exposer la capitale de la France à être prise d'assaut. Si, alors qu'à la tête de cinquante grenadiers il chassait de Belleville une colonne ennemie qui y avait pénétré, une balle eût mis fin à ses jours, son nom serait resté inscrit parmi ceux des plus glorieux martyrs de la patrie. Les odieux calculs de l'esprit de parti agissant sur la crédulité des passions populaires et sur la vanité nationale ont pu seuls accréditer pendant quelque temps dans le vulgaire la croyance qu'en signant la capitulation de Paris, il avait commis un acte de trahison.

III.

Malheureusement ce jour si glorieux pour Marmont devait être suivi de bien près de celui qui a fait la fatalité de son existence, et dont le souvenir a rempli d'amertume le reste de sa vie. C'était le 30 mars qu'il avait livré la bataille de Paris; le 4 avril, replacé sous les ordres directs de Napoléon, dont il commandait l'avant-garde à Essonne, il prenait avec le prince de Schwarzenberg, généralissime des alliés, des arrangemens par lesquels il se séparait de son souverain, de son général, de son ancien ami, reconnaissait le gouvernement provisoire proclamé par le sénat sous l'influence de l'empereur Alexandre, et s'engageait, avec ses troupes, à ne plus combattre la coalition.

Si, au lieu de prétendre justifier un tel acte, Marmont et ses apologistes s'étaient contentés d'essayer de l'excuser et d'en atténuer le caractère odieux en rappelant l'entraînement presque universel qui poussait alors la France à se détacher du régime impérial, la lassitude des esprits et des plus fermes courages, l'affaiblissement général du sentiment patriotique usé en quelque sorte par la fatigue et la souffrance, le grand nombre d'hommes justement estimés et considérables par leur position qui, dans Paris, s'étaient déjà ralliés au gouvernement provisoire, les invitations pressantes que plu-

sieurs d'entre eux avaient fait parvenir au maréchal, la démarche même que les autres maréchaux faisaient en ce moment auprès de Napoléon pour le contraindre à abdiquer, — il serait certes de toute justice de tenir grand compte de ces circonstances dans l'appréciation de la conduite du duc de Raguse. On devrait le plaindre de s'être trouvé placé dans une position qui, l'isolant de ses compagnons d'armes, donna de sa part le caractère d'une défection personnelle et préméditée à ce qui, pour les autres, se confondit avec un entraînement général. Le maréchal toutefois avait trop d'orgueil pour se contenter de cette appréciation indulgente autant qu'équitable. Il ne lui suffisait pas d'être excusé, il a voulu être pleinement justifié, presque glorifié pour le fait même que l'opinion publique avait jugé avec une sévérité exagérée. Et comme l'orgueil est un mauvais conseiller, comme il égare les esprits les plus fins et même parfois les plus justes (ce que n'était pas toujours celui de Marmont), il lui a inspiré un système d'apologie bien maladroit, qui, déjà produit à plusieurs reprises par ses amis, est exposé dans ses *Mémoires* avec des développemens dont l'abondance ne le rend pas plus péremptoire, ni même plus spécieux.

En quoi consiste en effet ce système, dégagé des divagations et des déclamations qui l'accompagnent? Je vais le résumer en peu de mots. Au moment où Napoléon, pressé par les autres maréchaux, se décida à négocier avec les alliés sur son abdication, Marmont n'avait pas encore conclu avec le prince de Schwarzenberg la convention par laquelle il devait séparer ses troupes de l'armée impériale; les bases en étaient seulement arrêtées, les paroles engagées. Sur ces entrefaites, Marmont, apprenant que Napoléon avait signé son abdication, invité par les maréchaux Ney, Macdonald et par le duc de Vicence à se joindre à eux pour aller négocier à Paris avec les alliés le traité qui devait en être la conséquence, demanda au prince de Schwarzenberg et obtint que l'exécution des engagemens dont ils étaient déjà convenus serait *suspendue* pendant cette négociation, et en partant pour Paris avec les autres plénipotentiaires français, il enjoignit à ses généraux de division d'ajourner jusqu'à nouvel ordre le mouvement qui devait les faire passer en quelque sorte dans les rangs ennemis. Ce ne fut qu'après son départ que ces généraux, se persuadant, par l'effet d'un malentendu, que l'empereur était informé de ce projet de désertion et redoutant les effets de son ressentiment, prirent sur eux de hâter l'exécution du mouvement. Marmont n'eut donc aucune part à leur détermination, qui fut prise malgré ses recommandations expresses; il la regretta vivement parce qu'elle était de nature à exercer une influence fâcheuse sur l'issue de la négociation entamée à Paris. Apprenant cependant

que les soldats et les officiers secondaires qu'on n'avait pas mis dans le secret s'étaient révoltés contre leurs chefs dès qu'ils avaient compris, en arrivant à Versailles, quel était le but de cette marche, il courut à eux, brava leurs emportemens, les calma par sa présence d'esprit, les dirigea vers les départemens de la Normandie, et, cédant à la nécessité pour prévenir de plus grands malheurs, assura ainsi l'accomplissement d'une défection qu'il avait pourtant déplorée parce qu'il la jugeait prématurée.

Tel est l'exact résumé des moyens justificatifs allégués par le maréchal. C'est en s'appuyant sur cet exposé qu'il n'hésite pas, dans un aveuglement bien étrange, à présenter sa conduite comme un modèle de fidélité et de dévouement, et qu'il se montre lui-même comme une victime des injustices de l'opinion, qui aurait méconnu sa loyauté en même temps qu'elle prodiguait au prince Eugène et à d'autres, coupables suivant lui de trahison, des éloges immérités. Il m'est absolument impossible, je ne dis pas d'adhérer à cette argumentation, mais de la comprendre. Le récit du duc de Raguse ne me paraît modifier en aucun point essentiel ce que le public avait su, ce qu'il avait cru dès le premier moment sur cette triste affaire. Qu'importe que son traité avec le prince de Schwarzenberg n'ait été signé qu'après l'abdication, si les engagemens qu'il consacrait étaient arrêtés alors que le maréchal croyait Napoléon résolu encore à défendre sa couronne, et ignorait qu'il eût été déjà contraint d'abdiquer? S'il a *suspendu* l'exécution de ces engagemens pendant la durée de la négociation à laquelle il prenait part, cela ne voulait-il pas dire qu'ils reprendraient toute leur force dans le cas où la négociation viendrait à échouer? Si ses généraux divisionnaires, sans tenir compte de cette suspension, ont consommé précipitamment la défection au lieu d'attendre l'ordre définitif qu'il devait leur donner, n'était-ce pas lui qui les avait placés sur la pente fatale où ils n'ont pas su se tenir en équilibre aussi longtemps que cela aurait convenu à ses calculs? La précipitation avec laquelle ils ont agi n'était-elle pas une conséquence presque forcée de la fausse position où il les avait mis? L'indignation qu'il témoigne de ce qui lui paraît de leur part une désobéissance criminelle est un trait caractéristique. Elle prouve une fois de plus combien les esprits les moins naïfs par nature le deviennent quelquefois lorsqu'ils sont absorbés par un sentiment de personnalité qui ne leur permet de rien voir au-delà de ce qui les touche : lui qui venait d'abandonner son souverain pour traiter avec l'ennemi, il ne trouve pas de paroles assez sévères pour ses propres subordonnés, qui, dans un moment de trouble, n'ont pas exécuté à la lettre les ordres qu'il leur a donnés.

Je dirai toute ma pensée sur les motifs qui entraînèrent la réso-

lution du duc de Raguse à cette époque si décisive de sa vie. Il eût reculé, bien que très ambitieux, devant une trahison à laquelle se fût attachée immédiatement une récompense, quelque éclatante qu'elle pût être; mais l'idée que son adhésion, en assurant le succès du grand mouvement dont les premiers corps de l'état et la capitale tout entière avaient pris l'initiative, rendrait la paix au monde et sauverait la France épuisée, cette idée, sous laquelle se dissimulait à ses yeux la perspective séduisante des hautes destinées qui ne pouvaient manquer de lui être réservées dans l'ordre de choses nouveau, troubla son imagination. Il ne comprit pas que si, dans les crises politiques, la grandeur, la diversité, la complication des intérêts publics, peuvent jeter de l'incertitude sur les devoirs de l'homme d'état, ceux du soldat en présence de l'ennemi ne sont jamais douteux; il oublia que l'opinion, souvent si indulgente pour toute autre nature de défection, a constamment jugé avec une impitoyable rigueur l'acte du guerrier abandonnant sur le champ de bataille un chef trahi par la fortune.

Quelque confiance qu'affecte d'ailleurs le maréchal en développant cette apologie, on sent qu'il n'est pas pleinement rassuré sur l'effet qu'elle doit produire. Il s'efforce de nous émouvoir par la vive peinture de l'anxiété qu'il ressentit en sacrifiant tout son passé à ce qu'il regardait, dit-il, comme un devoir envers la patrie. Il affirme que son intention avait été d'abord d'aller trouver Napoléon après avoir, par sa défection, achevé de le renverser, et de lui demander la permission de s'associer à sa mauvaise fortune, de ne plus se séparer de lui. Je veux admettre que ce projet ait pu traverser son esprit, ébranlé par les doutes, les angoisses, dirai-je les remords? qui devaient l'assaillir à cette heure fatale; mais la moindre réflexion l'eût convaincu qu'après ce qu'il venait de faire, sa présence et sa société ne pouvaient plus être une consolation pour l'empereur exilé, à qui elles eussent rappelé sans cesse les plus pénibles souvenirs.

Bientôt distrait de ses regrets par les félicitations et les flatteries dont il se voyait l'objet tant de la part des étrangers que de la part de l'opinion triomphante, Marmont tourna toutes ses pensées vers un avenir sur lequel il semble s'être fait d'abord d'étranges illusions. Ses *Mémoires* ne sont pas très explicites sur ce point, mais il est facile d'entrevoir, à travers les aveux qu'il laisse échapper, ce qu'il n'a pas jugé à propos d'énoncer formellement. Il exprime l'opinion que les Bourbons auraient dû partager la France en grands commandemens confiés à des maréchaux qu'on aurait investis de pouvoirs très étendus. Il croyait donc que le régime militaire était le meilleur moyen de consolider la restauration. C'est apparemment sous l'influence de cette idée singulière qu'un jour, pendant la du-

rée du gouvernement provisoire, dans un conseil auquel il avait été admis pour y présenter je ne sais quelles réclamations en faveur de l'armée, il menaça, s'il faut en croire son propre récit, le ministre des finances de le faire sauter par la fenêtre, parce qu'il s'était permis de repousser ces réclamations avec trop peu de ménagement. Il fallait fermer les yeux à l'évidence pour croire que la réaction violente produite par la fatigue de vingt-cinq années de guerre et par les excès du pouvoir absolu pût aboutir au règne du glaive. La France, qui ne connaît guère les termes moyens, était alors emportée vers la liberté par un de ces courans irrésistibles qui, à d'autres époques, en haine des exagérations de cette même liberté, l'ont jetée non moins irrésistiblement dans le despotisme. Il n'y avait rien d'ailleurs dans les Bourbons qui rendît possible un pareil régime; leurs qualités comme leurs défauts y répugnaient invinciblement.

Pour s'expliquer les illusions auxquelles Marmont se laissa entraîner en 1814 sur l'avenir réservé aux hommes de guerre, il faut tenir compte de quelques circonstances assez oubliées aujourd'hui parce qu'elles furent tout à fait passagères. Pendant les premiers instans de la restauration et surtout dans l'intervalle qui sépara la chute de Napoléon de l'installation complète du gouvernement royal, l'armée fut l'objet de ménagemens et de caresses qui avaient presque le caractère de l'adulation. La gloire dont elle resplendissait jusque dans ses revers au milieu de l'humiliation du reste de la France, la présentait comme la seule force avec laquelle il y eût à compter. Aussi, tandis que l'administration et les établissemens de l'empire, sans en excepter le sénat, qu'on avait cessé de ménager depuis qu'il avait voté la déchéance de l'empereur, étaient livrés aux insultes d'un parti violent et au dédain universel, tandis que la presse signalait son affranchissement momentané par les outrages qu'elle leur prodiguait, les étrangers, les royalistes, même les plus exagérés, s'efforçaient de consoler l'armée, de lui faire oublier son ancien chef et de la rattacher au gouvernement des Bourbons en l'enivrant de flatteries. On lui répétait sur tous les tons que, par ses immortels exploits, elle avait conservé et augmenté la gloire de la France sous les déplorables gouvernemens qui, sans elle, eussent déshonoré la patrie. Le roi lui-même essayait de lui faire croire que, dans son exil, il s'était réjoui des victoires qu'elle remportait. Il disait aux maréchaux, en les recevant pour la première fois, que désormais c'était sur eux qu'il voulait s'appuyer. Ces maréchaux, dont on s'exagérait l'influence sur leurs compagnons d'armes, étaient particulièrement entourés de prévenances et de cajoleries. Quand on lit les actes, les mémoires du temps, les dépêches même de la diplomatie, on voit qu'on les faisait entrer dans toutes les combinaisons, qu'on s'enquérait sans cesse de leurs sentimens, de leurs opinions,

comme s'ils eussent formé un corps constitué, délibérant et agissant en commun, comme si surtout ils avaient été les véritables représentans, les fondés de pouvoir, les organes infaillibles des soldats et des officiers placés naguère sous leur commandement. Moins encore pour les flatter en les grandissant dans l'opinion que pour abaisser Napoléon en les intéressant à cet abaissement, on affectait de dire que c'était à leurs talens, à leur héroïsme, qu'il était redevable des succès éclatans dont il s'était attribué tout l'honneur. Il n'était pas jusqu'aux émigrés, jusqu'aux grands seigneurs rentrant avec Louis XVIII ou sortant de leur retraite pour reprendre auprès de lui leurs fonctions de cour, qui, à ce premier moment, dans l'enivrement de la joie que leur causait un retour de fortune si inattendu, ne témoignassent aux généraux de l'empire la courtoisie la plus empressée. Ceux-ci en étaient plus touchés qu'on ne pourrait le croire. Aujourd'hui que les noms de ces guerriers, grandis par le temps, nous apparaissent, à travers les magiques souvenirs de l'empire, avec l'auréole de gloire qui n'appartenait en réalité qu'à quelques-uns d'entre eux, nous avons peine à concevoir qu'ils pussent être si sensibles aux gracieusetés d'hommes de cour dont la seule illustration était celle de leurs ancêtres; mais alors les lieutenans de Napoléon, en dépit de tout ce qu'on faisait pour les rehausser, ne se présentaient pas aux imaginations, ils ne se voyaient pas eux-mêmes sous un aspect aussi imposant. Malgré l'éclatante bravoure qui leur était commune à tous, la médiocrité des uns, les faiblesses diverses de plusieurs, l'absence de culture et d'éducation que l'on remarquait chez un bon nombre, frappaient trop les yeux pour qu'on n'éprouvât pas quelque surprise d'une élévation si soudaine et si récente; eux-mêmes, s'ils s'y étaient facilement habitués lorsqu'ils se trouvaient encadrés dans un monde nouveau dont tous les élémens étaient si jeunes encore, ils se sentaient déplacés, mal à l'aise en présence de l'ancien régime renaissant : ils avaient quelque peine à croire que leur fortune pût survivre au grand empire qui les avait faits ce qu'ils étaient, ils avaient besoin d'être rassurés. Au temps de leur jeunesse, lorsqu'ils étaient encore presque tous simples soldats, lorsque leurs espérances les plus hardies s'élevaient à peine à l'épaulette de sous-lieutenant, ils se souvenaient d'avoir vu, déjà revêtus de l'habit de colonel ou d'officier-général, ces courtisans élégans et polis qui maintenant les traitaient en égaux. Le prestige du passé n'était pas assez effacé pour qu'un tel changement dans les situations réciproques ne fît pas sur eux une impression profonde, et ces hommes qui avaient commandé des armées, gagné des batailles, conquis et gouverné des provinces, étaient éblouis et enivrés des avances de quelques grands seigneurs : cela était dans la nature. Un très grand orgueil eût pu seul les préserver de cet entraînement

de vanité. Marmont, par son esprit, par son éducation, par sa naissance même, semblait un peu mieux placé que les trois quarts de ses collègues pour échapper à cet entraînement; mais il y avait trop loin encore, dans les idées anciennes et qui semblaient alors reprendre faveur, d'un simple gentilhomme tel que lui à un homme de cour, pour qu'il n'éprouvât pas lui-même une vive émotion d'avoir franchi cet intervalle.

Je n'ai pas à dire ici combien fut courte cette espèce de lune de miel, quelle fut la part des nécessités inévitables et celle des maladresses gratuites dans les circonstances qui, en peu de mois, rendirent complétement hostiles à la royauté non-seulement les soldats et les officiers subalternes qui ne s'étaient pas ralliés bien franchement à elle, mais la grande majorité de ces généraux qui avaient d'abord paru se donner de si bon cœur, et même une partie des maréchaux. Sauf quelques-uns, qui, pour des motifs parfois assez mal fondés, avaient été laissés dans un état de disgrâce fort impolitique, les maréchaux cependant avaient été comblés de faveurs. On avait cru, bien à tort, que le reste de l'armée trouverait dans les distinctions accordées à ses chefs la compensation de ce qu'on ne voulait ou de ce qu'on ne pouvait pas faire pour elle. On les avait élevés à la dignité de la pairie, fort peu prodiguée alors; plusieurs avaient eu des gouvernemens militaires; Ney et Oudinot avaient été placés à la tête de l'ancienne garde impériale, conservée en qualité de corps d'élite. Enfin Berthier et Marmont avaient obtenu le commandement de deux nouvelles compagnies de gardes du corps ajoutées aux quatre anciennes. Un trait qui caractérise les idées du temps, c'est que ce commandement, à peine militaire, qui plaçait des maréchaux de France de niveau avec des courtisans dont quelques-uns n'avaient jamais servi, était universellement considéré comme la plus éclatante récompense qu'il eût été possible de leur accorder. Entre tous les maréchaux, on l'avait réservée à l'ancien major-général de la grande armée, à l'homme que Napoléon avait tiré de pair en le créant prince souverain de Neuchâtel, et à celui qui avait eu le malheur de se donner un titre particulier à la bienveillance de la royauté en abandonnant le premier la cause et l'armée impériales. Il eût été habile à Marmont de refuser cette distinction, qui, par sa nature, rappelait trop que le nouveau roi croyait avoir envers lui des obligations particulières. S'il fût resté autant que possible, pendant ces premiers instans, confondu avec ses collègues, il eût gardé ainsi le droit de dire, avec quelque apparence de vérité, que sa conduite, bonne ou mauvaise, n'avait été dirigée par aucune vue intéressée. Il ne sut pas résister à la séduction d'un emploi qui lui faisait prendre place auprès d'anciens ducs et pairs.

Ses *Mémoires* font de la première restauration un tableau incomplet

sans doute, mais, à bien des égards, frappant de vérité. Le caractère, l'esprit de Louis XVIII, si complexes, si contradictoires, le mélange de qualités, de défauts, de ridicules même, qui en faisaient, à certains points de vue, la représentation vivante de l'ancien régime, et à d'autres le rendaient propre à inaugurer un gouvernement constitutionnel, tout cela est peint à merveille, avec finesse et sagacité, sans trop de malveillance. En lisant ces curieux récits, en voyant tout ce qu'il y avait d'inconciliable dans les deux sociétés, rapprochées, juxtaposées alors par des événemens de force majeure, mais non pas fondues, et parfaitement hors d'état de se comprendre l'une l'autre, on sent qu'une crise était presque inévitable, et que le retour de Napoléon en fut l'occasion bien plus que la cause déterminante.

Aux approches du 20 mars, lorsque Napoléon n'était plus qu'à quelques journées de Paris, lorsqu'à chaque heure on apprenait la défection de quelqu'un des corps envoyés pour le combattre, et qu'il avait ralliés sous l'étendard aux trois couleurs, Marmont fut chargé du commandement en chef des douze compagnies d'officiers de la maison du roi, la seule force sur laquelle on pût compter d'une manière absolue, mais qui ne présentait, malgré son dévouement et sa bravoure, qu'une bien faible ressource. A la cour, tous les esprits étaient éperdus, le découragement le plus complet avait succédé à une aveugle confiance. On ne savait à quoi s'arrêter. On promettait d'attendre l'ennemi, et déjà on pensait à une fuite qu'on différait néanmoins de moment en moment. Marmont demandait instamment que l'on prît un parti sans plus tarder, que si l'on croyait devoir quitter Paris, on se ménageât d'avance un point de retraite où il fût possible de résister et de rallier les amis du trône, que si au contraire on voulait rester dans la capitale, on avisât sérieusement aux moyens de s'y maintenir. Il proposa de mettre les Tuileries et le Louvre en état de défense, de les fortifier de telle façon que, pour s'en emparer, il fallût les démolir avec de l'artillerie de gros calibre. Il offrit de se charger de cette défense, si on voulait lui donner trois mille hommes sûrs et des vivres pour deux mois. La maison du roi, disait-il, peu propre par son organisation et son défaut d'expérience militaire, à combattre en rase campagne, serait excellente pour ce service. Le roi, avec les ministres et les deux chambres, resterait donc dans son palais. Napoléon, maître du reste de Paris, n'oserait l'y attaquer par un siége régulier, par un bombardement, seul moyen de s'emparer de cet asile ainsi défendu; il craindrait l'indignation de l'Europe, de la France, de Paris même; les femmes séduiraient les soldats impériaux, la résolution magnanime du roi ébranlerait les troupes, électriserait la population. De toutes parts éclateraient des soulèvemens royalistes, d'autant plus

que Monsieur et ses deux fils, au lieu de s'enfermer avec le roi, iraient sur les divers points de la France lui chercher des défenseurs, et les armées de l'Europe, accourant bientôt au secours du trône menacé, n'auraient en quelque sorte rien à faire. — Le roi, après avoir entendu cette proposition, promit d'y réfléchir; mais comme le duc d'Havré, à l'instigation du maréchal, la lui rappelait bientôt après, Louis XVIII répondit, en faisant allusion aux sénateurs romains égorgés par les soldats de Brennus : « Vous voulez donc que je me mette sur une chaise curule? Je ne suis pas de cet avis ni de cette humeur. » Il faut le témoignage même du duc de Raguse pour croire qu'il ait pu proposer un plan aussi extravagant. Ce qui est presque incroyable, c'est qu'à l'époque où il écrivait ses *Mémoires*, il pût penser encore qu'on avait eu tort de le rejeter.

Louis XVIII ayant quitté Paris et ensuite passé la frontière pour s'établir à Gand, le maréchal le suivit à la tête de la portion de la maison du roi et des volontaires qui protégea sa retraite en émigrant avec lui. Lors même que ses fonctions de capitaine des gardes ne lui en eussent pas imposé le devoir, la position personnelle que lui avait faite l'événement d'Essonne ne lui aurait pas permis de rester en France. Napoléon, non content de le porter sur une liste de proscrits, l'avait signalé, dans une proclamation, comme ayant par sa trahison livré Paris aux étrangers. L'empereur savait parfaitement que cette imputation était dénuée de toute vérité, mais il la croyait propre à produire un effet utile à ses vues. C'était faire beau jeu à Marmont que de le calomnier ainsi. Réfugié sur le sol étranger, il publia, pour se justifier, un mémoire qui, par la mesure et la simplicité du langage, forme un contraste frappant avec la plupart des documens de cette époque.

Dans la position pénible et fausse où il se trouvait, il sut garder une attitude assez digne. La Belgique était alors couverte de soldats coalisés qui se disposaient à envahir la France. Il comprit qu'il ne convenait pas à un ancien maréchal de l'empire, même proscrit, d'assister de trop près à ces préparatifs, d'entendre les propos de haine et de vengeance par lesquels nos ennemis s'excitaient à une lutte désespérée. Il avait d'ailleurs été question de joindre aux armées alliées le faible corps réuni autour du roi, et dont Marmont avait le commandement : il ne voulait pas se trouver mêlé à une telle combinaison, qui fut heureusement abandonnée. Avec la permission de Louis XVIII, il partit pour l'Allemagne, et c'est là qu'il apprit la bataille de Waterloo et la chute définitive du trône impérial.

IV.

La seconde restauration, que la déplorable influence d'un parti devait bientôt précipiter dans une réaction violente non moins funeste pour elle que pour ses ennemis, s'annonça d'abord par des actes de conciliation et de sagesse et par d'utiles réformes. Une de ces réformes, qui tendait à une meilleure organisation de l'armée, entraîna la suppression de la compagnie de gardes du corps dont le maréchal Marmont était le chef. Il en fut dédommagé par un des quatre emplois de major-général de la nouvelle garde royale, conférés tous à des maréchaux. Ces maréchaux devaient commander successivement par quartier la garde tout entière. De pareilles fonctions convenaient beaucoup mieux à Marmont que celles qu'il perdait. Il avait été consulté sur le mode de formation de cette garde, et ses conseils, appuyés par l'empereur Alexandre, avaient prévalu sur ceux du ministre de la guerre, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui n'eût pas voulu donner à ce corps d'élite une force numérique aussi considérable ni des priviléges aussi étendus.

Il faut rendre cette justice au duc de Raguse, que, vivant alors dans le monde de la cour et de l'ancienne aristocratie, où dominaient les passions vindicatives de la réaction, il sut, pour son compte, résister au torrent. Si, dans le procès du maréchal Ney, il vota la mort comme les autres maréchaux et la plupart des généraux siégeant avec lui à la chambre des pairs, qui virent surtout dans l'acte reproché à l'accusé un crime militaire injustifiable à tous les points de vue, il fut du petit nombre de ceux qui demandèrent sans succès que la chambre le recommandât à la clémence du roi. Dans l'affaire de M. de Lavalette, poursuivi alors avec une fureur que ceux mêmes qui la partageaient ne peuvent plus comprendre aujourd'hui, il n'hésita pas à se compromettre pour servir la cause de l'humanité. Le témoignage qu'il se rend à ce sujet est confirmé par tous les contemporains.

Il avait été autrefois lié intimement avec M. de Lavalette, aide-de-camp, comme lui, du général Bonaparte pendant la première campagne d'Italie. Des dissentimens politiques les avaient depuis quelque temps éloignés l'un de l'autre; mais le maréchal, en présence d'une si grande infortune, sentit renaître sa vieille affection. Lorsque l'arrêt de mort eût été rendu par la cour d'assises et pendant que la cour de cassation était saisie du pourvoi, il fit offrir ses services au condamné. Celui-ci, dans une lettre remplie des expressions de la plus vive reconnaissance, le supplia d'obtenir au moins qu'un de ses vieux compagnons d'armes ne montât pas sur l'échafaud. « En tombant sous les balles d'un piquet de braves gre-

nadiers, lui écrivit-il, je croirais encore mourir au champ d'honneur. » Le maréchal montra cette lettre au roi, qui eût voulu aussi sauver M. de Lavalette, mais qui, intimidé par les démonstrations de la chambre introuvable, ne lui dissimula pas la nécessité où il croyait être de se refuser même à cet adoucissement. Marmont ne se découragea pas. Mme de Lavalette lui ayant parlé d'un plan d'évasion, il l'engagea à ne pas y recourir encore et à tâcher de pénétrer jusqu'auprès du roi et de Madame pour émouvoir leur pitié. La chose n'était pas facile. Depuis qu'il avait été résolu que la grâce ne serait pas accordée au condamné, les consignes les plus sévères avaient été données pour interdire à sa femme l'entrée des Tuileries. Le maréchal se chargea de lever cet obstacle. Abusant noblement de l'ascendant que lui donnaient sur les militaires de service au château sa dignité et son emploi, il alla recevoir à la porte du palais Mme de Lavalette, que lui amena le général Foy, et malgré les représentations d'un factionnaire, malgré celles d'un officier des gardes, qui n'osèrent résister à l'insistance d'un maréchal de France, il l'introduisit dans une salle que le roi et la famille royale devaient traverser en revenant de la messe. Le roi, en apercevant Mme de Lavalette, parut d'abord vouloir s'arrêter; mais après un moment d'hésitation il continua à s'avancer, et, comme elle se jetait à ses pieds : « Madame, lui dit-il, je prends part à votre juste douleur; mais j'ai des devoirs à remplir. » Mme de Lavalette, se tournant vers la duchesse d'Angoulême, voulut aussi se précipiter à ses genoux, lorsque Madame s'éloigna brusquement. Le lendemain était le jour de naissance de cette princesse. Le duc de Raguse fit encore une tentative pour que Mme de Lavalette se trouvât sur son passage au moment où elle se rendrait chez le roi; les précautions multipliées qu'on avait prises le forcèrent cette fois à y renoncer, et il dut faire comprendre à cette femme infortunée qu'il était temps de donner suite au projet d'évasion dont elle l'avait entretenu. On sait quel en fut le succès.

Il faut avoir présente à l'esprit la violence des passions politiques qui régnaient alors dans les rangs les plus élevés de la société, dans le monde même où vivait le maréchal, pour apprécier la conduite qu'il tint en cette circonstance et pour lui tenir suffisamment compte de la générosité, du courage moral dont il fit preuve. On exagérerait à peine la vérité en disant que pendant quelque temps, à la cour, dans les salons du faubourg Saint-Germain, son nom ne fut plus prononcé qu'avec une fureur presque égale à celle que soulevait le nom de l'homme qu'il avait voulu sauver. La violation de consigne qu'il s'était permise était présentée comme une trahison digne des plus graves châtimens. Le roi ne partagea pas ces emportemens. Ayant fait appeler le duc de Raguse dans son cabinet, il lui exprima, il est vrai, son mécontentement d'une désobéissance aussi

formelle, mais il ajouta que le sentiment qui l'avait inspirée en était l'excuse.

Quelques semaines auparavant, le maréchal avait combattu à la tribune de la chambre des pairs, avec une énergie que ne montrèrent pas à cette époque tous les libéraux, la loi qui suspendait la liberté individuelle. Évidemment il prenait alors au sérieux le régime parlementaire, dont il parle si dédaigneusement dans ses *Mémoires*. Autant qu'on peut l'entrevoir, il se flatta de l'espérance d'y jouer un rôle important. Son amour-propre lui persuada même pendant quelques mois qu'il dirigeait les votes de la chambre haute au moyen de je ne sais quelle tactique assez puérile qu'il expose un peu naïvement, et qui, suivant lui, perdit toute sa puissance dès qu'on en eut pénétré le secret.

Il s'attacha au ministère de M. de Richelieu et de M. Decazes, qui, après de vains efforts pour calmer et contenir le parti ultra-royaliste, avait eu le courage d'accepter franchement la guerre déclarée par ce parti à la politique de modération et de conciliation. Il fut à la tribune un des défenseurs de la loi électorale du 5 février 1817, dont le vote assura pour quelque temps le triomphe de cette politique, en préparant, il est vrai, de nouveaux orages pour un avenir peu éloigné. Bientôt après il appuya, comme rapporteur, une autre loi qui, sans rétablir encore la liberté individuelle, apportait pourtant de très grands adoucissemens à celle qui, l'année précédente, en avait suspendu la jouissance, et faisait prévoir qu'elle serait bientôt rendue à la France. Dans la discussion de la loi des finances, il attaqua très vivement le ministre de la guerre, le duc de Feltre, qui avait de beaucoup dépassé les allocations de son budget, et que la gauche poursuivait de ses agressions parce qu'il avait été l'un des chefs de la réaction de 1815. Le discours du duc de Raguse parut excessif, et il manqua son but parce qu'on le crut inspiré par le désir de remplacer un ministre dont il était dès lors facile de prévoir la chute prochaine.

C'était là en effet, à ce qu'il paraît, la grande ambition du maréchal. Elle était, de sa part, très naturelle, mais des circonstances de diverse nature mettaient à l'accomplissement de ce vœu des obstacles dont il ne se rendait pas compte. Si, comme le maréchal Victor, comme M. de Bourmont, il se fût rallié à l'opinion ultra-royaliste, son incontestable capacité lui aurait sans doute donné des titres pour obtenir le portefeuille qu'il convoitait dans quelqu'un des cabinets formés par la droite; mais il s'était enlevé à lui-même toute chance de ce côté en votant et en parlant d'ordinaire avec les modérés, presque avec les libéraux, et lorsque ces derniers prenaient le dessus, lorsque la gauche, composée en grande partie d'anciens bonapartistes, approchait du pouvoir, ce n'était pas à l'auteur de la défec-

tion d'Essonne, à celui dont le nom avait acquis jusque dans les derniers rangs de l'armée une célébrité tristement proverbiale, qu'on pouvait penser à remettre la direction de cette armée. Il y avait donc contre lui, des deux parts, une répulsion qui, sans se manifester ouvertement dans le cours ordinaire des choses, devait dans les grandes circonstances le frapper d'exclusion.

Une seule fois, pendant la restauration, il se vit appelé à jouer un rôle politique, et la conduite qu'il tint alors fut pour les royalistes exaltés un grief dont ils gardèrent longtemps le souvenir. C'était en 1817. Un mouvement séditieux avait éclaté aux portes de Lyon, et le général Canuel, commandant de la division militaire, ancien jacobin converti depuis 1815 au plus ardent royalisme, l'avait réprimé avec une impitoyable rigueur. De nombreuses condamnations avaient été prononcées par la cour prévôtale, le sang avait coulé sur l'échafaud, le pays gémissait sous une sorte de terreur, et la fuite, la dispersion des ouvriers, des fabricans mêmes, livrés aux poursuites les plus arbitraires, avaient dépeuplé les ateliers. Le gouvernement, trompé d'abord par des rapports au moins inexacts sur le degré de gravité de la révolte et sur la nature des moyens employés pour la combattre, n'avait pas tardé à soupçonner qu'on ne lui disait pas la vérité. Les informations de la police étaient d'ailleurs en contradiction avec celles de l'autorité militaire. Pour savoir à quoi s'en tenir, le ministère se décida à une mesure qui n'a jamais été renouvelée depuis. Le maréchal Marmont, revêtu du titre de lieutenant du roi, fut envoyé à Lyon avec des pouvoirs très étendus, qui l'investissaient en quelque sorte de la suprématie civile et militaire dans les divisions territoriales de Lyon et de Grenoble. En arrivant à Lyon, il y trouva les prisons combles, les officiers à demi-solde soumis à la plus dure surveillance et abreuvés d'humiliations comme fauteurs présumés de la révolte, et la ville sans cesse agitée par la crainte de nouveaux soulèvemens qui, annoncés par les agens du général Canuel comme devant éclater à jour fixe, ne se réalisaient pourtant jamais. Le maréchal, toujours un peu léger, se laissa d'abord persuader de la réalité de cette agitation, des dangers qu'elle créait à l'ordre public, et les premières dépêches qu'il écrivit au ministère étaient conçues dans ce sens; mais il s'aperçut bientôt de l'erreur dans laquelle on l'avait entraîné, et alors il ne perdit pas un moment pour mettre fin à la situation déplorable qui pesait sur la seconde ville du royaume. Les exécutions capitales cessèrent, les individus condamnés aux travaux forcés obtinrent leur grâce ou des commutations de peine. Des officiers, des maires de campagne, compromis dans les iniquités qui venaient de s'accomplir, furent destitués. Le général Canuel lui-même fut rappelé, et sa disgrâce à peine déguisée par une nomination aux fonctions annuelles d'inspecteur.

En provoquant de tels actes et de tels changemens, Marmont s'était acquis des droits à l'estime et à la gratitude de tous les gens sensés, de tous les amis de l'humanité; mais avec ce défaut de mesure qui lui était trop habituel dès que son amour-propre ou ses passions étaient en jeu, il ne tarda pas à dépasser le but. Irrité de la désapprobation que sa conduite encourait de la part des ultra-royalistes et excité par son chef d'état-major, le colonel Fabvier, homme d'un esprit ardent et mal réglé, il en vint au point de s'associer aux exagérations que le parti libéral s'efforçait d'accréditer sur l'affaire de Lyon pour s'en faire une arme contre ses adversaires. Ce ne fut plus seulement à ses yeux un complot de peu de gravité, grossi outre mesure par des fonctionnaires publics qui voulaient se faire valoir et justifier leurs procédés impitoyables en persuadant au gouvernement qu'ils venaient de le sauver d'un grand péril: il se mit en tête que la conspiration était purement et simplement une invention, une création factice de la police militaire. Lui qui d'abord, en conseillant le rappel de Canuel, avait demandé qu'on le nommât inspecteur pour dissimuler sa disgrâce, il écrivit un peu plus tard au duc de Richelieu, président du conseil, cette lettre étrange : « En faisant tomber la tête du général Canuel, supplice qu'il a mérité mille fois pour toutes les victimes qu'il a immolées et l'ébranlement qu'il a fait subir à l'ordre social, le roi acquerrait un pouvoir plus grand, une autorité plus forte que celle que lui donneraient cent mille soldats dévoués, car sa puissance serait fondée sur la reconnaissance et la confiance de ses sujets. » S'il parlait sérieusement, il faut en conclure qu'il n'avait pas la moindre idée des possibilités et des convenances du temps.

De retour à Paris, il s'y vit en butte à la malveillance du parti qui s'était pris pour Canuel d'un enthousiasme comparable seulement à celui qu'il éprouvait déjà pour son digne émule, le général Donnadieu. Lorsque le maréchal se présenta chez Monsieur, ce prince, malgré sa courtoisie habituelle, le reçut fort mal, et comme le maréchal s'efforçait de prouver que le système qu'il avait fait prévaloir avait rétabli à Lyon l'ordre et la paix : « Je le crois bien, lui répondit Monsieur, les révolutionnaires ont obtenu tout ce qu'ils voulaient. »

Le roi cependant, en témoignage de sa satisfaction, lui avait conféré la dignité de ministre d'état; mais le duc de Raguse eût voulu quelque chose de plus. Importuné par la polémique qui, à la tribune et dans la presse, s'était engagée sur les événemens de Lyon, il eût désiré que le gouvernement intervînt pour lui donner complétement gain de cause contre les apologistes de Canuel, pour approuver et justifier en détail chacun de ses actes. Il ne voyait pas que cette intervention n'eût fait qu'aviver la lutte et fournir un ali-

ment aux passions des partis dans un moment où, pour des motifs divers, on avait plus que jamais intérêt à les calmer. Le colonel Fabvier ayant, peut-être à son instigation et tout au moins avec son consentement plus ou moins formel, fait imprimer un écrit où les événemens de Lyon étaient présentés d'une manière très blessante pour le général Canuel, ce dernier attaqua le chef d'état-major du maréchal en calomnie. Marmont, qui ne demandait sans doute qu'un prétexte pour descendre dans la lice, publia, sous la forme d'une lettre au président du conseil, un mémoire où il confirmait les assertions du colonel Fabvier. C'était un procédé fort irrégulier et d'un dangereux exemple que celui d'un haut fonctionnaire rendant ainsi compte au public de l'accomplissement d'une mission délicate dont il avait été chargé par le gouvernement. Le roi, à qui il avait écrit directement pour lui annoncer cette publication, en fut très blessé aussi bien que les ministres. S'il faut en croire le duc de Raguse, M. de Richelieu, dont la susceptibilité était grande pour tout ce qui n'était pas dans le plus parfait accord avec la plus scrupuleuse délicatesse, aurait eu un moment la pensée de le faire appeler en duel : le maréchal Gouvion Saint-Cyr aurait proposé de le destituer de l'emploi de major-général de la garde; mais M. Decazes se serait opposé à une mesure aussi extrême, et Louis XVIII s'étant rallié à son avis, tout se réduisit à une lettre que le ministre de la guerre lui écrivit pour lui défendre, de la part du roi, de paraître aux Tuileries jusqu'à nouvel ordre. Cette disgrâce fut de courte durée.

Ce n'était pas par de telles légèretés que le maréchal pouvait se frayer le chemin du ministère, et je ne le suivrai pas dans tous les détails de sa conduite politique pendant la restauration. Une seule fois, depuis sa mission de Lyon, il se vit appelé à des fonctions, sinon importantes, au moins éclatantes : il fut envoyé en Russie en 1826 pour assister, comme ambassadeur extraordinaire, au couronnement de l'empereur Nicolas. Cette ambassade, toute d'apparat, dans laquelle il déploya un faste prodigieux, lui procura d'assez grandes satisfactions d'amour-propre. Moins que personne, il pouvait échapper à la séduction de ces cajoleries, de ces prévenances recherchées dont les souverains de la Russie sont prodigues pour les étrangers éminens, particulièrement pour les militaires qui visitent leur empire, alors surtout que par leur position ceux-ci peuvent exercer quelque influence soit sur les résolutions de leur gouvernement, soit sur les sentimens de leurs compatriotes. En lisant les récits du maréchal, on sent qu'il fut charmé comme tant d'autres, et plus tard, lorsque les jours d'épreuve furent arrivés pour lui, il ne dissimule pas une certaine surprise de n'avoir pas reçu des témoignages marqués d'une bienveillance sur laquelle il croyait pouvoir compter.

Sauf la courte distraction de cette ambassade, le maréchal se vit réduit, pendant près de quinze ans, à dépenser son activité dans l'accomplissement des monotones et minutieux devoirs du commandement de la garde royale. Il ne fut pas employé en 1823 dans la nouvelle guerre d'Espagne, et il était en effet difficile de le replacer, dans une position et avec un but si différent, sur le théâtre où, peu d'années auparavant, il avait figuré comme un des principaux lieutenans de Napoléon. Cette inaction prolongée devait d'autant moins convenir à un caractère tel que le sien, qu'il était encore dans toute la force de l'âge. Incapable de s'y résigner, il y avait déjà longtemps qu'il s'était tourné vers les entreprises industrielles qui commençaient à prendre faveur; mais comme il y porta ces conceptions ingénieusement subtiles, cette hardiesse, cette confiance en lui-même, ce goût des aventures qui avaient marqué sa carrière militaire et politique, il y trouva, au lieu de la gigantesque fortune qu'il espérait, une ruine complète, dont ne purent le relever les secours généreusement prêtés par la liste civile. Les conséquences de ces fausses spéculations devaient peser sur tout le reste de son existence. Accablé de dettes qui dépassaient ses ressources, il perdit cette indépendance matérielle, si l'on peut ainsi parler, sans laquelle l'indépendance morale ne peut guère être complète, et qui, surtout aux époques de révolutions, est indispensable aux hommes publics pour garantir à tout événement la dignité et la conséquence de leur conduite.

Un jour, aux approches de la grande révolution de 1830, Marmont put croire qu'il allait lui être permis de rentrer avec éclat dans la glorieuse carrière où il avait passé sa jeunesse. La guerre avait éclaté entre la France et le dey d'Alger. Deux ans d'un blocus inefficace avaient démontré la nécessité de recourir à des moyens plus énergiques pour vaincre l'obstination barbare du dey. Une expédition se préparait. Le maréchal en avait demandé le commandement; on le lui avait fait espérer, et il avait d'autant plus lieu de compter sur l'accomplissement de cette promesse, que le gouvernement l'avait consulté sur les mesures d'exécution. Nul d'ailleurs, parmi les premiers chefs de l'armée, ne paraissait, à beaucoup d'égards, plus propre à ce commandement. Il était, comme il ne manque pas de le faire remarquer, le seul survivant de ceux qui, ayant fait la campagne d'Égypte dans une position déjà élevée, avaient acquis une expérience suffisante de la manière dont on pouvait combattre avantageusement les Arabes; il était aussi le plus jeune, le plus actif des maréchaux. Néanmoins au dernier moment le mauvais vouloir du dauphin et l'ambition du ministre de la guerre, M. de Bourmont, qui voulait gagner le bâton du maréchalat, firent évanouir toutes ces chances favorables. Ce dernier, qui, s'il faut en croire le duc de Raguse, lui avait d'a-

bord promis son appui en protestant qu'il ne pensait en aucune façon à se charger lui-même de l'expédition projetée, n'en obtint pas moins l'emploi que Marmont désirait avec tant de passion. Le maréchal, en racontant ce cruel mécompte, semble être encore sous l'impression douloureuse qu'il en éprouva. Il peint avec une vérité naïve ses angoisses, lorsqu'il commença à soupçonner un résultat si contraire à ses vœux comme à ses espérances, puis, lorsqu'il ne lui fut plus possible d'en douter, sa colère, son indignation, son humiliation même, la pensée qu'il eut d'abord de tout abandonner, de donner sa démission des fonctions de major-général de la garde. Il ajoute que, pour le calmer, on lui promit de le nommer gouverneur d'Alger après la conquête. Cette promesse ayant ensuite été retirée, parce qu'on n'avait pas encore de vues bien arrêtées sur ce qu'on ferait de l'Algérie, il demanda l'ambassade de Saint-Pétersbourg; mais il se trouva qu'on la réservait à un autre.

Il y avait dans cette série de mécomptes de quoi décourager l'ambition la plus tenace. Le maréchal cependant était loin de pouvoir comprendre alors tout ce qu'ils avaient de funeste pour lui. S'il voyait distinctement les avantages de tout genre et la gloire dont le privait la préférence accordée à M. de Bourmont pour le commandement de l'expédition d'Alger, il ne pouvait deviner l'affreux malheur qui allait être le contre-coup de la déception par laquelle il se trouvait retenu en France. Au moment où éclata l'insurrection de juillet, provoquée par les fatales ordonnances, il était de quartier pour le commandement de la garde royale. On le chargea naturellement de la direction de toutes les forces appelées à soutenir le coup d'état en réprimant la révolte.

V.

Si, jusqu'aux journées de juillet 1830, on peut dire que les contrariétés et les traverses éprouvées par le maréchal avaient été généralement la conséquence de ses fautes, il en fut tout autrement en cette occasion. Jamais homme ne se vit placé dans une situation plus triste, plus fausse, où la ligne du devoir et de l'honneur fût plus difficile à discerner et à suivre. Sa raison, ses opinions connues condamnaient les ordonnances, et, si elles ne lui inspiraient aucune sympathie pour les insurgés, devaient au moins lui faire considérer comme pénible et douloureuse la tâche de les réprimer par la force. D'un autre côté, placé à la tête de la garde, répondant de la sûreté du trône et de la famille royale, ce n'était pas en présence d'une insurrection formidable, dans un moment de danger par conséquent, qu'il pouvait refuser l'appui de son bras au souverain qu'il

avait servi dans la prospérité. C'était assez, c'était trop dans sa vie que d'avoir abandonné Napoléon, alors que l'opinion publique et la fortune s'étaient prononcées contre lui. Abandonner aussi Charles X, devenu impopulaire comme l'empereur, c'eût été un acte déshonorant que rien n'aurait excusé. Marmont était donc condamné par une nécessité morale à combattre pour une cause qu'il réprouvait, pour une politique dont le triomphe l'aurait profondément attristé, contre des hommes qui, le premier jour au moins, personne ne saurait le contester, luttaient pour le droit et pour la loi. Je ne sais si l'histoire présente une autre situation qu'on puisse comparer à celle-là. Il est plus facile de concevoir que d'exprimer la torture morale à laquelle le maréchal fut alors livré.

Peut-être dans ces conjonctures fut-ce un bonheur pour lui que l'imprévoyance du gouvernement, en mettant à sa disposition des forces évidemment insuffisantes, l'eût en quelque sorte absous d'avance de sa défaite. S'il avait eu sous la main une armée vraiment redoutable, il n'aurait pu échapper à cette alternative : ou il serait parvenu à réprimer l'insurrection, et ce succès passager, bientôt suivi d'un retour de fortune que l'état des esprits rendait inévitable, l'eût associé, avec les auteurs du coup d'état, à la responsabilité morale des fautes, peut-être des excès, qui auraient suivi leur victoire, et de la réaction terrible qui en aurait été plus tard la conséquence; ou il eût succombé, ce qui est beaucoup plus probable, et les partisans de ce coup d'état l'eussent accusé de faiblesse et de trahison. Je dis qu'il aurait probablement succombé alors même qu'il aurait eu sous ses ordres un plus grand nombre de soldats : cela ne peut être un objet de doute pour ceux qui ont vu Paris dans ces mémorables journées. Jamais on ne put mieux juger quelle énorme distance sépare une émeute d'une révolution. Avec des forces régulières et de la fermeté, un chef, même médiocrement habile, triomphe de l'émeute la plus redoutable en apparence, lorsqu'il a pour lui la puissance de l'opinion, les vœux des hommes d'ordre, des classes aisées, de la bourgeoisie, lorsque lui et ceux qu'il mène au combat ont, soit à juste titre, soit à tort, mais sincèrement, le sentiment intime qu'ils représentent la cause du droit et des honnêtes gens, et ne craignent pas d'être désavoués par eux. C'est ainsi qu'en 1848 le général Cavaignac a pu vaincre l'insurrection socialiste la plus formidable peut-être qu'on ait jamais vue. En juillet 1830, il en était tout autrement : les insurgés, moins nombreux, moins bien armés, avaient la conscience de combattre pour la défense des lois, dont beaucoup d'entre eux sans doute ne se souciaient que médiocrement, mais qui leur servaient de bouclier; ils savaient que la grande majorité du pays faisait des vœux pour leur succès. Les défenseurs du trône au contraire, sentant que l'opinion leur était

hostile, ne rencontrant, là même où on ne les attaquait pas, qu'une inimitié évidente, quoique muette, n'étaient pas généralement bien convaincus que les insurgés fussent dans leur tort, et craignaient d'encourir la malédiction universelle en répandant, pour fonder le pouvoir absolu, le sang des défenseurs de la constitution. Si tels n'étaient pas les sentimens de tous les gardes royaux, c'étaient ceux des régimens de ligne qui leur servaient d'auxiliaires, et les gardes royaux eux-mêmes, tout en faisant noblement leur devoir, laissaient voir par leur attitude triste et embarrassée que l'atmosphère morale dont ils étaient entourés pesait aussi sur eux. Avec de tels élémens, Marmont, je le répète, aurait succombé, alors même qu'il eût commandé, au lieu de quelques régimens, une armée tout entière.

Dans cette position plus que difficile, il fit, c'est ma conviction, tout ce qu'il pouvait faire. D'un côté, il lutta, autant que le lui permettait l'exiguïté de ses ressources, contre les progrès de la révolte; de l'autre, il ne cessa de transmettre à Saint-Cloud, où le roi et la cour se trouvaient alors, les informations, les avis qui pouvaient faire comprendre à Charles X la gravité, l'immensité du danger et l'urgence d'une transaction encore possible alors. Il se trouva également impuissant à persuader le monarque et à vaincre les insurgés. Il n'en repoussa pas moins avec une fermeté mêlée d'une sorte de désespoir les instances de ceux qui, comme d'autres l'avaient fait seize ans auparavant, l'adjuraient au nom de la patrie et de l'humanité d'abandonner une cause irréparablement vaincue; il rejeta même l'offre de certains royalistes qui lui proposaient, s'il voulait les y autoriser, d'arrêter les ministres, espérant sauver le trône en sacrifiant ces victimes expiatoires. Marmont comprit cette fois qu'il est des devoirs avec lesquels il n'est pas permis de transiger, même pour sauver les plus précieux intérêts.

On sait qu'après trois jours de luttes sanglantes il fut forcé de se replier sur Saint-Cloud avec les restes de sa petite armée; on sait aussi comment il y fut traité par un des princes pour qui il venait de s'immoler. Il est impossible de ne pas frémir en lisant le récit qui nous peint ou plutôt nous fait deviner les sentimens qui durent l'assaillir lorsqu'il entendit retentir à ses oreilles le mot de *traître,* prononcé par une telle bouche. On n'a pas le courage de blâmer l'amertume avec laquelle, racontant cette douloureuse scène, il parle du prince infortuné qui lui avait infligé un tel supplice.

Après avoir, non sans courir quelques dangers personnels, accompagné Charles X jusqu'en Angleterre, le maréchal prit congé de lui, et comme l'exaltation populaire qui régnait alors en France lui interdisait, au moins pour quelque temps, de rentrer dans sa patrie, il alla chercher un asile en Autriche, où, par une faveur exceptionnelle, la munificence du cabinet de Vienne lui avait assuré, en

dédommagement de ses dotations d'Illyrie perdues à la chute de l'empire, une pension viagère qui rappelait trop ses négociations de 1814 avec le prince de Schwarzenberg. Il y fut bien accueilli et s'y créa des rapports de société qui adoucirent pour lui les rigueurs de l'exil. C'est alors qu'il eut, avec le jeune duc de Reichstadt, ces entretiens singuliers dont il peut avoir orné les détails, mais dont le fond, la réalité incontestable sont un des plus dramatiques épisodes de l'histoire contemporaine. Le fils de Napoléon se faisant raconter sur la terre étrangère les exploits de son père par un de ses compagnons d'armes, par celui-là même qui, lié avec lui dans sa jeunesse de la manière la plus intime, l'avait abandonné au jour de l'infortune pour tenter une carrière nouvelle qui venait aussi d'aboutir à l'exil, c'est certainement un des jeux de la fortune les plus étranges et les plus imposans.

Marmont cependant n'avait pas entendu rompre ses liens avec la France; il avait envoyé son serment de fidélité au gouvernement nouveau, qui, je ne sais par quel ménagement, ne fit jamais insérer son nom dans les listes publiques des maréchaux et des pairs de France. Comme rien pourtant dans les derniers actes du duc de Raguse n'était de nature à l'exposer à de justes reproches, l'opinion ne tarda pas à devenir envers lui plus calme et plus équitable qu'elle n'avait pu l'être au moment de la crise, et après quelques années il aurait pu rentrer dans sa patrie, s'il n'avait eu, pour s'en tenir éloigné, d'autres motifs que sa situation politique. Sans doute il n'avait plus de rôle actif à y jouer, son passé lui interdisait de servir sous un autre gouvernement que celui avec lequel il venait de tomber; mais il eût retrouvé en France assez d'amis et de distractions pour achever doucement une existence longtemps si agitée. Malheureusement il y eût retrouvé aussi de nombreux créanciers à qui la perte de ses traitemens ne lui aurait plus permis de faire prendre patience par des paiemens partiels. Il était donc condamné à un éternel exil.

Encore plein de force et de vivacité, il employa plusieurs années à des voyages dans le midi de la Russie et dans plusieurs parties de l'empire ottoman. Son attention se porta principalement sur l'Égypte, théâtre des exploits de sa jeunesse, où pour la première fois, à peine âgé de vingt-quatre ans, il avait exercé d'importantes fonctions. Partout accueilli avec les égards, l'empressement, la distinction que commandaient sa réputation et son rang, il put, dans ces pérégrinations, se faire encore quelque illusion sur la nullité où il était tombé. A cette jouissance d'amour-propre sa curiosité naturelle, ses facultés d'observation et d'étude, ses connaissances variées et étendues, qui lui permettaient d'apprécier ce qu'il avait sous les yeux, ajoutèrent d'autres jouissances plus sérieuses. De retour en

Autriche, il publia sur ses voyages des récits d'une valeur inégale, mais qui furent lus et qui méritaient de l'être avec intérêt.

Lorsqu'en 1839 commença cette phase de la question d'Orient qui menaça un moment l'Europe d'une guerre générale, Marmont, qui, depuis son dernier séjour en Égypte, était resté en relations avec Méhémet-Ali et son ministre Boghos-Bey, et qui s'exagérait comme beaucoup d'autres la force de l'établissement égyptien, essaya de s'interposer auprès des cabinets de Vienne et de Paris en faveur du pacha. Ses ouvertures, reçues avec politesse, n'en furent pas moins déclinées comme le sont presque toujours celles des hommes qui, devenus étrangers à la politique active, essaient de s'immiscer dans des affaires dont ils ne peuvent plus connaître que très imparfaitement les ressorts et la portée.

Le temps marchait. Diverses circonstances rendirent peu à peu le séjour de Vienne moins agréable au maréchal. Sur la terre autrichienne, il devait se croire au moins à l'abri de la révolution. Elle vint l'y chercher, et si elle n'y domina pas longtemps, quelques mois lui suffirent pour créer, à bien des égards, un monde nouveau où l'illustre exilé pouvait se trouver encore une fois dépaysé. Sans doute, à cette époque, ses regards se portèrent souvent vers la France, où s'accomplissaient de bien autres catastrophes. Le gouvernement de juillet avait succombé, la république démocratique avait pris sa place, et déjà un vote populaire avait appelé à la gouverner le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Chacune de ces péripéties, loin de faciliter au maréchal le retour dans sa patrie, rehaussait en quelque sorte les barrières qui l'en tenaient éloigné. Dans les derniers jours de 1851, il apprit à Venise, où il avait fixé sa résidence, le coup d'état qui n'était pas encore tout à fait le rétablissement de l'empire, mais qui le faisait prévoir et le rendait presque inévitable. Il serait curieux de savoir quelle impression il éprouva en voyant ressusciter après trente-sept années ce gouvernement qui lui rappelait des souvenirs si divers. Il touchait alors au terme de son existence. Peu de mois après, au commencement de 1852, il mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, ayant survécu à tous les autres maréchaux de l'empire, tous d'ailleurs plus âgés que lui.

Ainsi se termina cette vie agitée, si éclatante dans la jeunesse, sauf quelques incidens malheureux, mêlée plus tard des amertumes et des mécomptes les plus cruels, et s'éteignant enfin tristement dans l'exil, l'abandon et l'oubli. Si je ne me trompe, en retraçant, d'après les *Mémoires* mêmes du maréchal, les traits principaux de sa vie, j'ai suffisamment fait comprendre les causes de ces fortunes diverses dont il fut également l'artisan. L'intelligence, le savoir, les talens, le courage, une certaine générosité naturelle qui le portait vers les grandes choses, lui avaient ouvert la voie des plus

hautes positions; une ambition exagérée, une vanité sans bornes, les erreurs de jugement qui en sont inséparables, une déplorable légèreté d'esprit et de caractère, l'absence, trop ordinaire d'ailleurs chez les hommes de sa génération, de ces principes arrêtés sans lesquels les meilleurs penchans ne sont qu'une garantie insuffisante de l'accomplissement du devoir, enfin une facilité malheureuse à se séduire lui-même par des subtilités sophistiques dans le sens de ses passions et de ses intérêts, tels furent les vices et les défauts dont la funeste influence finit par prévaloir contre ses rares qualités. J'ajouterai que, par une étrange fatalité, les chances accidentelles de la destinée lui furent aussi contraires, dans la seconde moitié de sa vie qu'elles lui avaient été favorables dans la première.

Je l'ai déjà dit : les hommes, dans le jugement qu'ils portent sur les époques où ils ont vécu, s'inspirent toujours plus ou moins des impressions personnelles qu'elles leur ont laissées. Il leur faudrait une grande puissance d'abstraction et de philosophie pour juger avec une complète sévérité, quelque méritée qu'elle pût être, le temps qu'illuminent pour eux des souvenirs de bonheur ou seulement d'espérances, et pour ne pas considérer, par compensation, comme une ère de décadence et d'humiliation universelle celui qui a vu leur propre abaissement ou la ruine de leurs illusions. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la pensée du maréchal Marmont, lorsqu'elle se reportait vers le passé, s'arrêtât avec complaisance sur les souvenirs de l'empire, qui étaient tout à la fois ceux de sa jeunesse, de sa gloire, de sa grandeur, et que la restauration, le gouvernement de juillet surtout, lui apparussent dans un jour moins brillant. Cependant ce n'est pas d'un esprit tel que le sien qu'on devait attendre une appréciation aussi excessive que celle qu'il exprime, lorsque, racontant dans ses *Mémoires* le passage de l'empire à la restauration, il prononce ces incroyables paroles : « Je vais quitter cette époque de gloire et de calamité où tant de grandes choses ont été faites, où les jours étaient marqués par des événemens qui bouleversaient les peuples, pour peindre un monde nouveau. Ici, tout est petitesse, et souvent la petitesse va jusqu'à la dégradation. » On a remarqué avec raison que cette pensée est absolument identique à celle qui se trouve exprimée dans les *Mémoires* de M. de Chateaubriand en termes non moins violens : « Retomber de Bonaparte et de l'empire à ce qui les a suivis, a dit ce singulier royaliste, c'est tomber de la réalité dans le néant, du sommet d'une montagne dans un gouffre. »

Il peut être piquant, pour les admirateurs fanatiques et exclusifs du premier empire, de voir deux des hommes qui ont attaché leur nom à sa chute de la manière la plus éclatante dire, pour ainsi parler, leur *meâ culpâ* en lui rendant ce témoignage, que toutes les

grandeurs de la France résidaient en lui, qu'après lui il n'y a plus eu que misère, petitesse, et que par conséquent, en concourant à le renverser, ils ont contribué autant qu'il était en eux à abaisser leur pays. Jamais peut-être on n'a mieux vu que dans cette espèce de confession jusqu'où peut aller l'entraînement du dépit, de l'ambition, de l'amour-propre déçus. Qu'y a-t-il de vrai d'ailleurs dans ces accusations de faiblesse et d'impuissance que toutes les oppositions ont successivement dirigées contre les gouvernemens qui ont suivi celui de Napoléon? Est-il juste d'affirmer que sous leur direction la France a été constamment en décadence, que sa position, lorsqu'ils ont cessé, s'est trouvée inférieure à ce qu'elle était avant eux, et qu'un souvenir de honte, un sentiment de haine doit s'attacher à leur mémoire? Ce serait là l'infaillible conséquence du rôle, de l'action que leur attribuent M. de Chateaubriand et le maréchal Marmont. Le moment est peu favorable pour traiter une pareille question avec tous les développemens qu'elle comporte : je me bornerai à rappeler, pour répondre aux dédains affectés de ces deux personnages, que les gouvernemens si maltraités par eux ont successivement relevé la France de la situation presque désespérée où l'avaient jetée les désastres de 1814 et 1815, qu'ils lui ont donné des finances florissantes, un crédit qu'elle n'avait jamais eu, une armée, une marine comparables à celles de ses meilleurs temps; qu'ils ont poursuivi et (trop passagèrement, il est vrai) atteint un noble idéal d'organisation politique; que les institutions alors en vigueur ont mis au jour de beaux caractères et de grands talens, et que, par les idées qu'elles ont propagées, elles ont rendu possibles des réformes, des progrès désormais irrévocablement acquis à la cause de l'humanité. On peut penser, si l'on veut, que ces institutions étaient à quelques égards en avance sur les mœurs et l'esprit du pays, qu'elles renfermaient une part d'utopies dont les passions et la mauvaise foi ont souvent abusé; mais il faut au moins reconnaître que ces utopies n'avaient rien de bas, rien de dégradant, et qu'un grand nombre de ceux qui ont essayé de les appliquer méritaient toute autre chose que les injurieux sarcasmes du duc de Raguse et de M. de Chateaubriand. Il est vrai que la France, pendant la période qu'ils ont voulu stigmatiser ainsi, sans rester à beaucoup près étrangère à l'honneur des armes, n'a pas inondé l'Europe de sang, asservi des peuples et brisé des trônes pour étendre ses frontières; mais en vérité il n'est ni d'un esprit sérieux, ni d'une âme élevée de voir exclusivement la grandeur dans le fracas des batailles et les triomphes de la force matérielle, presque toujours suivis d'expiations si amères.

L. DE VIEL-CASTEL.

LES

VOYAGEURS EN ORIENT

I. *Les Saints-Lieux, ou Pèlerinage à Jérusalem, en passant par la Hongrie, les provinces danubiennes, Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Alexandrie et Mal[illegible]*, par Mgr Mislin. — II. *Voyage dans la Turquie d'Europe*, par M. Viquesnel. — III. *La Tu[illegible]ie et ses différens peuples*, par M. Henri Mathieu.

J'aime à lire les récits des voyageurs qui ont visité l'Orient, depuis quelques années surtout. Comme je suis persuadé que les populations orientales sont destinées à rentrer de nos jours dans le cercle de la civilisation chrétienne, d'où elles sont sorties depuis l'invasion du mahométisme et surtout depuis l'invasion des Turcs, je recherche avec une grande curiosité dans les récits des voyageurs les signes de cet avenir. Ces signes sont pour moi de plusieurs sortes : ceux qui annoncent le dépérissement progressif de la population et de l'administration turques; ceux au contraire qui indiquent la régénération progressive des populations chrétiennes, leur activité, leur industrie, leur science, leur courage, leurs espérances; les signes enfin qui se rapportent à la politique compliquée et contradictoire de l'Europe en Orient.

C'est sur ces divers points que je veux chercher parmi les voyageurs les plus récens et les plus accrédités les renseignemens que peuvent fournir leurs récits. Je prends d'abord l'ouvrage de Mgr Mislin intitulé *les Saints-Lieux, Pèlerinage à Jérusalem,* en passant par l'Autriche, la Hongrie, la Slavonie, les provinces danubiennes, etc.; j'y joindrai le savant *Voyage dans la Turquie d'Europe,* de M. Viquesnel, l'ouvrage de M. Henri Mathieu, *la Turquie et ses différens*

peuples, et en mêlant ainsi dans mon examen les divers ouvrages et les divers auteurs que je viens d'indiquer, je fais preuve de mon impartialité. Mgr Mislin, un des principaux dignitaires de l'église catholique en Autriche, n'aime pas les Turcs et dit librement la vérité sur leur compte; il ne croit pas que la régénération de la Turquie soit possible, et il ne la souhaite pas, car cette régénération serait celle du Coran et du mahométisme. Or Mgr Mislin est un chrétien et un ecclésiastique de l'ancien régime; il n'a pas découvert les affinités merveilleuses qui existent, dit-on, entre le christianisme et le mahométisme, qui n'est qu'une secte chrétienne méconnue; il ne comprend rien à ce qu'on appelle la nouvelle croisade de 1854 et 1855, fort nouvelle assurément, puisqu'il s'agissait en 1854 et en 1855 pour les chrétiens d'Europe d'aller soutenir les mahométans contre les chrétiens. Je ne veux pas dire que la guerre de Crimée, qui avait pour but de détruire la prépondérance de la Russie en Orient, ne fût pas légitime. C'était une guerre de bonne politique; je persiste à le croire : je n'ai pas souhaité cette guerre pendant vingt ans pour la réprouver au moment où elle a été faite; mais pourquoi appeler cette guerre une croisade? Pourquoi vouloir, dans les mandemens de beaucoup de nos évêques, lui donner une apparence religieuse? Mgr Mislin n'aime assurément pas l'église schismatique, il est même souvent très dur pour les Grecs; seulement sa répugnance pour le schisme ne va pas jusqu'à la tendresse pour le mahométisme, et il n'hésite pas à préférer le Christ incarné, ressuscité et transsubstantié de l'église grecque au Mahomet fanatique des mosquées de Constantinople et de Damas. Il est catholique avant tout, mais après cela il est chrétien. J'ai lu tant d'auteurs qui en Orient sont catholiques, mais qui après cela sont mahométans, Turcs, Sarrasins ou Arabes, que le zèle tout chrétien de Mgr Mislin m'a profondément touché.

M. Viquesnel est aussi favorable aux Turcs que Mgr Mislin l'est peu. Il est très savant, très instruit, il aime beaucoup la civilisation occidentale; mais il croit que les Turcs sont capables de comprendre et d'adopter cette civilisation. Il croit à la régénération possible de la Turquie; il a foi à la charte de Gulhané et au *hatt-humayoun* de ces derniers temps; il se laisse éblouir par tous les trompe-l'œil que la Turquie sait si bien employer avec l'Europe, et je ne fais pas de cela un grand reproche à M. Viquesnel. J'ai beaucoup de mes amis qui ont donné dans ces chimères de la régénération turque. De plus, il faut avouer que la Turquie a de ce côté une grande habileté. Il est curieux de voir avec quelle promptitude d'esprit les Turcs ont compris ce qu'il y avait à gagner pour eux à l'imitation de la civilisation occidentale. Ils ne se sont pas inquiétés du fond de cette

civilisation, car ce fond est la morale humaine et libérale que le christianisme nous a donnée, et qui est antipathique au mahométisme; mais ils ont pris les formes et les dehors avec un empressement dont nous avons été dupes. Les prosélytes ont attrapé les apôtres. Comment en effet ne pas croire à une conversion qui contient un aveu de la supériorité du propagandiste sur le converti, et un aveu fait d'un ton si sincère? « Enseignez-nous à administrer et à gouverner, » disaient humblement les Turcs, et, à chaque leçon que leur donnait l'Europe, ils s'inclinaient d'un air de reconnaissance et d'admiration.

Ce n'est que peu à peu que nous avons vu comment ils entendaient appliquer les maximes de la civilisation occidentale. « Il ne doit pas y avoir d'état dans l'état, disent les juristes administratifs de l'Occident, point de privilége contre la loi, qui doit être égale pour tous. » Les Turcs en ont conclu que les capitulations des Européens en Turquie devaient être abolies, et que les Francs ne devaient plus avoir de priviléges ni d'immunités. Ils en ont conclu que, le sultan étant le pouvoir central, il ne devait pas y avoir non plus d'états tributaires et quasi indépendans en Turquie, et au nom de la centralisation, là où le sultan n'était que suzerain, ils l'ont voulu faire souverain. De même que, dans cette Europe qu'ils prenaient si volontiers pour modèle, il n'y avait plus en France de ducs de Bourgogne et de ducs de Bretagne, il ne devait plus y avoir en Turquie de Valachie, de Moldavie, de Serbie et de Montenegro. Ils se sont montrés pleins de zèle pour appliquer les principes de 89, en tant que 89 avait établi l'unité du pouvoir central; mais ils ne se sont pas occupés de faire ce que voulait faire 89, c'est-à-dire de mettre la justice, l'humanité, dans la loi commune. Toute la question est là : je ne demande pas mieux que d'être traité et jugé selon la loi commune, quand cette loi respecte la vie, la liberté, la propriété de tout le monde; mais quand il n'y a pour loi commune que le caprice et la cupidité des pachas, je tâche alors d'être dans l'exception. Si surtout je suis Européen, si je viens d'un pays où la justice et l'humanité sont respectées, où les biens que je tiens de mes pères ou de mon travail me sont assurés d'une manière inviolable, où je ne suis pas obligé de cacher ma richesse pour la conserver, comment voulez-vous que je ne m'applaudisse pas qu'il y ait pour me défendre des immunités particulières et des capitulations diplomatiques? Si même, sans que je sois Français ou Anglais, je suis Serbe, Valaque, Moldave ou Monténégrin, et que d'anciens traités et des stipulations récentes et solennelles assurent l'indépendance de mon pays et me protégent contre l'arbitraire des pachas turcs, comment voulez-vous que je ne tienne pas à cette indépendance qui fait

la sécurité des individus? Au temps de la féodalité, si la Bretagne ou la Bourgogne était mieux gouvernée ou moins opprimée que le reste de la France, j'aurais mieux aimé être sujet du duc de Bretagne ou de Bourgogne que d'être sujet du roi de France, leur suzerain. « Mais avec cet esprit de morcellement, disent les administrateurs turcs de la nouvelle école, que devient l'unité de l'état? que devient le principe de la centralisation? » A quoi je réponds fort simplement qu'on peut vivre sans la centralisation, mais qu'on ne peut pas vivre sans justice, sans sécurité et sans propriété. C'est une conduite dérisoire que celle des Turcs, prenant les formes de la civilisation occidentale, et n'en prenant pas le fond, ou ne le mettant que dans les décrets, qui sont une lettre morte.

Nous avons en ce moment un triste et curieux exemple de l'habileté des Turcs à se servir des maximes de la civilisation européenne pour aggraver l'oppression des rayas. Je veux parler de la réforme du clergé grec que la Porte a entreprise, et qui, si l'Europe n'étend pas de ce côté aussi sa surveillance protectrice, aboutira encore à un redoublement de servitude pour les Grecs sujets de l'empire ottoman.

Je ne veux pas nier les abus déplorables qui se sont introduits dans le clergé grec : ils frappent tous les yeux; mais ils tiennent en grande partie à la misérable condition des Grecs sous la tyrannie des Turcs. M. Henri Mathieu, dans ses deux volumes fort intéressans intitulés *la Turquie et ses différens peuples,* dit quelque part, exposant l'organisation et les vices du clergé grec, « que les confesseurs transigent avec leurs pénitens et vivent du produit des absolutions. » Il ajoute en note : « Un prêtre à qui nous disions un jour que ce trafic des choses saintes était scandaleux nous répondit : Mais nous y sommes bien obligés pour nous rédimer du prix qu'on exige de nous! Sa sainteté (1), qui paie sa charge à la Porte, nous vend en gros ce que nous sommes forcés de négocier en détail; que voulez-vous faire à cela? » La vénalité du clergé grec tient, comme on le voit, aux exactions des Turcs. Toutefois l'organisation du clergé grec a ses avantages à côté de ses inconvéniens, et parmi ses avantages il faut compter au premier rang l'indépendance qu'avait l'église grecque, et qui a été le principal soutien de la nationalité hellénique depuis 1453 jusqu'à nos jours. Si les Grecs sont restés un peuple et une nation en dépit de leur soumission à la domination des Turcs, ils le doivent à l'indépendance de leur église : la religion a conservé la patrie.

L'indépendance de l'église et de la nationalité grecques remonte

(1) Le patriarche.

à Mahomet II et à la conquête de Constantinople. C'est lui qui, par un *hatti-chérif* « que les Grecs regardent aujourd'hui comme leur charte et dont les Turcs se plaignent avec plus de dépit que de raison, institua le patriarche chef de la nation grecque, président du saint-synode et juge suprême de toutes les affaires civiles. Il l'exempta de l'impôt du *karadj*, aussi bien que les membres du saint-synode, lequel, composé de douze métropolitains, fut destiné à former le grand conseil de la nation. Le patriarche et les métropolitains furent autorisés à exiger une contribution annuelle de chaque prêtre et de chaque famille. Les officiers et les magistrats de l'empire reçurent l'ordre de faire exécuter les sentences du clergé et de l'assister dans le recouvrement de ses revenus. Tous les avantages de cette charte sont évidemment pour le clergé. Ses droits et ses priviléges y sont déterminés et garantis; le peuple n'y est mentionné que pour servir et payer, et cependant il s'y est attaché parce qu'elle lui donne une sorte de gouvernement national et le dispense, dans beaucoup de cas, de tout contact avec l'administration turque (1). »

En donnant à l'église grecque une sorte d'indépendance, Mahomet II agissait-il par esprit de bienveillance et d'équité? On peut le croire; on peut croire aussi qu'il agissait par politique. Il connaissait les sentimens des Grecs et l'attachement qu'ils avaient pour leur église; il savait qu'ils avaient mieux aimé renoncer aux secours qu'ils attendaient de l'Occident que d'accepter l'union des deux églises proclamée dans le concile de Florence; il savait enfin que les moines de Constantinople avaient prêché tout haut qu'il valait mieux obéir au turban qu'à la tiare. En favorisant l'église grecque, Mahomet II se conciliait la faveur de ses nouveaux sujets; il les confirmait dans leur répugnance contre l'Occident; il assurait sa conquête non-seulement à Constantinople, mais dans toute la péninsule grecque. Il savait bien qu'il n'avait rien à craindre de l'indépendance qu'il laissait à l'église grecque, car cette indépendance n'avait de garantie que sa parole et le respect que ses sucesseurs auraient pour cette parole. Aussi l'église grecque, quoique ayant servi à conserver la nationalité grecque, a vu peu à peu diminuer son indépendance. Ses dignitaires, ruinés par les exactions des Turcs, déposés au moindre soupçon, livrés à toutes les misères de la servitude, opprimés par en haut, oppresseurs forcés par en bas et faisant retomber sur leurs coreligionnaires toutes les avanies qu'ils enduraient, ses dignitaires avaient gardé peu de puissance et peu de liberté. Cependant cette organisation pouvait redevenir indépendante; elle pouvait offrir aux Grecs sujets du sultan quelques garanties; la protection de l'Europe

(1) Henri Mathieu, *la Turquie et ses différens peuples*, t. II, p. 104.

pouvait la relever et la fortifier. Cet état dans l'état était un souvenir et une espérance.

La réforme que le gouvernement turc a entreprise de l'église grecque a pour but de supprimer cet état dans l'état et l'espoir qui s'y rattachait, et cela au nom des principes de la civilisation occidentale. Nous voyons en effet dans le firman que la Porte-Ottomane a adressé au patriarche grec dans le courant du mois de novembre 1857, et que nous avons sous les yeux, qu'il s'agit « de mettre en harmonie les priviléges et immunités accordés aux Grecs par différens sultans avec les progrès et les lumières du siècle. » Cette phrase nous a fait trembler.

Et nous sommes perdus s'il invoque les dieux,

dit le fils de Thyeste, parlant d'Atrée dans la tragédie de Crébillon. L'expérience nous a aussi appris que les chrétiens sujets du sultan sont menacés de quelque nouveau malheur, quand le gouvernement turc invoque les progrès et les lumières du siècle. Donnez à lire le firman de réforme de l'église grecque aux partisans du droit administratif en Europe : tout est conforme aux règles de ce droit, tout est correct; les jurisconsultes n'ont rien à y dire. Appliquez ce firman en Orient; cette merveilleuse régularité devient un instrument et un moyen d'oppression par cette grande raison que la régularité fondée sur la justice et sur l'humanité, comme elle l'est en Europe, est chose excellente, mais que, fondée sur l'iniquité, comme elle l'est en Orient, elle est détestable. Substituer des maximes justes à des garanties incomplètes, cela semble une réforme, et cela n'est souvent qu'une aggravation dans la tyrannie; *dum consulitur veritati, corrumpitur libertas,* a dit Tacite, décrivant d'avance ces réformes fallacieuses qui commencent par le bien pour arriver plus aisément au mal.

Prenons çà et là dans le firman adressé au patriarche grec quelques articles, et comparons-les aux règles du droit européen : nous croirons lire une ordonnance libellée par nos jurisconsultes. « L'autorité temporelle et judiciaire du patriarcat grec sera à jamais abolie. » Quoi de plus simple dans nos états européens que de refuser aux dignitaires ecclésiastiques tout droit sur les biens et sur les intérêts de leurs diocésains? Mais en Orient le patriarche de Constantinople n'était pas seulement le représentant de l'église grecque, il était aussi le représentant de la nationalité grecque. Grâce à la juridiction du patriarche, les Grecs restaient en dehors de l'administration et de la justice turques : grand avantage, et qu'ils appréciaient tellement que je vois dans le livre de M. Mathieu que, quoi-

que le jugement des crimes ne soit pas du ressort du patriarche, cependant « il est rare que les Grecs remettent à la justice turque les voleurs et les assassins de leur religion. Ceux-ci, jugés par le patriarche, sont ordinairement condamnés aux galères, et vont, sur la simple demande du pontife, grossir la foule des criminels enchaînés qui travaillent dans les arsenaux (1). »

Le firman dit que « les redevances établies par les usages ou les canons au profit du clergé seront supprimées sans distinction. Elles seront remplacées par un revenu fixe pour le patriarche et par l'allocation de traitemens proportionnés à l'importance du rang et des fonctions des autres membres du clergé. » Qu'est-ce que les partisans du concordat français peuvent blâmer dans cet article? Rien assurément. Voudrions-nous par hasard un clergé propriétaire, et qui n'eût pas ses traitemens inscrits au budget? Non certes; mais en Turquie il n'y a pas de budget également payé par tous les sujets de l'empire ottoman : qui donc paiera les traitemens du clergé grec? Les Grecs évidemment, non plus par redevances, mais à l'aide d'impôts que le firman annonce, et qui seront, soyez-en sûr, plus lourds que les redevances. La fixation des traitemens ecclésiastiques est chose fort bonne, de même que l'admissibilité des chrétiens dans les rangs de l'armée turque semblait aussi aux Européens une grande amélioration. On sait à quoi cette amélioration est venue aboutir : à un impôt nouveau. On avait d'abord déclaré les chrétiens recrutables; puis des recrutables on a fait des rachetables, et des rachetables enfin on a fait des contribuables. Le droit d'être soldat s'est changé en l'obligation de se racheter du service militaire. Il en sera de même du traitement fixe des prêtres de l'église grecque. Le peuple grec payait ses prêtres par des redevances; il les paiera par des impôts, c'est-à-dire plus chèrement, sans que pour cela les prêtres soient mieux rétribués. Ils recevront moins, et le peuple donnera plus; mais le gouvernement turc se vantera et se fera vanter en Europe d'avoir appliqué une des grandes règles du droit administratif européen. Trouver dans les procédés de l'administration européenne le moyen de créer de nouveaux impôts, satisfaire la cupidité des vieux Turcs en affectant le rôle de réformateur, faire payer les abus et les horreurs de l'ancien régime ottoman au prix qu'on paie en Europe la justice, la sécurité et le bien-être, tel est en ce moment le système du gouvernement turc, tel est le trompe-l'œil avec lequel l'Europe se laisse volontairement faire illusion. Elle n'est pas dupe, mais elle veut l'être pour avoir le droit d'être indifférente.

(1) Henri Mathieu, *la Turquie et ses différens peuples*, t. II, p. 106.

S'il ne s'agissait pas du sort de populations que l'Occident a promis solennellement de protéger, il y aurait plaisir à voir quelle habileté montre la Porte dans la mise en scène de la comédie de civilisation qu'elle joue en ce moment devant l'Europe. Elle ne fait pas seulement des coquetteries aux principes administratifs; elle en fait aussi au principe électif. Ainsi le firman sur l'église convoque une assemblée nationale extraordinaire qui délibérera sur les règlemens à faire pour l'exécution des nouvelles réformes. Cette assemblée sera élective : quoi de plus libéral? Seulement cette assemblée sera choisie parmi les notables. Or les notables grecs à Constantinople sont tous attachés plus ou moins à la Porte par leurs fonctions. C'est parmi ces notables que les Grecs en choisiront vingt, et parmi ces vingt la Porte en désignera dix. De plus, tout ce qu'aura délibéré et décidé l'assemblée *nationale et extraordinaire* du peuple grec sera soumis au conseil du *tanzimat,* c'est-à-dire au conseil turc, qui prononcera souverainement. Il y a aussi dans le nouveau firman, outre cette grande assemblée, un conseil permanent préposé à l'administration des intérêts matériels de la nation grecque; mais ce conseil permanent est organisé, comme l'assemblée nationale, pour paraître quelque chose et pour n'être rien. Comment s'étonner qu'en présence de pareilles réformes les Grecs en soient réduits à regretter la vieille organisation de leur église et de leur clergé, malgré ses abus? Comment s'étonner que la politique occidentale, qui semble patroner et introduire toutes ces innovations oppressives, perde crédit chaque jour davantage en Orient, et que chaque jour davantage la Russie recouvre son ascendant?

J'ai voulu d'abord expliquer le mystère de ce qu'on appelle la restauration de la Turquie, comment la Porte entend et pratique cette restauration, et comment l'Europe s'y prête, avant de rechercher dans les écrits des plus récens voyageurs en Orient des renseignemens et des détails. Les écrivains en effet qui visitent l'Orient jugent différemment cette restauration. Les uns n'en tiennent aucun compte, ne considèrent que la vieille Turquie, et signalent les abus et les maux intolérables de son gouvernement : tel est Mgr Mislin. Les autres croient à la régénération possible de la Turquie, ils font bon marché de la vieille Turquie et la maudissent; mais ils espèrent en la nouvelle : tel est M. Viquesnel. Quelques-uns enfin décrivent l'impuissance ou l'hypocrisie des nouvelles réformes, et n'attendent pas plus de la nouvelle Turquie que de l'ancienne : tel est M. Henri Mathieu.

Voyons d'abord Mgr Mislin, et suivons-le çà et là dans son voyage.

C'est un grand plaisir de lire un voyageur qui a parcouru quelques-uns des lieux qu'on a vus soi-même et de refaire route avec lui. Il faut cependant quelques conditions pour se remettre en voyage avec plaisir, d'abord que le nouveau compagnon de route que nous prenons nous inspire confiance; de plus, il faut que nous ayons avec lui quelques ressemblances d'opinion, et, ce qui est encore plus important, quelques différences. Je ne veux en voyage ni quelqu'un qui pense en tout comme moi, ce me serait un écho, ni quelqu'un qui ne pense en rien comme moi, ce serait une dispute ambulante. Mgr Mislin a de ces deux côtés les qualités que je recherche. Il est catholique, chrétien, anti-turc et anti-musulman : voilà les ressemblances. Il n'est guère libéral, il est un peu intolérant, et il est souvent sévère contre la France de 1830 : voilà les différences. Avant tout cependant il est sincère; il aime la vérité, et il aime à la dire : voilà ce qui m'inspire pour Mgr Mislin une grande confiance, et pour son livre une véritable estime.

C'est le 24 juin 1848 que Mgr Mislin quitta Vienne et descendit le Danube pour aller à Constantinople. Il avait vu à Vienne la révolution qui s'y fit le 13 mars, et il la détestait; il avait vu aussi, quelques jours auparavant, quel effet avait produit à Vienne la nouvelle de la révolution du 24 février à Paris. « La proclamation de la république en France fut saluée par des cris de joie en Autriche, non-seulement par les anarchistes, mais par les hommes du pouvoir. Ceux-ci craignaient beaucoup plus les idées constitutionnelles que les idées républicaines, et ils croyaient que le renversement des trônes constitutionnels consoliderait les monarchies absolues (1). » Curieux témoignage, et qui nous donne dès les premières pages une idée de la sincérité de Mgr Mislin! Voilà quelques-unes de ces joies malveillantes et si tôt punies qu'excita en Europe et en France la chute de la monarchie de 1830. Grand aveuglement que de ne pas comprendre que dans l'état social de l'Europe moderne la question de la forme des gouvernemens a moins d'importance que le fond de tout gouvernement, c'est-à-dire une administration, une justice, une police, une armée, des finances, l'ordre enfin! Mais, dites-vous, je n'aime pas le gouvernement constitutionnel, c'est un instrument dont il est très difficile de bien jouer. Assurément; tous les gouvernemens par malheur en sont là : ce sont tous des instrumens de genre différent, dont il est très difficile de bien jouer de nos jours. Ne dites donc pas que le violon vaut mieux que le piano ou la harpe. Ne critiquez pas l'instrument du voisin, fût-il un peu bruyant, et ne vous réjouissez pas quand il est brisé. La chute du

(1) Tome Ier, page 2.

gouvernement constitutionnel à Paris a ébranlé toutes les vieilles monarchies de l'Allemagne : elles ont expié leur joie; cette joie en effet était coupable, non pas seulement d'éclater, mais d'exister avant d'éclater. L'Europe monarchique a eu sa part dans les mille et une causes qui ont amené la chute de la monarchie de 1830. Ces mille et une causes n'auraient rien fait sans le mouvement accidentel du 24 février, j'en suis convaincu; mais les monarchies ont toutes péché par malveillance contre la monarchie de 1830, et elles ne s'en sont repenties qu'en se trouvant, sans le savoir, enveloppées dans sa chute.

Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre,

dit un personnage de comédie à qui on explique après coup les causes de sa chute. Les monarchies européennes n'ont compris aussi qu'après coup et étant par terre que la monarchie de 1830 était une digue au lieu d'être un danger. J'ajoute que ce qui me fait croire que l'Europe monarchique s'est repentie de la malveillance qu'elle avait contre la monarchie de 1830, c'est qu'elle a témoigné une extrême bonne volonté aux premiers essais de gouvernement qui ont eu lieu en France après 1848. L'Europe avait senti que, quel que soit le gouvernement qu'il y ait en France, il faut le favoriser et le soutenir, laissant de côté les préférences et les répugnances, parce qu'il est nécessaire au salut de l'Europe non pas que la France soit une république présidentielle, ou une monarchie parlementaire, ou un empire représentatif, mais que la France soit un gouvernement. L'illustre M. de Humboldt exprimait cette vérité d'une manière profonde et plaisante à la fois quand il disait à un Français qui prenait congé de lui, après le mois de février 1848, pour retourner à Paris : « Faites en sorte que votre patrie se porte bien, parce que, quand la France a le rhume de cerveau, toute l'Europe est obligée d'éternuer. »

Mgr Mislin n'est guère favorable à la nouvelle Turquie, et c'est, je crois, un peu la faute du Turc philosophe qu'il rencontre sur le bateau à vapeur du Danube. Sami-Effendi, c'est le nom que Mgr Mislin donne à son interlocuteur, est venu apprendre la civilisation en Europe, et ce qu'il en a appris l'a perverti sans l'éclairer. Il est sceptique, moqueur, à peine déiste, le tout sans être ni très savant ni très lettré. Ce voltairianisme musulman choque fort Mgr Mislin, et il a raison. Il y a cependant deux parts à faire dans la conversation de Sami-Effendi. Quand il défend la société orientale et les vieilles institutions de son pays, Sami a beaucoup de bon sens, et le parallèle satirique qu'il fait entre l'Orient et l'Occident est piquant; mais quand Sami-Effendi parle pour son compte, quand il explique ses principes re-

ligieux et moraux, le dernier commis-voyageur de la philosophie irréligieuse a plus d'esprit et de jugement que lui. Citons quelques passages de cette conversation, et voyons d'abord comment Sami défend la société orientale; je parle de la société orientale, et non pas de la société turque : je dirai plus tard la différence qu'il faut faire, selon moi, entre ces deux sociétés.

« Les Européens, dit Sami-Effendi, sont injustes envers nous. Ils nous méprisent et ils ne valent pas mieux que nous. Ils sont fiers de leur civilisation, de leur liberté; ils nous appellent des barbares, et ils nous traitent comme tels. Cependant, quand je suis arrivé à Berlin, voulant avoir un domestique qui sût le français, j'ai fait mettre une annonce dans les journaux : le lendemain trois cents domestiques se sont présentés chez moi. Quand vous serez à Constantinople, faites annoncer dans les journaux que vous désirez un domestique musulman, il ne vous en viendra pas une demi-douzaine. Qu'est-ce que cela prouve? Que chez nous tout le monde est employé, qu'il n'y a pas, comme dans vos grandes villes, des millions d'individus qui n'ont ni feu ni lieu, et qui sont prêts à tout moment à vendre au premier venu la liberté dont ils sont fiers (1). » Sami-Effendi a raison : le prolétariat est un des dangers de l'ordre social européen. En Orient, l'esclavage supprime le prolétariat. Il en est de même aux États-Unis. Le remède vaut-il mieux que le mal?

Sami ne se borne pas à reprocher à l'Europe son prolétariat; il lui reproche son luxe et sa vanité. « Nous n'avons pas de belles rues larges et bien pavées,... pas de palais somptueux comme à Paris ou à Londres. Chaque famille a sa petite maison qui lui appartient... Comme nous trouvons la lumière du soleil plus belle que celle des réverbères, nous en profitons : nos rues n'ont pas besoin d'être éclairées, parce que nous dormons pendant la nuit. En général, nous cherchons notre bonheur paisiblement chez nous, dans notre famille, et non dans le bruit, le mouvement et l'ostentation. » En parlant ainsi, Sami parle en vieux Turc ou plutôt en vieil Oriental. Nous verrons comment la société turque, en combinant de la manière la plus étrange l'imitation de la civilisation occidentale avec l'ancienne barbarie ottomane, s'éloigne chaque jour davantage de cet idéal de la vie patriarcale, qui est le véritable ordre social de l'Orient.

Comme Sami parlait de la famille, Mgr Mislin crut qu'il lui donnait barre sur lui, et il ne manqua pas de lui opposer la polygamie et l'esclavage des femmes. « Nous achetons nos femmes, c'est vrai, répondit Sami. Ma femme était une Circassienne que j'aimais beaucoup, et je n'en ai jamais eu qu'une. Nous, nous disons franche-

(1) Tome Ier, p. 76.

ment : J'ai acheté ma femme; vous, vous faites comme nous, mais vous vous gardez bien de le dire. Mettez la question religieuse de côté, dans laquelle je n'entre pas et qui est mise de côté par bien des chrétiens; que reste-t-il ? Un trafic comme chez nous, avec cette différence que nous, nous donnons de l'argent pour avoir nos femmes, et que vous, vous prenez vos femmes pour avoir de l'argent; à ce compte, nous les estimons plus que vous (1). » Je soupçonne Mgr Mislin d'avoir rapporté sans grande mauvaise humeur la satire que Sami-Effendi faisait de nos mariages de convenance.

Dans cette conversation, Sami a donc souvent l'avantage quand il défend le vieil Orient. Il le perd aussitôt qu'il se met à faire le philosophe et l'esprit fort. Il ne croit pas à la mission de Mahomet. « Y a-t-il beaucoup de philosophes comme vous en Turquie? dit Mgr Mislin. — Chez nous, le peuple est encore fanatique; mais tous les hommes éclairés sont philosophes : c'est comme chez vous... — Vous n'avez jamais songé à une autre vie? — Rarement. — Vous croyez pourtant que votre âme ne mourra pas? — Je n'en sais rien. — Et si elle ne mourait pas et qu'il y eût une autre vie? — Eh bien! j'irai voir quand le moment sera venu. Si j'y pensais maintenant, cela m'inquiéterait et ne me mènerait à rien. Quand je me mets à réfléchir, je finis presque toujours par douter même de l'existence de Dieu. — Malgré l'argument que vous me faisiez tout à l'heure? — Oui, malgré cela. — Ainsi en définitive il ne vous reste rien? — Rien... J'avais prévu ce dénoûment philosophique, dit Mgr Mislin. Voilà où en viennent la plupart des musulmans qu'on envoie en Europe pour s'éclairer au flambeau de notre civilisation... Pendant mon second voyage en Orient, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'entretenir de religion avec des personnages plus haut placés que Sami-Effendi : j'ai toujours trouvé dans leur langage un tel dénûment de sentimens religieux et une telle hypocrisie dans leur conduite officielle, que mes prévisions sur la chute inévitable et prochaine de l'empire ottoman se sont singulièrement fortifiées. Cet empire n'a été fondé que par le sabre et le Coran, et aujourd'hui ces deux armes sont aussi débiles l'une que l'autre (2). »

J'aurais bien des réflexions à faire sur la conversation de Sami-Effendi et de Mgr Mislin, et sur les conclusions qu'en tire le pieux voyageur. Je ne dirai qu'un mot en passant sur les diverses idées que fait naître cette conversation.

D'abord il y a, je le sais bien, un assez grand nombre de personnes qui diront que Sami-Effendi ne leur semble pas avoir moins de bon

(1) Tome Ier, p. 79.
(2) *Ibid.*, p. 81.

sens dans la seconde partie de l'entretien que dans la première, et que parmi les gens éclairés il n'y a pas plus de chrétiens en Europe qu'il n'y a de mahométans en Asie. Quand même je consentirais à croire pour un instant à la commune décadence de la foi chrétienne et de la foi mahométane, je dois faire remarquer l'immense différence qu'il y aurait toujours entre ces deux décadences. Comme le mahométisme manque essentiellement de spiritualisme, il arrive que, quand la foi s'en retire, il ne reste plus rien que le doute universel et l'insouciance brutale que nous trouvons dans les paroles de Sami-Effendi, une incrédulité courte et bornée qui a pour doctrine de bien vivre et de mourir le plus tard possible, tandis que, le christianisme au contraire étant une religion profondément spiritualiste, ceux mêmes qui s'en séparent gardent des choses spirituelles une habitude et une préoccupation qui les empêchent de tomber dans la matérialité pure. Je ne nie assurément pas les progrès que le matérialisme a faits de nos jours; mais il a fait plus de progrès dans nos mœurs que dans nos idées. Quiconque en Europe raisonne contre le christianisme raisonne plus ou moins en spiritualiste. Quiconque est incrédule l'est en spiritualiste, et personne, s'il a tant soit peu d'orgueil d'esprit et de force de pensée, ne veut se réduire à une impiété mesquine qui met sa sagesse à vivre au hasard et à jouir le plus possible. Nos mœurs font cela, nos pensées y répugnent; il y aura donc toujours, quoi qu'on fasse, une grande différence entre ce qui restera du christianisme dans les âmes qui l'auront abjuré et ce qui restera du mahométisme dans celles qui n'y croiront plus : les flacons vides gardent un parfum différent, selon la liqueur qu'ils ont renfermée.

A côté de cette réflexion toute philosophique, j'en mets une toute littéraire. Le portrait du jeune Turc esprit fort qui ne croit plus à rien qu'au plaisir et qui retourne dans son pays pour le civiliser est peint avec beaucoup de vérité et de finesse. C'est un Turc; mais combien d'Européens ont posé pour ce portrait du Turc! ou plutôt, et c'est là le malheur de Sami-Effendi et de ses compagnons d'Europe, au lieu de puiser aux bonnes sources de la science et de la sagesse européennes, ils ont puisé aux plus faciles et aux plus vulgaires. Ils ont pris l'eau des ruisseaux des rues au lieu de l'eau des fontaines pures. Triste observation à faire : l'Orient et l'Occident se touchent et se rapprochent plus par leurs vices que par leurs qualités, et dans la civilisation il semble que la maladie s'inocule plus aisément que la santé. Les hommes ont un contact plus naturel dans le mal que dans le bien, et de même que dans les maximes de l'administration européenne les Turcs se sont surtout approprié celles qui pouvaient justifier leur tyrannie, de même dans les usages

de la civilisation occidentale ils ont pris le plus promptement ceux qui servaient le mieux leurs plaisirs.

Dernière réflexion enfin que je veux faire sur l'entretien du Danube. Nous y trouvons une des causes de l'arrêt sévère, mais juste, que Mgr Mislin porte sur l'avenir de la Turquie. Vieux chrétien et se souvenant des guerres que l'Europe chrétienne a soutenues contre l'islamisme pendant tout le moyen âge, se souvenant aussi des dangers que les Turcs ont fait courir à l'Autriche jusqu'à la fin du XVIIe siècle, Mgr Mislin déteste la vieille Turquie; mais, comme chrétien aussi, il déteste la Turquie nouvelle, qui s'est faite irréligieuse pour se civiliser. Dans le passé, une religion brutale et sanguinaire, dans l'avenir une indifférence corruptrice; l'énergie ancienne, digne de la haine; la douceur nouvelle, digne du mépris : voilà la Turquie pour Mgr Mislin. Quand même d'ailleurs il aurait été disposé à juger plus favorablement la Turquie, aurait-il jamais pu ne pas voir ce que tout le monde en Orient, les plus simples voyageurs comme les plus élevés, voient à chaque pas et à chaque instant, le dépérissement de la population, la stérilité des campagnes, la solitude des villes, et cela dans les plus beaux pays du monde? Ceux qui ne visitent pas l'Orient peuvent se laisser tromper par les apologies que la Porte-Ottomane envoie de temps en temps en Europe; mais en Orient la vérité frappe tous les yeux. Mgr Mislin est à Chypre; il raconte par quelle suite d'événemens cette belle île est tombée entre les mains des Turcs. « Après que Sélim II se fut emparé du royaume de Chypre, il y exerça des cruautés inouies. Depuis lors, les Turcs ont répandu sur cette belle contrée ce souffle destructeur sous lequel tout s'énerve et tout s'éteint (1). » Décrit-il l'état de la ville de Famagouste, dans cette ville on ne dirait pas qu'il y ait une seule maison entière : « De grands espaces sont vides; d'autres sont occupés par des jardins mal tenus... Deux cent cinquante individus livides et fiévreux, tous musulmans, accroupis au milieu de ces décombres, jouissent de cette ville désolée, comme une bête fauve, en dormant sur des ossemens, jouit du carnage qu'elle a fait. Cette ville est le véritable emblème de l'empire ottoman : c'est un volcan qui se meurt en corrompant l'air qui l'environne (2). »

Je passe je ne sais combien de citations que je pourrais faire. Mais tout cela, dira-t-on, c'est la vieille Turquie; celle-là, on peut la maudire à son aise : les Turcs eux-mêmes ne la défendent plus. Il y a une Turquie nouvelle, une Turquie réformée, qui se civilise et qui s'améliore. J'ai déjà dit que Mgr Mislin ne croit pas à la régéné-

(1) Tome Ier, p. 235.
(2) *Ibid.*, p. 237.

ration de la Turquie, et il s'explique sur ce point avec une franchise que je ne saurais trop louer; mais même lorsque Mgr Mislin aurait voulu croire à la régénération de la Turquie, comment y croire encore et ne pas comprendre que la civilisation de la Turquie est une pure simagrée, et que le fond des cœurs n'a pas changé, quand par exemple « les croix placées sur les tombes des soldats français, au cimetière de Gallipoli, ont été profanées, et que les réclamations adressées à Constantinople ont eu pour résultat des profanations nouvelles (1)? » En 1799, après la retraite de Saint-Jean-d'Acre, les Turcs massacrèrent tous les soldats français blessés ou malades qui étaient au couvent du Mont-Carmel, « et laissèrent leurs ossemens épars sur la montagne. Lorsque les carmes furent rétablis dans leur couvent, ils les recueillirent pieusement et les portèrent avec respect dans le tombeau qu'ils leur avaient préparé (2). » Mais enfin en 1799 nous étions en guerre avec la Porte-Ottomane : en 1855 au contraire, nous étions les alliés et les défenseurs de la Turquie; les tombes de nos soldats méritaient d'être respectées. Et voyez la différence d'avoir affaire à des alliés barbares ou à des ennemis civilisés : les tombes françaises et anglaises de Sébastopol sont respectées par les Russes, nos anciens ennemis; les tombes des Français morts à Gallipoli sont profanées par les alliés que nous avons sauvés.

Voilà pour la tolérance de la Turquie prétendue réformée. Ailleurs encore Mgr Mislin raconte que « tandis que les armées chrétiennes se battaient en Crimée, on emprisonnait à Candie et on laissait mourir de faim d'anciens chrétiens qui avaient été forcés en 1821 d'embrasser l'islamisme, et qui, croyant le moment favorable de professer publiquement la religion qu'ils n'avaient jamais reniée dans leur cœur, étaient retournés dans les églises. Je me suis trouvé dans le cas de faire des représentations si pressantes au gouverneur général de l'île, que, dans la crainte d'être désavoué ou puni à Constantinople, ou d'être maltraité, dénoncé par les musulmans de Candie, qui ne manquaient pas d'exciter des troubles, il prenait l'attitude d'un suppliant, me priait d'avoir pitié de lui et promettait d'user de tous les ménagemens possibles envers ses prisonniers (3). » Ce gouverneur-général de Candie est un symbole du gouvernement turc placé entre les réclamations de la civilisation européenne et les menaces de la vieille barbarie musulmane.

Vous êtes des ingrats, dit-on aux chrétiens occidentaux; voyez combien le gouvernement turc est tolérant! A Jérusalem, par exemple, a-t-il détruit le saint sépulcre? Ne laisse-t-il pas les chrétiens y

(1) Tome Ier, préface.
(2) Tome II, p. 57.
(3) Tome Ier, Préface.

venir en pèlerinage? Écoutons un instant Mgr Mislin : « Chacun sait pourquoi et comment les Turcs gardent les saints lieux. Ils pourraient, il est vrai, dévaster l'église du Saint-Sépulcre comme ils ont dévasté mille autres églises de la Palestine : celle-ci leur rapporte immensément; ils la laissent intacte. Ils n'insultent pas le pèlerin qui vient y faire sa prière, mais ils le rançonnent... Si quelques temples sont encore debout, c'est que leur cupidité est plus grande que leur fanatisme (1). »

Je sais qu'il y a des gens qui, tout en avouant qu'il y a peu de chances de civiliser la Turquie et de la régénérer, acceptent cet état de choses sans trop de déplaisir. Ils croient que, si on ne peut pas civiliser les Turcs, au moins on peut gagner de l'argent avec eux, et exploiter commodément et sans concurrence les immenses ressources de leur territoire. J'ai lu des journaux allemands qui prétendaient que tel était le plan des Anglais en Turquie, et que c'est pour cela qu'ils soutenaient si ardemment l'empire ottoman. Nous ne croyons pas à ce machiavélisme industriel et commercial. On ne fait même pas de bonnes affaires en Orient. Tout ce qu'on a essayé en ce genre, mines, fonderies, usines, a échoué, parce que le fond du caractère des Turcs est de ne rien faire et de ne pas vouloir qu'on fasse rien auprès d'eux. Lisez dans Mgr Mislin l'histoire des mines de charbon de terre à Korneil, dans le Liban, qu'un Anglais, M. Brattel, avait voulu exploiter. « Pendant que M. Brattel était au Caire et que son compagnon, dégoûté des nombreuses chicanes qu'on lui avait suscitées, était retourné en Angleterre, un caïmacan turc fut chargé de l'exploitation de la houille. On conçoit sans peine quel fut le résultat de son administration. Ibrahim-Pacha fit venir le caïmacan et lui reprocha durement sa négligence, puis il lui ordonna de livrer autant de charbon qu'avaient fait les Anglais. Le caïmacan descendit pour la première fois dans les souterrains, et, trouvant tout à l'entrée de grands blocs de houille qu'il jugea avoir été oubliés, il commanda aux ouvriers de les enlever aussitôt. C'étaient des piliers de soutènement qu'on avait laissés pour la sûreté des galeries. Ils furent enlevés; toutes les galeries s'éboulèrent, et le feu prit aux mines. Ainsi furent perdus des travaux de plusieurs années et des sommes considérables (2). »

Que faire donc des Turcs, si on ne peut pas même, avec eux ou devant eux, exploiter leur pays? Ici, qu'il me soit permis de présenter une réflexion. Je ne m'adresse plus aux sentimens chrétiens de l'Europe. Je sais gré à Mgr Mislin de faire appel à ces sentimens,

(1) Tome II, p. 307.
(2) Tome Ier, p. 306.

et de croire qu'il sera entendu. Je laisse de côté la pitié que devraient nous inspirer les intolérables souffrances des chrétiens de l'Orient. Je veux raisonner comme un homme de mon temps. Quoi! il y a là, de l'autre côté de la Méditerranée, les plus beaux et autrefois les plus riches pays du monde; partout des plaines qui appellent la culture, partout des ports qui appellent le commerce. Ces admirables pays voient depuis plus de quatre cents ans dépérir leur sol, leurs eaux, et j'allais presque dire leur soleil, tout cela à cause de l'ignorante barbarie de leurs maîtres! Et l'Europe ne dit rien, ne fait rien; elle se croise les bras et elle ferme les yeux! Elle va peupler au-delà de l'Atlantique les solitudes de l'Amérique septentrionale, et elle oublie ou elle laisse mourir peu à peu l'Asie-Mineure, la Thrace, la Macédoine, l'Épire, la Thessalie, les îles de l'Archipel. Non pas que je reproche aux colons européens leur préférence pour l'Amérique : ils y trouvent la liberté et la propriété, cela vaut tous les soleils du monde. Les solitudes américaines, pleines de la fécondité de la nature sauvage, l'emportent de beaucoup sur les déserts épuisés et dépeuplés de l'Asie-Mineure. Ah! qu'il aurait mieux valu pour l'Asie-Mineure, pour la Thrace, pour la Macédoine, pour la Thessalie, pour l'Épire, pour toutes ces vieilles et belles patries de la civilisation, de retomber sous l'empire de la solitude et sous la domination de la nature sauvage! Peu à peu l'eau, le ciel et la végétation se seraient accordés pour rendre à la terre sa fécondité, et pour préparer un sol aux laboureurs futurs. Ils auraient travaillé sans être contrariés par ce qu'il y reste d'hommes et de gouvernement. Point de troupeaux qui vinssent paître les bois et changer les futaies en broussailles; point de pâtres qui, pour procurer un peu d'herbe à leur bétail, brûlassent les forêts et dépouillassent les montagnes de leur parure et les vallées de leur défense; point de pachas ou de cadis qui enlevassent à l'homme le peu qu'il a arraché à la terre par son travail. Ce malheureux pays n'a ni les avantages de la nature sauvage, parce que les hommes contrarient l'œuvre de cette nature, ni les avantages de la nature cultivée, parce que la rapacité des gouverneurs ne permet pas aux habitans de jouir des fruits de leur travail et d'avoir le goût du labeur. Est-ce que l'Europe n'est pas effrayée de cette effroyable déperdition des forces naturelles et des forces humaines? Est-ce que ces populations qui meurent sous l'oppression, est-ce que cette terre stérile malgré elle, n'accusent pas notre indifférence? En Europe, nous soumettons la nature à l'industrie, et là, à côté de nous, en Orient, la nature nous appelle, et nous la négligeons! Quel scrupule ou quelle crainte peut nous arrêter? Nous avons revendiqué le droit, dans le traité de Paris, de protéger les populations chrétiennes, et nous les laissons périr! Si

nous avions des colons européens en Thessalie et dans l'Asie-Mineure, est-ce que nous permettrions qu'ils fussent persécutés et opprimés? Nous avons là des colons de notre religion, sinon de notre race : n'est-ce pas assez pour que nous les défendions? En protégeant leurs vies et leurs biens, nous rappelons du même coup la terre à sa vieille fertilité, la mer à son vieux commerce; nous faisons une bonne action et une bonne affaire. Comment cela ne tente-t-il pas notre siècle ?

Ces dernières paroles m'amènent naturellement à dire quelques mots du rôle que, selon Mgr Mislin, les diverses puissances européennes jouent en Orient.

Nous savons déjà ce que Mgr Mislin pense de la direction toute musulmane que quelques personnes voulaient donner à la guerre d'Orient. Cette direction s'est effacée ou dissimulée dans le traité de Paris. Elle reparaît depuis le traité dans l'allure de quelques puissances, de telle sorte que le traité de Paris est exécuté moins chrétiennement qu'il n'a été fait. J'expliquerai tout à l'heure ce que j'entends par ces mots; mais je veux d'abord montrer quelle juste et honnête répugnance Mgr Mislin a contre l'esprit de restauration musulmane qui a inspiré quelques personnes pendant la guerre de 1855. Comme cet esprit a, selon moi, gâté la guerre en quelques parties, et qu'il l'aurait chaque jour gâtée davantage, si la paix n'était pas arrivée à propos; comme enfin, depuis qu'il ne gâte plus la guerre, ce funeste esprit gâte chaque jour la paix, comme c'est la véritable plaie de la question d'Orient, il est bon de voir ce que les chrétiens sincères, comme Mgr Mislin, pensent sur ce point. Je me réserve ensuite de montrer que, quoi qu'en disent les politiques et les hommes d'état, la bonne politique en Orient, c'est d'être chrétien avant tout.

A Saint-Jean d'Acre, Mgr Mislin rappelle le traité du 15 juillet 1840 et la prise de cette ville par les flottes de l'Angleterre et de l'Autriche, qui l'ôtèrent « aux musulmans de l'Égypte soutenus par M. Thiers pour la rendre aux musulmans de Constantinople, incapables de s'en emparer eux-mêmes sans le secours des chrétiens. Voilà quels sont les croisés du XIXe siècle!... On voit combien nous sommes loin des croisades de saint Louis. De nos jours,... l'étendard de la croix ou plutôt les drapeaux d'où la croix a disparu flottent à côté des bannières de Mahomet, sur lesquelles le croissant se voit encore, et sont levés contre d'autres armées chrétiennes : tels sont les miracles de la politique et de l'incrédulité (1). »

J'aurais bien quelque chose à dire sur la question d'Égypte de

(1) Tome II, p. 31.

1840, et sur l'appui que la France prêtait alors à Méhémet-Ali; mais je laisse de côté ces controverses de détail, ne voulant m'attacher qu'au principal et à cet esprit de restauration musulmane qui eut aussi sa part dans le traité de 1840. Je dirai seulement en passant que la Russie, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, en s'unissant en 1840 contre la France, voulaient l'empêcher de faire prévaloir sa politique en Orient, de même qu'en 1855 la France, l'Angleterre et presque l'Autriche se sont unies contre la Russie pour empêcher la Russie de faire prévaloir sa politique en Orient, et d'y avoir la part du lion. Mgr Mislin dit quelque part que tous les médecins du monde s'empressent de venir au secours des Turcs, « mais que cet empressement n'a pour but que de les empêcher de mourir... dans les bras des autres. » Le mot est juste et piquant. Le traité du 15 juillet 1840 n'a été fait que pour empêcher la Turquie de mourir, sous les coups de l'Égypte, entre les bras de la France. La guerre de 1855 a de même été faite pour empêcher la Turquie de mourir entre les bras de la Russie, avec cette différence pourtant que la France, en 1840, si le malade mourait entre ses bras, ne voulait ni ne pouvait être son héritière, que la politique de la France en Orient est nécessairement désintéressée, tandis que la Russie en 1855, si le malade mourait entre ses bras et par ses coups, voulait et pouvait être son héritière. Quoi qu'il en soit, le traité de 1840 a fait échouer en Orient la solution française, qui eût été au profit de la civilisation chrétienne, qui eût donné à la Grèce l'étendue qu'elle doit avoir, à la Valachie et à la Moldavie l'organisation qu'elles demandent, qui eût fortifié et agrandi la Serbie, qui eût partout créé des obstacles à l'esprit de conquête russe et autrichien, qui eût enfin préparé la régénération de l'Orient par l'Orient lui-même, car c'était là ce que contenait la solution française de 1840. La guerre de 1855 a fait échouer la solution russe, qui eût été l'incorporation de la Turquie à la Russie. Que reste-t-il alors? Ce que je ne puis pas appeler la solution turque, car comment appeler solution le maintien de la difficulté sous sa forme la plus embarrassante? Il faut même remarquer que la solution ou la difficulté turque (pour moi, les deux mots se valent) devient chaque jour plus grave avec l'esprit de restauration musulmane que l'Europe encourage ou tolère en Turquie. Pour la Turquie en effet, ce n'est pas assez de vivre; elle veut se restaurer et se relever; elle sait que les états stationnaires dépérissent, elle ne veut donc pas rester ce qu'elle est : elle veut redevenir ce qu'elle était, et plus même qu'elle n'était. De là les conquêtes diplomatiques qu'elle entreprend dans les principautés, en Serbie et dans le Montenegro. En même temps qu'elle cherche à s'étendre au dehors, elle cherche à s'accroître aussi au dedans, en

soumettant à ce qu'on appelle son administration les rayas chrétiens; elle anéantit les effets du traité de 1856, qui avait promis aux populations chrétiennes de l'Orient que leur sort serait amélioré, tandis qu'il se trouve empiré, de telle sorte qu'elles n'ont plus, comme en Bosnie et dans l'Herzegovine, que la fatale ressource de l'insurrection. Voilà ce que j'appelle l'esprit de la restauration musulmane, que je trouve fort naturel chez les Turcs, mais qui m'étonne et me choque chez les chrétiens.

On croit que cet esprit est une bonne politique, et on se moque des publicistes qui portent les préjugés de la sacristie dans la question d'Orient. Les sacristies, si elles sont chrétiennes, jugent mieux la question d'Orient que les cabinets qui se font musulmans; car cette politique musulmane est punie en Orient par ses effets mêmes, puisque chaque pas que fait l'Europe ou qu'elle laisse faire vers la restauration musulmane est, ne nous y trompons point, un pas fait vers le rétablissement de la prépondérance de la Russie en Orient, si bien que d'ici à quelques années il faudra refaire la guerre de Crimée ou prendre son parti de laisser l'Orient aux mains de la Russie. Écoutez sur ce point ce que dit Mgr Mislin dans sa préface. Ses paroles sont curieuses et graves. « Une illusion plus grande encore dans laquelle nous sommes, c'est que nous nous imaginons que la Russie a perdu son influence en Orient par la dernière guerre. Ses armées avaient pris trop brusquement le chemin de Constantinople; une coalition crue impossible, et qui effectivement n'a pas duré longtemps, les a repoussées, il est vrai, en faisant d'immenses sacrifices qu'on ne sera pas disposé souvent à renouveler. Jamais la Russie ne se désistera de ses prétentions sur l'Orient. La religion est l'instrument de son ambition, et elle s'en sert habilement... en se posant comme la protectrice de la croix contre le croissant... Les Grecs, disséminés, perdus, oubliés dans ce vaste Orient, habitués pendant des siècles à regarder les Turcs comme leurs oppresseurs, ne voyant arriver de secours réel de nulle part, sont naturellement disposés à prêter l'oreille à ces émissaires chargés de dons et de promesses qui leur montrent le tsar comme le vengeur de tous leurs griefs, et leur disent de compter en toute chose sur la *sainte* Russie. »

C'est ici que je veux expliquer rapidement ce que je disais plus haut, que le traité de Paris est exécuté moins chrétiennement qu'il n'a été fait.

Il y a dans le traité de Paris une partie toute chrétienne que le congrès y avait placée, non pas seulement dans une pensée de charité, mais dans une pensée fort politique : c'est tout ce qui concerne les chrétiens d'Orient. Le traité de Paris a promis d'améliorer le

sort des populations chrétiennes soumises à la Porte-Ottomane. La charité obligeait le congrès à prendre cet engagement; la politique l'avertissait aussi que c'était le seul moyen de séparer les Grecs d'Orient de la Russie. A mesure qu'ils espéreraient plus en l'Europe, ils s'éloigneraient plus de la Russie. Aussi l'amélioration du sort des chrétiens d'Orient était dans la guerre de Crimée une des questions que les documens diplomatiques mettaient au premier rang. Réprimer la prépondérance de la Russie et aider à la régénération des chrétiens d'Orient, tels étaient les deux buts qu'avait la guerre de 1855, et le second ne semblait pas alors moins nécessaire à atteindre que le premier; on n'en parlait pas avec moins d'ardeur et moins de solennité. Sans cela, la guerre de 1855 aurait été toute musulmane, et tout le monde voulait éviter qu'elle eût ce caractère. Le traité de Paris s'attacha aussi soigneusement à constater l'échec de la Russie en Orient et la borne mise à son ambition qu'à proclamer avec netteté l'engagement pris par l'Europe occidentale et par la Porte-Ottomane de venir en aide aux chrétiens d'Orient. Cette amélioration devait se faire par la Porte sous la surveillance de l'Europe. C'est donc en ce point surtout que le traité de Paris devait être exécuté chrétiennement. L'a-t-il été? Non, mille fois non, malgré tous les décrets de la Porte-Ottomane, qui ne sont qu'une lettre morte, et dont l'inefficacité dérisoire commence aux portes mêmes de Constantinople pour aller en augmentant jusqu'aux limites de l'empire. Cet esprit de restauration musulmane dont quelques personnes auraient voulu faire l'esprit de la guerre de Crimée est devenu, malgré les résistances bien avisées du gouvernement français, l'esprit qui chaque jour davantage a présidé à l'exécution du traité, si bien que le traité a été exécuté dans un sens contraire à ses principes et contraire aux intentions de la guerre. L'exécution chrétienne du traité voulait dire que les chrétiens d'Orient seraient protégés, défendus, assistés, par conséquent séparés du patronage de la Russie et rattachés au patronage européen. L'exécution chrétienne du traité voulait dire que les principautés danubiennes deviendraient chaque jour plus européennes, et que leur autonomie, consacrée par les anciens traités et par les nouveaux, serait chaque jour plus respectée. L'exécution chrétienne du traité voulait dire enfin qu'en Serbie la présence d'une garnison turque dans la forteresse de Belgrade ne deviendrait pas pour la Porte-Ottomane le prétexte d'une ingérence quelconque dans les affaires de la principauté indépendante de Serbie, sans qu'une réclamation des puissances européennes réprimât à l'instant même cette prétention. L'exécution musulmane du traité veut dire au contraire que, prenant au sérieux l'ambition sénile de la Turquie, on lui laisse croire qu'il importe au salut du

monde européen qu'elle redevienne puissante et forte, qu'elle a sur les rayas chrétiens une souveraineté absolue, qu'elle peut, dans les principautés, substituer la souveraineté à la suzeraineté, et changer en sujets des tributaires indépendans, qu'en Serbie elle peut essayer de contrôler et de subordonner l'indépendance du prince et du pays. Voilà quelle est l'exécution musulmane du traité de Paris; mais en revanche aussi, et comme je l'ai dit plus haut, chaque acte de cette exécution musulmane est un progrès de la Russie vers le rétablissement de son ascendant en Orient. A mesure que le traité s'exécute contre les principes et contre une des intentions principales de la guerre de 1855, c'est-à-dire contre la régénération des chrétiens en Orient, la Russie redevient, aux yeux des populations orientales, ce qu'elle était avant la guerre, leur plus sérieuse et leur plus sincère protectrice contre les Turcs. Les populations de l'Orient ne demandaient pas mieux que d'avoir contre les Turcs des patrons aussi puissans et plus désintéressés que les Russes : elles ont donc accueilli avec un empressement reconnaissant les promesses que l'Occident leur faisait durant la guerre de 1855 et dans le traité de 1856. A mesure cependant qu'elles voient que les promesses sont vaines, que la guerre, entreprise, disait-on, pour réprimer l'ambition de la Russie, aboutit à la reconstitution violente et oppressive de la Turquie, elles reviennent à penser que, leur danger le plus sérieux et le plus prochain étant la Turquie, leur appui le plus sûr et le plus prochain est la Russie. Il est une vérité que nous venons d'établir, et qui frappera peu à peu tous les yeux, mais qui ne les frappera que trop tard : c'est qu'en Orient tout ce qu'on fait pour rendre à la Turquie un semblant de force rend à la Russie son ascendant, et qu'à mesure qu'on donne à la Turquie une apparence, on donne à la Russie une réalité.

Nous avons entendu le témoignage de Mgr Mislin dans la question d'Orient telle qu'elle est en 1858. Ce témoignage est important, parce que l'auteur du pèlerinage des *Saints-Lieux* est dans une situation à la fois impartiale et élevée, qu'il aime la vérité, et qu'il a tout ce qu'il faut pour la voir et pour la dire. Il nous reste à entendre dans l'enquête le témoignage d'autres voyageurs et d'autres écrivains qui aient, depuis la paix de Paris, visité et étudié l'Orient.

SAINT-MARC GIRARDIN.

UNE

ENTREPRISE MARITIME

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

II.

LE LIEUTENANT MAURY

INFLUENCE SCIENTIFIQUE DE SON ŒUVRE.

Physical Geography of the sea, new edition, by M. F. Maury, lieut. U. S. N., New-York 1857.

Dans une première étude (1), on a vu Maury enrôlant sous la même bannière l'immense majorité des marins du globe : « Jamais, dit-il avec un orgueil légitime, jamais flotte aussi vaste n'avait été mise au service d'une même entreprise. » Plus d'un millier de navires étaient en effet devenus autant d'observatoires flottans, fonctionnant jour et nuit sur toutes les mers, obéissant à la même impulsion, et travaillant en commun à réunir les données d'où devaient sortir pour la navigation pratique les remarquables progrès que nous avons essayé d'apprécier. Là ne devaient pas se borner les résultats obtenus, car ces données emportaient avec elles une signification non moins importante au point de vue de la science qu'au point de vue de la navigation, et c'est ce que Maury sut interpréter avec un rare esprit de généralisation.

Son œuvre scientifique constitue une véritable météorologie maritime, et, indépendamment de la masse imposante de matériaux recueillis, si l'on songe que les trois quarts de la surface de notre

(1) Voyez la livraison du 1er mars.

planète sont liquides, on comprendra mieux comment le célèbre Américain a pu aborder cette science avec une hauteur de vues, avec un esprit d'ensemble inconnus jusqu'à lui. Trop souvent, aux yeux des savans, la mer n'avait été en quelque sorte qu'un accessoire, tandis que, sans tomber dans l'exagération contraire, qui consisterait à faire de la météorologie terrestre un cas particulier de la météorologie maritime, on doit reconnaître que ces deux études se complètent l'une par l'autre, et que pour certaines lois, celles qui régissent la circulation atmosphérique par exemple, l'Océan en thèse générale représente la règle, la terre l'exception. Maury est du reste le premier à repousser en cela toute tendance trop exclusive, et à plusieurs reprises il réclame, au nom des résultats de la conférence de Bruxelles, un second congrès international destiné à établir pour les observations de terre l'uniformité et la centralisation qui existent aujourd'hui sur mer.

La météorologie, on le sait, a vu des hommes éminens contester son utilité, et jusqu'à ses bases, dans une discussion mémorable de l'Académie des Sciences, en janvier 1856. Lorsque des savans tels que MM. Biot et Regnault, dont la parole a en pareille matière une valeur si justement respectée, vont jusqu'à nier tout un passé scientifique, il n'est pas inutile de montrer par l'irrécusable logique des faits ce qu'on doit attendre de cette météorologie si vivement attaquée, et quels services, sous l'impulsion d'observateurs tels que Maury, elle pourrait rendre à la science du XIXe siècle.

I. — L'ATMOSPHÈRE.

Si l'on recherchait ce que de tout temps l'esprit humain a considéré comme le type par excellence de l'instabilité, certes les vents nous présenteraient la plus complète unanimité d'épithètes dans laquelle un commun accord ait jamais réuni poètes et prosateurs. Bien plus, pendant de longues années, disons mieux, pendant des siècles, les savans eux-mêmes acceptaient ce principe d'instabilité, non-seulement sans discussion, mais encore sans être en rien choqués de l'hérésie scientifique qu'il entraîne, et si, à de lointains intervalles, des esprits plus investigateurs cherchaient à approfondir cette question, la cause seule de certains vents les préoccupait dans une étude qui devait nécessairement se ressentir de l'imperfection des connaissances physiques de l'époque. Parmi eux, nous citerons surtout l'illustre Bacon, le Hollandais Vossius, Halley, et dans le siècle dernier d'Alembert, dont le mémoire, couronné par l'académie de Berlin, n'est pas la pièce la moins singulière de ce curieux dossier historique par l'intrépidité avec laquelle le célèbre ency-

clopédiste aligne de formidables bataillons d'équations dans un problème où les données premières, il est permis de le dire, c'est-à-dire les faits d'observation, manquaient alors absolument. N'oublions pas, également dans le siècle dernier, un nom bien complétement inconnu aujourd'hui, celui du chevalier de La Coudraye, qui, se plaçant à un point de vue plus général que ses devanciers, sut mêler à d'inévitables erreurs des idées neuves et vraies, dont il est juste de lui tenir compte.

Rechercher la cause des vents alors que l'on admettait dans leur action une irrégularité presque entière, cela peut paraître de nos jours un problème étrangement posé. Quant à la raison qui s'opposait à ce que la connaissance du phénomène fût plus complète, nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de la signaler : c'était l'absence de données, c'était le manque de toute compilation, et par suite, sauf quelques rares exceptions, l'inutilité absolue des observations recueillies par les navigateurs. Dès le début, Maury replaça la question sur son véritable terrain, et grâce à son merveilleux esprit de généralisation, grâce à l'application des seules méthodes véritablement scientifiques que comporte l'étude des phénomènes de la nature, il parvint à présenter les lois qui régissent la circulation atmosphérique sous la forme d'un système rationnel dont le majestueux ensemble n'avait été jusqu'à lui soupçonné par personne (1). C'est ce système que nous allons exposer.

Il est généralement admis aujourd'hui que la vaste enveloppe atmosphérique au milieu de laquelle se trouve notre globe est dans un état incessant d'agitation; même dans ce qui nous paraît être le calme le plus parfait, l'exquise sensibilité de certains anémomètres accuse un mouvement perceptible, et montre que dans la masse aérienne le repos absolu n'existe pas. Or, de ces mouvemens, les seuls que nous puissions constater directement sont ceux qui s'opèrent à la surface du globe : ce sont les données de notre problème, et ce sont eux qui doivent nous conduire par induction à la connaissance des mouvemens qui s'opèrent dans les régions supérieures de l'atmosphère. Disons tout de suite que la hauteur de cette atmosphère (100 kilomètres environ) rend parfaitement admissible l'existence de deux systèmes de courans aériens superposés pour ainsi dire; nous établirons bientôt que de plus cette existence est nécessaire : il faut d'abord indiquer quels sont les vents que l'observation nous montre à la surface du globe.

En se plaçant au point de vue le plus général, c'est-à-dire en

(1) Il serait pourtant injuste de ne pas mentionner ici M. le capitaine de vaisseau Lartigue, qui a publié en 1840, sous le titre d'*Essai sur le système des vents*, une brochure dont l'Académie des Sciences a fait l'objet d'un éloge mérité.

faisant abstraction des nombreuses et importantes exceptions dont nous parlerons plus loin, on trouve cette surface partagée par la circulation aérienne en sept zones principales, limitées par divers parallèles de latitude : d'abord à l'équateur une zone de calmes et de folles brises, puis les deux zones des vents alizés, soufflant dans l'hémisphère nord du nord-est vers le sud-ouest, dans l'hémisphère sud du sud-est vers le nord-ouest, et s'étendant à peu près jusqu'aux trentièmes parallèles nord et sud. Viennent ensuite immédiatement après les alizés, en continuant à marcher de l'équateur vers chacun des pôles, deux nouvelles zones de calmes et de folles brises, moins nettement accusées que la zone équatoriale, et portant le nom des deux tropiques du Cancer et du Capricorne, dont elles sont voisines (1). Enfin les deux dernières de ces sept zones sont comprises entre ces calmes tropicaux et les deux pôles : ce sont les vents dits généraux, qui dans l'hémisphère nord soufflent du sud-ouest vers le nord-est, et dans l'hémisphère sud du nord-ouest vers le sud-est. Les trois zones de calmes, d'une largeur commune d'environ 3 à 4 degrés de latitude, sont, comme on le voit, notablement inférieures en superficie aux quatre zones de vents.

Ce qui frappe d'abord dans cette division, c'est la symétrie avec laquelle les différentes zones sont distribuées par paires dans les deux hémisphères, de telle manière que deux navigateurs, partant ensemble de la zone des calmes équatoriaux et se dirigeant l'un vers le pôle nord, l'autre vers le pôle sud, rencontreraient successivement et dans le même ordre, — l'un les alizés du nord-est, les calmes du Cancer par 30 degrés nord ou environ, puis les vents généraux du sud-ouest, — l'autre les alizés du sud-est, les calmes du Capricorne par 30 degrés sud ou environ, puis les vents généraux du nord-ouest. On voit en même temps combien un semblable système de vents serait impossible, s'il devait résumer à lui seul l'ensemble de la circulation aérienne : ces alizés par exemple, qui viennent avec un cours si régulier et si constant se déverser dans la zone des calmes équatoriaux, les uns du nord-est, les autres du sud-est, c'est-à-dire suivant des directions à angle droit, ces alizés, dis-je, produiraient nécessairement dans cette zone une inadmissible accumulation atmosphérique, si l'excès d'air ainsi apporté n'était entraîné ailleurs par une voie quelconque. Prenons maintenant les calmes du Cancer : nous y voyons les vents souffler au nord vers le nord-est, au sud vers le sud-ouest, c'est-à-dire que ces calmes servent

(1) La tradition assigne chez les Anglais, aux calmes du Cancer, le nom bizarre de *horse latitudes*, parce que les navires qui se rendaient jadis aux Indes occidentales, retenus dans ces parages par le manque de vent, s'y voyaient contraints, faute d'eau et de fourrages, de jeter à la mer les chevaux dont ils étaient encombrés.

de point de départ commun à deux vents de directions diamétralement opposées, de sorte que si l'air ainsi enlevé à cette zone n'était pas remplacé, il s'y produirait une raréfaction atmosphérique indéfinie, dont le résultat serait la cessation de ces vents faute de l'alimentation nécessaire : ce serait l'inverse de l'accumulation dont nous venons de parler pour les calmes équatoriaux. En un mot, dès le début, nous voyons que le système de vents constaté par l'observation à la surface du globe implique, comme complément indispensable, l'existence de courans aériens dans les régions supérieures de l'atmosphère, sans quoi ce système aurait inévitablement pour résultat d'amener la masse de l'air qui nous entoure aux pôles et à l'équateur, en en dépouillant les régions intermédiaires.

Pour bien exposer ce que sont ces courans supérieurs dans le vaste ensemble conçu par Maury, nous prendrons une molécule atmosphérique, et nous la suivrons dans le parcours entier de son trajet. Supposons-la, par exemple, soufflant à la surface du globe comme alizé de l'hémisphère sud, c'est-à-dire du sud-est vers le nord-ouest. Elle arrivera ainsi dans la zone des calmes équatoriaux, y montera dans les régions supérieures de l'atmosphère, passera dans l'hémisphère nord, et se dirigera alors du sud-ouest vers le nord-est, suivant un courant supérieur et de direction contraire aux alizés de ce dernier hémisphère. Parvenue à la zone des calmes du Cancer, elle descendra des régions supérieures et continuera à la surface du globe, mais sans changer de direction, son trajet vers le pôle nord : elle nous représentera alors les vents généraux du sud-ouest, que nous avons signalés dans ces régions. Or, de même que toutes les molécules analogues constituant par leur réunion ces vents généraux, notre molécule s'approchera ainsi du pôle suivant une spirale dont les contours iront en se resserrant de plus en plus. Ce mouvement dégénérera donc au pôle en un véritable tourbillon (1) dont le centre présentera une région de calmes plus ou moins

(1) Nous signalerons ici une coïncidence extrêmement remarquable. Une des découvertes les plus utiles dont la navigation ait été dotée dans ces dernières années est celle de la théorie des ouragans circulaires, due à MM. Reid et Piddington. D'après eux, ces terribles coups de vent, si redoutés dans les mers de Chine par exemple sous le nom de typhons, seraient formés d'un immense tourbillon atmosphérique, d'un diamètre de cent lieues et même plus, et posséderaient, outre ce mouvement gyratoire, un mouvement de translation qui leur ferait parcourir un trajet dont l'étendue plus ou moins considérable traverse parfois tout un océan; on peut, pour se servir d'une idée familière à tous les esprits, comparer le double mouvement de ces ouragans à celui d'un valseur. Or, dans le système de circulation de Maury, pour des observateurs placés aux pôles, le tourbillon du pôle nord tourne de droite à gauche, c'est-à-dire inversement aux aiguilles d'une montre, comme les ouragans circulaires de l'hémisphère nord, et le tourbillon du pôle sud tourne au contraire dans le sens des aiguilles d'une montre, de gauche à droite, comme les ouragans de l'hémisphère austral.

étendue, région dans laquelle se trouvera nécessairement la molécule lorsqu'elle atteindra le pôle. Là, sa direction redeviendra ascendante, et, parvenue dans les couches supérieures de l'atmosphère, elle commencera son trajet de retour vers le pôle sud, sous forme de courant dirigé du nord-est vers le sud-ouest. Arrivée aux calmes du Cancer, elle redescendra, et, sans changer de direction, deviendra à la surface du globe le vent alizé du nord-est, qui la conduira aux calmes équatoriaux, où elle remontera dans les régions supérieures pour passer de là dans l'hémisphère sud. Le reste de son trajet est symétrique de celui que nous venons d'exposer : elle franchit les alizés du sud-est en courant supérieur de direction contraire à celle de ces vents, arrive aux calmes du Capricorne, y redescend, se dirige à la surface du globe vers le pôle sud suivant une spirale allant du nord-ouest au sud-est. De là production d'un second tourbillon où le sens du mouvement est inverse de ce qu'il était dans le premier; au centre de ce tourbillon, c'est-à-dire au pôle sud, nouvelle région de calmes, dans laquelle notre molécule hypothétique s'élèvera une dernière fois dans les régions supérieures pour commencer son trajet de retour vers le pôle nord sous forme d'un courant dirigé du sud-est vers le nord-ouest. Enfin, parvenue aux calmes du Capricorne, elle redescendra à la surface du globe pour s'y mêler aux alizés du sud-est, où nous l'avons prise au début de ce trajet, qu'elle recommence indéfiniment.

C'est à dessein que je viens d'exposer ce long trajet sans l'accompagner d'aucun commentaire, et, si étranger que soit le lecteur à ces idées, quelqu'abstraites et compliquées qu'elles puissent paraître à première vue, un instant de réflexion n'y fera pas moins reconnaître une remarquable simplicité : au-dessus de chacune des quatre zones de vents de surface se trouve un courant supérieur de direction diamétralement opposée, de sorte que les vents constatés par l'observation dans les régions inférieures de l'atmosphère se trouvent pour ainsi dire inversement reproduits dans les régions supérieures. Dans ce système, les calmes des trois zones que nous avons signalées résultent naturellement de la rencontre de deux vents de directions opposées : à l'équateur, de la rencontre des alizés; — aux calmes du Cancer et du Capricorne, de celle des courans supérieurs venant dans le premier cas du nord-est et du sud-ouest, et dans le second du sud-est et du nord-ouest. Cependant on voit que la désignation de calme ici employée n'est que relative, et qu'elle indique simplement l'absence, du moins en thèse générale, du mouvement horizontal de translation qui caractérise les quatre zones de vents. Dans ces calmes en effet, le mouvement de l'air est vertical, ascendant à l'équateur, descendant dans les deux autres zones, mais la direction et l'infériorité de vitesse relative de ce mouvement

empêchent nos sens de le percevoir, bien qu'il soit accusé à l'équateur par une diminution et dans les calmes tropicaux par une augmentation de la pression barométrique. Quant au mouvement ascendant de l'air dans les calmes polaires, il échappe, on le conçoit, à toute observation directe.

Les objections qui nous arrêtaient en l'absence de courans supérieurs se résolvent maintenant d'elles-mêmes : l'accumulation atmosphérique que nous avions signalée dans les calmes équatoriaux disparaît, puisque l'air apporté par les alizés est entraîné par ces courans supérieurs, et qu'il vient, aux calmes du Cancer et du Capricorne, remplacer l'air enlevé à ces deux zones par les vents de surface qui y prennent naissance. Ce n'est là que l'application d'un axiome aussi simple qu'évident, à savoir que, dans tout système de circulation, là où aboutit un courant doit se trouver un autre courant emportant ce qu'a amené le premier. En se plaçant à ce point devue, on peut comparer ces trois zones de calmes à trois immenses auges entourant circulairement notre globe, auges qui seraient vidées par deux orifices, et remplies par deux autres. Dans les calmes tropicaux, les orifices de sortie donneraient issue aux vents alizés et généraux, opposés en direction, et seraient placés au bas de l'auge, laquelle serait remplie en haut par deux courans supérieurs; dans les calmes équatoriaux, l'auge serait au contraire remplie par en bas et vidée par en haut.

On le voit, ces trois zones de calmes, de même que les deux régions de calmes polaires, jouent dans la circulation atmosphérique un rôle caractérisé par une importance toute spéciale : ce sont les points de croisement des courans supérieurs et inférieurs, points où le repos comparatif de l'air rappelle en quelque sorte les nœuds que la physique nous montre dans une corde vibrante, ou mieux encore, si l'on veut emprunter à la physiologie une image plus exacte, ce sont les cœurs de la circulation aérienne. C'est là en effet que viennent aboutir les grands courans que nous étudions; c'est de là qu'ils repartent après avoir pour ainsi dire transformé la nature de leur mouvement, après être devenus inférieurs de supérieurs qu'ils étaient, ou réciproquement, — et cela toujours en sortant par une issue distincte de celle qui leur a donné passage à l'entrée. C'est absolument ce que l'on observe dans le cœur humain, où les oreillettes reçoivent le sang qu'expulsent les ventricules, et où la circulation de ce sang change de nature en devenant artérielle de veineuse qu'elle était.

Ce croisement des vents dans les zones de calmes réclame une attention particulière. Nous l'avons indiqué dans le trajet de la molécule hypothétique que nous avons considérée, mais il importe de préciser nettement la nature de cette action, car elle est la pierre

angulaire de l'édifice, la base sur laquelle repose l'ensemble du système de circulation atmosphérique de Maury. Prenons pour exemple la zone des calmes équatoriaux : nous avons dit que les deux courans alizés y débouchaient à la surface du globe, — que de plus dans les régions supérieures deux autres courans prenaient naissance et soufflaient vers les pôles dans deux directions contraires à celles des alizés. Comment sont alimentés ces deux courans supérieurs? L'air apporté par les deux alizés se mélange-t-il dans la zone de calmes de manière qu'ensuite chaque courant supérieur soit indistinctement composé d'air provenant de l'un et de l'autre hémisphère? ou bien l'air apporté par les alizés du nord-est alimente-t-il exclusivement le courant supérieur dirigé vers le pôle nord, en même temps que les alizés du sud-est alimenteraient exclusivement le courant qui va au pôle sud? Maury rejette avec raison ces deux hypothèses : la première, parce que dans la nature rien, dit-il, ne peut être livré au hasard, et que tout doit y obéir à des lois fixes et déterminées; la seconde, parce qu'elle constituerait deux systèmes distincts de circulation, indépendans l'un de l'autre, et exclusivement attribués l'un à l'hémisphère nord, l'autre à l'hémisphère sud. Selon lui, le croisement qui s'opère dans les zones de calmes est absolu : le courant inférieur qui vient du sud ou du nord continue sa route vers le nord ou vers le sud après être devenu courant supérieur, et réciproquement, de telle façon qu'en prenant toujours pour exemple la zone des calmes équatoriaux, les alizés de l'hémisphère sud forment exclusivement le courant supérieur passant dans l'hémisphère nord, et les alizés de l'hémisphère nord non moins exclusivement le courant supérieur passant dans l'hémisphère sud. En autres termes, les alizés austraux alimentent exclusivement les vents généraux dirigés vers le pôle nord, et réciproquement les alizés boréaux alimentent exclusivement les vents généraux dirigés vers le pôle sud. Maury insiste avec force sur ce point, et repousse énergiquement l'idée qu'un courant aérien constant et régulier puisse rebrousser chemin avant d'être parvenu aux régions polaires; c'est là en effet la clé de voûte de son système, et voici quels sont les faits principaux qui viennent confirmer cette belle théorie.

Au premier rang de ces argumens vient se placer l'identité de composition de l'air en un point quelconque de notre globe, identité qui ne peut provenir que d'un échange atmosphérique s'opérant incessamment entre les diverses régions de la terre, et qui cesserait d'exister le jour où chaque hémisphère par exemple aurait son système indépendant de circulation. On sait en effet que les continens exercent sur la composition de l'air une influence notable, tant par la végétation qui les couvre que par les millions d'êtres animés qui les peuplent. Or, dans l'hémisphère nord, la terre sèche est à la

surface liquide comme 0,419 est à 1, tandis que ce rapport n'est que de 0,129 à 1 dans l'hémisphère sud, de telle sorte que si nul échange atmosphérique ne s'effectuait entre les deux hémisphères, l'air austral devrait nécessairement différer de l'air boréal en composition, et c'est ce qui n'a pas lieu.

Si maintenant de la composition de l'air nous passons à ses fonctions, nous trouverons des argumens d'une autorité non moins irréfutable. Chacun sait que l'atmosphère renferme une proportion de vapeur d'eau variable, dont les différens degrés de condensation nous donnent la rosée, la brume, la pluie, la neige et la grêle, et l'on sait également que l'un des rôles les plus importans attribués aux vents consiste à transporter cette vapeur d'un point à un autre, à l'enlever à l'Océan pour aller ensuite la précipiter à des milliers de lieues plus loin. En nous plaçant à ce point de vue, nous pouvons partager en deux grandes divisions les courans aériens à la surface du globe : — d'une part les vents d'évaporation, c'est-à-dire se chargeant de vapeur d'eau à leur passage sur l'Océan ; de l'autre les vents de pluie ou de précipitation, c'est-à-dire abandonnant et déposant cette vapeur d'eau. Les premiers seront ceux qui se rapprocheront de l'équateur, et passeront par suite continuellement d'une température à une autre plus élevée : ce seront les alizés, qui évaporent en effet infiniment plus d'eau qu'ils n'en précipitent. Les seconds seront au contraire ceux qui se rapprocheront des pôles, et passeront d'une température à une autre moins élevée : ce seront les vents généraux du sud-ouest et du nord-ouest, qui soufflent entre les pôles et les calmes du Cancer et du Capricorne, vents pour lesquels il est reconnu que la précipitation surpasse de beaucoup l'évaporation. Ces deux rôles successifs peuvent faire comparer les vents à une vaste éponge s'imprégnant d'abord de vapeur d'eau dans les régions alizées, où l'évaporation est incessante, puis soumise plus tard à un décroissement graduel de température qui exprimerait l'eau ainsi recueillie, absolument comme pourrait le faire une main se refermant de plus en plus, et comprimant progressivement l'éponge jusqu'aux pôles.

Ceci posé, nous allons trouver dans ces considérations une nouvelle preuve en faveur du système de circulation atmosphérique que nous avons développé. En effet la grande majorité des cours d'eau de notre globe, presque tous les fleuves importans, sont situés dans l'hémisphère nord, ce qui, en envisageant chaque fleuve comme une sorte de pluviomètre du bassin drainé par lui, nous permet de conclure *à priori* que pour les continens la quantité de pluie est plus considérable dans l'hémisphère nord que dans l'hémisphère sud. C'est aussi ce que confirment les observations directes, et Keith Johnston évalue, pour les deux zones tempérées nord et

sud, ces quantités annuelles à $0^m 92$ et $0^m 65$. Comparons maintenant les deux zones alizées auxquelles cette pluie a été enlevée sous forme de vapeur : nous verrons que dans l'hémisphère nord le tiers de cette zone environ est occupé par les terres, de sorte que les deux tiers restans constituent seuls la surface d'évaporation, tandis que dans l'hémisphère sud la zone alizée peut être considérée comme ne comprenant que des mers (1). La quantité d'eau évaporée dans l'hémisphère boréal est donc à celle évaporée dans l'hémisphère austral comme 2 est à 3, tandis que le rapport des quantités de pluie des mêmes hémisphères est celui de 3 à 2, ou à peu près. Si l'on n'admet pas l'échange atmosphérique que nous avons reconnu d'un hémisphère à l'autre, si l'on rejette le croisement absolu des courans aériens dans les différentes zones de calmes, on arrive à cette conclusion inadmissible, que dans l'hémisphère nord il y a relativement plus de pluie, bien qu'il y ait moins d'évaporation, et dans l'hémisphère sud moins de pluie et plus d'évaporation. Au contraire, le croisement une fois admis, les rapports deviennent rationnels et s'expliquent d'eux-mêmes, car c'est alors l'eau évaporée par les alizés austraux qui vient retomber en pluie dans les régions de précipitation de l'hémisphère boréal, et réciproquement ce sont les alizés boréaux qui alimentent les pluies de l'hémisphère austral; les effets deviennent proportionnels aux causes, c'est-à-dire que les quantités de pluie sont en raison directe des surfaces d'évaporation.

Rien dans la circulation atmosphérique ne saurait être livré au hasard; tout y doit être assujetti à des lois fixes et déterminées, et si l'existence même de ces lois ne s'est que tardivement révélée à nous, c'est que le manque d'observations suffisantes empêchait la science de se placer à un point de vue d'ensemble assez élevé. Les considérations précédentes sont de celles qui mettent le mieux en lumière cette immuabilité nécessaire de la circulation atmosphérique, car nous y voyons dans les vents les agens météorologiques chargés de répartir la pluie sur la surface du globe, et nous reconnaissons en même temps la merveilleuse régularité de cette action au tribut presque invariable d'une année à l'autre qu'apportent à l'Océan les fleuves, ces pluviomètres naturels des divers bassins des continens.

Les argumens que nous venons d'exposer en faveur du système de Maury, quelque décisifs qu'ils soient, sont exclusivement dus au

(1) Ceci demande une explication, car la zone alizée australe renferme, on le sait, une certaine étendue de terre sèche; mais, dans ce qui précède, nous avons implicitement supposé les deux zones alizées égales en superficie, ce qui n'est pas exact. Pour la question qui nous occupe, nous admettons que la terre sèche des alizés austraux équivaut à la supériorité de superficie de cette zone sur la zone alizée boréale, et c'est à peu près ce qui a lieu.

raisonnement, et nulle confirmation directe ne semble au premier abord pouvoir venir à l'appui de cette circulation, ni surtout de ces croisemens des courans inférieurs et supérieurs dans les zones de calmes. C'est pourtant une preuve de ce dernier genre, c'est-à-dire véritablement tangible et matérielle, qu'il nous reste à donner, et nous la trouverons dans un phénomène extrêmement curieux, depuis longtemps signalé par les navigateurs, celui de pluies de poussière fréquemment observées en divers points de l'hémisphère nord, aux îles du Cap-Vert, à Gênes, à Malte, etc. Supposons un instant qu'il soit possible d'étiqueter certaines portions déterminées des alizés austraux; il est clair que si plus tard on retrouvait cet air ainsi étiqueté aux différens points que nous venons de nommer, il y aurait là plus qu'une simple présomption en faveur du passage des alizés d'un hémisphère dans l'autre. Eh bien, c'est précisément la conclusion qui ressort des belles expériences microscopiques d'Ehrenberg, lequel a reconnu, par l'étude de nombreux spécimens, que la poussière de ces pluies était entièrement composée de débris d'infusoires et de matières organiques provenant des régions de l'Amérique méridionale balayées par les alizés du sud-est. Les vents de surface, qui dans l'hémisphère nord soufflent vers l'Amérique, c'est-à-dire les alizés du nord-est, ne peuvent évidemment pas amener ces débris là où on les recueille, et seuls, au contraire, les alizés du sud-est peuvent les y avoir transportés, en passant dans l'hémisphère nord sous forme de courant supérieur dirigé du sud-ouest au nord-est, au-dessus des alizés nord-est, puis en soufflant à la surface de cet hémisphère comme vents généraux du sud-ouest. En un mot, le trajet que nous avons indiqué donne la seule explication rationnelle du phénomène.

D'autres confirmations, moins directes, mais non moins remarquables, méritent d'être signalées, car la connaissance des lois qu'on vient d'exposer permet de déterminer, en termes généraux, le trajet antérieur des vents qui soufflent en tel ou tel point du globe, et d'apprécier par suite leur plus ou moins d'humidité par la portion de surface liquide comprise dans ce trajet. C'est ainsi que l'on voit en Europe et en Asie les vents généraux de sud-ouest de l'hémisphère nord, par exemple, pluvieux lorsqu'ils correspondent à ceux des alizés austraux qui passent sur l'Océan, et secs lorsque ces alizés n'ont au contraire passé auparavant que sur les déserts d'Afrique (1). De même, si nous envisageons la portion d'alizés du nord-est, dont le trajet présente un maximum d'évaporation, c'est-à-dire la plus grande étendue possible de surface liquide, si nous suivons cette

(1) La règle est simple : un pays situé au nord des calmes du Cancer, par exemple, recevra peu ou beaucoup de pluie, suivant que la région alizée australe située dans le sud-ouest présentera beaucoup ou peu de superficie de terre sèche.

portion lorsqu'elle devient d'abord courant supérieur, puis vent de nord-ouest dans l'hémisphère austral, il est clair que ce dernier vent devra de son côté être signalé par un maximum de précipitation. C'est effectivement ce qui a lieu, et d'après le trajet indiqué par Maury, la portion d'atmosphère en question part du parallèle de 30 degrés nord dans le Pacifique septentrional; elle souffle comme alizé du nord-est jusqu'à l'équateur, qu'elle rencontre vers les Carolines, monte dans les régions supérieures, y devient courant dirigé du nord-ouest au sud-est jusque vers le 30e ou 40e degré sud, redescend à la surface dans les calmes du Capricorne, et finit alors par souffler comme vent du nord-ouest pour aboutir aux Andes patagoniennes, où le capitaine King a pu constater jusqu'à 3^{m}80 de pluie en quarante et un jours!

Nous bornerons ici notre exposé de ce système de circulation atmosphérique, sans nous préoccuper des faits particuliers qui pourraient distraire l'esprit du lecteur de l'idée d'unité et d'ensemble que nous tenions surtout à mettre en relief. Ainsi chacun comprendra que les vents ne sont pas absolus dans leurs directions et dans leurs limites, comme nous l'avons supposé pour plus de clarté; chacun comprendra pourquoi nous avons dû négliger les innombrables remous de cette circulation, qu'il suffisait d'esquisser à grands traits, et pourquoi par suite nous avons considéré les vents tels que les montre l'Océan. A notre point de vue, l'Océan doit être la règle, la terre l'exception, et cela non-seulement à cause de la supériorité de surface liquide (laquelle est à la terre sèche comme 27 est à 10), mais aussi à cause du nombre infini de circonstances locales qui sur terre tendent à produire les remous dont nous parlions. De même nous n'avons considéré que des vents de sud-est, de nord-ouest, de sud-ouest et de nord-est : nul n'en conclura pourtant que ces quatre directions soient les seules affectées par les courans aériens. De même encore, les vents de sud-ouest de notre hémisphère sont loin d'être aussi constans et aussi bien établis que les vents de nord-ouest de l'hémisphère sud, et ne soufflent guère que dans la proportion de deux jours sur trois. Ces objections, et bien d'autres, sont résolues par Maury avec un talent de discussion, avec une science de détails qu'il faut se borner à mentionner ici (1).

(1) Il est cependant une exception au système général de la circulation atmosphérique trop importante pour être complétement passée sous silence : je veux parler des moussons. Lorsqu'en amont des alizés, c'est-à-dire par exemple dans le nord-est des alizés du nord-est, il se trouve de grandes plaines continentales particulièrement soumises à l'intensité de l'action solaire pendant une certaine partie de l'année, cette action détermine un mouvement ascensionnel dans l'air de ces plaines, et par suite à la surface un vide relatif dont le résultat est d'exercer sur les alizés une véritable aspiration qui change plus ou moins leur direction. La théorie de ce phénomène est due à Dove; Maury l'a généralisée.

Nous avons à dessein évité de tenir compte dans cet exposé des circonstances résultant de la diversité des saisons, et c'est pourquoi nous avons dû omettre de montrer le système entier des zones alternatives de vents et de calmes, accompagnant le mouvement annuel du soleil par un déplacement périodique à la surface du globe. Il suffira de dire qu'au moyen de ces déplacemens, constituant pour les douze mois une double oscillation complète, Maury parvient à expliquer jusqu'aux moindres détails des diverses saisons sèches et pluvieuses constatées en certains points de notre globe.

II. — L'OCÉAN.

Lorsque de l'étude de l'atmosphère on passe à celle de l'Océan, on est tout d'abord frappé des nombreuses analogies qui existent entre l'ordre d'idées que l'on quitte et celui dans lequel on entre. Dès les premiers pas, le raisonnement montre que, comme l'atmosphère, l'Océan doit avoir son système de circulation, obéissant à des lois déterminées, sans que rien y puisse être livré au hasard. De plus on voit que cette circulation doit être absolue, c'est-à-dire que l'état de mouvement doit être l'état normal de toute molécule de la masse liquide, l'état de repos l'exception, et on trouve de même un argument décisif en faveur de l'universalité de cette circulation dans l'identité de composition de l'eau de mer sur tous les points du globe, identité telle qu'un système complet de courans peut seul l'expliquer par le mélange incessant qu'il opère entre les eaux des mers les plus éloignées. Enfin, toujours de même que pour l'atmosphère, et pour des motifs analogues, on est promptement conduit à admettre dans l'Océan — d'abord deux espèces de courans, les uns *de surface,* les autres *sous-marins,* tous deux agens d'une translation principalement horizontale, — et de plus, dans certains cas particuliers, une autre série de mouvemens verticaux ascendans ou descendans. Malheureusement cette analogie entre les phénomènes ne s'étend pas à la connaissance que nous en avons, et nous sommes encore singulièrement ignorans à l'endroit de cette circulation océanienne dont le raisonnement nous démontre la nécessité. Non-seulement en effet nous manquons de faits d'observation, mais, qui plus est, nous ne pouvons, dans l'état actuel de nos connaissances, faire d'une manière suffisamment exacte la part des différentes forces physiques qui concourent à la production des mouvemens de la mer, et c'est ainsi par exemple que nous discernons en général fort imparfaitement l'influence de la rotation diurne sur la direction des courans.

Essayons toutefois de caractériser les principes généraux de cette circulation, et pour cela plaçons-nous un moment dans le domaine de l'hypothèse, ce que l'absence de données autorise ici dans une

certaine mesure. Supposons donc la mer actuelle remplacée par une égale étendue d'eau douce, dans un état absolu d'immobilité, uniforme en température comme en densité des pôles à l'équateur, puis restituons-lui successivement les causes de mouvement dont on vient de faire abstraction, — causes dont la plus puissante est la chaleur, — par les phénomènes qu'elle comporte — d'évaporation, de précipitation et de changemens de densité. Ainsi admettons d'abord que sur cet océan hypothétique les vents commencent à souffler tels que nous les avons représentés : leur action immédiate et en quelque sorte mécanique aura sans doute pour effet d'y déterminer une certaine agitation dans la couche supérieure, peut-être même des courans; mais ces courans, faibles et purement superficiels, laisseront en repos la presque totalité de la masse liquide. Introduisons ensuite en scène un agent plus puissant, le soleil, et rétablissons de l'équateur aux pôles les diverses températures que l'observation nous y montre échelonnées : nous aurons encore une action immédiate produite sur l'Océan par la supériorité de dilatation des eaux de l'équateur, comparées à celles des pôles, et par suite un changement dans les pesanteurs spécifiques, qui engendrera un commencement de circulation plus complète, en entraînant l'eau la plus dense vers l'eau la moins dense, et réciproquement. Quels effets, quelles conséquences aura maintenant l'action combinée de ces deux agens? On se souvient que nous avons divisé les vents en deux classes, les uns soufflant des pôles vers l'équateur dans des parages où l'évaporation surpasse la précipitation, les autres dirigés au contraire de l'équateur vers les pôles et précipitant plus d'eau qu'ils n'en évaporent. De là résultera pour l'Océan une véritable dénivellation, car l'eau enlevée aux zones torrides abaissera le niveau de ces zones pour venir élever celui des régions plus voisines des pôles sur lesquelles les vents la précipiteront, et de cette perturbation d'équilibre devront naître de nouveaux courans destinés à ramener à l'équateur l'eau en excès aux pôles.

Pour nous replacer dans les conditions réelles du problème, il nous reste à tenir compte de la véritable composition de l'eau de mer, et à voir comment seront influencés par l'élément salin les courans dont les lois de la physique viennent de nous montrer l'existence. Ni l'évaporation, ni la précipitation ne seront affectées directement par le nouvel état de choses, mais les circonstances dans lesquelles cette double opération aura lieu différeront en ce que la vapeur enlevée aux régions équatoriales sera exclusivement douce, et en ce que l'eau de ces parages sera, pour ce motif, plus salée et plus dense. Lorsqu'ensuite cette vapeur retombera en pluie dans les régions polaires, elle produira un phénomène inverse et y déterminera une pesanteur spécifique relativement moindre. Ce n'est pas tout :

l'évaporation équatoriale s'est produite à la surface de l'Océan; l'eau plus salée et plus dense qui en est résultée se trouvera donc aussi à la surface, et devra, par le fait de sa pesanteur, s'enfoncer pour faire place à l'eau, de composition normale, des couches inférieures, — d'où s'ensuivra de l'équateur vers les pôles un système de courans sous-marins formés d'une eau spécifiquement plus pesante, et des pôles à l'équateur un système de courans de surface, formés au contraire d'une eau moins salée et d'une plus faible densité.

Maury est loin de donner les idées que nous venons d'exposer sommairement comme une théorie générale de la circulation océanienne; du reste, il ne pourrait sans une singulière inconséquence procéder ici de la cause à l'effet, après nous avoir donné dans ses travaux sur l'atmosphère une si remarquable application de la marche inverse. Sa méthode, la seule qui soit véritablement rationnelle et féconde dans l'étude des sciences naturelles, consiste à grouper les données de l'observation jusqu'au moment où de leur masse devenue suffisante il peut conclure les lois régissant les phénomènes qui l'occupent. Or, nous le répétons, si étrange que la chose puisse paraître au premier abord, on est infiniment moins renseigné sur le mouvement des eaux de l'Océan que sur celui de l'atmosphère. Les seules données certaines que puisse directement fournir l'observation sont recueillies près des côtes, c'est-à-dire là où les lois générales s'effacent devant les mille exceptions dues aux circonstances locales. En haute mer, le marin est soumis à l'influence des courans, sans pouvoir, du moins dans l'état actuel de la science nautique, la constater d'une manière suffisamment exacte pour que ses observations à ce sujet ne soient pas presque inévitablement entachées d'un doute constant. On peut donc le dire, notre connaissance actuelle de la circulation océanienne se borne à l'indication de quelques courans épars, et comme jetés au hasard à la surface des mers, les uns bien étudiés, grâce à leur importance capitale, comme le *gulf-stream* par exemple (1), les autres, et c'est le cas

(1) On sera moins étonné de l'ignorance où nous sommes encore du mouvement général des courans, lorsqu'on saura combien est relativement récente la découverte du plus important d'entre eux, le *gulf-stream*, et comment la connaissance n'en a été rendue publique que fortuitement. En 1770, Franklin, alors à Londres, fut consulté sur quelques changemens à apporter dans le service des paquebots entre l'Angleterre et l'Amérique du Nord, et s'en fut lui-même chercher des renseignemens sur cette navigation auprès d'un baleinier américain, le capitaine Folger, alors à Londres comme lui. L'illustre savant apprit de ce marin comment l'existence du *gulf-stream*, à cette époque presque généralement ignorée, lui avait été révélée par la constance avec laquelle les baleines évitent ses eaux. A la demande de Franklin, Folger indiqua ce courant sur une carte depuis la passe de la Floride, et le plus curieux de l'histoire est que le trajet et les limites ainsi tracés de mémoire par le capitaine baleinier, puis reproduits sur les cartes hydrographiques, y ont été maintenus presque jusqu'à ces dernières années. Aujour-

général, fort imparfaitement connus. Aussi cette connaissance n'a-t-elle encore pu nous montrer aucun lien, aucune loi d'ensemble présidant à ces divers phénomènes et les reliant entre eux, et c'est pourquoi, tout en attendant de l'avenir les données qui nous manquent, Maury a dû chercher la solution du problème par une voie détournée. Dans l'atmosphère, l'étude des mouvemens de l'air à la surface du globe l'avait conduit à la connaissance de l'ensemble de la circulation aérienne. Il cherche de même ici à connaître les courans de surface de l'Océan pour en conclure plus tard la circulation sous-marine, et, s'aidant à cet effet des observations de température, les seules dont en pareille matière l'autorité rigoureuse ne puisse être aujourd'hui contestée, il parcourt les mers du globe le thermomètre à la main, afin de déduire les mouvemens superficiels de l'Océan de la chaleur relative de ses eaux. Nous ne faisons du reste qu'indiquer cette étude, dont le caractère est trop spécial pour que les résultats puissent en être présentés ici avec intérêt.

Nous n'indiquons de même qu'en passant tout un ordre de recherches découlant naturellement de la distribution de la chaleur à la surface de l'Océan, et consistant à montrer l'influence des courans sur la climatologie des divers pays. Un semblable sujet exigerait à lui seul une étude complète et séparée; de plus il a déjà été abordé dans la *Revue* par un savant distingué (1), et notre but est surtout de faire ressortir celles des idées de Maury qui font de lui un véritable novateur scientifique.

Revenons donc aux causes que nous avons assignées à la circulation océanienne, et cherchons, au moyen de quelques chiffres, à donner une idée de la puissance de leurs effets. Au premier rang se trouvent l'évaporation et la précipitation, dont le résultat se traduit en pluies d'une hauteur moyenne annuelle de $1^{m}50$ pour toute la surface du globe. On a vu que cette évaporation, bien qu'opérée sur l'étendue entière des mers, était surtout concentrée dans les régions alizées, auxquelles serait ainsi enlevée chaque année une couche liquide d'environ 5 mètres d'épaisseur. Cette masse annuelle de pluie formerait 775,876 kilomètres cubes; or les deux océans Pacifique et Indien, que nous pouvons ici considérer comme une seule mer, occupent en superficie la moitié de notre globe. Nous resterons donc probablement au-dessous de la vérité en admettant que la moitié de ces 775,876 kilomètres cubes soit chaque année

d'hui, grâce surtout aux travaux des Américains, le curieux phénomène offert par ce puissant fleuve océanien nous est presque complétement connu. L'étude de son trajet, de ses causes, de son influence climatologique, des déplacemens périodiques annuels qui le font osciller à la surface de l'Océan, etc., forme une des parties les plus utiles et les plus intéressantes de l'ouvrage de Maury.

(1) M. Babinet, livraison du 1er octobre 1854.

enlevée à ces mers sous forme de vapeur, et qu'une égale quantité leur soit ailleurs restituée sous forme de pluie, d'où résulteraient pour chaque période de vingt-quatre heures l'évaporation et la précipitation successives de 1,062 kilomètres cubes de pluie. Que l'on se figure un carré d'environ 33 kilomètres de côté, duquel serait enlevée chaque jour une couche d'eau de 1 kilomètre d'épaisseur; que l'on se figure aussi chaque jour l'opération inverse venant jeter une égale masse liquide en un autre point de ce vaste océan, — et l'on pourra se faire une idée de la puissante action dont nous étudions l'influence sur la production des courans. Il est inutile d'ajouter que cette action n'est pas concentrée et localisée comme nous l'avons représentée pour rendre le raisonnement plus sensible, car elle donnerait ainsi naissance à des courans dont la violence s'opposerait à toute navigation, tandis que, répartie comme elle l'est en réalité sur une surface trois cent mille fois plus grande, elle ne produit dans l'Océan qu'une circulation dont la vitesse modérée sera pour le marin un auxiliaire précieux, lorsqu'il en aura acquis une connaissance qui lui manque aujourd'hui.

On peut présenter ces calculs sous une autre forme qui s'adressera peut-être encore plus vivement à l'imagination, et pour cela nous laisserons la parole à Maury. « La surface de l'Atlantique, dit-il, est d'environ 65 millions de kilomètres carrés. Supposons que sur le cinquième de cette surface il vienne à tomber une couche de pluie de 25 millimètres d'épaisseur; cette pluie ne pèsera pas moins de 360 millions de tonneaux, et le sel qu'elle renfermait avant d'avoir été enlevée à l'Océan sous forme de vapeur, sel qui, ainsi laissé en excès après l'évaporation, a dû contribuer à troubler l'équilibre océanien, ce sel, dis-je, pèse 16 millions de tonneaux, c'est-à-dire près du double de ce que pourraient porter tous les navires réunis de notre globe! Que cette pluie tombe en un jour ou en une heure, toute l'immense quantité de force ainsi produite sera employée à détruire l'équilibre de l'Océan, et concourra par suite à l'entretien de son système de circulation. Si l'eau que, dans le cours entier d'une année, le Mississipi amène à la mer y était instantanément précipitée en une seule masse, la perturbation qui en résulterait ne serait pas plus considérable que celle produite par la pluie que nous avons supposée. Or cette pluie, nous ne l'avons fait tomber que sur le cinquième de l'Atlantique, et l'Atlantique lui-même n'est guère que le cinquième de la surface des mers du globe. De plus, nous n'avons donné à notre couche pluviale que 25 millimètres d'épaisseur, tandis que sa hauteur moyenne annuelle pour tout le globe est de $1^{m}50$. Supposons-la toutefois seulement de $0^{m}75$ pour l'Océan, c'est-à-dire pour la surface liquide du globe : il en résultera que la perturbation que nous venons d'évaluer se reproduira sept cent cin-

quante fois par an, c'est-à-dire une fois dans chaque période de douze heures! » — « Cherchons, dit encore Maury, à évaluer de même l'influence de la température. Entre l'heure la plus chaude de la journée et l'heure la plus froide de la nuit, il y a souvent dans la chaleur de la mer un changement de plus de 2 degrés centigrades. Reprenons encore pour objet de nos recherches le cinquième de l'Atlantique, et supposons que l'action solaire, s'exerçant sans interposition de nuages, y ait élevé d'un degré la température de l'eau pendant la journée; supposons de plus que la nuit amène des nuages qui empêchent le rayonnement nocturne d'enlever au cinquième considéré sa chaleur acquise; enfin admettons que le contraire ait lieu pour les quatre autres cinquièmes, c'est-à-dire qu'ils aient été soustraits à l'action solaire par un rideau de nuages se dissipant à la nuit, de manière que le rayonnement nocturne puisse alors y abaisser d'un degré la température de l'eau : la différence de température sera alors de deux degrés, et, si elle s'étend en profondeur à 3 mètres au-dessous de la surface, il en résultera pour la masse en question un changement de volume de plus de 11,043 millions de mètres cubes! »

Avant de terminer cet exposé des idées de Maury sur les courans, il faut dire quelques mots d'une question sur laquelle il a rencontré, on doit le reconnaître, la plus vive opposition de la part de nombre de marins éminens : je veux parler des courans sous-marins. On a vu par ce qui précède que, même dans notre ignorance actuelle des lois qui président à la circulation océanienne, Maury n'hésitait pas à déclarer cette circulation générale, c'est-à-dire à attribuer à toute molécule liquide un mouvement d'une vitesse plus ou moins considérable, et à rejeter par suite comme irrationnel l'état de repos absolu. Il est certain que l'identité de composition de l'eau de mer sur tous les points du globe rend sa thèse presque irréfutable, si l'on songe aux influences nombreuses qui tendent incessamment à modifier cette composition et à augmenter la salure en certains parages pour la diminuer en d'autres. De plus, bornée à des courans de surface, n'affectant en rien les couches inférieures, la circulation de la masse liquide ne saurait être complète. Il est en effet certaines mers, comme l'Atlantique, où tous ces courans introduisent incessamment de nouvelles quantités d'eau qu'aucun autre courant connu n'entraîne au dehors : le niveau de cet océan acquerrait donc une inadmissible supériorité d'élévation relative, si l'excès d'eau ainsi apporté ne trouvait dans quelque courant sous-marin une issue que nous ignorons. En un mot, tout courant a son contre-courant, tout courant d'entrée implique l'existence d'un courant de sortie, c'est-à-dire que ces phénomènes doivent en quelque sorte

être distribués par paires, et c'est ce qu'on va essayer de prouver au moyen d'un cas particulier.

S'étendant entre le 13e et le 30e parallèle nord, dans une direction à peu près nord et sud, la Mer-Rouge ne reçoit aucune rivière, et de plus elle est le théâtre d'une incessante et active évaporation que ne vient compenser aucune pluie. L'eau ainsi enlevée à cette mer y est remplacée par un courant de surface (1) venant de l'Océan, courant dont l'observation constate l'existence au détroit de Bab-el-Mandeb; mais en même temps l'eau chargée des sels abandonnés par la puissante évaporation que nous avons signalée descendra au-dessous de la surface par suite de sa densité, et alors de deux choses l'une : ou l'eau des couches inférieures de la Mer-Rouge deviendra peu à peu sursaturée, et finira par tapisser le fond de cette mer d'un lit de sel cristallisé que nous savons n'y pas exister (2), ou cette eau sera entraînée à l'Océan par un courant sous-marin, ce que va nous démontrer une expérience fort simple. Imaginons une cuve communiquant à une auge longue et étroite au moyen d'une ouverture fermée par une cloison mobile; remplissons la cuve d'huile et l'auge de vin, de manière que les deux liquides aient le même niveau; enlevons ensuite la cloison, et nous verrons un courant supérieur d'huile s'introduire de la cuve dans l'auge, en même temps qu'un courant inférieur entraînera le vin de l'auge dans la cuve. Il est presque inutile d'ajouter que la cuve est ici l'Océan avec son eau de pesanteur spécifique normale, tandis que l'auge représente la Mer-Rouge, et le vin, l'eau plus salée et plus dense de cette mer.

Un raisonnement analogue a conduit Maury à la nécessité d'admettre au détroit de Gibraltar un semblable courant sous-marin, se rendant de la Méditerranée dans l'Océan; mais ici l'objection soulevée par son opinion revêt une forme spécieuse qui pourrait tromper au premier abord. Le fond de la mer présente en effet dans ce détroit

(1) Ce courant offre une particularité remarquable en ce que sa surface supérieure se présente sous la forme d'un plan incliné du détroit vers l'isthme de Suez. Supposons-lui en effet une vitesse de 20 milles marins par jour : une tranche liquide déterminée mettra par suite cinquante jours à se rendre de Bab-el-Mandeb à Suez. Or, en admettant, ce qui est à peu près vrai, une évaporation diurne de 15 millimètres, cette tranche, parvenue au terme de son trajet, aura perdu à la surface une couche liquide de 75 centimètres d'épaisseur; en d'autres termes, elle aura, une fois arrivée à l'isthme, un niveau inférieur de 75 centimètres à celui qu'elle avait en quittant le détroit. Le *gulf-stream* présente un phénomène en quelque sorte inverse, et, contrairement à ce que nous voyons dans les rivières dont le lit est toujours plus ou moins incliné vers l'embouchure, il remonte de la passe de la Floride au cap Hatteras le long d'une véritable rampe d'une inclinaison de 0^m 13 par kilomètre. C'est ce que l'on a pu conclure de sa vitesse et de ses dimensions connues.

(2) D'après les calculs du docteur Buist, une semblable hypothèse aurait pour résultat de transformer en 3,000 ans la Mer-Rouge en une masse solide de sel cristallisé.

un exhaussement notable, qui semble opposer à tout courant sous-marin une barrière infranchissable, et, bien que l'existence de ce courant soit en quelque sorte moralement démontrée (1), les adversaires de Maury, au nombre desquels se trouve le célèbre géologue sir Charles Lyell, contestent à la circulation océanienne la possibilité de gravir une rampe aussi escarpée que celle accusée par la sonde dans ces parages. La meilleure réfutation de cette doctrine est dans les conséquences auxquelles elle conduit : il résulterait de là en effet que toutes les dépressions, toutes les vallées situées au fond de l'Océan devraient être remplies d'une véritable saumure, se transformant peu à peu en dépôts de sel cristallisé; il en résulterait encore que l'eau, une fois descendue dans ces fonds par le fait de sa densité, y serait soustraite à toute circulation, et éternellement frappée d'immobilité. En un mot, une molécule liquide tombée au-dessous du niveau supérieur d'une élévation sous-marine ne pourrait être retirée des profondeurs où elle se trouve par aucune des forces mises en jeu dans la nature. D'après une semblable théorie, dans les barrages situés en amont de nos moulins par exemple, le mince et rapide courant qui franchit le déversoir devrait exister avec la même vitesse et la même épaisseur à la surface du réservoir, tandis que les couches inférieures seraient en repos complet : un instant d'observation suffit à montrer qu'il en est autrement, que le courant est à peine sensible en amont du réservoir, et en général que dans toute rivière le courant, paresseux dans les grands fonds, augmente en rapidité lorsque l'on approche d'une cascade ou d'un barrage, parce qu'il est alors alimenté par l'eau des couches infé-

(1) En 1712, le corsaire *le Phénix*, de Marseille, capitaine Du l'Aigle, coula entre Tarifa et Tanger un navire hollandais qui, quelques jours après, reparut sur l'eau à quatre lieues au moins dans l'ouest du point où il s'était abîmé. Il devait donc avoir parcouru cette distance dans une direction diamétralement opposée à celle du courant de surface, ce qui, dès cette époque, avait conduit certains esprits à l'hypothèse d'un courant de sortie sous-marin. — Le courant de surface conduisant de l'Atlantique dans la Méditerranée est connu depuis longtemps, et Maury cite un cas de navires retenus en 1855 quatre-vingt-dix jours au détroit de Gibraltar par la force de ce courant, qui les empêchait de pénétrer en louvoyant dans l'Atlantique. On peut donc lui donner sans crainte une vitesse de 2 nœuds (3,704 mètres) à l'heure, et si de plus on lui attribue une profondeur de 120 mètres sur une largeur de 7,000 mètres, on trouvera (en évaluant à un trentième la proportion de sels renfermée dans l'eau de mer) qu'il s'est introduit dans la Méditerranée pendant ces quatre-vingt-dix jours une masse saline de 366 kilomètres cubes! En présence de ces chiffres, et lorsque l'on songe à ce qui a pu être ainsi introduit depuis des siècles, l'existence d'un courant sous-marin reportant à l'Atlantique cet excès de matière solide semble, comme nous le disions, moralement démontrée. S'il en était autrement, le fond de la Méditerranée serait formé de dépôts salins cristallisés, ou tout au moins son eau serait une véritable saumure sursaturée, hypothèses que rend également inadmissibles notre connaissance actuelle du fond de cette mer et de la composition de ses eaux.

rieures. Enfin comment expliquer, d'après la doctrine de Lyell, le phénomène que nous présentent certains fleuves, tels que le Mississipi, où l'on voit chaque *barre* (1) successive disparaître à mesure qu'une nouvelle vient à se former en aval de la précédente? Selon Lyell, le courant du fleuve devrait simplement mettre en mouvement une tranche superficielle d'une épaisseur égale à la profondeur de l'eau sur la barre, tandis qu'il agit au contraire assez profondément pour fouiller les matériaux de l'ancienne barre et les rejeter par-dessus la nouvelle, c'est-à-dire par-dessus une barrière s'élevant presque jusqu'à la surface du fleuve. Sans insister davantage sur un système dont l'effet serait de restreindre le mouvement des eaux aux couches liquides situées au-dessus du niveau des élévations sous-marines les plus considérables, nous avouerons, avec Maury, qu'il nous semble impossible d'admettre une circulation aussi rudimentaire et aussi imparfaite dans la masse océanienne (2).

Cette circulation, nous l'avons vu, est due en partie à la propriété saline de l'eau de mer, ou du moins son activité s'en trouve notablement accrue; le rôle et l'utilité des sels sont donc ainsi justifiés. D'où proviennent-ils? Telle est la question qui se présente ensuite naturellement à l'esprit, et à laquelle répondra une observation qui trouve fréquemment lieu de s'appliquer. Supposons un lac privé de tout déversoir, et dans lequel débouchent un ou plusieurs cours d'eau : l'eau de ce lac deviendra d'abord saumâtre, puis de plus en plus salée, jusqu'à donner lieu aux dépôts cristallins que l'on constate dans le lit de la Mer-Morte par exemple. Que ce lac soit mis en communication avec la mer, sa salure disparaîtra. Ce fait remarquable donne une des explications admises aujourd'hui de la présence des sels renfermés dans l'eau de mer (3), et conduit à cette conclusion, que les sels marins proviennent de l'intérieur des terres, où ils ont été

(1) Nom que l'on donne aux bancs qui obstruent et *barrent* transversalement l'embouchure de la plupart des fleuves.

(2) En exposant les traits principaux de cette discussion, nous avions surtout pour but de faire ressortir les idées générales sur les courans sous-marins auxquelles conduisent les argumens de Maury, et, en ce qui concerne le cas particulier du détroit de Gibraltar, nous ne reproduisons que sous toutes réserves les conclusions du célèbre Américain. Ses adversaires proposent en effet une solution assez admissible, et, d'après eux, le rôle que nous avons attribué au courant sous-marin serait rempli par des courans latéraux de surface de même direction, c'est-à-dire se rendant de la Méditerranée dans l'Océan le long des côtes d'Espagne et d'Afrique.

(3) Maury avait primitivement admis cette explication, qu'il a rejetée plus tard. En effet, d'après cette théorie, la salure de la mer devrait être postérieure à la formation des rivières, tandis que l'étude des divers terrains et des restes fossiles trouvés sur tous les points du globe nous montre que la mer n'a jamais été douce, même lorsqu'elle recouvrait presque en totalité notre planète. C'est là du reste une discussion d'un caractère essentiellement géologique, et par conséquent étrangère à notre sujet.

enlevés en dissolution par les pluies, puis transportés aux rivières, qui les amènent à l'Océan; c'est du reste ce que confirme l'analyse de l'eau de ces rivières. Or de là semblerait résulter que la salure de la mer devrait aller incessamment en augmentant par l'apport constant de ces nouveaux élémens. C'est ici qu'intervient dans le maintien de l'universelle harmonie de la création le rôle des innombrables êtres qui peuplent les profondeurs océaniennes, car par leurs coquilles, par leurs écailles ou autrement, ces êtres nous offrent tous dans leur composition diverses proportions de ces sels, qu'ils ne peuvent avoir empruntés qu'au milieu dans lequel ils se développent. De même pour les plantes. Sous ce point de vue, l'une des fonctions des deux règnes animal et végétal dans l'Océan serait donc d'y conserver l'identité de composition de l'eau; et ce fait va nous offrir une nouvelle preuve de la circulation que nous avons cherché à démontrer dans la masse liquide. Considérons ces zoophytes, ces madrépores, dont les immenses polypiers s'élèvent du fond des mers de manière à donner naissance à de véritables archipels : on sait que l'espèce de réseau constituant ces polypiers se compose de dépôts, le plus souvent calcaires, formés dans les mailles du tissu de l'animal et extraits par lui des sels de la mer. Or, de même que nous voyons les plantes terrestres recevoir leur nourriture de l'air ambiant, ces humbles et infatigables architectes sous-marins ne peuvent recevoir les matériaux nécessaires à la construction de leur édifice que des courans, sans lesquels, contre-sens inadmissible, ils seraient appelés à vivre dans un milieu impropre à leur développement. Il faut donc que l'eau qui les entoure soit renouvelée dès qu'ils l'ont dépouillée des sels qui leur conviennent, action pour laquelle les courans sont indispensables, et de plus eux-mêmes contribuent, de leur côté, à l'entretien de la circulation océanienne par la diminution de densité qu'ils font subir à l'eau de mer.

Nous avons eu fréquemment déjà l'occasion de signaler combien était incomplet ce que nous connaissions des divers phénomènes océaniens : ainsi, il y a peu d'années encore, notre ignorance des profondeurs de la mer était, on peut le dire, absolue, et c'est principalement aux ingénieuses méthodes de sondage imaginées par Maury que nous devons le peu que nous commençons à savoir sur l'orographie de certaines parties du fond de l'Océan. Dans cette question, encore imparfaitement étudiée (1), un point seulement fixera

(1) On se figure en général l'Océan beaucoup plus profond qu'il ne l'est en réalité. Ainsi, dans l'Atlantique nord, qui a seul été sondé jusqu'ici d'une manière régulière et suivie, le maximum des sondes n'a pas atteint 8,000 mètres, et cependant l'erreur presque inévitable dont sont affectés les résultats de ces opérations délicates tend à donner des profondeurs constamment trop grandes.

notre attention par l'importance des résultats scientifiques qu'on en peut attendre : je veux parler de la relation probable existant entre la nature du fond de l'Océan et la circulation de ses eaux. Les échantillons de ce fond, rapportés de profondeurs considérables, présentent une apparence argileuse qui trompe au premier abord; mais, placés sous le microscope, on constate avec étonnement qu'ils ne renferment ni sable ni gravier, du moins en général, et qu'ils sont presque exclusivement composés d'une agrégation de coquilles microscopiques dans un état plus ou moins parfait de conservation. Nous sommes donc d'abord porté à conclure de ce fait qu'il s'opère sur le fond de l'Océan un dépôt incessant de ces coquilles, dépôt dont Maury compare avec beaucoup de justesse l'effet au linceul dont nous voyons en hiver la neige recouvrir les inégalités du sol, et, qui plus est, il est permis de voir dans ce phénomène un travail préparant le sol fertile que quelque future convulsion de notre globe destine sans doute à être peuplé et cultivé; nos marnières par exemple accusent une semblable formation dans leurs parties siliceuses et calcaires (1).

Ces animalcules ont-ils vécu là où la sonde est allée les recueillir? L'énorme pression de la colonne d'eau qui y eût pesé sur leur frêle texture (2) et en eût empêché le développement rend plus probable l'hypothèse qui les fait vivre à la surface de l'Océan, à portée des bienfaisantes influences de la chaleur et de la lumière, jusqu'au moment où la mort envoie leurs dépouilles tapisser les abîmes des profondeurs sous-marines. Dans ce cas, la question s'agrandit et acquiert des proportions capitales par les nouveaux horizons qu'elle découvre. L'examen des échantillons obtenus présentait en effet des différences remarquables selon les parages considérés : dans l'Atlantique nord par exemple, le fond semblait composé de coquilles presque toutes calcaires, tandis que dans la mer de Corail ces coquilles étaient presque toutes siliceuses. Or la faible densité de ces dépouilles en doit rendre extrêmement lente la descente vers le fond; elles doivent suivre, longtemps après la mort de l'animal, le mouvement de l'eau dans laquelle elles se sont développées, de sorte que si les progrès des sciences d'observation permettaient de classer par espèces ces myriades d'animalcules selon les différens parages habités par eux à la surface de l'Océan, si en même temps la pratique des grandes sondes devenait assez perfectionnée pour fournir en nombre

(1) Il est de ces animalcules, tels que les infusoires formant la pierre de Bilin, si imperceptibles, qu'il en faut 187 millions pour peser un grain, et 41,000 millions pour faire un pouce cube! (Ehrenberg.)

(2) On a rapporté de ces coquilles provenant de profondeurs de près de 4,000 mètres; elles supportaient donc une pression de près de 400 atmosphères!

suffisant des spécimens du fond de toutes les mers du globe, on parviendrait peut-être à établir le rapport qui doit lier ces deux études l'une à l'autre. On trouverait probablement ainsi des coquilles descendues au fond à des distances extrêmement considérables du point où elles se sont formées, ayant peut-être franchi l'intervalle de deux océans, et, ces animaux étant par eux-mêmes privés de locomotion, on serait en droit d'en conclure d'irrécusables indications sur les courans qui auraient de la sorte transporté leurs demeures privées d'habitans. En un mot, de même que le phénomène des pluies de poussière avait permis d'étiqueter en quelque sorte l'atmosphère, Maury indique ici comment les progrès de l'avenir permettront d'étiqueter les eaux de l'Océan pour les suivre dans les voies inconnues de leur long trajet (1).

Il reste, pour terminer cette étude de l'Océan, à dire quelques mots du cas particulier des mers intérieures. On s'est jadis fort préoccupé des différences de niveau que l'observation constatait entre ces mers et l'Océan : c'est là pourtant un phénomène des plus simples. La Mer-Caspienne par exemple n'a, on le sait, aucun déversoir extérieur, et son niveau demeure à peu près sensiblement le même d'une année à l'autre : de ce double fait résulte avec la plus complète évidence que pour toute l'étendue du bassin de cette mer la précipitation est mathématiquement égale à l'évaporation. Si au contraire on considère les grands lacs de l'Amérique du Nord, dont la superficie totale est à peu de chose près égale à celle de la Mer-Caspienne, la communication de ces lacs avec la mer par le Saint-Laurent prouvera que pour l'étendue de leur bassin la précipitation surpasse l'évaporation d'une quantité représentée précisément par l'eau de ce fleuve (2). Admettons maintenant qu'une cause quelconque

(1) On pourra également conclure des mœurs des poissons et de leurs migrations des indications précieuses sur les courans, lorsque cette étude sera plus avancée qu'elle ne l'est aujourd'hui. C'est en partie dans cette vue que Maury a construit, d'après les données recueillies par les pêcheurs américains, des cartes baleinières représentant la fréquence relative de ces cétacés dans les différentes mers du globe, et qu'à son imitation les Hollandais ont construit des cartes analogues pour le hareng. Des faits curieux ressortent de ces travaux : ils montrent par exemple que pour la baleine franche la zone torride est aussi infranchissable qu'une véritable mer de feu; ils ont aussi, par la présence de cachalots dans certains parages anormaux, mis peut-être Maury sur la trace d'un courant sous-marin sortant de l'Atlantique. Nous avons dit que nul courant de ce genre n'y existe à la surface.

(2) Cette théorie si simple, qui consiste à voir dans un cours d'eau le produit des pluies de son bassin, bien que d'une date ancienne, et n'a été généralement admise que dans le courant du siècle dernier. Ainsi, dans le XVIIe siècle, Descartes lui-même fait provenir les eaux souterraines, qui donnent naissance aux fleuves, de la distillation des eaux de la mer au moyen de feux situés dans les entrailles de la terre! Pourtant, dès 1580, Bernard de Palissy, dans son *Discours admirable sur la nature des eaux et des*

vienne à diminuer la précipitation dans ce bassin : les cours d'eau affluens apporteront un moindre tribut aux lacs, dont par suite le niveau baissera (la surface évaporatoire se contractant en même temps), jusqu'à ce qu'un nouvel état de choses s'établisse dans lequel l'évaporation redevienne rigoureusement égale à la précipitation. Dans l'hypothèse où nous nous sommes placé, le Saint-Laurent s'assécherait, et le niveau des lacs deviendrait inférieur à celui de l'Océan. Pareille chose se produirait dans la Méditerranée, si le détroit de Gibraltar venait à être fermé, car l'évaporation y est à peu près triple de la précipitation. Pareille chose arriverait également dans le golfe du Mexique, si les polypes, déjà à l'œuvre dans la passe de la Floride, parvenaient à fermer entièrement cette passe, ainsi qu'à relier Cuba à la presqu'île de Yucatan. On aurait alors ce curieux phénomène de deux mers juxtaposées, séparées en quelque sorte par une simple cloison, et de niveaux pourtant notablement différens (1).

On voit donc que dans une mer sans issue extérieure l'élévation du niveau dépendra exclusivement de la hauteur à laquelle la surface liquide donnera une évaporation précisément égale à la précipitation, et l'on voit encore que si la précipitation par exemple diminue d'une quantité quelconque, le niveau devra s'abaisser jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli de nouveau. Pour comprendre comment a pu se produire un phénomène de ce genre, il faut se rappeler que dans le système de circulation atmosphérique qu'on vient d'exposer les vents ont un trajet d'une régularité telle que la somme de pluie apportée par eux en une région du globe déterminée, et d'une étendue suffisante, reste invariablement la même d'une année à l'autre. Si donc une chaîne de montagnes venait à se soulever sur le trajet de ces vents, son effet, par suite de la froide température de ses cimes, serait de condenser au passage une certaine partie de la vapeur d'eau transportée par eux, et de diminuer d'autant les pluies du trajet ultérieur. Le même effet serait produit par le fait d'un continent qui surgirait du fond des mers, et substituerait une étendue de terre sèche à la surface évaporatoire aupara-

fontaines, avait très nettement donné l'explication véritable du phénomène, et, même dans l'antiquité, Vitruve l'avait en quelque sorte pressentie.

(1) Cette hypothèse n'a rien d'improbable pour qui connaît la rapidité d'envahissement des excroissances madréporiques. Ainsi des travaux hydrographiques récemment exécutés par la marine anglaise ont montré que dans le détroit de Torrès ces polypes s'étendent avec une puissance telle que, si leur développement suivait toujours la même loi, dans vingt ans ce détroit serait intercepté en plusieurs points sur toute sa largeur. Cette largeur, très variable, n'est parfois, il est vrai, que de 5 kilomètres sur une longueur totale de 160. Quant au nombre des îlots ainsi formés, en deux siècles et demi, c'est-à-dire depuis l'époque de la découverte, il a été porté de 26 à 150, si ce n'est plus.

vant balayée par les vents. Or de semblables soulèvemens, soit de montagnes, soit de continens, sont aujourd'hui des faits acquis à la science, que l'on sait avoir dû se produire à certaines périodes de l'histoire géologique de notre globe, et l'on va voir que ces considérations peuvent être d'une application directe dans l'état actuel de nos connaissances.

La Mer-Morte par exemple présente encore des traces d'une communication qui aurait jadis existé entre elle et l'Océan, d'où ressort le fait d'un niveau antérieurement plus élevé. Certes l'abaissement aujourd'hui constaté peut provenir d'une dépression survenue dans la croûte terrestre au point considéré, mais il peut également être le résultat d'une diminution dans la quantité de pluie tombant annuellement dans le bassin de cette mer, et il est permis de se demander en ce cas si cette diminution n'a pas été produite par le soulèvement des Cordillères de l'Amérique méridionale, situées précisément sur le trajet des vents alimentaires de la Mer-Morte. Le lac salé d'Utah, dans l'Amérique du Nord, offre un exemple peut-être encore plus frappant, en ce qu'on y surprend en quelque sorte le phénomène en voie de formation. On y voit le lit de la rivière qui reliait anciennement le lac à la mer, et, l'évaporation dépassant toujours la précipitation, chaque année le niveau s'abaisse d'une certaine quantité, laissant à sec sur les rives de nouveaux dépôts de cristaux salins. Dans le système de Maury, les vents alimentaires de ce lac proviennent des alizés sud-est du Pacifique, de telle sorte qu'une simple augmentation de hauteur dans les montagnes de la Sierra-Nevada suffirait à expliquer la diminution graduelle de surface dont nous venons de parler.

Nous avons terminé l'examen des idées principales de Maury. En présence d'une œuvre aussi encyclopédique que la sienne, immense réseau jeté sur des faits de mille natures différentes, il a fallu chercher avant tout à mettre en relief les lois qui dominaient ce vaste ensemble, et l'on a vu comment ces lois découlaient d'une idée unique, celle du mouvement universel des masses atmosphérique et océanienne. Il sera aisé maintenant de résumer dans ses traits essentiels le système du savant américain.

Le plus beau titre scientifique de Maury est, selon nous, sa théorie des vents. Partant des faits bien établis que nous connaissons sur la circulation aérienne, et de ses phénomènes irrécusablement acquis à l'observation, vents alizés, vents généraux et zones de calmes; s'appuyant ensuite sur cet axiome, aussi simple qu'évident, que, dans une masse fluide quelconque, l'existence d'un courant constant dans une direction implique nécessairement l'existence

d'un autre courant emportant ce qu'a apporté le premier, — il nous montre d'un pôle à l'autre la grande masse atmosphérique dans un état incessant de mouvement, et obéissant pourtant à des lois d'une harmonie aussi fixe, aussi immuable dans leur genre que celles qui régissent le trajet des corps célestes. S'attaquant successivement aux divers ordres de faits qui se rattachent par un lien quelconque à l'atmosphère, il les encadre dans l'ensemble du système, et en tire de nouveaux argumens à l'appui de sa théorie, dont les proportions agrandies finissent par présenter au lecteur une preuve monumentale de ce que peut l'esprit d'investigation guidé par les méthodes d'une saine induction philosophique. En rappelant cette discussion si complète, si consciencieuse, dans laquelle Maury cherche à établir comment, par suite de l'imperfection de nos connaissances et du manque de données, nombre de cas qui semblent au premier abord faire exception ne sont au contraire que des confirmations indirectes de la loi générale, nous ne pouvons résister au désir de lui emprunter une comparaison doublement remarquable, et par l'heureuse application qu'il en fait, et par l'idée vraie qu'elle donne du point de vue élevé auquel il sait se placer. — Il en est, dit-il, de l'ensemble de la circulation atmosphérique comme du cours d'un fleuve dont les mille remous peuvent être assimilés à ces vents en apparence anormaux que produisent les nombreuses inégalités de la croûte terrestre. Attachons nos regards sur un espace restreint de la surface de ce fleuve, aucune loi ne ressortira de l'étude des divers mouvemens irréguliers que nous y observerons. Levons au contraire les yeux, embrassons le cours d'une rive à l'autre, et la direction générale des eaux, que nous cherchions vainement tout à l'heure, se montrera tout de suite franchement accusée.

En décrivant ce système de circulation aérienne, nous avons à dessein évité de nous arrêter sur les causes des vents dont il s'agissait d'exposer le trajet tant à la surface du globe que dans les régions supérieures de l'atmosphère. Rechercher les causes de la circulation atmosphérique, ou rechercher l'ensemble de cette circulation lorsqu'on en connaît une certaine partie, ce sont là en effet deux problèmes distincts, dont le premier est infiniment moins près que le second de recevoir une solution satisfaisante. Les zones de calmes tropicaux nous offrent par exemple, dans l'état actuel de nos connaissances, un phénomène inexplicable, et l'on ne sait à quoi attribuer la transformation de mouvement qui amène dans ces zones à la surface du globe les courans des régions supérieures. Fait curieux, ce point avait en quelque sorte été signalé dès la fin du XVIIe siècle, car les alizés, par la constance et la régularité de leur action, avaient de bonne heure attiré l'attention des savans, et en 1686 Halley,

qui en donnait une théorie fondée sur la dilatation de l'air équatorial, remarquait avec raison que rien n'expliquait pourquoi les 30es parallèles nord et sud semblaient servir de limites à ces vents.

Une action tout aussi mystérieuse dans son principe est le croisement des vents dans les zones de calmes. Nous avons exposé la thèse d'après laquelle Maury en concluait la nécessité; mais, quant à la cause qui s'opposerait au mélange intime des courans dans ces zones, et qui y conserverait à l'air venant d'un pôle sa direction vers l'autre pôle, nous ne pouvons encore que confesser notre ignorance. Ajoutons qu'il semble difficile d'admettre que le magnétisme, cet agent si universellement répandu dans la nature, ne joue pas un rôle actif dans la circulation atmosphérique, rôle qui peut-être nous donnera un jour la solution complète du problème que nous cherchons. Maury penche fortement vers cette opinion.

Dans la circulation océanienne, on l'a vu, tout ou à peu près tout est obscurité, et la loi reliant entre eux les phénomènes d'observation est encore à trouver, par la simple raison que ces phénomènes eux-mêmes ne nous sont que fort incomplétement connus. Du reste, cette infériorité de nos connaissances sur l'Océan relativement à ce que nous savons de l'atmosphère, cette infériorité n'est pas neuve, et à peu près vers l'époque où Halley donnait sa théorie des alizés, Vossius, expliquant par un gonflement des eaux équatoriales le retard des vaisseaux dans les calmes de la ligne, cherchait la cause de ce retard dans des expériences de capillarité! Plus tard, et de nos jours encore, les courans n'ont le plus souvent été regardés que comme des exceptions à l'état normal de la masse océanienne, et n'ont par suite été l'objet que d'études séparées et indépendantes, auxquelles ne présidait aucune vue d'ensemble. Au contraire les idées de Maury sur ce sujet sont profondément rationnelles : elles signalent les frappantes analogies de la circulation de l'Océan avec celle de l'atmosphère, et elles montrent la nécessité d'un système universel de mouvemens; tout en reconnaissant notre ignorance actuelle, elles indiquent les moyens de la faire cesser par l'esprit dans lequel devront être conçues nos recherches à l'avenir, et nous sommes heureux de trouver la confirmation de vues aussi justes dans la bouche d'une des illustrations scientifiques qui honorent le plus notre époque. « La théorie des courans, disait déjà il y a plus de vingt ans M. Arago, a fait peu de progrès jusqu'ici, parce qu'on s'est exclusivement attaché à ceux de ces phénomènes qui sillonnent la surface des mers. Des courans engendrés par des différences de salure et de température existent *à toutes les profondeurs*, et c'est en se plaçant à ce point de vue, c'est en descendant par la pensée aux plus grandes profondeurs de l'Océan, c'est en

appliquant à la mer la théorie qui a déjà rendu un compte satisfaisant des vents alizés, qu'on parviendra à débrouiller la question dont nous venons de nous occuper. C'est ainsi, suivant moi, qu'il sera également possible de concevoir comment des courans animés de vitesses peu considérables traversent d'immenses étendues de mer, et comment ils sont infléchis ou réfléchis *à distance* par les côtes des continens et des îles. »

En résumé, il semble que jamais jusqu'ici la météorologie n'avait été envisagée avec l'ampleur de conception qui signale l'œuvre de Maury; jamais plus abondans matériaux n'avaient été mis au service d'un esprit aussi éminemment généralisateur, et jamais vues d'ensemble n'avaient été unies à une sagacité plus pénétrante dans la discussion des détails. Toutefois nous ne devons pas omettre d'indiquer une des principales objections que peut soulever l'examen de ces doctrines : dans la partie de son œuvre qui traite spécialement de la navigation et de la détermination des nouvelles routes, la méthode inattaquable suivie par Maury n'est qu'une application rigoureuse et mathématique du calcul des probabilités, tandis que dans la partie scientifique on est forcé de reconnaître un usage fréquent de l'hypothèse. Lui-même va le premier au-devant de ce reproche. « En présence de la pauvreté actuelle de nos connaissances sur ces matières, dit-il, l'hypothèse semble être la base de l'édifice à la construction duquel nous travaillons, car pour avancer dans ces recherches il faut pouvoir bâtir sur quelque chose. Lorsque les faits nous manquent, nous sommes parfois en droit de les supposer; seulement il faut alors qu'ils soient d'abord possibles, et de plus probables; il faut qu'entre les diverses hypothèses qui se présentent, nous choisissions celle qui explique le plus grand nombre de phénomènes, et nous pouvons alors réclamer pour elle un respect mérité, tant qu'elle ne nous conduit pas à quelque absurdité palpable, ou encore jusqu'à ce qu'une autre hypothèse vienne à donner l'explication d'un plus grand nombre de phénomènes. Dans ce cas, uniquement préoccupés d'une recherche consciencieuse de la vérité (*honest searchers after truth*), nous devons abandonner la première hypothèse pour la seconde, jusqu'à ce qu'une troisième, préférable aux deux autres, vienne à se présenter à son tour. »

S'il fallait maintenant faire chez Maury la part de l'homme après celle du système, on pourrait dire que le caractère dominant de son génie est cet amour de la vérité qui respire dans les lignes que nous venons de citer. Pas un mot chez lui ne révèle la moindre trace de cet amour-propre dont sait si rarement s'affranchir un auteur, surtout lorsque ses doctrines éveillent la discussion des contradicteurs;

pas une parole qui ne soit l'expression de la bonne foi la plus absolue, et si jamais écrivain s'est involontairement peint dans ses œuvres, c'est celui-ci. Pour moi, je l'avoue, il me semble impossible de lire la *Géographie de la Mer* sans être pénétré de la plus profonde admiration, j'allais dire vénération, pour le caractère de l'auteur : spectateur passionné des merveilles de la nature, s'il se laisse parfois entraîner par son enthousiasme, on sent que cet enthousiasme est aussi sincère que la conviction qui l'a inspiré. A chaque page rayonne ardemment la recherche du vrai, à chaque ligne se révèle le culte de la science, et si parfois l'individualité de l'auteur se fait jour à son insu, ce n'est que dans la noble conscience qu'il a d'avoir été utile à ses semblables.

Un autre trait remarquable de Maury est le caractère essentiellement religieux dont il a empreint son œuvre. Je ne veux point parler ici de ses allusions fréquentes aux textes sacrés, non plus que des interprétations curieuses qu'il en donne (1); c'est là, on le sait, un cachet distinctif du génie protestant, tandis que ce que je veux signaler n'appartient à aucune forme particulière de culte, ou pour mieux dire leur est commun à toutes. Son étude assidue des phénomènes de la nature n'est en effet qu'une manifestation constante de sa gratitude envers la suprême sagesse qui y préside, et dans chaque fait nouveau il voit une nouvelle révélation de l'harmonie universelle. Ce n'est pas que Maury ait en cela l'idée de faire particulièrement servir ses travaux à l'avancement de la foi, car à ses yeux la science et la religion sont unies par des liens si indissolubles, que l'une ne peut se développer que pour faire mieux comprendre l'autre; mais cette tendance de son esprit mérite d'être signalée, parce que, s'il n'est pas rare de voir les écrivains purement religieux puiser leurs argumens dans la science, il l'est beaucoup plus de voir un écrivain scientifique mêler à ses doctrines des considérations que l'on regarde volontiers aujourd'hui comme d'un ordre différent.

Que dire maintenant de la forme du livre de Maury? Sans admettre avec quelques esprits exclusifs la supériorité absolue de notre langage scientifique, on doit pourtant reconnaître que, soit par l'effet d'une meilleure direction donnée à l'éducation intellectuelle, soit

(1) C'est ainsi que Maury retrouve dans deux versets de l'Ecclésiaste, souvent cités, le système de circulation atmosphérique qu'il a développé, et l'une des preuves les plus importantes dont il l'a accompagné :

« Le vent va vers le midi, et tourne vers le nord; il tourne çà et là, et revient à ses circuits.

« Tous les fleuves vont en la mer, et la mer n'en est point remplie; *les fleuves retournent au lieu d'où ils étaient partis pour revenir en la mer.* » (Chap. I, vers. 6 et 7.)

par l'avantage d'une langue mieux appropriée à ce but spécial, l'esprit français a pris en matière de sciences l'habitude de certaines méthodes d'exposition dont, pour notre compte, nous sommes les premiers à apprécier les rares mérites de rigueur et de clarté. La forme de Maury est toute différente, et j'avoue que je suis assez embarrassé pour exprimer ici nettement mon avis : est-ce à dire que ses doctrines, telles qu'il les a présentées, ne supportent ni l'examen ni la discussion? Certes rien n'est plus loin de ma pensée; cependant, il faut le reconnaître, la *Géographie physique de la Mer*, s'offrant sous la forme que lui a donnée l'auteur, forme peu en harmonie avec nos habitudes scientifiques, ne recevrait probablement pas du lecteur français l'accueil auquel elle a droit. Souvent en effet la puissante imagination de Maury fait de lui un véritable poète, et parfois ses descriptions rappellent involontairement ces récits des *Mille et Une Nuits* qui ont charmé notre enfance, alors que la reine Gulnare dépeint à son époux émerveillé les mystérieux royaumes des profondeurs sous-marines. Aussi faut-il, tout en lisant son livre, se rappeler que le *go ahead* n'abdique jamais entièrement ses droits sur un Américain, et que dans des recherches de cette nature l'auteur, incessamment dominé par l'idée d'ensemble, a pu parfois ne pas se préoccuper suffisamment de ce qu'il laissait derrière lui, emporté qu'il était par son ardeur, et séduit par les nouveaux horizons qui s'offraient à chaque pas. Ce qui importe surtout, c'est de n'aborder cette lecture avec aucun parti pris d'avance, aucune idée préconçue, mais bien avec l'entière bonne foi dont Maury lui-même nous offre un exemple si remarquable; car, tout en obéissant involontairement à l'entraînement de sa nature, nul ne signale plus consciencieusement que lui là où s'arrête le domaine de l'observation, là où commence celui de l'hypothèse, et en même temps nul ne possède à un degré plus éminent cette qualité si rare, et pourtant si nécessaire au vrai savant, de ne pas craindre au besoin d'avouer son ignorance.

Encore un mot. Cette science que l'illustre Humboldt a proclamée nouvelle et dont nous avons essayé d'exposer les magnifiques débuts, cette science, il faut se le rappeler, ne date que d'hier: pourtant l'on peut déjà prévoir l'immense développement qui lui est réservé, l'importance des résultats que l'on est en droit d'en espérer, et il est juste que la légitime admiration inspirée par l'homme de génie à qui elle doit ses premiers succès s'augmente de toute la féconde perspective de ce glorieux avenir.

Ed. Du Hailly.

UN

ESSAI DE BONHEUR

I.

Maintes notices ont paru déjà et paraîtront encore sur le marquis de Giuli, dont la mort inattendue rappelait récemment à nombre d'entre nous ces beaux vers d'Alfred de Musset :

> Ne suffit-il donc pas à l'ange des ténèbres
> Qu'à peine de ce temps il nous reste un grand nom?

Tous ceux qui ont écrit sur Giuli ont mis en lumière les faits et les pensées qui associeront le souvenir de cette noble nature à la gloire impérissable du pays où elle s'est développée. On a fait connaître l'intrépide soldat dont Charles-Albert serra la main à Novare, et qui courait, il y a si peu de temps encore, comme volontaire, à tous les combats de la Crimée. On a célébré l'écrivain parfois bizarre, mais toujours plein de verve et de franchise, qui froissait et charmait en même temps ses concitoyens en poursuivant avec emportement cette chimérique alliance de ce que l'avenir a peut-être de grand et de ce que le passé eut à coup sûr de généreux. Eh bien! personne n'a parlé cependant du Giuli que nous avons connu et que Dieu a jugé aujourd'hui. On a orné son corps, on l'a embaumé, on l'a revêtu d'habits de parade, on n'a pas touché à son cœur. Pauvre cœur depuis si longtemps traversé par des épées invisibles, puisque nous ne pouvons pas te mettre dans un vase d'or, nous te mettrons dans un vase de verre; chacun pourra voir tes blessures. Je crois

qu'elles arracheront encore à certains yeux de ces larmes que tu as tant aimées.

Avant ce mot, qu'un poète de notre temps prête à un prince italien : *Hercule, un de mes ancêtres*, une marquise de Guiccia, née Giuli, avait dit au siècle dernier : « Vénus, une de mes grand'-mères. » Un généalogiste du XVIe siècle rattache en effet les Giuli à la famille Jules, dont fut César, le seul grand homme qui ait eu l'élégance, la finesse et la grâce presque effrayante, tant elle est surhumaine, de la femme. Or les Jules, comme on sait, descendaient par Ascagne de Vénus. Ce qui est bien certain, c'est que jamais homme ne fut plus envahi par l'élément féminin que le marquis Cosme de Giuli. M. de Lamartine en vers et M. de Chateaubriand en prose ont déclaré que ni la politique, ni les lettres, ni l'amour du peuple, ni le culte des rois n'avaient été les vraies fins de leur vie. Ils ont dit ce qui leur semblait la grande joie, la vraie domination de ce monde. Si Cosme eût fait une profession de foi, je crois que, dans son amour pour la royauté d'Ève, il eût été encore plus loin que l'historien de la Gironde et que l'auteur du *Congrès de Vérone*.

Ce mot tant de fois cité d'un courtisan : « Que n'ai-je servi Dieu comme le roi, » avec quelle vérité Cosme aurait pu le dire, en mettant à la place du roi ces toutes-puissantes souveraines que les révolutions ne détrônent pas! C'eût été du reste uniquement en songeant aux choses éternelles que Cosme aurait pu parler de son continuel souci, de sa pensée dominante avec une sorte de repentir, car il était inépuisable en argumens à la fois légers et solides, lorsque les gens réputés sérieux l'engageaient à quitter pour des soins plus élevés ce qu'ils nommaient ses frivoles passe-temps. Quand il réfléchissait sur le néant de tout ce qu'on lui offrait pour l'enlever à son culte de chaque instant, il éprouvait ce grand étonnement, il exprimait ce sincère dédain, que l'âme originale et tendre de saint Augustin a si bien rendus dans une apostrophe aux hommes graves qui pourrait être signée Byron. Toutefois il n'était pas étranger à ce qu'on nomme la vie publique; il ne s'est jamais montré indifférent à la politique, quoiqu'il jugeât bien sévèrement à part lui cette magicienne vieillie qui a fatigué les pas de nos pères et les nôtres à la suivre dans un jardin qu'on croyait varié, et où l'on voit toujours les mêmes plantes et les mêmes bêtes, que l'on réputait infini, et où chacun va se heurter aux mêmes limites après le même nombre de circuits. Puis je crois qu'il a eu pour la guerre une sérieuse amitié.

Aide-de-camp de Charles-Albert, il vint en France au moment où le Piémont se préparait à lutter contre l'Autriche. C'était du reste

depuis longtemps un des hôtes habituels de Paris. Malgré toutes les révolutions qui l'ont bouleversée, la France sera toujours comme au temps de Marie-Stuart le plus plaisant pays du monde et la patrie par excellence de la galanterie. La volupté peut régner à Naples ou à Florence, la corruption dans telle ou telle ville; mais on ne connaît réellement qu'à Paris ce genre d'affection délicate, ce besoin secret, impérieux et raffiné du plaisir qui se mêle à toute chose, qui égaie les plus graves discours, se cache sous les mœurs les plus sévères, et parfume, comme un bouquet de fleurs invisibles, l'air que chaque poitrine respire. Cosme y eut donc ce qu'on appelait autrefois des bonnes fortunes; seulement, comme c'était le moins roué des hommes, quoi qu'en aient dit souvent ceux et celles qui l'ont mal connu, il laissa dans ce gouffre charmant, où se sont engloutis tant de trésors de toute nature, la meilleure part de son âme, son aptitude à être heureux. Quand il reçut à Novare une balle qui lui traversa la poitrine, il avait eu déjà l'occasion de commenter plus d'une fois l'axiome que François Ier écrivait sur une vitre en un jour de mélancolie. Cependant il était encore atteint d'une grande passion pour une femme qui lui écrivait chaque semaine : « Je veux aller vivre avec vous dans votre Italie. Je me sens attirée, comme la Mignon du poète allemand, par le pays où fleurit l'oranger; n'est-ce pas là que fleurit mon cœur? » En attendant, cette Mignon, qui du reste avait assez peu d'analogie avec la petite Bohémienne de Goethe, fleurissait elle-même tous les soirs à l'Opéra, aux Italiens et dans toute sorte de réunions nombreuses, où des hommes qui se piquaient d'être à la fois aimables et graves, enjoués et prudens, accusaient devant elle la témérité des Piémontais.

Cosme, à peine guéri de sa blessure, eut hâte de se rendre en France. Celle qu'il adorait, si elle n'était pas venue le rejoindre dans un pays étranger, à travers tous les accidens d'une grande guerre, pouvait au moins l'attendre à Paris. Ainsi pensait-il en se dirigeant, tout pâle encore du sang récemment perdu, vers les lieux où il comptait trouver les seules joies dont il eût souci. Le pauvre Cosme en fut pour ses espérances : la belle s'était envolée; elle appartenait à un mari qui avait pris en extrême horreur les émotions dont Paris était le foyer depuis les journées de 1848. Émigré prosaïque, le comte de B... avait quitté la France sans méditer aucun projet de retour à main armée, pour n'aller retrouver aucun prince, mais tout simplement pour surveiller des sommes assez fortes placées sur une banque anglaise. Certaines femmes ont un démon qui les pousse à s'efforcer de rendre poétiques tous les événemens de leur vie. « Je suis mariée, disait une lettre adressée à Cosme. Aux heures solennelles de la vie, des devoirs que l'on ne voyait plus de-

viennent des apparitions formidables. J'ai dû suivre sur une terre d'exil, dans un voyage d'outre-mer, celui dont, après tout, je porte le nom. Ah! mon ami, je souffre cruellement. » Ce fut Cosme qui éprouva une poignante souffrance. La douleur est à coup sûr un des élémens créateurs de ce monde; pour nombre d'esprits, c'est la source des inspirations les plus hautes. Cosme écrivit sur les événemens auxquels il venait de prendre part un pamphlet qui commence, avec un seul changement de mot, comme une œuvre ardente de Chateaubriand : « Non, je ne croirai jamais que j'écris sur le tombeau de l'Italie... » Un grand bruit se fit alors autour de lui. Il s'était attaqué à cette infernale trinité qui, selon l'auteur du *Mémorial,* amena la défaite de Waterloo : la lâcheté, la trahison, la bêtise. Qu'on juge des vociférations dont fut entouré le pauvre Cosme. Bien des voix chaleureuses aussi l'acclamaient. Nul ne possédait mieux que lui cette sorte de patriotisme chevaleresque dont l'effet est si puissant quand il paraît sur des lèvres où il peut noblement se montrer. Ce pauvre Giuli, dans tout ce tumulte, aurait pu échapper à son aïeule Vénus; c'est ce qu'il n'essaya pas de faire. La déesse, comme au temps de Phèdre, était attachée à sa proie, ou plutôt je crois que sa proie lui était singulièrement attachée.

Je ne raconterai pas toutes les amours de Cosme; c'est sur un seul point de sa vie que je veux porter la lumière. Si je réussis d'ailleurs à bien éclairer ce point-là, il n'y aura pas une partie de son existence où ne se fasse subitement le jour. Je prendrai Cosme tel qu'il était quand il revint de sa dernière campagne, de cette étrange guerre de Crimée qui, dans un prodigieux éclair, a montré vivant, splendide, tout plein encore de jours glorieux et terribles, ce vieux monde du sang et de la force que tant de gens déjà croyaient mort.

Cosme, en revenant de Crimée, était ce qu'on est convenu d'appeler libre, c'est-à-dire qu'aucune femme ne songeait plus à lui dire : j'ai besoin, pour vivre, de votre vie. Depuis deux années qu'il guerroyait, le chœur des affections passionnées, qui suivait autrefois sa marche, avait eu le temps de se lasser. L'isolement où il s'était trouvé à son retour l'avait affligé d'abord, puis peu à peu il s'était senti dans une disposition d'esprit toute nouvelle. Lui qui avait eu pendant si longtemps, comme nombre de ceux qui sont réputés par le vulgaire ingrats, inconstans et légers, une sorte de tendresse superstitieuse, de culte aveugle pour le moindre souvenir, lui qui gardait, comme ce pauvre Byron, toute sorte de billets stupides écrits par des êtres qui brûlaient ses nobles et charmantes lettres, lui qui passait sa vie à évoquer du pays des ombres, par des accens dignes d'Orphée, les plus insignifiantes Eurydices, il se sentit pris d'un irrésistible amour pour le nouveau et l'inconnu. Or ce qui lui sembla

la chose nouvelle et inconnue par excellence fut une machine autour de laquelle cependant il avait bien tourné, mais qu'il s'imaginait n'avoir jamais vue que d'un seul côté : ce fut cette arche antique, ce vieux navire patriarcal, qui, ballotté sur une mer toujours houleuse, attaqué par une race indestructible de pirates, n'en poursuit pas moins sa course avec un air de sécurité benoîte; en un mot, ce fut le mariage. Nombre de célibataires parmi les plus expérimentés ont absolument les mêmes pensées que Cosme. Ce bonheur conjugal dont ils se sont tant moqués, s'il existait cependant, s'il existait pour les initiés? Et les voilà rêvant d'un mystère comme celui de la tombe. Pour connaître ce grand secret, il faut se vouer à l'irréparable, franchir un seuil qu'on ne repasse plus : eh bien! soit, ils auront ce courage. Et ils mettent fin résolûment à une vie qu'ils n'oublieront point par malheur. Quand l'hymen vous reçoit dans son royaume, le premier philtre qu'il devrait vous verser, c'est l'eau du Léthé.

II.

Que les gens moraux ne s'indignent pas! Peut-être en définitive je défends leur cause. Cosme lui-même, en ses jours de sagesse, disait souvent : « Je suis loin de nier qu'il puisse exister, sous la protection de la religion et des lois, nombre d'unions parfaitement heureuses; c'est ma faute si je ne les ai pas connues. J'ai l'horreur seulement de ce préjugé qui érige en époux modèles ceux qui ont abusé de tous les plaisirs de cette vie. La femme a un singulier instinct qui lui fait repousser l'innocence, je le sais bien. Ève a mieux aimé le diable qu'un homme candide, d'accord. Ne cherchez donc point des Grandissons pour les Clarisses, j'y consens; mais avant tout ne les livrez pas à de vieux Lovelaces. Il est une race complétement impropre au mariage, c'est celle de ces chercheurs éternels de volupté qui, après avoir embrassé toute sorte d'idoles impures, veulent, dans une étreinte suprême, enlacer la candeur et la jeunesse. Ces gens-là sont des époux de la pire espèce. Si parfois ils évitent certaines mésaventures, ils n'en sont pas moins au-dessous, pour moi, des êtres confians dont les épreuves excitent tant d'injustes railleries. Ils ne sont même pas bons à devenir ce que sont ces honnêtes confesseurs de la foi conjugale. »

Ainsi parla Giuli en maintes occasions; mais aujourd'hui ce n'est plus de ses paroles qu'il s'agit. Cosme était donc tout étonné de voir pour la première fois le mariage lui apparaître tel que la mort lui était apparue tant de fois, comme un abîme où il avait presque envie de se jeter. Cependant aucune résolution n'était véritablement

formée en son esprit. Ce qui lui était démontré, c'est qu'il était en proie, lui, le fils de l'Italie, à un véritable *spleen* britannique. Le regard occupé encore par tous les tableaux qui passaient devant lui, aucun ciel, aucun objet ne l'attirait; il était dans cette situation où on laisse aux moindres hasards un empire absolu sur sa vie. Un instinct l'avait conduit à Paris. Paris sera toujours le pays des aventures; il en renferme plus, à coup sûr, que l'Océan. Un jour que Giuli promenait à travers les Champs-Élysées sa personne inquiète et désœuvrée, il fut rencontré par le baron de Blesmau, qui l'engagea de la manière la plus pressante à venir lui rendre visite en son château de Vesprie, situé à quelques lieues de Paris. Giuli obéit à sa destinée en acceptant son invitation.

Le baron est un irrécusable témoignage de la grande œuvre démocratique qui s'est définitivement accomplie en France. Quoiqu'il soit d'une famille où un sang héroïque a longtemps coulé, aucun homme assurément n'a moins que lui rien qui puisse rappeler un preux. Il fut autrefois de ces légitimistes attendant leur prince, comme les Juifs attendent le Messie, d'une circonstance mystérieuse, imprévue, extraordinaire, dont les hommes doivent bien se garder de se mêler. Seulement il différait en cela de la race hébraïque, qu'avant tout cette circonstance ne devait pas être un orage. Dès que le tonnerre grondait, il fermait sa fenêtre. Aujourd'hui il se dit arrivé au scepticisme de l'air d'un homme qui est convaincu d'avoir été dans sa jeunesse le jouet des dévouemens irréfléchis et des enthousiasmes aveugles. Il a inventé un nouveau système pour récolter le colza. Si sa méthode est bonne du reste, je suis loin assurément de le blâmer. Laissons-le, et disons quelques mots sur sa femme. Ce n'était pas à quelques mots qu'on avait l'habitude de se borner, lorsqu'on parlait, il y a quelques années, de Mme de Blesmau.

C'était une femme tenant un de ces immenses salons qui rappellent, par la multiplicité et par la diversité des figures qui s'y rencontrent, ces fêtes du Brocken où le diable patronne Faust. C'est tout au plus si les morts ne se mêlaient pas aux vivans dans ce lieu de rendez-vous universel, car on rencontrait chez Mme de Blesmau toute sorte de célébrités bizarres, depuis longtemps disparues, qu'à certaines heures elle avait l'art d'évoquer. Puis c'étaient, dans le vrai sens du mot, les lions de toutes les parties du monde. Nena-Saïb y sera certainement l'année prochaine. Comme nombre des esprits qui se plaisent à régner sur ces sortes de chaos, Mme de Blesmau était elle-même une nature assez indigente du côté de l'originalité; mais elle avait une beauté accomplie qui ne s'était pas effacée encore. Dans cet affreux gouffre des années, où tant de divins attraits sombrent tour à tour, plusieurs de ses charmes surnageaient, entre au-

tres une chevelure blonde où se maintenait une triomphante lumière de jeunesse et de grands yeux noirs dont la douceur suppliante aurait dû arrêter le courroux du Temps. Son affection, son amitié, sa tendresse, je ne sais trop comment dire, car je ne veux pas être accusé de médisance, avaient dû être une monnaie fort précieuse; seulement elle avait souvent changé d'empreinte. En ce moment, le profil qui s'y dessinait était la tête busquée, un peu moutonnière, que je n'ai jamais aimée pour ma part, de don Gil Valdez d'Hermosa. Que don Gil soit connu, on me l'a souvent assuré, pour le plus grand orateur de l'Espagne, c'est possible; à coup sûr, c'est un triste Abencerage. On ne sent rien dans les yeux saillans qui éclairent d'une lumière terne sa face molle. Vous ne l'avez pas vu à la tribune : d'accord, et j'avouerai même que j'ai une médiocre envie de l'y voir; mais Mme de Blesmau ne l'y a pas vu non plus. Ce qui la peint tout entière, elle a été fidèle à sa foi dans les réputations établies. Elle a pris avec l'étiquette qu'il portait l'objet qu'on nous expédiait d'Espagne. Enfin, pour un motif ou pour un autre, elle est devenue inséparable de don Gil. Dès qu'on voit à la porte d'un salon les cheveux blonds de Mme de Blesmau, on est sûr qu'on va voir s'allonger la tête du comte d'Hermosa.

Pourtant, il y a de cela quatre années, ces cheveux blonds précédèrent une tout autre apparition que celle de don Gil. Un soir Mme de Blesmau prit le parti, qui coûte de si cruels efforts à tant de femmes, de produire le témoignage charmant et douloureux de son âge. Elle conduisit à un grand bal chez un Américain le personnage important de cette histoire, Mlle Amicie. — Elle n'aura jamais la beauté de sa mère, voilà ce que répétèrent plusieurs contemporaines de la baronne, mues par des sentimens compliqués de justice et de jalousie; mais sans avoir l'éclat victorieux qu'offrait jadis à l'admiration du monde celle dont elle attestait le déclin, Amicie possédait la grâce par excellence : elle faisait rêver, elle faisait sourire; c'était une vraie matinée de printemps. Quoiqu'elle n'eût pas une taille élevée, elle paraissait grande, car ses formes étaient élancées et délicates. Si elle n'avait pas cette éblouissante chevelure que Rubens aurait désespéré de reproduire, elle avait des cheveux d'un blond attrayant et doux qu'on eût dit naturellement voilés par une couche de poudre fine et légère. Ses joues étaient d'un rose joyeux. De petites dents blanches, éveillées et rieuses coupaient le vermillon de ses lèvres. Ses yeux étaient d'un bleu changeant. On pouvait y mettre tout ce que l'on voulait, de la mélancolie, de la finesse, de la gaieté, même de la profondeur. Le grand charme de son regard était de ne se refuser à aucune interprétation. Voilà l'être que dans ses conseils secrets le ciel avait formé pour donner une grave leçon à plus d'un de ceux peut-être qui liront ce récit.

III.

M. de Blesmau avait aux environs de Paris une maison qui valait toutes les villas dont Rome, Naples et Florence peuvent être entourées. C'était une sorte de château moderne, frais, pimpant, éclatant de blancheur, apparaissant comme une fée vêtue de gaze entre des corbeilles de fleurs et des bouquets d'arbres. Des eaux transparentes, des gazons épais, toutes les merveilles que fait naître l'accouplement de la nature et du luxe s'étendaient autour de cette habitation. L'amant austère des champs devait souffrir en approchant de ces lieux, mais ce n'était pas lui qu'on y conviait. On ne recevait à Vesprie que des oisifs ou des gens livrés aux occupations tumultueuses. Si par hasard des philosophes ou des poètes y venaient, c'était quand ils voulaient bouder l'étude ou rompre avec la retraite. Jean-Jacques n'y eût pas trouvé même autant de solitude que chez Mme d'Épinay.

Cependant, le jour même où Cosme y débarqua, il n'y avait par hasard que trois personnes, un ancien officier de la garde royale, vieux beau qui avait enlevé la femme de son colonel dans sa jeunesse et vivait sur cette aventure depuis trente ans, puis la marquise de Courgey et sa fille. La marquise était un des débris des légions séraphiques de la restauration; c'était une Elvire attardée sur une rive de lac où le temps n'avait pas suspendu son cours. Sa fille au contraire, — n'eussent été son éducation, ses habitudes, ce qui l'entourait, — aurait rappelé Manon Lescaut. Qu'elle prît un air langoureux ou une expression souriante, qu'elle affectât le geste mutin ou l'attitude rêveuse, Mlle de Courgey était une invitation perpétuelle au *voyage* peint par Watteau. Que voulez-vous? elle était ainsi, je ne médis ni n'invente. Dans le meilleur et le plus honnête des mondes, on rencontre souvent des jeunes filles comme Mlle de Courgey, et, qui plus est, on les épouse. Quelqu'un s'en trouve bien, et ce quelqu'un-là est parfois le mari.

Après un dîner où avaient été prodiguées toutes les ressources de l'art culinaire, les habitans de Vesprie passèrent dans un de ces salons admirablement préparés pour servir de théâtre aux drames du cœur. C'était une vaste pièce, qui n'affectait de rappeler le goût d'aucune époque. Mme de Maintenon n'y aurait pas plus retrouvé les objets familiers à ses yeux que Diane de Poitiers ou Mme de Pompadour; mais les femmes de tous les temps y auraient apprécié une réunion de choses choisies avec une intelligence exquise pour seconder les ébats d'une coquetterie légère ou passionnée, suivant leurs désirs. Des fleurs précieuses dans de grands vases éclataient là comme une apparition rêveuse de la nature; un piano dans un coin obscur, monde mystérieux et endormi des sons, atten-

dait la main qui l'appellerait à la vie; des meubles de toutes les formes, répandus irrégulièrement ainsi que des îlots au milieu d'un lac, offraient à la causerie intime aide gracieuse et protection sûre. La lumière était disposée habilement; clémente et douce, elle accordait à l'ombre en toute sorte de charmans endroits une hospitalité généreuse, nulle part elle n'était froissante; elle pouvait également laisser venir à elle les jeunes filles dans l'éclat de leur grâce matinale, et ces femmes déjà réduites à l'attrait voilé du soir, qui ont voué au grand jour la haine effrayée des fantômes.

La société se réunit d'abord tout entière dans une même partie du salon, où s'établit une conversation générale; mais le vicomte de Pennin, ainsi se nommait l'ancien officier de la garde royale, ne trouvait encore un peu de verve que lorsqu'il s'aventurait dans des régions où il était difficile aux mères les plus indulgentes de laisser s'engager leurs filles. L'histoire amoureuse des Gaules de 1825 à 1840 était l'œuvre qu'il reprenait sans cesse. A une parole du vicomte, Mlles de Blesmau et de Courgey, avec le tact des jeunes personnes bien élevées, prirent le regard savamment distrait par lequel les vierges mondaines annoncent qu'elles veulent se soustraire à toute souillure, puis, au bout de quelques instans, sans s'être consultées et pourtant d'un commun accord, elles se levèrent; colombes en fuite et non point cependant effarouchées, elles allèrent d'un vol mesuré et paisible se poser à une autre extrémité du salon.

Elles s'abattirent sur un divan rose auprès d'une table consacrée à l'innocente littérature des *keepsake*. Cosme hésita un instant à les suivre. Pendant longtemps, il avait accordé fort peu d'intérêt aux jeunes filles : ce n'était pas d'elles qu'il faisait dépendre ses destinées; mais, après avoir regardé Mmes de Courgey et de Blesmau, il se sentit tout à coup pris d'éloignement pour les beautés de l'automne, et il fit comme les hirondelles, il alla chercher le printemps. Amicie regardait avec Juliette, c'est ainsi que s'appelait sa compagne, une gravure représentant la *vieille du Lido*, comme dit un poète que nous avons déjà cité. Giuli se mit à parler de Venise. Tous ceux qui l'ont connu savent comment il improvisait sur le thème le plus banal des variations d'une singulière originalité. Aucun esprit n'eut jamais plus de soudaineté et d'inattendu. On l'accusait souvent d'être paradoxal; il était indépendant de toute chose, même du paradoxe. Naturel et prime-sautier par excellence, il disait constamment ce qu'il sentait, et il avait une manière de sentir qui en faisait le plus gracieux comme le plus profond humoriste qu'à coup sûr j'aie jamais connu. Aurait-il eu cent fois moins de séduction, il aurait encore plu certainement à Mlles Juliette et Amicie, car les jeunes filles ne sont pas accoutumées à être gâtées sous le rapport intellectuel. Si j'osais faire une comparaison bizarre, je dirais qu'elles ressem-

blent au soldat qui se met à rire au moindre lazzi. Cosme, en leur parlant de Venise, trouva le moyen de les divertir. Il leur raconta l'histoire d'une famille anglaise qu'il y avait autrefois rencontrée; le portrait d'une jeune miss à l'éternel album leur arracha de grands éclats de rire. Quand il les vit bien en gaieté, il prit plaisir à les faire changer d'humeur. — Je ne devrais jamais, leur dit-il, songer à Venise sans être pénétré de tristesse, car c'est là que j'ai perdu mon meilleur ami, le comte Ascanio Rubieri, qui descendait d'une famille dogale. Il y a quelques années, lors de cet énergique effort qui se fit sur plusieurs points de l'Italie contre la domination autrichienne, Ascanio prit les armes. Il fut tué au siége de Venise, grand fait militaire qui a passé presque inaperçu, car dans notre temps le sang sèche vite; les morts ne vivent que dans le cœur de leurs mères. Moi-même j'avais oublié ce pauvre Ascanio, qui, avant de mourir cependant, m'a écrit une lettre bien touchante. Il me parlait d'une jeune fille qu'il devait épouser et dont il se croyait aimé éperdument. — Ici il y eut dans l'auditoire de Cosme ce mouvement que, dans les assemblées, les sténographes expriment par le mot « attention ». — Il me chargeait, poursuivit Giuli, s'il était tué, de lui porter un souvenir, et de lui répéter quelques-unes de ces paroles sacrées par lesquelles on espère laisser quelque chose de soi dans les cœurs où l'on a placé son bonheur terrestre.

— Eh bien! interrompirent en même temps les deux jeunes filles, qu'est devenue la pauvre fiancée? Qu'a-t-elle dit, qu'a-t-elle éprouvé quand vous vous êtes acquitté de votre mission?

— Quand je me suis acquitté de ma mission, la fiancée a un peu pleuré, pas assez cependant pour rendre ses yeux rouges. C'est du reste une banale histoire dont je ne voulais pas vous entretenir. J'ai fait la guerre avec bien des hommes qui portaient au cou des cheveux, des portraits, que sais-je? toutes les reliques de l'univers; je n'en sais pas un que l'objet de son culte n'ait abandonné quand la campagne se prolongeait un peu. Je ne connais pas de tendresse qui ait suivi personne au-delà de quatre ou cinq combats et de deux batailles rangées. Il n'est réellement dans les amours militaires qu'une heure sublime, celle des adieux. Quand on part, on s'en va tout imprégné d'une affection héroïque. — Tu sentiras éternellement mes deux bras autour de ton cou, vous crie la dame de vos pensées, tu m'emportes en croupe! — Elle est de bonne foi, mais peu à peu l'étreinte s'affaiblit, et si votre cheval n'avait pas à porter autre chose que le fardeau adoré, il pourrait faire de longues routes.

— Quels horribles discours vous tenez! s'écria Juliette avec une expression agaçante.

— J'espère, fit à son tour Amicie d'un air pensif, que vous-même ne croyez pas à ce que vous dites?

— Pourquoi pas? reprit Cosme; mais je n'ai jamais pensé qu'une chose n'existait point parce que je ne l'avais pas rencontrée. Je crois volontiers au contraire à tout ce que je n'ai pas vu. Ainsi il y a une constance romanesque à laquelle j'ai foi tout comme si j'avais vingt ans.

— A la bonne heure, dit joyeusement Juliette, voilà de bonnes paroles et des sentimens qui méritent d'être récompensés.

Amicie garda le silence, mais elle tourna vers Giuli des yeux où rayonnait quelque chose de si confiant, de si honnête, de si enthousiaste et de si pur, que cet homme, familier avec tant de regards, sentit au fond de lui la fraîcheur d'une nouvelle impression. Puis la pensée, nous l'avons dit, qui s'offrait à son esprit depuis quelque temps lui apparut avec un éclat et une puissance inusités. — C'est peut-être ma femme qui me regarde ainsi, se dit-il à part lui; ma femme! mot étrange et qui me touche. Pourquoi n'aurais-je pas, comme Adam, ma femme et mon paradis terrestre? — Mais le fruit défendu, le diable qui vous joue son premier et son plus mauvais tour, Dieu lui-même qui est jaloux!... Et la lutte éternelle, dont l'issue produit tant de célibats poussés jusqu'aux derniers confins de la vie, s'engagea de nouveau dans son cœur. Toutefois il luttait, et contre ses argumens il y avait ce qui met en déroute la philosophie et les philosophes, deux yeux remplis de la toute-puissance féminine.

IV.

Le château de Vesprie recevait chaque jour de nouvelles visites; un matin Giuli vit arriver don Gil Valdez de Hermosa. Il s'aperçut que la présence de l'Espagnol n'était point pour tous un sujet de joie. M. de Blesmau appartenait à l'espèce assez commune de ces maris qui ont, à l'endroit des amitiés un peu vives de leurs femmes, une tolérance pleine de malveillance sournoise. Il adressait rarement la parole à Hermosa, dont il semblait fort peu apprécier l'esprit. Il avait vu dans l'âme de Clotilde (c'est ainsi que s'appelait la baronne) bien des règnes se succéder. Il attendait sans impatience, mais il voyait toujours avec plaisir la fin de ces gouvernemens variés. Amicie, malgré la douceur de sa nature, n'avait jamais cessé de montrer une réprobation des plus marquées pour toutes les affections maternelles; elle avait voué au comte d'Hermosa une haine particulière. Avec ce pédantisme bizarre dont la pratique assidue du monde ne garantit pas certains esprits, don Gil avait imaginé d'exercer chez Mme de Blesmau une haute influence domestique, et c'était la pauvre Amicie qu'il avait particulièrement résolu de placer sous son autorité. Il voulut la diriger dans ses lectures, dans ses goûts, dans

ses habitudes, jusque dans ses paroles. La jeune fille éprouvait des irritations indicibles que parfois elle se plaisait à montrer. Sûre de n'avoir rien à redouter de sa mère, qui était peu disposée à la tyrannie et qui tolérait, sans les soutenir, les essais despotiques du Castillan, elle avait quelquefois avec ce tuteur illégitime les luttes les plus divertissantes. Quoiqu'elle ne fût point portée à la moquerie, elle trouvait à l'endroit du comte Gil de véritables mots de génie. Jamais aucun journal de Madrid, ni aucun membre des cortès n'avait poursuivi Hermosa de railleries plus sanglantes que l'honnête et douce Amicie, quand décidément la colère s'était allumée dans ses jolis yeux. Cosme, qui avait pour l'ami de Mme de Blesmau une très médiocre sympathie, se sentait toujours du parti de la jeune fille dans les débats auxquels il assistait. Il comprenait d'ailleurs, lui qui connaissait si bien le jeu des passions dans son âme, qu'un sentiment nouveau allait disposer de sa vie. Était-il amoureux d'Amicie? C'est pourtant ce qu'il ignorait encore! Il ne pouvait plus se déclarer à lui-même la naissance d'un nouvel amour dans un coin quelconque de son cœur sans une tristesse ou une moquerie également poignantes. Seulement il se disait : En vérité, cette gracieuse enfant m'inspire une fantaisie vertueuse.

Et, comme la lune sortant tout à coup des flancs d'un ciel orageux, la pensée du mariage se dégageait des sombres nuages de son esprit. Il est vrai que c'était alors en cette pauvre âme le signal d'un vrai sabbat. A la mélancolique apparition de l'idée conjugale, c'était sous le cerveau de Cosme une véritable insurrection de spectres. Souvenirs tendres, souvenirs joyeux, tous les fantômes chers à Giuli se révoltaient contre la lumière inattendue qui s'introduisait dans leurs ténèbres. Cette révolte devait être vaine. Déjà le descendant des Jules appartenait fatalement à l'hymen.

Une série de hasards semblèrent faire vis-à-vis de Giuli l'office de ces matrones que Fourier, dans une page pleine d'une verve ardente, mais un peu brutale, représente poussant l'homme au mariage comme on pousse le bœuf à l'abattoir. Un jour, au milieu d'un bois, Cosme fut amené à échanger avec Amicie des paroles sérieuses de tendresse. Les hôtes de Vesprie avaient organisé une promenade. Mlles de Blesmau et de Courgey devaient monter à cheval avec le marquis de Giuli. Leurs mères devaient les suivre en calèche avec le comte d'Hermosa et le baron de Blesmau. Au dernier moment, le baron, fidèle à sa répulsion pour la société de don Gil, prétendit qu'il avait à surveiller un essai de grande culture; puis il se trouva que Mlle Juliette, dans la cargaison des toilettes qu'elle avait apportées à Vesprie, avait précisément oublié son habit de cheval. Grand désespoir de cette beauté, qui se résigna de fort mauvaise grâce à prendre dans la calèche la place que M. de Blesmau laissait vacante.

Amicie se trouva donc sans compagne pour monter à cheval. Don Gil voulut lui faire comprendre qu'en pareil cas une jeune fille bien élevée renonçait à ce plaisir. L'Espagnol eut des airs anglais. Monter avec un jeune homme, quelle inconvenance! Amicie regarda sa mère, dont les yeux n'avaient jamais pu prendre une expression sévère. Après ce regard, elle répondit au malheureux don Gil de manière à lui faire perdre pour longtemps le goût des conseils : — Votre opinion a un prix inestimable, je le sais, en certaine matière, monsieur le comte; mais en celle-ci, permettez-moi de vous dire qu'elle n'a, pour moi du moins, aucune valeur. Ma mère ne se choquera point, ni Mme de Courgey, j'en suis sûre, ni Juliette, j'imagine, ni, je crois, aussi M. de Giuli : vous serez donc seul à être indigné, et comme vous êtes accoutumé à respecter les majorités, vous laisserez là votre indignation, je l'espère. Je dis « je l'espère » par courtoisie. — Là-dessus profonde révérence et sortie joyeuse de la jeune fille, qui reparut prête à monter à cheval dans ce costume qui donne aux femmes, lorsqu'elles ont le visage frais et la taille mince, quelque chose de pur et de hardi.

— Un de nos grands poètes, lui dit Giuli, a créé l'ange de l'assassinat, vous êtes l'ange de l'équitation. — Et riant lui-même de cette sottise, il s'élança sur une jument ardente qu'il montait avec vigueur et souplesse. On se mit en route, les sentimens fatigués déjà en voiture et les amours naissantes à cheval.

On s'engagea dans un bois de haute futaie disposé avec art pour les chasses à courre. Cosme et Amicie, laissant la calèche qu'ils escortaient rouler doucement sur un terrain sablé, mirent leurs montures au galop. Les chevaux donnent des ailes au cœur. Au bout de quelques instans, Giuli se sentit presque heureux. Un ciel d'été, de grands arbres, cet éternel attrait de la nature, qui depuis les premières heures du monde semble toujours près de nous révéler un grand secret, maints charmes se réunissaient pour agir sur un esprit prompt à toutes les espèces d'émotions. Amicie avait vraiment de la beauté. Toute femme qui monte à cheval avec audace, à moins que Dieu ne l'ait dépourvue de toute grâce, mérite au moins un moment qu'on lui adresse les paroles d'Othello à Desdémone : « Ma belle guerrière! » En la regardant, Cosme éprouva tout à coup un élan inattendu d'espérance. Peut-être brillait-elle dans ces yeux charmans, derrière ce voile vert, la pierre philosophale dont la poursuite lui avait coûté les plus fécondes richesses de son cœur. Chez Cosme, la pensée et l'action s'unissaient comme la poudre et le boulet dans la gueule embrasée du canon. « Pourquoi ne l'aimerais-je pas et pourquoi ne lui dirais-je pas que je l'aime? Allons, mes lèvres, tâchez de répéter encore avec ardeur ces vieilles formules murmurées tant de fois! » Puis, se penchant à l'oreille de la

jeune fille : — Savez-vous, dit-il, qui le comte d'Hermosa aurait dû empêcher aujourd'hui de monter à cheval?

— Ce n'est pas moi, répondit-elle joyeusement, qui suis en ce moment si heureuse.

— Non, c'est moi, qui tout à l'heure peut-être serai malheureux. — Et toujours aiguillonné par la course : — Aussitôt que je vous ai vue, ne vous êtes-vous donc pas aperçue que j'allais vous aimer? Aussitôt que vous m'avez parlé, n'avez-vous donc point compris que je vous aimais?

Une branche d'arbre enleva le voile d'Amicie. Il saisit ce tissu tiède encore d'une haleine virginale, il y plongea sa bouche. — Reprenez ce voile, dit-il, avec le baiser que je viens d'y mettre, et je dis adieu à toutes les tristesses de ma vie; rejetez-le, et ma foi! je dis adieu à ma vie elle-même.

On continuait à galoper. Cette déclaration équestre, pleine de fougue et d'imprévu, était débitée avec tant de vaillance et de franchise, qu'Amicie prit lestement le voile et le remit à son chapeau sans mot dire. Pour ne rien céler, l'aimable fille s'attendait à l'aveu de Giuli, et ne le redoutait point. Malgré les gens qui l'entouraient, la région où elle s'était développée, elle avait gardé une nature droite, simple et même candide. C'est là ce qui devait avant toute chose la livrer à un homme, sinon corrompu, du moins versé dans tous les secrets de la vie. Clarisse appartiendra toujours fatalement à Lovelace. Ne vous attendrissez pas trop cependant. C'est dans le roman qu'elle meurt; dans la vie, elle prospère, elle se moque de celui qui l'a initiée à la science du bien et du mal. Elle regarde en riant ce pauvre serpent qui la contemple avec une sorte d'effroi honnête et mélancolique, tandis qu'elle mord à belles dents le fruit qu'il lui a montré.

Tout contribua, je l'ai dit, à livrer Cosme au mariage. Le soir de cet aveu fait au galop, Mlle de Courgey n'imagina-t-elle pas d'entrer en rivalité avec son amie? Cela devait être. L'amitié féminine, on le sait, n'a jamais été qu'un prétexte à mille jeux charmans et à mille affreux tours. Pendant qu'Amicie servait le thé, Juliette trouva le moyen, dans un coin du salon, d'entretenir le marquis à voix basse. Avec cette témérité de jeune fille qui déconcerte souvent les hommes les plus versés dans la science du monde, elle entra dans le vif des pensées où Giuli s'enfermait depuis plusieurs jours. — Vous êtes épris d'Amicie, lui dit-elle; sous peu, vous serez son mari. — Cosme lui jeta un regard étonné. — Vous savez, poursuivit-elle intrépidement, si celle que vous aimez m'est chère; mais excusez une franchise qui doit vous paraître bien bizarre et à laquelle je me livre ce soir : je ne sais trop pourquoi, c'est une union qui m'effraie pour elle et pour vous.

Alors elle fit deux portraits, l'un de Cosme, l'autre d'Amicie, qui, pour être dus à un pinceau inexpérimenté, ne laissaient pas, il faut en convenir, d'avoir une certaine vigueur de coloris. Giuli était un peu défectueux, c'était une étude trop forte pour elle; mais Amicie était d'un style magistral, comme on dit, et Dieu sait qu'elle n'était pas flattée. Une sorte de Charlotte, moins l'intelligence rêveuse et la grandeur domestique, c'est-à-dire un être doux, faible, léger, incapable de grande passion, voilà comme elle représentait son amie. — Je ne vous donne pas quinze jours, dit-elle à Cosme en manière de conclusion, pour traiter votre femme comme les enfans traitent leurs jouets; vous la briserez afin de savoir ce qu'elle renferme, et vous ne trouverez rien. Heureusement, ajouta-t-elle en souriant, qu'Amicie ne sera pas aussi irréparablement cassée qu'une poupée de Nuremberg. Rassurez-vous, je me suis servie d'une comparaison; je veux dire tout simplement qu'emporté par toute sorte de curiosités inquiètes auxquelles la pauvre fille ne sera pas en état de répondre, vous lui ferez subir des souffrances morales bien inutiles; mais elle guérira de ces souffrances-là, et, malgré cette douceur que je lui connais, monsieur le marquis, quand sa guérison sera accomplie, si vous essayez sur elle de nouvelles tortures, elle trouvera assez d'énergie pour s'y soustraire.

Cosme aimait l'esprit, même quand il lui était hostile, quand il combattait un de ses goûts, quand il frappait une de ses illusions, et un moment Mlle de Courgey, qui n'avait vraiment manqué ni d'originalité, ni de verve, ni de malice, fut sur le point de l'ébranler; mais Juliette, qui vit le succès de sa manœuvre, eut l'idée malencontreuse d'en démasquer trop tôt le but. Elle essaya un éloge sentimental d'elle-même, et dans cette tâche l'inspiration l'abandonna. Ce fut une conjuration rompue. Amicie profita de ce qui venait d'être tenté contre elle. Cosme la regarda; précisément en cet instant elle servait le thé avec une délicatesse, une réserve, une grâce chaste et digne, qui la faisaient ressembler à une Hébé chrétienne. La pauvre Juliette au contraire, sur laquelle il ramena son regard, manquait complétement, il faut en convenir, de cette austérité dont il avait la fantaisie d'être épris. Elle lui rappelait les débuts de mainte aventure. C'était la préface de cet éternel roman qu'il n'avait plus le courage de lire jusqu'à la dernière page. — Amicie, se dit-il, charmante révélation d'un monde nouveau, c'est vers toi que s'en va mon âme! — Et, quittant brusquement Juliette, il se dirigea vers la nouvelle souveraine de ses destinées.

Ce qui porta le dernier coup à Giuli fut un incident d'une nature toute particulière, délicat et pénible à raconter, que je ne veux point pourtant passer sous silence. Il y a des détails où doivent se résoudre à entrer certains récits, destinés comme les débats judiciaires à

faire sortir bon gré, mal gré, la vérité de son puits. J'ai dit, je crois, que le parc de Vesprie rappelait les jardins du XVIIIe siècle par les recherches et les élégances de toute nature qu'on y avait entassées. Il renfermait, entre autres ornemens, une sorte de construction champêtre dans le goût des chalets de Trianon. C'était un pavillon en bois rustique curieusement travaillé, avec une couverture en chaume propre, lisse, brillante, et des fenêtres à vitraux coloriés. Cosme rencontra un matin devant ce pavillon Mlles de Blesmau et de Courgey. Les deux jeunes filles venaient visiter cette retraite; elles lui permirent d'y pénétrer avec elles. L'intérieur de l'ermitage répondait à ses dehors. Il y régnait un jour mystérieux caressant une tenture soyeuse et se jouant à travers des meubles gracieux. Une table svelte portait des romans et des fleurs, ce double luxe du monde apparent et du monde caché. Toute habitation humaine où l'on entre pour la première fois offre un genre d'attrait vif et singulier. Maintes rêveries, maintes pensées qu'y ont laissées des êtres inconnus vous reçoivent comme des hôtes invisibles. Giuli se livrait entre les deux jeunes filles à une agréable songerie, quand il entendit une voix vibrante : c'était celle d'Antonin Guéroux, ce peintre qui reproduit avec tant de verve les scènes que les Anglais appellent de *high life*. On ne peut nier qu'Antonin n'ait infiniment plus d'élégance dans son pinceau que dans sa personne. Il tient à honneur de conserver, dans un monde où cependant il se plaît à vivre, les souvenirs de l'atelier. — Je veux, dit-il, que mes pieds ne secouent jamais la poussière de la patrie.

Je n'entends ni le louer ni le blâmer. Je constate seulement une manière d'être dont il va donner une preuve trop éclatante. Amicie avait peu de penchant pour cet artiste; en l'entendant, elle avait mis son doigt sur sa bouche et fermé doucement la porte. — Ne disons rien, murmura-t-elle à voix basse, laissons passer M. Guéroux. C'est peut-être un grand peintre, mais à coup sûr c'est un homme insupportable. S'il se joignait à nous, adieu pour moi le plaisir de la promenade. Il me gâte la nature partout ailleurs que dans ses tableaux.

On obéit à ses paroles, et un profond silence s'établit dans le chalet. Cependant Guéroux s'avançait toujours; il était avec un jeune homme dont je tairai le nom, qui lui servait en même temps de Mécène et de Pylade. Arrivé devant le pavillon muet et clos, où il était loin de soupçonner un auditoire caché, Antonin cria sur un ton des plus perçans :

— Voici un petit objet Pompadour qui doit avoir une destination galante et sentimentale. C'est ici que notre hôtesse et son vieil Espagnol viennent tous les deux faire de la bergerie. Là Clotilde échange des paroles ardentes avec Gil, car après tout l'amoureux se nomme

Gil. Force lui est bien de dire à l'objet aimé : « Appelle-moi Gil! »

A ces paroles, d'un odieux goût, prononcées avec les inflexions de voix que vous devinez, imaginez ce qui se passa dans l'intérieur du pavillon. Feindre de n'avoir rien entendu était impossible pour aucun des trois personnages qui s'y trouvaient. Mlle de Courgey cacha son détestable plaisir sous une expression sévère et triste; une rougeur ardente et deux grosses larmes parurent sur le visage d'Amicie. Giuli fut sur le point de briser la porte et de s'élancer sur Guéroux. Un regard de celle qui lui inspirait cet élan d'indignation chevaleresque l'enchaîna. Se penchant alors à l'oreille de la belle désolée : — Mon enfant, lui dit-il, ma bien-aimée, calmez-vous, je vous arracherai à des personnes et à des choses que vous ne devez pas supporter plus longtemps, vous qui êtes la pureté aussi bien que la grâce. Être charmant, que je respecte et que j'adore, je comprends tout ce qui se passe en vous; mais dites adieu à vos chagrins de jeune fille. Dès à présent, si vous le voulez, ils sont finis. Est-ce à ma femme que je puis dire : Ne pleurez plus?

— Oui, répondit-elle, gagnée par l'élan enthousiaste de Giuli; oui, c'est votre femme qui vous répond, qui vous remercie, et qui sèche ses larmes pour vous sourire.

Et elle lui sourit en effet de manière à rendre brûlantes des natures plus glacées que celle de Giuli. Juliette, elle, ne souriait pas. Elle comprit qu'un tendre mystère venait de s'accomplir à ses côtés. Amicie était persuadée qu'elle venait de donner son cœur; Cosme sentait que dans un élan généreux il venait de donner sa vie!

V.

Quelques semaines après ce jour, voici ce qu'écrivait Cosme à son confident le plus cher :

« Demain le Giuli que je connais ne sera plus; je vais devenir un être nouveau pour moi-même. Je me marie. Depuis hier je me répète sans cesse le mot de Shakspeare : « Dormir, peut-être rêver! » Sais-je de quels songes je serai poursuivi sur l'oreiller conjugal? Rêver éternellement aux choses dont je suis las, dont je suis attristé, que je veux fuir, voilà ce que je redoute dans cette mort où je me précipite. Depuis que je suis dans l'ombre du mariage, maintes choses déjà qui me paraissaient pâles et inertes reprennent de nouveau pour moi la couleur et la vie. Quand je serai demain à côté de cette femme, dans cette église, quel chœur ironique et lamentable de souvenirs j'entendrai chanter autour de moi! J'ai eu cette nuit un rêve qui avait presque l'air d'un songe de tragédie, tant il s'accordait avec ma situation, tant il l'exprimait avec lucidité et énergie. La femme près de qui j'étais agenouillé, dont je tenais la main,

à qui je remettais un anneau béni, changeait à chaque instant de visage. Je reconnaissais toute sorte de sourires oubliés, toute sorte de regards que je croyais à jamais disparus, et que je retrouvais tout chargés des mille émotions de mon cœur. Il y a un de ces regards, un regard bleu sombre, où rayonnait avec tant d'éclat encore un bonheur que j'ai cru immortel, qu'il m'a été impossible de le soutenir. Je me suis réveillé. Pendant une heure, je me suis senti une vraie fièvre; j'avais envie de tout abandonner et de courir après celle... Quelle folie! Je devrais être heureux de congédier toutes ces ombres; je veux aimer la compagne que me donnent d'honnêtes et paisibles destinées. Paisibles! pourquoi? Voilà bien un mot qui m'est inspiré déjà par le tour vulgaire que prend ma vie. Avec l'âme que je me sais, si je suis réservé à cet heur formidable d'aimer ma femme, est-ce la paix que j'aurai conquise? Quoi! par instans je crois sentir encore dans chaque goutte de mon sang les souffrances que m'ont données des créatures dont je connaissais le néant, que je savais faites et vêtues de mes songes : quelle douleur me donnera la seule femme qu'il nous est défendu ici-bas de traiter comme une illusion, l'être à qui la société, plus puissante en cela peut-être que Dieu lui-même, vous unit par des liens plus forts que ceux des premiers époux de ce monde, qu'elle fait plus que de votre chair, qu'elle fait de votre honneur, de votre nom! — Tu parles de paix, mon pauvre Giuli! Aux armes! Tu entres en campagne et tu passes à l'ennemi. Tu es l'ennemi, car je ne puis pas me le nier, après tout, il y a quelques mois encore, le mari, c'était l'ennemi pour moi. Contre lui, tout était permis, même la trahison. Mon expérience dans la guerre que je vais faire sous de nouveaux drapeaux me sera-t-elle utile ou nuisible? Je n'en sais rien. Heureuse fortune de la jeunesse! Voilà ce qu'à propos de la guerre j'ai eu presque toujours l'occasion de dire, quoique j'aie été battu par Radetzky. Or tu n'as plus de jeunesse, Cosme, à moins que tu n'appelles ainsi ce perpétuel bouillonnement qui donne à ton cœur le fatigant et inutile fracas d'un torrent. »

Ce fragment de lettre, je l'espère, vous fait bien complétement connaître l'homme que j'ai promis de vous montrer. Cependant Giuli, le jour de son mariage, ne sembla pas éprouver, ou du moins ne laissa point paraître la tristesse presque farouche qu'en pareille occurrence ne dissimula point lord Byron. Il se mariait à la campagne, on ne fut pas obligé d'aller le chercher au fond du parc. Dès le matin, il s'était habillé avec soin, et paraissait s'être étudié à toutes les allures régulières. A l'église, il eut une tenue excellente. Les pleurs de Mme de Blesmau, qui, à l'étonnement général, se mit à sangloter comme une mère de province, ne lui inspirèrent aucune irritation. Loin de là, il prit lui-même un air attendri qui cependant

n'arrêta pas sur ses traits l'épanouissement d'un sage bonheur. Le monde le trouva charmant, sa femme dut le trouver plus charmant encore, lorsque, seul avec elle, il lui dit, en se mettant à ses genoux : — Amicie, regarde-moi, et vois dans mes yeux tout ce que je n'osais pas y laisser paraître. J'ai joué mon rôle. Le monde ne veut voir jamais que des sentimens mesurés et discrets; mais je vous aime d'un amour sans limites et sans frein que j'espère bien garder toujours. Ce sont les sots qui veulent la raison dans le mariage, toute femme y cherche la passion. Tu l'y trouveras, ma bien-aimée.

Cosme était sincère en parlant ainsi. C'était par excellence une âme amoureuse. Puis, de toute manière, je trouve que son langage était fort opportun. Quoi qu'en ait dit Montaigne, je ne crois pas, pour parler vieux français, que vous *preniez le bon moyen d'éviter la male chance* en apparaissant toujours à votre femme comme un sénateur sur sa chaise curule. Tâchez de ne point lui faire penser que le mariage est une sorte d'état spécial, tout particulièrement solennel et auguste, qu'elle le considère tout simplement comme une forme heureuse et bénie de l'amour. Seulement ne vous bornez pas à promettre, comme Giuli, une passion sans mesure; promettez aussi, et tâchez de tenir votre promesse, une passion unique. Les âmes jeunes sont exclusives; mais nous voici dans le vif de notre histoire.

Ce fut, à mon sens, en trois soirées que Cosme joua et perdit son bonheur conjugal. Pendant trois mois, il avait mené la vie que désigne ce mot consacré : « la lune de miel. » Amicie, dont il me semble que je n'ai pas encore assez parlé, éprouvait pour lui une affection vive, sincère et pleine de grâce. Je ne sais pas si la marquise de Giuli, qui a encore de longues années à passer dans le monde, aura une de ces renommées qui sont le partage d'un si petit nombre de femmes. A vrai dire, je ne pense pas qu'on ait l'idée de renouveler pour elle, dans quelques siècles d'ici, la cérémonie qu'une ville de province vient de consacrer à Mme de Sévigné; mais on ne peut nier qu'elle n'ait une intelligence bien suffisante pour tous les besoins réels de cette vie. Sans avoir rien de vulgaire assurément, elle n'a pas une originalité extrême. C'est la jeune femme telle que les destinées du mariage la livrent à nombre d'hommes, qui, suivant leur instinct ou leur caprice, leur esprit ou leur sottise, leur bonne ou leur mauvaise chance, en font soit l'esprit bienfaisant, soit le génie brouillon et maudit de leur foyer. Si elle ne comprenait pas dans toute la grandeur de son ensemble, encore moins dans toute l'élégance exquise de ses détails, la nature si puissante et si fine de son mari, cette âme était bien loin d'être pour elle un mystère impénétrable : par maint en-

droit, elle en soulevait le voile; ce qu'elle découvrait lui donnait le désir ardent et tendre d'une complète initiation. Elle aimait cette parole de Cosme, cette parole si bizarrement émouvante, qui n'était ni celle de l'orateur, ni celle du poète, ni celle de l'artiste, et qui cependant offrait le langage de ces trois hommes, avec je ne sais quel ton héroïque et preste où l'on sentait le guerrier et ce qu'on nommait autrefois le courtisan. Souvent, assise à ses genoux, le regardant pendant qu'il parlait, elle s'appliquait ces mots adorables de l'Évangile : « J'ai pris, disait-elle, la bonne place; je me suis mise aux pieds de mon seigneur. » Son seigneur alors l'embrassait, et c'étaient des scènes à précipiter sous le poêle nuptial les plus farouches partisans du célibat.

Ainsi vivaient ces deux époux, quand un soir Cosme, par une malencontreuse inspiration, supplia sa femme de ne pas manquer, comme elle en avait l'intention, à un certain mercredi de la duchesse de Ténais.

La duchesse de Ténais a un de ces innombrables salons qui s'appellent chacun tour à tour, depuis plus de soixante ans, le dernier salon où l'on cause. Elle a écrit autrefois *Adolphine de Nisdale*, un très agréable roman qui a fourni une fort honorable carrière, n'a fait dire que du bien de lui, n'a vécu ni trop ni trop peu, et repose à présent dans un galant mausolée que chaque jour encore on orne de fleurs. C'est au demeurant une gracieuse femme à qui la malveillance est inconnue, et qui honore l'idéal à sa manière, disait Cosme avec ce sourire à la fois attendrissant et moqueur dont il eut seul le secret. Maintenant, s'il faut être franc, ce qui donnait à Giuli cette affectueuse indulgence pour Mme de Ténais, c'était la comtesse Renée de Matte. Renée était une nièce de la duchesse, nièce chérie imposée à l'adoration de tout ce qui voulait plaire à l'auteur d'*Adolphine*. Reconnaissons-le du reste, c'était chose facile que d'adorer cette charmante créature. Sans avoir rien de la femme qui écrit, Mme de Matte avait un esprit d'une culture singulière; c'était un jardin merveilleux, où l'on trouvait de tout, des fleurs précieuses, des pelouses élégantes, des allées finement sablées, même de grands arbres et du mystère. Les femmes de notre temps, lorsqu'elles ont vraiment de l'esprit, en ont plus que les femmes d'aucune autre époque. Elles ne sont sous l'influence d'aucune de ces passions passagères qu'elles servirent avec tant d'ardeur dans des luttes oubliées; elles ne sont plus jansénistes, ni molinistes : elles appartiennent aux passions vraies et éternelles. Ce trésor céleste par excellence, ce don divin de la lumière qu'elles partagent avec l'onde, la fleur et le diamant, elles le prodiguent à tout ce qui les attire, et elles sont attirées par maintes choses. De là cette éclatante va-

riété de leur entretien. Je vois d'ici plus d'un sourire moqueur. Je pense ainsi, et Giuli pensait comme moi quand il écoutait Mme de Matte. Mais disons jusqu'au bout une vérité qui du reste ne sera une révélation pour personne : tout Paris a su qu'il l'avait éperdument aimée. Comment, pourquoi cet amour a-t-il fini? Voilà par exemple ce que je ne veux pas dire, ce qui d'ailleurs serait inutile à ce récit. Je puis seulement affirmer qu'au moment où Giuli, pour me servir d'une de ses expressions, prit ce grand et violent parti de se faire mari, Renée était pour lui dans le pays des ombres. Il aurait dû la laisser dans ce pays, ou, s'il eût voulu à toute force évoquer ce gracieux fantôme, ne point faire cette conjuration devant sa femme.

Il y avait déjà une heure à peu près que durait la visite conjugale lorsque Mme de Matte entra. A cet instant même, Amicie, quoiqu'elle fût d'une très réelle ignorance sur l'histoire des salons avant son mariage, regarda son mari et tressaillit : c'était une vraie divination magnétique. Renée a encore une beauté singulière : elle appartient à cette race de femmes qu'un homme très versé dans une certaine espèce d'études secrètes appelle les magiciennes. Ce nom, à mon sens, désigne merveilleusement les filles des sociétés raffinées à ce moment de leur vie où elles opposent au temps des conjurations plus puissantes que ses maléfices. Elles semblent avoir échappé à toutes les lois terrestres, elles bravent également la jeunesse dont le secours leur est inutile et la vieillesse qui fuit devant elles. Il ne leur reste plus qu'à passer déesses. Malheureusement tout à coup leurs sortiléges deviennent impuissans; le miracle cesse, les voilà de nouveau mortelles. Un soir, au commencement d'un hiver, on entend dire : — Avez-vous vu Mme de B... ou Mme de C... cette année-ci? Comme elle est changée! Ce n'est plus elle. — Non, ce n'est plus elle, vous avez raison. — Mauvaises fées, génies malfaisans, puissances ennemies de la beauté et de la splendeur humaines, réjouissez-vous, il y a une vieille femme de plus!

Eh bien! la comtesse de Matte ce soir-là était à l'état de magicienne. Jamais sa taille n'avait été plus souple, son regard plus ardent, jamais sa chevelure noire, d'où pendaient de longues fleurs rouges, n'avait eu plus de voluptueux attraits. Toute sa personne était un véritable élixir diabolique à troubler la cervelle d'un saint. Elle s'assit sur un grand divan placé derrière la table où était le thé. Bientôt Cosme fut auprès d'elle. Il lui présenta sa femme, qu'elle n'avait pas encore vue. Renée eut un sourire charmant pour Amicie; mais pour le pauvre Giuli quel sourire! Quand le destin vous a enchaîné sur le rocher du mariage, c'est ce sourire-là qui vous fait sentir des griffes de vautour.

Il y avait peu de monde chez Mme de Ténais. La duchesse, à sa grande joie, put établir une conversation générale. On parla d'un roman et d'un livre théologique. Renée eut une manière ravissante de juger en même temps le livre sacré et le livre profane. — Pourquoi le ciel, s'écria-t-elle, n'a-t-il pas donné à l'auteur du roman la passion du théologien? C'est le livre saint qui est la coupe pleine d'ivresse! — Et la voilà qui sur ce vieux thème de l'amour mystique improvise mille variations. Giuli suivait l'une après l'autre toutes ces agiles et savantes mélodies, résurrection pour lui de tout un passé. Il voulait garder le silence; malgré lui, il prit part à la conversation et s'anima. Ces propos brillans et légers de Renée, c'étaient pour Cosme les Willis de la ballade. Il oubliait, pour danser avec les sorciers, sa fiancée, mieux que sa fiancée, sa femme, qui le regardait d'un air pensif, car Amicie appartenait encore à cette classe d'êtres et à cette époque de la vie où l'on a pour les jeux intellectuels une sorte de sombre moquerie, d'hostilité farouche. Elle contemplait du haut de sa jeunesse et de sa beauté des ébats auxquels elle se dépitait de ne pas prendre part. Elle se promettait quelque mot vengeur sur la comtesse de Matte, quand elle serait seule avec son mari.

Cosme surprit un de ses regards chargés de songerie malveillante, au moment même où il jouissait d'une repartie de Renée qui venait de mettre en relief une de ses paroles. Il avait à coup sûr l'âme trop élevée pour être sensible à des triomphes de salon, mais il avait aussi une nature trop fine pour repousser toute une espèce délicate de plaisirs. Ce n'était pas la marquise de Giuli qui pouvait lui donner cette joie d'un sourire pénétrant dans les plus secrètes parties de votre pensée pour y répandre la lumière et la chaleur; trop de choses étaient inconnues à cette âme nouvellement épanouie. Ce n'était pas elle qui pouvait lui apporter cette aide charmante, cet appui ingénieux que certaines femmes savent prêter à l'homme qu'elles aiment et dont elles sont fières. Quand elle fut seule en voiture avec Cosme en sortant de chez Mme de Ténais, Amicie, pour la première fois depuis son mariage, le trouva muet et rêveur. Elle-même, préoccupée, jalouse, cherchait silencieusement dans son esprit quelque parole amère. C'était ainsi qu'ils regagnaient leur logis; mais la réflexion chez Giuli avait un caractère ardent et mobile. En songeant à la comtesse de Matte, son esprit vint probablement se heurter à quelque pénible souvenir, car tout à coup il jeta sur sa femme un regard où rayonnait le plaisir d'un heureux réveil, il la pressa sur son cœur. — Aimable et cher refuge! s'écria-t-il. — C'étaient-là de malheureuses paroles. Une femme de vingt ans n'aime pas à jouer le rôle de havre pour les vieilles

nefs désemparées. Amicie toutefois ne comprit pas d'abord la portée de ces mots, et ne vit que le sentiment qui les dictait. Elle rendit à Cosme son étreinte, et il y eut joie encore pour ces deux êtres dans le royaume de l'hymen. Amicie trouva le moyen de dire pourtant : — N'est-ce pas Mme de Matte qui a écrit *Adolphine de Nisdale?* — Non, répondit Cosme avec bonhomie, c'est sa tante, Mme de Ténais. — Ah! reprit-elle toute triomphante d'avoir amené cette écrasante parole, c'est qu'elles ne sont ni l'une ni l'autre de mon temps. — Hélas! mon pauvre amour, lui dit Cosme en souriant, moi aussi, je ne suis point de votre temps. — Vous! s'écria-t-elle avec un gracieux enthousiasme, vous, mon cher grand homme, mon héros bien-aimé, vous êtes de tous les temps, vous avez des siècles à vivre. — Je ne sais pas si j'ai des siècles à vivre, pensa Giuli; mais je suis sûr d'avoir vécu des siècles déjà, des siècles dont je sens la poussière sur mon cœur.

VI.

Quelques jours plus tard, Cosme racontait ainsi une autre soirée qu'il venait de passer avec sa femme à l'Opéra :

« Hier vendredi, 7 février, j'ai pu savoir quelle était de toutes mes affections passées celle qui a laissé les plus cruels instrumens de torture au démon, au terrible démon des souvenirs. J'ai revu Augusta. C'était bien elle dans tout l'éclat de sa beauté; je retrouvais ce profil de camée qui s'était gravé en moi avec une force et une netteté si étranges, vision intérieure dont je ne pouvais pas me délivrer, et qui a failli détruire ma raison. C'est tout au plus si elle a vingt-cinq ans aujourd'hui. Quand je l'ai connue, elle était aux débuts de cette brûlante et funeste vie où je l'ai suivie avec de folles espérances et des tristesses encore plus insensées, avec toute sorte de joies et de douleurs qui renfermaient également la mort. Elle s'essayait à son rôle de Laïs, et cependant elle gardait une sorte de parure virginale qui était peut-être le plus dangereux de ses charmes. Il semblait que l'innocence se fût faite la complice du vice pour l'orner d'un divin attrait de pureté, dont aucun visage à coup sûr n'a jamais resplendi comme le sien. Cette race d'êtres splendides et déchus, qui semble connaître à la fois tous les secrets ardens de ce monde et le mystère idéal d'une patrie céleste, est assurément chez les hommes la source des plus meurtrières amours. Quelles bizarres ivresses elle m'a données! quelles prières extravagantes je lui ai adressées maintes fois! — Ma chère âme, lui disais-je, ma bien-aimée, ma vie, viens chercher avec moi quelque paradis solitaire où je défierai le plus subtil démon de pénétrer; renonce à ces

pompes coupables, à ces vanités douloureuses qui te dégradent et qui m'affligent. Qu'elle devait rire de cette requête mystique! Eh bien! non, elle n'en riait pas, et quelquefois je l'ai vue pleurer. J'ai cru par momens que j'avais vaincu. Je me rappelle un soir surtout. Elle venait de jouer *les Sept paroles du Christ*, cette étrange mélodie où Haydn a rendu la vision de Klopstock. Sa tête était tournée vers moi, et ses mains étaient restées sur le piano. Je courus auprès d'elle, je me mis à ses genoux, je saisis ses doigts tout ruisselans d'harmonie, ses doigts d'où venaient de tomber des roses célestes, et j'y déposai un long baiser. Puis avec plus de ferveur que, pour mon malheur, je n'en ai jamais assurément apporté dans la maison de Dieu : — Oh! je t'en supplie, m'écriai-je, ne sois jamais qu'à ces choses divines que tu rends si bien, et à mon amour qui, lui aussi, est chose sacrée.

« Il y avait chez ma grand'mère ce charmant tableau du siècle dernier représentant une petite fille poudrée et en falbalas, qui, placée sous une fontaine, essaie avec énergie et gravité d'enlever à un nègre sa couleur de suie. Cette ingénue en paniers n'est-elle pas le modèle que je me suis toujours proposé de suivre? J'ai passé ma vie à vouloir donner aux nègres la blancheur des lis. Ainsi pensais-je en fumant un cigare quelques jours après la soirée où j'avais cru transformer mon Aspasie en une sainte Cécile d'une nature particulière, faisant deux parts de son amour : une pour le ciel et une pour moi. Oui, Augusta m'a aimé, j'en suis sûr; ce n'est pas la voix misérable de la fatuité qui à cette heure encore me le répète, c'est la voix de la reconnaissance et celle de la justice; oui, elle m'a aimé, et cela du reste n'a rien d'étrange. L'amour sérieux, l'amour ardent, l'amour dont le monde antique a fait l'époux de Psyché, ne perd ses droits sur aucune créature parmi celles même qui se vouent avec le plus d'insouciance à tout ce qui est périssable et passager. Mais c'est en vain que j'essayais de faire avec toutes les vertus de mon cœur un philtre pour la rendre à la vie dont elle s'était arrachée. J'obtenais des triomphes de quelques instans qui de jour en jour devenaient plus rares. Un moment arriva où je me séparai d'elle, emportant une blessure dont je désirais passionnément mourir. Je ne suis pas mort. Suis-je guéri?

« Elle était dans une loge d'apparat avec un gros bouquet de fleurs éclatantes, qu'elle portait de temps en temps à son visage, et qui alors offrait un triomphe à la merveilleuse fraîcheur de son teint. Son regard avait ce mystère de certains regards féminins dont je me suis toujours inquiété. Il semble que la beauté, comme le génie, doit avoir quelque secret avec Dieu. Il y avait à côté d'elle une femme jeune, aux formes opulentes, aux couleurs vives, mais aux

traits écrasés de quelques courtisanes parisiennes. Elle semblait plus étrange, plus divine encore près de ce masque grossier du plaisir. Puis derrière elle était un personnage grotesque, un homme âgé déjà, au front fuyant, au regard hébété, un de ces laids et ridicules Jupiters que les Danaés devraient repousser loin d'elles quand ils cessent de se transformer en pluie d'or.

« O faiblesse honteuse des hommes! cette bacchante et ce vieux satyre, cette odieuse enseigne de sa vie, voilà qui représente assurément l'obstacle invincible entre elle et moi, voilà qui me rappelle toutes mes colères, toutes mes tristesses! Eh bien! je le sens avec honte, avec rage, avec dégoût, peut-être ce misérable entourage augmente-t-il l'effet de sa beauté sur mon âme et sur mes sens. C'est un jeu cruel du destin que cette rencontre, c'est l'accomplissement douloureux d'une prophétie faite, il y a quelques années, entre une larme et un sourire, entre un soupir et un baiser. — Je te reverrai peut-être, lui disais-je un soir où par les plus tendres paroles elle conjurait mes pensées chagrines, je te reverrai peut-être tout à coup, dans deux ou trois ans, aux Italiens ou à l'Opéra; depuis longtemps déjà nous serons devenus étrangers l'un à l'autre, bien des heures seront tombées une à une sur le souvenir de notre pauvre amour, comme des pelletées de terre sur un cercueil. Tu seras engagée plus que jamais dans la triste vie où les destins cruels t'ont jetée, tu seras belle, parée, divine; qui sait même si tes traits n'auront pas gardé cette pureté étrange qui me rend fou? mais autour de toi il y aura d'odieuses figures, près de ton adorable visage on verra la grimace du vice. Avec qui serai-je, moi? je n'en sais rien; j'ignore à quelle existence tu me rendras. Tout ce que je puis te dire, ô ma chère et fatale souveraine, c'est que toute mon âme tressaillera si tes yeux viennent à se tourner vers moi, c'est qu'une grande joie et une grande douleur enlacées l'une à l'autre sortiront sous ton regard du même sépulcre.

« Cette prédiction s'est donc accomplie. Amicie s'est aperçue de mon trouble : — Qui donc regardez-vous? m'a-t-elle dit avec cette singulière expression, n'est-ce pas cette dame au bouquet rouge? Si vous la connaissez, mon cher Cosme, vous me donnez une fâcheuse idée de vos relations. — J'ai répondu je ne sais quoi, Augusta me regardait : ou ma réponse était bien malencontreuse, ou il y avait dans le regard qui s'adressait à moi une révélation tout entière. Amicie s'est levée brusquement en se disant malade; je l'ai suivie. A peine a-t-elle été en voiture à côté de moi qu'elle a caché sa figure entre ses mains. Je les ai saisies, ces mains délicates, et je les ai couvertes de baisers; mais pas une seule parole n'arrivait à mes lèvres. Le démon qui me faisait muet, qu'il fallait exorciser pour me rendre

la voix, c'était Augusta, Augusta qui m'avait envahi tout entier. En rentrant au logis, je me suis dit malade à mon tour, et sans avoir pu trouver un élan expiatoire, j'ai été m'enfermer chez moi..... »

Le lendemain de cette funeste soirée, un soleil presque gai pour un soleil d'hiver envahit la chambre de Cosme, qui s'était débattu toute la nuit contre des visions fatigantes. Giuli fit seller un cheval, obéissant à cet invincible instinct qui nous pousse aux courses désordonnées dès qu'une douleur fond sur nous. Quoique le bois de Boulogne ne soit guère un asile favorable aux cœurs blessés, c'est toujours un bois après tout; peut-être était-ce un lieu d'ailleurs armé d'une puissance particulière pour ce malheureux Giuli, qui trouvait des souvenirs embusqués derrière les buissons de tant de routes. Ce qui est certain, c'est qu'il prolongea sa promenade; à l'heure où sa femme avait toujours l'habitude de le voir, il ne parut pas. Amicie, cédant à une sérieuse inquiétude, entra dans sa chambre. Jusqu'alors elle n'avait guère été blessée que par des ombres, là elle devait commencer à sentir les coups de la réalité.

Il y avait dans cette chambre une sorte de grand secrétaire en laque, à toute sorte de tiroirs, meuble ténébreux dont une jeune femme eût dû s'écarter prudemment; mais la légende de Barbe-Bleue est immortelle. Point de main féminine qui ne pousse éternellement la porte derrière laquelle sont les épouvantes. La négligence de Cosme avait d'ailleurs préparé une provocation insensée à la curiosité d'Amicie en laissant entr'ouverts des tiroirs qu'il aurait dû fermer soigneusement. Giuli avait une de ces natures qui ont l'habitude indestructible de traiter avec une perpétuelle insouciance toutes les espèces de périls. Il était de ceux que sur les navires on ne peut empêcher de fumer leur cigarette près d'un amas de poudre. Amicie n'essaya même point de lutter contre la tentation que le hasard lui offrait, et voici ce qu'elle découvrit.

C'étaient de véritables catacombes renfermant toute une longue histoire d'amours trépassés. J'ai déjà dit, je crois, que Giuli ne pouvait se résoudre à rien détruire. Il avait, comme toutes les âmes chez qui le besoin d'affection est une véritable maladie, le culte superstitieux des monumens les plus fragiles, je dirai même volontiers les plus vulgaires de la tendresse humaine. Depuis la lettre qui commence une liaison jusqu'à celle qui la finit, depuis le petit billet provocant où l'on offre une place dans une loge jusqu'à l'épître découragée où l'on vous retire une place dans un cœur, pas un chiffon de papier qu'il n'eût gardé. Puis venait un musée d'objets exhalant un parfum plus séculaire que celui d'un musée antique, malgré tout ce que des sentimens violens et débiles avaient voulu leur confier d'impérissable jeunesse. Le scalpel d'un grand

chef huron n'amasse pas plus de chevelures qu'il n'y en avait dans ces malheureux tiroirs. Des mèches blondes gisaient près de boucles brunes. Des gants, des rubans, des pantoufles, des fleurs fanées, rien ne manquait à ce reliquaire mélancolique des passions terrestres. Amicie sentit au fond de son âme un tumulte de pensées nouvelles. Les femmes auront toujours par excellence le goût des choses contradictoires. Elles ne veulent de la candeur à aucun prix chez l'homme qu'elles aiment; elles sont heureuses, elles sont fières de savoir vaguement que rien ne lui est étranger de ce qui fait à leurs yeux la science suprême de la vie; mais si par hasard une lumière soudaine leur découvre d'une manière nette, précise, dans tous ses détails, ce passé qu'elles ont exigé de lui, les voilà qui se livrent à toute sorte de mépris et de colère. En pénétrant dans l'existence de Cosme, Amicie ne pouvait s'empêcher de faire un retour sur son existence à elle. Ces amours innombrables la faisaient songer à l'amour unique qu'elle avait porté avec tant de joie et d'orgueil dans son cœur. « Ah! se dit-elle, ne dois-je pas mourir à mon tour dans cette âme où tant d'autres avant moi sont mortes? Je m'explique à présent les nuages qui passent à chaque instant sur ce front où mes baisers rencontrent la trace d'innombrables baisers. Quelle parole pourrais-je lui dire que ne renferment ces horribles lettres? Celui à qui je me suis donnée tout entière ne m'a jamais appartenu, ne m'appartiendra jamais; il appartient à toutes ces créatures disparues qui ont charmé sa jeunesse. — Et ses yeux se remplirent de ces larmes avec lesquelles s'écoule l'affection déçue qui les fait verser.

En ce moment Cosme rentra. Son bureau ouvert, l'attitude, le visage d'Amicie lui découvrirent ce qui venait de se passer. Il revenait avec l'espoir d'avoir triomphé du souvenir d'Augusta, et le désir de regagner dans le cœur qu'il avait pris pour dernier refuge ce que lui avaient fait perdre peut-être ses émotions de la veille. Il jugea d'un seul coup d'œil les nouveaux obstacles qu'il serait obligé maintenant de surmonter. Il ne vit reparaître un sourire clément sur le visage de la marquise qu'après lui avoir, pendant des heures entières, prodigué mots ingénieux, tendres caresses, regards supplians, tout ce que lui fournissait dans les occasions difficiles sa longue habitude de la vie romanesque. Quand il se releva, car il s'était mis aux genoux d'Amicie, il était, malgré son triomphe, rempli de lassitude et de découragement. Il se disait à part lui ce mot tant de fois répété : Encore une pareille victoire, et c'en est fait de mon bonheur conjugal! Or, comme une semblable victoire était encore la moins mauvaise chance qu'il pût avoir, puisque l'avenir à coup sûr lui réservait plus d'un combat, il pouvait le mettre dès lors, ce bonheur, dans la fatale nécropole où sa femme avait pénétré.

VII.

J'ai dit que trois soirées avaient été particulièrement funestes à Cosme. Laissons-lui la parole encore une fois. Il nous fera connaître en quelques mots le dernier acte de cette pénible trilogie :

« J'ai commis cette nuit la plus impardonnable et la plus inexplicable des sottises. Je viens de conduire Amicie à un grand bal chez la maréchale de P... Jamais je ne l'avais trouvée plus charmante. Elle avait une toilette bleue qui lui allait merveilleusement : c'était une fleur animée, un rêve visible et vivant. Elle semblait m'aimer, et je l'adorais. Je la suivais des yeux avec fierté. Elle dansait nonchalamment, et comme si elle se fût fait violence. Je ne danse pas, et j'ai toujours eu un grand éloignement pour la danse, à qui maintenant je ne pourrais plus rendre que de tardifs hommages. Il y avait dans sa manière d'être une tendre flatterie dont j'appréciais toute la valeur, dont je savourais tout le charme. Eh bien! voilà tout à coup que je rencontre Juliette de Courgey, qui depuis quelques mois a épousé un vieil Anglais, lord Clingham. Juliette, je ne sais trop pourquoi, avait refusé de valser. Elle me fait signe de m'asseoir auprès d'elle, et me demande comment je la trouve, si le mariage l'a changée, si je suis heureux, si ma femme m'aime, si ma vie est close désormais, enfin toute sorte de choses intimes provoquant des réponses périlleuses. Chacune de ses questions est accompagnée d'un regard où se montre la plus franche et la plus audacieuse coquetterie. Dieu m'est témoin que j'ai en horreur toute espèce d'aventures galantes, qu'excepté sous la forme où je pourrais encore le rencontrer près d'Amicie, l'amour m'est devenu odieux. Léger, il me répugne, il m'ennuie comme un dandy; romanesque et passionné, il m'effraie comme un bourreau. Telle est néanmoins la force de l'habitude que je cours au-devant du piége où je serais si penaud de tomber. Je ressemble à ces vieux chevaux de bataille qui dressent sur-le-champ l'oreille au moindre sifflement des balles. Je lui réponds, et je sens dans mes yeux toute cette série de sottes expressions attentives, animées, désireuses, qui me feraient prendre mon visage en horreur, si je le voyais dans une glace. Tandis que je me livre à ce fatal marivaudage, j'aperçois Amicie qui me regarde en valsant, et je comprends tout ce que son regard veut dire. Depuis quelque temps, elle apprend la science de la vie, et, comme tous les écoliers à leur début, elle s'exagère infiniment la portée de ce qu'elle connaît déjà. La voici convaincue qu'elle découvre un grand secret, c'est-à-dire que je suis voué pour toujours aux affections rapides et changeantes. « Je me suis unie à l'inconstance, » voilà ce qu'elle se dit. L'incon-

stance, elle ne sait pas que j'en suis l'enveloppe, mais que cette passion, comme tant d'autres, est à jamais morte dans mon cœur. J'espère que je pourrai la détromper, et je continue mon manége. La valse finie, elle regagne sa place, je reste où je suis. Juliette ce soir repousse obstinément tous les danseurs. Amicie, en dansant de nouveau, me retrouve auprès d'elle. Cette fois elle ne me regarde plus, elle semble prendre plaisir à la danse. C'est un petit drame qui se complète. Aux reproches a succédé le silence, ce sombre dénoûment de toutes choses. Décidément j'abandonne Juliette; aussitôt la contredanse finie, je vais trouver Amicie, et je lui demande si elle veut partir. Pour la première fois, elle me répond qu'elle s'amuse au bal; puis au bout de quelques instans c'est elle qui se lève et me donne le signal du départ. Tout a tourné contre moi dans l'explication que j'ai provoquée à notre retour. Elle était sérieusement froissée. A tout ce que j'ai pu lui dire elle a répondu d'une manière désespérante, par quelques mots toujours les mêmes, signes certains d'une mauvaise pensée qui s'est établie dans sa cervelle et que je n'en pourrai pas déloger. Elle me répète cette maudite phrase de roman : « L'amour, c'est la foi, et je sens que ma foi est ébranlée. » Un peu de lassitude, un peu de dépit et beaucoup de tristesse m'envahissent. En traversant un salon qui précède ma chambre, je m'aperçois par hasard dans une glace : les glaces ont toujours exercé sur moi un genre d'attraction fort étranger assurément à celui qu'elles ont pour les jolies femmes; je contemple avec une sorte de curiosité mêlée de terreur ces tableaux magiques où l'on voit le personnage par excellence mystérieux et inconnu pour chacun de nous, c'est-à-dire où l'on se voit soi-même. Je remarque au milieu de mon front une grande ride qui est d'un aspect assez chagrin. Je ne la croyais pas si profonde. Cette ride-là, Giuli, c'est le véritable abîme qui existe entre toi et le seul bonheur dont tu te sois jamais soucié. »

A partir du moment où il écrivit ces lignes, Cosme cessa d'être dans la lumière de la lune de miel : il n'aperçut plus que par instans cette riante et sereine clarté. Amicie devint une femme que, malgré toute la sagacité de son esprit et l'expérience de son cœur, il avait à peine soupçonnée. Elle mettait autant d'ardeur à rechercher les plaisirs extérieurs qu'elle en avait mis jadis à les éviter. Cette solitude à deux, où Giuli trouvait tant de bonheur à s'ensevelir, l'ennuyait. Elle n'avait plus pour les paroles de son mari la divine repartie d'un serrement de main, d'un baiser, ou d'un regard doux et profond. Giuli crut pouvoir la ramener par des élans surhumains de tendresse. Il se trompa : ces élans passionnés étaient encore des fautes. Un jour, après des heures pleines de trouble, où les dou-

leurs orageuses de sa vie s'étaient présentées à lui tour à tour, où il s'était livré sans défense aux serres des plus cruels souvenirs, il s'élança tout à coup près d'elle, la prit dans ses bras sans mot dire, et la tint étroitement serrée sur sa poitrine. Elle sembla irritée plutôt qu'attendrie de cette caresse imprévue; elle comprit sans en avoir pitié le besoin de secours qui poussait vers elle cet homme blessé. — Mon ami, lui dit-elle avec autant de discernement que de cruauté, vous venez à moi comme certaines âmes viennent à Dieu, en proie à ces mouvemens fébriles que la vraie piété condamne, parce qu'ils ne produisent rien que d'incertain et d'éphémère. Que puis-je pour vous? Je veux ignorer les maux dont vous avez souffert. Si l'un de nous deux doit être pour l'autre un appui, assurément ce n'est pas moi.

Et comme les yeux de Giuli se remplissaient de larmes : — Allons donc! s'écria-t-elle, songez que je suis votre femme et non point votre maîtresse. De pareils pleurs sont faits pour couler aux pieds d'une dame semblable à celle que vous avez rencontrée à l'Opéra. Aimez-moi, si vous pouvez encore aimer, avec plus de simplicité et plus de calme.

— Ah! dit Cosme, vous avez raison, je suis un fou; pardonnez à une nature nerveuse qui serait tout au plus excusable chez une femme, qui en vérité est ridicule et presque odieuse chez un soldat. Regardez-moi à présent, je vais sourire. — Et il s'enfuit.

Quand il fut chez lui, il se laissa tomber sur un sofa; il mit sa tête dans ses mains, et il se livra tout entier à ce désespoir où Dieu prend plaisir à plonger les âmes possédées d'un amour dont il n'est pas le but.

Cependant avec les grandes tristesses venaient tous les tracas infimes. Ce qu'il y a de terrible dans l'hymen, c'est qu'au jour de ses colères il ne se borne pas, comme l'amour, à convoquer la troupe majestueuse des douleurs; il n'est pas de misérables chagrins, d'ennuis gauches et rechignés qu'il n'appelle. Cosme eut à subir des tourmens qui devaient amener de fatales violences chez une âme telle que la sienne. Ses goûts étaient méconnus ou froissés dans tous les détails de sa vie. On peut juger par exemple de la répugnance, de l'amertume, de la fatigue que certaines réunions mondaines devaient lui causer. Eh bien! sa femme imagina de ne plus manquer un seul bal. Elle affecta pour la danse une passion où Giuli sentait un défi cruel et moqueur. Vous représentez-vous ce grand écrivain, ce vaillant soldat, cet homme dont l'Italie était fière, ce bon et noble Cosme faisant le métier de mari dans ce qu'il a de plus détestable et de plus vulgaire, transformé en une sorte de duègne dont sa femme bravait le pouvoir, forcé de supporter les veillées insipides

des fêtes, lui qui n'avait encore connu que les veillées augustes et meurtrières de la guerre ou de l'étude? Un incident, en apparence des plus insignifians, des plus mesquins, amena chez lui une explosion de colère qui décida de sa destinée. Un certain soir, il avait fait vainement depuis une heure des signes désespérés à sa femme pour l'engager à sortir d'un bal où un *spleen* à tuer dix Anglais s'était emparé de lui. Amicie semblait insensible à ce muet langage. Il s'était décidé enfin à lui présenter de vive voix sa requête, quand tout à coup survint un magnifique valseur dans la tenue irréprochable de son emploi, un personnage échappé d'une gravure de modes, un de ces automates perfectionnés, chefs-d'œuvre de la civilisation moderne, qui savent exécuter avec précision des pas variés sur différens airs, et même, en se livrant à cet exercice, former de temps en temps, avec le secours des lèvres, un certain nombre de sons connus. Le vicomte de Presle, c'était le nom auquel répondait cette figure, se tourne vers Giuli, dont il vient d'entendre les dernières paroles. — Je suis sûr, dit-il, que vous n'aurez pas la cruauté d'emmener Mme la marquise, vous qui savez si bien, monsieur, ce qu'on doit au poste de l'honneur. Pour madame, partir avant le cotillon serait une désertion avant un combat.

Rendre l'expression de sottise irritante dont ces paroles furent accompagnées, c'est ce que je ne veux pas essayer. Pour Giuli, ce malheureux danseur, ce fut l'incarnation en un seul être de tous les ennuis vulgaires qui l'assassinaient. Il eut un de ces accès de violence que nul motif ne justifie aux yeux du monde, il répondit à M. de Presle d'une manière si blessante, que le lendemain eut lieu au bois de Boulogne ce duel dont tout Paris a parlé.

M. de Presle reçut dans la poitrine un coup d'épée auquel il ne survécut que quelques instans. Il était jeune, *sa grimace était partout la bienvenue*, et cette pauvre grimace, il faut le reconnaître, était d'habitude fort inoffensive. On s'attendrit démesurément sur son sort, et Giuli fut accusé dans tous les salons d'avoir été changé en bête féroce par le mariage.

Deux jours après ce duel, Amicie rejoignait sa mère, qui partait pour une terre du Midi, où elle se rendait tous les deux ans. — Des emportemens qu'on pourrait à peine excuser chez un homme au début de la vie, livré aux émotions nouvelles d'un grand amour, ont quelque chose de brutal et d'odieux chez un homme blasé; ils annoncent une âme destinée à faire naître autour d'elle toutes les variétés du malheur. — Voilà ce qu'elle dit à peu près à son mari en s'éloignant de lui, et parmi toutes les ombres qui peuplaient déjà sa vie Giuli désormais peut compter l'ombre de sa femme.

VIII.

J'ai traité Giuli comme il se traitait lui-même. Je ne me suis occupé que de son âme. Son corps souffrait. Sa nature matérielle, ainsi que sa nature morale, était une véritable exception. Rien de plus fragile en apparence que la pâle et délicate enveloppe où vacillait la flamme ardente de sa vie, et cependant nul ne supporta mieux que lui toutes ces fatigues, toutes ces misères qui triomphent des plus vigoureuses organisations. Ce fut un soldat aussi robuste qu'intrépide. Le seul glaive qui pût le frapper mortellement, c'était cette épée invisible qui sut se frayer un passage même à travers la poitrine d'un Dieu. Comme tant d'autres glorieuses victimes, il devait succomber sous le faix des choses humaines. Après le départ de sa femme, sa santé s'altéra visiblement. Au lieu de combattre l'œuvre de la destruction, il prit plaisir à la hâter. Il répudia l'un après l'autre chacun des exercices violens qui lui étaient nécessaires et familiers. Il passait ses journées au fond d'un fauteuil, un cigare ou une chibouque entre les lèvres, mettant entre lui et les choses extérieures le voile de la fumée.

Quelques semaines avant sa mort, un homme qui l'aimait tendrement, qui avait peut-être quelques-unes de ses qualités et à coup sûr nombre de ses défauts, s'imagina un soir d'aller lui rendre visite. Je ne dirai pas le vrai nom de ce personnage, qui craint singulièrement d'être mis en scène. Je le nommerai, si vous voulez, M. de Mestin. Ainsi s'appelait quelqu'un qui fut emporté il y a trois ans par un boulet, et qui n'eût pas craint de prêter son nom à celui que je fais paraître un moment dans ce récit. M. de Mestin se rendit donc un soir chez Giuli; il le trouva seul, au coin du feu, dans sa chambre à coucher, occupé à modeler une figure en terre, car j'ai oublié de dire que Cosme était un peu sculpteur. Comme ces grands artistes qui furent au XVIe siècle la gloire de sa patrie, rien ne lui était étranger de ce qui fait l'honneur et l'ornement de ce monde. La figure qu'il modelait, c'était la sienne. Il n'est point de Giuli qui n'ait son effigie en marbre sur son tombeau. Il se conformait à l'usage de ses ancêtres, et faisait d'avance le modèle sur lequel des mains étrangères devaient travailler.

Il montra à M. de Mestin cette œuvre mélancolique. Sur le sépulcre même qui devait servir de socle à sa statue, il avait gravé ce verset du livre de Job : « Mes jours sont passés, les pensées qui faisaient le tourment de mon cœur sont dissipées. »

— Mon ami, dit-il à son visiteur, j'espère que ces paroles de mon

tombeau ne seront point des paroles menteuses. Mes souffrances sont, je l'espère, de celles que l'on quitte avec ce monde.

Alors, en termes pleins de grâce et d'abandon, il se mit à parler des dernières épreuves de sa vie. Loin d'accuser sa femme, ce fut lui seul qu'il accusa. Il énuméra l'une après l'autre toutes les fautes qu'il avait fatalement commises à l'endroit d'une créature qui ne pouvait pas avoir en elle les trésors d'intelligence et de miséricorde dont il aurait eu besoin. — Et pourtant, dit-il en finissant, je ne suis pas tout à fait sûr que le bonheur m'eût été impossible. La femme qui aurait su répandre un baume sur toutes mes blessures existe peut-être; qui sait si je ne la trouverai pas là où je vais? — Là-dessus il sourit, comme il souriait parfois, de ce sourire dont il me semble que j'ai déjà parlé. — Dans mon amour pour l'élément féminin, je crois, dit-il, que je tourne au musulman, et que je vais croire à des houris. Je veux mourir en chrétien.

M. de Mestin lui dit ce que l'on répète éternellement aux mourans quand ils vous parlent de leur fin. — Mais vous ne mourrez pas encore. Dieu vous conservera pour tant de gens qui vous aiment.

— Dieu ne vous entende pas! répondit-il. J'ai eu vers la mort autrefois les aspirations vaguement poétiques qu'elle inspire, je crois, à toutes les natures élevées. Aujourd'hui je la désire simplement et sincèrement. Ceux qui m'aiment! dites-vous? — Et il sourit de nouveau, puis il se tut... Évidemment il craignait de répondre par une parole sceptique à une marque d'affection. J'ai connu peu d'âmes plus vraiment douces que la sienne. — Ceux qui m'aiment, répéta-t-il encore après un moment de silence... eh bien! ceux-là me rejoindront, mon ami, je l'espère; nous nous reverrons.

Le reverrons-nous en effet? Celui à qui furent adressés ces mots ne l'a pas revu. *Le lit dressé pour lui dans les ténèbres* (je prends à la Bible ses expressions) le reçut quelques jours après cet entretien. Depuis qu'il n'est plus, on a dit sur lui nombre de paroles déjà plus glacées que sa dépouille. Ce que nous avons dit à notre tour retiendra peut-être plus longtemps un peu de chaleur, car ce que nous avons recueilli est le sang des plaies dont il est mort. Nous avons dit le secret de sa vie; Dieu le sait, et elles aussi le savent, celles qui furent toujours entre lui et la gloire, entre le ciel et lui.

PAUL DE MOLÈNES.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1858.

Puisque, dans cette histoire qui se fait tous les jours, chaque peuple a son chapitre ouvert, et puisque dans ce chapitre chaque jour ajoute une page de plus, c'est dans ce livre ouvert des destinées contemporaines qu'il faut lire, à mesure que les événemens s'accomplissent, pour voir comment les questions intérieures se mêlent aux questions d'alliance, comment s'agitent à la fois les intérêts les plus lointains et les plus rapprochés. C'est un fait suffisamment attesté aujourd'hui par des signes multipliés que depuis quelque temps, à la suite de l'attentat du mois de janvier, une situation nouvelle s'est produite ou a été subitement mise à nu, une situation qui a ses caractères et ses conséquences dans l'ordre intérieur comme dans la sphère des relations internationales. D'une part, le gouvernement, ainsi qu'il l'a dit lui-même, a cru devoir faire des arrestations qui se sont étendues aux provinces. De plus, il a signalé l'existence d'un travail recrudescent des partis révolutionnaires concordant avec deux tentatives récentes de désordre. L'une de ces tentatives a eu lieu à Paris même dans une des premières nuits de ce mois; l'autre a éclaté vers le même temps dans le département de Saône-et-Loire, à Châlon. Un rassemblement s'est formé un soir, il s'est jeté sur un poste militaire, et un instant il a parcouru les rues en proclamant la république. Les perturbateurs, on le pense, ne sont pas allés bien loin sans être dispersés, et quelques-uns ont été arrêtés; puis tout est rentré dans le calme. Le mot de cette situation, le gouvernement le dit, c'est une certaine inquiétude entretenue par des causes diverses, et qui ne peut que s'apaiser sous l'influence d'une politique aussi attentive à désintéresser les gens de bien dans leur sécurité et dans leurs vœux légitimes qu'à réprimer les emportemens de l'esprit d'anarchie. D'un autre côté, par une sorte de force des choses, le gouvernement s'est trouvé engagé avec quelques états étrangers dans l'examen de questions toujours délicates. Encore aujourd'hui, à ce qu'il semble, une négociation est suivie avec la Suisse pour l'internement d'une

certaine classe de réfugiés; c'est du moins ce qu'indique une dépêche du ministre des affaires étrangères de France, récemment mise au jour. En Piémont, le parlement continue d'étudier la loi qui lui a été présentée relativement à la répression des attentats et des délits de presse. Puis, comme pour achever le tableau, on s'est plu à imaginer des dialogues diplomatiques avec l'Autriche, avec la Prusse elle-même, dialogues où l'on prête en particulier à M. de Buol une attitude un peu romaine, que le ministre autrichien n'a point eu sans doute à prendre. De tous ces incidens diplomatiques, nés d'une circonstance imprévue, le plus grave assurément est toujours celui qui se rattache aux relations entre l'Angleterre et la France; c'est le nuage qui s'est élevé entre les deux pays, et que des deux côtés en ce moment on s'efforce de dissiper.

Or il y a ici visiblement une double question engagée, celle des rapports entre l'Angleterre et la France et celle de l'existence même du cabinet récemment arrivé aux affaires à Londres. Les deux questions se touchent, il est vrai, et n'en font qu'une, du moins pour le moment. Il faut se rappeler le point de départ de cette situation, aussi complexe que délicate. Le ministère tory est monté au pouvoir avec la double pensée de régulariser les rapports entre les deux pays, de raffermir une alliance qu'on pouvait supposer ébranlée ou menacée, et de donner en même temps satisfaction au vote du parlement qui a renversé lord Palmerston. La motion de M. Milner Gibson, on ne l'a pas oublié, exprimait le regret qu'il n'eût point été répondu à la dépêche de M. le comte Walewski. Il y avait donc pour les nouveaux ministres une sorte d'obligation morale de faire ce que n'avaient point fait leurs prédécesseurs, de répondre à la communication du gouvernement français, et c'est la première question qui semble avoir occupé le nouveau cabinet. Le secrétaire d'état pour les affaires étrangères, lord Malmesbury, s'est chargé naturellement de cette œuvre diplomatique. Quant au caractère même de cette réponse, en présence de toutes les manifestations publiques qui se sont succédé et d'après les opinions connues des membres de l'administration actuelle, il n'est point douteux qu'elle n'ait dû être aussi conciliante que modérée; mais en dehors de cette question de correspondance diplomatique, il restait, à vrai dire, une autre difficulté, qui n'était pas la moins sérieuse. Que devenait le bill présenté par lord Palmerston à la chambre des communes? Avait-il disparu avec l'ancien premier ministre? allait-il être repris, soutenu ou amendé par les tories maîtres du pouvoir? Dans ses premières explications devant la chambre haute, dans l'exposé de sa politique, lord Derby, il faut le remarquer, ne se prononçait pas contre le bill sur les conspirations; sans se livrer à des appréciations inutiles, il indiquait tout au moins que dans sa pensée l'œuvre de lord Palmerston ne laissait point de survivre, même après le vote de la motion de M. Gibson. Depuis ce moment pourtant, les autres membres du cabinet ont battu plus ouvertement en retraite, et ont observé une réserve plus diplomatique, ce qu'ils n'ont fait peut-être que sous la pression de l'opinion publique. Les divers ministres qui appartiennent à la chambre des communes ont eu depuis quelques jours à s'expliquer devant leurs commettans en allant se faire réélire dans leurs comtés, et ils se sont tous montrés également circonspects; ils ont tenu à peu près le même langage. Est-ce à dire qu'ils aient laissé pa-

raître quelque froideur en ce qui concerne l'alliance avec la France? Bien au contraire, ils ont parlé dans les termes les plus chaleureux de cette alliance, qu'ils ont représentée comme la sauvegarde de la paix générale et de la civilisation. Seulement il est désormais évident que le cabinet de Londres ne croit plus nécessaire de se prononcer, de se hâter, en raison même des circonstances dans lesquelles il se trouve.

En ce moment en effet, il se poursuit en Angleterre un procès contre un réfugié accusé de complicité dans l'attentat du mois de janvier. D'un autre côté, des libelles faisant l'apologie de l'assassinat politique sont également déférés à la justice. N'est-il pas simple et naturel d'attendre le résultat de cette épreuve à laquelle est soumise la législation anglaise? M. Disraeli lui-même résumait la question en ces termes dans le discours qu'il adressait récemment à ses électeurs du Buckinghamshire : « Si la loi anglaise se montre efficace, disait-il, le gouvernement français ne peut qu'avoir confiance en elle; si elle est impuissante, le moment sera venu de prendre une résolution. Alors l'empereur des Français pourra dire à la nation anglaise : « Désirez-vous que la loi d'Angleterre soit telle qu'un étranger puisse y commettre sans être inquiété un crime qu'un sujet de votre propre souveraine ne pourrait commettre sans être puni? » M. Disraeli parlait à peu près ainsi il y a peu de jours, et, en posant ces questions, il ne se doutait pas qu'il recevait une réponse à Paris même. Cette réponse, c'est une brochure qui vient de paraître sous le titre de *l'Empereur Napoléon III et l'Angleterre.* On a dit que cette brochure était l'œuvre de M. de La Guéronnière. C'est un bruit répandu sans doute par les amis du publiciste; M. de La Guéronnière est d'habitude moins sobre, moins net et moins heureux. Il suffit de savoir que cette brochure a un caractère officiel qui se laisse voir suffisamment à toutes les pages. C'est un résumé très précis de la situation actuelle, appuyé sur des faits dont quelques-uns étaient peu connus. Le mérite d'une œuvre de ce genre est dans l'esprit de modération qui l'anime. L'auteur évite tout ce qui pourrait blesser les susceptibilités britanniques; il ne demande pas à l'Angleterre de fermer ses portes aux vaincus de tous les pays et de tous les partis, de renoncer au droit d'asile. Il pose à peu près la question comme la posait M. Disraeli, en disant aux Anglais : Voulez-vous qu'à l'abri de lois inefficaces on puisse préparer des complots meurtriers, ou faire publiquement l'apologie de l'assassinat? — Telle est donc la situation aujourd'hui; tel est, si l'on peut ainsi parler, le dernier mot des deux politiques. Le gouvernement français se borne à demander à l'Angleterre la répression d'actes coupables, en dehors de toute considération d'opinion et de parti. L'Angleterre, de son côté, ne prétend pas protéger les meurtriers et les apologistes du meurtre; seulement elle veut agir en pleine liberté, en restant fidèle à son esprit, en suivant ses traditions et en maintenant le caractère de sa législation. Dans ces termes, il est évident qu'un rapprochement ne pouvait que devenir facile. Aussi ne faut-il pas s'étonner que M. Disraeli ait pu annoncer ces jours derniers à la chambre des communes la solution de ces difficultés passagères. Ces difficultés sont toutes de circonstance, et il serait même à souhaiter qu'il n'en restât point de traces. Une seule chose est permanente, c'est la nécessité de l'alliance de l'Angleterre et de la France, et sur ce point les déclarations de la brochure qui vient de paraître sont d'ac-

cord avec toutes les manifestations des membres du gouvernement britannique, de même que, des deux côtés du détroit, tous les esprits sensés et prévoyans se rencontrent, par des raisons différentes peut-être, dans cette pensée d'une entente nécessaire et invariable. Un ministre anglais, parlant récemment de la nécessité de cette alliance, en donnait une raison supérieure. Autrefois les rivalités de l'Angleterre et de la France pouvaient jusqu'à un certain point tourner au profit de la civilisation; aujourd'hui les dissensions des deux pays sont une cause de faiblesse pour cette civilisation, devenue un bien commun. Elles menacent l'Europe, tous les intérêts, le développement régulier de l'Occident, et toutes les fois que les relations des deux grands peuples sont menacées, une vague inquiétude s'élève comme en présence d'un danger mystérieux.

La France et l'Angleterre peuvent se diviser sur des points exceptionnels ou secondaires, elles se trouvent naturellement unies dès qu'un intérêt supérieur est en jeu, et certes il reste encore assez de grandes choses à faire dans le monde. Il y a mieux : n'est-il pas des questions que toutes les puissances, quelles que soient les diversités de leur politique, doivent envisager du même œil? Lorsque la dernière guerre s'est terminée et que la paix, en raffermissant l'ordre européen, est venue créer une situation nouvelle, tout n'était point fini, même en ne considérant que l'état de l'Orient, première cause du conflit. Tout n'est point fini encore maintenant, puisque l'Europe en est toujours à statuer sur la réorganisation définitive des principautés, affranchies par la guerre d'un protectorat onéreux, — sur le règlement de la navigation du Danube au profit du commerce universel. Ces dernières affaires ont soulevé des discussions, des polémiques, presque des conflits entre les cablnets, et cependant elles n'égalent pas en intérêt une autre question qui a fait moins de bruit, mais qui touche de plus près au développement moral de la civilisation : il s'agit des réformes stipulées par l'Europe en faveur des populations chrétiennes de l'Orient. Si la nécessité de ces réformes avait pu être un instant oubliée, elle se révélerait de nouveau d'une façon saisissante dans tous ces troubles qui remplissent aujourd'hui les provinces occidentales de l'empire ottoman. Depuis quelque temps en effet, ces troubles se sont progressivement aggravés. Dans l'Herzegovine, les rayas se sont soulevés, une insurrection véritable s'est organisée, et a fini par prendre quelque consistance. Des combats ont été livrés, des villes ont été prises, et les scènes sanglantes se succèdent. Dans la Bosnie, où les chrétiens ne souffrent pas moins, la même agitation règne, quoi qu'elle ne se soit pas traduite en faits insurrectionnels aussi palpables. L'Albanie suit le mouvement. De plus, des conflits incessans éclatent sur la frontière du Montenegro, ou plutôt sur cette ligne indécise qui est censée séparer le Montenegro des provinces voisines, car de frontière véritable, il n'y en a pas, et les invasions à main armée répondent aux invasions.

Ainsi voilà toute une partie de la Turquie, la plus occidentale, la plus rapprochée du centre de l'Europe, qui est livrée aux luttes sanglantes, à la dévastation, à la misère. Or, en laissant de côté les difficultés dérivant de la situation spéciale du Montenegro, quel est le caractère de ces mouvemens dont l'Herzegovine semble le foyer principal, et qui menacent d'envahir la

Bosnie et l'Albanie? Il n'est pas difficile de le voir : c'est le cri séculaire des opprimés fatigués de porter le fardeau. Ce qu'il y a de misérable et d'accablant dans l'état de ces populations se laisse voir à chaque ligne d'une pétition adressée au sultan par les chrétiens de la Bosnie, et remise au prince Callimaki, ambassadeur de la Porte à Vienne. Toujours menacés dans leur vie, dans leurs biens, dans leur travail, les chrétiens de ces contrées sont livrés au despotisme des autorités turques, des fermiers de l'impôt, des beys, surtout des beys, sorte de barons féodaux qui se sont constitués, par le droit de la force, propriétaires du sol, et prélèvent, sous forme de redevance, un tiers de tous les fruits de la terre; ils prélèvent même une dîme sur les fleurs, et comme ils aiment mieux toucher la redevance qu'ils s'attribuent en argent, il leur suffit de donner aux produits une estimation assez haute pour absorber toute une récolte. Les malheureux, pressurés par les exactions et les violences, en viennent à dire que souvent la faim les tourmente au point de les forcer à vendre leurs enfans pour sauver d'une mort certaine toute une famille. Que veut-on que fassent ces populations accablées d'une part et sans protection de l'autre? Elles se soulèvent. Un des fruits de la dernière guerre a été le firman qui promulguait tout un code de réformes destinées à améliorer la condition civile et politique des chrétiens. Deux ans se sont passés, rien de bien sérieux n'a été fait; le firman n'est nullement exécuté dans les provinces occidentales, trop éloignées de Constantinople d'ailleurs pour que les beys n'éludent pas aisément tous les ordres. Aujourd'hui le gouvernement turc paraît s'être décidé à envoyer des commissaires dans l'Herzegovine et dans la Bosnie pour écouter les plaintes des chrétiens; mais ces commissaires n'ont pas quitté encore Constantinople. Pour l'Europe, il ne peut y avoir qu'un seul sentiment, comme il n'y a qu'un seul intérêt, celui de poursuivre incessamment, à travers toutes les difficultés, la transformation graduelle et décisive de cette situation misérable où ont vécu jusqu'ici les populations chrétiennes de l'Orient.

Notre époque a cela de particulier en effet que, même à travers les obscurités et les diversions qui surviennent de temps à autre, il y a un mouvement que rien ne détourne, qui s'accomplit partout, et qui domine jusqu'à un certain point les résolutions des gouvernemens. Vous le voyez aujourd'hui en Chine, où éclate d'une façon si étrange, par tout un ensemble d'opérations combinées, la solidarité qui existe entre la France et l'Angleterre. Canton est bien définitivement au pouvoir des alliés. L'amiral Rigault de Genouilly et l'amiral Seymour, lord Elgin et le baron Gros sont les maîtres souverains de la ville chinoise, occupée, gouvernée et administrée désormais au nom de l'Angleterre et de la France jusqu'au moment où il plaira au *fils du ciel*, au magnanime empereur qui règne à Pékin, d'accepter des transactions dont les deux états belligérans se chargeront plus tard de maintenir l'efficacité. En tout autre moment, cette guerre de Chine eût sans doute suffi pour attirer exclusivement tous les regards; elle est peut-être un peu éclipsée aujourd'hui par l'insurrection des Indes ou par les questions d'une autre nature qui se sont élevées entre les gouvernemens. Elle ne reste pas moins un des événemens les plus extraordinaires par les conséquences qui peuvent en résulter, un des épisodes les plus curieux du temps actuel par les bizarres détails de ces opérations lointaines, et ce qui fait la nouveauté,

l'intérêt de ce spectacle, c'est ce contact soudain entre le génie actif de l'Occident et une civilisation immobile, à la fois puérile et corrompue. Les Anglais n'étaient entrés qu'à demi dans Canton lors de leur première guerre, qui fut suivie du traité de Nankin; l'Europe cette fois a forcé toutes les barrières, et elle s'est frayé un passage qu'elle ne laissera pas se fermer de nouveau sans doute. Qui ne se rappelle à peu près, pour l'avoir lu dans les récits de tous les voyageurs, ce qu'est cette ville de Canton, la porte de la Chine, la capitale des deux Kouangs, c'est-à-dire du Kouang-tong et du Kouang-si, deux provinces chinoises qui, à elles seules, comptent plus de trente millions d'habitans? Aux bords du fleuve, toujours sillonné par d'innombrables jonques et formant une sorte de cité flottante, s'étendent les faubourgs, qui sont eux-mêmes une ville populeuse, pleine de mouvement et de commerce. Plus loin est la ville officielle, mi-partie tartare, mi-partie chinoise, la ville murée et entièrement interdite jusqu'ici aux étrangers. Là résident les mandarins, le vice-roi des deux Kouangs, le gouverneur particulier de Canton, le général en chef tartare et toute cette hiérarchie d'autorités organisées selon les traditions d'une politique ombrageuse. Quant aux étrangers, ils sont relégués à une extrémité des faubourgs, dans l'étroit espace assigné aux factoreries. Quelle que soit leur nationalité d'ailleurs, qu'ils soient Anglais, Français, Américains, Danois, Portugais, ils sont tous, aux yeux des Chinois, des barbares tolérés et parqués, à peu près comme les Juifs au moyen âge l'étaient dans les villes. Ces marchands, à vrai dire, forment jusqu'ici dans l'empire du milieu le premier poste de la civilisation, qu'ils servent par leur négoce, par leur industrie, tandis que les missionnaires cherchent à pénétrer dans l'intérieur.

C'est donc là, autour de cette ville, que se déroule ce drame singulier commencé, il y a un an, par une première attaque des Anglais et continué aujourd'hui par les opérations dont on attend encore l'issue. On sait maintenant l'étrange histoire de ces opérations nouvelles. Tandis que les canons des escadres foudroyaient la ville réservée avec une précision qui ne laissait pas d'étonner les Chinois, une petite armée descendait à terre, brisait la faible résistance qui lui était opposée, s'emparait des forts extérieurs, escaladait les murs, et en peu de temps elle demeurait maîtresse de toutes les positions, d'une ville où l'on compte un million d'habitans, et qu'on disait défendue par trente ou quarante mille hommes. Les hommes y étaient à la vérité, mais ils y étaient avec des canons hors de service, avec des armes très primitives et des fusils portant à trente pas. Malgré un esprit d'imitation singulièrement développé, les Chinois ont évidemment tiré peu de profit pour leur expérience militaire de leur première guerre avec les Anglais. Les alliés étaient donc maîtres de tout désormais; ils ont pu franchir librement l'enceinte réservée, mettre la main sur les archives et sur le trésor, et planter sur la plus haute colline de la ville les drapeaux de la France et de l'Angleterre. Anglais et Français ont peut-être éprouvé quelque déception en entrant dans cette ville si soigneusement gardée, et qui se compose de rues étroites et tortueuses. Le spectacle a pu être original sans répondre tout à fait à l'attente des vainqueurs. Au demeurant néanmoins, cette prise de possession a été accompagnée de circonstances et de découvertes assez bizarres. Parmi les papiers qui ont été pris, on a trouvé des rapports datés de Hong-kong

et annonçant d'un ton de rassurante ironie au vice-roi Yeh l'arrivée de quelques pauvres diables de soldats européens portant un costume fort laid et visiblement « fort peu accoutumés au maniement des armes. » On a fait une découverte bien plus précieuse encore, s'il est vrai qu'on ait trouvé l'exemplaire original du traité signé autrefois avec la France, exemplaire qui n'aurait jamais été envoyé à Pékin, la chose n'ayant pas assez d'importance, à ce qui a été dit : preuve singulière du prix que les hauts fonctionnaires du Céleste-Empire attachent aux engagemens internationaux! Le vice-roi Yeh s'était rendu, il y a quelque temps, à Pékin, d'après ce qu'on assure, et il avait été comblé de témoignages de confiance de son maître impérial aussi bien que de félicitations au sujet de ses victoires sur les barbares. S'il avait aujourd'hui à rendre compte au céleste empereur des événemens qui viennent d'avoir lieu, il trouverait certainement le moyen de lui dire qu'il a battu une fois de plus les barbares, et qu'il est présentement maître de la flotte alliée. Malheureusement ce n'est point Yeh qui annoncera au *fils du ciel* la prise de Canton. Si le vice-roi est à bord de la flotte alliée, il y est comme prisonnier, et l'attitude de ce personnage est même un des côtés curieux de cette aventure. Dans le premier moment, lorsqu'il a été pris, Yeh a eu visiblement une tenue assez peu héroïque. Quand il s'est senti un peu rassuré, il a repris son arrogance; il a joué son rôle avec cet art que les Chinois poussent au suprême degré, se montrant tout disposé à donner audience aux plénipotentiaires de l'Angleterre et de la France, réclamant les archives afin de pouvoir continuer à gouverner, et ne refusant pas au besoin d'aller inspecter les vaisseaux alliés.

Deux autres fonctionnaires importans, le gouverneur de Canton et le général en chef tartare, ont été pris également, et n'ont pas laissé voir beaucoup plus d'héroïsme. Les alliés ont songé à se servir de ceux-ci au lieu de les retenir simplement prisonniers, et ils les ont placés à la tête d'une administration nouvelle, sous la surveillance de commissaires français et anglais. L'installation s'est faite solennellement dans l'enceinte de la ville de Canton. Les plénipotentiaires et les amiraux alliés se sont rendus au palais au bruit de l'artillerie; le gouverneur Pehkwe, le héros principal de la cérémonie, est arrivé de son côté, et tout se serait bien passé, si durant l'entrevue Pehkwe, pour relever son importance sans doute, n'avait assaisonné cette scène d'un détail tout chinois : il a essayé de substituer aux siéges occupés par les amiraux des siéges moins beaux que celui qu'il occupait lui-même. Après tout, Pehkwe s'est résigné, d'autant plus aisément peut-être qu'il était en rivalité avec le vice-roi Yeh, sur lequel il s'est hâté de rejeter la responsabilité de la guerre. Le nouveau gouverneur s'est établi au palais, où on lui a donné une *garde d'honneur*, composée de troupes alliées, et tout se fait aujourd'hui à Canton au nom de la France et de l'Angleterre. Quant à la population chinoise elle-même, on se demande peut-être quelle a été son attitude : elle s'est montrée vraiment assez philosophe durant tous ces événemens. Elle a vu ses mandarins pris et sa ville occupée sans paraître s'émouvoir beaucoup, surtout sans manifester cette indignation dont on menaçait sans cesse les étrangers qui demandaient à franchir l'enceinte réservée. Les marchands chinois se sont mis à la suite de nos colonnes pour débiter leurs marchandises, et lorsqu'il a fallu transporter sur la flotte le

trésor qui a été pris, on n'a point eu à chercher bien loin : les habitans eux-mêmes se sont prêtés moyennant salaire à cette opération. On eût dit que les Chinois assistaient à des événemens qui leur étaient étrangers, ou dont ils ne comprenaient pas le sens. Quoi qu'il en soit de ces scènes bizarres, si l'on rapproche quelques faits, l'insurrection qui menace toujours le Céleste-Empire, la prise de Canton par les alliés, cette apparition soudaine de la civilisation occidentale, la possibilité d'une intervention plus active de la Russie à une autre extrémité, ne faut-il pas voir dans ces faits le commencement d'une situation d'où peuvent sortir d'étranges événemens?

Revenons à des événemens d'un ordre plus modeste, à toutes ces affaires quotidiennes dont se compose la vie des peuples. La Hollande, pour sa part, vient de tomber en pleine crise ministérielle. Cette crise ne pouvait être absolument imprévue. Après les échecs réitérés éprouvés par le cabinet de La Haye dans diverses discussions parlementaires relatives aux finances, aux chemins de fer et au traité de commerce avec la Belgique, un autre fait de la même nature était venu plus récemment encore ajouter aux difficultés de la situation créée au cabinet. Le ministre de la justice avait présenté une loi réformant l'organisation judiciaire. Or cette réforme n'a pas été plus heureuse que tous les autres projets du gouvernement; elle a rencontré dans les bureaux de la seconde chambre une opposition décidée, invincible. Tous ces incidens successifs étaient des symptômes trop visibles de l'affaiblissement progressif du cabinet pour qu'on ne dût point s'attendre à une crise prochaine. Le ministre des finances et le ministre de la justice, plus particulièrement atteints par la mauvaise fortune parlementaire, ont pris l'initiative de la retraite, et ils ont offert au roi leur démission. Cette démission n'a point été d'abord acceptée par le roi, qui s'est borné à autoriser les ministres à retirer les projets qu'ils avaient présentés. Cela ne remédiait point cependant à une situation devenue impossible, et c'était ajourner la question plutôt que la résoudre. Les difficultés effectivement n'ont pas tardé à renaître, non dans le parlement, il est vrai, mais dans le sein même du conseil, où se sont élevées des discussions. Il en est résulté que le ministre de la justice et le ministre des finances, M. van der Brugghen et M. Vrolik, ont plus que jamais persisté dans l'intention de quitter le pouvoir, et ils ont été suivis dans leur retraite par les autres membres du cabinet, notamment par M. van Rappard, ministre de l'intérieur, et M. Gevers van Endegeest, ministre des affaires étrangères. Ce cabinet, qui avait triomphé précédemment de très sérieuses difficultés politiques, est venu mourir pour ainsi dire en détail dans des discussions d'une tout autre nature. Il s'agissait dès lors de former un nouveau ministère, et ce n'était point, à ce qu'il paraît, sans difficulté. Bien des combinaisons se sont produites, les unes procédant d'un libéralisme modéré, les autres dans le sens d'un libéralisme plus avancé. La plus sérieuse était celle qui appelait au pouvoir un homme éminent de la Hollande, M. van Rochussen, ancien gouverneur des Indes. Un instant M. de Rochussen a reçu les pouvoirs du roi pour former un cabinet; il s'était assuré le concours de quelques hommes considérables et d'un libéralisme éclairé, tels que M. van Bosse, M. Zuylen van Nyevelt, M. Donker Curtius; mais le roi n'a point d'abord ratifié ces choix, et la crise a continué; de nouveaux essais ont été faits par d'autres personnages, qui n'ont pas eu plus

de succès, si bien que le roi a fini par rappeler M. de Rochussen, et un nouveau cabinet s'est définitivement formé. Les principaux collègues de M. de Rochussen sont M. van Bosse et M. van Goltstein, président de la seconde chambre. C'est un ministère franchement constitutionnel, propre à concilier autant que possible toutes les nuances du parti libéral; cette conciliation est dans sa pensée sans doute, et l'accueil qu'il va recevoir des chambres donnera la mesure de sa force. Une chose à remarquer cependant comme un des signes les plus caractéristiques de la situation de la Hollande, c'est que cette crise, si laborieuse qu'elle ait été, s'est déroulée au sein d'un pays tranquille, qui s'est ressenti à peine de cette incertitude momentanée dans la transmission du pouvoir.

Un nouveau cabinet s'est formé il y a quelque temps à Madrid, si l'on s'en souvient, au moment où s'ouvrait la session qui se prolonge encore. Il succédait au ministère du général Armero, dont il recueillait l'héritage, pour ainsi parler, sous bénéfice d'inventaire, c'est-à-dire en se réservant de modifier dans les détails et dans l'exécution une politique dont il acceptait le principe. Depuis ce jour, plusieurs discussions sérieuses se sont succédé dans les cortès. Les chambres espagnoles ont eu tout d'abord à voter leur adresse en réponse au discours par lequel la reine inaugurait la session. Tout récemment encore, le congrès discutait une autorisation sommaire réclamée par le gouvernement pour la perception des impôts, car il est malheureusement vrai que les chambres en Espagne n'ont jamais trouvé le temps jusqu'ici de discuter sérieusement un budget. Le cabinet actuel, qui a pour chef M. Isturiz, s'est-il trouvé fortifié par ces diverses épreuves parlementaires? Il devrait en être ainsi, à n'observer que les apparences, puisque tout a été voté selon les vœux du gouvernement, puisqu'il n'y a eu qu'une imperceptible opposition. Et cependant, à y regarder de plus près, il est douteux que toutes ces discussions, toujours terminées par des votes favorables, aient contribué à donner un grand ascendant, une position très sûre au cabinet nouveau. Aussi voit-on de temps à autre se renouveler les bruits de crise ministérielle; ces bruits renaissaient encore ces jours derniers. Cela tient à plusieurs causes : la première est que cette majorité qui donne si libéralement ses votes au cabinet se subdivise elle-même en toute sorte de fractions, qui peuvent se trouver un jour d'accord pour renverser un ministère, comme elles l'ont fait au commencement de la session, mais qui ne peuvent offrir qu'un appui des plus fragiles et des plus précaires. Et qu'on ne croie pas que ces divisions du parti conservateur, qui règne aujourd'hui dans les chambres, tiennent uniquement à des rivalités, à des dissentimens personnels, à des ambitions qui cherchent à se faire jour. Tout cela existe sans doute en Espagne; mais la faiblesse réelle de la situation tient à une cause plus profonde et plus grave. En réalité, toutes ces fractions de l'opinion conservatrice ne sont pas même d'accord sur les principes politiques qui doivent dominer. Les chambres espagnoles présentent ce spectacle assez étrange d'une perpétuelle mise en cause de la loi fondamentale. Il en résulte que la majorité du congrès a pu renverser le général Armero et ses collègues, parce qu'elle les soupçonnait d'être trop libéraux, et que M. Isturiz ne se trouve pas plus fort avec l'appui de cette majorité. Il vit dans une situation subordonnée, à la condition de ne rien faire.

Un des plus clairs symptômes de cette situation s'est laissé voir dans les débats de l'adresse qui ont eu lieu récemment. Cette discussion s'est passée au-dessus de la tête du cabinet. Les deux principaux orateurs étaient M. Rios-Rosas et M. Bravo Murillo, le premier défendant la politique libérale contre toutes les velléités réactionnaires qui s'agitent au-delà des Pyrénées, le second s'appliquant à préciser sa position, à répondre de ses actes, de son passé, de ses projets. Ce n'est point le ministère qui a été interpellé, c'est M. Bravo Murillo, qui venait d'être élu président du congrès, et M. Bravo Murillo a répondu par un discours qui était une sorte de programme de gouvernement, un plan général de politique. Ce discours a causé une impression qui dure encore en Espagne; il a reçu une publicité exceptionnelle, et il a été répandu partout. M. Bravo Murillo ne laissait point, il faut le dire, d'être dans une situation difficile. Une majorité parlementaire venait de l'élever à la présidence du congrès. Or on pouvait se demander quel était le sens de ce vote et quelles pensées M. Bravo Murillo porterait au pouvoir, s'il y était appelé. L'ancien président du conseil avait-il abandonné les projets de réforme constitutionnelle présentés par lui en 1852, ou bien était-ce l'homme toujours fidèle à ces projets que le congrès venait d'élire pour son président? Si M. Bravo Murillo n'a point répondu complétement aux questions qui lui étaient posées d'une façon très pressante, il en a dit assez du moins pour laisser entendre qu'à ses yeux les circonstances avaient changé, et qu'il n'y avait point à revenir sur d'anciennes discussions; il s'est même défendu de toute pensée d'absolutisme, et s'est prononcé pour le principe d'un gouvernement constitutionnel contenu dans de justes limites sans cesser d'être libre. La vérité est que la constitution, telle qu'elle existe, assure à l'Espagne toutes les garanties de conservation, et qu'il n'y aurait rien de mieux à faire aujourd'hui que de travailler à la maintenir intacte. La partie la plus remarquable du discours de M. Bravo Murillo est peut-être celle qui a trait à l'administration, aux finances, à la nécessité d'introduire enfin l'ordre et la régularité dans toutes les sphères de l'organisation publique. Que faut-il donc pour accomplir ces réformes? Il faut se mettre à l'œuvre et les exécuter, en s'abstenant de les compromettre sans cesse par des réactions et des révolutions. C'est la moralité qu'il serait bon de tirer de ce discours de M. Bravo Murillo, qui, nous le répétons, passait évidemment par-dessus la tête du ministère.

Dans tout ce mouvement des affaires contemporaines, le Nouveau-Monde a sa part comme l'ancien continent. Parmi toutes les questions qui s'agitent aux États-Unis, il en est d'un ordre très sérieux, et il en est aussi qui continuent à montrer cette vie américaine sous des aspects bizarres. N'est-il pas curieux en effet de voir un gouvernement comme celui de Washington se proposer de mettre à la raison une secte comme celle des mormons, et ne pas réussir dans cette entreprise? Le fait est que cette singulière lutte se poursuit toujours, et que l'expédition envoyée contre les sectaires de la vallée d'Utah est jusqu'ici complétement impuissante, si bien que le cabinet américain est obligé de recruter de nouveaux soldats pour les envoyer au secours des premières troupes expédiées vers le Lac-Salé. En attendant, les forces fédérales et les mormons s'observent sans se faire réciproquement un grand mal. L'affaire la plus sérieuse pour le moment aux États-Unis est celle

du Kansas. Le Kansas sera-t-il admis dans l'Union comme état libre ou comme état à esclaves? Voilà la question qui s'agite, qui est passée dans le domaine des délibérations législatives, et qui crée au gouvernement de grands embarras. Il serait assez inutile d'entrer dans cette histoire des dissensions du Kansas, où les coups de *revolver* ont eu visiblement plus d'effet jusqu'ici que tous les argumens de la raison. On peut cependant apercevoir deux ordres de faits se dégageant de toutes ces luttes obscures. D'un côté, la majorité de la population paraît bien clairement abolitioniste. Toutes les fois qu'elle a pu se prononcer librement, elle n'a point hésité; elle a multiplié les manifestations pour qu'on ne pût pas se méprendre sur ses vœux véritables. D'un autre côté, une convention assez irrégulièrement réunie à Lecompton a voté pour le futur état une constitution qui maintient l'esclavage. Cette constitution, à ce qu'il paraît au premier abord, devait être soumise dans son ensemble au vote populaire, et s'il en eût été ainsi, tout indique qu'elle n'eût point été ratifiée par le peuple; mais on a trouvé moyen d'éluder cette difficulté en ne soumettant au vote qu'une certaine partie de la constitution, et en réservant les clauses qui consacrent l'existence de l'esclavage. Le scrutin ouvert dans ces conditions a donné une majorité favorable à la cause antiabolitioniste. Ce résultat a été d'autant plus facile à obtenir que les partisans de la liberté ne se sont pas présentés au scrutin, ne voulant pas se rendre complices d'un subterfuge qui trompait tous leurs vœux. Quelle a été dans ces conjonctures la conduite du président des États-Unis? M. Buchanan a accepté comme parfaitement légal tout ce qui s'est fait dans le Kansas, et par un message il a demandé au congrès l'admission du nouvel état dans l'Union avec la constitution de Lecompton. M. Buchanan s'est vraisemblablement laissé guider par la pensée d'en finir avec cette terrible affaire, qui entretient sans cesse l'agitation. Cette pensée pouvait avoir sa valeur; mais elle n'a pas eu un succès complet dans le congrès; elle a trouvé au contraire la plus vive opposition, et le congrès a fini par décider que l'affaire serait renvoyée à un comité spécial, chargé de se livrer à une enquête sur toutes les circonstances qui ont accompagné le vote de la constitution de Lecompton. La politique présidentielle a été assez directement frappée par ce vote. Là n'est point toutefois la partie la plus curieuse de cette singulière affaire, destinée à soulever tous les orages par cela même qu'elle met en jeu toutes les passions. La vérité est que le congrès a été le théâtre d'une scène où l'éloquence parlementaire ne s'est pas seule déployée. Deux représentans, M. Harris de l'Illinois et M. Grow de la Pensylvanie, en sont venus aux mains, et presque tous les membres du congrès ont fini par se mêler à la querelle. Le tumulte s'est apaisé pourtant sans qu'il y ait eu effusion de sang, et il reste à savoir aujourd'hui ce que va devenir la constitution de Lecompton. En d'autres termes, l'Union américaine comptera-t-elle un état à esclaves de plus? On le voit, c'est toujours cette terrible question de l'esclavage qui pèse sur les États-Unis, qui est une cause incessante de déchiremens, et qui est sans doute le plus sérieux danger de l'avenir.

Si le monde est agité par bien des mouvemens intérieurs qui s'expriment dans la politique par des événemens, des conflits et des troubles singuliers, il est aussi remué par ces inquiétudes de la pensée qui cherche sans cesse

à se faire jour et à vivre. Celui qui voudrait juger le travail de l'intelligence en le séparant des phénomènes extérieurs se tromperait indubitablement, car ce travail et ces phénomènes se tiennent et s'expliquent mutuellement: ils montrent un temps qui cherche, qui s'égare, qui revient, et qui se sent dépourvu surtout de cette certitude intime et mystérieuse si puissante à d'autres époques. Ne cherchez pas aujourd'hui dans les lettres un mouvement net et défini; vous trouverez plutôt tous les caractères d'une transition, des idées et des genres littéraires en déclin, des tendances indéfinissables, des modes presque nouvelles, comme aussi des systèmes nouveaux qui n'ont souvent qu'un malheur, celui de n'avoir rien de nouveau. Peu à peu il survient une jeunesse facile à reconnaître : elle est instruite et active, mais elle manque totalement de naïveté et de sentiment poétique; l'illusion n'est pas ce qui l'embarrasse. Elle marche hardiment à son but, confiante en elle-même, parlant de toute chose, estimant le succès prompt et facile plus que la réflexion, et le bruit plus que le travail. L'étourderie, là où elle existe, n'a vraiment rien de juvénile, et l'on voit une habileté très savante s'allier à une légèreté sans grâce. Ce n'est point là toute la jeunesse littéraire actuelle, on le comprend; c'est une certaine jeunesse. Dans les générations qui s'avancent, M. H. Taine est, quant à lui, un des talens les plus sérieux. Il est entré dans les lettres vigoureusement armé, avec des connaissances étendues, avec un esprit hardi et une plume qui a paru exercée dès le premier moment. M. Taine n'en est plus à son premier ouvrage : il a obtenu des succès à la Sorbonne et à l'Académie par ses essais sur La Fontaine et sur Tite-Live. Il s'est fait lire du public en écrivant sur des matières fort sérieuses, et ce qui est mieux, il a gagné facilement l'attention des esprits réfléchis par une série d'études qu'il a publiées depuis quelque temps, et qu'il réunit aujourd'hui sous le titre d'*Essais de Critique et d'Histoire*. Dans cet ensemble d'études, l'auteur va sans effort de M. Macaulay à Fléchier, de Dickens à M. Guizot, de Saint-Simon à M. Michelet, et de Platon à Mme de La Fayette; mais voilà le malheur! M. Taine ne se contente pas d'avoir un esprit très vif: il a un système qui se laisse assez voir dans tout ce qu'il écrit, et qu'il résume, en le défendant, dans quelques pages qui précèdent les *Essais de Critique et d'Histoire*.

Le système de M. Taine, ce système dans lequel l'auteur voit simplement une méthode, n'est autre chose en définitive que l'analyse du XVIIIe siècle, compliquée de quelques élémens nouveaux. D'autres s'efforcent de peindre, de découvrir toutes les nuances de la vie, de montrer les choses et les hommes dans ce qu'ils ont de variable et de contradictoire. Là où d'autres peignent ainsi, M. Taine analyse et décompose, et ce que les peintres font voir, il veut le faire comprendre, comme le naturaliste qui, sous prétexte d'expliquer ce que c'est que la vie, analyse le jeu des muscles. Dans un temps ou dans un homme, le critique cherche le muscle essentiel, une inclination primitive ou une force prédominante, et, une fois maître de ce qu'il considère comme cette faculté prédominante, il a le fil conducteur en main : tout s'explique logiquement, c'est-à-dire systématiquement. Que résulte-t-il de ce système? Il en résulte tout d'abord un inconvénient très grave pour le talent même de M. Taine, qui finit par arriver à une certaine monotonie de pensée. Tout paraît jeté dans le même moule. Dès que

l'auteur a dit son premier mot, le reste est presque prévu, sauf les hasards heureux de l'inspiration qui contredisent la théorie. Malheureusement c'est là un système qui soulève des objections bien autrement sérieuses à un point de vue plus élevé. Que dit en effet l'auteur des *Essais de Critique* dans une étude où il cherche à expliquer, par ce qu'il appelle les inclinations primitives et la combinaison des forces nécessaires, la triple histoire de Rome, de l'Angleterre et de la France? Il fait jusqu'au bout l'application de sa théorie. A ses yeux, chaque pays est un creuset où la nature, cette chimiste éternelle, fait des expériences dont le résultat est d'avance déterminé. Le monde est un laboratoire infini où toutes les substances se combinent de façon à produire des révolutions, à fabriquer des destinées et à fixer dès le premier jour à chaque peuple sa part inévitable de misère ou de grandeur. Nous ne sommes pas de l'avis de M. Taine sur le genre de beauté de ce spectacle. S'il en était ainsi, la vie ne serait point tellement enviable, la fortune et la nature ne nous auraient pas si merveilleusement traités, car, dans cette destinée des peuples ainsi comprise, il manque l'effort spontané de la volonté; la liberté n'a point sa place, la responsabilité humaine disparaît, et le fatalisme chasse la moralité de l'histoire. Et comme, lorsqu'on est entré dans cette voie, une erreur en entraîne d'autres, ce n'est pas seulement dans l'interprétation de la destinée générale des peuples que l'auteur se trompera : s'il veut étudier un écrivain, un poète, un romancier, en cherchant toujours les forces et les inclinations innées, il finira par confondre toutes les notions du goût. C'est ainsi que M. Taine, s'enivrant lui-même de son travail de dissection, arrivait récemment à transfigurer Balzac. L'auteur du *Père Goriot* était tout à la fois Saint-Simon et Molière; précédemment c'était Shakspeare, et finalement c'est toujours M. de Balzac, c'est-à-dire un écrivain d'un ordre infiniment plus modeste. M. Taine dit dans sa préface que s'il ne réussit pas, il faudra accuser l'écrivain, non la méthode; en un mot, ce sera le talent qui se trouvera en défaut, non l'instrument. Il se trompe : tout ce que le talent pouvait faire, il l'a fait; mais le talent lui-même plie sous le poids d'une idée malheureuse et d'une méthode incomplète, quand il cherche la nouveauté là où elle n'est pas, quand il veut enfermer l'humanité dans le moule étroit d'un système.

Le théâtre, lui aussi, cherche la nouveauté, et il la cherche par toutes les voies; il la demande à la comédie et au drame, au vaudeville et à la tragédie, et faute de la nouveauté, il se contenterait encore du succès, qu'il n'obtient pas toujours. Le Théâtre-Français en particulier n'a point un grand bonheur dans cette recherche. Depuis assez longtemps, il ne lui est point arrivé de rencontrer sur son chemin une bonne fortune dramatique, et en ce moment encore les œuvres les plus vivantes lui échappent. Tandis que *la Jeunesse* de M. Émile Augier et *le Fils naturel* de M. Alexandre Dumas fils se produisent sur d'autres scènes, le Théâtre-Français représente *le Retour du Mari*. L'auteur s'était déjà fait connaître par une première œuvre, *la Fiammina*, qui ne dut pas entièrement son succès à des raisons littéraires; il a repris son thème, et il l'a développé sous une autre forme dans *le Retour du Mari*. Cet essai nouveau n'a point été heureux. Qu'est-ce donc en effet que la comédie nouvelle? C'est une succession de scènes à la fois étranges et communes, où les caractères manquent de tout relief, et où les

situations sont violentes sans être vraies. *Le Retour du Mari* n'est point certainement une œuvre littéraire; il n'y a pas même assez de cet intérêt qui fait parfois le succès passager d'une composition dramatique, et le Théâtre-Français peut se remettre à la poursuite de la nouveauté. CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

La Régence de Tunis, par M. J. Henry Dunant (1).

En 1270, saint Louis mourait à Tunis; il était venu *devant le chastel de Carthage*, dit le sire de Joinville, espérant voir *le roi de Thunes se chrestienner luy et son peuple*. Six siècles se sont écoulés depuis la dernière croisade, et les espérances du saint roi ne se sont point encore réalisées. Cependant la civilisation européenne a pénétré dans la régence de Tunis; elle y fait chaque jour des progrès, soutenue par le christianisme, qui a transporté, là aussi, ses institutions charitables et son action bienfaisante. Ce n'est point par la conquête que l'idée chrétienne s'est implantée dans cette région musulmane par excellence, où l'on fit peser longtemps sur les Nazaréens, comme sur les juifs, le joug du plus dur esclavage. Dans leurs relations fréquentes avec l'Europe, les beys de la race des Hussein-ben-Aly avaient appris à respecter les nations de l'Occident et surtout la France. Doués de modération et de justice, leurs héritiers, les derniers souverains de Tunis, ont successivement aboli la servitude des chrétiens, mis un terme aux vexations exercées contre les juifs, supprimé l'esclavage des noirs, et introduit dans leurs états des réformes qui portent leurs fruits. En même temps, ils permettaient aux catholiques de fonder dans leur capitale des écoles et des hôpitaux. La France, on le conçoit, a encouragé et secondé de tous ses efforts ces tendances vers un régime d'amélioration et de progrès. Les traités du dernier siècle lui accordaient le premier rang parmi les nations d'Europe; elle était la protectrice reconnue de tout chrétien arrivant sur le territoire de la régence. Ce beau privilége lui valut en une circonstance importante la gloire d'attacher son nom à un grand acte d'humanité et de justice dont l'honneur revient au prince Achmed-Bey. En 1842, une famille de noirs, pour échapper aux mauvais traitemens que lui infligeait un maître barbare, vint chercher un asile au consulat général de France. Achmed-Bey, cédant aux demandes de notre chargé d'affaires, accorda la liberté aux fugitifs, et déclara libre à l'avenir tout enfant qui naîtrait de parens esclaves. Bientôt après ce prince émancipa les esclaves de sa propre maison, et ce généreux exemple fut suivi dans tous ses états.

Les Tunisiens de nos jours, soumis à un gouvernement sage et régulier, ne ressemblent donc plus guère à ces pirates fameux par leurs féroces exploits que les deux Barberousses, Aroudj et Khaïr-ed-din, lançaient de toutes parts dans la Méditerranée contre les galères espagnoles et génoises. On retrouverait plutôt en eux les descendans des Maures de Cordoue et de Grenade, dont les vieux poètes de l'Espagne ont célébré avec une certaine tris-

(1) Un beau volume grand in-8°, Genève 1858.

tesse mélancolique les mœurs polies et chevaleresques. Les Maures de Tunis descendent en effet de ceux qui, établis par la conquête en Sicile et en Andalousie, furent rejetés en Afrique après une résistance plus ou moins longue. Plus civilisé que l'Arabe nomade, l'habitant de l'ancienne Mauritanie aime les fleurs et les parfums, la musique et la poésie, les récits merveilleux, tout ce qui plaît au cœur et séduit l'imagination. Il recherche la rêverie et le bien-être; il se complaît dans le sentiment de sa dignité, mais il a l'instinct de la politesse envers ses égaux et de la déférence envers ses supérieurs. En général, le Maure n'est pas sujet à ces élans terribles de haine et de colère qui transportent l'Arabe et trahissent chez ce dernier comme un reste de nature sauvage. L'habitant du désert, frugal, paresseux et vivant de peu, ne se montre pas, comme le Maure des villes, sensible à tous les raffinemens de la vie sédentaire. Libre et heureux dans sa pauvreté, il se conserve pur de tout mélange avec les races étrangères; on le reconnaît dans les rues de Tunis à la couleur brune de sa peau, à l'ovale régulier de son visage, aux formes un peu grêles de son corps musculeux et svelte, à la noblesse de sa démarche et à la finesse de ses traits. Tel est partout le Bédouin, qu'il se rencontre à Tunis, au Maroc ou dans l'Algérie. Le Maure, au contraire, a le teint presque blanc, et il est sujet à prendre de l'embonpoint. Le type primitif ne pouvait manquer de s'altérer parmi cette population formée de tant d'élémens divers. D'une part, les renégats grecs, italiens, espagnols, français, qui se fixèrent autrefois dans la régence, y apportèrent toutes les variétés de la race européenne; de l'autre, les Turcs et les Koulouglis y ont laissé les traces du type asiatique. Enfin, pendant des siècles, les Tunisiens enlevèrent des femmes sur tous les rivages de la Méditerranée et achetèrent aux bazars de Constantinople des Circassiennes et des Géorgiennes.

Il est donc assez difficile désormais de retrouver dans le Maure de Tunis la véritable physionomie du Maugrebin d'autrefois. De ce mélange avec les nations étrangères lui vient sans doute aussi son aptitude à apprécier la civilisation européenne. La sociabilité se développe tôt ou tard chez les peuples qui n'ont point l'orgueilleuse prétention de s'isoler du reste du monde. Par suite du contact fréquent avec d'autres nations, s'établissent des rapports de bienveillance; les préjugés s'effacent peu à peu, et s'il reste encore des préventions, le temps finit par en triompher. De quel œil par exemple les Maures de Tunis virent-ils, il y a deux ans, les premiers frères de la doctrine chrétienne traverser, avec leurs longues robes noires, les places publiques de la cité musulmane? Peut-être froncèrent-ils le sourcil, peut-être blâmèrent-ils la tolérance du bey, qui permettait aux chrétiens d'établir leurs écoles si près des mosquées. Aujourd'hui ils reconnaissent le bienfait de cette institution charitable. Trois cents enfans appartenant à des familles catholiques de toutes les nations, et qui végétaient dans l'ignorance et dans l'oisiveté, apprennent à lire, à écrire, à compter, à dessiner. Soumis à la discipline de l'étude, ces jeunes garçons ne tarderont pas à donner aux Tunisiens une meilleure idée des nations européennes, et la population indigène pourra envier aux étrangers de si utiles institutions. Les jeunes filles trouvent des institutrices zélées dans les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui se partagent avec une égale sollicitude entre l'enseignement du premier âge et le soin des malades recueillis dans leur hôpital. Une troisième école

plus ancienne, fondée et dirigée par M. l'abbé Bourgade, aumônier de la chapelle Saint-Louis à Carthage, mérite d'attirer plus particulièrement l'attention. Elle réunit environ soixante élèves tunisiens, français, italiens, israélites, qui apprennent l'italien, le français, l'arabe, le latin, la géographie, l'histoire, etc. En dehors de cet enseignement chrétien, dont l'évêque catholique a la direction supérieure, le gouvernement de Tunis a institué une école polytechnique dont les professeurs sont français. L'art de la guerre, quand on y joint l'étude des sciences exactes, fait partie de la civilisation. C'est à la gloire de ses armes que la France a dû l'ascendant qu'elle a conquis en Orient depuis des siècles. Après l'avoir redoutée, les peuples turbulens que l'islamisme poussait vers l'Europe l'ont respectée, puis admirée. Ils lui ont demandé de les instruire dans cet art terrible de la guerre dont elle a l'instinct et comme le secret; en récompense de ses services, ils lui ont permis d'apporter parmi eux les institutions de charité et de bienfaisance qui sont le plus intimement liées à l'exercice de la religion chrétienne. Sans doute la conquête de l'Algérie et l'affermissement de notre puissance dans cette partie de l'Afrique ont contribué beaucoup à augmenter la considération dont la France jouit aujourd'hui dans la régence de Tunis; mais il faut reconnaître aussi qu'il y a chez les musulmans, Maures et Arabes, un sentiment très vif de la justice. Lorsque le bien se révèle à leurs yeux, ils s'inclinent sans s'humilier et cèdent à la seule force de la vérité.

C'est donc à Tunis que l'on peut étudier mieux qu'en aucun autre pays mahométan les effets de l'influence européenne, librement acceptée par un peuple africain qui a gardé son indépendance. Aucune réforme violente n'a été introduite par les beys; seulement les souverains ont retranché de la législation et des coutumes ce qu'elles avaient d'excessif et de barbare, et ils se sont sentis plus forts, plus contens d'eux-mêmes, lorsqu'ils ont entendu l'Europe applaudir à leurs tentatives. Ils sont flattés aussi de voir les étrangers, attirés par la beauté du climat, se diriger volontiers vers leurs états, certains d'y vivre en parfaite sécurité. La reine des cités mauresques, comme les Tunisiens appellent leur capitale, exerce sur les voyageurs une véritable attraction. Parmi les Orientaux, ceux-ci l'ont nommée la *glorieuse*, ceux-là la *bien-gardée,* d'autres la *verdoyante,* et c'est là une précieuse épithète pour une ville du littoral africain. Encadrée entre la mer, des collines toutes vertes et de hautes montagnes, Tunis a la blancheur étincelante des cités d'Orient. Autour des édifices modernes qui arrêtent les regards, combien de ruines qui parlent à l'esprit! Avant d'entrer dans la Goulette, dont le fort a été bâti par Charles-Quint, on a entrevu déjà les ruines de Carthage et la chapelle qui s'élève aux lieux où mourut saint Louis. Les guerres puniques et les croisades, ces longues et sanglantes luttes de l'Occident contre l'Orient, ont laissé sur cette côte des souvenirs indélébiles. Il devait y avoir toujours au fond de cette baie une cité maritime et militaire que la paix et la guerre mettraient en continuels rapports avec l'Europe. Désormais c'est la paix qui règne, et Tunis, rendue florissante par son commerce, voit affluer sur ses places et dans ses bazars les marins de toutes les nations coudoyant les indigènes qui ramènent leurs caravanes du fond de l'Afrique. Comme dans les autres villes du Levant, vous trouverez à Tunis la ville franque, propre et bien bâtie; mais là aussi apparaît la ville mauresque aux

rues tortueuses, brusquement closes par une impasse, ou s'enfonçant sous une voûte obscure; dédale de ruelles bruyantes et animées au-dessus duquel se dresse le minaret de la mosquée, comme la fleur étoilée au-dessus du bouquet de feuilles ternes et sombres. Dans ces quartiers populeux, chaque industrie a sa place à part. Ici l'armurier forge la lame du yatagan; là le tailleur couvre de broderies d'or et d'argent la veste aux vives couleurs qui ornera le dos d'un élégant Maugrebin. Plus loin, le sellier assemble sur le velours l'or, l'argent et la soie qui rehaussent l'éclat de ces harnais splendides, la gloire des cavaliers turcs. N'oublions pas non plus les tissus variés, depuis l'humble burnous en poil de chameau jusqu'au tapis de soie, tous bariolés comme la peau du tigre d'Asie ou étincelans comme le plumage du colibri. Et pourtant on n'entend point là le vacarme qui retentit dans nos grandes cités. A travers ces rues marchandes ne circulent ni les voitures rapides, ni les lourds chariots; l'âne y trotte de son pas régulier sur la poussière qui en atténue le bruit, et le chameau y pose solennellement ses larges pieds plats qui ne réveillent pas même le marchand de dattes endormi sur le devant de son échoppe.

Ce repos des villes orientales a bien son charme. Au milieu du travail et de l'activité, on aime ce silence qui porte à la rêverie. Il semble que l'homme se fatigue moins dans l'exercice de sa profession lorsqu'il accomplit gravement sa tâche, et il y a plus de dignité dans le travailleur qui ne se hâte jamais. Chez les peuples occidentaux et de race japétique se trahit en toute occasion une agitation fébrile, un instinct de mouvement et d'expansion que rien ne rebute. C'est que notre rôle est d'agir sur tous ceux qui nous entourent de près et de loin. Les peuples du Levant, moins préoccupés du reste du monde, préfèrent se sentir vivre, estimant que l'avenir ne doit pas faire oublier le présent. Le respect qu'ils ont pour la personne et pour le souvenir de leurs pères et de leurs aïeux les rend aussi moins oublieux du passé et moins dédaigneux pour les choses anciennes. La routine est encore chez eux l'une des formes de la confiance en Dieu. Cependant l'ignorance absolue leur paraît digne de mépris. On sait combien les Orientaux attachent de prix à une belle écriture, — talent précieux dans les pays où l'imprimerie a été si longtemps inconnue, — et l'influence qu'exerce sur les populations musulmanes quiconque porte le titre de savant. A Tunis, sur une population de cent soixante mille habitans, on ne compte pas moins de soixante-dix écoles primaires, dirigées par des *tolbas* enseignant aux enfans à lire, à écrire, et à réciter quelques sourates du Koran.

Parmi les anciennes coutumes de l'Orient que le temps n'a pas abolies, la plus touchante est l'accueil cordial fait à l'étranger. Dans les douars arabes, on le sait, l'étranger s'appelle *l'hôte de Dieu!* Les Maures qui habitent les villages de l'intérieur de la régence ne montrent pas moins d'empressement à recevoir le voyageur que le hasard leur envoie. Leur zèle va si loin, qu'il s'ensuit des contestations et même des rixes sanglantes. Que fait alors le malencontreux étranger cause de tout ce tumulte? Il promet aux vaincus de loger chez eux à son prochain voyage, et suit comme un captif le vainqueur, qui l'héberge avec d'autant plus d'abondance qu'il a eu plus de peine à s'assurer de sa personne. Sans doute l'amour-propre entre pour quelque chose dans cet empressement extraordinaire à posséder sous son toit l'étranger;

il y a cependant de la grandeur, on ne peut le nier, dans cette hospitalité désintéressée et généreuse dont les premiers exemples ont été donnés aux Orientaux par les patriarches. Il arrive aussi quelquefois qu'un savant en lunettes, aux allures excentriques, tout occupé à ramasser des cailloux et à interroger les rochers à coups de marteau, se voit entouré de mille soins affectueux. Qu'il ne se hâte point de voir dans le respect dont il est l'objet un hommage rendu à la science : c'est que tout simplement on l'a pris pour un fou, et les fous inspirent aux habitans des parties les plus reculées de la régence une vénération superstitieuse. Il leur semble que l'homme privé de sa raison s'élève au-dessus de la terre, et que Dieu pense et agit pour lui.

Mais ceci se passe dans l'intérieur du pays, chez les tribus berbères, qui vivent encore dans une profonde ignorance. Les principales villes de la régence, et particulièrement celles du littoral, sont si fréquemment visitées par des voyageurs de toutes les nations, que la présence d'un touriste, d'un dessinateur ou d'un géologue n'y cause ni étonnement ni méprise. Des ingénieurs français, appelés par Achmed-Bey, ont parcouru tous les états de ce prince pour dresser une grande carte qui a été publiée à Paris, en 1841, au dépôt de la guerre. L'année dernière, de nouveaux travaux du même genre ont été accomplis par les ordres du bey Mohammed, qui gouverne aujourd'hui la régence. Le pays, si riche en souvenirs, a été exploré et fouillé dans tous les sens par des savans qui, chaque jour encore, découvrent quelques monumens se rattachant aux époques punique, romaine et arabe. Le bey, qui aime les arts du dessin et les cultivait lui-même avant de monter sur le trône, encourage par un accueil bienveillant et par de généreuses récompenses les hommes de talent capables de le seconder dans ses goûts et dans ses vues. Sous l'administration éclairée de ce prince aux mœurs douces et paisibles, la petite colonie européenne mène une vie fort agréable à Tunis. Les consulats forment le centre d'une société choisie que la navigation à vapeur met presque chaque jour en rapport avec l'Europe. Des paquebots réguliers, venant de Marseille, de Malte et de Gênes, apportent sur ce point du littoral africain les nouvelles du monde entier et les journaux écrits en toutes les langues. La défense faite aux femmes étrangères de débarquer à Tunis sans une autorisation spéciale du bey est levée désormais, et à une époque où les voyages offrent plus d'agrémens que de périls, les dames ne se font pas faute de profiter de la permission. Elles peuvent d'ailleurs entreprendre sans fatigue de longues excursions, grâce aux calèches que des Maltais tiennent prêtes pour le service des touristes. Quant aux *sportsmen,* ils trouvent dans la régence de Tunis le plus admirable pays de chasse. Dans les montagnes le lion, le tigre, la panthère, dans les forêts le lynx, le singe, le cerf, l'antilope, la gerboise, dans les plaines la gazelle et l'autruche, telles sont les variétés de gros gibier qui invitent le chasseur à se mettre en campagne. Si vous préférez aux émotions un peu vives de la grande chasse les promenades solitaires du touriste, parcourez les vallées dans lesquelles paissent les petites vaches et les moutons à grosse queue, et les coteaux que couvrent par milliers les chameaux paisibles. A travers les rochers, vous entendrez murmurer par centaines des essaims d'abeilles dont le miel aromatique coule parmi les pierres. Au pied des montagnes s'étendent les plantations d'oliviers; là aussi croissent le jujubier aux feuilles

étroites, le grenadier aux fruits écarlates, le cactus épineux, le mûrier et l'arbousier qui se plaît également sur les versans des Pyrénées. Dans les lieux plus frais, l'Européen retrouve le châtaignier et le noyer. Enfin au milieu des plaines, dans le voisinage de la mer, fleurissent le citronnier et l'oranger, dont la vue rappelle les pays privilégiés où il ne gèle pas, et par-dessus la tête arrondie des figuiers se dresse le vert panache du dattier, comme le minaret au-dessus du dôme de la pagode.

C'est une si belle chose qu'une contrée chaude où l'hiver n'ose pas s'arrêter, tant il a peur du soleil! En lisant la *Notice sur la Régence de Tunis*, on se rend parfaitement compte du charme que peut exercer sur ceux qui l'ont habité longtemps ce pays favorisé du ciel, célèbre dès les temps anciens, chaque année plus florissant, et dans lequel les mœurs vont en s'adoucissant toujours. Écrit sans prétention littéraire et rempli de documens historiques et statistiques, ce livre porte la marque d'une vive sympathie pour la France. Peut-être ne fait-il que retracer en toute justice le grand et noble rôle que notre pays a joué à Tunis, comme dans d'autres états du Levant, depuis les croisades. Quoi qu'il en soit, l'important ouvrage publié sous le titre modeste de *Notice* se distingue par un mérite assez rare : il fait très bien comprendre et il fait aimer le pays dont il parle. Quel dommage qu'un dessinateur de Genève capable de rendre l'Orient comme Calame entend la puissante nature des Alpes, comme Topffer savait exprimer la sérénité des vallées de la Suisse, n'ait pas été chargé d'y joindre quelques illustrations!

TH. PAVIE.

On nous signale une inexactitude qui s'est glissée dans le récit d'un curieux épisode de la guerre d'Orient, — la campagne de *la Dévastation*, — publié récemment par la *Revue des Deux Mondes* (livraisons du 1er et du 15 février). L'auteur de ce récit parle du colonel *Muller* comme s'étant distingué, à la tête du 95e de ligne, dans les mémorables faits d'armes de Traktir et de Kinburn. Le nom de ce colonel est Danner, et le brave officier qui le porte est aujourd'hui maréchal de camp. D'autres passages du même récit ayant été interprétés d'une façon certainement contraire à la pensée de l'écrivain, nous croyons devoir répondre également aux observations qui nous ont été présentées à ce sujet. C'est à tort qu'on a prêté à l'auteur l'intention de faire ressortir le rôle de *la Dévastation* devant Kinburn aux dépens de celui des autres batteries flottantes, et des bâtimens de l'escadre en général. Dans cette partie du récit comme dans toutes les autres, la place qu'occupe *la Dévastation* s'explique par le cadre même où l'auteur s'est renfermé. S'il avait voulu raconter l'histoire de la flotte au lieu de recueillir simplement quelques souvenirs, il aurait reconnu que les trois batteries flottantes, se suivant à deux cents mètres de distance, avaient eu chacune sa part glorieuse soit au début, soit à la fin du combat de Kinburn. C'est là un fait que nous aimons à constater en expliquant les véritables intentions du narrateur.

V. DE MARS.

DE

L'INFLUENCE SPIRITUALISTE

DE M. COUSIN

Fragmens et Souvenirs, par M. Victor Cousin.

Presque toutes les générations, en entrant dans la vie, ont commencé par une opinion exagérée de leur force et des destinées qu'elles se croyaient appelées à remplir. Les grandes générations sont celles qui, après bien des luttes, des mécomptes, des demi-victoires et des demi-défaites, arrivent sur leurs vieux jours à réaliser une partie de leurs rêves de jeunesse. C'est au contraire un des traits caractéristiques de celle qui depuis quelques années a pris possession d'elle-même que de débuter par la défiance et l'abandon. La génération qui nous a précédés, celle qui entra dans la carrière en 1815 et atteignit en 1830 la plénitude de sa virilité, apportait avec elle des espérances presque illimitées. En tout, elle se proclamait appelée à renouveler, et, comme si l'humanité fût née une seconde fois avec elle, elle se croyait capable d'inaugurer en son siècle une littérature nouvelle, une philosophie nouvelle, une histoire nouvelle, un art nouveau. Elle n'a pas donné tout ce qu'elle promettait : elle promettait l'infini ; elle n'a pas renouvelé l'esprit humain : cette œuvre est plus difficile qu'on ne le croit d'abord. Mais, en ne tenant qu'une très petite partie de son programme, elle a donné beaucoup; la génération qui a suivi, en tenant toutes ses promesses,

donnerait, ce semble, assez peu de chose. Dès les premiers pas, on lui a montré l'horizon comme tout près d'elle; le but le plus élevé que l'on proposait à son activité était de conserver timidement ce qu'avaient créé ses pères, et l'expérience a prouvé que c'était trop lui demander. Dans l'épreuve suprême des esprits et des cœurs, les uns, dès le premier orage, se sont enveloppé la tête et n'ont plus voulu voir; les autres, entraînés par des lueurs trompeuses, ont marché dans le hasard et la nuit. Chez les uns, tous les signes des âmes faibles, la réaction sournoise, le dépit; chez les autres, le froissement des âmes prématurément éprouvées; chez tous, un douloureux aveu : nous ne vaudrons pas nos pères! Cette défiance, cette humble opinion de soi-même doivent-elles s'appeler modestie ou conscience de son infériorité? L'avenir le dira. Il est certain du moins que jamais génération n'entra dans l'histoire avec un sentiment si peu arrêté de ses devoirs, avec si peu de préoccupation du but à poursuivre, avec si peu de foi et de philosophie. La libérale antiquité voyait un vice dans le sentiment que le christianisme a érigé en vertu sous le nom d'*humilité;* elle croyait qu'il n'est pas bon de faire peu de cas de soi-même et d'abdiquer volontairement sa fierté. Qu'eût-elle pensé d'une jeunesse qui, au lieu de dire à ses pères comme les enfans de Sparte : « Nous serons un jour ce que vous êtes, » se résigne à mourir de froid et de peur, et se condamne à l'immobilité pour ne point ébranler l'édifice sous lequel elle espère le repos?

Je ne veux pas rechercher jusqu'à quel point la génération qui nous a précédés peut être responsable de cet abaissement. Je n'examinerai pas si, en nous léguant le désavantage d'une position acquise, elle ne pouvait laisser à notre activité un jeu plus libre, si, en traçant autour de nous un cercle d'où elle nous défendait de sortir, elle n'a pas étouffé ou fait dévier notre originalité, les uns, plus dociles, s'étant renfermés dans une médiocrité résignée, les autres, plus rebelles, s'étant précipités par réaction dans les aventures. Mieux vaut n'accuser que la fatalité de ces irrémédiables défaillances. Peut-être aussi l'esprit français n'est-il pas appelé à dépasser de certaines limites, et les nations latines, avec leurs qualités brillantes et tout extérieures, leur vanité, leur esprit superficiel, leur manque de sens moral et d'initiative religieuse, ne sont-elles destinées à autre chose qu'à captiver le monde par une rhétorique sonore et à l'étonner à certains jours par de brutales apparitions.

Un des traits d'infériorité les plus frappans de la génération nouvelle, c'est son indifférence pour la culture intellectuelle et les choses désintéressées. Quelque jugement que l'on porte sur l'ensemble des travaux que laissera derrière elle la génération qui nous

a précédés, il faut reconnaître que jamais race d'hommes ne posséda plus éminemment cet appétit des choses qui fait saisir la vie avec ardeur comme une proie désirable. Les lacunes qu'on peut découvrir dans son développement furent celles de son esprit, non de sa curiosité; elle aima le monde et y prit goût. Sa mélancolie, je n'y crois guère : elle en parlait trop pour que le mal fût bien profond. Quand vint le jour de l'action, ces Werther de la veille se trouvèrent la tête fort lucide et pleine du sens de la réalité. C'est nous qui sommes les vrais dégoûtés, nous qui doutons de l'esprit humain, sceptiques ou dévots, sans goût pour la contemplation des choses, sans passion pour l'univers. Étrange renversement! ce sont des hommes d'un autre âge qui soutiennent de nos jours la cause de l'esprit, et arrêtent la jeunesse sur la pente d'une entière abdication!

I.

Ces réflexions, que tant de faits contemporains suggèrent, ne m'ont jamais plus vivement frappé qu'en lisant le volume charmant que M. Cousin nous a donné il y a quelques jours. Les morceaux qui le composent sont fort divers, et l'auteur a bien fait de ne chercher à établir entre eux aucun lien artificiel; mais un trait commun les unit : je veux dire un vif et brillant enthousiasme, ce goût de la beauté en toute chose que, depuis les jours de la Grèce antique, nul n'a peut-être si richement possédé, cette activité toujours florissante, ce privilége divin du génie qui change en or tout ce qu'il touche et crée l'intérêt des sujets par la passion dont il les anime. M. Cousin, plus qu'aucun écrivain de notre temps, a eu le don de diriger l'opinion et de rendre contagieuses ses admirations et ses sympathies. Qui ne se rappelle ce tableau plein de grâce de la vieillesse de Kant, ces pages éloquentes sur Santa-Rosa, ces belles études sur Rousseau? On ne parcourra point ici la série des objets que M. Cousin a aimés et fait aimer : on cherchera de préférence la raison générale qui a tenu le siècle sous le charme de ce brillant esprit. Le volume dont nous parlons contient à cet égard une véritable révélation. Une pensée tardive, mais à laquelle tous applaudiront, a porté M. Cousin à publier en 1857 les notes de son voyage d'Allemagne de 1817. Il a jugé à propos de nous livrer, après quarante ans, les souvenirs de l'impression première qu'il reçut à ce moment décisif où il alla chercher au-delà du Rhin le ferment d'un esprit nouveau. Aucun morceau n'est aussi propre à nous livrer le secret de son éducation intellectuelle et à nous faire comprendre sa véritable originalité.

Les critiques superficiels, qui appellent allemand tout ce qui est ob-

scur et obscur tout ce qu'ils ne comprennent pas, ont accusé M. Cousin d'être un esprit allemand : je ne connais pas de jugement plus frivole. M. Cousin me semble au contraire un des représentans les plus caractérisés de l'esprit français au milieu d'une génération qui elle-même, par ses qualités et ses défauts, porta fortement l'empreinte de sa nationalité. Je n'en veux donner pour le moment qu'une preuve superficielle et tout extérieure. La marque essentielle de l'esprit français, c'est de n'être bien compris qu'en France. Plus une œuvre présente avec énergie les traits d'un génie particulier, moins elle est faite pour être complétement appréciée au dehors. L'*Histoire de la Civilisation* de M. Guizot, traduite en allemand ou en anglais, conservera tout son prix, et la traduction ne sera pas fort inférieure à l'original : en serait-il ainsi pour les leçons de M. Villemain? Non certainement; ces études si délicates y perdraient une partie de leur grâce et la fleur d'atticisme qui a pour nous tant de séduction. Je pense de même que l'œuvre si complexe de M. Cousin ne peut être bien appréciée que par des lecteurs pénétrés du goût français, qu'un étranger n'y verrait pas mille beautés qui nous charment, et qu'il y apercevrait bien des lacunes dont l'art prodigieux du maître nous dérobe le sentiment.

Le curieux récit de voyage que M. Cousin vient de nous livrer est du reste ici d'un poids décisif. Il est évident que M. Cousin n'a vu et connu l'Allemagne que dans la mesure qui convenait à son originalité. De grands obstacles l'empêchèrent heureusement d'aller au-delà, et il nous avoue lui-même que bien des choses, dans la doctrine des maîtres qu'il interrogeait, produisaient sur lui, sans qu'il y eût de sa faute peut-être, l'effet des ténèbres visibles de Dante. Tous les contacts intellectuels vraiment fructueux s'opèrent de la sorte. Trop bien savoir est un obstacle pour créer : on ne s'assimile que ce qu'on ne sait qu'à demi. Si Raphaël et Michel-Ange avaient connu les monumens figurés de la Grèce comme on les connaît de nos jours, le commerce de l'antiquité n'eût pas été pour eux si fécond. Le torse du Vatican et quelques débris de second ordre leur en ont bien plus appris que ne l'eussent fait les trésors de l'acropole d'Athènes et de Pompéi. Si Mahomet avait étudié de près le judaïsme et le christianisme, il n'en eût pas tiré une religion nouvelle; il se fût fait juif ou chrétien, et eût été dans l'impossibilité de fondre ces deux religions d'une manière appropriée aux besoins de l'Arabie. La connaissance exacte divise et distingue, mais ne réunit pas; les combinaisons de doctrines ne se font qu'à la condition de deviner et d'entrevoir plutôt que de savoir.

L'Allemagne, quand la vit M. Cousin, était du reste à un de ces momens décisifs où une nation communique plus volontiers son ame

à ceux qui l'interrogent avec sympathie. C'était en 1817, au lendemain du grand mouvement qui fit lever l'Allemagne contre la prétention toute française de régenter l'esprit. La compression de l'étranger et surtout l'abus de la centralisation avaient révélé l'esprit allemand à lui-même. Les peuples germaniques ne retrouvent toute leur force que le jour où ils voient leur liberté intellectuelle menacée : les droits de l'âme et de la conscience ont seuls le privilége de les passionner. *L'Association de la Vertu*, le rôle si original de penseurs et de poètes comme Fichte, Arndt, Uhland, avaient donné à la crise héroïque que venait de traverser l'Allemagne un caractère à part, et en avaient fait une des plus grandes victoires que toutes les forces morales de l'humanité liguées entre elles aient jamais remportées.

La France de son côté était merveilleusement préparée pour recevoir une infusion d'esprit nouveau. Il semble que la race gauloise ait besoin, pour produire tout ce qui est en elle, d'être de temps en temps fécondée par la race germanique : les plus belles manifestations de la nature humaine sont sorties de ce commerce réciproque, qui est, selon moi, le principe de la civilisation moderne, la cause de sa supériorité et la meilleure garantie de sa durée. Les premières années de la restauration furent un de ces momens décisifs, où, par des voies imperceptibles, s'introduit un ordre nouveau d'idées et de sentimens. Un mur tomba, les horizons s'élargirent; la France ouvrit l'oreille à des bruits ignorés jusque-là. L'inoculation d'un esprit nouveau se fait d'ordinaire par une sorte d'opération instantanée, comme si un principe mystérieux pénétrait à un moment donné tout le tempérament moral d'un individu ou d'un peuple, et le changeait jusque dans ses plus intimes profondeurs. Un mot, une page recèlent alors une révolution intellectuelle, et les esprits, aspirant le souffle d'un monde inconnu, ressemblent à ces êtres aériens des fables antiques que le vent seul faisait concevoir.

La sécheresse, le formalisme, la petitesse d'esprit n'ont jamais été, dans les temps modernes, portés plus loin qu'en France à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Enfermée dans un cadre officiel d'où on lui défendait de sortir, la pensée s'était en quelque sorte atrophiée et réduite à un chétif exercice d'école : les traditions savantes étaient détruites, excepté dans les sciences physiques et mathématiques, qui n'exigent de ceux qui les cultivent ni élévation de caractère, ni indépendance; la philosophie était abaissée, la poésie réduite à des amplifications de rhétorique ou à de fades déclamations. Mais dans un pays doué d'aussi inépuisables ressources que la France il ne faut jamais désespérer. Quelques mois amenèrent un réveil inoui. La liberté suffit pour opérer ce

miracle, non cette liberté qui, laissant à tous le droit de tout dire, n'est favorable qu'à la médiocrité, mais cette liberté régulière, également éloignée de la licence, qui dégénère en tumulte, et de la compression, qui ne veut autour d'elle que le désert.

C'est à l'avenir qu'il faut laisser le soin d'assigner à chacun des hommes qui prirent part à ce mouvement glorieux son rôle distinct; mais il est permis de dire dès à présent que nul n'y contribua plus que M. Cousin, que nul n'y porta une spontanéité plus vive, plus décidée, plus sûre d'elle-même. Son originalité est bien plus dans son caractère personnel que dans son œuvre. En philosophie, M. Cousin n'a jamais voulu être créateur; plusieurs fois il s'est fait gloire de n'avoir rien inventé en ce genre, croyant trouver en cela même le signe de la bonne philosophie. En fait de style, il avait trop bon goût pour ne pas voir que les habiles écrivains n'ont jamais besoin d'innover, et qu'on peut tout dire avec une vieille langue sans lui faire violence. En fait d'érudition et de philologie, il n'a jamais prétendu, malgré des services réels, au rang de maître. Ce qui lui appartient, c'est l'esprit de tout cela, c'est sa passion pour le beau et le grand, l'auréole dont il entoure ce qu'il aime, l'éclat, la vie, la lumière dont chaque chose se revêt sous sa main. Voilà ce qui donne tant de charme à ce volume, reste d'un monde si loin de nous. On y sent à chaque page l'ambroisie divine d'une jeunesse favorisée par le temps, et la sérénité d'une époque où l'espérance, la liberté, l'influence secrète d'une vieille dynastie répandaient sur toute chose le doux et chaud rayon d'un soleil de printemps.

Le XVIIIe siècle et ses continuateurs au commencement du XIXe, avec tant de précieuses qualités, avaient le tort de mêler aux plus bienfaisantes doctrines une sorte de platitude systématique; l'épicuréisme, moins la poésie de Lucrèce, fut le ton général des philosophes de ce temps. Ils prêchaient le vrai spiritualisme, l'humanité, la pitié, l'équité sociale, et ils trouvaient bon de se dire matérialistes, de nier dans les termes l'idée dont ils fondaient la réalité. Ils prêchaient le Dieu véritable, celui qu'on sert par la justice et la droiture, et ils se disaient athées. Ils prêchaient l'idéalisme par excellence, la sainteté du droit, la prééminence de l'esprit, et ils niaient l'idée, ils réduisaient tout aux sens. Apôtres et croisés à leur manière, ils traitaient de fanatiques et d'insensés ceux qui avaient fait pour une autre opinion ce qu'ils faisaient pour la leur. Les premières connaissances de physiologie et de cosmologie scientifiques produisirent ce résultat. On vit le jeu des organes, et on crut avoir expliqué tout l'homme; on vit les atomes et les lois qui président à leurs mouvemens, et on crut avoir expliqué l'univers. L'âme seule

échappait. L'âme, voilà ce que M. Cousin voulut réhabiliter; voilà la noble cause dont il fit choix, et au profit de laquelle il dépensa tant de véritable éloquence et d'inépuisables ressources d'esprit.

Dans cette réaction contre le matérialisme superficiel de l'école dominante n'alla-t-il pas trop loin? Beaucoup le pensent, mais tel n'est pas mon avis. Sa doctrine, selon moi, a besoin, non d'être restreinte, mais d'être expliquée. Elle est vraie dans son ensemble, quoique certaines parties laissent désirer plus de précision scientifique. Oui, certes, le spiritualisme est le vrai. La noblesse et la véritable existence n'apparaissent dans le monde qu'avec l'âme. L'individu conscient et moral est le couronnement de l'édifice entier de l'univers; tout est en vue de lui, et lui seul donne à tout un sens et une valeur. L'âme est la première des réalités et la seule pleine réalité, puisque la matière n'est qu'un agrégat multiple, séparable, sans unité, un agrégat fortuit qui se fait et se défait, qui n'a nulle identité permanente, nulle individualité, nulle liberté. L'âme est immortelle, car, échappant aux conditions serviles de la matière, elle atteint l'infini, elle sort de l'espace et du temps, elle entre dans le domaine de l'idée pure, dans le monde de la vérité, de la bonté, de la beauté, où il n'y a plus de limites ni de fin. Elle est libre et souveraine, car, dominant le corps qui la porte et ses instincts inférieurs, elle se crée une royauté sans bornes par la culture de sa raison et le perfectionnement de sa moralité. Elle est de race divine, car, dépassant la planète à laquelle elle est liée sous le rapport de l'espace, elle atteint la région de l'absolu et sonde l'univers. En un sens, on pourrait dire qu'elle crée Dieu, puisqu'elle seule en dévoile la nécessité, puisque Dieu, obscurément révélé par la nature, ne devint clair que le jour où un homme vertueux succomba dans sa lutte pour la justice, où une conscience pure préféra la pudeur à la vie, où un être noble et bon contempla le ciel dans la sérénité de son cœur. Elle crée des récompenses infinies, puisqu'elle décerne la volupté suprême de bien faire; elle crée des châtimens infinis, puisqu'à son tribunal, le seul qui compte, la bassesse et le mal ne rencontrent que le mépris.

Il faut donc approuver complétement M. Cousin d'avoir proclamé que l'âme est l'essence même et le tout de l'homme, puisque ce qui existe est évidemment ce qui est libre, conscient, indivisible et sans étendue : c'est l'âme qui est, et le corps qui paraît être. Mais comment l'âme entre-t-elle au nombre des réalités? Quelle est son origine, car il est notoire qu'elle commence, le rêve d'existences antérieures ne pouvant trouver de place dans une théorie scientifique? Toutes les origines sont humbles, et cette sorte d'humilité n'abaisse personne. Le fruit divin qui, une fois détaché de sa tige, semble n'avoir jamais

existé que par lui-même tient cependant de la terre par la racine d'où il sort. L'âme n'a rien de matériel, mais elle naît à propos de la matière. L'ancienne hypothèse de deux substances accolées pour former l'homme, hypothèse qui en tout cas doit être maintenue pour la commodité du langage, est vraie si l'on entend parler de deux ordres de phénomènes, dont l'un dépasse l'autre de toute la distance de l'infini; mais elle est fausse si l'on entend soutenir qu'à un certain moment de l'existence organique, un nouvel être vient s'adjoindre à l'embryon qui auparavant ne méritait pas le nom d'homme. C'est là une manière grossière de se représenter les choses, qui est en contradiction avec les résultats de la science expérimentale de la vie, et qui répugnera toujours au physiologiste. S'il est une induction qui résulte naturellement de l'aspect général des faits, c'est que la conscience de l'individu naît et se forme, qu'elle est une résultante, mais une résultante plus réelle que la cause qui la produit, et sans commune mesure avec elle, à peu près comme un concert n'existerait pas sans les tubes et les cordes sonores des exécutans, bien qu'il soit d'un tout autre ordre que les objets matériels qui servent à le réaliser.

Le matérialisme est donc un non-sens plutôt qu'une erreur. Il est le fait d'esprits étroits qui se noient dans leurs propres mots et s'arrêtent au petit côté des choses. La raison et la moralité se produisent dans le monde par suite de l'existence d'un certain organisme; mais, une fois produites, elles font oublier leur cause génératrice. La matière est la condition nécessaire de la production de la pensée; mais la pensée triomphe à son tour de la matière, la dompte, la méprise et lui survit. Le matérialiste est comme un enfant qui ne verrait dans un livre qu'une série de feuilles noircies et liées entre elles, dans un tableau qu'une toile enduite de couleurs. Est-ce là tout? N'y a-t-il pas encore l'âme du livre et du tableau, la pensée ou le sentiment qu'ils représentent, et cette pensée, ce sentiment ne méritent-ils pas seuls d'être pris en considération? Le matérialiste voit la grossière réalité, mais non ce qu'elle signifie; il voit la lettre, mais non l'esprit. Je me trompe : il voit l'esprit à sa manière; mais, cédant à une sorte de timidité déplacée, il recule devant les formules élevées, qui seules, quand il s'agit des choses morales, renferment la vérité.

Il faut en dire autant de l'athéisme. L'énorme malentendu qui si souvent transforme en blasphémateurs de la Divinité ses plus pieux et plus sincères adorateurs est avant tout une erreur de grammaire. On ne s'entend pas sur les mots. Quel hymne vaut le poème de Lucrèce? Quelle vie de saint offre un plus parfait idéal de l'ascétisme et de la perfection morale que celle de tel penseur de nos jours à qui je

ne connais qu'un seul travers d'esprit, celui de se croire athée? Ah! que les prières basses et presque toujours intéressées de l'homme vulgaire sont un moindre hommage à la Divinité que cette réserve exagérée qui retient parfois sur les lèvres du savant scrupuleux le mot que tant d'autres profanent par l'hypocrisie et la légèreté!

Faut-il reprocher à M. Cousin de n'avoir pas toujours tenu compte de ces délicates nuances? Non certes. Aspirant à philosopher pour un grand nombre, il dut chercher moins à raffiner ses formules qu'à les rendre claires et capables d'être acceptées. Dans les dogmes religieux et philosophiques, la forme est toujours relative, le fond seul est vrai; mais la forme est loin d'être indifférente. L'humanité, qui, dans son ensemble, est incapable de délicatesse critique, ne voit jamais sans inquiétude ruiner les symboles qu'elle a longtemps acceptés. Comme le patriarche antique, quand elle a perdu ses idoles, elle s'écrie : « J'ai perdu mes dieux! » Le devoir de la science, d'un autre côté, est de rechercher des formules de plus en plus rapprochées du vrai. De là une contradiction qui ne cessera qu'avec l'esprit humain. Tous les partis pris sont légitimes quand ils sont sérieux et honnêtes. La plus grave erreur de la critique est de reprocher aux hommes de génie de n'avoir pas été autres qu'ils ne furent. M. Cousin atteignit son but, qui était, non de créer une doctrine originale, mais de donner une forme éloquente et en un sens populaire aux grandes vérités de l'ordre moral. Je vais montrer que tout ce que des juges malveillans seraient tentés d'appeler ses défauts fut la conséquence de ce grand parti pris. Du moment qu'on admet que le dessein était noble et élevé, les défauts qui en étaient la condition sont absous d'avance, et il n'en est pas un seul dont on ne puisse dire ce que l'église dit de la faute originelle : *Felix culpa!*

II.

Au premier coup d'œil, on ne peut nier que la direction générale de la carrière de M. Cousin ne s'éloigne fort de ce que l'exemple des philosophes du passé nous ferait envisager comme l'idéal d'une vie toute dévouée à la pensée. Quand Descartes, du fond de son poêle de Hollande, aussi seul, comme il le dit lui-même, au sein d'une grande ville qu'au milieu d'une forêt dont les arbres marcheraient, méditait sur le point de départ de toute connaissance et sur les lois de l'univers; quand l'ascète de la philosophie moderne, celui que M. Cousin a si bien comparé à l'auteur inconnu de l'*Imitation de Jésus-Christ,* quand Spinoza, dans son pauvre réduit, en polissant ses verres de lunettes, se mirait, pour me servir de

l'expression de Schleiermacher, dans le monde éternel; quand le fondateur de la philosophie allemande, les yeux fixés, durant quarante ans, sur une vieille tour du château de Kœnigsberg, dressait la plus profonde analyse des rouages de l'esprit qui ait jamais été essayée; quand Leibniz lui-même, dont la vie pourtant fut bien plus mêlée à l'action, rêvait à ses monades, le monde n'existait pas pour eux. Semblables à de purs esprits, placés en dehors des intérêts, des passions, des événemens de leur époque, ils ne se doutaient pas qu'il y eût une société humaine, ou du moins ils spéculaient comme s'il n'y en avait pas. Vous eussiez dit à ces grands hommes : « Prenez garde, vous allez déplaire à tous les partis, créer des embarras à vos amis, faire peur aux têtes faibles, égarer des esprits mal faits, » ils eussent souri : peut-être eussent-ils consenti à se taire; mais certainement leur fière pensée ne se fût pas détournée d'un pas pour d'humbles soucis étrangers à la passion du vrai, la seule qui les touchât.

Tel n'est pas M. Cousin. Si l'on entend par philosophe un savant d'un genre spécial, l'inventeur d'un système nouveau, le créateur d'une doctrine originale, ce mot n'est pas celui qui convient pour le désigner. M. Cousin appartient encore plus à la littérature qu'à la science. C'est avant tout un écrivain, un orateur, un critique, qui s'est occupé de philosophie. Son nom réveille plutôt l'idée de l'éloquence que l'idée d'un genre de spéculation déterminé. La nature l'avait doué de trop de dons pour qu'il pût ne demander la gloire qu'à un seul, et, dans la foule des qualités qu'il joignit à celles du philosophe, une seule eût suffi pour le bannir de cette sévère phalange des chefs de la pensée abstraite, où chacun est marqué au front d'un signe fatal. La marque d'une vocation spéciale, c'est d'être tellement imposée par la nature, que celui en qui elle se manifeste, écarté de sa voie, eût été condamné à l'impuissance ou à la médiocrité. Or M. Cousin eût réussi en tout ce qu'il eût voulu entreprendre, et lui-même s'est plu à le montrer. On sent que le talent qu'il a appliqué à la philosophie, il eût pu l'appliquer à toute autre chose, que la philosophie a été pour lui un choix et non une nécessité, l'objet d'un penchant sérieux et sincère, mais non d'un amour irrésistible et exclusif.

Et d'abord le philosophe, dans le vieux sens du mot, n'était pas écrivain. Je m'explique. Une pensée forte et vraie arrive toujours à s'exprimer d'une manière originale; il n'y a que la pensée fausse ou languissante qui produise les ouvrages décidément mal écrits. Bayle et Leibniz manient la langue d'une manière lourde et inhabile, et pourtant quel charme dans l'austère sincérité de leurs écrits! Je veux dire seulement que le philosophe d'autrefois n'était pas

d'ordinaire un artiste de langue, que le souci du vrai seul le préoccupait, que le beau résultait de l'ensemble et de la direction de son œuvre sans que l'auteur y pensât. M. Cousin s'est imposé des conditions plus étroites. On ne peut nier que le soin du style n'entraîne de grands sacrifices de la pensée. Bien écrire en français est une opération singulièrement compliquée, un compromis perpétuel, où l'originalité et le goût, l'exactitude scientifique et le purisme tirent l'esprit en sens inverse. Un bon écrivain est obligé de ne dire à peu près que la moitié de ce qu'il pense, et s'il est, avec cela, un esprit consciencieux, il est obligé d'être sans cesse sur ses gardes pour ne pas être entraîné par les nécessités de la phrase à dire bien des choses qu'il ne pense pas. L'éloquence d'ailleurs, comme l'entendit M. Cousin, a des exigences impérieuses. Toutes les doctrines ne sont pas également éloquentes, et je crois bien que plus d'une fois M. Cousin a dû se laisser entraîner vers certaines opinions autant par la considération des beaux développemens auxquels elles prêtaient que par des démonstrations purement scientifiques. Ce n'est point là une critique, car le beau est après tout une des marques de la vérité; mais sans doute on eût fort étonné Descartes, si on lui eût dit qu'un jour la philosophie la plus vraie serait celle qui pourrait s'exprimer par les plus belles phrases, et que le tour oratoire qu'une doctrine est susceptible de revêtir passerait pour un argument en sa faveur.

La carrière politique que M. Cousin parcourut avec de si brillans succès contribua bien plus encore à limiter sa liberté philosophique. Si le monde était conduit seulement par les idées, ce serait au philosophe de le diriger; mais le tissu des affaires humaines est composé de toute autre chose. De plus en plus les intérêts obtiennent dans la direction de ce monde une voix prépondérante. L'ignorance, la sottise et la méchanceté tenant aussi une place considérable dans la marche des événemens, se mettre aux prises avec les choses humaines, c'est s'obliger à tenir compte d'une foule d'élémens fort peu philosophiques : la profondeur d'esprit et la hauteur métaphysique sont, en pareille matière, d'un assez mince usage. Le milieu où s'agite la politique est humble : l'humanité, dans son ensemble, représente un homme de moyenne capacité, égoïste, intéressé, assez souvent ingrat; il faut que l'homme pratique soit humble aussi. Les hautes visées ne feront que l'égarer. Voilà pourquoi les grands hommes n'agissent guère dans le monde que par leurs défauts ou leurs petits côtés. L'homme tout à fait détaché des faiblesses de la terre serait impuissant, puisqu'il n'y aurait plus aucune commune mesure entre lui et le milieu médiocre ou pervers où il se trouverait égaré.

Le propre du philosophe est de ne pas songer aux conséquences, ou, pour mieux dire, d'élever la spéculation à cette hauteur où toute conséquence mauvaise est bannie, et ne se présente même pas à la pensée. Arrivé à ce degré de maturité et de bonté que l'étude seule sait donner, le penseur est en quelque sorte réduit à l'impossibilité de mal faire. La philosophie n'est pour lui que l'épopée de l'univers; le vrai mot dont il aime à désigner ses spéculations est celui de l'antiquité : *placita*, ce qui lui a plu, le point de vue que, entre mille autres, il a préféré. La source du bien est pour lui, non dans telle ou telle doctrine, mais dans sa noblesse, dans le sentiment de sa filiation divine, dans l'habitude qui fait que l'idée du mal n'a plus d'accès près de lui. Mais tel n'est pas l'état du commun de l'humanité. Si l'humanité par sa tête touche le ciel, dans son ensemble elle a l'esprit étroit et formaliste. Il faut peu de chose pour lui donner le vertige. Aux yeux du philosophe, sans qu'il s'en soit aperçu, l'humanité se compose de quelques individus exceptionnels, préservés des tentations et des malentendus où tombe la foule; mais pour le politique il n'en est point de la sorte. Se jetant résolûment dans la mêlée des choses humaines, il en accepte les conditions. Il doit se résigner à traiter avec la médiocrité d'esprit; il doit composer avec elle et lui faire des concessions. Chaque mot, il doit le peser, non-seulement au scrutin de la vérité, mais au scrutin de l'utilité. Chaque doctrine, il doit l'accepter, non parce qu'elle lui paraît plus scientifique, plus rapprochée de la vérité, mais plus accommodée aux circonstances, plus utile pour sa fin.

Mais, dira-t-on, la vérité peut-elle avoir de fâcheuses conséquences, et la science est-elle grosse de tempêtes? L'homme de tact qui juge les doctrines, non par des considérations scientifiques, mais par leur physionomie générale et leurs tendances, n'a-t-il pas un bon *criterium?* Si telle ou telle doctrine est utile au maintien de la société, n'est-ce pas une grande preuve que cette doctrine est la vérité? Ce raisonnement serait très juste, si l'espèce humaine se composait de quelques milliers d'hommes cultivés de la même manière, vivant uniquement de la vie intellectuelle et morale, exercés à toutes les finesses de la spéculation. L'humanité au fond pose sur le vrai; ce qu'elle n'atteint jamais, c'est la fine nuance : les formules où elle se complaît sont lourdes et grossières. Il faut, pour fixer les idées de la foule, un symbole arrêté et qui ait un certain air d'évidence. Tout serait sans venin, si tous étaient élevés à ce degré de pureté où l'acte seul de la pensée est un hommage rendu à la Divinité; mais les plus fortes et les plus belles doctrines prises par des esprits étroits et scolastiques peuvent se tourner en poison. Le philosophe qui veut se mêler aux affaires humaines est donc obligé à une foule de mé-

nagemens. Sa doctrine serait bonne pour tous, si tous étaient aussi honnêtes et aussi intelligens que lui : dans ses livres, par exemple, il n'a point à se gêner, car celui qui les lit le fait à ses risques et périls, et témoigne par le fait de les ouvrir que cette lecture n'a pour lui aucun péril; mais dès qu'il s'agit d'un prosélytisme plus étendu, il tremble. Le champ des misères humaines lui est inconnu, et il évite tout contact avec les régions du monde moral dont il n'a étudié ni l'état ni les besoins.

Loin de nous l'idée même d'un reproche contre l'illustre écrivain auquel la culture libérale doit en France une si solide reconnaissance. Ce que nous cherchons à faire comprendre ici, ce sont les limites fatales que les facultés humaines se créent l'une à l'autre. Qui osera regretter que M. Cousin ait été ce qu'il est : un philosophe éloquent, mêlé au mouvement de son époque, un vrai tacticien de la pensée, traitant en diplomate les questions qu'on n'avait guère abordées jusque-là qu'avec la simplicité scientifique? Mais pour remplir ce programme, pour rester toujours *possible*, comme on dit aujourd'hui, que de sacrifices il a dû faire! que de fois il a dû préférer ce qui est pâle à ce qui est vif et profond! que de fois il a dû tenir compte de la sottise prétentieuse et du dogmatisme tranchant! M. Royer-Collard avait avant lui proclamé ce principe, que chaque gouvernement a sa philosophie, substituant une sorte de philosophie d'état à la religion d'état de l'ancien régime. L'argument sur lequel il semblait insister le plus en faveur du spiritualisme, c'est qu'à ses yeux le spiritualisme est la philosophie qui convient le mieux au gouvernement représentatif. On faisait ainsi sortir la philosophie de la sphère purement scientifique; on l'introduisait dans le champ des choses d'opinion et de tact; on en faisait une chose du monde. C'était en un sens l'ennoblir, et dans un autre l'abaisser et l'assujettir à une foule d'exigences. Est-ce que chaque gouvernement a sa chimie, sa physique ou son astronomie? est-ce que chaque gouvernement a sa philologie? Le but politique bien plus que la science elle-même devenait ainsi la mesure de toute chose : or, quelque excellent que soit un but, dès qu'il est étranger à la pure recherche du vrai, la philosophie souffre toujours d'y être subordonnée.

On s'est habitué à présenter comme une des qualités de l'esprit français cette rigueur de logique en vertu de laquelle les théories ne restent jamais longtemps chez nous à l'état de spéculation, et aspirent très vite à se traduire dans les faits. C'est là sans doute un des traits de l'esprit français, mais j'hésite beaucoup, pour ma part, à y voir une qualité. Il n'est pas de plus grand obstacle à la liberté de la pensée. Une vie comme celle de Kant, passée dans la paix profonde d'une université de province, au milieu d'une sorte de respect religieux, une telle vie est impossible en France. Sup-

posons Kant professeur de faculté, que de tracasseries n'eût-il pas eu à subir! Combien de fois eût-il été mandé au ministère! A combien d'inspecteurs et de chefs de cabinet eût-il dû rendre compte de sa doctrine! Pour conquérir sa liberté, il eût été obligé de devenir homme politique; pour lui donner droit d'enseigner telle ou telle opinion sur les catégories de l'entendement, il eût fallu une révolution et des barricades. C'est souvent pour les étrangers un sujet d'étonnement de voir le pays du monde le plus téméraire et le plus systématique, quand il s'agit de révolutions, si étroit, si timide, quand il s'agit de la pensée pure. Au fond, cela s'explique : la théorie en France naît tout armée; c'est un ennemi, un révolutionnaire dont il faut se garder, et en effet le jour où une digue cesse de lui être opposée, elle s'impose, elle est tyrannique ou désastreuse. En Allemagne, au contraire, où la pensée naît inoffensive, étrangère aux choses de ce monde, déclarant tout d'abord qu'elle n'a ni le droit ni la prétention de toucher à l'ordre établi, il est tout naturel qu'elle soit plus libre. Elle ne demande que le royaume de l'air : on le lui abandonne. — Si vos théories sont vraies, me dira-t-on, elles doivent être bonnes à appliquer. Oui, si l'humanité en était digne et capable. La théorie est toujours un idéal; il sera temps de la réaliser le jour où il n'y aura plus dans le monde de sots ni de méchans.

Je le répète encore, il ne s'agit point ici d'une critique contre les représentans d'une génération que nous n'égalerons pas; mais puisque les circonstances nous ont dispensés des soucis qui pesèrent sur eux, puisque nous n'avons, comme eux, ni à tenir compte de l'opinion, ni à sacrifier notre liberté au devoir de rester *possibles,* prenons notre revanche par la science indépendante et désintéressée. Les compromis, qui vont si bien à l'orateur, nuisent déjà à l'écrivain, mais sont tout à fait préjudiciables au savant. Partageons-nous le monde de l'esprit, puisque le monde de l'action nous est interdit. M. de Maistre peint quelque part la science moderne « les bras chargés de livres et d'instrumens de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, se traînant, souillée d'encre et toute pantelante, sur le chemin de la vérité, en baissant vers la terre son front sillonné d'algèbre. » Un gentilhomme comme M. de Maistre devait se trouver humilié en effet de pénibles investigations, et la vérité était bien irrévérencieuse de se rendre pour lui si difficile. Nous ne sommes pas obligés à tant de délicatesse : nous ne devons pas rougir de paraître pédans, si ce mot signifie patiens et sérieux. Certes il serait plus commode de pouvoir, sans se déranger de son fauteuil, atteindre la règle indubitable : l'infaillibilité papale est une institution très aristocratique, et qui doit plaire aux gens du monde. Malheureusement la vérité est roturière; elle est peu sensible aux grands airs; elle ne se livre qu'aux mains noircies et aux fronts ridés.

Qu'y faire? Est-ce notre faute si cette fière déesse exige de ses adorateurs un long noviciat d'œuvres serviles, si elle est comme le royaume des cieux, qui souffre violence, et que les violens seuls ravissent?

La philosophie étant le centre et en quelque sorte la région commune où toutes les branches de la culture intellectuelle se réunissent, on y arrive par les voies les plus opposées. La littérature, la politique, les sciences physiques, les sciences historiques y mènent également, et produisent des façons très diverses, mais toutes incomplètes, de philosopher. M. Cousin étant, malgré la haute valeur de ses spéculations, plus particulièrement de la classe des philosophes littéraires et politiques, les personnes préoccupées surtout du côté scientifique doivent naturellement trouver chez lui quelques lacunes, lacunes qui s'expliquent du reste par l'éducation universitaire qu'il reçut. Le tour des études dans la vieille université était beaucoup plus littéraire que scientifique : on ne croyait pas qu'en dehors des carrières d'application les sciences physiques et mathématiques eussent quelque prix. C'est là une erreur aussi grave que celle des esprits étroits et jaloux qui plus récemment ont soutenu que les études littéraires ne pouvaient servir qu'à l'homme de lettres. Je voudrais, pour ma part, que les sciences physiques et mathématiques tinssent dans l'éducation une place pour le moins égale à celle que l'on accorde aux études littéraires. La seule tendance qui soit fatale en pareille matière, c'est l'esprit industriel et utilitaire, qui rabaisse également la science et la littérature, cet esprit qui a fait croire à quelques hommes médiocres qu'on pouvait élever les âmes et former les caractères en enseignant aux jeunes gens l'arpentage et les procédés de fabrication des bougies ou du savon. Quant aux études scientifiques purement spéculatives, elles contribuent au moins autant que les études littéraires à la culture intellectuelle, et peut-être, si elles entraient pour une plus grande part dans l'enseignement commun, corrigeraient-elles ce penchant fâcheux qui porte l'esprit français à s'occuper plus de la forme que du fond même des choses, et à préférer en tout l'appareil oratoire à la vérité.

C'est pour n'avoir pas assez compris le côté progressif et vivant de la science que la philosophie universitaire a si vite dégénéré en quelque chose d'aride, où l'on est réduit à se taire ou à se répéter. Si l'on envisage en effet la philosophie non comme une science qui serre son objet par des approximations successives, mais comme une scolastique pétrifiée, où toute espérance de découverte est interdite, que reste-t-il à faire? Une seule chose : mettre en phrases plus ou moins bien tournées la doctrine qu'on suppose fixée une fois pour toutes. Qui ne voit que c'est là une besogne fastidieuse, à laquelle des esprits jeunes, vifs et sincères ne se résigneront jamais? Aussi sur toute la ligne les sciences soit historiques, soit na-

turelles, me paraissent-elles destinées à recueillir l'héritage de la philosophie. Si la philosophie ne veut pas rester une toile de Pénélope, sans cesse et toujours vainement recommencée, il faut qu'elle devienne savante. Chaque branche des connaissances humaines a ses résultats spéciaux qu'elle apporte en tribut à la science universelle. Les principes généraux, qui seuls ont une valeur philosophique, ne sont possibles qu'au moyen de la recherche érudite des détails. La tentative de construire la théorie des choses par le jeu des formules vides de l'esprit est une prétention aussi vaine que celle du tisserand qui voudrait produire de la toile en faisant aller sa navette sans y mettre du fil.

Les sciences historiques surtout me paraissent appelées à remplacer la philosophie abstraite de l'école dans la solution des problèmes qui de nos jours préoccupent le plus vivement l'esprit humain. Sans prétendre refuser à l'homme la faculté de dépasser par son intuition le champ de la connaissance expérimentale, il faut reconnaître, ce semble, qu'il n'y a réellement pour lui que deux ordres de sciences, les sciences de la nature et les sciences de l'humanité : tout ce qui est au-delà se sent, s'aperçoit, se révèle, mais ne se démontre point. Le grand problème de ce siècle, ce n'est ni Dieu, ni la nature; c'est l'humanité. Or les vraies sciences de l'humanité sont les sciences historiques et philologiques. L'ancienne psychologie, envisageant l'individu d'une manière isolée, faisait une œuvre utile sans doute, et qui a amené de solides résultats; mais notre siècle a bien vu qu'au-delà de l'individu il y a l'espèce, qui a sa marche, ses lois, sa science, science autrement féconde et attrayante que celle des rouages intérieurs de l'âme humaine, science qui est destinée à devenir l'objet principal des méditations du penseur, mais qui, dans l'énorme confusion où le passé nous est parvenu, ne peut se construire qu'au moyen des plus patiens labeurs. La politique étudie l'espèce humaine pour la gouverner; l'économie politique l'étudie pour l'administrer : la science dont nous parlons étudie l'humanité comme la plus grande réalité qui soit accessible à l'expérience, pour suivre les lois de son mouvement et déterminer, s'il se peut, son origine et sa destinée. L'histoire, je veux dire l'histoire de l'esprit humain, est en ce sens la vraie philosophie de notre temps. Toute question de nos jours dégénère forcément en un débat historique; toute exposition de principes devient un cours d'histoire. Chacun de nous n'est ce qu'il est que par son système en histoire.

En général, l'idée d'une science indépendante, supérieure, ou, si l'on veut, étrangère à la politique, n'est pas le fait de la génération à laquelle appartient M. Cousin. Il ne peut entrer dans la pensée de personne de blâmer une tendance qui a produit de si brillans résultats. Et d'un autre côté comment ne pas trouver quelques

inconvéniens à un état intellectuel où tout est devenu une affaire politique, où l'on ne peut avoir une opinion sur les choses les plus inoffensives sans être du gouvernement ou de l'opposition? La conséquence d'un tel principe, donnant à l'état un droit d'inquisition sur les choses de l'esprit, devait être à la longue, et indépendamment de la volonté de ceux qui l'ont fondé, l'abaissement de la grande science libre. J'avoue qu'à cet égard je me permets de faire quelques reproches à la génération qui nous a précédés. Elle a trop voulu régler l'esprit; la culture intellectuelle est devenue une des branches de l'administration publique; le ministère de l'instruction publique a été celui de la science et de la littérature. L'intention était bonne et libérale, mais on ne connaît jamais son successeur, et c'est un excellent principe de toujours faire comme si ce successeur devait être un ennemi. Mon opinion est qu'en subordonnant ainsi la haute culture à la politique, en établissant en principe que l'état seul enseigne, et qu'un homme ne peut communiquer oralement sa pensée aux autres à moins de se constituer le salarié de l'état, qui naturellement peut faire ses conditions, le parti libéral a fondé un énorme instrument de tyrannie qui fera courir les plus grands dangers à la civilisation moderne. Le moyen âge était plus vraiment libéral. Abélard n'eut à demander aucune autorisation pour réunir autour de lui sur la montagne Sainte-Geneviève les foules qui désiraient l'écouter.

III.

La plus grave difficulté qui soit sortie de ce système, beau et noble sans doute, mais qui, comme tout système, avait ses inconvéniens, c'est celle des rapports de la science avec la religion établie. Pour le spéculatif sans ambition, et qui ne demande d'autre part en ce monde que la liberté, rien de plus simple. Les religions sont pour lui des faits moraux et historiques d'un immense intérêt. Elles naissent de l'instinct divin qui entraîne l'âme vers l'infini, et du besoin que l'homme éprouve de donner une forme concrète et limitée à ce sentiment; les religions sont de la sorte des formes toujours imparfaites, mais toujours respectables, d'un sentiment éternel. Voilà qui est clair; mais dès qu'on ne se contente plus de la critique pure, dès qu'on entre dans le champ de l'action, qu'on se met en rapport avec des masses d'hommes pour lesquels la religion est un intérêt et une passion, il faut transiger, et transiger avec des puissances qui sont de leur nature exigeantes et ombrageuses : de là des difficultés sans nombre; on fait des concessions, on déploie une immense habileté, et on ne contente personne. On ne se contente pas soi-même; en effet, la moralité d'une bonne portion de l'espèce humaine

tenant à la religion, on craint, même en voulant l'épurer, de travailler à l'affaiblir. Et pourtant l'esprit humain a des droits évidens dont la défense constitue, pour ceux que leur vocation appelle de ce côté, le plus sacré des devoirs. La timidité a raison à sa manière, mais non à ce point qu'on doive, pour lui complaire, entraver le progrès; autrement il aurait fallu interdire aux prédicateurs du christianisme de toucher aux idoles, puisqu'en renversant ces antiques images auxquelles les idées religieuses étaient attachées depuis tant de générations, ils risquaient d'ébranler en même temps le sentiment qui s'y rapportait.

Personne dans cette lutte périlleuse n'a déployé plus d'habileté que M. Cousin. Son parti pris général est exposé avec beaucoup de clarté dans le remarquable morceau où il nous rend compte des réflexions qui se pressèrent dans son esprit durant la dernière nuit qu'il passa en Allemagne. Il accepta le christianisme dans sa forme la plus générale, évitant la discussion des détails, refusant de regarder de près, s'armant des noms classiques dont on s'est habitué à faire dans le sein du catholicisme une sorte de parti modéré. « Depuis le concile de Nicée, la doctrine chrétienne, solidement établie, marche et se développe avec une régularité parfaite, avec une grandeur et une clarté saisissantes; mais auparavant quel enfantement laborieux et obscur! que de ténèbres! que de lacunes!... Renonçons donc une fois pour toutes à l'exégèse et à la théologie. Prenons le christianisme tel qu'il est sorti du concile de Nicée, avec le dogme arrêté et achevé de la Trinité; acceptons ce dogme en lui-même, sans rechercher son histoire, sa formation, son origine... » Cela est judicieux et loyal, mais cela est-il vraiment philosophique? Quand on accepte une religion qui se donne comme un fait historique, ne sont-ce pas au contraire les origines qui importent? S'il y a un livre révélé de Dieu, ce livre vaut bien la peine qu'on cherche à l'entendre. Si Dieu a jamais parlé aux hommes, il est peu naturel de préférer au texte même de ses enseignemens des interprétations séparées du fait révélateur par un intervalle de quatre, cinq, ou même seize ou dix-sept siècles.

« Je n'ai pas encore rencontré, dit M. Cousin, deux théologiens qui s'accordent. Du haut de leur science hébraïque et orientale que je ne puis pas contrôler, tous s'attaquent, tous s'accusent des plus grandes erreurs. » Cela est vrai des théologiens proprement dits, mais ne saurait s'appliquer à ceux qui cherchent à faire, au point de vue rationaliste, l'histoire des textes réputés sacrés. Grâce aux progrès que la science de l'hébreu a faits depuis un demi-siècle, on comprend les monumens hébreux (sauf quelques passages qui, faute de rapprochemens suffisans, seront toujours des énigmes) à peu près comme on comprend Homère. Les incertitudes de l'exégèse

scientifique ne seraient guère plus grandes que celles auxquelles est sujette l'histoire de la philosophie et de la littérature grecques quand il s'agit d'époques un peu anciennes, si l'exégèse ne s'appliquait à des textes qui sont pour de grandes réunions d'hommes un objet de foi, d'où il résulte que, dans cet ordre de recherches, les thèses les plus désespérées continuent à avoir des défenseurs, et que les résultats les plus certains sont traités de paradoxes hardis, quand ils contrarient les opinions accréditées.

En somme, M. Cousin me semble, dans cette délicate question, accorder trop et trop peu : trop, car il concède à l'enseignement religieux une autorité qui, si elle était réelle, réduirait la philosophie au rôle de servante, comme on disait autrefois; trop peu, car cette façon de s'incliner devant un dogme dont on fait abstraction dans la direction de sa propre pensée renferme une sorte d'indifférence et de sécheresse. Au fond, ceux-là témoignent peut-être plus de respect pour le christianisme, qui y reviennent sans cesse et en parlent plus sans doute que ne le voudrait la sagesse. S'ils s'en occupent, c'est qu'ils lui accordent une très grande place dans l'ensemble des choses humaines, et que peut-être ils l'aiment encore. L'éducation peu religieuse qu'ont reçue la plupart des hommes de la génération qui nous a précédés explique seule comment ils ont pu prendre à l'égard du christianisme une position aussi dégagée de tout lien antérieur. N'ayant connu le christianisme que tard et à un âge réfléchi, ils n'ont pas été bercés de ces belles croyances qui laissent dans l'âme un parfum de poésie et de moralité. Rien de moins fondé assurément que les reproches que le clergé s'est cru autorisé à adresser à M. Cousin : je ne connais point en France d'homme auquel l'église doive en réalité plus de reconnaissance. Quel est l'ecclésiastique qui eût su comme lui, au sortir de l'énorme abaissement où étaient tombées les idées religieuses vers le commencement de ce siècle, ressusciter le spiritualisme et remettre en honneur les mots sacrés qui semblaient bannis à jamais de l'enseignement de la philosophie? Dans les mouvemens religieux qui ont suivi, ne l'a-t-on pas vu obéir docilement aux préférences de l'opinion et prêter un charme inattendu aux plus austères figures du catholicisme, à celles-là mêmes que les catholiques semblaient avoir oubliées? Il faut avouer toutefois que c'est une position difficile que celle de catholique malgré l'église. Loin de nous toute pensée qui tendrait à jeter une ombre de doute sur la sincérité des mouvemens intérieurs d'une âme aussi spontanée dans ses entraînemens : il est bien permis de dire cependant que ce qui frappe dans le caractère général de l'œuvre de M. Cousin n'est pas ce qu'on entend d'ordinaire par le sentiment chrétien. Préoccupé surtout des grandeurs classiques et du type oratoire que l'antiquité et le XVIIe siècle nous

ont légués, il ne semble pas aimer beaucoup le ton simple, naïf et populaire du véritable christianisme primitif; il ne connaît guère le moyen âge, cette admirable source de poésie. L'esthétique de la nouvelle école catholique, à laquelle on ne peut contester quelque valeur, paraît avoir fait sur lui peu d'impression.

On vient de voir à quelles lourdes nécessités, inconnues aux anciens sages, M. Cousin a dû se soumettre. Non content d'être philosophe, il voulut être écrivain, homme politique, et pourtant je n'ai pas dit encore la plus pesante de ses chaînes : il voulut être chef d'école. Je ne connais pas de position plus délicate. Le philosophe isolé n'est responsable que de son propre salut, mais le chef d'école a charge d'âmes. Il faut qu'il prenne garde de scandaliser les petits qui le suivent : de là des précautions plus maternelles que philosophiques, mille scrupules, mille attentions pour les consciences tendres (les meilleures de toutes), dont il est le directeur spirituel. Que dire quand cette école est l'Université tout entière, quand on s'impose la tâche de tracer à des jeunes gens de vingt-deux ans ce qu'ils doivent enseigner à des enfans plus jeunes de quelques années sur Dieu, l'univers et l'esprit humain! M. Cousin ne recula pas devant cette entreprise hardie. La création de l'enseignement philosophique en France est bien son fait, et certes ce n'est pas là une gloire médiocre : cet enseignement, quelque timide qu'il dût être, cultivait l'esprit des jeunes gens, les faisait réfléchir et était, après l'enseignement de l'histoire, celui qui portait les meilleurs fruits. A un autre point de vue d'ailleurs, l'école dont M. Cousin peut être appelé le chef a rendu à la science un service signalé, je veux dire en produisant un très bel ensemble de travaux sur l'histoire de la philosophie. Sans parler de quelques esprits d'élite qu'on range parfois dans cette école, mais auxquels ne peut s'appliquer le nom de disciples, l'éclectisme a produit une foule de caractères éminemment honnêtes et de très consciencieux travailleurs. Mais à côté de cela que de naïveté! Combien de fois le maître a dû sourire de l'aplomb de jeunes disciples s'érigeant tout d'abord en gendarmes de la philosophie, et croyant tenir dans leurs rédactions de l'École normale la science universelle réduite aux proportions d'un manuel! Ces inconvéniens sont inévitables : il n'est pas de développement, si distingué qu'il soit, qui, embrassé par des esprits ordinaires, ne dégénère forcément en pédantisme et en vulgarité.

Pour juger la philosophie de M. Cousin, il ne suffit donc pas de la prendre en elle-même, comme une construction scientifique : il faut la prendre dans l'application que M. Cousin a voulu en faire; il faut rechercher si elle pouvait être plus complète, obligée qu'elle était de rester une philosophie d'école et de répondre à l'attaque de ceux pour qui sa timidité même était une hardiesse inouie. Par là

M. Cousin ressemble beaucoup à Voltaire, dont il dit trop de mal; c'est avant tout un chef voulant organiser, régler et discipliner un parti intellectuel. Entre mille moyens excellens pour atteindre ce but, mais moins heureux si on les envisage au point de vue de la science pure, je n'en citerai qu'un seul, le choix qu'il a fait de ses drapeaux. Une des garanties que le novateur est obligé d'invoquer dans sa lutte contre la petitesse d'esprit est celle de certains noms qu'on est parvenu à consacrer, et devant lesquels tout le monde consent à s'incliner. Platon, Descartes, Bossuet, tels sont, je crois, les trois noms que M. Cousin a le plus souvent invoqués, et derrière lesquels il a le mieux réussi à masquer son originalité. Certes le choix était excellent : Platon est un incomparable philosophe. Tout ce que je regrette, c'est le tort qu'on lui a fait en l'exposant à l'admiration un peu pédantesque de jeunes disciples qui se sont mis à chercher une doctrine arrêtée dans les charmantes fantaisies philosophiques que ce rare esprit nous a laissées. Descartes est un homme de premier ordre, surtout comme géomètre; il est fâcheux qu'on l'ait un peu surfait comme métaphysicien, et surtout qu'on se soit cru obligé de tant insister pour sa gloire sur cette circonstance, insignifiante quand il s'agit de métaphysique, que sa philosophie serait, à un titre spécial, la philosophie française. Qu'est-ce que cela prouve pour la vérité de ses théories? Bossuet, écrivain excellent et orateur sublime, n'a pas beaucoup à nous apprendre sur le fond même des choses; on lui a fait grand tort en le forçant d'avoir une philosophie : il n'en avait d'autre que celle de ses vieux cahiers de Sorbonne, et quand il mit au net pour son royal élève ses rédactions d'école, il ne se doutait guère qu'un jour on les prendrait si fort au sérieux. Tout cela est peu critique, tout cela défigure le tableau vrai de l'histoire; mais tout cela est de bonne politique, et nous n'avons pas le droit, nous autres à qui plus de sincérité est permise, d'en sourire. Ceux que les circonstances ont dispensés du soin d'être habiles et éloquens ne doivent pas se prévaloir des avantages que cette position leur donne pour blâmer ceux sur lesquels ont pesé d'autres nécessités. Tout s'efface d'ailleurs devant la gloire suprême d'avoir marqué un des momens de l'esprit humain, d'avoir fait accepter ses idées à une génération d'hommes libres par des moyens avoués de la liberté, d'avoir été du petit nombre de ceux que tous saluent comme leur maître et l'excitateur de leur pensée.

IV.

Don merveilleux de ce charmant esprit, toujours jeune, toujours ouvert à de nouvelles admirations et à de nouvelles sympathies! le fardeau qui eût accablé tant d'autres, il l'a porté légèrement.

Au milieu de ce dédale de calculs, de précautions, de sollicitudes, qui eût suffi pour absorber une originalité moins vivace, M. Cousin s'est montré tout à coup sous un jour nouveau au public habitué à ne voir en lui qu'un penseur abstrait. M. Michelet a parlé quelque part de ces tardives amours des sages qui, vers le milieu de la vie, finissent par se concentrer en une seule image avec toutes les ardeurs de la jeune passion. Ce singulier retour, que j'ai toujours tenu pour une des évolutions intellectuelles les plus caractéristiques de notre siècle, a été souvent reproché à M. Cousin comme une infidélité. Les disciples qu'il avait entraînés sur ses pas au culte de la philosophie n'ont pu voir sans scandale leur maître passer à des amours qu'ils ne comprenaient pas. L'élève ne comprend jamais que la moitié du maître; il y a toujours un côté qui lui échappe, et il semble que parfois M. Cousin prenne un malin plaisir à dérouter l'admiration de ses amis. En réalité, je pense que M. Cousin n'a jamais mieux trouvé sa voie que dans ces compositions d'un genre intermédiaire, où il a su déployer avec tant d'art les dons de finesse et de grâce que la nature lui a départis, et qui ne pouvaient se montrer avantageusement en métaphysique. Il n'est plus guère permis d'être philosophe tout d'une pièce. La philosophie est un côté de la vie, une façon de prendre les choses, non une étude exclusive. Si on la prend comme une spécialité, c'est la plus étroite et la moins féconde de toutes les spécialités.

Le goût du beau chez M. Cousin paraît s'être appliqué successivement à des sujets assez divers. Le goût du beau ne connaît pas l'intolérance : il implique un choix de préférence sur lequel il n'y a pas à discuter. De là cet air de paradoxe que revêt toujours l'esthétique : trouvant son objet, qui est le beau, dans les systèmes les plus divers, elle est essentiellement volage, tant qu'elle se réduit à la spéculation; elle ne trouve ce qui la fixe que dans un acte d'élection libre comme la grâce et gratuite comme elle. Le choix de M. Cousin montre bien la perfection de son tact, la vivacité de son intuition historique, et la délicatesse incomparable qu'il porte dans les questions de goût. Je préfère comme lui la première moitié du XVIIe siècle à la seconde, et dans cette première moitié je trouve aux femmes un trait particulier de noblesse et de grand air. La France, à la veille de devenir, comme dit Voltaire, la moins poétique de toutes les nations polies, eut là un moment vraiment poétique et beau, qui a pour l'imagination beaucoup de charmes. Cette époque ne brille pas par le naturel, il est vrai; mais aux yeux de M. Cousin ce ne doit pas être un bien grave défaut : en général, M. Cousin n'a guère le sentiment du primitif et du simple. Ce qui est seulement naïf et bon le touche peu, je crois. C'est surtout la grandeur qui le frappe et qui éveille chez lui le sentiment de l'admiration.

Des puritains ont regardé comme une apostasie certains airs aristocratiques que M. Cousin a pris dans la fréquentation du monde de la Place-Royale : on a attaqué la légitimité de ses sympathies et la fidélité historique de ses tableaux, tout cela faute d'avoir compris le vrai sens de ces charmantes compositions. Ce qu'il y faut chercher, ce sont des études morales, non des études de critique, des fantaisies historiques souvent plus vraies que la vérité, non de l'histoire. Au milieu d'une époque comme la nôtre, où toute personnalité distinguée est si fort à l'étroit, le rêve d'un passé idéal est devenu une diversion nécessaire. Autrefois on rêvait une Bétique où la règle était obtenue aux dépens de la liberté; nous, qui avons vu de près la Bétique, nous nous reportons aux époques où de grands caractères trouvaient de l'espace pour se développer. M. Cousin a toujours accepté pleinement la révolution; mais nul n'a senti plus que lui combien est lourd l'héritage qu'elle nous a laissé. Entreprise par de nobles cœurs, soutenue par des héros, achevée par des esprits étroits et sans culture élevée, la révolution française eut le tort de toutes les révolutions fondées sur des idées abstraites, et non sur des droits antérieurs. Ceux qui la firent, ou pour mieux dire ceux qui en tirèrent les conséquences pratiques, étrangers à toute philosophie de l'histoire, se représentèrent avec une simplicité puérile les conditions de la société humaine; ils ne virent pas qu'ils employaient des moyens directement opposés à la fin qu'ils voulaient. Ils voulaient une révolution politique, et, avec leur façon de procéder, ils ne pouvaient faire qu'une révolution administrative. Ils voulaient la liberté, et, en exagérant le principe de l'état, ils ne réussirent qu'à fonder une société analogue à celle de l'empire romain, de la Chine, de l'Égypte, où l'individu est dépouillé de toute garantie, où toute initiative est déférée au gouvernement, où tout ce qui existe vis-à-vis de l'état est ennemi ou suspect, société dont le dernier terme, si la vivacité de l'esprit européen ne créait un contre-poids à ces tendances périlleuses, serait l'entier abaissement de l'esprit. Aussi, une fois l'égalité sociale établie par le code, une fois le préfet, fonctionnaire salarié, substitué à l'intendant et au gouverneur de province, gentilhomme non salarié, la révolution s'arrêta. Au fond, la révolution française, qu'on prend toujours comme un fait général de l'histoire du monde (Hegel lui-même a commis cette erreur), est un fait très particulier à la France, un fait gaulois, si j'ose le dire, la conséquence de cette vanité qui fait que le Gaulois supporte tout, excepté l'inégalité des rangs sociaux, et de cette logique absolue qui le porte à réformer la société sur un type abstrait, sans tenir compte de l'histoire et des droits consacrés.

Ce n'est donc pas un simple caprice qui a porté M. Cousin à s'i-

dentifier aussi profondément avec les passions d'un autre âge. C'est l'instinct profond d'une vive et forte nature qui cherche à tromper par de beaux rêves les ennuis de la réalité. Heureux qui peut ainsi trouver dans les fêtes de son imagination et de son cœur assez de ressources pour hiverner à l'abri, comme les voyageurs des mers polaires! Heureux qui trouve dans les recherches du passé ou les aspirations de l'avenir la satisfaction de ses besoins moraux et l'oubli du présent! Aux premiers siècles de notre ère, au milieu d'un monde corrompu, d'où toute vertu s'était envolée, quand nulle cité terrestre n'était digne d'occuper l'activité d'un homme bien né, où se réfugient les âmes élevées? Dans la cité éternelle de l'idéal. Le christianisme et la philosophie fournissent aux grands cœurs l'objet d'amour que la patrie ne leur offre plus. Les nobles vies des stoïciens, des Plotin, des Porphyre, l'héroïsme des martyrs, conservent la dignité de l'âme humaine et prouvent la perpétuité de la vertu. Que de nos jours une ligue réunissant, sans distinction de sectes, tous ceux que passionnent les choses désintéressées proteste de même contre l'abaissement des caractères et des mœurs! Toutes les bonnes choses sont solidaires : le culte de ce qui est pur et beau n'a vraiment de contraire que ce qui est servile et bas.

Par là renaîtra l'espérance, et ce qui semblait flétri fleurira; la vie reprendra son prix, et ce qu'on appelle le scepticisme égalera les miracles de la foi. Quelque système en effet qu'on adopte sur l'univers et la vie humaine, on ne peut nier au moins que les problèmes qu'ils soulèvent n'excitent vivement notre curiosité. Lors même que la vertu ne serait qu'un piége tendu aux nobles cœurs, les espérances les plus saintes qu'une déception, l'humanité qu'un vain tumulte, la beauté qu'une illusion de nos sens, la recherche pure aurait encore son charme; car, en supposant que le désespoir eût raison, en supposant que le monde ne fût que le cauchemar d'une divinité malade, ou une apparition fortuite à la surface du néant : rêve ou réalité, œuvre de lumière ou de ténèbres, ce monde est plein de mystères que nous sommes invinciblement portés à pénétrer. On peut en dire tout le mal qu'on voudra, on ne l'empêchera pas d'être le plus étrange et le plus attachant des spectacles. Nous lisons dans la *Vie de saint Thomas d'Aquin* que le Christ lui apparut un jour et lui demanda quelle récompense il voulait pour ses doctes écrits : « Nulle autre que toi, Seigneur, » répondit le docteur angélique. Le critique est plus désintéressé encore, et si la Vérité lui adressait la même demande, il serait tenté de répondre : Nulle autre que de t'avoir cherchée.

ERNEST RENAN.

LES

TRIBUS INDIENNES

DES ÉTATS-UNIS

ENQUÊTE AMÉRICAINE SUR LES ORIGINES, LES MOEURS
ET L'ÉTAT ACTUEL DES INDIENS.

Historical and Statistical Information, respecting the history, condition and prospects of the Indian Tribes of the United States, collected and prepared under the direction of the bureau of Indian Affairs, by Henry R. Schoolcraft, published by authority of congress; Philadelphia 1851.

Une opinion généralement accréditée présente les races indiennes du Nouveau-Monde comme condamnées à disparaître. On croit trouver là des élémens étrangers et rebelles à toute civilisation. La rapidité avec laquelle diminue la population indienne n'est-elle pas un symptôme trop visible de mort? Ainsi cherchent à se justifier des prédictions qu'il devient cependant difficile aujourd'hui d'admettre sans quelques réserves. Une enquête ordonnée par le gouvernement américain a jeté un jour tout nouveau sur l'histoire et sur la situation des tribus indiennes, nomades ou sédentaires; de nombreux et importans renseignemens ont été recueillis sur la force numérique de ces tribus, sur leurs ressources matérielles, leur organisation, leurs traditions religieuses. A l'aide des documens américains, on peut non-seulement se faire une idée précise des populations indiennes, mais pénétrer d'une part dans les mystères de leur passé, de l'autre dans ceux de leur avenir.

Le 3 mars 1847, le congrès des États-Unis, voulant avoir des données exactes

sur l'histoire et sur la condition des tribus indiennes, enjoignit au ministre de la guerre de prendre les mesures nécessaires pour recueillir et publier les documens qui seraient de nature à l'éclairer. On forma aussitôt une commission composée des personnes les plus compétentes dans cette question. Elle fut présidée par un savant expérimenté, M. Henry Schoolcraft, que les circonstances de toute sa vie avaient préparé à ce rôle difficile. Attaché dès sa jeunesse au bureau des affaires indiennes, M. Schoolcraft s'y était élevé par son mérite aux postes les plus importans. Ses auxiliaires furent les employés de ce bureau, qui étaient, comme lui, familiarisés depuis longtemps avec les dialectes et les usages des tribus indiennes. Des missionnaires, des érudits, lui prêtèrent aussi leur concours. Trente programmes, comprenant chacun plusieurs milliers de questions, traçaient le plan de l'enquête. L'*histoire*, l'*astronomie*, les *antiquités*, la *religion*, tels étaient les sujets qui devaient provoquer une première série de recherches. Les *mœurs*, les *institutions*, l'*état intellectuel*, ouvraient ensuite aux travaux des explorateurs une autre direction. Enfin la commission devait s'attacher à un troisième ordre de renseignemens d'un intérêt plus direct pour les États-Unis. Cette partie des instructions données à la commission d'enquête était inspirée par le côté pratique du génie américain et par son dessein bien légitime de s'insinuer à tout prix dans l'intimité des tribus, afin de les gagner à la civilisation et de se les incorporer.

L'enquête ordonnée en mars 1847 se continua pendant trois ans et demi, et fut terminée en juillet 1850. Les renseignemens que le président de la commission, M. Henri Schoolcraft, fut alors à même de publier, remplirent trois volumes in-folio de six à sept cents pages chacun. Par la curiosité et l'étendue des documens, par le luxe de l'exécution matérielle, cette publication est un éclatant témoignage de l'importance qu'attachait le gouvernement de l'Union à connaître les origines de la société américaine. C'est cet important travail que nous allons essayer de résumer ici.

Quels sont d'abord les élémens de la population indienne, et quelles limites territoriales peut-on lui fixer? Depuis l'adjonction des quatre états du Texas, de l'Utah, du Nouveau-Mexique et de la Californie, les tribus indiennes sont, dans l'Amérique du Nord, au nombre de cent quarante. Subdivisées chacune en plusieurs clans, elles vivent éparses sur un immense territoire, entre les rives du Missouri et les montagnes du Texas, entre le lac Michigan et les deux Californies. La fertile vallée du Mississipi est leur centre naturel; comme elles ne peuvent pas toutes s'y établir, elles s'en écartent ou s'en rapprochent par des fluctuations perpétuelles. Elles se divisent en sept classes, d'après les sept idiomes auxquels on peut ramener leurs innombrables dialectes: ce sont les Appallachians, les Achalaques, les Chicoréans, les Iroquois, les Dacotahs, les Shoshones, les Algonquins.

Les Appallachians sont au sud. Ils touchent presque aux embouchures du Mississipi et au territoire de la Nouvelle-Orléans. La Floride est leur patrie d'origine. C'est là que Pamphilio Narvaez les découvrit en 1527. Ils ne se sont éloignés de la Floride qu'à regret, par la force des armes. Ils connaissaient une façon de cultiver le maïs qui était fort grossière, et une espèce

de tissage qui ne l'était pas moins. Depuis lors, ils n'ont pas amélioré ces deux industries, et n'en ont pas appris de nouvelles. Ils ont vendu par divers traités leurs meilleures terres à la république américaine, et les annuités qu'ils reçoivent sont leurs seuls moyens d'existence. Chose singulière, ils ont sous les yeux le mouvement d'un grand port de commerce et l'activité d'une opulente cité, de nombreuses manufactures, des métiers de tout genre, des jardins remplis de légumes et de fruits, des campagnes couvertes de moissons, en un mot les mille formes du travail et du bien-être qu'il procure, — et ces malheureux, qui sont le plus souvent dépourvus d'habits et d'alimens, regardent avec une indifférence brutale toutes ces occupations fécondes en richesses et en jouissances. Leur insouciance est mêlée de dédain. Il n'en est pas un seul qui exerce un métier, pas un qui sache parler anglais, pas un qui ait voulu fréquenter les écoles que le congrès a tenté d'établir au milieu d'eux. Dans les terres encore considérables qui leur restent, ils n'ont pas une charrue, pas un bœuf, pas un arbre à fruit, pas un melon. Ils n'ont que des chevaux et des porcs qu'ils laissent errer dans leurs terres en friche. Leur tribu ne se compose que de 5,015 personnes; elle possède 5,789 chevaux et 24,142 porcs.

Les Appallachians étaient jadis si considérés, qu'on appela de leur nom les parties les plus méridionales des monts Alléghanys. C'est dans les gorges de ces monts Appallachians que se tiennent les Achalaques. Ils furent visités en 1540 par le chevalier de Soto, qui a décrit leurs mœurs barbares. Ils vivent encore, comme ils vivaient alors, du produit de leurs chasses; mais la civilisation, qui les resserre de plus en plus, et dont ils repoussent les avantages avec la même obstination que leurs voisins, fait rapidement décroître autour d'eux le nombre des animaux sauvages.

A l'est des Achalaques, plus près de la côte, à peu de distance des ports de la Savannah et de Charleston, on rencontre les Chicoréans. Cette tribu s'étendait jadis jusqu'au rivage, ce qui exposa les Chicoréans, dès l'an 1510, aux tentatives ambitieuses des aventuriers espagnols. Ponce de Léon, gouverneur de Porto-Rico, périt dans un combat qu'il leur livra. La première compagnie qui se forma pour l'exploitation des mines de Saint-Domingue leur tendit un piége odieux : elle équipa trois vaisseaux qui furent conduits en vue de leurs côtes par Luzas Vasquez de Ayllon; les équipages descendirent à terre, et, en offrant aux Indiens des liqueurs fortes et des objets curieux, les attirèrent en grand nombre sur le pont des navires. Tout à coup les voiles se déploient, on les emmène malgré leurs cris et leur désespoir, on les enchaîne, on les fait travailler aux mines. Cette perfidie n'était que le prélude de bien d'autres.

Le quatrième groupe est celui des Iroquois. Longtemps avant la découverte de Christophe Colomb, ils avaient formé une confédération puissante, et se faisaient redouter dans toute l'Amérique septentrionale. Établis sur les deux versans des monts Alléghanys et autour des grands lacs, ils pouvaient s'étendre à volonté de tous côtés. L'arrivée des Européens mit un terme à leur puissance. C'est sur leurs terres que furent fondées New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore, Washington. Forcés d'abandonner cette longue plaine qui s'étend entre la chaîne des Alléghanys et la mer, depuis la Flo-

ride jusqu'au golfe Saint-Laurent, ils se retirèrent sur le versant occidental des montagnes, autour des lacs Ontario, Michigan, Huron, Erié. C'est dans ces régions, fertiles en gras pâturages, qu'ils continuent à se montrer supérieurs aux autres Indiens, non plus par l'humeur conquérante et guerrière, mais par la douceur des mœurs et leur aptitude à se civiliser. La population iroquoise est de 6,000 âmes. On y compte 349 adultes sachant lire, parler et écrire la langue anglaise, 841 jeunes gens fréquentant les écoles. Tous les métiers, tous les arts mécaniques sont pratiqués chez les Iroquois, qui emploient, pour cultiver 12,640 hectares de terre, 2,080 bœufs et 1,902 chevaux.

Les Dacotahs s'étendent sur les deux rives du Missouri. Leur caractère féroce n'a pas changé : ils sont toujours également rancuniers contre les blancs, également barbares envers les hommes de leur propre couleur.

Les Shoshones, qui errent autour des glaciers des Montagnes-Rocheuses, sont encore plus inhumains. Les nombreuses peuplades de l'Orégon et de la Californie n'ont pas moins d'antipathie pour les hommes civilisés. Des relations qu'elles entretiennent avec eux depuis si longtemps, elles ont retiré beaucoup de vices et pas une vertu.

Enfin dans le groupe des Algonquins sont compris une trentaine de clans nomades. Ils occupent les vastes plateaux qui s'étendent entre les grands lacs et les frontières de la Nouvelle-Bretagne. Ceux d'entre eux qui sont voisins des Iroquois semblent adopter leurs mœurs sédentaires et laborieuses. Les autres, beaucoup plus nombreux, errent dans ces espaces immenses à la poursuite des ours et des hyènes, dont ils mangent la chair et revêtent les dépouilles.

Toutes ces populations réunies s'élèvent au chiffre de 420,000 âmes. Les individus qui les composent n'ont rien de commun avec les Aztecs, qui occupaient le Mexique lorsqu'il fut découvert et conquis par les Espagnols, ni avec les Péruviens, exterminés par Pizarre. Ils n'ont aucun rapport avec les Mosquitos, qui se sont si bien assouplis sous la discipline des Anglais, ni avec les Patagons, qui n'ont rien perdu de leur brutale férocité. Les tribus de l'Amérique du Nord forment une race particulière. Malgré les différences et les haines qui les séparent, elles conservent entre elles assez de traits analogues pour démontrer que leur origine est la même, et que leurs destinées ont été longtemps unies. Elles ont un fonds commun de croyances et de pratiques religieuses : même culte des morts, même passion de la guerre, même cruauté dans les combats, mêmes armes, même goût de la chasse et de la pêche, mêmes engins pour prendre les animaux, même usage d'offrir le calumet, d'immoler les prisonniers ou de les adopter. Enfin elles conservent des traditions identiques sur les anciennes vicissitudes de leur race, sur leur émigration et leur arrivée dans la vallée du Mississipi.

La plupart de ces tribus semblent condamnées à périr victimes de la civilisation qui s'établit autour d'elles. Le colonel Bouquet, qui visita, en 1764, à la tête d'une armée imposante, les soixante-dix tribus annexées aux États-Unis à l'époque de la déclaration d'indépendance, put constater qu'elles comptaient alors 283,000 âmes. D'après le nouveau recensement, ces mêmes tribus n'en possédaient plus en 1851 que 205,635. La diminution a été de plus de 77,000 âmes dans l'espace de quatre-vingt-sept ans. C'est à peu près

un tiers par siècle. Si le cours des choses ne change pas, ces soixante-dix tribus auront cessé d'exister dans un espace de temps qu'il est facile de déterminer. Quant aux tribus des quatre états récemment incorporés, leur dépérissement est incomparablement plus rapide, si l'on en juge d'après celles qui sont établies dans l'Orégon. Le dénombrement fait par les ordres du congrès pendant ces dernières années, à mesure que l'Union américaine prenait possession de ce territoire, a prouvé que ces Indiens sont au nombre de 22,033. Or deux voyageurs aussi éclairés que dignes de foi, Lewis et Clark, qui visitaient ce pays en 1806, estimaient que la population rouge s'y élevait alors à 80,000 âmes. Ce serait donc une diminution de près des trois quarts dans l'espace de cinquante ans.

Cependant le gouvernement des États-Unis n'abandonne pas les restes de la nation qui a possédé seule, durant de longs siècles, tout le nouveau continent. Il a créé une grande administration qui s'occupe de leurs intérêts, et le budget spécial de ce service public s'est élevé, en 1851, à 2,420,722 dollars (13,110,313 francs). Cette somme est consacrée tout entière au soutien et à l'amélioration morale de 420,000 Indiens, c'est-à-dire de 84,000 familles, en comptant 5 personnes par feu. Elle donne donc un dividende annuel de 166 francs par groupe de 5 personnes. Du reste, une grande partie de cet argent représente les annuités redues pour des cessions de territoire. Plusieurs de ces tribus ont vendu, à diverses époques, au gouvernement des États-Unis et lui vendent encore de temps à autre certaines parties des vastes contrées où elles chassaient jadis. Ces contrats de vente sont au nombre de cent six depuis 1795 jusqu'à 1840. On y voit indiqués exactement, non-seulement les prix, les bornes et les étendues des terres cédées, mais les réserves et les stipulations détaillées des cessionnaires. Pourquoi maintenant, malgré ses rapports naturels et officiels avec une nation policée, la population indienne dépérit-elle, se fond-elle, pour ainsi dire, au soleil de la civilisation? Nous avons déjà exposé l'opinion qui s'appuie sur ces faits pour condamner sans retour la race indienne. Il faudrait rechercher maintenant s'il existe quelque chance de salut pour ces restes d'un peuple qui couvrait, il y a trois siècles, une partie considérable du globe. Qu'on examine les origines, les idées, le caractère et les mœurs des Indiens : la question sera bien près d'être résolue.

I. — ORIGINE DES TRIBUS INDIENNES. — PREMIÈRES ÉMIGRATIONS.

Le continent que nous appelons nouveau renferme dans son sein des ruines qui portent le cachet d'une haute antiquité. Les nations qui l'habitaient quand il fut découvert par Christophe Colomb se distinguent des autres grandes familles humaines par tant de différences physiques ou morales, qu'on voit bien que leur séquestration avait duré de longs siècles. D'où étaient sortis ces hommes? Aucun des plus anciens écrits ne parle d'eux. On dirait que ces branches de l'humanité s'étaient détachées de leur tronc avant la naissance de l'histoire. La plupart des vieilles traditions qui se conservent en ce pays sont peu propres à dissiper cette obscurité.

Elles racontent que le monde est sorti de la carapace d'une tortue, que les premiers hommes sont nés du sein des montagnes, ou qu'ils sont descendus des hauteurs du firmament sur la pente de l'arc-en-ciel : ici, c'est un enfant qui prend dans un piége les rayons du soleil, afin de s'en servir pour faire fondre les neiges; ailleurs, c'est le globe terrestre qui est reconstruit, après le déluge, avec de l'argile pétrie par un castor. Qui pourrait deviner de telles énigmes? Vouloir les assortir pour en former une histoire suivie, ne serait-ce pas entreprendre de tresser des grains de sable pour en faire un cordage? Néanmoins, au milieu de cette incohérence, ce qu'on peut remarquer, c'est l'idée confuse d'une ère antérieure à l'existence des hommes, et pendant laquelle des quadrupèdes d'une grandeur colossale, d'énormes reptiles, des génies malfaisans, des géans prodigieux se disputaient la surface de la terre. N'est-ce pas d'après des réminiscences pareilles que les anciens poètes décrivaient les ravages du serpent Python et les combats que les monstrueux Cottus, Briarée, Gigès soutinrent contre les Titans, encore plus monstrueux? Et ces vagues révélations n'acquièrent-elles pas aujourd'hui plus d'intérêt en présence de ces ossemens énormes que nos géologues exhument dans les diverses parties du globe? Plusieurs légendes qui racontent le déluge ont de frappantes analogies avec les récits de la Genèse. Elles dépeignent des nations entières périssant au milieu de l'inondation, — quelques hommes se réfugiant dans des canots d'écorce et ne parvenant pas à se sauver, parce que des castors s'attachent aux flancs des bateaux, les rongent et ouvrent ainsi des voies aux flots destructeurs, — enfin un seul de ces esquifs échappant au désastre et conservant une seule famille humaine.

Selon une allégorie consignée dans les archives de l'intendance de Saint-Louis, les Indiens des États-Unis ont émigré d'une contrée où ils se nourrissaient de poisson, et après une longue existence nomade, ils sont arrivés dans un pays où ils ont vécu de la chasse. Les Osages, qui forment une tribu considérable, croient en effet que le premier homme de leur race naquit et vécut quelque temps dans le sein d'une coquille marine, qu'il en sortit ensuite et erra de longues années sur le rivage de la mer. Le grand-esprit lui apparut; il lui donna d'abord un arc avec des flèches pour aller à la chasse, puis le feu pour faire cuire le gibier, enfin il lui apprit à se faire des vêtemens avec la dépouille des animaux. C'est un castor qui se chargea de lui enseigner l'art de construire les habitations; il lui fit même épouser une de ses filles, et de cette union sortit la tribu des Osages. Voilà pourquoi un Osage se croirait coupable de parricide s'il tuait un castor, c'est-à-dire un des auteurs de sa race. Cette légende se retrouve avec quelques variantes chez les autres tribus, et prend ainsi le caractère d'une tradition nationale.

Les Chickaws racontent les courses vagabondes que firent leurs ancêtres avant d'arriver sur les bords du Mississipi; ils leur donnent un chien merveilleux pour les protéger, et un pieu plus miraculeux encore pour les guider. Les Chepeweyans ajoutent des particularités remarquables : ils font partir leurs ancêtres d'un pays toujours couvert de glaces et de neiges; ils les dépeignent exténués de faim et de froid, et les font voyager à travers de vastes marais parsemés d'îles et de sables mouvans. Les Algonquins conservent encore mieux le souvenir des lieux inhabitables d'où sortirent leurs

pères, et de la traversée qu'ils durent faire sur une mer pleine de glaces flottantes avant d'arriver sur les rives des grands lacs. Ils célèbrent des sacrifices annuels en mémoire de cette délivrance et de la conservation de leur race. Les traditions des Chichimecs ne sont pas moins significatives. — Nos ancêtres, disent-ils, vivaient confinés dans d'obscures cavernes. Un jour ils aperçurent la lumière du soleil par une crevasse qui se produisit aux voûtes de ces antres; ils grimpèrent jusqu'à cette ouverture en s'accrochant à des tiges rampantes. S'étant ainsi trouvés sur le bord d'une mer, ils s'embarquèrent, firent naufrage, et ils auraient péri au milieu des flots, si des faucons ne les avaient sauvés en les enlevant dans des sacs de cuir pour les porter sur un lointain rivage. Là, après avoir longtemps erré sur un sol détrempé, ils traversèrent de grands lacs, étant portés par un taureau d'une énorme grosseur. Enfin ils passèrent le Mississipi à l'aide de branches de vigne liées en faisceaux. Dans le cours de ces aventures, ils furent conduits par des chefs inspirés, dont l'un, qui se nommait Manco Capac, était fils du soleil, et dont un autre, appelé Quetzalcoatl, recevait les avis du ciel par l'entremise d'un oiseau blanc.

Le souvenir d'une émigration primitive se retrouve donc partout chez les tribus indiennes. On peut le reconnaître même dans ces paroles adressées par Montezuma à Fernand Cortez, qui lui vantait la puissance du roi d'Espagne : « Ne pensez pas, lui répondit-il, que je sois assez ignorant pour ne pas savoir que votre souverain descend de notre ancien prince Quetzalcoatl, qui, après avoir retiré son peuple du fond des sept cavernes, fonda l'empire du Mexique. Par une de ses prophéties, qui sont conservées précieusement dans nos archives, il nous assura qu'il allait conquérir de nouveaux royaumes vers les régions orientales, d'où il avait lui-même amené nos ancêtres, et qu'après une grande révolution d'années, ses descendans reviendraient chez nous pour amender nos lois et réformer notre gouvernement. »

Il nous reste enfin un témoignage plus précis : c'est une représentation graphique de l'ancienne émigration. Cette espèce de carte itinéraire fut découverte, il y a plus d'un siècle, par le chevalier Boturini. On sait que ce noble Milanais s'éprit d'une ardente passion pour les antiquités américaines. Il s'aventura seul dans l'intérieur des tribus, apprit leurs dialectes, interrogea leurs traditions, scruta leurs monumens les plus secrets, et consuma vingt ans de sa vie dans cette laborieuse investigation. Il est à présumer que cette carte a été commencée et continuée par des témoins oculaires. Qu'on imagine une large écorce de bouleau sur laquelle sont empreintes, avec une coquille ou un caillou pointu, des figures grossières à la vérité, mais distinctes et très significatives. On voit d'abord un promontoire au milieu duquel est construit un temple entouré de six maisons. Une nacelle s'éloigne, indiquant ainsi que la colonie s'est embarquée à son départ et qu'elle a traversé un bras de mer; puis se présente une montagne dont le sommet se recourbe en forme de corne, particularité qui désigne la montagne de la Corne, Colhuacan. Quelques branches d'arbre rapprochées à la hâte, comme pour dresser des huttes, marquent les tentatives des émigrans pour séjourner sur cette plage inhabitable, et l'on voit les frimas, fouettés contre eux par le vent du nord, qui les en chassent bien vite. Huit simulacres d'hommes,

rangés sur la même ligne avec le symbole commun du commandement, désignent les huit dépositaires de l'autorité. Chacun d'eux se distingue des autres par son écusson particulier. La reprise du voyage est marquée par quatre personnes qui s'avancent vers le midi en marchant l'une à la suite de l'autre. La première porte, en guise de drapeau, l'effigie d'un poisson, ce qui est l'emblème de l'ancien aliment de ce peuple et probablement aussi une espèce d'idole. Les trois autres élèvent au-dessus de leurs têtes les insignes du culte et de l'autorité. Un nouveau groupe d'images indique la seconde halte. La fécondité de ce nouveau séjour est désignée par des troncs d'arbres si gros, qu'un homme ne peut en embrasser le contour avec ses deux bras étendus. De gros fruits surchargent des branches ployées et tombent sur le sol, où les nouveau-venus les ramassent, en se les montrant avec des gestes de satisfaction et en les portant à leur bouche. Les figures qui suivent sont confuses, éparses, difficiles à interpréter. Je croirais volontiers que l'historien illettré a voulu signifier par ce désordre quelque circuit des tribus égarées au milieu des déserts, ou bien quelque insurrection contre les chefs, qui semblent en effet dépouillés de leurs écussons et précipités de leurs siéges. Après cette perturbation, la caravane poursuit sa route. Ce sont encore les quatre mêmes personnes qui rouvrent la marche en portant les mêmes bannières. A une petite distance, on s'arrête pour immoler trois hommes : ces victimes ont les pieds nus et se font par là distinguer des émigrans, qui portent tous de grosses chaussures; elles sont étendues sur trois bûchers séparés, et le sacrificateur leur arrache le cœur, atroce barbarie qui devait se perpétuer longtemps chez ces peuples sauvages. L'emblème du culte est placé au-dessus du victimaire et tourné vers le ciel, comme pour témoigner que ces sacrifices sont offerts aux divinités des régions supérieures.

Après cette troisième station, la carte itinéraire en indique distinctement vingt-deux autres, dont les noms sont conservés par des signes symboliques qui se traduisent aisément, dans les dialectes des Indiens, par des mots correspondans. Un de ces noms rappelle les fruits qui nourrirent leurs pères, un autre les sauterelles qui les incommodèrent, un troisième les bêtes féroces qu'il leur fallut combattre. Chacun des autres symboles représente aussi l'événement le plus mémorable de la station qu'il désigne. La durée du temps qu'ils passèrent dans chaque asile est marquée avec la même précision par les signes de leur chronologie. Les traditions qui expliquent ce document nous apprennent que la colonie se mit en marche l'an 1038 de notre ère, et qu'après une pérégrination de cent quatre-vingt-six ans, elle arriva l'an 1224 dans la vallée du Mississipi, laquelle avait été précédemment habitée par d'autres races.

Ce monument géographique désigne comme point de départ un promontoire séparé du nouveau continent par un bras de mer. Cette pointe de terre est appelée dans les dialectes indiens Aztlan, *terre de glace*. Ce doit être la presqu'île qui termine l'Asie au nord-est. On en trouve une preuve dans la facilité même de cette traversée. Deux voies sont également praticables pour des tribus dénuées des ressources de notre navigation. L'une, c'est le détroit de Behring, qui n'a que quelques kilomètres de largeur; l'autre, c'est

l'archipel des îles Aléoutiennes, qui sont rangées les unes à la suite des autres, et si rapprochées qu'elles semblent former une chaussée continue.

D'un autre côté, la péninsule sibérienne est si stérile et si froide qu'elle est presque inhabitable. Les rares peuplades qui ont pu s'y établir sont réduites à se nourrir de poisson et à s'enfouir dans des antres. Quoi d'étonnant que, vers le XIe siècle, quelques hordes chassées de ces régions polaires par une agression ou quelque fléau subit, par la famine et l'espoir d'un climat meilleur, se soient hasardées à passer le petit bras de mer qui les séparait de l'Amérique, ou bien à parcourir cette rangée d'îles qui semble joindre le prolongement du Kamtchatka avec la presqu'île d'Aliaska? Arrivée sur le rivage américain, cette population dut se laisser attirer par la chaleur croissante du soleil le long de cet océan si justement appelé *Pacifique*. Mille indices prouvent que les choses se sont ainsi passées. Le fétiche que portait le premier guide avait la forme d'un poisson. L'ancien séjour de leurs ancêtres est constamment désigné sous le nom de *pays des cavernes;* le nom de l'envoyé céleste qui les en fit sortir est Quetzalcoatl, et la terminaison *atl* est une articulation fréquente dans les idiomes du Kamtchatka. Beaucoup d'autres analogies se remarquent entre ces dialectes et ceux des Indiens d'Amérique. Des rapports encore plus frappans sont observés dans les superstitions des deux peuples.

Le directeur de l'observatoire nautique de Washington, M. Maury, a fait, il y a quelque temps, un rapport sur la facilité qu'ont les peuplades sauvages de passer d'un continent à l'autre, soit par le détroit de Behring, soit en suivant la chaîne des îles Aléoutiennes. Pourvu qu'on ait des vivres suffisans, on peut dans ces parages tranquilles naviguer sur un simple tronc d'arbre. Les îles sont fort nombreuses et voisines des côtes. La plupart d'entre elles sont défendues par des bancs de corail, qui forment à l'entour des enceintes continues, comme font les remparts autour des places de guerre. Les insulaires y prennent aisément du poisson, et telle est leur habitude de naviguer, que, pour se transporter d'un vallon dans un autre de la même île, ils aiment mieux voguer le long du rivage que de franchir les montagnes intermédiaires. A mesure qu'on s'éloigne du nord, les facilités de ces traversées augmentent, et les indigènes semblent y trouver plus d'attraits. Une perche leur sert de gouvernail; une branche d'arbre, garnie de ses rameaux et de son feuillage, est dressée en l'air pour servir de voile. L'équipage, qui se compose ordinairement d'un homme avec sa femme et ses enfans, saisit le moment où le vent souffle vers le but qu'ils veulent atteindre, et les voilà cinglant sans crainte en pleine mer avec une vitesse de 7 ou 8 kilomètres à l'heure. Il est rare qu'ils arrivent sans contre-temps à leur destination; mais s'il survient un orage, ils vont dans une crique attendre la marée prochaine ou les brises régulières que le lever ou le coucher du soleil ne manque pas de faire souffler chaque jour. Vues d'une certaine distance, les îles Aléoutiennes semblent des piles de pont qui n'attendent que leur entablement pour réunir ensemble les deux continens. Le capitaine Bay, qui commandait, il y a environ deux ans, un vaisseau baleinier dans ces parages, a vu des indigènes naviguer sur leurs canots d'un continent à l'autre. C'est encore un fait constaté que des marins japonais ont été entraînés par des courans

depuis ces rivages jusque sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Or l'intervalle qu'ils ont ainsi parcouru est dix fois plus considérable que celui que les ancêtres des Indiens ont dû traverser.

Les aptitudes physiques et intellectuelles des Indiens, leurs usages, leur culte, leurs idées vont nous apporter de nouvelles preuves de leur origine asiatique. En 1492, Christophe Colomb, à la vue des habitans du pays qu'il venait de découvrir, fut si frappé de leur ressemblance avec les riverains de l'Indus, qu'il les appela les *Indiens du Nouveau-Monde*. En effet, tout ce qui frappe en eux au premier aspect rappelle la population de l'Hindoustan : cheveux noirs et plats, yeux bruns et transparens, figure ovale, pommettes prononcées, peu ou point de barbe, épiderme fin, doux au toucher, fortement coloré. Ce teint, qui leur a valu le surnom de *Peaux-Rouges*, est, à la vérité, devenu plus foncé par quelques particularités de leur nouvelle existence, mais il se retrouve chez la plupart des indigènes de l'Asie. L'ensemble de ces traits s'est conservé avec une étonnante identité dans toutes les variétés de la race. Il a résisté aux influences contraires du froid et du chaud, de la disette et de l'abondance. On le reconnaît chez tous les Indiens de l'Amérique du Nord, qu'ils soient bien nourris, grands et robustes, comme les Osages et les Algonquins, ou que, s'alimentant de poissons et de racines, ils aient, comme les Shoshones, une corpulence molle et languissante. Il en faut conclure que les Indiens des États-Unis sont originaires des bords de l'Indus. Comment expliquer cependant que cette population, que nous avons fait embarquer aux rivages du Kamtchatka, fût venue dans l'Asie septentrionale, quittant, pour ces steppes glacés, les vallées délicieuses de l'Hindoustan? Cette migration du sud au nord n'est-elle pas aussi contraire aux usages des peuples qu'aux instincts de l'espèce humaine? Puis quelle étendue de terres à traverser! que de fleuves, que de montagnes à franchir! et cela avec la certitude de trouver, non pas un climat meilleur, mais un climat plus rigoureux! A la vérité, les populations de l'Asie ont été bouleversées par bien des fléaux. Vers le XIe siècle, des conquérans tartares promenèrent dans ces contrées l'épouvante et la dévastation, et chassèrent devant eux les débris des empires disparus. Néanmoins entre le cap oriental de l'Asie septentrionale et les monts Himalaya il y a tant d'espace et de barrières, que cette explication paraît insuffisante. On pourrait sans doute imaginer d'autres hypothèses; mais, quelque ingénieuses qu'elles fussent, elles prouveraient moins que les rapports physiologiques. On a épuisé les procédés de l'investigation pour établir que les Indiens des deux continens appartiennent à la même race. L'Académie des sciences de Philadelphie, s'armant de microscopes, est allée jusqu'à démontrer que les tiges des cheveux et des poils, qui sont rondes chez les Européens et très ellipsoïdes chez les nègres, sont au contraire constamment ovales chez les Indiens d'Asie et chez ceux d'Amérique. A la suite d'autres expériences non moins minutieuses, il a fallu conclure à la parfaite ressemblance physique de ces deux populations. Sous le rapport intellectuel et moral, la parité n'est pas moins frappante. C'est de part et d'autre l'inexplicable contradiction d'une intelligence très vive chez les individus et d'une absence complète de progrès dans l'espèce. Prenez au hasard un chasseur de ces tribus nomades : vous admirerez non-seulement la

sûreté, l'étendue et la finesse de ses sens, mais la pénétration et la sagacité de son entendement. Considérez ensuite la tribu à laquelle il appartient : vous verrez qu'elle vieillit dans une éternelle enfance, et que le contact des peuples civilisés, qui dure depuis trois siècles et demi, ne lui a nullement profité. Transportez-vous maintenant au milieu des Hindous, vous remarquerez le même contraste. Sans doute la civilisation est plus grande dans le Bengale que derrière les Montagnes-Rocheuses, mais elle n'est pas moins dénuée de progrès et d'esprit d'invention.

Malgré leur apathie, les Indiens ne sont pas incapables de toute vertu. Ils poussent plus loin que nous les affections de famille et les dévouemens de la confraternité; ils ont un fonds inépuisable de générosité. Sur les bords du Gange, des veuves se précipitent dans les flammes pour se brûler avec les corps de leurs maris : on peut citer des traits du même genre chez les Indiens d'Amérique. Rien n'est plus fréquent que de voir un fils rester trois jours sans manger à côté de son père expirant. Après sa mort, il visite assidûment, pendant de longues années, son tombeau aérien. Dans les combats qu'ils ont soutenus contre les Européens, les Indiens ont fait admirer non-seulement leur courage et leur sang-froid, mais leur empressement à se sacrifier les uns pour les autres.

Leur religion a peu de part à ce qu'ils font de bon et de généreux : elle a le double inconvénient de celles qu'on enseigne sur les bords du Gange et de l'Indus. Ce qu'elle contient de vrai n'a pas assez d'influence sur les habitudes de la vie, et les erreurs qui s'y mêlent engendrent des pratiques pernicieuses. Les Indiens croient à un *grand-esprit,* mais ils ne reconnaissent en lui ni bonté, ni sagesse, ni justice. Ils se figurent que l'Être suprême est trop au-dessus des hommes pour s'occuper incessamment de chacun d'eux. Néanmoins ils lui rendent une espèce de culte, et ce culte est celui-là même que Zoroastre prescrivait à ses disciples, lorsqu'il leur disait : « N'élevez à Dieu ni temples, ni autels, ni statues. Riez de la folie des nations qui se figurent que le Tout-Puissant a quelque ressemblance avec la nature humaine. Si vous lui offrez des sacrifices, que ce soit sur les sommets des montagnes; mais il vaut mieux ne lui adresser que des hymnes et des prières. Il se contentera des vœux de vos cœurs et de la fumée de l'encens. » Les Indiens de l'Amérique septentrionale ne bâtissent pas de temples ni d'autels au *grand-esprit,* et ne cherchent pas à le représenter sous des images sensibles; mais ils choisissent les sites les plus imposans pour lui adresser leurs prières et brûler en son honneur les feuilles desséchées du végétal le plus odorant de leur pays, le tabac. Ils soufflent la fumée vers le zénith, et cette cérémonie rappelle, soit le culte du feu, qui s'est toujours pratiqué dans l'Inde, soit l'adoration du soleil, répandue dans l'Asie.

Par malheur, après avoir présenté leurs hommages à l'Être suprême, dont ils méconnaissent la providence, ils les prostituent à des divinités imaginaires auxquelles ils attribuent un pouvoir illimité. Ils vont jusqu'à leur immoler leurs prisonniers de guerre. Ces monstrueux excès s'expliquent par quelques autres dogmes venus également de l'Asie. On sait que, d'après la doctrine de Zoroastre, le *grand-esprit* a livré le monde à deux ennemis irréconciliables : Ormuzd, le principe du bien, et Ahriman, le principe du mal.

Ahriman était représenté sous la forme d'un serpent, Ormuzd par l'image d'un cercle, d'un globe ou d'un œuf, et pour marquer la prédominance du mal, la tradition rapporte que l'œuf a été percé par le serpent. Les Indiens d'Amérique ont connu ce mythe de temps immémorial, et l'on trouve vers les sources de l'Ohio la gigantesque figure d'un serpent perçant un œuf. Sur un mont qui s'élance dans les airs, comme une immense tour, du milieu d'un groupe de collines, on a simulé en relief, avec de larges terrassemens, les replis tortueux d'un serpent. Le reptile semble rouler lentement ses longues spirales vers le sommet. Il couvre une étendue de plus de mille pieds. La tête du monstre se confond avec la cime du pic, et ses mâchoires s'ouvrent avec effort, comme pour avaler une proie volumineuse. Dans l'ouverture de cette large gueule est placé un bloc de pierre taillé de forme oblongue, et représentant assez exactement la configuration d'un œuf.

Une autre croyance que les Indiens d'Amérique semblent avoir emportée avec eux du sud de l'Asie, c'est celle de la transmigration des âmes. Le nouvel associé que prend l'âme après sa séparation du corps n'appartient pas nécessairement à l'espèce humaine; il peut être un quadrupède, un oiseau, un poisson. Les nombreuses fictions qui se sont groupées autour de cette croyance semblent laisser à l'homme expirant le choix de la nouvelle vie dont va jouir la meilleure partie de lui-même.

Cependant les Indiens croient aussi en des âmes d'une autre espèce, qui, après la mort, résident autour des cendres et sur les cercueils des défunts. De là leur coutume générale de faire des libations et des offrandes d'alimens aux ombres de leurs ancêtres. Pour conserver les dépouilles mortelles d'un chef de famille, ils les imbibent d'une essence huileuse qui les durcit et les pétrifie pour ainsi dire. Ils les enveloppent de longues bandelettes fabriquées avec l'écorce du bouleau. Ces langes, comparables pour la solidité et pour la souplesse à nos tissus de soie, sont entortillés avec symétrie autour du corps, depuis la tête jusqu'aux pieds. On vernit les nombreuses spirales de ce linceul avec une teinture plus luisante que le vermillon. Après avoir ainsi préparé et décoré la momie, on choisit pour la déposer, soit près d'une cataracte, soit dans une gorge de montagne, un de ces paysages où tout semble combiné pour inspirer la terreur religieuse et le sentiment de la Divinité. Des corps nombreux, tous décorés avec le même soin, sont attachés de distance en distance à des troncs d'arbres ébranchés en signe de deuil. Aux jours de fête, la famille se dirige vers le hamac funèbre : l'un tient dans ses mains un gâteau pétri avec de la farine de maïs, un autre porte une calebasse remplie d'une liqueur fermentée, un troisième a mis dans un panier quelque espèce de fruit dont le défunt faisait ses délices. Tous ont la tête nue et sont revêtus de leurs habits les plus beaux. A une vingtaine de pas de l'arbre, ils s'arrêtent dans l'attitude du respect; le plus ancien, s'avançant à pas mesurés, suspend successivement les offrandes. Celui qui manque volontairement à ses devoirs envers ses ancêtres est tenu pour un impie, et toutes les calamités qui fondent sur lui ou sa famille sont considérées comme de justes châtimens de son crime. Un Indien tombe-t-il dans un précipice, c'est l'âme négligée de quelque parent qui l'y a poussé. D'autres fois c'est sur sa femme ou sur son fils que retombe la vengeance

de l'esprit, et les légendes ne manquent pas pour entretenir ces préjugés.

Porter des alimens aux morts est une pratique qui fut connue de tout temps en Asie, et les Israélites même s'y laissèrent aller quelquefois, comme on le voit dans le psaume 106. Comment concilier cette coutume avec le dogme de la métempsycose? Faut-il en conclure que les Indiens d'Amérique attribuent deux âmes à chaque homme? C'est sans doute le moyen d'accorder ensemble deux croyances qui se contredisent, mais peut-être n'est-il pas besoin de les accorder. Les Indiens ne se piquent pas de logique, et ils se préoccupent si peu de cette contradiction qui donne au même esprit deux destinations différentes, qu'ils en ont encore imaginé une troisième. Celle-là du moins a l'avantage de choquer moins nos idées. L'âme va dans un séjour fortuné qu'on appelle *l'île des bénédictions*. Une légende fort répandue sur les bords des grands lacs nous fait connaître ces Champs-Élysées. Les gracieuses légendes qui décrivent ces Champs-Élysées du Nouveau-Monde contrastent avec les mœurs farouches des Indiens : elles s'inspirent du dogme de la juste rémunération, qu'ils paraissent cependant ignorer. Doit-on croire qu'ils les aient imaginées? Ne sont-elles pas sorties de ce berceau du genre humain d'où les Grecs eux-mêmes les avaient emportées? On peut en dire autant de leurs croyances sur les êtres immatériels qu'ils croient reconnaître partout autour d'eux. Chacun des deux principes du bien et du mal a produit des légions d'esprits inférieurs en puissance, mais animés des mêmes instincts et qui sont ses auxiliaires assidus. Ces génies, les uns bons, les autres méchans, sont désignés sous le nom commun de *manitous*. Chaque adolescent est sûr d'être assailli par un mauvais génie. Pour contre-balancer cette maligne influence, il se relègue, dès l'âge de quinze ans, dans la retraite, y fait des prières, et s'impose un jeûne rigoureux, c'est-à-dire une complète abstinence d'alimens, qui doit durer neuf jours. Pendant cette préparation ascétique, il a des visions mystérieuses au milieu desquelles un bon génie se révèle à lui sous la forme d'un quadrupède ou d'un oiseau. Dès qu'il l'a vu plusieurs fois lui apparaître et qu'il a bien reconnu sa figure, il se tient pour assuré de sa protection dans les épreuves et les dangers. Cette assistance cependant ne saurait le tranquilliser, parce que le bon génie peut se trouver plus faible que le mauvais génie. De là une source intarissable d'appréhensions et d'anxiétés, qu'excite encore l'idée que l'air, la terre, l'eau et tous les élémens sont peuplés d'une foule innombrable de ces esprits, toujours en guerre. C'est là encore un trait de ressemblance avec les Hindous, qui, tout en reconnaissant l'unité de Dieu, n'en comptent pas moins trente mille divinités.

Ainsi des analogies de toute sorte rapprochent les Indiens de l'Amérique septentrionale de ceux de l'Asie. En eux se retrouvent les qualités, les défauts, les traditions, le culte des peuplades de l'Hindoustan. Même les nouvelles superstitions qu'ils ont créées sont empreintes du mysticisme de l'Orient. Les vicissitudes de leur existence, l'éloignement de la patrie primitive n'ont point effacé les traits originels, et les différences qui apparaissent entre les phases historiques qu'ont traversées les deux Indes rendent encore plus frappantes ces similitudes de coutumes, de rites, de préjugés. Christophe Colomb les avait sans doute remarquées quand il donna le nom d'Indiens aux hommes qu'il venait de découvrir. Il n'avait pu cependant

observer que les ressemblances extérieures. Aujourd'hui que les savans de Philadelphie ont pénétré jusque dans le secret de leurs croyances et de leurs mœurs, levé tous les voiles, scruté tous les mystères, leur témoignage démontre que cette dénomination était juste, et que Christophe Colomb avait bien deviné.

II. — INSTITUTIONS ET MOEURS DES TRIBUS. — LA FAMILLE INDIENNE. — JEUX ET CÉRÉMONIES. — LÉGENDES DU WIGWAM.

Les tribus indiennes sont constituées de tant de manières diverses, qu'elles échappent aux considérations générales. Leur principal trait de ressemblance est dans l'irrégularité même des formes qui accompagnent chez elles l'exercice de l'autorité publique. Ce sont des événemens fortuits qui font attribuer le commandement à certains hommes ou à certaines familles, mais les circonstances peuvent aussi à toute heure le leur enlever. On voit des capitaines, révérés jadis, remplacés par de plus heureux. D'autres fois c'est l'anarchie qui règne, jusqu'à ce qu'un nouveau danger vienne reconstituer un autre gouvernement, qui n'est pas moins provisoire. Le plus souvent l'autorité appartient au même homme jusqu'à sa mort, et même se transmet à son fils. Dans une tribu, chaque clan a son capitaine particulier. Lorsqu'il s'agit d'une affaire qui intéresse toute la tribu, les divers chefs se réunissent. Chez les Algonquins, ces capitaines s'appellent *nosas*, et lorsqu'ils font partie d'une assemblée générale, ils prennent le nom d'*ogimas*. Le premier de ces titres correspond à celui de père, et le second à celui de magistrat. Les autres tribus ont pareillement deux termes distincts pour désigner ces deux dignités. Les ogimas qui se distinguent dans ces réunions par la sagesse de leurs conseils s'attirent une considération qui rejaillit sur leur clan. Leur canton se trouve ainsi intéressé à les maintenir à sa tête. D'autre part, comme les prérogatives du commandement n'ont rien de bien déterminé, elles sont plus ou moins étendues, selon le mérite du titulaire. S'il ne possède pas quelque supériorité réelle, son titre est purement nominal, et son influence est nulle. Si au contraire il donne des preuves évidentes de bravoure et d'énergie, il peut parler et agir en maître; tout plie aisément devant lui.

Les capitaines, réunis en conseil, décident de la paix et de la guerre; c'est avec eux que traite le congrès américain. Voilà tout le gouvernement de ces tribus. Les Indiens n'ont pas même de procédé pour exprimer les suffrages et constater les votes. Ils se rassemblent au centre de quelque forêt ou dans quelque gorge de montagne, et sans préambules, sans régler l'ordre de la discussion, sans même nommer ou reconnaître un président, ils s'entretiennent de l'affaire du jour. Après des pourparlers, quelque peu décousus, si l'un des chasseurs réunis en conseil vient à émettre une proposition précise et à la soutenir avec feu, il entraîne les cœurs, et son avis est accepté par acclamation, le plus souvent avec les battemens sinistres de ces massues appelées si justement des *casse-têtes*. On se sépare ensuite pour aller communiquer cette résolution aux guerriers des différens cantons, qui l'acceptent sans la discuter.

C'est chez les Dacotahs surtout qu'il faut étudier les limites tracées au pouvoir des chefs indiens par la coutume des tribus. Si les chefs des Dacotahs veulent empêcher un malfaiteur de commettre un crime, ils n'ont pas d'autre moyen que de lui payer une somme pour l'en détourner. Ils ne peuvent pas engager la responsabilité de la tribu, et s'ils le faisaient, ils courraient le risque d'être maltraités, blessés et même tués. Ils ne reçoivent aucun traitement, ils ne prélèvent aucun impôt et ne peuvent exiger aucun émolument pour les services qu'ils rendent à des particuliers. Ils ne portent sur leur personne aucune marque distinctive. Ils ne sont pas mieux vêtus que ceux qui n'ont aucun rang. Les Indiens sont naturellement très fiers, et les sentimens d'indépendance et d'égalité sont profondément enracinés dans leurs âmes. Ils ne se résignent que difficilement à la moindre apparence de soumission. Chacun d'eux croit qu'il a plein droit de faire ce qui lui plaît : il se figure que personne ne vaut mieux que lui, et il est toujours prêt à combattre pour soutenir ses prétentions.

En somme, dans leurs différends soit entre eux, soit avec les étrangers, les Dacotahs ne recourent pas volontiers à l'arbitrage de leurs chefs. Un homme est-il lésé dans ses droits ou dans sa personne, il en appelle à sa massue ou à ses flèches. Un meurtre est-il commis, les parens du mort croient avoir le droit et l'obligation de tuer l'homicide. Cependant l'assemblée publique intervient quelquefois et prononce une espèce de sentence. Quand cette sentence est une condamnation à la peine capitale, on désigne des exécuteurs, et ceux-ci prennent leurs dispositions comme il leur convient. Ils choisissent les armes, le temps, le lieu, le genre de mort.

Une autre famille d'Indiens, les Shoshones, personnifient plus énergiquement peut-être encore que les Dacotahs l'esprit d'indépendance de ces populations nomades. Les Shoshones ont toujours été relégués dans les gorges les plus stériles des Montagnes-Rocheuses. Avant d'avoir des chevaux, ils ne possédaient rien en propre; n'ayant rien à conserver, ils n'avaient à peu près aucune forme d'organisation sociale. Ils vivaient épars au milieu des déserts, sans mœurs comme sans lois, courant le jour après leur proie et se retirant la nuit au fond des antres. Cependant au printemps, lorsqu'ils voyaient que les saumons, en remontant les cours d'eau, arrivaient jusqu'aux sources des rivières, ils allaient s'établir sur les rives les plus favorables pour la pêche. Là, ils formaient une espèce d'association passagère. Les plus expérimentés dirigeaient les autres et exerçaient une certaine autorité tant que leurs conseils paraissaient utiles; mais dès que le temps de la pêche était passé, personne n'avait plus de soumission ni d'égards pour eux. Il en était de même dans les grandes parties de chasse.

Depuis l'introduction des chevaux dans cette tribu, les Shoshones qui en possèdent se sont associés pour se protéger mutuellement. Ils se sont constitués à peu près comme les autres tribus, et ils élisent des chefs plus ou moins respectés. Ceux qui n'ont pas de chevaux, et qu'on nomme *sioux*, en sont d'autant plus misérables. Ne pouvant plus atteindre les bisons et les autres animaux chassés et poussés au loin par les cavaliers, ils sont réduits à se nourrir de racines pendant la plus grande partie de l'année. Exaspérés par les privations et les souffrances, ils ne sont conduits que par l'instinct de

la rapine et la soif du sang. Du reste, il est difficile de comprendre comment ils peuvent vivre au milieu de ces entassemens de rochers volcaniques qui sont couverts de neige pendant six mois de l'année et calcinés par le soleil pendant les six autres mois. Les habitans de ces contrées désolées n'ont en quelque sorte plus rien d'humain. Ils ne ressentent pas plus de rancune pour les offenses que de gratitude pour les bienfaits. Une bande d'entre eux, dénuée de tout moyen de subsistance, vint mendier au Fort-Hall, où se trouvaient un poste d'une trentaine de militaires et autant de trafiquans qui faisaient le commerce des fourrures. Deux de ces négocians, originaires de Philadelphie, avaient été fort généreux pour sept ou huit de ces Indiens affamés, et ils les avaient nourris pendant tout l'hiver. Au printemps, ils les emmenèrent avec eux, et s'engagèrent dans les montagnes, afin d'aller prendre des animaux sauvages. A peine ces Indiens se virent-ils loin du fort, qu'ils tuèrent leurs bienfaiteurs de propos délibéré, froidement, pour s'approprier leur argent et leurs bagages.

D'où vient cet excès de barbarie qu'on rencontre chez les Shoshones? C'est qu'ils ne possèdent rien, pas même des troupeaux; ils ne vivent que de racines et de gibier. C'est l'absence de toute propriété qui les empêche de s'unir pour se donner des lois, et pourtant ils portent très loin l'instinct de la possession. A peine quelques-uns d'entre eux possèdent-ils des chevaux, qu'ils se coalisent pour se les garantir mutuellement et former une première ébauche de gouvernement.

En regard de ces tribus anarchiques, il est juste de placer les Iroquois. Ceux-ci n'avaient pas attendu l'arrivée des Européens pour entrer dans la voie de la civilisation. Établis autour des grands lacs, dans des terres fertiles, où ils cultivaient le maïs, ils avaient formé *la ligue des cinq nations*, confédération si forte, qu'elle a résisté aux secousses qui ont tant de fois, depuis trois cents ans, bouleversé cette partie du monde. L'historien Clinton a cru remarquer que cette association avait beaucoup de ressemblance avec le conseil des amphictyons. Le savant Charlevoix, entrant plus avant dans cette assertion, a même prétendu retrouver, dans le dialecte de ce peuple, un grand nombre de mots dérivés du grec. Lorsque M. Henry Schoolcraft accueille de pareilles hypothèses, il me semble s'écarter de sa réserve, ordinairement si judicieuse. Il ne s'en éloigne pas moins quand il préfère la république des Iroquois aux puissans empires des caciques et des incas. Ce qui explique l'exagération de ces éloges, c'est que cette confédération avait une véritable analogie, par son caractère essentiellement démocratique, avec la confédération actuelle des États-Unis. On pourrait dire qu'elle en a été l'ébauche et le premier essai. En effet, c'était une coalition de plusieurs tribus qui, tout en gardant chacune son entière indépendance, se concertaient sur les affaires communes. Chaque canton envoyait ses représentans à l'assemblée générale. Si son opinion était différente de celle des autres, rien ne l'obligeait à se soumettre à la majorité. Même dans une question de guerre ou d'intérêt commun, tous les cantons, à l'exception d'un seul, étant du même avis, celui qui n'approuvait pas la résolution prise pouvait n'y pas concourir.

Ces peuples s'appelaient *Onguehonwe,* c'est-à-dire les *hommes supérieurs.*

Ils étaient fiers de leurs institutions. Ils l'ont souvent prouvé, notamment dans une circonstance solennelle. C'était en 1774; les colonies anglaises allaient rompre avec la métropole; elles tenaient les fameuses conférences de Lancastre. Canassatego, un sachem des Iroquois, fort considéré des députés de la Pensylvanie, était admis à ces délibérations. Voyant la vivacité des débats, il en fut alarmé et dit aux députés : « Les fondateurs de notre république ont montré beaucoup de sagesse en établissant le bon accord entre nos tribus. C'est cette union qui nous a rendus si longtemps formidables. Vous aussi, vous serez puissans si vous restez étroitement unis : voilà pourquoi je vous conseille, quoi qu'il arrive, de ne pas vous séparer les uns des autres. »

Les chefs des Iroquois sont de deux ordres : les uns s'appellent *sachems,* c'est-à-dire *sages vieillards,* et s'occupent des affaires civiles; les autres portent le nom de *capitaines*, et conduisent les guerriers. Les uns et les autres sont plus pauvres que les gens du peuple, car ils se font un point d'honneur de répandre en libéralités les présens qu'ils reçoivent des tribus voisines et le butin qu'ils enlèvent aux ennemis. Toute action entachée de cupidité entraîne leur déchéance, leur autorité n'étant fondée que sur l'estime publique.

Les Iroquois pratiquaient un usage qui fut une des causes de l'agrandissement de Rome : ils tâchaient d'incorporer à leur république les nations soumises. Après la victoire, ils satisfaisaient leurs passions vindicatives en immolant quelques-uns de leurs prisonniers, mais ils pardonnaient aux autres et les adoptaient. Si ces nouveaux citoyens se conduisaient bien, ils étaient aussi estimés que les anciens, et l'on en cite qui sont devenus des capitaines et des sachems renommés. C'est ainsi que la tribu des Tuscaroras et celle des Cowetas se sont réunies à la confédération. Les cinq nations n'admettaient aucune espèce d'esclavage. Un jour un Anglais s'évada de la prison d'Albany, où il était retenu pour dettes. Les Iroquois l'accueillirent et le protégèrent contre les poursuites du shérif et des officiers de justice. Comme le commandant militaire d'Albany s'en formalisait, le conseil du canton se réunit, et décida qu'on paierait les dettes du réfugié et qu'on lui donnerait des terres à cultiver. Cet Anglais vécut paisiblement dans ce domaine généreusement octroyé.

Ce qui prouve le mieux l'instinct démocratique des Iroquois, ce sont leurs jalouses précautions pour prévenir l'établissement d'une dynastie. Les deux dignités de sachem et de capitaine ne se transmettent jamais aux fils de ceux qui en ont été revêtus. L'hérédité se conserve néanmoins, mais par la ligne collatérale. Si le chef a une sœur née après lui du même père, et que cette sœur se marie, c'est le premier fils issu de ce mariage qui est destiné au commandement. La succession se fait de l'oncle au neveu par l'intermédiaire d'une sœur. Ce neveu est l'héritier présomptif, mais il faut de plus qu'il soit installé avec l'approbation publique du clan, et que ceux qui doivent lui obéir aient commencé par l'investir. On a voulu à la fois emprunter à l'hérédité la garantie d'ordre public qu'elle renferme et en retrancher ce qui élève une famille au-dessus des autres. On pourrait voir encore dans cette institution une tendance à relever la condition des femmes, à leur attribuer

un rang honorable. Les Iroquois admettent les mères de famille dans les délibérations, et leur reconnaissent le droit de s'opposer, lorsqu'elles le jugent à propos, aux expéditions militaires; les mères ont également le droit, lorsqu'une guerre est commencée, d'ouvrir des motions de paix.

On peut considérer le gouvernement des Iroquois comme le plus haut point d'organisation sociale qu'aient atteint les tribus indiennes. Il ne faut pas aller cependant jusqu'à le comparer au conseil des amphictyons : il n'a aucun rapport ni avec la Grèce, ni avec Rome. Le gouvernement des États-Unis est le seul avec lequel il ait quelques points de ressemblance; peut-être même pourrait-on le louer d'avoir été plus conséquent en proscrivant l'esclavage.

Les Dacotahs, les Shoshones d'abord, les Iroquois ensuite, nous ont montré la constitution des tribus indiennes sous ses deux aspects les plus caractéristiques, — l'anarchie d'une part, la fédération démocratique de l'autre. De ce qu'on peut appeler la vie publique des tribus, passons à leur vie privée. Ce qui doit nous frapper avant tout ici, ce sont les garanties qui protégent la famille indienne contre mille causes de dissolution. Parmi ces garanties, il faut citer notamment l'usage général des armoiries, qu'on appelle *totems*. De même que chaque clan, pour se distinguer des autres, adopte un symbole, de même chaque famille prend un signe caractéristique commun aux membres qui la composent. Le plus souvent c'est un quadrupède ou un oiseau, quelquefois un astre ou un objet dans lequel on croit reconnaître une vertu extraordinaire. Le *totem* sert de signature aux Indiens dans les actions importantes de leur vie; à leur décès, gravé sur leurs cercueils, il conserve leur souvenir. Ce n'est pas que les personnes n'aient aussi chacune ses noms propres, mais elles les produisent rarement. L'usage et la superstition les engagent à les tenir secrets. Leur véritable appellation, c'est le *totem*. On dirait que l'individu n'est rien par lui-même, et qu'il n'existe que par ses proches et pour ses proches.

Les femmes ont à pourvoir à leurs vêtemens et à ceux de leurs maris. Ce devoir leur impose des travaux plus longs et plus pénibles qu'on ne pense. Non-seulement les raffinemens que leur inspire le désir de plaire sont de tous les pays, mais la coquetterie des hommes eux-mêmes, pour être fort différente de celle de nos petits-maîtres, n'est ni moins exigeante ni moins pointilleuse. Ils satisfont cette vanité par les couleurs et la façon de leurs vêtemens.

Ce qu'on remarque d'abord chez les femmes indiennes, c'est leur constitution plus robuste qu'élégante et leur air de vigueur. De longues bottes de fourrures accusent les parties musculeuses de leurs jambes, et se perdent sous les pans flottans de leurs robes courtes et dégagées. Un justaucorps en forme de jaquette dessine leur taille sans affectation, et s'élargit en belles proportions sans le secours d'aucun appareil postiche. Leurs seins rappellent ces épithètes un peu sensuelles dont le vieil Homère était peu ménager. Leurs cheveux épais se partagent sur leurs fronts, encadrent le grand ovale de leurs visages colorés, et flottent en tresses négligées sur leurs larges épaules. L'une déploie de ses mains nerveuses la dépouille d'un gros bison sur une potence formée par trois pièces de bois : elle la suspend à la perche supé-

rieure, elle la tend avec raideur entre les deux poteaux, puis, armée d'instrumens aussi variés que ceux de nos tanneries, elle fait subir à la peau des opérations diverses, et parvient à lui donner autant de souplesse que de solidité. Une autre fait aussi le métier de corroyeur, mais par un procédé tout différent. Elle soumet la peau de bison à l'action de la fumée, afin de la rendre plus sèche et plus moelleuse. La peau, déployée au-dessus d'un fourneau pratiqué en terre, reçoit les vapeurs brûlantes qui l'imprègnent, bouchent les pores, et la rendent entièrement imperméable.

A côté de ces occupations, qui exigent de la force, s'en présentent d'autres qui demandent plus de goût et plus de dextérité. Ici c'est une jeune fille qui tresse une filoche élégante pour recouvrir le carquois de son amant. Cette autre assortit des glands de différentes couleurs pour en parer la poignée d'une massue ou le fourreau d'un poignard. Ailleurs on prépare des engins pour la pêche. Ce qui réclame le plus de soin, ce sont les espèces de brodequins qu'on appelle *mocassins*. Ces peuples chasseurs, comme les héros d'Homère, tiennent singulièrement à l'élégance de leurs chaussures. Chez les Algonquins, on les pare d'une garniture faite avec des piquans de porc-épic. Les Dacotahs les teignent en rouge. Les Achalaques y suspendent des osselets d'oiseau, qui, en se choquant les uns contre les autres, produisent un tintement assez semblable à celui des grelots. Chaque tribu adopte, pour cette partie de son costume, quelque signe particulier, et qui sert à la distinguer des autres. On fabrique encore, pour marcher sur la neige, un appareil qu'on appelle *foule-neige*, et qui mérite d'être remarqué. Par leur forme, ces *foule-neige* rappellent nos raquettes à volant. On les attache aux mocassins, et comme ils sont d'une bien plus grande dimension, ils s'enfoncent d'autant moins dans la neige, qu'ils font porter le poids du corps sur une base plus large. Du reste, ils sont si légers et s'attachent avec des cordonnets si lâches, qu'ils laissent aux muscles des pieds et des jambes une pleine liberté de mouvemens.

Les autres pièces d'habillement ne sont pas moins industrieusement façonnées. Ce sont des haut-de-chausses garnis de franges bariolées, des ceintures terminées par des filoches et des glands, des vestes adroitement composées de diverses fourrures, des coiffures où se nuancent les plumes les plus brillantes, des colliers minutieusement ornés de figures emblématiques, des calumets sculptés avec plus de patience que de goût, des pendans d'oreilles de forme et de volume étranges, qui doivent être singulièrement incommodes. Tous ces objets sont exécutés par les femmes.

Les occupations des femmes indiennes varient suivant les saisons. Nous avons parlé de leurs travaux d'hiver. Le retour du beau temps ne les trouve pas oisives. Il faut alors semer le maïs, le préserver de la voracité des oiseaux et des bêtes sauvages et le récolter. Il faut couper le bois, tresser les nattes et réparer les dégâts faits aux *wigwams* par les vents et les tempêtes. Leurs maris les regardent agir avec une parfaite insouciance. Rien n'est plus paresseux que le chasseur lorsqu'il est rentré chez lui. A la suite de ses fatigues, qui durent des mois entiers, l'Indien revenu au logis se laisse aller à une telle somnolence qu'il devient indifférent à tout ce qui l'entoure. Cette torpeur a son bon côté : elle le rend tolérant et débonnaire. Que les ali-

mens qu'on lui sert soient bons ou mauvais, il s'en contente toujours. S'il n'en a d'aucune espèce, il passe à jeûn des journées entières sans se plaindre. Quoi qu'on dise autour de lui, quoi qu'on fasse, il ne gronde ni sa femme ni ses enfans. Il se résigne à tout avec la même apathie. Pour le réveiller de cette léthargie, la voix de l'intérêt n'est pas assez forte, il faut aussi celle du plaisir. Or, parmi les occupations qui ont ce double attrait, on peut ranger la récolte du sucre. Les Indiens retirent ce produit d'une espèce d'érable qui est très commune autour des grands lacs. Pendant une vingtaine de jours, on croirait voir chez eux la jovialité de nos vendanges se réunir aux bouffonneries de notre carnaval. Tous prennent part à la récolte, et comme tous sont très friands de ce sucre, ils en mangent avec une profusion qui incommoderait fortement d'autres estomacs que les leurs.

On choisit l'époque où les érables devancent par leur précocité l'arrivée du printemps. Le froid empêche encore leurs feuilles de se développer, mais leur séve surabondante, grâce à la fécondité du sol, remplit déjà les racines à pleins canaux, gonfle les bourgeons, et soulève l'écorce à tel point qu'elle éclate souvent et se fend. Il suffit alors de faire des incisions aux troncs et aux grosses branches pour faire couler abondamment cette gomme précieuse. On la recueille d'abord dans des baquets de bois, et on la porte dans des vases de métal qui sont placés sur de grands feux. Toute la préparation consiste à faire bouillir ce suc et à le laisser se cristalliser de lui-même en se refroidissant. Une partie considérable est consommée sur place et sans délai; celle-ci est versée toute bouillante sur la neige. A ce contact subit, le sucre écume et petille, la neige se fond et s'évapore en fumée. En même temps les enfans, se prenant par les mains, entonnent des chansons bruyantes et forment à l'entour des rondes tumultueuses. Dès qu'ils voient les grumeaux se former et rouler épars sur la neige liquéfiée, ils rompent leurs rangs pour se précipiter sur cette proie. Ces régals se répètent depuis le matin jusqu'au soir. Les hommes et les femmes se mêlent à ces jeux bruyans, et les vieillards eux-mêmes retrouvent leurs forces et leur gaieté au spectacle de cette joyeuse abondance. Tout ce que cette fête offre à la fois de pénible et de lucratif est le partage des femmes. Elles coupent et fendent le bois pour entretenir les feux; elles reçoivent la séve dans les baquets, elles vont la vider dans les chaudières. Ce sont elles encore qui la transvasent pour la faire refroidir et qui en remplissent des tonneaux d'inégales dimensions. De ces barils, dont le poids peut varier de dix à quinze kilogrammes, les uns sont réservés pour la provision des ménages, les autres sont destinés à être vendus à des marchands étrangers. On les livre à raison de 2 ou 3 centimes le kilogramme. Le prix, du reste, est rarement payé en espèces. Les Indiens préfèrent recevoir en échange des vêtemens, des outils, des liqueurs. Ce commerce est le principal revenu des tribus établies sur les bords du lac Michigan. Il n'est pas de famille, quelque insouciante qu'elle soit, qui ne vende une cinquantaine de barils de sucre; les plus diligentes en expédient chacune plusieurs centaines.

Pour occuper les loisirs que leur procurent les longs jours d'été, les Indiens ont imaginé divers jeux, dont quelques-uns méritent d'être décrits. Un de ceux qui les captivent le plus est fort compliqué, quoique le gain dé-

pende ici uniquement du hasard. Quarante noyaux de prune tiennent lieu de dés. Ils sont divisés en cinq séries de nombre égal. Les huit jetons du premier groupe ont chacun une face sculptée et l'autre unie; les côtés sculptés représentent sur le premier et le deuxième noyau des aigles, sur le troisième et le quatrième des tortues, sur les quatre derniers des bisons. Le joueur qui commence la partie prend ces huit dés sur une raquette : il les agite et les verse sur le gazon. S'il obtient sur les faces supérieures, ou les deux aigles, ou un aigle et les deux tortues, ou les deux tortues et les quatre bisons, il a gagné. S'il ne peut montrer que des faces unies, il a perdu. Toutes les autres combinaisons, qui sont incomparablement plus nombreuses, rendent le coup nul, et dans ce dernier cas le joueur doit passer à la deuxième série de noyaux. Dans cette deuxième série, les chances de gain sont encore moins grandes, et si le joueur n'en rencontre pas une, il est rejeté à la troisième série. Celle-ci surpasse en calculs et en complications les deux précédentes, et le premier joueur est souvent rejeté d'une série à l'autre jusqu'à la cinquième, laquelle peut encore laisser toutes les chances indécises.

Si l'on songe que cette partie peut occuper simultanément douze personnes, et que par conséquent elle peut leur faire parcourir par douze voies différentes le labyrinthe de tant de combinaisons, on sera étonné que des hommes qui passent des saisons entières à poursuivre les bêtes fauves aient assez de patience pour s'assujettir à cet interminable ballottement de quarante dés et pour s'obstiner à épuiser des chances dont le hasard peut rendre les variations infinies. Et néanmoins, quelque compliqué que soit le jeu de noyaux, il l'est encore moins que plusieurs autres dont les descriptions demanderaient trop de temps. N'y a-t-il pas là comme une revanche de l'esprit sur les organes matériels? Ces hommes ne cultivent aucun art, n'apprennent aucune science, ils n'exercent que leurs sens et leurs muscles. Cependant la nature les a doués d'une intelligence qui a besoin de déployer ses facultés et de s'appliquer à quelque chose. C'est là sa destinée; il faut qu'elle se développe, qu'elle agisse, qu'elle se montre. Elle ne peut pas se résigner à faire *la bête,* comme dit Pascal, et, ne trouvant pas une part convenable dans les occupations sérieuses, elle se l'est faite dans les jeux et les passe-temps.

Les Indiens de l'Amérique du Nord ont d'autres amusemens, où se montrent surtout la force et l'agilité : tel est leur jeu de ballon, qui ressemble au jeu de barres. On voit parfois les habitans d'un canton défier au ballon ceux d'un autre canton et mettre pour enjeux, non-seulement des massues et des arcs richement décorés, mais des ballots de peaux de bison, des chevaux et la meilleure partie de leurs richesses. Le défi est solennellement porté; la place du champ clos est discutée contradictoirement; on tient compte de l'heure du jour, des rayons du soleil, de la direction du vent, des accidens du terrain. La défaite est considérée comme un déshonneur public, et la victoire est célébrée avec un enthousiasme qui rappelle les temps héroïques de la Grèce. Un autre exercice plus difficile à justifier, c'est la *danse du chien.* Ce jeu consiste à manger tout cru le foie de cet animal. Pour y prendre part, il faut s'être distingué par quelque prouesse. Il n'est pas moins essentiel, ce semble, d'être doué d'un bon estomac. On danse autour d'un chien suspendu, on en retire le foie et on l'avale avec force gambades. Cet exercice doit être

indéfiniment recommencé, tant que de généreux donateurs apportent de nouveaux chiens.

Chez les tribus non soumises, la guerre est demeurée la passion dominante. Chaque chevelure arrachée à un ennemi est appliquée sur un cerceau qui la tient déployée en laissant pendre les cheveux dans toute leur longueur. Le côté intérieur est peint en rouge et semble toujours dégoutter de sang. Ces trophées sont conservés dans les familles et montrés dans les réunions publiques. On les étale dans les danses de guerre et dans les préparatifs des combats. Ce sont les signes les plus certains de la vaillance et les meilleurs titres au commandement.

Outre ces décorations qui servent à la pompe des assemblées et à l'ornement des habitations, les Indiens en ont d'autres qu'ils portent sur leurs personnes. Ce sont d'abord des plumes d'aigle. Chaque guerrier en peut attacher à sa tête autant qu'il a terrassé d'ennemis. Certaines particularités indiquent les circonstances de ses victoires. S'il a tué seul un adversaire, il porte une plume entière et marquée d'une tache de sang. S'il l'a scalpé sur place, il fait une entaille à la barbe de sa plume et il en colore les bords en rouge. Il n'a pas droit à porter une plume entière, mais il doit en découper la barbe d'un côté ou de deux, suivant qu'il a été secondé par un camarade ou par deux. S'il n'a fait qu'aider lui-même le vainqueur, il ne laisse à sa plume qu'une faible partie du duvet. S'il a été blessé, la tige de la plume doit être fendue en long. Ces plumes sont prises à une espèce d'aigle qu'on appelle *l'oiseau de la guerre,* et qui est fort rare. Les vainqueurs sont si désireux de s'en procurer, qu'on les voit quelquefois échanger un cheval contre une seule de ces plumes.

Une autre manière de proclamer ses prouesses, c'est de peindre en rouge sur les sayons de guerre des simulacres de mains. On peut indiquer ainsi combien d'ennemis on a terrassés, combien on a fait de prisonniers, si c'étaient des hommes ou des femmes, s'ils étaient jeunes ou vieux. Du reste, il faut que ces distinctions soient prises avec l'assentiment de la tribu, et pour des faits d'armes bien avérés. Si quelqu'un avait l'impudence de s'en parer sans raison, il en serait dépouillé avec violence au milieu des assemblées.

La morale, qui ne perd jamais tous ses droits, prend chez les Indiens, comme chez tous les peuples primitifs, la forme de la légende et de l'allégorie. Tel apologue raconté sous le *wigwam* enseigne aux fils la soumission envers les pères et aux pères la douceur envers les fils; telle tradition célèbre les bienfaits de l'agriculture, si méconnus des Indiens, ou les avantages de la concorde et de l'union. Voici, de toutes ces légendes, celle dont la moralité est la plus fine et la fable la plus ingénieuse; elle a pour but de rappeler la funeste contagion du vice.

Sur cette belle chaîne de collines qui s'étendent depuis le mont Nundowaga jusqu'au lac Canaudaiga, habitait jadis une puissante tribu. Sa prospérité répondait à la fertilité de son territoire. Elle avait des vivres en abondance, et comme elle restait en paix avec ses voisins, sa population augmenta rapidement en nombre : elle put bâtir une grande ville. Un jour quelques enfans, en prenant leurs ébats dans les fossés de cette cité, trouvèrent un petit serpent, qui les fascina par sa beauté. Il avait des yeux brillans comme

des diamans, le corps svelte, les mouvemens gracieux, les écailles nuancées des plus belles couleurs. Ce qui étonnait le plus, c'était son air doux et caressant. Les enfans s'éprirent d'amour pour lui, et bientôt il fut également chéri des personnes de tout âge. On se disputait le plaisir de lui donner les morceaux les plus friands. Ainsi choyé, le serpent grandit avec une étonnante rapidité; son appétit croissait en proportion, et bientôt tous les chasseurs ne purent lui fournir de quoi satisfaire son insatiable voracité. Le serpent fut donc obligé de se procurer lui-même d'autres alimens; il prenait avec la même facilité les poissons du lac et les quadrupèdes de la forêt. Enfin ses dimensions devinrent telles qu'en allongeant ses anneaux et en se repliant sur lui-même, il aurait pu enceindre toute la ville dans son immense contour. Ce fut alors que ses mauvais instincts se déclarèrent. Il se mit à dévorer des enfans et même des hommes. A cette nouvelle, la population s'émut; on tint conseil; il fut reconnu que ce monstre menaçait de deux manières de détruire la tribu : en la réduisant à la famine d'abord, puisque toutes les bêtes sauvages suffisaient à peine pour le nourrir, et en second lieu, par la mauvaise habitude qu'il prenait de dévorer les hommes. On résolut donc de se défaire de lui, et l'on remit au lendemain l'exécution de ce dessein; mais le reptile se mit en défense pendant la nuit : il s'étendit tout autour des remparts, de telle manière qu'il entourait la ville avec les replis de son corps, et qu'il en barrait la porte avec sa gueule effroyable. Les habitans ne laissèrent pas de l'attaquer; par malheur, aucune arme ne pouvait l'entamer : flèches, pieux, lances, tout s'émoussait contre ses dures écailles. Plusieurs Indiens voulurent essayer de s'échapper en lui passant sur le corps; mais le reptile, agitant sa croupe écailleuse et se roulant sur lui-même, les faisait tomber au-dessous de lui et les écrasait de son poids. D'autres voulurent sortir par la porte, mais ils furent dévorés. Désespérant de l'emporter dans cette lutte inégale, les habitans se retirèrent dans leurs demeures jusqu'au moment où la faim les força de recommencer l'attaque. Ils engagèrent de nouveau la lutte, mais plus malheureusement encore que la première fois, car ils périrent tous, à l'exception d'une mère et de ses deux enfans, qui avaient toujours eu le serpent en horreur et qui furent sauvés par miracle. Cette femme eut une vision dans sa retraite, et son génie protecteur lui apprit à faire une flèche d'une forme particulière, à laquelle le destructeur de sa tribu ne pourrait pas résister. Elle suivit exactement cet avis; elle surprit le monstre, qui, après avoir englouti dans ses entrailles des milliers de corps humains, s'était laissé gagner au sommeil. Elle lui lança la flèche magique, et rencontra le seul endroit vulnérable qu'il eût sur le corps. Le reptile, mortellement blessé, se débattit avec fureur. Il démolit une partie des remparts, abattit la moitié de la forêt, déchira profondément les flancs de la colline, et, broyant tout ce qui s'offrait à ses mouvemens convulsifs, il alla tomber dans le lac. Ces gros cailloux qu'on voit encore aujourd'hui entassés sur le rivage, ce sont les crânes pétrifiés des hommes qu'il avait dévorés et qu'il rejeta hors de ses entrailles pendant son épouvantable agonie. Quant aux deux enfans qui s'étaient sauvés, ils continuèrent d'honorer leur mère; ils épousèrent deux jeunes filles d'une tribu voisine, et c'est de ces mariages qu'est issue la tribu des Sénécas.

Nous pourrions raconter encore beaucoup d'autres fictions non moins ingénieuses. Dans plusieurs de ces récits, on entrevoit un caractère narquois et une ironie railleuse qui sembleraient appartenir à une civilisation plus avancée. Ainsi un guerrier qui s'était dévoué pour sa tribu revient sur la terre, afin de reconnaître s'il n'avait pas été trop bon de se sacrifier pour des compagnons d'armes fort prompts à l'oublier. Un mari, qui en mourant a laissé sa femme dans un affreux désespoir, obtient également de visiter son habitation à plusieurs reprises, pour observer les modifications assez rapides qui s'opèrent dans les regrets de sa veuve. Ces demi-jours délicatement répandus sur les faiblesses humaines, cette finesse de critique, achèvent de nous révéler chez les Indiens un esprit délié, une intelligence pénétrante, une facilité d'expression singulière, en un mot un ensemble de facultés intellectuelles que nous allons retrouver dans leur pictographie.

III. — MONUMENS SYMBOLIQUES DES INDIENS, LEURS CONFRÉRIES SECRÈTES. — ANTIQUITÉS DE L'OHIO ET DU WISCONSIN. — DE L'AVENIR DES TRIBUS INDIENNES.

Dans les contrées de l'Amérique peuplées par les Indiens, on rencontre à chaque pas des images d'animaux, des simulacres d'objets matériels, et d'autres signes fort variés. Les uns sont sculptés sur des rochers ou imprimés dans l'écorce des arbres; d'autres sont peints sur des surfaces lisses et unies. On ne manque jamais d'en trouver sur les pierres tumulaires, sur les poteaux auxquels sont suspendus les cercueils, sur les bornes qui séparent les territoires, et généralement dans tous les lieux auxquels se rattachent quelques souvenirs.

Sur les bords du Lac-Supérieur, on remarque plusieurs poteaux plantés dans le sol, équarris avec soin et portant sur les quatre faces des emblèmes imprimés. Je me bornerai à décrire une de ces images. On voit d'un côté une tortue, ce qui indique la tribu qui a fourni le sujet du trophée, de l'autre côté un soleil, ce qui est le *totem* et comme le nom du guerrier en l'honneur duquel est élevé ce monument. Entre les deux signes est une figure qui représente un homme. L'absence de toute coiffure indique que ce personnage appartient à la race rouge, et deux traits surmontant le tout en forme d'aigrette annoncent qu'il exerçait le commandement militaire dans sa tribu. Les symboles qui accompagnent cette figure désignent aussi des corps humains, mais leur position inférieure et leur configuration incomplète montrent des hommes pris ou tués par le héros placé au-dessus d'eux. Ils n'ont ni tête ni bras, ce qui signifie qu'ils sont tombés aux mains d'un ennemi.

En 1820, une commission fut chargée par le gouvernement de l'Union d'explorer les rivages des grands lacs et les sources du Mississipi. Quittant la rivière de Saint-Louis, les commissaires eurent à traverser un terrain sablonneux, encombré d'épaisses broussailles. Le temps était si sombre et si pluvieux, qu'ils passèrent trois jours entiers sans apercevoir un rayon de soleil. La caravane se composait de seize personnes, en y comprenant deux Indiens qui servaient de guides. Ces deux hommes rouges avaient une merveilleuse sagacité pour se reconnaître au milieu de ces massifs épineux.

Malgré cet instinct particulier à leur race, ils s'égarèrent. La nuit venue, il fallut bivouaquer au milieu des halliers, sur un sol qui ne s'élevait que de quelques pouces au-dessus du niveau des marais. Chacun se choisit un gîte de son mieux. Cependant un des deux Indiens, avant de s'endormir, prit une bande d'écorce de bouleau, et à la lueur d'un des feux allumés il se mit à y tracer des figures. Un caillou pointu lui servait de burin. Il fit très lestement un exposé symbolique de la situation où figuraient les seize personnes de la compagnie. Il distingua les Européens des Américains, les soldats de leur officier, les hommes d'armes des autres membres de la commission, sans négliger d'indiquer l'emploi particulier de chacun de ces derniers. Les voyageurs étaient divisés en deux groupes et rangés sur deux lignes parallèles. Les huit soldats avaient pour attribut distinctif des fusils à baïonnette. Un feu, placé à côté d'eux, signifiait qu'ils prenaient leurs repas séparément. Dans l'autre groupe, chaque individu portait son emblème particulier. L'officier tenait une épée, le secrétaire des tablettes; un autre avait un marteau, comme géologue ou minéralogiste; deux autres, désignés par une simple baguette, n'étaient que des auxiliaires subalternes. Enfin la nationalité des deux Indiens se reconnaissait à leurs têtes sans coiffures. Une poule de prairie et une tortue verte, représentées à côté d'un feu, signifiaient que dans le dernier repas ces deux pièces de gibier avaient été la seule nourriture de la caravane égarée. L'auteur de cette inscription la mit en place par un procédé aussi simple qu'ingénieux. Il prit un pieu de six ou sept pieds de haut, le fendit par un bout, et introduisit dans cette fente l'extrémité latérale de son écorce de bouleau. Enfin, comme pour achever de tout exprimer, il planta ce poteau dans le sol obliquement et avec une inclinaison bien prononcée vers le point de l'horizon où tendait l'expédition. Trois coches entaillées sur cette tige de bois, à l'endroit où finissait la fente, faisaient connaître que le voyage avait duré trois jours. Cette inscription devait apprendre la mésaventure de la commission à tout Indien que le hasard amènerait aux mêmes lieux.

Au mois de janvier de l'année 1849, quelques tribus riveraines du Lac-Supérieur, voyant que la chasse ne suffisait plus à les nourrir, sentirent la nécessité de s'adonner à l'agriculture. Elles reconnurent alors qu'elles s'étaient mises trop à l'étroit en vendant la plus grande partie de leurs terres au gouvernement de l'Union. En conséquence elles envoyèrent un message à Washington pour solliciter la rétrocession de ces terrains. Leur députation, composée de sept chefs, avait pour interprète un Anglais nommé Martell, qui ne manquait ni d'instruction ni de capacité pour bien plaider leur cause. Malgré ce secours, les pauvres Indiens crurent utile d'exprimer eux-mêmes leur requête avec des signes pictographiques. Ils tracèrent sur de grands carrés d'écorce de bouleau la configuration des terres qu'ils occupaient et de celles qu'ils redemandaient. Ces dessins étaient bien informes sans doute, et ne ressemblaient guère aux plans que dressent nos ingénieurs; néanmoins, grâce au nombre de lacs et de cours d'eau qui traversent le pays, ils faisaient distinguer les régions diverses et en indiquaient la position, l'étendue et les limites. Les députés se désignèrent eux-mêmes par les écussons de leurs tribus. L'unanimité de leurs vœux était indiquée par un double symbole. C'é-

taient d'abord des lignes qui partaient des yeux de chacun d'eux et qui allaient toutes se réunir sur l'œil de celui qui occupait le premier rang, marquant ainsi l'unité de leurs vues. Des cœurs étaient peints à l'extérieur sur les animaux qui leur servaient d'emblèmes, et d'autres lignes sortaient de chacun de ces cœurs et allaient se concentrer sur le cœur de la grue, qui était l'écusson du premier d'entre eux. Comme certaines tribus intéressées dans cette démarche n'avaient pas de représentans parmi les députés, on fit un tableau supplémentaire où furent dessinés les totems de ces tribus; des lignes partant des yeux des animaux qui leur servaient d'écussons, et se dirigeant sur la carte des terres demandées, signifiaient que ces peuples en sollicitaient aussi la restitution. Enfin sur un tableau spécial était représenté le président du congrès qui leur donnait audience. Il était peint debout, dans son palais, et revêtu de son costume solennel. De sa main gauche, il tenait une chaîne qui figurait le lien fédéral des États-Unis. Il étendait sa main droite en signe d'amitié vers le chef de la députation. Celui-ci était figuré par son totem, c'est-à-dire par un aigle, ce qui n'empêchait pas qu'il ne tendît également un long bras et une main ouverte pour exprimer son cordial dévouement. En outre, des lignes partant des yeux de chaque député se réunissaient en une seule qui aboutissait à l'œil droit du président, comme pour le supplier de répondre favorablement à leur pétition. Ces groupes de figures étaient distribués sur cinq carrés d'écorce de bouleau. Les dessins avaient été d'abord tracés avec un poinçon et ensuite coloriés de nuances très diverses, et qui avaient aussi leur signification. Cette pétition, ainsi rédigée, excita un vif intérêt dans la ville de Washington. Tous les habitans voulurent voir ces tableaux, et, la curiosité se changeant sans peine en un sentiment de bienveillance, le président ne fit que se conformer au vœu général de ses concitoyens en rendant de grandes étendues de terres à ces tribus ingénieuses et souffrantes.

Indépendamment de la pictographie vulgaire, appelée *kekewin,* les Indiens possèdent une pictographie secrète, qui n'est comprise qu'à l'aide d'une initiation et qu'ils nomment *kekecnowin.* Elle est le privilége de la confrérie des *medas* ou médecins, de la société secrète du Wabeno, et des *jeesukas* ou devins. Déjà en 1820 M. Schoolcraft était entré assez avant dans l'interprétation de cette pictographie, grâce à l'amitié d'un *meda.* Il eut un jour entre ses mains une pièce de bois carrée qui avait à peu près 30 centimètres de long sur 5 ou 6 de large, couverte sur les quatre faces de figures peintes en rouge avec une remarquable netteté et rangées sur des lignes parallèles. Les caractères de la première face exprimaient les préceptes généraux de l'art de guérir, ainsi que les noms et les symptômes des principales maladies. Sur la seconde face étaient indiqués les médicamens, qui consistaient presque tous en plantes et en écorces d'arbres. Les deux autres côtés contenaient des chants magiques, auxquels on attribuait une vertu curative. Il était difficile de réunir les signes de plus d'idées sur une simple tringle de bois. La cadence fort simple, mais rhythmique, des incantations indiquées était marquée par des signes analogues à ceux de notre notation musicale.

Dans la confrérie des *medas* ne sont pas compris certains empiriques qui

traitent les malades à l'aide de remèdes naturels. Les *medas* n'emploient que des influences magiques. Ils forment des confréries respectées, auxquelles on n'est admis qu'après des cérémonies bizarres, et en fournissant des preuves de capacité et de finesse d'esprit. La naissance ne donne aucun titre à cette distinction. De là vient que ces sociétés ne se recrutent que des personnes les plus intelligentes et les plus rusées de chaque tribu.

Lorsqu'un *meda* doit traiter quelque malade, on lui dresse une cellule avec des branches d'arbre garnies de leur feuillage. Ce sont des membres de la société mystérieuse qui construisent ce cabinet de verdure, et qui savent fort bien quelles espèces d'arbres ils doivent employer, quelles autres il faut exclure. Une grande importance est attachée à ce point, ainsi qu'à la forme de la cabane, à la situation, aux dispositions de ses dehors et de son intérieur. Ces formalités minutieuses sont toutes considérées comme également indispensables, et l'on ne manque pas de découvrir que l'une d'elles a été omise ou mal remplie, lorsque l'opération n'obtient aucun effet. Dès que les premiers préparatifs sont terminés, le *meda* qui doit exercer son ministère s'avance escorté de quelques-uns de ses confrères et des parens du malade. Il porte un tambourin, des sonnettes et des talismans de formes variées. Il examine d'abord la cellule, et il en fait le tour en récitant des formules magiques. Ensuite il y entre et exécute de nouvelles cérémonies. Enfin le malade est introduit dans la loge, ou bien on l'y porte sur un brancard, s'il est trop faible pour marcher. On l'étend sur un lit dans la position prescrite par les rites, car tout est prévu, tout est minutieusement réglé. Personne ne peut entrer sans être invité; mais les spectateurs peuvent se tenir debout tout autour de la loge. Cette loge doit être dressée sur une colline, afin que l'horizon soit découvert de tous côtés; elle n'a pas de toit, afin qu'on puisse considérer le ciel, car on tient compte de l'état de l'air, de la forme des nuages, des vents qui soufflent et de tous les phénomènes de l'atmosphère. Une autre particularité digne de remarque, c'est que les *medas* ne prêtent leur ministère que dans le cas où les empiriques ont vainement épuisé leur science. Ils pensent qu'on ne doit recourir aux moyens miraculeux que lorsque ceux que fournit la nature se sont trouvés insuffisans. De cette manière, s'ils opèrent la guérison, elle passe plus sûrement pour merveilleuse, et, s'ils échouent, il leur est plus aisé de trouver une excuse en disant que l'ordre de la nature doit avoir son cours.

Dans les cérémonies usitées pour la réception des nouveaux membres de leur confrérie, les *medas* se guident au moyen de tablettes sur lesquelles sont peintes vingt-deux figures, à la fois symboles et signes mnémoniques. Comme symboles, elles représentent les vertus mystérieuses de la cérémonie; comme signes mnémoniques, elles rappellent des couplets qui doivent être chantés. Le *grand-esprit,* le postulant, la loge où doit avoir lieu l'initiation, la réception définitive, l'arbre mystérieux des *medas*, divers oiseaux symboliques, le ciel, etc., tels sont les sujets représentés sur ces tablettes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces figures ont une sorte de signification métaphorique. Une flèche représente l'agilité de l'esprit, qui peut se transporter instantanément d'un lieu dans un autre. Telle figure exprime d'une manière non moins symbolique ce dogme, que Dieu est partout,

qu'il est plus grand que l'univers matériel; telle autre, que Dieu est distinct du monde, qu'il le domine et qu'il est plus grand que lui. Des objets matériels expriment des choses immatérielles, des pensées. Les signes des *medas* se rapprochent ainsi des hiéroglyphes égyptiens. Ces figures, servant en même temps de signes mnémoniques, ont quelque rapport avec le système de signes que les anciens appelaient *mémoire artificielle*, et dont ils attribuaient l'invention à Simonide. Il est vrai que ce système était si obscur, que Quintilien lui-même n'a pu l'expliquer sans tomber dans la confusion. Cet esprit judicieux soupçonnait qu'il y avait plus d'ostentation que de sincérité dans cette invention des Carnéade et des Métrodore. Ce qui est assez frappant, c'est que le rhéteur romain n'est pas loin de proposer une série de signes ou d'images qui aurait de grandes ressemblances avec les figures tracées sur les tablettes des *medas*. Il dit : « Est-ce de la guerre que vous avez à parler? prenez pour signe une épée; est-ce de la navigation? choisissez une ancre. » Or c'est précisément ce qu'ont fait les *medas*.

La société du *Wabeno* fait également un grand usage des signes pictographiques. Cette société, formée sur le modèle de celle des *medas*, en est une mauvaise contrefaçon. Les affiliés semblent se proposer comme but principal de se livrer à des divertissemens tumultueux; ils ne se réunissent que la nuit, et ils prolongent leurs orgies jusqu'au retour de la lumière. C'est même de cette dernière circonstance qu'est tiré le nom de leur association, car *wabeno* signifie l'*aube du jour*. Certaines de leurs invocations ressemblent à celles des *medas*. L'ordre des cérémonies est également indiqué par une série de simulacres cabalistiques. Chacune de ces figures correspond à un couplet qui doit être chanté, à une formule qui doit être prononcée. Rien n'égale la simplicité avec laquelle le sens métaphorique est exprimé. Une simple ligne ondulée qui vient aboutir aux oreilles signifie l'attention. Un cercle tracé autour de l'estomac désigne l'abondance des vivres. Pour dire qu'un homme peut faire pleuvoir quand il le veut, on n'a qu'à le peindre avec un bassin sur la tête. Un cercle tracé autour du front marque l'inspiration céleste, ou le don de communiquer avec les esprits.

Au groupe des magiciens appartiennent encore les *jeesukas,* qui se prétendent inspirés par le grand-esprit ou par les génies. Les devins ainsi désignés ont des visions mystérieuses pendant lesquelles des êtres fantastiques leur apparaissent et leur révèlent les événemens qui doivent arriver. Ces apparitions sont très diverses, et chaque jeesuka raconte les siennes à sa manière. Qu'il y ait souvent de la fraude et du charlatanisme dans ces prétendus prophètes, je l'admets volontiers. Il s'en trouve sans doute qui spéculent sur la crédulité populaire et qui ressemblent à ces augures de l'ancienne Rome qui ne pouvaient pas se regarder sans rire. Il y en a cependant qui sont dupes d'eux-mêmes et qui éprouvent de véritables hallucinations. Nous citerons l'exemple de Catherine Wabose, qui, après avoir joué pendant près de trente ans le rôle de prophétesse, s'est convertie au christianisme. Elle appartient à la tribu des Algonquins, et a longtemps joui parmi eux d'un grand crédit. M. Henri Schoolcraft, qui parle le dialecte algonquin, s'est entretenu fréquemment avec elle. Il a pu s'assurer qu'elle est douée d'une intelligence et d'une sagacité peu communes. Il a obtenu d'elle la révélation sincère et com-

plète des moyens qu'elle employait pour avoir des visions prophétiques et de l'usage qu'elle en faisait. Au moment de ces confidences, elle avait embrassé la religion chrétienne et renoncé par conséquent à son ancienne profession. Elle avait des visions provoquées par les excès de jeûne, et croyait lire dans l'avenir. Elle a fait un tableau représentant les objets qui lui apparurent. Ces figures rappelaient à la prophétesse des couplets magiques qu'elle chantait pour invoquer les esprits de sa vision. Elle prétendait que ces chants lui avaient été enseignés ou inspirés par les génies. Elle consentit à les répéter en présence de M. H. Schoolcraft, qui ne put les entendre sans frissonner et sans être ému jusqu'au fond de l'âme.

Non-seulement la pictographie indienne est parvenue à exprimer des idées, mais elle sait même exprimer des sentimens. Tel capitaine est peint avec des ailes : cela signifie qu'il est impatient de voler à la rencontre des ennemis. Il tient deux talismans, et l'emblème de l'enthousiasme céleste brille au-dessus de sa tête : c'est que la mort ne lui inspire aucune crainte. Il est dépeint terrassé, percé d'une flèche et dévoré par un vautour : cela montre qu'il est décidé à braver la mort.

Ainsi les Indiens d'Amérique sont arrivés à désigner des êtres immatériels, des idées, l'esprit humain avec ses facultés, les génies avec leurs influences, le grand-esprit avec ses attributs, les dogmes religieux, les maximes de conduite, les préceptes de morale, les élans de l'âme, les sentimens du cœur. Ils ont réussi à figurer les rapports que les hommes ont entre eux ou avec les objets extérieurs. Cette partie de leur pictographie est la plus élevée. Pour exprimer les idées, les Égyptiens avaient recours, comme les Indiens d'Amérique, à des signes métaphoriques. Pour un combat, ils peignaient deux mains armées; pour la prière ou l'invocation, deux bras élevés vers le ciel; pour un peuple laborieux et soumis, une ruche d'abeilles; pour la vigilance, un œil ouvert; pour le silence, un doigt sur des lèvres fermées. Toutefois, outre les caractères figuratifs et les caractères métaphoriques, l'écriture égyptienne en avait d'une troisième espèce. C'étaient des signes représentant les articulations de la parole et les sons de la voix. Champollion en a le premier reconnu l'existence sur la fameuse pierre de Damiette. Ce troisième élément a toujours manqué à la pictographie américaine, et c'est par là qu'elle est inférieure aux hiéroglyphes et nécessairement imparfaite. Les signes américains ne sont qu'idéographiques; ils veulent exprimer immédiatement les pensées, mais ils ne le font que d'une manière générale et par conséquent incomplète et confuse. L'écriture au contraire est phonétique; elle représente les paroles, et comme les paroles peuvent représenter toutes les pensées, il s'ensuit que l'écriture alphabétique peut représenter, sinon la pensée même, du moins le langage, qui est l'image exacte de la pensée dans ses nuances les plus subtiles, dans ses détours les plus variés.

Telle qu'elle est néanmoins, la pictographie indienne nous montre les ressources naturelles de l'esprit humain et ses efforts spontanés pour se dégager des langes de la barbarie. Elle nous fait voir comment l'écriture a commencé, par quelles phases elle a dû passer avant d'arriver à cette forme simple et parfaite qui nous permet de figurer aux yeux tous les sons de notre bouche et par conséquent toutes les conceptions de notre esprit. En même temps

elle nous fournit de précieux indices sur l'art indien, qui ne nous est connu encore que par de rares témoignages. Les peuples chasseurs élèvent peu de monumens. Avant l'arrivée des Européens, les tribus indiennes, partagées en peuplades diverses, rôdaient d'un endroit à l'autre et ne reconnaissaient pas de limites fixes. Leurs guerres perpétuelles étaient une nouvelle cause de déplacemens, les vaincus étant toujours rejetés au loin et cédant leurs terres aux vainqueurs. En outre, ces sauvages étaient avides d'une indépendance effrénée, et ils n'auraient pas supporté un gouvernement qui les eût contraints à ces travaux d'utilité publique, à ces corvées qui sont indispensables dans les sociétés peu civilisées pour construire des édifices. On ne devait donc pas s'attendre à trouver en ces contrées des monumens qui supposent un but, un plan, le concours d'un grand nombre de bras, l'autorité d'un chef et l'attachement héréditaire aux mêmes lieux.

Cependant, depuis qu'on débarrasse le sol américain de cette exubérance d'arbres gigantesques dont il était couvert, on voit avec étonnement surgir des vestiges et des restes d'antiques constructions. Ce sont de longues murailles de pierres, des entassemens de terre, des tombeaux remplis d'ossemens, des enceintes carrées ou circulaires, formées par des fossés et des retranchemens. Au milieu de ces ruines, on trouve des pièces de métaux, des pierres sculptées, des vases de terre cuite, des figures d'hommes et d'animaux. Le nombre de ces constructions délabrées n'est pas moins étonnant. On en découvre dans toute l'étendue des États-Unis, depuis les grands lacs jusqu'au golfe du Mexique et depuis le Grand-Océan jusqu'à l'Atlantique. Dans le seul territoire de l'Ohio, on en compte onze mille cinq cents, et elles ne sont guère moins nombreuses dans les autres états.

Que signifient ces ruines? Les travaux qu'elles rappellent ont-ils été exécutés par les ancêtres des Indiens de nos jours? Est-il vraisemblable que cette race d'hommes qui se raidit aujourd'hui contre la civilisation s'y soit soumise autrefois, qu'elle ait jadis cultivé les arts, et qu'ensuite, au lieu de suivre la loi commune du progrès, elle ait rétrogradé jusqu'à l'état sauvage? Est-il croyable qu'après avoir connu l'agriculture et le bien-être qui en est le résultat, elle y ait renoncé pour s'abandonner aux incertitudes de la vie de chasseur? Est-il plus vraisemblable que cette terre ait été, dans les temps reculés, occupée par des hommes d'une autre race? Faut-il admettre que des peuples navigateurs soient venus de l'Europe dans ce pays, qu'ils y aient introduit leurs usages, et qu'ensuite ils aient disparu avec les arts qu'ils y avaient cultivés? Chacune de ces diverses hypothèses a ses partisans.

On peut ranger en trois catégories les ouvrages auxquels appartiennent ces ruines. Les uns semblent avoir servi à la défense des habitans, d'autres à la sépulture des morts, d'autres enfin au culte religieux.

Les dimensions et l'emplacement des travaux de défense permettent de les distinguer facilement des autres. C'est sur les prolongemens des Montagnes-Rocheuses et des monts Alléghanys que furent construits ces boulevards. De grandes murailles font le tour des hautes collines en suivant les sinuosités du terrain; l'enceinte en est continue, sauf certaines ouvertures destinées à servir d'entrées, et qui sont toujours placées aux points les plus accessibles de ces hauteurs.

Près du village de Bourneville, dans l'état d'Ohio, on rencontre un ancien

camp retranché. Sur toute la circonférence s'étend une ligne volumineuse de pierres entassées qui ressemble assez aux digues de nos chemins de fer élevées dans les terrains marécageux. Aujourd'hui ce rempart éboulé a de 5 à 6 mètres de large sur 3 de haut, proportions qui étaient sans doute en sens inverse, lorsqu'il fut construit. Sur plusieurs points, on reconnaît que les pierres avaient été disposées avec ordre et qu'elles formaient, au moins du côté extérieur, une façade unie et perpendiculaire. Ce retranchement démoli suit les flancs de la montagne, et la masse des matériaux est visiblement plus considérable aux endroits les moins escarpés. Du côté de l'ouest, l'enceinte se trouve interrompue sur un espace d'environ 100 mètres, parce qu'un grand précipice rend cet endroit inaccessible. Le côté du sud, qui est d'un abord plus facile, présente trois espaces libres de 2 mètres et demi de large : ils devaient servir de portes. Le mur se recourbe en angles rentrans à la droite et à la gauche de chaque ouverture, pour en rendre la défense plus facile. On remarque deux autres entrées, l'une du côté de l'est, l'autre à l'extrémité du nord. Au voisinage de ces ouvertures, le rempart devait être beaucoup plus élevé, puisque l'entassement des pierres y est quatre fois plus considérable que partout ailleurs. Sur trois points culminans, et qui devaient être aperçus des contrées environnantes, les pierres sont calcinées et en partie vitrifiées. Elles ont dû servir de foyers à des feux très intenses, destinés sans doute, soit à donner des signaux à ceux du dehors, soit à prémunir ceux du dedans contre les surprises nocturnes. Cette forteresse avait 4 kilomètres de pourtour; elle comprenait une aire de 57 hectares, et pouvait contenir des tentes ou des habitations pour plus de soixante mille personnes. Qu'une pareille construction dût servir à mettre en sûreté les habitans du pays et à les protéger contre des agressions formidables, c'est ce qui est démontré, non-seulement par la hauteur de la position et les difficultés des approches, mais par les dispositions des murailles, des ouvertures, et les autres particularités que nous venons de remarquer.

Sur un plateau voisin de la ville de Chillicothe, on voit les ruines d'une forteresse de même importance. Le contour en est fort irrégulier. L'établissement était muni à l'intérieur de deux fossés parallèles séparés par une digue continue, où pouvaient s'établir des gardes pour repousser encore les assaillans, alors même qu'ils avaient franchi le grand mur de défense. Les sinuosités de ce rempart, en se repliant tour à tour en dedans et en dehors, offraient les avantages que nos citadelles retirent de leurs angles alternativement sortans et rentrans. Ce camp retranché, connu sous le nom de *Fort-Hill*, est entouré de grands cours d'eau et commande les vallées voisines. Il contient plusieurs lacs qui ne tarissent en aucune saison.

Dans une autre de ces forteresses, qui n'est distante de la ville d'Hamilton que de 4 kilomètres, on remarque de grands travaux destinés à défendre l'ouverture du nord, qui devait servir de porte. C'est un labyrinthe de fossés, dominé par neuf remparts concentriques. Les autres ouvertures offrent des combinaisons de fossés et de boulevards différentes, mais non moins ingénieuses et pareillement inexpugnables. A la faveur de ces thermopyles artificielles, 800 hommes armés de projectiles auraient suffi pour arrêter des multitudes d'ennemis sans avoir à redouter d'être pris à revers.

A la solidité et au plan de ces constructions cyclopéennes, on reconnaît qu'elles sont l'œuvre de peuples intelligens, nombreux, sédentaires et bien gouvernés, enfin qu'elles n'ont pas été élevées précipitamment et sous la pression de quelques dangers imprévus. Ce système de défense tenait à un ordre de choses permanent; il était fondé sur les nécessités du temps et motivé par des périls sans cesse imminens : c'étaient des asiles toujours ouverts, où se retiraient, en cas d'attaque, les familles avec leurs biens. Peut-être même était-ce à l'abri de ces remparts que ces peuples dressaient leurs tentes, qu'ils tenaient en réserve leurs provisions, et qu'ils résidaient habituellement, n'en sortant que pour vaquer à leurs travaux. Quels étaient ces travaux? C'étaient probablement ceux de l'agriculture. Ce genre de vie est le seul qui permette aux hommes de se réunir en si grand nombre, de former des associations durables, d'asseoir l'autorité sur des bases solides, et de se ménager des provisions pour soutenir des siéges. On ne peut espérer rien de pareil d'un peuple chasseur. Or les tribus indiennes, vivant presque uniquement de gibier et constituées comme elles l'étaient il y a trois siècles, loin de pouvoir bâtir de telles fortifications, n'auraient pas même eu les moyens d'y vivre pendant quinze jours.

On trouve encore dans la région de l'Amérique parcourue par les tribus indiennes des monumens d'un autre genre, qui, s'élevant au milieu des plaines ou au pied des collines, n'étaient évidemment pas destinés à la défense. Les dimensions de ces édifices sont de beaucoup inférieures à celles des camps retranchés; les murs ne sont pas disposés avec autant de précautions. Les formes sont d'une régularité surprenante. Les monumens dont nous parlons se composent de deux compartimens principaux, tous deux entourés de murailles et de fossés continus. Ces deux enceintes ont ordinairement des aires équivalentes; mais l'une est ronde, l'autre octogone ou carrée. Celle qui est ronde n'a qu'une ouverture, presque toujours tournée vers l'orient, qui la met en communication avec celle qui est octogone. Celle-ci, dont les côtés et les angles se correspondent avec une justesse géométrique, a plusieurs ouvertures. Tout porte à croire que ces monumens étaient consacrés au culte.

Dans tout le territoire de l'Ohio et dans les contrées voisines, on trouve fréquemment des groupes d'enclos de cette espèce. Ils diffèrent les uns des autres par les dimensions, mais ils ont tous entre eux ce rapport de ressemblance, que les deux principaux compartimens sont, l'un rond, l'autre octogone ou carré, et que les plus petits sont circulaires.

D'après les conjectures des érudits américains, la grande enceinte circulaire, où l'on ne pouvait entrer qu'en traversant l'enceinte octogone, était le sanctuaire, où n'était admise que la caste sacerdotale, et où se trouvaient les autels, les effigies des dieux et les autres objets sacrés, tandis que l'enclos octogone, où étaient pratiquées plusieurs ouvertures, était destiné à la foule des assistans. Les habitans du Mexique et du Pérou avaient également des enclos sacrés où ils dressaient les statues de leurs dieux, et qui étaient interdits au vulgaire. Du reste, cet usage d'enceintes religieuses où les profanes ne peuvent entrer se retrouve chez presque tous les peuples, tant anciens que modernes. Les pagodes des Hindous ne sont-elles pas aujourd'hui,

comme elles l'étaient du temps d'Alexandre, entourées d'un enclos formé par de massives murailles? Le temple de Jérusalem était entouré d'un double enclos, de deux enceintes de murailles, et ces deux barrières, converties en forteresses, n'opposèrent pas moins de résistance aux soldats de Titus que ne l'avaient fait les remparts extérieurs de la ville. Quant aux petits enclos circulaires qui se trouvent dans les ruines américaines, il est permis de supposer qu'ils servaient, soit d'habitation aux ministres du culte, soit de charnier pour les victimes.

Il est en Amérique une autre espèce de monumens religieux plus curieux encore : ce sont des exhaussemens de terre, dont les contours dessinés avec une remarquable netteté imitent manifestement des formes de reptiles, d'oiseaux, de quadrupèdes, et quelquefois d'hommes. Quelques-uns ont 170 mètres de long. Le relief au-dessus des terres environnantes a quelquefois 5 mètres de haut. Dans le Wisconsin, à 27 kilomètres de l'endroit appelé *les Quatre-Lacs*, on voit un groupe de seize figures : une effigie d'homme, six de quadrupèdes, neuf autres entassemens de terre, dont sept sont en forme de parallélogramme et deux s'élèvent en pyramide. Ces seize monumens sont rangés sur deux lignes, ils comprennent un espace d'un kilomètre et demi de long sur un kilomètre de large. L'effigie du corps humain est placée vers le centre de la ligne la plus courte. Les bras étendus mesurent 46 mètres; les jambes sont écartées, et depuis leur extrémité jusqu'au sommet de la tête, la longueur est de 42 mètres. La tête est tournée vers l'ouest, et s'élève en relief plus que le reste du corps. Les six quadrupèdes ressemblent à des ours; les plus gros ont 40 mètres de large, et les plus petits en ont 30.

Sur ce même territoire du Wisconsin, à 15 kilomètres de Madison, s'élèvent également en plein relief deux figures de quadrupèdes, tournées toutes les deux vers le nord, l'une à la suite de l'autre, et séparées aujourd'hui par une grande route. Elles ont 37 mètres de long, et l'expression d'agilité et de souplesse qui ressort de leurs proportions les fait ressembler à l'espèce de tigre américain qui se perpétue encore dans ces contrées. Des fouilles pratiquées à l'intérieur de ces éminences ont prouvé qu'elles renferment des ossemens humains d'une grande antiquité. Aussi suppose-t-on qu'elles ont été construites pour servir de tombeaux, que les anciens habitans de ces contrées étaient divisés en tribus, comme le sont les Indiens de nos jours, que chaque tribu adoptait pour symbole la figure d'un animal, et qu'elle traçait les dimensions de son cimetière d'après la forme de cet écusson. Aujourd'hui les Indiens ne construisent plus de monumens semblables, mais ils vont habituellement déposer dans ces anciens sépulcres leurs parens décédés. Ces inhumations, continuées depuis des siècles sans qu'on se préoccupe de conserver ou de rétablir les formes primitives des anciens ouvrages, en ont défiguré un grand nombre. Ceux qui restent encore intacts sont exposés à des dangers non moins grands de la part des colons qui défrichent rapidement ces contrées, et qui, plus soucieux de l'abondance des récoltes que de la conservation des antiquités, les nivellent sous le soc de la charrue. Ce n'est donc pas sans raison que l'Institut smithsonien s'est hâté de décrire et de dessiner ces monumens. Encore quelques années, et il ne serait plus temps. On peut en dire autant des enclos sacrés qui se trouvent sur

les rives des fleuves, et des camps retranchés qui couvrent les hautes collines.

A la vue de ces grands ouvrages de pierre et de terre, on se demande avec quels instrumens ils ont été faits. Quelque nombreux que fussent ceux qui les construisaient, leurs bras et leurs mains ne leur suffisaient pas, il leur fallait des outils. Il semble tout d'abord que ces diverses opérations nécessitaient l'emploi du fer. Cependant il est constant que les habitans du Mexique et ceux du Pérou pratiquaient la plupart des arts mécaniques avec des outils de bois, de pierre, d'argent et de cuivre. C'est ce dernier métal qu'ils employaient le plus. Ils savaient le façonner, l'aiguiser, en faire des couteaux, des haches, des doloires. En fouillant les ruines de l'Amérique du Nord, on découvre un grand nombre d'objets de cuivre. Ce sont des haches, des ciseaux, des poinçons, des tarières, des bêches et des pelles. L'art de fabriquer des bijoux de cuivre ne fut pas inconnu non plus aux anciennes populations de l'Amérique, puisqu'on découvre des bracelets, des plaques percées de deux trous et destinées à être suspendues sur la poitrine, enfin des espèces de médailles. Quelques-uns de ces objets sont plaqués d'argent. Toutefois le placage semble avoir été fait sans le secours du feu. Il paraît que les lames d'argent, après avoir été bien assouplies avec le marteau, étaient appliquées avec précision sur le bijou de cuivre, dont elles recouvraient exactement toute la surface. La dextérité qu'exigeait ce travail délicat et le goût de luxe qui en dut suggérer l'idée sont des témoignages irrécusables d'une civilisation assez avancée.

Il ne fallait pas moins d'adresse pour façonner d'autres objets qu'on exhume des mêmes ruines, et dont les matières sont le bois, l'os, la corne, l'argile, la coquille marine. Ce sont des pointes de flèche et de pique très diverses de formes et de dimensions, des lames de couteau, de poignard, d'épée, des haches disposées les unes pour la charpente, les autres pour le combat, des mortiers et des pilons pour broyer le maïs, des tubes creusés avec une justesse mathématique, et qui semblent avoir été des instrumens de musique, des têtes humaines sculptées en pierre, et qui servaient peut-être d'idoles, des statues où les figures humaines sont associées à des corps de quadrupèdes et qui rappellent les monumens égyptiens, des effigies d'animaux dont plusieurs sont creuses et semblent avoir servi de calumets. Tous ces objets ne sont pas exécutés avec la même perfection, mais il y en a plusieurs qui prouvent une grande habileté à rendre l'expression de la physionomie, les attitudes du corps, la justesse des proportions. Considérés dans leur ensemble, ils démontrent un remarquable progrès dans les arts et une civilisation beaucoup plus grande que ne l'était celle des tribus indiennes au XVIe siècle.

Cette vallée du Mississipi avait donc eu d'autres habitans. D'après les indications qu'on peut tirer de leurs monumens, les premiers habitans avaient beaucoup de ressemblance avec ceux que les Espagnols trouvèrent dans le Mexique. Ce sont à peu près les mêmes constructions et le même degré de civilisation. Il est vrai que cette hypothèse soulève elle-même de nouvelles incertitudes. Que sont devenus ces peuples? Sont-ils revenus à l'état barbare, et faut-il reconnaître leurs descendans dans les Indiens qui parcou-

rent aujourd'hui ces contrées? Ou plutôt les anciens habitans auraient-ils été dépossédés par des hordes plus sauvages venues du nord? Seraient-ils allés s'établir eux-mêmes dans les contrées plus méridionales du même continent? J'avoue que cette dernière conjecture me semble la plus vraisemblable. Nous savons déjà que les tribus des États-Unis partirent, vers le XIe siècle, des steppes glacés de la Sibérie. N'est-il pas possible que, dans les longs siècles qui ont précédé ce déplacement, d'autres populations se soient déjà frayé les mêmes routes, qu'elles se soient établies dans cette riche vallée du Mississipi, qu'elles y aient construit ces ouvrages que nous avons vus, et qu'ensuite elles aient été refoulées vers le midi? L'Amérique est occupée par tant de peuples différens, qu'en admettant même qu'ils appartiennent tous à la même race, on ne peut guère supposer que leurs ancêtres y soient arrivés en même temps. Espérons qu'à force d'investigations, on achèvera de découvrir les origines de ces antiques populations.

Les Indiens qui leur ont succédé n'ont pas su s'instruire par la vue des ruines qu'ils rencontraient; de même le voisinage des Européens, leur domination et leur secours n'ont pu modifier leurs mœurs. De là s'est formée cette opinion que la race indienne est par sa nature incapable de se civiliser, qu'elle porte dans son sang l'instinct irrésistible de la chasse et du vagabondage, et que c'est en vain qu'on tente de l'assujettir aux pratiques laborieuses et prévoyantes de l'agriculture. Cette prévention est malheureusement très répandue en Amérique. Un magistrat a pu récemment, dans la cour suprême de Washington, prononcer, sans être contredit, cette parole : « C'est une race condamnée sans appel. » Ce qu'il y a de plus déplorable dans cet anathème, c'est qu'il tend à paralyser tous les efforts qu'on a faits jusqu'ici pour ramener ces peuples dans le chemin de la civilisation. Il décourage les instituteurs et les missionnaires; le gouvernement de l'Union est lui-même accusé d'avoir entrepris une œuvre impossible et de dépenser les trésors de l'état en pure perte.

La race rouge n'est pourtant pas condamnée sans appel ni surtout sans exception. Ce qui le prouve, c'est que déjà plusieurs tribus, secouant leurs habitudes séculaires, ont cessé de poursuivre les bêtes sauvages pour s'adonner aux paisibles travaux de l'agriculture. C'est chez les Iroquois surtout qu'on peut constater cet adoucissement de mœurs. Une de leurs tribus cultive 12,640 hectares de terre, et emploie pour cet usage 2,080 bœufs et 1,902 chevaux. Dans cette population d'environ 6,000 âmes, on compte 841 personnes qui fréquentent les écoles. Cinq ou six autres tribus voisines sont entrées aussi dans la voie des réformes. Le temps n'est pas éloigné peut-être où nous les verrons assez policées pour prendre place parmi les états de l'Union, et jouir des droits politiques et des avantages attachés à ce titre.

Les Apallachians et ceux qui habitent le plus près des bouches du Mississipi ne donnent pas encore de telles espérances; cependant ils ont renoncé aux incursions violentes contre leurs voisins et aux courses vagabondes de la chasse. Ils élèvent des chevaux et d'autres animaux domestiques. La conjecture la plus favorable qu'on puisse former sur leur avenir, c'est qu'ils sont dans un état de transition, et qu'en passant par l'intermédiaire de la vie pastorale, ils se préparent aux habitudes mieux réglées et plus fruc-

tueuses de la culture des terres. Malheureusement on ne peut pas porter le même pronostic sur les habitans des Montagnes-Rocheuses. Ils sont si féroces que les troupes armées elles-mêmes ont à souffrir de leurs insultes. Tout récemment encore, pendant le mois de janvier 1856, le lieutenant-colonel Kelly, explorant le cours de la rivière Walla-Walla à la tête de plusieurs compagnies de son régiment, se vit assailli par plus de six cents de ces Indiens farouches. Dans les attaques acharnées qu'ils lui livrèrent pendant deux jours, il vit tomber autour de lui une grande partie de ses soldats. Telle était la furie des assaillans qu'ils se ruaient tête baissée sur les bataillons carrés, et que nombre d'entre eux périrent frappés par les baïonnettes, ou par les balles tirées à bout portant; d'autres furent faits prisonniers, mais ils se débattirent avec une telle rage qu'on fut obligé de les tuer. Le combat recommença le troisième jour, et si le colonel Kelly n'avait reçu des secours du fort Henriette, il eût péri avec tous les hommes qu'il commandait.

Il faut conclure de ces faits, ou qu'il est impossible de civiliser ces Indiens de l'Orégon, ou qu'on s'y est mal pris jusqu'à ce jour. Or peut-on douter qu'ils n'aient été mal initiés à notre civilisation, quand on les voit montrer autant d'avidité pour ce qu'elle a de pernicieux que de répugnance pour ce qu'elle a d'utile et de moral? Ils repoussent nos arts, mais ils se sont imbus de nos vices. Cette corruption leur a été inoculée de plus d'une manière, directement d'abord par des hommes qui, après avoir perdu leurs biens et leur honneur dans nos sociétés, sont allés cacher leur opprobre au milieu de ces tribus. Le nombre de ces transfuges est plus grand qu'on ne le croit. Plusieurs membres de la commission d'enquête ont dénoncé au congrès américain cette cause de corruption; ils s'élèvent aussi avec vivacité contre les spéculateurs qui dépravent ces tribus par intérêt. Connaissant leur passion irrésistible pour les liqueurs fortes, ils leur font dépenser en un moment pour acheter ces poisons funestes, les petites sommes qui devraient les soutenir pendant plusieurs saisons. De là résultent pour ces malheureux une ivresse de quelques jours avec les désordres qui en sont les suites, et en second lieu la privation de toute ressource pendant la plus grande partie de l'année.

D'après une statistique faite en 1836, 51,317 individus de la race rouge avaient opéré leur passage à l'ouest du Mississipi; 36,950 s'étaient engagés, par des traités de courte échéance, à suivre ce mouvement; il n'en restait que 12,415 qui n'avaient pas encore contracté l'engagement formel de quitter la rive gauche du fleuve. Depuis 1836, presque tout ce qui restait à faire s'est accompli, et le plan érigé en loi sous la présidence de Monroë est bien près d'être entièrement exécuté. Que ce déplacement d'une centaine de mille individus à demi sauvages ait donné lieu d'un côté à des surprises et à des souffrances, de l'autre à certains abus, ces irrégularités étaient inévitables; mais que le gouvernement de l'Union se soit conduit avec toute la bonne foi et toute la générosité possibles, c'est ce que l'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est ce qui deviendra évident lorsque la collection des actes administratifs sera publiée tout entière.

La somme des achats de terrains conclus avant 1840 s'élevait à 460,700,000 fr. Le relevé de ceux qui ont été faits depuis cette époque n'est pas encore

complet, mais on peut l'évaluer au quart des précédens, ce qui porterait le total général à 575,875,000 francs. La plus grande partie a été payée soit en espèces, soit en denrées. L'autre partie est encore due, et ce sont les intérêts de cette dette que les États-Unis soldent par annuités.

Ces traités synallagmatiques entre contractans aussi inégaux ne témoignent-ils pas de l'esprit de justice qui dirige le plus puissant? Et le plus faible n'a-t-il pas à se louer du généreux débiteur qui se charge en outre de la gestion du capital? Le gouvernement protecteur porte encore plus loin sa sollicitude. Il surveille et dirige l'emploi des annuités. Au lieu de les déposer en espèces entre les mains des Indiens, qui se hâteraient de les échanger contre des liqueurs enivrantes ou d'autres superfluités pernicieuses, il en convertit une partie en denrées de première nécessité, et leur fournit du blé, du sel et des habits. Il leur fait distribuer des bestiaux et des instrumens d'agriculture. Il entretient au milieu d'eux des ouvriers instructeurs; il ouvre des écoles et accorde des primes à ceux qui les fréquentent; il encourage les missionnaires; enfin il emploie toute espèce de moyens pour triompher de l'insouciance des Indiens. Il les traite à la vérité comme des mineurs, mais il agit ainsi dans leur intérêt, comme un tuteur intègre et dévoué qui ne retire des soins qu'il prodigue à ses pupilles que la satisfaction du devoir accompli.

Si, malgré tant de soins, la plupart des Indiens s'obstinent encore dans leurs habitudes héréditaires, si rien jusqu'ici n'a pu leur inspirer le goût du travail et de la prévoyance, si leurs relations avec les peuples civilisés leur sont depuis trois cents ans plus funestes qu'utiles, à quoi faut-il l'attribuer? A-t-on troublé leur marche naturelle vers la civilisation en voulant les faire passer immédiatement du vagabondage de la chasse aux travaux sédentaires de l'agriculture? Faut-il penser avec quelques philosophes américains que l'état pastoral est une phase indispensable de la vie des peuples, et que l'absence de cette période a nui au développement de la race indienne? Peut-être cette opinion est-elle fondée. Rien n'est assurément plus propre que la vie pastorale à donner à une race pour ainsi dire neuve des habitudes d'ordre et de travail, et l'élève des troupeaux est tout au moins une excellente préparation à la culture des terres. Au reste, ces considérations ont eu pour résultat de fournir de nouveaux expédiens aux civilisateurs de la race indienne. Plusieurs tribus ont été pourvues d'animaux domestiques, elles ont d'immenses pâturages pour les nourrir et les faire prospérer, et les résultats déjà obtenus donnent un éclatant démenti à ceux qui prétendent que les Indiens ne pourront jamais s'assujettir à la tranquillité et à la prévoyance des travaux agricoles.

Un riche propriétaire du territoire de l'Ohio, qui observe les Indiens avec l'attention la plus bienveillante, M. John Johnston, voudrait que les réformes leur fussent, non pas imposées, mais adroitement suggérées. D'après le plan qu'il a soumis au sénat de Washington, et qui n'est rien moins qu'un système complet de politique, il faudrait que, sans porter atteinte à leur indépendance jalouse, on les engageât à se choisir eux-mêmes, à la majorité des suffrages, un chef civil et militaire. Ce magistrat, une fois revêtu de cette autorité, ne pourrait plus en être dépouillé pendant un certain nombre d'an-

nées. Durant ce temps, le gouvernement de l'Union, intervenant par l'insinuation et appuyant les conseils par des subsides, gagnerait peu à peu ce chef, afin de s'assurer un instrument d'utiles réformes. Ce serait par les mains du magistrat indien que se feraient les distributions d'argent, de vivres, d'habits. Il serait le canal par lequel toutes les faveurs leur parviendraient. On établirait ainsi au milieu de ces tribus une espèce de police qui se transformerait peu à peu en un gouvernement régulier. Il importerait surtout de répandre parmi les Indiens les vérités du christianisme. On a pu remarquer que ces hommes des bois avaient conservé des idées assez justes sur les attributs de Dieu et un spiritualisme presque subtil dans leur mythologie. Presque toutes leurs croyances peuvent être ramenées aux dogmes chrétiens; il semble que, pour les convertir, il suffise de compléter leurs traditions religieuses et de leur en faire déduire les conséquences pratiques. Lorsque le Canada fut ravi à la France, il n'y a pas encore cent ans, les premiers missionnaires avaient déjà obtenu de grands succès. Presque toutes les tribus écoutaient avec plaisir la parole du prédicateur. Les Indiens avaient même fort bien compris que la morale de la religion chrétienne n'est pas moins importante que les cérémonies du culte. Si depuis ils ont rétrogradé, n'est-ce pas plutôt la faute des circonstances que celle de leur caractère?

Les plus grands obstacles à la civilisation des Indiens se sont rencontrés jusqu'ici, non pas précisément dans leur naturel, mais dans les erreurs et les fautes dont ils ont été les victimes. Si, depuis plus de deux siècles, d'excellentes méthodes avaient été employées pour les réformer, et qu'elles fussent restées infructueuses, il faudrait désespérer; mais qu'a-t-on fait jusqu'à ce jour? La civilisation ne s'est guère montrée aux Indiens que sous ses plus tristes aspects. Les mémoires publiés à Philadelphie ont éveillé la sollicitude du gouvernement de l'Union; ils lui ont suggéré des expédiens nouveaux. Sa conscience s'en est émue. Ses moyens sont puissans : qu'il sache en user avec prudence, et peut-être parviendra-t-il à ramener dans le sein de la famille humaine des enfans que de fatales circonstances en ont depuis trop longtemps séparés.

ARMAND MONDOT.

ZOBEÏDEH

SCÈNES DE LA VIE TURQUE.

C'est à la société musulmane que s'adresse principalement ce récit : l'Europe chrétienne pourra y recueillir sans doute sur la vie de l'Orient plus d'une indication de nature à l'intéresser; mais la leçon morale qu'on peut dégager de cette histoire, dont le fond n'est que trop vrai, comment l'appliquerait-on en dehors du milieu étrange où la femme musulmane est condamnée à vivre? Si j'avais à résumer d'avance les impressions que m'a laissées ce drame, dont j'ai connu les principaux acteurs, je dirais aux chefs de famille musulmans : — Prenez garde, il y a malheureusement dans tous les pays des caractères portés au crime comme celui de la Circassienne Zobeïdeh; mais ces caractères se développent plus ou moins librement, suivant les conditions spéciales où ils se trouvent placés. Parmi ces jeunes filles nées dans les montagnes du Caucase, que leurs parens n'élèvent que pour s'enrichir en les livrant à quelque musulman prodigue, combien en est-il qui sauront se dépouiller, une fois parvenues au rang d'épouses et de mères de famille, des passions de l'esclave et de la concubine! Vous êtes-vous jamais demandé quelles haines, quelles rivalités farouches se cachaient derrière ces physionomies qui, pour vous accueillir, se couvrent si vite de masques gracieux et sourians? Savez-vous surtout ce qu'ont à souffrir loin de vos regards les enfans de tant de mères que séparent d'implacables jalousies? Me direz-vous si la mortalité qui règne parmi ces jeunes victimes n'a pas souvent pour explication natu-

relle les terribles mystères de la vie du harem? — Ainsi parlerais-je aux chefs de famille; mais que répondraient-ils? Je me souviens malheureusement d'avoir tenu ce langage à plus d'un bey de l'Arabistan sans avoir jamais provoqué chez ces dignes personnages d'autres réflexions que celle-ci : C'est possible; mais, *si cela était*, qu'y faire? — Sans prétendre répondre à cette dernière question, je vais du moins essayer de leur prouver que *cela est*.

J'étais arrivée dans une ville de la Syrie que je crois inutile de nommer. J'avais reçu la plus splendide hospitalité dans le harem du pacha qui commandait la province. Au bout de quelques jours, l'épouse favorite du gouverneur me fit part d'une invitation qu'elle avait reçue pour moi de la femme d'un autre pacha établi dans une belle maison de campagne à quelques lieues de la ville. On l'engageait à venir avec ses hôtes étrangers y passer quelques jours, et je compris qu'un refus serait considéré comme une offense. J'acceptai donc, et dès le lendemain nous nous trouvâmes installées dans un palais vraiment féerique, au milieu de toutes les splendeurs qui donnent au luxe oriental un caractère si étrange et si charmant. Parmi les femmes qui peuplaient cette délicieuse demeure, il en était une qu'un assez long séjour en Europe avait familiarisée avec nos mœurs. Elle avait appris le français, l'italien, l'anglais; elle avait en outre acquis et conservé la précieuse habitude de la lecture, qui la préservait de cette torpeur si funeste aux facultés intellectuelles de ses compatriotes. Je me liai avec cette femme, qu'on me permettra de surnommer l'*Européenne*, plus aisément qu'avec les autres maîtresses de la maison. Sachant moi-même le turc, pouvant contrôler les informations de ma nouvelle amie par mes propres observations, je n'eus pas de peine à recueillir sur le régime du harem et sur le caractère des femmes qui l'habitaient quelques notions que le hasard devait bientôt compléter.

Ce harem, d'aspect si magnifique, était en réalité un triste séjour. Il était soumis à un régime d'une rigueur tout exceptionnelle. Aucun des adoucissemens introduits par le temps et la fréquentation des étrangers dans les harems des seigneurs de la capitale n'y avait pénétré. On n'admettait que rarement et en petit nombre les dames du voisinage. Quant aux maîtresses de la maison, elles n'étaient autorisées ni à parcourir les bazars, ni à se rendre aux bains publics, ni à faire aucune de ces excursions à la campagne qui sont la principale distraction des femmes turques en général.

Voilà pour la vie du harem : que dire maintenant des habitantes? Celle dont j'ai parlé était une parente du pacha, mais deux personnes plus influentes qu'elle y figuraient, et je dois nommer d'abord la première femme de mon hôte, Zobeïdeh. C'était une Circas-

sienne pur sang, aux traits fins et délicats, aux formes grêles, mais pures et gracieuses. Il régnait sur cette pâle physionomie une expression de tristesse sombre et presque désespérée qui, à première vue, attira toute mon attention. Zobeïdeh n'était plus jeune, mais l'âge ne se trahissait guère en elle, et un feu intérieur lui conservait une énergie toute juvénile. Le caractère capricieux et fantasque de cette femme ne démentait pas l'expression de sa physionomie. Tantôt on l'entendait murmurer de ferventes prières, tantôt on assistait à des scènes bruyantes, à des accès de désespoir causés soit par le soupçon de quelque infidélité présente ou future du mari, soit par le souvenir d'une infidélité passée. Ce mari, ce maître souverain dont je n'ai rien dit encore, n'était guère fait cependant pour inspirer l'amour. Il avait cinquante ans environ, et à le voir grisonnant et chauve, le dos voûté, le visage sillonné de rides, on lui en eût bien donné soixante-dix. Quel qu'il fût pourtant, Zobeïdeh voyait toujours en lui l'époux des premières années, et je ne pouvais l'entendre parler sans surprise des avantages extérieurs, de l'incomparable beauté d'Osman-Pacha.

Tous les enfans qui peuplaient le harem étaient nés de Zobeïdeh, à l'exception de deux petites filles. La mère de l'une, magnifique Géorgienne, était morte en lui donnant la vie quelques années auparavant. L'autre, née de la seconde femme du pacha, était l'objet de la tendresse passionnée de Zobeïdeh, qui se montrait au contraire singulièrement avare de caresses et de flatteries pour ses propres enfans. La femme dont Zobeïdeh traitait si tendrement la fille était plus jeune, mais beaucoup moins belle que la pâle et ardente Circassienne. Vieillie par la souffrance, elle n'avait gardé de son ancienne beauté qu'une expression de douceur ineffable. Elle avait eu plusieurs enfans et les avait tous perdus, à l'exception de celui qu'elle semblait abandonner à peu près entièrement aux soins affectueux de Zobeïdeh. Était-ce volontairement qu'elle confiait sa fille aux caresses expansives de cette seconde mère? On aurait pu en douter, car, chaque fois que Zobeïdeh prenait l'enfant dans ses bras, les traits de la véritable mère se contractaient passagèrement, et on pouvait y lire un effroi comparable à celui d'une femme qui verrait son enfant enlevé dans la gueule d'un tigre. Cet effroi n'était que fugitif cependant, et faisait place à la résignation douloureuse qu'exprimaient d'ordinaire les traits de la compagne de Zobeïdeh.

Un soir que nous étions toutes assises sur des coussins, autour d'un *mangar* (sorte de petit fourneau), fumant, buvant du café et causant, la conversation vint à tomber sur la fille d'un bey des environs, dont on vantait fort la rare beauté. Zobeïdeh poussa aussitôt

un profond soupir.— Le cœur me dit, s'écria-t-elle, qu'elle ne tardera pas à entrer ici, et mon supplice va recommencer. — Ces paroles furent accompagnées d'une explosion de larmes et de sanglots, qui finit par dégénérer en une véritable attaque de nerfs, suivie d'un évanouissement. On s'empressa autour de Zobeïdeh, qui revint bientôt à elle, et celle que j'ai nommée l'Européenne lui adressa aussitôt quelques observations amicales : — Voyons, ne deviendras-tu jamais raisonnable? Porteras-tu jusqu'au tombeau les passions du jeune âge? Vois Maléka (c'était le nom de la seconde femme d'Osman); n'a-t-elle pas les mêmes raisons que toi d'être jalouse? Et pourtant elle se résigne. Puisque ton mari t'a donné tant de preuves d'inconstance, puisqu'il ne t'aime pas, comment trouves-tu si difficile de ne pas l'aimer? Si ta position dans le harem est devenue trop pénible, demande le divorce. Tu trouveras aisément un époux plus digne d'amour que ton pacha. — Et l'Européenne, se tournant vers moi, me priait d'exprimer mon opinion sur la conduite qui convenait seule à Zobeïdeh, lorsque celle-ci, sans me laisser le temps de répondre, prit la parole. — Eh bien! oui, je vous accepte pour juge, madame, mais d'abord écoutez-moi. Je suis entrée dans ce harem à quatorze ans, j'arrivais des montagnes de la Circassie. Voilà vingt-cinq ans que dure ma captivité. Je n'ai aperçu d'autre homme que mon mari, et sans doute mes parens sont morts. Le premier jour que j'ai vu le pacha, je l'ai aimé passionnément, follement. Aime-t-on autrement? L'amour que j'éprouve, je ne puis le comparer à aucun autre, ni par conséquent le juger. J'ai passé ma vie à souhaiter d'être aimée de lui comme je l'aime. Hélas! je n'ai eu que de courts momens d'illusion, après lesquels je retombais dans l'enfer... On me dit qu'il n'est plus ni jeune ni beau : je n'en sais rien; je n'ai pas vu d'autre homme que lui... On me parle de ma dignité : est-ce donc quelque chose qui inspire l'amour, qui donne le bonheur? On me conseille de sortir d'ici : où irais-je, et comment changer mon existence sans me changer moi-même, sans détruire tous mes souvenirs, toutes mes affections, toutes mes espérances? Non, ma place n'est qu'ici; ma vie s'est passée à souffrir dans ce harem : dites-moi, madame, si elle peut changer...

— Non, répondis-je. Votre amie a raison en théorie, mais la situation qui vous est faite ne peut être jugée à ce point de vue. C'est ici que votre destinée doit s'accomplir. Tout ce que je puis vous conseiller, c'est de travailler à vous vaincre dans la mesure de vos forces.

— Oui, répondit Zobeïdeh, j'y travaille en effet, et je réussis depuis quelque temps à dissimuler au moins une partie de ce que j'éprouve. — C'était là ce qu'elle appelait travailler à se vaincre!

Le surlendemain, me trouvant seule avec l'Européenne, la conversation tomba de nouveau sur le débat de l'avant-veille, et je dis

que la vie de cette pauvre épouse délaissée devait avoir été remplie d'accidens bien douloureux... — Bien tragiques même, reprit la parente du pacha. N'avez-vous pas remarqué combien son humeur est parfois bizarre, combien sa raison est obscurcie? N'êtes-vous pas étonnée, malgré la réputation bien méritée d'inconstance dont jouit le pacha, de ne voir présentement dans son harem que ses deux premières femmes? Et savez-vous combien il en a eu? — Je fis un signe négatif. — Huit, continua-t-elle, et à peu près autant d'enfans, outre ceux que vous voyez. Eh bien! tout cela a disparu. Est-ce le choléra, est-ce la peste qui ont exercé de tels ravages dans cette famille? Mon Dieu, non! c'est la jalousie.

Une telle ouverture appelait une confidence plus complète. J'étais étrangère, je ne devais passer que peu de jours dans le harem d'Osman-Pacha, et disparaître pour ne plus revenir; l'histoire de la Circassienne me fut donc racontée dans tous ses détails, et le désir de rendre un service aux chefs de famille musulmans me décide, je l'ai dit, à la résumer ici. Il ne s'agit pas d'un roman, mais d'un tableau fidèle de la vie de harem étudiée dans certaines conséquences, dans ses effets sur certains caractères, dans quelques détails aussi qui peuvent paraître monotones ou odieux, mais qu'il est peut-être utile de mettre en pleine lumière.

I. — L'ÉDUCATION ET LE MARIAGE D'UNE CIRCASSIENNE.

Zobeïdeh était née en Circassie, de parens qui, ne sachant trop à quelle religion ils appartenaient, trouvèrent bon de se conformer aux mœurs de la nation relativement puissante à laquelle ils devaient protection et richesse. Zobeïdeh promettait de bonne heure de posséder le genre de beauté que recherchent les marchands d'esclaves. Sa mère se dit qu'il ne fallait rien négliger pour développer ces dons de la nature. Elle enseigna à sa fille la danse et la musique, ou du moins ce qui s'appelle danse et musique en Orient. Elle eut grand soin de préserver son teint des atteintes de l'air et du soleil. Elle n'épargna pas les cosmétiques destinés à entretenir l'abondance de la chevelure et la finesse de la peau. Elle ne négligea rien enfin de ce qui constitue le devoir d'une mère tendre et prudente en Circassie.

Quant à l'éducation morale de la petite, qu'on ne croie pas qu'elle fut négligée. — Il faut plaire aux hommes, disent les mères circassiennes; une femme est heureuse en raison du degré d'amour qu'elle sait inspirer : toute femme qui ne sait pas plaire est une sotte, elle est malheureuse et elle mérite de l'être. On ne plaît pas seulement parce que l'on a un joli visage, mieux vaut même manquer de beauté que d'adresse : avec de l'adresse, on peut dissimuler sa

laideur; mais la beauté ne couvre pas la sottise, ou, si elle la couvre, ce n'est que pour un temps. Une femme ne doit jamais renoncer aux avantages qu'elle a une fois obtenus; elle doit lutter sans cesse pour demeurer en possession de sa beauté d'abord, puis de son influence: si elle se résigne aujourd'hui à perdre le bout du doigt, on lui coupera le bras demain. — Ce sont là de très sages principes, comme on voit, et en effet la mère de Zobeïdeh était citée parmi ses parentes et ses amies comme un modèle de sagesse et de tendresse maternelle. — Quelle peine elle se donne, disait une voisine à une autre voisine, pour empêcher que la plante des pieds de sa fille ne durcisse! — Savez-vous, disait une autre, ce qui la rend si triste? Sa fille est enrouée depuis près de trois semaines, et elle craint que sa voix ne recouvre plus toute sa fraîcheur. Ce serait un bien grand malheur pour toute la famille! — Espérons qu'il n'en sera rien, répondait-on; cette excellente femme mérite assurément une récompense pour tout le mal qu'elle se donne. Ah! il serait bien à désirer que toutes les mères lui ressemblassent!

Le fait est que Zobeïdeh était traitée comme une reine par ses parens. Sa mère la servait, et faisait ce qu'on appelle vulgairement les gros ouvrages de la maison : le spectacle de Zobeïdeh faisant la lessive, trayant les chèvres, allumant le feu, balayant le plancher, lui eût causé des attaques de nerfs. Zobeïdeh s'ennuya d'abord de cette vie monotone et sédentaire, et plus d'une fois elle envia sa sœur aînée, qui, infiniment moins belle, courait les champs et les montagnes, allait s'amuser aux fêtes des villages, suivait les troupeaux dans les prairies, et se promenait librement avec les jeunes filles et les jeunes garçons de son âge. Se promener de même avec un jeune et beau cousin, son aîné de quatre ans, ce fut, à une certaine époque, le but des vœux les plus ardens de Zobeïdeh; mais jamais fille élevée dans un couvent, enfermée dans un cloître, surveillée par une ou plusieurs duègnes espagnoles, ne fut aussi bien gardée contre les amoureux et les amourettes que ne le fut Zobeïdeh dans sa hutte circassienne, ouverte à tous les vents et à tous les passans. Le penchant réciproque de Zobeïdeh et du cousin n'échappa point à cette mère vigilante, qui résolut de couper, comme on dit, le mal dans sa racine. Elle fit paraître le cousin et Zobeïdeh en sa présence. Ces pauvres jeunes gens accoururent en tremblant moitié de crainte et moitié d'espérance. Le cousin surtout interprétait favorablement cet appel; son illusion fut courte. — Mes enfans, dit la bonne mère d'une voix très douce, j'ai cru m'apercevoir que vous éprouvez du plaisir à vous trouver ensemble. Me suis-je trompée, et si j'ai deviné juste, d'où vient ce plaisir? Vous aimeriez-vous par hasard?

Ainsi interpellés, les deux enfans murmurèrent un mot d'affirmation à peine intelligible, mais que la mère comprit à merveille. — Et

que comptez-vous faire? reprit-elle. Comptez-vous vous marier?

Un second *oui* erra sur les lèvres des enfans.

— Es-tu riche? demanda aussitôt la mère en s'adressant au jeune homme.

— Riche! s'écria celui-ci avec étonnement; vous savez bien que je ne possède rien!...

— Et c'est un mendiant qui prétend épouser la plus belle fille de Circassie! s'écria la mère. Et toi, Zobeïdeh, tu irais vivre comme la dernière des servantes auprès de ce jeune homme! Sais-tu ce que c'est que la misère? sais-tu ce que c'est que le travail? Regarde tes mains et regarde les miennes! Sais-tu pourquoi les tiennes sont blanches et douces au toucher, pourquoi les miennes sont rouges et calleuses? Parce que j'ai été jusqu'ici vouée au travail, parce que je t'ai épargné toute peine et toute fatigue. Et pourquoi ai-je fait cela? Pourquoi, si ce n'est pour conserver ta beauté, qui est destinée à assurer ta fortune et la mienne? Vienne le marchand d'esclaves qui passe chaque année par ici, et je suis riche, et tu es sur la voie de devenir une grande dame, une princesse, qui sait? la mère d'un sultan! Et tu voudrais échanger tout cela pour une vie de travail et de privations qui te rendrait vieille et laide en moins de deux années! Remerciez tous deux le ciel que j'aie découvert à temps vos folles pensées, et que je m'oppose à votre commun malheur, car ma fille ne serait pas plus tôt ta femme, mon cher neveu, qu'elle te haïrait pour le sacrifice qu'elle t'aurait fait, et que tu aurais accepté. Ma belle Zobeïdeh irait chercher du bois dans la forêt, laver ton linge à la rivière; elle pétrirait ton pain, elle soignerait tes vaches, elle négligerait sa personne, et c'est pour un tel résultat que j'aurais travaillé et souffert depuis le jour de sa naissance!

Cette allocution maternelle fit une grande impression sur Zobeïdeh, qui s'éloigna du cousin pour se rapprocher de sa mère. Lui prenant timidement la main, elle la pria de lui pardonner et d'oublier son erreur. Le jeune homme hésita un peu; mais la raison lui disait qu'en effet Zobeïdeh n'était pas faite pour lui. Bref, tous deux promirent de s'amender, et ils tinrent parole. Zobeïdeh partageait entièrement les idées et les désirs de sa mère, et ces idées étaient trop généralement répandues dans le pays pour que le jeune homme songeât sérieusement à les combattre. La crainte de perdre de sa valeur fut plus puissante dans le cœur de Zobeïdeh que ne l'eût été la pudeur, et elle évita désormais de rencontrer son cousin, et surtout de se trouver seule avec lui.

Cependant la mère, qui se défiait de la prudente réserve de sa fille, résolut de hâter le placement de ce capital fragile. Le marchand d'esclaves, qui faisait sa tournée annuelle dans le Caucase, arriva quelques mois plus tard au village qu'habitait Zobeïdeh. Une

dame de Constantinople l'avait chargé de lui amener une jeune et belle fille dont elle voulait faire présent à son fils, arrivé à l'âge de la puberté. Qu'on ne s'étonne pas du choix de ce présent destiné par une mère à son fils, et qu'on n'oublie pas que nous sommes en Turquie. Le marchand agréa Zobeïdeh et la paya fort cher, car il était certain de la vendre plus cher encore. Les soins qu'il eut d'elle pendant le voyage, les précautions qu'il prit pour la garantir du froid et du soleil, la surveillance qu'il exerça sur elle pour l'empêcher de communiquer avec des étrangers, n'auraient pu être égalés par la sollicitude du père le plus tendre. Il tremblait qu'elle ne tombât malade; il l'eût volontiers portée sur ses épaules, s'il eût pensé diminuer ainsi pour elle la fatigue du voyage : c'était son trésor qu'il gardait ainsi, et ce fut un beau jour pour le marchand que celui où, en échange d'une belle somme payée comptant, il la déposa entre les mains de la noble dame de Constantinople.

Cette dame était la mère d'un jeune homme nommé Osman-Bey. Zobeïdeh lui était destinée, mais son éducation ne suffisait pas à la rendre digne de lui. Ce fut du moins ainsi qu'en jugea Ansha-Khanum (c'était le nom de la mère d'Osman), et ce fut la première blessure portée à l'orgueil de Zobeïdeh. Sous sa hutte circassienne, on lui avait si souvent répété que le padishah s'estimerait heureux de la posséder! Quoi qu'il en soit, pendant une année entière, Zobeïdeh fut traitée par sa maîtresse et par toute la maison comme une enfant mal élevée à laquelle il faut tout apprendre, et ce temps s'écoula pour elle à réprimer des accès de rage orgueilleuse qui lui paraissaient parfaitement justes et légitimes. Au bout de ce temps, et après une dernière semaine passée soit dans le bain, soit à essayer des vêtemens nouveaux, à s'épiler, à se pommader et à se farder, Zobeïdeh fut invitée à paraître chez Ansha-Khanum, auprès de laquelle se trouvait en ce moment le jeune bey.

Zobeïdeh entra dans l'appartement enveloppée d'un grand voile que sa maîtresse souleva en disant à son fils : — Voici l'esclave que j'ai élevée pour vous, et dont je vous fais présent. J'espère que vous en serez content.

Osman regarda à peine Zobeïdeh, mais il se confondit en remerciemens, et se déclara d'avance assuré qu'une personne choisie et instruite par sa mère ne pouvait que lui plaire.

Osman était beau, et il avait cette expression de hauteur et d'indifférence faite plus que toute autre pour allumer dans un cœur rempli de vanité et d'orgueil un furieux besoin de plaire. — Comment donc faut-il être pour le toucher, pour fondre cette glace insolente? se demandait Zobeïdeh, et cette question qu'elle s'adressait nuit et jour lui causait une impatience qui ressemblait parfois au désespoir. Elle ne parvenait pas toujours à cacher ses agitations à

celui qui en était l'objet, et, lorsqu'elle lui avait avoué les pensées qui la torturaient, Osman lui répondait avec son froid sourire : — Eh! qui te dit que tu ne me plais pas? Il faudrait que j'eusse bien mauvais goût!

— Mais, répliquait-elle parfois, exaspérée par son calme, si tu me perdais, si je venais tout à coup à mourir, tu ne verserais pas une larme!

— Qu'en savons-nous? Je te regretterais infiniment; mais ces regrets seraient-ils éternels? C'est ce que je ne puis dire. Je ne suis pas sorcier, ma belle enfant.

Et Zobeïdeh se mordait les lèvres jusqu'au sang, et elle aurait donné tout au monde pour pouvoir détester Osman, qu'elle aimait tous les jours davantage.

Malgré tant de froideur, Osman annonça un beau matin à Zobeïdeh qu'il allait l'épouser à la condition qu'elle embrasserait formellement la religion musulmane. Une femme peut être admise parmi les fidèles musulmanes sans subir de trop difficiles épreuves, quoique tel ne soit pas toujours le cas : on se contenta cette fois d'une déclaration de la néophyte, et un même jour la vit coreligionnaire et épouse légitime de son bey. La Circassienne était bien heureuse, mais elle ne le fut pas longtemps. Un mois ne s'était pas encore écoulé qu'Osman entra un jour dans le harem tenant par la main une esclave voilée qu'il présenta à Zobeïdeh en lui disant : — Voici une compagne que je t'amène; elle est du même pays que toi, et j'espère que vous vivrez en bonne harmonie.

La nouvelle venue, plus jeune d'une année que Zobeïdeh, n'avait pas sa beauté régulière, mais son teint était d'une fraîcheur ravissante, et toute sa personne portait une empreinte de douceur et de grâce qui la rendait fort attrayante. Bouleversée et abasourdie par la vue de la jeune fille et par les paroles de son mari, Zobeïdeh ne savait pas encore avec certitude si l'esclave était sa servante ou sa rivale; mais le premier pas qu'elle fit dans le vestibule du harem rendit le doute impossible. Caisses sur caisses, coffres sur coffres, paniers sur paniers étaient entassés dans un coin de la grande salle, et contenaient les objets de toilette et d'ameublement destinés à la nouvelle favorite, car pareil trousseau ne pouvait convenir qu'à une maîtresse.

— Me voilà donc mise au rebut! se dit Zobeïdeh en se tordant les mains. Mariée depuis quelques jours, jeune, éblouissante de beauté, éprise comme jamais femme ne l'a été avant moi, me voilà jetée de côté comme un vêtement en lambeaux! Là où je commandais, il me faudra obéir; mes servantes se moqueront de moi, et je serai contrainte d'assister en silence aux témoignages de tendresse que mon mari et sa maîtresse se prodigueront sans songer à moi!

Heureusement les prévisions de Zobeïdeh ne se réalisèrent point. Maléka, la nouvelle venue, n'essaya pas d'enlever le pouvoir à sa devancière, et rien ni dans ses manières, ni dans son langage, ne trahit ni le mépris, ni le triomphe. Osman semblait l'aimer, cela est vrai; mais qui aurait pu ne pas l'aimer, si douce et si humble, toujours occupée du bonheur d'autrui, s'oubliant sans cesse pour ne songer qu'à ceux qui l'entouraient? Zobeïdeh elle-même se sentit vaincue par l'irrésistible attrait de sa compagne, et, ne pouvant la détester, elle finit par l'aimer, car l'indifférence était chose inconnue à son âme passionnée.

L'élévation de Maléka au rang de seconde épouse du bey n'apporta aucun changement dans le harem. Zobeïdeh ne craignait plus pour son autorité depuis qu'elle avait appris à connaître sa compagne, et elle savait par sa propre expérience que le titre d'épouse donné à Maléka n'ajouterait rien à l'amour d'Osman. Il fallait d'autres causes pour jeter le trouble là où la paix semblait rétablie. Ces causes se produisirent bientôt.

II. — LA PREMIÈRE RIVALE.

Zobeïdeh venait d'avoir un fils, et Maléka ne tarda pas à donner une sœur au fils de Zobeïdeh. Maléka adorait sa petite fille et se sentait parfaitement heureuse en la serrant dans ses bras. Le sentiment qu'éprouvait Zobeïdeh pour son fils était moins vif; fière d'avoir donné le jour à un garçon, elle contemplait le jeune enfant avec admiration plutôt qu'avec amour. Ce qui paraîtra singulier, c'est que la fille de Maléka semblait lui être plus chère que son petit Osman : cette âme altière avait besoin de s'attacher à une nature faible; mais le bey, de son côté, accordant à sa fille une visible préférence, la jalousie maternelle vint troubler le cœur de Zobeïdeh. Cette jalousie était pourtant combattue par le charme même qui entourait la fille de Maléka aussi bien que sa mère. La petite d'ailleurs semblait rechercher la société de Zobeïdeh. La force attire les enfans, et la fille de Maléka, subissant ce bizarre prestige, prodiguait à Zobeïdeh des caresses timides et passionnées qu'elle réservait pour elle seule. La douce Maléka ne s'affligeait pas trop de cette préférence, et n'y voyait rien de dangereux.

Les choses en étaient là lorsqu'une des esclaves qui servaient depuis plusieurs années dans le harem, sans que personne prît garde à elle, fut tout à coup appelée dans la chambre du bey, et en sortit, emportant, avec des présens magnifiques, le titre de favorite. Ce fut un coup de foudre pour Zobeïdeh, qui croyait n'avoir plus à redouter de rivale, et qui comprit alors qu'il ne pouvait y avoir pour elle de sécurité nulle part ni avec personne. Maléka au con-

traire prit son mal en patience. — Osman-Bey est notre maître à toutes; femmes ou esclaves, nous lui appartenons toutes au même titre, puisqu'il nous a achetées, et il peut faire ce qu'il lui plaît de chacune de nous sans que nous ayons le droit de nous plaindre ou de nous jalouser les unes les autres. D'ailleurs, si quelques-unes de nous pouvaient connaître l'envie, ce ne seraient certes pas celles qu'il a élevées au plus haut rang dont il puisse disposer; mais ce poste, nous ne l'avons pas conquis : il nous a été accordé, et le bey peut l'accorder à toutes nos compagnes.

— Nos compagnes! disait la fière Zobeïdeh en haussant les épaules; tu es ma seule compagne, et tu n'as d'autre compagne que moi. Les autres femmes sont nos servantes...

— Aussi longtemps qu'il plaira à Osman-Bey de nous donner des droits sur elles; mais du moment qu'il trouvera bon d'en faire nos compagnes, nous ne pourrons nous y opposer.

— Eh bien! je m'y opposerai, moi! et tu verras avec quel succès.

Zobeïdeh se vantait en parlant ainsi, car elle ignorait complétement par quels moyens elle pourrait empêcher l'avénement de nouvelles favorites; mais elle se disait qu'elle en viendrait à bout. Elle ne songea pourtant pas à recommencer ouvertement la lutte qui lui avait assez mal réussi lors de l'arrivée de Maléka, et dont elle était sortie abattue, humiliée et amoindrie. Elle prit le parti de dissimuler et de se tenir prête à saisir la première occasion favorable pour fouler aux pieds sa rivale. En attendant, elle éprouvait comme une double jalousie : jalousie pour son propre compte et pour le compte de Maléka, qui ne ressentait pas suffisamment, selon elle, l'injure qui lui était faite. Zobeïdeh avait, pour ainsi dire, adopté Maléka, et il lui semblait qu'elle était offensée dans la compagne qu'elle ne s'était pas donnée, mais qu'elle avait acceptée.

Sa nouvelle rivale n'était pourtant pas digne d'exciter son courroux. C'était une pauvre fille, douée de quelque fraîcheur et d'un embonpoint franchement oriental qu'elle devait à son extrême paresse, à son apathie presque complète et à une gourmandise sans pareille. Quand elle se vit distinguée par le maître, elle ne considéra son élévation que sous un seul aspect, la liberté qu'elle aurait de ne rien faire. Du reste, la pensée de s'établir à demeure dans cette dignité ne se présenta seulement pas à son esprit. Elle ne se dit pas non plus que sa gloire ne serait qu'éphémère. L'avenir n'existait pas pour elle, ou du moins elle ne s'en préoccupait pas, non par résignation, ni par oubli, mais parce qu'elle était incapable de concevoir deux idées ayant quelque suite. Si Zobeïdeh n'eût été qu'ambitieuse, elle eût entouré d'attentions cette rivale insignifiante et inoffensive, qui fût devenue (qu'on me passe l'expression) comme un paratonnerre pour le harem; mais Zobeïdeh

était passionnée, et toute rivalité lui était insupportable. Pour elle, Ada (c'était le nom de la favorite du jour) n'était pas une pauvre fille appelée presque malgré elle à une dignité qu'elle n'avait pas recherchée et qu'elle acceptait sans empressement, tant il était évident qu'elle ne la garderait pas de longs jours; c'était une rivale et rien de plus ni de moins, une rivale, et par conséquent une ennemie dont il fallait à tout prix non-seulement triompher, mais tirer vengeance.

C'est dans ce sens qu'elle parla à Maléka, espérant faire de sa compagne une alliée et une complice.

— L'offense nous est commune, lui dit-elle un soir, unissons nos ressentimens pour parvenir plus sûrement à les satisfaire.

— Eh! quelle satisfaction pouvons-nous espérer, chère Zobeïdeh? répondit Maléka. Ada plaît à Osman-Bey; elle jouit maintenant de sa faveur sans en paraître enivrée. Osman peut la laisser un jour retomber dans la triste et obscure condition d'où il vient de la tirer. Est-ce là ce que tu appelles notre vengeance? Après celle-ci, le bey en prendra d'autres, et peut-être perdrons-nous au change?

— Que peut-il nous arriver de pire que d'avoir des rivales? répliqua Zobeïdeh avec emportement. Nous en avons une aujourd'hui, commençons par nous en défaire; plus tard, si une autre lui succède, nous emploierons les mêmes moyens, ou nous en trouverons d'autres.

L'entretien ainsi commencé se poursuivit avec vivacité. Quelques questions de Maléka alarmée amenèrent Zobeïdeh à s'expliquer sans réticences. Il ne manque pas en Orient de femmes sachant composer des drogues funestes, des poisons en un mot. C'est à une de ces femmes-là qu'il fallait s'adresser. Tel était le plan de Zobeïdeh; mais à peine avait-elle parlé de mort et de poison, qu'elle avait été interrompue par les supplications de la douce et timide Maléka. Ces prières, ces représentations, faites tour à tour au nom de la morale, de la prudence, de la pitié, eussent ébranlé une femme moins passionnée que Zobeïdeh. — C'est bien, se contenta-t-elle de répondre froidement, je vois que tu n'es pas de force à me seconder. Supporte les outrages dont on t'accable sans en tirer vengeance. Pour moi, je marcherai seule dans la voie qui me convient.

La conversation en resta là; mais après s'être ainsi démasquée devant Maléka, Zobeïdeh devait mettre une sorte de cruel amour-propre à exécuter seule l'horrible plan dont elle lui avait dit quelques mots. Dès ce jour, l'orgueil s'unit à la jalousie pour la pousser au crime.

Il y avait parmi les esclaves de Zobeïdeh une femme d'origine grecque, assez âgée déjà pour avoir connu beaucoup de harems, et qui avait raconté à Zobeïdeh plus d'une tragique histoire où sa vie

errante l'avait amenée à jouer un rôle. Plusieurs fois elle avait parlé à Zobeïdeh de femmes prudentes qui n'avaient pas permis que la vie de leurs rivales se prolongeât au-delà d'un temps fort court, de mères tendres et zélées qui avaient écarté de l'héritage paternel tous ceux qui auraient pu y prétendre. Zobeïdeh aimait beaucoup ces tristes histoires de la Grecque, et celle-ci se montrait de son côté fort attachée à sa maîtresse. La Circassienne résolut de s'adresser à la vieille esclave (quarante ans, c'est la vieillesse en Turquie), et, pour la sonder, commença par lui demander une des histoires qu'elle s'entendait si bien à conter. Soit hasard, soit malice, l'aventure choisie par la Grecque répondait parfaitement à la situation d'esprit où se trouvait Zobeïdeh : il s'agissait d'une suite d'empoisonnemens commis par une petite fille de douze ans, à la physionomie douce et candide, et dont jamais la scélératesse n'avait pu être découverte.

Quand l'histoire fut terminée, Zobeïdeh demanda de l'air du monde le plus indifférent s'il existait encore à Stamboul ou ailleurs des femmes comme celles qui procuraient à la petite empoisonneuse les moyens d'accomplir ses criminels projets. Sur la réponse affirmative de la vieille esclave : — Je serais curieuse de connaître une de ces femmes, dit Zobeïdeh; elles doivent s'entendre à composer divers philtres ou cosmétiques, et les recettes qu'elles peuvent donner ne sont jamais de trop dans un harem. — Feignant de prendre au sérieux la frivole curiosité sous laquelle Zobeïdeh cachait son désir de s'assurer des moyens de vengeance, la Grecque lui promit de la mettre en rapport avec une de ses compatriotes, réputée savante parmi les plus savantes. Il restait à l'introduire dans le harem sans encourir la colère ni éveiller les soupçons du maître, et il fut convenu que la malheureuse serait présentée à Zobeïdeh comme une pauvre femme d'autant plus digne d'intérêt, qu'on la dirait prête à changer de religion et à se faire musulmane.

Tout se passa comme Zobeïdeh l'avait ordonné. La vieille esclave n'eut pas de peine à découvrir son ancienne camarade, et la conduisit à sa maîtresse. La mère d'Osman-Bey, qui se trouvait avec Zobeïdeh lorsqu'on vint annoncer cette femme, fit observer à la Circassienne que son fils désapprouvait fort l'introduction dans le harem de personnes étrangères. Zobeïdeh répondit que l'interdiction conjugale ne portait que sur les visites de complimens, et non sur celles qui avaient la charité pour cause et pour but. Un hôte pauvre est un don d'Allah, ajouta-t-elle d'un air contrit; je connais cette femme par ce que m'en a dit une de mes esclaves. C'est une femme âgée, tombée dans la misère, et qui aspire à connaître la vraie religion. — Un peu embarrassée du ton grave et solennel de Zobeïdeh, la mère d'Osman ne sut répondre qu'en haussant les épaules et en lui tournant le dos. La partie était gagnée, pour le moment du moins, et

Zobeïdeh se fit amener la misérable qui allait devenir sa complice.

Comme on pouvait le prévoir, cette femme commença par opposer aux ouvertures de l'épouse d'Osman d'énergiques refus : non point qu'il y eût place pour un sentiment honnête dans son âme dégradée; mais un peu de résistance était le moyen de s'assurer un salaire plus élevé. Trop émue pour être habile, Zobeïdeh s'emporta d'abord, et finit par comprendre le but de ces refus obstinés. Elle amena enfin la vieille femme à s'expliquer sur une mystérieuse poudre blanche qui avait pour vertu non de tuer les rivales dangereuses, mais de les défigurer. Ce moyen terme parut satisfaire Zobeïdeh, et la fausse mendiante, après avoir reçu cinquante piastres, se retira en promettant de revenir dans trois jours apporter la précieuse poudre. Si le hasard empêchait Zobeïdeh de se trouver au rendez-vous, il était convenu que la Grecque, son esclave, la remplacerait. Zobeïdeh se vit ainsi forcée d'avouer à celle-ci tous ses odieux projets. La Grecque reçut la communication avec un embarras mal déguisé, et se promit, si quelque complication imprévue survenait, de s'assurer l'impunité en livrant sa maîtresse.

Au jour fixé, la vieille marchande, déguisée en mendiante, se présenta de nouveau au harem. Quelques paroles d'Osman avaient fait comprendre à Zobeïdeh qu'il avait vu avec déplaisir une étrangère reçue par une de ses femmes contrairement aux règles établies. Elle jugea prudent de ne pas aggraver sa faute en la renouvelant, et la Grecque fut chargée de prendre le paquet de poudre destiné à Zobeïdeh. L'esclave s'acquitta de sa commission avec une secrète joie, et ne remit le paquet à sa maîtresse qu'après avoir diminué un peu la dose de la mystérieuse substance, dont elle redoutait les dangereux effets. Zobeïdeh, n'ayant aucun soupçon, poursuivit son dessein.

Il ne s'agissait plus que de mêler la préparation empoisonnée aux cosmétiques qu'employait la favorite. La Circassienne eût été bien embarrassée si la pauvre Ada s'en fût rapportée un peu plus à la nature et à ses seize ans; mais la jeune favorite mettait au contraire une sorte de vanité à connaître et à employer tous les cosmétiques de l'Orient : aussi sa toilette ressemblait au comptoir d'un débitant de produits chimiques. Zobeïdeh trouva sans peine un moment pour saupoudrer sans être vue les pommades et les fards étalés sur la toilette d'Ada, puis, tranquille et satisfaite, elle attendit l'effet de sa vengeance.

Elle n'attendit pas longtemps. Sa rivale parut un matin le visage couvert d'un voile. Une éruption s'était déclarée. La pauvre Ada fut condamnée à garder le lit et menacée de perdre la vue. Tant que dura la maladie, Osman ne vit pas sa favorite. Il s'informait pourtant avec intérêt de son état, et il eût été jusqu'à lui rendre visite, si

la pauvre fille, effrayée de son propre visage, ne l'eût fait prier de lui épargner cet honneur, qui, en toute autre circonstance, l'eût rendue aussi heureuse que fière. Cependant la fièvre, l'ardeur et l'enflure de la peau disparurent peu à peu, et la malade put quitter son lit. Son premier mouvement, après avoir recouvré ses forces, fut de courir à un miroir placé dans un cabinet voisin de sa chambre. A la place de son teint blanc et rose, quelle douloureuse surprise! une pâleur uniforme, des yeux entourés d'un cercle bleuâtre, des lèvres aussi décolorées que le reste du visage!... Les traits mêmes avaient subi une étrange métamorphose; toutefois ce dont la pauvre enfant était loin de se douter, c'est que ce changement était à son avantage. Elle avait eu jusque-là cette légère bouffissure qui accompagne d'ordinaire l'adolescence. Le contour de ses traits avait perdu ce charme juvénile, mais en revanche il était devenu plus pur et plus délicat. Son regard avait gagné en douceur ce qui lui manquait en vivacité; ses lèvres, toutes pâles qu'elles étaient, n'avaient jamais dessiné de plus gracieux sourire. Tout en elle avait reçu un cachet de finesse et de distinction. Zobeïdeh, qui avait l'œil bon et le goût sûr, s'aperçut aussitôt du singulier résultat de ses efforts, et elle en éprouva une rage d'autant plus grande qu'elle ne savait à qui s'en prendre, car ce que la Grecque avait promis s'était réalisé : toute fraîcheur avait disparu de ce frais visage, et si la malicieuse fille avait trouvé moyen d'être plus jolie avec un visage fané qu'avec les couleurs d'Hébé, ce n'était ni sa faute à elle ni celle de la poudre blanche. Cependant, si Zobeïdeh était clairvoyante, sa rivale ne l'était guère. Elle se croyait réellement hideuse, et son désespoir était si grand qu'il fallut toute la vigueur de sa verte jeunesse pour l'empêcher d'y succomber. Restait à savoir quel serait sur ce point important l'avis du maître, dont les goûts peu raffinés semblaient de nature à rassurer Zobeïdeh.

Ici encore Zobeïdeh éprouva un douloureux mécompte : Osman fut frappé, mais non choqué de la pâleur d'Ada, et le désespoir de la pauvre enfant, qui s'attendait à le voir reculer d'horreur, le surprit d'une façon tout agréable pour son amour-propre. Osman-Bey n'était pas méchant : il eut pitié, — une tendre, une véritable pitié, — de cette douleur si naïve et si poignante, causée par la crainte de perdre son amour. Il comprit fort bien que la vanité n'y avait point de part, car Ada se refusait à toute consolation et ne cessait de répéter qu'il devait la repousser, la punir d'avoir si mal gardé ce qui lui était cher. C'étaient là des paroles qu'une femme habile se fût bien gardée de prononcer, et qui pourtant servirent mieux la favorite que ne l'eût fait l'habileté la plus consommée; mais, lorsqu'elle fut parvenue à comprendre qu'Osman-Bey la maintenait dans le poste d'où elle s'était crue à tout jamais bannie, ce fut bien

autre chose. Elle se jeta aux pieds d'Osman, les baisa mille fois, quoi qu'il fît pour l'en empêcher, et protesta qu'une vie tout entière de la plus complète soumission à ses désirs ne suffirait pas à l'acquitter envers lui. Osman fut profondément touché de cette joie naïve, et ce qui n'avait été jusque-là qu'une fantaisie devint, à partir de ce jour, une affection véritable.

Qu'avait donc gagné Zobeïdeh? Moins que rien; mais elle reconnut bientôt qu'elle avait autre chose à craindre que l'inconstance et l'infidélité de son époux. Zobeïdeh s'était flattée qu'il ne prendrait pas l'accident arrivé à Ada assez à cœur pour en rechercher la cause. Elle s'était trompée, et, le premier moment d'émotion passé, le bey commença à s'enquérir de la manière dont tant de fraîcheur avait disparu aussi subitement. Il en parla à Ada elle-même, qui avait bien conçu quelques soupçons, mais qui n'avait pas osé s'en expliquer avant que le seigneur l'y eût invitée. La pauvre enfant était sans doute fort intéressante, mais la prudence n'était pas sa vertu capitale, et elle commit la faute de communiquer ses soupçons à quelques-unes de ses esclaves, si bien que Zobeïdeh en fut instruite. Des paroles menaçantes échappèrent même à la jeune favorite, et un matin Zobeïdeh vit Maléka entrer fort émue dans sa chambre. — Chère sœur, lui dit la seconde femme d'Osman, je n'ai pas oublié les étranges confidences que tu m'as faites un jour, mais je suis persuadée que l'idée de nuire à cette pauvre Ada n'a fait que traverser ton âme. C'est pleinement convaincue de ton innocence que je viens te dire qu'Ada te soupçonne. Évite donc de fournir des armes à ta rivale en répétant devant d'autres les imprudentes paroles que tu n'as pas craint de prononcer devant moi. — A cet avertissement amical Zobeïdeh répondit par les plus vifs remercîmens. Avec la dissimulation qui est le triste privilége des natures criminelles, elle protesta de son innocence, et assura qu'elle n'aurait jamais eu le barbare courage d'exécuter les menaces proférées dans un moment de désespoir. Maléka se retira, laissant Zobeïdeh calme en apparence, mais en réalité livrée à de terribles angoisses.

Comment pouvait-elle s'arrêter en effet sur la pente où une odieuse tentative l'avait placée? Il fallait se défendre, se sauver à tout prix, et le même acte qui écarterait d'elle tout danger la délivrerait d'une rivale détestée. Zobeïdeh se félicitait presque d'être ramenée par la nécessité à sa première et criminelle pensée. Ce n'était plus la beauté d'Ada, c'était sa vie même qu'il lui fallait. La vieille esclave fut en un instant mandée près de sa maîtresse. Zobeïdeh n'eut pas de peine à lui faire comprendre le danger que les soupçons d'Ada leur faisaient courir à toutes deux. La mort d'Ada, une mort prompte, la mort par le poison, pouvait seule prévenir leur perte. L'esclave grecque promit de nouveau le concours de sa

compatriote, mais en faisant entendre que pour vaincre certains scrupules faciles à prévoir rien ne valait le tout-puissant métal. Un collier de perles, donné par le bey à Zobeïdeh, représentait heureusement une somme assez forte pour endormir la conscience de la Grecque et de l'esclave. Cette fois la négociation fut vivement conduite, le danger était trop grave et trop pressant pour permettre de longs pourparlers. Zobeïdeh livra le collier, dont la Grecque abandonna à l'esclave une douzaine de grains, et reçut en échange une petite fiole contenant quelques gouttes d'une liqueur rougeâtre, qu'il fallait verser dans le verre d'Ada.

La saison était chaude, et la favorite avait l'habitude de boire, à diverses reprises dans la journée, de la limonade glacée. Trois jours après l'entrevue avec la Grecque, Zobeïdeh, qui, en sa qualité de première épouse, avait les clés de l'office, crut le moment venu d'en finir. Elle ne négligea aucune précaution : une esclave qui portait à Ada le verre de limonade fut écartée, parce que Zobeïdeh prétendait avoir entendu crier son enfant, l'héritier présomptif. A peine l'esclave était-elle sortie que le poison fut versé, et Zobeïdeh, se précipitant derrière elle, arriva presque en même temps dans la chambre de son enfant, qui s'était mis à pousser des cris aigus, comme pour servir les desseins de sa mère. L'esclave, congédiée, retourna à la limonade, qu'elle porta cette fois à la favorite. Zobeïdeh prit l'enfant dans ses bras et rentra dans la salle où se tenait Ada, qui venait de boire quelques gorgées de la fatale liqueur. L'enfant n'eut pas plus tôt aperçu le verre encore à moitié rempli, qu'il demanda à boire aussi. Une scène étrange se passa en ce moment. Ada, se plaignant du goût âcre et désagréable de la limonade, avait donné ordre de reprendre le verre; mais l'enfant avait rappelé l'esclave qui l'emportait, et il aurait partagé le sort d'Ada sans un mouvement de Zobeïdeh, qui, sous prétexte de contenter les désirs de son fils, le devança, et, tout en feignant de porter à l'enfant la boisson désirée, se laissa tomber, et brisa dans sa chute le verre qui la contenait. Zobeïdeh se blessa au bras et au côté. Ada était au même instant prise de frissons provoqués par le funeste breuvage. — Nous ferons bien de nous retirer et de prendre quelque repos, dit Zobeïdeh d'une voix languissante. Elle eut le courage d'embrasser la mourante, mais elle se sentait trop faible pour assister à la terrible scène qu'elle prévoyait, et quelques minutes plus tard la Circassienne attendait seule dans sa chambre qu'on vînt lui annoncer la mort de sa victime.

Les harems sont disposés pour la vie en commun. Les chambres se touchent, et le plus souvent même des communications s'établissent sans peine entre les habitantes des cellules plus ou moins nombreuses qui se groupent dans le même palais. Le nombre de

ces cellules n'est pas d'ailleurs toujours proportionné à celui des recluses, et l'isolement devient alors assez difficile. Zobeïdeh fut donc bientôt informée du résultat de sa criminelle tentative. Ce furent d'abord des exclamations bruyantes, puis des courses tumultueuses à travers les couloirs du harem. Bientôt des cris plaintifs dominèrent les autres bruits. Zobeïdeh appela une suivante, qui se rendit promptement à son appel. — Ada s'évanouit à chaque instant, elle a les dents serrées, elle a perdu la parole... Telles furent les informations qui décidèrent la Circassienne à quitter sa chambre d'un pas chancelant. Au moment où l'auteur du meurtre parut devant Ada, celle-ci avait déjà passé des convulsions à la morne stupeur qui est le signe certain de la mort. Maléka venait de faire appeler Osman-Bey, et Osman était auprès d'Ada. Les Turcs, il faut bien le dire, ne sont pas tendres. — Encore malade? tels avaient été les premiers mots arrachés au bey par la triste nouvelle. Bientôt cependant il témoigna une vive sollicitude à la jeune victime. Il lui demanda si elle savait d'où venait son mal, si elle désirait quelque chose... — Ada ne put prononcer que des mots sans suite. Ce suprême interrogatoire provoqua toutefois quelques paroles, dont le bey, avec plus d'attention, aurait pu faire son profit. « Je vais mourir... parce que vous m'avez aimée... Elles mourront toutes comme moi... »

Une autre circonstance aurait pu éclairer le bey sur les causes et sur l'auteur même de la mort d'Ada. Zobeïdeh, tremblante et agitée, s'était approchée du lit de la malade. Elle avait, avec son habileté ordinaire, feint une profonde inquiétude; puis, à un de ces rares momens où quelque élan généreux prenait le dessus, dans cette âme pervertie dès l'enfance, sur les instincts criminels, Zobeïdeh avait proposé de faire venir un médecin. Osman, sensible à cette marque de tendre sollicitude, avait remercié sa première femme et donné des ordres en conséquence; mais le délire s'emparait déjà de la malade : à la vue de Zobeïdeh, il redoubla. Un rire nerveux contracta les lèvres d'Ada... — Sa chute! elle est tombée à propos! s'écria-t-elle en désignant Zobeïdeh. Aux questions d'Osman qui suivirent de près ces étranges paroles, la mourante ne put répondre. Son regard seul, en se fixant sur Zobeïdeh, compléta ce que ses lèvres crispées se refusaient à dire. Puis le râle souleva sa poitrine, et une teinte livide qui se répandit sur le visage annonça la fin de la terrible crise. Une dernière fois Ada essaya de parler; elle ne put que lever le bras et le diriger vers Zobeïdeh. Ce bras, devenu bientôt immobile, désignait clairement la coupable. Zobeïdeh changea de place pour se soustraire à cette muette accusation, et toujours il lui semblait voir la main glacée se tourner vers elle. Ce n'était pourtant qu'un rêve de son imagination tourmentée. Ada était morte, et

Zobeïdeh, prise d'un frisson convulsif, fut emportée loin de sa première victime.

III. — SHEMSÉH.

Avant de juger Zobeïdeh, qu'on veuille bien réfléchir aux influences pernicieuses qui de bonne heure avaient pesé sur la jeune Circassienne. Quel but avait-on assigné à sa vie? Plaire à un maître, occuper la première place dans son affection, disputer ce haut rang à toutes les rivales que le caprice pourrait lui donner, telle avait été la préoccupation de la jeune fille même avant de connaître Osman. Elle l'avait vu enfin, ce maître, et elle l'avait aimé. La famille musulmane est malheureusement ainsi faite qu'une femme est forcée d'y lutter sans cesse d'habileté ou de séduction avec des compagnes souvent trop nombreuses. Si cette lutte amène quelquefois de tragiques conflits, faut-il s'en étonner?

Zobeïdeh oublia bien vite sa maladie pour ne songer qu'à Osman. Le bey ne put être insensible à ces preuves d'un amour sincère, et les soupçons qu'il avait conçus près du lit de mort d'Ada se dissipèrent, sans pourtant qu'il parût avoir retrouvé son calme et sa gaieté d'autrefois. Zobeïdeh souffrante voyait approcher l'époque de ses couches; elle profita des rares momens où ses souffrances lui laissaient quelque énergie pour éloigner les esclaves jeunes et jolies du harem et les remplacer par des femmes vieilles et laides. Le bey s'amusa plutôt qu'il ne se dépita de ce remaniement; il protesta seulement, dans l'intérêt du service de sa maison, contre l'exclusion des jeunes esclaves, et Zobeïdeh crut devoir admettre dans le harem réformé quelques filles dont la laideur adolescente ne lui inspirait aucun ombrage.

Quelques semaines se passèrent, et Zobeïdeh mit au monde, au milieu d'horribles souffrances, un petit être chétif, qui semblait n'être né que pour mourir. Elle-même fut prise aussitôt d'une fièvre nerveuse qui la retint dans sa chambre, où les visites du bey devinrent de moins en moins fréquentes. Cette insouciance d'Osman révélait une nouvelle infidélité. Tant qu'elle fut souffrante, Zobeïdeh ne parut pas s'en apercevoir. Rétablie enfin, elle fit un jour demander un entretien à Maléka, qui se rendit aussitôt près d'elle.

— Que se passe-t-il ici? dit-elle à Maléka. Pourquoi évites-tu de demeurer seule auprès de moi? Pourquoi Osman vient-il me voir si rarement, et pourquoi m'apporte-t-il, quand il vient, un visage si singulier, ce demi-sourire et ce regard troublé? Qu'y a-t-il? Parle-moi franchement; ce mystère est plus terrible que tout, car mes craintes ne connaissent pas de bornes. Qu'y a-t-il?

— Chère Zobeïdeh, il n'y a rien de bien extraordinaire : notre bey n'est ni malade ni malheureux; ton petit garçon se porte à merveille; ta pauvre petite fille, quoique bien chétive, va mieux. N'y a-t-il pas là de quoi te rendre heureuse et reconnaissante?

— Oui, oui, je sais cela; mais il y a autre chose qui me concerne, et que tu crains de me dire.

— Si je le crains en effet, chère Zobeïdeh, ce n'est pas que la chose soit par elle-même bien terrible, mais parce que je connais ton caractère...

— Parle, te dis-je. Osman s'ennuie; il songe à acheter une nouvelle esclave?

Maléka secoua la tête. — Il ne s'ennuie plus, dit-elle à mi-voix.

— Elle est ici? s'écria Zobeïdeh.

— Par pitié, Zobeïdeh, calme-toi, ou je te quitte à l'instant, et je m'établis en dehors de la porte pour empêcher que qui que ce soit ne te parle.

— Non, non, je suis, je serai calme... Il a donc une nouvelle favorite!...

Elle demeura quelque temps la tête cachée entre ses mains et sans parler; puis elle découvrit son visage, qui ne laissait plus voir aucune émotion, et elle reprit : — D'où vient-elle? qui est-elle?

— Elle ne vient pas de loin, et tu la connais, puisqu'elle est de tes esclaves.

— Mes esclaves! impossible! N'ai-je pas vendu toutes celles qui pouvaient attirer un seul de ses regards? Ne sont-elles pas toutes affreuses?

— Pas toutes.

— Je me souviens de chacune d'elles; je les vois en ce moment comme je te vois, Maléka, et il n'en est aucune...

— Shemséh (1)!

— Shemséh! dis-tu? Mais tu plaisantes, Maléka. Cette petite fille si noire, au nez aplati, à la bouche immense, maigre, décharnée, repoussante!

— Que te dirai-je? Elle était telle que tu la décris; mais elle est dans l'âge des transformations. Sa taille s'est arrondie et élancée, son teint a blanchi et ses mains aussi; sa bouche est toujours grande, mais ses dents, depuis qu'elle les soigne, sont devenues des perles; ses yeux ont toujours été fort beaux. Enfin Osman l'a trouvée à son goût; elle est gaie, vive, et elle le fait rire. Du courage et de la patience, chère Zobeïdeh; la révolte ne ferait qu'aggraver le mal.

Il fallut du temps à Zobeïdeh pour se résigner, du moins en ap-

(1) Littéralement *Ombrelle*, nom assez commun parmi les esclaves des harems.

parence; elle y parvint pourtant, et Maléka l'amena même jusqu'à recevoir la visite de la nouvelle favorite sans aucune manifestation d'hostilité. Cette visite fut courte, et tout le savoir-faire de Maléka ne fut pas de trop pour empêcher une *scène* entre les deux rivales, car Shemséh n'était ni beaucoup plus douce ni beaucoup plus patiente que Zobeïdeh : étant en outre beaucoup plus jeune, elle possédait une dose de prudence infiniment moindre. La pensée de paraître devant son ancienne maîtresse comme son égale, de répondre aux sarcasmes que sa laideur lui avait si souvent attirés par cet éclatant témoignage rendu à sa beauté, cette pensée donnait la fièvre à la petite Shemséh, que nous appellerons Ombrelle désormais, puisque aussi bien c'est son nom fidèlement traduit. Aussi prit-elle en entrant chez Zobeïdeh ce qui s'appelle de grands airs. Elle était vêtue magnifiquement, et elle portait sur elle quelques centaines de mille piastres en étoffes et en bijoux.

Maléka avait dit vrai. Ombrelle entrait juste dans sa quatorzième année, âge important dans lequel la chrysalide perd son enveloppe et en sort mouche hideuse ou papillon éblouissant. Ombrelle n'était, à vrai dire, ni l'une ni l'autre. Elle avait été une fort laide enfant, et elle était devenue une jeune fille assez jolie. Son nez s'était relevé vers le milieu, et le bout s'en était aminci; la bouche n'avait pas changé de forme, mais un sourire agréable donnait à ses lèvres une courbe gracieuse; le contour de son visage s'était aussi raffiné; ses formes étaient de la plus grande pureté, et un statuaire les eût copiées pour représenter la transition de l'enfance à la jeunesse. Ses yeux, ses dents et sa chevelure avaient toujours été irréprochables. En un mot, Zobeïdeh s'était montrée *short-righted*, comme disent les Anglais, en prononçant sur Ombrelle un arrêt d'éternelle laideur. Elle comprit son erreur, mais il était trop tard pour la réparer. Il ne lui restait plus qu'à se résigner, et le mot seul de résignation la jetait dans des crises nerveuses; elle avait été créée et formée pour la lutte, et elle lutterait jusqu'à ce que ses forces et sa vie fussent également épuisées.

Ombrelle n'avait pas le caractère endurant. Elle se rappelait l'offensante sécurité que sa laideur avait inspirée à sa jalouse maîtresse. Zobeïdeh et Ombrelle vécurent pendant quelque temps d'une vie de tracasseries réciproques qui nourrissaient leurs colères et entretenaient leurs haines. Ombrelle employait à cette petite guerre toutes ses facultés et toutes les forces de son caractère et de son esprit, tandis que Zobeïdeh, préoccupée de sombres projets et animée par des sentimens plus profonds, mesurait ses coups et gardait quelque empire sur elle-même. Ce fut Ombrelle qui renonça la première aux armes courtoises dont les deux combattantes s'étaient servies jusque-là, et qui, donnant pleine carrière à son courroux, attaqua

Zobeïdeh en véritable ennemie. Zobeïdeh ne demandait pas mieux que d'engager une bataille sérieuse, mais ce n'était pas avec les armes qu'employait Ombrelle. Ombrelle s'était oubliée jusqu'à proférer des menaces assez peu voilées contre l'auteur de la mort d'Ada : Zobeïdeh feignit de ne pas comprendre l'allusion, pourtant si claire; mais, à partir de ce jour, elle commanda à son dépit, et se tint sentinelle vigilante auprès de sa rivale, épiant l'occasion favorable de lui porter un coup dont elle ne pût se relever. Le caractère d'Ombrelle lui donnait lieu d'espérer qu'elle se perdrait d'elle-même. Osman-Bey n'était pas aimé de sa nouvelle favorite; bien plus, il ne lui plaisait même pas, et Zobeïdeh était trop clairvoyante en ces matières pour ne pas s'en apercevoir. Ombrelle possédait plus que la moyenne ordinaire de vanité départie aux femmes de son âge et de sa condition; elle était hardie, entreprenante, aimant les aventures, et avait une confiance illimitée dans l'effet de ses charmes sur le monde entier, en particulier sur Osman. Avec de pareilles armes, une jolie figure, une certaine liberté, elle ne tarda pas à subjuguer complétement le bey. Dès lors le harem devint le théâtre de conflits journaliers et d'intrigues ténébreuses. Le corps des esclaves reconnaissait trois chefs. La bannière d'Ombrelle était l'étourderie et l'impertinence, celle de Zobeïdeh le ressentiment et la vengeance. Maléka représentait seule la conciliation et l'abnégation. Chacune des esclaves se rangea sous celle de ces bannières qui flattait le mieux ses passions et qui convenait à son caractère. Les amies d'Ada et celles que l'humeur impérieuse de Zobeïdeh avait blessées se ralliaient autour d'Ombrelle; celles qui appréciaient la générosité de Zobeïdeh plus qu'elles ne ressentaient la hauteur et la brusquerie dont ses bienfaits étaient souvent accompagnés protestaient de leur fidélité envers leur ancienne, leur véritable maîtresse. Enfin celles qui préféraient la paix à la guerre et qui se réservaient le droit de critiquer tout le monde formaient un petit groupe (le moins nombreux des trois) autour de Maléka, dont elles vantaient les vertus pour avoir surtout occasion de remarquer combien l'absence de ces mêmes vertus se faisait sentir chez les deux rivales, et rendait la paix impossible. Chacune des deux factions militantes témoignait d'un égal mépris pour les neutres, qui de leur côté se drapaient dans une pitié dédaigneuse pour la folie de la troupe belligérante.

Ombrelle croyait s'être rendue redoutable aux yeux de Zobeïdeh. — Elle sait bien, se disait-elle, que l'histoire d'Ada et de sa mort étrange m'est connue, et elle tremble devant moi. Ce qu'elle ignore (et c'est fort heureux), c'est que je n'ai jamais pu amener le bey à m'écouter sur ce sujet. Que les hommes sont lâches! Sont-ils tous comme celui-ci? Il connaît l'affaire aussi bien que moi; mais parce

que cela l'ennuierait d'avoir à punir, il feint de tout ignorer, et il tâche de se persuader à lui-même qu'il ignore tout en effet. C'est bien, c'est très bien; mais, ou je me trompe fort, ou ce péché n'est pas le seul que la Circassienne ait commis, et je ferai si bien que je découvrirai autre chose dont le bey ne pourra pas m'empêcher de parler, puisque j'aurai parlé avant qu'il se doute de ce que j'ai à lui dire. Non, je ne suis pas Ombrelle, la séduisante Ombrelle, dont les charmes ont enchaîné le bey, si je ne parviens à jeter la désolation dans la vie de Zobeïdeh!

Si Ombrelle eût été moins jeune ou plus adroite, elle eût pu obtenir ce grand succès sans lancer aucune accusation contre Zobeïdeh : il lui eût suffi de ménager son influence, et de ne pas oublier les périls de sa position; mais Ombrelle n'avait que de la malice et des passions. Elle n'eut pas plus tôt constaté le pouvoir de ses charmes, que l'envie d'obtenir de nouvelles victoires s'empara d'elle. Osman-Bey ne lui inspirait ni amour, ni respect. C'était un maître qu'il lui semblait doux de subjuguer, mais de tromper aussi.

Durant sa vie d'esclave, Ombrelle avait pris l'habitude de sortir souvent pour exécuter dans la ville les commissions de ses maîtresses. Devenue grande dame et favorite, elle sut éluder la règle sévère qu'Osman imposait à ses femmes, en employant les armes que la nature lui avait prodiguées, et en faisant valoir la nécessité de prendre l'air, pour éviter les maladies auxquelles l'exposerait une vie trop sédentaire. Une faculté de médecine tout entière eût ordonné la promenade aux femmes du bey Osman sous peine de mort en cas de désobéissance, je doute fort qu'il les eût laissé sortir; mais Ombrelle n'était aux yeux du bey qu'une enfant dont la franchise babillarde le rassurait contre toute arrière-pensée coupable. Il avait donc consenti à entr'ouvrir pour elle les portes de l'enceinte où ses autres femmes restaient prisonnières, et la jeune esclave devait ainsi à une faveur inespérée deux grands biens, le pouvoir au dedans, la liberté au dehors.

Les premières sorties d'Ombrelle ne présentèrent aucun incident de nature à inquiéter le bey. Presque toutes les esclaves, presque tous les eunuques attachés au harem la suivaient. Peu à peu cependant elle trouva des prétextes pour laisser dans le palais quelques-unes de ses surveillantes les plus incommodes, et ne garder autour d'elle dans ses sorties que quelques confidentes intimes et des eunuques. Or ceux-ci sont destinés par état à jouer le rôle de dupes. Ils craignent généralement de se faire des ennemies parmi les favorites du maître, et ils s'empressent de fermer les yeux lorsqu'ils devraient les ouvrir, pour qu'on ne puisse au moins les accuser de complicité avec les belles infidèles confiées à leur surveillance. Malheur au maître ou à l'époux qui s'en rapporte à leur vigilance!

Lorsqu'à force d'éliminations, de caresses et de présens, Ombrelle se crut assurée de la fidélité ou de la complaisance de ses gardiens et gardiennes, elle dirigea ses promenades dans les quartiers les plus fréquentés de la ville. Le voile dont se couvrent les femmes turques de Constantinople a son langage, et ne le cède en rien ni à l'éventail des Espagnoles, ni au *zendale* des Vénitiennes. L'habitante du harem sait comment faire entendre au jeune homme qu'elle rencontre qu'il lui serait agréable de commencer avec lui une intrigue galante. L'une des suivantes d'Ombrelle se chargea d'apprendre à sa maîtresse ce facile dictionnaire, étude pour laquelle la favorite n'était que trop bien disposée. Les musulmans, habitués aux faciles amours du harem, ne se lancent guère dans les aventures; mais une moitié de la population de Stamboul est chrétienne, et cette moitié renferme un grand nombre de jeunes Européens dont la principale affaire est précisément d'apprendre comment se mènent les intrigues amoureuses en Turquie.

Un jour Ombrelle, en dépit de son cortége, fut abordée par un de ces Européens plus hardi ou plus désœuvré que les autres, qui lui demanda en mauvais grec si elle portait toujours « ce voile, recéleur impitoyable de tant d'attraits. » Ombrelle n'entendit guère ce compliment, mais une de ses suivantes s'étant empressée de le lui traduire, la favorite, fort peu accoutumée aux phrases galantes, chargea l'interprète de répondre naïvement à l'Européen qu'elle ne portait son voile que dans la rue. Le jeune homme trouva la dame un peu sotte, et Ombrelle se dit que l'audacieux questionneur pouvait bien être fou. L'aventure ne fut pas poussée plus loin; l'Européen avait le malheur de ressembler à Osman, et ce n'est pas une telle ressemblance qu'Ombrelle eût voulu trouver dans un amant.

Quelques jours s'étant passés, Ombrelle fut rencontrée dans une boutique de parfumeur par un autre Européen dont la physionomie offrait le plus parfait contraste avec celle du bey. Il était blond, et l'ensemble de ses traits annonçait une origine septentrionale. Ombrelle remarqua cette fois le bel inconnu, et celui-ci comprit sans peine qu'il avait attiré son attention. Le jeune Franc, qu'il nous suffira de désigner sous le nom d'Oswald, s'approcha de la favorite. — Combien d'hommes envieraient ce regard, dit-il à voix basse en fort mauvais turc, — ce regard qui pourtant m'a ravi la tranquillité et le repos!

Ombrelle comprit sans beaucoup de peine qu'on lui adressait une déclaration d'amour : elle garda le silence, mais la rougeur qui se répandit sur son visage était significative. Oswald crut alors pouvoir hasarder quelques phrases où se succédaient, dans un singulier pêle-mêle, des mots français affublés d'une terminaison turque. Les idées qu'il essayait de traduire n'étaient guère plus intelligibles

pour Ombrelle que le langage même employé par son nouvel adorateur. Elle devina cependant que le jeune homme essayait de s'excuser. Réduite aux faibles ressources d'une langue qui ne sait exprimer que les idées les plus simples, elle répondit aux protestations embarrassées de l'Européen par ces paroles naïves : « Je ne suis pas fâchée contre vous, et ce que j'ai entendu ne me déplaît pas. » Oswald, faute de savoir combien l'idiome turc se refuse à rendre les sentimens compliqués, accusa tout bas Ombrelle d'être plus jolie que spirituelle. Quoi qu'il en soit, les regards firent si bien des deux côtés, et les yeux d'Ombrelle dirent surtout des choses si charmantes, que le jeune homme n'eut garde de s'en rapporter à sa première impression. Il ne voulut quitter la belle esclave qu'après qu'elle lui eut permis de se trouver sur son chemin les jours où elle sortirait. Que signifiait cette promesse? Fallait-il encore y voir une preuve d'excessive candeur? Ce qui est certain, c'est qu'Ombrelle retourna au harem fort préoccupée, et n'attendit pas sans impatience le moment d'une prochaine sortie.

Les deux jeunes gens se virent plusieurs fois ainsi soit dans la boutique du parfumeur, soit chez quelque autre marchand du bazar; mais, ces entrevues rapides et pour ainsi dire publiques ne pouvant leur suffire longtemps, ils convinrent de se rencontrer dans un lieu moins fréquenté, et Oswald proposa son propre logement. Ces sortes d'arrangemens ne sont pas rares, dit-on, à Constantinople, où, toutes les femmes sortant voilées et vêtues de la même manière, il est impossible de les distinguer les unes des autres. Ombrelle, surveillée par ses esclaves, n'était pas toutefois sans inquiétude; mais l'amour l'emporta sur la prudence, ainsi que cela arrive d'ordinaire, et elle se persuada qu'elle pouvait braver le danger, moyennant beaucoup d'adresse et de précaution. Bientôt par malheur elle négligea toute précaution et se passa de toute adresse; elle se contenta de diminuer de plus en plus le nombre de ses suivantes et de ses eunuques, de choisir les unes et les autres parmi celles et ceux qu'elle considérait comme lui étant le plus dévoués, de faire à ceux-ci des contes et à celles-là des demi-confidences. Elle disait à ses esclaves de l'attendre dans un café, pendant qu'elle allait rendre visite à l'une de ses amies : elle allait en réalité dans la maison désignée, annonçait qu'elle y demeurerait plusieurs heures, et, sortant par une autre porte, elle allait retrouver son amant, puis revenait à l'endroit où ses gens l'attendaient. Toutes ces manœuvres ne trompaient personne, mais il faut rendre justice à tout le monde, ni la trahison, ni la délation ne sont choses communes dans les harems, où un certain esprit de corps porte toute la population des esclaves, de quelque classe et de quelque sexe qu'ils soient, à s'entr'aider et à se soutenir dans la louable entreprise de tromper le

maître commun. Ombrelle n'était guère aimée de ses compagnes, qui l'enviaient de tout leur cœur. Elles avaient en main de quoi la perdre en gagnant une bonne récompense, et malgré tout personne ne prononça un mot qui pût éclairer le bey sur la conduite de sa favorite.

Cependant les amoureux sont de singuliers personnages. L'amour et surtout le caprice n'étant souvent que de la curiosité et le goût du changement, certains amoureux s'ennuient même de leur bonheur, lorsqu'il dure depuis quelque temps sous la même forme. Le jeune Franc se mit en tête un jour de voir au moins une fois la chambre qu'habitait sa maîtresse, le divan sur lequel elle s'asseyait, les murs qui la renfermaient, et Ombrelle de son côté déclara que sa demeure lui deviendrait chère à partir du jour où son amant y serait entré, où elle pourrait y retrouver des souvenirs de lui. L'imprudence était extrême, mais on en commet chaque jour de pareilles dont personne ne parle, parce qu'elles n'ont pas de résultat fâcheux et bruyant. Ombrelle avait accordé toute sa confiance à l'une de ses esclaves qui la méritait par sa fidélité. Lorsque celle-ci entendit parler pour la première fois de la visite projetée, elle pensa s'évanouir de frayeur, et elle mit tout en usage pour détourner sa maîtresse de ce dessein audacieux; mais ses représentations eurent le succès ordinaire de pareils morceaux d'éloquence. Ombrelle se faisait une fête de recevoir son amant chez elle, de lui montrer qu'elle était réellement une grande dame, qu'elle habitait un palais magnifique et qu'elle y commandait en maîtresse absolue. On convint qu'Oswald se présenterait sous le déguisement d'une femme apportant des broderies d'un genre nouveau à Ombrelle, qui voudrait les examiner, et cela provoquerait de nouvelles visites de la fausse brodeuse, qui reviendrait lui donner des leçons. Le plan n'était en définitive pas mal combiné, et en l'exécutant avec des précautions infinies, en n'abusant pas des occasions pour renouveler trop souvent les entrevues, on pouvait se flatter de l'impunité; on l'aurait pu du moins si une rivale comme Zobeïdeh ne s'était pas tenue constamment aux aguets pour s'armer du premier faux pas d'Ombrelle et la précipiter dans l'abîme.

Le dé en était donc jeté, et le jour fixé pour la première visite d'Oswald à Ombrelle était venu. Dès le matin, Zobeïdeh remarqua qu'Ombrelle était fort pâle et paraissait agitée. Ombrelle, de son côté, faisait des efforts surhumains pour paraître tranquille et sereine, et elle cherchait à se rapprocher de Maléka autant qu'à s'éloigner de Zobeïdeh. Ce fut vers midi, lorsque les dames étaient rassemblées dans la principale chambre après le second repas pris en commun, qu'une esclave vint annoncer à Ombrelle qu'une ouvrière l'attendait. — J'y vais, répondit Ombrelle d'une voix tremblante. Et elle

se demandait si ses jambes la soutiendraient et la porteraient à travers la chambre.

Zobeïdeh, qui s'aperçut de son hésitation, lui proposa d'admettre la marchande, dont elle-même verrait les ouvrages avec plaisir. — Je vais voir d'abord s'ils méritent de vous être présentés, dit Ombrelle, et dans ce cas je vous les apporterai. — Puis, prenant son parti, rassemblant toutes ses forces et retenant sa respiration pour arrêter les battemens de son cœur, elle sortit, trouva la prétendue brodeuse, lui fit signe de la suivre, et entra avec elle dans la chambre qui lui était réservée, car, depuis que le projet de recevoir son amant dans le harem s'était emparé de son esprit, elle s'était arrangée de façon à disposer exclusivement d'une des pièces qu'elle avait partagée jusqu'alors avec l'une ou l'autre des femmes de la maison. L'effroi avait gagné Ombrelle. — Laisse-moi tes broderies, et retire-toi sur-le-champ, dit-elle à Oswald. Zobeïdeh veut te voir, et si elle t'aperçoit seulement, nous sommes perdus. Pars vite, et reviens dans trois jours sous prétexte de reprendre ta marchandise. Nous serons plus heureux ce jour-là, et ton prompt départ d'aujourd'hui empêchera tous soupçons; mais pars, ne demeure pas un instant, Zobeïdeh pourrait venir.

Oswald ne comprenait rien à cette terreur soudaine; il n'en obéit pas moins, quoique d'assez mauvaise humeur, disposition bien naturelle chez un jeune Franc qui s'était affublé d'un costume ridicule pour se procurer un tête-à-tête amoureux, et qui voyait ce rendez-vous supprimé brusquement par celle-là même qui l'avait accordé. Lorsqu'Ombrelle rentra seule dans la salle où les femmes étaient réunies, elle débita une petite phrase qu'elle croyait de nature à écarter tout soupçon. La brodeuse, disait-elle, n'avait pas pu attendre, mais elle lui avait confié pour trois jours ses broderies, que Zobeïdeh pourrait examiner. Zobeïdeh cependant avait remarqué le trouble d'Ombrelle : un étrange soupçon venait de traverser son esprit. La catastrophe que l'esclave favorite avait cru prévenir en évitant de présenter la fausse brodeuse à sa rivale n'était que retardée.

Trois jours plus tard, Ombrelle recevait dans sa chambre Oswald, charmé de voir son aventure orientale prendre enfin des proportions tout à fait romanesques. Ombrelle par malheur ne partageait pas la sécurité de son amant, elle se montra contrainte et distraite. Au moindre bruit qui se faisait dans le vestibule, au moindre pas de femme ou d'enfant qui s'approchait de la porte, la pauvre fille croyait voir paraître son seigneur et maître au milieu d'un formidable cortége d'eunuques et de bourreaux. Le jeune Européen ne prit pas ces craintes fort au sérieux; il trouvait son déguisement des mieux imaginés et tout à fait suffisant pour mettre en défaut les gardiens de

harem les plus vigilans. Ombrelle, avec la docilité des femmes orientales, feignit alors de partager sa confiance, et quand vint l'heure de la séparation, Oswald emporta la promesse d'une nouvelle entrevue.

En quittant Ombrelle, le confiant jeune homme rencontra sur son passage Zobeïdeh. Il appela à son aide tout son sang-froid pour jouer le singulier rôle qu'il s'était donné. Sa figure imberbe, à demi cachée par un voile, n'aurait nullement trahi son sexe à un observateur frivole ou indifférent; mais Zobeïdeh avait pour toutes les personnes qui approchaient Ombrelle un regard chargé de haine et de soupçons. Ce regard ne demeura pas longtemps fixé sur la fausse brodeuse sans que la femme d'Osman eût tout compris. Oswald s'était arrêté cependant, et, pour mieux donner le change, il avait ouvert un paquet contenant quelques broderies, comme pour les étaler devant Zobeïdeh. Au même instant, Ombrelle avait paru sur le seuil de sa porte, et une pâleur mortelle s'était répandue sur son visage, quand elle avait vu Oswald en présence de Zobeïdeh. Elle s'avança vivement vers sa rivale, mais celle-ci tenait à laisser Ombrelle dans la plus complète sécurité. — Je regardais les broderies que vous n'avez pas choisies, lui dit-elle, et en même temps elle demanda le prix de quelques tissus à Oswald, qui crut faire merveille en cherchant la marque attachée aux objets en vente. C'était trahir l'origine européenne de ces marchandises, et cette circonstance n'échappa point à l'impassible Zobeïdeh, tandis qu'Ombrelle, pour se donner une contenance, discutait les prix que la brodeuse demandait à sa compagne dans un langage et avec un accent aussi peu oriental que possible. Ce fut Zobeïdeh qui mit la première un terme à ce pénible entretien en disant qu'elle remettait son choix à une prochaine occasion. Oswald, ainsi congédié, s'empressa de se retirer, tout triomphant de son succès et se promettant de conter l'aventure à une douzaine d'amis intimes dont il ne savait pas le nom, tandis qu'Ombrelle, rendue à une demi-sécurité, allait cacher son trouble loin des regards inquisiteurs de Zobeïdeh.

Zobeïdeh avait donc le secret d'une intrigue criminelle qui, grâce à sa dissimulation, ne pouvait manquer de se poursuivre dans l'enceinte même du harem en lui offrant l'occasion impatiemment désirée de sacrifier sa rivale. Une fois maîtresse de la situation, elle ne voulut rien négliger pour se ménager un complet triomphe, et elle procéda dans son œuvre avec la prudence particulière aux femmes de sa race. Elle s'assura d'abord qu'aucun passage secret n'existait dans la chambre d'Ombrelle. Elle se demanda ensuite si celle-ci n'aurait pas embrassé la foi chrétienne et ne comptait pas, en cas de surprise, se placer sous la protection d'un ambassadeur franc; mais Zobeïdeh fut bientôt certaine qu'Ombrelle n'avait pas

même songé à prendre une telle précaution. Dès lors la coupable était à sa merci. Il ne restait plus qu'à choisir un moment favorable pour la livrer avec son amant à la vengeance du bey.

Le jour fixé pour une nouvelle entrevue arriva. Oswald, toujours plein de confiance dans son déguisement, n'eut garde de manquer au rendez-vous. Il fut rencontré, comme la première fois, par Zobeïdeh, qui, après lui avoir adressé quelques paroles banales destinées à l'entretenir dans sa sécurité, s'empressa de s'éloigner, certaine qu'il se dirigeait vers la chambre d'Ombrelle. Quelques minutes plus tard, elle faisait annoncer à Osman-Bey qu'elle désirait lui parler, et à peine introduite auprès du maître, elle commençait par exciter sa curiosité jusqu'à l'impatience en lui faisant pressentir par ses larmes et ses exclamations quelque révélation fatale. Une fois qu'elle vit le bey suffisamment préparé à recevoir sa terrible confidence : — Ombrelle est à cette heure même enfermée dans sa chambre avec un amant, s'écria-t-elle d'une voix émue.

Osman avait toute la dignité d'un Turc de bonne race. Un léger mouvement trahit seul son trouble intérieur. — Qui vous l'a dit? demanda-t-il d'un ton froid et sec après un moment de silence.

— Je l'ai vu moi-même.

Osman cette fois devint très pâle, et Zobeïdeh raconta aussitôt dans le plus grand détail toute l'histoire du jeune Franc déguisé en brodeuse. Une fois ce récit terminé, il y eut un nouveau silence. Osman avait gardé en apparence tout son sang-froid, et les juges les plus sévères en fait de décorum musulman n'auraient rien trouvé à redire à son maintien. Le seul indice de son émotion contenue était une petite raie rouge tracée au milieu de sa lèvre inférieure, et qui attestait clairement qu'il l'avait mordue.

— Et vous dites, reprit Osman d'une voix qui ne tremblait pas, que vous pouvez me les montrer à l'instant même?

— A l'instant.

Osman se leva, frappa des mains, et deux esclaves accoururent, puis repartirent, chargés de ramener le chef des eunuques accompagné de quelques nègres vigoureux. Restée seule avec son époux, Zobeïdeh crut le moment favorable pour lui rappeler l'amour si parfait qu'elle lui avait toujours voué. Osman l'écouta impassible, et ne rompit le silence que pour lui enjoindre sèchement de faire venir Maléka. En un instant, les deux femmes du bey furent à ses côtés. Quelques paroles d'Osman eurent bientôt appris à Maléka quelle faute le bey se préparait à punir, et Maléka de son côté, en observant Zobeïdeh, n'eut pas de peine à reconnaître la dénonciatrice. Mais pourquoi Zobeïdeh n'avait-elle rien tenté pour arrêter une intrigue depuis longtemps surprise? C'est une observation que Maléka trouva bon de faire, et quoique le bey l'accueillît d'assez mauvaise

grâce, elle allait insister en invitant son maître à la clémence, quand le chef des eunuques parut, suivi des esclaves.

— Je viens d'apprendre, dit le bey, interrompant Maléka, qu'une de mes femmes me trahit, et qu'elle est en ce moment même enfermée dans sa chambre avec un amant déguisé. Suivez-moi, et préparez-vous à exécuter mes ordres.

Les esclaves pâlirent sous leur peau noire et s'inclinèrent en portant les mains sur leurs têtes; puis, sur un signe d'Osman, ils se mirent en marche, précédés du maître et de ses deux femmes.

Je ne fais pas un roman, je raconte une histoire d'après des souvenirs qui ne sont que trop fidèles. La scène qui se passa dans la chambre d'Ombrelle n'eut rien, je dois le dire, du caractère tragique que le début de cet épisode pourrait faire supposer. Les deux amans étaient assis l'un près de l'autre, les mains dans les mains, quand la porte s'ouvrit et laissa paraître le bey, entouré de son redoutable cortége. — Qu'on saisisse cet homme et cette femme, dit-il froidement, qu'on les enferme séparément jusqu'à ce que j'aie décidé de leur sort. — Et déjà les nègres s'approchaient d'Oswald, quand le jeune homme, rappelé par l'imminence du danger au soin de sa propre conservation, les écarta du geste. — Je suis sujet anglais, dit-il, oubliant fort à propos qu'il avait vu le jour dans la petite ville d'Altorf, et qu'il n'avait d'autre qualité sur la terre d'Orient que celle de chargé d'affaires d'une maison de commerce suisse.

Or, à l'époque où se passait cette histoire, sir Stratford Canning, depuis lord Redcliffe, exerçait à Constantinople une influence vraiment souveraine, et on sait qu'il recherchait volontiers toutes les occasions d'en user. Les mots prononcés par Oswald produisirent l'effet d'une formule magique. Les esclaves firent un pas en arrière; Osman, fort interdit, parut avoir perdu la parole, et Oswald, redoublant d'effronterie, se vanta d'une parenté des plus étroites avec lord Palmerston, ce qui mit le comble à la stupéfaction du digne bey. Il tira en même temps d'un portefeuille éblouissant de broderies une carte de visite sur laquelle son nom helvétique s'étalait, au milieu d'une forêt d'ornemens d'assez mauvais goût, en caractères parfaitement indéchiffrables pour les yeux des plus savans docteurs de l'Orient. Cette carte décida du sort du jeune homme. N'était-ce pas un firman particulier de la reine d'Angleterre? Osman-Bey se dit que le châtiment du jeune homme lui importait peu, et qu'il lui suffisait, en punissant Ombrelle, de mettre sa dignité à l'abri de toute atteinte. Il adressa donc un petit discours à Oswald, qui n'y comprit rien, si ce n'est que le bey lui montrait la porte, en ordonnant aux esclaves de le laisser passer. Le premier mouvement du jeune homme (j'ai regret à le dire) fut un mouvement de joie; sa seconde pensée fut toutefois pour la pauvre enfant que sa folle imprudence expo-

sait à un châtiment terrible; mais était-il de force à se dire : « Je mourrai avec elle ! » Le jeune voyageur finit par prendre une détermination beaucoup moins héroïque. Quatre eunuques s'étant placés entre Ombrelle et lui, il comprit l'inutilité, le danger même de toute tentative où se révélerait trop clairement son amour. On le vit se redresser, puis se pencher vers l'issue que lui indiquait le bey, lever le bras du même côté et la jambe du côté opposé, demeurer un instant dans cette pose théâtrale, et se précipiter dehors. La porte se referma aussitôt sur le téméraire qui avait apporté tant de trouble dans le harem le mieux tenu de Constantinople, et Ombrelle se retrouva seule en présence d'un maître irrité et d'une rivale impitoyable. Son regard s'étant rencontré avec celui de Zobeïdeh, la jeune femme crut y lire son arrêt. Elle voulut faire quelques pas vers le bey, mais la force lui manqua, et elle alla se heurter à l'un des esclaves, dont la main noire, en s'appuyant sur son épaule, lui arracha un cri d'épouvante. Éperdue, presque folle, Ombrelle courut aussitôt se cacher derrière Maléka, qui, dans un noble élan de pitié, n'hésita pas à la conduire jusqu'aux pieds du bey, en sollicitant son pardon.

La douleur de cette créature exclusivement sensuelle, possédée d'un désir effréné de vivre, avait quelque chose de navrant. Ombrelle n'avait jamais songé à la mort, et la seule pensée du gouffre inconnu dont elle entrevoyait pour la première fois les menaçantes profondeurs la remplissait d'un indicible effroi. Elle s'arrachait les cheveux, se déchirait le visage, promettait de se tuer elle-même, pourvu qu'on lui accordât quelques momens de répit, et qu'on ne la livrât pas aux terribles esclaves noirs. Hâtons-nous de dire que si Osman n'avait rien de tendre, il n'était pas non plus cruel. Ce qui dominait chez lui tout autre sentiment, c'était le désir réfléchi de ne pas commettre d'acte réprouvé par la loi. Quand il laissa tomber un froid regard sur cette malheureuse créature, naguère si charmante de fraîcheur et de jeunesse, aujourd'hui presque hideuse au milieu des accès de sa folle épouvante, il se sentit positivement mal à l'aise, et se hâta de mettre un terme à une scène devenue trop pénible. Rien ne pressait, et le moment ne lui semblait pas venu de se prononcer irrévocablement. Il avait fait signe aux noirs d'emmener Ombrelle uniquement pour la tenir enfermée pendant qu'il déciderait de son sort; mais Ombrelle, habituée par les récits du harem à ne voir dans les noirs que des bourreaux, poussa de tels cris, qu'il fallut renoncer à exécuter cet ordre. Maléka offrit de la conduire elle-même dans une des chambres du palais qui lui serait assignée pour prison, et Osman accueillit cette offre avec empressement.

Grande fut la joie de la pauvre Ombrelle en se voyant dans une chambre qu'elle connaissait, et seule avec Maléka, hors de la portée

des noirs et de leurs regards; mais cette joie fut de courte durée, et elle retomba bientôt dans le même état voisin de la folie. Elle croyait son arrêt de mort prononcé. Aussi priait-elle Maléka de lui indiquer les moyens les plus doux pour quitter la vie, de l'aider à en sortir au plus tôt, avant le retour des nègres. Maléka essayait cependant de détourner ses pensées sur la vie qui l'attendait au-delà du tombeau; mais Ombrelle ne songeait qu'avec terreur à ce monde mystérieux. On eût dit qu'elle croyait les lois éternelles rédigées par des pachas. Puis elle se rappelait ses riantes amours, son bonheur, son orgueil, sa tendresse, et elle s'étonnait qu'on pût l'engager sérieusement à se résigner au subit échange de tant de délices contre la mort. Maléka passa de longues heures auprès de la pauvre victime, s'efforçant tour à tour de la distraire, de l'encourager, de la consoler, de lui inspirer de la résignation, et ne la quitta enfin que lorsqu'elle l'eut vue, succombant à la fatigue, tomber dans une sorte d'assoupissement et de torpeur.

Elle se rendit alors chez Osman-Bey, qu'elle s'était bien souvent reproché d'abandonner sans partage à la fâcheuse influence de Zobeïdeh; mais elle se trompait cette fois. L'ennui qui enveloppait d'ordinaire le bey, lorsqu'il se trouvait quelque temps seul avec sa fidèle Circassienne, était arrivé ce soir-là jusqu'au point de produire un certain apaisement, tandis que, prolongé outre mesure, le tête-à-tête eût pu le porter à la férocité. Il accueillit Maléka avec un plaisir manifeste, lui demanda des nouvelles d'Ombrelle comme il eût demandé des nouvelles d'une malade, et Maléka lui répondit sur le même ton que sa raison, troublée par la terreur, lui paraissait profondément atteinte.

— Mais que dit-elle? ajouta Osman.

— Hélas! elle répète constamment qu'elle ne veut pas mourir.

Je me suis souvent demandée si bon nombre des victimes qui tombèrent jadis sous le fatal cordon n'eussent pas sauvé leur vie en déclarant sérieusement et résolûment qu'elles ne voulaient pas mourir, tant l'idée de la violence répugne au caractère turc! Par malheur, l'idée de la soumission aux volontés supérieures, ou ce que l'on nomme en Occident le fatalisme oriental, exerce un tel empire, qu'aucun des condamnés n'essaya jamais de la résistance. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, Osman accueillit la réponse de Maléka comme un sérieux obstacle à l'exécution de son arrêt. Il haussa légèrement les épaules de l'air d'un homme qui dit : Puisqu'elle ne veut absolument pas mourir, il faudra trouver autre chose. — Et il consulta Maléka; mais Zobeïdeh, qui n'était pas consultée, éleva la voix pour lancer la première son inexorable conseil. Enfin Maléka, qui voyait le regard d'Osman se tourner vers elle avec inquiétude, plaida fort habilement en faveur d'Ombrelle. Le bey était fort disposé à la clé-

mence; seulement il lui en coûtait de renoncer au salutaire effet de l'exemple. Maléka, préparée à l'objection, ouvrit un avis. Pourquoi ne renverrait-on pas Ombrelle au bazar pour y être mise en vente aux enchères? L'humiliation serait grande. Zobeïdeh objecta vivement que son amant l'achèterait; mais le bey répliqua non moins vertement qu'en pareil cas il retirerait sa marchandise, et la pensée de jouer ce tour à l'amoureux européen acheva de le décider. Il déclara donc s'en tenir à ce dernier parti, ne plus vouloir s'occuper de cette désagréable affaire, et il permit à ses femmes d'aller se coucher. Il ajouta pourtant une dernière recommandation à Maléka : ce fut de ne rien dire ce soir-là à Ombrelle de sa généreuse résolution et de la laisser jusqu'au lendemain matin livrée encore à ses propres réflexions. Vingt-quatre heures d'inquiétude n'étaient pas assurément un châtiment trop sévère pour une aussi grande faute, et Maléka, qui ce soir-là eût fait de bon cœur le tour de la maison sur ses deux genoux pour témoigner de son adoration et de sa reconnaissance à son époux, promit de lui obéir, lui prit la main, la baisa respectueusement, et la posa ensuite sur son cœur et sur son front, où elle la garda un moment, comme pour lui rendre un nouvel et tacite hommage de soumission et de vénération.

Si Osman, en congédiant ses épouses, n'adressa pas un mot de remerciement, de reproche ou de pardon à Zobeïdeh, ce fut sans doute par oubli. Zobeïdeh s'attendait pourtant à un adieu plus tendre, car elle hésita un moment à quitter la chambre, fit un pas vers lui et s'arrêta. Osman ne s'en aperçut pas sans doute, et Zobeïdeh, rejoignant à la hâte Maléka, monta avec elle l'escalier qui conduisait à leurs chambres. Maléka, qui se rendait à peu près compte des sentimens qui devaient se livrer un terrible combat dans le cœur de Zobeïdeh, leva les yeux sur elle, se proposant de la ramener à plus d'indulgence pour sa malheureuse rivale; mais le visage qui frappa son regard avait quelque chose de si farouche que le courage lui manqua. Elle se dit qu'une nuit de silence et de calme aurait un meilleur effet que ses exhortations, et elle se tut. Toutes deux, pressant le pas, arrivèrent devant la porte de la chambre qui servait de prison à Ombrelle. Zobeïdeh avait relevé la tête et semblait se réveiller d'un songe pénible. Maléka alors, songeant que la vue d'Ombrelle ne pouvait en ce moment inspirer que de la pitié, dit de sa plus douce voix à Zobeïdeh : — Chère sœur, puisque le bey m'a défendu de rassurer encore cette malheureuse fille, je n'ose entrer chez elle et m'exposer à entendre de nouveau ses supplications sans y répondre; mais toi, qui n'as reçu d'elle aucune prière, entre un instant dans cette chambre; vois si elle te semble assez apaisée pour passer la nuit sans de nouveaux accès de délire, et adresse-lui, si tu le juges bon, quelques mots de consolation.

Zobeïdeh, qui portait une lampe à la main, entra sans faire de réponse dans la chambre d'Ombrelle, et Maléka demeura au dehors, prêtant l'oreille. Zobeïdeh s'était arrêtée sans doute à l'entrée de la chambre, car elle ne l'entendit pas marcher; sa voix non plus ne se fit point entendre, mais celle d'Ombrelle, voix rauque, tremblante et saccadée, partant du coin où Maléka l'avait laissée naguère, et avec cet accent particulier qu'a la voix pendant le sommeil. — Non, non! disait-elle, ne me tuez pas... Et la voix s'éteignit dans ce murmure qui est comme l'ombre de la parole humaine. Zobeïdeh sortit de la chambre aussi sombre et aussi froide qu'elle y était entrée. Elle vint droit à Maléka, et lui dit qu'Ombrelle était folle à tout jamais. Quelques minutes après, les deux femmes se séparèrent.

Une fois seule, la Circassienne s'étendit sur un divan sans desserrer sa ceinture ni détacher les agrafes et les épingles en diamans de sa coiffure. Elle ferma les yeux et demeura longtemps immobile, comme si elle eût été décidée à vaincre son agitation et à forcer le sommeil de descendre sur elle; mais ce fut en vain. Elle bondit ensuite sur ses pieds et marcha précipitamment dans sa chambre. Une heure se passa ainsi, puis elle s'assit sur un carreau posé à terre, cacha son visage dans ses mains, et parut plongée dans ses réflexions. Hélas! tout ce qu'elle avait fait pour s'assurer la possession presque exclusive de celui qu'elle adorait avait tourné contre elle! Ombrelle rentrerait sous ce toit qu'elle avait souillé; Zobeïdeh l'avait compris : le pardon d'Osman irait jusqu'à l'oubli du crime, et la coupable esclave reprendrait bientôt son titre de maîtresse bien-aimée. Elle-même avait déplu au bey par ses conseils sévères; Ombrelle ne manquerait pas, lorsqu'elle serait rentrée en grâce, d'envenimer ce mécontentement; elle se poserait en victime de sa jalousie; qui sait si elle ne parviendrait pas un jour à le convaincre de son innocence, à la présenter, elle, Zobeïdeh, comme l'auteur d'une noire calomnie? Perdrait-elle le peu qui lui restait encore de l'amour de son époux? Se le verrait-elle enlever sans le défendre? Ne s'était-elle pas juré cent fois de renverser tout ce qui viendrait se placer entre elle et cet amour? Pourquoi hésiter? pourquoi se décourager? Lorsqu'elle s'était défaite d'Ada, avait-elle espéré que ce serait là sa première et sa dernière rivale? N'était-elle pas préparée à en voir une autre lui succéder, et à cette autre une autre encore, et qui sait pendant combien d'années? N'avait-elle pas dit : 'Autant il en choisira, autant j'en frapperai, et maintenant, parce qu'elle s'était flattée un instant que le crime de la favorite lui épargnerait un crime à elle, devait-elle, cet espoir déçu, oublier ses résolutions premières? Non; si Osman pardonnait, elle ne pardonnerait pas, et cette fois elle ne ferait qu'accomplir un acte de justice, elle empêcherait le crime de

marcher impuni, elle réparerait le tort d'une excessive indulgence, elle en détournerait les conséquences, qui eussent pu retomber sur la tête d'Osman. Il ne fallait qu'un moment de courage et de résolution. Elle trouverait l'un et l'autre, mais quel moyen emploierait-elle? Zobeïdeh chercha; le moyen lui était déjà apparu avec une étrange lucidité pendant les quelques minutes qu'elle avait passées dans la chambre d'Ombrelle. Ce moyen, elle l'examina, le repoussa, y revint encore, et elle finit par se reprocher sa lâcheté, qui la faisait hésiter devant un acte aussi nécessaire que juste, et dont l'exécution présentait si peu d'obstacles.

Elle se lève tout à coup, fouille dans les cendres de son foyer, et y découvre des tisons encore embrasés; moyennant de petites baguettes de bois résineux, elle allume la lampe qu'elle garde d'ordinaire dans sa chambre; elle entr'ouvre avec précaution la porte de la cellule; la voilà dans le couloir, qu'elle traverse d'un pas si léger qu'elle-même ne s'entend pas; elle est devant la porte d'Ombrelle, qu'elle a laissée à dessein entr'ouverte. Elle écoute. Le plus profond silence règne partout. Zobeïdeh entre d'un pas furtif et en tenant la main devant la flamme de sa lampe. Bientôt ses yeux, accoutumés aux ténèbres de la chambre, aperçoivent Ombrelle étendue sur le divan. Elle est endormie, profondément endormie; la fatigue a vaincu l'agitation, et elle dort de ce sommeil réparateur de la grande jeunesse, pendant lequel toute vie est complétement suspendue. Zobeïdeh avance lentement. Ombrelle est pâle comme une morte; ses lèvres sont entr'ouvertes, ses larmes n'ont pas encore séché sur ses joues, sa respiration est irrégulière, saccadée, et on dirait qu'elle voit se reproduire en rêve les scènes terribles qu'elle vient de traverser. Zobeïdeh avance encore. Le petit poignard au manche d'or, ciselé et incrusté d'émeraudes, présent du bey, est toujours passé dans sa ceinture, qui le retient à peine. Zobeïdeh rassemble toutes ses forces et tout son courage. Elle ne se permettra plus de réfléchir; n'a-t-elle pas réfléchi assez longtemps? C'est le moment d'agir; elle pose sa lampe à terre, et s'approche du divan; elle se penche sur Ombrelle, tire doucement le poignard, qui brille aussitôt... Un moment, et il a disparu dans ce sein naguère si agité. Un soupir, une plainte étouffée, un faible mouvement, et tout est fini...

Zobeïdeh reprend sa lampe et se dirige vers la porte. Cependant derrière elle un bruit se fait entendre. Elle se retourne effrayée. Tout est tranquille. La boiserie a craqué sans doute, ou le vent s'est engouffré dans la vaste cheminée. Quoi qu'il en soit, il a suffi d'un mouvement d'effroi pour faire trembler la lampe dans les mains de Zobeïdeh, et l'huile s'est répandue sur le parquet. Elle veut essuyer la tache avec son mouchoir : la tache reste, mais qu'importe? Elle

aura disparu dans quelques heures, et d'ailleurs qui la remarquera? Elle sort, referme soigneusement la porte, et regagne sa chambre, où elle attendra, au milieu des angoisses d'une nuit sans sommeil, le terrible lendemain.

L'aube paraît enfin. Des pas pressés, des bruits inaccoutumés se font entendre. Un supplice nouveau va commencer pour Zobeïdeh. Il lui faut tromper tout le monde, surtout celui qu'elle aime. Elle compose son visage et répare le désordre de son costume; elle entr'ouvre sa porte et interroge une esclave qui passait en courant. « Ombrelle, dit-on, s'est tuée pendant la nuit!... » Zobeïdeh se précipite dans la chambre de la morte. Plusieurs esclaves et Maléka y sont déjà. Éperdues, consternées, elles s'agitent; parlent à voix basse ou se cachent la figure dans leurs voiles. Maléka voit Zobeïdeh, et, lui prenant la main, elle lui dit : « C'est à nous de porter l'affreuse nouvelle à Osman. »

Elles vont trouver le bey, se tenant par la main; mais c'est Maléka seule qui trouve la force de parler, et le bey, la regardant atterré, ne paraît pas la comprendre. Enfin il s'élance, il traverse impatient les groupes de femmes formés sur son passage, et arrive devant la jeune victime. Les esclaves, Maléka, Zobeïdeh répétaient autour de lui que l'excès de la frayeur avait porté Ombrelle à se donner la mort; mais Osman, qui répugnait sans doute à imputer cette mort à sa propre rigueur, dit d'une voix sourde, comme se parlant à lui-même : « On l'a tuée! Qui l'a tuée? »

A ces mots, les femmes s'écartèrent terrifiées. Maléka, frappée comme d'un avertissement subit, parcourut la chambre des yeux, et son regard s'arrêta sur une tache brune qui n'existait pas la veille sur le tapis. Elle voulut observer de plus près cette trace révélatrice, mais tout à coup elle pâlit : son regard était tombé sur Zobeïdeh, qui, assise sur le divan, tenait un mouchoir sur ses yeux. C'était un mouchoir turc en mousseline blanche, brodé en soie de différentes couleurs; un des côtés était froissé, et les soies de la broderie paraissaient fanées et brunies. Profitant de la confusion générale qui lui permettait de s'absenter un moment inaperçue, Maléka fut aussitôt dans la chambre de Zobeïdeh. Une lampe était posée à terre sur la cheminée. Cette lampe n'avait brûlé que peu d'instans, et pourtant elle n'était plus qu'à moitié remplie. Maléka porta une main à son cœur... Elle savait tout désormais. Ombrelle avait péri victime d'un meurtre, et l'auteur du crime, Maléka ne pouvait plus en douter, c'était la compagne même de sa vie, celle qui chaque jour était saluée du nom de *mère* par leurs enfans.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LE

ROMAN CONTEMPORAIN

EN ANGLETERRE

UN ROMAN ANGLICAN.

Two Years Ago, by Charles Kingsley; 3 vol. in-8o, Cambridge, Macmillan 1857.

Je ne chercherai pas à dissimuler que j'ai un goût d'une espèce particulière pour les œuvres incomplètes ou manquées : elles ont des imperfections qui me semblent plus instructives bien souvent que les beautés incontestables des plus grands chefs-d'œuvre. Quelles excellentes leçons de critique, de goût et même de morale nous donnent une foule de livres remarquables, mais restés imparfaits soit par la faute de l'auteur; soit par le point de vue exclusif où il s'est placé! Lire ou contempler un chef-d'œuvre, c'est comme contempler un beau paysage ou un visage irréprochable; cette contemplation appelle notre admiration, mais ne fortifie en rien notre expérience intérieure. Au contraire lire ou contempler des œuvres imparfaites nous ramène plus près des conditions ordinaires de notre existence; en elles, nous retrouvons, comme chez des êtres vivans, le mélange de qualités et de défauts qui compose la nature humaine. Si l'âme ne trouve pas à une pareille lecture cette fête qui s'appelle l'admiration, l'intelligence y trouve donc un salutaire exercice. Et d'ailleurs il n'est pas juste de dire que ces lectures soient dépourvues d'attraits : elles en possèdent au contraire de très variés et de très déli-

cats. N'est-ce pas un plaisir par exemple que de refaire par l'imagination l'œuvre que parcourent nos yeux, d'agrandir un type que l'auteur s'est contenté d'indiquer, de compléter un caractère qu'il s'est contenté d'esquisser, de rêver enfin la rayonnante poésie d'un Shakspeare là où nous ne rencontrons que les larmoyantes déclamations d'un Otway? Et ce plaisir n'est pas le seul. Combien de fois un livre imparfait ne nous a-t-il pas procuré le même genre d'émotion que nous procure dans le monde la vue de ces personnes que nous appelons intéressantes faute d'un meilleur mot, et qui attirent plus sûrement nos sympathies que le génie le plus parfait ou le caractère le plus ferme? Tantôt il possède cette piquante beauté du diable qui anime même les traits les plus communs, tantôt l'irrésistible attrait d'une laideur expressive et spirituelle, tantôt enfin le charme mélancolique d'un visage maladif. Ces lectures nous donnent en outre, ai-je dit, d'excellentes leçons de morale. Il en est deux que je veux au moins signaler, car elles se rapportent directement au sujet qui va m'occuper. La première, c'est combien l'art est peu de chose. Ne vous est-il jamais arrivé de lire un livre plein de pages excellentes, tout animé d'un véritable esprit d'artiste, et cependant défectueux, parce que l'auteur a sacrifié les lois de l'art à une intention morale? Lorsqu'il vous a fallu ensuite porter un jugement, ne vous est-il jamais arrivé de dire : « Ce livre est défectueux, et c'est la faute de l'auteur; mais comment le condamner si la faute est plus belle à tout prendre que l'œuvre qu'il aurait pu produire? Il a oublié que l'artiste doit avoir l'immorale indifférence de la nature; il a voulu me faire partager ses nobles inquiétudes, me convaincre des vérités qui lui sont chères; il me parle non comme s'il voulait trouver en moi un admirateur respectueux, mais comme s'il cherchait un ami : puis-je lui refuser ma sympathie? Comment condamner au nom de cette vaine idole de la beauté tant d'ardeur, tant de zèle chrétien, ou tant d'amour pour l'humanité, et pourquoi me trouver désappointé parce que je suis forcé de reconnaître une fois encore que la grandeur de la charité est supérieure à la grandeur de l'art? » La seconde leçon que nous ont apprise certaines de ces lectures, c'est qu'il existe bien décidément une morale humaine générale qui s'élève au-dessus de toutes les morales particulières des sectes, des nations et même des civilisations. Tel livre est plein de talent et d'élévation, et cependant vous le fermez avec un certain dépit. Pourquoi, dites-vous, l'auteur veut-il absolument me traiter comme si j'appartenais à sa secte ou à sa nation? Pourquoi ne pas me parler comme à un homme, au lieu de me parler comme à un ultramontain, ou à un calviniste, ou à un anglican? Je sens par le dépit que j'éprouve que l'âme humaine

n'est pas aussi étroite qu'il veut me le faire croire; sa morale m'offense comme un préjugé national.

L'excellent M. Charles Kingsley trouvera facilement parmi les réflexions précédentes quelles sont celles qui s'appliquent ou ne s'appliquent pas à ses intéressans ouvrages. Ainsi mon imagination ne s'est jamais donné le plaisir de refaire après lui le livre qu'il jetait en pâture à la critique, car M. Kingsley n'est pas de ces auteurs qui passent à côté de leur sujet, ou l'effleurent sans le comprendre. Après lui, il n'y a rien à refaire; les parties remarquables de ses œuvres sont parfaites en elles-mêmes, et il serait impossible d'y rien ajouter; les parties qui sont défectueuses le sont d'une manière irrémédiable, et on ne pourrait y rien corriger. Il n'y a donc aucun plaisir de dilettantisme à tirer de la lecture de ses écrits, et ce n'est pas lui qui donnera jamais à son critique la joie de refaire son œuvre et de se transformer un instant en poète à ses dépens. Il y a dans M. Kingsley deux personnes bien distinctes, un artiste et un *clergyman*, un écrivain et un anglican. Dans tout livre sorti de sa plume, il y a donc toujours deux courans d'esprit très différens, qui s'entremêlent l'un l'autre et se contrarient mutuellement. L'artiste parle, et nous l'écoutons avec bonheur; mais au même instant l'anglican élève la voix, et le lecteur, qui, comme le duc exilé de Shakspeare, ne demandait pas d'autres sermons que ceux que murmure le vent ou que gazouille le ruisseau, est contraint d'écouter, qu'il le veuille ou non, un sermon qui pourrait être prêché devant une congrégation. C'est un grand défaut assurément, au point de vue de l'art, que cette transformation du roman en instruction pastorale, et cependant le dépit qu'éprouve d'abord le lecteur ne tarde pas à faire place à un sentiment de respect, car c'est de parti pris, avec préméditation, que M. Kingsley se laisse aller à cette confusion des genres. Il est trop éclairé pour ne pas connaître les conditions auxquelles vivent les œuvres d'imagination; c'est par devoir et par conscience qu'il gâte son livre : il ne lui suffit pas qu'il soit beau, il voudrait qu'il fût utile. Que la critique se raille de lui, pourvu qu'il ait le bonheur de ramener seulement quelques âmes vers les doctrines qu'il croit la vérité! On ne peut donc juger équitablement M. Kingsley sans tenir compte des devoirs qu'il s'impose avant de prendre la plume. Il n'y a pas à se méprendre à ce sujet : ses livres sont volontairement imparfaits. « Fi de l'art qui ne se propose pas un but utile! répondrait probablement M. Kingsley, s'il était interrogé. Je n'écris pas pour me faire admirer, mais parce que, possédant le talent d'écrire, j'ai cru que mon devoir m'obligeait à mettre ce talent au profit des doctrines que je sers. Quant au reproche que vous me faites de confondre un roman avec un sermon, je ne m'en soucie pas

davantage. Je me suis servi du roman pour exprimer ma pensée, parce que je me suis aperçu que, de toutes les formes de production intellectuelle, le roman était aujourd'hui la plus populaire, la plus propre à répandre les vérités que je défends. Le choix du roman est plutôt une ruse innocente de chrétien qu'une satisfaction donnée à mes instincts littéraires. Si mes romans ont plus de lecteurs que ma chaire n'aurait d'auditeurs, mon calcul est bon, et je me félicite de mon choix, non plus au nom de l'art, mais au nom de la vérité. »

Et quelle est cette vérité? Rien de plus que l'anglicanisme. Autant tout à l'heure nous étions disposé à donner raison à M. Kingsley lorsque nous le surprenions en flagrant délit d'infidélité envers l'art par amour pour la vérité, autant nous sommes choqué lorsque nous comprenons quelle est cette vérité. L'intelligence éprouve un certain dépit en découvrant que les croyances auxquelles on lui propose de se conformer n'ont rien de général et d'universel, et qu'au lieu de sortir directement de la conscience humaine sans acception de temps et de lieu, elles ont leur origine dans une certaine civilisation locale et dans des mœurs exposées à l'action destructive du temps. Plus que tous les autres écrits de ce temps-ci, les œuvres de M. Kingsley font sentir l'importance de cette morale éternelle et universelle, dont toutes les morales particulières ne sont que des formes imparfaites, peut-être par le soin même que prend M. Kingsley de rendre la doctrine qu'il professe la moins exclusive possible. M. Kingsley en effet ne néglige rien pour mettre ses croyances anglicanes en harmonie avec l'état des sciences et la situation des esprits modernes, et cette préoccupation ne sert qu'à faire mieux ressortir encore ce qu'il y a d'exclusif dans le point de vue auquel il s'est placé. Si nous avions affaire à un anglican entêté, qui refusât obstinément de sortir de son église, nous serions plus scandalisés peut-être, mais à coup sûr nous éprouverions moins de dépit. Nous nous révolterions peut-être au nom de la croyance dans laquelle nous avons été élevés, et nous opposerions drapeau contre drapeau. Nous sentirions mieux l'injustice avec laquelle l'auteur traiterait telle ou telle forme de la vérité, mais nous sentirions moins l'importance de cette vérité universelle qui échappe à toutes les sectes. M. Kingsley au contraire, par son grand esprit de tolérance, par ses tentatives de conciliation, par ses échappées innombrables dans les domaines de la philosophie et de l'histoire, nous force à reconnaître que la croyance pour laquelle il se donne tant de laborieux soucis et tant de peines méritoires n'a qu'un intérêt secondaire. M. Kingsley n'a pas échappé à la loi qui préside à toute tentative de conciliation et de compromis; dans toute transaction, le maître véritable, le dominateur n'est pas celui qui propose, mais celui qui reçoit et accepte

les offres de conciliation : or, dans les écrits de M. Kingsley, c'est la doctrine anglicane qui fait les avances, et c'est la raison humaine qui les reçoit.

Les motifs sur lesquels est fondée la préférence que M. Kingsley donne à l'église anglicane sur toutes les autres sectes ou églises n'ont rien que de très noble et de très élevé; mais, qu'il nous permette de le lui dire cependant, la nature de ces motifs est plutôt politique que religieuse. C'est comme Anglais beaucoup plus que comme homme qu'il défend de tout son pouvoir l'église établie; l'anglicanisme est un choix de son expérience pratique plutôt que de son intelligence spéculative. L'histoire d'Angleterre a révélé à M. Kingsley l'importance d'une église nationale pour l'éducation populaire, la moralité générale, et surtout pour la préservation de l'esprit patriotique et de l'intégrité du caractère national. Il est convaincu que la religion, comme toutes les choses en ce monde, doit, pour avoir action sur l'homme, s'abaisser en quelque sorte jusqu'à lui, se limiter et se rendre saisissable dans des formes sensibles : c'est à ce prix seulement que la religion peut être populaire et nationale. Il est convaincu qu'une église nationale est essentielle pour que l'esprit chrétien et l'esprit patriotique se confondent et se prêtent mutuellement secours. Partout où cette église nationale n'existera pas, l'esprit chrétien sera distinct du patriotisme, et même en certains cas en opposition avec lui. Il pourra y avoir des hommes vertueux, excellens, des saints si l'on veut; il n'y aura pas de citoyens, ou plutôt les citoyens seront distincts des chrétiens. M. Kingsley a donc une tendance marquée à repousser toutes les églises qui cherchent leur point d'appui plutôt dans la conscience universelle ou dans la conscience individuelle que dans la conscience nationale. Le calvinisme est essentiellement une religion individuelle, et qui n'a aucune force en dehors de la conscience privée : il laisse l'individu dans un isolement égoïste en le préoccupant exclusivement du soin de son salut. La doctrine romaine, pour parler comme M. Kingsley, arrive au même résultat par un chemin tout différent. De même que dans le calvinisme l'individu est isolé par la pensée unique du salut, dans l'église romaine il est isolé par une trop grande préoccupation de l'idée même de l'église universelle. Le rationalisme arrive au même résultat en faisant à l'idée d'humanité une part plus large qu'à l'idée de patrie. En dehors de l'église nationale, toutes les doctrines ont donc un double défaut : elles isolent l'individu, et séparent la vie spirituelle de la vie pratique. L'église nationale seule ne sépare pas le citoyen du chrétien, et fait de la vie morale la cause de la vie pratique. C'est à développer cette doctrine ingénieuse que M. Kingsley s'est appliqué depuis quelques années déjà, en haine

des philosophies cosmopolites, du mouvement papiste, et aussi en haine des prédications semi-catholiques du parti de la haute église. Tantôt, comme dans *Westward Ho!* il retrace les temps héroïques de cette église nationale, les temps où elle inspirait tous les actes de la vie publique et privée (1); tantôt, comme dans son dernier livre, *Two Years Ago,* il s'efforce de persuader à ses concitoyens de revenir à cette église, qui seule pourra réunir, ainsi qu'autrefois, leur vie pratique et leur vie spéculative, maintenant séparées.

Son dernier roman est donc fondé sur la nécessité d'un accord entre la vie pratique et la vie spéculative. La religion seule peut opérer cette union, en substituant le mobile du devoir aux mobiles de l'intérêt matériel et de la curiosité morale. Les pensées les plus élevées ne sont qu'un souffle tant qu'elles ne se sont pas traduites en actes, et il n'y a pour les actes qu'une expression qui soit digne de l'homme, le devoir et le dévouement. La vie intellectuelle qui n'a pas pour but la charité et l'amour est un abus criminel de l'âme, comme l'ivrognerie et la débauche sont un abus criminel du corps. Une multitude de péchés et de crimes contre l'humanité naîtront de ce mépris du dévouement : l'obstination du sectaire, le fanatisme, la stérilité littéraire, le vain dilettantisme. D'autre part, la vie pratique la plus énergique, si elle n'est pas dirigée par un mobile religieux, restera sans but véritable, et conduira facilement au scepticisme, au cynisme, au mépris des hommes. Cependant, quoique M. Kingsley condamne également l'absence d'un principe religieux dans la vie morale et dans la vie pratique, il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi indulgent pour les hommes intellectuels que pour les hommes pratiques. L'homme sans religion qui mène une vie pratique ne court pas, selon lui, les mêmes dangers que l'homme irréligieux qui mène une vie purement intellectuelle. L'homme pratique a en lui plus de ressources pour échapper au mal et au péché; s'il tombe, il sait se relever et reprendre sa marche; et glissât-il dans les pires erreurs, il est rare, en le supposant doué d'une certaine honnêteté native, qu'il roule au fond de l'abîme. Il n'en est pas ainsi de l'homme qui mène une vie intellectuelle : si toutes ses pensées ne sont pas réglées par le devoir, la charité et le désir du bien, elles le seront par l'égoïsme, la vanité et le désir du bruit. Une vie intellectuelle sans dévouement est donc le crime irrémédiable, le péché que rien ne peut pardonner. M. Kingsley n'a jamais assez d'anathèmes pour l'intelligence égoïste qui use et abuse de ses dons pour une satisfaction de vanité, et qui s'énerve et s'épuise dans un voluptueux dilettantisme, comme un débauché dans l'habitude de l'orgie; dans son

(1) Voyez sur *Westward Ho!* la *Revue* du 1er décembre 1855.

dernier livre pourtant, il a comblé la mesure, et poussé aussi loin qu'elles peuvent l'être la colère et la haine que l'épicuréisme intellectuel a toujours excitées en lui. Son mécréant pratique est un honnête garçon, qui n'a d'autre tort que de vouloir donner à ses actions les plus spontanées et les plus généreuses une apparence de cynisme et de dureté : l'occasion ne lui manquera pas de racheter ses péchés véniels; mais son épicurien intellectuel n'excite que le dégoût et le mépris, rien ne pourra sauver ce malheureux, et tous les accidens de la vie lui seront occasion de ruine, car l'homme qui ne vit que de vanité est blessé sûrement par les événemens les plus futiles.

Les deux personnages principaux du roman forment un contraste saisissant. Thomas Thurnall et Elsley Vavasour sont mis en présence dès les premières pages du livre : ils expliquent nettement et d'une manière dramatique la pensée de l'auteur. Tom Thurnall appartient à cette race d'hommes qui est particulièrement chère à M. Kingsley, et dont le plus remarquable échantillon est l'Amyas Leigh de *Westward Ho!* Les héros chéris de M. Kingsley ont une préférence marquée pour tous les jeux de la force et du danger. Jeunes, ils préféraient à tous les plaisirs de la chair et de l'esprit les fortifians exercices du corps, les longues promenades, la chasse, l'escrime; dans l'âge mûr, ils préfèrent à tous les triomphes les dangers de la mer, du champ de bataille, des solitudes incultes et des forêts primitives. M. Kingsley a pour la force corporelle la plus vive admiration, et même il irait volontiers jusqu'à en faire la base de la vertu et de la morale. Pas de vertu sans jarrets agiles et sans larges épaules! a-t-il l'air d'insinuer parfois à ses lecteurs. Ses vrais héros sont tous musculeux et honnêtes, et ils sont honnêtes parce qu'ils sont musculeux. La meilleure éducation pour l'enfance lui semble celle des anciens Perses, qui apprenaient à leurs enfans à dire la vérité et à tirer de l'arc. Cette singulière admiration pour la force physique, qui est poussée jusqu'à l'exagération, est un des caractères originaux de M. Kingsley. Loin de penser, comme trop de personnes qui tombent dans une exagération opposée, que tout ce qu'on donne au corps est enlevé à l'esprit, M. Kingsley pense au contraire que l'éducation physique est la base véritable de l'éducation morale, et que tout ce qui fortifie le corps fortifie en même temps l'esprit. Il y a certainement beaucoup de vrai dans l'opinion de M. Kingsley, qui a paru cependant exagérée en Angleterre, où les exercices physiques tiennent dans l'éducation une si grande place, et qui paraîtrait un paradoxe en France, où nous avons conservé les traditions de cette éducation cléricale qui cherche le développement de l'esprit avant toute autre chose, même aux dépens de la santé du

corps. La force sans doute ne fait pas la vertu, et il serait à désirer que M. Kingsley se résignât un jour à représenter un héros malingre et souffreteux; mais il n'a pas tort lorsqu'il prétend que l'éducation physique importe plus qu'on ne le croit aux bonnes mœurs : l'homme qui a une préférence marquée pour une vie active aura toujours une candeur et une honnêteté qui feront défaut à l'homme, même vertueux, habitué à une vie trop méditative.

Thomas Thurnall serait donc, s'il avait un peu de religion, le héros préféré de M. Kingsley; mais Tom est essentiellement un homme sans religion, et même sans aucun but idéal. Tel qu'il est cependant, M. Kingsley a pour lui une certaine tendresse qui le pousse à vivement insister sur ses qualités, en atténuant, sinon en excusant ses défauts; mais laissons l'auteur lui-même dépeindre ce caractère, qui dans sa pensée est non-seulement un individu, mais un type, et représente une race d'hommes.

« Quinze années d'aventures avaient durci, comme un métal travaillé, ce caractère, qui n'avait jamais été bien souple. Tom était maintenant dans son genre un homme du monde accompli, qui savait exactement (au moins dans toutes les sociétés et tous les lieux où il pouvait se trouver, étant données sa nature et sa profession) ce qu'il avait à dire et à faire, ce qu'il devait chercher et éviter. Ingénieux et économe comme le Grec ancien ou le moderne Écossais, il était peu d'expédiens qu'il ne pût inventer, et peut-être aucune privation qu'il ne pût endurer. Il avait observé la nature humaine sous tous ses déguisemens, depuis la pompe de l'ambassadeur jusqu'au tatouage de guerre du sauvage, et s'en était formé une opinion nette, pratique, superficielle, sévère. Il regardait la nature humaine comme la matière première qu'il avait à façonner pour en tirer sa subsistance et son repos. Il ne désirait pas vivre aux dépens des hommes, mais il lui fallait vivre de leurs salaires; pour cela, il devait les étudier spécialement dans leurs faiblesses. Il ne voulait pas les tromper, car il avait en lui une veine innée d'honnêteté si grondeuse et si explosive, qu'elle était pour lui un grand embarras. La partie la plus difficile de l'éducation qu'il s'était donnée à lui-même avait été de réprimer l'inclination dangereuse qu'il avait à appeler sans ménagemens mensonge un mensonge, et à répondre aux fous sur le ton que méritait leur folie. Cette témérité juvénile était maintenant à peu près domptée; Tom, lui aussi, pouvait aujourd'hui flatter ou intimider, suivant que ses intérêts l'exigeaient, aussi bien que le premier venu. Que celui de mes lecteurs qui est sans péché lui jette la première pierre. Il avait la conscience de ce qu'il était, et ce sentiment perçait dans chacune de ses paroles et de ses actions; mais ce sentiment ne venait pas d'une vanité morbide, il était une conséquence nécessaire de la vie qu'il menait.... Pour définir d'un seul mot Tom Thurnall, je dirais qu'il était essentiellement un impie, si les épithètes de l'Écriture n'avaient pas de nos jours un sens tellement conventionnel et officiel qu'on craint en les employant de s'éloigner de la vérité. Tom n'était certainement pas un de ces impies contre lesquels David eut jadis à com-

battre, un de ces impies qui dérobaient la veuve et mettaient à mort l'orphelin. Sa moralité était aussi élevée que celle de la moyenne générale du genre humain; son sentiment de l'honneur était beaucoup plus élevé : il était généreux et sensible. Personne ne l'avait jamais entendu mentir, et il avait une honnêteté invariable, en partie réelle parce qu'il aimait à être honnête, en partie affectée parce qu'il savait qu'à la longue cette honnêteté serait productive, et parce qu'elle laissait sans défiance les gens dont il voulait faire ses instrumens. Mais de piété dans le vrai sens du mot, de la croyance qu'il y avait en haut un être qui s'occupait de lui, et qui le soutenait dans le travail quotidien de la vie, de la croyance qu'il était bon de chercher les conseils de cet être, conseils qui étaient toujours donnés lorsqu'ils étaient demandés, de notion exacte quelconque d'une Providence céleste, Tom en était aussi ignorant que tant de milliers de braves gens qui vont à la messe chaque dimanche, qui lisent de bons livres, et croient fermement que le pape est l'antechrist. Il aurait dû être mieux instruit sans doute, car son père était un homme religieux, mais il était ignorant sur ces matières, comme le sont aussi des milliers d'autres qui ont eu comme lui des parens religieux. On lui avait enseigné, cela va sans dire, les doctrines élémentaires et les devoirs ordinaires de la religion; mais ces anciens souvenirs avaient été effacés de son esprit, comme les chiffres écrits à la craie sur l'ardoise d'un écolier, par le courant de nouvelles pensées et l'impression de nouveaux objets durant ses courses aventureuses. Il avait eu en abondance désappointemens et dangers; mais ces désappointemens et ces dangers étaient de ceux qui encouragent un brave et joyeux esprit à prendre confiance en lui, et à se pourvoir de ressources : ce n'étaient pas ces grands chagrins du cœur qui laissent l'homme seul dans le plus profond du gouffre, sans aucun appui intérieur et appelant avec des larmes un secours surnaturel. Il avait vu des hommes de toutes les croyances, et il croyait savoir par expérience que dans toute religion les coquins formaient le grand nombre, et les honnêtes gens le petit nombre. Toutes les religions étaient à ses yeux également vraies et également fausses. Une moralité supérieure était, selon lui, principalement due aux influences de race et de climat, et l'enthousiasme dévotieux, — à en juger au moins d'après les *camp-meetings* américains et les villes papistes, — était le résultat d'un système nerveux déréglé. »

Tel est le portrait de Thomas Thurnall. Eh bien! nous avouerons franchement à M. Kingsley que, malgré tout le respect qui est dû à l'expérience pratique, nous n'aimerions pas admettre dans notre société un homme d'un pareil caractère. Qu'est-ce qu'une honnêteté qui n'a pas son but en elle-même, qui ne trouve pas en elle-même sa récompense, mais qui est employée comme moyen de fortune et comme instrument de succès? La dure main de cet homme pressera comme une orange tous ceux qui s'approcheront de lui, et leur fera rendre tout ce qu'ils peuvent donner. Il lui suffira d'avoir un droit pour exercer ce droit dans toute son énergie et pour le pousser jusqu'à ses dernières limites; Tom Thurnall est donc un despote de la pire

espèce, s'il est vrai, comme le dit un grand publiciste, que le pire despotisme soit celui qui s'établit sur le droit, et qui se fait une arme de la légalité. Fuyez comme la peste, dans le commerce de la vie, les hommes qui ne consentent pas à faire l'abandon d'une partie de leurs droits : ils manquent des deux sentimens qui rapprochent l'homme de l'homme, la charité et l'instinct d'égalité. D'ailleurs aucune des vertus de Thomas Thurnall ne lui est impersonnelle, toutes se rapportent à un centre d'honnêteté égoïste. Que de fautes, que de crimes même dont il ne se doutera pas, un pareil caractère pourra commettre innocemment! Son expérience, composée de scepticisme et de brutalité, lui fera porter les jugemens les plus téméraires; il n'estimera que la force, et toutes les qualités délicates et aimables le trouveront aveugle. Il jugera lâche un homme qui n'est que sensible, coupable une femme qui n'est que timide; il verra des indices de crime dans la susceptibilité inquiète d'une conscience trop scrupuleuse. C'est là l'histoire de Tom Thurnall. Comme il n'est jamais désintéressé, qu'il rapporte tout à lui et apprécie tout d'après sa nature, il blesse infailliblement tous les faibles qu'il rencontre. Plein de mépris pour le métier de rimeur et la poésie qui n'est pas consacrée par l'admiration unanime des hommes, il pousse par ses duretés et ses railleries son camarade John Briggs à une évasion coupable de sa ville natale. Il est réellement brutal et cruel dans les scènes qui ouvrent le roman, et où M. Kingsley nous le montre avec complaisance accablant joyeusement de ses mépris le pauvre John Briggs, dont il surexcite la sensibilité maladive. Plus tard, lorsqu'il rencontre ce même camarade marié à une noble Irlandaise sous le faux nom d'Elsley Vavasour, il ne craint pas, pour des motifs d'intérêt personnel, de terrifier cet homme faible et susceptible, en lui révélant qu'il connaît son secret. Tom n'a pas voulu autre chose que rendre inoffensif son ancien ennemi intime : il a voulu le terrifier pour le tenir plus sûrement sous sa main et en faire un des instrumens de sa fortune; mais dès lors le malheureux poète vit dans un état d'inquiétude nerveuse qui se termine un jour par la folie et le suicide. Tom se repent alors, mais trop tard. Dans un naufrage où il a failli périr, il a été dépouillé par une main inconnue de toute sa fortune, qu'il portait dans une ceinture attachée autour de son corps. Il se livre à une enquête pour découvrir l'auteur du vol, mais il déploie dans cette affaire plus d'activité et de ruse que de sagacité. Si son expérience de la vie l'a rendu soupçonneux et méfiant, elle ne lui a pas appris à mieux discerner les personnes sur lesquelles doit ou ne doit pas s'arrêter le soupçon. Thurnall manque de cette arme précieuse qui est le privilége des âmes délicates et pures, le tact. Il porte ses soupçons sur une jeune femme d'une

candeur adorable et d'une piété exaltée et sincère. Ainsi la vie pratique le sert fort mal dans les circonstances difficiles; Thurnall est honnête, loyal, sensible même, mais il manque de charité, parce qu'il manque de religion, et comme il manque de charité, toutes ses bonnes qualités sont frappées de stérilité, et même à l'occasion peuvent se transformer en défauts et en vices.

Elsley Vavasour forme avec Tom Thurnall un contraste frappant. A l'époque où Tom entrait dans l'adolescence, il y avait tout près de lui, dans la boutique de son père, un jeune homme nommé John Briggs, dont la physionomie, les allures et le langage trahissaient une âme tourmentée par le fatal démon de la poésie. Sa physionomie vive et rêveuse, ses traits délicats et fins auraient suffi à un observateur exercé pour deviner qu'il possédait cette nature, composée de violence et de faiblesse, qui est, hélas! trop souvent le partage des artistes. Sans force de résolution, mais capable de mouvemens subits, lent à l'action et cependant prompt à la colère, indécis et timide dans sa conduite et cependant rongé d'ambitions dévorantes, John Briggs était un de ces jeunes hommes qui réclament de ceux qui les approchent des ménagemens infinis, une sollicitude pleine de tendresse, une surveillance délicate et finement rusée. Il ne lui était pas difficile toutefois d'obtenir cet intérêt bienveillant, et en quelque sorte dévoué, que les hommes trop absorbés par leurs propres affaires accordent si rarement, car toute sa personne inspirait irrésistiblement la sympathie. Il était du nombre de ceux à qui leurs défauts mêmes deviennent une grâce. Qui pourrait dire la raison de cette sympathie qui nous attire vers les êtres plus passionnés que fermes, et qui ont reçu plus d'intelligence que de caractère? Je ne sais, mais je connais peu de faits qui fassent plus d'honneur à la nature humaine et qui la montrent sous un meilleur jour. Les hommes semblent sentir instinctivement que les âmes très fortes et les très grands caractères peuvent facilement se passer d'eux, sauront se relever s'ils tombent, et n'auront jamais besoin de personne. En conséquence ils leur paient les hommages qui leur sont dus, leur accordent leur admiration et leur estime, leur confient le soin de leurs affaires, et les chargent de les commander ou de les gouverner; mais rarement ils leur donnent leur sympathie. La force appelle la confiance, le respect, l'obéissance, presque jamais l'amour. Au contraire les natures faibles et délicates, auxquelles ils refuseraient toute confiance dans la vie pratique, qui n'ont rien pour s'imposer à eux, et dont ils n'ont à attendre aucun grand service, les attirent invinciblement. Et cependant il est rare que leur sympathie sauve ces natures exceptionnelles du malheur. Elles y courent comme au terme que leur a fixé la destinée, l'amour les y conduit, le dévoue-

ment les y pousse. C'est là l'histoire de l'infortuné John Briggs, le caractère le mieux étudié et le personnage le plus original du nouveau roman de M. Kingsley. Il y a longtemps que nous n'avions contemplé un portrait aussi ressemblant de cette créature excentrique qu'un illustre critique contemporain a si bien nommée l'*animal poète*. Les faiblesses maladives, les vanités plus maladives encore, les folles imaginations, les soupçons subits et inexplicables, les colères enfantines, le dévouement réclamé avec exigence et laissé sans récompense, l'impérieux besoin d'être aimé et le besoin plus impérieux encore de torturer les cœurs qui nous aiment, tous les traits de la physionomie de cette créature ingrate, tendre, égoïste, passionnée, décevante, irrésistible, plus coquette qu'une femme, plus capricieuse qu'un enfant, plus perfide qu'un diplomate, plus vaine qu'un sauvage, ont été analysés et mis en relief avec une sagacité singulière.

L'histoire de John Briggs est fort dramatique et mérite d'être racontée : nous en avons tous plus ou moins connu quelques épisodes. John Briggs appartenait à une honnête et pauvre famille anglaise qui l'avait placé en qualité d'employé chez M. Thurnall, l'apothicaire de la petite ville de Whitbury. Vous pouvez imaginer aisément les ennuis du jeune poète livré à des occupations qui répugnent à sa nature. Inquiet, rêveur, distrait, jamais son attention n'est dirigée vers l'accomplissement des petits devoirs pratiques que lui impose sa condition : il égare les adresses des cliens, brouille les médicamens, se trompe de formules, le tout le plus innocemment du monde, en poursuivant une image ou en caressant une chimère. Ses sottises cependant lui étaient pardonnées, car John s'était attiré la sympathie de M. Thurnall, qui, doué lui-même d'une intelligence délicate, avait compris avec quels ménagemens et quelle indulgence devait être traité un caractère qui ne pouvait être jugé selon les règles ordinaires. Il n'en était pas ainsi de son fils Tom, dont la nature robuste et pratique avait instinctivement en aversion cette nature contemplative et frêle. Les deux jeunes gens se haïssaient sans l'avouer tout haut; John sentait le mépris dans chacune des plaisanteries de Tom, et il lui rendait ce mépris en invectives insolentes. Enfin un jour, à la suite d'une querelle occasionnée par une de ses nombreuses étourderies, John quitte brusquement la boutique de M. Thurnall, s'échappe de la maison paternelle, et se dirige, pauvre d'argent, mais riche d'espérances, vers la capitale du royaume-uni, pour y trouver la gloire de Shakspeare ou la mort misérable de Chatterton.

Pendant de longues années, on n'entendit plus parler de lui à Whitbury, et les échos de la renommée ne rapportèrent pas à sa

ville natale le nom de John Briggs. Il était cependant devenu célèbre sous le nom plus euphonique d'Elsley Vavasour. Après avoir soutenu assez courageusement un combat pénible contre les difficultés de la vie littéraire, il avait publié un volume de poèmes sous ce titre mélancolique : *Les Agonies de l'âme.* Pendant tout un hiver, il avait été le lion de la saison. Elsley méritait son succès, car il le devait à son seul talent, et non à la camaraderie littéraire, dont il s'était écarté avec soin. Malgré tous ses défauts, Elsley en effet était foncièrement honnête et n'avait rien d'un intrigant. Le monde lui ouvrit ses portes, et fut charmé de trouver dans le jeune poète un homme gracieux, aimable, habile à rendre en prévenances ingénieuses les complimens qu'il recevait, un homme en un mot instinctivement bien élevé, et ce qu'on pourrait nommer un *gentleman* de la nature.

« Il y a deux ou trois maisons dans la ville où à certains soirs vous rencontrez la société la plus complexe, où des duchesses et de jeunes poètes, des évêques et des réfugiés républicains, des gentilshommes chasseurs de renards et des avocats lancés dans la politique se trouvent associés pendant une couple d'heures, à leur grand plaisir et à leur grand bénéfice, car chacun d'eux trouve dans son voisin une personne plus agréable qu'il ne le supposait, et personne ne quitte ces salons sans avoir ajouté quelque chose à son expérience et sans avoir été intéressé par un être humain qui méritait cet intérêt. C'est dans une de ces maisons qu'Elsley fut invité au plus fort du succès des *Agonies de l'âme.* Pour la première fois il se trouva face à face avec des femmes anglaises d'une haute éducation, et n'eut pas de peine à se croire sur la montagne des péris et dans le royaume même des fées. Il avait été flatté déjà, mais jamais avec tant de grâce, de sympathie et d'apparente intelligence, car il y a peu de femmes bien élevées qui ne puissent faire semblant de comprendre, et laisser le malheureux homme de génie qu'elles flattent convaincu de la supériorité de leur esprit et de leur pénétration, tandis qu'elles ne font autre chose que répéter habilement l'opinion du dernier homme avec lequel elles ont causé, peut-être même, — et c'est là le triomphe de leur habileté, — de l'homme avec lequel elles causent actuellement. Timide et gauche, John Briggs était certes bien excusable de ne pas reconnaître ses propres pensées lorsqu'elles lui étaient renvoyées une minute après, sous la forme la plus gracieuse et avec l'intonation la plus délicate, par l'écho de lèvres qui ne s'ouvraient jamais sans laisser tomber des perles et des diamans.

. . . . . .

« Rendons justice à Elsley : une des raisons pour lesquelles il aimait ses nouvelles connaissances était qu'il se sentait aimé d'elles. Il se conduisait bien envers elles, et par conséquent elles se conduisaient bien envers lui. Comme je l'ai dit, il était dans son genre un très beau garçon; il lui fut donc aisé, comme il l'est à toutes les personnes physiquement belles, d'acquérir des manières gracieuses. En outre, il s'était largement abreuvé aux

sources de la vieille poésie et de préférence à toute autre au poème de Spenser, *la Reine des Fées*. Heureux eût-il été s'il eût suivi fidèlement les leçons qu'il pouvait recevoir du plus noble des livres anglais! mais il en est une au moins qu'il avait apprise : c'était d'être chevaleresque, affable et courtois envers toutes les femmes, fussent-elles même vieilles ou laides, par la seule raison qu'elles étaient des femmes... En outre, il eut le bon sens de découvrir que, quoique les jeunes péris fussent les plus agréables à contempler, les vieilles péris composaient la meilleure société, et que c'est en général des femmes mariées que tout homme, poète ou non, apprendra sûrement ce qu'est en réalité le cœur de la femme. Il guida si bien sa conduite d'après cette pensée, qu'avant la fin de cet été il avait tout à fait conquis le cœur de la vieille lady Knockdown, tante de Lucie Saint-Just et femme du tuteur de Lucie, charmante vieille Irlandaise qui affectait agréablement l'accent du pays natal peut-être par la même raison qui lui faisait porter une perruque. Lady Knockdown avait été dans son temps une beauté et une femme d'esprit, l'amie de miss Berry, de Thomas Moore, de Grattan, de lord Edward Fitzgerald, de Daniel O'Connell et de tous les lions et lionnes qui depuis soixante ans ont rempli l'île d'émeraude du tapage de leur renommée. Il n'y avait personne qu'elle ne connût, il n'y avait rien dont elle ne pût parler. Mariée, lorsqu'elle était encore un enfant, à un homme qu'elle n'aimait pas, et n'ayant pas d'enfans, elle s'était indemnisée par une foule de *flirtations* et la publication de deux ou trois nouvelles où elle avait jeté sur le papier le trop-plein des sentimens qui ne trouvaient pas d'issue dans sa vie réelle. Elle avait déserté en vieillissant le roman pour la prophétie, elle était directrice distinguée d'une coterie religieuse à la mode; mais elle se vantait d'avoir gardé une *tête verte* sous ses cheveux blancs, et non sans raison, car sous ce mélange de mondanités, d'intrigues, d'affectation juvénile et de religiosité battait un cœur jeune et tendre. Elle fut charmée des manières de M. Vavasour et les vanta beaucoup à Lucie, timide jeune fille de dix-sept ans, qui venait d'entrer dans le monde et le regardait encore par-dessus l'épaule protectrice de lady Knockdown.

« — Ma chère, que M. Vavasour soit ce qu'il voudra, non-seulement il a l'intelligence d'un véritable homme de génie; mais, ce qui vaut beaucoup mieux dans la vie réelle, il en a les manières. Trouvez-moi un homme qui comme lui permettra à une femme de notre rang de lui dire ce qui lui passera par la tête, sans supposer qu'il puisse se permettre d'en faire autant avec elle, qui considère la familiarité de cette femme comme un honneur pour lui, et non comme une raison de prendre des libertés avec elle. Il fait un très agréable contraste, en vérité, avec ces jeunes gens d'aujourd'hui qui se présentent dans leurs jaquettes de chasse et parlent argot aux dames, quoique les jeunes filles d'aujourd'hui ne valent guère mieux; qui se tiennent debout le dos contre le feu et sentent la fumée, s'en vont dormir après dîner, n'ont aucun égard pour la vieillesse, et, je le crains bien, n'en ont pas davantage pour la jeunesse. Sur ma parole, Lucie, j'ai entendu cette année des jeunes gens faire à de jeunes dames des réponses qui de mon temps leur auraient valu un duel pour le lendemain. Ma chère, personne n'espère que l'âge de la chevalerie reviendra; mais en vérité on aurait bien dû épargner ce qui nous tenait lieu de chevalerie lorsque j'étais jeune. C'était une fausse apparence,

un *sham*, comme ils appellent toute chose maintenant; mais véritablement il vaut mieux une apparence agréable qu'une réalité déplaisante, surtout lorsqu'elle sent le cigare. »

Un an après que lady Knockdown s'exprimait en ces termes flatteurs sur le jeune poète, le mariage de Lucie Saint-Just et d'Elsley Vavasour était un fait accompli. L'amour était réciproque, et tout en conséquence eût été pour le mieux sans une petite circonstance qui devait à la longue miner le bonheur d'Elsley et le conduire à sa ruine. Le jeune poète s'était marié sous son faux nom d'Elsley Vavasour. Vingt fois l'honnêteté avait été sur le point de l'emporter sur la vanité, mais tout fut résolu un jour qu'il entendit, sur une remarque étourdie de la vieille tante, Lucie répondre qu'elle n'épouserait jamais un homme qui n'aurait pas un nom gracieux. Le nom plébéien de John Briggs fut donc condamné. A partir de ce moment, Elsley vécut dans la crainte de la circonstance imprévue qui pouvait tirer ce nom fatal de l'oubli et révéler en même temps une impardonnable lâcheté. Les défauts cachés de son caractère apparurent alors : il devint susceptible, irritable, inquiet; sa vanité égoïste pesa de tout le poids d'une tyrannie capricieuse et taquine sur la pauvre Lucie, qui se fatigua bien vite de prodiguer une affection qui n'était jamais payée de retour. La seule chose qui fût sensible à Elsley, c'était d'être admiré, et Lucie ne pouvait admirer son mari à toute heure du jour; de là les récriminations, les reproches, les colères. L'amour, qui peut survivre à de grandes fautes, survit rarement à ces mesquines querelles que les réconciliations peuvent bien terminer, mais n'apaisent jamais, et rien ne l'éteint mieux qu'un certain mépris qu'on ne s'avoue pas, mais qui pénètre dans le cœur comme un poison subtil. Il en fut ainsi pour Lucie Saint-Just : elle n'aurait pas voulu avouer la mésestime qu'elle avait pour son mari; mais lorsqu'elle eut connu son caractère, elle refoula en elle-même son affection, sûre qu'elle n'avait rien à espérer en retour. Quant à Elsley, dont l'égoïsme était toujours en éveil, en remarquant la froideur croissante de Lucie, il sentit augmenter son humeur inquiète et son impérieux besoin de querelles.

La circonstance redoutée d'Elsley se présenta enfin, et sous la forme la plus odieuse au poète, sous la forme de son ancien tyran, Tom Thurnall. Jeté par le hasard d'une tempête sur les côtes de l'ouest au moment où il revenait en Angleterre, Tom Thurnall, dépouillé de toute sa fortune par des événemens imprévus, eut la pensée d'exercer quelque temps sa profession dans la petite ville où demeuraient les deux époux. Longtemps Elsley se flatta de n'avoir pas été reconnu de Tom, mais il fut tiré de ce songe désagréable le jour où le pratique Thurnall, indigné des procédés de son ancien camarade

et ayant besoin de son influence pour sa fortune, jugea bon de frapper un grand coup et de faire sentir à Elsley qu'il était en son pouvoir. Tom cependant, malgré ses menaces, était incapable de trahir un secret qui pouvait perdre Elsley; mais, sans le vouloir, il le conduisit jusqu'aux limites de la folie. La vie d'Elsley ne fut plus qu'un cauchemar : obsédé par une pensée unique, il vivait dans la crainte constante de voir sortir brusquement des lèvres de ses interlocuteurs, de ses amis, de sa femme même, le nom de John Briggs. Il était donc tout préparé pour la folie et pour la mort, lorsque la visite des parens de Lucie vint précipiter ce dénoûment fatal. D'abord arriva Valencia, sœur de Lucie, jeune fille coquette et mondaine, qui créa un instant à Elsley la plus agréable des diversions. Valencia se plaisait dans la compagnie d'Elsley, dont les conversations brillantes l'intéressaient et l'amusaient. La jeune coquette trouvait en lui non un parent, mais un flatteur et un admirateur, et de son côté le vaniteux poète, se sentant applaudi et caressé, retrouvait ces triomphes dont il était sevré depuis si longtemps. Il se montra assidu auprès de Valencia, et n'eut plus même en présence de Lucie de flatteries et d'égards que pour elle. Ce fut pour Lucie la dernière blessure : elle comprit qu'elle n'avait plus aucune place dans ce cœur que la vanité occupait en souveraine absolue, et résolut de ne plus lutter.

Cette blessure cependant ne devait pas être la dernière : Elsley allait briser ce cœur qu'il avait tant froissé. Lord Scoutbush, le frère de Lucie et de Valencia, survint peu de temps après, amenant avec lui quelques amis, parmi lesquels un certain major Campbell, qui jadis avait aimé Lucie, avait cherché à se guérir de cet amour par les fatigues et les dangers de la vie militaire, et n'avait pu y réussir. C'est un personnage très curieux que celui de ce major Campbell, et il est à regretter que M. Kingsley ne lui ait pas donné dans son roman une place plus importante : c'est un type très rare, mais très vrai, de l'homme chevaleresque et de l'honnête homme dans une civilisation trop avancée. Figurez-vous les qualités les plus viriles et les plus sévères unies aux délicatesses les plus féminines, aux aimables exagérations d'une sensibilité exquise, et vous aurez le major Campbell; c'est Alceste avec toutes les faiblesses de Werther. Dès qu'Elsley et Campbell se rencontrent, ils sentent instinctivement qu'ils sont ennemis. Toutefois il y a entre eux une différence : Campbell se contente de détester Elsley, mais Elsley déteste et redoute à la fois le major. Que peuvent signifier les paroles énigmatiques qu'il lui a adressées, le regard singulier qu'il lui a lancé? Évidemment il sait tout, il est dans la confidence de Thurnall. Qui sait? peut-être a-t-il déjà révélé le fatal secret à Valencia, dont il est le conseiller intime et préféré, à Lucie même, envers laquelle il

est prodigue de prévenances inquiétantes? En révélant le secret à Lucie, peut-être a-t-il l'intention machiavélique de détruire à son profit les derniers restes de l'affection qu'elle peut avoir pour lui, Elsley. Quoique chimériques, les craintes d'Elsley n'étaient cependant pas sans fondement. Il était un secret au moins qui n'avait pas échappé au regard du major Campbell : c'est que Lucie, la femme qu'il avait inutilement aimée, qu'il aimait encore, n'était pas heureuse. Une nature vulgaire aurait éprouvé en pareille occasion un secret plaisir et se serait sentie comme vengée; sa belle âme, au contraire, avait été blessée et irritée; comment cet homme se permettait-il de négliger une femme que lui avait tant aimée? En vrai chevalier errant, il voulut se faire redresseur de torts. De là ses prévenances imprudentes et son empressement étourdi auprès de Lucie. Elsley se méprit sur la nature du sentiment qui le faisait agir, et une sorte de duel silencieux s'engagea entre ces deux hommes, à l'insu de tout le monde et d'eux-mêmes. L'issue en fut fatale pour Elsley. Un jour, dans une promenade, Lucie, poussée par un caprice subit, pria Elsley de lui cueillir une fleur sauvage qui avait poussé entre les crevasses d'un précipice; sur le refus d'Elsley, Campbell, au risque de sa vie, commit l'étourderie chevaleresque, mais coupable, de satisfaire ce désir imprudent. A peine la fleur était-elle remise entre les mains de Lucie, qu'Elsley avait disparu.

Il avait disparu pour ne revenir jamais. Il partit plein de colère, la tête brûlante, errant, par une nuit d'orage, à travers les montagnes, sur le bord des précipices, cherchant un lieu assez désert où il pût mourir loin des hommes, de leurs reproches insultans et de leur pitié plus insultante encore. Puis, lorsque le jour l'eut surpris, ruisselant de pluie et grelotant de fièvre, il se mit en marche pour Londres avec les quelques souverains qu'il avait en poche au moment où le démon de la frénésie s'était emparé de lui, bien décidé à ne pas retourner en arrière, à ne solliciter aucun pardon, à ne jamais en demander aucun. En vrai poète qu'il était, il appela la mort, non pas cette mort violente et maladroite qui tue sans faire savourer à sa victime les voluptés du néant, mais une mort savante, à la fois impitoyable et caressante. L'opium lui donna cette mort enveloppée de visions et de songes, d'agonies cruelles, de surexcitations passionnées et d'atonies moroses, si semblable à la vie qu'il avait menée. Après bien des recherches, Tom Thurnall et le major Campbell le trouvèrent dans un grenier de Londres, affamé, presque nu, buvant la mort à larges doses, déjà hébété, suant les sueurs de l'agonie, en proie aux tressaillemens du dernier frisson, mais encore fier, intraitable, vindicatif, sensible même comme autrefois aux nobles émotions. Lorsqu'il aperçoit le major, la rage assoupie se réveille au fond de son cœur : il saisit un pistolet et fait feu; puis,

honteux de cette lâcheté, il cherche à s'en punir par le suicide. Son esprit, hébété par l'opium, se réveille en sursaut, et trouve encore un dernier élan d'enthousiasme en apprenant les triomphes des armées alliées en Crimée. Quand il doit mourir, son cœur, enfin délivré de tous ces fantômes tyranniques qui en avaient comprimé la tendresse, s'ouvre au repentir. « Il se tourna encore une fois vers Lucie avant que la nuit de la mort l'eût complétement enveloppé, et il la regarda en face avec ses beaux yeux pleins d'amour. Puis les yeux pâlirent et s'éteignirent; mais ils la cherchèrent encore avec une expression douloureuse longtemps après qu'elle eut caché sa tête sous la couverture, incapable qu'elle était de supporter la vue de cette agonie. »

Les défauts et les vices de ces natures exclusivement intellectuelles, chez qui le talent prédomine au détriment du caractère, chez qui l'idée d'art absorbe toutes les autres idées, même celle du devoir, et étouffe tous les sentimens, même les plus doux, même les plus faciles, les moins exigeans, ont été accusés par M. Kingsley avec une sévérité extrême, mais non pas avec injustice. S'il a attaqué ces défauts avec tant de vivacité, ce n'est point pour appeler le mépris des sots sur les dons les plus élevés que Dieu ait faits à l'homme, ni pour satisfaire ces instincts de basse envie qui rongent les sociétés en décadence : c'est pour flétrir l'abus de ces dons précieux, comme il mérite d'être flétri, c'est surtout pour démontrer par un exemple dramatique la vérité de la thèse qu'il soutient. Que manquait-il à Elsley? Rien qu'une croyance ferme et inébranlable, à laquelle il aurait dévoué les dons brillans qu'il avait reçus. Elsley a pris les moyens pour la fin : il a voulu transformer le pénible combat de la vie en un tournoi splendide, il a cru au triomphe, parce qu'il se sentait possesseur des armes qui servent à triompher. Voilà pourquoi Elsley a été puni; mais son châtiment est au nombre de ceux qu'il n'appartient pas toujours aux hommes de juger. Malgré toutes ses colères, M. Kingsley est un esprit trop éclairé pour n'avoir pas fait cette réserve en faveur de son coupable héros, et il l'a faite en des termes éloquens que nous croyons bons de reproduire dans des jours où il est de mode d'égayer les âmes infimes, serviles et lâches, en étalant avec complaisance les sottises et les faiblesses des hommes de génie.

« Et maintenant le lecteur comprendra que si l'on peut rire d'Elsley, c'est qu'à tout prendre il vaut mieux rire de lui que l'injurier; mais il ne faudrait pas cependant que Mme Philistia et M. Fogeydom se crussent le droit de le regarder comme une personne méprisable ou seulement ridicule, et se permissent de penser : Ah! s'il nous avait ressemblé!

« S'il n'avait eu aucune qualité et qu'il eût été simplement ridicule, Lucie ne l'aurait pas aimé, et nous-même nous l'aurions exclu de cette histoire

comme un personnage déplaisant et qui n'avait pas droit d'y paraître. On ne rit pas de bon cœur d'un homme pour lequel on n'a pas un amour secret, et cet amour, Elsley le méritait. C'est certainement une question que de déterminer la valeur qu'on doit attacher au talent, à l'imagination et autres dons intellectuels; mais il y avait en lui plus que du talent : il y avait en lui, au moins en pensée et en essence, vertu et magnanimité.

« Oui, cela est vrai, la meilleure partie de lui-même, — peut-être même tout ce qu'il y avait de bon en lui, — s'est dépensée en paroles et non en actes : c'est dans ses œuvres, et non dans sa vie, qu'il faut aller la chercher; mais on l'y trouvera si on l'y cherche, et, si vous le lisez, vous reconnaîtrez que, quelque sujet qu'il ait traité, il l'a considéré sous l'aspect le plus noble, le plus pur, le plus élevé. Quelque extravagant qu'il soit dans ses opinions sur la licence qui est permise aux poètes, cette licence n'est jamais chez lui synonyme d'immoralité. Il aime à première vue et il reproduit avec amour tout ce qui est chevaleresque et noble, tendre et vrai. Il est aussi très possible que la bonne opinion qu'il avait de ses poèmes ne fût pas entièrement fausse, que ses paroles aient réveillé çà et là dans bien des cœurs l'amour de ce qui est beau moralement et physiquement, qu'il ait fait souvenir plus d'un lecteur qu'il y a tout à la fois pour le corps et l'âme de l'homme des formes possibles d'une beauté plus grande que celles que contemplent maintenant nos yeux, que ces formes se sont révélées déjà, quoique fragmentairement, sur la terre, qu'elles sont destinées peut-être à reparaître et à se combiner enfin avec une expression parfaite dans quelque condition idéale, et, selon les paroles du poète, dans un avenir divin vers lequel marche toute la création. »

Cette noble réserve si noblement exprimée nous fait connaître pleinement l'opinion de M. Kingsley. En général il est très sévère aux rêveurs de toute sorte, poètes, moines, mystiques, et s'il maltraite le pauvre Elsley, nous nous rappelons certaines pages où il n'a pas mieux traité sainte Catherine de Sienne et saint Jean de la Croix. L'égoïsme hautain de ces natures purement spéculatives enivrées de leurs rêves, le suicide à la fois moral et physique auquel un voluptueux dévouement à de belles chimères entraîne ces âmes enflammées, le souci qu'elles ont de ce qui n'est pas, le mépris qu'elles font de ce qui est, lui inspirent une sorte de répulsion compatissante que nous aurions peine à comprendre sur notre continent, mais qui est très conforme à l'esprit anglais. M. Kingsley, comme tout homme éclairé et d'une intelligence raffinée par l'étude, est sensible à la beauté; mais, en véritable Anglais qu'il est, il veut que la beauté soit unie à l'utilité, et elle ne lui plaît que lorsqu'elle s'est abaissée modestement aux conditions de la vie domestique. Tel est en général le critérium esthétique et moral d'après lequel il juge non-seulement les œuvres d'art et les doctrines, mais les religions et les caractères historiques. Les caractères qui cherchent dans le christianisme de belles visions et de grandes promesses, au lieu d'y chercher d'abord une règle de vie pratique applicable à chaque in-

stant de la durée, lui semblent plutôt dignes de pitié que d'admiration. L'idéal de la vie consiste pour lui dans la plus grande somme possible d'esprit chrétien unie à la plus grande somme possible d'activité pratique. S'il juge avec tant de sévérité les caractères religieux qui se contentent de la contemplation, en quel mépris doit-il tenir les caractères qui n'ont pas l'excuse de l'ardeur religieuse, et qui poursuivent, au nom d'un idéal indécis, leurs rêveries fugitives! Shelley et les poètes de son école ont été depuis longtemps honorés des attaques de M. Kingsley, et c'est à eux encore qu'il a songé dans le portrait d'Elsley Vavasour.

Mais hélas! quelles que soient nos théories et nos opinions, elles n'expriment jamais notre nature qu'incomplétement. Nous avons connu bien des démocrates qui avaient le cœur du conservateur le plus endurci, et il serait facile de citer certains fougueux conservateurs qui ont le cœur de vrais démocrates. Pour beaucoup d'orthodoxes, la vérité consiste dans le maintien des institutions extérieures, tandis qu'on rencontre plus d'un impie plein de tourmens religieux, et qui a faim et soif de vérité et de justice. Nos opinions ne font pas toujours partie de notre substance véritable : c'est une étiquette que nous plaçons sur notre chapeau, et qui quelquefois nous calomnie aux yeux de nos semblables; c'est une injure gratuite que nous adressons à notre conscience et à notre cœur. Bon gré, mal gré, notre nature véritable se trahira : l'homme qui est né grossier affectera en vain les opinions les plus généreuses; l'homme qui est né délicat et sensible affectera en vain de ne croire qu'à la force et de n'admirer que les vertus qui servent à la vie domestique. M. Kingsley n'échappe pas à cette contradiction. Il a beau accabler le pauvre Elsley Vavasour, et le sacrifier à l'honnête et rude Tom Thurnall : sa nature intellectuelle proteste et laisse échapper ses secrètes préférences. M. Kingsley prodigue l'admiration à toutes les variétés de la force : force physique, force virile, force de caractère. Son héros, son chrétien idéal, doit être un hercule capable de supporter les plus grandes fatigues, sain de corps comme d'esprit, entendu aux affaires pratiques. Il ne doit pas plus connaître le découragement que la crainte, il doit bannir les vaines tristesses et les pusillanimes passions, car M. Kingsley a horreur de la sentimentalité et du werthérisme moderne. Tout cela est fort bien, et je consens à ne pas refuser mon admiration à cet hercule, en faisant observer toutefois que cet idéal se rapproche singulièrement de l'idéal rêvé par ceux que M. Kingsley appelle les *vieux ennemis sous des figures nouvelles*, et qu'on le retrouverait chez le néo-alexandrin Emerson comme chez le grand épicurien Goethe, contre lesquels l'auteur guerroie depuis des années. Le christianisme s'est toujours beaucoup mieux accommodé d'un peu de faiblesse que d'un excès de

force, et a toujours préféré les âmes désespérées aux âmes stoïques, les esprits contemplatifs aux esprits pratiques. M. Kingsley le sait bien, lui qui est un chrétien sincère; aussi se donne-t-il, malgré ses opinions, les démentis les plus inattendus. Ses héros, qui sont si sûrs d'eux-mêmes, sont intrinsèquement très faibles, et ne trouvent dans leur volonté aucune arme contre leur sensibilité. Le musculeux et brave Tom Thurnall, qui n'a craint ni le yatagan des Arabes, ni le scalpel des sauvages, se sent troublé jusqu'au fond de l'âme par les yeux d'une pauvre fille timide, frêle et nerveuse. Plus frappant encore est le personnage du major Campbell, que l'on peut regarder comme son héros de prédilection, et qui symbolise certainement, dans la pensée de l'auteur, l'alliance établie par le dévouement au devoir entre la vie pratique et la vie intellectuelle. Eh bien! le major Campbell est une âme noble plutôt qu'un caractère viril. Il a eu jadis une passion profonde qui a été repoussée, et depuis, malgré tous ses efforts, il n'a pu s'en guérir... Sa passion le ronge comme un cancer intérieur, et il n'espère d'autre remède que la mort. Écoutez-le invoquer la bienfaisante déesse. « O mort, belle, sage, tendre mort, quand viendrez-vous pour me révéler ce que je désire savoir? Je vous ai fait la cour depuis longtemps, ô brave mort, pour obtenir que vous donniez le repos au voyageur fatigué. C'était le désir d'un lâche, et vous n'êtes pas venue. Je vous ai serré de près dans l'Afghanistan, vieille mort;..... mais vous m'avez échappé, je n'étais pas digne de vous. Et maintenant, je ne vous poursuivrai plus, prenez votre temps, je saurai attendre; qui sait si nous ne nous rencontrerons pas ici? » C'est l'accent de Werther, que dis-je? c'est l'accent de Shelley lui-même. Ce major Campbell, c'est Elsley Vavasour retourné, Elsley purgé de ses vanités et purifié par une longue douleur.

Le seul lien qui puisse unir la vie intellectuelle et la vie pratique, c'est la croyance religieuse; mais par quels moyens ce trait d'union s'établira-t-il, et où trouver entre ces deux termes opposés la synthèse du *devenir*, comme on dit dans l'école hégélienne? C'est peut-être une erreur de croire que les accidens de la vie amènent l'âme à la soumission aux décrets d'une volonté toute-puissante; c'est une plus grande erreur encore de croire que l'expérience de la vie amène l'âme à la charité, c'est-à-dire à aimer les hommes d'après une règle plus large que celle que nous ont tracée nos instincts, nos préférences, et les doctrines que nous avons adoptées. Les héros de M. Kingsley le prouvent bien : ni le danger, ni le chagrin, ni même le désespoir n'ont pu amener Tom Thurnall à croire à un Dieu protecteur. Le ministre Frank Headley, partisan entêté de la haute église, homme de bien au demeurant, ne peut se résoudre à admettre les mérites d'un méthodiste et d'un dissident, et méconnaît

les vertus chrétiennes parce qu'elles se rencontrent ailleurs que dans son étroite chapelle. Grâce à son orthodoxie aveugle, cet homme de bien commettra l'injustice et méconnaîtra les devoirs de la charité. Il existe un lien cependant, et ce lien, selon M. Kingsley, c'est l'amour, non pas l'amour mystique, qui à l'occasion, comme en témoigne l'histoire, n'exempte ni de la persécution ni du fanatisme, mais l'amour terrestre, l'amour de la créature pour la créature. M. Kingsley appelle à son aide les femmes comme auxiliaires dans la campagne qu'il a entreprise. Si Dieu n'a aucune puissance sur l'homme, elles au moins en ont une irrésistible. Elles qui ont jadis inspiré les âges chevaleresques et transformé, sous l'influence de la religion, les instincts barbares et meurtriers en mobiles d'héroïsme et de dévouement, que ne peuvent-elles pas encore! Elles inspirent la tendresse au cœur énergique et brutal de l'homme : ne peuvent-elles lui inspirer le dévouement? Elles dont les regards paisibles savent apaiser ses colères sauvages, ne peuvent-elles lui enseigner la soumission? Elles laissent dormir leur influence, mais cette influence existe encore aussi entière qu'autrefois. Elles n'ont donc qu'à oser pour enfanter des prodiges d'héroïsme et d'abnégation, pour faire fondre la glace des préjugés et des préventions sociales; il leur suffit de mettre leurs sourires à un plus haut prix. Le ministre Frank Headley apprendra la charité dans les regards de Valencia mieux que dans son rituel; Tom Thurnall apprendra dans la patience et le dévouement angélique d'une belle maîtresse d'école la soumission à Dieu, que n'ont pu lui enseigner les plus dangereuses expériences, et Stangrave, le froid Américain du Nord, deviendra abolitioniste forcené pour l'amour d'une belle esclave émancipée qui exigera le dévouement à la cause de sa race opprimée. Tout cela est bien romanesque, direz-vous? Non, pas dans la pensée de M. Kingsley. Il considère véritablement les femmes comme les anges ministres de Dieu sur la terre, et ne parle jamais d'elles qu'avec une estime et une courtoisie toutes chevaleresques. Ce n'est pas lui qui voudrait jamais souscrire à la décision de ce concile qui déclara impoliment que les femmes n'avaient pas d'âme.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Ainsi que tous les livres précédens de M. Kingsley, ce dernier roman est fort judicieux comme critique de l'état moral actuel des âmes; mais le remède qu'il présente est impuissant et exclusif. Quelque exclusive que soit la civilisation anglaise, une foule d'idées prohibées s'y sont introduites, et il serait difficile de faire accepter aujourd'hui, même à l'Anglais le plus obstiné, l'église anglicane comme panacée universelle et remède souverain. En outre, M. Kingsley s'est trompé cette fois, je le crains bien, dans la méthode à employer pour atteindre le but qu'il poursuivait. Son dernier livre est un plaidoyer contre ce qu'on appelle en Angle-

terre *self-education,* c'est-à-dire l'éducation morale que se donne à lui-même l'individu en vertu de son expérience, de ses efforts et de ses épreuves. M. Kingsley croit au contraire que c'est l'éducation qui doit former l'individu, et non l'individu qui doit faire lui-même son éducation. Cela est logiquement raisonner, j'en conviens; mais qui dit éducation *impersonnelle* dit une doctrine préexistante à l'individu; et qu'arrivera-t-il si cette doctrine, pour un motif ou pour un autre, est frappée d'impuissance, et que la raison se soit refusée à l'accepter? Ici M. Kingsley intervient, et avec une ferveur toute chrétienne il réclame hardiment de nous un miracle. « Si vous n'avez pas cru à cette doctrine jusqu'à présent, nous dit-il, croyez-y maintenant et sans hésiter. Votre éducation *personnelle* ne vous servira de rien lorsque vous serez plongé dans l'abîme de la détresse. Vos théories alexandrines, votre égoïste sagesse à la Wilhelm Meister, vos maximes sur l'impassibilité que le sage doit opposer aux coups du sort, sur le mépris serein avec lequel il doit regarder les accidens de la vie, ne vous seront d'aucun secours lorsque vous chercherez un consolateur, et que vous n'en trouverez pas. » Les pieuses et chrétiennes remontrances de M. Kingsley sont incontestablement fort éloquentes; mais, hélas! l'éloquence s'adresse aux foules avec bien plus de succès qu'à l'individu, et laisse la raison froide lorsqu'elle touche et enlève le cœur. M. Kingsley, en un mot, fait appel au sentiment contre l'incrédulité. Le sentiment en effet a opéré quelquefois les conversions les plus remarquables; cependant je doute qu'il ait été jamais bien puissant contre l'incrédulité rationnelle et réfléchie. On peut faire appel au sentiment pour exciter les sympathies de l'homme envers ses semblables, pour éveiller la sympathie sociale : M. Kingsley l'a fait dans *Alton Locke,* et il a réussi; on peut faire appel au sentiment pour attirer l'attention sur les misères morales de l'époque où l'on vit : M. Kingsley l'a fait dans *Yeast* (1), et il a réussi; mais le succès est plus douteux lorsqu'au lieu de s'adresser à la société, on s'adresse à l'individu, et lorsqu'au lieu de réclamer des sympathies pour des souffrances sensibles, on réclame la croyance à une vérité abstraite. Ce que l'individu demande, ce ne sont pas des appels éloquens, mais des démonstrations certaines qui forcent la conviction, et il le demande plus que jamais dans un temps sillonné d'hérésies, nourri de doctrines infidèles, armé d'un sens critique impitoyable, qui a jusqu'à présent refusé d'accepter de la sentimentale *raison pratique* les doctrines réduites en poussière par la froide *raison pure.*

ÉMILE MONTÉGUT.

(1) Voyez, sur *Alton Locke* et le roman d'*Yeast,* la *Revue* du 1er mai 1851 et du 15 février 1852.

RIVALITÉ

DE CHARLES-QUINT

ET

DE FRANÇOIS Ier

CONCLAVE DE 1522. — BATAILLE DE LA BICCOCA. — COALITION GÉNÉRALE CONTRE FRANÇOIS Ier.

I.

Le conclave formé après la mort de Léon X (1) commença le 27 décembre 1521. Trente-neuf cardinaux y entrèrent. L'élection du nouveau pape était de la dernière importance pour les deux souverains qui se disputaient l'Italie et qui étaient en lutte partout. Charles-Quint avait promis de se déclarer pour la candidature de Wolsey. Il était tenu de le faire, s'il ne voulait point encourir l'animosité de l'ambitieux cardinal et s'exposer à perdre l'appui de son maître. Aussi, dès qu'il connut la mort de Léon X, écrivit-il à Wolsey le 28 décembre : « Monsieur le cardinal mon bon ami, le chemin m'est ouvert de pouvoir démontrer le grand désir que j'ai à votre grandeur et avancement. Vous pouvez être sûr qu'il ne sera rien épargné pour parvenir à l'effet souhaité (2). » Il lui transmit en même temps la copie de la lettre qu'il adressait à don Juan Manuel, son ambassadeur à Rome, et dans laquelle il lui disait : « Nous

(1) Voyez la livraison du 15 mars.

(2) Charles-Quint à Wolsey. Musée britannique, Galba B., VII, fol. 160, olographe.

avons écrit à tout le sacré collége, et aux divers cardinaux en particulier, pour les exhorter à donner à la république chrétienne le pontife qui paraîtrait lui convenir le mieux, et à placer le gouvernail de la barque de saint Pierre, depuis longtemps ballottée sur les flots de la haute mer, entre les mains d'un pilote qui, par sa vertu, sa foi, son art et son adresse, sût la tirer du milieu des tempêtes et la conduisît enfin au port du salut. A notre jugement, le cardinal d'York est l'homme le plus digne du grand office pastoral. Outre sa singulière prudence et la longue habileté qu'il a acquise dans la conduite des affaires, il se recommande par les nombreuses vertus dont il est orné. Faites donc diligemment et avec dextérité, en notre nom et d'accord avec l'ambassadeur du sérénissime roi d'Angleterre notre oncle, tout ce qu'il faudra, soit auprès du conclave, soit auprès de chaque cardinal, pour que nous arrivions à cette fin désirée (1). »

Les recommandations de l'empereur, fussent-elles sincères, ne pouvaient pas être efficaces. L'éloignement où il était de Rome lui avait fait apprendre trop tard la mort de Léon X pour qu'il intervînt assez tôt dans le choix de son successeur. D'ailleurs se souciait-il beaucoup de voir monter au trône pontifical le cardinal d'York, et ne trompait-il pas ce grand trompeur? Au fond, il souhaitait l'élection d'un Italien du parti impérial, et par-dessus tout celle du cardinal Jules de Médicis, qui aurait maintenu activement dans son alliance et le saint-siége et la république de Florence.

Le parti impérial était le plus puissant dans le conclave. François Ier n'y disposait que de dix à douze voix. Ce prince voulait surtout écarter du pontificat un cardinal qui serait dévoué à son adversaire; mais il ne conservait pas beaucoup d'espérance. Il savait par quelles intrigues intéressées et d'après quelles combinaisons ambitieuses se décidaient les promotions pontificales. Aussi l'ambassadeur du roi d'Angleterre, qui n'avait pas encore rompu avec lui, ayant en sa présence exprimé le vœu que les cardinaux fussent éclairés par le Saint-Esprit en élisant le nouveau pape, il ne put s'empêcher de lui dire : « Ce n'est guère la coutume à Rome de donner des voix d'après l'inspiration du Saint-Esprit (2). » Il redoutait beaucoup la nomination du cardinal de Médicis, qui avait conduit, la croix pontificale en tête, les troupes de la ligue dans l'invasion du Milanais, et qui aurait continué contre lui la politique hostile de Léon X. Il lui donnait donc l'exclusion formelle, et il avait écrit que, si le cardinal Jules était élu, « ni lui ni aucun de ses sujets n'obéiraient plus au saint-siége. »

(1) Lettre latine de Charles-Quint à son ambassadeur à Rome, 30 décembre 1521. — Copie envoyée à Wolsey et déposée au Musée britannique, Vitell. B., IV, fol. 222.

(2) Th. Cheyney à Wolsey, janvier 1522, dans Bréquigny, vol. 89.

Jules de Médicis, héritier de la renommée comme des projets de Léon X, tout-puissant dans Florence qu'il dirigeait, passait pour avoir préparé dans la politique et dans la guerre les succès dont il n'avait été que l'instrument et le témoin. En apprenant la mort soudaine du souverain pontife, à qui le liait une étroite parenté et qu'il représentait comme légat, il avait licencié les troupes de l'église et en toute hâte il s'était rendu à Rome. Il disposait dans le conclave du parti le plus considérable pour devenir pape ou pour en faire un à son gré. Quinze voix lui étaient entièrement dévouées (1); mais il en fallait vingt-six pour être élu, et il avait besoin d'en détacher onze du parti des plus anciens membres du sacré collége que dirigeaient les cardinaux Colonna, de Volterra et Trivulzio. Ceux-ci étaient bien au nombre de vingt-trois; mais, parmi eux, se trouvaient des cardinaux attachés au parti impérial, comme Colonna, et d'autres enrôlés dans le parti français, comme Trivulzio. Tous repoussaient un Médicis, de peur que la transmission de la papauté ne devînt héréditaire dans la même famille. Beaucoup d'ailleurs, qui détestaient la mémoire de Léon X après avoir détesté son administration, avaient pour le cardinal Jules un éloignement insurmontable. Ils étaient décidés à ne point donner à l'église un chef au-dessous de cinquante ans, et, comme ils étaient presque tous vieux, dix-huit d'entre eux aspiraient à être papes (2). Cependant aucun ne pouvait l'être sans l'adhésion du cardinal de Médicis, qui leur donnait son exclusion s'il subissait la leur.

Le pénétrant Florentin jugea bien vite qu'il ne parviendrait pas cette fois au souverain pontificat : il abandonna dès lors sa candidature avec cette rapide résolution que les cardinaux ambitieux doivent avoir et savent montrer dans les conclaves; mais, s'il renonça à être pape, il voulut au moins en faire un. Il proposa plusieurs cardinaux, qui furent successivement repoussés par le parti des vingt-trois. Ayant alors porté ses voix sur le Romain Alexandre Farnèse, dont l'âge n'était pas à leurs yeux un obstacle, avec le fils duquel et la fille de Lorenzino de Médicis il avait concerté un mariage, et qui de plus s'était engagé non-seulement à lui conserver sa puissance, mais à l'accroître, il fut sur le point de réussir. Farnèse réunit jusqu'à vingt-deux voix : il ne lui en fallait plus que

(1) « Quindici dei quali erano in favore del cardinal de Medici. » *Relazione di Roma*, de Luigi Gradenigo, qui, dans le moment du conclave, était ambassadeur de Venise à Rome, de mai 1523, dans Albéri, série 2e, vol. III, p. 73. — Guicciardini compte aussi quinze voix, lib. v. — Paul Jove prétend qu'il disposait de seize; *Vita Hadriani* VI, cap. VIII.

(2) « Dei quali ventitrè diciotto volevano esser papa. » *Relazione di Gradenigo, ibid.*, p. 73. — « Ex ordine seniorum nemo reperiebatur qui se eo honore non dignum putaret. » P. Jovius, *Vita Hadriani* VI, cap. VIII.

quatre (1); mais les cardinaux de Volterra et Colonna se montrèrent les adversaires inflexibles de Farnèse, à cause même de son union avec le cardinal de Médicis (2). Rapproché un moment du trône pontifical, où il ne monta que douze ans plus tard, Farnèse fut délaissé. Wolsey lui-même, après avoir été ballotté et avoir obtenu neuf voix (3), succomba à son tour, parce qu'on le déclara trop jeune, qu'on le crut disposé à faire des réformes, et qu'on craignit qu'il n'établît en Angleterre le siége de son pontificat.

On désespérait dans le conclave de nommer un pape. Le parti des vieux cardinaux ne voulait accepter aucun des candidats du parti des jeunes, et celui-ci se refusait à élire un cardinal du parti des vieux. Les exclusions étaient si décidées et si persévérantes que le 9 janvier, après quatorze jours d'infructueuses tentatives, les diverses combinaisons semblant épuisées, on regardait comme inutile d'ouvrir le scrutin. Ce jour-là, le cardinal de Médicis tenta un coup hardi. Il était fort troublé de ce qui était survenu en Italie depuis la mort de Léon X. Libres de leurs engagemens et privés désormais de leur solde, les Suisses enrôlés au service de la papauté avaient quitté la Lombardie pour retourner dans leur pays. L'état de l'église était à l'abandon. Des soulèvemens y avaient éclaté contre la cour de Rome. Tous les petits potentats que Léon X avait dépouillés de leurs possessions profitaient de l'interrègne pontifical pour les reprendre. Marie de La Rovere venait de reconquérir son duché d'Urbin et de Pesaro, qui, après la mort de Lorenzino, avait été annexé au saint-siége. Jean-Marie Varano était rentré dans Camerino, d'où il avait été précédemment expulsé. Les deux frères Malatesta et Orazio Baglioni avaient marché vers Pérouse et s'en étaient emparés. La réaction territoriale menaçait de s'étendre à Modène et à Reggio, que le duc de Ferrare revendiquait les armes à la main, et que Vitello et Guido Rangoni défendaient à la tête de quelques trou-

(1) « Et a esté tenu pour pape, car s'il eust eu encore quatre voix, il l'eust emporté. » Dépêche de Nicolas Raince à François Ier du 9 janvier, mss. Béthune, vol. 8500, fol. 95.

(2) Dépêche de l'ambassadeur de Pins à François Ier écrite de Rome le 10 janvier 1522, mss. Béthune, vol. 8500, fol. 91. — *Relazione di Gradenigo*, etc., dans Albéri, série 2e, vol. III, p. 73-74.

(3) Dépêche de Clerk à Wolsey écrite de Rome le 15 janvier 1522, Musée britannique, Vitellius, B. v, fol. 17. — Dans sa dépêche, Clerk prétend qu'il en eut jusqu'à douze, et même au-delà. *Ibid.* « On ne voit point figurer son nom dans les divers scrutins de ce conclave, tels qu'ils ont été indiqués, avec des omissions et des erreurs. On voit avec certitude, par une lettre du cardinal Campeggio, qui faisait partie du conclave, qu'il eut jusqu'à neuf voix. » Dans cette lettre, fort mutilée, Campeggio dit à Wolsey qu'il n'y a pas eu de scrutin où il n'ait eu des voix, *quod non habuerit vota*, et que *ad octavum persæpe et nonum pervenere*. — Lettre de Rome écrite le 10 janvier par Campeggio à Wolsey, Musée britannique, Vitellius, B. v, p. 10.

pes. Elle pouvait même faire perdre les villes si nouvellement acquises de Parme et de Plaisance, bien qu'elles fussent assez attachées au saint-siége, et que le commissaire pontifical Guicciardini gardât la plus importante des deux avec une habileté vigilante.

Sachant Urbin, Pesaro, Camerino, Pérouse perdus, Modène et Reggio menacés, le cardinal de Médicis apprit de plus avec effroi que l'agitation gagnait Sienne et se rapprochait de Florence, où sa famille, après être descendue du saint-siége, pouvait être dépossédée du gouvernement de la république. Il fallait sortir de cet état dangereux (1) en pourvoyant tout de suite à la vacance de la chaire apostolique. Jules de Médicis était dans cette disposition lorsque deux des vieux cardinaux, le cardinal del Monte, évêque d'Albano, et le cardinal Thomas de Vio, de l'ordre des dominicains, célèbres le premier comme profond canoniste, le second comme savant théologien, le conjurèrent de mettre un terme à cette situation aussi compromettante pour le sacré collége que fâcheuse à l'église. Ils lui demandèrent de rendre la liberté à ses amis, en leur permettant de nommer un pape dont l'âge, les mœurs, la doctrine, convinssent aux intérêts du saint-siége et aux besoins de la chrétienté. Le cardinal Jules déclara qu'il était prêt à le faire. Il dit qu'il montrerait son zèle pour l'église en choisissant un personnage bien propre à la servir et à l'honorer, et il ajouta que si les vieux cardinaux ne l'acceptaient point, ils laisseraient voir leur intraitable esprit de contention et l'aveugle malignité de leurs desseins (2). Il persuada aux siens de porter leurs votes sur un cardinal que recommandaient également son savoir étendu, sa solide piété, sa ferme orthodoxie et son infaillible attachement au parti impérial. Il leur désigna en même temps l'ancien doyen de théologie de Louvain, le Néerlandais Adrien Florisse, qui avait été précepteur de Charles-Quint, que Léon X avait fait cardinal de Tortose, et qui administrait péniblement depuis environ deux années le royaume troublé d'Espagne en qualité de régent. Il n'était jamais venu en Italie, il ne connaissait pas Rome, et bien qu'il exerçât l'autorité monarchique par délégation, il n'avait ni le caractère ni l'habileté nécessaires à la conduite d'un état. Ce qui l'aurait fait exclure en un autre temps le fit agréer alors. Le cardinal de Saint-Sixte, Thomas de Vio, loua sa science profonde,

(1) « Il (le cardinal de Médicis) et les siens couchèrent voye de faire un pape à l'impourveu, doubtant les estatz de Siennes et de Florence, et, sire, s'ils ne l'eussent fait aujourd'huy, avant deux jours ils eussent tout laissé là, car voyant Médicis qu'il ne pouvoit advenir, n'estimoit rien tant que l'estat de Florence, auquel il prétend estre maincten. » Dépêche de N. Raince à François Ier, écrite de Rome le 9 janvier à cinq heures de nuit, mss. Béthune, vol. 8500, fol. 86, sqq. — « M. de Médicis a fait seul le pape, et non autre. » N. Raince à François Ier, dépêche du 10 janvier, *ibid.*, fol. 89.

(2) P. Jovius, *Vita Hadriani* VI, cap. VIII.

la douceur de ses sentimens, l'honnêteté de sa vie. Il accéda à la présentation. La lassitude du désaccord, l'effet de la surprise, l'entraînement de l'approbation, firent arriver rapidement à lui les vieux cardinaux à la suite des jeunes. Les cardinaux français eux-mêmes, croyant que c'était le moins mauvais choix pour le roi très chrétien (1), suivirent les cardinaux espagnols, qui le regardèrent comme le meilleur pour le roi catholique. En peu d'instans, l'heureux Adrien Florisse obtint vingt-six voix. Aussitôt on s'écria : *Habemus papam* (2), nous avons un pape! Et tous les cardinaux, moins un seul, adhérèrent à cette nomination par *accès*.

Les cardinaux avaient nommé un *barbare* (3). Malgré les tristes souvenirs de la translation du saint-siége à Avignon, qui avaient fait adopter pour maxime au sacré collége de ne jamais élire que des papes italiens, ils venaient de choisir un étranger qui pouvait de nouveau transférer au-delà des Alpes le souverain pontificat. C'était l'objection qu'on avait opposée au cardinal d'York et qu'on oublia pour le cardinal de Tortose. L'élection faite, les membres du conclave, qui mirent, dit Guicciardini, cette extravagance sur le compte du Saint-Esprit (4), en furent consternés. La colère du peuple de Rome éclata à la nouvelle qu'on lui avait donné un transalpin pour pape, et elle les remplit d'épouvante. Un immense cri de désapprobation s'éleva contre eux à leur sortie du conclave. — « Pourquoi, leur disait-on, n'avez-vous pas élu un de vous (5)! » — Plus morts que vifs (6), ils allèrent s'enfermer dans leurs demeures, qu'ils n'osèrent pas quitter de quelque temps dans la crainte d'être maltraités, ou tout au moins insultés par le peuple (7), irrité

(1) Le cardinal Trivulzio écrivait le 14 janvier à François Ier : « J'espère que de tous ceulx lesquels sont esté plus prochain d'estre pape cestuy cy quest esleu soit le meilleur pour vous. » Mss. Béthune, vol. 8487, fol. 32. — C'est ce qu'écrivait aussi le 9 janvier, à François Ier, Nicolas Raince, en lui disant que, le choix ne pouvant tomber que sur un impérial, le cardinal de Tortose était préférable « pour le bien et moins mal de vous, non-seulement pour ce que l'on dit qu'il soit de bonne vie, mais pour aultant que de six ne de huit mois il ne se peult trouver en lieu où il vous puisse empescher ni luy ni son disciple. » Mss. Béthune, vol. 8500, fol. 86, sqq.

(2) « Et incontinent fut dit *habemus papam*, ce que voyant les autres cardinaux et que déjà il estoit pape ils accédèrent. » Dépêche de Nicolas Raince, *ibid.*, fol. 95.

(3) « Avevano eletto un pontefice barbaro e assente. » Guicc. lib. XIV.

(4) « Della quale stravaganza non potendo con ragione alcuna scusarsi transferivano la causa nello Spirito santo. » Guicc., lib. XIV.

(5) « E nel' uscir di conclave si levarono contro a loro grandissime strida, dicendo : Perche non eleggeste uno di voi? » *Relazione di Gradenigo*, etc., *ibid.*, p. 74.

(6) « I cardinali rimasero morti di aver fatto uno che mai non videro. » *Ibid.*

(7) « Sire, vous ne sçauriez croire le malcontentement de toute cette cité... et vous promectz, sire, que les cardinaux n'osent aller parmy les rues, car en saillant du conclave grands et petits crioient et couroient après eulx, que c'estoit grand honte de le

d'un choix qui blessait l'orgueil italien et semblait menacer la sécurité romaine. Le danger d'une translation du saint-siége en Espagne parut si imminent, qu'on afficha sur les murailles des maisons : *Rome est à louer* (1).

Afin de dissiper au plus tôt de semblables craintes, le sacré collége nomma trois légats, chargés tout à la fois de notifier au nouveau pape son élection et de hâter sa venue en Italie. Avec les cardinaux de Cortone et Cesarini, attachés au parti impérial, il désigna le cardinal Orsini, qui était du parti français (2). Le sacré collége espérait que le savoir orthodoxe du pape Adrien et sa vie exemplaire serviraient à raffermir l'autorité dogmatique et à rétablir l'influence morale de l'église romaine, qui se trouvaient alors également ébranlées. Il ne souhaitait pas moins que, dégageant le saint-siége des partialités ambitieuses dans lesquelles Léon X l'avait jeté, ce pontife religieux le mît d'accord avec toutes les grandes puissances chrétiennes (3), et s'efforçât de ramener la paix parmi elles.

II.

Adrien était à Vittoria, dans la province d'Alava, lorsqu'il apprit sa nomination, dont il était redevable à tout le monde, et à laquelle le parti français avait adhéré avec un peu moins d'empressement, mais avec autant d'efficacité que le parti impérial. Un camérier du vieux cardinal espagnol Carvajal lui en porta le premier la nouvelle, qui le remplit de trouble et le laissa d'abord dans l'hésitation. Il se retira, l'âme agitée et l'esprit quelque temps incertain, dans le couvent des franciscains. L'expérience qu'il venait de faire en exerçant l'autorité royale en Espagne ne le disposait point à se charger du gouvernement non moins troublé et bien plus difficile du monde chrétien (4). A la fin néanmoins il s'y décida. Le 14 février, après

veoir, car tous tiennent que ceste court est perdue. » Dépêche du 10 janvier de Pins à François Ier, mss. Béthune, vol. 8500, fol. 91.

(1) *Roma est locanda.* « ..... Perche tutti credevano che il papa tenesse il papato in Ispagna. » *Ibid.*

(2) Dépêches de Nic. Raince du 9 et du 10 janvier, mss. Béthune, vol. 8500, fol. 86-89, sqq.

(3) « Entre les articles faits au conclave, il y en a ung qu'il (le nouveau pape) fera tout son pouvoir et devoir de mectre paix universelle entre les princes chrétiens, et quant il ne le pourroit faire, à tout le moings il se trouve neutral. » Dépêche de N. Raince du 10 janvier, *ibid.*, fol. 89, sqq.

(4) « Cum esset timoratæ conscientiæ, formidans tantum onus, non decreverat illud subire. » *Itinerarium Hadriani*, cap. II, p. 161, par Blas Ortiz, chanoine de Tolède, qui était avec Adrien lorsqu'arriva la nouvelle de son élection, et qui l'accompagna à Rome, d'où il ne partit qu'après sa mort. Cet itinéraire est dans : *Hadrianus VI sive analecta*

avoir célébré la messe, il fit venir les docteurs Agreda et Blas Ortiz, créés chanoines de Tolède, ainsi que Juan Garcia, secrétaire du conseil général de l'inquisition d'Aragon, et il leur dit : « J'ai différé jusqu'à présent d'accepter le souverain pontificat, craignant de ne pouvoir soutenir le fardeau d'une aussi grande charge; mais, comme je présume que mon refus menacerait l'église universelle de graves dangers, je me décide, avec l'aide du secours divin, à remplir cette sainte fonction. La providence impénétrable de Dieu ayant daigné m'y appeler, j'espère que sa grâce m'y soutiendra. Je vous prends donc à témoin de mon acceptation devant ce notaire qui en fera foi, et je vous enjoins de ne parler de ma résolution à personne. » Il reçut ensuite avec calme la notification du conclave, et le lendemain il revêtit l'étole pontificale, chaussa des mules avec des croix d'or, prit le nom d'Adrien VI, et donna ses pieds à baiser à tous ceux qui vinrent en foule se prosterner devant lui (1). Tout en se résignant à porter la triple couronne, le pieux Néerlandais craignit de fléchir sous son poids. Il en sentit d'avance l'accablement, et il répondit aux félicitations d'un de ses anciens amis : « Ce qui vous réjouit m'attriste. Je frémis du fardeau que j'ai à porter. Que ne puis-je, sans offenser Dieu, le rejeter de mes épaules débiles sur des épaules plus fermes! Que celui qui me l'a imposé me donne des forces pour le soutenir (2)! »

Ne pouvant conserver plus longtemps la régence d'Espagne, Adrien VI pressa Charles-Quint de revenir dans ses royaumes, et se prépara lui-même à partir bientôt pour l'Italie. Les deux souverains qui étaient en guerre dans ce pays recherchèrent, le roi de France sa neutralité, l'empereur sa coopération. Ce dernier prince, en même temps qu'il consolait Wolsey d'un échec dont tous ses efforts n'avaient pu, disait-il, le préserver cette fois (3), et qu'il lui donnait l'espérance d'une promotion future, s'attribuait auprès d'Adrien le mérite de lui avoir fait accorder le pontificat. Il voulait par là maintenir l'un dans ses favorables dispositions et gagner l'appui de

historica de Hadriano sexto, etc., *Collegit Casparus Burmanus*, in-4°, Trajecti ad Rhenum, 1727.

(1) Jovius, *Vita Hadriani*, cap. x.

(2) « Sed ut vos de honore summo, nobis ultro oblato, lætamini; ita nos onus annexum exhorrescimus, atque utinam illud a nostris infirmis, in alios robustiores humeros, Deo inoffenso, rejicere possumus. Qui onus imposuit vires ad ferendum suppetat. » Ex Victoria urbe, februar. DCCLIII, lettre à Pierre Martyr, lib. xxxv, p. 435.

(3) C'est ce qu'il lui faisait dire par sir Richard Wynfeld, ambassadeur d'Henri VIII auprès de lui, qui écrivait le 11 février à Wolsey : « Sa majesté juge que le nouvel élu est vieux, malade, éloigné de Rome, de sorte qu'il ne restera pas longtemps en charge. C'est pourquoy elle vous prie de la manière la plus cordiale de vous tenir prêt vous même... Elle a l'intention sincère, lorsque le cas le requerra, de faire de son mieux pour votre avancement en cette matière. » Musée britannique, Galba B., vii, p. 6.

l'autre. « Le collége des cardinaux, écrivait-il au nouveau pape, a répondu à don Jehan Manuel, mon ambassadeur, qu'à ma contemplation fût faite l'élection de votre sainteté (1). » Il assurait en avoir eu autant de joie que si elle lui avait été accordée avec l'empire. Pour le mettre en garde contre les avances qui pouvaient lui être faites du côté des Français, il ajoutait : « Je supplie votre sainteté de vous souvenir de ce que vous m'avez dit autrefois, étant votre écolier, et de ce que par expérience je vois être véritable, que leurs paroles sont bonnes et douces, mais qu'à la fin ils ne cherchent qu'à amuser et tromper. »

Adrien n'admit pas qu'il fût pape par la grâce de l'empereur. Il resta affectueux envers son ancien disciple, mais il se montra indépendant du prince dont il cessait d'être le sujet. Il laissait entendre à Charles-Quint qu'il avait dû solliciter en faveur du cardinal (2), qui lui était plus nécessaire que tout autre dans les choses d'Italie, et il s'en félicitait. « Je suis bien joyeux, disait-il, de n'être point parvenu à l'élection par vos prières à cause de la pureté et sincérité que les droits divins et humains requièrent en semblables affaires. » Il ajoutait qu'il lui en savait meilleur gré que s'il eût obtenu le pontificat par son influence. Il reconnaissait toujours que les Français, comme il le lui avait appris autrefois, étaient prodigues de promesses qu'ils ne remplissaient pas, et mesuraient leur amitié à leur profit, mais il ne paraissait pas disposé à se déclarer contre eux. Il semblait même annoncer qu'il tiendrait la balance égale entre son compétiteur et lui, en suivant l'exemple des cardinaux, « qui, disait-il, n'eussent jamais osé élire homme mal agréable et à vous et au roi de France. »

François Ier ne demandait pas autre chose. Il exprima à Adrien la confiance qu'il avait en lui. Insistant sur ses devoirs pontificaux en rappelant ses vertus privées, il lui écrivait : « Nous croyons que vous n'oublierez point quel lieu vous occupez, que vous penserez souvent au salut de votre âme, et que cela, avec la bonne vie que vous avez toujours eue, vous gardera d'être partial et entretiendra au chemin de vérité sans acception de personne, et que serez père commun des princes chrétiens, ayant toujours devant les yeux droit, équité, justice (3). » Il invoquait donc son impartialité, au besoin

(1) Lettre de Charles V à Adrien VI du 7 mars 1522. *Correspondanz des Kaisers Karl V*, publiée par Karl Lanz, in-8°, Leipzig 1844, t. Ier, p. 59.

(2) « Je savoie qu'il ne convenoit ni à vos affaires, ni à la république christienne, que sollicitissies pour moy, pour ce que eussies solut et enfraint l'amitie avec cestuy qui de tous estoit le plus nécessaire aux choses de l'Italie. » Lettre du 3 mai, d'Adrien VI à Charles V, *ibid.*, p. 61.

(3) Lettre de François Ier au pape, mss. Béthune, vol. 8527, fol. 1, sqq.

même sa médiation. Du reste, quelles que fussent alors et que dussent être plus tard les dispositions réelles d'Adrien à l'égard des deux princes rivaux, il ne pouvait rien entreprendre de longtemps, puisqu'il n'arriva à Rome que le septième mois après son élection.

François Ier voulut profiter d'une situation aussi favorable. Il n'avait en ce moment contre lui ni le saint-siége ni la république de Florence. Il était toujours l'allié des Vénitiens, dont l'amitié, un peu refroidie par les échecs précédens, s'était ranimée à la mort de Léon X. Il comptait plus que jamais sur les Suisses, car douze des cantons, indignés de ce que les bannières helvétiques eussent été déployées naguère dans les deux camps, avaient impérieusement rappelé leurs soldats enrôlés dans l'armée de la ligue, et n'accordaient plus de levées qu'à la France seule. Ne devant dès lors rencontrer en Lombardie que les troupes de l'empereur, à qui la modicité de ses ressources ne permettait pas d'y en entretenir un grand nombre sur ce point, François Ier se trouvait en position de reconquérir le Milanais, que Lautrec avait perdu. Ses ambassadeurs le lui écrivaient d'Italie. Ils l'engageaient à passer de nouveau les Alpes, comme il l'avait fait au début de son règne, qu'avaient rendu si glorieux la victoire de Marignan et l'entière occupation du duché. « Je vous oserois assurer sur ma vie, sire, lui écrivait Nicolas Raince, que vous avez à présent le moyen de vous faire perpétuellement le seigneur de toute l'Italie (1). »

III.

Au lieu de descendre lui-même en Lombardie, François Ier remit aux mains inhabiles de Lautrec les troupes destinées à recouvrer le duché de Milan. Seize mille Suisses choisis, conduits par leurs chefs les plus vaillans, marchèrent, sous les ordres du bâtard de Savoie, frère de la duchesse d'Angoulême, du grand-écuyer San-Severino et du maréchal Anne de Montmorency, pour se réunir à Lautrec. A leur approche, celui-ci franchit l'Adda le 1er mars, afin d'aller au-devant d'eux avec les forces qui lui restaient. Il devait attaquer ensuite les impériaux, hors d'état, selon toute apparence, de lui résister.

Des deux parts, on possédait des places fortes. Les Français, dans leur défaite, avaient conservé une ligne de forteresses depuis Trezzo sur l'Adda jusqu'à Crémone sur le Pô. Ils occupaient encore la citadelle de Milan et toutes les places qui bordaient les lacs supérieurs

(1) Dépêche de Nicolas Raince à François Ier, écrite de Rome le 9 janvier 1522, mss. Béthune, vol. 8500, fol. 86 et sqq.

ou qui ouvraient les abords de la Lombardie. Les impériaux, maîtres d'Alexandrie, de Novare, de Vigevano, de Milan, de Pavie, de Plaisance, de Parme, tenaient la plus grande partie du duché. Ils avaient pour eux les habitans du pays. Ceux-ci, dans leur exaltation d'indépendance nationale, voulaient être gouvernés soit par le duc Francesco Sforza, soit par le saint-siége. Le dévouement zélé des populations italiennes, très animées en ce moment contre la domination française, était soutenu par des garnisons suffisamment nombreuses. Des ouvrages de défense avaient été préparés en outre avec beaucoup de prévoyance autour des villes (1). Prospero Colonna n'avait rien négligé pour mettre les plus importantes d'entre elles à l'abri d'une surprise soudaine et même d'une attaque régulière.

Encore plus propre à garder un pays qu'à le conquérir, Prospero Colonna était un général fort habile, surtout dans la guerre défensive. Il se postait bien, manœuvrait savamment, et il se rendait capable de l'emporter sur ses ennemis beaucoup moins par la valeur ou la supériorité de ses troupes que par l'art qu'il mettait à les placer, à les conduire, à les engager. Il avait entouré la citadelle de Milan d'un double cercle de tranchées profondes, pratiquées à une certaine distance les unes des autres et surmontées de plates-formes armées de canons, empêchant ainsi de pénétrer par le dehors dans la citadelle et de faire de la citadelle aucune sortie contre la ville. Il avait relevé les remparts, creusé les fossés, réparé les bastions de Milan (2), où il s'était enfermé avec douze mille hommes de pied, sept cents hommes d'armes et sept cents hommes de cavalerie légère. Le reste de l'armée impériale était distribué dans Alexandrie, que gardait Monsignorino Visconti avec deux mille hommes, dans Novare, où Filippo Torniello en commandait quinze cents, dans Pavie, que défendait l'intrépide et opiniâtre Antonio de Leiva à la tête de trois mille.

Les moyens d'accroître le nombre de ses troupes n'avaient pas été négligés non plus par Prospero Colonna. Autant que l'avaient permis les faibles ressources des impériaux, à défaut de fantassins suisses, on levait des lansquenets allemands. Deux hommes poursuivaient ces levées avec ardeur : Francesco Sforza, qui dans le succès de cette guerre voyait le rétablissement solide de sa maison en Lombardie, et Jérôme Adorno, qui aspirait à faire dans Gênes la révolution opérée, au nom de Francesco Sforza, dans Milan. Avec une somme assez peu considérable qu'envoya l'empereur, un sub-

(1) Guicc., lib. XIV. — Gal. Capella, lib. II, fol. 1265. — Belcarius, *Comment. rer. Gall.*, lib. XVII, fol. 503.

(2) Gal. Capella, lib. II, fol. 1265. — Guicc., lib. XIV.

side volontaire que les Milanais accordèrent (1) à leur nouveau duc et 11,000 ducats que lui transmit le cardinal de Médicis, on recruta deux bandes de quatre mille et de six mille lansquenets, la première sous François de Castelalt, la seconde sous le fameux George Frondsberg. En attendant l'arrivée de ce puissant renfort, Prospero Colonna, placé derrière les murailles des villes, se tint sur une forte défensive. Il espéra que l'armée française, faute de pouvoir vaincre, et à la longue de pouvoir être payée, serait exposée à se fondre et finirait par se disperser.

Cette armée était très considérable, et il était plus difficile de la tenir longtemps sur pied que de la conduire à la victoire, si l'ennemi acceptait la bataille. Lautrec entra en campagne aussitôt que les Français se furent réunis aux Vénitiens et aux Suisses, et qu'il eut recueilli les trois mille hommes des bandes noires qui avaient servi jusque-là dans l'armée de la ligue et qui venaient de passer, avec leur chef Jean de Médicis, à la solde de François Ier. Il marcha droit sur Milan, comme pour l'assiéger et le prendre. Arrivé devant ses murailles, il tenta de se mettre en communication avec la garnison qu'il avait laissée dans la citadelle; mais il n'y parvint point. Quelques attaques qu'il essaya contre la ville ne furent pas plus heureuses. Le blocus étroit de la citadelle, la défense vigilante de la ville par une garnison qui était une véritable armée, les dispositions belliqueuses des habitans qui s'étaient formés en compagnies militaires (2) et que les prédications éloquentes d'un moine augustin excitaient à combattre avec les impériaux, s'ils voulaient assurer le gouvernement de leur duc national, convainquirent bientôt Lautrec de l'impossibilité de forcer Milan.

Après avoir passé plusieurs jours devant cette grande ville et y avoir perdu du monde, il renonça au dessein de s'en emparer. Il alla se placer à Cassino, entre Milan et Pavie, afin d'empêcher les six mille lansquenets qu'amenait Francesco Sforza de se réunir à Prospero Colonna. Il resta plusieurs semaines dans cette position. Il parvint bien à tenir les impériaux séparés, mais c'était là un avantage purement négatif, et il laissa s'écouler un temps précieux sans faire aucun progrès. Bientôt même l'approche de son frère le maréchal

(1) *Cronaca Grumello*, citée dans Verri, *Storia di Milano*, t. II, cap. XXIII, p. 186. — « Reliquum vero è tributis Mediolanensium conferebatur. » Gal. Capella, *ibid.*, fol. 1266.

(2) « A Milano... fu messo un ordene, che ogni parochia facesse el suo capitaneo et la sua bandera, con li soi caporali, con quello ordine quanto se si avesse de andar alla battaglia... talmente che la città se rallegrava tutta vedendo che tutti erano d'un animo a mettere la vita e la robba per defensione della patria et contra Franzesi. » *Cronaca di Milano scritta da G. M. Buriggozo merciajo* dell'anno 1500 sine al 1544 dans *Archivio storico Italiano*, etc... Firenze 1842, in-8°, t. III, p. 435, 436.

de Foix, qui venait de France avec de nouveaux renforts, l'obligea de détacher une partie de ses troupes pour les envoyer au-devant de Lescun et lui ouvrir un passage à travers la Lomelline, occupée par les ennemis (1).

Francesco Sforza était arrivé, et jusque-là s'était tenu dans Pavie. Il profita de cet affaiblissement momentané de Lautrec. Il se concerta avec Prospero Colonna, qu'avait déjà joint Jérôme Adorno avec une bande de quatre mille Tyroliens ou Souabes, et qui vint à sa rencontre jusqu'à Sesto. Sortant alors de Pavie pendant la nuit et dérobant sa marche à Lautrec, il conduisit ses lansquenets à Milan, où il entra le 4 avril 1522, après une longue absence, au milieu des plus grands transports d'enthousiasme (2).

Les deux projets de Lautrec contre Milan et contre la réunion des impériaux avaient échoué. En réussissant, le premier aurait eu une influence décisive sur l'issue de la guerre, le second aurait contraint les ennemis, tenus en échec, à rester enfermés dans les villes. Qu'allait tenter Lautrec, devenu plus fort qu'auparavant après la jonction de Lescun, dont les troupes avaient pris sur leur passage Novare et Vigevano, qui gênaient ses communications avec la France? Il devait employer sans retard cette belle armée et remporter avec elle quelque grand avantage, s'il ne voulait pas l'entendre murmurer et la voir se dissoudre. Pavie était un peu dégarnie depuis le départ des lansquenets, il alla l'assiéger.

Prospero Colonna sentit de quelle importance il était de ne pas laisser prendre la seconde ville du duché. Il envoya dans Pavie un assez puissant renfort, qui y pénétra heureusement. Pouvant alors se mettre à la tête d'assez de troupes pour paraître en campagne, il sortit de Milan et se dirigea du côté de Pavie. Il était résolu à en traverser le siége et à ne pas laisser tomber cette ville entre les mains des Français, déjà maîtres d'Alexandrie, de Crémone, de Lodi, et qui, en l'occupant, auraient enfermé la capitale du duché dans un cercle de places fortes. Il se porta vers la Chartreuse, où il prit une position très avantageuse, protégée par les murailles d'un parc, à quatre milles de distance de l'armée française. De là il inquiéta Lautrec, qui rencontrait une vive résistance de la part de la garnison assiégée (3). Lautrec ne se trouva plus en sûreté dans le voi-

(1) Gal. Capella, *ibid.*, p. 1266-1267. — Guicciardini, lib. XIV. — Martin Du Bellay, t. XVII, p. 366-375. — Belcarius, fol. 504.

(2) Gal. Capella, *ibid.*, p. 1267. — *Cronaca del Burigozzo, ibid.*, p. 437. « Fece la intrata in la città mediolanense con allegria et tutto il populo con sonar di campane, sparare di artelleria parendo ruinasse il mondo. Mai fu visto nè audito tanto triumpho. — *Cronaca Grumello,* citée dans Verri, t. II, c. 23, p. 186.

(3) Gal. Capella, *ibid.*, f. 1268. — Guicc., lib. XIV. — Du Bellay, *ibid.*, p. 275-276.

sinage d'un ennemi qui pourrait l'attaquer pendant qu'il attaquerait lui-même Pavie. Il fut paralysé dans la poursuite du siége qu'il avait commencé. Après y avoir perdu un certain nombre de jours et ne recevant plus de vivres par le Tesin, que de grandes pluies avaient extraordinairement grossi, il fut contraint de déloger sans avoir rien fait. Le troisième projet de Lautrec n'ayant pas eu une meilleure issue que les deux autres, il remonta vers Milan, dont Prospero Colonna avait laissé la garde à Francesco Sforza, et s'établit à Monza, d'où il parut menacer de nouveau la ville que tout d'abord il n'avait pu prendre.

Le prudent et tenace général italien le suivit de près, et alla couvrir Milan, en prenant une forte position à trois milles de distance. Il se posta dans une grande villa appelée la Biccoca, que l'engagement des deux armées destinait à être célèbre, et qui offrait les dispositions les plus favorables pour asseoir un camp et le rendre inaccessible. C'était un jardin spacieux, placé sur une élévation, couvert d'arbres, coupé de ruisseaux, entouré de fossés, et où l'on n'arrivait sans obstacle que par un pont assez étroit. Une armée de vingt mille hommes pouvait s'y retrancher facilement (1). Prospero Colonna, selon sa prévoyante habitude, ajouta à la force naturelle du lieu par d'habiles travaux d'art. Il en rendit les fossés plus profonds, y dressa des plates-formes garnies de canons, et y plaça ses troupes dans le meilleur ordre. Il attendit, dans cette position, que l'ennemi vînt se briser contre lui en l'attaquant, ou qu'il fût contraint de se disperser pour n'avoir pas osé l'assaillir. Le défaut d'argent ne devait pas permettre de payer les Suisses, et les Suisses ne consentaient pas longtemps à servir sans l'acquittement ponctuel de leur solde.

Il ne se trompait point. Lautrec, hors d'état d'assiéger Milan, que protégeait par son voisinage l'armée de Colonna, sentant l'impossibilité de donner, sous peine de se perdre, l'assaut à une armée ainsi retranchée, voulait gagner du temps. Il espérait, de son côté, que les troupes ennemies, faute d'argent et de vivres, ne pourraient pas rester dans cette position, et qu'il les aborderait avec avantage lorsqu'elles en sortiraient. Mais les Suisses, qui étaient depuis plus de deux mois en campagne, qui ne recevaient pas la paie convenue, que cette vie de marches sans combat, de tentatives sans succès,

(1) « Qui locus tribus passuum millibus Mediolano distat; ubi domus est villæ opportuna, circumque viridaria haud exigua sunt, profundis fossis vallata; juxta etiam prædia effosi fontes, indeque deducti rivi ad prata irriganda, intra quos Prosper exercitum communiverat, etc... » Gal. Capella, *ibid.*, f. 1269. — Guicciardini, lib. XIV. — « Estoit la dite Bicoque la maison d'un gentilhomme, circuit de grands fossez, et le circuit si grand, qu'il estoit suffisant pour mettre vingt mille hommes en bataille. » Du Bellay, *ibid.*, p. 377. — Belcarius, *Comment.*, etc., f. 505.

fatiguait et dégoûtait beaucoup, outre qu'ils avaient souffert des pluies de la saison, tombées plus abondamment que de coutume, déclarèrent qu'ils n'entendaient plus camper, et qu'ils étaient décidés à combattre ou à partir. Ils réclamèrent impérieusement leur solde, exigèrent la bataille, et annoncèrent que, s'ils n'obtenaient l'une ou l'autre, ils retourneraient immédiatement dans leurs cantons. Lautrec n'avait pas de quoi les payer, et il ne voulait pas les mener à un combat qui serait suivi d'une infaillible défaite. Il s'efforça de les retenir sous le drapeau de la France en attendant qu'il reçût une somme de 400,000 écus que le roi avait promis de lui envoyer, et il n'oublia rien pour les éclairer sur le danger de la bataille. Une reconnaissance du camp ennemi fit voir qu'il était inabordable. Rien n'agit cependant sur l'esprit intraitable des Suisses, que l'argent seul aurait pu convaincre. Ils offrirent de se battre sans être payés, afin de montrer qu'ils étaient plus dévoués au service de la France que la France n'était fidèle à ses engagemens envers eux. Il fallut accepter. Ils demandaient à combattre à la Biccoca, comme ils l'avaient demandé à Rebecca. Le souvenir de Rebecca, où l'on aurait pu vaincre, contribua à l'attaque de la Biccoca, où l'on devait être battu.

Tout fut disposé pour marcher, le 27 avril, contre le camp retranché des impériaux. Les masses des bataillons suisses furent chargées de l'escalader en face, tandis que le maréchal de Foix, à la tête des hommes d'armes de France et suivi des fantassins italiens, s'avancerait par la route de Milan, et y entrerait en forçant à gauche le passage du pont. En même temps Lautrec essaierait d'y pénétrer par la droite avec une troupe à laquelle il fit prendre la croix rouge des impériaux, afin de tromper l'ennemi par ce stratagème, et dans l'espérance assez puérile de ne pas rencontrer de résistance. Il fut convenu que les Vénitiens participeraient à cet assaut général. Ces diverses attaques avaient besoin d'être simultanées pour avoir quelque chance d'être heureuses, l'ennemi ne pouvant être forcé sur un point que s'il était pressé sur tous à la fois.

Prospero Colonna, joyeux d'être assailli dans une semblable position, et se regardant comme assuré d'avance de la victoire, plaça ses troupes, aussi confiantes que lui, aux abords de l'enceinte retranchée. Les lansquenets, sous Rodolphe Hall et George Frondsberg, y faisaient face aux Suisses, qui l'avaient emporté jusqu'alors sur eux, mais qu'ils devaient, grâce à l'avantage du terrain, commencer à vaincre dès ce jour-là. Sforza, venu de Milan avec ses Italiens, garda le passage où devait se présenter le maréchal de Foix avec ses hommes d'armes. Afin de déjouer le stratagème de Lautrec, Prospero Colonna avait ordonné aux siens de mettre sur leur casque ou sur leur armure de petites branches d'arbre ou des épis de blé

qui les distinguassent des Français portant la croix rouge. Les fantassins espagnols occupèrent les lieux les plus favorables pour repousser l'ennemi et pour jeter le désordre dans ses rangs par des décharges d'arquebuse. Ces troupes solides, que commandait l'expérimenté Prospero Colonna, que dirigeaient Pescara, Antonio de Leiva, venu de Pavie, et George Frondsberg, étaient de plus abritées derrière de grands fossés et placées sur des hauteurs dont l'artillerie défendait l'approche.

Les deux armées étant ainsi disposées, on se mit en mouvement d'un côté pour attaquer, de l'autre pour se défendre. Les Suisses en deux bandes distinctes, les hommes des petits cantons sous Arnold de Winckelried, les hommes des villes sous Albert de Stein, s'avancèrent avec leur bravoure accoutumée, sur cent de front et presque au pas de course, contre le camp des impériaux. L'artillerie des plates-formes les foudroya dès qu'ils approchèrent. Ils n'en marchèrent pas moins, sans que les files entières abattues au milieu d'eux par les boulets ralentissent leur intrépide rapidité. Ils espéraient, comme ils l'avaient fait à Novare et comme ils l'avaient tenté à Marignan, s'emparer des canons ennemis et tout renverser de leur choc. Ils arrivèrent ainsi jusqu'aux fossés du camp, et se heurtèrent contre des escarpemens trop élevés pour qu'ils pussent les escalader. Pendant qu'ils étaient arrêtés par ces rudes obstacles, les arquebusiers impériaux tuaient les principaux d'entre eux, qui, selon la coutume de leur vaillante nation, se plaçaient toujours au premier rang. C'est ainsi que périt Arnold de Winckelried, au moment où sa troupe, ayant gravi une partie du retranchement sans doute moins haute que les autres, se trouva en face des lansquenets de Frondsberg. Ceux-ci, fidèles à leur usage national, s'étaient mis à genoux avant de combattre, et lorsqu'ils s'étaient relevés à l'approche des Suisses, Frondsberg avait dit : « Que l'heure me soit propice ! — Tu mourras aujourd'hui de ma main, lui cria Arnold de Winckelried en le reconnaissant. — C'est toi, s'il plaît à Dieu, répondit Frondsberg, qui vas périr de la mienne. » Au même instant, l'intrépide chef des petits cantons, qui avait assisté à la plupart des batailles du siècle, tomba mortellement frappé. Il avait été atteint d'un coup de feu. Les Suisses ne pénétrèrent point dans le camp ennemi. Foudroyés par l'artillerie, arrêtés par les escarpemens, décimés par les arquebusiers espagnols, repoussés par les lansquenets allemands, ils se retirèrent après avoir perdu plus de trois mille des leurs.

L'attaque du pont par le maréchal de Foix avait été d'abord plus heureuse. Lescun, avec l'impétueuse cavalerie des ordonnances, s'était précipité par la route de Milan dans ce défilé étroit, avait culbuté ceux qui le gardaient, et s'était frayé un passage jusque dans le camp des impériaux; mais l'intérieur, accidenté, inégal, boisé

de ce camp, d'ailleurs bien défendu partout, n'était pas propre au déploiement et aux charges de la cavalerie. Aussi Lescun et ses hommes d'armes, auxquels résistèrent Francesco Sforza et Antonio de Leiva avec leurs Italiens et leurs Espagnols, et que pressèrent bientôt les lansquenets, accourus de ce côté après avoir repoussé les Suisses, furent contraints de battre en retraite. Ils rebroussèrent chemin et repassèrent le pont. Les deux principales attaques ayant échoué, celle de Lautrec ne réussit pas mieux. Prospero Colonna l'avait annulée d'avance en découvrant et en déjouant le stratagème qui devait la favoriser. Quant aux Vénitiens, ils ne firent pas même une démonstration et demeurèrent spectateurs immobiles de l'assaut donné au camp impérial (1).

Lautrec était désespéré. Il sentait qu'il n'avait plus d'armée s'il laissait partir les Suisses, et que le duché de Milan tout entier échappait à François Ier. Il redoubla d'efforts pour retenir les Suisses, afin d'empêcher les suites, sans cela désastreuses, de la défaite de la Biccoca. Il les supplia de recommencer le combat, en offrant de faire mettre pied à terre aux hommes d'armes qui seraient au premier rang et ouvriraient l'attaque (2); mais, rebutés par les obstacles de terrain qu'ils avaient rencontrés, découragés d'avoir été battus, humiliés de n'avoir pas mérité la solde des batailles gagnées, et animés d'un insurmontable désir de retourner chez eux, les Suisses refusèrent. Lautrec se vit contraint de se retirer de devant la Biccoca. Il le fit en bon ordre et sans être poursuivi. Le prudent Colonna ne voulut pas s'exposer à compromettre en rase campagne une victoire remportée derrière des retranchemens. Il s'attendait d'ailleurs à en recueillir autant de fruit que s'il eût anéanti une armée qui allait se dissoudre elle-même (3).

En effet, les Suisses partirent immédiatement. Lautrec les accompagna avec ses hommes d'armes jusqu'aux bords de l'Adda, qu'ils passèrent à Trezzo. Là ils se séparèrent de lui, et, par le pays de Bergame, ils regagnèrent leurs montagnes. Dans l'impossibilité où il se trouvait de faire face à l'ennemi, Lautrec essaya du moins de défendre contre lui les villes que les Français occupaient encore; mais

(1) Voyez sur la bataille de la Biccoca : Gal. Capella, f. 1269-1270; — Guicciardini, lib. XIV; — Du Bellay, *ibid.*, p. 376 à 380; — Belcarius, *Commentarii*, f. 505-506; — *Histoire de la Confédération Suisse de Jean de Muller*, continuée par R. Gloutz-Blozheim et J. J. Hottinger, in-8°, t. X de Hottinger, traduit par L. Vulliemin, 1840, p. 58 à 63; — L Ranke, *Histoire d'Allemagne à l'époque de la réformation*, t. II, liv. IV, où il s'est servi de l'*Histoire des Frondsberg* par Reisner et de *la Chronique de Berne* d'Anshelm.

(2) Du Bellay, *ibid.*, p. 381.

(3) Il répondit à ceux qui le pressaient de poursuivre l'armée en retraite : « Partam jam victoriam fortunæ et helvetiam temeritatem nova temeritate abolere se nolle. » Belcarius, fol. 507.

il n'y parvint pas davantage. Privé des Suisses et délaissé des Vénitiens, il perdit la ville importante de Lodi et il partit pour la France, en laissant son frère Lescun dans Crémone, qui fut réduite peu de temps après à capituler devant l'armée victorieuse.

Prospero Colonna prit dans cette seconde campagne toutes les places que les Français avaient gardées après la première. La perte du duché de Milan s'opéra en deux fois. Lodi, Pizzighetone, Crémone, Trezzo, Lecco, Domodosolla, s'ajoutèrent en 1522 à Milan, Pavie, Plaisance, Parme, etc., enlevées en 1521. Bien plus, le rétablissement des Sforza dans Milan fut alors suivi du rétablissement des Adorno dans Gênes. Cette ville fut assiégée, prise d'assaut et pillée par les troupes de Colonna et de Pescara. Antoniotto Adorno y fut élu doge, et François Ier cessa d'être seigneur de Gênes comme il cessait d'être duc de Milan. Non-seulement la Lombardie, où il ne conserva que les trois citadelles de Milan, de Crémone et de Novare, lui était ravie, mais les Alpes lui semblaient en partie fermées.

IV.

Pendant que la guerre se faisait si mal en Italie, François Ier, moins occupé de ses affaires que de ses plaisirs, se livrait en France aux distractions de la chasse et aux entraînemens de l'amour. Il fut tiré de cette vie frivole et dissipée par la nouvelle du grand revers que venaient d'éprouver ses armes et sa puissance. Il se transporta aussitôt à Lyon pour y remédier. C'est là que se rendit Lautrec, auquel il attribuait ce désastre. Dans sa colère, il ne voulait pas le voir; mais, Lautrec étant parvenu jusqu'à lui pour se justifier, François Ier lui reprocha avec sévérité d'avoir perdu le duché de Milan. — « C'est votre majesté qui l'a perdu, répondit Lautrec, et non moi. Je l'ai plusieurs fois avertie de me secourir d'argent, sans quoi je ne pourrais retenir la gendarmerie, qui n'était pas payée depuis dix-huit mois, ni garder les Suisses, qui m'ont contraint de combattre à mon désavantage. — Ne vous ai-je pas envoyé, lui dit le roi, les quatre cent mille écus que vous m'avez demandés? — Je n'ai reçu, répliqua Lautrec, que les lettres par lesquelles votre majesté m'en annonçait l'envoi (1). » François Ier, surpris, appela sur-le-champ le surintendant des finances Samblançay pour savoir ce qu'il avait fait des quatre cent mille écus qu'il lui avait ordonné de transmettre à Lautrec dans le Milanais. Samblançay répondit que, selon son commandement, la somme avait été préparée, mais que la duchesse d'Angoulême l'avait prise au moment où elle allait être envoyée. Le roi, hors de lui, se rendit dans la chambre de sa mère

(1) Du Bellay, *ibid.*, p. 384-385. — Belcarius, fol. 508-509.

et lui dit amèrement qu'il n'aurait jamais cru qu'elle pût s'emparer de deniers destinés à secourir son armée d'Italie et lui faire perdre ainsi le duché de Milan. La duchesse d'Angoulême nia, sans hésiter, ce détournement. Elle prétendit n'avoir réclamé et reçu du surintendant qu'une somme provenant des épargnes de son propre revenu. Samblançay ne cessa pas d'affirmer le contraire, et cette contestation, que suivit bientôt la disgrâce du malheureux surintendant, ne fut pas étrangère plus tard à sa mort ignominieuse sur le gibet de Montfaucon.

Du reste, si le duché de Milan avait été perdu, la faute en était à tout le monde. Le roi s'était trop abandonné à ses amusemens et ne s'était pas assez occupé de la guerre. Soumis par affection et par légèreté à l'empire de sa mère, il avait laissé Louise de Savoie satisfaire sa cupidité en puisant dans les coffres de l'état un argent nécessaire à la solde des troupes, et ses animosités en éloignant de lui, par de dangereuses disgrâces, les hommes les plus capables de le bien servir. Non moins accessible à l'influence de sa maîtresse, il avait donné ou laissé aux trois frères de la comtesse de Châteaubriand les grands commandemens militaires dont ils s'étaient si mal tirés en Espagne et en Italie. Lautrec avait surtout échoué parce qu'il avait été inhabile. Sa dureté et son impéritie avaient été pour plus encore que le manque d'argent dans la ruine des affaires de son maître en Lombardie. Sans doute il n'avait pas pu disposer des Suisses comme il l'aurait voulu dans la campagne, d'ailleurs si imparfaitement conduite, de 1521, et il avait été contraint par eux à combattre dans une position désavantageuse en 1522; mais l'animosité des populations italiennes contre la domination française et l'assistance qu'elles prêtaient à l'armée impériale étaient l'œuvre de ses violences et de ses maladresses; mais les opérations militaires dirigées sans intelligence, les occasions favorables négligées par irrésolution, le lent et inefficace emploi des troupes françaises pendant qu'elles étaient supérieures aux troupes ennemies, étaient les inévitables et funestes effets de son esprit incapable et de son caractère incertain. La pénurie d'argent n'avait pas été moins grande et n'était pas moins continuelle dans l'armée impériale. Elle n'avait pas empêché les généraux de Charles-Quint de tenir la campagne et de vaincre. C'étaient donc une habileté soutenue et l'appui des populations qui avaient facilité la conquête du Milanais par Prospero Colonna et Pescara, comme une accumulation de fautes politiques et militaires en avait causé la perte par Lautrec et Lescun.

Quelques jours après que François Ier fut arrivé à Lyon pour y faire les préparatifs d'une expédition à la tête de laquelle il se proposait cette fois de franchir les Alpes, un nouvel ennemi se déclara

contre lui. Henri VIII passa ouvertement de la médiation, qu'il avait jusqu'alors affectée, à la guerre, dont il était secrètement convenu avec Charles-Quint. La fortune secondait partout cet heureux empereur. Il avait dompté de Bruxelles, avec l'épée du connétable et de l'amiral de Castille, les *comuneros* insurgés d'Espagne, et la haute noblesse avait rétabli pour lui l'obéissance parmi le peuple au-delà des Pyrénées, en y étendant contre elle-même l'autorité monarchique. Il avait vaincu par ses généraux en Lombardie le roi de France, rejeté de l'autre côté des Alpes, et il était rentré dans la suzeraineté de Milan. Il avait obtenu, du collége des cardinaux à Rome, sans la chercher comme sans la prévoir, la nomination d'un pape qui avait été autrefois son précepteur, qui était en ce moment son délégué, et qu'il allait rendre bientôt son instrument. Il acquit alors le concours actif du roi d'Angleterre, auprès duquel il se rendit à l'époque même où la Lombardie était enlevée à François Ier.

Ayant réglé les affaires d'Allemagne, mis ordre à celles des Pays-Bas, il partit dans la dernière semaine du mois de mai pour l'Espagne, afin d'en achever la pacification et d'en tirer, soit en argent, soit en hommes, les ressources que la poursuite de la guerre lui rendait nécessaires. Il passa par l'Angleterre, où il était attendu. Débarqué à Douvres le 26 mai, il y trouva Wolsey, et fut bientôt rejoint par Henri VIII, qui venait à sa rencontre, et le conduisit successivement à Cantorbery, à Greenwich, à Londres, à Winchester, à Hampton-Court. Les deux alliés, dont l'un devait être le gendre de l'autre et lui donnait d'avance le nom de père, passèrent plus d'un mois ensemble au milieu des fêtes et dans la plus affectueuse intimité. Ils confirmèrent les stipulations préparées à Bruges en août et conclues à Calais en novembre 1521. Ils convinrent d'attaquer en commun François Ier dans son royaume même. Charles-Quint voulait lui reprendre la Bourgogne, qu'il revendiquait comme faisant partie de son héritage paternel; Henri VIII aspirait à lui enlever les provinces occidentales de la Normandie et de la Guyenne, qu'avaient possédées les Plantagenets, ses prédécesseurs. Chacun des deux souverains s'engagea à pénétrer en France avec trente mille hommes de pied et dix mille chevaux. Ils se promirent d'avoir les mêmes alliés et les mêmes ennemis, et ils durent inviter le pape Adrien à signer le traité qu'ils venaient de conclure (1). Après ces accords définitifs, Charles-Quint quitta l'Angleterre, et le 4 juillet il s'embarqua à Southampton pour l'Espagne, avec une forte troupe de lansquenets qu'il avait pris à sa solde, et un grand nombre de pièces de canons de divers calibres destinées à défendre la Péninsule, et, s'il en était besoin, à la contenir (2).

(1) Herbert, *the Life and raigne of king Henry the Eighth*, p. 126 à 128.
(2) Sandoval, t. I, lib. XI, § 2.

Au moment même où l'empereur était arrivé vers lui, Henri VIII avait rompu avec le roi de France. L'arbitrage déloyal qu'il s'était arrogé entre les deux compétiteurs lui en fournit le prétexte. Son ambassadeur, sir Thomas Cheyney, se présenta une dernière fois devant François Ier pour lui imposer la trève désavantageuse (1) que ce prince ne devait pas accepter. Il lui signifia que si le roi son maître ne parvenait point à réconcilier ensemble les deux souverains, il se croirait obligé de se déclarer plutôt contre lui que contre l'empereur. François Ier répondit noblement qu'il espérait que le roi d'Angleterre ne se déclarerait qu'en faveur de la justice. Discutant ensuite les conditions de la trève, il demanda que l'Italie y fût comprise, et que Charles-Quint retirât ses troupes du duché de Milan. « L'empereur, dit-il, n'y a pas plus de droits que je n'en ai au royaume d'Espagne. D'ailleurs, ajouta-t-il en s'animant, l'empereur ne peut pas être partout le maître, et si le roi d'Angleterre veut me laisser faire, il ne se passera pas deux ans que je ne le rende l'un des plus pauvres princes de la chrétienté (2). » Bonnivet, dont la faveur s'était encore accrue depuis la prise de Fontarabie, assistait seul à cet entretien, comme seul avec Wolsey il avait été témoin de la première entrevue de François Ier et d'Henri VIII au camp du Drap-d'Or. Sir Thomas Cheyney le conjura de joindre ses instances aux siennes pour décider le roi très chrétien à ne pas refuser la trève. « J'aimerais mieux, répondit Bonnivet, voir le roi mon maître dans la tombe que de le voir accéder à des conditions déshonorantes. »

La trève, que ses termes rendaient inacceptable, étant rejetée, sir Thomas Cheyney ne cacha plus les projets de son roi. Il annonça à François Ier que, sur la demande de Charles-Quint partant pour l'Espagne, Henri VIII avait consenti à devenir le protecteur des Pays-Bas. « L'empereur, répondit François Ier avec une hauteur dédaigneuse, ne pouvait prendre un parti plus prudent, puisqu'il est manifeste que le roi d'Angleterre est plus en état de défendre ces pays que lui qui en est le souverain. » Il protesta ensuite qu'il n'avait jamais donné au roi d'Angleterre aucun motif de s'unir à son plus grand ennemi. « Après ce qui vient de se passer, dit-il, je ne veux plus me fier à aucun prince vivant. » Et il ajouta, avec une résignation altière et une fermeté confiante, que, « s'il n'y avait plus d'autre remède, il espérait pouvoir défendre et lui et son royaume (3). »

(1) Instructions à Thomas Cheyney, mai 1522, dans mss. Brequigny, vol. 89.

(2) Dépêche de Cheyney à Wolsey du 29 mai 1522. Mus. brit. Galba, B. VII, p. 225. — Aussi dans Bréquigny, vol. 89.

(3) *Ibid.* Th. Cheyney ajoutait à la fin de sa dépêche « qu'il étoit dommage de perdre le roi de France, qui sembloit mettre par-dessus tout l'alliance du roi d'Angleterre. »

Le même jour, après que sir Thomas Cheyney eut pris congé de François Ier, Clarencieux, héraut d'armes d'Henri VIII, demanda audience pour déclarer solennellement la guerre. Tout tremblant, le héraut d'armes porta le défi de son maître au roi de France, qui l'accepta d'un ton haut et froid (1). Les hostilités ne se firent pas attendre. Le comte de Surrey, nommé amiral des flottes combinées d'Angleterre et d'Espagne, parut vers le milieu de juin sur les côtes de Normandie et de Bretagne qu'il ravagea. Après avoir saccagé Morlaix, il escorta jusqu'à Santander l'empereur, qui débarqua le 16 juillet dans ce port de la Vieille-Castille. Le comte de Surrey vint prendre ensuite le commandement des troupes anglaises descendues en Picardie pour y agir de concert avec les troupes des Pays-Bas, placées sous les ordres du comte de Buren.

Sans renoncer à l'expédition d'Italie, François Ier se vit tout d'abord réduit à défendre son propre royaume. Il mit les frontières du sud et du nord-ouest à l'abri des attaques dont elles étaient menacées par les Espagnols, les Anglais et les Flamands. Il envoya vers les Pyrénées occidentales le maréchal de La Palisse, qui débloqua Fontarabie depuis longtemps assiégée et qui la ravitailla (2). Il chargea son lieutenant-général en Picardie, le duc de Vendôme, auquel vint se joindre avec cinq cents lances et dix mille hommes de pied le gouverneur de Bourgogne La Trémouille, de faire face aux ennemis de ce côté. Malgré leur jonction, le duc de Vendôme et le sire de La Trémouille, n'étant pas assez forts pour tenir la campagne, occupèrent avec leurs troupes Boulogne, Thérouenne, Hesdin et Montreuil, afin que ces places ne tombassent point au pouvoir des comtes de Surrey et de Buren. Ceux-ci brûlèrent des villes ouvertes, saccagèrent le plat pays dans le Boulonnais (3), et s'avancèrent jusqu'à Dourlans, qu'ils détruisirent, ainsi qu'un grand nombre de villages circonvoisins. Ils poursuivirent cette œuvre de dévastation et de pillage jusqu'à la fin de septembre, époque à laquelle l'abondance des pluies et le manque de vivres obligèrent le comte de Buren à ramener ses troupes dans les Pays-Bas et le comte de Surrey à retourner avec les siennes en Angleterre (4). La frontière de Picardie avait été ravagée sans être entamée, et les nouveaux confédérés renvoyèrent à l'année suivante l'exécution du grand plan d'invasion de la France.

(1) Journal de Louise de Savoie dans le tome XVI de la collection Petitot, p. 406 et 407.

(2) Du Bellay, *ibid.*, p. 391-392.

(3) Lettres de Surrey à Wolsey, du 16 août, des 3, 6, 9, 12, 22, 28 septembre 1522. — Dans Brequigny, vol. 89.

(4) Du Bellay, p. 393 à 398. — Pontus Heuterus, lib. VIII, f. 204.

V.

Malgré la courageuse fierté avec laquelle il avait répondu à la déclaration de guerre de Henri VIII, François Ier sentait combien il lui serait difficile de résister à tant d'ennemis prêts à l'attaquer sur tant de points. S'il avait été vraiment habile ou seulement bien inspiré, il aurait renoncé à ses ruineux héritages d'Italie, qu'il fallait sans cesse conquérir et qu'on ne pouvait pas garder, qui depuis un quart de siècle avaient englouti un si grand nombre d'hommes, coûté des sommes si considérables d'argent, et qui épuisaient le royaume sans pouvoir en réalité l'agrandir. Il aurait reporté le mouvement de conquête militaire et d'accroissement territorial du côté du nord, où la France avait besoin d'être étendue et par où il était facile de l'envahir. L'occasion était fort belle, et les moyens ne lui manquaient pas. En abandonnant les projets qu'il nourrissait sur l'Italie et qui étaient une déviation de la vraie politique nationale, comme Louis XI l'avait entrevu avec une si nette perspicacité, il ne pouvait être ni sérieusement ni dangereusement attaqué sur ses frontières lointaines du midi. En dirigeant ses forces et son ambition du côté des Flandres et des Ardennes, il n'y aurait pas rencontré l'Espagne, l'empire, Florence, le saint-siége et même Venise, dont il allait avoir les armées sur les bras au-delà des Alpes. Il n'aurait eu à combattre que l'Angleterre, réduite à Calais et au comté de Guines, et que la puissance espagnole, trop éloignée des Pays-Bas pour qu'il lui fût aisé de les défendre. François Ier aurait pu, comme le fit dans une occurrence pareille et trente-cinq ans plus tard son fils Henri II, enlever aux Anglais, déjà dépossédés de tant de provinces dans le siècle précédent, ce dernier pied-à-terre sur le continent, et fermer ainsi la porte à leurs invasions. Ce qu'il aurait délaissé en Italie, il l'eût regagné dans les Pays-Bas, à la sûreté desquels Charles-Quint aurait pourvu d'autant plus difficilement qu'il aurait été exposé aux attaques des Italiens, aspirant à se délivrer de la domination espagnole lorsqu'ils n'auraient plus eu à craindre la domination française.

Mais, au lieu de changer son champ de bataille, François Ier voulut se présenter de nouveau sur celui où il avait été déjà vaincu et où l'attendaient de plus désastreuses défaites. Se bornant à protéger la frontière du nord-ouest, qui aurait dû être son point de départ pour jeter les Anglais à la mer et s'étendre aux dépens des Flamands, il disposa tout pour reparaître au-delà des Alpes, qu'il n'aurait plus dû franchir. Il leva une armée considérable, qu'il eut le dessein de commander lui-même. Afin de la tenir longtemps en campagne en lui payant plus régulièrement sa solde, il amassa de

grandes sommes de tous les côtés. Il fit fondre jusqu'aux grilles d'argent que Louis XI avait données à l'abbaye Saint-Martin de Tours et beaucoup d'autres ornemens d'église. L'étendue, les lents préparatifs, la difficile exécution de l'entreprise, ne permettaient pas à François Ier de passer en Italie avant l'été de 1523.

En attendant, des négociations d'une espèce particulière s'engagèrent par l'entremise du nouveau pape. Adrien VI était très religieux, et son affectueuse partialité en faveur de Charles-Quint ne l'empêchait pas de souhaiter le rétablissement de la paix entre les princes occidentaux. Cette paix lui semblait d'autant plus nécessaire que la chrétienté était menacée par les armes victorieuses de Soliman II. Le redoutable musulman venait d'entamer la frontière orientale des pays chrétiens, y avait pris Belgrade, l'un de leurs boulevards, et, y renversant la croix du Christ, avait planté le croissant à quelques lieues de Vienne. Il avait ensuite assiégé Rhodes avec deux cent mille hommes, et il s'étendait dans la Méditerranée comme il s'était avancé en Hongrie, épouvantant l'Europe de tous les côtés. Les esprits étaient émus. On tremblait que Rhodes, ce poste avancé de la république chrétienne dans les mers du Levant, ce dernier reste des anciennes conquêtes des croisés, ne tombât entre les mains de l'irrésistible Soliman, malgré l'héroïsme des chevaliers de Saint-Jean qui le défendaient. La chute d'un pareil boulevard pouvait entraîner la ruine de la valeureuse milice qui gardait la Méditerranée et livrer les côtes de cette mer aux dévastations ottomanes. Le désir universel de la chrétienté était de voir les princes de l'Europe suspendre leurs querelles et s'entendre pour résister en commun à l'ennemi de leur puissance ainsi que de leur religion. Adrien VI éprouvait ce sentiment en chrétien et en pontife. Quelque temps auparavant, Léon X avait établi une trève générale qui devait durer cinq ans et réunir l'Occident tout entier dans une croisade contre Selim, père de Soliman. La mort de Maximilien, le soulèvement religieux de Luther, la lutte de Charles et de François dans l'élection à l'empire, leur rupture en Italie, à laquelle avaient successivement pris part Léon X lui-même et Henri VIII, avaient empêché l'exécution d'un aussi salutaire projet, qu'Adrien VI renouvela au moment du siége de Rhodes.

François Ier ne refusa point de s'y associer. Il offrit d'être un soldat dévoué du saint-siége et le défenseur le plus zélé de la république chrétienne, si le pape, dont il avait accepté la médiation, reconnaissait ses droits en Italie et les faisait admettre par Charles-Quint. Adrien en avait renvoyé l'examen à l'époque où il serait établi à Rome. Il y était arrivé le 29 août. A peine avait-il été intronisé, que les affaires l'avaient assailli, les intrigues des cardinaux décon-

certé, les instances contraires des deux souverains jeté dans des perplexités douloureuses. L'empereur le pressait de s'unir à lui; François Ier le sollicitait de se prononcer pour la restitution de la Lombardie. « Nous sommes prêts, écrivait-il à Rome, de faire paix ou trève et de venir à grosse puissance contre le Turc, pourvu que Milan, qui est notre patrimoine, dont indûment avons été spoliés, nous soit rendu (1). » Il disait au cardinal d'Aux et au cardinal de Como, investis de ses pouvoirs, et chargés de poursuivre cette négociation auprès du saint père, « qu'il était assez fort non-seulement pour se défendre, mais pour offenser ses ennemis, qu'il avait trois mille cinq cents hommes d'armes payés pour un an, la solde de trente à quarante mille hommes de pied et trois bandes d'artillerie. » Il n'admettait que des arrangemens conformes au traité de Noyon avec l'empereur, auquel il rendrait Fontarabie et qui lui remettrait Milan, et au traité de Londres avec le roi d'Angleterre, qu'il paierait de ce qui lui était dû au moyen de ce que Charles-Quint devait et acquitterait en retour de la cession de Naples. Il semblait moins tenir qu'il ne l'avait fait jusqu'alors à une compensation pour le royaume de Navarre. Des prétentions pareilles n'avaient aucune chance d'être admises; la défaite les avait annulées, la victoire seule pouvait les faire revivre.

Adrien était fort embarrassé. Très pieux, peu habile, éminent par la doctrine, incertain dans la conduite, il ne savait ni se diriger ni se résoudre. Il avait d'abord donné sa confiance au cardinal de Volterra, et il ne se montrait pas défavorable à François Ier (2). Ce cardinal appartenait à la famille des Soderini, qui était opposée à la famille des Médicis, et dont le chef avait, de 1502 à 1512, gouverné comme gonfalonier de la république la ville de Florence, où s'était en ce moment retiré le cardinal Jules, que sa trop grande puissance avait rendu suspect à Rome. Ce dernier cependant fut bientôt tiré de sa disgrâce par la découverte d'une correspondance que le cardinal de Volterra entretenait avec François Ier. Il surprit adroitement des lettres dans lesquelles le confident et le conseiller du pape engageait le roi de France à ne rien céder, et l'excitait à attaquer l'empereur en Sicile, afin de l'obliger à abandonner Milan. Ces lettres furent mises sous les yeux d'Adrien, qui se crut trahi. Il fit

(1) Instructions pour MM. les cardinaux d'Aux et de Cosme, Blois 11 août 1522. — Archives impériales, sect. hist., J. 965, liasse 5, n° 3.

(2) Dépêches de Rome écrites par l'évêque de Bath à Wolsey. — *State Papers*, vol. VI, p. 123-124. — « Il papa è inclinatissimo alla pace, et molto ha pigliato in protettione le cose di Francia, non senza mormoratione de gl' imperiali, et præcipue di don Giovanni Emanuel, il quale si partì mezo disperato. » Lettere di principi alli 10 di décembre 1522, t. Ier, p. 109, v°.

jeter en prison le cardinal de Volterra, auquel il donna des juges. Passant bientôt d'une direction sous une autre, le pontife, défiant et troublé, rappela auprès de lui le cardinal Jules de Médicis, qui rentra triomphalement dans Rome et vint y conduire la politique du saint-siége (1).

Dès ce moment, Adrien VI ne tint plus la balance égale entre les deux souverains, et se porta tout d'un côté. Les Turcs s'étaient rendus maîtres de Rhodes à la fin de 1522, malgré l'opiniâtre et glorieuse défense des chevaliers. Dans la nécessité de plus en plus urgente à ses yeux de résister à Soliman, il voulut réunir contre lui tous les monarques chrétiens, et pour cela forcer les deux principaux d'entre eux à accepter une trève. Cette trève aurait maintenu l'état territorial tel qu'il existait alors, et ne l'aurait pas rétabli comme il était avant la guerre. Elle ne pouvait pas convenir à François Ier, dont elle aurait consacré la dépossession. Aussi Adrien VI songeait-il à la lui imposer, en le menaçant, s'il s'y refusait, de le frapper des censures ecclésiastiques (2).

Le roi de France n'entendit pas souscrire ainsi, sur l'ordre d'un pape, à l'abandon du Milanais, et il se révolta à la menace d'une excommunication. Il écrivit au souverain pontife en s'étonnant que ceux qui lui conseillaient d'exiger aussi impérieusement cette trève (3) n'en eussent pas été d'avis lorsque le pape Léon lui faisait la guerre à Milan, et que le Turc assiégeait Belgrade. « Mais, ajouta-t-il, le pape Léon aimoit mieux dépenser l'argent de l'église contre les chrétiens et le devoir de sa profession que contre les infidèles. » Il adressa ensuite à Adrien ces fières paroles : « S'il étoit loisible aux papes de facilement excommunier les rois et princes, ce seroit de mauvaise conséquence, et croyons que les magnanimes qui préfèrent leur prééminence à leur proufit particulier ne le trouveront bon. Et de notre part, nous avons priviléges concédés à nos ancêtres qui ont coûté bien chier et jusques au sang de nos subjectz, lesquels ne souffriront si facilement être rompus, ains jusques à la dernière goutte de leur sang les défendront. » Rappelant ce qui s'était passé à cet égard entre le saint-siége et la couronne de France au commencement du XIVe siècle, il employa cette phrase laconiquement menaçante : « Pape Boniface VIII l'entreprit

(1) Guicc., lib. XV. — P. Jovius, *Vita Hadriani VI*, c. XIV. — Belcarius, *Commentarii*, etc., fol. 511.

(2) « D'autre part avons sceu qu'aviez délibéré faire une trefve triennalle avec censures, que nous avons trouvé fort estrange. » Lettre de François Ier au pape Adrien VI, mss. Béthune, vol. 8527, fol. 1, sqq.

(3) « Chascun dit que celle que vostre saincteté veult faire par leur conseil se faict sous la couleur du Turc, mais en vérité c'est contre nous. » *Ibid.*

contre Philippe le Bel, dont se trouva mal. Vous y penserez par votre prudence (1). »

Adrien cessa de poursuivre une trève impossible, et il ne s'aventura point à fulminer une excommunication aussi dangereuse. Au moment où l'Allemagne entrait en rébellion contre le saint-siége, il se fût exposé à ébranler la soumission de la France. Mais s'il n'obligea point François Ier à subir la paix, il ne craignit pas de se joindre à ceux qui lui faisaient la guerre, et au lieu de suspendre les querelles des princes, il les accrut en s'y mêlant. Il contracta une alliance offensive avec les ennemis de François Ier le 3 août 1523. Les Vénitiens venaient aussi de se tourner contre lui (28 juin). Lassés d'une union malheureuse qui les condamnait à des dépenses sans leur rapporter des profits, qui exposait leur sûreté dans la défaite et ne leur aurait procuré aucun agrandissement dans la victoire, aimant mieux d'ailleurs avoir pour voisin un prince italien qu'un prince étranger, un faible duc comme Francesco Sforza qu'un puissant monarque comme François Ier, ils refusèrent d'abord de renouveler leur vieille alliance avec le roi très chrétien, et ils entrèrent ensuite dans la grande confédération formée contre lui.

Cette confédération se composa alors de tous les états italiens et des principales puissances de l'Europe. Le royaume de Naples, le saint-siége, les républiques de Florence, de Sienne, de Venise, de Gênes, le duc de Milan Sforza, l'archiduc d'Autriche Ferdinand, le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre, s'unirent étroitement, les uns pour empêcher François Ier d'occuper de nouveau la Haute-Italie, les autres pour envahir son propre royaume. L'armée impériale, qui restait sur pied dans la Lombardie, devait y être renforcée : par les Vénitiens, de six mille fantassins, de six cents hommes d'armes et de six cents hommes de cavalerie légère; par les Florentins, de deux cents hommes d'armes; par le duc de Milan, de quatre cents cavaliers des deux armes. Charles-Quint, Adrien VI, Francesco Sforza, s'engageaient à pourvoir cette armée de l'artillerie et des munitions nécessaires. Afin de solder régulièrement ces troupes et de faire face aux autres dépenses de la guerre, chaque confédéré était taxé par mois : le pape à 20,000 ducats, l'empereur à 30,000, le duc de Milan à 20,000, Florence à 20,000, Sienne, Lucques et Gênes à 10,000. Les Génois, rendus au régime républicain et replacés sous un doge national, avaient en outre la charge d'entretenir la flotte alliée et de pourvoir à la défense de leur ville. La coalition des divers états

(1) François Ier ajoutait : « Si vous prions par vostre bonté et équité avoir esgard et considération à ce que dessus et ne faictes chose que ung bon et prudent pasteur ne doibve faire; car ou par telz moiens cuideriez mectre paix en la chrestienté, y mectriez plus grand trouble que jamais. »

italiens pour s'opposer au retour et à l'établissement de François Ier en Lombardie était d'autant plus formidable, qu'elle unissait contre lui des troupes aussi nombreuses qu'aguerries, et assurait les moyens de les garder longtemps sous le drapeau (1).

Elle ne fut cependant pas capable d'intimider François Ier et de l'arrêter dans la poursuite de ses desseins. Il avait dit naguère au parlement de Paris en termes belliqueux et confians : « Toute l'Europe se ligue contre moi; eh bien! je ferai face à toute l'Europe. Je ne crains point l'empereur, il n'a pas d'argent; ni le roi d'Angleterre, ma frontière de Picardie est bien fortifiée; ni les Flamands, ce sont de mauvaises troupes. Pour l'Italie, c'est mon affaire, et je m'en charge moi-même. J'irai à Milan, je le prendrai, et je ne laisserai rien à mes ennemis de ce qu'ils m'ont enlevé (2). » Il écrivit alors : « Je ne serai à mon aise que quand je serai passé par-delà avec mon armée (3). »

Il avait adopté sur la frontière du nord, pour la couvrir, le même système de défense que l'année précédente. Il avait ravitaillé et fortifié les places qui pouvaient arrêter l'ennemi sur cette partie du territoire, dont il confia la garde au duc de Vendôme. Il fit partir pour la Guyenne Lautrec, qu'il chargea d'occuper les passages des Pyrénées. Il se réserva le commandement des troupes qui se réunissaient au pied des Alpes, et à la tête desquelles il voulait fondre sur l'Italie. Déjà l'amiral Bonnivet avait passé les monts avec un corps considérable, afin de s'assurer du poste important de Suze. Douze mille Suisses étaient en marche pour le joindre, sous la conduite du maréchal de Montmorency. Les hommes d'armes de France s'acheminaient par compagnies vers Lyon, où François Ier se rendait dans la dernière quinzaine d'août, et d'où il devait descendre en Lombardie avec la plus puissante armée.

Pendant qu'il se disposait à sortir de son royaume, ses ennemis s'apprêtaient à l'envahir. Leur invasion devait être secondée par la révolte du second prince du sang, du dernier grand souverain territorial de la France féodale, du connétable de Bourbon, que François Ier, par des affronts multipliés et les plus imprudentes injustices, avait poussé à cette criminelle extrémité. C'est dans sa route de Paris à Lyon que lui fut révélée la conspiration du connétable, qui n'attendait que son départ pour éclater, et devait lui enlever la France au moment où il conquerrait Milan.

MIGNET.

(*La troisième partie à un prochain n°.*)

(1) Guicc., lib. XV. — Pontus Heuterus, lib. XVIII, c. XVIII, fol. 207. — Jovius, *Vita Hadriani VI*, c. XVI.

(2) Registres du Parlement.

(3) François Ier à Montmorency, 23 août 1523, mss. Béthune, vol. 8569.

THOMAS BROWNE

LE MÉDECIN PHILOSOPHE DE NORWICH

The Works of sir Thomas Browne (*Œuvres de sir Thomas Browne*), éditées par Simon Wilkin F. L. S. 3 vol., Londres 1852.

Les ressuscités, les écrivains qui renaissent soudain de leurs cendres, comme notre vieux Ronsard, sont une partie intéressante et fort significative de la littérature de chaque époque. Ils ont beau n'être que d'étranges contemporains d'outre-tombe qui parlent sans pouvoir entendre, qui influent sur la génération et qui n'ont subi aucune de ses influences; ils sont souvent plus actuels que les vivans eux-mêmes. Il est possible qu'un homme de chair et d'os soit une exception et un anachronisme au milieu de son siècle; mais un auteur mort qui reprend en quelque sorte une seconde existence ne saurait être sans parenté avec les temps où il revoit le jour : si l'ombre est sortie de sa tombe, c'est seulement parce qu'elle a été évoquée, et maintenant, comme à l'époque d'Orphée, il n'y a que l'amour qui ait le don de rendre les morts à la vie. Que signifient pourtant ces alternatives de popularité et de discrédit? comment expliquer la destinée de ces hommes qui étaient tombés dans l'oubli après avoir été glorifiés, et qui, avec la même voix que nos pères entendaient sans émotion, ont retrouvé tout à coup la puissance de nous remuer? A mon sens, il y aurait hâte et présomption à ne voir là qu'une erreur commise et rectifiée, à nous dire simplement que ces écrivains avaient été dédaignés parce que nos pères ne savaient pas distinguer leurs mérites, et qu'ils sont rentrés en honneur parce que nous avons su reconnaître la valeur qui n'avait jamais cessé

d'être en eux. Les choses se passent moins simplement dans ce monde. S'il existe en effet des écrivains qui ont ainsi une valeur permanente, ou, pour mieux dire, qui possèdent à la fois de quoi satisfaire aux exigences contraires dont la succession fait la vie morale de l'espèce humaine, il en est d'autres qui, avec des qualités très réelles, ne peuvent avoir qu'un prestige intermittent. Ils sont beaucoup aimés par une génération, parce qu'ils parlent beaucoup à ses instincts; mais, faute de répondre assez aux besoins opposés, ils passent avec elle pour rester éclipsés jusqu'à ce qu'une nouvelle réaction ait ramené au pouvoir la tendance qui regarde du côté de leurs qualités. En général, les ressuscités sont des esprits de ce genre. On pourrait les comparer à des astres que notre terre ne saurait apercevoir pendant une moitié de son évolution, mais qui reparaissent naturellement sur son horizon chaque fois que, en oscillant suivant ses lois, elle revient à l'autre moitié de son orbite. Et c'est à ce mouvement même qu'ils doivent leur importance particulière, car c'est lui qui nous donne le moyen de computer nos propres saisons. En étudiant le vieil auteur qui, sans changer lui-même, a subi ces vicissitudes, nous comprenons mieux où se portaient les préoccupations de nos pères alors qu'elles s'éloignaient de lui, et dans quel sens nous avons dû nous retourner nous-mêmes pour le retrouver sur la ligne de nos yeux. En rencontrant chez lui une phase morale qui s'accorde avec la nôtre et un travail commencé dont notre propre activité n'est que la reprise, nous acquérons une conscience plus nette de ce qui se passe en nous, en même temps que nous sentons mieux comment nous ne sommes ni le commencement ni la totalité de l'univers.

C'est sur un ressuscité de l'Angleterre actuelle, — sir Thomas Browne, de Norwich, — que je voudrais aujourd'hui appeler l'attention. Par sa naissance, il nous reporte à l'époque la plus merveilleuse de l'esprit anglais, et, je le crois, de l'esprit moderne, à la fin de ces cent années d'abondance qui ont produit Spenser et Shakspeare, Bacon et Milton. Fort célèbre de son vivant et traduit plusieurs fois dans les principales langues de l'Europe, encore lu et partiellement réimprimé jusqu'en 1756, mais délaissé depuis lors ou du moins rejeté dans l'ombre pendant tout le *règne de la raison,* il est soudain remonté dans l'opinion publique aussitôt que ce flux de raisonnement a commencé à redescendre. Dès les premiers jours de notre siècle, il avait déjà trouvé chez Coleridge un esprit préparé à le goûter, et à partir de ce moment il a de plus en plus reçu droit de cité dans la littérature contemporaine. On l'a étudié et on l'a discuté; on a publié ses œuvres complètes en y recueillant les lettres et les morceaux inédits qui restaient de lui, et la même édition,

avec notes et commentaires, a eu les honneurs d'une réimpression populaire assez récente (1852). Bien plus, Browne a été un favori autant qu'un objet de curiosité : sans redevenir précisément un écrivain influent, j'entends un de ceux dont les idées se font adopter, il a au moins agi assez vivement sur les imaginations, et pour tout le public qui s'occupe de lettres, il a certainement fourni sa quote part à la circulation intellectuelle de ces dernières années.

Jusqu'à un certain point, Browne en cela n'a fait que partager le sort de son époque entière. Dans toute l'Europe en général, le XVIIIe siècle avait à peu près renié la littérature de la renaissance et de la réforme. C'est seulement depuis 1800, — un peu plus tôt en Allemagne, — qu'il s'est produit à cet égard une révolution complète. En Angleterre, les contemporains de Shakspeare ont été les premiers l'objet d'une ovation nationale, et bientôt l'intérêt s'est étendu sur leurs héritiers immédiats, sur les écrivains encore inspirés, mais déjà prétentieux, du temps de Jacques Ier et de son successeur. En France, nous avons réhabilité la période correspondante des Valois et des deux premiers Bourbons. Un peu partout, comme on l'a remarqué à propos des *Vies des Poètes anglais*, par Johnson, la génération moderne a délaissé les froides célébrités qui avaient alors accaparé toutes les niches dans les cours de littérature et les recueils du Parnasse, et elle s'est choisi un nouveau panthéon parmi les vieux auteurs que les Johnson et les Laharpe ne jugeaient pas même dignes d'être mentionnés. Que cet amour pour la fin du XVIe siècle et pour le commencement du XVIIe tienne bien à une réaction qui nous a rapprochés de nos arrière-ancêtres en nous éloignant de nos prédécesseurs directs, qu'il soit bien l'effet et le signe d'une ressemblance frappante entre leur manière de sentir et la nôtre, il me semble que les écrits de Browne sont vraiment propres à nous le faire voir; car, parmi les diverses contrées de l'Europe, il n'en est point, je crois, où les caractères des deux demi-siècles qui nous occupent se soient développés aussi franchement qu'en Angleterre, et tout ce que ces caractères ont de plus analogue à nos propres dispositions est éminemment en évidence chez le médecin de Norwich. Sir Thomas Browne représente surtout on ne peut mieux les dernières années de la grande époque, ces vingt ou trente années qui s'étendent depuis Bacon jusqu'à l'avénement de l'influence française et de la littérature méthodique, et que j'appellerais volontiers la période des cultures fleuries et des belles plantations, comme l'âge de Shakspeare était celle des puissantes végétations. C'est là un moment tout particulier où déjà les esprits tournent à la prose et au raisonnement, tout en conservant encore beaucoup d'imagination et de poésie. C'est une saison intermédiaire où la science

débute avec des ardeurs enfantines dans la voie ouverte par Bacon, où les idées religieuses, la philosophie et les lettres traversent aussi une crise, qui est trop éclipsée pour nous par la veille et le lendemain. On n'en est pas encore aux écrivains réguliers, et on n'en est plus aux génies inspirés; on en est aux prosateurs ravissans, à Jeremy Taylor, à Bunyan, à Walton, à Evelyn, à George Herbert.

C'est dans ce groupe d'écrivains que Browne se place en première ligne. Entre eux tous, il est l'esprit le plus original, celui qui doit le plus à la nature, et autant qu'aucun autre il a droit de figurer dans la bibliothèque des auteurs charmans : — ce qui n'est point en somme une distinction vulgaire, quoique de son temps elle ait pu être relativement plus commune; — car, si l'on comptait les hommes qui ont mérité ce titre depuis le commencement du monde, on les trouverait peut-être encore moins nombreux que les grands génies. Je ne parle pas seulement, bien entendu, des auteurs qui plaisent à la lecture : il arrive tous les jours qu'un roman ou une pièce de théâtre nous enlèvent agréablement à nous-mêmes par le mouvement ou par les contrastes de leurs scènes; mais la secousse à peine passée, si nous voulons juger, l'œuvre amusante nous apparaît souvent sous des couleurs tout autres : pour notre esprit, elle n'a plus que des laideurs. Tout au contraire d'autres livres, bien moins entraînans, semblent s'embellir dans nos souvenirs. Il se peut que par instans ils nous aient fatigués, il se peut même qu'aucune de leurs idées isolées n'ait obtenu notre plein assentiment; mais quand nous nous recueillons, il se trouve que leurs idées, en nous revenant toutes à la fois, acquièrent le don de nous séduire. C'est sans doute parce qu'elles forment en nous à elles toutes une image de l'auteur lui-même; ses manières de voir ne s'accordaient pas avec les nôtres, sa manière d'être devient pour nous tout aimable. Tel est le genre d'attrait que possède Browne : il inspire l'affection. Si la génération qui a précédé notre siècle n'a point paru le goûter, c'est qu'en vérité elle avait pour habitude de ne pas écouter ses impressions. Elle était trop occupée à rechercher si chaque opinion et chaque locution partielle étaient conformes aux décisions absolues de la raison, et d'ailleurs elle eût cru se déshonorer en ayant la faiblesse d'aimer ce qui était aimable, ce qui avait puissance d'exciter de l'amour. Elle se faisait gloire de juger toujours, et de tenir seulement pour bon ce qu'elle voyait raison de réputer tel.

Ce n'est pas à dire toutefois que ceux qui ont pu dédaigner Browne n'aient point eu pour cela de motifs valables. De fait, il y a en lui du caméléon. Il change complétement d'aspect suivant le point de vue sous lequel on le regarde. Si on lit ses écrits avec la curiosité morale qui s'intéresse surtout à la nature humaine et qui aime à

surprendre dans les pensées et les sentimens le caractère qu'ils dénotent, on n'éprouve plus, comme je le disais, que des impressions agréables : ses illusions elles-mêmes n'attestent que de gracieuses dispositions et de rares facultés; mais si on vient à l'envisager en naturaliste, si on a l'esprit tourné comme le XVIIIe siècle, qui concentrait toute son attention sur les choses du dehors et pour qui toute pensée ne représentait rien qu'une bonne ou mauvaise définition de la manière d'être des choses, Browne alors devient beaucoup moins satisfaisant. Non-seulement ses conclusions ne sont pas toujours admissibles pour nous; il s'en faut encore que lui-même soit un esprit sûr, une tête remarquablement organisée pour échapper à l'erreur. Et le plus curieux, c'est qu'il est presque impossible de séparer ses mérites de ses défauts. Chez lui, les mêmes idées qui provoquent la contradiction quand on les considère comme des appréciations sont souvent celles qui nous attirent vers lui par les confidences qu'elles nous font sur son propre compte.

La vie de Browne nous présente du reste à première vue une contradiction analogue. De sa jeunesse à sa mort, nous le voyons se livrer sans partage à l'étude de toutes les sciences d'observation, et son plus long ouvrage est un *Traité contre les erreurs populaires,* traité où il fait preuve d'une grande indépendance d'esprit, et où il a porté en effet un coup sérieux aux habitudes crédules du moyen âge. Pourtant le seul incident public qui nous soit connu de sa carrière nous le montre dans une cour de justice où il vient déposer de sa foi complète aux enchantemens et aux pactes avec le diable. C'était le 10 mars 1664, à Bury-St^t Edmund. Deux femmes, Amy Duny et Rose Cullender, comparaissaient, sous une inculpation de sorcellerie, devant le célèbre sir Matthieu Hale, baron de l'échiquier. « Sir Thomas Browne, l'illustre médecin de son temps, se trouvant dans la salle, fut invité par le juge à donner son avis sur l'affaire, et il se déclara clairement convaincu que les accès étaient naturels (il s'agissait des personnes ensorcelées), mais qu'ils étaient augmentés par la coopération du démon, qui, aux instances des sorcières, prêtait son aide à leur malice pour accomplir ces vilenies. A quoi le déposant ajouta qu'en Danemark on avait récemment découvert des magiciennes du même genre, qui tourmentaient leurs victimes en leur faisant entrer des épingles dans le corps. » C'est le docteur Hutchinson, cité par Aikin, qui rapporte ce fait dans son *Essai sur la Sorcellerie.* Les deux accusées furent condamnées, et Browne, le savant Browne, bien qu'il n'ait pas contribué probablement à leur condamnation, se trouve avoir donné son assentiment à l'une des dernières exécutions qui aient eu lieu en Angleterre pour cause de sorcellerie.

Comme le remarque l'éditeur de Browne, il ne faudrait pas oublier sans doute que cette croyance aux sortiléges (1) était partagée par les plus grandes intelligences de l'époque, par Bacon, l'évêque Hall, Baxter, Hale, etc. Toujours est-il que la déposition de Browne touche réellement à un côté faible de son imagination. Ses écrits démontrent assez qu'en matière de magie il faisait plus que partager l'opinion de son siècle. Par nature, il avait le cœur tendre pour les esprits et les agens surnaturels. Les hommes et les choses de ce monde lui apparaissaient volontiers comme des poupées et des décors dont les fils étaient entre les mains des anges et du démon.

Que signifie cette étrange alliance de l'esprit d'examen et des rêveries thaumaturgiques? Comment expliquer cet expérimentaliste visionnaire dont l'intelligence semble donner tour à tour tant de signes de force et de faiblesse? Plus d'une fois déjà Browne a été discuté comme une énigme, et les oracles ont eu peine à s'entendre sur son compte. Les uns ont tranché la difficulté en rejetant ses préjugés sur l'époque pour n'attribuer à lui-même que son évidente sagacité; les autres l'ont considéré seulement comme un esprit chimérique qui n'aimait le savoir que pour alimenter les rêves de son imagination. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de prononcer des jugemens aussi exclusifs. Il me semble que sa raison et ses illusions n'ont rien au fond d'incompatible, qu'elles sont bien les deux faces d'une nature unique, d'un même tempérament, qui suffisaient pour faire de lui tout à la fois un critique et un visionnaire, un observateur très apte à distinguer le vrai du faux dans le domaine des faits, et une imagination très féconde en apparitions merveilleuses.

C'est ce caractère que je voudrais suivre dans les écrits du médecin de Norwich, et plus spécialement dans un de ses ouvrages qui a en partie gardé le privilége de *parler encore à notre condition,* comme disait le quaker George Fox. Nous avons été trop habitués à nous représenter l'imagination comme la folie qui est le contraire même du bon sens scientifique, et ce préjugé suffirait pour transformer tout le passé en un chaos d'inconcevables contradictions; mais en réalité la folle du logis a rendu de bons services, et, si je ne me trompe, il s'en faut que notre observateur visionnaire soit purement une anomalie. Avec ce qu'il a de plus insolite pour nous, avec son développement particulier qui ne serait plus possible de nos jours, il nous donne une image assez fidèle de l'esprit

(1) Jacques Ier, à son avénement, avait fait brûler en place publique le livre de Reginald Scott, qui avait osé jeter des doutes sur la sorcellerie, et c'est sous son règne que l'on vit des hommes se faire une profession de découvrir les sorciers. En 1668 encore, Joseph Glanvil, un des fondateurs de la Société royale, écrivait son *Saducismus triumphatus* pour défendre contre les sceptiques l'existence de la magie noire.

qui animait tous les premiers pères de nos sciences, ceux qui ont ouvert la voie des progrès au nom desquels nous sommes peut-être trop disposés à les dédaigner.

I.

Thomas Browne naquit à Londres le 19 octobre 1605. Il était fils d'un riche marchand issu d'une souche de gentilshommes, et dont la biographie se réduit à un seul trait, à la vérité fort significatif: on raconte de lui, comme du père d'Origène, que chaque soir il avait coutume de découvrir la poitrine de son fils au berceau et d'y déposer un baiser en priant le ciel que le Saint-Esprit en vînt faire sa demeure. Cela seul nous laisse deviner un intérieur domestique à la fois tendre et solennel. L'enfant toutefois ne grandit pas sous cette influence : il perdit de bonne heure son père, et sa jeunesse reçut plutôt les leçons de l'isolement. Sa mère s'étant peu après remariée, il resta confié aux soins d'un tuteur qui le plaça d'abord dans une école près de Winchester. De là il passa à l'université d'Oxford, où il fut reçu bachelier en 1626 et maître ès-arts en 1629. Puis, après avoir commencé d'exercer la médecine dans le comté d'Oxford, il leva assez brusquement sa tente pour parcourir l'Irlande en compagnie de son beau-père, sir Thomas Dutton, alors chargé d'en inspecter les châteaux et les forteresses. Il semble que cette excursion ait éveillé en lui le goût des voyages, car, de 1630 à 1633, nous savons qu'il visita la France et l'Italie, qu'il résida à Montpellier et à Padoue, sans doute pour y suivre des cours, et qu'avant de rentrer en Angleterre, il prit à Leyde son diplôme de docteur. Du reste, on n'a retrouvé dans ses papiers aucun journal de ses courses, ce qui a lieu d'étonner, quand on connaît sa curiosité omnivore et son habitude de mettre par écrit tout ce qui le frappait. Dans les lettres qu'il adressait plus tard à ses fils pendant leur tour d'Europe, il ne cesse pas de leur indiquer des problèmes d'érudition à résoudre sur les lieux, des livres à lire sur les contrées qu'ils traversent, des itinéraires à suivre pour rencontrer sur leurs routes des villes intéressantes ou des écoles célèbres. Tout en désirant qu'ils se ménagent, il les engage à faire un croquis des monumens, à étudier le gouvernement des cités et des états, à s'aboucher avec les savans et les autres notabilités; il veut d'ailleurs qu'ils visitent les mines en exploitation, qu'ils observent les procédés industriels, et qu'ils n'oublient ni de prendre la recette des remèdes particuliers qu'on emploie dans chaque pays, ni de parcourir les marchés pour noter et dessiner au besoin les poissons et les espèces de gibier qui s'y vendent. Il est fort probable qu'il avait fait lui-même ce qu'il recom-

mande à ses fils, et que ses notes ont été brûlées ou perdues. Quoi qu'il en soit, nous pouvons être certains qu'il n'avait pas plus gaspillé ses années de voyage que ses années d'université. Dans tout ce qu'on connaît de lui, rien n'indique un homme chez qui l'activité morale ne s'est éveillée que tardivement, et qui a dû changer de voie en passant par le repentir. D'ailleurs il n'avait pas trente ans quand il composa sa *Religio medici,* où se révèle déjà un long passé d'observation, de pensée et d'érudition.

La *Religio medici* (le livre, bien qu'écrit en anglais, est ainsi intitulé) est une œuvre qui appartient à la littérature générale de l'Europe, car elle a été traduite en hollandais, en allemand, en latin, en italien aussi, dit-on, et en français. Je ne cite que pour mémoire cette dernière version que la *Biographie universelle* attribue à Nicholas Lefebre : c'est une copie de la copie hollandaise et un tissu de contre-sens délayés dans un style illisible. La traduction latine que l'on doit à John Merrywater, et qui est élégante au jugement des connaisseurs, parut en 1644 à Leyde, où une seconde édition vit le jour en 1650. L'année même de la publication, elle était reproduite à Paris, avec une nouvelle préface où l'auteur est présenté comme catholique de cœur et *ad sectam anglicanam per vim malignam nativitatis aut fortunæ præter voluntatem advectum.* Le même texte latin fut encore imprimé trois fois à Strasbourg (1652, 1665 et 1677), avec un amas de commentaires par Levinus Nicolas Moltkenius, et j'en ai moi-même une autre édition, qui n'est pas mentionnée par M. Wilkin (*Eleutheropoli*, 1743, *juxta exemplar lugdunense*). Quant à la sensation que l'ouvrage produisit en Angleterre, elle est attestée par les quatorze réimpressions qui se succédèrent jusqu'en 1736, et par une multitude d'imitations qu'il fit surgir, telles que *de Religione laici, Religio jurisconsulti, Medici Catholicon, Religio stoici, — clerici, — militis, — bibliopolæ,* etc. Grâce à M. Wilkin, j'en pourrais citer bien d'autres encore.

« Il est arrivé ici d'Hollande, écrivait Guy Patin en octobre 1644, un petit livre nouveau intitulé *Religio medici.* C'est un petit livre tout gentil et curieux, mais fort délicat et tout mystique. L'auteur ne manque pas d'esprit; vous y verrez d'étranges et ravissantes pensées. *Il n'y a encore guère de livres de cette sorte; s'il était permis aux savans d'écrire aussi librement, on nous apprendrait beaucoup de nouveautés.* Il n'y eut jamais gazette qui vallût cela; la subtilité de l'esprit humain se pourrait découvrir par cette voie. » Guy Patin revient encore trois fois sur l'ouvrage de ce *mélancholique agréable,* comme il l'appelle (16 avril 1645, — 26 juillet 1650, — 19 juin 1657).

Les accusations et les réfutations ne manquèrent pas non plus au

triomphe. Un certain Alexandre Ross, qui par la suite devait encore descendre dans l'arène pour soutenir contre Browne la cause des erreurs vulgaires, ne tarda pas à lui répondre par son *Medicus medicatus, ou la Religion d'un médecin guérie par une potion lénitive.* Un fait à noter, c'est que ce champion des absurdités les plus flagrantes, ce même Ross dont la crédulité universaliste ouvrait les bras à toutes les vieilles fables, s'attaque à *la Religion d'un médecin* parce qu'il la trouve trop peu exclusive, trop complaisante pour les papistes, l'astrologie judiciaire et autres hérésies. Un plus illustre personnage, le très docte et très chimérique sir Kenelm Digby, « de l'école admirable des Schott, des Kircher, des Gaffarel et des Borelli » (c'est Disraeli le père qui le caractérise ainsi), écrivit en une seule séance et au fond d'une prison, où il avait été jeté pour cause politique, ses *Observations sur la Religio medici.* C'est le même chevalier Digby qui fut reçu dans l'intimité de Descartes, et qui fit bruit en France par sa poudre de sympathie, dont une pincée, dissoute dans un bassin d'eau, avait soulagé la main blessée de James Howell à l'instant même où sa jarretière tachée de sang touchait la solution magique. C'est lui encore qui s'était tellement épris de la beauté de sa jeune femme, qu'il la tua, dit-on, en imaginant de lui faire manger constamment des volailles nourries de serpens pour lui assurer une jeunesse sans fin. Le chevalier Digby, à vrai dire, n'est pas uniquement un contradicteur. S'il est souvent en désaccord avec Browne, il lui témoigne aussi du respect et lui donne parfois sa pleine approbation. « L'auteur me plaît infiniment, lit-on dans ses *Observations,* quand il déclare qu'en religion il n'y a pas assez d'impossibilités pour une foi active. » Digby était catholique, et il est vraisemblable, ainsi que le remarque le docteur Fortin, qu'il avait cru reconnaître dans cette déclaration et dans plus d'un autre passage des tendances favorables à son église. Il semble du reste que Browne, avec son esprit original et sa large bienveillance, ait été destiné à se voir renié et revendiqué par toutes les communions. A Paris, il avait été recommandé comme un esprit tellement gagné à l'orthodoxie romaine, qu'il ne méritait pas même le nom d'hérétique, et que sans doute la crainte des persécutions l'empêchait seule d'abjurer le protestantisme. A Rome, son livre fut mis à l'index. A Norwich, un quaker du nom de Duncon lui écrivit une lettre fort obligeante où perçait l'espoir de l'attirer à la société des *amis.* « En Allemagne, écrit le docteur Aikin, il fut accueilli par de sévères censures, et les théologiens, *more theologico,* le dénoncèrent comme un incrédule et même un athée, quoique chacune de ses pages attestât la ferveur de sa piété et la docilité de sa foi. » De telles aberrations font tristement sentir à quel point la masse des hommes, même

de ceux qui ont le don de la parole, sont sujets à ne pas voir clair et surtout à ne pas ouvrir les yeux. Au lieu de regarder pour juger, ils aiment mieux raisonner pour conclure qu'un homme chez qui la foi ruisselle *doit être* un athée, et ne peut être qu'un athée, parce qu'il a émis telle opinion qui, suivant leur opinion à eux, ne peut provenir que de l'athéisme, ou ne peut manquer d'y conduire.

C'est au retour de ses voyages, très probablement entre 1633 et 1635, que Browne avait composé sa *Religio medici*. Il y a lieu de croire qu'il était alors établi près de Halifax, à Shipden-Hall, où, en sa qualité de jeune médecin, il devait avoir d'amples loisirs pour examiner sa conscience. Lui-même nous raconte qu'il avait écrit son soliloque sans intention aucune de publicité, mais que, son manuscrit ayant été copié et imprimé à son insu avec de nombreuses inexactitudes, cela le décida à se présenter sous son nom devant le public. L'édition anonyme et subreptice à laquelle il fait allusion est de 1642; l'édition qu'il donna lui-même est de l'année suivante. Le docteur Johnson, qui a écrit une *Vie de Browne*, y rapporte ces faits, « qu'il ne songe pas, dit-il, à contester. » Cela ne l'empêche pas de présenter le récit du médecin de Norwich comme fort suspect, parce qu'*en général* il faut se défier des publications soi-disant subreptices « qui *le plus souvent* ne sont qu'un subterfuge employé par des auteurs affamés de notoriété, mais effrayés d'en avoir l'air, et qui voudraient satisfaire leur vanité en gardant les apparences de la modestie. » Le docteur n'a pas été heureux ici en faisant choix de Browne comme d'un crochet pour y suspendre ses vérités générales sur la généralité des auteurs, et ce n'est pas la seule fois qu'il ait péché de la sorte. Quoique Johnson ait dû une bonne partie de sa célébrité à ses biographies, je doute que le génie du biographe fût au nombre de ses qualités. Il avait peu le sentiment des caractères, et il avait beaucoup trop, comme son siècle, la passion des axiomes universels. Sa philosophie morale se réduisait quelque peu à concevoir d'après tout le monde une idée banale de l'homme, pour l'appliquer ensuite à n'importe quel individu. Ainsi procède-t-il à l'égard du médecin de Norwich. Tandis que Browne, tel qu'il s'est daguerréotypé dans ses œuvres, est avant tout une nature candide qui craint le bruit et qui n'a guère que des vanités d'imagination, tandis qu'il est dominé par ses sympathies au point d'avoir peine à penser à l'effet qu'il peut produire, son biographe n'a qu'un mot à la bouche pour donner la clé de sa vie : l'amour-propre. Si le manuscrit de Browne est resté assez longtemps hors de ses mains pour qu'il fût possible de le copier, c'est que, « en recevant, je suppose, les louanges exubérantes dont tous les hommes paient la faveur de parcourir une œuvre inédite, il n'a pas été très pressé d'abréger les

adulations en réclamant ses cahiers. » Si Browne écrit dans sa *Religio medici* cette phrase où il se résume si bien : « Ma vie a été un miracle de trente années; la raconter ne serait pas de l'histoire, ce serait un morceau de poésie qui paraîtrait une fable, » Johnson n'est point frappé par tous les instincts rêveurs et les silencieux étonnemens qui se laissent pressentir sous ces paroles; il n'y voit qu'une assertion mal fondée qu'il explique encore comme tout le reste. « Probablement, dit-il, il s'agissait de merveilles qui s'étaient passées dans son esprit; il n'est pas de vie d'homme où l'amour-propre, aidé d'une imagination vigoureuse et fertile comme la sienne, ne soit capable de découvrir ou d'imaginer des prodiges. »

Lorsque la réputation vint trouver Browne malgré lui, il habitait déjà Norwich, où il avait été attiré par plusieurs gentilshommes du voisinage, autrefois ses compagnons d'université, et où il s'était bientôt enraciné en s'alliant à une bonne famille du pays. Un contemporain nous décrit ainsi sa compagne Dorothée Mileham : « Elle était de proportions tellement symétriques avec son digne époux, tant pour les grâces du corps que pour celles de l'esprit, qu'ils semblaient appelés l'un vers l'autre par une espèce de magnétisme naturel. » Comme médecin, Browne s'était d'ailleurs donné un nouveau titre à la confiance de ses concitoyens d'adoption en se faisant recevoir docteur à Oxford, et les succès qu'il obtint dans sa pratique nous sont attestés par plusieurs témoignages du jour. Sa réputation n'était point renfermée dans les murs de Norwich; les malades venaient de loin recourir à ses lumières. Un fait assez remarquable, c'est que, sauf une lettre, on n'a de lui aucun écrit qui roule sur la science à laquelle il donnait une si grande partie de son temps et de ses pensées. Ce n'est pas le seul indice qui trahisse sa répulsion pour les idées fixes. Il n'est point dans sa nature de se laisser asservir par une préoccupation unique, et, en prenant la plume, il cherche le plaisir de s'étendre librement dans tous les sens. Malgré ce silence sur sa profession, plus d'un passage de ses écrits permet d'affirmer qu'en médecine il n'était pas du même bord que son admirateur Guy-Patin, le farouche ennemi des chimistes, des apothicaires et des *cuisineurs* de drogues. Ses habitudes d'esprit suffiraient, je crois, pour le faire deviner, car la médecine, aussi bien que la politique et la littérature, oscille entre deux extrêmes qui correspondent aux humeurs des hommes. Tour à tour elle va de l'empirisme au raisonnement. Avant le XVIIe siècle, elle avait été, ce me semble, tout adonnée à la recherche des spécifiques, quoiqu'elle eût, il faut le dire, une étrange manière de les reconnaître : elle croyait que les noix devaient être bonnes pour le cerveau, parce qu'elles en portaient la *signature* (la ressemblance),

et que le cristal ne pouvait manquer de guérir la fièvre, puisque l'idée de cristal renfermait une idée de froid qui était le contraire de l'*inflammation* des fièvres. Ce n'était pas moins là un grossier empirisme. Vers l'époque de Browne au contraire, elle tendait à se rejeter vers le rationalisme : avec les partisans des purgatifs et des saignées, elle voulait se faire des moyens qui ne fussent déduits que de ses principes et s'en tenir aux traitemens dont la convenance pouvait être expliquée et comme prédite par sa théorie. Elle était un peu comme le digne Ross, qui, sous prétexte « qu'on ne peut fournir aucune raison pour que le fer attire l'aimant, » conclut victorieusement que cela n'est pas, et que le privilége d'attirer appartient seulement à l'aimant comme « à la matrice commune des métaux. » De nos jours enfin, l'homœopathie, les électriseurs et les consultations de somnambules accusent assez haut un retour vers l'expérience, et malheureusement aussi vers les chimères qui en sont inséparables. Si les raisonneurs sont portés à être trop exclusifs, les hommes qui ont une sage disposition à juger d'après les faits sont follement habiles parfois à apercevoir des faits imaginaires pour se persuader que l'expérience atteste précisément ce que leurs idées les entraînaient à supposer.

Entre ces deux écoles, c'est évidemment vers celle de l'expérience ou de l'empirisme que Browne inclinait d'instinct. J'ai cité une des recommandations qu'il faisait à son fils aîné : celle de noter les *remèdes particuliers* qu'il verrait employer dans chaque pays. Le même fils, alors qu'il pratiquait la médecine à Londres, écrit à son père pour le consulter sur divers *électuaires* assez compliqués, et ce seul nom d'électuaires est fort éloquent : il évoque le souvenir de ces recueils où les médecins érudits ramassaient toutes les recettes qu'ils avaient rencontrées dans les vieux auteurs. Est-ce à dire que Browne croie les yeux fermés à ces incroyables mélanges? Ce n'est nullement ma pensée; mais ici comme partout, il reste volontiers entre le oui et le non. Ce qui le rend si original, c'est précisément le nombre des suppositions qui lui reviennent à l'esprit sans qu'il puisse les secouer, et auxquelles cependant il ne livre pas sa foi. Il a la tête meublée de toutes les visions, de toutes les assertions des anciennes autorités. Il a tellement la grande imagination qui se rappelle à la fois toute chose et qui embrasse sans cesse les immensités de l'inconnu, que nul fait n'est assez incroyable pour l'épouvanter. A moins de preuves, il ne dira jamais : Cela est impossible; mais à moins de preuves, il ne dit pas : Cela est vrai, et en attendant que les preuves arrivent, l'homme pratique se décide pour la prudence. La règle qu'il suivait sans doute à l'égard de ses malades, la voici telle qu'il nous l'expose à propos de l'or employé comme

médicament, et rien qu'à lire ces sages paroles on comprend comment il est devenu célèbre dans sa profession : « Que l'or ainsi administré ait des effets incontestables, nous ne nous prononcerons pas impérieusement à cet égard, bien que beaucoup d'autres exemples se joignent à ceux que nous avons rapportés pour nous engager à l'affirmative; mais puisque le point est douteux et n'a pas encore été décidé d'une façon authentique, ce serait manquer de jugement que de s'en rapporter à des remèdes controversables. Dans les cas qui présentent un danger connu, il convient plutôt de recourir à des médicamens d'une activité également connue et attestée, car, outre le bénéfice qui en revient au malade, on évite ainsi une erreur grossière qui se commet tous les jours quand on emploie simultanément des drogues incertaines et des remèdes plus authentiques, celle d'attribuer la guérison au médicament imaginaire, ou d'en reporter l'honneur là où l'on avait porté à l'avance sa bonne opinion. »

La renommée littéraire de Browne vint encore élargir le cercle de ses relations. Il fut recherché par les célébrités de tout genre, et il se plut à rester en commerce avec elles. Il me semble que le groupe de ses connaissances est aussi un renseignement biographique. On a de lui des lettres adressées à Lilly, l'astrologue, et quoiqu'il n'ait point fait acte de foi à l'égard du grand œuvre, il comptait parmi ses amis et ses correspondans deux alchimistes enthousiastes : le riche sir Thomas Paston, qui était en outre un érudit et un zélé collectionneur, et le docteur Arthur Dee (1), qui, « fré-

(1) Arthur Dee était fils du fameux docteur John Dee qui, en sa qualité d'astrologue, fut chargé de fixer le jour le plus propice pour le couronnement d'Élisabeth, et qui parcourut les capitales et les cours de l'Europe en compagnie d'Édouard Kelley, l'alchimiste. A en croire les biographes, il fut un des ancêtres de M. Hume, l'évocateur américain, et, sous le nom de *skryer*, il eut aussi son *medium*. C'était Kelley qui remplissait près de lui cet office. Dee avoue qu'après avoir perdu ce *skryer*, il ne trouva personne pour le remplacer : ce qui me ferait croire qu'il était pleinement convaincu, et que, s'il y avait un trompeur, c'était son acolyte. Le docteur possédait aussi un miroir magique où se montraient des formes et des inscriptions révélatrices de l'avenir. « Des esprits, dit-il, lui apparaissaient sous des verres pleins d'eau, d'où sortaient des voix étranges. » Cinquante ans après sa mort, Meric Casaubon publia un de ses nombreux manuscrits : *La Relation fidèle de ce qui s'est passé entre John Dee et quelques esprits*. Un fait à noter, c'est que Dee, comme la plupart des thaumaturges de son temps, n'était point un esprit vulgaire. Il était bon mathématicien; il a travaillé à la réforme du calendrier; il a eu de grandes vues et des idées de génie. Disraeli le père suppose que, pendant ses courses en Europe, il était un agent secret d'Élisabeth. Le même auteur a retracé en grand peintre une scène frappante et solennelle de sa vie, celle où le vieillard, réduit à la misère et assis chez lui entre ses manuscrits et les attestations qu'il a recueillies dans les cours, reçoit majestueusement les commissaires grands seigneurs que la reine, à sa requête, a nommés tout exprès pour s'enquérir de ses titres à la reconnaissance publique.

quemment, personnellement et indubitablement, avait vu transmuter en or et en argent les métaux vils. » Sans avoir montré non plus qu'il crût au don royal de guérir les écrouelles, il nous apprend par ses lettres qu'il donnait souvent des certificats d'humeurs froides à ceux qui voulaient se faire toucher. Charles II, suivant le témoignage d'un de ses médecins ordinaires, John Browne, ne toucha pas moins de quatre-vingt-douze mille cent sept personnes de 1660 à 1683. Ce détail peint bien, à mon sens, la position d'observateur que le médecin de Norwich aimait à garder vis-à-vis de toutes les hypothèses et de toutes les traditions du passé.

Quelles étaient d'ailleurs les occupations et les études qu'il trouvait moyen de concilier avec les fatigues de sa profession? Un de ses amis va nous le dire : c'est le révérend John Whitefoot, qui « tenait pour une faveur spéciale de la Providence d'avoir pu le connaître intimement pendant les deux tiers de sa vie, » et qui, après la mort de Browne, a recueilli, sur la prière de sa veuve, les souvenirs de cette longue familiarité. Ses *Minutes*, comme il les appelle, offrent une si curieuse combinaison de bonne foi et de rhétorique surannée, elles paraissent si délicieusement embarrassées entre la crainte de manquer à la vérité et la peur de manquer aux belles convenances du langage et aux majestés de l'érudition, que je me garderai bien de ne pas les citer textuellement :

« L'horizon de son intelligence dépassait de beaucoup en étendue notre hémisphère du monde. Il comprenait si bien tout ce qui est visible dans les cieux, que sous leur voûte on eût trouvé peu d'hommes qui en fussent aussi instruits. Il était capable de dire le nombre des astres qui se montrent au-dessus de notre horizon, et de désigner par leur nom tous ceux qui en ont un. De la terre il avait une connaissance géographique aussi minutieuse et aussi exacte que s'il eût été institué par la divine Providence arpenteur et archiviste général de toute la sphère terrestre, y compris ses productions : minéraux, plantes, animaux. Il était si subtil en botanique, que, sans se contenter des distinctions d'espèces, il a fait de délicates et curieuses observations aussi utiles que délectables. Sa mémoire, quoiqu'elle n'ait pas égalé celle de Sénèque ou de Scaliger, était vaste et tenace au point qu'il n'était pas un livre, une fois qu'il l'avait lu, dont il ne se rappelât tous les passages et les traits remarquables. Sir Thomas entendait la plupart des langues européennes : à savoir, toutes celles qui sont dans la Bible de Hutter dont il usait. Pour le latin et le grec, il les possédait *critiquement*. Des langues orientales, qui ne furent jamais natives dans cette partie du monde, il pensait que leur utilité ne compenserait jamais le temps et la peine de les apprendre. Pour autant, il avait en si grande révérence leur matrice, je veux dire l'hébreu, où Dieu a énoncé ses oracles, qu'il n'avait pas voulu l'ignorer complétement. Dans les poètes latins, il savait par cœur tout ce qui est fin et incisif. Il avait lu la plupart des historiens anciens et mo-

dernes, et y avait fait des remarques singulières portant sur des points qui échappent aux lecteurs ordinaires. »

Whitefoot n'exagère en rien, et ses *Minutes* demanderaient plutôt à être complétées; elles suffisent à peine pour mettre en lumière toute une moitié de cette infatigable activité. Browne, outre ses ouvrages destinés au public, a laissé un journal qu'il tenait pour lui-même, un recueil d'*extraits et suggestions*, et c'est là qu'il faut le voir à l'œuvre. Il serait difficile de dire vers quels points des espaces réels et imaginaires il ne voyage pas dans ces pages. — Les relations historiques sur l'influence des anniversaires, et la raison des petits trous que les bichons ont sur le crâne en dehors des sutures; les pierres précieuses qui guérissent au simple toucher les yeux malades, et le sens des lustrations où les Romains, lors des *Palilia*, employaient du sang de cheval mêlé à des fanes de fèves et aux cendres d'un veau pris dans le ventre de sa mère; rechercher pourquoi, dans la Genèse, le second jour de la création n'est pas béni comme les autres, et savoir si on doit l'attribuer à un mystère numérique, à l'imperfection du nombre deux, qui est le premier écart en dehors de l'unité; — toutes ces questions et bien d'autres encore, sans parler de sujets plus sérieux, arrêtent tour à tour le médecin de Norwich, et sur toutes il est clair qu'il a beaucoup réfléchi, quoiqu'il aboutisse régulièrement à un point d'interrogation et à un : « C'est douteux! » Mais ces notes, et en général toutes celles qui sont inspirées par des lectures ou des cogitations, ne forment que la broderie du journal. Le corps du recueil est composé de remarques et de mémentos qui ont une origine entièrement différente. On croirait que deux personnes ont tour à tour tenu la plume. Browne est un dévoreur de livres comme les Cardan et les Scaliger, et il est en outre un homme de laboratoire qui annonce le savant moderne. Malgré ses goûts de cabinet, il ne craint pas de mettre la main à la pâte des expériences, et sans perdre de vue ses doctes spéculations, il est capable de donner son attention aux boîtes et aux creusets où il poursuit des recherches pratiques qui durent parfois des années. Il dissèque des animaux et des végétaux, il établit un jardin botanique, il imagine de mesurer l'humidité de l'air au moyen d'une éponge placée sur une balance d'or; il enregistre minutieusement quelles plantes il est parvenu à faire vivre dans l'eau avec ou sans leurs racines, à quel moment il les avait coupées ou arrachées, si elles ont fleuri et porté des semences, et si ces semences ont été fécondes. Puis il lui vient une idée de génie : il se demande « si une eau colorée par une teinture ne pourrait pas transmettre une nuance à la plante qui se trouve réduite à ce seul aliment; si, par un procédé analogue, il ne

serait pas possible de communiquer des senteurs aux végétaux, ou de corriger ceux qui purgent, ou de donner des vertus purgatives à ceux qui n'en ont pas. » Et la suite prouve qu'il l'a essayé, en essayant encore comment les plantes se comportaient dans le vin, le vinaigre, l'eau salée et d'autres liquides, en particulier dans un mélange de deux onces d'eau pour deux ou trois cuillerées d'eau de roses, « où la menthe a pris une odeur plus forte. »

Mais la partie du journal qui nous ouvre le mieux la porte de son laboratoire est celle qui traite de la congélation et de la coagulation. Là, nous sommes en présence de l'investigateur qui imagine et continue résolûment une série d'expériences dirigées vers un même but et destinées à s'éclairer l'une l'autre. Il ne faudrait pas supposer pour cela que nous avons affaire à un analyste du XIXe siècle, à un méthodique travailleur qui choisit une question pour la creuser. La tâche du savant de nos jours est bien aride : quoique, dans le cours de ses recherches, il puisse tomber sur une observation inattendue, sur un fait de nature à lui suggérer à la longue une vaste théorie, ou à lui donner l'enivrante vision d'un agent universel, en général il n'est amené à ses recherches que par d'assez pauvres espérances, et il prévoit à peu près ce qu'il a chance de découvrir. Les nombreuses connaissances dont il a hérité limitent étroitement son droit à l'illusion. Au temps de Browne, les choses se passaient bien autrement. On avait fait table rase de toute l'ancienne science, et les curiosités qui trouvaient autrefois leur satisfaction dans les opinions reçues aboyaient maintenant comme des meutes affamées. Suivant un mot de Macaulay, « l'esprit de Bacon, avec son admirable mélange d'audace et de prudence, était partout à l'œuvre. » Mais la prudence était seulement dans les moyens, dans la manière dont on croyait devoir interroger la nature. Quant aux révélations qu'on attendait d'elle, tout de ce côté n'était qu'audace, et audace sans mesure, sans limites, sans pensée de derrière. Le monde des secrets que l'expérience pouvait ouvrir était mystérieux comme un premier rêve d'amour ; c'était une contrée qui n'avait pas soulevé son voile, et dont les brumes renvoyaient à chacun le mirage de tous ses désirs. Il était permis de tout ambitionner, il était possible de s'attendre à tout, et, remarquons-le bien, ces mêmes hommes qu'un besoin nouveau entraînait vers l'observation des réalités étaient des esprits qui avaient grandi sous l'influence de la thaumaturgie, de la nécromancie, de toutes les ivresses mystiques du XVIe siècle. Pendant que la science se prêtait plus que jamais aux transports de l'imagination, jamais l'imagination n'avait été plus puissante et plus surexcitée. « C'était un beau temps, s'écrie I. Disraeli, un temps de prodiges indéfinissables et de merveilles

impossibles à démontrer, de caprices occultes qui commençaient sans cesse et ne finissaient jamais, une succession d'enchantemens aussi délicieux que ceux de l'Arioste. A cette heure de demi-jour, ce que l'on apercevait était encore plus merveilleux que l'inconnu; les physiciens avaient peur eux-mêmes de leurs joujoux et de leurs automates : en regardant à travers leurs lunettes, ils croyaient voir dans l'avenir. »

Browne est un de ces heureux savans. Ce qui le pousse à son œuvre, c'est toute la partie ardente, aventureuse et passionnée de son être. Il recourt au témoignage des faits pour satisfaire de fabuleuses curiosités, pour savoir ce que l'expérience peut lui apprendre sur l'influence des dates ou sur les nombres de Pythagore. S'il tâche de pénétrer dans la secrète organisation des choses, c'est pour y poursuivre de charmantes visions, et à chaque détour de la route il ne serait pas trop étonné de déboucher sur le royaume des fées. Devant la force insaisissable pour lui qui fait congeler les liquides, l'idée lui vient que peut-être les cataractes et les apoplexies sont aussi l'effet d'un esprit congélateur. En contemplant la croûte arborescente et foliacée dont l'eau se couvre en gelant, il se demande s'il n'assiste pas à une résurrection et à une seconde vie de l'essence des végétaux, à la preuve qu'ils portent en eux une sorte d'âme ou d'individualité indestructible, car il croit avoir observé que ces formes de plantes se produisaient surtout « sur les eaux qui contenaient quelque sel ou quelque germe végétal. » A la vue du lait ou du sang qui se caille, il est pris d'une espérance encore plus magnifique : n'y aurait-il pas là quelque chose d'analogue à la formation de l'oiseau dans l'œuf ou à cette coagulation du chaos qui a enfanté notre monde?

Que l'on ne s'arrête pas trop cependant à ces présomptions et à ces conjectures qui dirigeaient les recherches du médecin de Norwich. Cela était du temps : quand on ne sait pas ce qui est, on ne peut arriver à le découvrir qu'en cherchant ce qui n'est pas. Pour bien juger Browne, il convient de mesurer surtout ce qu'il a fait. Replaçons-le au milieu des savans de son époque, des Robert Fludd, des docteur Dee et des Digby; rappelons-nous combien le XVIIe siècle à son début se ressentait encore du XVIe, combien, avec sa méthode expérimentale, il se bornait volontiers à changer la magie noire en une sorte de magie naturelle ou de physique prestigieuse, — et nous nous apercevrons vite que Browne n'est point un continuateur de la science chimérique, qu'il marche au contraire sans repos pour s'en éloigner, et que la tendance à laquelle il obéit est bien celle qui devait finir par l'expulser. Il a toute l'imagination de ses devanciers, et il a leur curiosité encyclopédique et décousue;

il aime autant qu'eux le bonheur de concevoir et de créer des idées, mais il a un autre besoin qui creuse un abîme entre lui et l'école du passé : il a la soif de la vérité. S'il étudie la nature, ce n'est point dans l'intention de se livrer et de s'arrêter aux pensées les plus attrayantes qu'elle pourra lui suggérer, c'est vraiment pour voir de son mieux. Non qu'il soit un observateur modèle : il est plutôt un collectionneur de faits; mais son observation est singulièrement patiente et impartiale. Il est sans pitié pour ses peines, sans faiblesse pour ses penchans; il ne s'inquiète pas si une chose peut lui paraître évidemment fausse ou évidemment vraie : en dépit de toute vraisemblance et de toute invraisemblance, il veut essayer ce qui en est. Je lui laisserai raconter à lui-même une de ses expériences; il y est question des aiguilles sympathiques, c'est-à-dire d'une télégraphie magique que l'on croyait pouvoir établir au moyen de deux espèces de boussoles ayant des aiguilles touchées sur le même aimant et portant à leur circonférence les lettres de l'alphabet. « La tradition, dit Browne, prétendait que deux personnes munies de pareils cadrans n'avaient qu'à fixer une heure pour correspondre, et que si l'une d'elles dirigeait son aiguille vers une lettre, l'autre aiguille, à n'importe quelle distance, allait d'elle-même se placer sur la même lettre; mais en cela j'avoue que mon expérience n'a pu découvrir aucune vérité, car, ayant façonné *tout exprès* deux cercles de bois et les ayant divisés, suivant le nombre des lettres latines, en vingt-trois degrés; ayant ensuite placé au centre deux aiguilles tirées du même acier et touchées sur le même aimant, et au même point, j'ai eu beau conduire l'un des styles sur une lettre de son cadran, le second style, même à la petite distance d'un demi-empan, n'a pas cessé de demeurer aussi fixe que les piliers d'Hercule. » A quoi l'auteur ajoute une réflexion qui n'est pas moins caractéristique, c'est que « quand même la propriété eût été vraie, elle n'eût pas été au service de tout le monde, car ce n'est pas une simple affaire d'almanach, mais bien un problème mathématique que de trouver la différence des heures *en des lieux différens.* »

II.

Cette existence si laborieusement dévouée à l'étude des livres et à l'étude des faits ne tarda pas à produire de nouveaux fruits. En 1646, — trois ans après la publication de la *Religio medici*, — Browne fit paraître ses *Recherches sur un grand nombre d'opinions reçues et de vérités présumées qui se trouvent, après examen, n'être que des erreurs vulgaires et communes.* Et ce qui peint bien sa po-

sition mitoyenne entre le passé et l'avenir, c'est qu'il emprunta à la langue savante du moyen âge et de la renaissance le titre principal du livre qu'il destinait à réfuter leurs illusions : il l'appela *Pseudodoxia Epidemica* (la fausse science épidémique). L'image était aussi d'un philosophe et d'un poète. Quant à l'œuvre, elle était réellement d'un hercule, comme l'a dit l'Allemand Reimman. C'étaient les écuries d'Augias de la science et de l'histoire que Browne avait entrepris de balayer. Rien n'était plus urgent, rien n'était plus indispensable au progrès des connaissances; avant de pouvoir apprendre, les hommes avaient besoin de beaucoup oublier. Cela n'avait pas échappé à Bacon. Parlant des fausses apparences (*idola*) qui égarent l'intelligence, et mentionnant dans le nombre la précipitation à conclure, Bacon avait dit : « C'est pourquoi je nommerai parmi les *desiderata* un calendrier des doutes (points douteux) ou des énigmes de la nature, et j'approuve comme une entreprise utile la compilation d'une pareille œuvre. Il serait encore fort avantageux de joindre à cette table des doutes et des *non liquet* un calendrier des faussetés et des erreurs populaires qui passent sans conteste dans les doctrines et dans l'histoire naturelle, afin que désormais les sciences ne soient plus égarées et dégradées par ces mensonges. » Est-ce à cette suggestion que Browne a dû l'idée première de son œuvre? Il n'en dit rien, bien que dans sa préface il mentionne honnêtement plusieurs traités contre les erreurs qui avaient précédé le sien. Quoi qu'il en soit, Browne était comme prédestiné à réaliser le vœu de l'auteur du *de Augmentis scientiarum*. Placé à la limite de deux âges, également attiré par la poésie de l'érudition et par l'exactitude de la science expérimentale, sa vocation irrésistible était de passer la moitié de sa vie à apprendre par cœur toutes les extravagances qui s'étaient engendrées dans le cerveau humain, pour passer l'autre moitié à s'assurer par de minutieuses épreuves qu'elles n'étaient que des erreurs. Il n'y a pas jusqu'à sa demi-crédulité qui ne le rendît plus propre à son œuvre de détrompeur. Avec plus de scepticisme, il se fût dispensé des expériences qui pouvaient seules fournir des réfutations convaincantes.

Comme la *Religio medici*, la nouvelle production de Browne était réservée à un grand succès. Pendant sa vie, la *Pseudodoxia* eut six éditions, qu'il put revoir et augmenter, et elle fut d'ailleurs traduite au moins en trois langues, en allemand, en hollandais, en français (1). On n'a pas de peine à comprendre cette brillante fortune

(1) La version française est attribuée par Moréri à l'abbé Souchay. Elle est intitulée : *Essai sur les erreurs populaires, ou Examen de plusieurs opinions reçues comme vraies qui sont fausses ou douteuses*, traduit de l'anglais de Thomas Browne, chevalier et docteur en médecine. Suivant Moréri encore, elle parut en 1733 et fut réimprimée en

de l'ouvrage. Quoiqu'il s'attaquât aux préjugés, il prenait l'époque par ses deux passions : il l'entretenait de la nature, et il lui servait un somptueux festin d'érudition. La forme même qu'avait adoptée l'écrivain lui était favorable; son livre n'était point un traité méthodique d'une seule haleine, c'était une collection de notes et d'essais écrits au hasard de ses lectures ou de ses réflexions, et classés ensuite par ordre de matière. Dès les premières pages de cet *omniana*, on se sent transporté en un âge d'or littéraire où le domaine de l'intelligence n'est pas encore partagé en provinces distinctes, assignées chacune à une classe différente d'esprits. La chimie et l'interprétation de la Bible, l'astronomie et l'histoire, les sciences naturelles et la peinture ne sont pour Browne qu'un seul et même monde, qu'il parcourt en tout sens afin d'y pourchasser l'erreur. Bien plus, il en appelle à ses souvenirs d'érudit pour illustrer son anatomie; au milieu de ses raisonnemens, il laisse éclater la poésie de ses émotions personnelles; à travers sa science, il laisse apercevoir sa conscience et son imagination. Il en résulte une impression de plénitude comme celle que donne une musique largement orchestrée. Cœur, âme et raison, nous avons sous les yeux un être vivant tout entier. La méthode de nos savans modernes a sans doute de grands avantages : en se renfermant strictement dans le sujet qu'ils veulent traiter et en n'exprimant que les pensées qui peuvent mener à fin leur thèse, ils donnent à leur exposé un haut degré de précision; mais ils sont bien arides aussi. Leur logique, suivant un mot de Carlyle, est une logique d'hommes d'affaires, et dans leurs écrits il n'y a plus rien littéralement que la matière dont ils dissertent. En France particulièrement, nous poussons bien loin le principe de Geoffroy-Saint-Hilaire, — qu'il ne s'agit pas de s'émerveiller. Nous avons d'admirables traités scolaires, mais il nous manque une autre littérature scientifique, celle où l'homme, en exprimant ses connaissances, exprime aussi les sentimens qu'elles éveillent en lui. A la longue, ce défaut pourrait tourner au détriment de la science. Si les livres impersonnels de nos savans sont excellens pour enseigner, ils sont très mauvais pour inspirer le désir d'apprendre, et faute de la littérature dont je parlais, nous risquons d'éloigner des sciences les natures de génie et d'initiative.

1744. M. Wilkin cite encore une édition de 1738. Je n'ai parcouru que quelques pages de cette traduction : elles m'ont paru écrites avec élégance et facilité, quoique avec des contre-sens; mais ce qui fait la physionomie du style de Browne, ce qui manifeste l'auteur lui-même dans la manière dont il parle des choses, je ne l'ai pas retrouvé dans le français de son interprète, et je doute fort que ce dernier ait songé à le rendre. Le XVIIIe siècle manquait absolument de curiosité morale; il avait l'horreur des *singularités*, de tout ce qui peut distinguer un homme des autres hommes.

La *Pseudodoxia* se compose de sept livres, dont le premier est consacré à des considérations générales sur les sources des erreurs. C'est le même sujet que Bacon a creusé dans quelques-unes de ses plus nobles pages, et on est naturellement invité à un parallèle qui met vivement en relief les contrastes des deux esprits. Il ne faudrait point demander à Browne la massive grandeur de son devancier. Chez Bacon, tous les organes de l'esprit sont comme engrenés l'un dans l'autre; l'imagination fait corps avec l'intelligence, et c'est avec toutes les forces de son être à la fois qu'il poursuit la vaste pensée qui est en même temps son ambition, sa poésie, sa doctrine, sa morale même, — la pensée de découvrir, par une scrupuleuse analyse des faits, l'essence absolue des qualités et des manières d'être, afin d'arriver par là à la puissance de transporter à volonté dans tel ou tel corps la nature d'un autre corps (1). A côté de cet homme si fortement centralisé, Browne a l'air d'un faisceau délié de facultés. Ainsi un moment il s'élance à la suite de son imagination loin du domaine de son jugement : il veut remonter jusqu'à la cause première des erreurs, et il la trouve dans Satan, dont il fait un véritable dieu, créateur de tout mensonge et révélateur de tout mal, qui ne laisse plus d'autre rôle aux hommes que celui de céder ou de résister à ses instigations; mais, à peine redescendu sur la terre, il reprend l'entière lucidité de sa raison. Parmi les propagateurs de la fausse science, il passe en revue les principaux écrivains de l'antiquité, et il les caractérise avec une justesse et un équilibre d'aperçus qui sont tout à fait supérieurs. A l'égard des infirmités

(1) Voyez le *de Augmentis scientiarum* et le *Novum Organon*. Pour Bacon, le but dernier de la science est l'art de transmuter à volonté les corps ou d'enter une nouvelle manière d'être sur une substance donnée. Comme il le dit, il veut que les savans s'appliquent à découvrir non-seulement quelle est la nature et la cause de la blancheur dans la neige, mais encore et surtout quelle est la nature et la cause de la blancheur en elle-même, de l'essence absolue qui est le fond de toutes les blancheurs. De même à l'égard de toutes les autres qualités ou manières d'être, qu'il désigne sous le nom de *formes*. « C'est ainsi, écrit-il, qu'en observant en détail toutes les qualités concourantes dans l'or, on trouve qu'il est de couleur jaune, fort pesant et de telle pesanteur spécifique, malléable ou ductile à tel degré, etc... Et qui connaîtra les formes et les procédés nécessaires pour produire à volonté la couleur jaune, la grande pesanteur spécifique, la ductilité, etc., et qui connaîtra en outre les moyens de produire ces qualités à différens degrés, verra les moyens et pourra prendre les mesures nécessaires pour réunir ces qualités dans tel ou tel corps, d'où résultera sa transformation en or. » *Novum Organon*, liv. II. « Et, s'écrie-t-il avec transport (*de Augmentis*, liv. III, chap. 4), en parlant de cette science des formes, c'est bien là la sagesse que les anciens définissaient la science des choses divines et humaines. Celui à qui la forme est connue connaît aussi le plus haut degré de possibilité d'introduire la nature en question dans toute espèce de matière... C'est ce même genre de science que Salomon décrit dans ces paroles : Tes voies ne seront point réservées, et en courant tu ne rencontreras pas de pierre d'achoppement. »

d'esprit que nous portons en nous, il ne montre pas moins de perspicacité, quoiqu'ici encore il ne sache pas se concentrer. Tandis que Bacon résume dans un nerveux axiome une multitude d'observations faites sur le vif, lui, il suit volontiers la nomenclature des formes d'erreur qui ont reçu un nom dans les écoles, et son expérience comme ses réflexions s'énoncent plutôt par fragmens et en manière de glose. En somme, il n'y a rien chez lui qui soit à beaucoup près aussi fort et aussi complet que le génie intellectuel de Bacon, et pourtant la comparaison n'est pas toute à son désavantage. Il a aussi sa largeur particulière; c'est un instrument capricieux, et dont les cordes ne vibrent que successivement, mais c'est un riche instrument, qui rend certains sons qu'on entend mal chez l'auteur des *Essais* et du *Novum Organon*. La science qui enseigne à l'homme l'art de réussir le préoccupe moins exclusivement. Il a une grande élévation morale, il a des bouffées de pur enthousiasme; il a encore je ne sais quoi d'instinctif et d'involontaire qui lui donne une indicible grâce comme celle des mouvemens de l'enfance. Ses pensées sont pour ainsi dire agitées par un jeu constant d'impressions et d'inspirations naïves.

Le second livre de la *Pseudodoxia* s'ouvre par deux dissertations où l'auteur touche à des questions de haute chimie et de haute physique. Dans l'une, il combat l'opinion encore accréditée qui regardait le cristal comme de l'eau cristallisée; dans l'autre, il traite, et avec des connaissances fort exactes, de l'aimant et du magnétisme terrestre. Il n'est pas seulement au courant de tout ce qu'on savait alors sur les deux mouvemens de l'aiguille aimantée, sur l'aimantation naturelle du fer, sur les modifications que subissent ses propriétés magnétiques quand on le chauffe ou qu'on le refroidit de diverses manières : il est encore à même de fournir quelques documens nouveaux qu'il doit à ses propres expériences, et ce qui n'est pas moins digne de remarque, il a la sagesse de s'en tenir à constater les faits sans hasarder aucune hypothèse sur les causes. Un autre intérêt de ce chapitre, c'est que, grâce à l'érudition de Browne, il renferme en abrégé l'histoire universelle des fausses suppositions auxquelles l'aimant a donné lieu, si bien qu'on y peut distinguer, comme dans un tableau synoptique, la manière dont se développe l'erreur. Les hommes avaient observé un fait inexplicable pour eux; de cette donnée vraie nous voyons sortir des interprétations enfantant elles-mêmes des rameaux sur lesquels poussent des végétations parasites. La sensibilité que possède le fer est d'abord attribuée à l'argent et à divers métaux; bientôt elle s'étend jusqu'aux cendres des plantes qui ont poussé sur des mines d'or, de mercure ou de tout autre métal. Une fois qu'elle en est là, arrive Michel Sundevogis,

qui en fait le partage de tout le règne végétal. Il sait qu'un fil de fer rougi au feu et refroidi dans une position verticale acquiert la propriété de se redresser par lui-même en portant vers le ciel la pointe qui regardait le ciel pendant le refroidissement. Dès lors, l'esprit tout obsédé par l'idée de cette propriété, il croit la revoir dans les bâtons qu'on plonge au fond de l'eau pour les laisser ensuite remonter librement à la surface. Suivant lui, l'extrémité du bâton, qui pendant qu'il était une branche croissait au sommet, est précisément celle qui revient la première au-dessus de l'eau. Pour couronner l'œuvre, voici Eusebius Nurembergius, un docte jésuite espagnol, qui vient soutenir que nous sommes nous-mêmes des aimans, et qu'un bateau portant un homme étendu de tout son long ne peut rester en repos tant que le bord où s'appuie la tête ne s'est point tourné vers le nord. Dans une autre direction, l'épanouissement des hypothèses n'est pas moins vigoureux. Nous apprenons par Ætius, Marcellus Empiricus et d'autres médecins, que l'aimant tenu dans la main guérit les podagres, que, porté en amulette, il est un remède contre le mal de tête, que, réduit en poudre et mêlé à un emplâtre, il fait sortir du corps les pointes de flèche et les balles. Selon Dioscoride, il veille sur la fidélité conjugale : la femme incontinente ne peut rester au lit quand on en place un fragment sous son oreiller. Suivant Albert et notre compatriote Marbodeus, il est l'ami des voleurs : allumez des feux aux quatre coins d'une maison, puis jetez sur les flammes un peu d'aimant, — aussitôt il s'élèvera une fumée qui mettra en fuite les habitans du lieu, et vous pourrez piller à l'aise. Quant à Cardan, nous connaissons par lui le fameux aimant de Laurentius Guascus qui communiquait aux aiguilles et aux armes le don de faire des blessures insensibles. La légende de l'aimant avait du reste commencé de bonne heure : Orphée rapportait déjà comment un aimant aspergé d'eau répondait avec une voix d'enfant aux questions qu'on lui adressait.

Après avoir achevé la revue des erreurs relatives aux minéraux, Browne examine successivement celles qui ont trait au règne végétal, au règne animal, et enfin à l'homme. Le voyage qu'il nous fait faire dans ces régions chimériques de l'histoire naturelle est rempli de péripéties. Il semble par momens que l'on descende dans un *hadès* où grouille dans l'ombre la paléontologie ressuscitée de l'esprit humain, et où à chaque pas on se sent frôler par les revenans les plus informes. Ici c'est le phénix qui renaît de ses cendres à côté du griffon qui promène sa tête d'aigle sur des épaules de lion; là c'est la salamandre qui s'ébat dans le feu, tandis que le serpent amphisbœne, au corps boulonné de deux têtes, ne sait où est son occident et son orient. Plus loin apparaît le terrible basilic, le roi

des reptiles, qui naît d'un œuf de coq couvé par un crapaud. On est heureux de l'avoir aperçu avant qu'il ait retourné sa tête surmontée d'un diadème, car son regard tue comme la foudre quand c'est lui qui vous voit le premier.

La végétation, dans cet empire des vapeurs, est digne des animaux. On y rencontre la rose de Jéricho, qui fleurit le jour de Noël, jamais avant, jamais après, et la *sferra cavallo*, qui brise les serrures et arrache le fer des chevaux qui la foulent. On y trouve le basilic, qu'il ne faut pas respirer de trop près, car son odeur engendre des scorpions dans le cerveau, et cependant cet homonyme du roi des serpens est aussi un puissant antidote pour vaincre le venin du peuple des reptiles. On y découvre la mandragore, qui s'engendre, sous les gibets, de l'urine et de la graisse des pendus, et dont les racines à forme humaine poussent des cris quand on les arrache. Ce sont de formidables racines, comme Pline a soin de nous en avertir. Pour pouvoir les enlever sans danger de mort, il est nécessaire d'abord de prendre le haut du vent, puis de décrire autour d'elles trois cercles avec un glaive, et de creuser ensuite la terre en regardant vers le couchant.

Je cite seulement la mythologie la plus fantastique des annales de l'erreur; mais il s'en faut qu'elle soit la manifestation la plus humiliante de la fragilité humaine. Après tout, ces monstres et ces cauchemars avaient le mérite de représenter ce que l'on aperçoit dans l'ombre où il n'y a rien; s'ils n'étaient point le réel, ils étaient le grotesque ou le terrible, l'emblème poétique d'une forme d'émotion dont nous avons tous en nous le principe. D'ailleurs c'étaient des copies d'après des originaux qui n'avaient aucune existence, et en bonne logique, ceux qui tenaient à y croire pouvaient toujours se dire ce qu'un adversaire de Browne trouvait à répondre en faveur des griffons : si l'on n'en rencontre jamais, « c'est qu'ils se sont retirés dans les lieux inaccessibles, comme il y en a beaucoup dans les vastes contrées de la Scythie (1). » Mais ce qui confond bien autrement l'esprit, c'est la tourbe des absurdités banales, de celles qui nous présentent l'homme butant où il n'y a pas de pierre, s'égarant sans être séduit par aucune sirène, faisant des contre-sens par pure insouciance de regarder, ou tout au plus par cet amour

(1) L'argument est de Ross, l'auteur de l'*Arcana microcosmi, ou les secrets cachés du corps humain mis en lumière dans un duel anatomique entre Aristote et Galien touchant les parties d'icelui, comme aussi par une révélation des maladies, symptômes et accidens étranges et merveilleux du dit corps de l'homme*, etc. C'est Ross encore qui comprend très bien qu'on voie *rarement* le phénix, et qu'il ait l'instinct de se tenir éloigné de l'homme, le grand tyran des créatures. « Tout unique qu'il est, si Héliogabale, l'effréné glouton, l'eût trouvé sur son chemin, il l'aurait dévoré sans scrupule. »

naturel du faux et de l'anormal qui échappe tellement à la description et qui se rattache si intimement à la meilleure comme à la plus mauvaise partie de notre nature : à la conscience de notre ignorance et à nos instincts de déréglement. Ainsi les hommes ont cru et répété qu'un vase rempli de cendres pouvait recevoir autant d'eau que s'il était vide, que les feuilles d'euphorbe devenaient un purgatif ou un vomitif suivant qu'on les cueillait la pointe en haut ou la pointe en bas, qu'une coupe en bois de lierre séparait l'eau du vin en ne laissant fuir que l'eau par ses pores, etc. Je laisse de côté les éléphans dont les jambes n'ont point d'articulations, les castors qui se châtrent eux-mêmes à coups de dents pour échapper aux chasseurs, les loups qui rendent muet celui qu'ils regardent avant d'être regardés, les alcyons dont le corps mort suspendu par le bec à un fil tourne constamment sa poitrine vers le point d'où vient le vent, et peut ainsi servir de girouette naturelle; les lièvres qui sont à la fois mâle et femelle, les autruches qui digèrent le fer, les jeunes vipères qui crèvent le ventre de leur mère pour venir au monde, les Juifs qui ont une puanteur naturelle, etc.

On connaît la théorie du XVIIIe siècle, qui expliquait toutes les erreurs par les mensonges intéressés d'un imposteur, et qui de la sorte trouvait moyen d'accuser tout le passé de superstition sans admettre pour cela que les hommes fussent sujets à *se tromper*. En bonne conscience, les faits ne viennent pas à l'appui de cette complaisante hypothèse; ils ne prouvent pas qu'il soit besoin d'un *trompeur* pour qu'il y ait un trompé, et ils ne permettent guère mieux de rejeter sur la longue ignorance des masses la faute des aberrations de notre race. Grands et petits, lettrés et ignorans, tous ont trop souvent péché dans le cercle de leur expérience de tous les jours, dans leurs opinions sur les choses qu'ils étaient le plus en état de connaître. Il faut bien nous l'avouer, c'est la raison humaine elle-même qui s'est convaincue d'être essentiellement sujette à l'inattention, à l'incurie, à l'illusion, aux égaremens de la logique. Pour répéter une exclamation du médecin de Norwich à l'égard de Lœlius Bisciola, « il est merveilleux de voir comment des savans, écrivant à loisir, ont pu répéter que dix onces d'aimant, si on y ajoutait une once de fer, ne pesaient toujours que dix onces; la vérification était aussi facile que la relation, et il n'en eût pas plus coûté pour découvrir l'erreur que pour la répéter : pourtant ils n'ont pas pris la peine de s'assurer du fait, ils ont préféré redire le ouï-dire. »

La manière dont Browne se comporte envers ces populations d'erreurs est constamment à son honneur. Quelles que soient ses propres illusions, il montre, comme juge et comme investigateur, une trempe d'esprit admirable. Il n'aime pas les superlatifs. « Comme il

n'y en a qu'un, dit-il, dans chaque classe, il est dangereux de vouloir le déterminer, et il ne faut pas le tenter sans grande circonspection. » Il n'aime pas les généralités et les axiomes qui, en s'appuyant sur les analogies, négligent la différence des choses. Parlant des mouvemens des astres et du calendrier qu'on a voulu y chercher pour régler les travaux de l'agriculture, il remarque que « ces signes ne doivent pas être pris en considération absolue, d'autant qu'entre ce monde inférieur et le monde supérieur, et même entre telle chose de l'un et telle chose de l'autre, les rapports sont si particuliers et si compliqués que toute règle générale est dangereuse, et que le plus sûr est de marcher *avec la précaution des circonstances.* » C'est ainsi qu'il marche toujours, en portant autour de lui des yeux qui sont assez larges pour embrasser la variété infinie et l'incessante mobilité des élémens de la création. Si la sagesse pouvait s'apprendre uniquement par des préceptes, la *Pseudodoxia* fournirait assez de leçons pour l'enseigner. Dans un chapitre où l'auteur cherche à évaluer la population de la terre avant le déluge, il termine ainsi ses calculs : « J'ai énoncé quelques idées personnelles et vraisemblables touchant cette question; mais quant à en trouver la solution certaine, cela n'appartient qu'à l'arithmétique du jugement dernier, et pour notre part nous ne devons pas espérer plus de science sur ce point que n'en peuvent donner la raison et les probabilités. Il serait à désirer seulement que les hommes ne dévorassent pas les choses douteuses comme des certitudes, et ne prissent pas pour des principes les propositions essentiellement contestables. Il s'agit en effet pour nous d'adhérer dubitativement, et d'une manière présomptive, à ce qui n'est que présumable, vu qu'il est sensé pour chaque homme de varier ses opinions suivant les variations de sa raison et d'affirmer un jour ce qu'il a nié l'autre. De la sorte, en dernier terme, si nous manquons la vérité, au moins mourons-nous dans des erreurs innocentes et inoffensives, ayant donné notre assentiment à ce qui nous était recommandé par notre raison et nos honnêtes enquêtes. »

Ce qu'on attendrait moins peut-être du tempérament de Browne, c'est sa ferme attitude sur les deux questions qui sont les plus glissantes pour les natures imaginatives aussi bien que pour les époques qui débutent dans les sciences d'observation en n'ayant encore que des observations nébuleuses et mal comprises : je veux parler de la question des propriétés secrètes et de celle des causes finales.

Il nous est malaisé de concevoir exactement ce qu'on entendait par une propriété occulte. L'idée que l'on rendait par ce mot tenait à des notions que nous n'avons plus, et supposait l'absence de toutes les notions que nous avons. Pour notre chimie moderne, qui ne

considère que la matière des corps, une propriété est simplement un mode d'action qui appartient à une substance simple ou composée, et qui dans un sens n'a rien de spécial, d'individuellement propre à l'objet où il s'exerce : il peut se reproduire dans d'autres objets où entrent les mêmes élémens; tout au moins il se rattache pour nous au même *genre* d'action qui, dans d'autres corps, résulte d'une constitution analogue. Autant que je puis ressusciter la pensée morte de nos pères, il n'en était point ainsi de leurs *propriétés*, et quand ils les qualifiaient de secrètes, ils ne voulaient pas seulement indiquer un phénomène encore inexpliqué; ils voulaient désigner une énergie absolument inexplicable, un effet dont il y aurait eu folie à chercher la cause naturelle, vu qu'il n'en avait aucune. En réalité, ils supposaient plus ou moins (et Bacon en était encore là) que la nature même des choses était indépendante de leur substance. Sans bien s'en rendre compte, ils se représentaient les modes d'existence comme des types de pensée qui s'étaient arrêtés en Dieu de par ses seules intentions, et qui étaient descendus tout formés dans des morceaux de matière avec lesquels ils n'avaient aucun rapport nécessaire. La matière était seulement l'étoffe où toutes les *formes* venaient prendre leur vêtement. A plus forte raison, les propriétés, telles qu'on les concevait, n'avaient point leur siége dans cette enveloppe inerte des types. Une propriété occulte, c'était un pouvoir tout personnel qui n'était possédé que par une seule espèce d'êtres, et qui tenait à la *commission* que le Tout-Puissant avait donnée à cette espèce; c'était une instruction secrète remise à un messager, ou encore (car les opinions n'étaient pas bien nettes) c'était une sorte d'attribut dont l'idée était impliquée dans l'idée même d'une chose. De toute façon, ce qui ressemble le plus à ces propriétés occultes de nos pères, ce sont les *dons* que les fées, dans nos contes, viennent accorder à un enfant, et qui doivent rester en lui toute sa vie sans provenir en rien de ce qu'il a apporté dans ce monde.

L'attrait bien marqué qu'avait pour Browne cette philosophie ne rend que plus frappante la force d'intelligence avec laquelle il la combat. Il revient maintes fois à la charge contre ces mystérieuses affinités qui occupaient encore toutes les positions où la science du jour n'avait pas réussi à saisir un lien entre les propriétés et les élémens matériels des corps. Ce qu'il cherche à inculquer, c'est que ces vertus occultes ne sont que des actions naturelles dont l'agent est encore à découvrir : « En dernier lieu, écrit-il à la fin de sa dissertation sur l'aimant, nous devons dire quelques mots des relations magiques où nous rangeons tous les effets dont la paternité est imputée aux qualités occultes, aux formes spécifiques, aux antipathies

et aux sympathies, et qui ne s'appuient sur aucune raison fournie par la science accréditée. Sur ces choses, les récits sont étranges et nombreux, les hommes étant portés en tout temps à multiplier les merveilles, et les savans traitant volontiers les substances admirables comme les historiens traitent les personnages éminens, à qui ils attribuent en vertu de leurs hauts faits maints autres actes qui ne sont pas seulement faux, mais impossibles, et dont la relation dépasse autant la réalité que le héros lui-même a dépassé les autres hommes. Parmi ces récits, nous en mentionnerons brièvement quelques-uns, qui sont faits par des auteurs de bon renom, afin que par eux nous puissions montrer les inventions des uns, la simplicité crédule des autres, et le grand tort que les uns et les autres font à la vérité en accroissant le nombre des obscurités dans la nature et en préconisant des qualités secrètes qui sont fausses, tandis que pour les sages esprits c'est déjà un sujet de honte qu'il en reste tant de vraies. »

A l'égard des causes finales, Browne se tient dans le juste milieu où est, je crois, la raison. Il n'est pas de ceux qui ne sont jamais égarés par leurs rêveries sur les intentions divines, parce qu'il ne leur vient aucune réflexion à cet égard, et qui ont la sagesse de ne pas dépasser les conclusions fondées sur des observations, parce que leur esprit est incapable de s'élancer au-delà. Son esprit à lui n'est ni épuisé, ni satisfait en arrivant aux limites que sa science ne peut franchir, et, après avoir vérifié ce qui est vérifiable, il use encore de tous ses autres droits : il exerce largement toutes les forces qu'il possède pour admirer, présumer, s'interroger sur les origines et les destinations. S'agit-il de la bizarre croyance que les oursons viennent au monde comme une masse informe de chair, et que c'est la mère qui leur donne en les léchant la figure de son espèce, il s'abandonne à l'émotion qui lui dicte cette magnifique page :

« Les hommes font là un grand outrage aux mains de Dieu en attribuant à la langue d'une bête ce qui est, de tous les actes de la nature, le plus surprenant chef-d'œuvre, je veux dire la formation du jeune être dans la matrice, et cela non-seulement chez l'homme, mais encore chez tous les vivipares. Avec une matière qui paraît homogène et de substance similaire, la puissance plastique ou formative édifie des os, des membranes, des artères, et avec ces élémens elle sait façonner chaque partie en la formant, pour le nombre, la place et la figure, suivant les lois de l'espèce ; — ce qui est si loin d'être l'ouvrage d'un agent extérieur, qu'une partie omise ou déformée par une méprise du Phidias intérieur ne saurait être restituée par qui que ce soit et quoi que ce soit au monde. Et en conséquence les paroles : *Mire me plasmaverunt manus tuæ*, quoiqu'elles aient rapport à la génération de l'homme, peuvent également s'appliquer à celle des animaux, qui tous, après

être entrés sous forme de simples matériaux, sortent avec un ensemble d'organes déterminés et avec le souffle parfait de la vie. Celui qui considère du dehors ces transformations ne peut s'empêcher d'imaginer qu'il a dû se passer au dedans d'étonnantes opérations. Les contempler serait un spectacle qui vaudrait presque qu'on le payât de sa vie, un spectacle au-dessus de tout ce qui s'est vu et de tout ce qui eût jamais pu se voir, à moins que l'homme n'eût été créé en premier et n'eût pu assister aux créations des cinq autres jours. »

Mais, d'un autre côté, nul n'est plus opposé que lui à l'imagination ou au raisonnement intempestifs qui commencent à expliquer avant d'avoir constaté, et qui font intervenir les causes finales qu'ils supposent pour prononcer les yeux fermés sur les faits qui existent. Voici ce qu'il écrit à propos des nègres et de la facile physiologie qui rendait compte de leur couleur en la présentant comme l'effet d'un châtiment céleste.

« C'est une méthode très préjudiciable à la science et un perpétuel encouragement à l'ignorance que d'en finir vite sur les points qui restent obscurs, et qui ne se prêtent pas à une solution immédiate en allant se réfugier dans les miracles ou en recourant à une intervention directe des mains inscrutables de Dieu. C'est ainsi que, pour la mauvaise odeur qui est attribuée aux Juifs, les chrétiens, sans informer sur la vérité du fait et sans nulle investigation des causes, ont sous la main une *condamnation ad hoc* qu'ils tirent de la passion du Sauveur. De même encore, touchant les étonnans effets du climat de l'Irlande et l'absence de tout animal venimeux sur son sol, la crédulité du préjugé vulgaire attribue cette immunité à la bénédiction de saint Patrick, comme Bede et Gyraldus l'ont rapporté. Ainsi de nouveau, l'âne ayant sur le dos une sorte de croix formée par une bande noire qui lui parcourt l'échine et par une autre barre qui descend transversalement ou à angle droit sur ses deux épaules, l'opinion commune explique cette figure comme un signe particulier de distinction que l'animal a reçu pour avoir eu l'honneur de porter notre Sauveur. Certainement c'est là un procédé encore plus désespéré que le recours aux sympathies ou aux qualités occultes; car, dans ce cas, nous nous permettons, par un acte de foi final et péremptoire, de rejeter sur la cause première et générale de toute chose un des effets ultimes et particuliers, tandis que, dans le cas des qualités secrètes, nous nous contentons de pallier les jugemens incomplets où nous nous arrêtons, en attendant que nos efforts, poussés plus loin, effacent totalement ou résolvent en partie leurs réticences évasives. »

Assurément il y a beaucoup de sagesse dans toutes les paroles que nous venons d'entendre, et, chose plus importante, ce ne sont pas là seulement des vérités que Browne a eu la raison de reconnaître, c'est l'expression littérale de ce qu'il fait, même de ce qu'il fait sans le vouloir et par suite de ses seuls penchans. La procédure qu'il suit toutes les fois que le sujet le permet (et par exemple

quand il discute les récits apocryphes sur les animaux exotiques) se laisse assez bien entrevoir dans ce court passage où il est question du cerf et de sa longévité de Mathusalem : « Puisque nous n'avons pas d'observations authentiques en faveur de cette assertion, puisque la raison et l'expérience générale sont contre elle, puisque enfin les considérations sur lesquelles l'opinion s'appuie sont fausses et fabuleuses, nous ne voyons pas de motifs d'y souscrire. » Il aime à porter la cause en litige devant deux tribunaux : il consulte la raison, c'est-à-dire qu'il juge de la probabilité ou de l'improbabilité d'un fait d'après les lois générales qui résultent de l'ensemble de ses connaissances; mais il ne permet pas à la raison de décider du possible et de l'impossible, et il la tient seulement pour l'autorité secondaire. Ce qui passe en premier lieu, c'est l'expérience. A ses yeux, elle seule a droit de certifier ce qui est ou n'est pas, et tant qu'elle n'a pas apporté son attestation, il doute. « Par rapport aux choses temporelles, nous dit-il, il n'y a pas de conviction indubitable sans le concours des sens ou de la raison en qui résident les principes de la persuasion... De même que le témoignage des hommes ne suffit pas pour donner la foi et que nous ne saurions avoir l'incontestable intuition des choses célestes sans l'aide de l'esprit de Dieu et de l'inclination inspirée, de même, en ce qui touche aux certitudes ordinaires, il faut que nous ayons une impression réelle de nos sens, ou au moins que notre raison ne fasse pas opposition, pour que nous puissions vraiment donner notre consentement. »

En tout cas, il est bien positif qu'il ne donne pas son adhésion à meilleur marché et que le besoin de s'assurer par soi-même sort chez lui de la bonne source. Ce n'est pas la suite d'une disposition méfiante et méprisante; c'est la suite d'une honnête crainte de l'erreur, qui le pousse à prendre autant de précautions contre lui-même que contre les autres. Si j'avais à nommer la qualité qu'il porte au degré le plus éminent, je citerais sans hésiter sa logique, sa manière de raisonner sur les faits que lui fournit l'expérience. Ce n'est pas qu'il soit un parfait logicien comme on l'entend trop souvent, un homme qui excelle à déduire toutes les conséquences de ses principes en ne tenant compte que de ses principes, et qui croit qu'une chose est obligée d'exister dans le monde parce que l'opinion qu'elle existe résulte forcément d'une autre opinion qu'il a admise. — Il est tout l'opposé des raisonneurs de cette famille : il excelle à ne jamais conclure d'après les données qu'il a devant l'esprit, avant d'avoir regardé au préalable s'il n'y en a pas d'autres qui empêchent le résultat que les siennes produiraient à elles seules. Après l'enquête *de commodo*, il passe scrupuleusement à cette enquête *de incommodo* que recommandait Bacon, à ce second examen qui doit s'ouvrir contre

les opinions que toutes nos connaissances sont pour nous une raison d'adopter, et qui doit convoquer tous les phénomènes de l'univers à déposer ce qu'ils ont à dire pour les convaincre de fausseté. On n'a que l'embarras du choix pour donner des preuves de cette prudence. En argumentant contre la superstition qui attribuait au sang de chèvre la puissance de dissoudre le diamant, il rencontre naturellement sur sa route la conséquence que la médecine en avait tirée : l'idée qu'un tel dissolvant ne pouvait manquer d'être souverain pour guérir de la pierre. Un logicien ordinaire eût probablement sauté de la fausseté des prémisses à celle des conséquences; mais ce n'est pas Browne qui s'aventurerait de la sorte. Il affirme ce qu'il a vérifié, que le sang de chèvre ne dissout pas le diamant; quant à l'autre propriété qu'on lui attribue, cela est différent, car, remarque-t-il, « s'il est probable qu'on a supposé au sang de chèvre cette vertu médicale parce qu'on le croyait propre à fondre le diamant, il *ne serait pas impossible* que le contraire eût eu lieu, et qu'on fût arrivé, parce que le sang de chèvre était excellent contre les pierres de la vessie et parce que nombre de médecins l'avaient recommandé comme dissolvant les plus dures, à lui imputer, par amplification, la puissance de réduire le diamant. »

S'il y a excès, c'est toujours du côté des scrupules. Il passe la moitié de son temps à soulever contre lui-même des objections auxquelles nul ne songerait, à chercher par mer et par terre des faits ou des apparences qui aient l'air d'appuyer ce qu'il attaque, à supposer dubitativement des agens à lui inconnus et auxquels il ne croit pas, mais qui pourraient exister, et qui dans ce cas rendraient possible ce que ses preuves l'obligent à nier. Il semble qu'il trouve plus de satisfaction à imaginer toutes les possibilités imaginables qui défendent de conclure sans réserve qu'à pouvoir dire en façon d'oracle : Cela est, et il n'y a que cela. Ainsi, dans le morceau où il discute si l'or est un cordial, il ne se contente pas de cette prudente réflexion : que, malgré la nature inaltérable de ce métal, et malgré le fait constaté qu'il ne subit aucune déperdition en traversant le corps, on n'est pas autorisé à lui contester toute vertu médicale; que certaines matières peuvent, sans rien perdre de leur poids, exercer une action incontestable; que cela se voit, par exemple, dans l'aimant, dont les effluves sont continus et efficaces sans nulle diminution de substance... Pour n'omettre aucune chance, il fait encore comparaître les amulettes, dont il n'eût certainement pas *affirmé* l'authenticité, quoique peut-être il n'en eût pas affirmé davantage la fausseté. « En troisième lieu, dit-il, si les amulettes opèrent par des émanations et des effluves sur les parties qu'elles touchent, et si on n'a pas encore observé qu'elles perdissent rien de leur

poids, si elles produisent des effets visibles et réels par des émissions invisibles et impondérables, il serait injuste de nier l'efficacité possible de l'or par la seule raison qu'il sort du corps sans avoir perdu aucune parcelle pondérable. »

N'oublions pas toutefois qu'à cette époque on n'avait pas conçu les espèces d'agens qui s'appellent pour nous électricité ou calorique, et que l'amulette était, parmi toutes les notions conçues, celle qui embrassait le plus naturellement les actions de ces forces physiques. Nos corsets et nos chaînes galvaniques ressemblent on ne peut plus aux talismans comme les comprenait le XVIIe siècle, avec sa théurgie moitié rationaliste.

Ce que j'en dis du reste n'est point pour laver Browne de toute interprétation moins légitime du mot, ni pour le présenter en général comme exempt d'illusions : cela serait fort éloigné de la vérité. On allongerait beaucoup la liste des erreurs qu'il a cherché à extirper si on y ajoutait toutes celles dont il n'avait pas réussi à se défaire lui-même. Ainsi, avec Bacon et bien d'autres, il ne veut pas admettre que le gui se propage par semence; il en fait « une excroissance *arborale* ou plutôt une *supravégétation*, issue d'une séve visqueuse et superflue, et qui, en conséquence, ne pousse pas suivant la forme (le type) de l'arbre dont elle procède, mais bien suivant une autre forme qui réside secondairement dans la séve. » Cela se rattache chez lui à une conviction plus générale qui, par rapport à ses habitudes, est fort affirmative. Il a foi aux générations équivoques ou putrides; il est persuadé que le taureau corrompu se change en abeilles et le cheval en frelons; il fait mention des poux qui s'engendrent des humeurs viciées de l'homme, et quoiqu'il conteste les souris *qu'on fait avec du blé, comme van Helmont en donne la recette*, il déclare gravement que, outre les grenouilles ordinaires, il en est d'autres qui proviennent d'une putréfaction et qu'on nomme *temporariæ*, en raison de leur courte existence. Bref, la génération par corruption (1) est à ses yeux un des moyens réguliers employés par

(1) Il est curieux de voir combien de raison et de réflexion il a dépensé pour donner à cette théorie un caractère scientifique et pour fixer les lois d'après lesquelles la pourriture engendre. A propos du phénix, qui, disait-on, se putréfiait d'abord pour se convertir en un ver qui plus tard devenait un phénix, il s'indigne contre ceux qui mettent le désordre dans la nature et le chaos dans la philosophie en assimilant les générations putrides aux naissances séminales, et en supposant dans les effets *équivoques* une conformité *univoque* avec leur cause efficiente. « S'il y a, dit-il, un grand nombre d'animaux qui sont vermipares et qui se reproduisent à distance et en quelque sorte de seconde main, comme les papillons, l'enfantement dans ce cas ne sort pas d'une corruption, mais bien d'un germe spécifique qui garde en lui l'idée de l'original, bien que pour un temps il joue son rôle sous d'autres formes; mais que par putréfaction un être puisse reproduire son semblable, c'est ce qu'il serait malaisé de montrer. Ce serait là une confusion

la nature, et comme il n'est pas homme à emprunter une tradition sans y rien mettre de sa propre imagination, il présumerait volontiers que les animaux dont la pourriture fait ainsi tous les frais doivent être ceux-là mêmes qui ne sont pas énumérés parmi les espèces conservées dans l'arche.

En astronomie, il tient, comme Bacon encore, pour la doctrine de Ptolémée, que le soleil avec la voûte entière du ciel tourne autour de la terre. Ajoutons pourtant qu'il n'est pas sans inquiétude sur ce point, et que, dans les dernières éditions de son œuvre, il a fait un pas de plus vers le système de Copernic.

Tout en combattant la fausse opinion que le corail est mou au fond de la mer et qu'il se durcit seulement au contact de l'air, il ignore, comme tous les savans de son temps, que le corail appartient au règne animal. Il hésite à décider « si c'est une plante que les esprits de sel coagulateurs et le jus lapidifique de la mer ont convertie en une substance pierreuse, ou si plutôt ce ne serait pas un minéral qui, en vertu des esprits de sel germinatifs, aurait la propriété de se développer en manière de rameaux. » Par ces esprits germinatifs, il est clair qu'il entend quelque chose d'analogue à la force qui s'appelle pour nous attraction moléculaire, et qui est à l'œuvre dans les cristallisations, car il a bien observé que « la conformation du cristal de roche ne lui était pas imposée par le moule des objets circonvoisins; » mais, ainsi que le relève M. Brailey, qui a fourni de bonnes notes scientifiques à l'édition de M. Wilkin, les phénomènes de cristallisation se distinguent mal pour lui des phénomènes d'organisation, et ce qu'il a su voir dans le cristal ne sert qu'à l'encourager dans une autre erreur, qui alors était également universelle. Il croit que les bélemnites, les cornes d'Ammon et bien d'autres fossiles sont aussi des minéraux qui croissent et prennent une figure d'animal par l'effet d'une énergie intérieure de la même nature.

Relativement à la chaleur et au froid, il n'est pas sorti non plus des ténèbres où étaient encore ses contemporains. Il est porté à considérer la vaporisation comme la simple fuite d'un esprit (d'un gaz) qui se trouve emprisonné dans la substance en vapeur. Il a d'amusantes réflexions sur le fumier des pigeons, « qui doit contenir bien du feu, puisqu'il est capable, en fermentant, d'incendier une maison, » et qui lui semble prouver le chaud tempérament des oi-

des générations par semence et par corruption, et un attentat contre la vertu séminale qui a été confiée aux animaux lors de la création. On n'aurait plus que faire du problème : pourquoi n'aimons-nous pas notre vermine autant que nos enfans? Et l'arche de Noé eût été superflue; la tombe des animaux eût été la matrice la plus féconde; la mort, au lieu de détruire, n'aurait fait que repeupler le monde. »

seaux de Vénus. Dans la congélation des liquides placés sur un bain de sel et de neige, il ne sait pas que c'est le calorique du liquide qui en est soustrait; il pense plutôt que ce sont les esprits congélateurs de la neige qui s'en échappent pour aller congeler le corps voisin.

Dans toute sa chimie d'ailleurs, il a beau rendre un compte fidèle des opérations de la nature : sous ses faits les mieux constatés, on entrevoit encore, comme des cailloux au fond de l'eau, maints débris des théories primitives. Il n'est pas bien émancipé de cette métaphysique venue des Grecs qui inclinait à ne reconnaître que quatre essences, parce qu'il n'y a pour nous que quatre apparences principales, l'air, le feu, la terre et l'eau, et qui se bornait quelque peu à concevoir les actions des corps à l'instar des actes de l'homme, et la constitution des substances à l'image de celle des maisons, qui sont faites de moellons unis par un ciment, le tout suivant un plan exécuté par une volonté. On dirait parfois qu'il se représente chaque forme d'effet comme l'œuvre d'un agent unique dont le propre est de façonner ce produit. Parfois encore il semble admettre que, pour chaque espèce de réalités, il existe des élémens spécialement destinés à lui servir de matière et une force plastique appelée tout exprès à l'organiser avec cette matière. Au moins est-il tenté de supposer que les parties constituantes des corps y gardent une manière de quant-à-soi et d'individualité inaltérable, que la combustion ne fait que dégager les esprits volatils et les principes humides, qui s'envolent avec leur nature intacte, et que les cendres qui restent nous donnent les parties terreuses telles qu'elles étaient dans le composé. En un mot, l'idée des combinaisons, et surtout des combinaisons qu'entraîne l'invasion d'un nouvel élément, n'est pas nette dans son esprit, et cela seul le condamne à recourir au vocabulaire du passé, à se figurer les propriétés des choses sous l'image d'une volonté ou d'une affection qui les anime, à parler d'elles comme si toute matière aspirait par amour vers une manière d'être où était sa fin et pour ainsi dire son hôtellerie. Au fond, il ne croit pas à ces théories; le plus souvent il ne les admet que dans sa nomenclature; pourtant il n'en est pas non plus entièrement détaché : faute de rien avoir à mettre à leur place, il y est ramené à chaque instant par la force du vide.

On n'aurait jamais fini du reste si l'on voulait relever ainsi toutes les idées chimériques qui, sans être positivement ses croyances, montrent plus ou moins leurs silhouettes à l'arrière-plan de son esprit. Browne s'obstine tellement à contempler le mystère de la génération des plantes et des animaux, que ses yeux s'emplissent de nuages et d'hallucinations érudites. Il est poursuivi par Platon

et ses prototypes; il l'est par la cabale et par les quatre ou cinq âmes dont elle dotait les choses, en particulier par cette âme de la figure visible, qui, suivant les cabalistes, descendait dans les corps pour y devenir la cause efficiente de leur physionomie. Il examine (en se décidant, il est vrai, pour la négative) si les diverses parties du corps des géniteurs ne fournissent pas chacune au germe l'*idée* (la virtualité) de leur forme partielle, pour composer ainsi une virtualité totale, ou, en d'autres termes, une délégation complète qui donne au germe la vertu de reproduire le corps entier. De là à la philosophie alchimique, ou du moins au dogme des germes et de l'œuf (1), il

(1) M. Figuier a raconté dans un ouvrage récent la faveur dont l'alchimie jouissait au XVIIe siècle, et l'alchimie, comme il le rappelle, ne consistait pas exclusivement dans la croyance à la pierre philosophale; c'était aussi une théorie qui embrassait l'ensemble des phénomènes et qui tendait à expliquer non-seulement la génération des métaux, mais encore celle des autres corps par des semences et un embryon, par la conjonction de deux principes contraires. La palingénésie me semble une doctrine importante de l'école hermétique, une de celles qui laissent percer le plus clairement l'esprit de cette philosophie générale. Pour en donner une idée, je ne puis mieux faire que de citer I. Disraeli, qui aimait et sentait vivement ces rêveries et ces magies de la science au berceau : « Il n'y eut jamais plus belle vision scientifique que cette exquise *palingénésie*, ainsi nommée de deux mots grecs, cette régénération des plantes et des animaux, ou plutôt cette évocation de leurs ombres. Schott, Kircher, Gaffarel, Borelli, Digby et toute leur admirable école découvraient dans les cendres des plantes leur *forme* primitive ressuscitée par la force de la chaleur. Rien, disaient-ils, ne périt dans la nature; tout n'est qu'une continuation ou une renaissance; les semences d'une résurrection sont cachées dans les restes des corps détruits comme dans le sang de l'homme : les cendres des roses peuvent se ranimer, et il en sortira des roses; elles seront plus petites et plus pâles que si elles avaient germé; sans odeur et sans substance, elles ne seront pas les fleurs qui poussent sur le rosier, mais seulement leurs délicats fantômes, et, comme des fantômes, elles ne se laisseront voir qu'un instant. La manière dont s'accomplit la palingénésie, cette image de l'immortalité, est décrite de la sorte : Après avoir brûlé une rose, on dégageait par la calcination les sels de ses cendres, puis ces mêmes sels étaient placés dans une cornue de verre, où on les soumettait à l'action d'un mélange chimique jusqu'à ce qu'ils eussent pris, en fermentant, une teinte bleuâtre et *spectrale*. De cette poussière ainsi excitée par la chaleur surgit de nouveau la forme primitive. Par sympathie, les parties se rejoignent, et tandis que chacune reprend sa place prédestinée, on voit distinctement reparaître la tige, les feuilles et la fleur. C'est le spectre d'une plante sortant lentement de ses cendres. La chaleur se dissipe, l'apparition s'efface, et toute la matière retombe dans le chaos au fond du vase. »

Pour les revenans des animaux, la palingénésie avait aussi son explication toute prête, comme le même écrivain nous le dira dans cet autre passage : « Ainsi les morts revivent naturellement, et un cadavre, pourvu qu'il ne soit pas enterré trop profondément, peut laisser échapper son ombre. On a vu revenir des corps déjà corrompus dans leur tombe, surtout des corps de personnes assassinées, car l'assassin est sujet à enterrer sa victime à la hâte et imparfaitement. Leurs sels, exhalés en vapeur par suite de la fermentation, se sont coordonnés derechef à la surface de la terre, et ils ont formé ces fantômes dont les passans, la nuit, ont été si souvent épouvantés, comme l'histoire authentique en fait foi. Aussi, pendant les premières nuits qui suivent une bataille, il est étonnant combien on peut voir de spectres debout sur leur cadavre. »

n'y a pas bien loin, surtout pour un homme qui regarde les fossiles et le corail comme des espèces d'organismes minéraux, et en effet Browne semble avoir été fort séduit, alors qu'il était jeune, par la *palingénésie* des adeptes. Dans un ouvrage antérieur à la *Pseudodoxia*, il parle avec complaisance de cette *forme* (nous dirions cette essence) des corps altérables, « qui, lorsque ceux-ci sont en apparence détruits par le feu, ne périt pas et n'abandonne pas entièrement sa demeure, comme nous l'imaginons, mais se retire et se replie dans leurs parties incombustibles, où elle reste protégée contre l'atteinte de l'élément dévorant. »

Il n'y a pas jusqu'à la première des superstitions, jusqu'à l'astrologie, qui n'inspire encore à Browne un reste de respect, — et je ne dis pas l'astrologie rationnelle de Bacon, l'idée que les positions des astres relativement à notre planète peuvent influer sur les températures, les orages, les épidémies, les disettes, et partant sur les soulèvemens des peuples et le renversement des trônes : — je dis la vieille astrologie judiciaire, qui croyait à un rapport absolu entre les choses d'en haut et les choses d'en bas, à une communauté de nature et de destination qui mettait les êtres et les événemens de la terre à la remorque de ceux du ciel.

De fait, Browne est sujet à l'illusion qui est la mère de toutes les autres : il se laisse tromper par la vivacité des conceptions qui n'existent que dans sa tête, et il est disposé à les prendre pour des faits extérieurs qu'il perçoit dans les objets. Il est allé jusqu'à écrire que nul sarcasme ne le débouterait de la doctrine d'Hermès : « que ce monde visible est simplement une image de l'invisible. » Et véritablement les idées qu'une chose lui suggère sont aussi réelles pour lui que la chose elle-même. Avec son immense savoir, il n'en faut pas davantage pour que toutes les formes d'illusions qui ont jamais possédé le cerveau humain aient tour à tour leur palingénésie dans son esprit; mais c'est là justement ce qui fait un des grands charmes de son œuvre. Nous y retrouvons des données expérimentales qui nous rappellent nos propres connaissances, et sous cette superficie de science moderne nous découvrons le monde des pensées mortes, à peu près comme la terre, sous sa croûte habitée par les vivans, renferme les catacombes des monstrueux sauriens et l'éternel musée des formes où s'essayait la nature antédiluvienne. Les cauchemars de l'intelligence humaine mal éveillée du néant, les ombres des théologies de l'Orient et des philosophies de l'Occident, les chimères et les avortons enfantés par la corruption des vérités ou par l'alliance d'une ambition déréglée et d'une connaissance incomplète, — toutes les curieuses erreurs enfin qui sont les ancêtres de nos opinions, et que nous n'aurions pas le courage d'aller étudier dans leurs vieilles ar-

chives, reparaissent là dans une pénombre où elles se dessinent assez pour que nous puissions faire connaissance avec elles, et où leurs formes flottantes acquièrent le prestige d'une évocation fantasmagorique. Si nous les rencontrions dans leur personne vivante et avec la foi qu'elles avaient en elles-mêmes, nous serions seulement choqués par leur impertinence; si elles nous étaient décrites par un incrédule, mille lambeaux de notions étrangères défigureraient leur physionomie dans ses descriptions. Chez Browne, ce sont bien leurs véritables esprits qui reviennent, leurs esprits humiliés, comme il convient à des morts, et pour nous c'est une fête pleine de surprise, c'est en même temps une émotion constante d'imagination, que de deviner ce qu'elles nous cachent et de reconstruire leur relief, de nous perdre en étonnemens sur leur origine, et d'entrevoir entre leurs fantômes le fantôme du monde moral où vivaient nos pères.

Je le répéterai toutefois, la plupart de ces erreurs sont plutôt, je l'ai dit, des pensées qui se trouvent dans l'esprit de Browne que des pensées à lui, et en définitive, si l'on considère tout le terrain qu'il a lui-même arraché aux hypothèses fabuleuses, si l'on remarque dans quels cas il affirme et dans quels cas il se borne à conjecturer, ou à user, faute de mieux, d'une ancienne conjecture, la partie scientifique de la *Pseudodoxia* ne peut laisser qu'une impression, celle d'une œuvre éminemment judicieuse. L'auteur, tel qu'il s'y montre, n'a pas le génie créateur de la science : il voit trop en détail; il n'est pas non plus un esprit sûr, car il est trop peu maître de ses préoccupations; mais, chose très frappante, c'est seulement du côté des idées qu'il est facile à surprendre et à demi crédule, ou plutôt qu'il hésite à dire non. Du côté des faits, il est tout autre. Il faut qu'il ait vu de ses yeux pour qu'il se décide à croire, et il emploie courageusement son temps et toutes ses facultés à tâcher de bien voir. Il est bon physicien; en chimie, il a signalé le premier l'*adipocire*, qui fut trouvée plus tard dans le charnier des Innocens; il a des connaissances étendues dans toutes les branches de l'histoire naturelle; le scalpel en main, il a poussé fort loin dans l'étude de l'anatomie comparée et de la physiologie végétale. Il a enfin une nature heureuse pour qui les erreurs de théorie deviennent inoffensives et n'entraînent point d'erreurs pratiques. Quoiqu'il caresse l'idée alchimique des semences, il est remarquablement dégagé de l'alchimie proprement dite, et il a même deviné que la pierre bleue de vitriol pouvait bien être de la nature du cuivre. Quoiqu'il n'ose affirmer que l'astrologie soit entièrement mensongère, la même prudence qui l'empêche de la nier en général l'empêche encore davantage de souscrire en particulier à ses diverses décisions. Qu'il se trouve en face de telle ou telle assertion spéciale, et par exemple du préjugé sur les

jours caniculaires, il n'est plus frappé que par l'insuffisance des preuves et par les objections qui se présentent. Avec son œil de myope et son habitude de tout creuser, il découvre, pour ne voir dans cette soi-disant vérité qu'une affirmation bien présomptueuse et bien mal appuyée, des multitudes de motifs qu'un incrédule ne trouverait pas.

Je me suis arrêté longtemps sur la partie scientifique de la *Pseudodoxia :* aussi m'en tiendrai-je à quelques mots sur les derniers livres de l'ouvrage. Dans le cinquième, l'auteur relève les idées fausses qui ont été propagées par les images des peintres, et en général par les symboles. Dans le sixième, qui a rendu, je crois, de grands services, il traite des longitudes et des latitudes, de la valeur toute relative des positions que nous nommons l'orient et l'occident, de l'existence simultanée de toutes les saisons à prendre le globe dans son ensemble, en un mot de la cosmographie et la géographie, y compris plus d'une excursion conjecturale par-delà le déluge. Pour le dernier livre, il y est question des erreurs populaires et des traditions mensongères qui se rapportent à l'histoire et à la Bible. Dans toute cette dernière partie, l'érudition de Browne est en pleine débauche; mais c'est de l'érudition avec du génie et un vif sentiment poétique pour la mettre en mouvement. A propos des images, il sent et fait sentir on ne peut mieux l'immense rôle que l'interprétation littérale des emblèmes a joué dans la multiplication des erreurs, et à chaque page son honnêteté et sa passion pour l'exactitude se révèlent avec un don-quichottisme aussi noble qu'amusant. Il n'est pas de ceux qui aiment seulement la vérité quand ils croient qu'elle peut servir à quelque chose; il l'aime pour elle-même, sans intérêt et sans calcul. Il poursuit le faux jusque dans les enseignes qui représentent le pélican avec un plumage vert ou jaune et de la taille d'une poule, alors qu'il est blanc et gros comme un cygne. Il ne peut pas accepter les estampes où saint Jean-Baptiste est vêtu d'une peau de chameau, ce qui ne s'accorde point avec une stricte interprétation des textes. Il ne peut pas surtout laisser passer le nombril que les peintres donnent à Adam et Ève, car, remarque-t-il, cela est inadmissible, à moins d'attribuer au Créateur une aberration dont la nature nous semble incapable, celle d'aimer les superfluités. Le seul nombril, la seule partie conjonctive qu'on puisse supposer chez Adam, c'était son rapport de dépendance envers son Créateur.

Et il ne se borne pas à relever « ces erreurs grossières qui sont de nature à provoquer la contradiction d'un ami ordinaire de la vérité. » Il est choqué que les tableaux et les gravures se permettent

de présenter en quelque sorte comme un fait certain ce qui est tout au plus un fait douteux. Il a peine à comprendre comment on s'accorde à dessiner les sibylles au nombre de dix ou douze, quand les témoignages contradictoires des auteurs prouvent seulement que nous ne connaissons pas leur nombre véritable. Il s'élève également contre le dogmatisme des images qui nous montrent toujours Cléopâtre mordue au sein par deux aspics, quand en réalité les écrivains de l'antiquité s'entendent à peine sur son genre de mort. Pour lui, en un mot, il n'existe pas d'erreur ou de mensonge sans importance. Tout l'arrête et le retient, tout lui est une occasion de s'adresser des questions sans fin, d'exercer toutes ses forces et d'en appeler à toutes ses connaissances. Il est curieux de savoir en vertu de quelles autorités et de quelles raisons le serpent qui tenta Ève porte dans les gravures une tête humaine. Il réfléchit que la licorne des armes d'Angleterre est mal en harmonie avec la tête de cerf et la queue de sanglier que Westomarius assigne à cet animal, et qu'en lui faisant les sabots fendus, on contredit le principe d'Aristote : — que le sabot double entraîne la double corne. Il lui vient à la pensée que les sirènes des tableaux ne répondent pas, comme beaucoup se l'imaginent, à la forme des anciennes sirènes qui cherchèrent à séduire Ulysse, puisque ces dernières étaient mi-partie femme et mi-partie oiseau, avec la partie féminine tantôt en haut, tantôt en bas, suivant Ælianus, Suidas, Servius, etc. Le plus curieux, c'est la verve et l'attrait avec lesquels il examine ces problèmes. Rien ne sent la lampe; Browne a la joyeuse incontinence d'un homme qui ne peut pas se lasser de repasser en esprit les trésors de sa mémoire. A propos des peintures sur la cène où le Christ est communément assis sur un banc, il se garde bien de s'en tenir à la question qu'il s'est posée, à celle de savoir comment se sont passées les trois parties de la pâque, et s'il n'est pas probable que l'usage romain de manger couché avait été adopté par les Juifs. Il se donne à cœur joie le spectacle des banquets de l'antiquité, des *triclinium* (ou triple couche), avec l'ordre dans lequel les invités étaient disposés suivant leur rang et avec les places destinées aux ombres ou bouche-trous, etc. Il recourt même à un dessin pour mieux nous faire voir d'après Salluste comment Perpenna avait dû ranger ses invités afin que lui-même, qui occupait, en sa qualité de maître de maison, le haut bout du lit de gauche, pût frapper Sertorius, qui tenait le poste d'honneur, c'est-à-dire l'extrémité inférieure du lit du milieu. A propos du supplice d'Aman, que la plupart des peintres suspendent à un gibet, « bien qu'il ne soit pas facile de décider si ce mode de châtiment était employé chez les Perses, » son imagination s'emplit de teintes funèbres. Les squelettes des vieux

auteurs sortent de leur tombe pour l'entretenir de croix, de potences, de lapidations, du satrape Oroste qui crucifia Polycrate, le tyran samien, de la mère d'Artaxerxès qui fit écorcher et mettre en croix son eunuque. Tout ce qui n'est pas exécution a cessé d'exister pour lui.

Pour les gourmets de ces bizarreries d'érudition, il serait impossible de trop recommander la *Pseudodoxia*. D'après le titre et le sujet du livre, on pourrait s'attendre à un écrivain agressif, dont la première pensée est de contredire; mais il n'en est rien. La nature de Browne est encore plus imaginative que critique, plus portée à créer qu'à détruire. S'il a écrit son *traité sur les erreurs*, ce n'est point pour le plaisir de les mépriser, c'est pour réjouir sa curiosité en les passant en revue. Avant de se décider à les réfuter, il se donne la satisfaction de tourner longtemps autour d'elles, de s'abandonner à tous les souvenirs qu'elles peuvent faire naître en lui, d'accorder audience à toutes les pensées, les conjectures et les rêveries qu'elles peuvent lui suggérer. C'est un magicien qui se plaît à user de sa baguette, et qui est sous le coup de ses évocations. Il a la foi poétique comme Coleridge la décrivait, — la suspension momentanée d'incrédulité qui nous laisse croire à nos rêves comme à des réalités tant qu'ils sont devant nous. La Bible, l'histoire et la fable ont pour lui une vérité qu'elles n'ont plus maintenant pour personne. Le festin de Balthasar et l'instant exact où la reine entra dans la salle, la manière dont Jaël cloua à terre la tête de Sisara en lui perçant non pas le front, mais les deux tempes, la conduite précise de la femme de Putiphar, qui s'efforça seulement de retenir Joseph sans tous ces apprêts de nudité et de coucher qu'on a inventés, — toutes ces choses ne sont pas seulement devant lui comme des événemens qu'il aurait vus la veille dans sa maison, ce sont des événemens qui ne cessent pas de se passer devant lui. Il connaît Moïse, Aaron ou César mieux que ses amis intimes, et il cite Sisyphe ou Tantale à l'appui de ses leçons d'anatomie : il les a disséqués en esprit, et il voit les muscles qui sont violentés par leur supplice. Cette tendance de son esprit nous apparaîtra plus vivement encore dans les ouvrages où Browne quitte la science pour la spéculation, et nous verrons à quel point sa philosophie et sa théologie en ont ressenti l'influence.

J. Milsand.

(*La seconde partie à un prochain n°.*)

L'ELKOVAN

PRÉLUDE.

La brise fait trembler sur les eaux diaphanes
Les reflets ondoyans des palais radieux;
Le pigeon bleu se pose au balcon des sultanes;
L'air embaumé s'emplit de mille bruits joyeux;
Des groupes nonchalans errent sous les platanes;
Tout rit sur le Bosphore, et seuls les *elkovans* (1)
Avec des cris plaintifs rasent les flots mouvans.

O pâles elkovans! troupe agile et sonore
Qui montes et descends sans trève le courant!
Hôtes doux et plaintifs des ondes du Bosphore,
Qui ne vous reposez comme nous qu'en mourant!
Pourquoi voler ainsi sans cesse dès l'aurore,
Et d'Asie en Europe, et de l'aube au couchant,
Jeter sans fin ce cri monotone et touchant?

Le peuple de ces bords vous vénère et vous aime;
Le pêcheur vous salue en jetant ses filets;
Les enfans du rivage et le chasseur lui-même
Ne déciment jamais vos rangs toujours complets.
Et quand le soleil tombe à l'horizon extrême,
L'odalisque, entr'ouvrant la vitre des *yalis* (2),
Vous suit d'un long regard à travers le treillis.

(1) Mouettes du Bosphore.
(2) Palais, villa sur le Bosphore.

On dit, ô voyageurs! que vous êtes les âmes
Des victimes sans nom qui dorment sous ces flots,
Corps souples et charmans d'ardentes jeunes femmes,
Dont la nuit et l'horreur étouffaient les sanglots,
Lorsque, cousus vivans dans des toiles infâmes,
L'eunuque les plongeait dans ce gouffre profond,
Muet comme la tombe et comme elle sans fond.

Voilà pourquoi, laissant vos corps sans sépulture
Servir sous les flots bleus de pâture au dauphin,
Vos mânes irrités errent à l'aventure,
Et, sans se consoler, volent, volent sans fin.
Voilà pourquoi, plaignant toujours votre torture,
Vous ne quittez jamais ce rivage embaumé
Où vous avez souffert, où vous avez aimé.

Et vous avez raison! car dans ce pauvre monde
On ne vit qu'où l'on aime, et la patrie est là!
Ici-bas, rien ne vaut le coin d'ombre profonde
Où d'un être adoré le cœur se révéla.
Que ce bonheur ait lui l'éclair d'une seconde,
Ou qu'il ait rayonné sur un long avenir,
L'âme en garde à jamais l'immortel souvenir.

Mais même sans l'amour tes rives sont si belles,
O Bosphore! et la main complaisante des dieux
Les revêt d'une grâce et d'une splendeur telles
Que l'étranger lui-même, à l'heure des adieux,
Sans en être attendri, ne peut s'éloigner d'elles,
Et devant ce ciel pur, ces flots et ces cyprès,
Dit : « Pourquoi donc partir? Le bonheur est tout près! »

Et moi, je fus aussi dans ta verte Arcadie!
J'ai contemplé tes cieux, j'ai contemplé tes mers;
J'ai reçu leur beauté dans mon âme agrandie;
J'ai versé dans tes flots mes pleurs les plus amers.
Mais lorsque sous le coup ma raison étourdie
Chancelait,... alors Dieu dans sa tendre pitié
Ouvrit derrière moi les bras de l'amitié.

Elkovans! elkovans! que de fois, quand la brise
Ranimait à mes pieds le feu du narghilé,
N'ai-je pas écouté votre plainte indécise!...
Sous l'éperon de fer du caïque effilé,
La vague sanglotait comme un cœur qui se brise;

La lune, triste et pâle au bord du ciel bruni,
Se levait, et mon cœur plongeait dans l'infini.

Elkovans! elkovans! Je sais plus d'une histoire
Douce comme l'amour, triste comme la mort;
Une surtout! Je veux la dire à votre gloire.
Comme au sein de la mer une perle qui dort,
Elle repose encore au fond de ma mémoire;
Mais je veux la tirer de son humide écrin
Et montrer au soleil mon trésor sous-marin.

I.

C'était le soir, à l'heure où dans un ciel de braise
L'implacable soleil penche son front pâli;
Où, désertant Stamboul transformée en fournaise,
Le pacha cherche au loin le frais à son yali;
A l'heure où les harems vont respirer à l'aise
Aux Eaux-Douces d'Asie, ou, sans changer de bords,
Errent sous les cyprès dans les deux Champs-des-Morts.

A l'échelle bruyante où Top-Hané s'élève,
Les rameurs aux bras nus attendaient sur leurs bancs.
Deux femmes tout à coup débouchent sur la grève :
Tous veulent s'arracher les deux fantômes blancs.
Un seul des *caïdjis* à l'écart suit son rêve,
Et, sans s'inquiéter si c'est lui qu'on prendra,
Chante, et d'un doigt distrait frôle sa *tamboura* (1).

« Laisse la tamboura, lui dit l'une des dames,
Et quel que soit ton prix, jeune homme, conduis-nous. »
Le caïdji se lève, ajuste ses deux rames,
S'affermit sur ses pieds nus comme ses genoux,
Laisse à peine le temps de s'asseoir aux deux femmes,
Et d'un coup vigoureux de ses muscles de fer
Enlève et fait bondir son fardeau sur la mer.

— *Khanum* (2), dit le jeune homme, où faut-il vous conduire?
Aïna dit alors à sa sœur Ghuzelli :
« Où voulons-nous aller? Pourvu que je respire,
Peu m'importe! montons à Hissar-Rouméli,
Si tu veux; nous verrons ensuite. » Et sans mot dire

(1) Mandoline turque.
(2) Madame, titre des femmes de qualité.

Le caïdji, robuste et docile à leurs vœux,
Remonta le courant d'un bras souple et nerveux,

Nul parmi les rameurs n'égalait sa prestesse;
On l'avait surnommé Djérid, et non sans droit.
Comme un long javelot, sa barque avec justesse,
Malgré l'onde et les vents, vers le but volait droit.
L'elkovan pouvait seul surpasser sa vitesse,
Et l'espadon agile, aux écailles d'argent,
Eût en vain essayé de le suivre en nageant.

Et la barque volait sur la vague calmée :
Chaque flot que fendait la proue au bec d'airain,
En fuyant à la mer, dansait comme une almée;
Puis, au bord lentement, d'un air grave et serein,
Les toits, les minarets de la rive animée,
Les collines d'Asie au gracieux contour,
Sous les yeux enchantés défilaient tour à tour.

Ils passèrent bientôt la plage où les Eaux-Douces
Déroulent leur vallon de verdure et de paix.
On y voyait au bord, sur des tapis de mousses,
Des harems accroupis sous les arbres épais,
Des arabas traînés par des bœufs sans secousses;
Des *talikas* (1) dorés passant comme un éclair :
Un murmure joyeux s'en élevait dans l'air.

« Nous fuirons, si tu veux, cette rive sonore,
Dit alors Aïna; restons ici plutôt.
Nous suivrons doucement le courant du Bosphore
Au caprice du vent, du caïque et du flot.
Vois ! le soleil est loin de se coucher encore. »
Elle dit, et la barque, immobile un instant,
Les remporta sans bruit sur son chemin flottant.

Quel bonheur de glisser sur l'eau bleue et profonde,
Entre le double azur de la mer et des cieux,
Ainsi que l'albatros, qui vole en rasant l'onde!
Quel bonheur de voguer frais et silencieux,
De regarder le ciel en oubliant le monde,
Et de poser la tête en rêvant au doux bruit
De la brise qui passe et de l'eau qui s'enfuit!

(1) Voiture légère.

L'âme est comme un enfant : elle aime être bercée;
Elle regrette l'air et ses ailes d'oiseau.
Dans sa prison d'argile elle meurt oppressée,
Si l'on ne vient parfois soulever un barreau
Pour donner libre essor à l'ardente pensée.
Quand il a quelque temps plané sur l'horizon,
Hélas! l'oiseau revient bien vite à sa prison.

Des trois êtres bercés au branle du caïque,
Un seul rêvait pourtant. Chacun ne rêve pas.
Ce n'est pas tout d'avoir un air mélancolique,
De regarder le ciel ou de chanter tout bas.
Il faut avoir dans l'âme un rhythme, une musique
Qui soutienne l'esprit, le soulève du sol,
Et même dans la nue en cadence le vol.

Le jeune caïdji, profitant de la trève,
S'était mis à fumer son tchibouk de jasmin.
Un fumeur rêve mal; pourtant il croit qu'il rêve.
Toujours quelque détail l'arrête en son chemin :
Son feu meurt-il, soudain la bulle aux songes crève!
— Pour Ghuzelli, l'enfant, loin de rêver sans fin,
Regardait en riant les plongeons d'un dauphin.

J'ai peur de dire ici la vérité sans voile,
Mais Ghuzelli manquait de ce charme énervant
Qui fait que l'on s'éprend d'une lointaine étoile,
Ou qu'on écoute en pleurs les longs soupirs du vent.
En revanche, jamais sur le marbre ou la toile
Plus suave beauté, charmes plus radieux,
N'avaient ébloui l'âme en enchantant les yeux.

Mais laissons Ghuzelli; ce n'est pas là mon thème.
D'ailleurs elle n'est pas mon héroïne au fond.
C'est Aïna, sa sœur, la rêveuse, que j'aime,
Et je veux vous ouvrir ce cœur calme et profond,
Pour le montrer au jour dans sa beauté suprême.
Le monde a désappris de plier les genoux,
— Et pourtant admirer est un bonheur si doux!

C'était un cœur naïf et fier dans sa tendresse,
Plein de feu, ferme et pur comme le diamant;
Mais ce trésor d'amour, de grâce et de jeunesse,
Se consumait dans l'ombre et dans l'isolement.
Sous les dehors rêveurs d'une douce paresse

Une langueur secrète, un feu lent la rongeait.
— Vous savez maintenant pourquoi ce cœur songeait.

Ce qu'elle désirait, c'était surtout une âme.
Sans doute un beau visage était doux à ses yeux;
Mais plus qu'un fourreau d'or elle prisait la lame.
Par bonheur, elle avait l'esprit peu curieux,
Elle ne cherchait pas. C'est étrange! une femme!
Une Turque surtout! dira-t-on. Et vraiment
Je ne puis me fâcher de cet étonnement.

Mais peut-on s'étonner encor de quelque chose?
Tout n'arrive-t-il point ici-bas de nos jours?
Pourquoi donc Aïna, belle comme une rose,
Réservant le trésor de ses pures amours,
N'attendrait-elle pas dans une chaste pose,
Qu'un *bulbul* descendît du ciel à son côté
Pour chanter ses parfums, sa grâce et sa beauté?

Pourtant, je dois le dire, elle était mariée.
Ghalib, le vieux pacha qui règne à l'arsenal,
Pour orner son harem à son sort l'a liée.
Cet hymen au surplus n'était pas un grand mal,
Car dès le premier jour il l'avait oubliée.
Ainsi dans son éclat sa naissante beauté,
Comme une pêche en fleur, gardait son velouté.

Aïna rêvait donc; mais à quoi rêvait-elle?
Ah! qui peut prendre au vol des rêves de seize ans?
Quel poète dira ce que l'âme immortelle
Peut éprouver d'extase à l'aube de ses sens?
O jeunesse du cœur! vous êtes la plus belle
Des muses d'ici-bas, et nulle des neuf sœurs
De vos songes dorés ne rendra les douceurs!

Le soleil se couchait derrière les collines,
Et jetait à la terre un long regard d'amour.
La brise, en se jouant sur les vagues mutines,
Y semait les parfums des jardins d'alentour.
Aïna, le cœur plein d'émotions divines,
Comme un luth frémissant que l'on vient d'accorder,
D'harmonie et d'amour se sentait déborder.

Longtemps, comme obsédé de visions secrètes,
Son regard se perdit à l'horizon lointain,
L'horizon, ce pays des âmes inquiètes!

Dieu seul sait ce qu'y vit la pauvre enfant! — Soudain
Elle fit un soupir, et deux larmes muettes
Glissèrent lentement de ses yeux adorés
Sur son voile de gaze aux mille plis serrés.

Elle tourna la tête et sécha sa paupière.
Ghuzelli ne vit rien; elle n'eût pas compris.
L'enfant pour le moment, ainsi qu'une écolière,
Fouettait l'eau de sa main avec de petits cris.
Ses doigts roses formaient une faible barrière
Que traversait l'eau bleue, et les flots du courant
Venaient tous lui baiser la main en murmurant.

Mais en face un témoin, plus heureux ou plus sage,
Avait tout vu; ses yeux discrets, quoique attentifs,
Avaient, sans y songer, surpris à leur passage
Le soupir d'Aïna, puis ses longs pleurs furtifs;
Et Djérid se disait : Quoi! souffrir à cet âge?
Et ses yeux contemplaient avec étonnement
Ce que l'on pouvait voir du visage charmant.

Aïna, sans lever la tête ou la paupière,
Sentit ce long regard se poser sur son front.
Elle était, je l'ai dit, d'une innocence entière;
Elle hésita. Son âme était timide au fond.
Mais la fleur et l'oiseau montent vers la lumière,
Le cœur cherche le cœur, les yeux cherchent les yeux,
Et l'enfant regarda le rameur curieux.

C'était un bel Arnaute à la mâle poitrine,
Dont l'œil bleu promenait un regard souverain.
Brunis par le soleil et la brise marine,
Son front, son cou, ses bras semblaient être d'airain.
Dieu l'avait revêtu d'une forme divine,
Et la Grèce eût jadis sculpté dans le paros
Ses traits de demi-dieu, sa taille de héros.

Leur regard se croisa peut-être une seconde,
Un éclair, et soudain chacun baissa les yeux.
« D'où peut donc lui venir cette douleur profonde? »
Se répétait tout bas Djérid silencieux.
« Qu'il est beau! se disait Aïna. Mais au monde
Rien n'est parfait; tout pèche, hélas! par un côté.
Sans doute son esprit a payé sa beauté.

« Qui sait? Voyons! » Alors, avec un doux sourire,
Relevant sur Djérid son regard doux et clair,
Elle dit : « Veux-tu faire ainsi que je désire?
Reprends la tamboura pour nous chanter un air! »
Le jeune homme obéit à l'instant sans mot dire,
Et, préludant d'abord par un air triste et lent,
Il chanta ce qui suit sur un rhythme indolent :

Sais-tu ce que le vent soupire
Et veut dire
Quand il pleure, glisse et s'enfuit
Dans la nuit?

Sais-tu pourquoi, quand l'onde arrive
A la rive,
Elle y laisse avec chaque flot
Un sanglot?

Sais-tu pourquoi Bulbul se pose
Sur la rose,
Et jusqu'au jour chante à la fleur
Sa douleur?

Sais-tu pourquoi le cœur bat vite
Et palpite,
Sans pouvoir contenir son sang
Frémissant?

Sais-tu pourquoi sous leurs longs voiles
Les étoiles
Croisent dans l'air leurs millions
De rayons?

Sais-tu pourquoi, quand tout sommeille,
Dieu seul veille,
Et couve dans son sein béni
L'infini?

C'est que partout la loi suprême
Veut qu'on aime,
Et qu'ici-bas tout sans retour
Vit d'amour!

La voix tomba; c'était une voix douce et grave,
Dont l'accent remuait jusqu'aux fibres du cœur,
En y laissant au fond l'air aimé qui s'y grave.

A ses accords, l'esprit voyait surgir en chœur
Les rêves, les regrets, l'espérance suave,
Et glisser dans l'espace, en blanches visions,
Le cortége voilé de nos illusions.

O musique! ô magie! ô fée aérienne,
Qui d'un monde inconnu descends et nous souris!
Avec tes sons errans de harpe éolienne,
Comme tu sais bercer nos cœurs endoloris
Et nous faire oublier notre âme dans la tienne!
O pur écho du ciel, langue de l'infini,
Souvenir de l'Éden dont l'homme fut banni!

Puisque tu fais sentir ta magique puissance
Aux cœurs les plus étroits dans nos salons fermés,
Qu'est-ce donc, sur des bords pleins de magnificence,
Lorsque le soir descend sur les flots embaumés,
Et qu'échappant à peine à son adolescence,
C'est un cœur inquiet, de désirs dévoré,
Qui s'enivre à longs traits de ton philtre adoré?

Elle écouta longtemps, et comme dans l'extase,
La voix, la douce voix, et l'air tendre, et les mots;
Puis, comme une liqueur qui déborde du vase,
Elle sentit son cœur se gonfler de sanglots;
Et, malgré les replis de son voile de gaze,
Elle ne put cacher le flot silencieux
De pleurs amers et doux qui jaillit de ses yeux.

« Ma sœur, dit Ghuzelli, qu'as-tu? Quel mal t'oppresse?
D'où te viennent ces pleurs, et quel est ton tourment? »
Mais plus elle serrait sur elle avec tendresse
Sa sœur, qui sanglotait contre son sein charmant,
Plus elle redoublait cette étrange détresse.
« Batelier, dit alors Ghuzelli, le temps fuit;
Retournons à Stamboul; voici déjà la nuit. »

Et la barque bondit, et dans le fond bleuâtre,
La Pointe du Sérail, et puis la Corne-d'Or,
Déployèrent aux yeux leur vaste amphithéâtre.
Bientôt, pour achever le merveilleux décor,
Les sveltes minarets, d'une blancheur d'albâtre,
Montèrent dans le ciel, et l'on vit de plus près
Les navires du port avec leurs mille agrès.

Ils touchent à la fin au terme du voyage.
On aborde, et parmi les caïques pressés,
Djérid lance sans choc sa poupe sur la plage.
Les deux sœurs sont debout, leurs bras entrelacés.
Ghuzelli dit alors : « Voici pour le passage,
Caïdji. » — Puis sa main dépose sur le banc
Un sequin d'or léger qui résonne en tombant.

A son tour, Aïna lui tendit sa main frêle,
Et lui dit en tremblant : « Prends encore, et merci! »
Il regarda; c'était un anneau d'or fidèle
Qu'elle avait détaché de son doigt aminci.
Il releva la tête et s'élança vers elle.
Mais quand il étendit ses deux mains devant lui,
Dans les ombres du soir le doux rêve avait fui.

II.

O lendemain du jour, du premier jour qu'on aime!
O frais enchantement de l'heure du réveil,
Où l'âme ouvre les yeux avant le corps lui-même
Et vous dit à travers les voiles du sommeil :
« Non, ce n'est pas un rêve, ô volupté suprême!
Un autre vit par toi, comme tu vis pour lui,
Et ton cœur enivré bat dans le sein d'autrui! »

Et l'âme d'un seul trait tout à coup se rappelle
L'extase de la veille et le trouble et l'aveu.
Puis l'ardent souvenir évoque devant elle,
Comme un magicien dans un cercle de feu,
Tous les enchantemens de cette heure si belle.
Ainsi l'ange d'hier passe à celui du jour
Cette coupe enchantée où nous buvons l'amour.

Aïna ressentit cette extase divine
En ouvrant sa paupière aux premiers feux du jour.
Tout son être est changé; son œil noir s'illumine
D'un humide rayon d'espérance et d'amour.
Le sang monte à sa joue en teinte purpurine,
Comme on voit le soleil dans le fond du ciel bleu
De ses derniers rayons rougir l'Olympe en feu.

Elle se lève et marche; elle se sent des ailes.
Ses pieds impatiens ne touchent plus le sol.
On dirait un oiseau dont les plumes nouvelles

Vont bientôt dans l'air bleu tenter leur premier vol :
Tant l'âme a soulevé ses entraves mortelles!
— Soudain, au pied du mur, le long des quais déserts,
Elle entend une voix s'élever dans les airs.

Mais quelle voix! C'était la voix douce et sonore,
Ce timbre pénétrant, ce même accent vainqueur
Qu'elle entendit hier au soir sur le Bosphore,
Et dont l'écho sans fin résonnait dans son cœur.
C'était le même son de voix, plus tendre encore,
Avec un chant plus triste et plus désespéré,
Plainte et soupir d'un cœur à jamais déchiré!

C'est Djérid! Aux accens de cette voix connue,
Aïna d'un seul bond vole au balcon vitré
Qui s'avance en tourelle et domine la rue.
C'est là qu'assise au frais l'odalisque à son gré
Peut voir par le treillis sans crainte d'être vue.
Aïna palpitante y plonge aussitôt l'œil
Et reconnaît Djérid à deux pas près du seuil.

Son regard doux et fier était levé vers elle.
Soit prodige, ou hasard, ou sûr pressentiment,
Il semblait contempler fixément la tourelle
Et voir sous le treillis le visage charmant
Qui posait sur son front un regard si fidèle;
Et tous les deux ainsi restèrent jusqu'au soir
A s'enivrer le cœur d'un rêve sans espoir.

La nuit vint, — mais la nuit sans sommeil et sans rêve,
Où l'insomnie en feu qui vous brûle le sang
Promène sous vos yeux, sans repos et sans trève,
D'un désir effréné le spectre éblouissant.
Inquiète, oppressée, Aïna se relève
Et descend au jardin pour baigner dans la nuit
Son front pâle et brûlant qu'un long trouble poursuit.

C'était une nuit sombre et de vapeurs mêlée;
Des nuages couvraient le front de Phingari;
A peine un astre ou deux à la voûte étoilée;
Bulbul chantait au loin sur un rosier fleuri.
La nature dormait dans sa beauté voilée,
Et l'air tiède chargé d'une molle langueur
Enivrait de désirs et les sens et le cœur.

« Ah! se disait tout bas Aïna qui soupire
En marchant à pas lents sous les mûriers en fleur,
Ah! pourquoi ces parfums, cette nuit, ce zéphyre,
Et cet oiseau plaintif qui chante sa douleur,
N'ont-ils rien qu'une chose, une seule à me dire?
Ah! pourquoi donc, la nuit encor plus que le jour,
L'air, la terre et le ciel, tout parle-t-il d'amour?

« Qu'il serait doux d'errer ainsi dans la nuit sombre!
Mais non plus seule, au bras d'un mortel adoré :
De suivre du regard les étoiles sans nombre,
Et de sentir son cœur sur mon cœur enivré!
Ah! pour ce seul moment d'ivresse à deux dans l'ombre,
A la pâle lueur des célestes flambeaux,
Je donnerais ma part des soleils les plus beaux!

« O Djérid! que fais-tu? Ta pensée inquiète
Te tient-elle éveillé comme moi dans la nuit?
Ah! puisses-tu trouver au fond de ta retraite
L'oubli... non!... le repos, le repos qui me fuit!
Mais a-t-il même un toit pour abriter sa tête?
Hélas! peut-être il dort sous les murs du jardin
Où je l'ai vu s'asseoir et chanter ce matin! »

Il serait là, tout près! — Cette seule pensée
L'épouvante, et redouble à la fois ses désirs.
Elle veut s'éloigner; sa poitrine oppressée
Se soulève et retient à peine ses soupirs.
— Soudain le massif s'ouvre; une forme élancée
Paraît, vole et s'incline, — et ses yeux effrayés
Reconnaissent Djérid à genoux à ses pieds.

« Oui, murmure Djérid, c'est moi, c'est ton esclave!
Jette un cri, les bourreaux seront les bienvenus!
Va, quel que soit l'excès des tourmens, je les brave,
Puisque j'ai pu baiser un instant tes pieds nus! »
— Elle ne répond pas; son corps chaste et suave
S'affaisse lentement comme un lis incliné,
Et tombe entre les bras de Djérid prosterné. —

Lorsqu'Aïna rouvrit à la nuit sa paupière,
Djérid tenait sa tête appuyée à son sein.
Le gazon leur servait de couche printanière.
A deux pas, un jet d'eau chantait dans son bassin,
Et sous les longs rameaux de la verte clairière

Les étoiles du ciel, qu'on voyait par momens,
Semaient leur nid caché de pâles diamans.

Elle resta longtemps immobile en silence;
Elle sentit sur elle un long frisson courir.
Tout son être fléchit sous un bonheur immense,
Si profond et si doux qu'elle eût aimé mourir.
Cet instant contenait des siècles d'existence,
Et, sans changer de pose, elle ferma les yeux
Pour le revoir en elle et le savourer mieux.

Mais Djérid doucement lui releva la tête
Et lui dit, en posant un baiser sur son front :
« O mon âme! ouvre encor tes yeux où se reflète
Comme en un clair miroir ton cœur tendre et profond!
Parle aussi, mon ivresse en sera plus complète. »
— Alors, ouvrant sur lui ses grands yeux languissans,
Elle lui fit tout bas entendre ces accens :

« Ah! n'est-ce pas un rêve? Est-ce bien toi, toi-même,
Djérid! à mon amour le ciel t'a-t-il rendu?
Ah! tu sais, n'est-ce pas? tu sens combien je t'aime,
Comme je t'ai longtemps et sans cesse attendu!
Dieu me devait cette heure et ce bonheur suprême. »
— Et se faisant tous deux un collier de leurs bras,
Ils restèrent longtemps à se parler tout bas.

Bientôt à l'orient une lueur d'opale
Nuança l'horizon à demi transparent;
La nuit parut verser une teinte plus pâle
Sur les arbres touffus de l'asile odorant
Qui dérobait aux yeux la couche nuptiale.
Mais, plongés tous les deux dans leur doux entretien,
Ils oubliaient le monde et ne remarquaient rien.

Sur leur couche de fleurs, Aïna la première
Secoua la torpeur de cet enivrement.
« Djérid, dit-elle enfin, soulève ta paupière,
Une lueur blanchit le bord du firmament :
Serait-ce déjà l'aube et sa pâle lumière?
— Non, répondait Djérid, non, c'est à l'horizon
La lune qui descend et bleuit le gazon. »

Elle disait encor : « Mon oreille inquiète
Vient d'entendre le sable et frémir et crier;
Un bruit sourd a troublé l'air dans la nuit muette,

Comme le poids d'un pas qui presse le gravier,
Et le son étouffé d'une marche discrète.
— Non, répondait Djérid, c'est quelque fruit trop lourd
Qui tombe dans l'allée et qui fait ce bruit sourd. »

Elle disait encor : « Je viens de voir dans l'ombre
Les rameaux de cet if s'écarter en tremblant.
Soyons prudens, Djérid, nos périls sont sans nombre :
Peut-être est-ce l'eunuque au sommeil vigilant
Qui nous cherche, et sur nous jetait un regard sombre.
— Non, répondait Djérid, c'est quelque oiseau furtif
Dont le vol a ployé les branches de cet if. »

Elle disait enfin : « Dans le fond de l'allée
Je viens de voir glisser de rapides flambeaux
Dont on dissimulait la lumière voilée.
Peut-être est-ce Ghalib, suivi de ses bourreaux,
Qui vient punir ici notre amour décelée...?
— Non, répondait Djérid, tu te trompes encor,
Ce sont les feux errans des lucioles d'or. »

Il ajoutait : « Pourquoi dans cette nuit si brève
M'envier les instans d'un bonheur aussi doux?
Pourquoi par ces terreurs effaroucher ce rêve
Dont le Prophète au ciel pourrait être jaloux?
Laisse-moi savourer ces délices sans trève!
Qui sait ce que les jours apportent avec eux?
Nous sera-t-il permis encore d'être heureux? »

Jamais! — Il achevait ces derniers mots à peine
Qu'Aïna pousse un cri terrible. — On fond sur eux.
Djérid comme un lion s'élance et se démène;
Mais dix bras ont dompté ses deux bras vigoureux.
Il tombe, il faut céder; la résistance est vaine.
Terrassé, tout meurtri, l'Arnaute est garrotté,
Et la pâle Aïna sanglote à son côté.

Bientôt Ghalib paraît. « Approchez la lumière,
Dit le vieillard, je veux voir les audacieux. »
On apporte un flambeau; sans baisser la paupière,
Djérid sous ses regards reste silencieux.
Il garde sans pâlir son attitude fière.
Ghalib lève le bras pour le faire périr.
« Non, qu'il vive! Il aura plus longtemps à souffrir. »

Il dit; un nègre vient qui d'une main cruelle
Sur les yeux du captif promène un fer brûlant :
« Tu ne lèveras plus, dit Ghalib, ta prunelle
Sur celle qui reçut ton amour insolent.
Invente maintenant quelque ruse nouvelle! »
Djérid ne répond rien; brisé par tant d'efforts,
Il chancelle. « A présent, qu'on le jette dehors! »

On l'emporte. Aïna tord ses mains et se pâme.
Ah! quelque châtiment que lui garde le sort,
La douleur n'aura plus de place dans son âme!
N'a-t-elle pas déjà souffert plus que la mort?
— Le vieillard regarda quelques instans sa femme;
Puis, la poussant du pied avec un rire amer,
Il dit : « Jetez *ceci* dans un sac à la mer. »

Lorsque Djérid reprit ses sens, avec la vie
Il sentit bouillonner dans son sein déchiré
Toutes les passions d'une ardente furie.
Ce n'est pas son destin, le tourment enduré,
Ni même à ses deux yeux la lumière ravie
Qui torturent son cœur et causent ce transport.
C'est ta seule pensée, Aïna, c'est ton sort!

Bientôt, le long du mur qui longe le rivage,
Il entendit s'ouvrir la porte du jardin.
« Viens, les quais sont déserts! » dit une voix sauvage.
Un esclave parut portant un sac de lin.
« Djérid, tu peux chanter à présent ton veuvage! »
Dit encore la voix, et soudain dans les flots
Un bruit sourd retentit mêlé de longs sanglots.

Glacé d'horreur, Djérid prêtait l'oreille encore.
Un silence profond suivit l'horrible bruit.
Il comprend qu'Aïna l'attend sous le Bosphore;
Il s'élance, et, tendant ses deux bras dans la nuit,
Il marche vers la mer. — Soudain un vol sonore
Frémit à son oreille, et l'arrête en chemin :
Il sent un elkovan se poser sur sa main. —

« Ah! c'est toi, n'est-ce pas? c'est toi, ma douce amie?
Dit l'aveugle en pressant sur lui l'oiseau des mers.
C'est toi qui viens vers moi. C'est ton âme bénie
Qui veut me consoler dans mes chagrins amers.
Viens sur mon cœur! Pour toi je souffrirai la vie! »

— Il dit, baise l'oiseau, pleure, et bientôt sans bruit
Djérid, le long des flots, disparaît dans la nuit.

ÉPILOGUE.

O Bosphore! il est doux sur tes rives fleuries,
A l'ombre d'un platane aux longs rameaux mouvans,
Devant ton horizon tout peuplé de féeries,
De suivre du regard le vol des elkovans,
En se laissant bercer de vagues rêveries.
Le flot passe entraînant la pensée et les yeux,
Et les flots et les jours glissent silencieux.

La vie est sur ces bords pour l'âme languissante
Un doux rêve sans fin que l'on fait éveillé.
Devant cette splendeur de ciel éblouissante,
Ces flots et ces palais, l'œil reste émerveillé.
Mais l'esprit cherche l'art et la pensée absente,
Et, rossignol captif dans une cage d'or,
Pleure son ciel natal, l'air libre et son essor.

Il ne faut plus rêver! il faut penser et vivre
En laissant sur la terre un sillon mieux rempli.
Il faut aimer la gloire et les cœurs qu'elle enivre,
Arracher un lambeau de ses jours à l'oubli,
Faire vibrer son cœur comme un clairon de cuivre,
Et, lévite fervent du culte épars du beau,
Se faire encore aimer par-delà le tombeau!

O muse! il faut surtout vous aimer sans mélange,
Vous qui séchez nos pleurs de vos ailes de feu,
Qui nous faites planer au-dessus de la fange
Et soulever le bord de la robe de Dieu;
Déesse d'autrefois devenue un archange,
Vous dont la douce voix guida mes premiers pas,
Au milieu du chemin ne m'abandonnez pas!

Jusqu'au jour où ma vie achèvera sa trame,
Laissez-moi le bonheur, à vos lointains accords,
D'essayer de saisir les rêves de mon âme,
Et, suivant vos leçons, de leur donner un corps,
Impalpable tissu de musique et de flamme,
Et, comme ces dieux grecs taillés dans le paros,
Arraché pour jamais aux flancs noirs du chaos.

Ah! créer! Volupté divine, doux mystère,
Où l'âme se dédouble, à l'image de Dieu,

Et, tirant de son sein un monde solitaire,
Le fait vivre un instant sous ses baisers de feu!
Pure maternité, délire, amour austère,
Rêve ardent des grands cœurs, des héros de l'esprit,
Qui veulent se survivre alors que tout périt!

Comme un pêcheur voguant sur une mer profonde,
Le poète qui passe un instant sous le ciel
Peut trouver une perle ou rencontrer un monde
Sur le double océan du rêve et du réel.
Mais pour un que le sort trop avare seconde,
Combien d'explorateurs, par les vents retenus,
Du voyage lointain ne sont pas revenus!

Qu'importe? il faut tenter. Il suffit à la lyre
D'avoir la fibre émue où la vie a passé.
Que font les vains récits d'un mensonger délire?
Ils glissent sur nos cœurs comme un songe effacé.
Hélas! tout est réel dans ce qu'on vient de lire.
Le destin d'Aïna fut tel qu'il est conté,
Et Djérid a vécu, souffert, aimé, chanté.

Que dis-je? il vit, il souffre, il aime, il chante encore.
Si jamais votre instinct ou quelque heureux hasard
Vous mène, ô voyageur, aux rives du Bosphore,
A Batché-Capouci, vous verrez un vieillard
Assis au pied d'un mur que le soleil colore.
C'est un chanteur aveugle, et, comme un talisman,
Sur son épaule droite il porte un elkovan.

Et c'est lui, c'est Djérid! non plus ce jeune Arnaute,
Le plus beau des rameurs, au bras souple et nerveux.
Non! les vents de la nuit dont il est toujours l'hôte,
L'âge et les longs chagrins ont blanchi ses cheveux,
Et sous leurs doigts glacés courbé sa taille haute.
Pourtant sa tamboura résonne sous sa main,
Et sa voix chante encore aux passans du chemin.

Parfois, en achevant sa lente ritournelle,
Le vieillard tout ému pleure sans y songer :
Alors son elkovan, comme un ami fidèle
Qui voit une douleur qu'il voudrait soulager,
Jette un cri de détresse, ouvre à demi son aile,
Se penche et boit sans bruit les pleurs silencieux
Qui tombent lentement de ses longs cils sans yeux.

ÉDOUARD GRENIER.

SCIENCES

LA TERRE SELON LE *COSMOS*.

Cosmos : Essai d'une description physique du monde, par M. Alexandre de Humboldt; quatrième volume, Stuttgart et Tübingue 1858.

Donner une description générale du monde, élever sous le nom de *Cosmos* à la science moderne un monument digne d'elle et accessible cependant à toutes les intelligences, telle est l'œuvre que nous voyons un savant illustre poursuivre depuis quelques années et mener aujourd'hui même à bonne fin. Il y a dans cette œuvre, on le sait, deux parts à distinguer : la description générale d'abord, puis l'étude détaillée des faits, des observations qui ont servi à élaborer les théories contenues dans la première. Cette seconde division du *Cosmos* se partage elle-même en deux grands ordres de considérations : le premier relatif aux corps et aux phénomènes célestes dont il n'y a plus à s'occuper ici (1), le second principalement consacré à la terre, et que le plus récent volume du *Cosmos* est destiné à développer.

Les tableaux terrestres le cèdent aux spectacles du ciel en grandeur et en majesté; mais l'esprit se fatigue à compter les distances incommensurables, les nombres effrayans que révèle la géométrie des cieux : il s'égare à travers les soleils, dans cette poussière des mondes qu'on nomme les nébuleuses, dans les innombrables étoiles de la voie lactée; il s'épuise à suivre les orbites des satellites autour des planètes, des planètes autour des soleils, des soleils autour de centres d'attraction inconnus, qui sont eux-mêmes sans doute en mouvement, et finit par éprouver je ne sais quel sentiment de vertige et d'effroi. Si nous redescendons sur la terre, nous nous sentons plus à l'aise : le théâtre se rétrécit, mais il s'anime et présente des spectacles d'une infinie variété. Nous pouvons étudier ici les forces moléculaires, les affinités chimiques, les phénomènes admirables de la vie organique; mais avant de

(1) Voyez le *Voyage dans le Ciel*, dans la *Revue* du 15 novembre 1853, par M. Babinet.

reconnaître les harmonies de la nature animée, il faut considérer la terre à l'état de simple planète, la mesurer, la peser, l'envisager comme un vaste aimant, comme un foyer de chaleur, telle en un mot qu'elle nous apparaîtrait si toute vie végétale ou animale se trouvait anéantie, et si le repos de la surface n'était troublé que par les tremblemens de terre et les éruptions volcaniques. Cette étude générale de ce que l'on pourrait nommer les *fonctions terrestres* vient d'être accomplie par M. de Humboldt, et nous allons en noter les résultats principaux.

Si l'on se propose d'étudier la terre au point de vue le plus général, il faut avant tout en déterminer la forme, les dimensions, la densité. Quand les astronomes mesurent la figure de notre globe, ils ne tiennent pas compte des inégalités que présentent les continens et le lit des mers : ils supposent les terres rasées au niveau de l'océan, et ne s'occupent que de ce niveau lui-même. La surface théorique d'un tel sphéroïde serait un ellipsoïde de révolution, c'est-à-dire que chaque méridien aurait la forme d'une ellipse : la différence de l'axe équatorial et de l'axe polaire, due au mouvement de rotation diurne, détermine ce que l'on nomme l'aplatissement. Quand on admet que la surface des eaux tranquilles en équilibre sur le globe est un ellipsoïde de révolution parfait, on fait une hypothèse qui n'est pas absolument exacte. Il n'y a pas, en réalité, deux méridiens qui soient identiquement égaux en longueur, et l'on peut dès aujourd'hui hardiment affirmer que ni l'équateur ni les parallèles terrestres ne sont des cercles parfaits. L'Académie des Sciences de Paris prit l'initiative des premiers travaux destinés à mesurer la terre. Vers la moitié du XVIIe siècle, Richer trouva que le pendule à secondes est un peu plus court à Cayenne qu'à Paris, et confirma ainsi les vues profondes de Newton et d'Huyghens sur la diminution de la pesanteur à l'équateur et sur l'aplatissement de la terre au pôle. Pour en obtenir des preuves directes, La Condamine et Bouguer allèrent mesurer un arc de trois degrés à Quito, Maupertuis et Clairaut un arc d'un degré sous le cercle polaire en Suède, près de Tornea. A la fin du siècle dernier, ces tentatives se multiplièrent : des arcs, encore peu étendus il est vrai, mais placés à des latitudes très diverses, furent mesurés par Lacaille au cap de Bonne-Espérance, les jésuites Lemaire et Boscowich aux États-Romains, Liesganig en Autriche et en Hongrie, Mason et Dixon en Pensylvanie, Beccaria près de Turin, et Reuben Burrow dans le Bengale. En même temps notre Académie des Sciences entreprenait cette longue triangulation qui, commencée par Delambre et Méchain, fut terminée en 1808 par Biot et Arago, et comprend plus de douze degrés en latitude.

Au commencement de ce siècle, Svanberg corrigeait en Suède les premières mesures de Maupertuis, que des déterminations astronomiques douteuses ne permettaient plus de conserver, et l'on commençait en Angleterre une triangulation qui aujourd'hui est terminée sur deux arcs de méridien, dont le plus long comprend dix degrés de latitude, de l'île de Wight aux îles Shetland. En rattachant la chaîne des triangles français à celle de l'Angleterre, on a déterminé la longueur d'un arc qui n'a pas moins de vingt-deux degrés, depuis les Baléares jusqu'aux Shetland. Les tronçons mesurés en Allemagne par Schumacher et Gauss, par Bessel et Baeyer, n'ont pas une grande longueur; mais ces opérations, quoique de peu d'étendue, ont

été d'une haute importance, parce qu'elles ont fourni aux savans qui les dirigeaient l'occasion d'amener les méthodes géodésiques à leur perfection actuelle. M. de Humboldt ne peut donner trop d'éloges au magnifique travail de Bessel, qui a comparé les résultats de onze mesures de degré et relevé les erreurs dont quelques-unes étaient entachées.

L'étendue des travaux géodésiques accomplis en France et en Angleterre a été encore dépassée par ceux qu'on a exécutés dans l'Inde, en Russie et en Amérique. L'arc indien, qui aujourd'hui comprend environ vingt et un degrés, a été mesuré par Lambton et Everest, dont le nom vient d'être donné récemment au sommet le plus élevé de la chaîne de l'Himalaya. L'arc russe part de Hammerfest, sur la Mer-Glaciale, traverse la Suède, la Norvége, touche le golfe de Bothnie, coupe la Finlande, et s'étend à travers la Lithuanie, la Podolie, la Wolhynie et la Bessarabie, jusqu'à l'embouchure du Danube. Ce grand travail, accompli sous la direction de Tenner et de Struve, comprend vingt-cinq degrés. Il était impossible de trouver un meilleur théâtre que les immenses plaines de la Russie pour suivre les méridiens terrestres sur une grande longueur. Les plateaux de l'Asie centrale sont hors du domaine de notre civilisation : les steppes glacés de la Sibérie, les pampas inhabitées de l'Amérique du Sud présentent trop d'obstacles aux longs et patiens travaux de la géodésie. L'Amérique du Nord seule offre un champ comparable à celui de la Russie. Le relèvement hydrographique des côtes, qui s'exécute sous la direction habile de M. Bache, a pour base une triangulation qui s'étend depuis la Floride jusqu'au Labrador, et dont il faut espérer de voir un jour le réseau se prolonger dans l'intérieur du continent.

Le pendule, qui oscille sous l'influence de la pesanteur, fournit une autre méthode pour mesurer la terre. M. de Humboldt rapporte les premières expériences des Arabes, celles de Galilée, des astronomes de Bologne et de Padoue, et des académiciens Richer et Picard. Aujourd'hui même, après la longue expédition scientifique du colonel Sabine sur les côtes d'Afrique et d'Amérique, il n'y a pas plus de soixante à soixante-dix points, irrégulièrement disséminés entre le 51e parallèle austral et le 79e parallèle boréal, où la longueur du pendule qui bat la seconde soit connue avec une parfaite précision. La comparaison des résultats donnés par le pendule et par les mesures géodésiques directes, faite avec beaucoup de soin en France par Biot et Arago, donne lieu à des anomalies très extraordinaires. Suivant M. de Humboldt, le pendule, qu'il appelle avec bonheur une sonde jetée dans les couches invisibles de la terre, ne trahit que des effets trop locaux et trop superficiels, et ne peut être préféré, pour la mesure exacte de notre planète, aux opérations géodésiques et à la méthode astronomique imaginée par Laplace et fondée sur les inégalités lunaires. En adoptant pour l'aplatissement la valeur qui résulte des travaux de Bessel, on voit que l'enflure de la terre à l'équateur n'atteint pas tout à fait trois fois la hauteur du mont Kintschindjinga, qui a 8,587 mètres d'élévation, et qu'on croyait le plus élevé de tout l'Himalaya, avant d'avoir mesuré le mont Everest.

Après avoir mesuré la terre, si on cherche à la peser, on aborde de nouvelles difficultés. Le globe n'a point la même densité dans toutes les parties, et la loi suivant laquelle les couches augmentent de densité vers le centre nous est tout à fait inconnue. Les expériences faites avec le pendule aux

environs des montagnes, telles que celles de Bousguer au Chimborazo, de Maskelyne et Hutton sur le Shehallien, de Carlini au Mont-Cenis, ne peuvent révéler que des densités exceptionnelles, parce qu'elles trahissent l'influence de masses qui altèrent la symétrie terrestre. La balance de torsion, véritable pendule horizontal, fournit une autre méthode : imaginée par Cavendish, elle a été employée récemment par Reich en Allemagne et par Bailey en Angleterre. La densité moyenne de la terre, admise par M. de Humboldt d'après la comparaison de ces travaux, est de 5,62, chiffre très élevé, qui démontre que le noyau terrestre est formé de matières beaucoup plus lourdes que toutes les roches que nous pouvons découvrir à la surface.

Parmi ce que nous avons appelé les fonctions terrestres, le magnétisme occupe une place des plus importantes. On trouve dans le nouveau volume du *Cosmos* l'exposé le plus complet des phénomènes magnétiques. C'est à M. de Humboldt que la science encore naissante qui s'occupe d'en rechercher les lois doit ses progrès les plus récens : grâce à ses sollicitations, le gouvernement russe a semé ses immenses territoires, en Asie comme en Europe, d'observatoires magnétiques et météorologiques. C'est aussi d'après ses avis que l'Angleterre en a élevé dans ses colonies, à Toronto, au Canada, à Hobart-Town, dans la terre de Van-Diémen, au cap de Bonne-Espérance. Ses encouragemens n'ont manqué à aucune des expéditions scientifiques qui sont allées étudier le magnétisme terrestre dans les parages les plus lointains. Cette science, aujourd'hui servie dans de nombreuses stations par des instrumens d'une extrême délicatesse et d'une grande perfection, armée de méthodes rigoureuses dues à la pénétration de Gauss, est désormais en état de faire de rapides progrès.

Les forces qui agissent sur l'aiguille aimantée varient, comme on le sait, aux divers points de la terre, non-seulement en direction, mais en intensité. Pour connaître la direction, il faut deux instrumens : l'un mesure la déclinaison, c'est-à-dire l'angle que fait l'aiguille aimantée avec le nord, l'autre l'inclinaison, ou l'angle que fait avec l'horizon un barreau aimanté qui peut se mouvoir librement autour de son centre de gravité. Quant à l'intensité de la force magnétique, on la mesure à l'aide d'un appareil unique. Quand on veut peindre aux yeux la répartition du magnétisme terrestre, on joint sur un globe les points où ces divers élémens ont la même valeur. On obtient ainsi trois séries ou systèmes de courbes, les unes qu'on nomme isogoniques ou d'égale déclinaison, les autres isocliniques ou d'égale inclinaison, les troisièmes isodynamiques ou d'égale intensité. Il y a longtemps déjà qu'on a tracé les premières sur les cartes marines : ce sont en effet les seules qui soient importantes pour la navigation. Les lignes qui réunissent les points où la boussole fait le même angle avec le nord peuvent être considérées comme les méridiens magnétiques, mais elles dévient singulièrement des méridiens terrestres. Dans le nombre, il faut distinguer celles où la déclinaison, passant de l'est à l'ouest, devient nulle : alors la boussole est exactement dirigée vers le nord. Dès 1492, Christophe Colomb avait, dans son premier voyage en Amérique, traversé une de ces lignes remarquables, qui est placée dans l'Atlantique : une autre, avec les inflexions les plus bizarres, traverse la Nouvelle-Hollande, l'Asie orientale et septentrionale.

Les lignes d'égale inclinaison sont beaucoup plus rapprochées des paral-

lèles terrestres que les méridiens magnétiques des méridiens ordinaires. Aux environs de l'équateur se trouve une ligne où l'aiguille d'inclinaison reste parfaitement horizontale : c'est ce que l'on nomme l'équateur magnétique. Les observations de Humboldt lors de son voyage en Amérique, de Sabine en 1822, de Duperrey vers la même époque, du capitaine Elliott qui visita en 1846 les mers de la Sonde, de M. Rochet d'Héricourt dans son expédition en Abyssinie, ont servi à déterminer cette ligne en quelques parties; mais M. de Humboldt insiste avec raison sur la nécessité de charger des expéditions spéciales de la mission de relever exactement tous les points de l'équateur magnétique aussi bien que les lignes de déclinaison nulle. Le réseau des lignes magnétiques n'est point stable et se déplace sensiblement pendant l'espace de quelques années : des observations faites à de longs intervalles par des explorateurs différens, disséminées dans une foule de voyages et de journaux de bord, ne peuvent être aussi utiles à la science que le seraient des études exécutées avec méthode et dans une courte période. A mesure qu'on s'éloigne de l'équateur magnétique, l'inclinaison de l'aiguille aimantée devient plus forte : sir James Ross a pu déterminer dans la zone glaciale le pôle nord magnétique, où l'aiguille se tient tout à fait verticale. Ce point est situé sous le 70e degré de latitude environ, à une très grande distance du pôle terrestre. Sir James Ross avait espéré arriver aussi au pôle sud magnétique; mais, pas plus que Dumont d'Urville et le commodore américain Wilkes, il ne put approcher de ce point, placé dans le continent antarctique et défendu par des glaces inabordables.

Les lignes d'égale intensité magnétique ont la direction générale des parallèles terrestres, mais s'en écartent sensiblement. C'est aux environs de l'équateur que l'intensité est la moindre : auprès des pôles, elle devient à peu près deux fois plus forte; mais les points où l'intensité est la plus forte ne tombent pas, comme on aurait pu s'y attendre, sur les pôles magnétiques. L'unité d'intensité magnétique jadis adoptée était l'intensité que M. de Humboldt avait déterminée à Cumana; mais Gauss y substitua avec raison une unité invariable et mathématique, parce que les forces magnétiques subissent d'insensibles et de continuelles variations, dont on commence seulement à démêler les lois. Parmi ces variations, les unes embrassent un long cycle d'années, les autres sont diurnes. Chaque jour, les aiguilles de déclinaison et d'inclinaison oscillent légèrement autour de leur position normale. Quelle est la cause de ces petits mouvemens qu'on pourrait nommer les marées magnétiques par comparaison avec les marées océaniennes? Les innombrables observations faites en diverses parties du globe sur les variations diurnes et périodiques ont déjà montré que ce phénomène est intimement lié à la rotation de la terre et à la position de notre planète par rapport au soleil : le magnétisme obéit donc à une excitation extérieure et n'a point sa source dans les profondeurs mêmes du globe. Toutes les observations modernes, si bien discutées par Sabine, justifient la pensée hardie de Kepler, qui faisait dépendre le magnétisme de la présence du soleil, et ce n'est pas seulement par la chaleur envoyée à la terre qu'il peut en entretenir le magnétisme; il faut qu'il soit lui-même un aimant véritable, d'une extrême puissance.

M. de Humboldt avait cru autrefois qu'il existait sur la terre une ligne où

il n'y a point de variations diurnes, et qu'on aurait par conséquent pu nommer l'équateur de stabilité magnétique; il avait eu cette pensée en observant que les marées magnétiques affectent les aiguilles aimantées d'une façon opposée dans les deux hémisphères, et produisent dans l'un une déviation plus grande vers l'ouest, et dans l'autre vers l'est. Sabine a fait voir qu'il n'existe pas de ligne pareille, mais que dans une certaine région, dont Sainte-Hélène par exemple fait partie, l'aiguille exécute pendant une moitié de l'année ce que l'on pourrait appeler des oscillations boréales, et pendant l'autre moitié des oscillations australes.

Il y a longtemps qu'on a observé qu'à certains momens les aiguilles magnétiques ont des mouvemens irréguliers, qu'elles s'affollent, pour employer une expression pittoresque et consacrée. Les nombreux observateurs qui épient les variations diurnes avec une attention minutieuse ont pu constater que ces oscillations exceptionnelles ont lieu au même moment en des points très éloignés les uns des autres. Ces orages magnétiques sont quelquefois locaux, mais plus souvent se font sentir sur une immense étendue, parfois sur la terre entière : l'apparition des aurores boréales en marque la fin, de même que les éclairs servent à rétablir l'équilibre de l'électricité atmosphérique. Dès 1806, M. de Humboldt et Oltmann ont observé avec soin les oscillations irrégulières de l'aiguille aimantée, et ont pu reconnaître que les orages magnétiques reviennent de préférence à certaines heures particulières. Dans les observatoires anglais, on a depuis enregistré une multitude d'observations à ce sujet. En examinant le rôle que jouent dans ce singulier phénomène l'époque de l'année, l'heure de la journée, Sabine est arrivé à conclure que les orages ne sont point des accidens, mais reparaissent périodiquement, suivant des lois reconnaissables, et qu'ils se rattachent intimement à la rotation terrestre et au mouvement de la terre dans son orbite. Les observations récentes ont aussi permis de montrer que les orages électriques suivent les phases de l'intensité magnétique; ils sont fréquens pendant cinq ans, plus rares pendant les cinq années suivantes. Cette période décennale marque des variations périodiques dans l'intensité, la déclinaison et l'inclinaison magnétique, ainsi que Lamont l'a fait remarquer en 1851. Schwabe, qui a étudié avec tant de soin les taches du soleil, a reconnu de son côté une phase décennale dans l'apparition de ces ombres singulières : la coïncidence des périodes fixées par ces deux savans établit un lien nouveau entre le magnétisme terrestre et l'action solaire. Ainsi le foyer placé au centre de notre système planétaire ne nous envoie pas seulement de la chaleur et de la lumière, il entretient encore ces forces mystérieuses qui dirigent nos boussoles. Il tient sans doute à bien peu de chose que l'on n'ait jamais découvert les propriétés directrices des aimans naturels. N'ayant aucun sens pour percevoir le magnétisme comme nous percevons la lumière, comment aurions-nous pu soupçonner des influences dont, même aujourd'hui, nous ne pouvons que mesurer quelques effets sans en comprendre la nature? La lumière solaire inonde constamment une moitié de notre globe, la chaleur y entretient la vie d'une multitude de plantes et d'animaux, amasse les nuages, met en mouvement les eaux de la mer, l'électricité se révèle par les effets les plus terribles. Le magnétisme, force muette et tranquille, ne se révèle d'aucune manière. Les aurores boréales n'en auraient jamais pu faire deviner l'existence

à l'esprit le plus pénétrant : aujourd'hui même on sait uniquement que l'apparition de ces météores coïncide avec des mouvemens particuliers des aimans; mais on ignore en quoi consistent ces orages silencieux, à la fin desquels l'atmosphère terrestre brille, vers les régions polaires, d'une lumière qui lui est propre.

Plus on sera disposé à admettre que les forces magnétiques s'exercent principalement à la surface de la terre, plus il y aura d'intérêt à examiner de quelle manière elles se modifient à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère. M. de Humboldt a fait à ce sujet des observations en plusieurs points de la chaîne des Andes : il rappelle aussi celles de Kupffer sur le Caucase, de Forbes et de Quételet dans les Alpes, de MM. Laugier et Mauvais sur le Canigou, de MM. Bravais et Martins sur le Faulhorn. Leurs expériences ne permettent encore d'établir aucune conclusion définitive sur ce point délicat.

Quand Gay-Lussac fit sa célèbre ascension en ballon, on avait cru pouvoir conclure de ses observations que l'intensité magnétique est la même à 8,000 mètres de hauteur qu'à la surface de la terre; mais on avait négligé de faire les importantes corrections qui tiennent au refroidissement des aimans à une hauteur si extraordinaire. M. de Humboldt exprime le vœu qu'on applique les aérostats à la solution définitive de ce problème. Il faut avouer que la science a tiré encore bien peu de parti de l'ingénieux appareil de Montgolfier : elle l'a abandonné aux physiciens qui amusent les foules et aux esprits malades qui ont abandonné le problème du mouvement perpétuel pour celui de la navigation aérienne.

Après avoir considéré la terre comme un aimant, il reste à l'envisager comme un foyer de chaleur. Tout le monde sait que si l'on descend à une profondeur considérable au-dessous de la surface du sol, on trouve des températures beaucoup plus élevées, qui sont indépendantes des saisons. M. Cordier, qui a réuni un grand nombre d'expériences faites dans les mines et sur les eaux de sources, a montré que l'accroissement de la température avec la profondeur n'est pas partout rigoureusement la même, mais qu'on peut en moyenne admettre que le thermomètre monte d'un degré quand on descend de 33 mètres. Il en résulte qu'à une distance assez faible on trouverait déjà des températures capables de fondre le fer et la plupart des corps que nous connaissons. L'écorce solide de notre globe a une très petite épaisseur, moindre en comparaison que celle de la coquille d'un œuf. L'instabilité de cette frêle enveloppe nous est fréquemment révélée par les tremblemens de terre, qui comptent au nombre des plus effrayantes manifestations de l'activité souterraine de notre planète. La cause en reste encore entièrement inconnue : les uns l'attribuent à l'ascension subite de vapeurs ou de laves dans des cavités souterraines rapprochées de la surface, les autres à l'irruption des eaux marines dans les profondeurs ignées du globe, d'autres enfin au tassement de massifs montagneux, formés de parties incohérentes qui s'affaissent subitement. Quelle que soit la cause de l'impulsion primitive, elle se propage en obéissant aux lois ordinaires de la mécanique, en faisant naître sur son passage des mouvemens ondulatoires de diverse nature : tantôt ils sont surtout développés dans le sens vertical, tantôt ils sont accompagnés d'un tangage et d'un roulis qui amènent les effets les plus désastreux. La force vive produite par une explosion se propage en

tous sens jusqu'à ce que, venant se perdre à la surface terrestre, elle imprime à tous les objets un choc d'autant plus violent qu'ils sont plus isolés et plus saillans : on peut expliquer ainsi qu'on n'ait point ressenti parfois, au fond des mines, des mouvemens assez marqués à la surface du sol. Si Strasbourg ou Anvers étaient jamais agités par un violent tremblement de terre, les magnifiques cathédrales qui en sont l'ornement seraient certainement renversées plus facilement que les maisons et les édifices qu'elles dominent. Le tremblement de terre qui, en 1855, agita d'une manière effrayante la vallée du Rhône, auprès de Vispe, fut légèrement ressenti dans une partie de la vallée du Rhin. A Strasbourg, la secousse, extrêmement faible dans les maisons, fut beaucoup plus marquée sur la plate-forme qui sert d'appui à la flèche de la cathédrale; le gardien qui l'habite vit de l'eau se projeter en dehors d'un grand bassin où on a l'habitude d'en garder. C'est cette concentration subite d'une immense force vive dans les parties les plus superficielles du sol qui donne lieu à ces singuliers phénomènes de projection qu'on a signalés dans les tremblemens de terre de Lisbonne, de Murcie, de Valence, de la Guadeloupe, et particulièrement dans ce terrible tremblement de terre des Calabres qui, en 1783, coûta la vie à 130,000 personnes. Lors du tremblement de terre très récent qui vient d'agiter la Basilicate et la Principauté-Citérieure, on a vu en beaucoup de points tous les objets légers jetés à de grandes distances, les meubles les plus lourds entraînés avec rapidité, les vitres éclatant en une infinité de débris.

La plupart des tremblemens de terre sont annoncés et accompagnés par des bruits souterrains qui d'ordinaire ressemblent au roulement lointain de lourdes voitures sur le pavé; mais ce phénomène n'a rien de constant. M. de Humboldt rapporte que le fameux tremblement de terre qui détruisit Riobamba ne fut précédé d'aucun bruit; vingt minutes seulement après le premier choc, on entendit un frémissement souterrain, mais seulement au-dessous de Quito, assez loin du centre de l'ébranlement. Les ondes sonores qui se propagent dans les couches terrestres sont indépendantes des ondes qui viennent remuer la surface du sol; elles voyagent avec une autre vitesse et souvent dans une autre direction. Suivant M. Jules Schmidt, professeur à Bonn, la vitesse des bruits souterrains qui accompagnent les tremblemens de terre n'est pas supérieure à la vitesse du son dans l'eau, qu'on a pu déterminer par l'expérience. Quant aux ondulations proprement dites, on peut affirmer qu'elles se propagent beaucoup plus rapidement dans les parties solides que dans l'eau. Il arrive en effet fréquemment, surtout au Chili, qu'après un tremblement de terre d'énormes vagues arrivent de la haute mer et se précipitent sur la côte : le lit solide de l'Océan-Pacifique transmet le mouvement ondulatoire beaucoup plus vite que l'Océan lui-même, car ces marées extraordinaires ne précèdent jamais les oscillations, et en sont souvent séparées par un intervalle assez long.

Il y a longtemps qu'on a signalé une coïncidence entre les tremblemens de terre et les phénomènes volcaniques. M. de Humboldt en a cité de nombreux exemples. Dès l'époque de son voyage en Amérique, il attribuait les tremblemens de terre qui détruisirent Cumana en 1797 et Caracas en 1812 à l'influence des volcans des Antilles. Il ne semble pas éloigné d'admettre aujourd'hui que les tremblemens de terre proprement dits, qui étendent leur

influence sur une partie assez considérable de la surface terrestre, sont indépendans des éruptions volcaniques. Les volcans, avant de décharger les vapeurs et les gaz souterrains, ébranlent fréquemment la région qui les environne; mais cette agitation n'est que locale, et n'a point son origine à la même profondeur que les vibrations souterraines qui se communiquent à d'énormes distances : on en eut un exemple lors du fameux tremblement de terre de Lisbonne, qui se propagea d'une part jusqu'en Laponie, et de l'autre jusqu'à la Martinique. Les tremblemens de terre agitent fréquemment des contrées non volcaniques; mais quand un volcan actif se trouve compris dans la zone d'ébranlement, il n'est pas rare qu'il préserve les villes qui l'avoisinent contre la destruction, et agisse comme une véritable soupape de sûreté. L'instinct populaire, qui a ses racines dans l'expérience des siècles, ne s'y trompe point, et dans les régions volcaniques, aussitôt que les premières secousses des tremblemens de terre se font sentir, on interroge avec anxiété l'état du volcan voisin. Pendant le tremblement de terre qui vient de se faire sentir dans une partie du royaume des Deux-Siciles, Naples, si rapprochée du Vésuve, n'a éprouvé que des chocs trop faibles pour renverser les maisons, tandis que Potenza, la capitale de la Basilicate, a été presque entièrement détruite. Le Vésuve est, depuis deux ans environ, entré dans une période d'activité chronique, et, bien qu'au moment même des premières secousses il n'y eût pas d'éruption véritable, il est peut-être permis d'attribuer la préservation de Naples au dégorgement du Vésuve. Deux jours après le commencement du tremblement de terre, le volcan, jusque-là peu démonstratif, donna issue à une grande quantité de fumée, et rejeta des scories en grande abondance.

Dans les régions volcaniques des Andes, on se croit garanti contre les effets les plus désastreux des tremblemens de terre tant que les volcans continuent à fumer; mais quand on voit disparaître les panaches blanchâtres qui en couronnent les sommets, on s'attend aux plus terribles catastrophes. Le 2 février 1797, le nuage qui environnait depuis des mois entiers le sommet du volcan de Pasto disparut subitement; au même moment, la ville de Riobamba, qui est à soixante lieues de cette montagne, était entièrement détruite par un tremblement de terre qui ébranla une immense surface.

Il n'est pas sans intérêt de comparer la statistique des tremblemens de terre à celle des éruptions volcaniques, bien que nous n'ayons pour les établir que des documens encore insuffisans. M. von Hoff a publié dans les *Annales* de Poggendorf plusieurs listes des tremblemens de terre qui ont eu lieu dans les diverses parties du globe depuis 1821 jusqu'à 1836. Il suffit de jeter les yeux sur ce consciencieux travail pour voir qu'il ne se passe pas un mois sans qu'on éprouve des secousses sur un ou sur plusieurs points de la terre. Le nombre des éruptions volcaniques doit s'élever à peu près à vingt-huit chaque année sur la terre entière; mais quoique ce chiffre ne soit pas très différent de celui des tremblemens de terre annuels, il n'en résulte pas clairement qu'il y ait une connexité directe entre ces deux ordres d'événemens, parce que les points terrestres où ils ont lieu simultanément sont, dans la plupart des cas, situés à des distances immenses.

L'activité interne de notre planète ne se trahit pas seulement par des effets dynamiques qui embrassent une partie considérable de la surface, elle

se concentre en quelque sorte en certains points qui sont le siége des phénomènes volcaniques. C'est à M. de Humboldt qu'on doit d'avoir élargi la définition de la volcanicité, et de l'avoir appliquée à toutes les réactions que fait naître une communication constante ou périodique entre les régions souterraines de notre planète et l'atmosphère qui l'environne. Les jets intermittens d'eau chaude, tels que le grand Geyser et le Strokkr en Islande, peuvent donc déjà être considérés à bon droit comme des phénomènes subordonnés à la volcanicité terrestre. A un degré plus élevé, il faut placer les sources de gaz auxquelles on donne encore le nom impropre de *salses*. Elles émettent par de petites ouvertures coniques, véritables volcans en miniature, des matières très diverses, de la vapeur d'eau, du sel marin, du soufre, des combinaisons de soufre et de carbone avec l'hydrogène, de l'acide carbonique, de l'azote, de la naphte, de l'acide borique, ou simplement de la boue. Les vapeurs qui sont rejetées par ces petits soupiraux varient parfois à d'assez courts intervalles. Quand M. de Humboldt visita les *volcancitos* de Turbaco, à peu de distance du port de Cartagena de Indias, le mélange gazeux qui s'en échappait n'était point inflammable. Joachim Acosta, qui visita la même localité en 1850, put enflammer ces gaz avec une grande facilité. Parrot ne put allumer en 1811 ceux qui sortent des volcans boueux de la presqu'île de Taman. Gobel, vingt-trois ans après, les trouva inflammables. Les contrées les plus riches en sources volcaniques, si ce mot pouvait être employé, sont la Sicile, le Modenais, la région qui avoisine le Caucase, l'Islande, l'île de Java et la Chine. Il y a longtemps que, dans ce dernier pays, on a inventé des procédés de sondage très ingénieux pour aller chercher à d'immenses profondeurs du gaz d'éclairage et du sel marin, et créer en quelque sorte des salses artificielles.

L'expression la plus complète de l'activité souterraine doit être cherchée dans les volcans eux-mêmes; mais elle y revêt aussi des caractères très variables. Quand la pression continuelle des matières souterraines parvient à vaincre en un point de la terre la résistance des parties solides qui en forment l'enveloppe, les couches superficielles se soulèvent sous forme de montagne arrondie : la première éruption, pareille à l'explosion d'une mine, arrache la partie supérieure de cette protubérance; c'est à l'entonnoir qui se trouve ainsi ouvert au sommet du volcan que l'on donne le nom de cratère de soulèvement. Au centre de ces cirques s'élèvent en dôme les matières souterraines que recouvrent bientôt les débris incohérens rejetés par le volcan; mais la nature ne procède pas toujours de la même manière. Quelquefois la première explosion rejette une telle abondance de débris, que le terrain, au lieu de garder la forme d'un cône de soulèvement, s'écroule et s'affaisse en masse. M. de Humboldt donne à ces cavités le nom de cratères-lacs, parce qu'ordinairement elles sont remplies d'eau. Dans ce nombre, on peut citer les lacs qu'on rencontre dans la région volcanique de l'Eifel, et qui portent le nom de *maaren*.

Il faut que l'émersion des roches souterraines s'opère sans trop de violence pour qu'un volcan conserve un véritable cratère de soulèvement : aussi l'on peut remarquer que ceux qui rentrent dans cette catégorie n'ont jamais qu'une hauteur moyenne; mais quand les matières souterraines se sont fait jour avec une très grande force et se sont élevées à une très grande

hauteur, il ne reste plus trace d'un cirque primitif. Les roches éruptives débordent celles qu'elles avaient d'abord soulevées et rompues, et s'amassent sous forme d'immenses dômes et de cloches rarement percés par un cratère. C'est dans cette catégorie que rentrent les magnifiques volcans des Andes, dont les sommets sont couverts de neiges éternelles.

M. de Humboldt donne la hauteur exacte des principaux volcans connus. L'élévation des montagnes ignivomes est extrêmement variable. La plus basse se trouve au Japon dans l'île Kolima et a seulement 700 pieds de hauteur; la plus élevée de toutes celles que l'on connaisse est le Sahama, qui fait partie des Andes de la Bolivie, et dont Pentland estime la hauteur à 20,970 pieds. La comparaison des volcans de la Méditerranée, de Stromboli, du Vésuve et de l'Etna avait fait croire pendant longtemps qu'ils ont des éruptions d'autant plus fréquentes qu'ils sont moins élevés; mais M. de Humboldt cite des exemples qui démontrent la fausseté de cette opinion. Le gigantesque volcan Sangay, qui domine le plateau de Quito, a été mesuré jadis par Bouguer et La Condamine. Bien qu'il atteigne 16,000 pieds, il est dans un état continuel d'irritation, tout à fait semblable à celui qui, depuis Homère jusqu'à nos jours, a été observé au Stromboli, qui ne dépasse point 2,775 pieds.

Les développemens que M. de Humboldt consacre à la géographie des volcans présentent un intérêt d'autant plus vif, qu'il n'a voulu accepter aucun document, aucune nomenclature de seconde main, et a toujours pris la peine de remonter aux sources originales. Cette œuvre de patiente érudition est fréquemment relevée par de curieux détails, dont les plus piquans sont surtout empruntés à l'ancienne littérature espagnole. Les magnifiques contrées qui furent envahies par les *conquistadores* ne pouvaient manquer de faire une vive impression sur l'imagination de ces aventuriers audacieux; mais on verra dans le récit suivant que le spectacle des Andes, des Cordillères et de leurs volcans excita dans leur esprit une curiosité qui n'avait rien de scientifique.

« Le volcan de Masaya, dont, sous le nom de l'Enfer de Masaya, la réputation s'était répandue au loin dès le commencement du XVIe siècle et fut l'objet de rapports adressés à l'empereur Charles-Quint, est situé entre les deux lacs de Nicaragua et de Managua, au sud-ouest du ravissant village indien Rindiri. Au mois de juin 1529, l'historien espagnol Gonzales Fernando de Oviedo en fit le premier l'ascension, qui fut tentée huit ans après lui par le moine dominicain *fray* Blas de Castillo. Partageant la croyance absurde que la lave fluide du cratère était de l'or fondu, *fray* Blas s'adjoignit un moine franciscain des Flandres aussi avide que lui, *fray* Juan de Gandavo. Tous deux, mettant à profit la crédulité des émigrans espagnols, fondèrent une société par actions pour retirer le précieux métal à frais communs. Eux-mêmes, ajoute le satirique Oviedo, se déclarèrent, en leur qualité d'ecclésiastiques, dispensés de tout concours pécuniaire. Le rapport que *fray* Blas de Castillo envoya à l'évêque de Castillo del Oro, Thomas de Verlenga, pour raconter comment il accomplit son audacieuse entreprise, n'est connu que depuis la découverte faite en 1840 de l'ouvrage d'Oviedo sur Nicaragua. *Fray* Blas, qui avait auparavant servi sur un navire comme matelot, voulut employer la méthode des habitans des îles Canaries, qui se suspendent par une corde au-dessus de la mer pour recueillir sur des falaises à pic

la matière colorante de l'orseille (*lichen roccella*). On consacra plusieurs mois à de nombreux travaux préparatoires pour faire avancer sur le précipice une poutre de plus de trente pieds de longueur, munie d'un treuil et d'une grue. Le moine dominicain, la tête couverte d'un casque en fer et le crucifix en main, se fit descendre avec trois autres membres de la société : ils passèrent une nuit entière sur la partie solide du fond du cratère, et s'épuisèrent en vains efforts pour recueillir le prétendu or fondu avec des vases en terre, enfermés dans des bassins en fer. Pour ne pas décourager les actionnaires, ils convinrent de dire, quand on les retira, qu'ils avaient trouvé de grandes richesses, et que l'Enfer de Masaya méritait réellement d'être appelé le Paradis de Masaya. L'opération fut depuis plusieurs fois renouvelée, jusqu'à ce que le gouverneur de Grenade, la ville voisine, suspectant une fraude ou l'intention de tromper le fisc, défendit qu'on redescendît avec des cordes dans le cratère. Ceci arriva dans l'été de 1538; mais en 1551 le doyen du chapitre de Léon, Juan Alvarez, n'en reçut pas moins de Madrid la naïve permission « d'ouvrir le volcan et d'exploiter l'or qui s'y trouvait contenu. » Telle était la crédulité populaire au XVIe siècle; mais n'a-t-il pas fallu qu'en 1822, à Naples, Monticelli et Covelli prouvassent, par une analyse chimique, que les cendres rejetées le 28 octobre par le Vésuve ne contenaient point d'or? »

Ce sera toujours une honte pour l'Espagne de n'avoir rien tenté pour l'avancement des sciences pendant la longue période de sa domination dans l'Amérique. Les tristes fruits de cette indifférence se font encore sentir aujourd'hui, et les nombreux états sortis de la décomposition de son vaste empire ne sont connus que par les descriptions imparfaites de quelques voyageurs étrangers. M. de Humboldt exprime le regret que l'Amérique centrale (en comprenant sous ce nom Costa-Rica, Nicaragua, San-Salvador et Guatemala) n'ait pas encore été explorée avec soin. Cette région est, avec Java, la plus volcanique de la terre. Nous avons nous-même rendu compte ici récemment des travaux de M. Junghuhn, qui a comblé une lacune importante en décrivant les volcans javanais (1). Les îles de la Sonde ne contiennent pas moins de cent vingt volcans, dont cinquante-six ont fait éruption pendant le XIXe siècle ou la dernière moitié du XVIIIe. L'Amérique centrale peut rivaliser sous ce rapport avec les possessions hollandaises : M. de Humboldt y compte vingt-neuf volcans, dont dix-huit ont été actifs pendant la même période. Il est d'autant plus étonnant qu'on les connaisse encore si mal, que la plupart sont très facilement accessibles, et que très peu d'entre eux dépassent la hauteur de l'Etna et du pic de Ténériffe.

Il nous est impossible de suivre M. de Humboldt dans la description des nombreuses chaînes volcaniques du globe; mais quelques résultats principaux méritent d'être rapportés. Veut-on savoir combien il y a en tout de volcans proprement dits sur la terre? M. de Humboldt en compte jusqu'à quatre cent sept, et dans ce nombre on peut en considérer deux cent vingt-cinq comme actifs, en rangeant dans cette catégorie ceux qui ont fait éruption dans le siècle présent ou la moitié du siècle dernier. Parmi ces deux cent vingt-cinq bouches ignivomes, il n'y en a que soixante-dix, par consé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1858.

quent un peu moins d'un tiers, sur les continens; les autres sont insulaires. C'est dans les îles de la Sonde et les Moluques, dans l'archipel des îles Aleutiennes et des Kouriles qu'ils sont en plus grand nombre. Les sept huitièmes des volcans actifs sont semés sur les contours de l'Océan-Pacifique, depuis le Chili jusqu'au détroit de Behring, et de là jusqu'aux abords de l'Océan-Indien. M. de Humboldt n'admet pourtant pas, avec certains géologues, que le voisinage de la mer entretienne l'activité volcanique : il y a des volcans qui en sont séparés par d'immenses distances, par exemple ceux de la chaîne centrale du continent asiatique; les points par où les matières souterraines peuvent se donner issue sont groupés sur les grandes lignes de fracture terrestres. Comme la configuration des côtes est due au même système de dislocation, il n'est pas étonnant qu'elle détermine ordinairement la position des volcans. Ces vues coïncident exactement avec celles de M. de Buch et de M. Élie de Beaumont. Suivant ce dernier, les nombreux soupiraux volcaniques qui enceignent l'immense Océan-Pacifique ont été ouverts du même coup, quand la chaîne des Andes a été soulevée, événement qui semble être postérieur à l'apparition de l'homme sur la terre. « Ce fut sans doute, écrit-il à ce sujet dans sa notice sur les systèmes de montagnes, un jour redoutable dans l'histoire des habitans du globe, et peut-être même dans l'histoire du genre humain, que celui où cette immense batterie volcanique vint à gronder pour la première fois. La ride de l'écorce terrestre à laquelle on peut rapporter l'origine du système des Andes paraît avoir fait éclater des volcans dans tous les systèmes de montagnes plus anciens qu'elle a rencontrés. Les tronçons discontinus et diversement orientés de cette immense traînée de volcans peuvent être cités à l'appui de l'une des plus belles théories de M. de Buch comme autant d'exemples de volcans alignés, soit au pied, soit sur la crête de chaînes de montagnes appartenant, par leur origine première et par leur direction, à différens systèmes plus ou moins anciens. Les volcans sont alignés entre eux suivant les directions propres à ces systèmes, mais ils n'existent que dans la zone où le nouveau ridement s'est fait sentir. Leurs différens groupes, pris chacun en masse, en jalonnent la direction, mais d'une manière assez confuse, et ils dessinent, surtout vers ses extrémités, des configurations bizarres où se montre, dans sa sauvage grandeur, la puissance que la nature s'est réservée pour échapper aux lois régulières qu'elle s'est tracées elle-même. Ainsi on voit, sur les belles cartes de M. de Buch, vers la limite sud-est du continent asiatique, une série nombreuse de volcans suivre une direction polygonale et se recourber sous la forme d'un hameçon immense autour de l'île de Bornéo et de la presqu'île de Malacca. Une autre traînée de volcans se sépare de celle-ci pour se diriger vers la Nouvelle-Zélande. La longue file des volcans du Chili tient aussi comme un chaînon extrême à cette grande chaîne volcanique en zigzag, qui, s'appuyant sur un demi-grand cercle de la terre, marque la limite entre la grande masse des terres américaines et asiatiques et la vaste étendue maritime de l'Océan-Pacifique. »

En examinant de plus près encore la répartition des montagnes ignivomes sur le globe, M. Élie de Beaumont a fait voir qu'outre la ceinture circulaire qui embrasse les volcans des îles de la Sonde, du Japon, des îles Aleutiennes, de l'Amérique centrale, de la Nouvelle-Grenade et de Quito, il y en a deux

autres, placées à angle droit sur la première et perpendiculaires entre elles, qui avec la première découpent la surface entière du globe en huit quartiers parfaitement égaux. L'un de ces cercles joint le Vésuve à l'Etna, marque la direction des volcans éteints de l'Auvergne, passe non loin de l'Islande, de l'île de Juan Mayen, du mont Saint-Élie, et va couper exactement le volcan de l'île Hawaii et le mont Érèbe, que sir James Clarke Ross vit fumer sous les neiges antarctiques. Le troisième cercle enfin, qui joint l'Etna au pic de Ténériffe, dessine l'axe des volcans de la Méditerranée, passe près de l'Ararat, coupe les îles Moluques et avoisine Java et la Nouvelle-Zélande.

Il n'était pas inutile de montrer qu'en observant les effets de la volcanicité terrestre, on découvre sur le globe des lignes aussi remarquables que celles que révèle l'étude du magnétisme. Toutes les fonctions cosmiques sont assujetties à certaines lois géométriques qui tiennent à la forme même de notre planète. C'est par ce lien que se rattachent tous les phénomènes divers auxquels M. de Humboldt a consacré le quatrième volume de son *Cosmos;* il y a décrit la terre à l'état planétaire, il l'a mesurée, pesée, envisagée comme un foyer de chaleur, de magnétisme, et pendant la durée passagère des aurores boréales comme source de lumière; il ne lui reste plus maintenant qu'à peindre les spectacles variés de la surface terrestre. Le relief des continens, la météorologie terrestre et marine, la géographie des plantes et des animaux, voilà les sujets féconds qui doivent couronner ce grand ouvrage, qui, avant d'être achevé, a déjà pris sa place parmi les monumens scientifiques de notre âge. M. de Humboldt est parvenu à accomplir le projet qui dès l'antiquité avait excité l'ambition de Pline l'Ancien et qu'au XVIIe siècle notre illustre philosophe Descartes avait rêvé d'accomplir, quand il écrivit quelques fragmens qui nous sont restés d'un grand ouvrage qu'il voulait intituler *le Monde*. Si l'on compare l'œuvre de M. de Humboldt aux encyclopédies scientifiques des siècles précédens, on y trouvera, au lieu d'arides et minutieuses descriptions, de riches nomenclatures, des aperçus profonds et généraux, des peintures grandioses, le sentiment ému de la nature prêtant un charme particulier aux considérations les plus techniques. Le *Cosmos* effacera d'un grand nombre d'esprits chagrins et prévenus cette singulière pensée que la poursuite des vérités scientifiques ne peut s'allier à un sentiment poétique élevé. Personne ne songe à nier que la contemplation du monde extérieur ne soit pour l'âme une source intarissable de joies aussi pures que profondes; mais pourquoi supposer qu'elles s'affaiblissent, quand l'esprit découvre les rouages qui mettent en mouvement les diverses parties de l'univers et les lois qui en assurent la stabilité? Par une singulière contradiction, ceux qui affectent de redouter que la science ne dépouille la nature de ses charmes appartiennent aux écoles philosophiques qui se posent en ennemies du matérialisme : la contemplation non raisonnée de la nature n'est pourtant autre chose qu'une simple sensation. Le spectacle de l'univers n'éveille dans l'âme des émotions d'un ordre supérieur que quand la raison est en état de comprendre l'ordre universel. La science resserre les liens entre le monde physique et l'intelligence où il se reflète, elle jette ainsi les fondemens d'une vraie philosophie de la nature.

AUGUSTE LAUGEL.

REVUE MUSICALE

Il nous faut aujourd'hui procéder avec ordre, car tous les théâtres lyriques de Paris sont dans un état de fécondité alarmante. On ne sait à quels accords prêter l'oreille, ni à quel chef-d'œuvre donner la préférence. Dans une situation aussi embarrassante, il n'y aurait qu'à suivre la règle de conduite que conseille Pascal : « Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un, cela est visible, il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je conteste. » Cependant autre siècle, autres mœurs : si la raison que donne Pascal est encore la meilleure, ce n'est pas impunément que nous vivons dans un temps d'égalité ennemi de la fraude. Les théâtres lyriques ont leur hiérarchie établie d'après la grandeur de la salle et la pompe du spectacle, mais il y a des droits acquis d'antériorité qui obligent la critique comme le plus simple des mortels. A ce titre, c'est le Théâtre-Italien qui doit nous occuper d'abord.

L'opéra de M. de Flotow, *Marta*, dont nous avons déjà signalé l'apparition au théâtre Ventadour, n'y a pas reçu, ce nous semble, tout l'accueil que mérite cet agréable ouvrage. La pièce est pourtant intéressante, d'une gaieté tempérée et pleine de grâce. La musique répond parfaitement à la nature du sujet; elle est facile, légère, et ne manque même pas d'une certaine distinction. Le chœur de l'introduction, le petit duo qui suit entre lady Henriette et Nancy, le joli chœur des servantes et le finale du premier acte sont des morceaux bien conçus et agréablement écrits. Au second acte se trouve le joli quatuor que tout le monde a remarqué, et qui rend à merveille tous les incidens d'une scène piquante entre les deux fermiers et les deux fausses servantes. La romance irlandaise, un vrai petit chef-d'œuvre de sentiment, dont M. de Flotow a tiré un bon parti, la chanson du *porter,* le quintette avec chœur et le duo entre Nancy et Plumkett, complètent cette jolie partition, qui ne vise point à s'inscrire parmi les chefs-d'œuvre. Sans doute la phrase mélodique de M. de Flotow est généralement un peu courte, il emploie trop fréquemment le même genre de rhythmes, et son instrumentation, toujours suffisante et quelquefois ingénieuse, manque d'originalité;

mais, par le temps qui court, où sont donc les génies inventeurs de nouvelles formes qui ne tombent pas, comme l'auteur du *Tannhaüser,* dont la partition est là sous mes yeux, dans le fouillis épique et déclamatoire? Une fois que, pour atteindre je ne sais quelle profondeur mystique, on fait bon marché de la beauté de la forme, on arrive facilement à l'absurde, et par l'absurde à la barbarie. Dieu nous délivre de cette musique de métaphysiciens dont la pauvre Allemagne s'est grisée depuis quelques années! Je préfère les catégories impératives de la « raison pure » de Kant à l'ouverture de l'opéra du *Tannhaüser,* que j'ai entendue trois fois aux concerts de Paris. Si Mlle de Saint-Urbain, qui était chargée du rôle important de lady Henriette dans l'opéra de M. de Flotow, avait un talent égal à ses prétentions, si elle chantait juste et ne manquait pas de distinction, l'ouvrage eût été mieux apprécié; car enfin quelles sont les objections que j'ai entendu faire contre cet opéra, où Mme Nantier-Didiée, MM. Mario et Graziani étaient fort bien dans leur rôle? Que c'est de la petite musique allemande, et qu'au Théâtre-Italien on veut des œuvres et des interprètes qui viennent du beau pays où fleurissent les citronniers. A la bonne heure, mais alors il faut renvoyer la moitié de la troupe actuelle, où il y a plus de Bas-Bretons et de Normands que d'Italiens. J'admire vraiment ce bon public du théâtre Ventadour, qui, sur la foi des traités, croit applaudir des Italiens parce qu'il entend prononcer les mots de *felicita* par des organes *alpestres,* comme on les qualifiait déjà du temps de Charlemagne.

Mais ce qui est vraiment italien et porte des traces visibles du beau soleil qui l'a vu naître, c'est l'opéra bouffe en deux actes qu'on vient de donner tout récemment, *Don Desiderio,* de M. le prince Joseph Poniatowski. Issu d'une branche de l'illustre famille qui a donné un roi à la Pologne, M. de Poniatowski est né, je crois bien, en Italie, où il a passé sa belle jeunesse à chanter et à composer des *duetti d'amore.* Mettant à profit les doux loisirs que lui a faits la politique de l'Europe depuis la chute du premier empire, M. de Poniatowski a contracté les goûts de sa nouvelle patrie et s'est fait dilettante, ne pouvant être un héros comme celui de ses pères qui est mort à la bataille de Leipzig. Doué d'une belle voix de ténor, assure-t-on, musicien éclairé, chantant à merveille et s'accompagnant de même, M. de Poniatowski a réalisé dans sa personne un de ces types de prince mélomane comme on en trouve dans *Lélia* et autres conceptions romanesques de Mme Sand. M. de Poniatowski a composé plusieurs opéras, parmi lesquels *Don Desiderio,* représenté à Rome, je ne sais plus en quelle année, avec un de ces succès comme on sait les faire en Italie. Le sujet est emprunté à une comédie de Giraud, et déroule les vicissitudes d'un homme excellent qui porte malheur à tous ceux auxquels il s'intéresse. Il en résulte une succession de scènes comiques que M. Zucchini fait très bien ressortir. La musique est facile, légère, appropriée à la situation, et puisée en grande partie dans le grand fleuve rossinien, car M. de Poniatowski est un homme de trop bonne compagnie pour vouloir se singulariser. Nous avons remarqué au premier acte l'introduction et un joli sextuor; au second acte, un duo, pour soprano et baryton, plein de verve, une jolie cavatine de ténor que M. Mario chante avec beaucoup de charme, et un chœur pour voix d'hommes qui a de l'en-

train. A tout prendre, *Don Desiderio* est un ouvrage qu'on écoute sans fatigue et qui fait honneur à M. de Poniatowski, dont la position au sénat conservateur n'en sera point affaiblie. Heureux les sénateurs à qui la politique laisse assez de gaieté dans l'esprit pour écrire des opéras bouffes!

Après *le Médecin malgré lui* de M. Gounod, qui a eu la fortune que je lui avais prédite, le Théâtre-Lyrique, qui cherche toujours un succès, vient de reprendre *la Perle du Brésil,* opéra en trois actes de M. Félicien David. Je ne connais pas d'histoire plus lamentable et qui soit d'un plus haut enseignement que celle de M. Félicien David, musicien charmant, qui, après une vie obscure et douloureuse, passe tout à coup à une éclatante renommée. L'œuvre exquise, *le Désert,* qui valut à M. Félicien David une illustration si spontanée, et, disons-le hardiment, si disproportionnée avec son objet, est restée une date peu glorieuse pour cette critique d'aventure qui n'a d'autres principes d'admiration que la curiosité de l'oreille. A propos de ce *tremolo* suraigu des violons, qui a la prétention de peindre le lever de l'aurore, on a proclamé que *le Désert était un grand événement dans l'art!* M. Félicien David eut le malheur d'être comparé à Mozart, à Haydn, par des juges accrédités. S'il n'a pas été tué sous le coup de ce pavé, peu s'en faut, car M. Félicien David ne s'est jamais complétement guéri de la blessure qu'il en a reçue. Engoué outre mesure de la niaiserie qu'on appelle *la musique pittoresque,* M. Félicien David a recommencé *le Désert* sous un nouveau titre, *Christophe Colomb,* qui n'a pas été accueilli de même par le public, et qui nous a valu des ébauches d'écolier comme *le Selam!* Enfin, après avoir essayé de chanter tour à tour la création du monde, Dieu et les saints, après avoir composé de la musique de chambre et d'agréables symphonies aux pâles couleurs, M. Félicien David s'est décidé à aborder le théâtre. *La Perle du Brésil* est le premier et l'unique fruit de cette détermination. La première représentation a eu lieu au Théâtre-Lyrique, avec un succès tempéré par le coup d'état, le 22 novembre 1851. La fable de *la Perle du Brésil* n'a évidemment d'autre prétention que d'offrir au compositeur un cadre à peu près semblable à celui de *Christophe Colomb,* qui, par la couleur tranchée des situations, reproduisait l'ingénieuse fiction de la caravane traversant le désert. Il s'agit encore de reconduire le musicien vers le pays de la lumière, qui l'avait si bien inspiré une première fois, et de lui faire chanter tour à tour les brises de la mer et la riche nature des tropiques. Voilà pourquoi le premier acte se passe à Lisbonne, le second sur un vaisseau, au milieu de l'Océan, et le troisième au Brésil, d'où vient la belle Zora, qui se trouve être la fille d'un chef de tribu enlevée par les Européens. Le fil conducteur de cette symphonie dramatique est l'amour de Lorenz, un brave officier portugais, pour l'incomparable Zora, amour qui est traversé par l'amiral portugais, dom Salvador. Tout cela n'est pas plus invraisemblable ni plus usé que ce qu'on fait chaque jour sur les plus grands théâtres du monde, témoin *la Magicienne,* dont nous aurons à nous occuper.

La musique de *la Perle du Brésil* se distingue-t-elle beaucoup de celle de *Christophe Colomb,* qui avait de nombreuses analogies avec celle du *Désert?* Nous n'oserions pas l'affirmer tout d'abord. L'ouverture n'a rien qui la fasse remarquer, ce qui a lieu de surprendre de la part d'un compositeur qui ma-

nie très bien l'orchestre, et qui a un penchant décidé pour le pittoresque. C'était le cas ou jamais de réunir dans une belle préface symphonique quelques beaux effets d'instrumentation, comme l'ont su faire Weber, Méhul et tant d'autres. On remarque au premier acte, non pas le chœur de femmes qu'on chante dans la coulisse et qui n'a rien qui le distingue d'une foule de prières semblables, mais le chœur d'hommes qui accompagne l'air que chante l'amiral dom Salvador. La romance pour voix de ténor, par laquelle Lorenz exprime son amour :

Zora, je cède à ta puissance,

est agréable, mais d'une mélodie vague. Citons encore un joli trio en canon au milieu duquel se détache la ballade que chante Zora sur des arpéges voluptueux, dont les effets ne sont pas nouveaux, et puis le finale rempli d'incidens, et dont la conclusion :

Dieu garde le saint Raphaël!

a de l'ampleur. Au second acte, dont la scène se passe sur le pont d'un grand vaisseau, il y a beaucoup de musique, peut-être même y en a-t-il trop : des airs de danse, une *rondena* sous la forme d'un chœur en harmonie plaquée, dont l'auteur abuse, ainsi que de l'emploi de la pédale; un beau duo entre Lorenz et Zora, qui s'avouent leur amour, et dont le dernier mouvement en *ré* majeur est plein d'animation; puis le quatuor, avec accompagnement du chœur, qui commence le finale, et dont la *stretta* éclate au milieu d'une tempête furieuse et d'effets confus. Au troisième acte, on distingue le morceau symphonique que l'auteur intitule *le Rêve des Matelots*, qu'on voit endormis sous de vertes savanes, morceau de musique pittoresque qui est le fort et le faible de M. Félicien David, puis le joli gazouillement qu'on intitule *le Chant du Mysoli,* un autre duo entre Lorenz et Zora, qu'on a jugé à propos de supprimer, et le finale, dans lequel se trouve encadrée la ballade de Zora qu'on a déjà entendue au premier acte.

On ne saurait contester les qualités réelles et charmantes de la jolie partition que nous venons d'analyser. Pourquoi donc l'effet général qui en résulte à la représentation ne répond-il pas tout à fait à l'estime qu'on a pour le musicien? C'est que le talent de M. Félicien David manque un peu de variété aussi bien dans le choix des idées mélodiques, qui ne s'élèvent pas au-dessus des régions tempérées de la grâce, que dans les procédés matériels qui servent à les manifester. Son aimable génie se complaît trop dans la rêverie, dans l'expression de certains sentimens qui ne sont ni le jour ni la nuit, et qui se balancent au clair de lune dans une harmonie constamment susurrante, qui finit par vous alourdir la paupière. Il y a trop de *la, la, la* dans son opéra, un abus de l'harmonie plaquée et de la pédale dont le bourdonnement continuel devient fatigant. Son instrumentation est d'ailleurs moins originale qu'on n'est disposé à le croire, et le tout laisse désirer un peu plus de vitalité. Quoi qu'il en soit, *la Perle du Brésil* est fort bien chantée par Mme Carvalho, dont la voix aigrelette fait merveille dans le rôle important de Zora, et par M. Michot, qui ne sait que faire d'une très belle

voix de ténor. Les chœurs, l'orchestre et l'éclat du spectacle peuvent valoir à *la Perle du Brésil* un certain nombre de représentations fructueuses.

L'Opéra, qui ne prodigue pas son bien, et qui ne se décide pas facilement à livrer au public quelque nouveauté dont son répertoire a pourtant un si grand besoin, vient de donner *la Magicienne,* grand opéra en cinq actes, qu'on étudiait depuis huit mois. Il y a, au milieu d'une nation aussi incroyablement mobile que la nation française, qui fait des révolutions politiques par simple passe-temps, des choses qui persistent et qui bravent l'ennui de tous et l'opinion des hommes les plus éclairés. Parmi ces choses futiles contre lesquelles vient se briser même la volonté des gouvernemens, il faut citer ce qu'on appelle depuis Louis XIV la tragédie lyrique en cinq actes, avec ses pompes, ses fredons et sa fausse grandeur. La société française a changé de fond en comble, la littérature a subi des modifications profondes, la musique a produit ses plus grands miracles; mais la tragédie lyrique est restée la même, avec ses beautés de convention, qui ne trompent et n'amusent personne. Entre *Robert le Diable, la Juive, Guillaume Tell, la Vestale,* les *Iphigénies* de Gluck et les opéras de Rameau et de Lulli, qui a planté et vu naître ce beau rosier, il n'y a de différence que le génie du compositeur et les accidens de mise en scène. La poétique du genre est restée invariable. Il s'agit toujours d'un pompeux galimatias, d'une fable impossible, où les mots *âme, flamme, ma foi,* etc., sont prononcés par des pantins vivans qui s'épuisent à pousser des cris de forcenés. Ni l'oreille, ni l'esprit, ni le cœur ne se trouvent satisfaits d'un pareil spectacle, le plus triste auquel on puisse convier des êtres intelligens. On sort d'une représentation de l'Opéra, qui vous a tenu pendant cinq heures cloué sur une stalle étroite, où l'on ne peut livrer passage à son voisin sans se laisser écorcher les genoux, hébété de fatigue, de bruit et de lumière. Tout le monde est d'accord sur l'ennui mortel qu'on emporte d'une représentation de l'Opéra, où tout est factice, depuis ces monstres qui pirouettent et grimacent sur la scène jusqu'à ces êtres sans nom qui remplissent le parterre, et qui vous assourdissent de leurs froides et injurieuses acclamations. Eh bien! il ne se rencontre pas un homme assez hardi pour réformer un genre de plaisir qui est devenu un supplice coûteux; il n'y a pas un directeur qui ose porter la main sur cette vaste machine détraquée, où la musique n'est qu'un accessoire importun dont les spectateurs se passeraient fort bien.

Ce n'est pas *la Magicienne* qui fera cette révolution tant désirée à l'Opéra par tout ce qui a un peu de goût et de sens commun. Cette machine lyrique en cinq actes et plusieurs tableaux est conçue selon l'usage antique et mortellement solennel. Le merveilleux s'y combine fort mal avec la peinture des caractères humains; le ciel, la terre et l'enfer s'entre-choquent dans un chaos qui ressemble beaucoup au chaos dont parlent les vieilles théogonies, « avant la naissance de l'Amour. » Le sujet est tiré d'une légende populaire qui remonte au XIe siècle et même au-delà, car la fée Mélusine est d'origine gauloise et appartient au merveilleux de la race celtique. Absorbée et sanctifiée par le christianisme, Mélusine est devenue le génie familier de plusieurs grandes familles féodales, entre autres de la famille de Lusignan, qui a régné à Jérusalem. « Deux versions existent, dit M. de Saint-Georges dans

une note placée en tête de son poème, sur les aventures de la comtesse de Lusignan, vulgairement appelée *Mélusine*. Celle dont l'auteur s'est inspiré appartient au Poitou, où se trouvent encore les ruines du château de Lusignan, » qui passe pour avoir été édifié par la fée dans une nuit d'incantations. Puisque M. de Saint-Georges ne s'est point astreint à reproduire scrupuleusement l'une ou l'autre des deux versions légendaires qui courent sur la *fata* Mélusine, nous suivrons la donnée qu'il avait le droit et qu'il a trouvé bon de choisir.

Le comte de Poitou attend impatiemment René, vicomte de Thouars, qu'il donne pour époux à sa fille Blanche, et qui revient de la croisade. Le château est en fête, lorsqu'arrive un pèlerin qui demande l'hospitalité. On le questionne sur le but de son voyage, et il répond qu'il vient de la Palestine, où les soldats de Dieu combattaient sous un « ciel tout en feu. » Il annonce le prochain retour de René de Thouars, chargé d'un message pour le roi de France. Cette nouvelle remplit de joie le cœur de Blanche; mais elle s'attriste aussitôt lorsque le pèlerin lui dit que René doit passer la nuit dans la forêt voisine du château, où se tient l'affreuse Mélusine, dont elle raconte l'histoire dans une ballade qui commence ainsi :

Fraîche comme la fleur nouvelle,
Blanche comme un lis de nos bois,
L'amour a réuni sur elle
Toutes les grâces à la fois!...

Ces dons merveilleux de la comtesse Mélusine sont empoisonnés par une infirmité cruelle : belle comme un ange pendant le jour, elle devient hideuse et se change en monstre pendant la nuit. — Ah! continue la fille du comte de Poitou :

Évitez la forêt voisine,...
Fuyez l'amour de Mélusine,
Car son amour donne la mort.

Le second tableau du premier acte nous montre précisément le beau René de Thouars endormi sous une tente au milieu d'une vaste forêt. Mélusine le fait veiller par des fées pendant qu'elle exprime l'amour violent qu'elle a conçu pour son captif. C'est la scène d'Armide renouvelée, mais non pas embellie. Il faut savoir que la puissance surnaturelle de Mélusine n'est qu'une puissance d'emprunt, qu'elle la doit au nécromancien Stello, qui a séduit sa jeunesse. Une lutte infernale s'établit entre ces deux êtres diaboliques, dont la pauvre Blanche de Poitou est d'abord la victime. Prête à épouser René qu'elle adore, Mélusine fait planer sur elle une accusation d'infidélité, et trompe René par un sortilége qui lui fait voir une fausse image de Blanche écoutant les propos d'amour de son jeune page Aloïs. Il en résulte une scène de rupture et de désespoir après laquelle Blanche se décide trop bénévolement à s'ensevelir dans un cloître. Au cinquième acte, tout s'explique. Le ciel se rassérène, Blanche épouse René, et Mélusine se fait chrétienne, n'ayant pu être une diablesse complète; ce qui fait dire au chœur avec accompagnement de harpes :

Chantez, puissances éternelles!
Une âme revient au saint lieu!
Et sur vos harpes immortelles
Célébrez son retour à Dieu.

Je ne reprocherai pas au poème de M. de Saint-Georges de reproduire un grand nombre de situations déjà connues. Il n'y a rien de bien nouveau sous le soleil, et les combinaisons dramatiques ne sont pas infinies. C'est l'intérêt qui manque à ce long *scenario*, qui semble n'avoir été conçu que pour fournir des thèmes au décorateur. Aucun caractère n'y a de relief, et celui de Mélusine moins que tout autre. Blanche est une poupée, René un bellâtre, et le nécromancien Stello une espèce de croquemitaine qui ne fait peur à personne. Il en résulte une succession de scènes froides où les personnages s'agitent et se démènent sans faire partager au public les sentimens guindés qu'ils expriment dans une langue tendue et ampoulée. Je ne connais rien de plus triste que d'entendre exprimer à faux, sur un théâtre, les plus nobles sentimens de l'âme, d'y entendre prononcer par des bouches grimaçantes les mots de *Dieu,* d'*amour,* de *prière,* accompagnés de fredons ridicules et de cris de possédés. Qui donc nous délivrera de cet art du Bas-Empire?

Toutes les fois que nous avons à nous occuper d'une œuvre nouvelle de M. Halévy, nous éprouvons un certain embarras. Musicien d'un vrai mérite, esprit distingué, caractère fort honorable, M. Halévy occupe dans l'école française un rang élevé que personne ne lui conteste. Il a obtenu de grands succès sur les deux théâtres lyriques qui suffisent au goût de la nation. Deux ou trois de ses partitions sont restées au répertoire et protégeront sans doute son nom dans la postérité. Il n'y a pas un opéra de M. Halévy, quelle qu'ait été sa fortune auprès du public, qui ne renferme des pages remarquables, des morceaux d'un style élevé dont on se souvient encore. *Guido et Ginevra, Charles VI, la Reine de Chypre, le Juif errant*, et plusieurs opéras-comiques qui ont été représentés avec plus ou moins de succès, n'ont pas affaibli la considération qui s'attache à l'auteur de *la Juive*, de *l'Éclair*, du *Val d'Andorre,* etc., parce que dans chacun de ces ouvrages M. Halévy a donné la mesure d'un talent supérieur qui manque, il est vrai, de variété, mais encore plus de prudence. C'est toujours pour nous un grand étonnement de voir un artiste aussi éclairé et aussi réellement modeste que M. Halévy s'embarquer sur la première chaloupe venue pour traverser un fleuve redoutable! A quoi servent donc l'esprit cultivé, la finesse du goût et beaucoup d'expérience, puisque M. Halévy se trompe si souvent sur le mérite relatif des poèmes auxquels il confie sa destinée? Meyerbeer, qui est un si grand nécromant, y regarde de plus près, et alors même qu'il accepte un *libretto* comme celui de *l'Étoile du Nord*, c'est qu'il y a vu deux ou trois situations propres à évoquer son génie méditatif. S'il existe des compositeurs qui peuvent dire comme Rameau : *Je mettrais en musique jusqu'à la Gazette de Hollande,* il y en a d'autres, en plus grand nombre, qui n'ont de véritable inspiration que lorsqu'ils sont aidés par les situations et les caractères dramatiques. Tel est M. Halévy, qui a fait un chef-d'œuvre du premier et seul bon poème qu'on lui ait donné, *la Juive.*

Il n'y a pas d'ouverture à *la Magicienne*, et tout le premier tableau ne forme qu'une introduction pompeuse, mais monotone. Je n'ai pas trouvé non plus que le chœur de femmes du second tableau eût rien de bien remarquable, ni que la romance que chante Mélusine fût d'une mélodie bien accusée. Au second acte, qui représente une salle souterraine du château de Lusignan, on trouve plusieurs belles phrases dans le duo entre Mélusine et le nécromancien Stello, celle par exemple qui accompagne ces paroles chantées par Mélusine :

L'amour! sentiment ineffable!

La réponse de Stello est aussi fort distinguée, mais l'ensemble du morceau est défectueux, rempli d'interminables récitatifs qui étouffent l'émotion. Au troisième acte, qui est un peu plus varié que les deux premiers, on remarque la sérénade que chante le page Aloïs sous le balcon de sa maîtresse :

O ma souveraine!
Écoute ma peine,

une de ces mélodies un peu tristes que semble affectionner M. Halévy; le chœur des villageois, et surtout la première partie du finale, formant un quatuor avec accompagnement du chœur, qui est d'un bel effet :

O sort fatal!... cette journée
Qui s'annonçait pour le bonheur...

La seconde partie de ce finale, qui exprime la terreur d'une foule éperdue au milieu d'un orage épouvantable soulevé par Mélusine, ne répond pas au commencement, et se perd dans un fracas de sons sans idées. Au quatrième acte se trouve la plus belle situation de tout l'ouvrage : nous voulons parler de la lutte du nécromancien Stello avec Mélusine, dont il est jaloux, et qu'il démasque aux yeux de René, qu'elle adore. Cela donne lieu à un trio qui aurait pu être un chef-d'œuvre, si l'auteur eût complété les phrases vraiment émues qui traduisent ces paroles :

Et quand, trompé par elle,
Ta bouche maudissait
Ton amante fidèle,...
Blanche pour toi priait!...

Mais, ainsi que cela arrive trop souvent à M. Halévy dans les morceaux d'ensemble dont il ne fixe pas le plan, le trio se termine par des cris désordonnés. Le cinquième acte est le plus important de tous, et si M. Halévy eût traité les quatre premiers avec le même succès, il aurait fait une œuvre plus saillante que *la Juive*. Blanche, désespérée de l'abandon de René, se décide à entrer dans un couvent. Elle exprime sa douleur par une romance d'un assez beau caractère :

Je vais au cloître solitaire
Prier, pleurer, et puis mourir.

Survient Mélusine aussi repentante, et qui raconte à Blanche tout le mal

qu'elle lui a fait. Le premier ensemble du duo qui résulte de la rencontre de ces deux femmes rivales est fort bien, ainsi que la seconde partie, qui produit beaucoup d'effet. Le chœur des damnés, avec leur chef Stello, est d'une belle horreur; mais ce qui est une inspiration de premier ordre, c'est la prière que chantent ensemble le comte de Poitou et sa fille Blanche, réconciliée avec René :

Seigneur! que ta divine flamme
Brille au sein du pécheur!...
Seigneur, ouvre à son âme
Le séjour du bonheur.

Ils invoquent le ciel pour le salut de Mélusine repentante, tandis que les damnés commandés par Stello continuent leurs imprécations impies. Ce contraste est vigoureusement rendu par le compositeur, ainsi que l'ensemble général qui termine la lutte des deux principes. Les damnés disparaissent sous la terre qui les engloutit, tandis que Mélusine, réconciliée avec le ciel, expire en odeur de sainteté. C'est le cinquième acte de *Robert* avec de nouveaux personnages.

Telle est cette œuvre, longue, languissante, d'un style souvent diffus, où l'on rencontre quelques nobles inspirations et un cinquième acte d'un puissant intérêt. Si M. Halévy, qui est avant tout une imagination dramatique, était plus difficile dans le choix des poèmes qu'il veut illustrer de sa musique, s'il consultait mieux ses propres instincts, qui se plaisent dans la grandeur et réussissent toujours dans l'expression du sentiment religieux et de l'amour contristé, il obtiendrait des succès plus fréquens et moins contestés. On le sait, le temps ne fait rien à l'affaire. Lorsqu'on est en état d'écrire une page aussi fortement émue que le cinquième acte de *la Magicienne*, on n'est pas excusable de surmener sa verve et de ne pas attendre patiemment que la goutte de lumière se soit formée au bout de la plume, comme dit le délicat et ingénieux Joubert.

L'exécution de *la Magicienne* est très imparfaite. Mme Borghi-Mamo s'agite beaucoup pour donner une physionomie au personnage de la fée Mélusine, sans atteindre le but de ses efforts. Sa prononciation est toujours molle, et sa déclamation, un peu traînante, manque d'originalité. M. Gueymard crie en chantant la partie ingrate de René; M. Bonnehée crie davantage en sa qualité de nécromancien, et il n'y a que Mme Lauters, devenue depuis six semaines Mme Gueymard, dont la belle voix produise beaucoup d'effet dans le rôle de Blanche. Cette voix, sonore, égale, d'un timbre délicieux, s'est fortifiée depuis quelque temps, et elle lance les notes supérieures *la, si, do* avec une aisance, avec une ampleur qui n'en détruit pas le charme. Elle chante avec émotion la romance du cinquième acte, et dans la prière finale sa voix domine toutes les autres. Les divertissemens, les décors et les costumes n'ont rien de particulièrement remarquable pour un théâtre comme l'Opéra.

Nous aurions bien d'autres observations à faire sur l'état où se trouve ce grand établissement lyrique, qui devrait être le centre vers lequel convergeraient toutes les imaginations qui auraient une certaine puissance de conception, et le modèle de tous les théâtres de l'Europe. Tant que la France

sera une nation, elle aura toujours une influence prépondérante sur la civilisation du monde, particulièrement en ce qui touche aux arts et aux délicatesses de l'esprit. Ce qui se fait à Londres, à Rome, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, n'a pas le retentissement immédiat de ce qui s'accomplit à Paris, non-seulement dans la sphère de la politique et des idées, mais dans les simples usages de la vie. Les livres et les journaux qui se publient à Paris sont lus du monde entier, et la France ne peut éternuer que l'Europe ne lui dise : *Dieu vous bénisse*. C'est là un fait qu'on peut expliquer comme on voudra, mais dont on ne peut contester l'évidence. Tous les grands chefs qui ont gouverné la France, depuis Philippe-Auguste, saint Louis, Louis XI, François Ier, jusqu'à Henri IV, Richelieu, Louis XIV et Napoléon Ier, ont eu la conscience plus ou moins nette du rôle important de cette nation dans les destinées des autres peuples. Dès le XIIIe siècle, en pleine scolastique, Paris était déjà nommé la ville des philosophes, *civitas philosophorum*, le laboratoire des idées qui avaient cours en Europe. L'Académie française créée par Richelieu, l'Académie des Sciences créée par Louis XIV sont des institutions plus que nationales, dont l'influence sur les institutions scientifiques et littéraires des autres peuples de l'Europe pourrait être facilement démontrée. L'Académie de Musique, fondée également par la munificence de Louis XIV, est un nouveau témoignage de la suzeraineté intellectuelle de Paris sur les autres capitales. Ce grand théâtre, avec ses pompes, son magnifique spectacle, ses danses, ses machines et ses prestiges de toute nature, a été le modèle qu'ont voulu imiter tous les princes souverains de l'Europe. Les plus grands compositeurs ont ambitionné d'écrire un ouvrage pour l'Académie de Musique, qui mettait à leur disposition des moyens d'exécution qu'aucune capitale ne pouvait leur offrir. Gluck y est venu accomplir sa réforme du drame lyrique, Mozart a rêvé toute sa vie le bonheur de composer quelque merveille pour ce grand théâtre, d'où il a été constamment repoussé par des directeurs ignorans. Beethoven, Weber, Mendelssohn auraient accepté avec joie l'offre de venir développer leur génie sur une scène grandiose où Sacchini, Spontini, Rossini, Donizetti et Meyerbeer ont produit des chefs-d'œuvre qui ont fait le tour du monde. Qu'on ne s'y trompe pas, l'Opéra est un grand spectacle que la munificence de la nation française offre à toute la société polie de l'Europe, et qui concourt à faire de Paris la capitale de la civilisation. Nulle part on ne peut y essayer de plus grandes choses et donner aux imaginations créatrices une excitation plus féconde. Sait-on bien ce qu'aurait produit sur une pareille scène l'auteur de *Fidelio*, des *Ruines d'Athènes* et de la musique du *Comte d'Egmont?* ce que le chantre d'*Oberon* aurait pu trouver d'inspirations divines sur un poème offert par l'administration de l'Opéra, et quelle féerie musicale serait sortie de la plume de Mendelssohn, l'auteur du *Songe d'une Nuit d'été,* qui a été exécuté tout récemment par la Société des Concerts! N'est-ce pas assez que M. Véron nous ait privés de deux ou trois chefs-d'œuvre que devait écrire encore l'auteur de *Guillaume Tell?*

Or il est évident que, depuis quelques années, l'Opéra est au-dessous de ce qu'on a le droit d'attendre d'une institution publique qui attire les regards de toute l'Europe. Il y a telle représentation de *Guillaume Tell*, de *Lucie* ou

du *Comte Ory* qu'on ne supporterait pas dans une ville de province. On n'y trouve ni chanteurs d'élite, qui sont rares partout, ni ce soin scrupuleux dans l'exécution des morceaux d'ensemble qu'on peut toujours obtenir avec de l'intelligence, du goût et une discipline sévère. Il n'est pas rare de voir sur la scène les choristes et les femmes du corps de ballet rire, causer bruyamment et se distraire aux dépens de l'illusion qui doit être le premier objet que doivent se proposer les chefs de service, s'ils avaient assez d'autorité pour se faire obéir d'un personnel aussi nombreux et aussi insubordonné. Un répertoire usé, des chanteurs mal dirigés, des ensembles défectueux, des ouvrages d'une longueur accablante, une poétique qu'il serait temps de renouveler, une succession de tableaux fastidieux qui ne disent rien à l'esprit et au cœur, une fantasmagorie continuelle qui vous hébête et vous renvoie abasourdi, tel est le triste plaisir qu'on va chercher à l'Opéra depuis plusieurs années. Ce n'est pas à l'homme d'esprit qui dirige aujourd'hui ce grand établissement qu'il faut attribuer la décadence que nous venons de signaler. M. Royer est probablement dans l'impuissance de mieux faire. Ce qui est incontestable et ce qui frappe les esprits les moins difficiles, c'est que l'Opéra a besoin d'une réforme, et d'une réforme énergique, pour redevenir ce théâtre qui a fait pendant si longtemps l'admiration de l'Europe.

Parlons un peu de l'Opéra-Comique, théâtre heureux qui n'a qu'à ouvrir ses portes pour y attirer tous les soirs une foule empressée. La troupe qui le dessert est médiocre. Il n'y a plus ni ténor, ni basse, ni même un vrai soprano. Ce sont pour la plupart des voix neutres, dépourvues de sexe et de timbre, de ces voix fatiguées et ternies avant la puberté, et que produit en si grand nombre le pavé calciné de Paris. On y chante aussi peu que possible, et c'est ce qui charme le public; c'est un théâtre populaire où le vaudeville émancipé a contracté, il y a une centaine d'années, avec l'ariette d'*il signor* Duni et de Monsigny, un mariage fécond. De nombreux enfans sont issus de cette alliance de la main gauche, qui étonneraient bien leurs grands parens, s'ils pouvaient en entendre le ramage. Ces enfans bien connus se nomment Grétry, Dalayrac, Méhul, Nicolo, Boïeldieu, Hérold, Adam, M. Auber, le plus fécond et le plus charmant des musiciens français, dont la vieillesse illustre semble s'attrister de ne pas voir naître un successeur à qui il puisse léguer sa houlette enrubanée; car, il faut bien l'avouer, nous n'avons plus que des compositeurs forts en thème qui chantent à merveille le *vainqueur des vainqueurs de la terre,* mais qui ne savent pas faire une simple romance qu'on puisse fredonner à ses enfans, en rentrant chez soi, épuisé de fortes émotions. Qui me rendra *ma chaumine* avec *mon léger bateau?* Ce n'est pas M. Gevaërt, musicien fort et belge, qui n'entend pas raillerie, même dans l'opéra-comique en trois actes qu'il vient de donner sous le titre de *Quentin Durward.*

M. Gevaërt, qui s'est déjà essayé au théâtre, y a produit deux ou trois ouvrages qui lui ont valu la réputation discrète parmi les artistes de compositeur habile, possédant toutes les ressources du métier. Nous lui avons rendu justice dans le temps, en faisant nos réserves sur l'avenir, comme nous l'avions fait à propos de M. Félicien David et de M. Gounod, qui n'ont

point démenti jusqu'ici nos prévisions. Mais, dira-t-on, que faut-il donc pour vous contenter? Ne peut-on obtenir votre suffrage à moins d'être un Mozart, un Rossini, un Weber, un Hérold? N'y a-t-il pas des degrés du génie au talent? — Mon Dieu! je demande tout simplement qu'on ait des idées, des idées qui soient autre chose que les *glouglous de la bouteille* de M. Gounod, sur lesquels s'extasient tant de prétendus connaisseurs. Le talent n'est après tout que l'art d'émettre des idées. Si vous n'avez rien à dire, taisez-vous. Les plus beaux accords du monde ne feront pas prendre le change sur la pauvreté de vos inspirations. On ne parle jamais de la science de M. Auber, qui en sait pourtant un peu plus que les plus habiles, parce qu'on est sous le charme de ses mélodies, et qu'on ne demande pas à la grâce si elle sait bien pourquoi elle est la grâce. Quand j'entends *la Fiancée, Fra Diavolo, Zampa, la Dame Blanche*, même *Joconde, l'Épreuve villageoise*, et tant d'autres petits et vrais chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire de l'Opéra-Comique, il ne me vient pas à l'idée de demander quels sont les titres universitaires de l'auteur qui m'a ému. La vraie science ressemble à la vertu, qui ne fait jamais parler d'elle, et qui se cache sous les bonnes œuvres, lesquelles nous révèlent sa présence. Paris, comme l'enfer, est pavé d'hommes habiles qui savent le *sic* et *non* de toutes choses, et qui parlent toutes les langues, excepté celle des oiseaux.

Je ne raconterai pas la pièce de MM. Cormon et Michel Carré, qui ont suivi pas à pas le roman bien connu de Walter Scott, en y mêlant quelques épisodes de leur imaginative qui n'ajoutent ni vraisemblance ni gaieté à la donnée du romancier. Comme dans tous les *libretti* qu'on nous fabrique depuis quinze ou vingt ans, on y trouve les mêmes ressorts, les mêmes fausses passions, le même langage exorbitant qui ne se parle qu'au théâtre, la même situation qui amène forcément la ballade connue, le chœur à boire et l'insupportable divertissement avec tous ses clinquans. Dans la pièce nouvelle, c'est Louis XI lui-même qui, au milieu de sa cour, au château du Plessis-lez-Tours, dit à l'un de ses gardes écossais, qui est le jeune Quentin Durward : « Si vous me chantiez quelque refrain de vos montagnes? » Comme cela est neuf et ingénieux, surtout dans la bouche de ce vieux renard de roi de France! Voilà pourtant les chefs-d'œuvre de cette jeunesse superbe qui devait réformer le théâtre et enterrer M. Scribe sous ses quarante années de succès! Eh bien, la musique de M. Gevaërt est aussi neuve, aussi légère et aussi gaie que le poème, comme on dit, qui l'a inspirée. C'est un gros mélodrame fait par une main habile qui a plus d'ambition dans la volonté que de sentiment, et qui prend le fracas pour le signe de la force. Il n'y a pas dans tout le premier acte, qui est le meilleur, un seul morceau qu'on puisse louer sans réserve, et dont il soit facile de garder le souvenir. Je signalerai pourtant la chansonnette que chante Louis XI à table avec le refrain en trio qui en est la conclusion, et le chœur des archers écossais : *Buvons au souvenir de la patrie,* qui a de l'ampleur. Au second acte, qui est d'une longueur incommensurable, on remarque les couplets militaires de Leslie le Balafré, sorte de Marcel manqué, avec le refrain en quintette, d'un rhythme piquant, et la romance que chante l'ambassadeur de Bourgogne, comte de Crèvecœur, mélodie vague et pompeuse que M. Faure dit

avec cette voix tremblotante qu'on lui connaît. Au troisième acte, il y a un quintette ou plutôt une scène dialoguée à cinq voix : *Il ment,* d'où s'échappe un très faible rayon de gaieté, et puis un trio pour trois voix d'homme entre le comte de Crèvecœur, Leslie et Quentin Durward, vigoureusement écrit, mais d'un style tendu, comme toute la partition, qui n'a ni les proportions ni la couleur tempérée d'un opéra-comique.

Évidemment M. Gevaërt n'a pas encore atteint le but qu'il se proposait. Le nouvel ouvrage qu'il vient d'écrire avec un incontestable talent pèche, comme ses opéras précédens, *le Billet de Marguerite* et *les Lavandières de Santarem,* par le défaut d'originalité. Il a de la force, de l'exubérance dans le style, plus de verve que de véritable émotion. Heureusement que M. Gevaërt est jeune (il a trente ans à peine), et qu'il est toujours aisé de modérer la *furia* de la jeunesse, comme dit Quintilien : *Facile est remedium ubertatis.* M. Gevaërt sait écrire, mais pas assez encore pour ne pas viser à faire de l'art hors de propos. Ce défaut, bien excusable chez un jeune compositeur qui a fait d'excellentes études, me rappelle un mot profond de Piccinni. C'était à la répétition générale de *Didon;* il s'agissait de faire une coupure à je ne sais plus quel morceau qu'on avait trouvé trop long. Piccinni hésitait un peu sur le choix des mesures à supprimer, lorsqu'un amateur s'avança vers le maître illustre et lui dit : « Avec quelques accords, monsieur Piccinni, on pourrait souder le récitatif au morceau qui va suivre immédiatement. » Piccini, qui était la douceur même, regarda fixement l'amateur, posa un seul accord qui suffisait pour opérer convenablement la transition, et lui dit avec malice : « Ce qu'il y a de plus difficile dans les arts, monsieur, ce n'est pas de savoir tout ce qu'on peut y mettre, mais ce qu'il ne faut pas y mettre. »

Nous ne pouvons mieux terminer ce long récit que par l'heureuse nouvelle des débuts de M. Tamberlick au Théâtre-Italien, où il a obtenu un très grand succès dans le rôle d'Otello. M. Tamberlick, dont le nom tudesque ne doit effrayer personne, car il est né à Rome et prononce l'italien comme le faisait Lablache, est un artiste de vrai mérite, un ténor qui rappelle, par certaines qualités que nous apprécierons plus longuement une autre fois, le fameux Garcia, père de Mme Malibran. Dans le duo du second acte, M. Tamberlick a soulevé la salle en lançant une note de poitrine élevée (un *ut*) avec une admirable vigueur. La représentation d'*Otello* a été des plus intéressantes. MM. Corsi, Bélart et Mme Grisi, qui a trouvé d'heureuses inspirations au troisième acte, ont parfaitement secondé M. Tamberlick, que tout Paris voudra entendre.

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars 1858.

Nous assistons depuis quelque temps en vérité à un spectacle aussi étrange qu'instructif. A la surface de la politique, on voit tous les signes d'un trouble indéfinissable. Les rapports embarrassés des gouvernemens, les discussions de la tribune et de la presse, les mesures adoptées ou proposées en divers pays, les variations subites de l'opinion, sont autant d'indices curieusement interrogés, et les imaginations ardentes, ayant quelque peine à comprendre que les faits ne peuvent toujours se mettre au pas de leurs conjectures, voient aussitôt surgir tout un ordre nouveau d'événemens. Ces imaginations hardies embrassent l'Europe dans leurs conceptions; elles brisent ou recomposent les alliances, elles proclament des incompatibilités de situations et forment des combinaisons nouvelles, elles établissent des camps opposés et mettent déjà des armées en mouvement, si bien qu'on finit par se demander où est le secret d'une situation si subitement et si profondément troublée. Des incidens nouveaux sont-ils venus compliquer la politique générale? Des événemens imprévus ont-ils éclaté tout à coup sur l'Europe? Les gouvernemens eux-mêmes marchent-ils dans la voie où on les suppose engagés, et montrent-ils quelque disposition à laisser des malentendus trop prolongés dégénérer en rupture? Rien de tout cela n'existe, à ce qu'il semble. Plus que jamais, au contraire, les gouvernemens protestent de leurs intentions conciliantes et pacifiques. D'un autre côté, les questions d'un ordre général qui peuvent devenir l'objet de sérieux débats entre les cabinets sommeillent pour le moment. Il serait même difficile de préciser l'époque où pourra définitivement se réunir la conférence qui doit résoudre toutes les difficultés pratiques inhérentes à l'exécution du traité de Paris. Les délégués des puissances à Bucharest en sont encore à préparer leur rapport sur les principautés danubiennes, et on conçoit qu'un document où il s'agit de concilier des avis fort divers ne peut être rédigé à la légère. Les troubles qui

ont éclaté dans les provinces de la Turquie, dans la Bosnie, dans l'Herzegovine, ont assurément de la gravité, puisqu'ils touchent à la condition des chrétiens de ces contrées; mais ils ont leur place dans cet ensemble de difficultés classées sous le nom de *question d'Orient*. On peut voir encore, si l'on veut, des occasions possibles de froissemens ou de scissions dans le percement de l'isthme de Suez, dans la prise de possession de l'île de Périm par les Anglais; toutes ces questions seront débattues sans doute, elles ne sont point l'objet immédiat des préoccupations actuelles.

Qu'est-il donc arrivé qui puisse expliquer une situation dont le moindre inconvénient est de prêter à toutes les conjectures et à tous les commentaires? Il est arrivé, pour notre malheur, que dans une néfaste nuit d'hiver, il y a deux mois, un crime sinistre a été commis, et depuis ce moment une sorte de maligne influence semble s'être attachée à la politique : elle a pesé sur les rapports de la France et de l'Angleterre, elle a provoqué la chute d'un cabinet à Londres, où elle embarrasse encore l'administration nouvelle; elle s'est fait sentir en Belgique, en Suisse, et elle place aujourd'hui le ministère piémontais dans une situation au moins incertaine par suite de l'opposition que rencontre dans la commission législative le projet présenté pour punir les attentats et l'apologie des attentats. En un mot, sous cette influence sont nées toutes ces questions imprévues relatives à la répression du meurtre, aux réfugiés, à la police des passeports. Quels que soient cependant ces embarras ou ces nuages passagers, il y aurait une réflexion bien simple à faire, et cette réflexion devrait tout dominer : croit-on que deux peuples intelligens, deux gouvernemens sensés mettent leur politique, leurs résolutions, leurs relations permanentes, à la merci d'une pensée criminelle conçue dans l'ombre? Ce serait véritablement attribuer trop de puissance au crime. Si, à la veille de la rupture du traité d'Amiens, Napoléon n'avait été guidé par d'autres pensées que celle de poursuivre jusque dans Londres quelques conspirateurs ou quelques libellistes, la guerre n'eût point éclaté, il est permis de le croire : d'où il faudrait naturellement conclure que le trouble actuel dont on se préoccupe est plus dans l'apparence que dans la réalité des choses. Il faut bien s'entendre : cela ne veut point dire que dans le monde d'aujourd'hui il n'y ait aucune chance de conflit. Il y a malheureusement en Europe assez de situations contraintes, assez de difficultés latentes, pour qu'il soit au moins téméraire de proclamer dès ce moment le règne de la paix universelle et indéfinie; mais si la guerre naissait, elle naîtrait assurément pour des causes d'un ordre supérieur, non comme la conséquence d'un crime conçu et exécuté par des sectaires. Aussi bien, on l'a vu il y a quelques jours, le différend qui s'était élevé entre l'Angleterre et la France s'est dénoué très pacifiquement par la publication de la correspondance diplomatique échangée entre les deux cabinets après l'avénement du nouveau ministère de Londres. Sous une première impression qui a causé la chute de lord Palmerston, l'Angleterre avait cru voir dans une dépêche de M. le comte Walewski ce qui n'y était véritablement pas, un doute jeté sur ses intentions, sur le caractère de ses lois et de l'hospitalité qu'elle offre à tous les proscrits. Le ministre des affaires étrangères de France, répondant à une demande des plus conciliantes de lord Malmesbury, n'a nullement hésité à

déclarer qu'il n'avait jamais eu la pensée qu'on lui prêtait, et il ajoutait que, puisqu'on s'était mépris sur ses véritables intentions, le gouvernement français croyait devoir s'abstenir désormais de prolonger ce débat, s'en rapportant purement et simplement à la loyauté du peuple anglais. C'est donc une difficulté résolue quant à présent, et l'Angleterre est occupée aujourd'hui à prouver, par plusieurs procès poursuivis à la fois, que sa législation pénale est suffisamment efficace.

Ces difficultés écartées, il reste, il est vrai, une autre question qui n'a rien de politique et qui n'a pas moins ému l'Angleterre, de même qu'elle a préoccupé d'autres pays, tels que la Belgique et la Suisse, principalement intéressés dans cette affaire : c'est la question des passeports. Voilà encore un des résultats de l'attentat du 14 janvier. Le gouvernement français, par des considérations de sûreté intérieure, a cru devoir adopter quelques mesures nouvelles, ou plutôt il a fait revivre d'anciens règlemens tombés en désuétude. Il a notamment fait une obligation du visa des passeports à chaque voyage fait par des étrangers en France. On le remarquera facilement, c'est ici un acte d'un caractère tout intérieur, et qui à ce titre est au-dessus de la discussion des gouvernemens étrangers. Aussi n'est-ce point le principe même de cette mesure qui a été mis en cause récemment dans la chambre des communes à Londres et dans la chambre des représentans à Bruxelles. Les dispositions nouvelles n'ont été envisagées qu'au point de vue des relations des étrangers avec la France, comme étant de nature à entraver des rapports incessans de commerce, d'industrie, ou même de plaisir. Beaucoup d'Anglais viennent fréquemment sur les côtes de la Manche, dans les principales villes du littoral, à Boulogne, à Calais, et ils se trouveront gênés dans leurs habitudes; déjà même on a pu remarquer, à ce qu'il paraît, une diminution du nombre des voyageurs. Du côté de la Belgique et de la Suisse, beaucoup d'ouvriers passent tous les jours la frontière et viennent travailler en France. Enfin, pour tous les voyageurs étrangers venant visiter la France, il y aura un surcroît de formalités et d'obligations au moins gênantes. Or ces formalités seront-elles aussi efficaces pour préserver la France qu'elles seront gênantes pour les étrangers? Lord Palmerston racontait l'autre jour dans la chambre des communes une petite histoire qui tendrait à jeter quelques doutes sur l'efficacité de règlemens trop minutieusement sévères en ce qui touche les passeports. Il racontait que, se trouvant un jour personnellement dans le midi de la France, il y a longtemps il est vrai, il avait été arrêté et retenu jusqu'à plus ample explication, faute d'avoir fait viser ses passeports. Lord Palmerston était arrêté en France, et récemment Orsini venait à Paris avec un passeport régulier!

C'est là effectivement le danger de ces formalités : les personnes inoffensives risquent d'en être victimes sans y songer, tandis que le coupable réussit le plus souvent à passer à travers les mailles de ce réseau par lequel on prétend l'arrêter. Et la difficulté se transforme presque en impossibilité à une époque où les communications sont si multipliées, où la frontière est à chaque instant envahie par les voyageurs qui se pressent. La surveillance ne risque-t-elle pas d'être illusoire ou trop sévère, si elle est strictement exercée? N'y a-t-il pas même une sorte d'anomalie dans des mesures jusqu'à

un certain point restrictives en présence d'un système de communications qui tend à multiplier les voyages et à effacer les lignes de séparation entre les peuples? Le gouvernement, cela n'est pas douteux, ne s'est point laissé guider par une pensée préconçue; il veut uniquement sauvegarder un intérêt de premier ordre, celui de la sécurité intérieure. Il est de toute justice d'ajouter qu'il s'applique à tempérer les rigueurs des formalités nouvelles, en multipliant les agens consulaires et en facilitant pour les habitans des frontières les relations quotidiennes de l'industrie et du travail. C'est une atténuation pratique du principe, qui fait droit à quelques-unes des plaintes des états voisins. Il reste à savoir si le gouvernement, éclairé par l'expérience, ne trouvera pas dans des combinaisons d'un autre ordre les moyens d'exercer une surveillance aussi exacte, aussi efficace et moins gênante pour les voyageurs, plus compatible avec la liberté des communications. Des diverses questions qui se sont élevées récemment et qui ont ému l'Angleterre, celle-là est peut-être la principale, d'autant plus que les Anglais n'aiment pas les passeports. Le système des passeports est une de ces armes avec lesquelles ils font souvent la guerre au continent; mais c'est là un fait trop ancien, quoiqu'il ressemble presque à une nouveauté aujourd'hui, pour qu'il puisse être considéré comme un nuage persistant dans les relations des deux pays.

Au surplus, dans ces relations elles-mêmes il se produit en ce moment un fait qui a son importance, et qui a même été un de ces signes du temps interrogés avec curiosité. La France va être représentée en Angleterre par le maréchal Pélissier, duc de Malakof. M. de Persigny quitte son poste d'ambassadeur à Londres; c'est le général de l'armée de Crimée qui lui succède. L'ancien ambassadeur a toujours passé pour un défenseur zélé, actif, de l'alliance des deux grandes nations, et les journaux anglais lui rendent encore ce témoignage à l'heure de sa retraite. Si M. de Persigny revient de Londres, où il a représenté la France pendant plusieurs années, ce n'est point sans doute parce que la politique des deux pays est changée. L'ancien ambassadeur a été peut-être entraîné dans la chute de lord Palmerston; peut-être subit-il le contre-coup des péripéties qui se sont succédé depuis quelque temps, de la situation délicate déterminée par les derniers événemens. Le nom de son successeur était fait pour avoir du retentissement et pour éveiller des impressions diverses. La première de ces impressions, la plus utile, la plus salutaire dans les circonstances actuelles, c'est que le maréchal Pélissier rappelle naturellement tous les souvenirs d'une action commune : il personnifie l'alliance des deux peuples dans ce qu'elle a eu de plus glorieux et de plus décisif. Les Anglais eux-mêmes paraissent juger ainsi cette nomination. Bien loin d'y trouver un sujet d'ombrage, ils voient dans le duc de Malakof le chef de Crimée, le compagnon de leurs soldats, l'homme honoré par la reine des plus hautes distinctions, et ce ne sera point en vérité le fait le moins curieux de voir un soldat manier les souples ressorts de la diplomatie de la main vigoureuse qui a forcé les bastions de Malakof. Le maréchal Pélissier va donc en Angleterre, certain de trouver un accueil dû à ses services, à sa position éminente. Pour le moment, sa fonction est en quelque sorte dans son nom, et ce nom est un appel à la raison intelligente

de deux pays faits pour rester alliés dans la paix après avoir marché presque sous les mêmes drapeaux dans la guerre. Le raffermissement sérieux et durable de l'alliance de la France et de l'Angleterre, c'est là en effet ce que doivent désirer avant tout les esprits qui réfléchissent un moment sur la situation de l'Europe et du monde.

Rigoureusement, une lutte peut s'engager entre l'Occident et la Russie sans entraîner de désastres universels. La guerre a duré deux ans en Orient, et tous les intérêts des peuples n'ont pas moins continué à se développer. Qu'on songe au contraire aux conséquences terribles d'un choc entre la France et l'Angleterre : toutes les situations sont menacées, toutes les politiques sont inquiètes, tous les intérêts sont paralysés. On peut même dire que, pour les deux pays, il n'y a point de milieu entre une alliance sincère et la guerre. Un état permanent de méfiance, d'aigreur, de jalousie, ne serait point la paix, et conduirait à d'inévitables déchiremens. Que les Anglais soient sincères lorsqu'ils expriment leurs sympathies pour la France, lorsqu'ils mettent en relief tout le prix de l'alliance intime des deux peuples, cela n'est point douteux; ils pensent ce qu'ils disent, et tous les hommes éclairés en France ont le même sentiment à l'égard de l'Angleterre, qu'ils considèrent comme une alliée nécessaire. Dans tous ces derniers incidens, il y a cependant une lumière qu'il ne faudrait pas mépriser, parce que la raison ne domine pas toujours dans la politique et ne conduit pas toujours les événemens. On a pu voir, à certains signes, combien il serait facile de réveiller des passions à peine endormies. Déjà plusieurs fois, depuis que la guerre avec la Russie est terminée, des nuages se sont élevés; des dissidences notables, presque des scissions, se sont produites : ce sont des expériences qu'il ne faudrait pas multiplier. Justement, parce qu'on croit à la nécessité, à l'efficacité de l'alliance permanente des deux pays, dans l'intérêt de la France non moins que dans l'intérêt de l'Angleterre, il ne faudrait pas mettre périodiquement cette alliance à de trop rudes épreuves : elle pourrait finir par y succomber, et s'il en était ainsi, quel que fût le triomphateur éphémère, la civilisation du monde serait tout d'abord la première victime dans le débat.

Ces questions qui s'agitent en Angleterre, elles apparaissent sous d'autres formes dans le Piémont, non que les relations du Piémont avec la France aient subi, même momentanément, quelque altération; mais le cabinet de Turin a cédé spontanément à une sorte de nécessité conservatrice en présentant aux chambres un projet qui frappe de peines nouvelles les attentats contre les souverains étrangers et les apologies du meurtre, et c'est là précisément ce qui le met aujourd'hui dans une situation difficile par les dissidences qui semblent éclater à cette occasion entre les partis. Le projet ministériel prononce des peines contre des faits déterminés, et en même temps, sans porter atteinte au principe du jugement par jury, il propose quelques modifications tendant à environner de plus fortes garanties le choix des juges. Que s'est-il passé dans le sein de la chambre des députés, à laquelle la question a tout d'abord été soumise? Quelles influences ont prévalu? La chambre elle-même n'a point discuté encore la loi nouvelle, et n'a point eu à se prononcer; mais, par une combinaison assez curieuse, la commission

législative qui a été nommée se trouve composée en majorité de membres de la gauche, parmi lesquels comptent M. Valerio, M. Brofferio, et cette majorité a résolu de proposer à la chambre le rejet pur et simple de l'œuvre ministérielle. Deux membres de la commission, dont l'un est M. Buffa, ancien intendant de Gênes, présentent un projet distinct qui modifie celui du gouvernement. Ce n'est point, à ce qu'il paraît, sans de longs tiraillemens que la commission de la chambre des députés est arrivée à la conclusion qui se trouve consignée dans un rapport de M. Valerio. Des négociations ont été suivies, des tentatives de transaction ont été faites; le roi même, dit-on, a reçu à cette occasion l'un des membres de la commission, M. Brofferio. Toujours est-il que, pour le moment, deux propositions existent, l'une émanant de la majorité de la commission et concluant au rejet absolu de la loi primitivement présentée, l'autre formulée par la minorité de la commission et ayant pour défenseur M. Buffa. Quant au gouvernement, s'il se montre prêt à accepter tous les amendemens propres à introduire quelques améliorations dans la loi, il paraît également disposé à soutenir jusqu'au bout le principe de son projet, qu'il n'abandonne nullement. Que va-t-il arriver? La chambre jugera-t-elle que la commission a fidèlement traduit ses opinions, et ratifiera-t-elle la proposition extrême qui lui est faite? Dans la discussion qui va s'ouvrir, le cabinet se rapprochera-t-il de la droite, évidemment favorable à la pensée du projet? L'alliance qui a existé depuis quelques années entre le ministère et une partie de la gauche sortira-t-elle intacte de cette épreuve?

C'est là, comme on voit, un ensemble de choses très compliqué et plein de difficultés pour tous les partis, comme pour le cabinet de Turin. C'est, si l'on peut ainsi parler, la crise décisive d'une situation parlementaire jusqu'ici habilement maintenue par M. de Cavour. Or cette crise ramène naturellement au point où la situation actuelle a commencé, et c'est là justement ce qui fait l'intérêt d'un livre que M. Louis Chiala vient de publier à Turin sous ce titre : *Une Page d'histoire du Gouvernement représentatif en Piémont*. M. Chiala a feuilleté cette histoire, encore si courte et pourtant si honorable, du régime constitutionnel piémontais, et il y a puisé le sujet d'un travail intéressant et instructif : intéressant, car il raconte, il met en lumière des faits peu connus en dehors du Piémont; instructif au point de vue de la situation, car il montre ce qui a fait la force de M. de Cavour depuis quelques années, et ce qui peut faire aujourd'hui sa faiblesse. C'est l'histoire de l'alliance du président du conseil et d'une fraction de la gauche, ou du moins des origines de cette alliance.

A quel moment cette combinaison faisait-elle son apparition dans la politique? Dans des circonstances qui n'étaient pas très différentes des conjonctures du moment présent, ainsi que le fait voir le récit de M. Chiala. On se trouvait au commencement de 1852, et le gouvernement, dont le chef était alors M. d'Azeglio, prenant l'initiative de mesures préservatrices, présentait une loi sur la presse, comme le cabinet actuel présente une loi sur les attentats. C'est à l'occasion de cette loi sur la presse que M. de Cavour, membre lui-même du cabinet, accomplissait une évolution hardie, comme un général d'armée qui opère en face de l'ennemi. Après avoir été l'un des orateurs et des écrivains les plus éminens du parti conservateur dans les années de la

révolution, M. de Cavour s'était graduellement séparé de la droite dans les affaires religieuses et dans les questions économiques. Au moment où un souffle de réaction semblait s'élever en Europe, il sentait le péril de ces entraînemens nouveaux qui pouvaient ramener le Piémont en arrière, et en défendant la loi sur la presse, qui fut votée d'ailleurs, il signait une publique alliance avec la fraction modérée de la gauche. M. de Cavour avait-il consulté ses collègues? n'avait-il pas donné à la politique du cabinet un caractère plus prononcé que ne l'eût souhaité au fond M. d'Azeglio? Il agissait évidemment en homme d'initiative qui fait sa position, et s'il était obligé pour le moment de déposer son portefeuille, le coup n'était pas moins porté. Quelques mois s'écoulaient à peine qu'il reparaissait au pouvoir comme chef d'un ministère et successeur de M. d'Azeglio. Bientôt l'entrée de M. Ratazzi au pouvoir achevait de sceller l'alliance. Tels sont les faits que retrace M. Chiala dans son livre, où l'on peut suivre le travail des idées politiques et des partis. Qu'a produit cette situation ainsi décrite en ses origines? Elle a pu, cela n'est point douteux, préserver le Piémont de quelques excès de réaction, en faisant prévaloir dans la politique un souffle d'inspiration libérale. On pourrait dire qu'elle a surtout réussi pour M. de Cavour, dont elle a fortifié et agrandi l'ascendant, en faisant du président du conseil le représentant presque indispensable des opinions libérales; elle a moins réussi, il faut bien l'avouer, pour M. Ratazzi, qui, après une expérience peu brillante de quelques années, a été obligé récemment de quitter le pouvoir, de sorte qu'on se trouve aujourd'hui ramené au point de départ. M. de Cavour se voit placé entre la gauche, qui menace son projet, et la droite, qui l'appuierait sans doute, non pourtant sans faire ses conditions. M. de Cavour est-il disposé à souscrire à ces conditions? Une alliance de ce genre serait évidemment la plus naturelle dans l'état du Piémont, car elle réunirait toutes les forces conservatrices et libérales du pays, laissant dans leur impuissance les partis extrêmes, les révolutionnaires et les absolutistes; mais il y a une autre combinaison qui n'est pas la plus improbable, c'est que M. de Cavour triomphera des difficultés actuelles, et continuera à diriger les conseils du Piémont, sauf à reconstituer son ministère, aujourd'hui incomplet.

Certes la politique de l'Europe est travaillée aujourd'hui par bien des malaises plus ou moins aigus, plus ou moins profonds, qu'il suffirait de laisser se développer un peu pour qu'ils prissent un caractère redoutable. A quoi tiennent la plupart de ces malaises? A une infinité de causes, aux rivalités, aux antagonismes, à des combinaisons artificielles, à un enchevêtrement de rapports contraints et mal définis. Le différend entre l'Allemagne et le Danemark n'est point d'un autre ordre. Rien n'eût été plus facile que d'envenimer ce conflit et de le laisser arriver au point où des obscures divergences des chancelleries germaniques on eût vu sortir tout à coup un grave embarras pour l'Europe. Avec plus de prévoyance et de sagesse, les gouvernemens paraissent faire aujourd'hui un effort sérieux pour se rapprocher et pour dissiper ce nuage, que les passions ont grossi depuis quelque temps. La diète de Francfort, si l'on se souvient d'un des derniers incidens de cette confuse affaire, la diète de Francfort a pris récemment des résolutions d'où il résulte que, soit dans l'organisation générale de la monarchie danoise, soit dans les

constitutions spéciales des duchés de Holstein et de Lauenbourg, soit enfin dans les lois qui règlent les rapports des diverses parties de l'état commun, le Danemark n'aurait pas suffisamment tenu compte de ses obligations fédérales, et n'aurait point rempli les engagemens qu'il avait pris en 1852 dans les négociations diplomatiques suivies avec l'Autriche et la Prusse. La diète a communiqué ces résolutions au Danemark, en l'invitant à créer un ordre constitutionnel plus conforme aux lois fédérales, plus propre à garantir aux duchés une administration distincte, une position d'égalité et d'indépendance dans la monarchie. Le Hanovre, l'un des états allemands les plus animés en cette affaire, ne s'est point contenté de ces résolutions et de ces communications; il a pris l'initiative d'une motion nouvelle en vertu de laquelle il aurait été en quelque sorte enjoint d'autorité au Danemark de suspendre la discussion de toute loi de nature à affecter les intérêts des duchés. Cette motion n'avait d'autre objet que d'entraver diverses mesures récemment soumises au conseil suprême de Copenhague. La diète a tempéré quelque peu le zèle du Hanovre, et, sans accepter la motion dans ses termes rigoureux, elle s'est bornée à exprimer la confiance que, jusqu'à la solution du différend, le gouvernement de Copenhague s'abstiendrait de tout acte fondé sur une législation reconnue imparfaite par la confédération germanique. Voilà où en étaient les choses il y a un mois.

Or quelle est l'attitude prise par le Danemark en présence de ces résolutions? Le gouvernement danois aurait pu sans nul doute récriminer au sujet de certaines irrégularités des dernières délibérations fédérales, il aurait pu discuter encore sur la compétence de la diète : il n'en a rien fait, il a eu la prudente pensée de se placer sur le terrain de la conciliation. Soit dans les avis motivés de son représentant à Francfort, soit dans les communications diplomatiques qui ont suivi, le Danemark a déclaré sans détour qu'il n'entendait nullement décliner la compétence de la diète. Le Danemark, disons-nous, a reconnu la compétence de la diète, telle qu'elle résulte des lois fédérales, en ce qui a rapport aux changemens introduits dans l'organisation provinciale des duchés; seulement il a réservé ses droits de souveraineté et d'indépendance pour ce qui concerne l'ensemble de la monarchie, pour tout ce qui n'a pas le caractère d'un acte fédéral, et en faisant ces réserves il s'est montré tout disposé à entrer en négociations avec la diète pour arriver à une solution définitive de cet éternel conflit. Le cabinet de Copenhague vient de faire une démarche positive à Francfort pour que des négociations s'ouvrent dans ces conditions nouvelles. C'est donc un premier pas, un pas sérieux, décisif, dans la voie des accommodemens. Le Danemark a pris conseil de la modération en ces conjonctures, et il s'est même montré habile, car, en faisant la part des droits, des intérêts et des susceptibilités de l'Allemagne, il acquiert d'autant plus de force pour défendre ses propres droits et ses intérêts légitimes, qui restent toujours placés au surplus sous la sauvegarde de l'Europe. La question est désormais ramenée à ses véritables termes : il s'agit d'assurer aux deux duchés une situation particulière et définie, compatible avec leur caractère de membres de la confédération germanique. C'est là ce qu'exige l'intérêt allemand, et cet intérêt se trouve naturellement limité d'un autre côté par l'intérêt européen, qui consiste à

ne point laisser affaiblir l'équilibre du Nord par une atteinte portée à l'intégrité et à l'indépendance de la monarchie danoise. Le Danemark s'offre à donner satisfaction aux prétentions et aux intérêts germaniques en ce qu'ils ont de légitime. Chercher à dépasser ces limites et à pousser plus loin sa victoire, ce serait aujourd'hui de la part de l'Allemagne appeler volontairement l'intervention de l'Europe, qui ne demande pas mieux, comme elle l'a prouvé maintes fois en ces derniers temps, que de ne point s'occuper de la question. Il est sans doute encore au-delà du Rhin des esprits exaltés et violens qui chercheront à compromettre une solution définitive, parce que cette solution ne peut répondre à leurs passions, parce qu'elle ne peut satisfaire leurs idées d'envahissement jusque dans le Slesvig. Les cabinets ne les suivront pas certainement, et la meilleure preuve, c'est que la diète n'a pas prononcé le nom du Slesvig dans les résolutions devenues le point de départ des négociations qui vont s'ouvrir.

Dans ces années fertiles en événemens et en révélations, une fortune singulière a multiplié depuis quelque temps et multiplie encore les publications et les documens, évocations du passé qui restaurent en quelque sorte des époques entières sous nos yeux et sont la lumière du présent. Rien ne peint mieux peut-être notre siècle. Autrefois les papiers d'état et les papiers de famille ne brisaient pas aisément le triple sceau des archives. Il y a des actes du règne de Louis XIV qui n'ont été vraiment connus que de nos jours. Ce n'est qu'au bruit de la révolution française que les terribles confidences de Saint-Simon ont commencé à se divulguer. Il n'en peut plus être ainsi aujourd'hui. Depuis que l'opinion a été proclamée la reine du monde, c'est à qui invoquera cette puissance nouvelle, et comme les révolutions se succèdent, comme les régimes viennent l'un après l'autre, il se forme rapidement pour chaque période une sorte de postérité. Laissez passer à peine quelques années après les événemens qui ont rempli la première partie de ce siècle; les témoignages se presseront, chacun voudra dire ce qu'il a vu et ce qu'il a su. Les négociations les plus cachées n'ont déjà plus rien de mystérieux. Hommes et choses reprennent peu à peu leurs vraies proportions, et nous arrivons ainsi à connaître jusque dans ses moindres détails une époque dont la publicité ne fut pas cependant le ressort principal. M. Thiers, en écrivant sur l'empire, a pu consulter les documens les plus secrets, et il en fait un savant usage. Les lettres de Napoléon et de son frère Joseph ont mis en lumière des traits de caractère ineffaçables et des détails saisissans de l'histoire impériale. A son tour, Marmont est venu récemment jeter dans le monde ses impressions passionnées et trop souvent légères, impressions d'un homme d'esprit et de vanité plus que d'un homme d'état ou d'un homme de guerre. Ce travail de divulgation universelle ne discontinue pas, il se poursuit plus que jamais au contraire, et en ce moment encore vous vous retrouverez en présence des mêmes hommes, des mêmes faits, des mêmes choses prodigieuses, dans la *Correspondance de l'Empereur*, dont la publication vient de commencer sous l'autorité du gouvernement, dans les *Mémoires du Prince Eugène*, dont le premier volume a seul paru, comme aussi dans les *Mémoires* de M. le comte Miot de Mélito, tour à tour ministre, ambassadeur et conseiller d'état pendant la révolution et sous l'empire. Ces derniers *Mémoires* ne

sont pas jusqu'ici les moins curieux, car l'auteur, quoique placé moins haut et même relativement moins connu que bien d'autres, avait pu voir les choses de près comme acteur du drame; il avait été dans la familiarité de Napoléon avant le consulat et l'empire, et ce qu'il ne sait pas directement, il a pu l'apprendre par les confidences de Joseph Bonaparte, dont il fut l'ami, le ministre, le conseiller intime à Naples et en Espagne comme à Paris.

Ces *Mémoires* du comte Miot de Mélito, qui embrassent tout à la fois la révolution et l'empire, ont un intérêt singulier. Ils représentent, ce nous semble, l'esprit d'une foule d'hommes qui avaient déjà servi l'état avant 1789, qui l'ont servi depuis, et en qui on retrouve un goût prudent d'idées nouvelles allié à des habitudes de régularité et de vie polie. C'étaient des hommes utiles, connaissant bien les affaires, délaissés ou poursuivis par les régimes violens et recherchés par les régimes plus tempérés, facilement soumis là où ils apercevaient une autorité de fait à peu près régulière, et conservant toujours une certaine indépendance intérieure. La révolution ne leur convenait évidemment que dans une certaine mesure; ils étaient restés monarchiques constitutionnels, *feuillans*, comme M. Miot le dit de lui-même, et l'auteur se sent visiblement à l'aise lorsqu'il est transporté du ministère de la guerre au ministère des affaires étrangères, où les habitudes révolutionnaires ont moins pénétré, où le nouveau fonctionnaire se retrouve avec des hommes comme M. Otto, M. Reinhart. Rien n'est assurément plus curieux que la peinture de ce malheureux ministère des relations extérieures à un certain moment de la révolution, c'est-à-dire lorsque la France n'avait point de relations extérieures. Le hasard avait jeté à la tête des affaires étrangères un inconnu du nom de Buchot, arrivant tout droit de sa province, où il était maître d'école. Les relations extérieures n'existant pas, le citoyen Buchot était à la hauteur de ses fonctions, et il tenait ses assises dans le café le plus voisin, où il donnait au besoin sa signature; puis il employait le reste de son activité à faire proscrire ses employés, M. Miot, M. Otto, M. Reinhart, par la commune de Paris. Thermidor éclate tout à coup, et M. Miot reparaît comme commissaire aux relations extérieures, après avoir subi un examen assez bizarre dans le sein du comité de salut public, où l'on s'informe s'il a reçu quelque éducation et s'il sait le latin. Le candidat s'en tire fort à son honneur en ajoutant qu'il sait même l'anglais et l'allemand, sans compter l'italien. Le plus curieux de l'affaire, c'est que le pauvre commissaire Buchot, subitement évincé, ne trouve rien de mieux que de demander à son successeur de le conserver comme employé subalterne ou tout au moins comme garçon de bureau, ce que M. Miot se hâte de lui refuser, plein de mépris pour tant d'ineptie. Voilà où en étaient les affaires étrangères! Et on conçoit l'espèce de souffrance ressentie par des esprits capables, pratiques, que ne tentaient pas les grands rôles politiques, et qui n'étaient point faits d'ailleurs pour les remplir.

Maintenant placez ces hommes utiles et jusque-là perdus dans le bruit d'une révolution sanglante, mettez-les en présence d'un chef de génie qui saura les reconnaître, les rallier et se servir de leurs lumières, de leur zèle, de leur capacité : ils subiront naturellement l'ascendant de ce chef; ils deviendront ses administrateurs, ses préfets, ses conseillers d'état, ses négo-

ciateurs; ils aideront à élever un édifice nouveau et se prêteront à toutes les reconstitutions. C'est ce qui est arrivé dans cet orageux passage de la révolution au consulat et à l'empire. M. Miot, étant devenu ministre à Florence, puis à Turin, avait eu l'occasion, quant à lui, de connaître particulièrement le général Bonaparte dès la première guerre d'Italie. Est-ce à dire que tous ces hommes, en s'employant à refaire l'organisation de la France, en secondant les vues du premier consul et de l'empereur, fussent entièrement dominés et fermassent les yeux sur les entraînemens d'un génie déjà trop impatient? Ils voyaient au contraire ces entraînemens, et s'ils se taisaient en public, ne pouvant rien empêcher, ils avaient leurs notes secrètes. C'est surtout sous ce rapport que les mémoires du comte de Mélito ont un vif intérêt. Ils ressemblent au témoignage d'un ancien bourgeois de Paris, observateur curieux, sagace, qui ne se laisse point imposer par l'éclat et l'enthousiasme, qui remarque tout et qui juge tout. De loin, nous n'apercevons les événemens que dans leur ensemble et dans leurs résultats prodigieux. Les hommes comme M. Miot voyaient les choses de plus près, et ils les voyaient dans leurs détails de tous les jours, dans des proportions plus humaines, dans cette élaboration intime et pratique où l'action du prestige extérieur diminue nécessairement. Présens dans les conseils, ils remarquaient comment la surprise se peignait sur les visages quand certaines conséquences hardies se dévoilaient, quand certains mots nouveaux étaient prononcés tout à coup. Ils notaient le moment où l'empereur disait pour la première fois : Mes peuples, mes armées, mes vaisseaux. En un mot, ils voyaient peu à peu se dégager cette personnalité puissante qui aurait pu être si grande encore et s'assurer l'avenir en restant dans de justes limites, et qui tendait à devenir excessive en se substituant à tout. Les hommes qui observaient sans illusion cette marche dangereuse ne cessaient point pour cela de servir fidèlement l'empereur; mais ils s'accoutumaient insensiblement à cette pensée, que la France n'était point dans un état définitif, qu'on marchait encore dans l'inconnu et vers l'inconnu. Il se produisait un phénomène étrange, caractéristique, qu'on ne peut bien saisir qu'aujourd'hui : tandis que l'empereur inspirait encore à la masse du pays une confiance entière, parce que de loin on ne le voyait que sur son trône, dans l'éclat de ses victoires, ceux qui le servaient de plus près doutaient, ils ne croyaient pas à l'avenir; ils pensaient comme M. Miot et comme M. Decrès, dont on connaît les impétueuses boutades.

Et qu'on l'observe bien, ces faits ne ressortent pas seulement du témoignage d'un homme qu'on pourrait supposer prévenu ou peu enthousiaste, ou porté à se venger, par la liberté posthume de ses récits, d'une soumission ancienne. Ils sont écrits dans tous les documens, ils se dégagent à chaque ligne des lettres de Napoléon à son frère Joseph; ils apparaissent encore dans cet épisode de la domination française en Italie, sur lequel les *Mémoires* du prince Eugène ne peuvent que jeter une lumière nouvelle. De toutes les combinaisons impériales, le royaume d'Italie était peut-être la plus heureuse, la plus viable, et certainement la plus avantageuse pour la péninsule, si elle devait être le commencement d'une indépendance complète. Le prince même dont on publie les *Mémoires*, et qui fut chargé pen-

dant tout l'empire de la vice-royauté d'Italie, avait des qualités attachantes; il avait la loyauté du caractère et la fidélité du cœur. Tout répondait de lui à Napoléon. Il ne faut pas croire cependant qu'il eût une grande liberté dans cette organisation et ce gouvernement d'un royaume nouveau. L'empereur, et ce fut son piége, crut pouvoir tout résumer en lui-même. Il ne comprenait pas des serviteurs relevés à leurs propres yeux par la dignité d'une coopération indépendante; il voulait surtout des instrumens intelligens, muets et dociles. Il écrivait ou il faisait écrire au prince Eugène que, Milan fût-il en feu et la lune tombât-elle, il devait attendre ses ordres après les avoir demandés. C'était une pensée fixe sous une expression exagérée à dessein. Il faut toutefois l'ajouter : cette ardeur de commandement n'était pas un vain caprice de domination; elle était naturelle, inévitable, dans les idées et dans le système de l'empereur. Une certaine liberté d'action est possible dans l'administration d'un pays où tout le monde a la notion distincte du but général qu'il faut atteindre. Dès qu'il s'agit de combinaisons gigantesques, embrassant des opérations de toute sorte, s'étendant à des peuples différens, et faisant concourir à une même œuvre, dont un seul homme a le secret, une foule de volontés éparses, le moindre caprice d'indépendance peut déranger tous les plans : il faut que tout se coordonne sans cesse à une pensée unique, de telle sorte que l'erreur était dans le système, et Napoléon usait son génie d'exécution à réparer les fautes de sa politique; il faisait servir une incomparable fécondité de ressources à réaliser des conceptions sans durée. Chose remarquable! il fallait bien que ces aspirations de conquête, ces idées de domination universelle fussent dans la nature de Napoléon. Dès la première guerre d'Italie, M. Miot pouvait en recueillir l'expression, conservée dans des extraits qui peuvent sans doute n'être point d'une exactitude littérale, mais où l'on retrouve les habitudes de langage, les pensées familières de celui qui déjà visait à l'empire, n'étant encore qu'un jeune général de vingt-sept ans. Plus les documens particuliers se multiplieront, et les *Mémoires* du prince Eugène sont de ce nombre, plus ils apprendront à faire deux parts quand on voudra étudier Napoléon : il y aura le système qui pourra bien servir de leçon, non d'exemple; partout au contraire où cette surprenante intelligence restera dans le vrai et sera aux prises avec une œuvre juste, précise, on la verra déployer une lucidité et une puissance de bon sens bien plus extraordinaires que des conquêtes éphémères.

Tous ces ouvrages, qui sont des documens pour l'histoire, tiennent aujourd'hui une grande place. Ils sont un aliment pour l'esprit qui ne sépare pas les spectacles de la vie réelle du mouvement permanent des idées et des choses littéraires. La littérature dramatique se résume pour le moment dans une œuvre nouvelle, une comédie qui vient d'être représentée tout récemment au Théâtre-Français, sous ce titre poétique et séduisant : *les Doigts de Fée*. Deux hommes d'esprit, deux membres de l'Académie, M. Scribe et M. Legouvé, ont livré l'autre soir une bataille moins dangereuse que les batailles de l'empire, il est vrai, mais d'où la langue française n'est point sortie sans blessure, et qui ne peut vraiment être considérée comme une victoire signalée pour l'art contemporain. M. Scribe cependant est un esprit habile à nouer une action, à combiner des scènes, et il a traversé dans sa vie

plus d'un défilé périlleux. Malheureusement il s'est trouvé engagé dans une singulière aventure par son collaborateur, et, s'il faut tout dire, l'œuvre nouvelle ne paraît pas la plus éloquente justification des théories que M. Legouvé émettait en entrant à l'Académie en faveur du système des collaborations littéraires. Quel est le sujet de la comédie récemment représentée sous ce titre mystérieux des *Doigts de Fée?* Vous êtes dans un château de Bretagne où tout se passe absolument comme à Paris. Voici une jeune fille, belle et intelligente, mais pauvre, triste descendante d'une famille noble, recueillie par pitié, tolérée dans la maison. A côté est justement le parent qui a recueilli la jeune fille. Ce noble de vieille souche qui, comme bien d'autres, cherche dans l'industrie le moyen de dépenser dix mille francs de plus que son revenu, ce parent est dur pour la pauvre Cendrillon, qu'il opprime en lui reprochant l'asile qu'il lui donne. Il s'indigne surtout en apprenant que son fils aime la jeune orpheline et veut l'épouser. Là est le nœud du drame, tout découle de cette donnée. Maintenant attendez deux années : la jeune fille, après s'être affranchie de la servitude dans laquelle elle vivait, aura été l'habile architecte de sa fortune avec ses *doigts de fée,* ou, pour parler plus vulgairement, en ouvrant un magasin de modes, et son noble parent, engagé dans l'industrie, sera ruiné au contraire. Alors s'opéreront les rapprochemens, et les mariages impossibles redeviendront naturels. D'habitude on fait une comédie avec une idée morale ou avec des caractères. L'idée morale de la comédie nouvelle, c'est sans doute que les jeunes filles nobles qui ont le malheur de tomber dans la pauvreté se relèvent par la couture. Or, puisque les auteurs voulaient représenter l'opposition de la noblesse et du travail, ils auraient pu, ce nous semble, donner à leur idée une forme moins vulgaire, et placer la scène de leur drame ailleurs que dans un magasin de modes. Le noble industriel aurait pu devenir un caractère saisissant et vrai; il est à peine ébauché, et il est parfois odieux. L'élément comique est principalement représenté dans l'œuvre nouvelle par une jeune femme qui parle sans cesse de ses toilettes, de ses robes, et par un jeune homme bègue, dont la façon de parler est destinée à provoquer l'hilarité, sans que cette triste infirmité soit au surplus un ressort particulier de la comédie. Il y a sans doute dans *les Doigts de Fée* quelques scènes agréables et habilement conduites, où se retrouvent encore le talent et l'esprit de deux hommes qui ont eu d'autres succès; mais ce n'est point là certes la vraie comédie, celle qu'on attend et qu'on voudrait voir apparaître dans la maison de Molière.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE.

Il y a dans certaines productions contemporaines une exagération de pensée et d'expression qui est évidemment un signe d'ignorance et de déca-

dence, mais qui a pour principe une force mal appliquée. Il semble d'abord que cette vigueur native offre une précieuse ressource, et qu'il suffirait, pour en tirer parti, de lui donner une direction convenable; mais ici il est moins facile d'appliquer le remède que d'en trouver la formule : c'est que la direction mauvaise primitivement suivie a été en quelque sorte consacrée par l'effet produit. Or l'effet produit, quel qu'il soit, devient de plus en plus la pierre de touche des œuvres intellectuelles. Encore les œuvres autour desquelles il s'est fait un certain bruit ont-elles été très rares depuis quelques années, tellement rares qu'on est tenté de savoir gré aux auteurs d'être arrivés, à cette époque d'indifférence pour les créations de l'esprit, à jucher leur personnalité sur un petit piédestal, en même temps qu'au nom des exigences pures de l'art on ne peut s'empêcher de leur adresser de justes critiques. Après l'examen, malheureusement trop rapide, des quelques œuvres qui tranchent sur le reste par une originalité plus ou moins discutable, on tombe dans ce milieu plat, vulgaire, monotone, où la production intellectuelle prend le goût du public pour guide, s'accommode de tout, use de recettes connues et consacrées avec une certaine adresse d'exécution devenue banale, et se montre en un mot de plus en plus impersonnelle.

Du reste, ce défaut actuel d'originalité n'est point particulier à la France. M. Adolphe van Soust vient de le reprocher à la Belgique pour les arts plastiques (1). Il est vrai que de toutes les écoles l'école belge a le moins de raison d'être. Ce n'est qu'une question de domicile et de lieu de naissance. A quelque catégorie que ses peintres appartiennent, soit qu'ils imitent dans le genre flamand van den Velde et Jean Steen, soit qu'ils imitent dans l'école française actuelle M. Delacroix, M. Meissonier ou même M. Courbet, on ne peut que les ranger dans le *servum pecus* d'Horace. Ce résultat, qui avait frappé tout le monde à l'exposition universelle de 1855, vient de se manifester de nouveau au dernier salon de Bruxelles. Par malheur encore pour l'école belge, ses plus illustres représentans restent sous la tente. M. Wiertz organise chez lui une exposition permanente. Quant à M. Gallait, s'il n'a pas voulu envoyer ses œuvres à Paris en 1855, ce n'est certes pas pour les compromettre aujourd'hui dans une mince exhibition locale. Restent, il est vrai, les trois noms suivans, Leys, Madou, Willems, dont l'un d'eux, Leys, a, suivant M. van Soust, élevé le genre au rang de l'histoire. M. van Soust, en désespoir de cause, se rattache à eux, les tourne, les retourne et les fait valoir comme un bon marchand sa marchandise; mais il ne fera pas que nos souvenirs ne nous représentent M. Madou comme un peintre sec, froid, monotone; M. Willems, malgré quelques bonnes qualités, comme beaucoup trop sobre de couleurs, et éteignant celles qu'il ose employer sous des tons plâtreux et ternes; M. Leys enfin comme un habile faiseur de pastiches, calquant ses personnages sur les gravures de Martin Schœn et d'Albrecht Dürer, et s'inspirant beaucoup trop de Memling et de van der Weyden.

L'intérêt du livre de M. van Soust n'est heureusement pas dans l'examen de l'école belge; il se trouve dans des considérations générales d'un ordre élevé où l'auteur montre de sérieuses connaissances et un sens critique

(1) *L'École belge de Peinture en* 1857, 1 vol. in-8°; Bruxelles et Leipzig, 1858.

assez profond. Il résume heureusement ses plaintes sur la situation actuelle de l'art en disant que la cause du vice réside surtout dans le caractère de l'époque. Faut-il d'ailleurs se laisser éblouir par cette multitude de noms auxquels s'attache si facilement une demi-notoriété? Il n'est pas plus vrai de dire du talent ce qu'on a dit de l'esprit : qu'il court les rues. Faut-il appeler esprit cette facilité caustique qui s'exerce sur toutes choses à tort et à travers? de même faut-il appeler talent cette pratique matérielle qui court les ateliers, et dont l'exercice, devenu trop facile, n'a jamais été de l'art et n'est même plus du métier? Grâce à cette pratique en effet, gens de talent comme gens d'esprit, tous sont tombés dans cette déplorable méthode de l'*à peu près,* qui, en se joignant à celle du *convenu*, enchaîne, tout en croyant la rendre libre, la production dans les limites de la plus étroite frivolité.

Il est un point cependant sur lequel nous ne sommes pas d'accord avec M. van Soust, c'est la question du paysage. Pour M. van Soust, le paysage est dans la peinture un objet secondaire qui se classe à côté des vues de villes et des natures mortes, et qui n'est devenu un genre distinct que depuis la décadence de la peinture héroïque et religieuse, dans laquelle il n'était qu'un simple accessoire. Dire que la peinture d'histoire domine tous les autres genres, c'est avancer une proposition qui peut avoir ses apologistes et ses contradicteurs; mais dire ensuite que la peinture d'histoire comprend tous les genres, c'est la déclasser elle-même comme genre et la réduire à l'état d'abstraction. M. van Soust ne s'est pas aperçu de cette espèce de contradiction. « Rubens, dit-il quelque part, ne savait-il pas peindre les chevaux et les chiens, les ciels et les arbres? » Donner ces paroles comme une preuve de l'infériorité du paysage, c'est le réduire à de trop minces proportions. La peinture des ciels et des arbres, si excellente qu'elle soit, ne suffit pas pour constituer le paysage : il contient autre chose. Le considérer ainsi, c'est le réduire à un simple effet de cadre et d'ornementation, tandis qu'il existe par lui-même, qu'il a une raison d'être absolue, puisqu'il est une des deux grandes faces sous lesquelles se manifeste la vie. La nature n'a-t-elle pas sa signification comme l'humanité, et n'a-t-elle pas le même droit à une représentation distincte? Nous nous contentons de soulever l'objection sans la développer.

S'il ne faut pas faire du paysage une expression secondaire de la peinture, il ne faut pas en littérature tomber dans l'excès opposé, et faire de la description plastique l'unique objet d'un livre. Ainsi, dans le roman qu'il vient de publier (1), M. Théophile Gautier a trop cédé à cette préoccupation exclusive. On ne reconstruit pas toute une civilisation disparue avec la seule description du costume, des vases et des objets d'art que le temps nous a conservés. Ces débris veulent être animés. Bien que, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, on puisse, du caractère particulier imprimé aux arts et à la littérature d'une nation, déduire la spécialité de son intelligence et de ses mœurs, l'écrivain qui raconte, qui vulgarise, si je puis m'exprimer ainsi, doit compléter par l'action et les sentimens de ses personnages la tâche abstraite du philosophe. L'Égypte est certainement une mine féconde ou-

(1) *Le Roman de la Momie,* 1 vol., L. Hachette, 1858.

verte à la curiosité du savant et de l'artiste. L'art égyptien, qui a son idéal comme l'art grec, conduit, sous une apparence monotone, l'esprit de l'observateur dans les infinies profondeurs d'une réelle complexité. Il n'y a pas seulement place pour les travaux scientifiques et positifs des Champollion, des Wilkinson, des Lepsius, des Rosellini; il y a place aussi pour l'imagination du romancier et du poète. Avec le style qu'on lui connaît, M. Gautier nous représente Thèbes et ses cent portes, ses palais, ses temples, ses cérémonies, ses triomphes, ses hypogées, et l'on erre sans étonnement avec l'écrivain sur ce sol sacré, sur cette terre *pâmée* de chaleur, où « la lumière frissonne en ondes visibles dans l'air transparent. » Jamais peintre n'a décrit avec son pinceau ce que M. Gautier peint avec sa plume, jamais coloriste n'a trouvé sur sa palette des tons aussi chauds, aussi lumineux; mais malgré la justesse et la précision de ses épithètes, dont l'éclat *micacé* éblouit et fascine, on regrette que l'individualité égyptienne ne ressorte pas davantage. Le fond a peut-être influé sur la forme : sans doute les momies sont imprégnées de parfums, entourées de fines bandelettes, constellées d'ornemens précieux, mais ce ne sont pas moins des momies. Ressusciter tout un peuple et le montrer vivant de sa vie propre était un travail d'autant plus difficile que l'Égypte nous apparaît comme un sépulcre immense peuplé d'immortels cadavres. Les juifs et les chrétiens enterrent leurs morts et rendent au limon la chair pétrie de limon : *Memento quia pulvis es*... Les païens plaçaient sur le bûcher les dépouilles mortelles, et les livraient ainsi à l'élément qui purifie et qui dévore. Les Égyptiens n'admettaient aucune destruction immédiate ou lente; ils embaumaient tout ce qui avait eu vie : esclaves, animaux, tout, jusqu'à des œufs de serpent. Rien ne les arrêtait; ils pénétraient aussi de bitume, de natrum et d'aromates les corps pourris par la lèpre ou l'éléphantiasis. Que signifiait cette conservation de la forme par-delà le tombeau? A des peuples dont les institutions traditionnelles sont aussi arrêtées que celles des Égyptiens, il faut demander une autre raison que la mode ou le caprice. La mythologie égyptienne nous explique ces coutumes funéraires. D'après elle, la séparation que la mort établissait entre l'âme et le corps n'entraînait point leur indépendance. L'âme, dégagée de son enveloppe matérielle, lui restait néanmoins soumise, et les liens invisibles qui la réunissaient au corps devenaient plus étroits et plus resserrés. Quelles que fussent les régions extra-terrestres où l'âme était placée, elle subissait, à travers l'espace et par-delà le temps, les modifications naturelles ou accidentelles qui pouvaient atteindre le corps, privé désormais de volonté et laissé aux soins des survivans. On comprend ainsi ce qu'était le culte des momies chez les Égyptiens, puisque pour eux la conservation du corps était le gage des destinées de l'âme; on comprend avec quelles précautions ils cherchaient à conserver l'intégrité de la forme.

Il n'est pas besoin de toute une série de siècles éteints pour trouver l'occasion de reconstruire une histoire perdue et de recomposer l'esprit d'une époque détruite. Il suffit souvent d'un fragment de siècle écoulé dans un certain milieu et sous l'empire de certaines circonstances pour prêter à un pastiche intéressant. On a fait et on peut faire plus ou moins heureusement des pastiches appliqués à différentes époques et à différens esprits. Il nous

serait facile de citer, soit dans notre siècle, soit dans les siècles précédens, plusieurs noms qui doivent une partie de leur renommée à leur habileté dans cette espèce de travail. Tous les genres sont ouverts d'ailleurs au pastiche : la littérature comme la peinture, la gravure comme la musique. Il est à remarquer seulement que les œuvres qui se prêtent le plus au pastiche sont celles où l'artiste, quel qu'il soit, peintre, musicien ou poète, a imprimé les marques les plus saillantes et en même temps les plus matérielles de son individualité. Il sera facile à un peintre dans un certain sens d'imiter Rembrandt et Rubens; il sera plus aisé pour un musicien de s'assimiler Verdi que Bellini, et un poète calquera Victor Hugo beaucoup plus sûrement qu'André Chénier. En un mot, toute exubérance de forme, de coloris, d'instrumentation, prête éminemment au pastiche. Cela tient uniquement à ce que l'exagération d'individualité que présentent certains esprits offre des saillies plus en relief, des creux plus accusés, sur lesquels les esprits secondaires et imitateurs trouvent plus de facilité à se mouler que sur un niveau de toutes parts assez égal et assez plat. A cette cause nécessaire et suffisante, l'on peut encore ajouter celle-ci : il est des esprits frères, des tendances pour ainsi dire sœurs qui se manifestent à des intervalles plus ou moins éloignés ou dans des milieux différens. Les nouveau-venus s'emparent alors de l'œuvre aînée, l'étudient, la reconnaissent en quelque sorte pour la leur, et n'ont pas plus de peine à se l'assimiler qu'une graine semée en terre n'en éprouve à devenir une plante semblable à celle qui l'a fournie : ici et là, c'est le même procédé, la même physiologie; c'est naturellement et sans efforts que l'esprit comme la graine choisissent les mêmes sucs, sécrètent les mêmes substances, enfin accomplissent les mêmes évolutions qu'ont accomplies la plante mère ou l'esprit créateur.

Il peut arriver que le pastiche ne s'applique pas à un génie individuel, mais bien à un génie collectif, quand la collection, par une originalité fortement accusée et surtout persévérante, ou par la continuité des mêmes effets, arrive en quelque sorte à *s'individualiser*. C'est ainsi que M. Prosper Mérimée a pu, en 1827, donner les morceaux qui composent sa *Guzla* comme traduits d'originaux illyriens. Il serait puéril de citer comme exemple les poésies d'Ossian. L'œuvre que nous apporte aujourd'hui M. Ch. de Coster (1) rentre dans le pastiche collectif. L'auteur n'a pas eu pour but de reproduire uniquement les joyeusetés rabelaisiennes et les farces des *Cent Nouvelles nouvelles,* comme l'avait tenté Balzac dans ses *Contes drolatiques*. Son livre n'est pas un livre de *haulte graisse*, le sel gaulois y manque un peu; mais l'absence de la *facétie* particulière au moyen âge s'y trouve rachetée par le fond du sujet, qui est éminemment national. Flamand, l'auteur a composé des légendes flamandes; l'objet de son œuvre est essentiellement patriotique. Voici par exemple ce que raconte la dernière légende de M. de Coster. Le forgeron Smetse Smee doit bailler son âme au diable au bout de sept années, pendant lesquelles il doit avoir la plus belle forge de Gand, boire les vins les plus fins et manger les plus fines viandes. Le dernier jour de la septième année arrive, et avec lui l'envoyé du diable, « la gueule bée, tirant

(1) *Légendes flamandes,* 1 vol. illustré de douze eaux-fortes, collection Hetzel, 1858.

la langue, et vêtu de méchante souquenille. » En le voyant, la femme de Smetse laisse échapper l'épithète de gueux. « Gueux! s'exclame le diable, je ne le suis et ne le fus oncques. Mort aux gueux! à la potence les gueux! — Femme, dit Smetse, considère notre hôte, et tu pourras dire que tu as vu messire Jacob Hessels, le plus grand faucheur d'hérétiques qui fut oncques..... Ah! nous vous devons beaucoup, messire : l'impôt du dixième, coulé en l'oreille à l'empereur Charles; l'arrêt de messires d'Egmont et de Hornes, écrit de votre belle main, et plus de vingt cents personnes qui de votre fait périrent par le feu, le fer et la corde! » Grâce à un certain vœu fait par le forgeron et que saint Joseph a promis d'accomplir, l'envoyé du diable est obligé de s'en aller, après avoir accordé à Smetse Smee un répit de sept ans, mais non sans être bien rossé. — Sept ans après, une comédie à peu près semblable se joue encore. Cette fois l'envoyé de l'enfer est le duc d'Albe en personne, orné de la Toison-d'Or et portant belle écharpe rouge. Il subit le même sort que Jacob Hessels, et après avoir accordé à Smetse un nouveau délai de sept ans, « se fondit en une fumée rougeâtre comme sang vaporant, et les manouvriers ouïrent mille voix joyeuses et ricassantes disant : « Battu le duc de sang, honni le seigneur de la hache, vilipendé le prince des bûchers! *Vlaenderland tot eeuwigheid!* Flandres pour l'éternité! Et mille mains battirent plaudissant ensemblement, et le jour se leva. »

Le troisième envoyé de l'enfer se présente, couvert d'un manteau royal et la couronne en tête; mais son corps est nu sous le manteau, et ses membres apparaissent rongés d'ulcères et de vermine. Ses yeux gris expriment l'hypocrisie, la cruauté et la *male rancune.* « Smetse, garde-toi! s'écrient les ouvriers, le roi de sang est céans. » En effet, l'apparition n'est autre que le roi d'Espagne, duc de Bourgogne et de Brabant, palatin de Hollande et de Zélande, Philippe II. Fort de l'exécution promise à son vœu, Smetse lui ordonne de rendre le pacte que lui, Smetse, a signé avec le diable. Philippe II refuse. « Ah! si j'avais encore ma puissance, s'écrie-t-il, je voudrais désoler et dépeupler la Flandre, et sur ce cimetière je planterais une croix noire avec cette inscription : — Ci-gît Flandres l'hérétique, Philippe d'Espagne lui passa sur le ventre! » A peine cette dernière parole est-elle *froide,* que Smetse et ses ouvriers laissent retomber sur lui leurs lourds marteaux, et à chaque coup : « Ceci est pour nos chartes rompues! ceci pour tes sermens violés! ceci pour le comte d'Egmont! ceci pour ton fils Charles, qui mourut sans avoir été malade! » Ainsi réduit à « une platelée d'os et de chair non mêlés de sang, » le diable-roi rend à Smetse Smee son pacte.

On voit le sentiment qui domine ces légendes. Le souvenir de la tyrannie espagnole, la haine des Flamands contre Philippe II, ce spectre de l'Escurial, ce plus sinistre représentant de l'inquisition, y sont développés avec la force et la profondeur que leur donne l'expression populaire dans son apparente naïveté. Il y a dans ce dernier récit comme une inspiration de Marnix de Sainte-Aldegonde, ce grand citoyen, qui, réfugié à Heidelberg et revendiquant avec fierté son titre de *questeur des gueux*, attaquait la tyrannie politique ainsi que l'intolérance religieuse avec la profondeur et la malice de Rabelais. On comprend que M. de Coster ait choisi pour écrire ses légendes la langue du moyen âge. Elle lui offrait des ressources qu'il n'aurait pas trouvées dans le

langage moderne. Non-seulement les termes, mais encore les tournures grammaticales ne sont pas indifférentes à l'expression de la pensée. Tels sentimens qui demeurent la propriété exclusive d'un certain siècle semblent ne pouvoir être exprimés que par la langue de ce siècle. La crudité des expressions nous fait regarder le moyen âge comme naïf : c'est une erreur; le moyen âge n'était pas plus naïf que nous le sommes. Ses expressions, qui nous semblent parfois plus que légères, étaient alors conformes à l'usage et inhérentes aux mœurs, et c'est leur contraste avec nos propres habitudes qui leur donne une singularité relative. Aussi ferons-nous à M. de Coster le reproche de n'avoir point usé complétement de cette singularité en modernisant l'orthographe des mots dont l'usage s'est conservé. L'inconvénient est sans doute beaucoup moins grand que s'il s'était attaqué, comme les éditeurs de Hollande, au texte même de Montaigne et de Rabelais, mais il n'en subsiste pas moins. Sauf cette modification purement plastique, le fond des *Légendes flamandes* ne manque pas de couleur. L'auteur possède éminemment l'intelligence morale du pays et de l'époque où il place ses récits. Il a su avec un rare bonheur exprimer la spécialité de son sujet. C'est bien le moyen âge qu'il nous représente avec ses rudesses, ses bonhomies, ses gracieuses nonchalances; mais c'est de plus le moyen âge flamand. Aussi ses principaux personnages peuvent-ils servir de types, et se distinguent-ils par un élément particulier des figures du moyen âge que nous connaissions jusqu'à présent.

Derrière les spécialités de tournures et de style que lui imposait un pareil ouvrage, M. de Coster laisse deviner son propre style, et ce n'est pas à son désavantage. Son livre renferme un sentiment général de grâce et de mélancolie qui est évidemment dû à la seule personnalité de l'auteur. On n'y trouve pas au même degré la finesse et la légèreté qui distinguent les *Cent Nouvelles nouvelles,* ni la grosse gaieté gauloise de Rabelais. Cette différence tient peut-être à la liqueur que boivent les personnages des *Légendes flamandes :* l'ivresse de la *bruinbier* est moins petillante et plus lourde que l'ivresse du vin; mais il faut remercier M. de Coster de ce qui lui appartient plus particulièrement, de ce que l'imitation même la plus habile ne pouvait guère lui donner, c'est-à-dire de l'heureux choix de ses situations, de l'intérêt et du naturel de ses dialogues, enfin de l'expression fidèle des sentimens, des caractères et des mœurs propres à l'époque et au pays qu'il a étudiés.

Il semble qu'il y ait au fond de la métaphysique je ne sais quelle *pierre philosophale* qui attire constamment d'infatigables chercheurs. Faut-il encourager, faut-il prendre en pitié tous ces esprits, terribles révolutionnaires en apparence, mais dont la monomanie est au fond bien paisible et bien incapable d'opérer le moindre changement? Ils se présentent hardiment, qui avec une nouvelle méthode, qui avec un nouveau critérium, qui avec une nouvelle classification; il s'agit toujours d'une panacée universelle; les plus modestes, s'ils ne le disent pas, du moins le donnent à entendre. Encore une fois, méritent-ils nos encouragemens ou notre dédain? Ni ceci ni cela. Ce serait ou enfler inutilement la vanité la plus absorbante que nous connaissions, la vanité de faiseur de système, ou l'irriter plus inutilement encore.

Cependant, si leurs ouvrages n'offrent pas d'utilité absolue, il ne faut pas nier qu'ils n'en aient une relative très importante. Le public doit retirer de leurs rêveries et de leurs ébauches un profond enseignement. Ce n'est pas en vain que l'utopie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, se dirige presque exclusivement vers la métaphysique; ce n'est pas en vain que l'on s'imagine pouvoir changer tout un système par l'addition de quelques mots et par la transformation de quelques formules. Il y a dans un pareil labeur un instinct infaillible qui guide les têtes les plus folles et les esprits les moins raisonneurs, semblable à l'instinct des animaux sauvages qui attaquent leur ennemi à l'endroit le plus vulnérable. C'est qu'en effet la métaphysique est le cœur de la science humaine; c'est d'elle que jaillit, comme un sang généreux, la méthode qui, dans les travaux les moins spéculatifs, dans les études les plus spéciales, est le sang qui réchauffe et qui vivifie. C'est à elle que revient enfin le flux des nouvelles connaissances pour se dilater ou se contracter suivant l'occasion, pour acquérir certaines qualités constitutives qui les rendent aptes à circuler à leur tour, et à porter partout où elles iront la lumière et la vie. On conçoit de quelle importance est l'agent qui règle dans la science humaine cette double circulation. On conçoit que les novateurs aillent droit à lui, comme à la clé de voûte de tout le système, comme au point culminant de tout l'horizon philosophique.

La tentative nouvelle dont nous avons à parler accuse chez l'auteur des connaissances philosophiques sérieuses; aussi ne comprenons-nous pas quel singulier motif l'a poussé à se proclamer novateur (1). Un peu de science nous enivre, a dit un ancien; beaucoup de science nous fait voir que nous ne savons rien. C'est *un peu de science* qui a trompé M. Decorde. Il est vrai que parmi les novateurs philosophiques il est un des plus modestes que nous connaissions : il ne remue pas ciel et terre, il ne déduit pas de la nouvelle vérité par lui créée tout un système politique ou social; il se renferme dans la pure métaphysique, mais il prétend n'y pas faire moins qu'une révolution.

De tout temps, la connaissance des choses générales a donné lieu aux *idées*, comme la connaissance des choses particulières donne lieu aux *sensations*. L'œuvre de Platon a presque pour base la distinction de ces deux *noumènes*. M. Decorde, ne changeant rien au fond des choses, a seulement baptisé les notions données par les choses particulières du nom d'*idéoïdes*, et c'est dans l'introduction de ce nouveau vocable que réside toute sa réforme. — Qu'est-ce que l'*arithmologie?* demandait-on à Ampère, qui inventa une classification quaternaire dont tous les termes étaient ainsi fabriqués par lui. — C'est ce que vous appelez *arithmétique*, répondait l'illustre savant. — Qu'est-ce que l'*idéoïde?* — C'est ce que vous et moi, nous tous, M. Laromiguière, M. Cousin et M. Decorde, entendons par *idée sensible*.

L'auteur de la *Nouvelle Doctrine philosophique* est sans contredit un homme qui s'occupe d'une façon suivie des questions philosophiques. Il en parle assez clairement la langue, mais il faut dire que toutes ses nouveautés métaphysiques sont tombées depuis longtemps dans le domaine public, et que

(1) *Exposé d'une nouvelle Doctrine philosophique*, par M. Decorde; 1 vol. in-8°. Paris, Ladrange, 1858.

l'inconnu qu'il prétend révéler se trouve exposé tout au long dans les plus classiques manuels. Il a cru inventer, il n'a fait que se souvenir. De nombreuses lectures ont peu à peu constitué dans son esprit un fonds sur lequel il a travaillé comme sien, et qu'il s'imagine ingénument avoir créé. Cette méprise du moins peut avoir encore son côté utile, si elle peut convaincre le public que toute science, toute philosophie et tout art n'existent pas sans la critique historique, leur premier et indispensable fondement.

S'il est pénible de voir certains esprits se consumer en d'aussi stériles efforts, il est consolant d'en voir d'autres appliquer leur travail et leur savoir à consolider simplement l'édifice déjà élevé en fortifiant ses bases et en y ajoutant de nouvelles. De ce nombre est M. Ch. Waddington, qui, sous le titre d'*Essais de Logique* (1), vient d'offrir au public le résumé des leçons faites par lui à la Sorbonne de 1848 à 1856. Nous avons vu avec joie l'importance attachée par l'auteur aux études logiques, importance qui domine en quelque sorte celle des autres études. Ce n'est pas que la logique forme un ensemble de connaissances pour ainsi dire matérielles : elle ne comprend absolument aucun fait réel, mais elle sert à étudier, à reconnaître, à classifier tous les phénomènes puisés dans la réalité dont les collections diverses composent les autres sciences, et c'est ainsi que ces sciences n'existent que par elle. Entre la volonté humaine et le problème à résoudre, quel qu'il soit, physique ou psychologique, il y a un abîme que la logique doit remplir, une difficulté absolue que la logique doit seule trancher. Sans elle, sans la méthode dont la présence ordonne et classifie, les sciences ne seraient plus que des nomenclatures stériles pour le progrès; les connaissances humaines ne formeraient qu'un vaste dictionnaire dont les termes indépendans et privés entre eux de leurs rapports naturels ne fourniraient pas matière à de nouvelles découvertes. Aussi les plus grands noms philosophiques sont-ils ceux qui se sont principalement appliqués à dégager et à vulgariser les lois de la logique et de la méthode : Socrate, Aristote, Bacon. La logique, si l'on veut, n'est qu'un instrument, mais c'est un instrument indispensable, c'est l'instrument créateur. Les progrès matériels de la civilisation sont dus à la présence et à l'amélioration continue des machines et des instrumens de travail; la méthode joue dans le domaine de la pensée le même rôle que les machines dans l'industrie. Il y a de plus en elle un caractère de généralité qui ne permet à aucune science particulière de lui échapper. M. Waddington a très justement insisté sur ce point, qui est de la plus haute importance devant les priviléges et l'indépendance que s'attribuent spontanément les sciences spéciales. De ce que chaque science a son objet propre, il ne s'ensuit pas qu'elle ait le droit de posséder sa méthode particulière, mais on peut dire que le procédé spécial qu'elle revendique n'est qu'une application proportionnée de la méthode, qui est *une* et *générale*. Autrement il faudrait conclure que chaque science doit se contenter d'une seule langue et qu'elle peut être admise à ignorer toutes les autres.

Les *Essais* de M. Waddington offrent une analyse intelligente et complète des différens procédés de la logique. Il y traite très convenablement du syl-

(1) 1 vol. in-8°; L. Hachette.

logisme, de l'induction et de la déduction, ainsi que d'un parallèle entre le syllogisme et la division par genres, division à laquelle Platon attribuait une grande valeur, comme le prouvent les dialogues du *Sophiste* et du *Politique*. Dans ces diverses monographies, l'auteur fait bien ressortir une distinction qui n'est généralement pas saisie et dont l'absence a causé en philosophie les plus grandes confusions, je veux parler de la distinction qu'il faut établir entre l'analyse purement psychologique d'un procédé intellectuel et les règles logiques auxquelles l'emploi de ce procédé doit être soumis, en un mot entre sa nature et son usage. Un chapitre spécial est consacré en outre à la *Nouvelle Analytique* de sir W. Hamilton, ouvrage dont s'est occupé ici M. Ch. de Rémusat dans une étude spéciale (1).

« Deux choses semblent nécessaires de nos jours en philosophie, dit M. Waddington : un caractère moral dans les doctrines qu'elle professe, un caractère scientifique dans la manière dont elle les établit. » Il est facile d'élargir les termes de cette assertion et d'en déduire presque complétement le rôle social de la philosophie, rôle dominateur, car la philosophie ne peut qu'occuper partout la première place, rôle dont on ne peut méconnaître la portée dès lors que la philosophie ajoute à ses doctrines par la rigueur de sa méthode l'élément pratique qui lui fait trop souvent défaut. Comme exemple à ses paroles, M. Waddington a mis à la fin de son volume un remarquable *Essai sur la Propriété,* dont l'origine est une leçon faite à la Sorbonne en novembre 1848 pour le concours d'agrégation. « La propriété, dit M. Waddington, est le rapport naturel des personnes et des choses. » Nous ne connaissons pas sur le même sujet de définition philosophique plus heureuse et plus vraie. Ce livre, outre les données qui étaient propres à son objet et dont l'explication réclamait naturellement un langage connu, est plein d'aperçus justes et profonds qui en font la bonté et la nouveauté. Ces *Essais* ont le droit d'être lus avec beaucoup d'attention; on y rencontre dans plusieurs passages certaines différences de forme avec plusieurs philosophes connus qui font pressentir une profonde, bien que, pour ainsi dire, involontaire divergence d'opinions. A quelle école appartiennent en définitive les lignes suivantes : « L'idéal de l'homme ou son type de perfection, c'est ce qu'il est en puissance de devenir? Or ce que nous pouvons devenir est indiqué par ce que nous sommes; notre idéal résulte de notre nature même une fois connue... » Le spiritualisme et le matérialisme pourraient également revendiquer pour leur appartenant cette phrase de M. Waddington; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle appartient avant tout à la vérité.

La traduction de l'*Introduction à l'Histoire du dix-neuvième siècle,* de G. Gervinus, vient d'être donnée en Belgique par M. Constant Bernard (2). Les tendances de l'historien allemand sont déjà connues (3). Deux principes, selon lui, se disputent la domination, sinon universelle, du moins européenne, l'un de centralisation, de despotisme, d'unité, l'autre de désagrégation, de liberté, d'individualisme. Le premier, c'est le romanisme, représenté

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1856.
(2) 1 vol. in-8°, Bruxelles et Ostende, Ferdinand Claassen, 1858.
(3) Voyez l'étude de M. S.-R. Taillandier, *Revue* du 1er mars 1856.

par la race romaine; le second, le germanisme, représenté par la race allemande : c'est l'opposition de ces deux principes qui a fourni une base si solide à la réforme. Gervinus se prononce naturellement pour le second. Il voit dans l'individualisme la grande différence des races germaniques avec les races romanes au moyen âge, et de nos jours avec le monde slave. Il fait dépendre de l'activité individuelle et de la liberté d'action réglées par l'éducation les institutions démocratiques et la possibilité de leur existence. Néanmoins Gervinus pense qu'il ne faut rien brusquer, que le progrès marche par lui-même, mais que sa marche est lente, et qu'il faut s'y accommoder. Le *perrumpamus* de Zwingle doit faire place au jugement général et au temps. Le raisonnement ne l'indiquerait pas que l'histoire donnerait de cette vérité des témoignages irrécusables. « Il est, dit Gervinus, peu d'attentes plus décevantes que celle des résultats de la marche si lente de l'histoire dans la vaste carrière des temps modernes. » L'appréciation de la vitesse dépend néanmoins de la hauteur où l'on se place : plus elle est élevée, plus les événemens semblent marcher lentement; au contraire, plus on vit intimement avec les faits environnans, plus on trouve que leur marche est rapide.

La méthode de Gervinus tient le milieu entre l'histoire telle qu'elle est ordinairement exposée et la philosophie de l'histoire. Elle est cependant un peu exclusive par la manière dont elle diminue les points de vue. Ainsi Gervinus exagère l'action du principe germanique quand il lui attribue la révolution française. La révolution française est bien à la France; elle est due justement à la combinaison du principe germanique et du principe roman, combinaison dont Gervinus ne s'est pas rendu un compte exact. Il a considéré la France comme un terrain en quelque sorte neutre, lorsque au contraire la France est le premier pays où se soit faite la pénétration réciproque des deux principes, et qu'elle est ainsi devenue le foyer d'où rayonnent également sur la race romane et sur la race germanique la perception et la mise en pratique des théories nouvelles.

Quoi qu'il en soit, cette première partie de l'œuvre de Gervinus se recommande sérieusement à l'attention du philosophe et de l'homme politique. On se sent en la lisant entouré d'une conviction solide, et la conscience qu'on y puise d'une inévitable destinée dissipe certaines inquiétudes. « L'étude de l'histoire, dit Gervinus, apprend à mettre de côté l'espoir impatient d'obtenir en politique des résultats rapides et à nous dépouiller de ce préjugé, que les événemens de ce monde dépendent du caprice de quelques individus. »

EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

LA

COMTESSE D'AHLEFELDT

ET LE POÈTE IMMERMANN

LE ROMAN DANS LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE.

Graefin Elisa von Ahlefeldt, die Gattin Adolphs von Lützow, die Freundin Karl Immermann's. — Eine Biographie, von Ludmila Assing; 1 vol., Berlin 1857.

Il y a trois ans, une femme qui avait porté un nom célèbre en Allemagne, Mme la comtesse d'Ahlefeldt, épouse divorcée de M. Adolphe de Lützow, un des héros de la guerre de 1813, s'éteignait tristement au milieu d'un petit nombre d'amis, et la nouvelle de sa mort éveillait chez beaucoup d'esprits le souvenir confus d'une douloureuse histoire. La société prussienne sous la restauration avait été fort émue des aventures de la comtesse d'Ahlefeldt. Mariée à l'intrépide commandant de ces corps francs chantés par Théodore Koerner, elle s'était séparée de lui après quatorze ans de mariage, et vers cette même époque elle se liait d'une étroite amitié avec le généreux poète Charles Immermann. Le monde est peu disposé à interpréter dans un sens pur ces délicates relations du cœur et de la pensée. On se demandait en souriant ce qui avait pu rapprocher ainsi la grande dame et ce poète enfant de ses œuvres. La comtesse d'Ahlefeldt, aux yeux de beaucoup de gens, n'était pas seulement la muse, la Béatrice respectueusement invoquée par l'auteur d'*Alexis*

et de *Ghismonda*, et quand Immermann se maria, en 1839, avec Mlle Marianne Niemeyer, plus jeune que lui de vingt-cinq ans, bien des regards malveillans crurent découvrir sur le visage de l'amie délaissée du poète les signes du dépit et de la honte.

Hélas! ce n'étaient pas les signes du dépit, c'étaient les traces d'une pure et sainte souffrance. La vie de la comtesse d'Ahlefeldt renferme un de ces combats intérieurs comme les grands poètes ont aimé à les peindre, comme on les peignait surtout avec mille nuances délicates dans notre littérature du XVIIe siècle. En lisant certains traits de la vie de la comtesse d'Ahlefeldt, on songe involontairement à Zaïde, à la princesse de Clèves, ou bien à ces tendres figures, Bérénice, Atalide, dont Racine a si mélodieusement chanté les subtiles douleurs.

Une jeune femme qui a connu Mme la comtesse d'Ahlefeldt dans les dernières années de sa vie, Mlle Ludmila Assing, vient de raconter avec amour cette singulière et romanesque destinée. Ce n'est pas seulement un portrait de souvenir qu'a tracé Mlle Assing; elle a pu recueillir sur son héroïne les traditions les plus certaines. Mlle Ludmila Assing est la fille de Mme Rosa-Maria Assing, sœur du célèbre écrivain M. Varnhagen d'Ense, dont Goethe a vanté les *biographies*, et qui a si bien décrit dans ses *Mémoires* la société allemande sous l'empire et la restauration (1). M. Varnhagen d'Ense, le biographe des généraux et des poètes, était lié avec la plupart des personnages qui jouent un rôle dans la vie de la comtesse d'Ahlefeldt. Sa sœur, Mme Rosa-Maria Assing, avait été l'amie d'Uhland, de Chamisso, de Gustave Schwab et de Justinus Kerner. Esprit brillant, imagination ingénieuse et légèrement fantasque, Mme Assing, ainsi que sa belle-sœur Rachel de Varnhagen, présidait comme une reine ces réunions d'élite, j'allais presque dire ces cours d'amour et de poésie qui jetèrent tant d'éclat, il y a une trentaine d'années, dans les principales villes de l'Allemagne du nord. A Düsseldorf, à Berlin, à Hambourg, Mme Assing, par le seul attrait de sa grâce et de son esprit, groupait autour d'elle les jeunes écrivains romantiques, aussi bien que ces intelligences choisies qui, sans appartenir à la littérature active, se passionnaient pour le renouvellement de l'art. J'ai prononcé le nom des cours d'amour; c'était l'idéal de Mme Assing, et dans ses rêves d'artiste elle évoquait volontiers, d'après les troubadours, ces souvenirs de la Provence du moyen âge. Elle voulait donner un rôle à la femme, non pas dans les travaux de la littérature, mais dans l'éducation des écrivains et des poètes. Une

(1) Voyez, sur la vie et les œuvres de M. Varnhagen d'Ense, une étude publiée ici même, 15 juin 1854.

femme si curieusement initiée à la vie sociale de son temps, si attentive à toutes les choses de l'art et du cœur, avait dû suivre avec une sympathie particulière le roman d'Immermann et de la comtesse d'Ahlefeldt. Aujourd'hui que Mme Assing n'est plus, sa fille était mieux préparée que personne à raconter ces touchantes aventures, et nous pouvons nous fier à la fidélité de son récit. Mlle Ludmila Assing acquitte ici la dette de sa mère et la sienne propre. Tous les papiers laissés par Mme la comtesse d'Ahlefeldt, ses lettres, ses confidences, maints documens précieux ont été confiés au biographe par des mains amies, et ce portrait fidèle d'une femme d'élite, cette révélation d'un roman réel où de nobles cœurs sont en jeu, forme en même temps tout un chapitre de l'histoire sociale et littéraire de l'Allemagne au XIXe siècle.

I.

Élisa-Davidia-Margaretha, comtesse d'Ahlefeldt-Laurwig, naquit le 17 novembre 1790, au château de Trannkijör en Danemark. Elle descendait d'une vieille famille de gentilshommes danois, élevés au rang de comtes de l'empire, en 1665, par l'empereur d'Allemagne Léopold Ier, et à qui le roi de Danemark Christian V, en 1672, avait donné dans ses états le comté de Langeland. Son père jouissait d'une grande faveur auprès du roi Christian VII, qui venait souvent le visiter dans son splendide château de Trannkijör, aux bords de la mer. Sa mère, Louise-Charlotte d'Hedemann, appartenait à la noblesse du Holstein. Danoise par son père, allemande par sa mère, Élisa d'Ahlefeldt fut initiée de bonne heure à la culture germanique, et c'est vers l'Allemagne qu'elle se tournera d'année en année, comme vers la patrie de son âme. Une institutrice allemande, Marianne Philippi, paraît avoir exercé sur elle une décisive influence; après avoir été le guide de sa jeunesse, elle est demeurée son amie et son soutien dans les plus cruelles épreuves de la vie. Marianne Philippi s'appliquait à développer les sérieuses dispositions de cette jeune intelligence avide du beau et du vrai. Le comte Ahlefeldt était un homme de plaisir : la chasse, la table, les réunions joyeuses, occupaient toute sa vie; il n'y avait pas de semaine où des voisins de châteaux, des seigneurs de la cour, ne vinssent chasser à Trannkijör et jouir de la prodigue hospitalité de l'ami du roi. Au milieu de ce brillant tumulte, une âme profonde et rêveuse s'ouvrait avec ravissement aux merveilles du monde idéal. « Les plus belles heures que j'aie passées au château de Trannkijör, disait plus tard la comtesse d'Ahlefeldt, ce sont celles où, seule dans ma chambre avec Marianne, contemplant de la fenêtre le spectacle de la mer et les jeux sans cesse

renouvelés de la lumière sur les flots, nous lisions nos poètes favoris, Klopstock, Schiller, et les pages enthousiastes de Herder. »

Quand elle parut à la cour de Copenhague, à peine sortie de l'enfance, elle y excita l'admiration universelle. L'élégance de sa taille, ces boucles de cheveux blonds caressant son gracieux visage, ces grands yeux bleus profonds et doux comme son âme, cette blancheur si vive qu'on eût dit la neige étincelant au soleil, surtout cette dignité naïve et affectueuse, ce calme et cette pureté parfaite empreinte dans la physionomie, toutes ces beautés que les poètes scandinaves donnent aux vierges du Nord, rassemblées ici chez cette enfant de quinze ans, en faisaient une apparition idéale. Mlle Assing a recueilli maintes preuves touchantes de l'espèce d'éblouissement que la jeune comtesse produisit dans la société de Copenhague, comme aussi de la surprise et même du déplaisir un peu farouche que lui causaient ces hommages. Des divisions de famille assombrirent bientôt ces années printanières. Le comte avec ses prodigalités était en train de se ruiner; les avis, les reproches, les résistances de la comtesse, tout fut inutile, et il fallut en venir à une séparation. Tandis que le châtelain de Trannkijör continuait sa folle vie et ses dépenses fastueuses, sa femme s'était retirée dans ses domaines du Holstein, emmenant avec elle sa brillante Élisa.

C'était le moment où la défaite de la Prusse à Iéna venait de porter un coup si terrible à l'Allemagne. Danoise de naissance, nous l'avons dit, la jeune comtesse était allemande de cœur. Pendant l'été de 1808, ayant accompagné sa mère aux bains de Nenndorf, en Prusse, elle eut occasion d'y rencontrer des officiers prussiens qui avaient joué un rôle glorieux dans la guerre. Ils étaient vaincus, humiliés, et portaient fièrement leurs blessures; comment ne pas s'intéresser à eux? Un de ces officiers, un jeune gentilhomme, M. Adolphe de Lützow, se plaça tout d'abord au premier rang parmi les admirateurs de la comtesse Élisa. M. de Lützow ne brillait pas par l'élévation de l'esprit, ni même par la délicatesse du cœur. C'était une honnête et vulgaire nature; mais sa bravoure bien connue, le souvenir de ses batailles, la cordialité de ses allures, la franchise toute militaire de sa parole exerçaient un véritable prestige. Qui pourrait reprocher à Élisa d'Ahlefeldt de n'avoir pas deviné à dix-huit ans ce qui manquait au caractère de M. de Lützow? Naïve, enthousiaste, elle ne voyait en lui que le brillant héros de l'indépendance germanique. Elle se crut aimée, elle aima. Les obstacles mêmes que rencontra son mariage ne firent que l'attacher plus vivement à son fiancé. Sa mère avait agréé la demande de M. de Lützow; son père, dont il fallut obtenir le consentement, s'obstina longtemps à le refuser. Placé à la tête de la noblesse danoise, ami

et confident du roi, il croyait déroger en donnant sa fille à un officier prussien, gentilhomme de bonne maison assurément, mais si inférieur à lui par le rang et la fortune. Après des négociations qui durèrent plusieurs mois, le comte d'Ahlefeldt, sans rien promettre encore, exigea pour condition première que M. de Lützow quittât le service du roi de Prusse et vînt s'établir en Danemark; il essaierait, disait-il, de lui faire obtenir quelque charge importante dans l'administration ou à la cour. La condition était dure pour un homme qui s'était déjà illustré à vingt-six ans dans l'armée prussienne et qui brûlait de recommencer la guerre. Était-ce une ruse du comte? Croyait-il que le jeune capitaine des corps-francs ne souscrirait jamais à son vœu? La cour de Prusse était alors à Kœnigsberg; M. de Lützow se rendit auprès du roi et lui demanda l'autorisation d'entrer au service du roi de Danemark. Élisa et sa mère retournèrent alors à Trannkijör, et, à force de prières, triomphèrent enfin de la résistance du comte. Le 20 mars 1810, Élisa d'Ahlefeldt devint la femme de M. de Lützow.

Peu de temps après le mariage, M. de Lützow emmena sa femme à Berlin pour la présenter à sa famille. Ils y étaient depuis deux années, quand un triste événement les rappela tout à coup à Copenhague. La mère de Mme de Lützow, de plus en plus attristée des désordres de son mari, privée par le mariage de sa fille de la seule consolation qui lui restât, tomba malade et mourut le 30 mars 1812. Ce fut un coup profondément douloureux pour la jeune femme. Cette mère qu'elle venait de perdre avait été la plus tendre amie de sa jeunesse et la confidente de ses intimes pensées. Le seul lien qui la rattachât encore au Danemark était brisé à jamais; son père, bien qu'elle n'ait jamais manqué envers lui à ses devoirs d'affection et de respect, ne pouvait être pour elle qu'un sujet d'inquiétudes et de réflexions pénibles. Sa fortune même, sa fortune personnelle était compromise de jour en jour par les prodigalités insensées du comte. Cette vie, qui s'était épanouie comme une matinée d'avril au milieu de tant d'enchantemens et de prestiges, se couvrait déjà de nuages sombres. D'autres douleurs venaient se joindre à celles-là; aux inquiétudes privées s'ajoutaient les calamités publiques. L'année 1813 commençait. L'Allemagne, foulée aux pieds des vainqueurs, se relevait enfin avec toutes les sublimes fureurs du patriotisme. « Que la jeunesse de mon peuple se prépare à la défense de la patrie! » avait dit Frédéric-Guillaume III, et ces simples mots prononcés par ce roi paternel avaient donné à la Prusse entière une commotion électrique. Quiconque pouvait marcher courut aux armes. M. de Lützow brûlait de reprendre du service; il fut nommé major et chargé d'organiser les corps-francs.

On sait quel fut le rôle de ces corps-francs dans la guerre de l'indépendance. Des hommes qui n'avaient jamais tenu que la plume, magistrats, professeurs, étudians, s'y rencontraient avec des hommes qui venaient de quitter la truelle ou la charrue. L'enthousiasme de la patrie animait ces soldats improvisés; les étudians y ajoutaient l'enthousiasme poétique, et tous ces élémens formèrent une des troupes les plus fortes, les plus noblement originales dont l'histoire militaire ait gardé le souvenir. C'est l'honneur de M. de Lützow d'avoir organisé et commandé ces fières légions. Tous les poètes de 1813 ont chanté ces corps-francs, et tous les ont appelés du nom de leur chef.

Debout! C'est aujourd'hui, sous le chêne allemand,
La chasse de Lützow au féroce aboiement.

Ainsi parle M. Edgar Quinet dans son poème de *Napoléon*, quand il peint le soulèvement national de l'Allemagne, et ces beaux vers font allusion aux strophes si poétiquement sauvages de Théodore Koerner, mises en musique par l'auteur de *Freyschütz :* « Si vous demandez qui sont ces noirs chasseurs, c'est la chasse de Lützow, la chasse sauvage que rien n'effraie. »

Und wenn ihr die schwarzen jäger fragt,
Das ist Lützow's wilde verwegene jagd.

C'est à Breslau que s'organisait l'armée prussienne. Lützow y court en toute hâte pour enrôler ses soldats. Mme de Lützow l'accompagnait, et l'affluence était déjà si grande à ce quartier-général qu'ils trouvèrent à grand'peine un logement dans une salle de cabaret. La jeune femme s'associait à toutes les émotions de ces heures enthousiastes. N'avait-on pas vu, quelques années auparavant, la reine de Prusse, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, monter à cheval, passer des revues, et communiquer autour d'elle les généreuses passions nationales qui exaltaient son cœur? La reine Louise était morte au milieu des humiliations de la Prusse (19 juillet 1810), et il est trop certain que ses douleurs patriotiques avaient abrégé ses jours; si elle eût vécu en 1813, avec quelle joie elle eût présidé, comme les femmes germaines dont parle Tacite, aux préparatifs de la lutte! Ce qu'eût fait la reine Louise à la tête de l'Allemagne soulevée contre Napoléon, Mme de Lützow le faisait pour les corps-francs de son mari. Plus d'une fois, pendant que M. de Lützow était retenu auprès de ses chefs par les besoins du service, elle inscrivit elle-même ces hardis volontaires qui venaient s'enrôler pour une cause sainte. C'était un curieux épisode au sein de l'exaltation générale : cette salle nue, ces tables, ces bancs, où s'asseyaient jadis

les buveurs de bière, occupés maintenant par les futurs chasseurs de Lützow, et au milieu d'eux cette jeune femme, belle, émue, inspirée, qui leur apparaissait comme un être supérieur, comme l'ange de l'indépendance et de la patrie. Quand on songe aux destinées de cette vaillante légion, au serment qu'elle avait prêté, à la manière dont elle l'accomplit, aux services qu'elle rendit dans cette insurrection de tout un peuple, à ce ferment d'enthousiasme et de colère patriotique qu'elle entretint au sein de l'armée tout entière, on est tenté de dire que ce cabaret de Breslau a été pour l'Allemagne de 1813 ce qu'a été pour les hommes de 89 le jeu de paume de Versailles.

Parmi ces volontaires enrôlés de la main de Mme de Lützow, il y avait un jeune homme de vingt et un ans qui portait un nom déjà célèbre et qui allait l'illustrer encore. Mlle Assing nous a dit qu'Élisa d'Ahlefeldt, à quinze ans, dans sa chambre du château de Trannkijör, au bruit du flux et du reflux de l'océan, lisait avec passion les poèmes de Schiller; quand je la vois maintenant inscrire les noms et enflammer les cœurs des héros qui vont mourir pour la délivrance de l'Allemagne, je me rappelle ce que dit M. Gervinus de l'influence de la poésie de Schiller sur le généreux élan de 1813. Théodore Koerner était le fils du plus intime, du plus fidèle ami de l'auteur de *Guillaume Tell;* il avait grandi sous les yeux du poète, il avait recueilli, pour ainsi dire, le dernier souffle de son âme, et quand il vint solliciter une place parmi les volontaires de Breslau, il sembla que ce fût un Schiller de vingt-deux ans sacré soldat par Mme de Lützow. Quelle ardeur poétique et militaire chez ce mâle jeune homme! Il arrive avec des chants de guerre, avec des chorals patriotiques; il formule en strophes de feu son serment et celui de ses frères d'armes; il continuera ses poèmes au bruit de la fusillade, et quelques mois après, toujours chantant et combattant, il tombera, frappé au front, dans les plaines de Dresde. A côté de Théodore Koerner, on pourrait citer dans les escadrons de Lützow bien des âmes pures et jeunes comme la sienne. Ce sont des noms restés célèbres en Allemagne : d'abord les deux frères du commandant, Léon et Wilhelm de Lützow, son beau-frère, le comte de Dohna, ses braves officiers Palm, Thümmel, Ennemoser, Eckstein, Dorow, Charles Müller, Frédéric Forster, et ces deux amis si tendrement, si poétiquement dévoués l'un à l'autre, ces deux compagnons inséparables qui rappelaient Nisus et Euryale aux lettrés de la légion, Frédéric Friesen et Auguste de Vietinghoff. Ce Frédéric Friesen, s'il faut en croire tous les témoignages contemporains, était une sorte de figure idéale. Avec ses beaux traits, ses longs cheveux blonds, son mélange de candeur et d'héroïsme, il semblait un per-

sonnage des *Niebelungen*. « C'était, dit le poète Maurice Arndt, un pur rayon du soleil du beau. » Le vieux soldat et publiciste Otto Jahn, qui s'était battu à ses côtés, complète ainsi le portrait : « Corps et âme sans tache, trésor d'innocence et de savoir, éloquent comme un prophète, figure de Siegfried, il avait reçu tous les dons et toutes les grâces. » Il y avait aussi de vieux soldats parmi ces jeunes phalanges, au premier rang ce Jahn que je viens de citer, et le chef d'escadron Fischer, âgé de plus de soixante-dix ans, les deux types les plus originaux du teutonisme de 1813. Tous ces hommes n'avaient pas la même culture intellectuelle; une même noblesse de cœur, un même enthousiasme chevaleresque les animait. La présence de Mme de Lützow à Breslau n'avait pas peu contribué à leur éducation morale. Fiers du chef qui les commandait, ils s'étaient donné le nom de chasseurs de Lützow, mais ils s'appelaient aussi entre eux les chasseurs d'Élisa. On sait qu'ils portaient tous le même costume noir, et qu'ils s'étaient engagés à y rester fidèles tant que la patrie serait en deuil; Mme de Lützow était la reine des chasseurs noirs, et les chasseurs noirs, selon la belle expression de Charles Immermann, étaient la *poésie de l'armée*. Terribles, sauvages dans la mêlée, c'étaient des chevaliers après le combat. La crainte de déplaire à leur gracieuse patronne avait plus d'action sur eux que les prescriptions de la discipline ou le point d'honneur militaire. Si une dispute s'élevait, Mme de Lützow intervenait discrètement, et quelques paroles de sa bouche apaisaient les colères. Pendant la campagne, à Lutzen, à Bautzen, à Dresde, à la Katzbach, à Gross-Beeren, à Dennewitz, à Leipzig, elle suivait de près l'armée, toujours prête à venir en aide aux médecins, à soigner les blessés, à les encourager de sa présence et de ses vœux.

Ce furent là de grandes journées pour Mme de Lützow. Les inquiétudes que lui causait son mari, exposé sans cesse aux derniers périls, étaient rachetées par les émotions du patriotisme et de la gloire. Il n'y eut pas d'affaire importante où M. de Lützow ne fût blessé, et on le revoyait toujours à son poste. « Vers la fin de la campagne, dit le biographe de Louis Jahn, M. Henri Pröhle, il avait besoin d'aide pour monter à cheval; mais une fois en selle, c'était le modèle de l'officier de hussards. » C'était sous ce reflet de gloire que la comtesse d'Ahlefeldt avait aimé M. de Lützow; elle comprenait vaguement qu'il avait besoin de cette auréole. Il paraît certain que, sans l'ivresse d'une telle vie, Mme de Lützow aurait connu plus tôt ce que le désenchantement a de plus amer. Mais que de distractions aux doutes de son âme! Pouvait-elle s'abandonner à des chagrins, trop subtils peut-être, au milieu de tant de tragiques incidens et de sublimes épisodes? L'un des plus touchans, ce fut la mort de

ce jeune officier, de ce poétique Siegfried des *Niebelungen*, dont nous parlions tout à l'heure, M. Frédéric Friesen, et le dévouement de son ami, M. Auguste de Vietinghoff. Friesen ne mourut pas dans une grande bataille comme Théodore Koerner; il périt sans gloire dans une rencontre obscure. C'était en 1814. Les alliés, Russes, Prussiens, Autrichiens, qui violaient pour la première fois le sol de la France, s'avançaient, non sans crainte, au milieu d'une population exaspérée. Un jour, le 16 mars, en traversant les Ardennes avec son régiment, Friesen, je ne sais par quel accident, se trouve séparé de ses compagnons; tandis qu'il cherche leurs traces, il est enveloppé par des gens du pays et il tombe sous leurs coups. Il avait fait jurer à Auguste de Vietinghoff de rapporter son corps en Allemagne, s'il venait à périr dans la campagne de France. Vietinghoff tint parole; dès qu'il apprit le sort de son ami, il ne songea plus qu'à retrouver ses dépouilles. Il a raconté lui-même, avec une simplicité touchante, ces recherches longtemps infructueuses que ni les obstacles, ni l'insuccès ne découragèrent. Dans le récit d'Augustin Thierry, Edithe au cou de cygne put seule reconnaître le cadavre du roi Harold parmi les morts du champ de bataille d'Hastings; il fallut le dévouement obstiné d'un ami pour arracher le corps de Friesen au cimetière d'un petit village des Ardennes. « Le premier, le meilleur des hommes, — écrivait Mme de Lützow dans un petit livre de notes où elle consignait ses impressions de chaque jour, — l'honneur de l'Allemagne, la joie de ses amis, vient de perdre la vie d'une façon horrible. »

Depuis l'enthousiasme des volontaires dans le cabaret de Breslau jusqu'aux tragiques aventures des dernières campagnes, Mme de Lützow avait vu de près trop de choses émouvantes pour songer à elle-même. Quand la guerre fut finie à Waterloo, des journées froides et grises succédèrent à ces heures de flamme. Les chasseurs de Lützow, si fêtés naguère, étaient devenus un embarras, et on ne tarda pas à dissoudre ce corps. M. de Lützow, transfiguré pendant quelques années par les excitations du champ de bataille, avait repris ses allures naturelles; le juge le plus bienveillant ne pouvait plus se faire d'illusion sur son compte. C'était décidément un esprit au-dessous du médiocre, et il s'en fallait bien que la vulgarité de l'intelligence fût rachetée chez lui par la délicatesse du cœur. Blessée en maintes rencontres, Mme de Lützow ne se plaignit pas. Elle était de celles qui savent souffrir en silence. Les lettres offrirent un refuge à sa douleur; elle s'y enferma sans pédantisme. Les lettres, les arts, son commerce avec les écrivains illustres, des amitiés tendres et dévouées, ce fut là toute sa vie. A Berlin, à Kœnigsberg, à Munster, où fut successivement envoyé le régiment de M. de Lützow, elle exerçait,

sans y prétendre, une attraction irrésistible sur toutes les âmes d'élite. Le chantre du patriotisme germanique, Maurice Arndt, retrouvait, en la voyant, ses inspirations de 1813. L'éloquent prédicateur Antoine Moeller, théologien philosophe, avait pour elle l'admiration d'un poète et d'un *minnesinger*. Mlle Assing a rassemblé d'une main pieuse tous les documens qui attestent le rôle de Mme de Lützow dans la société allemande. Comment retrouver l'attitude de ces muses discrètes et voilées? Mme de Lützow n'écrivait pas; sa correspondance se compose de simples billets tracés d'une plume craintive; elle redoute, on le devine, tout ce qui pourrait lui donner l'apparence d'un bel esprit. C'est dans les lettres de ses amis qu'il faut voir le reflet de sa grâce et de son prestige. Dans toutes ces villes où elle passe, elle laisse pour ainsi dire une trace lumineuse. « O jours dorés! entretiens familiers et sublimes! vivante poésie qui nous expliquait la poésie des maîtres! » Voilà ce que répètent à l'envi tous ces hommes que Mme de Lützow a visités tour à tour dans la solitude de leurs petites villes. Parmi eux, il y avait un homme, un poète, qui va jouer un rôle important dans sa vie, et qu'il est temps de mettre en scène.

II.

Charles Lebrecht Immermann, poète incomplet, écrivain désordonné, mais certainement l'un des plus généreux esprits de l'Allemagne au XIXe siècle, était né à Magdebourg le 24 avril 1796. Son père occupait des fonctions élevées dans l'administration prussienne. Le chef de la famille était un officier suédois, Peter Immermann, qui avait combattu sous le roi Gustave-Adolphe pour la liberté religieuse de l'Allemagne, et qui, la guerre finie, s'était installé dans une métairie abandonnée aux environs de Magdebourg. Ce soldat de la guerre de trente ans devint la souche d'une famille qui produisit beaucoup de braves gens, fermiers, instituteurs populaires, pasteurs de campagne, et fut enfin illustrée par un poète. Charles Immermann fut élevé sévèrement. Esprit méthodique et rigide, son père était un de ces fonctionnaires prussiens que le régime de Frédéric-Guillaume Ier avait accoutumés à une discipline toute militaire, et que le gouvernement de Frédéric II avait enthousiasmés pour la grandeur nationale. Dévouement austère à la règle, dévouement passionné au roi et à la patrie, telle était l'inspiration constante de ces employés prussiens qui étaient devenus au XVIIIe siècle une des forces de l'état. Charles Immermann recueillit ces enseignemens de bonne heure; si l'on voit toujours, au milieu des plus fougueux élans de son imagination, quelque chose de régulièrement hardi et de métho-

diquement aventureux, c'est sans doute aux premières impressions de son enfance qu'il faut attribuer ce caractère de ses œuvres. Ses biographes remarquent aussi que cette influence rigide de l'esprit paternel ne fut pas corrigée pour lui, comme elle le fut si heureusement pour Schiller et pour Goethe, par l'action d'une mère intelligente et douce. Charles Immermann, qui a écrit de si intéressantes pages sur son enfance, n'y parle jamais de sa mère. On ne sent chez lui aucune trace d'un esprit féminin, d'une tendresse attentive et délicate, et cette absence de la mère dans ce tableau si pieusement tracé de son foyer domestique explique dès l'origine ce qui manquera toujours aux inspirations du poète. Vigueur, audace, rudesse même dans l'effort, voilà ce qui caractérisera les œuvres d'Immermann; ne lui demandez ni l'harmonie des pensées, ni la grâce du langage.

Immermann avait dix ans à peine lorsqu'une catastrophe terrible vint ébranler cette jeune imagination, nourrie du sentiment et de l'orgueil du patriotisme. La Prusse avait été abattue à Iéna et à Auerstaedt. Chaque jour, les débris de l'armée, des blessés, des fuyards, arrivaient à Magdebourg au milieu d'un effroyable désordre. Le roi, la belle reine Louise, les généraux et les ministres s'étaient retirés vers la frontière orientale. Une partie du pays et bientôt la ville natale du poète étaient entre les mains des vainqueurs. Que devenait sous de telles impressions cette famille déjà si sévèrement réglée? Une tristesse morne pesait sur elle. C'est pendant ces années de honte et d'angoisses que s'accomplit la première éducation du jeune poète. Il fit ses études dans un gymnase de la ville, puis en 1813, n'ayant pas encore atteint sa dix-septième année, il alla suivre les cours de l'université de Halle. C'était au printemps de 1813. On sait quelle était alors l'ardeur de la jeunesse allemande et quelles émotions contraires l'agitaient. Tantôt, pour oublier l'abaissement de la patrie, on cherchait un refuge dans les rêves de l'imagination, et Louis Tieck, Achim d'Arnim, Clément de Brentano, emportaient les âmes au pays des légendes; tantôt le sentiment des choses réelles, la honte du joug, l'impatience de le briser, l'espoir et les préparatifs des luttes prochaines faisaient battre les cœurs d'une émotion virile. Nul ne s'associa plus vivement que Charles Immermann à ces enivremens littéraires comme à cette exaltation patriotique. Ces beaux jours d'étude et d'enthousiasme ne pouvaient durer longtemps; l'heure du combat allait sonner. Immermann était depuis quelques semaines à l'université de Halle, quand un décret de l'empereur Napoléon supprima l'illustre école. Le jeune étudiant, à qui son père avait défendu de quitter la ville de Halle avant le terme de l'année scolaire, crut naturellement

que cette défense était levée par les événemens. Ses camarades partaient, il partit avec eux, et, le sac sur le dos, s'en revint à Magdebourg. Le père maintint sa défense; c'était sa façon de protester contre la violence des vainqueurs. « Retournez à l'université, dit-il à son fils, l'année scolaire n'est pas finie. » Que cette protestation paraisse un peu puérile dans la forme, je le veux bien; il est impossible pourtant de ne pas respecter le sentiment qui la dictait, et elle atteste quelle était alors l'inflexible résolution du patriotisme allemand. Immermann revint à l'université : la ville était déserte, la jeune population s'était dispersée pour se rallier bientôt sous la bannière de l'insurrection nationale. Après la bataille de Leipzig, des corps d'étudians se formèrent de tous côtés, et allèrent remplacer les rangs vides parmi les chasseurs de Lützow. Pris d'une fièvre nerveuse qui faillit l'emporter, Immermann ne put rejoindre ses compagnons; il en éprouva un désespoir si profond qu'il tomba dans une sorte d'atonie intellectuelle et morale. La guerre seule pouvait ranimer son âme. Dès le lendemain du retour de l'île d'Elbe, il s'engagea, se battit à Waterloo et entra dans Paris avec les soldats de Blücher.

La lutte finie, le jeune soldat, qui avait gagné au feu ses épaulettes d'officier, revint achever ses études dans sa chère université de Halle. Il ne la quitta qu'en 1817 pour entrer dans la magistrature. Nommé d'abord référendaire à Magdebourg, il fut, deux ans plus tard, envoyé à Munster en qualité d'auditeur; on sait que ces titres, référendaire, auditeur, représentent les premiers degrés de l'ordre judiciaire en Allemagne. Immermann passa quatre années à Munster (1819-1823), et c'est pendant cette période que sa vocation se déclara d'une manière éclatante. D'où lui venaient ces inspirations, cette ardeur à créer, cette joie de l'invention poétique, toutes choses qu'il ne connaissait pas jusqu'alors et qui l'étonnaient lui-même? L'histoire littéraire ignorerait encore ces détails sans les révélations de Mlle Assing; la biographie de Mme de Lützow, comtesse d'Ahlefeldt, fait partie désormais de la biographie de Charles Immermann.

Un jour, Mme de Lützow, au milieu de graves embarras d'affaires, est obligée de prendre l'avis d'un jurisconsulte. Nous avons déjà dit quel était le désordre du comte d'Ahlefeldt; le fastueux seigneur, pour payer ses dettes, n'avait pas craint de confisquer la fortune de sa femme et de sa fille. Il y avait plusieurs années que Mme de Lützow réclamait en vain l'héritage de sa mère et les revenus que son père lui avait constitués en dot. Que faire? Elle demanda conseil au magistrat dont chacun vantait la science et la droiture. Ce ne fut pas seulement l'homme de loi qui répondit à l'appel de la

jeune femme, ce fut le poète. Immermann fut ébloui; l'esprit, la grâce, la bonté de Mme de Lützow, cette fleur d'aristocratie intellectuelle et morale qui brillait dans toute sa personne, lui apparurent comme la réalisation d'un rêve poétique. Il ne connaissait encore que la société des petites villes; les élans de son imagination avaient toujours été comprimés par la vulgarité de son existence provinciale; cette fois tous les songes qui consolaient ses ennuis semblaient avoir revêtu un corps, et ce poète, qui longtemps peut-être aurait douté de lui-même, sentit tout à coup qu'une étincelle sacrée venait de toucher son âme. « Jamais, dit Mlle Assing, jamais le Tasse, en ses extases, n'a ressenti pour la princesse d'Este plus d'admiration et d'amour qu'il n'y en avait dans le cœur de Charles Immermann pour Élisa de Lützow. Cette comparaison s'offre naturellement à la pensée; les amis d'Élisa lui ont trouvé maintes ressemblances avec la noble Éléonore : c'étaient la même âme élevée et délicate, la même douceur sérieuse, la même mélancolie pénétrante, la mélancolie de la nuit éclairée par la lune, le même feu ardent et voilé; elle aussi, comme Éléonore, en attirant tous les cœurs, leur inspirait à tous le respect. »

La comparaison n'est pas de tout point exacte; Immermann n'est pas un Tasse germanique. Il a dit lui-même dans un vers bien frappé : « Ils ont commencé par la force, ceux qui finissent par la beauté; »

Mit Kraft begannen, die mit Schoenheit enden.

J'ignore si l'auteur de *Ghismonda* serait arrivé un jour à l'expression du beau; il est certain du moins qu'il débuta par des œuvres ardentes, tumultueuses, que n'éclairait point le sourire de la grâce. Cette adoration platonique pour Mme de Lützow mit en jeu toutes les puissances de son âme; de cette mâle nature, ainsi remuée par une secousse soudaine, on vit sortir ce qu'elle contenait : des inspirations rudes, confuses, épineuses, mais d'un jet singulièrement hardi. Le même rayon de soleil qui fait épanouir les fleurs fait frissonner aussi les buissons et les ronces. Les premiers écrits d'Immermann sont comme un buisson d'épines enveloppant le tronc d'un chêne. Trois drames, un roman, des poésies, des nouvelles, deux comédies, une tragédie, ou plutôt une longue chronique dramatique à la manière de Shakspeare, voilà ce que produisit Immermann pendant ses quatre années de séjour à Munster, et ces compositions, pleines de verve et de vigueur, accusent le désordre de la fièvre. Ses drames, *la Vallée de Roncevaux, Edwin, Pétrarque,* sont le premier témoignage d'un génie inculte. Son roman, bizarrement intitulé *la Fenêtre d'un Ermite,* semble le *Werther* du romantisme,

un Werther nourri des hallucinations d'Achim d'Arnim et de Clément de Brentano. Enfin sa tragédie, sa chronique dialoguée à la Shakspeare, c'est *le Roi Périandre et sa Maison,* étrange assemblage de scènes vigoureuses et d'inventions puériles, vrai chaos où la lumière et l'ombre se combattent. La plupart de ces ébauches, Immermann les a reniées plus tard, les jugeant indignes de prendre place dans la série de ses œuvres; quand il les traçait à Munster, il était étonné lui-même de cette ardeur d'invention qui le transportait. D'où lui venait ce subit enthousiasme? d'où venaient ces héros, ces héroïnes, vagues images qui demandaient à vivre, et que d'une main fiévreuse il jetait violemment sur sa toile? L'histoire littéraire n'en savait rien; elle l'apprend aujourd'hui. En même temps qu'il racontait les aventures de son ermite ou les tragiques péripéties de la famille du roi Périandre, il composait des strophes à la louange de Mme de Lützow; il la glorifiait comme une Béatrice, il lui faisait hommage de toutes ces richesses d'inspiration, « et à l'expression de cette reconnaissance, dit encore Mlle Assing, se mêlait le sentiment d'une douleur profonde; il la voyait si haut au-dessus de lui, plus haut encore que la princesse Éléonore d'Este au-dessus du Tasse! »

Le jeune poète n'osa montrer ces vers à personne; les montra-t-il à Mme de Lützow? Je ne sais. Qu'il l'ait fait ou non, Mme de Lützow ne tarda pas à connaître les sentimens d'Immermann. Elle était heureuse d'avoir créé un poète. Les réunions intimes qu'elle présidait avec tant de simplicité et de grâce avaient gagné un attrait de plus; Immermann, qui lisait admirablement, interprétait devant ces auditeurs si bien préparés les plus belles pages de ses poètes favoris. C'était l'époque de ces lectures si chères aux romantiques; mécontens du théâtre, de ses exigences trop positives, de son public souvent grossier, ces brillans artistes se construisaient ainsi une sorte de scène idéale. N'est-ce pas là ce que faisait Louis Tieck quand il lisait devant un public d'initiés tous ces poèmes dramatiques dont Guillaume de Schlegel venait de raconter l'histoire? Un sentiment analogue inspirait Immermann; on devine bien cependant qu'il s'y mêlait quelque chose de plus. Il avait vingt-trois ans, il aimait, il était poète, et devant celle qui venait de l'initier à une nouvelle vie, il récitait ces vers immortels où Shakspeare, Calderon, Goethe, Schiller, ont exprimé l'idéal de l'amour. Quelquefois aussi Immermann lisait ses propres œuvres, et on les discutait avec une sympathique franchise. Le jeune poète se sentait encouragé et soutenu; avec quelle ardeur il revenait à son travail! Les jugemens de Mme de Lutzow ouvraient à son esprit des perspectives lumineuses. Cet effort vers le beau, ce désir de se corriger, de se compléter, qui sera un

jour le signe de son talent, se déclare dès ces premiers débuts. On noterait sans peine chez le poète de Ferrare les inspirations d'Éléonore; dans les ébauches désordonnées d'Immermann, quand on rencontre çà et là une page heureuse, une scène délicatement conduite, comment ne pas y reconnaître l'influence, j'allais dire la main de Mme de Lützow?

Ces heures de poésie, ces jeux de l'esprit et du cœur, étaient une distraction nécessaire aux chagrins de la jeune femme. Sa vie eût été bien sombre sans les amitiés fidèles qui l'entouraient. Son père s'était remarié; M. de Lützow, depuis longtemps déjà, n'était plus pour elle qu'un compagnon indifférent. Il y avait loin de ce personnage si ennuyé désormais, si froid, si vulgaire, au brillant officier qu'elle avait choisi entre tous. Elle se rappelait avec larmes ses années de fiançailles, lorsque, luttant contre les vœux de son père, elle avait voulu, riche, belle, enviée, donner sa main à ce soldat de fortune. Elle se rappelait aussi les vaillantes émotions de 1813; elle pouvait dire : J'ai eu mon heure, j'ai été aimée, j'ai inspiré de grandes choses. Hélas! cette illusion qui la soutenait encore lui fut cruellement enlevée. Un jour, M. de Lützow avait reçu la visite d'un de ses compagnons d'armes. Assis sur un banc du jardin, ils s'entretenaient de leurs années de service et de leurs souvenirs de jeunesse. C'étaient parfois d'assez vulgaires souvenirs. « Te rappelles-tu, disait l'un, l'avenir que nous nous étions promis? Tous les quatre (et il nommait deux autres de ses camarades) nous voulions absolument épouser des femmes riches... — Et comme tous ces beaux plans se sont réalisés! répondait amèrement M. de Lützow. De ces quatre amis, deux ne se sont pas mariés, les deux autres, trompés dans leur espoir, ont épousé le contraire de la richesse. » Mme de Lützow était présente; cette révélation, rendue plus cruelle encore par le cynisme de l'aveu, lui fut un coup de poignard. Jusque-là, M. de Lützow avait laissé croire à sa femme qu'il l'avait recherchée par amour, et s'il était irrité de voir ses espérances de fortune si complétement déçues, du moins conservait-il encore dans sa conduite et ses propos une certaine délicatesse de gentilhomme. En était-il venu à ce point d'oublier toute pudeur? Ainsi, parmi tant de nobles cœurs qui s'étaient offerts à elle, parmi tant d'admirateurs qui l'avaient entourée d'hommages aux heures enivrées de la jeunesse, elle avait choisi précisément celui qui était incapable de l'aimer! Quelle source de larmes pour une âme délicate et enthousiaste! Ce n'était pas ici le regret des liens dénoués, des affections évanouies, douleurs poétiquement amères comme dans l'histoire d'Adolphe et d'Ellénore; c'était une déception vulgaire, une misérable et prosaïque duperie.

Mme de Lützow ne se plaignit pas. Celui qui venait de la frapper ainsi eût-il pu comprendre sa souffrance? Elle se tut. Son institutrice, Marianne Philippi, et deux amies, presque deux sœurs, pour lesquelles son cœur n'avait pas de secrets, furent les seules confidentes à qui elle demanda des consolations. Plus d'une année se passa de la sorte. Dans un pays où les divorces sont si faciles, Mme de Lützow ne s'était pas arrêtée un seul instant à l'idée de recommencer une existence nouvelle. Ce n'est pas d'elle que cette pensée devait venir. Elle respecta ses liens, si odieux qu'ils fussent, jusqu'au jour où M. de Lützow lui-même les trouva trop pesans. Ce dénoûment était inévitable. M. de Lützow était décidément poursuivi par le regret d'une spéculation mal conduite; pourquoi n'avait-il pas trouvé dans le mariage une occasion de fortune? Un beau jour, le voilà qui tombe amoureux d'une jeune femme coquette et riche, et comme il avait renoncé déjà à tout scrupule, il ne craignit pas de dire devant Mme de Lützow que le bonheur pour lui était là. On ne pouvait redemander plus durement la parole donnée. A cette brutalité soldatesque, Mme de Lützow répondit avec une dignité simple : « A Dieu ne plaise, lui dit-elle, que je sois un obstacle à votre bonheur! Je suis toute prête à faire prononcer en justice le divorce que vous désirez. » Certes ce n'était pas un sacrifice qu'elle faisait à son bonheur; elle en faisait un cependant à sa réputation. Les lois allemandes ont beau faciliter le divorce, il y a toujours une ombre fâcheuse sur les femmes qui en profitent. Répudiées par leurs maris ou volontairement séparées, quelle peut être leur place dans le monde? Mme de Lützow savait tous les dangers de son sacrifice, et elle n'hésita pas à l'accomplir. Avec une naïveté cruelle, M. de Lützow fut touché du désintéressement de sa femme; il l'admira, la remercia, et s'empressa d'accepter son offre, tant était vif chez cette nature sensuelle et vaine le premier emportement du désir!

Tout cela se fit sans éclat. Point de reproches, point de paroles amères. La séparation était déjà prononcée depuis quelques semaines, et le public n'en savait rien. Mme de Lützow avait pris sa résolution avec une promptitude que commandait la dignité; une fois l'arrêt de l'honneur exécuté, elle ressentit avec effroi toute l'amertume de sa situation. Une sorte de pudeur lui fit garder le silence. Ses plus intimes amis ignoraient ce qui s'était passé. Son isolement, qui l'attristait, lui était pourtant devenu un besoin. Immermann, appelé à un poste plus élevé dans la magistrature, avait quitté Munster pour Magdebourg; les lettres qu'il recevait de son amie ne lui laissèrent rien soupçonner d'un événement si grave pour tous les deux. Il fallut bien pourtant que la vérité fût connue; Mme de Lützow ne pouvait rester à Munster. Où devait-elle s'établir? En Danemark, en Al-

lemagne? Depuis que sa mère était morte, sa vraie patrie était l'Allemagne. Quelle ville choisirait-elle? Longtemps indécise, elle résolut enfin de se fixer provisoirement à Dresde, où l'une de ses amies, récemment veuve, Mme Henriette Solger, lui offrait un asile. C'était au printemps de l'année 1824 que le divorce avait eu lieu; vers le milieu du mois d'août, Mme de Lützow partit de Munster et s'établit à Dresde.

Qui dira la folie du cœur de l'homme? Qui comptera ses bizarreries et ses contradictions? Huit jours après ce départ, M. de Lützow, qui venait de faire un voyage à Copenhague pour un dernier règlement d'affaires, revient à Munster, et, n'y retrouvant plus celle qu'il a forcée de s'enfuir, il éclate en sanglots. Il parcourt la maison, elle est vide, elle est morte; l'âme du foyer s'est envolée. Il descend au jardin, et il y voit un jardinier qui arrose des plantes. A quoi bon tant de soins? Pour qui ces rosiers en fleurs? Élisa n'est plus là pour les cueillir. A chaque pas il est assailli de souvenirs, et ces souvenirs sont des remords. Il comprend enfin tout le prix de celle qu'il a méconnue; mais, comprenant aussi qu'elle est perdue pour lui à jamais, il lui demande en pleurant de rester au moins son amie. Ses lettres (Mlle Assing nous les donne) sont le douloureux témoignage des repentirs et des irrésolutions d'une âme faible. A-t-il renoncé à l'amour de cette femme pour laquelle il s'est séparé d'Élisa? Non certes, mais il souffre et il pleure. « O chère, chère Élisa, écrit-il, sois heureuse,... garde le souvenir de celui qui a été ton mari... Adresse-toi à lui, il sera heureux de te servir, de réparer ses fautes, de contribuer à te rendre le bonheur... Encore une prière : fais faire ton portrait par le meilleur peintre de Dresde (à quelque prix que ce puisse être, aucun prix ne sera trop élevé), et envoie-le-moi. Oh! que j'aie du moins ton image! Mes pleurs m'empêchent de continuer. Écris-moi, console-moi, tu n'as pas dans le monde entier un meilleur ami que moi, un ami plus dévoué, plus fidèle. »

Mme de Lützow recevait encore d'autres lettres. Le frère de son mari, M. Léon de Lützow, sa sœur, Mme la comtesse de Dohna, lui prodiguaient les plus affectueuses consolations. Pour tous ceux qui la connaissaient, aucune pensée de blâme ne pouvait s'attacher à son rôle dans cette histoire. Toutes ces pages mouillées de larmes sont autant de témoignages rendus à sa douceur, à sa résignation, à la dignité de son caractère, à la sérénité de son âme. Que diront cependant ceux qui ne la connaissent pas? Cette pensée préoccupe douloureusement le frère de sa mère, M. d'Hedemann-Heespen. Il aimait tendrement sa nièce, et il était le plus proche parent qui lui restât, car M. le comte d'Ahlefeldt, perdu plus que jamais dans une vie de dissipations et de débauches, se souvenait-il encore que

Mme de Lützow était sa fille? Les lettres de M. d'Hedemann-Heespen, pleines d'irritation contre M. de Lützow, expriment à l'épouse répudiée une sollicitude toute paternelle. « Que pensera-t-on? lui demande-t-il. Si M. de Lützow est un homme d'honneur, il est tenu d'épouser sans retard la femme qui l'a éloigné de toi. Alors on saura qu'il a divorcé pour obéir à sa passion. Toute autre conduite de sa part t'expose à des soupçons injurieux. » Mme de Lützow avait l'âme trop fière pour s'inquiéter des jugemens du monde. On lui conseillait de faire consigner dans les actes officiels du divorce les motifs qui avaient dominé son mari; elle dédaigna tout ce qui aurait eu l'air d'une justification. S'excuser aux yeux du public, c'était se venger de M. de Lützow; ni l'un ni l'autre parti ne lui parut digne d'elle. Après une année de séjour à Dresde, consolée par les témoignages qu'elle avait reçus et reprenant goût à la vie, elle choisit décidément pour résidence la ville où l'attendaient les affections les plus dévouées. Dès l'automne de 1825, Mme de Lützow était établie à Magdebourg.

III.

Qu'est-ce donc qui l'attirait à Magdebourg? On l'a deviné, c'était cette âme loyale qui s'était ouverte sous ses regards aux inspirations de la poésie. Mme de Lützow allait retrouver auprès d'Immermann les plus pures jouissances de l'esprit et du cœur. Qu'on se représente la joie du poète. Celle qu'il contemplait avec ravissement comme un mystique en extase n'était plus séparée de lui par d'éternelles barrières; à la place de la Béatrice idéale, il y avait une femme qu'il pouvait aimer. L'espoir d'épouser Mme de Lützow lui ouvrait déjà une nouvelle vie. Ne se sentait-il pas aimé? n'était-ce pas à lui qu'elle avait pensé tout d'abord, auprès de lui qu'elle avait cherché un refuge, dès qu'elle avait pu régler définitivement sa vie? Et que cherchait-elle à Magdebourg? Elle ne voulait voir personne. La famille d'Immermann, sa mère, ses frères, c'était là sa seule société. On se demandait quelle était cette dame toujours voilée; nul ne la connaissait. Elle avait l'intention d'acheter une petite maison de campagne près de la ville, et de vivre là, silencieuse, cachée au monde, tout entière aux pensées de la solitude et aux consolations de l'amitié. Ce qu'elle éprouvait pour Immermann, n'était-ce donc qu'une amitié ordinaire? Oh! non, se disait le poète, elle m'aime. Une âme comme la sienne ne se laisse pas prendre aux misérables vanités du bel-esprit. Ce ne sont pas mes vers, ce ne sont pas mes romans et mes drames qui l'ont attirée près de moi; elle m'aime, et elle portera mon nom.

Il y avait pourtant des bizarreries singulières, des épisodes inexplicables dans la vie de Mme de Lützow. Une fois installée à Magdebourg, elle avait fait venir de Hambourg une jeune fille qui devait lui servir de dame de compagnie, et qu'elle traitait comme son enfant. C'était une douce et gracieuse créature, dans la fleur de la première jeunesse, et l'on ne tarda pas à découvrir une certaine ressemblance entre les traits de ce visage enfantin et ceux de la noble personne qui lui témoignait l'affection d'une mère. Qui était cette jeune fille? D'où venait-elle? N'y avait-il pas là quelque mystérieuse aventure? La curiosité publique était vivement excitée, car toutes les précautions de Mme de Lützow n'avaient pas réussi à dérober son nom aux habitans de Magdebourg; on savait que la solitaire voilée, l'amie du poète Charles Immermann, était la femme de l'illustre chef des corps francs de 1813, celle dont le divorce récent avait ému la société prussienne. Qu'était donc cette jeune fille qui était venue subitement la trouver dans sa retraite, et dont elle semblait reprendre possession après une longue absence? Maintes conjectures, on le pense bien, couraient de bouche en bouche. Il fut admis bientôt que la jeune compagne de Mme de Lützow était sa fille, une fille qu'elle avait eue avant son mariage, et que la découverte de ce secret avait amené nécessairement un divorce. Si ceux qui tenaient de tels propos avaient pu lire les lettres de Mme de Lützow, ils auraient été bien honteux de leurs inventions. M. de Lützow continuait d'écrire à sa femme, et l'une de ses lettres contient ces mots : « Que tu es bonne d'avoir accueilli cette jeune fille avec tant de générosité! Ah! tu es bien toujours la même; au moment où tu aurais besoin d'aide et d'appui, tu mets ta consolation à venir au secours des autres. » Cette jeune fille lui tenait de bien près, mais par des liens qu'elle ne pouvait avouer. La sœur de Marianne Philippi, sa gouvernante et son amie, qui avait été chargée de la direction du ménage au château de Trannkijör, avait succombé aux séductions de M. le comte d'Ahlefeldt. La jeune compagne que Mme de Lützow venait de se donner était la fille de son propre père. Elle avait promis à Marianne Philippi de se charger de cette enfant, et, dès qu'elle avait pu le faire, elle avait tenu parole. Elle fit plus, elle garda fidèlement le secret de cette histoire, aimant mieux s'exposer à des interprétations calomnieuses que de compromettre le nom de sa gouvernante et de paraître jeter un blâme sur la conduite de son père.

Ces détails ne furent connus que beaucoup plus tard, et la médisance eut tout le temps de se donner carrière. Immermann, on le comprend, fut bien plus troublé que son amie de ces chuchotemens indiscrets. Il n'était pas dans la confidence; Mme de Lützow avait cru

devoir garder un silence absolu, même avec lui. Un cœur qui aime est prompt à s'alarmer; mais comment une créature tout idéale, une âme toute céleste, comme Mme de Lützow, eût-elle pu inspirer des doutes à ceux qui la connaissaient? Si un soupçon fugitif effleura l'esprit d'Immermann, il dut le repousser aussitôt comme une profanation. Ces premiers mois qu'ils passèrent ensemble furent les plus beaux de sa vie. Il l'avait accompagnée, au mois d'octobre, pendant un voyage de quelques semaines, dans ces montagnes du Harz illustrées par tant de romantiques légendes, puis il avait repris, sous ses yeux, sous sa direction en quelque sorte, le cours de ses poétiques études. Quelques-uns de ses travaux les plus intéressans datent de cette période. Il faut citer surtout sa traduction d'*Ivanhoe*, le drame de *Cardénio et Célinde* et une curieuse dissertation sur l'*Ajax furieux* de Sophocle. Un juge très spirituel et très fin, Louis Boerne, rendant compte de *Cardénio et Célinde*, caractérisait ainsi le talent du poète : « Nous sommes si peu accoutumés à trouver chez les écrivains dramatiques de nos jours la plénitude de la santé de l'esprit, l'ardeur et la force de l'imagination, nous éprouvons tant de joie et tant de surprise à rencontrer tout à coup ces dons précieux, que nous pardonnons volontiers à l'auteur l'abus ou l'usage maladroit qu'il en fait. Que l'abondance des inspirations amène l'intempérance du style, que l'ardeur dégénère en arrogance et la force en grossièreté, c'est toujours l'abondance, c'est toujours la force, et nous les saluons avec joie... Cette tragédie est pleine de défauts, mais que de beautés mâles elle renferme! La langue est fraîche, les images coulent de source, c'est un ruisseau qui court et non de l'eau laborieusement tirée du fond du puits. Nous aimons la ferme substance de cette œuvre, tout en blâmant la forme que lui a donnée l'auteur. Nous aimons ce noble marbre, car nous sommes fatigués du biscuit blafard et de l'insipide albâtre. A cette force la grâce manque, il est vrai; mais elle n'y manquera pas toujours, car c'est à la force qu'elle manque. La vie d'un poète est un festin où se rassemblent toutes les divinités propices; seulement les grâces n'arrivent qu'à la fin. Avant qu'elles soient là, on entend des paroles désordonnées, on entend des clameurs viriles, inspirées sans doute par un vin généreux, mais discordantes. Les grâces paraissent enfin, et toute violence s'efface au sein d'une pure harmonie. » Immermann sentait bien ce qui lui manquait; toute sa vie est un effort vers la grâce. Mme de Lützow l'y aidait elle-même par ses avertissemens. Dirai-je qu'elle était pour le poète cette muse bienfaisante dont parle Louis Boerne? C'était une muse, mais non pas encore celle de la dernière heure, celle qui apaise la fougue et préside à l'harmonie. Si la grâce paraît trop tôt au festin du poète, elle peut comprimer

l'enthousiasme; Mme de Lützow s'appliquait simplement à régler cette impétueuse ardeur. Ce n'est pas elle, à coup sûr, qui lui a conseillé l'étude de Sophocle; je n'aimerais pas que cet esprit si gracieux, si féminin, eût fait des critiques si exactes et donné des indications si précises; seulement, un jour que Mme de Lützow avait signalé une certaine âpreté, une certaine intempérance d'imagination dans le drame de *Cardénio et Célinde,* Immermann, se rappelant que la beauté antique avait affranchi Goethe des rêveries désordonnées de ses débuts, alla demander conseil à Sophocle, et tout naturellement il choisit parmi les chefs-d'œuvre de ce grand maître celui qui était le moins éloigné de ses propres inspirations. Le drame de *Cardénio et Célinde* est le dernier ouvrage où la verve d'Immermann s'abandonne à ses violences. Sa *Dissertation sur Ajax furieux* ouvre une phase nouvelle dans sa carrière. Ce fut son voyage d'Italie. N'est-il pas permis de croire aussi que Mme de Lützow, en sollicitant de son ami la traduction d'un roman de Walter Scott, comptait beaucoup pour lui sur l'influence de cette fine et douce imagination? C'était elle qui lui avait appris l'anglais; en lui faisant traduire *Ivanhoe,* elle travaillait, sans en avoir l'air et sans ombre de pédantisme, à l'éducation du poète.

Au milieu de ces travaux littéraires, que devenaient les projets d'Immermann? Osait-il enfin parler de son amour? La tristesse de Mme de Lützow, l'impression trop récente encore du coup qui l'avait frappée, un respect bien naturel des convenances retenaient sur ses lèvres l'aveu des sentimens qui l'animaient et des espérances qu'il avait osé concevoir. Mme de Lützow, dans ses conversations avec son ami, écartait avec soin tout ce qui pouvait lui rappeler l'histoire de son divorce. Douze ans plus tard, dans son roman des *Épigones,* Immermann peindra cette situation, et il montrera Mme de Lützow savourant en quelque sorte son infortune avec une pudeur discrète. « Il n'est pas, s'écrie-t-il, de spectacle plus fortifiant que celui d'une grande âme, d'une âme d'élite, acceptant le malheur avec joie, — acceptant, c'est trop peu dire, — prenant possession de ce malheur comme d'une chose qui lui appartient, comme d'une propriété qui lui a été donnée en présent par les puissances supérieures. Johanna était calme; il y avait même une certaine joie dans sa sérénité. Elle ne dissimulait pas à Hermann que sa destinée lui semblait brisée à jamais, et cependant, ajoutait-elle, combien je me sens mieux à l'aise aujourd'hui, en voyant à mes pieds les ruines de ma vie, qu'à l'époque où j'étais obligée de lutter avec la fumée et les flammes! Sur les secrets de cette malheureuse union, sur le changement soudain de son existence, elle gardait un silence absolu. Un jour Hermann avait essayé, de la façon la plus discrète, de l'amener à une confi-

dence; il ne faut pas, dit-elle, arrêter sa pensée sur des malheurs auxquels il n'y a point de remède. Ces étranges aventures lui restèrent donc profondément cachées; il n'en savait que ce que lui apprirent les bruits de la capitale. » C'est ainsi que Mme de Lützow, parlant de malheurs sans remède et ajournant les confidences, ajournait aussi les aveux de son ami. Ame affectueuse et pudique, elle voulait aimer sans presque se l'avouer à elle-même. Immermann respecta longtemps ses scrupules : un jour vint cependant où il fut obligé de parler. On venait de lui donner un avancement qui l'envoyait à Düsseldorf. Qu'allait faire Mme de Lützow? Le suivre ou le quitter? Si elle le quitte, quel chagrin pour tous les deux! Et comment le suivre ainsi de ville en ville, sans avoir uni sa destinée à la sienne? Mme de Lützow avait de ces hardiesses vis-à-vis du monde qui n'appartiennent qu'aux cœurs purs et bien assurés d'eux-mêmes : je vous suivrai, lui dit-elle, mais ne parlons pas de mariage. Sa décision était inflexible. Elle croyait à l'amour d'Immermann, elle avait moins de foi dans la durée de cet amour. Immermann n'était-il pas plus jeune qu'elle? Il avait trente et un ans, elle en avait trente-sept. Encore quelques années, et la distance qui les séparait serait bien autrement grande. Ce tact exquis, cette délicatesse de cœur et de raison qu'elle avait à un si haut degré, lui faisaient un devoir de sacrifier son amour; dès qu'elle connut son devoir, elle l'accepta sans murmurer. Il y eut sans doute, avant que le sacrifice fût décidé, bien des combats au fond de son cœur, bien des larmes répandues. Immermann allait au-devant des objections, il s'enivrait et cherchait à l'enivrer elle-même de ses promesses; pourrait-il jamais aimer une autre femme? Elle fut inébranlable; seulement, dans ces émotions du sacrifice, ils se jurèrent tous deux de ne point contracter une autre union. Ce serment seul put consoler Immermann; puisqu'elle ne devait pas être sa femme, elle serait du moins son amie, sa compagne, sa muse... Et que leur feraient à l'avenir les vains propos du monde?

C'est au printemps de l'année 1827 qu'Immermann alla prendre possession de son nouveau poste à Düsseldorf; Mme de Lützow l'y rejoignit au mois d'août. Ils louèrent une maison de campagne près de la ville, dans le joli petit village de Derendorf. Mme de Lützow avait une passion pour les fleurs; cultivé sous sa direction, le jardin déploya bientôt tous ses trésors. On se souvient encore à Derendorf de ces magnifiques rosiers qui montaient le long des murs jusque sous les fenêtres du poète. Immermann, dans son poème de *Merlin*, a chanté les ombrages du parc et les blanches haies d'aubépine. Cette retraite toute printanière était merveilleusement favorable à la rêverie. Une aile de la maison lui était réservée; là, au milieu de

ses livres, de ses tableaux, de ses gravures, de ses statuettes, au milieu de maints ornemens dont la disposition harmonieuse attestait la main d'une femme, il continuait ses études en artiste passionné, et poursuivait ardemment son idéal. Ce furent de beaux jours pour Immermann et aussi pour Düsseldorf. Cette ville contenait déjà une société d'élite; autour de l'école de peinture s'étaient groupés peu à peu d'autres hommes voués au culte du beau, c'était toute une colonie d'artistes. Le chef de l'école de peinture était l'excellent Wilhelm de Schadow, qui venait d'y remplacer Cornélius l'année précédente (1826); on voyait auprès de lui des peintres comme MM. Lessing, Hildebrandt, Bendemann, Schirmer; un écrivain passionné pour l'art et la poésie, et qui a été le chroniqueur de cette brillante période, M. Frédéric d'Uechtriz (1); un critique et historien de l'art, M. Schnaase; un compositeur illustre, M. Mendelssohn-Bartholdy. Immermann, par son activité enthousiaste, communiqua une vie nouvelle à ces précieux élémens. Il arrivait, l'imagination en feu, la tête pleine de projets. Son drame d'*André Hofer* venait d'être terminé pendant les premiers mois de son séjour à Düsseldorf; en 1828, il compose une tragédie historique, *l'Empereur Frédéric II*, avec deux comédies, *les Travestissemens* et *l'Espiègle comtesse;* en 1829, une comédie encore, *l'École des dévots,* un volume de poésies et un recueil de mélanges; en 1830, un petit poème héroïcomique intitulé *Tulifantchen*, que Henri Heine appelait l'épopée Colibri. Sa trilogie tragique sur le malheureux fils de Pierre le Grand, *Alexis,* son poème philosophique de *Merlin,* son roman des *Épigones,* étaient déjà ébauchés dans son imagination et à demi rédigés.

Mme de Lützow avait rassemblé autour d'elle les plus intimes amis d'Immermann. C'est dans ce petit cercle que sa verve et sa gaieté naïve, son inspiration de poète et d'artiste, se donnaient librement carrière. Ce n'était plus le débutant timide de Munster; il appartenait à la littérature militante, et, quoique durement contesté par la critique, il avait le sentiment de sa valeur. Le théâtre surtout l'attirait de plus en plus. Il lisait, comme à Munster, devant un petit nombre d'amis, les œuvres de ses poètes préférés; mais il les lisait en maître désormais, avec l'expérience d'un homme qui savait lui-même créer des personnages vivans. Ces lectures excitèrent bientôt la curiosité de la foule. Ce n'était pas assez d'en faire jouir les initiés; pendant deux hivers de suite, il produisit ainsi devant une assemblée nombreuse les principales œuvres de Sophocle et de Shakspeare, de Schiller et de Goethe, deux ou trois drames de Calderon,

(1) *Bliche in das Dusseldorfer Kunst-und Künstlerleben,* von Friedrich von Uechtriz; 2 vol., Düsseldorf 1839-1840.

plusieurs des pièces de Louis Tieck et de Henri de Kleist. Sa voix était pleine, souple, sonore, et il exprimait avec âme toutes les passions de ses personnages. On lui avait prêté un des plus grands ateliers de l'école de peinture. Élégamment ornée, pour recevoir une foule choisie, cette salle n'avait pas cependant perdu son caractère: des toiles commencées, des dessins épars, de vives ébauches sur les murailles, tout un pêle-mêle pittoresque et poétique formait le cadre le plus convenable à ces représentations familières. C'est au milieu de ces images, c'est en présence d'un public déjà initié à la poésie par la peinture, que ce rapsode de l'art dramatique interprétait avec amour les œuvres les plus différentes, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colonne*, *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Jean*, *la Vie est un songe*, *le Prince Constant*, *Iphigénie en Tauride*, *Wallenstein*, *le Prince de Hombourg* et *le Chat botté*.

Le succès de ces lectures lui inspira le désir de voir ces mêmes œuvres représentées sur la scène. Le théâtre avait grand'peine à s'organiser en Allemagne. On avait vu à Hambourg, en 1767, une troupe de comédiens, sous la direction de Lessing, ou du moins avec sa collaboration et ses conseils, ranimer le goût de la poésie dramatique. Vingt ans plus tard, Schiller remplissait le même office à Manheim, et l'on sait ce que Goethe, pendant un demi-siècle, a fait du théâtre de Weimar. Ce n'étaient là pourtant que de brillans épisodes. Partout où manquait la direction d'un maître, la scène allemande redevenait la proie de la plus vulgaire littérature. Immermann eut l'ambition de former une école, comme Goethe à Weimar et Lessing à Hambourg. Quelques acteurs de Düsseldorf acceptèrent avec empressement ses conseils. Il avait su les associer à son poétique enthousiasme. Presque tous avaient suivi ses lectures et reconnu en lui un maître capable de les conduire. Le généreux poète se fit professeur de diction théâtrale. M. Schadow lui avait abandonné une salle de l'école de peinture pour les répétitions et les études. C'était une sorte de cellule écartée qui donnait sur le Rhin; aucun bruit, si ce n'est celui du fleuve, aucun dérangement ne venait troubler les artistes. « Le Rhin murmurait sous nos fenêtres, dit le poète dans ses *Mémoires*, et le soleil dorait les murailles blanches de la salle. C'est au murmure des flots et sous les rayons du soleil que les syllabes étaient pesées, l'accentuation établie, toutes les nuances de la parole étudiées et perfectionnées. » Quand on joua le brillant drame de Calderon, *le Prince Constant*, peintres et musiciens voulurent concourir à l'exécution de l'œuvre. On sait que, de toutes les pièces de Calderon, celle-là est la plus chère à nos voisins; Guillaume Schlegel l'a traduite, commentée, et la critique allemande y voit l'expression la plus complète du génie religieux et

chevaleresque de la vieille Espagne. Un artiste habile, M. Schirmer, peignit la toile du fond, qui représentait la ville de Fez. Un autre peintre, M. Hildebrandt, se chargea de peindre les côtes du Maroc et le débarquement des Espagnols. M. Mendelssohn composa des chœurs et des hymnes. Tous les arts s'étaient donné la main pour honorer le chef-d'œuvre de Calderon, et rien ne manqua au succès.

Ces brillantes soirées encouragèrent Immermann et ses amis. Le poète n'était jusque-là que le conseiller du théâtre, il en devint bientôt le directeur. Il avait donné un plan de campagne et proposé des souscriptions; en peu de jours, toutes les actions furent prises. Sous l'influence de cette parole enthousiaste, chacun s'empressa de soutenir une entreprise qui s'annonçait si bien. Immermann obtint un congé d'un an, afin de se livrer tout entier à l'organisation du théâtre, et l'on vit un magistrat, avec l'agrément de ses supérieurs et l'appui de l'opinion publique, abandonner quelque temps son grave ministère pour diriger dans les voies de la poésie une troupe de comédiens. Ce curieux épisode de l'histoire littéraire n'était guère possible qu'en Allemagne; il montre bien le désir qu'elle éprouve et les efforts qu'elle fait de temps à autre pour se donner un théâtre national. Lessing, Louis Boerne, plus récemment M. Robert Prutz, d'autres encore, ont répété avec amertume : « L'Espagne, l'Angleterre, la France, ont un théâtre qui est l'expression de leur génie; l'Allemagne n'en a pas. » Chaque fois que le pays de Schiller a entrevu l'espoir de créer enfin ce théâtre, il a eu des accès de joie et d'enthousiasme. Un de ces épisodes, et l'un des plus intéressans à coup sûr, c'est la tentative d'Immermann à Düsseldorf. Mme de Lützow n'y était pas étrangère : c'est d'elle que le poète recevait l'inspiration, c'étaient ses applaudissemens qu'il voulait obtenir. Mlle Assing, en racontant cette campagne littéraire, ne craint pas de la comparer aux vaillantes journées de 1813. « Sans Élisa d'Ahlefeldt, dit le biographe, les chasseurs de Lützow ne seraient jamais devenus cette légion enthousiaste dont l'histoire gardera le souvenir; sans elle non plus, jamais l'école dramatique de Düsseldorf n'aurait pris ce grand essor et renouvelé les beaux jours de Weimar. » Et cette influence, elle l'exerçait sans bruit, sans prétention; elle était heureuse d'être aimée, heureuse surtout d'inspirer un amour qui se traduisait en de belles œuvres. C'étaient là les jouissances de cette âme platonique.

IV.

Que devenait cependant M. de Lützow? La femme pour laquelle il avait quitté si misérablement Élisa d'Ahlefeldt, après l'avoir attiré par sa coquetterie, avait refusé de lui donner sa main; humilié de son rôle, puni par la honte et le dépit, il vivait tristement dans la solitude qu'il s'était faite. On a déjà vu quelle était l'irrésolution et la faiblesse de cette conscience troublée; avec une naïveté qui eût été du cynisme chez un autre, il racontait lui-même à celle qui avait porté son nom l'histoire de ce mariage manqué, il lui avouait sa tristesse, et lui demandait les consolations de l'amitié. Il fallut que l'épouse répudiée écrivît des lettres de sympathie et d'encouragement à l'homme dont elle avait tant à se plaindre. Cette situation qui pouvait devenir si ridicule, Élisa d'Ahlefeldt la sauvait par sa dignité naturelle et sa simplicité cordiale. Elle traitait de loin ce pauvre esprit malade comme une sœur de charité, elle écoutait ses doléances, elle semblait condescendre à ses caprices, elle l'entourait de conseils et de soins affectueux; on voit par les lettres de M. de Lützow quelle action bienfaisante elle exerçait sur lui. Il y avait pourtant bien des heures où le souvenir de ce qu'il avait perdu et les reproches de sa conscience lui donnaient une sorte d'excitation fiévreuse. En 1828, quatre ans après son divorce, il se décida subitement à épouser la veuve de son frère Wilhelm, qui était mort l'année précédente, et en même temps il écrivait à sa première femme : « O ma chère Élisa! je sens que je ne suis pas né pour la vie de la famille; sans cela, j'aurais joui auprès de toi d'une félicité parfaite. Qui pourrait désirer plus que je n'ai possédé?... Augusta est certainement une agréable femme;... mais l'amour, l'amitié profonde que j'ai vouée jusqu'à la mort à un être pour lequel j'ai un respect infini, ô ma chère Élisa! rien ne pourra l'arracher de mon cœur. » Et dans une autre lettre : « Augusta est remplie de qualités aimables, distinguées... Sa malheureuse position, ma tendre amitié pour mon frère Wilhelm, m'ont inspiré la résolution que j'ai prise et accomplie très rapidement... Juge-moi avec indulgence, et puisse le ciel bénir cette union!... Les sentimens les plus contradictoires me déchirent. Mon cœur, ô mon Élisa! reste attaché à ton souvenir avec des chaînes de fer. »

Après le mariage de M. de Lützow, Élisa reprit le nom de sa famille. Le roi de Danemark, sur sa demande, lui permit de porter le titre de son père et de s'appeler la comtesse d'Ahlefeldt. Elle ne voulait pas qu'on pût la confondre avec la nouvelle Mme de Lützow; elle la connaissait depuis longtemps et n'avait jamais eu de sympa-

thie pour elle. Quand elle fit les premières démarches pour obtenir ce changement de nom, elle prévint M. de Lützow, qui lui répondit en ces termes : « Si tu crois te rapprocher de ta famille en reprenant le nom de ton père, fais-le; tu ne seras pas pour cela moins près de mon cœur. » M. de Lützow ne tarda pas à se sentir malheureux de son nouveau mariage, et la comtesse d'Ahlefeldt eut encore à exercer sur cette âme en peine la charité délicate dont elle avait le secret. « Si tu pouvais lire au fond de mon cœur, lui écrit-il un jour (il y avait un an à peine qu'il était remarié), oh! combien tu me plaindrais! Je suis malheureux plus que je ne puis l'exprimer. C'est moi-même, je le sais bien, qui suis cause de mon malheur, et cependant, si tu savais tout, tu aurais pitié de moi! Ne me refuse pas la consolation de ta sympathie, de ton amitié,... sinon il ne me resterait plus qu'à mourir... Oh! si je pouvais te revoir encore une fois! » Cette idée d'une entrevue avec Élisa s'empare de lui et ne le quitte plus. Les sentimens d'amitié que la comtesse d'Ahlefeldt lui exprime dans ses lettres ne suffisent plus à calmer la fièvre de ses regrets; c'est de sa bouche même qu'il veut entendre une parole de pardon. Cette plainte continuelle finit par devenir touchante, comme l'est toujours l'expression vraie de la souffrance. Elle a beau être dictée par l'égoïsme beaucoup plus que par l'amour; cet égoïsme est si naïf qu'on se laisse prendre à sa douleur. Le 6 mai 1829, M. de Lützow écrivait à la comtesse d'Ahlefeldt : « Mon Élisa bien aimée, advienne que pourra, il faut que je te revoie, il faut que tes paroles relèvent mon courage et me rendent à la vie. Je vais partir. J'irai d'ici à Paderborn, et là je prendrai la poste pour Düsseldorf. Je ne puis t'indiquer exactement le jour de mon arrivée, mais ce sera vers le 16 ou le 17. Attends-moi, n'est-ce pas? Oh! tu ne refuseras pas de me recevoir! Ce serait trop de cruauté. » Il arriva, et la comtesse le reçut. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis le jour de la séparation; on devine avec quelles émotions ils se retrouvèrent en présence l'un de l'autre. L'embarras de la comtesse ne fut pas de longue durée, elle avait cette grâce supérieure que les situations les plus délicates n'effarouchent pas, et elle remplissait auprès d'une âme malade un devoir d'angélique charité; mais comment peindre la confusion de M. de Lützow? C'est à peine s'il put se remettre un instant du trouble qui l'agitait; il ne cessait de pleurer et de s'accuser lui-même, il se reprochait dans les termes les plus amers d'avoir détruit à jamais le bonheur de sa vie en renonçant à une telle femme, et ces plaintes désespérées étaient entremêlées de confidences navrantes. Cette visite lui fit du bien; quelques jours après, à peine revenu à Munster, il écrivait à Mme d'Ahlefeldt pour la remercier de ses consolantes paroles : « Que tu es bonne et généreuse!

Je suis convaincu maintenant que tu m'as pardonné, et que ton amitié m'est acquise... N'es-tu pas toujours prête à soulager ceux qui souffrent? Tu songes plus au bonheur des autres qu'au tien propre. Puisses-tu en être récompensée selon tes mérites! »

Toutes les lettres de M. de Lützow sont pleines de ces témoignages de repentir et d'affection exprimés avec l'accent du désespoir. Quand Élisa sollicita du roi de Danemark l'autorisation de s'appeler la comtesse d'Ahlefeldt, M. de Lützow avait paru approuver sa démarche; deux ans après (cette petite négociation avait subi des lenteurs), au moment où l'autorisation arrive, il éclate en sanglots. « Je trouve très convenable, écrit-il le 28 mai 1831, que tu aies repris ton nom : cela te rapproche de ta famille, c'est aussi un moyen de ne pas réveiller de douloureux souvenirs et de recommencer une nouvelle vie; mais l'âme de l'homme est toujours agitée de sentimens contraires, et je n'ai pu retenir des larmes égoïstes quand j'ai appris que tu ne portais plus mon nom. J'ai craint que tu ne fusses encore plus éloignée de moi... O inconséquence des hommes! nous commençons par agir, et c'est seulement quand l'action est accomplie, irréparablement accomplie, que nous comprenons ce que nous avons fait! »

Ne pensez-vous pas qu'on finit par s'intéresser à cette souffrance? On pleure avec M. de Lützow, on voudrait qu'il lui fût possible de réparer sa faute et de relever l'édifice détruit de son bonheur. Non, point d'espoir; entre Mme d'Ahlefeldt et M. de Lützow, trop d'obstacles se dressent. Sans parler du passé, des liens nouveaux l'enchaînent. Faudra-t-il qu'un second divorce le rende libre? Il n'oserait lui-même concevoir cette pensée. Supposé même qu'il fût libre, qu'il ne se fût pas remarié, que sa seconde femme fût morte, Mme d'Ahlefeldt pourrait-elle consentir à oublier l'injure d'une répudiation? Non, certes; la charité, si dévouée qu'elle soit, ne saurait conseiller le sacrifice de cette dignité qui est la pudeur de l'âme. Tout ce que peut faire Mme d'Ahlefeldt, c'est de renoncer elle-même au bonheur. Elle est aimée, elle refusera d'épouser celui qui l'aime. Immermann savait-il pour quels motifs de délicatesse et de charité mystérieuse Mme d'Ahlefeldt repoussait son amour? Elle ne lui avait pas dissimulé sans doute ce que nous apprend aujourd'hui la correspondance de M. de Lützow. Quels tourmens elle eût infligés à ce malheureux, si elle eût épousé Immermann! Elle savait bien que les remords de son mari n'étaient pas des remords virils, mais la plainte d'un enfant qui n'a pas su se conduire; il fallait compâtir à ses souffrances. Ame douce et sérieuse, âme toujours prête au sacrifice, elle s'était dit : Lequel des deux est le plus fort? Lequel saura le mieux supporter une grande douleur? Si j'épouse

Immermann, M. de Lützow verra là une vengeance qui le jettera dans le désespoir; si je repousse sa demande, Immermann sera malheureux. Immermann est le plus fort : à lui de souffrir en homme et de chanter sa souffrance en poète.

V.

Cette souffrance, elle l'avait adoucie, on l'a vu, avec une singulière audace, habitant sous le toit du poète, liant avec lui une de ces amitiés hardies et chastes comme on n'en rencontre guère que chez ces races aimantes et spiritualistes des contrées du Nord. Et cependant pouvait-on dire, en parlant d'elle, ce qu'un de nos poètes a si bien dit de Mme Récamier :

> Elle est trouvée enfin la Psyché sans blessure?

N'est-elle pas blessée, elle aussi? N'est-elle pas une victime sans cesse immolée dans ce drame secret de la conscience? Son cœur n'a-t-il pas ressenti ce que le sacrifice a de plus cruel? Cet amour qu'elle ne peut ni repousser ni accueillir, que de soins, quel art ingénieux pour l'apaiser à toute heure? J'emprunte à ce même chanteur délicat et profond des paroles subtilement voilées qui semblent écrites pour la comtesse d'Ahlefeldt :

> Que de fatigue aussi, de soins (si l'on y pense),
> Que d'angoisses pour prix de tant d'heureux concerts,
> Triomphante beauté que l'on voit qui s'avance
> D'une conque facile à la crête des mers!
>
> L'océan qui se courbe a plus d'un monstre humide,
> Qu'il lance et revomit en un soudain moment.
> Quel sceptre, que d'efforts, ô mortelle et timide,
> Pour tout faire à vos pieds écumer mollement!
>
> Ces lions qu'imprudente elle irrite, elle ignore,
> Dans le cirque, d'un geste, il faut les apaiser.

Oui, ces passions ardentes, monstres de la mer ou lions du cirque, il fallait la pure sérénité de son âme pour les dompter autour d'elle. A l'époux repenti et désolé, elle offrait en exemple son propre sacrifice; à l'amant, elle ouvrait les régions de l'idéal. Cette activité littéraire déployée par Immermann pendant toute cette période, c'était Mme d'Ahlefeldt qui l'entretenait. L'ardeur créatrice du poète était pour elle une joie et un besoin. Elle veillait, comme une vestale, auprès du feu sacré.

Ces lectures, ces essais de régénération dramatique, cette vie

toute dévouée au culte de l'art, cette association de la poésie, de la peinture et de la musique, ces soirées enivrantes, autant de moyens dont se servait la comtesse d'Ahlefeldt pour occuper l'imagination d'Immermann, pour épurer la fougue de son cœur. Ce devaient être chaque jour des distractions nouvelles, tantôt de nobles hôtes, écrivains ou artistes, attirés à Düsseldorf par l'éclat du mouvement littéraire, tantôt des épisodes inattendus, dont une fée invisible savait tirer parti. Au premier rang, parmi ces hôtes, nous devons citer un poète qui a laissé d'honorables souvenirs, l'auteur de *Struensée* et du *Paria*, M. Michel Beer, frère du grand compositeur dramatique à qui l'on doit *Robert le Diable* et *les Huguenots*. Michel Beer venait souvent à Düsseldorf, attiré par la grâce de Mme d'Ahlefeldt et sa sympathie pour Immermann. « J'éprouve encore, dit Immermann, une émotion pieuse en me rappelant les semaines que nous avons passées ensemble. C'étaient entre nous des plans, des projets littéraires de toute sorte, et nos entretiens se prolongeaient toujours bien avant dans la nuit. Il avait beaucoup vu, il savait infiniment de choses, ayant visité presque toutes les capitales de l'Europe. Sa fortune, son habitude du monde, cet art de plaire qu'il possédait si bien, lui donnaient accès partout. Il avait ainsi maintes anecdotes à raconter, maintes vues à ouvrir sur le monde, et il prenait plaisir à m'en récréer dans ma cellule de cénobite. Sa correspondance, que ses héritiers ont publiée, renferme toute une part de notre vie. » Cette correspondance en effet est de l'intérêt le plus vif. Je ne la comparerai pas, comme M. Adolphe Stahr, à la correspondance de Goethe et de Schiller; je ne crois pas cependant qu'on puisse la lire sans estimer davantage les deux amis. Elles sont rares ces amitiés de poète à poète, amitiés viriles, loyales, sans camaraderie bruyante, sans jalousie secrète. En France Boileau et Racine, en Allemagne Schiller et Goethe en ont donné l'exemple. Ces grands noms à coup sûr font pâlir ceux de Charles Immermann et de Michel Beer, et c'est surtout entre les génies supérieurs que l'amitié, étant plus difficile, est aussi plus méritoire; qu'importe? Cet épisode n'en est pas moins un titre pour le cénobite de Düsseldorf et pour celui qui venait le visiter dans sa cellule. « Notre amitié, dit Immermann, était fondée sur une entière sympathie d'études, sur une même ardeur à produire le beau et à nous perfectionner mutuellement. Nous avions besoin de nous communiquer toutes nos inspirations. Jamais aucune flatterie n'a dégradé cette union de nos âmes. » Immermann ne goûta pas longtemps ces pures jouissances. Michel Beer mourut, jeune encore, en 1833. Il a laissé deux drames remarquables, *Struensée* et surtout *le Paria*, dont Goethe a fait l'éloge.

Un autre épisode intéressant dans la vie d'Immermann à Düssel-

dorf, ce fut l'apparition du poète Christian Grabbe. Un jour Immermann reçoit une lettre fort étrange signée d'un nom inconnu : « Je suis poète, lui dit-on; je n'ai aucunes ressources, et si vous ne venez pas à mon secours, ma mère et moi nous sommes perdus. » Celui qui écrivait cette lettre lamentable, Christian Grabbe, était le fils d'un geôlier de la ville de Detmold. Il était né dans une prison; les premiers spectacles qui avaient frappé ses yeux et son esprit, c'étaient des verroux, des grilles, des chaînes, des condamnés. Ses premiers essais littéraires portaient visiblement l'empreinte des impressions de sa jeunesse : on y rencontre partout une imagination inquiète obsédée de visions grimaçantes. Immermann fut touché de sa supplique; il le fit venir à Düsseldorf, lui procura des secours de toute sorte et l'encouragea au travail. « C'était un étrange personnage, dit Immermann dans ses *Mémoires*. Tous les mouvemens de son corps étaient fébriles, anguleux, désordonnés. Ses bras ne savaient pas ce que faisaient ses mains. Sa tête et ses pieds étaient toujours en désaccord. Son front, haut et superbe, rappelait celui que nous admirons dans le portrait de Shakspeare. Les sourcils, la voûte des yeux, les yeux eux-mêmes, très grands et d'un bleu profond, tout cela indiquait le génie; mais la bouche, les lèvres pendantes, le menton à peine détaché du cou, en un mot toute la partie basse du visage donnait un démenti complet à la partie supérieure. » L'esprit de Christian Grabbe ressemblait à sa figure; c'était un composé d'inspirations élevées et de sentimens ignobles. Mme d'Ahlefeldt s'appliqua comme Immermann à museler le monstre en développant tout ce qu'il y avait chez lui de nobles et poétiques instincts. Elle lui écrivait souvent (non pas tous les jours, comme s'en vantait Grabbe, tout fier de ces prévenances), elle l'invitait à ses réunions, elle aimait à lui faire lire ses vers et à l'encourager. Il ne fallait pas cependant que Mme d'Ahlefeldt, avec ses belles mains blanches, fût placée trop près de lui, car il se précipitait sur ces mains aristocratiques, et y déposait des baisers qui ressemblaient à des morsures; il les trouvait, disait-il, si appétissantes! D'autres fois il était plus doux et plus docile qu'un enfant. Partout ailleurs, ce singulier hôte aurait pu être un embarras; dans le petit cercle de Mme d'Ahlefeldt, c'était une curiosité psychologique, c'était aussi un aliment offert à la dévorante activité d'Immermann. Impatient de réveiller la poésie et de régénérer le théâtre, l'auteur d'*André Hofer* s'était un peu exagéré le talent de Christian Grabbe; il lui donna des conseils, et sans chercher à refroidir sa verve, il compléta son éducation littéraire, qui laissait terriblement à désirer. *Annibal, le Duc de Gothland, Marius et Sylla, l'Empereur Frédéric Barberousse, l'Empereur Henri VI, Don Juan et Faust, Napoléon ou les Cent-Jours,* tous ces

drames bizarres, confus, violens, mais qu'illuminent çà et là des éclairs de génie, n'auraient peut-être pas vu le jour sans les encouragemens d'Immermann et de la comtesse d'Ahlefeldt. Hélas! ni la grâce bienfaisante, ni les fraternelles sympathies ne purent triompher des mauvais instincts de Christian Grabbe. Fatigué de la lutte que se livraient en lui la bête et l'esprit, épuisé par ses efforts vers l'idéal, il retomba plus lourdement dans la matière; l'ivrognerie acheva de le perdre, et soit qu'il eût honte de lui-même et qu'il cherchât un prétexte pour s'enfuir, soit que son esprit malade fût dupe de soupçons ridicules, il accusa son bienfaiteur d'avoir méconnu envers lui les devoirs de l'amitié. Après deux ans de séjour à Düsseldorf, il retourna dans sa ville natale en 1836, et ce fut pour y mourir le 12 septembre de la même année, à l'âge de trente-cinq ans.

D'autres visites encore animaient de temps à autre la colonie de Düsseldorf : c'étaient des peintres, des musiciens, entre autres l'illustre Mendelssohn, établi alors à Leipzig, qui ne perdait pas de vue ses anciens amis et revenait souvent s'associer à leurs travaux; mais le grand épisode de cette histoire, l'occupation passionnée d'Immermann, c'était la direction du théâtre. Il avait commencé au mois d'octobre 1834; pendant trois ans, il fut sans cesse sur la brèche, formant des acteurs et essayant aussi, chose bien autrement difficile, de former un public. Ces trois années laisseront un souvenir dans l'histoire littéraire. Malheureusement, je le disais l'autre jour ici même (1), cette tentative d'Immermann, si intéressante pour la poésie pure, était condamnée d'avance. Quand on veut régénérer le théâtre d'un pays, quand on veut du moins rendre la poésie accessible à la foule et la foule sympathique à la poésie, on se place dans un grand centre, au foyer de la vie publique. Que pouvait être la scène de Düsseldorf, même entre les mains d'un poète? Rien de plus qu'un poétique musée. C'est ce qu'elle fut sous Immermann. Malgré les sympathies d'une réunion d'hommes d'élite, l'entreprise était trop peu soutenue par le public ordinaire, et la société fut obligée de se dissoudre. « C'est le 1er avril 1837, dit Immermann, que le théâtre de Düsseldorf fut fermé. Trois mois auparavant j'avais dû annoncer cette nouvelle à toute la troupe. Il semblait que ces trois mois dussent être perdus. Une entreprise comme la nôtre est nécessairement paralysée quand l'œuvre commune est condamnée à une mort prochaine, et que chacun des associés, ne pouvant plus y porter intérêt, s'occupe de se créer des ressources ailleurs. Eh bien!

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars 1858, l'étude intitulée *Frédéric Halm et la Littérature dramatique contemporaine.*

le 1er mars mes acteurs donnèrent *Egmont*, le 16 *Jules César*, le 22 *Iphigénie*, le 31 *Griseldis*, sans parler du répertoire courant; une seule de ces pièces, *Egmont*, avait déjà été mise à l'étude, les autres étaient des créations nouvelles. Nous fûmes souvent forcés, on le comprendra, de consacrer une partie de la nuit aux répétitions. Tous mes artistes acceptèrent vaillamment ces fatigues, tenant à honneur que le théâtre de Düsseldorf mourût dans tout l'éclat de son activité. » La dernière soirée fut en effet l'une des plus brillantes. La pièce finie (c'était la *Griseldis* de M. Frédéric Halm), le rideau tombé se releva, et une actrice habile, Mme Limbach, vint réciter aux spectateurs ces touchans adieux d'Immermann :

« C'est pour la dernière fois que la toile se lève sur ce théâtre où depuis trois hivers les images de la vie, images sereines ou sombres, ont passé tour à tour sous vos yeux. Les heures se hâtent; voici déjà l'heure triste qui dissoudra notre union. Le destin va disperser à tous les vents ceux qui, animés d'un même zèle et mettant leurs efforts en commun, se dévouaient ensemble aux créations de l'art.

« Tel est le sort de la vie! tout à coup un souffle heureux caresse le bouton prêt à s'épanouir. La fleur s'ouvre, elle sourit, — et se fane. De même aussi le bonheur que nous avons goûté, la joie d'exercer au milieu de vous notre activité créatrice, n'a duré qu'un moment. A peine les discordances des premiers temps s'étaient-elles fondues et effacées, à peine les pierres, harmonieusement unies, avaient-elles formé l'édifice, que la nécessité, de sa main brutale, a renversé notre œuvre.

« Mais, dans ces lieux destinés précisément à nous affranchir des soucis pesans de la vie, considérons avec sérénité les choses même les plus tristes. Si notre scène meurt ici dans tout l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse, au moment où elle était consacrée au culte de la poésie, fille des dieux, n'est-ce pas au fond une bénédiction du ciel? La mort réputée de tout temps la plus heureuse, c'est celle qui subitement, d'un coup rapide, fauche un être encore dans toute sa force, oui, celle qui frappe avant que la vie ait éteint peu à peu la conscience, énervé le cœur et l'esprit.

« Ces morts heureuses sont l'image de notre chute, et cette pensée nous console. Chacun de nous ici luttait encore, chacun avec audace tentait encore de nouvelles choses, bien des couronnes proposées à nos efforts n'avaient pas encore été victorieusement gagnées; la banalité, cet écueil devant lequel viennent échouer à la longue toutes les œuvres de l'homme, n'avait pas encore déshonoré notre scène : il y avait eu des fautes, qui le niera? des maladresses, qui oserait le contester? Mais nous le disons avec confiance et vérité, toutes les fautes commises ici, c'est le zèle qui les a commises, ce n'est pas la lassitude et l'indifférence.

« Ainsi que cette salle se ferme à l'heure la plus opportune peut-être! Ainsi séparons-nous sous une étoile propice! — Pour accompagner nos pas, pour bénir notre voyage, laissez-nous espérer que, si nous ne sommes pas arrivés devant vous au but que nous poursuivions, vous nous suivrez en es-

prit, vous nous verrez lutter encore et grandir, et que ce rêve de poésie, auquel nous arrache un réveil soudain, vous le continuerez jusqu'au bout à la douce lumière du souvenir.

« Cette espérance nous accompagne, nos remerciemens demeureront ici. Au nom de tous, et du fond du cœur, j'apporte à tous les esprits dévoués qui nous ont fait un cortége amical la meilleure, la plus pure expression de notre reconnaissance. La parole du poète, l'accent et le jeu de l'artiste, n'arrivent à une vie pleine et entière que le jour où ils éveillent l'éternelle mélodie qui dort chez les âmes d'élite. Pour chacune de ces soirées où vous nous avez aidés à faire vivre de grandes figures, notre cœur reste éternellement attaché à votre cœur. Donc, au nom de ces heures consacrées aux joies de la poésie, recevez notre dernier salut. Adieu ! »

Ces adieux ne sont pas seulement une plainte touchante et sereine, il me semble y voir un fâcheux présage pour cette pure amitié du poète et de sa muse idéale. Si Mme d'Ahlefeldt avait besoin d'occuper l'imagination d'Immermann, de distraire et d'apaiser son cœur en passionnant son esprit, que va-t-elle devenir? Le théâtre n'est plus là pour renouveler sans cesse l'ardeur créatrice du poète. Des heures monotones et ternes succèdent à cette féconde agitation; on se rappelle involontairement M. de Lützow après 1813. Certes Immermann n'était pas homme à se décourager; il travaillait toujours, il avait maintes œuvres en tête et maintes ébauches sur le papier. Ce repos forcé auquel le condamne la clôture du théâtre, il l'emploie vaillamment : c'est alors qu'il publie ses *Mémoires* et son roman des *Épigones*. En même temps il commence une de ses œuvres les plus originales, le roman satirique, humoristique, qui a pour titre *Münchhausen,* où l'Allemagne admire un épisode d'une merveilleuse poésie. Ces travaux étaient entremêlés de voyages qui fournissaient de nouvelles inspirations à sa verve. Il parcourait à pied ces pittoresques provinces de la Bavière qu'on appelle la Suisse franconienne, et ses lettres à Mme d'Ahlefeldt, recueillies plus tard sous une autre forme, donnent un vif tableau de ces montagnes et du peuple qui les habite. Il visitait Weimar, où le souvenir de Goethe l'enthousiasmait; l'ami de Goethe, le témoin des grands jours de Weimar, M. Frédéric de Müller, accueillait l'auteur de *Merlin* comme un héritier des maîtres, et faisait jouer son drame de *Ghismonda*, récemment terminé, sur la scène où s'étaient produits pour la première fois les plus beaux drames de Schiller. Quelques-uns des jeunes poètes saluaient en lui leur chef. M. Ferdinand Freiligrath, dont les éclatantes poésies venaient d'étonner l'Allemagne, se mettait sous la protection d'Immermann, et Immermann, dans le salon de M. F. de Müller, lisait *le Prince Nègre* et *la Vengeance des Fleurs* de cette voix mâle et sonore qui venait de faire apprécier *Hamlet*

ou *Jules César*. Malgré ces succès et ces jouissances de l'esprit, Immermann était violemment contesté par la critique. Sa vie était une lutte, et sa grande arme dans cette lutte, son théâtre de Düsseldorf, venait de lui échapper. A vrai dire, il souffrait. Athlète à demi vaincu, il avait besoin, pour reprendre haleine, des consolations du cœur et de la famille.

Il renouvela auprès de son amie ses propositions de mariage et ses instances. Les raisons qui avaient dicté le refus de Mme la comtesse d'Ahlefeldt n'existaient plus depuis quelques années; M. de Lützow était mort au mois de décembre 1834. D'autres motifs, aussi impérieux que les premiers, maintinrent la décision qu'elle avait prise. Mme d'Ahlefeldt était encore une femme jeune et brillante; quelques années plus tard, elle le savait bien, la distance d'âge qui la séparait d'Immermann allait devenir bien autrement sensible. « Vous serez jeune encore, disait-elle, quand j'aurai cessé de l'être. » Elle refusa, et fit sagement sans doute; mais que d'inconséquences dans le cœur humain! Assez maîtresse d'elle-même pour prévoir et prévenir un irréparable malheur, elle ne le fut point assez pour dominer les contradictions de son âme. Il y a une des plus touchantes héroïnes du drame français qui ordonne à son amant d'épouser sa rivale plutôt que de s'exposer à la mort, et quand cet amant semble obéir trop vite à son ordre, elle éclate en plaintes et en sanglots. Cette situation de l'Atalide de Racine, ces douleurs, ces angoisses, ce furent celles de Mme d'Ahlefeldt. Immermann en 1838 avait été appelé à Magdebourg pour une fête de famille; il y vit une jeune fille de dix-huit ans, Marianne Niemeyer, de Halle, qui avait perdu ses parens, et dont le tuteur était le frère même du poète, Ferdinand Immermann. Ayant eu occasion de lire devant elle ces œuvres dramatiques qu'il interprétait si bien, il fut frappé de l'intérêt qu'elle paraissait y prendre. A peine revenu à Düsseldorf, il adressa une dernière demande à Mme d'Ahlefeldt, et cette fois avec une certaine précipitation embarrassée, avec une espèce de vivacité, de violence même qui attestait un douloureux serrement de cœur. Un refus suprême le décida; il engagea aussitôt une correspondance avec sa jeune amie de Magdebourg, et quelques mois après il était fiancé à Marianne Niemeyer.

VI.

On a écrit sous maintes formes le drame des affections trompées; dans des situations que condamnait la morale, on a souvent ému les cœurs en peignant les tristesses de l'abandon; ici du moins

c'était une souffrance pure et une tristesse sans remords. Mme d'Ahlefeldt savait bien qu'Immermann ne pouvait enchaîner sa vie à l'amitié et renoncer à une existence mieux assise. Qui oserait pourtant lui reprocher la vivacité de sa douleur? qui pourrait la blâmer de s'être considérée comme la victime d'une trahison? Elle avait souvent, j'en suis sûr, entrevu dans l'avenir le jour où Immermann se marierait, et elle s'était préparée courageusement à cette séparation; une fois ce mariage résolu, elle sentit qu'une part de sa vie lui était arrachée. Plus calme, après le premier cri de la souffrance, elle pouvait se dire comme Atalide :

> Je l'ai voulu sans doute;
> Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
> Je n'examine point ma joie ou mon ennui :
> J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
> Mais, hélas! il peut bien penser avec justice
> Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
> Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
> L'aime trop pour vouloir en être le témoin.

Elle partit, elle quitta cette villa de Derendorf, ces ombrages, ces jardins où elle avait passé dix années, comme une muse invisible, auprès de ce poète qui lui devait tant. Une autre allait entrer dans cette maison et y achever son œuvre. Elle partit, elle visita la Suisse et l'Italie; elle vit Gênes, Florence, Bologne, Ferrare, Padoue, et s'arrêta quelque temps dans la cité des souvenirs et du silence, au milieu de cette solitude de Venise qui convenait si bien à l'état de son âme. Puis elle rentra en Allemagne par le Tyrol, et, se dirigeant tout droit vers la Prusse, elle se rendit à Berlin, où elle fixa sa résidence.

Et Immermann? Le souvenir de Mme d'Ahlefeldt fut le tourment de sa vie. Sa jeune femme, gracieuse et douce, arrivait dans un monde de poètes et d'artistes avec tous les étonnemens d'une âme ingénue; pouvait-elle présider, comme la brillante comtesse, aux soirées littéraires de Düsseldorf? Si elle paraissait indifférente à quelque lecture, si la vue d'un tableau ne la touchait pas assez, si elle écoutait froidement, timidement, une conversation sur la poésie, Immermann faisait aussitôt une comparaison amère entre l'amie qu'il avait perdue et la compagne qu'il s'était donnée. J'en suis fâché pour Mme d'Ahlefeldt, ces injustices, ces cruautés d'Immermann lui font tort à elle-même; cette femme d'un esprit si délicat, et dont l'influence fut si discrète, nous apparaît ici comme une pédante. Quand on lit ces détails dans le récit de Mlle Assing, on prend parti pour Marianne Niemeyer contre le souvenir importun qui lui vaut ces humiliations. Ne défendez pas la comtesse d'Ahlefeldt; ce n'est

pas sa faute, je le sais, si le dépit d'Immermann se traduit d'une façon si cruellement injuste pour la jeune femme qu'il a choisie : oui, sans doute, tout cela est vrai, et cependant, je le demande encore, ce souvenir ne jette-t-il pas ici une ombre pédantesque? Tel est le châtiment de ces situations fausses et de ces amitiés impossibles. J'insiste sur ce point, parce que Mlle Assing semble avoir reculé devant la moralité de son récit. Immermann était malheureux, et il fallait qu'une douce et charmante créature en portât la peine. Depuis le départ de Mme d'Ahlefeldt, il ne produisit presque rien d'important. Il semblait que l'inspiration de la jeunesse se fût envolée avec elle; une inspiration plus haute aurait fortifié son génie, s'il eût accepté vaillamment son existence nouvelle. Au mois d'août 1840, sa femme lui ayant donné une fille, son cœur fut inondé de joie. Il ne put jouir longtemps de ce bonheur. Quelques jours après la naissance de son enfant, il fut atteint d'une fluxion de poitrine qui l'emporta en moins d'une semaine. C'est le 25 août 1840 qu'il rendit le dernier soupir. Sa veuve n'avait pas vingt ans, sa fille n'avait pas dix jours.

C'est ici que la comtesse d'Ahlefeldt reparaît dans toute sa grâce. La mort d'Immermann l'affligea profondément. Elle entoura Marianne Niemeyer des plus affectueuses consolations. Elle lui offrit un asile dans sa maison, et assura une rente annuelle à l'enfant de son mari. Elle avait le droit de consoler la veuve de celui qu'elle avait aimé, et elle usait de ce droit avec une délicatesse exquise. Elle prodiguait aussi les encouragemens à la famille du poète. « Chère madame, lui écrivait Ferdinand Immermann, votre lettre a été pour nous comme la voix d'un ange du ciel. Ma pauvre mère vous remercie du fond du cœur; vos paroles lui ont été un soulagement bien précieux. Le coup qui vient de nous frapper a été si soudain, si terrible, qu'elle a failli en perdre la raison. Ses cheveux en ont blanchi. Ah! madame, nous qui l'avons le plus longtemps connu, nous qui l'avons le mieux aimé, unissons-nous plus intimement que jamais, faisons alliance dans le souvenir et l'espérance. Que Dieu vous garde, madame, et que de cette mort il fasse sortir pour vous et pour nous l'éternelle vie et l'éternel amour! » La femme à qui une âme pieuse et contristée pouvait écrire sur ce ton, c'était celle qui, pendant plus de dix ans, au milieu des sourires et des chuchotemens du monde, avait été la compagne dévouée d'Immermann. Je signalais tout à l'heure les inconvéniens de ces situations périlleuses; je m'arrête maintenant sur cette lettre. Si l'honneur de Mme la comtesse d'Ahlefeldt avait besoin d'une justification, je n'en voudrais pas d'autre que celle-là.

Raconterai-je les dernières années de Mme d'Ahlefeldt? La suivrai-je

à Berlin, où des hommes éminens, des maîtres de la science et de l'art, Cornélius, Wilhelm de Humboldt, Louis Tiek, Wilhelm Zahn, Henri Steffens, Varnhagen d'Ense, recherchaient les occasions de la voir et de s'entretenir avec elle? Faut-il la peindre dans sa retraite, dans sa demeure élégamment aristocratique, au milieu de ses fleurs et de ses tableaux, attentive aux transformations de l'esprit public, sympathique à tous les jeunes talens, toujours prête à encourager le bien et le beau, fidèle enfin à ses inspirations patriotiques de 1813 et à son poétique enthousiasme de Düsseldorf? Dirai-je qu'elle resta longtemps belle, qu'elle fut toujours un modèle de dignité gracieuse, qu'elle garda jusqu'à la dernière heure l'inaltérable jeunesse de l'esprit et du cœur? On peut rassembler les traits de ce tableau dans le livre de Mlle Ludmila Assing. Lorsque Mme la comtesse d'Ahlefeldt mourut à Berlin au mois de mars 1855, elle avait vu disparaître l'un après l'autre presque tous les confidens de ses douleurs. Les amis fidèles qui l'entouraient encore aimaient en elle la grâce et la sérénité de l'esprit; la plupart d'entre eux ignoraient les aventures héroïques et tendres de cette vie si amèrement éprouvée. C'est le détail de ces aventures que j'ai voulu emprunter aux révélations de Mlle Assing. Le récit de ses dernières années n'intéresse que ceux qui l'ont connue; le tableau de sa jeunesse, associé désormais à l'histoire littéraire de l'Allemagne, appartient aussi à l'histoire générale du cœur humain. Toutes les fois qu'on parlera des guerres de 1813, on la verra, la noble femme, dans la petite salle de Breslau, belle, inspirée, enthousiaste, envoyant au combat la légion des chasseurs noirs; toutes les fois qu'on s'occupera de la littérature allemande depuis Goethe, et de cet Immermann qu'Henri Heine appelle un des plus grands poètes de son temps, on la verra douce, bienfaisante, à demi cachée dans l'ombre, suscitant et réglant avec grâce le rude génie de l'auteur d'*Alexis*. Femme de M. de Lützow, amie de Charles Immermann, Mme d'Ahlefeldt a des titres particuliers à la reconnaissance de l'Allemagne. Elle en a d'autres au souvenir des esprits d'élite; elle a aimé, elle a souffert, et sur cette blanche et douloureuse figure rayonne une lueur de la beauté morale.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE BRÉSIL

SOUS

L'EMPEREUR DOM PEDRO II

I. — LE BRÉSIL COLONIE (1500-1808).

On a déjà beaucoup parlé du Brésil en Europe. On admire la tranquillité dont il jouit et la marche modérée de son gouvernement : on compare le développement régulier de cet empire à la vie tumultueuse des républiques environnantes, toujours déchirées par la guerre civile. Tout ce qui a été publié jusqu'ici cependant ne donne pas une idée suffisamment exacte de ses institutions politiques, de son administration, de son commerce, de ses progrès, de ses rapports extérieurs, et surtout du rôle qu'il joue dans l'Amérique du Sud, rôle qui prépare et définit son influence future dans cette partie du monde.

Le caractère de cette influence se trouve déterminé par le génie même du peuple qui s'est assimilé ce beau pays. Comme le peuple espagnol, le peuple portugais était aventureux ; mais il était moins poussé par l'ambition de la conquête que par ses aptitudes commerciales. Le système d'administration qu'il établit dans ses possessions n'avait aucune ressemblance avec celui des Anglais, ni avec celui des Espagnols. Par le fond des mœurs et des institutions qu'il introduisit dans sa nouvelle colonie, il se rapprocha plus des Français que de toute autre nation conquérante. Il combattit les Indiens pour prendre leurs terres et s'y établir. Les autochthones, refoulés d'abord à l'intérieur des terres et volontairement isolés, se mêlèrent bientôt aux envahisseurs, quand les jésuites et les autres commu-

nautés religieuses parvinrent à se faire comprendre d'eux et à leur faire abandonner la vie nomade pour se déclarer sujets du roi de Portugal et former de nouveaux centres chrétiens. A côté des villes bâties par les Européens s'élevèrent des bourgades de Tupinambas, de Tupinimquins et de Carijos, qui se soumirent aux lois et au gouvernement des Portugais. La cupidité des conquérans les portait-elle à réduire quelques Indiens en captivité, les jésuites se présentaient aussitôt pour les délivrer et les secourir, et ils trouvaient toujours un appui dans la couronne et dans les gouverneurs de la colonie.

Les Espagnols suivirent une tout autre marche : ils traitèrent les Indiens comme des bêtes féroces; ils adoptèrent un système de tortures et de cruautés dont on ne trouve d'exemples dans les annales d'aucun autre peuple conquérant. Ils ne croyaient affermir leur puissance dans ces nouvelles contrées qu'en faisant disparaître les anciens habitans. C'est avec un profond sentiment de dégoût et d'horreur qu'on détourne les yeux des actes barbares que les Almagro, les Pizarro et les Bovadilla ont commis sans la moindre nécessité contre les malheureux indigènes, dont le seul tort était de posséder d'admirables pays et des îles magnifiques. Ces habitudes sanguinaires ne changèrent pas quand les conquérans espagnols eurent fait disparaître la race proscrite, et qu'ils ne rencontrèrent plus de résistance. Après les combats, après l'emploi des chiens furieux, après le gibet et les massacres, vint la guerre civile. Les conquérans tournèrent leurs armes les uns contre les autres, et les Almagro, les Balboa, les Pizarro tombèrent eux-mêmes sous les coups de leurs compatriotes. Telle est la triste histoire offerte par la conquête du Pérou, du Mexique, du Chili et des autres parties de l'Amérique où se sont introduits les Espagnols.

Au moment où ses vaisseaux débarquèrent au Brésil, le Portugal était loin de porter toutes ses vues vers cette nouvelle conquête. Les Indes orientales appelaient principalement son attention : il y avait là des richesses immenses, des marchés commerciaux très productifs. Les étoffes et les soieries de la Perse et de la Chine, les diamans, les perles et les rubis de Golconde et du Pégu, les épices de Bornéo, de Ceylan et du Malabar, transportées à Lisbonne sur de nombreux vaisseaux, faisaient de cette ville la capitale du monde commerçant, et donnaient une prospérité inouie au petit royaume du Portugal. Mais quand les Espagnols enveloppèrent le Brésil de leurs colonies et menacèrent de s'en rendre maîtres en l'étreignant entre le Pérou, le Paraguay et la Colombie, il fallut bien penser à cette nouvelle conquête, et le roi dom Juan III divisa le pays en capitaineries, qu'il donna comme récompenses à quelques-uns de ses plus dévoués serviteurs. A ces domaines féodaux étaient attachés tous les droits dont jouissait la couronne, excepté ceux de condamner

à mort, de battre monnaie et de faire le commerce du bois du Brésil, dont les rois de Portugal voulaient garder le monopole. Les donataires devaient conquérir les terres sur les indigènes, les peupler et les coloniser, combattre les flibustiers qui paraîtraient sur les côtes, et payer à la couronne un droit de suzeraineté. Presque tous furent malheureux : les uns perdirent leur fortune, d'autres la vie, dans leurs nouveaux domaines, qu'ils regardaient en quelque sorte comme des royaumes héréditaires. Un très petit nombre put garder les donations de Juan III. La couronne, obligée de reprendre possession de ces domaines en payant une indemnité aux propriétaires, dota le pays d'une administration générale et régulière, en mettant quelques hommes habiles à la tête du gouvernement.

Jusqu'en 1807, le système portugais resta invariablement le même. Quelquefois l'administration du Brésil tout entier était entre les mains d'un vice-roi; quelquefois il y avait autant de gouverneurs que de capitaineries, et chacun s'entendait directement avec le gouvernement de Lisbonne. Ces gouverneurs et ces vice-rois avaient presque toutes les attributions royales, et la couronne seule contrôlait leur autorité. Ils étaient à la tête de tous les pouvoirs, commandaient l'armée et la marine; ils avaient le droit de suspendre les jugemens, qui, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, ne se rendaient qu'en première instance, car ce fut seulement vers cette époque qu'un tribunal d'appel fut créé dans la ville de Bahia. A la fin du XVIIIe siècle, un autre tribunal possédant les mêmes attributions fut installé à Rio-Janeiro. Presque toutes les décisions de ces tribunaux devaient être confirmées par la cour supérieure qui siégeait à Lisbonne. Les gouverneurs connaissaient de toutes les affaires contentieuses et administratives; leur autorité s'étendait sur l'instruction (1), sur les travaux publics, les mines, le commerce, et jusque sur les succursales du tribunal de l'inquisition. Celui-ci du reste était plutôt une justice civile soumise aux rois qu'une justice ecclésiastique soumise à Rome, comme on le croyait généralement à cause du prétexte religieux dont l'inquisition se servait pour accomplir sa mission. Les gouverneurs et le vice-roi avaient aussi le droit d'emprisonnement préventif et de déportation contre tout habitant de la colonie dont ils jugeaient convenable de se défaire.

Pendant toute la période coloniale, on ne permit à la colonie que l'agriculture et l'exploitation des mines d'or et des pierres précieuses, découvertes vers la fin du XVIIe siècle et le commencement du XVIIIe; on ne permit le commerce qu'avec la métropole, encore avec certaines restrictions au profit des compagnies organisées en

(1) L'instruction publique n'était dans la colonie que du premier et deuxième degré, et presque tout ecclésiastique; les Brésiliens, pour suivre les études supérieures ou spéciales, étaient obligés d'aller en Portugal.

Portugal. Aucun navire ne sortait de la colonie, si ce n'est pour aborder aux plages portugaises, et l'entrée des ports coloniaux n'était permise qu'aux vaisseaux venant de Lisbonne, de Porto, de Vianna ou de Setubal. La fabrication industrielle était interdite, parce que le Portugal voulait en conserver le monopole. L'imprimerie était prohibée. On osa créer un établissement typographique à Rio-Janeiro, sous les auspices du comte de Bobadella, vers le milieu du XVIIIe siècle; mais la cour de Lisbonne censura le gouverneur et ordonna que l'imprimerie fût immédiatement et à jamais fermée.

Malgré ces prohibitions, les richesses du pays se développaient, la population s'accroissait, l'agriculture faisait de notables progrès : outre le cacao, le manioc, l'indigo, le bois du Brésil, l'ipécacuana, la vanille, dont la production était intérieure, on y acclimatait la canne à sucre, importée de l'île de Madère, le café, le girofle et la cannelle, venant de l'Asie, et le riz, les fèves et le maïs de l'Europe. Les mines d'or et de diamant de Minas-Geraes, Goyaz et Matto-Grosso appelaient au centre du pays tous ceux qui ne cherchaient qu'à s'enrichir. Le Brésil offrait plus de ressources que le Portugal aux classes pauvres de la société, qui allaient y chercher une fortune qu'elles n'avaient pas d'espoir de rencontrer dans la métropole.

Malgré ce système d'administration politique, le Brésil, dès sa découverte, fut représenté en Portugal par des hommes distingués qui avaient eu leur berceau dans la colonie, et qui prirent place parmi les célébrités de la métropole. Le sol ne produisait pas seulement des richesses matérielles : il donnait au Portugal des guerriers tels que Jorge d'Albuquerque, Salvador Correia, André Vidal de Negreiros, qui chassa les Hollandais du Brésil, Pinto do França, qui se fit remarquer pendant l'invasion du Portugal par les Français. Il lui donnait des historiens et des prédicateurs qui font le plus grand honneur à la littérature portugaise, des savans et des naturalistes tels que Bartholomeo Gusmao (1), les deux Camaras, Alexandre Rodriguez Ferreira, Leandro do Sacramento, auxquels on doit beaucoup de découvertes. Il lui donnait encore des hommes d'état et des économistes comme Alexandre de Gusmao, dom Francisco de Lemos, dom José Joaquim de Cunha Continho, Joao Pereira Ramos et le vicomte de Cayrù (2), d'éminens poètes tels que Souza Caldas, Sao

(1) Il est prouvé aujourd'hui que c'est à Bartholomeo Gusmao qu'on doit la découverte des aérostats. Son expérience a été faite à Lisbonne publiquement en 1709, et les papiers de ce temps en font foi. Ce n'est qu'en 1789 que les Montgolfier ont gonflé leur premier ballon.

(2) Alexandre de Gusmao a été ministre d'état de dom Juan V; Lemos s'est illustré par la réforme de l'université de Coïmbre, ainsi que son frère Ramos. Cunha Continho et Cayrù sont les deux économistes les plus distingués du Portugal et du Brésil.

Carlos, Antonio José, Basilio de Gama, Santa Ritta Durao, Claudio Manuel (1). Les Brésiliens ont toujours d'ailleurs excellé dans la poésie. Avant que M. de Lamartine charmât l'Europe par ses élans religieux et ses rêveries chrétiennes, Souza Caldas étonnait les peuples du Portugal et du Brésil par ses odes sacrées, ses mélancoliques et sublimes cantates. Bien avant que Fenimore Cooper fît connaître au monde les usages et les combats des indigènes de l'Amérique, Santa Ritta Durao et Basilio da Gama chantaient dans leurs beaux poèmes les combats des Guaranis et des Tupinambas, leurs mœurs, leurs luttes contre les conquérans européens, et leurs amours au milieu des forêts vierges, à l'ombre des palmiers, sur les bords heureux des rivières et au gazouillement harmonieux des brillans oiseaux des tropiques.

Jusqu'à l'indépendance du Brésil, toute cette gloire était la gloire du Portugal; la littérature était une, et les génies des deux mondes s'unissaient pour n'en former qu'un seul, le génie de la Lusitanie. Malheureusement cette gloire n'était pas connue de l'Europe, car le Portugal n'occupait qu'une petite place dans le monde, et sa langue ne retentissait pas au-delà de ses frontières.

II. — LE BRÉSIL MÉTROPOLE DE LA MAISON DE BRAGANCE (1808—1821).

En 1807, l'empereur Napoléon Ier envahit le Portugal pour le soumettre à sa domination et fermer ses ports à l'Angleterre. La reine dona Maria Ire, après une longue maladie, étant devenue folle, son fils le prince royal, dom Juan, nommé régent, gouvernait l'état. Il avait vu la déchéance des rois légitimes d'Espagne. Il craignit d'avoir le sort de Charles IV, qui avait été forcé d'abdiquer et vivait prisonnier en France avec toute sa famille. Il jugea prudent d'abandonner ses possessions d'Europe et d'aller s'établir dans sa colonie du Brésil, au-delà de l'Océan, que le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz ne pouvait pas franchir.

La reine, le prince régent, toute la cour et un grand nombre de familles portugaises quittèrent Lisbonne, et arrivèrent au Brésil au commencement de l'année 1808. Rio-Janeiro fut choisi pour capitale et siége du gouvernement; l'ancienne métropole fut abandonnée à l'invasion des Français, et le Brésil devint la nouvelle métropole de la monarchie de la maison de Bragance. Tout fut changé. Il n'y eut plus de colonie, ou, s'il y en eut encore une, ce fut le Portugal eu-

(1) Souza Caldas occupe la première place parmi les lyriques portugais. Santa Ritta Durao a écrit le beau poème *Caramuru;* Basilio da Gama s'est illustré par son excellent poème de *l'Uruguay*, et Sao Carlos par *l'Assomption de la Vierge*. Antonio José est encore le premier poète comique du Portugal.

ropéen. Les ministères, les tribunaux supérieurs administratifs et judiciaires, les écoles militaires, de marine, des beaux-arts, tous les établissemens nécessaires s'organisèrent à Rio-Janeiro. Les ports furent ouverts au commerce du monde. L'étranger y fut admis et put s'y établir; des fabriques furent créées, l'essor fut donné à l'industrie, et le nouveau pays prit place à côté des nations européennes. L'indépendance du Brésil était établie de fait; il ne lui manquait plus qu'une sanction officielle.

Treize ans se passèrent ainsi. Trois fois le Portugal fut envahi par les généraux de Napoléon; trois fois ceux-ci furent obligés d'abandonner leur conquête. Pendant ce temps, la maison de Bragance était tranquille au Brésil; à la reine, décédée à Rio-Janeiro, avait succédé le prince royal sous le nom de dom Juan VI : le pays prospérait et s'agrandissait loin des commotions, des guerres et des invasions étrangères.

Mais la chute du premier empereur des Français amena d'autres événemens qui trompèrent tous les calculs et toutes les espérances. Les idées de liberté et de gouvernement représentatif, reçues et acceptées en France, pénétrèrent dans quelques états de l'Italie, en Espagne et en Portugal. Les habitans de ces pays en vinrent à savoir ce qu'ils valaient; ils subirent l'influence de la nouvelle civilisation, qui s'introduisait partout. Après la Sardaigne, Naples et l'Espagne, le Portugal fit sa révolution politique, et appela des chambres nommées par le peuple pour lui donner des institutions libérales.

En 1820, le gouvernement représentatif fut proclamé en Portugal. Les cortès se réunirent pour l'élaboration d'une charte constitutionnelle, et la première chose qu'elles exigèrent, ce fut l'abandon du Brésil par le roi et la cour, leur rentrée dans la capitale du Portugal, et leur adhésion par serment aux bases de la constitution projetée. Lisbonne réclamait ses prérogatives de métropole de tout le royaume sur lequel régnait la maison de Bragance. Après une longue hésitation, dom Juan VI céda aux vœux de ses sujets d'Europe; mais son esprit était trop cultivé, son intelligence trop éclairée, pour qu'il ne comprît pas que les deux pays étaient à tout jamais indépendans l'un de l'autre. Le Portugal ne voulait plus être colonie du Brésil : il exigeait que son roi et la cour résidassent sur son territoire. Le Brésil ne pouvait plus consentir à redevenir colonie : il s'était habitué à faire lui-même ses affaires, à ne plus dépendre de l'ancienne métropole.

En partant pour l'Europe avec sa famille, dom Juan VI laissa au Brésil son fils aîné, le prince royal dom Pedro, avec le titre de régent du nouveau royaume. Ce n'était pas là ce que voulaient les cortès portugaises. Après avoir obtenu que le roi préférât Lisbonne à Rio-Janeiro, elles exigèrent encore que le prince royal quittât le

Brésil. Elles se trompaient sur l'état du Brésil, qu'elles ne connaissaient pas; elles ignoraient ses progrès, sa prospérité, ses mœurs, sa puissance même. Elles étaient composées d'avocats distingués, d'écrivains et de patriotes ardens, mais qui n'avaient aucune idée des modifications opérées au Brésil pendant les treize années que la maison de Bragance avait passées sur le territoire de son ancienne colonie. Les cortès croyaient qu'il était possible de faire revenir ce pays à l'état de possession portugaise, et qu'il pouvait être gouverné avec d'autres idées que celles dont le Portugal réclamait lui-même alors l'application. Elles décidèrent que le prince royal serait obligé de rentrer en Europe, que les hauts tribunaux seraient abolis, et que chaque province brésilienne recevrait de la métropole un gouverneur qui ne pourrait correspondre qu'avec elle. Ainsi disparaissait l'unité du pays, et avec cette unité les forces qu'il en retirait. Il devait y avoir autant de colonies que de gouvernemens provinciaux, et chacune de ces provinces devait être assez faible pour être obligée de se soumettre à tout ce qu'exigerait le Portugal.

Le Brésil se leva enfin. Dom Pedro vit bien que, s'il obéissait aux cortès, la séparation des deux pays n'était pas moins inévitable, et qu'au lieu d'une monarchie il y aurait une république de plus en Amérique. Il résolut d'unir ses destinées et son avenir aux destinées et à l'avenir de ce nouvel état. L'indépendance du Brésil fut proclamée, et l'empire constitué en septembre 1822. La guerre fut déclarée entre le Brésil et le Portugal; elle dura quelques années, mais elle fut sans importance. Le Portugal n'avait pas assez de forces pour combattre au Brésil, et cette guerre d'ailleurs ne trouvait de partisans que dans les cortès. De son côté, le Brésil, ayant un prince portugais à sa tête, acceptant comme ses enfans les Portugais qui l'habitaient lors de la proclamation de l'indépendance, et dont la plupart avaient embrassé sa cause, pouvait se défendre avec avantage.

Il est encore une différence très importante à noter entre l'indépendance du Brésil et celle des anciennes colonies américaines qui appartenaient à l'Espagne. Cette différence a décidé de son avenir. Avec l'indépendance, le Brésil adopta à la fois les idées monarchiques qu'il avait appris à aimer et les principes de liberté politique qui commençaient à se répandre. La monarchie lui donna l'unité de l'immense pays sur lequel s'étendait la domination portugaise, et de plus l'appui de tous les Portugais qui résidaient sur son territoire. Il n'eut presque pas d'ennemis intérieurs à combattre; il n'eut besoin ni de proscrire les Européens, ni de confisquer leurs biens, ni de faire couler le sang. Il ne fit, pour ainsi dire, que continuer à marcher dans la voie du progrès qu'il avait suivie jusqu'alors, et, malgré sa forme monarchique, il jouit d'une assez grande liberté

politique, sans repousser les principes démocratiques qu'admettaient ses voisins.

De leur côté, les colonies espagnoles eurent plus de difficultés à vaincre pour conquérir leur indépendance. La guerre chez elles fut terrible. Les Américains sortirent vainqueurs de la lutte; San-Martin, Ohigins, Bolivar, Iturbide firent triompher l'indépendance; mais leurs pays furent ravagés, la haine contre les Espagnols s'assouvit dans d'effroyables vengeances; la proscription des Européens fut une des premières mesures qu'on eut besoin de prendre pour affermir l'émancipation, et toutes ces luttes n'eurent pour résultat que d'établir l'influence du régime militaire. Lorsqu'ensuite les indépendans n'eurent plus d'Européens à combattre, lorsqu'ils les eurent expulsés tous de leurs belles contrées, ils dirigèrent leurs armes les uns contre les autres. Tous voulaient être chefs; l'ambition s'empara des esprits : personne ne voulut plus obéir. Après les guerres de l'indépendance vinrent les guerres civiles avec le même cortége de barbaries et d'horreurs. Oribe, Rosas, Quiroga et tant d'autres chefs offrent tous la même physionomie sinistre. Les anciennes viceroyautés se divisèrent en autant de petites républiques qu'il en fallait aux vainqueurs et aux ambitieux. Celle de la Colombie se divisa en trois, celle du Pérou en deux, celle de Buenos-Ayres en trois. Le Mexique, Costa-Rica, Guatemala et tant d'autres petits états adoptèrent ce système de division, qui ne produisit que la faiblesse. Après la division, chacun se donnait un gouvernement et une constitution, presque aussitôt renversés. Aujourd'hui encore ces malheureuses contrées, si dignes cependant d'un meilleur sort, se débattent dans les guerres civiles et l'anarchie, qui ont usé toutes leurs forces et toute leur virilité. Il n'en est pas une qui, depuis la conquête de son indépendance jusqu'à ce jour, compte moins de cinq ou six constitutions et d'une douzaine de gouvernemens différens. Leurs mœurs sont devenues militaires et sont de plus en plus impuissantes à créer et à consolider des institutions, à favoriser la marche des progrès que la paix fait naître, et où résident la vie et l'avenir d'un peuple.

Sans doute l'anarchie s'est montrée plusieurs fois au Brésil depuis la proclamation de son indépendance; mais elle a dû bientôt courber la tête, et aucune révolution n'a pu y triompher, excepté celle de 1831 contre l'empereur dom Pedro Ier, qui, en abdiquant en faveur de son fils, son héritier légitime, a épargné au pays bien des malheurs. Les institutions d'aujourd'hui sont encore celles que le premier empereur a données, et chaque jour elles s'enracinent plus profondément dans le cœur des Brésiliens. Le principe monarchique a sauvé le Brésil, et le principe monarchique, chaque jour

plus respecté, devient aussi de plus en plus cher à ses habitans. C'est à ce caractère surtout que le Brésil doit la suprématie dont il jouit dans l'Amérique méridionale, comme le représentant le plus prospère de la race latine. S'il n'a pas jusqu'ici atteint le développement des États-Unis de l'Amérique du Nord, il a laissé loin derrière lui toutes les colonies espagnoles, qui, avant leur indépendance, étaient cependant plus riches, plus peuplées, plus instruites et plus industrieuses que le Brésil. Mexico, Lima, Buenos-Ayres, Bogota, Caracas, étaient des villes plus importantes que Bahia, Pernambuco et Rio-Janeiro. Depuis l'indépendance, celles-ci ont marché en avant, tandis que les villes espagnoles sont restées stationnaires, si elles n'ont pas reculé.

III. — INSTITUTIONS POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES.

Le Brésil a une étendue d'environ 37 degrés de latitude depuis la rivière Oyapock, au nord de la ligne équinoxiale, jusqu'à Castillos, au sud. Il possède plus de mille lieues de côtes sur l'Océan-Atlantique, avec d'excellens ports, des baies magnifiques et des fleuves majestueux. La largeur du territoire brésilien est inégale, et varie entre 5 et 20 degrés de longitude : sa superficie totale est de 7,992,000 kilomètres carrés. C'est tout ce que les Portugais ont découvert et possédé. Le Brésil n'a rien perdu ni gagné en étendue territoriale depuis son indépendance. Dans cette immense contrée se rencontrent des climats de toute nature, chauds, tempérés et froids. Tout ce que l'Asie, l'Afrique et l'Europe produisent peut facilement y être acclimaté, et la plupart des productions de l'univers y existent déjà. Ses plaines, ses forêts, ses montagnes, ses rivières se prêtent à toute espèce d'industrie. Le sol renferme des mines d'or, de diamans, de pierres précieuses, de fer, de charbon, d'argent et de tous les minéraux connus. Sa population, qui n'était lors de la déclaration de l'indépendance que de 3,500,000 habitans, dépasse aujourd'hui 8 millions, dont plus de 5 millions libres, 2,500,000 esclaves et 500,000 sauvages, qui la plupart vivent encore au milieu de leurs bois, et y conservent leurs mœurs nomades et indépendantes. C'est à l'intérieur du pays, sur les bords des affluens de l'Amazone et du Paraguay, à Goyaz et à Matto-Grosso, que se sont réfugiées ces hordes barbares devant les conquérans de leur patrie et les descendans de ces conquérans.

Politiquement et administrativement, le Brésil est divisé par provinces, lesquelles sont au nombre de vingt, outre la ville de Rio, considérée comme territoire neutre, où résident l'empereur, la cour, les ministres, le conseil d'état, tous les hauts tribunaux, et où

fonctionnent les deux chambres législatives de l'empire. C'est le siége du gouvernement central. Chaque province a une assemblée législative qui tient ses séances dans sa ville capitale. Dans cette ville résident non-seulement le président, délégué immédiat du ministère, qui donne des ordres à toutes les autorités de la province, les chefs de la police, de la trésorerie, de la douane, le commandant de la force armée, mais aussi tous les fonctionnaires qui occupent les emplois provinciaux, dont la création appartient aux assemblées provinciales.

La constitution de l'empire établit quatre pouvoirs politiques : le modérateur, qui appartient exclusivement à l'empereur; le législatif, l'exécutif et le judiciaire, tous indépendans dans leurs attributions. L'acte additionnel de 1834 fixe les attributions législatives des deux chambres générales et celles des assemblées provinciales; les provinces ont leur budget, comme l'empire a le sien. L'armée de terre et de mer n'obéit qu'au gouvernement général; les corps de sûreté et de police n'obéissent qu'aux gouvernemens provinciaux. Les droits d'importation appartiennent exclusivement au gouvernement général; presque tous les autres sont partagés entre celui-ci et les provinces. L'instruction supérieure relève de l'administration générale; l'instruction secondaire et primaire relève de l'administration provinciale. Les terres du domaine public, les télégraphes, la monnaie, le timbre et les postes appartiennent exclusivement à l'administration générale, ainsi que la nomination à tous les emplois du pouvoir judiciaire, de la police, de la garde nationale, du clergé et de la diplomatie. Les présidens des provinces exercent des fonctions générales en même temps qu'ils veillent à l'exécution des lois provinciales. Ils peuvent être, ainsi que les membres du pouvoir judiciaire, dénoncés par l'assemblée locale, qui les cite devant des tribunaux spéciaux.

L'acte additionnel de 1834 introduisit dans l'organisation politique l'élément fédératif. Après la révolution de 1831, les idées démocratiques s'étaient développées. Les hommes politiques qui avaient la responsabilité des affaires, et qui voulaient sauver le principe monarchique et l'union des provinces, firent la concession de l'acte additionnel, et purent ainsi résister aux exagérations des esprits dominés par les idées républicaines des États-Unis. La constitution n'avait donné aux provinces qu'un conseil de présidence; elles n'avaient ni budget ni assemblée; l'administration générale elle-même faisait leurs affaires, fixait leurs dépenses; elles vivaient dans une dépendance immédiate de la capitale et du gouvernement central. Le gouvernement brésilien garde maintenant une pleine liberté d'action dans le domaine des affaires générales de l'empire. Quant aux provinces, elles peuvent de leur côté s'occuper librement de leurs

propres affaires, donner l'essor à leurs travaux publics, à la navigation de leurs rivières, à la canalisation de leurs territoires et à la prospérité de leur industrie, sans être gênées par le contact du gouvernement général.

La constitution brésilienne et les lois qui en sont le complément nécessaire définissent nettement le rôle qui appartient à l'administration politique. Les Brésiliens ont raison de regarder leur constitution comme le palladium de toutes leurs libertés politiques et de toutes leurs garanties individuelles. C'est aujourd'hui la plus ancienne de toutes les constitutions après celles de l'Angleterre et des États-Unis. La constitution de l'empire du Brésil a été mise en vigueur le 25 mars 1825, et depuis ce temps elle n'a produit que d'heureux résultats pour le pays, qui chaque jour l'aime et la respecte davantage. Toutes les bases en sont libérales. Ce n'est pas seulement un gouvernement représentatif qu'elle a établi, le gouvernement parlementaire a aussi sa part d'influence. La direction politique des affaires est soumise à l'opinion du pays, représenté par ses chambres, qui exercent un minutieux contrôle sur tous les actes des ministres, qui leur donnent la force ou les font tomber, sans que leur action puisse aller jusqu'à entraver la marche du gouvernement. La constitution ne considère les grands pouvoirs de l'état que comme des délégations de la volonté nationale. Le pouvoir exécutif, dont l'empereur dispose, fait la paix et la guerre; il participe du pouvoir législatif par le droit de proposer des projets de loi, droit qui appartient aussi aux membres des deux branches du pouvoir législatif, le sénat et la chambre des députés. La dignité de sénateur n'est pas héréditaire. Le sénat se compose de cinquante-huit membres, dont chacun est choisi par l'empereur sur les trois candidats qui ont obtenu le plus de voix dans l'élection provinciale. La chambre des députés, composée de cent dix membres, est élue pour quatre ans par les colléges électoraux des provinces, dont chacun nomme son député. L'empereur peut la dissoudre, mais il est obligé d'appeler immédiatement les provinces à faire de nouvelles élections. On pourrait presque dire que les élections sont faites au Brésil par le suffrage universel, car il n'y a que les domestiques, les mineurs et les indigens qui ne jouissent pas du droit électoral. Les élections ne sont pas directes : on nomme d'abord les électeurs, qui nomment ensuite les députés. Les listes des habitans de chaque paroisse sont dressées tous les ans, au mois de janvier, par les électeurs et le juge de paix. Les réclamations contre les abus qui peuvent se produire dans l'inscription sur les listes sont portées en dernier ressort devant les tribunaux judiciaires d'appel (*as relaçoes*), dont les décisions sont irrévocables. Ceux qui sont in-

scrits sur les listes se présentent, au jour de l'élection, dans leur paroisse, et nomment par liste, au scrutin secret, autant d'électeurs que doit en fournir la localité. Ces électeurs se réunissent dans leurs circonscriptions ou colléges électoraux, et nomment leurs députés à la majorité absolue des voix. Même chose a lieu pour les élections des sénateurs de la province. La municipalité de la ville capitale réunit les votes de tous les colléges pour former une liste des trois candidats qui, ayant obtenu le plus de voix, doivent être présentés au choix de l'empereur. Les assemblées législatives des provinces sont nommées par les colléges électoraux de la même manière que les députés, chaque collége donnant le nombre que la loi lui attribue.

Cependant l'administration proprement dite laisse à désirer dans son organisation; elle a besoin de lois complémentaires qui lui donnent plus d'ensemble, plus d'unité, et une action plus directe. Le pouvoir administratif part de l'empereur comme chef du pouvoir exécutif, arrive aux ministres et au conseil d'état, et s'arrête aux présidens des provinces. Au-dessous de ce degré hiérarchique, il n'a plus d'agens qui lui soient particuliers, et pour l'exercice de ses fonctions il doit se servir des membres d'un autre pouvoir, les *juges de droit* ou de première instance et les juges municipaux, munis d'attributions de police qui ne sont pas assez nettement séparées des attributions judiciaires. Les présidens des provinces sont encore forcés de recourir aux municipalités et aux juges de paix, produits de l'élection directe par le suffrage universel. Il n'y a aucun pays dont l'organisation administrative soit aussi imparfaite et aussi faible. Il y a plus, les attributions du conseil d'état lui-même sont incomplétement définies; la composition de ce corps et la manière dont il fonctionne appellent une réforme. Il faut regretter aussi que, dans son rôle purement local, l'administration brésilienne soit entravée par une centralisation excessive, qui est préjudiciable à un pays aussi vaste, dans lequel on trouve à peine de loin en loin quelques centres de population. La centralisation politique est nécessaire : il ne peut pas y avoir deux opinions à cet égard, car le Brésil est un empire, une seule nation, et l'unité doit présider à toute sa politique. La centralisation administrative dans ce qui touche à la politique, qu'on peut appeler la grande administration, est encore une nécessité incontestable; mais faire dépendre du gouvernement général toutes les affaires et la décision des questions les plus insignifiantes, ajouter à la tâche du gouvernement, tâche déjà bien difficile, un grand nombre de travaux sans importance, c'est nuire en définitive aux localités comme au service public.

Les attributions du ministère de l'intérieur sont trop nombreuses,

et c'est pour cela même que le service se fait mal (1). La période de temps comprise entre la déclaration de l'indépendance et la révolution de 1831 *n'a pas été normale;* c'était une époque de renaissance et d'enthousiasme. De 1831 à 1840, le pays passa par de cruelles épreuves. L'anarchie était partout; les doctrines gouvernementales s'altéraient au milieu de difficultés sans cesse renaissantes. Le désordre était dans les provinces, où les émeutes se succédaient les unes aux autres; le principe d'autorité était sans force entre les mains des régens, qui gouvernaient au nom d'un souverain mineur. De 1840 à 1848, les idées désorganisatrices firent encore quelques apparitions, mais elles furent vaincues; l'esprit gouvernemental gagnait du terrain, et ses progrès enfantaient d'autres intérêts qui ouvraient de nouveaux et de plus nobles horizons aux esprits et aux ambitions. Ce fut en 1850 que les théories politiques, les discussions de principes abstraits, firent place aux études pratiques d'administration. Tout le monde accepta dès lors les institutions établies sans exiger de réformes ou de modifications; tous les partis abandonnèrent leurs idées de résistance matérielle, et ne cherchèrent leurs forces et leur influence que dans les moyens constitutionnels et légaux. Quel a été le résultat de cette tendance naturelle? L'état des finances, les progrès du commerce et de l'industrie vont nous l'apprendre.

(1) Nous le disions à la chambre des députés du Brésil en 1855 : « Les attributions du ministère de l'intérieur (*imperio*) sont trop nombreuses et de nature trop différente. Il dirige la politique du pays par les présidens de province, qui sont ses délégués directs, et par les élections. Il a sous sa direction les établissemens scientifiques supérieurs et ceux de l'instruction primaire et secondaire de la ville de Rio, les beaux-arts, les postes, l'agriculture, l'industrie, les mines, la statistique, la civilisation des Indiens, le commerce, la salubrité publique, la colonisation, les travaux publics et les terres du domaine. Il n'est pas possible qu'un seul ministère suffise à tout cela; je dirai plus : il n'est pas possible qu'un seul homme soit à la hauteur de cette tâche pour la remplir convenablement. Cependant le pays marche; il fait des progrès sensibles, et plusieurs des branches du service public sont appelées à prendre un développement inattendu, comme la colonisation, le morcellement et la vente des terres du domaine, les chemins de fer, les grands travaux publics enfin. » — « Le service public est encore organisé aujourd'hui comme il l'a été par la loi de 1822, lors de la proclamation de l'indépendance; mais le Brésil de 1855 n'est plus le Brésil de 1822. Tout a changé autour de nous. Nous avons des branches d'administration qui étaient alors inconnues : les colonies militaires et civiles, les terres du domaine public, les chemins de fer, la navigation à vapeur, les télégraphes, la garde nationale, la police et tant d'autres; quant à celles qui existaient, elles ont pris un tel développement, qu'elles ne ressemblent plus à ce qu'elles étaient alors. Le ministre peut et doit être un homme politique, mais la politique change, et il faut que les traditions et les principes de l'administration aient une continuité de système, une unité de vues, indépendantes de la politique. »

IV. — LE BUDGET ET LES FINANCES. — LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE.

Il est hors de doute qu'un état soumis au système représentatif se réfléchit tout entier dans son budget. Le budget est une des plus belles conquêtes des temps modernes. C'est l'institution vitale qui établit et développe l'unité d'un peuple en réunissant dans un seul acte législatif toutes les recettes et toutes les dépenses, qui montre au pays pas à pas, année par année, le chemin qu'il suit, et soumet à la censure publique de l'élection ses délégués et ses représentans. La constitution brésilienne a reconnu cette vérité. Le premier devoir qu'elle impose aux chambres est de voter tous les ans le budget des ressources et des charges du pays pour l'année suivante. Ces budgets deviennent ainsi les documens les plus précieux pour les contemporains, et même pour les historiens futurs du pays. A mesure que le Brésil se développe et fait des progrès, les ressources et les dépenses se modifient. Toutes les phases par lesquelles passe l'état se réfléchissent dans ce fidèle miroir, qui, année par année, signale les changemens, les crises, les progrès, les malheurs, toute la marche enfin ascendante ou descendante d'un pays et d'un peuple. Pour connaître l'histoire du Brésil depuis son avénement à l'indépendance, époque à laquelle commença de fonctionner cette machine admirable qu'on appelle gouvernement représentatif, il suffit de lire ses budgets, qui datent déjà de plus de trente ans, et l'espace de trente ans est une période assez longue pour un peuple dans le siècle où nous sommes. Le budget de 1857 montrera l'état actuel du Brésil tout entier : c'est le sommaire de toutes ses ressources et de toutes ses charges, de ses droits et de ses devoirs. Envisagez chacun de ses paragraphes sous le point de vue social et politique, philosophique, industriel et économique, et vous connaîtrez parfaitement tout ce que vous désirez savoir sur ce pays. Quand je parle de budget, je n'entends point par là seulement un calcul approximatif fait à l'avance, et qui ne représente certes pas une vérité mathématique, car il peut survenir des circonstances qui le modifient : — je veux parler aussi des comptes rendus annuellement par un gouvernement parlementaire aux chambres, avec les documens à l'appui qui constatent la réalité des faits accomplis, et sur lesquels se prononcent les chambres en discutant la conduite du ministère. L'étude de ces curieux détails est la voie qui vous conduira le plus sûrement à la connaissance entière des actes de l'administration.

Les dépenses publiques générales du Brésil pour l'année 1857 étaient fixées par le budget à la somme de 35,500,000,000 de reis (106,500,000 fr.). Celles des provinces montaient à 10,000 contos

de reis (30 millions de francs). Les sommes fixées pour les dépenses ne sont pas ordinairement suffisantes; il y a toujours des circonstances qui en modifient le chiffre. Le gouvernement, après avoir entendu le conseil d'état, se met alors en mesure de pourvoir au déficit; mais il est obligé de soumettre ses décisions à l'approbation des chambres dès leur première réunion. Pour le même motif, la recette n'est jamais évaluée qu'à son minimum, et toujours elle excède le chiffre prévu. La recette générale de 1857 est montée à 48,557,000,000 de reis, ou 145,671,000 francs : celle des provinces n'est pas encore tout à fait liquidée; mais elle doit excéder la somme de 30 millions de francs, ce qui fait une recette de 175,671,000 francs (1).

Jetons un coup d'œil sur les années antérieures, et nous verrons la marche progressive et le développement graduel des finances du Brésil depuis qu'après avoir secoué le joug de la métropole, qui énervait toutes ses forces vitales, il a pris rang parmi les nations indépendantes.

Les budgets brésiliens datent de 1826. La recette alors ne dépassait pas la somme de 10,000 contos de reis, ou 30 millions de francs; de 1831 à 1838, période d'anarchie et de désordres continuels, les revenus n'augmentaient pas; ils étaient, terme moyen, de 13,000 contos de reis, ou 42 millions de francs. C'est en 1838 que le pouvoir, plus fort et plus énergique, réussit à combattre sérieusement l'anarchie et à développer les ressources de l'empire. La recette monte alors à 20,039,858,567 reis, ou 60 millions de francs. Depuis lors, elle a lentement, bien que progressivement, augmenté jusqu'en 1850, époque où commencent pour ainsi dire le véritable progrès et l'état normal du pays. Une dernière émeute a éclaté à Pernambuco et fait couler des flots de sang en 1848; mais le gouvernement est sorti victorieux de cette épreuve, et son triomphe a été aussi le triomphe du principe d'autorité et de l'ordre public. Pour comble de bonheur, il se trouve alors aux finances un homme

(1) La recette de 1858 s'est divisée de la manière suivante : ville et province de Rio, 25,156,789,000 reis; Bahia, 7,513,486,000 r.; Pernambuco, 7,508,354,000 r.; Rio-Grande du Sud, 2,581,125,000 r.; Pará, 1,399,309,000 r.; Maranhan, 1,201,804,000 r. Les quatorze autres provinces ont fourni le restant. Pour les budgets provinciaux, la province de Rio a une recette de 3,000,000,000 reis; Bahia, 1,067,787,745 r.; Pernambuco, 1,011,295,011 r.; Rio-Grande du Sud, 789,055,100 r.; Pará, 777,217,676 r. Les quinze autres provinces ne viennent qu'après. Il faut remarquer que nous ne tenons pas compte des budgets municipaux, qui montent à près de 5,000,000 francs, ni des budgets de quelques établissemens publics, auxquels sont réservés les dixièmes de différens impôts, par exemple les maisons de miséricorde, etc. Les provinces ont à leur charge les travaux publics, les forces de police, l'instruction primaire et secondaire, la construction des prisons, etc. Quelques-unes reçoivent du trésor général des subsides pour leurs travaux publics.

de talent, administrateur habile et réformateur modéré, qui étudie tous les impôts et les régularise, qui renouvelle et améliore l'administration financière tout entière, et prépare ainsi les voies de l'avenir. Le total général des revenus s'élève en 1850 à plus de 40,000 contos de reis, ou 120 millions de francs. Depuis huit ans, il s'est accru de près de 40 pour 100. Les dépenses, il est vrai, sont entrées dans la même voie d'augmentation, parce que depuis six ou huit ans on a créé des branches de dépenses inconnues jusqu'en 1848, la colonisation, le cadastre du domaine public, les lazarets, les chemins de fer, etc., et qu'en outre on a élargi les cadres de l'armée, amélioré et développé la marine.

Un fait à remarquer, c'est que jusqu'en 1849 les dépenses étaient toujours supérieures aux recettes, et que la dette publique augmentait en même temps que le déficit. Depuis cette époque, on a toujours obtenu un excédant de recettes, et le crédit du gouvernement brésilien, qui heureusement n'avait jamais été ébranlé, car il a toujours payé exactement les intérêts de sa dette extérieure et de sa dette intérieure, s'est assis définitivement sur des bases solides. L'amortissement de la dette extérieure continue d'une façon régulière. Les envois d'argent que l'on fait à Londres pour le paiement de cette dette laissent toujours un solde assez fort en faveur du Brésil, ce qui prouve l'excellence de son administration.

Les droits d'importation forment la moitié de la recette, les droits d'exportation un cinquième. Les droits d'entrée reviennent exclusivement au budget général; une partie des droits de sortie, nous l'avons déjà dit, appartient aux provinces. Le gouvernement proposa en 1853 et les chambres approuvèrent une diminution progressive sur les droits d'exportation jusqu'à entière suppression, attendu que la recette présentait sur les dépenses un excédant solidement établi, et qu'il était d'une bonne politique d'encourager la production du pays en la dégrevant d'une semblable imposition. On avait déjà commencé à mettre en pratique cette disposition législative, lorsque le gouvernement jugea convenable, en 1856, de modifier le tarif des douanes, et, craignant qu'il n'y eût un déficit, demanda aux chambres de suspendre pour quelque temps l'exécution de leur arrêté de 1853. Le tarif a été enfin revisé et modifié; en juillet 1857, on a mis en vigueur la loi qui établissait cette amélioration. Selon l'ancien tarif, les droits se percevaient *ad valorem* sur presque tous les objets qui entraient dans le pays; ces droits variaient de 20 à 30 pour 100. Il n'y avait aucune prohibition, mais le système protecteur pesait lourdement sur la plupart des articles. Les matières premières pour les fabriques établies dans le pays étaient exemptes de droits, et ne payaient qu'une faible somme pour frais de magasinage. Le nouveau tarif n'admet plus les droits *ad valorem*

et introduit une différence entre les objets d'importation : les matières premières, les denrées alimentaires, tout ce qui est nécessaire à l'industrie et à l'agriculture paie beaucoup moins qu'auparavant; les objets de luxe supportent encore des droits assez forts, mais fixes. On ne compte pas s'en tenir à cette amélioration. Tous ces droits doivent encore être diminués graduellement, sans que la recette éprouve un abaissement immédiat trop prononcé. C'est un grand pas de fait pour le système libéral appliqué aux sciences financières et économiques : c'est un développement du système appliqué par sir Robert Peel, qui a fait une si mémorable révolution dans le régime intérieur de la Grande-Bretagne. Les résultats n'en ont pas été moins avantageux au Brésil que ne l'a été à l'Angleterre la réforme de l'homme d'état qui a si bien mérité des classes inférieures de la société anglaise. Toutes les craintes qu'on avait conçues d'une diminution dans les recettes de la douane disparurent aussitôt que le nouveau tarif fut mis en vigueur. Le premier semestre qui a suivi l'adoption de la réforme n'a pas produit moins que les semestres antérieurs sous le régime protectioniste. Ce n'est pas seulement pour les douanes que la recette offre un progrès constant : en 1836, les droits d'importation ne montaient qu'à 7,826,000,000 de reis; en 1856, ils dépassent 25,000,000,000 de reis. La même progression a été observée dans toutes les autres branches de la recette publique; on en trouve la preuve non-seulement dans les revenus généraux, mais aussi dans la marche ascendante des recettes provinciales, qui ne prélèvent aucune part sur le produit des impositions douanières.

Il serait curieux peut-être de comparer l'état actuel du budget de l'empire du Brésil avec celui des autres budgets du monde; cette étude deviendrait bien instructive, et tournerait au profit de cette jeune nation, qui n'a qu'une existence d'un peu plus de trente ans. Nous ne trouvons, avec les États-Unis de l'Amérique du Nord, que les six grandes puissances européennes, la France, la Grande-Bretagne, la Russie, la Prusse, l'Autriche et l'Espagne, qui présentent des recettes plus élevées que celles du Brésil. La Hollande n'a qu'une recette de 159,628,885 francs; la Belgique, 139,604,990 francs; Naples, 134,912,038 francs, et la Sardaigne, 132,497,830 francs. Tous les autres états du monde viennent après ceux-là. Les finances du Brésil se présentent donc sous un très heureux aspect. Ce pays voit s'élargir devant lui, sans augmentation de sa dette publique, la sphère de sa vie industrielle et morale; il voit ses revenus augmenter tous les ans et lui fournir les moyens d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique, sans qu'il soit besoin de créer de nouvelles impositions.

Le Brésil possède de magnifiques mines d'or, de diamans, de pierres précieuses, de fer, de charbon. Excepté les mines d'or et de diamans, qui étaient surtout exploitées sous le régime colonial, toutes les autres ont été négligées. Les mines d'or même ont perdu de leur ancienne prospérité; celles de diamans envoient encore en Europe une assez grande quantité de produits. C'est sur l'agriculture que se porte actuellement l'attention du peuple brésilien, et avec raison, car aucun sol n'est plus propre à toute espèce de culture. Parmi les produits que le Brésil exporte se place en première ligne le café, originaire de l'Asie, et qui n'a été introduit dans le pays qu'à la fin du XVIIIe siècle. Les provinces de Rio-Janeiro, Sao-Paulo et Minas abondent en plantations de café. Bahia, Espirito-Santo et le Ceará commencent aussi à entreprendre cette culture. Après le café vient le sucre : c'est la première industrie que les Portugais ont acclimatée et développée au Brésil. La canne à sucre a été importée de l'île de Madère au Brésil par Martin Alfonso de Souza, à qui le roi dom Juan III avait concédé la capitainerie de Saint-Vincent, appeléé depuis Sao-Paulo. Aujourd'hui la culture de la canne à sucre donne des résultats satisfaisans dans presque tout le pays. Le coton, qui se cultive à Maranhao, aux Alagoas, à Pernambuco, et dans tout le nord du Brésil, est d'une excellente qualité; il ne lui manque qu'une meilleure préparation pour pouvoir faire concurrence sur les marchés européens à celui de l'Égypte. Le caoutchouc et le cacao sont des productions indigènes de la province du Pará, à laquelle ils rapportent une somme considérable pour droits d'exportation. Le thé commence aussi à être cultivé à Sao-Paulo et à Rio-Janeiro avec beaucoup de succès. Le tabac est dans plusieurs provinces une des cultures qui rapportent le plus, surtout à Bahia et à Minas-Geraes. L'*herva-matte* (espèce de thé) vient du Paraná et donne lieu à une exportation assez importante. La production de l'indigo, du maïs, des fèves, du riz, est considérable. La province de Rio-Grande du Sud fournissait en abondance du chanvre et du blé; mais la guerre civile, qui a déchiré cette province jusqu'en 1845, et une maladie qui est venue attaquer ces plantes, ont fait tomber cette industrie agricole; cependant on la reprend avec ardeur. Le girofle, la cannelle, la salsepareille, l'ipécacuana, et tant d'autres produits asiatiques, s'acclimatent bien dans le nord de l'empire, et dernièrement, dans la province de Rio-Janeiro, une société s'est formée pour l'éducation du ver à soie. Le nombre des récoltes de cocons, qui ne s'élèvent pas à moins de trois et quatre par an, tandis qu'en Europe on n'en peut obtenir qu'une seule, font présager le brillant avenir qui est réservé à cette nouvelle industrie. Diverses manufactures sont en voie de prospérité et exportent même

leurs produits dans la Plata et quelques autres parties de l'Amérique.

Nous emprunterons encore quelques chiffres aux rapports officiels sur le commerce extérieur et intérieur du pays. La valeur de l'exportation était en 1840 de 41,671,791,000 reis ou 125,015,373 fr.; en 1856, elle s'est élevée à 96,431,315,000 reis ou 289,293,945 fr. L'importation, qui n'était en 1840 que de 57,727,129,000 reis ou 173,181,387 francs, est montée, en 1856, à 91,233,818,000 reis ou 273,701,454 francs. Le grand marché de l'exportation du Brésil, ce sont les États-Unis de l'Amérique du Nord; l'Angleterre ne vient qu'en deuxième lieu; la France, la Suède, le Danemark, l'Allemagne, les états de la Plata et le Portugal viennent ensuite. Pour l'importation, l'Angleterre occupe la première place, la France la deuxième et les États-Unis la troisième (1). Il est à remarquer que depuis 1850 le Brésil exporte plus de valeurs qu'il n'en importe (2).

Dans presque toutes les capitales des provinces du Brésil, il y a des banques ou des succursales de la Banque nationale en sociétés anonymes. Il y en a aussi quelques-unes en commandite. La capitale du Brésil, qui n'a pas moins de 300,000 âmes de population, et qui est une ville tout à fait européenne, possède trois sociétés anonymes pour les opérations de banque : la Banque nationale, une banque agricole et une banque rurale. Bahia, dont la population est de plus de 120,000 âmes, possède une succursale de la Banque nationale et deux autres banques. Les villes de Pernambuco, de Sao-Paulo, de Maranhao et de Rio-Grande du Sud ont chacune une succursale et une banque. Celles du Pará et d'Ouro-Preto à Minas-Geraes ont chacune une succursale de la Banque nationale.

L'organisation de la Banque nationale date de 1853, et se rapproche de celle de la Banque de France. Cet établissement a droit d'émission pour une somme triple de son fonds de garantie métallique. Ses opérations sont les suivantes : escompte à quatre mois d'effets de commerce avec deux signatures, prêts sur garantie d'ac-

(1) L'exportation consiste en café, sucre, cuirs, cotons, diamans, tabac, *herva-matte*, caoutchouc, eaux-de-vie, cacao, bois de teinture et d'ébénisterie, riz, tapioca, or, ipécacuana, salsepareille, etc. La province de Rio à elle seule présente une production égale en valeur à la moitié de la somme entière de l'exportation. Bahia et Pernambuco prennent toujours la deuxième et la troisième place.

(2) Une activité maritime de plus en plus considérable correspond à ce progrès. En 1856, le port de Rio-Janeiro a vu sortir 3,622 navires et entrer 3,620, celui de Bahia comptait 1,608 navires entrés et 1,750 sortis, celui de Pernambuco 786 entrés et 682 sortis. Les autres ports de l'empire, qui sont Rio-Grande du Sud, Para, Maranhao, Santos, Alagoas, Sergipe, Paranagué, Parahyba, etc., ne viennent qu'après ces trois-là. Le Brésil possède 148 navires nationaux pour les voyages de long cours, et 1,400 de cabotage, en outre plus de 16,000 bateaux, qui s'emploient à la navigation intérieure des rivières et à la pêche sur les côtes, et qui sont montés par près de soixante mille hommes, dont le tiers en esclaves.

tions des compagnies anonymes et sur d'autres valeurs, comptes courans, change sur les places étrangères. Son capital est fixé à 30,000,000,000 de reis ou 90 millions de francs. Ses actions sont nominatives. La banque est obligée de retirer annuellement de la circulation 2,000 contos de reis du papier-monnaie émis par le gouvernement jusqu'à la somme de 10,000 contos de reis, et de les verser au trésor à titre de prêt gratuit (1).

Le Brésil est devenu un pays de commerce. Presque toutes les classes de la société brésilienne se jettent dans les entreprises industrielles et dans les affaires. C'est la tendance de l'époque, surtout celle des pays nouveaux qui sont en progrès. On aimerait à voir cette activité pratique combattre efficacement la frivole ambition qui entraînait jusqu'ici les Brésiliens vers les fonctions publiques, au grand dommage de l'indépendance individuelle et de la dignité nationale. C'était un bien affligeant spectacle que cette foule de solliciteurs qui arrivaient de toutes les provinces dans la capitale pour profiter de la centralisation administrative : triste calcul qui avait pour double effet d'ajouter au budget des charges nouvelles, et d'enlever des citoyens indépendans à la nation.

V. — FORCES MILITAIRES, JUSTICE, INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les forces de l'empire du Brésil se divisent en armée de terre et armée de mer, en corps de police particuliers à la capitale et aux provinces, et en garde nationale.

Après la révolution de 1831, dans laquelle elle prit part au mouvement contre le premier empereur, l'armée de terre, comme toute armée qui perd les traditions de l'obéissance et de la discipline, abandonnant le rôle de protectrice de l'ordre public, était devenue un instrument de séditions. On trouvait des soldats dans toutes les émeutes; un jour même, au mois de juillet, les troupes voulurent imposer au gouvernement et aux chambres des proscriptions qui

(1) Nous avons sous les yeux le bilan de la Banque nationale au 1er décembre 1857 seulement pour la ville de Rio-Janeiro, et ne comprenant pas les sept succursales qu'elle possède. A cette date, son actif (effets de commerce en portefeuille, prêts sur dépôts, etc.) était de 76,787,427,231 reis, ou 220,362,281 francs; son passif (billets en circulation, comptes courans, etc.) balançait exactement cette somme. La banque rurale de la ville de Rio a un capital de 8,000 contos de reis, ou 24 millions de francs, et son dernier bilan présente un actif de 22,026,029,977 reis. La banque en commandite Mauá Mac-Grégor et Ce a un capital de 6,000 contos de reis, ou 18 millions de francs, et son actif est toujours d'environ 18,000 contos de reis. D'après ces données, on peut se figurer l'importance des affaires qui se font à Rio-Janeiro; mais Bahia, Pernambuco, Rio-Grande du Sud, Pará, Maranhao et Sao-Paulo nous donnent la preuve que le mouvement et la vie n'existent pas seulement dans la capitale.

heureusement n'ont jamais trouvé faveur au Brésil. Il fallut employer les mesures énergiques du désarmement et du licenciement. On créa alors des corps de police et la garde nationale pour remplacer l'armée et défendre l'ordre public contre l'anarchie qui pendant quelques années désola le pays.

Ce n'est qu'en 1838 qu'on a commencé à réorganiser l'armée de terre, et ce n'est qu'en 1849 et 1850 que s'est véritablement établie la discipline qui la distingue aujourd'hui. Il semble que le licenciement opéré en 1831 ait été pour l'armée une leçon salutaire, car depuis sa réorganisation elle rend d'excellens services à l'administration et au pays. Le parlement doit fixer annuellement les forces militaires de l'empire, de même que les assemblées provinciales doivent fixer leurs forces de police. Les chambres législatives et les assemblées provinciales doivent régler par un vote annuel le budget et l'effectif des forces militaires. Dans les temps de calme, dans les circonstances ordinaires, le nombre d'hommes fixé pour l'armée de terre varie entre 18,000 et 20,000. L'organisation des corps est semblable à celle qui existe en France. La loi a établi, pour le recrutement des armées de terre et de mer, le système de l'engagement volontaire, moyennant une prime pécuniaire et la concession gratuite de terres lorsque les soldats ont fini leur temps de service et quittent les drapeaux; mais ce système étant devenu insuffisant, et ne donnant pas le nombre de soldats et de matelots dont on a besoin chaque année pour remplir les cadres, on est forcé de recourir à la presse. Il n'est pas étonnant qu'un pays nouveau, faiblement peuplé encore, et qui offre tant de ressources à tous ceux qui veulent vivre honorablement et se créer des moyens d'existence par le travail, ne puisse réunir le nombre d'engagés volontaires dont l'armée a besoin. Un quart tout au plus du nombre d'hommes nécessaire est fourni par le recrutement volontaire, et cela seulement depuis 1850, époque à laquelle les réformes de la loi sur les engagemens ont assuré au soldat une augmentation de solde, des gratifications plus élevées et des terres gratuites lorsqu'il a fini son temps. Le recrutement par la presse donne les trois autres quarts. Chaque province fournit un contingent fixé tous les ans d'après le chiffre de la population.

L'armée de mer se compose de 4,600 matelots et soldats, et la flotte de 84 vaisseaux de guerre : 2 frégates, 12 corvettes et 12 bricks à voiles, 25 vapeurs et autres bâtimens plus petits, outre les transports nécessaires et les canonnières employées au service des rivières de la province de Matto-Grosso. De ces bâtimens, 56 sont en service actif, 16 en construction, et 12 désarmés.

Les lois qui régissent la justice criminelle pour les armées de terre

et de mer sont fort anciennes. Ce sont encore celles qui existaient sous le régime colonial. Le besoin d'une réforme se fait sentir chaque jour davantage. Les peines qu'infligent ces lois sont très rigoureuses, mais on en tempère la sévérité dans l'application, parce que le tribunal supérieur militaire a un certain pouvoir discrétionnaire qu'il peut employer. Il est à remarquer que la désertion est le crime le plus fréquemment commis par les soldats et les matelots. Dans un pays aussi vaste que le Brésil, il est bien facile de se soustraire aux recherches et de s'assurer des ressources d'existence. Malgré la rigueur des châtimens infligés aux déserteurs, les désertions continuent toujours. On peut évaluer à un dixième des armées de terre et de mer le nombre de ceux qui désertent annuellement leurs drapeaux et manquent à leur serment. La discipline et l'organisation de l'armée de terre sont sans contredit assez bonnes; malheureusement on ne peut pas lui donner une instruction satisfaisante, les besoins du service public ne permettant pas qu'elle soit réunie et concentrée. Outre le service militaire proprement dit, l'armée fait aussi un service de police dans la plupart des provinces, service pour lequel les corps provinciaux sont insuffisans. La province de Rio-Grande du Sud, limitrophe de la Confédération-Argentine et de l'État-Oriental, peu éloignée de la Bolivie et du Paraguay, possède une garnison de 6,000 hommes. C'est la garnison la plus forte de l'empire. Le dépôt des recrues est dans la capitale, d'où elles partent pour rejoindre les corps auxquels elles sont destinées.

Les soldats brésiliens sont braves et supportent parfaitement les marches et les fatigues de la guerre : ils ont donné des preuves de courage et de persévérance dans la Plata, lorsque le Brésil s'est décidé, en 1851, à combattre le dictateur de Buenos-Ayres. Leur attitude a été digne d'éloges dans les guerres civiles qui ont éclaté, en 1841 et 1848, à Minas, à Sao-Paolo et à Pernambuco, comme aussi dans la province de Rio-Grande du Sud.

Les corps de police, dans la capitale et dans les provinces, ont une organisation toute militaire et sont soumis aux mêmes lois et au même régime que l'armée. Ces corps sont composés de cavalerie et d'infanterie. Celui de la capitale de l'empire compte 800 hommes, et ceux des vingt provinces se composent maintenant d'environ 4,000.

Pour compléter l'exposé du système administratif du Brésil, il reste à dire quelques mots de la justice et de l'instruction publique. Il y a là encore plus d'une utile réforme à tenter.

La législation commerciale et la législation criminelle ont été créées par le Brésil depuis qu'il a conquis son indépendance; mais la législation civile se fonde encore sur les anciennes ordonnances de Philippe III, roi d'Espagne et de Portugal, et sur les décrets rendus

par les gouvernemens postérieurs. C'est le droit romain accommodé aux mœurs et aux usages du temps, et dont les dispositions savantes constitueraient une des plus belles organisations judiciaires, si, éparpillées dans des édits et décrets de toutes les époques, elles ne présentaient pas d'immenses difficultés pour être bien connues. Un travail qui réunirait en un seul code cette législation, avec les modifications que demande la civilisation moderne, devient de plus en plus urgent : il faciliterait l'étude de la jurisprudence et simplifierait la procédure.

Tous les juges et tous les tribunaux fonctionnent publiquement; mais les plaidoiries en matière civile et commerciale sont écrites, tandis qu'au criminel elles peuvent être orales. On a dernièrement retiré au jury la connaissance de quelques crimes, comme la traite des noirs, la fabrication de la fausse monnaie, la banqueroute et la résistance aux ordres de la justice, parce qu'on a reconnu la nécessité d'une rigueur que les jurés ne sont presque jamais disposés à montrer. Le code criminel et le code commercial satisfont complétement aux besoins du pays. Le dernier ne date que de 1850, de cette heureuse époque où le plus parfait accord régnait entre le gouvernement et les chambres, où l'on a vu se produire tant d'utiles réformes dans toutes les branches du service public. La partie de la législation civile qui, plus qu'aucune autre, appelle des modifications, est celle qui a trait aux hypothèques et aux priviléges. C'est un véritable chaos. Depuis 1850, le gouvernement s'efforce d'y apporter l'ordre et la lumière. C'est là une question fort grave qu'on espère voir bientôt résolue. Tant qu'on n'aura pas réformé cette partie de la législation, on ne pourra établir au Brésil ni banques hypothécaires, ni système foncier, et le crédit personnel restera une garantie beaucoup plus solide que le crédit foncier.

La sûreté individuelle existe au Brésil, surtout dans les chefs-lieux des provinces; mais nous ne pouvons en dire autant de l'intérieur du pays. Le Brésil est trop vaste, les centres de population y sont trop éloignés les uns des autres; la justice n'y peut pas fonctionner toujours librement; en outre, les magistrats ont besoin d'être appuyés par les autorités locales et par la population : or cet appui leur manque souvent. Les témoins ont peur de déposer, et les jurés craignent aussi de montrer de la sévérité et de remplir consciencieusement leurs devoirs. Il ne faut cependant pas s'exagérer le mal : les Brésiliens sont généralement d'un caractère doux, et ne connaissent point les grandes passions qui font naître les grands crimes. La statistique criminelle de l'année 1856 prouve que, si malheureusement on remarque encore dans le peuple un certain penchant pour les vengeances individuelles, le nombre des crimes commis diminue sensiblement. Les mœurs s'améliorent, la confiance dans la jus-

tice devient plus grande; les assassinats causés par les haines et les *vendettas* sont moins nombreux que jadis, et n'offrent plus le même caractère de barbarie (1).

L'instruction publique attend encore, comme la justice, une organisation plus complète. Bornons-nous à constater qu'à défaut de grands centres d'instruction supérieure (2), le Brésil compte néanmoins diverses écoles primaires et secondaires, au nombre de 2,460 en 1856, et fréquentées par plus de 82,500 élèves.

VI. — TRAVAUX PUBLICS.

On connaît maintenant le système administratif du Brésil. Parmi les questions sur lesquelles se concentre principalement aujourd'hui la sollicitude du gouvernement et des populations de l'empire, se présente au premier rang celle des voies de communication. Le gouvernement n'a encore concédé que quatre lignes de chemins de fer, une pour chacune des provinces de Rio-Janeiro, Sao-Paulo, Bahia et Pernambuco. Celles de Rio-Janeiro et de Pernambuco sont en voie de construction : la première doit partir de la ville de Rio, traverser une grande partie de la province de ce nom, et par deux embranchemens arriver aux frontières des provinces de Minas et de Sao-Paulo. Elle est jusqu'ici la plus importante, puisque le parcours doit être d'environ cinquante lieues. Les dépenses en ont été évaluées à la somme de 38,000,000,000 de reis (114 millions de fr.). Le gouvernement garantit pendant trente-trois ans 5 pour 100 d'intérêt, et la province de Rio 2 pour 100 additionnels. Le privilége est de quatre-vingt-dix ans. La première section, d'une longueur de onze lieues, est déjà ouverte et a coûté à peu près 8,000,000,000 de reis, ou 24 millions de francs. L'argent pour la construction de cette première section a été fourni par les Brésiliens, et les études avancent rapidement pour les autres sections. Le chemin de fer de Pernambuco a les mêmes garanties générales et provinciales : le capital

(1) Voici la proportion des crimes commis dans le pays à trois époques différentes :

	1848.	1852.	1856.
Assassinats.	1,032	734	483
Tentatives d'assassinats. . .	226	137	117
Blessures graves.	520	412	455
Vols avec violence.	103	65	78
Résistance à la justice. . .	97	60	23

Les peines s'accomplissent, selon le degré, dans les prisons simples, aux galères et dans les prisons pénitentiaires. Il y a un pénitencier assez bien organisé à Rio, et on en construit deux autres à Pernambuco et Sao-Paulo.

(2) Des facultés de droit, de médecine, de sciences mathématiques, les premières à Sao-Paulo et Pernambuco, les autres à Bahia et à Rio, représentent seules encore au Brésil l'enseignement supérieur.

est fixé à 20,000,000,000 de reis, ou 60 millions de francs, et le parcours est d'une vingtaine de lieues. L'argent a été fourni par une compagnie d'actionnaires de Londres. La première section doit être maintenant ouverte sur une longueur de six lieues, de la ville de Recife jusqu'au Cabo. Le chemin de fer de Bahia doit avoir un parcours égal à celui de Pernambuco, et les dépenses sont évaluées à la même somme. Il doit communiquer par la ville de Bahia avec le fleuve Sao-Francisco à l'intérieur; il vient d'être concédé à une compagnie anglaise à la tête de laquelle se trouve la maison Rothschild; on peut donc le considérer comme fait. Le chemin de fer de la province de Sao-Paulo doit avoir son point de départ à Santos et son point d'arrivée au Rio-Claro, parcourant une distance de trente lieues environ. Les dépenses sont évaluées à la même somme que celles du rail-way de Pernambuco. Jusqu'à présent, on n'a pas pu placer les actions à Londres à cause du taux de l'intérêt, qui, depuis la guerre avec la Russie, a été assez élevé en Angleterre; mais aujourd'hui on peut espérer qu'une compagnie anglaise s'organisera pour l'exploiter. Ces deux derniers chemins de fer jouissent d'ailleurs des mêmes garanties générales et provinciales que les deux premiers.

Afin de hâter l'exécution de ces chemins, les chambres ont voté en 1857 une loi qui autorise le gouvernement à garantir un emprunt, en cas de besoin, jusqu'au tiers du capital fixé pour chacun. Tous ces chemins de fer traversent les territoires les plus fertiles et les plus productifs. Ces voies de communication sont faites au Brésil plutôt pour le transport des marchandises et des denrées que pour celui des voyageurs, qui ne donnerait pas assez de bénéfice. Dans les pays nouveaux, et cela se voit surtout dans l'Amérique du Nord, les chemins de fer remplacent tout à fait les anciennes routes, et le transport des marchandises fait à bas prix est le principal élément de prospérité.

La province de Rio possède un chemin de fer de Mauá à Pétropolis, déjà en exploitation. Son parcours est d'un peu plus de trois lieues; il ne jouit d'aucune garantie. On construit une autre voie partant de Porto das Caixas et devant s'arrêter à Cantagallo, que nous avons concédée à une société brésilienne lorsque nous étions président de cette province, qui a garanti 7 pour 100 d'intérêt aux actionnaires. Ce chemin est déjà en construction, et sa première section doit avoir un parcours de six à sept lieues; les dépenses de cette section sont évaluées à 2,000,000,000 de reis, ou 6 millions de francs. Le nouveau président de la province de Rio vient de concéder aussi une autre ligne de Nictherohy à Campos, dont le parcours doit être de cinquante lieues, avec les mêmes garanties, à une nouvelle compagnie qui s'organise à Rio.

Jusqu'ici le pays n'avait que de mauvaises routes, dont la plupart même n'étaient pas carrossables; le transport des denrées et des marchandises se faisait à dos de mulet, et était très dispendieux. Toutes les provinces cherchent maintenant à améliorer leurs routes. Comme toujours, la province de Rio est à la tête du mouvement : des routes conduisant aux frontières de Minas et de Sao-Paulo, qui lui sont limitrophes, ont été déjà concédées à des compagnies avec des garanties égales à celles des chemins de fer. Les provinces de Minas, de Sao-Paulo, de Pernambuco et de Bahia font aussi de grands efforts pour améliorer leurs voies de communication. Partout la tendance est la même, et on a lieu d'espérer que sous peu le transport des marchandises sera plus facile et moins onéreux. Tant que les routes ne seront pas meilleures et que les marchandises seront transportées coûteusement à dos de mulet, beaucoup de productions du pays ne pourront pas arriver sur les marchés; lorsque le transport se fera plus aisément et à moins de frais, l'intérieur jettera sur les marchés une grande quantité de produits, surtout de denrées alimentaires, dont le prix diminuera nécessairement.

Ce n'est pas seulement des routes que l'on doit s'occuper. La canalisation et la navigation des rivières réclament aussi l'attention du gouvernement. Ainsi jusqu'en 1853 la navigation du fleuve des Amazones était abandonnée à de petits bateaux, à des canots qui mettaient des mois entiers pour aller de la ville de Barra, capitale de la province des Amazones, à la capitale de la province du Pará. L'art de la navigation semblait pour ainsi dire n'avoir fait aucun progrès depuis qu'au XVIe siècle le célèbre Orelana mit sept mois pour descendre le fleuve des sources du Napo jusqu'à son embouchure, et que Teixeira, au XVIIe, accomplit le voyage de Quito au Pará. Aucun commerce ne se faisait sur le fleuve-roi : il y avait quelques centres de population établis de loin en loin sur ses rives brésilienne et péruvienne; mais ce n'étaient que de misérables hameaux, dont la plupart étaient habités par des Indiens pacifiques et ignorans.

En 1853, il s'est formé une compagnie brésilienne pour la navigation de ce fleuve par des bateaux à vapeur. En vertu de la convention faite avec la république du Pérou, ses navires peuvent arriver jusqu'à Nauta, en touchant à Loreto. Plusieurs bateaux à vapeur sillonnent maintenant les eaux de ce magnifique fleuve, et portent la vie et la civilisation dans des déserts dont la richesse et la fertilité étonnent le monde. Deux voyages réguliers se font chaque mois, et depuis cinq ans les anciens centres de population ont grandi, de nouvelles bourgades et de nouveaux villages se sont formés; le commerce s'y est développé à ce point que la province du Pará a vu ses recettes augmenter de plus de 300 pour 100. Les villes de Barra, Santarem, Obidos, Gurupá, Breves, Bella, Prainha,

Serpa, Fonteboa, Ega et Tabatinga commencent à devenir des centres commerciaux; Loreto et Nauta, dans le Pérou, semblent de nouvelles villes. Le fleuve est navigable sur une étendue d'à peu près cinq cent quatre-vingts lieues. Le cacao, le caoutchouc, l'ipécacuana, tant d'autres denrées qui trouvent de si faciles débouchés en Amérique et en Europe, les bois d'ébénisterie et de teinture, forment les élémens d'un commerce considérable, qui permet à la compagnie de donner de beaux dividendes à ses actionnaires. On ne peut se faire une idée de ce que deviendra ce commerce quand les eaux du Madeira, du Negro, du Gualagua, du Tocantins, du Tapajoz, du Xingu, de l'Ucayala, de l'Iça, du Japurá, et d'autres affluens de l'Amazone, seront sillonnées par des bateaux à vapeur, et que ces immenses et lointaines contrées seront connues et exploitées. Le gouvernement fait faire des explorations dont les résultats ne peuvent que promettre un bel avenir. Il fait explorer aussi le fleuve Paraguay, ainsi que le Sao-Lourenço et le Cuyabá, ses affluens, qui prennent leur source dans la province de Matto-Grosso, contrée très riche qui, par le Paraguay, le Paraná et la Plata, trouvera des débouchés pour l'écoulement de ses produits. On continue toujours l'exploration des fleuves de Sao-Francisco, Jequitinhonha, Yacacahy et Pardo, dans l'intérieur du pays, pour établir des communications faciles entre le centre de l'empire et le littoral. Il existe aussi une compagnie pour la navigation du fleuve Mucury.

La navigation à vapeur sur les côtes maritimes se fait d'une manière satisfaisante par des compagnies, dont les bateaux mettent en communication tous les ports brésiliens avec la capitale de l'empire. Toutes les compagnies formées pour la navigation fluviale ou maritime reçoivent du gouvernement des subventions annuelles, mais elles doivent établir sur les terres qui leur ont été concédées des centres de colonisation européenne, dont le nombre s'accroît progresssivement. La canalisation, il faut l'avouer, n'est pas aussi avancée. Les provinces de Rio-Janeiro et Espirito-Santo seules possèdent quelques canaux, mais ils sont mal faits et ne peuvent être mis en parallèle avec les canaux de l'Europe et de l'Amérique du Nord.

L'élan est donné aux travaux publics. Les villes se couvrent de constructions nouvelles et d'édifices. Rio-Janeiro possède un hospice pour les aliénés et un hôpital qui peuvent rivaliser avec les plus beaux établissemens de ce genre qui existent en Europe. On fait à la douane de magnifiques travaux hydrauliques, et les arsenaux militaires s'agrandissent. A Pernambuco, on s'occupe activement d'améliorer le port et les établissemens publics. Au Maranhao, on crée des docks pour la flotte; partout enfin on s'occupe du bien-être matériel

du pays et l'on exécute les travaux qui peuvent assurer sa prospérité future.

VII. — COLONISATION.

La colonisation est la vraie politique, la politique nationale du Brésil. C'est de ce côté que doivent se porter toute l'attention du gouvernement et toute l'activité des Brésiliens qui veulent véritablement l'agrandissement et la gloire de leur pays. Malheureusement tout le monde en parle au Brésil, et très peu de personnes ont sur ce sujet des idées nettes et précises. On met en avant tant d'opinions, tant de systèmes contradictoires, qu'il est difficile de se reconnaître au milieu de ce dédale de principes si opposés. Jamais cependant le moment n'a été plus favorable pour l'étude de cette question. La traite des noirs est heureusement abolie. La dignité, l'intérêt, l'avenir du pays, la morale, les croyances religieuses, tout enfin oppose à ce trafic un obstacle infranchissable. Les bras nécessaires à l'agriculture ne viendront plus au Brésil des arides déserts de l'Afrique et des misérables tribus de Mozambique, de Loanda, de la côte de la Mine et du Zaïre. Il faut les remplacer par des hommes d'une race égale à notre race, comme nous libres, et qui, mieux que les nègres ignorans, puissent donner du développement aux richesses et profiter de la fertilité d'un sol que la nature a magnifiquement doué. La grandeur et l'avenir du pays dépendent de l'agriculture et de l'industrie. Il n'y a pas un territoire, pas un climat, pas une position au monde qui soient comparables au territoire, au climat et à la position du Brésil. Il est placé presque vis-à-vis de l'Europe; la mer qui le baigne ne connaît pas ces horribles tempêtes qui, au sud, au nord et à l'orient, en Asie et en Europe, engloutissent annuellement tant de navires et de navigateurs. Enfin nous vivons dans un temps où l'Océan obéit à la vapeur en dépit des vents et des courans, où les chemins de fer traversent les plaines et les montagnes avec une rapidité incroyable, où certaines contrées de la vieille Europe ont des populations surabondantes, qui abandonneraient volontiers leur patrie pour aller chercher ailleurs le travail et la richesse.

La colonisation pour le Brésil, qu'on ne l'oublie pas, c'est l'immigration de familles qui viennent s'y naturaliser sans idée de départ. La vraie colonisation est spontanée et libre, et pour qu'elle puisse prendre du développement, il faut qu'elle trouve des avantages dans la nouvelle patrie qu'elle cherche et qu'elle accepte. Elle veut des terres et des propriétés, parce qu'elle veut se fixer; les colons passagers ne veulent que du travail. Ceux-ci ne feraient que remplacer les esclaves, qui commencent à manquer, et gagner leur ar-

gent en donnant du développement aux propriétés et aux richesses d'autrui. Le Brésil a besoin de colonisation et de colons : ce sont deux nécessités profondément senties par le pays, qui manque de bras pour la culture des terres et pour l'industrie, auxquelles les esclaves commencent à ne plus suffire. Il a besoin d'un surcroît d'habitans, qui créent de nouveaux centres, élèvent des villes, achètent des terres, peuplent les déserts, et partagent avec les indigènes les avantages et les devoirs du citoyen.

En jetant les yeux sur la carte du monde, nous croyons que les colons temporaires peuvent venir au Brésil de tous les pays, mais que la colonisation ne lui viendra que de l'Allemagne et de la Suisse; ce sont les seules contrées dont les idées d'émigration s'adaptent aux véritables exigences du Brésil. Les Français et les Italiens n'émigrent pas volontiers. Le Portugal et la Galice en Espagne envoient beaucoup de colons, mais plutôt pour le commerce que pour l'agriculture; les émigrans irlandais se dirigent vers l'Australie et les États-Unis, où ils trouvent la même langue et les mêmes mœurs. Le Brésil ne doit réellement attendre la colonisation que de l'Allemagne et de la Suisse. En Allemagne surtout, il y a nécessité d'émigration. D'abord il y naît chaque année près de trois cent mille personnes de plus qu'il n'en meurt; ensuite, en Bavière, en Wurtemberg et dans quelques autres états, le sol n'est pas divisible; sur les bords du Rhin et dans le duché de Bade, il est au contraire trop divisé, et la petite propriété est chargée de taxes énormes et courbée sous le poids de l'usure. Enfin les Allemands sont passionnés pour la propriété territoriale : ne la trouvant pas chez eux, ils la cherchent volontiers dans une autre patrie, et c'est la raison principale de l'incessante émigration dont ce pays est le point de départ.

Pour les colons, l'essor est donné; il en arrive déjà beaucoup au Brésil, et cependant il n'en arrive pas encore assez. Les villes du littoral emploient aujourd'hui les blancs à des travaux qui, il y a huit ans, étaient faits exclusivement par les esclaves; ceux-ci disparaissent des villes et sont envoyés dans les campagnes pour être employés aux travaux de l'agriculture. Déjà plusieurs propriétaires ont fait venir du Portugal, des îles Açores, et même de l'Allemagne et de la Suisse, des agriculteurs pour cultiver leurs plantations. Les frais de voyage qu'ils avancent aux émigrans sont couverts par une retenue sur le salaire qu'ils leur paient ou sur la part qu'ils leur donnent dans les bénéfices de l'exploitation, selon la teneur du contrat qu'ils ont fait avec eux. Ainsi dans la province de Rio-Janeiro il y a au moins une douzaine de propriétaires qui font exploiter leurs plantations par des colons portugais et espagnols; un seul, à Cantagallo, en emploie près de mille, et beaucoup d'autres n'attendent, pour suivre cet exemple, que le moment où ils connaîtront

les résultats obtenus. Un certain nombre de propriétaires occupent des Allemands dans la province de Sao-Paulo, qui a précédé dans cette voie la province de Rio, et qui en possède maintenant un grand nombre (1). Plusieurs colons ont fait entendre des plaintes qui ont eu de l'écho en Suisse. Quelques-unes de ces plaintes pouvaient être fondées, mais en général les colons sont satisfaits; ils se conduisent bien, et leur émigration a été aussi avantageuse pour eux que pour les propriétaires qui les ont engagés. Afin de favoriser le développement de ce système, le gouvernement a fait organiser une association à laquelle il accorde une subvention pécuniaire, pour qu'elle puisse offrir des facilités aux propriétaires qui auraient besoin de colons, et qui les obtiendraient ainsi sans courir les risques et faire les sacrifices qu'ont courus et faits leurs devanciers. Cette compagnie est obligée d'avoir des habitations prêtes pour les colons qui arrivent, de les nourrir et de leur chercher de l'emploi. On a en outre régularisé les contrats et bien défini les droits et les devoirs des deux parties, afin de prévenir des plaintes qui se reproduisent encore trop souvent. Cependant pour la colonisation il y a autre chose à faire, un autre système à adopter.

Nous l'avons déjà dit, la véritable colonisation, c'est la colonisation volontaire. Malheureusement elle se dirige presque tout entière vers l'Amérique du Nord, et voici pour quelles raisons. Les États-Unis ont divisé une grande étendue de terrain en petits lots qu'ils vendent aux émigrans. Les *settlers*, classe spéciale de la population américaine, achètent les lots, les préparent et les revendent aux colons, qui trouvent, aussitôt débarqués, de petites plantations déjà en exploitation et une maison pour se loger avec leurs familles. En outre ces colons rencontrent avec bonheur aux États-Unis un grand nombre de leurs compatriotes qui les y ont devancés. Ajoutons que dans les ports de Hambourg, de Brême, du Havre, de Rotterdam, d'Anvers, ils trouvent facilement des navires qui les transportent pour un prix modique; enfin ils sont séduits et entraînés par les récits et les contes que leur font les journaux sur l'Eldorado des États-Unis, et que leur répètent les émissaires envoyés dans leurs villages par des compagnies intéressées à leur émigration.

Le Brésil, qui commence seulement à s'occuper de la colonisa-

(1) Dans le rapport sur l'état de la province de Rio-Janeiro que nous avons présenté au 1er juillet 1857 à son assemblée législative, nous avons constaté que dans le territoire de Cantagallo, outre le baron de Nova-Friburgo, qui possède 922 colons, il y en a beaucoup dans six autres établissemens agricoles, tous Portugais, et que dans quatre établissemens du territoire de Valence il y a à peu près 600 Allemands, que dans d'autres, à Passatres et Veados, il y en a près de 300. Dans la province de Sao-Paulo, selon le rapport du directeur général des terres et colonisation, il y avait à peu près 40,000 colons, Allemands, Suisses, Portugais, Galiciens, et habitans des Açores, dans plusieurs établissemens particuliers.

tion, ne présente pas les mêmes avantages aux émigrans, qui par conséquent donnent la préférence aux États-Unis. La loi de 1850 a créé l'administration des terres du domaine public; mais ce n'est qu'en 1854 qu'on a commencé de la mettre à exécution. Ce service est très important et doit donner les meilleurs résultats. Dès ce moment, on s'occupe de séparer les terres du domaine public de celles qui appartiennent aux particuliers, et de diviser en petits lots les terres du domaine, en commençant par celles du littoral ou par celles qui avoisinent les bourgades peuplées et commerçantes. On aura bientôt ainsi de petits lots à vendre, et alors vraisemblablement apparaîtront des *settlers* brésiliens pour clôturer et planter ces petites propriétés, y construire une maison où, à leur arrivée, les émigrans trouveront à se loger avec leurs familles et pourront acheter des terres déjà cultivées, comme ils aiment à en trouver. Ensuite on cherchera sans doute à offrir des facilités pour la traversée de l'Europe au Brésil, de manière à encourager l'émigration.

On a sagement agi en concédant des terres à des sociétés et à des particuliers qui, moyennant une prime par tête d'émigrant, que leur assure le gouvernement, s'engagent à en faire venir d'Europe un certain nombre, à leur céder de petits lots en toute propriété, à les loger, à les nourrir, à subvenir enfin à tous leurs besoins jusqu'à ce que par leur travail et leur industrie ils puissent se suffire à eux-mêmes. On construit en même temps des routes pour faciliter les communications et le transport des produits. On prépare ainsi les voies pour la colonisation spontanée, qui commence à se diriger vers l'ancienne colonie de Sao-Leopoldo, dans la province de Rio-Grande du Sud, et vers d'autres centres moins importans, ou qui ont été nouvellement créés. On sème maintenant pour recueillir plus tard, et nous sommes bien convaincu que lorsque le Brésil sera mieux connu, les Européens comprendront qu'aucun autre pays n'offre à l'émigration un sol aussi fertile, des ressources aussi certaines, autant de chances de fortune et une plus grande sécurité pour les personnes et les propriétés. Le gouvernement a concédé déjà quatre-vingt-douze lieues de terres, sous la condition d'y introduire 100,000 colons avant 1862.

Outre la colonie de Sao-Leopoldo, dont la population s'élève à 10,000 âmes, il y a au Brésil d'autres centres de colonisation : Dona-Francisca et Blumenau dans la province de Santa-Catharina, Superaguhy dans la province de Sao-Paulo, Santa-Cruz, Sao-Domingo, Torres, Tres-Forquilhas et Novo-Mundo dans la même province; Mucury, en voie de développement, dans la province de Minas-Geraes; Pétropolis et l'ancienne colonie de Fribourg, formée, en 1818 et 1824, par des familles allemandes et suisses dont la plupart ont aujourd'hui de la fortune ou au moins une position indépen-

dante, dans la province de Rio-Janeiro (1). Les données officielles présentent le nombre de près de 40,000 colons arrivés pendant ces quatre dernières années dans ces centres de colonisation et dans plusieurs autres qui commencent à se former, et qui sont appelés à un avenir aussi prospère : de ce nombre sont ceux de M. le prince de Joinville sur les terres de Sainte-Catherine, qu'il a reçues en dot de Mme la princesse de Joinville; celui de Mundo-Novo dans la province d'Espirito-Santo, et celui du Jatahy dans la province de Paraná.

Il y a maintenant une question morale qui domine toute la colonisation. Les institutions brésiliennes reconnaissent une religion de l'état : c'est la religion catholique, qui est celle de la grande majorité des habitans. Ces institutions permettent aussi l'exercice des autres religions, mais elles n'accordent qu'aux catholiques l'accès aux chambres et aux autres fonctions publiques. Pour le moment, la nécessité de modifier cette disposition constitutionnelle ne s'est pas encore fait sentir : l'avenir en décidera; mais la colonisation ouvre le pays à toute espèce de religion, et cependant le clergé est encore en possession des livres sur lesquels on inscrit les actes de mariage, de baptême et de décès. Que la religion intervienne dans ces momens solennels de la vie humaine, que le clergé dresse les actes qui les constatent, rien de mieux; mais ces actes ne pourraient-ils pas, pour que la validité en fût mieux assurée, être précédés ou suivis d'actes passés devant les autorités civiles? En quoi la loi civile gênerait-elle l'action des représentans de l'église? Ne pourrait-on pas aussi aplanir les difficultés que rencontrent les mariages conclus entre individus non catholiques? La loi brésilienne ne reconnaît comme valables que les actes de mariage passés par les ministres de la religion catholique. Comment établir cependant la validité des mariages qui ne nécessitent pas l'intervention de ces ministres, si un acte civil ne peut servir à les constater, en garantissant les droits de l'époux, de la famille et des héritiers? Il importe d'assurer, d'accord avec le saint père, l'intervention de l'autorité civile dans les mariages des catholiques, soit entre eux, soit avec des personnes d'une autre religion. Pour les autres, le pouvoir politique ne peut-il seul et librement prendre les mesures convenables? Nous faisons des vœux pour que ces questions soient promptement résolues, car les laisser pendantes, c'est compromettre la colonisation spontanée, surtout la colonisation allemande, et avec elle l'avenir du pays.

(1) Dans le rapport que nous avons déjà cité, on voit que la colonie de Pétropolis a une population allemande de plus de 3,000 âmes, et celle de Friburgo en a presque autant.

VIII. — QUESTION DE LA NAVIGATION DES RIVIÈRES. — QUESTION DE LA PLATA. — QUESTIONS EXTÉRIEURES.

Il y a deux autres questions qu'on présente depuis quelque temps en Europe sous un aspect peu favorable à l'empire du Brésil : celle de la navigation des rivières et celle de l'influence qu'il exerce sur les états de la Plata. On signale le Brésil comme un adversaire constant et intraitable de la liberté de navigation de l'Amazone et des fleuves qui forment le delta de la Plata, comme un conquérant qui veut jouer dans l'Amérique du Sud le rôle des États-Unis dans l'Amérique du Nord. On dénature les faits pour leur donner une physionomie favorable à ces fausses idées; aussi s'est-il formé en Europe, et surtout en France, une opinion qui nuit au crédit et à la considération dont le Brésil doit jouir par sa conduite loyale et ses procédés pleins de sens et de sagesse. Nous traiterons séparément ces deux questions.

La question de la navigation des rivières nous occupera d'abord, elle embrasse les affluens de la Plata, et le fleuve des Amazones avec ses affluens. — Un des principes que le Brésil soutient depuis nombre d'années, c'est que le droit à la navigation d'une rivière appartient à tous les états riverains; quant aux pays qui ne sont pas riverains, ils ne peuvent obtenir ce droit que par des concessions. Ce principe est-il vrai? Peut-on soutenir en thèse générale, en théorie, que le droit de navigation sur une rivière intérieure appartient à tout le monde? On dira peut-être que la liberté est toujours bonne, et que la civilisation moderne condamne les disciples du dictateur Francia; mais on ne pourra jamais soutenir qu'on est parfaitement en droit d'exiger cette liberté. Tous les publicistes, depuis Wolf et Puffendorf jusqu'à Vattel, Martens et Kluber, établissent que le cours et non la source d'une rivière en détermine la propriété, — que chaque état possède exclusivement la portion de cette rivière qui traverse son territoire, — qu'une telle propriété n'est sujette à aucune servitude, et que les riverains inférieurs peuvent même en refuser la navigation aux riverains supérieurs, — qu'il n'y a que des conventions particulières qui donnent droit à cette navigation. Grotius seul a fait quelques modifications à ces principes du droit des gens. L'Angleterre les a toujours acceptés et respectés dans la question de la navigation du Saint-Laurent avec les États-Unis, de la rivière Gambia au Sénégal avec la France, et du Paraná et du Paraguay avec le général Rosas. A la séance du 19 février 1846, lord Aberdeen, répondant à lord Beaumont, disait que le gouvernement anglais ne prétendait exercer aucun droit sur la navigation du Paraná, dont les rives inférieures appartiennent à la Confédération-

Argentine, parce qu'une telle prétention serait contraire à la pratique constante de l'Angleterre et aux principes des nations. Le 17 juillet 1847, le même homme d'état assimilait le droit du général Rosas défendant la navigation de l'Amazone au droit de l'Angleterre ne permettant point l'entrée du Saint-Laurent aux bâtimens étrangers. Par le traité du 29 novembre 1849, ratifié le 15 mai 1850, le gouvernement de sa majesté britannique reconnaissait que le droit de navigation sur le Paraná appartenait tout entier à la république argentine, car c'était une rivière intérieure sujette seulement aux lois et règlemens de cette république (1). La France, dans le traité Leprédour, en 1849, s'exprimait de même, et dans la question de la Gambia, au Sénégal, on a reconnu le droit parfait de l'Angleterre à refuser la navigation de ce fleuve. La Hollande a toujours refusé à l'empereur Joseph II la navigation de l'Escaut. L'Espagne soutenait aussi la même thèse contre les États-Unis quand elle possédait les rives inférieures du Mississipi; les États-Unis eux-mêmes l'admettaient dans les traités du 9 août 1842 et 19 juin 1846 sur la navigation des rivières Sao-Juan et Colombie.

Mais de nos jours la civilisation et le commerce ont trouvé ces principes trop exclusifs : on leur a fait subir des modifications; seulement ces modifications ne sont pas aussi larges qu'on paraît vouloir bien le croire, ce sont celles que Grotius avait entrevues. Le congrès de Vienne a établi en 1815, comme un droit conventionnel, la liberté de la navigation sur la Moselle, la Meuse, l'Escaut, le Mein, le Rhin et le Neckar. Les publicistes modernes, surtout les Américains Wheaton, Bello et Kent, ont réduit la question à deux principes qui doivent régir la matière, et ce sont ces principes que le Brésil a toujours soutenus contre le général Rosas et le dictateur du Paraguay relativement aux affluens de la Plata; ce sont ces mêmes principes qu'il a établis en faveur du Pérou et des autres états voisins qui possèdent les rives supérieures de l'Amazone et de ses affluens. Ils peuvent se formuler ainsi : 1° liberté de navigation ou simple transit pour tous les riverains soumis à des règlemens faits d'un accord commun; 2° droit des riverains à désigner leurs ports de commerce et à faire leurs règlemens pour l'exercice de ce droit. Le Brésil, en acceptant ces principes, exigeait pour son pavillon la liberté de navigation de la Plata et de ses affluens, car il possédait les rives supérieures de l'Uruguay, du Paraná et du Paraguay; il envoyait en même temps des diplomates dans la Nouvelle-Grenade, dans la Bolivie, dans la république de l'Équateur, le Venezuela et le Pérou, pour s'accorder sur la navigation de l'Amazone

(1) « Recognise the navigation of the river Paraná to be an inland navigation of the Argentine Confederation, subject solely to its laws and regulations. »

avec ces états, qui en possèdent les rives supérieures et les affluens. Ce qu'il a demandé pour la Plata, il l'a également offert pour l'Amazone aux autres gouvernemens, dont quelques-uns sont parfaitement d'accord avec lui et ont déjà signé des conventions.

Mais pourquoi le Brésil n'ouvre-t-il pas l'Amazone à la navigation du monde entier? Telle est la question à laquelle il faut répondre.

Le Brésil n'a dit à aucune nation qu'il lui refusait le droit de navigation sur l'Amazone; ce qu'il a établi, c'est qu'étant le maître de refuser ou d'accorder ce droit aux nations qui ne sont pas riveraines, il l'accorderait quand il jugerait le moment convenable. Il y a là une différence immense. Veut-on avoir la navigation de l'Amazone, qu'on s'entende avec le Brésil : lorsqu'il aura pris ses sûretés pour ses rives et ses ports, il sera le premier à ouvrir ce grand fleuve au commerce du monde, car l'intérêt du Brésil est de donner la vie à cinq cents lieues de rives qu'il possède sur l'Amazone, et à plus de six cents qu'il possède sur des affluens presque aussi importans. Ce que le Brésil a toujours voulu, c'est qu'on reconnaisse son droit : il peut s'en désister, en tout ou en partie, par des traités et des conventions; mais on ne peut le forcer à l'abandonner. Les états riverains supérieurs, le Pérou surtout, l'Équateur, Venezuela et la Bolivie, ont le même droit que le Brésil sur les rives dont ils sont en possession. Et ce qui a lieu de nous étonner, c'est que l'opinion publique, qu'on veut à présent exciter contre le Brésil à cause de l'Amazone, ne s'était pas émue contre l'Angleterre quand elle a refusé la navigation du Saint-Laurent; ce fleuve cependant lie l'Océan avec les lacs Supérieur, Michigan, Huron, Erié, Saint-Clair, Saint-Pierre et Ontario, qui n'appartiennent pas à l'Angleterre. Aucune réclamation non plus ne s'était élevée contre le général Rosas lorsqu'il fermait la navigation du Paraná, qui est la seule voie pour le Paraguay, la province de Matto-Grosso et la Bolivie.

Veut-on savoir sur quoi s'est fondée cette opinion défavorable au Brésil? Il a fait en 1851 un traité avec le Pérou pour la navigation de l'Amazone depuis Pará jusqu'à Nauta. En 1853, un officier de la marine des États-Unis publie à Washington un mémoire sous le titre de *Exploration de la vallée des Amazones,* dans lequel il dépeint les rives de l'Amazone comme réunissant tout ce que la nature a produit de plus fertile et de plus majestueux. L'officier américain montre à ses compatriotes de nouveaux marchés et de nouveaux territoires sur lesquels ils pourraient se jeter, et où les attendent des richesses immenses. MM. Herndon et Gibbon, officiers de marine, qui se trouvaient à Valparaiso peu de temps après la signature du traité fait entre le Pérou et le Brésil pour la navigation de l'Amazone, reçurent du lieutenant Maury, directeur de l'observatoire de Washington,

l'ordre de descendre le fleuve Amazone, d'étudier toutes les questions qui se rattacheraient à la navigation et au commerce de ce fleuve, et de faire à ce sujet un rapport au gouvernement des États-Unis. M. Gibbon descendit de la Bolivie par le fleuve Madeira. M. Herndon suivit le chemin de Parco, et reconnut les eaux de la rivière Hualaga. Tous deux rentrèrent dans leur pays après avoir parcouru l'Amazone. La publication du rapport de M. Herndon excita un vif enthousiasme aux États-Unis. Il n'y avait pas au monde, disait-on, une contrée aussi fertile, aussi riche en or, en argent, en pierres précieuses, en produits de toute espèce, que la vallée des Amazones. Sous tous les rapports, cette vallée déserte offrait par sa proximité plus d'avantages que la Californie : c'était sur elle que les Américains devaient tourner leurs vues; c'était une conquête à faire, conquête aussi profitable que l'avait été celle de la Louisiane.

Ceux qui connaissent les États-Unis et la population de la grande république peuvent se faire une idée de l'impression produite par ces publications. La convention de Memphis se réunit : elle décida qu'on devait engager le peuple des États-Unis à faire des expéditions dans l'Amazone et à déclarer au gouvernement de l'Union qu'il fallait seconder toutes ces entreprises, *peaccably if we can, forcibles if we ment*, c'est-à-dire « pacifiquement si on le pouvait, par la force s'il le fallait. » De véritables flibustiers se mirent aussitôt en mesure d'envahir l'Amazone. A la première nouvelle qu'il reçut de ces préparatifs, le gouvernement brésilien signifia au cabinet de Washington son droit entier et inattaquable sur ce fleuve, et déclara formellement qu'il s'opposerait à toute tentative de navigation sous pavillon américain comme sous tout autre pavillon étranger. Le gouvernement de l'Union comprit que la justice était du côté du gouvernement impérial, et il défendit aux citoyens américains la navigation de l'Amazone sans une permission du Brésil.

Le bruit fait à ce sujet par la presse des États-Unis a eu son retentissement en Europe. La presse anglaise et la presse allemande ont pris parti pour le Brésil; mais en France l'opinion publique s'est tournée contre lui, parce qu'on a cru qu'il avait la prétention de fermer à tout jamais la navigation de l'Amazone. Sur quoi cependant se fonde cette opinion? Sur l'attitude prise vis-à-vis des États-Unis? On a déjà vu de quel côté était la raison. Reprochera-t-on au Brésil d'être allé seulement chercher ses voisins, en possession comme lui des rives de l'Amazone et de ses tributaires, pour les engager à ouvrir la navigation de ces fleuves, au lieu de porter les mêmes propositions en France, en Angleterre, aux États-Unis? Mais les premiers étaient, comme le Brésil, états riverains; ils avaient donc à cette navigation des droits légitimes et un intérêt immédiat.

Le Brésil a voulu d'abord ouvrir la navigation aux riverains, et ce qu'il a voulu, il l'a fait. Déjà l'étendue sillonnée par des bateaux à vapeur brésiliens représente à peu près cinq cents lieues sur le sol de l'empire, et quatre-vingts sur le sol péruvien, de sorte que, lorsque viendra le moment d'ouvrir à tous les pavillons du monde la navigation des Amazones, les règlemens de police et de commerce se trouveront établis. L'empire et les républiques voisines n'auront rien à redouter de cette liberté de navigation, qui au contraire sera tout à leur avantage. Le Brésil ne veut pas pour l'Amazone la prospérité fugitive des pays aurifères; il sait bien que les établissemens qui s'y forment ne sont pas permanens. Il n'y a que les établissemens agricoles qui, fixes par leur nature et leur destination, développent les instincts domestiques et patriotiques; c'est sur l'agriculture, l'industrie et le commerce que le Brésil désire fonder la prospérité de la vallée des Amazones, et il parviendra à lui assurer un brillant avenir, s'il continue à marcher avec fermeté dans la voie qu'il a suivie jusqu'ici.

Ce n'est pas seulement la conduite tenue par le Brésil qu'on juge sévèrement en Europe; ses rapports avec les petites républiques de la Plata sont l'objet de graves soupçons.

Le Brésil est limité au sud et à l'ouest par la Bolivie, le Paraguay, la Confédération-Argentine et l'état oriental de Montevideo. Ces pays formaient l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres et une partie de la vice-royauté du Pérou, lesquelles se sont divisées en quatre républiques. L'État-Oriental, touchant à l'empire par Castilhos, à l'Océan, et à l'embouchure de la rivière de Quaraim, qui se jette dans l'Uruguay, doit surtout préoccuper les esprits, de préférence aux autres républiques. Plusieurs familles brésiliennes se sont établies dans la partie supérieure de l'État-Oriental, et y possèdent d'immenses propriétés, qu'on appelle *estancias*, où l'on élève les bœufs et où l'on prépare la viande sèche et les cuirs, dont le commerce est très actif. Une zone de plus de cent lieues peut-être de l'État-Oriental est ainsi possédée par des sujets brésiliens. On comprend l'intérêt que doit avoir le Brésil à ce que l'État-Oriental jouisse des bienfaits de la paix et de l'ordre public, non-seulement à cause des propriétaires brésiliens résidens, dont les agitations du pays compromettent la sécurité, mais encore parce que ces luttes civiles ont une action fâcheuse sur ses frontières de la province de Rio-Grande, et y produisent un certain mouvement anarchique qui a déjà amené de bien tristes résultats. Quand l'État-Oriental est en proie à la guerre civile, l'empire est obligé de concentrer sur les frontières une partie de son armée pour prévenir les dangers d'une invasion et les brigandages qui malheureusement se commettent

toujours. Ainsi l'intérêt, le premier intérêt du Brésil à l'égard de ce pays, c'est qu'il soit tranquille. Il ne désire pas intervenir dans ses affaires et dans ses luttes; s'il le fait, c'est qu'il y est forcé, et cette intervention a jusqu'ici été un bien pour Montevideo.

Depuis que cet état s'est déclaré indépendant de Buenos-Ayres et du Brésil, il n'a presque jamais, on le sait, joui de la paix intérieure. Les luttes d'Oribe et de Fructusso Rivera remplirent les premières années qui suivirent l'indépendance. Le siége de Montevideo est bien connu, et a valu à cette ville dans le pays le surnom de nouvelle Troie. Le Brésil a cherché à s'entendre en 1843 avec le général Rosas, dictateur de la Confédération-Argentine, pour en finir avec cette situation, nuisible sous tous les rapports à l'un et à l'autre pays. On avait même fait à Rio une espèce de traité, que le dictateur de Buenos-Ayres n'a pas ratifié, parce que ses vues étaient bien différentes de celles de l'empire. Il ne voulait pas l'indépendance de l'État-Oriental; son ambition allait jusqu'à demander la réunion sous son autorité de tous les pays qui formaient, sous le régime colonial, la vice-royauté de Buenos-Ayres. Il voulait réunir à la Confédération-Argentine, dont il était le chef, l'état de Montevideo et celui du Paraguay; mais l'indépendance de ces deux républiques était nécessaire et profitable au Brésil. C'est alors que le gouvernement impérial chercha, pour les mettre à l'abri de l'ambition du général Rosas, à s'entendre avec la France et l'Angleterre. N'ayant pu cependant parvenir à former une alliance pour une triple intervention, il se mit seul en campagne, et, de concert avec les habitans de la ville assiégée de Montevideo et avec le général Urquiza, qui s'était séparé de Rosas, il fit, en 1851, entrer son armée dans l'État-Oriental pour en chasser celle du général Oribe. On obtint bientôt par la force ce que voulaient le Brésil, Urquiza et le général Garzon, qui représentait la ville de Montevideo. Oribe mit bas les armes et se retira avec son armée; mais le général Rosas regarda cette intervention comme une déclaration de guerre à la Confédération-Argentine, car c'était lui qui encourageait Oribe dans ses folles prétentions, et lui fournissait les forces dont il avait besoin. Oribe n'était qu'un instrument dont se servait le dictateur de Buenos-Ayres pour accomplir ses desseins. Il fallut soutenir la guerre contre le général Rosas; les armées alliées foulèrent le sol de Buenos-Ayres, et après la bataille de Monte-Caseros arrivèrent aux portes de la ville. On sait quel fut le dénoûment de la lutte : le général Rosas tomba du pouvoir et se réfugia en Angleterre.

Cette intervention du Brésil a été heureuse pour tous les états de la Plata. Le Paraguay, aussi bien que l'État-Oriental, a été délivré des prétentions ambitieuses du général Rosas, et la Confédé-

ration-Argentine, quoiqu'elle se soit divisée pour former deux états indépendans, celui de la confédération, dont le général Urquiza est devenu le chef, et la république de Buenos-Ayres, qui se gouverne par elle-même, doit rendre grâces à Dieu que la politique du Brésil ait triomphé, car la chute de Rosas lui a donné la liberté, la vie et le progrès, biens précieux qu'elle n'avait jamais connus jusque-là.

Quels ont été les résultats de cette intervention pour le Brésil même? Après la guerre, il s'est montré généreux en faisant retirer ses troupes; il a réglé les questions de limites avec l'État-Oriental en lui faisant des concessions; il a signé des traités de commerce et de navigation, également avantageux pour toutes les parties contractantes, avec Montevideo, le Paraguay et le général Urquiza; il a prêté de l'argent au gouvernement de Montevideo pour l'aider à combler le déficit que la guerre avait amené dans les finances de la république. En revanche, il a vu son commerce avec la Plata augmenter de près de 300 pour 100 depuis 1852 (1), et en rétablissant la tranquillité dans l'État-Oriental il a assuré la sécurité des sujets brésiliens qui y résident, en même temps que la sécurité des frontières de l'empire.

Malheureusement l'État-Oriental n'avait pas appris pendant la guerre à connaître le prix de la paix. La conséquence inévitable de la dissolution des grands partis politiques fut l'apparition sur la scène de factions dont la fureur était plus intolérable que les luttes et les haines des partis. Aucun gouvernement ne pouvait se maintenir. Le Brésil fit tout ce qu'il put pour établir à Montevideo un gouvernement solide et durable, et pour inspirer aux habitans des idées d'ordre. Il répondit favorablement en 1854 à une nouvelle demande d'intervention armée et à celle d'un subside mensuel de 300,000 francs pendant un an. Cinq mille soldats brésiliens occupèrent encore la ville de Montevideo (2), mais ce n'était que pour soutenir et pour aider le gouvernement existant contre les factions

(1) Le commerce avec la Plata depuis 1852 s'est développé dans des proportions étonnantes; il dépasse aujourd'hui la somme de 20,000,000 de francs.

(2) La circulaire envoyée par le gouvernement brésilien à la diplomatie étrangère, du 19 janvier 1854, explique très bien cette seconde intervention. On y dit : « Dans cet état des choses, qui compromet visiblement l'existence nationale de la république de Montevideo et annule tous les élémens de sa vie politique et sociale, l'intervention du Brésil a été réclamée d'abord par la présidence de M. Giró, ensuite par le gouvernement provisoire, et a été demandée par tous les habitans pacifiques sans distinction de partis. Elle se fonde sur le texte des traités de 1851, dont le gouvernement brésilien désire l'entière exécution. Elle n'a d'autre but que d'assurer l'existence de l'état, l'exercice des droits de tous ses habitans, la paix et l'ordre, et l'établissement d'un gouvernement régulier. »

qui le combattaient. Cette intervention était si loyale que le cabine brésilien, en exposant sa conduite aux cabinets étrangers, leur déclara qu'il ne refuserait pas le concours de toute puissance qui voudrait s'entendre avec lui pour cette entreprise. Les troupes brésiliennes séjournèrent à peu près un an dans la ville de Montevideo, et rentrèrent ensuite dans la province de Rio-Grande. Ainsi finit la seconde intervention brésilienne, pendant laquelle l'empire n'exigea rien du gouvernement oriental; il ne lui imposa aucune condition, et il se conduisit, comme lors de la première intervention, avec la plus grande générosité. Tous les partis ont été unanimes pour louer l'attitude digne et impartiale des troupes brésiliennes au milieu des luttes du pays.

Le Brésil a trop de terres pour en désirer d'autres. Ce qu'il veut, c'est développer la colonisation dans ses provinces, peupler ses déserts et ses forêts immenses, qui ne demandent que des bras pour se transformer et devenir des villes civilisées et des terrains productifs, voir enfin sa population de 8 millions d'habitans s'élever à 20 ou 30 millions. Voilà son ambition et le but de tous ses efforts. Il n'est pas, comme jadis le Portugal, dévoré de la soif des conquêtes. Loin de songer à s'agrandir, il est préoccupé surtout de régler les questions de limites qui sont encore pendantes entre lui et ses voisins. Ces questions datent du régime colonial, et lui ont été léguées par le gouvernement de l'ancienne métropole. Il les a déjà réglées avec le Pérou et l'État-Oriental; mais rien encore n'a été conclu avec le Paraguay, la Bolivie, la Nouvelle-Grenade, Venezuela et l'Équateur. La base sur laquelle il a traité et sur laquelle il se propose de traiter encore, c'est l'*uti possidetis*. Il n'est pas possible d'en trouver une plus raisonnable. La date de possession qu'il prend pour règle est l'année 1810, époque à laquelle tous les états de l'Amérique du Sud ont à peu près proclamé leur indépendance. Le Brésil prouve par là sa bonne foi, et combien peu il ambitionne une extension de limites. Le territoire qu'il possède est déjà peut-être trop vaste. Les anciens traités de limites signés par l'Espagne et le Portugal en 1750 et 1777 ont été annulés par les guerres postérieures. Les nouveaux traités fixeront donc les droits respectifs des différens états, et mettront fin à des questions qui sont toujours délicates, car les partis ne manquent pas de s'en servir pour agiter l'esprit public, qui s'exalte facilement à l'idée de l'amour-propre froissé et de l'abandon de ses droits.

On est parvenu à régler avec Venezuela en 1852, et avec la Nouvelle-Grenade en 1853, ces questions de limites. On a fait aussi avec ces deux pays, de même qu'avec le Pérou et l'Uruguay, des traités pour la navigation de l'Amazone et de ses affluens, et pour l'extra-

dition des criminels; malheureusement les guerres civiles des républiques de la Colombie, les changemens continuels de gouvernemens qu'elles ont amenés, ont été jusqu'ici un obstacle à la ratification de ces traités. Le Brésil n'a pu encore s'entendre avec le Paraguay sur leurs limites respectives : des déserts séparent les deux pays. Le premier établit son *uti possidetis* là où le second ne veut pas l'accepter; mais une question plus grave est celle de la navigation des rivières, dont le Paraguay possède les deux rives inférieures à celles qui appartiennent à l'empire. Par un traité fait en 1850, le Paraguay avait concédé au Brésil la navigation des deux rives du Paraguay et de celles du Paraná, dont il était en possession. Menacé dans son indépendance par le dictateur Rosas, il voulait s'assurer alors l'appui du Brésil. Lorsqu'il s'est vu délivré de toutes ses craintes, il a cherché des prétextes pour s'opposer à cette navigation. Intimidé en 1856 par les forces navales que l'empire envoya dans les rivières, il a cependant signé un nouveau traité par lequel il concède encore le droit de navigation au pavillon brésilien, stipulant qu'à l'aide de règlemens fiscaux et de police on prendrait les mesures nécessaires pour prévenir la contrebande et assurer la tranquillité du pays.

Tandis que le Brésil ouvre au commerce du monde le port d'Albuquerque, situé dans la province de Matto-Grosso, sur les bords du Paraguay, et va jusqu'à permettre le cabotage à tous les pavillons, le gouvernement dictatorial du Paraguay établit des règlemens qui non-seulement ferment tous les ports de la république, mais qui sont encore de véritables obstacles à la navigation de cette rivière, en obligeant tous les navires de commerce à relâcher à l'Assomption, à Serro-Occidental et au fort Olympo, pour s'y soumettre à des formalités d'autant plus coûteuses, qu'elles allongent de beaucoup les voyages. Le Brésil ne veut pas reconnaître ces règlemens : la navigation et le commerce qu'il veut ouvrir à sa province de Matto-Grosso en souffriraient trop; il est décidé à employer même la force, si le dictateur Lopez ne les modifie point. Cependant, avant d'arriver à des moyens extrêmes, il cherche par les voies diplomatiques à faire comprendre au Paraguay la nécessité où il est de retirer des prétentions non moins préjudiciables à lui-même qu'aux autres pays, car il ne peut pas rester fermé au commerce, et son avenir n'est fondé que sur le développement de son industrie. Vis-à-vis du Paraguay, le Brésil ne plaide pas seulement sa cause : il plaide celle du monde entier. Ce n'est pas uniquement dans son intérêt personnel qu'il est résolu à employer la force des armes, si les négociations n'aboutissent pas : c'est dans l'intérêt de tous les pays à qui la navigation du Paraguay, dont les rives supérieures appartiennent à l'empire,

offre les élémens d'une grande prospérité commerciale. Le Brésil ne veut pas contraindre le Paraguay à ouvrir à tous les pavillons les ports qu'il possède sur la rivière : il sait bien que le Paraguay a le droit incontestable de les ouvrir ou de les fermer, et que l'intérêt de la république doit être la seule règle de conduite du dictateur Lopez. Cependant le simple transit des navires est un droit qui appartient au Brésil, et par sa situation comme état riverain, et par les traités qu'il a stipulés avec le Paraguay. L'exercice de ce droit ne peut donc être entravé ni restreint par des règlemens qui émanent du Paraguay tout seul.

Pour donner une idée complète de la politique extérieure du Brésil, il faut encore parler de ses relations avec les grandes puissances européennes. Le gouvernement brésilien s'est toujours efforcé de prouver à la France son estime et son désir ardent de rendre de plus en plus intimes et cordiales ses relations avec elle. Si les deux états n'ont pu s'entendre encore sur les limites de la Guyane, le Brésil en 1855 a satisfait à la demande que lui adressait la France de permettre que les autorités de cette colonie pussent s'approvisionner de bétail dans d'autres ports que celui de Chaves, le seul de la province du Pará qui leur eût été ouvert en 1852. Le gouvernement brésilien a immédiatement ouvert le port de Soure sur la rivière Sgaporé, et a ordonné d'en ouvrir un autre sur la rivière Avari.

Les rapports entre le Brésil et la Grande-Bretagne tendent à se resserrer, quoique le cabinet de Saint-James ne se soit pas encore décidé à faire rappeler le bill de lord Aberdeen sur la traite des esclaves au Brésil. Ce bill cependant n'est pas mis à exécution et ne peut pas l'être : ce ne sont pas seulement les hommes d'état du Brésil qui repoussent la traite, ce sont toutes les classes de la population. Et il ne faut pas se tromper sur la cause de cette modification dans les idées : elle n'est pas due au gouvernement britannique. Tant que les croiseurs anglais poursuivaient la traite sur les mers du Brésil, elle prit de jour en jour plus de développement; les actes qu'ils pratiquaient sous prétexte de la réprimer blessaient souvent les intérêts honnêtes et légitimes des citoyens brésiliens, et soulevaient la juste indignation du pays contre l'Angleterre. Les négriers en profitaient pour capter la sympathie des habitans, en leur faisant croire que cette puissance n'était mue que par un sentiment d'égoïsme, qu'elle voulait diminuer la production et la richesse du Brésil au profit de la production de ses colonies, qui possèdent une industrie similaire. Enfin, lorsqu'en 1850 le gouvernement impérial fit un appel franc et loyal au pays, qu'il l'éclaira sur ses véritables intérêts dans le présent et dans l'avenir, la société brésilienne le comprit et lui prêta un appui qui devient chaque jour plus sûr et plus

précieux. Il nous est doux de pouvoir affirmer que la traite n'est plus possible au Brésil.

Nous avons terminé la tâche que nous nous étions imposée en essayant de faire connaître l'état actuel de l'empire du Brésil. Cherchons, en finissant, à résumer les réflexions que cet état si prospère doit inspirer.

On a vu que le Brésil était passé du régime colonial à l'indépendance sans secousse et presque sans difficultés sérieuses. L'indépendance existait déjà en réalité; il ne lui manquait que la sanction du droit. L'élément monarchique était accepté d'avance par tout le monde : il n'y a donc eu de changement que dans les institutions politiques, et ces institutions mêmes, octroyées par le premier empereur, étaient parfaitement conformes aux mœurs, aux besoins et aux désirs de son peuple. Quant aux lois civiles, commerciales, criminelles et administratives, ce n'est qu'avec le temps et les progrès du pays qu'elles ont subi certaines réformes, introduites successivement, au moment convenable, et après avoir été longuement discutées.

Le résultat de ce système a été de créer sur la terre brésilienne un gouvernement civil qui n'a point d'analogue dans les autres états de l'Amérique du Sud. L'esprit militaire domine dans presque tous ces pays, pendant qu'au Brésil on ne le remarque presque point. L'empire brésilien a pu allier une constitution monarchique avec l'élément fédératif, emprunté à la république de Washington, sans que son unité territoriale en ait reçu aucun dommage, sans que son gouvernement monarchique ait perdu la moindre force. Il s'est acquis une physionomie propre, un caractère spécial qui, tout en gardant la trace des traditions portugaises, s'allie avec les nouvelles idées et les progrès de la civilisation. Il a parfois souffert de l'anarchie, mais aucun mouvement révolutionnaire n'a pu y triompher, si l'on excepte celui du 6 avril 1831, qui a provoqué l'abdication de dom Pedro Ier. Aujourd'hui il voit l'ordre s'affermir définitivement, et de nouvelles mœurs, de nouveaux intérêts étouffer tous les germes de troubles.

Si l'état intérieur du Brésil est satisfaisant, au dehors il commence à exercer sur ses voisins une influence pacifique, et son rôle dans l'Amérique méridionale devient chaque jour plus important et mieux apprécié (1). L'étendue de ses rapports commerciaux fait res-

(1) Le 5 décembre 1857, le représentant des États-Unis au Brésil, M. Mead, reçu par l'empereur dom Pedro II, lui adressait un discours où l'on remarque le passage suivant : « Une égale extension de territoire garantit à chacun des deux pays une prépondérance future qui les place au-dessus des appréhensions et leur donne l'importance qu'ils

sortir l'honnêteté des Brésiliens dans les affaires et les transactions privées : la dernière crise, qui vient d'ébranler tous les pays du monde, en est une preuve suffisante. Le Brésil en a souffert; mais son commerce s'est conduit avec une franchise, une loyauté qui ne méritent que des éloges. C'est le contact avec les négocians anglais qui a introduit dans le commerce brésilien ces procédés de bonne foi qui lui font honneur. Les rapports avec les Allemands ajoutent une certaine amabilité et une douceur tranquille aux habitudes patriarcales de la famille lusitanienne. Toutefois le caractère brésilien ressemble plus au caractère français qu'à celui d'aucun autre peuple. C'est la France qui, en envoyant ses livres, ses *revues* et ses journaux, importe et développe le plus au Brésil l'amour des lettres, des arts et des sciences. La langue française fait partie de l'éducation du peuple. Dans les écoles, dans les lycées, dans les facultés d'instruction supérieure, dans les études spéciales, dans les beaux-arts et au théâtre, on subit l'influence intellectuelle de la France. Lorsque l'amiral Coligny, en encourageant Villegaignon, donnait à son établissement de Rio-Janeiro le nom de *France antarctique,* il ne se doutait pas qu'un jour il y aurait une France antarctique, mais indépendante, qui, dans l'Amérique méridionale, ferait honneur à la race latine, et jouerait peut-être dans cette partie du Nouveau-Monde le rôle important que la nation française s'est assuré en Europe par son génie, sa civilisation et son influence.

PEREIRA DA SILVA.

doivent à la connaissance de leur force. La ressemblance qui existe entre eux sous divers rapports est suffisante pour faire naître des sympathies politiques et sociales. Une politique commune à tous deux, qui aura cependant à combattre plusieurs préventions hostiles à l'extérieur, établira sans doute une alliance entre les deux états et leur assurera pour la commune défense une unité d'action et de sentiment invincible. — Je suis touché de cette nouvelle preuve de l'amitié de votre gouvernement, a dit l'empereur. En vous répondant avec une égale expansion, et en reconnaissant les devoirs que sa position parmi les nations de l'Amérique du Sud impose au Brésil, je puis vous assurer que cet empire emploiera toujours son influence légitime pour le bien et la prospérité de ses voisins. » Le contraste entre l'esprit pacifique du Brésil et la politique envahissante des États-Unis ne pouvait être plus finement indiqué.

LA SIBÉRIE

ET

LES PROGRÈS DE LA PUISSANCE RUSSE

EN ASIE.

Seven Years in Western and Oriental Siberia,
by WILLAM ATKINSON, London 1857.

Deux siècles et demi se sont écoulés depuis le jour où le Cosaque Yermak et ses compagnons, abandonnant les gorges de l'Oural, pénétrèrent en Asie et conquirent à la Russie les plaines immenses qui s'étendent jusqu'à la Mer-Glaciale et jusqu'à l'Océan-Pacifique; mais la Russie, occupée de son développement intérieur, désireuse par-dessus tout de se mêler au mouvement des affaires européennes, négligea longtemps cette possession lointaine. Semblable à ces parvenus qui cherchent à effacer les traces de leur origine, elle paraissait craindre de compromettre ses droits au titre de puissance européenne en donnant quelque attention à ses provinces d'Asie. Les regards uniquement tournés vers l'Occident, la Russie, jusqu'aux trente dernières années, n'a paru songer à la Sibérie que pour en faire un lieu de déportation pour ses criminels, un lieu d'exil pour ses condamnés politiques ou ses prisonniers de guerre. Aussi le nom de Sibérie n'éveille-t-il que les idées les plus lugubres : il fait apparaître à l'esprit des contrées déshéritées du soleil, en proie à un hiver presque perpétuel, où l'homme dispute péniblement sa vie aux bêtes fauves, et où le regret de la patrie perdue vient s'ajouter aux rigueurs d'un climat implacable. La moindre réflexion devrait

faire évanouir cette fantasmagorie : il est impossible qu'une contrée aussi étendue que toute l'Europe, située à peu près sous la même latitude, n'offre pas la même variété de climats. Si la Sibérie confine d'un côté aux glaces éternelles, de l'autre elle arrive jusqu'aux plaines torrides de la Tartarie. Comment supposer toutefois qu'un pays dont le séjour était infligé comme un châtiment fût, sous plus d'un rapport, préférable à la Russie elle-même? Comment admettre qu'un puissant empire, à moins de rencontrer dans la nature d'insurmontables obstacles, n'eût point cherché à tirer parti d'un immense territoire?

La Russie a partagé longtemps sur les richesses naturelles de la Sibérie l'ignorance du reste de l'Europe. Il a fallu les loisirs d'une longue paix, les résultats obtenus par les colons européens que la guerre ou l'exil avait jetés violemment par-delà l'Oural, les instances d'officiers intelligens, pour appeler l'attention de la cour de Pétersbourg sur ses provinces d'Asie. Le voyage d'Alexandre Ier dans l'Oural, en révélant au souverain toutes les ressources du pays, fut pour la Sibérie le point de départ d'une ère nouvelle où chaque année a été marquée par un progrès. Bientôt après, le premier voyageur européen qui ait parcouru ces contrées, le lieutenant Erman, croyait devoir publier le récit de ses explorations pour combattre les préjugés accrédités en Occident contre la Sibérie, et signaler aux hommes politiques les élémens de puissance et de richesse que la Russie avait déjà su faire naître dans ses possessions les plus lointaines. L'Europe se méprit cependant sur le but que poursuivait la cour de Pétersbourg. Comme les voyageurs anglais rencontraient partout la main de la Russie, chez les tribus errantes de l'Asie centrale aussi bien qu'à la cour de Téhéran, l'opinion s'enracina que le renversement de l'empire anglo-indien était l'objet secret de tous ses efforts. C'était pour arriver à la conquête de l'Inde que la Russie rangeait peu à peu sous son autorité et disciplinait à l'européenne les hordes de la Tartarie, qu'elle acquérait par des pensions ou par la force l'alliance de tous les princes, qu'elle introduisait la navigation à vapeur sur toutes les mers intérieures de l'Asie. Ces appréhensions paraissent excessives. La Russie sait depuis longtemps que l'Inde est le point vulnérable de la puissance anglaise : elle peut, avec ce mystère et cette persévérance qui sont les deux caractères de sa politique, se préparer les moyens d'atteindre son ennemie sur les rives de l'Indus dans le cas d'une nouvelle lutte; mais elle songe plutôt à précipiter les populations musulmanes de l'Asie sur l'Hindoustan qu'à en tenter elle-même la conquête. Sa domination rencontrerait sur les bords du Gange les mêmes causes de faiblesse que la domination anglaise : l'éloignement de tout point d'appui,

l'insalubrité du climat, l'impossibilité de toute colonisation, l'incompatibilité des races et des religions. La Russie ne poursuit point une pensée de conquête : ses projets sont à la fois plus pratiques et plus élevés. Le *Times* publiait, il y a quelques mois, un article sur l'antagonisme de la Russie et de l'Angleterre en Asie, sur l'inévitable collision qui devait en résulter un jour; la *Gazette de Pétersbourg* chercha, au contraire, à établir que les deux peuples poursuivaient en Asie deux tâches semblables, dont le succès n'avait rien qui pût les diviser. « Nous n'hésitons pas, disait le publiciste russe, à reconnaître de grand cœur le droit légitime de l'Angleterre à accomplir sa mission historique dans l'Asie méridionale; mais en même temps nous soutenons avec fermeté que l'Asie septentrionale a été livrée aux mains de la Russie. Toutefois la tâche que la Russie a devant elle dans le nord de l'Asie est incomparablement plus difficile que celle de l'Angleterre dans le sud. La Sibérie est un géant dont les muscles sont paralysés par l'engourdissement, dont le pouls bat à peine, dont la respiration sort péniblement, mais dont les immenses facultés vitales n'attendent que le moment du réveil. Le temps est venu de nous mettre énergiquement à l'œuvre et de faire naître à la vie toutes ces forces qui y aspirent. Sur toute l'immense frontière de la Sibérie méridionale, depuis l'Oural jusqu'à l'Océan-Pacifique, il nous faut des routes bonnes et sûres qui ouvrent les relations avec le sud de l'Asie. Il faut que le sang chaud et le souffle fécond du sud, il faut que l'échange des produits abondans du nord contre les trésors du midi, l'heureuse activité du commerce et de l'industrie donnent le mouvement à la vie froide et immobile du nord, et y accroissent la population afin que cette partie du monde devienne aussi le siége de la prospérité et de la civilisation. »

S'emparer de tout le commerce de l'Asie centrale, tel est le bût que se propose la politique russe. Si la Russie transforme en vassaux ou en alliés tous les chefs de tribu, c'est afin de rétablir la sécurité des communications et de faire reprendre au commerce les routes qu'il suivait dès la plus haute antiquité. Déjà la Mer-Caspienne et le Volga offrent à la Russie une voie rapide et sûre pour introduire en Europe les produits de la Perse : les peuples de la Tartarie et de la Boukharie deviennent tributaires des établissemens qu'elle a formés sur la mer d'Aral; il faut que les caravanes qui parcourent l'Asie centrale prennent toutes pour point d'arrivée quelqu'un des marchés de la Sibérie, et qu'elles y trouvent en dépôt les produits de l'Europe et de l'Amérique. Des relations régulières pourront ainsi être établies avec les contrées les plus anciennement civilisées du monde : la navigation fluviale en été, le traînage en hiver rendront les transports faciles et peu coûteux, et les richesses

de la Chine pourront s'écouler, à travers la Sibérie, d'un côté vers l'Europe, de l'autre vers l'Océan-Pacifique. Comme le commerce répand sur son passage la prospérité et les lumières, la Sibérie ne saurait servir longtemps d'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient sans voir grandir sa population et ses ressources, et il en résulterait bien vite pour la Russie un énorme accroissement de puissance. Armée de tous les avantages d'une civilisation supérieure, elle tiendrait dans ses mains le sort de la Chine et les destinées de l'Asie.

C'est là une ambition aussi légitime qu'elle est grande, et si la Russie se fait dans l'extrême Orient le missionnaire du progrès, tous les amis de l'humanité devront applaudir aux succès qu'elle obtiendra. Il serait du plus haut intérêt de pouvoir suivre dans le détail les efforts incessans du gouvernement russe pour mener à bonne fin l'œuvre gigantesque qu'il a entreprise; mais soit par habitude de ce mystère où se complaisent les cours despotiques, soit par crainte d'éveiller les défiances ou les jalousies de l'Europe, le cabinet de Pétersbourg ne laisse rien transpirer des résultats de sa politique, et cache avec autant de soin ses succès que ses revers. C'est à peine si de loin en loin quelque révélation imprévue, en dévoilant un progrès nouveau de la Russie en Orient, ramène l'attention des hommes politiques sur le développement continuel d'une puissance qui, depuis trois siècles, n'a jamais fait un pas en arrière. Le rapprochement de mille petits faits permet seul de soupçonner une pensée d'ensemble dont la trace se laisse deviner, mais qui ne s'avoue nulle part : quant aux moyens d'exécution, disséminés dans toute l'étendue d'un territoire immense, le gouvernement russe en connaît seul l'importance et l'efficacité.

Aucun Européen n'a été aussi bien placé que M. Witlam Atkinson pour voir à l'œuvre et pour apprécier les ressorts de la politique russe en Orient. Il a consacré sept années, de 1847 à 1855, à visiter la Sibérie, qu'il a parcourue presque tout entière : ses explorations l'ont conduit dans le voisinage de la Tartarie, à travers toute la Mongolie, et jusque sur les frontières de la Chine. Il est le premier voyageur venu de l'Occident qui ait vu l'immense chaîne des monts Syan-Shan, franchi l'extrémité septentrionale du désert de Gobi et pénétré dans le pays des Kalkas. Dans tout ce parcours, qu'il évalue à douze ou quatorze mille lieues, la protection des autorités russes n'a jamais manqué à M. Atkinson. Il reconnaît hautement toutes les obligations qu'il a aux plus hauts personnages de l'empire, entre autres à la grande-duchesse Hélène et au comte de Nesselrode : l'empereur Nicolas lui avait fait délivrer un passeport spécial qui lui permettait de franchir les frontières sur tous les points, de quitter l'empire et d'y rentrer aussi souvent qu'il lui plairait. Le prince Gertchikof, gouver-

neur général de la Sibérie occidentale, a poussé la complaisance jusqu'à faire transporter de poste en poste par les Cosaques de la frontière les cartons et le papier à dessiner de l'infatigable explorateur. Le gouverneur général de la Sibérie orientale, le général Mouravief, n'a pas fait preuve de moins d'empressement : partout les fonctionnaires ont rivalisé de zèle pour faire voir à M. Atkinson ce qu'il désirait visiter; partout on lui a donné des guides pour le conduire, des escortes pour le protéger. Malheureusement M. Atkinson n'a contemplé la Sibérie et l'Asie centrale qu'avec les yeux d'un artiste. Uniquement épris du pittoresque, il ne cherchait sur les deux versans de l'Altaï que de beaux paysages à reproduire sur son album : des cascades gigantesques, des cimes neigeuses, des lacs entourés d'une verdure luxuriante, les perspectives infinies du désert. Il ne lui est pas venu à la pensée que cette inviolabilité qu'il devait à un passeport russe, et qui était aussi complète chez les Baskhirs, chez les Kirghiz ou chez les Mongols qu'à Saint-Pétersbourg, était un fait bien autrement curieux et intéressant que les petites mésaventures qu'il raconte avec une fatigante complaisance, comme s'il n'était arrivé à aucun voyageur avant lui de souffrir de la faim et de la soif et de voir ses jours menacés. M. Atkinson n'a pas mieux servi les intérêts de la science que ceux de la politique : c'est à peine si le botaniste et le géologue pourront glaner quelques rares indications dans ce livre, que des descriptions remplissent tout entier; le voyageur a négligé jusqu'aux observations barométriques, qui lui auraient permis de fournir aux géographes des renseignemens utiles. C'est donc presque sans fruit pour l'Europe qu'il a parcouru des pays où aucun voyageur n'avait pénétré avant lui. Nous tâcherons cependant de recueillir et de coordonner les détails et les remarques que M. Atkinson laisse échapper chemin faisant; les conclusions qui en découleront suffiront à faire pressentir tout ce qu'un observateur intelligent aurait pu nous apprendre.

I.

La chaîne de l'Oural qui sépare la Russie de la Sibérie offre cette particularité, qu'elle paraît beaucoup plus élevée du côté de l'Asie que du côté de l'Europe. C'est que vers l'orient la transition est brusque de la montagne à la plaine, et que vers l'occident la pente est ménagée. A partir de Moscou en effet, le terrain s'élève graduellement jusqu'à l'Oural par une série de plateaux successifs, disposés comme les marches d'un immense escalier. Le long de cette pente descend, avec tous ses affluens, la Tchoussovaia, qui va porter au Volga les eaux de l'Oural, et offre une voie toute tracée à travers

d'impénétrables forêts et des gorges profondes. Souvent le fleuve coule entre deux montagnes de granit dont ses eaux ont rongé la base : presque partout les sapins et les mélèzes se pressent si serrés sur ses bords qu'on ne trouve point de rive où débarquer. Quelques sentiers ouverts dans les bois servent à relier les lieux habités; à la fonte des neiges, ils disparaissent sous l'eau, et ils deviendraient complétement impraticables si l'on ne jetait en travers d'énormes troncs d'arbres sur lesquels courent ou plutôt bondissent les *tarantass*. On appelle ainsi l'unique voiture possible en ce pays : c'est une caisse en bois, tout ouverte et portée par quatre longues poutres qui reposent sur les essieux des roues; on y attelle six chevaux, quatre au timon, sous la conduite du cocher, et deux en avant avec un postillon. Tout transport serait impossible si l'hiver on n'avait la ressource du traînage et l'été celle de la batellerie. Au point où chaque rivière devient navigable est établi un *pristan* ou port d'embarquement, où s'accumulent pendant l'hiver les produits destinés à la foire de Nijni-Novgorod, qui se tient en juillet. Le plus important de ces ports est le *pristan* d'Outkinskoï, sur la Tchoussovaia. Dès que la débâcle a eu lieu, il y règne une activité extrême : quatre mille paysans, dont quelques-uns sont amenés de plus de cent lieues, y sont réunis pour embarquer les produits des forges et des fonderies de la couronne; c'est là aussi que l'on construit une année à l'avance les barques qui doivent servir aux expéditions du printemps suivant. Ces barques sont des bateaux à fond plat de cent vingt-cinq pieds de long sur vingt-cinq de large, et avec une profondeur de huit à neuf pieds; la proue et la poupe dessinent une sorte d'angle obtus; les membrures sont des bouleaux entiers choisis tout exprès, mais les bordages sont en simple bois blanc : pas un clou, pas une ferrure n'entrent dans la construction; des chevilles y suppléent. Le pont se compose de poutres solidement assemblées; il est superposé au bateau comme un couvercle à un vase, il n'y est point assujetti. C'est une mesure de précaution dictée par l'expérience : il arrive souvent que les barques rencontrent des rochers à fleur d'eau, s'entr'ouvrent et coulent à fond; le pont flotte alors comme un véritable radeau, et l'équipage est sauvé. Le chargement de chaque barque varie de 140 à 160 tonneaux, et l'équipage de trente-cinq à quarante hommes. A l'avant et à l'arrière sont placées de fortes et larges rames, longues de quarante à cinquante pieds, qui servent à diriger le bâtiment, et la manœuvre est commandée par un marinier qui se tient sur une sorte de plate-forme élevée au milieu du pont. Ces bateaux mettent de deux à trois mois à descendre la Tchoussovaia, puis la Kama jusqu'à son confluent avec le Volga, pour remonter ensuite ce dernier fleuve jusqu'à la hauteur de Nijni-Nov-

gorod, Moscou ou Saint-Pétersbourg, suivant la destination de leur chargement. Ils transportent du suif, de la stéarine, des pelleteries, des malachites, des porphyres, des marbres, et surtout de la fonte, du fer en barres et du fer travaillé, des ancres et des chaînes de navire, des canons et des projectiles de guerre.

Toute cette région n'est en effet qu'une immense usine. Nulle part la nature n'a réuni par masses aussi considérables des richesses minérales aussi variées. L'Oural est plutôt un plateau très élevé, entrecoupé de vallées, qu'une chaîne de montagnes; à l'exception de quelques pics isolés et situés du côté de l'Asie, tels que le Blagodat, le Katchkanar, le Sugomac, il compte peu de cimes d'une grande hauteur, et le Pavdinski arrive presque seul à la région des neiges éternelles. Toutes les crêtes se terminent par des rochers, ou plutôt des débris de rochers, entassés les uns sur les autres de façon à faire croire qu'une montagne plus haute s'est écroulée et a disparu sous l'effort du temps. Il semble qu'à une époque antéhistorique une mer immense ait roulé ses eaux sur toute la chaîne de l'Oural et donné à ses cimes les plus hautes l'aspect de falaises longtemps battues par les vagues. Qu'il faille y voir l'effet d'une révolution géologique ou le résultat de l'action incessante des pluies et des tempêtes, toutes les montagnes sont complétement dénudées au sommet, et le roc est mis à vif. Ce roc n'est autre chose que du minerai de fer, soit à l'état simple, soit à l'état magnétique. Partout d'ailleurs le minerai de fer et le minerai de cuivre se présentent en quantités inépuisables et affleurent la terre : le platine se rencontre dans toutes les hautes vallées à l'état presque pur, et souvent par lingots assez considérables. Un grand nombre de cours d'eau charrient de l'or, et le fond des vallées en recèle de riches dépôts. Sans parler des pierres précieuses, que l'on recueille fréquemment, le malachite est tellement abondant, que dans une des mines des Demidof on a pu en extraire un bloc d'une entière pureté qui avait dix-huit pieds de long sur neuf de large, et ne pesait pas moins de cinq mille quintaux. Le porphyre, le jaspe et le marbre se trouvent à chaque pas dans les vallées inférieures. Les forêts qui couvrent toute la surface du pays, et que l'on commence à peine à aménager dans les districts les plus peuplés, offrent partout le combustible en abondance : quant à la puissance mécanique, elle s'obtient économiquement par un procédé qui prouve le peu de valeur du sol. A-t-on besoin d'une force motrice, on barre par une digue le cours d'un ruisseau ou d'une rivière; on change le fond d'une vallée en un lac artificiel, et l'on se procure à ce prix une chute d'eau en rapport avec les exigences de l'usine.

La Russie a su mettre à profit ces richesses de toute sorte; l'hon-

neur d'avoir indiqué le parti qu'on en pouvait tirer et d'avoir mis le premier la main à l'œuvre revient à Nikite Demidof, que Pierre le Grand envoya dans l'Oural en 1701 ou 1702 pour étudier les ressources du pays. Demidof consacra plusieurs années à ses explorations. On montre encore la place où naquit son fils aîné, le bisaïeul du chef actuel de la famille. Sa femme descendait la Tchoussovaia sur une barque qui portait en Russie les premiers produits des mines de l'Oural, lorsqu'elle se sentit prise des douleurs de l'enfantement. On la détermina, non sans difficulté, à débarquer : à peine l'avait-on transportée à terre, qu'elle donna le jour à un fils. Ainsi naquit sur la terre nue, à l'abri d'une tente improvisée avec un morceau de toile, celui qui devait fonder une des plus grandes fortunes territoriales de l'Europe. Cet emplacement est indiqué par une croix de pierre portée sur trois gradins : c'est une petite presqu'île de trois cents mètres de long sur vingt-cinq de large, qui s'étend au pied de rochers abrupts; en face, de l'autre côté du fleuve, se dressent perpendiculairement des masses de granit contre lesquelles le marinier tremble toujours de se voir jeté. Nikite Demidof, qui ne tarda point à établir sa résidence dans l'Oural, désigna lui-même avec une entente merveilleuse les points où il fallait chercher le minerai, les endroits où l'on devait établir les usines, et il organisa l'exploitation des mines sur le pied où elle se poursuit encore aujourd'hui. Il fut surpassé par son fils, qui était un esprit supérieur et qui a marqué du cachet de la grandeur tous les édifices qu'il a construits, tous les établissemens qu'il a formés. La première usine fondée dans l'Oural est celle de Neviansk, sur les bords de la petite rivière Neva : on y voit encore le château commencé par Nikite Demidof, terminé par son fils, et qui fut longtemps la résidence de la famille. C'est un immense et magnifique édifice, de l'aspect le plus imposant, et dont l'ornementation intérieure atteste le goût le plus raffiné. Aucun des propriétaires ne l'a habité depuis bien des années; mais rien n'a été distrait du somptueux mobilier, rien n'a été changé dans l'organisation domestique. A quelque heure qu'un étranger se présente, de nuit ou de jour, il est sûr d'être accueilli, d'être conduit à la chambre d'honneur, et traité comme le maître du logis. Les mets les plus délicats, les vins les plus renommés, le porto, le madère, le vin du Rhin, le champagne, sont servis sur sa table. Telle est la fastueuse hospitalité de l'Oural, et l'un des sujets de plainte de M. W. Atkinson, c'est la quantité de champagne qu'il lui fallait boire dans chacune des résidences où ses explorations le conduisaient. A côté du château de Neviansk s'élève une tour en briques, plus haute que la tour de Pise et également inclinée. On y pénétrait autrefois par une galerie souterraine, aujourd'hui fer-

mée. C'est dans cette tour que les premiers Demidof faisaient affiner l'argent que produisaient leurs mines de l'Altaï, et qui était ensuite monnayé mystérieusement dans une petite île, au milieu du lac de Tchernoïstotchinsk. C'est aussi dans cette tour qu'ils cachaient les exilés qui s'échappaient de Tobolsk, et qui étaient employés dans leurs établissemens quand les poursuites avaient cessé. Outre Neviansk, les Demidof possèdent encore à Kishtymsky un château immense, auprès duquel les plus vastes résidences seigneuriales d'Angleterre sembleraient des chaumières. Il a été construit sur les dessins du second Demidof, et n'a jamais été complétement terminé. Quant à l'étendue de leurs possessions, on en jugera par un fait : un seul de leurs domaines, celui de Tagilsk, a une étendue de trois millions d'acres, et leurs forêts couvrent plus de dix mille verstes carrées.

Le plus important de leurs établissemens est Nijni-Tagilsk. C'est une ville de vingt-cinq mille âmes, située dans une position pittoresque sur la rivière Tagil. Elle renferme un grand nombre de constructions élégantes en brique et en pierre, entre autres une belle église, ornée de tableaux de prix, et un édifice grandiose occupé par l'administration des mines. On y trouve des hôpitaux vastes et bien organisés pour les ouvriers, d'excellentes écoles pour les enfans et les jeunes gens des deux sexes, d'immenses magasins dont les uns contiennent le blé, les farines, les épiceries, les étoffes nécessaires à la population, dont les autres sont destinés à recevoir le fer et le cuivre à mesure qu'ils sont fabriqués. Les directeurs et les employés supérieurs sont tous pourvus d'une maison spacieuse et commode, et les habitations des ouvriers sont très comfortables. Tous les établissemens de la ville, hauts fourneaux, forges, laminoirs, ateliers de construction, sont montés sur la plus grande échelle. Les machines et l'outillage ne laissent rien à désirer. Tout a été tiré d'Angleterre ou fabriqué sur les lieux sous la direction d'un jeune ingénieur de mérite, natif de Tagilsk, qui a passé plusieurs années dans une des premières usines du Lancashire. Du reste, pour peu qu'un jeune homme de Tagilsk ou de quelque autre de ces mines montre des dispositions pour la géologie, la minéralogie ou la construction des machines, le propriétaire actuel, M. Anatole Demidof, ne recule devant aucune dépense pour compléter ses études. Il en a envoyé un certain nombre en Angleterre et en France, en leur donnant des pensions et tous les moyens de s'instruire; à plusieurs il a même donné la liberté. Beaucoup de ses serfs sont arrivés à l'aisance et même à la richesse.

Tagilsk produit du fer et du cuivre. Le minerai de fer, fortement aimanté, se trouve à deux verstes de la ville, au sommet et

sur les flancs d'une colline; la couche d'où on l'extrait à ciel ouvert, comme d'une carrière, n'a pas moins de quatre-vingts pieds de haut sur quatre cents de large; elle semble d'une richesse inépuisable. A une verste et demie plus loin se trouvent les mines de cuivre et de malachite, que l'on exploite au moyen de puits profonds de trois cents pieds, et qui donnent des profits considérables. Les produits de Tagilsk sont, pendant l'hiver, transportés sur des traîneaux jusqu'à la Tchoussovaia, au *pristan* d'Outkinska-Demidof, d'où on les expédie au printemps sur Nijni-Novgorod et Moscou. On fabriquait autrefois en grand à Tagilsk des objets en tôle vernie et imitant la laque, tels que des tables rondes ou ovales, des coffres grands et petits, des plateaux et toute sorte d'ustensiles. C'était une branche importante du commerce avec la Sibérie, où ces objets font partie du mobilier de toutes les maisons. Les Demidof avaient même établi tout exprès à Tagilsk, à la fin du siècle dernier, une école de dessin, et ils avaient envoyé en Italie quelques-uns de leurs serfs pour y étudier l'ornementation sous des peintres éminens. On conserve encore plusieurs pièces de cette époque qui ont toutes la valeur de véritables œuvres d'art. Depuis la découverte des mines de cuivre en 1812, cette fabrication spéciale a été transportée de Tagilsk à Neviansk, qui approvisionne aujourd'hui la foire d'Irbit, où tout le commerce de la Sibérie se donne rendez-vous chaque année au mois de février. Neviansk envoie aussi par milliers à Irbit des coffres en bois, peints en rouge ou en bleu, avec des garnitures en fer ouvragé. C'est le premier meuble qu'on soit sûr d'apercevoir même dans la plus pauvre cabane. On obtient à Neviansk d'excellent fer en barre, en mélangeant le minerai des environs avec du minerai aimanté qu'on fait venir de Tagilsk; ce fer, à cause de ses qualités spéciales, est employé presque uniquement à la fabrication des carabines rayées. Les canons de ces carabines, forés dans l'épaisseur du métal, sont rayés de cinq rainures; ils sont ordinairement fort lourds. La crosse est en bouleau, et les batteries se tirent de Nijni-Novgorod. L'apparence de ces armes est fort grossière, cependant elles sont d'une justesse et d'une portée remarquables, et elles ne se vendent que 40 francs; aussi s'en fabrique-t-il chaque année une immense quantité. Neviansk compte près de dix-huit mille habitans, dont un grand nombre sont libres. Les autres établissemens des Demidof sont loin d'avoir la même importance que Tagilsk et Neviansk.

Les Jakovlif, les Strogonof, les Sévélofski, les Salemerskoï, sont, après les Demidof, les familles dont les propriétés sont les plus considérables. Les Jakovlif ont leur principal établissement à trois verstes d'Ekaterinenbourg, à Verkne-Issetzskoï, où réside le directeur de leurs forges et de leurs mines. Verkne-Issetzskoï, avec ses

usines, ses églises, ses constructions de toute sorte, a toutes les apparences d'une ville considérable. On y trouve des hauts fourneaux, des forges à la main et au martinet, des laminoirs. Le minerai y subit sans déplacement toutes les opérations qui doivent le transformer en fonte, en fer ou en tôle, et ne sort de l'usine que prêt à être livré au commerce. Les tôles de Verkne-Issetzskoï jouissent d'une réputation sans égale : elles servent à couvrir les maisons, à faire des tuyaux de poêle ou des ustensiles de ménage. Le métal est d'une qualité si parfaite, qu'on le lamine aussi mince que du papier à lettre, sans qu'on puisse y découvrir une fêlure ou une tache, et sans qu'il perde de son poli et de sa belle couleur d'un noir de jais. La plus grande partie de ces tôles est exportée aux États-Unis, où elles sont fort recherchées. Les Jakovlif ne prennent pas moins de souci que les Demidof de leurs vassaux : tous les bâtimens sont construits avec soin et bien entretenus; l'ordre et la propreté règnent dans les rues, et une habitation saine et commode est assignée à chaque famille.

Le centre des propriétés des Strogonof est à Cynovskoï, sur la Tchoussovaia. On y fabrique des fils de fer de toute grosseur qui sont extrêmement recherchés à la foire de Nijni-Novgorod à cause de leur excellente qualité. Les Salemerskoï possèdent à Syssertskoï un établissement qui a toute l'importance d'une ville. L'église, les hôpitaux, les magasins offrent un aspect imposant; les rues sont régulières, les habitations élégantes. Tout y respire l'aisance et le bien-être, tout y atteste la présence d'un maître vigilant. Un des membres de la famille a en effet établi sa résidence à Syssertskoï.

« M. Salemerskoï, dit M. Atkinson, est sans contredit un homme de goût, et possède des œuvres d'art d'une réelle valeur. Il est aussi bon musicien qu'horticulteur habile; ses jardins et ses serres sont organisés sur la plus grande échelle. Il a une vaste orangerie, remplie d'orangers et de citronniers, dont les uns sont chargés de fruits, dont les autres sont en pleine floraison et répandent un parfum délicieux. Il a aussi une immense serre où les cerises, les raisins et les pêches réussissent à perfection. C'était plaisir de voir tous ces arbres en fleurs; je me croyais revenu aux jours de mon enfance, à une époque irrévocablement enfuie. Ces arbres ne sont cultivés qu'en serre, ils ne pourraient supporter la rigueur du climat. M. Salemerskoï a des fleurs et des plantes tropicales d'une admirable beauté; elles sont réparties entre différentes serres, suivant la température dont elles ont besoin. Il y avait dans une de ces serres plus de deux cents espèces de calcéolaires, presque toutes en fleurs : je n'ai jamais vu rien de plus splendide, tant les couleurs étaient vives et franches, tant les nuances étaient variées, depuis le rouge pourpre, l'écarlate, le cramoisi et l'orange jusqu'au jaune pâle, et le vert tendre des feuilles s'y mariait avec un effet enchanteur. M. Salemerskoï s'occupe également d'élever des chevaux anglais, et il en possède plusieurs d'une grande beauté. »

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur les usines fondées par de simples particuliers permettent de concevoir aisément sur quelle échelle sont organisés les établissemens de la couronne. Ceux-ci sont placés sous la direction d'officiers d'artillerie et d'officiers du génie qui sont les premiers métallurgistes du monde. Non-seulement la Russie ne néglige rien pour l'instruction de ses officiers, non-seulement elle les envoie fréquemment en mission dans les pays étrangers, mais des sommes considérables sont consacrées à de continuels essais. Aucun procédé nouveau ne se produit en Europe, aucun perfectionnement n'est apporté aux anciennes méthodes, sans devenir immédiatement l'objet d'expériences dans les usines impériales. On ne saurait entreprendre de mentionner ici tous les établissemens de la couronne : ils sont disséminés dans les gorges de l'Oural, partout où le minerai et le combustible se trouvent réunis en abondance, et où un cours d'eau navigable offre des moyens de transport facile. Lorsque l'accroissement de la population, qui suit déjà une progression rapide, permettra de remplacer par de bonnes routes les sentiers actuels, le nombre de ces établissemens augmentera, et la production y prendra un développement énorme. La Russie pourra entreprendre alors de relier toutes les parties de son empire par des chemins de fer, qu'elle construira plus économiquement qu'aucune autre puissance. Grâce à l'inépuisable minerai de l'Oural, elle triomphera de la nature; elle acquerra cette rapidité de communication et cette facilité à concentrer les forces nationales qui lui ont manqué jusqu'ici, et dont l'absence l'a seule empêchée de devenir la plus redoutable des puissances européennes. Les établissemens de l'Oural seront un jour l'auxiliaire le plus énergique de l'industrie russe : ils ne sont encore que l'arsenal de la Russie. Kamenskoï fond des canons et des obusiers de toute dimension, il coule aussi des boulets et de la mitraille; Barantchinsk est exclusivement consacré à la fabrication des bombes. Toutes ces munitions de guerre, après avoir descendu la Tchoussovaia et remonté le Volga, étaient autrefois transbordées sur le Dniéper, et arrivaient ainsi à Nicolaïef et à Sébastopol. Zlataoust, situé sur la rivière Aï, est à la fois le Birmingham et le Sheffield de la Russie. Une vaste digue a coupé le fond de la vallée et l'a changée en un lac de deux à trois lieues de long et d'une demi-lieue de large. Sur les bords du lac s'élèvent divers établissemens qu'une chute d'eau fait marcher : un haut fourneau, une fonderie, une forge, où le minerai passe par toutes les transformations qui en font successivement de la fonte, du fer et de l'acier. L'édifice le plus important est un énorme bâtiment haut de trois étages et à l'épreuve du feu. Au rez-de-chaussée, on forge des sabres, des épées, des baïonnettes, des cuirasses et des

casques, qui reçoivent aux étages supérieurs les dernières préparations. A côté est un musée, bâti par ordre d'Alexandre Ier, qui contient une belle collection d'armes et d'armures, une riche bibliothèque et des collections de minéralogie. Zlataoust a été longtemps sous la direction d'un homme supérieur, le général Anossof, qui, à force de recherches, avait retrouvé le secret, perdu depuis le moyen âge, de faire l'acier damassé. Zlataoust produit des armes blanches sans égales en Europe pour l'excellence du métal et le fini de l'exécution.

Parmi les établissemens les plus importans de la couronne, il faut nommer encore Kaslinskoï, renommé dans tout l'Oural pour la supériorité de ses fontes, qui sont d'une extrême fluidité. Situé sur les bords du lac Silatch, au pied du mont Sugomac, Kaslinskoï, avec ses églises et ses grands édifices surmontés de dômes verts et de croix dorées, présente l'aspect le plus imposant. C'est une ville tout industrielle qui fabrique exclusivement des ustensiles en fonte et en fer creux : des tables à jour, représentant des broderies et des feuillages de l'exécution la plus délicate, des siéges, des coffrets, des paniers, des statuettes, des presse-papiers, et mille objets de fantaisie d'un mérite égal à ce que Berlin produit de plus achevé.

La direction supérieure de toutes les mines du gouvernement est confiée à un général d'artillerie qui réside à Ekaterinenbourg, et qui a sous ses ordres un nombreux corps d'officiers. Ekaterinenbourg, capitale de la province et centre de la région minière, est aussi le siége des ateliers de construction qui fabriquent toutes les machines employées dans les usines de la couronne.

« En entrant dans Ekaterinenbourg par le nord, dit M. Atkinson, on aperçoit d'abord à gauche une église et plusieurs hôtels sur une éminence élevée qui domine un beau lac. Un de ces hôtels, bâti par un riche particulier, qui devait une immense fortune à ses mines d'or, est construit sur des proportions colossales, et jouit, grâce à sa position, de la plus belle vue sur la chaîne de l'Oural, que l'œil embrasse au nord et à l'ouest jusqu'au point où les montagnes se perdent dans la brume. L'usine de Verkne-Issetzkoï, avec ses églises et ses édifices, occupe le centre du paysage, et sur le premier plan, au pied de l'hôtel, s'étend le lac avec sa ceinture de maisons. De cet hôtel dépend un parc bien dessiné, avec des jardins et des serres, qui sont ouverts au public pendant l'été et forment une agréable promenade. Les serres renfermaient autrefois une riche et belle collection de plantes rares, mais elles ont été négligées depuis quelques années. Le propriétaire, malgré ses immenses richesses et son hôtel somptueux, a été condamné au bannissement pour avoir fait mourir sous le fouet quelques-uns de ses gens. Un autre particulier, compromis dans la même affaire, a subi la même condamnation. Tous deux étaient sortis de la classe des paysans.

« Ce sont là des exceptions : on trouve à Ekaterinenbourg beaucoup de gens

honorables, des négocians et des propriétaires de mines qui feraient honneur à tous les pays. Presque tous se sont bâti des hôtels aussi beaux que ceux qu'on trouve dans les plus grandes villes d'Europe; les appartemens en sont élevés et spacieux, ils sont décorés avec goût et meublés de la façon la plus somptueuse : rien n'y est oublié ni des recherches du luxe, ni des commodités de la vie. La plupart de ces riches propriétaires mènent un train de vie en rapport avec la splendeur de leurs habitations : ils ont de vastes serres où ils entretiennent de riches collections de fleurs et de plantes des tropiques qu'on ne s'attendrait point à rencontrer sous ce climat rigoureux.

« Ekaterinenbourg renferme huit églises, un monastère et un couvent. Presqu'au centre de la ville un barrage coupe le cours de l'Issetz : c'est là que sont installés les ateliers de construction qui appartiennent au gouvernement. Ils sont organisés sur une échelle gigantesque : leurs machines et tout leur outillage sont l'œuvre des premiers constructeurs de l'Angleterre. On y trouve le marteau à vapeur de Nasmyth, des tours de la plus grande dimension, des machines à raboter, à forer, à canneler, à ajuster, tout ce qui peut servir à travailler ou à façonner le fer. Ces ateliers ont été montés, sans aucune préoccupation de la dépense, sous la direction d'un habile mécanicien anglais, qui est demeuré quinze ans au service du gouvernement russe. C'est à lui que l'on doit l'excellent outillage de l'hôtel des monnaies, qui frappe tous les ans une grande quantité de pièces de cuivre qu'on expédie en Russie. De la monnaie dépend un atelier d'affinage, où l'on apporte tous les métaux précieux des mines de l'Oural pour les réduire en lingots avant de les envoyer à Saint-Pétersbourg. »

Près des ateliers de construction se trouve la manufacture de Granilnoï, où l'on taille les jaspes, les porphyres, les aventurines et autres pierres de prix que l'on trouve en abondance dans l'Oural. On en fait des colonnes, des vases, des coupes, des tables pour l'ornement des résidences impériales. On tire le même parti des oolithes et des malachites. Il y a à Granilnoï des sculpteurs et des mosaïstes de premier ordre, qui passent des années sur un objet d'art : ils ont pour tout salaire 4 fr. 50 cent. et trente-six livres de farine de seigle par mois. S'ils sont pères de famille, ils reçoivent en sus trente-six livres de farine pour leur femme et dix-huit livres par chaque enfant. Encore est-ce là le salaire des ouvriers les plus habiles, la plupart ne sont payés qu'à raison de 2 ou 3 fr. par mois. Granilnoï appartient à la couronne, et tous les ouvriers sont choisis parmi les paysans.

Les pierres précieuses abondent dans certaines régions de l'Oural. Celles qu'on rencontre le plus fréquemment sont l'émeraude, l'améthyste, le béryl, le chrysobéryl et le grenat; la topaze et la tourmaline rose sont plus rares; l'aigue-marine est apportée de Nertchinsk en Sibérie. On trouve aussi des quartz d'une telle pureté et d'une telle transparence, qu'ils peuvent être pris pour des topazes, et qu'ils en reçoivent le nom. On en fait des cachets fort

recherchés. Ekaterinenbourg compte un grand nombre d'habiles lapidaires, qui font un commerce important. Les ouvriers de Granilnoï utilisent presque toutes les soirées et les jours de fête à fabriquer, avec le malachite, le jaspe ou le porphyre, de petits objets d'art ou de toilette : des broches, des épingles, des colliers, des cachets, des boîtes à ouvrages et des presse-papiers. Ils ne peuvent quelquefois suffire à toutes les demandes.

Ekaterinenbourg est donc une ville prospère, où la vie est plus facile et plus agréable que dans bien des villes de l'intérieur de la Russie. Les nombreux fonctionnaires qui y résident, et qui appartiennent presque tous aux corps savans, y forment le noyau d'une société aimable et élégante. Les classes aisées mènent la même existence qu'en Europe; l'étranger retrouve dans leurs maisons les usages et les modes de l'Occident. Le luxe de la table est poussé au plus haut point : le poisson et le gibier abondent toute l'année; on y joint tous les raffinemens de la cuisine parisienne, et les vins les plus recherchés de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne sont servis avec profusion. Les fêtes sont fréquentes : le moindre anniversaire de famille sert de prétexte à un bal. Malheureusement le jeu est la passion dominante : elle atteint jusqu'aux femmes, qui passent les nuits et quelquefois les journées à jouer. Des fortunes considérables sont ainsi faites ou détruites chaque année. M. Atkinson déplorait un jour, devant un des hommes les plus intelligens du pays, la funeste influence du jeu, qui venait d'amener encore une catastrophe : « Que voulez-vous? répondit son interlocuteur. Vous autres Anglais, vous avez les journaux, les *revues,* une littérature féconde, le droit de discuter librement tous les sujets; si nous avions tous ces moyens d'occuper nos esprits, nous n'aurions pas besoin des cartes. » Ainsi le despotisme, en privant les intelligences de ce qui est leur pâture naturelle et légitime, les oblige à chercher dans les excitations du vice l'activité qui leur est nécessaire.

Les paysans de l'Oural ne sont point à plaindre, au témoignage de M. Atkinson. Le sol est fertile, la puissance et la rapidité de la végétation viennent compenser pour eux en été les rigueurs d'un hiver prolongé. Ils élèvent de nombreux troupeaux, ils ont toujours du lait et de la crème en abondance, mais peu d'entre eux savent en tirer de bon beurre. Ils cultivent dans leurs jardins presque tous les légumes de l'Europe; ils ont autant de gibier et de poisson qu'ils en veulent. Les groseilliers de toute sorte, les framboisiers, les airelles, de petits cerisiers portant des fruits délicieux, croissent spontanément sur les hauteurs avec nombre d'arbres à fruits auxquels il ne manque que d'être greffés. Les ménagères tirent de ces baies et de ces fruits diverses liqueurs, dont quelques-unes ont un parfum

exquis et peuvent soutenir la comparaison avec les vins les plus délicats.

Nous n'avons point encore parlé des mines d'or, qui semblent la principale richesse de l'Oural, et qui sont peut-être pour la Russie un avantage moins précieux que les inépuisables dépôts de fer et de cuivre qu'elle possède dans ces montagnes. Il est peu de cours d'eau qui ne roulent des paillettes d'or, et la terre qui forme le fond des vallées jusqu'à une profondeur de trois ou quatre pieds en recèle presque toujours. Cet or s'extrait par le lavage. On ne l'a trouvé d'abord en quantité un peu considérable qu'à Zarevo, appelé aussi Alexandrofski depuis la visite d'Alexandre Ier. Le tsar ne dédaigna pas de creuser pendant près d'une heure, il voulut qu'on lavât la terre qu'il avait détachée du roc, et de laquelle on retira quelques grains d'or. Un ouvrier continua l'excavation que l'empereur avait commencée, et rencontra, deux pieds plus avant, une masse d'or qui pesait un peu plus de 24 livres. Une petite pyramide fut élevée à cet endroit même, et on a conservé la pelle et la pioche dont Alexandre s'était servi. Les pépites du poids de plusieurs livres sont fort rares : en 1843, il s'en est trouvé une du poids de 40 livres; le paysan dont la pioche avait déterré ce trésor reçut, par ordre de l'empereur Nicolas, sa liberté et une petite pension. A l'exception de Zarevo, les mines d'or un peu productives sont toutes situées dans le sud, c'est-à-dire dans la partie la moins élevée de l'Oural.

A mesure qu'on se rapproche de la Mer-Caspienne, la chaîne de l'Oural s'abaisse sensiblement et change de caractère : quelques pics isolés, l'Ilmantou, l'Ouraltou, l'Uitash, ont seuls une certaine élévation et conservent une couronne de forêts; tout autour s'échelonnent des rangs de collines qui vont se confondre insensiblement avec le steppe : les cèdres et les pins font place à de rares mélèzes, à de maigres bouleaux, et ceux-ci à des arbustes et à des broussailles. Les rivières qui descendent des montagnes, rencontrant un sol presque dépourvu de pente, finissent presque toutes par former des lacs : c'est dans le terrain d'alluvion qui compose le fond des vallées par lesquelles elles descendent que l'or se rencontre principalement. Aussi les mines sont-elles situées au pied des montagnes, à l'entrée du steppe plutôt que dans l'Oural même. Presque toutes sont la propriété de la couronne. Une ville naissante et déjà populeuse, Maïas, bâtie au centre de la région aurifère, est le siége de l'administration des mines. Le lavage de l'or s'y opère, hiver comme été, dans de vastes ateliers et par les mains d'un nombreux personnel. A quelques verstes de la ville, au pied du mont Ilmantou, s'étend le lac Chirtanish, qui présente cette particularité singulière de deux nappes d'eau superposées : en effet, à la profondeur de dix

pieds, on rencontre un fond ou plutôt une couche de terre qui n'a nulle part plus de quatre à cinq pieds d'épaisseur, et sous laquelle est un second lac, beaucoup plus profond que le premier.

II.

Toute cette contrée n'appartient déjà plus à la Sibérie : c'est le commencement de la Tartarie. Les véritables habitans sont les Baskhirs, qui viennent passer l'hiver dans le voisinage des lacs, lorsque leurs troupeaux ont épuisé les herbages du steppe. On rencontre au pied des montagnes, groupées par douzaines, leurs huttes d'hiver, construites avec des troncs d'arbres. Elles ont environ douze pieds carrés de surface et une hauteur de huit pieds. Le toit en est plat; il est recouvert de terre glaise et de gazon. La porte, haute au plus de quatre pieds et demi, contient une ouverture d'un pied carré pour laisser entrer un peu de lumière. Le feu s'allume au milieu de la hutte, et la fumée s'échappe par un trou fait dans le toit. Tout autour, et appuyées aux parois, sont des banquettes sur lesquelles couchent les maîtres du logis. Il n'est pas rare de trouver six et huit personnes dans une seule de ces misérables cabanes : elles y vivent au milieu de la malpropreté et de la vermine. Le contact de la civilisation n'a point été favorable au Baskhir; il a perdu quelques-unes de ses qualités natives, et il a retenu tous les vices de sa race. Il n'a d'admirable que son amour pour les chevaux et son talent à les dresser. M. Atkinson fut plus d'une fois émerveillé de l'empire de ces demi-sauvages sur leurs animaux.

« Je quittai la mine d'Altabanafski dans une voiture légère traînée par cinq chevaux : trois, attelés à la voiture, étaient conduits par un cocher kirghiz, un des chevaux de volée était monté par un jeune homme de dix-huit ans. Notre chemin nous conduisait à travers le steppe, et il devint bientôt évident que notre Kirghiz avait l'intention de nous montrer ce que ses bêtes pouvaient faire. Nous allâmes au grand trot pendant deux ou trois verstes; les chevaux furent mis ensuite au galop, puis lancés à toute vitesse. Le cocher n'eut pas une seule fois recours au fouet : il se contentait de parler à ses chevaux, qui semblaient comprendre chacune de ses paroles. Quelquefois il prenait une voix claire, et les chevaux s'élançaient tête basse comme des lévriers; en changeant de ton, il les ramenait au petit galop. Au bout d'une heure, notre postillon était complétement éreinté : le Kirghiz arrêta pendant quelques minutes, le fit monter derrière la voiture et reprit son siége sans mettre de guides aux chevaux de volée, ce qui me causa d'abord quelque émoi. Nous étions sur un terrain uni, nous traversions un steppe qui s'étend à perte de vue du côté de l'Asie, sans une barrière et sans un arbre. Les chevaux furent mis au trot pendant quelque temps; notre cocher arrangea les rênes des limoniers, se campa solidement sur son

siége, poussa un cri, et nous partîmes avec une vitesse effrayante. C'était vraiment beau à voir. Notre Kirghiz était dans le ravissement; il parlait à ses chevaux comme à des créatures humaines. Il se retourna pour juger de l'effet que cette course produisait sur nous, et fut charmé de voir que nous y prenions plaisir. De l'extrême vitesse une seule parole ramenait ces fiers coursiers au simple trot; quelques instans après, un mot leur faisait reprendre le galop, et le Kirghiz continuait à leur parler jusqu'à ce qu'ils se lançassent comme des chevaux de course; puis il modérait de nouveau leur allure, faisant d'eux absolument tout ce qu'il voulait. Jamais chevaux de cirque ne furent plus obéissans; pourtant nous étions en plein steppe, et le Kirghiz n'avait rien pour les retenir, s'ils s'étaient emportés. Cet homme eût fait un cocher incomparable, non-seulement pour son habileté à conduire, mais encore pour le soin qu'il prenait de ses chevaux, que le fouet ne touchait jamais. Nous le quittâmes à regret. Bien des années se sont écoulées depuis, et je n'ai jamais oublié les émotions de cette course à travers le steppe. »

Encore quelques pas vers le sud, et toute trace de montagnes disparaît : le fleuve Oural établit entre l'Europe et l'Asie une ligne de démarcation purement conventionnelle, car rien dans la configuration du terrain, dans le climat, dans les mœurs et les habitudes des populations, ne peut indiquer au voyageur s'il a quitté les régions occidentales pour l'Orient. En réalité, le steppe commence au Volga et se prolonge sans interruption par-delà la Mer-Caspienne et la mer d'Aral jusqu'aux frontières de la Chine et de la Perse, fertile et verdoyant chaque fois qu'un cours d'eau entretient la végétation, aride et sablonneux sur tous les points où l'ardeur du soleil et l'incurie de l'homme ont tari les puits et desséché les ruisseaux. C'est cette région immense, intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, itinéraire obligé de toutes les caravanes de l'Asie centrale, que la Russie a entrepris de soumettre à son autorité. Elle y rencontre des populations nomades, les Kirghiz des trois hordes, qu'elle a expulsés de Sibérie au commencement du XVIIIe siècle. On sait que, cinquante ans plus tard, une partie des Kirghiz de la Petite-Horde, inquiétés par des voisins trop puissans, demandèrent asile et protection à Catherine II, qui les établit entre le Volga et la Mer-Caspienne. Au commencement de ce siècle, ces Kirghiz voulurent retourner dans le Turkestan : ils trouvèrent sur les bords de l'Oural les Cosaques que la Russie avait installés sur les deux rives du fleuve, et qu'elle avait attachés au sol par des concessions de terre. Ces Cosaques arrêtèrent les émigrans au passage et les rejetèrent en Europe, les condamnant ainsi à subir éternellement la domination russe. Du reste, la portion de la Petite-Horde qui n'a pas émigré avec Nourale-Khan, et qui est demeurée à l'est de l'Oural, a perdu également son indépendance : ce sont ces Kirghiz baskhirs qui viennent hiverner au pied des der-

niers coteaux de l'Oural, sur les bords de la Maïas et du Tobol. Des postes de Cosaques établis au milieu d'eux, le long des cours d'eau, les emprisonnent dans un cercle de plus en plus étroit, et les façonnent insensiblement au joug moscovite.

Les Cosaques sont pour la Russie l'instrument le plus précieux : le premier rôle leur appartient dans cette politique d'agrandissement indéfini dont les rapides succès doivent changer un jour la face de l'Asie. C'est avec l'aide des Cosaques que la Russie s'assimile peu à peu les populations asiatiques, qu'elle modifie leurs habitudes, leurs croyances, leurs mœurs, et qu'elle les transforme en auxiliaires de sa puissance. Le Cosaque portera un jour jusqu'au cœur de la Chine la contagion de la domination russe. Des agens plus civilisés n'exerceraient pas à beaucoup près la même influence. On ne saurait persuader au nomade de l'Asie qu'il n'existe point entre l'Européen et lui une barrière infranchissable : la différence des races non-seulement justifie, mais nécessite même à ses yeux l'opposition des mœurs. Il n'aperçoit aucun point de contact avec l'homme dont les habitudes, le costume, la langue, la religion s'éloignent si complétement de ses idées traditionnelles; il n'admet pas que rien de ce qui convient au fils des villes puisse convenir aussi au fils de la tente : les usages doivent être distincts comme les destinées. Rien au contraire ne semble séparer le nomade asiatique du Cosaque. Celui-ci est homme de guerre et homme de cheval; il sait manier la lance et la hache de combat; il s'entend à l'élève des troupeaux, il porte le costume du steppe et parle une langue intelligible sous la tente : souvent il adore le même dieu que le nomade, et il est en proie aux mêmes terreurs superstitieuses. D'où vient que son sort est préférable à celui du Kirghiz? Le Cosaque possède les armes meurtrières de l'Européen, et sait s'en servir aussi bien que de la lance; il sait se construire une demeure plus stable et plus commode que la hutte ou la tente; il pare cette demeure de mille ustensiles que le Kirghiz convoite, il sait faire produire à la terre un grain qui sert à sa nourriture, et d'où il tire une liqueur enivrante. Le Cosaque ne reconnaît point de maître; son nom même signifie liberté. Seulement il possède dans les régions lointaines de l'Occident un *père* dont la puissance est sans bornes, un père qui veille sans cesse sur ses enfans, qui sait au besoin les défendre ou les venger, et qui répand parmi eux de continuels présens. Pourquoi le nomade n'adopterait-il pas les usages du Cosaque? pourquoi n'aurait-il pas un champ en même temps qu'un troupeau? pourquoi n'essaierait-il point d'entrer dans la famille de ce père bienfaisant qui distribue des terres et des pensions? C'est ainsi qu'au sud comme au nord de l'Altaï, dans les steppes de l'Asie centrale comme dans les plaines de la Sibérie, les nomades

asiatiques modifient insensiblement, au contact des Cosaques, leurs idées et leur genre de vie, et, par la communauté des mœurs, arrivent bientôt à la communauté de l'obéissance.

Ce merveilleux travail d'assimilation est aujourd'hui complétement terminé pour les Kirghiz de la Petite-Horde, qu'ils habitent à l'est ou à l'ouest de l'Oural : il se poursuit activement au sein des Kirghiz de la Horde-Moyenne et de la Grande-Horde. Par l'influence qu'elle acquiert sur ces peuples, la Russie se rend peu à peu maîtresse du double bassin de la Mer-Caspienne et de la mer d'Aral, et se met en mesure d'inquiéter à son gré ou la Chine ou la Perse. Voyons d'abord quels moyens d'action elle s'est assurés contre la Perse dans le cours des quinze dernières années. Les intérêts du commerce lui ont servi à couvrir ses projets d'agrandissement. La Mer-Caspienne était infestée de pirates musulmans qui en rendaient la navigation impossible. La Russie s'est chargée d'exterminer ces pirates, et d'assurer liberté et protection aux marchands de la Perse comme aux siens propres, à la condition que la Perse renoncerait à avoir une marine. La piraterie détruite, la Russie continua de faire construire des navires de guerre et de nombreux transports sur ces eaux où ne flotte aucun autre pavillon que le sien. Bientôt après, on vit des ingénieurs et des troupes russes débarquer à Ashounhadeh, à l'extrémité méridionale de la Mer-Caspienne, et y établir en face de la forteresse persane d'Asterabad un grand port militaire et commerçant. Asterabad, qui commande le célèbre défilé des Portes-Caspiennes, est la clé de la Perse du côté du Turkestan. La Russie en a plusieurs fois négocié la cession, et à chacun de ses démêlés avec la cour de Téhéran elle menace de l'occuper comme gage de ses réclamations. Le jour où elle sera entrée de gré ou de force dans Asterabad, il n'y aura plus d'indépendance possible pour la Perse. Pendant qu'un des lieutenans du tsar descendrait des provinces caucasiennes avec une armée, un autre pénétrerait par Asterabad au cœur même de la monarchie persane, qui se trouverait envahie de deux côtés à la fois. Trois semaines suffiraient en effet pour qu'une armée russe, rassemblée à Moscou ou à Kazan, descendît le Volga jusqu'à Astrakhan, fût mise à bord de la flotte et débarquée de l'autre côté de la Caspienne, à Ashounhadeh. C'est également par cette route que la Russie pourrait envoyer une armée au secours de la Perse, si jamais elle croyait devoir soutenir cette puissance dans une guerre contre les Anglais. Les troupes russes, après avoir franchi les Portes-Caspiennes, n'auraient qu'à remonter l'Herirood à travers un pays fertile pour arriver sous les murs d'Hérat, à mi-chemin de l'Indus.

Mais quittons la frontière persane et transportons-nous au bord

de la mer d'Aral. La Russie, depuis un assez grand nombre d'années, avait réussi à enlever à la Perse le commerce du Turkestan et de la Boukharie : elle avait établi sur la rive orientale du fleuve Oural, en face et sous le canon de la forteresse d'Orenbourg, un immense bazar destiné à servir d'entrepôt entre l'Europe et l'Asie, et où arrivent encore annuellement cent mille chameaux. Dans un intérêt politique, la Russie n'a pas craint de porter un coup sensible à la prospérité croissante d'Orenbourg : sacrifiant une partie du produit de ses douanes, elle a permis aux Kirghiz et aux Boukhariens de franchir sa frontière européenne, et d'apporter eux-mêmes leurs marchandises à la foire annuelle de Nijni-Novgorod. Elle trouvait à cette concession l'avantage de mettre les marchands asiatiques en contact direct avec la civilisation européenne, de leur donner une idée plus grande et plus précise de l'étendue, de la force et de la richesse de son empire, et d'accroître ainsi le prestige de sa puissance en Orient. Il se trouva que ce changement n'était pas moins profitable aux intérêts de son commerce. La vue des innombrables produits de l'industrie européenne rassemblés à Nijni-Novgorod éveilla chez les Asiatiques des idées nouvelles, leur créa des besoins qu'ils ne soupçonnaient pas, et étendit le cercle de leurs acquisitions. Aujourd'hui ce commerce représente pour les marchands russes un bénéfice annuel de plusieurs millions. Avec le mouvement des échanges s'accrurent et le nombre des caravanes et la richesse de leurs chargemens. La tentation d'arrêter et de piller les marchands devint irrésistible pour les pirates du désert. Ce fut la nécessité de protéger les caravanes et de rétablir la sécurité des communications qui mit la Russie en lutte avec les peuples du Turkestan, et détermina, il y a quinze ans, la désastreuse expédition de Khiva. Les Russes échouèrent misérablement pour s'être aventurés dans le désert avec des forces insuffisantes et sans aucun point d'appui. L'expérience leur a profité, et comme ils avaient à rétablir l'ascendant de leurs armes en même temps qu'à défendre leurs intérêts commerciaux, ils se sont mis à l'œuvre avec une infatigable activité. Ils possédaient déjà sur la côte septentrionale de la Mer-Caspienne, à l'embouchure même de l'Oural, un établissement militaire important : c'était Gourief. Ils en ont formé un autre sur la côte orientale, à l'embouchure de l'Embah, le plus considérable des cours d'eau qui arrosent le pays situé entre la Mer-Caspienne et la mer d'Aral, et ils ont remonté ce fleuve. A partir de l'endroit où l'Embah cesse d'être navigable jusqu'à l'extrémité nord de la mer d'Aral, ils ont creusé une ligne de puits. Autour de chacun de ces puits a été établie une colonie militaire de Cosaques, bien pourvue d'armes et de munitions, et chargée de mettre en culture les terres environnantes, qui se sont trouvées beau-

coup plus fertiles qu'on ne supposait. Une armée russe pouvait donc, des bouches de l'Embah, gagner la mer d'Aral sans être exposée à manquer d'eau et de vivres, et à voir ses communications coupées. Un port a été créé sur la mer d'Aral, et on y a construit une flottille qui pourra débarquer un corps d'armée aux bouches du Jihoun, l'Oxus des anciens, et assurer ses approvisionnemens.

Cela n'a point suffi aux Russes, et le succès de cette tentative les a déterminés à la renouveler. A soixante lieues au sud de l'Embah, ils ont fondé sur la Mer-Caspienne la forteresse d'Alexandrof, et de cette place jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer d'Aral ils ont établi une seconde ligne de puits et de colonies militaires. Dix années et un corps d'armée ont été employés à l'exécution de cette entreprise, qui a valu à la Russie la possession complète de toute la partie de la Tartarie comprise entre la Mer-Caspienne et la mer d'Aral. Les Turcomans, qui infestaient ce pays par leurs brigandages, ont été rejetés sur les frontières de la Perse, où la vie nomade ne tardera pas à leur devenir impossible. Rien n'eût été plus facile aux Russes que de s'emparer de Khiva. Une armée partie d'Astrakhan ou de Gourief aurait débarqué à Alexandrof. En une semaine, elle pouvait arriver aux bouches de l'Oxus, qu'elle aurait remonté jusqu'à Khiva, suivie de la flottille de la mer d'Aral, qui aurait porté ses approvisionnemens et son artillerie. Une semblable expédition n'a pas été nécessaire : depuis 1853, le khan de Khiva n'est plus qu'un vassal du tsar. Quiconque est maître des bouches de l'Oxus a tous les Tartares à ses pieds, car ce fleuve est la grande ou plutôt l'unique artère de la Tartarie.

Si les Russes avaient eu pour but unique de s'ouvrir une route vers l'Hindoustan, ils ne se seraient pas bornés à imposer au khan de Khiva un léger tribut et l'obligation de protéger les caravanes; ils auraient soumis ce prince à leur autorité directe, ils se seraient également assujetti les Boukhariens, afin d'être maîtres de tout le cours de l'Oxus. L'entreprise eût été d'autant plus facile que les barques qui naviguent sur ce fleuve peuvent, au témoignage de Burnes, porter aisément cent cinquante hommes : une flottille serait donc pour une armée européenne l'auxiliaire le plus précieux. L'Oxus est navigable jusqu'à la hauteur de Balkh et de Kulm, c'est-à-dire jusqu'au cœur de l'ancienne Bactriane. Parvenue au confluent de l'Oxus et de la rivière de Kulm, une armée russe se trouverait au pied de la chaîne du Paropamisus, aujourd'hui l'Hindoukoush. Elle pourrait la franchir par le col de Bamian, qui conduit à Caboul, et suivre la rivière de Caboul, qui va se jeter dans l'Indus. C'est par cette voie qu'à deux mille ans d'intervalle, deux conquérans, Alexandre et Nadir-Chah, ont pénétré dans l'Inde.

Il y aurait autant de naïveté à disculper les Russes de tout projet ambitieux que d'injustice à les accuser sans preuves : quelles que soient les vues ultérieures de la Russie sur la Boukharie, on doit reconnaître qu'elle n'a cherché à faire aucun progrès de ce côté depuis la soumission du khan de Khiva. Elle a porté l'effort de sa puissance vers la Chine, dans le pays des Kirghiz de la Grande-Horde, établis au nord et à l'est de la mer d'Aral. Cette mer reçoit sur sa côte orientale un fleuve presque aussi considérable que l'Oxus : c'est le Sir-Darya, l'Iaxartes des anciens. Les Russes ont remonté ce fleuve jusqu'à la ville d'Ak-Metschid, dont ils se sont emparés, et dont ils ont fait une forteresse qu'ils appellent Perovski : ils ont ensuite établi le long du fleuve une chaîne de postes militaires, de façon à couper en deux le pays des Kirghiz et à occuper toutes les routes par lesquelles passent les caravanes qui descendent du sud vers le nord. Il y a trois ans, ils ont porté leurs postes jusqu'à la ville de Tashkend, objet de si longues luttes entre les khans de Khiva et de Kokhand; enfin, dans le courant de 1857, ils ont amené le khan de Kokhand à se reconnaître leur vassal. Ce dernier succès a mis définitivement sous la surveillance et en même temps aux mains des Russes tout le commerce de la Boukharie, du pays de Balkh, du pays de Kashgar et du Thibet, avec l'Asie septentrionale. Une mission scientifique dans ces contrées a été immédiatement confiée à l'un des fonctionnaires supérieurs de l'université de Moscou, M. Severkof, qui a été chargé d'en étudier les richesses agricoles et minérales. Enfin on annonce qu'une masse de trente mille hommes, composée sans doute en grande partie de Tartares auxiliaires, est réunie sur les bords du Sir-Darya, et que le général russe Katenin se prépare à pénétrer à sa tête dans les monts Moustagh, qui séparent le bassin de la mer d'Aral du grand désert de Gobi et des Tartares tributaires de la Chine. S'agit-il de tenter quelque entreprise contre le territoire chinois, de châtier des tribus de pillards, ou de mettre au pouvoir de la Russie quelque route commerciale encore en dehors de sa surveillance? Les documens russes se taisent à cet égard.

Ce n'est pas de ce côté seulement que les Russes établissent un nouveau point de contact entre leurs possessions et la Chine. A l'extrémité septentrionale du pays des Kirghiz, entre la grande chaîne des monts Syan-Tchan, couverts de neiges éternelles, et les derniers chaînons du Petit-Altaï, s'étend une mer intérieure qui ne le cède guère en importance à la mer d'Aral : c'est le lac Balkhash ou Tenghiz. Toute la contrée qui entoure ce lac est riche, fertile et bien peuplée, ainsi que la vallée de l'Ili, fleuve considérable qui prend sa source dans la Mongolie, court parallèlement aux monts Syan-

Tchan sur une étendue d'au moins soixante lieues, et se jette dans le Balkhash. Les Russes ont porté jusqu'à ce lac les frontières de la Sibérie méridionale : ils ont créé sur ses bords un port et une place de guerre où stationne toujours un nombreux corps de troupes, et ils ont établi une ligne de postes militaires le long de l'Ili. Une flottille à vapeur sillonne sans cesse le lac et le fleuve, afin d'établir entre tous les forts des communications régulières. La population de ce beau pays ne s'est point soumise sans résistance à la domination moscovite; mais elle a dû plier devant la supériorité des armes européennes. Aujourd'hui, sous la direction intelligente d'officiers russes, elle se livre à l'agriculture et à l'industrie. C'est ainsi qu'à l'entrée du steppe s'est formée une oasis verdoyante qui est un objet d'ardente convoitise pour tous les nomades dont elle est entourée; mais ceux-ci sont eux-mêmes menacés dans leur indépendance. La Russie ne se borne point à défendre sa création : les Mongols, enfermés entre la chaîne des postes de l'Ili et les lignes de Cosaques qui gardent le cours de l'Irtisch, ne sauraient se soustraire longtemps à son joug. Ceci nous ramène naturellement à la Sibérie.

III.

Après avoir dessiné les sites les plus pittoresques de l'Oural, M. Atkinson pensa à visiter les monts Altaï, dont les cimes gigantesques, les neiges éternelles et les glaciers promettaient de fournir ample matière à ses crayons. La distance était de cinq cents lieues; il fallait traverser dans toute leur largeur les gouvernemens de Tobolsk et de Tomsk. M. Atkinson accomplit ce voyage en été, et comme tous les Européens qui ont parcouru la Sibérie dans cette saison, il fut frappé de la beauté du pays et de la fécondité du sol. Il avait quitté une des stations de l'Oural, et il suivait à la pointe du jour un plateau assez élevé au pied duquel coulait l'Issetz, dont une ligne de brume blanche indiquait les détours au fond de la vallée : le soleil apparut tout à coup dans sa splendeur, se dégageant des vapeurs du matin avec les mêmes effets de lumière que lorsqu'il sort des eaux de l'Océan. Le voyageur n'avait devant lui à l'orient qu'une plaine sans limites : cette plaine était la Sibérie. Bientôt après il aperçut, à une distance considérable, les dômes et les tours du grand monastère de Saint-Dolomète, qui rappelle le Kremlin par le style et la grandeur de ses constructions, et dont l'église est un des plus beaux modèles de l'architecture gréco-russe. La brise était fraîche et vivifiante, le soleil resplendissait et répandait un charme irrésistible sur toute la nature. Au fond des vallées les paysans étaient occupés à faire les foins, et leurs chants joyeux arrivaient

jusqu'au voyageur. A droite et à gauche s'étendaient des forêts de bouleaux et de peupliers, interrompues çà et là par des champs de seigle et de froment de la plus belle apparence. Voilà donc ce pays dont le nom seul est un épouvantail!

La Sibérie n'est tout entière qu'une plaine à peine entrecoupée de quelques collines, et à travers laquelle les grands fleuves qui descendent de l'Altaï se sont tracé des lits larges et profonds. Rien en Europe ne peut donner idée de la beauté de ces fleuves ni du volume de leurs eaux, surtout depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de juillet, lorsque les neiges fondent dans la montagne. A cette époque de l'année, l'Irtisch, à peine à la moitié de son cours, et avant d'avoir reçu ses affluens les plus considérables, atteint déjà à une largeur de trois lieues. Une forêt ininterrompue couvre toute l'étendue du pays. De loin en loin, le steppe vient faire une trouée au milieu des bois; mais dans la Sibérie méridionale le steppe lui-même n'a rien de cet aspect aride et désolé qu'il présente sur les bords de la Mer-Caspienne et de la mer d'Aral. M. Atkinson ne pouvait en croire ses yeux.

« J'avais peine à me persuader, dit-il, que nous traversions le steppe Baratinsky. Je voyais des collines d'une pente agréablement ménagée et couvertes de beaux arbres qui entouraient des prairies étendues : il semblait qu'on fût au milieu d'un immense parc, et, pour compléter l'illusion, j'apercevais des troupeaux de daims sauvages qui bondissaient dans les clairières. La prairie était entrecoupée de hautes futaies, et çà et là des bouquets de jeunes arbres étendaient leurs rameaux aux endroits mêmes qu'un jardinier paysagiste aurait choisis pour obtenir un bel effet. Dame Nature s'était chargée de décorer le paysage, et, par une judicieuse distribution des bois et de l'eau, avait fait du steppe un parc magnifique. Le sol était couvert de fleurs très variées, parmi lesquelles des géraniums, deux variétés de delphiniums, l'une bleu pâle, l'autre d'un beau bleu foncé, des dianthus blancs ou rouge foncé croissaient en touffes épaisses avec nombre d'autres plantes qui m'étaient inconnues. Je me suis plu souvent à placer en idée, au milieu de ces beaux sites, un château d'une construction noble et simple, en rapport par ses proportions avec les immenses plaines qui m'entouraient. »

La première ville un peu importante que M. Atkinson rencontra sur sa route est Shadrinskoï, située à 2,591 verstes de Saint-Pétersbourg, au milieu d'un beau et riche pays qu'elle domine par sa position. Ses églises en pierre blanche, dont les clochers s'aperçoivent à plusieurs lieues de distance, ses édifices publics avec leurs dômes peints en vert et leurs croix dorées qui reluisent au soleil, contrastent agréablement avec la sombre ceinture de forêts qui entoure la ville. Shadrinskoï, entrepôt des marchandises européennes qui ont franchi l'Oural, est un marché important, et fait un commerce con-

sidérable avec toutes les parties de la Sibérie. Aussi de grandes entreprises de roulage s'y sont-elles organisées. On y fabrique beaucoup d'eau-de-vie de grain. Le nombre de vastes magasins et de belles maisons que renferme Shadrinskoï atteste l'activité et la richesse des habitans. D'autres villes, Bezroukova, Toukalinsk, ne sont pas moins prospères; mais une place beaucoup plus importante pour la Russie est Petropavlovsky, située à l'extrémité du steppe des Kirghiz, sur la ligne de forts et de piquets de Cosaques qui formait la frontière de la Sibérie méridionale, avant que les Russes eussent étendu cette frontière jusqu'au lac Balkhash. Petropavlovsky est le marché principal où les Kirghiz de la Grande-Horde viennent se pourvoir de marchandises russes, d'articles de fer, d'ustensiles de cuivre et de zinc. Ils y amènent des moutons, des bœufs, des chevaux, et apportent en quantités considérables du suif, des toisons, des cuirs. Petropavlovsky est visité tous les étés par plusieurs caravanes qui viennent de Taschkend, et qui échangent également contre des marchandises russes ou européennes les produits de la Boukharie, de Kashgar et du Thibet. C'est pour protéger la marche de ces caravanes que la Russie s'est rendue maîtresse des rives du Sir-Darya et des bords de la mer d'Aral.

Ce ne sont pas seulement les villes qui présentent les apparences de la prospérité. Les villages de Sibérie n'offrent point l'aspect misérable des villages russes. M. Atkinson fut frappé du contraste dès le premier relai. Le maître de poste vint le recevoir en uniforme, et se montra d'un empressement extrême. La maison de ce fonctionnaire était d'une admirable propreté. Toutes les boiseries et jusqu'aux poutres du plafond avaient été nettoyées : les bancs disposés autour de la salle, les tables, le plancher, tout était blanc et sans une tache. Les gens du logis étaient vêtus d'habits grossiers et insuffisans, mais propres. En Europe au contraire, il n'était guère de station qui n'offrît l'image de la saleté et de la plus horrible misère. Chaque village de Sibérie est protégé par un fossé et une palissade, qui entourent un vaste terrain, quelquefois de sept à huit verstes de diamètre, avec des portes sur la route et un gardien pour les ouvrir et les fermer. C'est à l'intérieur de cette enceinte qu'on fait paître les bestiaux du village et des troupeaux de cochons, d'oies, de canards et de poules. Il n'est point de ménage qui ne possède plusieurs vaches et plusieurs chevaux. Chaque paysan ensemence en blé autant de terre qu'il lui plaît; le gibier et le poisson abondent sur sa table, et l'hiver il tend des piéges pour se procurer des fourrures. Ces paysans sont presque tous libres, ou du moins ne relèvent que de la couronne. Il n'y a point en Sibérie de noblesse : le tsar est seul maître du sol, et l'on sait qu'en Russie ce sont les

serfs des petits propriétaires qui forment la partie la plus misérable de la population.

Une seule chose attriste le regard en Sibérie, c'est la rencontre des convois de forçats qui sillonnent continuellement les routes. Un détachement part tous les lundis matin d'Ekaterinenbourg sous la garde d'un peloton de Cosaques. Les plus coupables ouvrent la marche : ils sont enchaînés et doivent se rendre aux mines de Nertchinsk, à quatre mille verstes de l'Oural; ils n'arrivent à leur destination qu'au bout de huit mois. Les moins criminels viennent ensuite deux à deux; leur destination est Irkhoust, et leur voyage ne dure que six mois. Derrière la chaîne suivent des *télégas* qui portent le bagage, et quelques femmes à cheval qui accompagnent leurs maris en exil. Les forçats ne marchent que deux jours de suite; ils se reposent le troisième; ils font de vingt à vingt-cinq verstes par jour de marche. A chaque station, et habituellement hors de l'enceinte du village, est une caserne qui sert à les loger la nuit.

Les distances sont tellement considérables en Sibérie, que l'entretien des routes y est une nécessité de premier ordre : ces routes, encore peu nombreuses, sont généralement bonnes, hormis dans le voisinage des marais, où la pluie les détrempe aisément à cause de la constante humidité du sol. On recourt alors au procédé usité dans l'Oural : on jette des troncs d'arbres en travers du chemin, et les voitures se tirent d'affaire à grand renfort de chevaux. Les télégas du reste sont faits entièrement en bois, sans ressorts, sans même un clou, en sorte qu'avec une planche et des chevilles on peut toujours les réparer. Les stations de relais sont échelonnées à d'assez courtes distances, et sont toujours bien pourvues. Les chevaux sibériens sont petits, mais vigoureux; ils font régulièrement de trois à quatre lieues à l'heure, et le fouet ne les touche jamais. Nous ne pousserons pas plus loin ces détails sur l'intérieur de la Sibérie et sur ses habitans; ce sujet a déjà été traité dans cette *Revue* d'une façon très complète (1) : nous avons hâte d'arriver à l'Altaï, où la Russie a su découvrir de nouveaux élémens de richesse et de puissance (2).

Dès que l'on commence à s'approcher de l'Altaï, on rencontre sur toutes les routes de longues files de chariots qui vont porter du charbon de bois aux usines du gouvernement. Le terrain change de nature et de caractère : il devient de plus en plus sablonneux et s'élève graduellement; à mesure qu'on a franchi une chaîne de collines, on en découvre devant soi une autre plus élevée. Les rivières

(1) Voyez le travail de M. Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août et du 1er septembre 1855.

(2) On peut voir aussi *l'Altaï et son histoire naturelle*, par M. A. de Quatrefages, dans la *Revue* du 15 juillet 1845.

deviennent plus rapides, le lit s'en rétrécit, et au lieu de couler au fond de larges vallées, elles sont le plus souvent encaissées entre deux lignes de rochers. Enfin les forêts de peupliers, de bouleaux et de mélèzes, font place à la sombre verdure des pins noirs. A l'entrée de cette région, et presque encore dans la plaine, se trouvent Sousounkoï, où l'on traite le minerai de cuivre, et où on le transforme immédiatement en monnaie pour l'usage de la Sibérie, — la grande usine de Pavlovsky, où l'on affine l'argent, et enfin la ville de Barnaoul, siége de l'administration des mines. Barnaoul est une ville de dix mille âmes, avec une garnison de huit cents hommes environ. Elle est agréablement située sur la petite rivière Barnaulka, qui va se jeter dans l'Obi. Il y a une trentaine d'années, elle ne comptait encore que des maisons de bois : aujourd'hui les rues de Barnaoul sont larges, bien bâties, tirées au cordeau et percées à angle droit. Elle possède trois églises et un hôpital spacieux, bien aéré et bien organisé, où sont reçus tous les ouvriers malades, mais où leurs femmes et leurs enfants ne sont point admis. Le conseil des mines siége à Barnaoul : le gouverneur de Tomsk en a la présidence; aussi ce fonctionnaire est-il invariablement choisi dans le corps des ingénieurs. Il est astreint à visiter au moins une fois en deux ans toutes les mines et toutes les usines de l'Altaï. Il passe huit mois de l'année à Tomsk à expédier les affaires de son gouvernement, et quatre mois à Barnaoul, où il doit se trouver nécessairement au mois de mai, époque où le conseil des mines tient séance tous les jours pour arrêter les plans de la campagne. Toute proposition doit être portée au conseil, mais elle doit être approuvée ensuite par le gouverneur. Le *natchalnik* ou directeur en chef des mines réside aussi à Barnaoul : il est responsable de l'exploitation des mines, et sa juridiction s'étend sur tous les fonctionnaires. Il est tenu de visiter une fois par an tous les établissemens de la couronne : hauts fourneaux, forges, usines, mines d'or ou mines d'argent, ce qui l'oblige à parcourir chaque année six mille verstes dans les montagnes, tantôt en voiture, tantôt à cheval, tantôt en bateau, quelquefois sur de simples radeaux abandonnés au cours des rivières. Son autorité est immense : il n'est point dans tout l'Altaï de fonctionnaire ou de paysan qui ne soit soumis à ses ordres. Or le personnel des mines, dans le district qui lui est confié, ne comprend pas moins de 64,000 âmes, dispersées dans la plaine et dans les montagnes. M. Atkinson rend à l'administration minière de l'Altaï, telle qu'il a pu la voir fonctionner, un témoignage qui est le plus précieux des éloges : après avoir parcouru la Sibérie orientale et occidentale et une partie de la Russie, le voyageur déclare que les mineurs de l'Altaï forment la population la plus aisée, la plus propre et la plus comfortable de l'empire.

Aucun forçat n'a été encore employé dans les mines de cette région.

Des ingénieurs résident dans chaque usine pour la diriger. De plus, il y a dans la ville de Barnaoul, à la tête de chaque service, des fonctionnaires d'un ordre supérieur auxquels sont attachés plusieurs jeunes ingénieurs. Barnaoul est en effet la meilleure école pratique que l'on puisse imaginer. Tous les ans, au mois de mai, on envoie dans les montagnes sept ou huit de ces jeunes ingénieurs, à la tête chacun de cinquante ou soixante mineurs, et le directeur-général leur assigne à tous une vallée ou une partie de vallée qu'ils doivent explorer. En partant, chaque compagnie emporte sa provision de biscuit noir, de sucre, de thé et d'eau-de-vie de grain; la chasse et la pêche doivent pourvoir au reste. L'ingénieur qui dirige l'expédition reçoit une carte du terrain qu'il doit étudier, et tout est calculé pour que l'exploration soit faite de la façon la plus sérieuse. Une partie des mineurs est occupée à creuser dans le sol des trous de six pieds carrés qu'ils poussent jusqu'au lit de sable et de gravier qui recèle l'or, et que l'on rencontre ordinairement à une profondeur de cinq à dix pieds. Le sable atteint, on en extrait et on en lave une quantité suffisante pour apprécier le rendement en or; l'ingénieur enregistre combien d'onces d'or ont été recueillies de 100 pouds (1,800 kilos) de minerai. Un autre trou est creusé cinquante ou soixante pas plus loin, et l'on continue toujours ainsi en remontant la vallée, afin d'être certain de ne laisser échapper aucun filon. L'or retiré de chaque trou est mis à part; il reçoit une étiquette et un numéro correspondant à celui qui est inscrit sur la carte. Le directeur peut juger par-là si une vallée contient des dépôts d'or d'une suffisante richesse pour qu'il convienne d'en ordonner l'exploitation. Pendant qu'une partie des hommes creusent et essaient le terrain aurifère, les autres explorent les roches à la recherche du minerai d'argent. L'ingénieur recueille en outre des échantillons de tous les minéraux que l'on rencontre, et chaque échantillon reçoit encore un numéro qui permet de reconnaître sur la carte l'endroit précis où on l'a trouvé. Ces recherches prennent fin au milieu d'octobre; l'ingénieur renvoie alors dans leurs villages les hommes qui l'ont accompagné, à l'exception de deux ou trois qui rapportent avec lui à Barnaoul la collection des échantillons. Une galerie lui est assignée où il doit ranger ces échantillons dans l'ordre des indications qu'il a portées sur la carte; le directeur des mines vient alors les étudier, et se sert des indications ainsi recueillies chaque campagne pour dresser sur une immense échelle une carte géologique de l'Altaï, qui sera une des plus belles œuvres de la science moderne.

La Russie a établi à Barnaoul un observatoire destiné spécialement à des études de magnétisme et de météorologie : les observa-

tions se poursuivent jour et nuit, les résultats en sont consignés par écrit et transmis régulièrement à Pétersbourg. Un laboratoire est consacré à l'essai de l'or et de l'argent, et à toute sorte d'expériences de chimie et de métallurgie. Un muséum contient des échantillons de tous les minéraux de l'Altaï, un herbier des animaux empaillés et quelques antiquités sibériennes. Parmi les fonctionnaires de Barnaoul, il en est qui sont des savans de premier ordre et qui forment de riches collections particulières. Le docteur Gabler, inspecteur des hôpitaux de l'Altaï, mort en 1850, était un naturaliste éminent, en relation avec nombre de sociétés savantes; il possédait une collection de 17,000 insectes.

Les ateliers d'affinage de Barnaoul sont immenses : ils sont conduits par des ingénieurs du plus grand mérite, à qui une longue expérience a révélé tous les secrets du métier. Barnaoul produit tous les ans 250 pouds d'argent fin, c'est-à-dire environ 4,000 kilos; la production moyenne de toute la région de l'Altaï s'élève à 1,000 pouds. Pour affiner cette quantité d'argent, il faut 50,000 pouds de plomb, et en 1850 Barnaoul reçut seul 12,000 pouds de plomb importé d'Angleterre : depuis cette époque, des quantités considérables de minerai de plomb et de minerai d'argent ont été découvertes dans le steppe des Kirghiz, et aujourd'hui la Russie est affranchie du tribut qu'elle devait payer à l'Angleterre. C'est à Barnaoul que l'on affine tout l'or trouvé en Sibérie, excepté celui que l'on recueille dans les monts Yablonay, au-delà du Baïkal, et qui est fondu à Nertchinsk. Les gisemens d'or sont disséminés sur une très grande étendue de terrain : on en recueille sur les rives de l'Olekma et d'autres rivières dans le voisinage d'Yakoutsk, dans les monts Saïan et dans le gouvernement d'Yénisséi, qui possède quelques-unes des mines les plus riches. Presque toutes sont la propriété de la couronne, qui les fait exploiter par ses paysans. Le lavage du minerai commence dans la première semaine de mai et se termine le 10 septembre; ce jour-là, tous les ouvriers reçoivent leur paie et sont renvoyés dans leur village, quelques-uns ont à faire jusqu'à 2,000 verstes avant d'arriver. Tous les propriétaires de mines sont obligés d'envoyer leur or à Barnaoul, où ils l'expédient une ou deux fois pendant la campagne. Arrivé à Barnaoul, cet or devient la propriété de la couronne, qui en paie la valeur aux intéressés : il est affiné et mis en lingots pour être transporté à Pétersbourg. Six caravanes chargées d'or et d'argent quittent chaque année Barnaoul sous la garde d'une escorte : quatre en hiver sur des traîneaux, et deux en été par les routes ordinaires. La première caravane d'hiver part au commencement de décembre pour être rendue à Pétersbourg avant la fin de janvier; les autres suivent à divers intervalles. A

l'arrivée à Pétersbourg, l'or et l'argent sont essayés de nouveau par mesure de vérification. L'argent de l'Altaï contient une petite quantité d'or avec une faible fraction de cuivre : la séparation de ces métaux n'a lieu qu'à la monnaie de Pétersbourg. La quantité d'or la plus considérable que la Sibérie ait encore produite en une année est 75,000 livres : une grande partie de la région aurifère dans la Sibérie du nord et la Sibérie orientale n'a point encore été explorée.

L'Altaï ne produit pas seulement de l'or et de l'argent : dans les forges de Tomsky, on fabrique des quantités considérables de fonte et de fer en barre, objet d'échange plus précieux peut-être pour le commerce avec les nomades de la Tartarie et de la Mongolie. Le minerai de fer est de qualité supérieure, et le général Anossof avait entrepris de donner à Tomsky un grand développement et d'y introduire la fabrication de l'acier damassé. A peu de distance de ces forges est la ville de Kouznetsk, marché important pour les fourrures : c'est là que tous les Tartares et les Kalmouks de l'Altaï viennent payer le tribut de pelleteries qu'ils doivent à la Russie. Chaque chasseur ne manque jamais d'ajouter à son tribut les plus précieuses de ses peaux comme présent personnel pour l'empereur. Kouznetsk compte près de trois mille habitans : ce sont en grande partie des Cosaques et des Tartares, et quelques colons russes. Dans les gorges du Korgon, on trouve des jaspes de la plus remarquable beauté, et qu'on extrait par blocs d'une grande dimension. C'est un travail extrêmement pénible : les ouvriers commencent par percer de cinq pouces en cinq pouces des trous d'une certaine profondeur le long du bloc qu'ils veulent détacher; ils introduisent dans ces trous des poutres en bois de bouleau bien sec, et ils arrosent continuellement ces poutres jusqu'à ce que le bois gonfle et en se dilatant fasse éclater le roc. Ces ouvriers sont expédiés des différens villages de l'Altaï au Korgon; ils campent dans la montagne depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre, et reçoivent pour toute paie des rations de pain noir et de sel, plus 3 fr. 50 cent. par mois. Les blocs de jaspe sont à peine dégrossis sur les lieux : ils sont descendus péniblement jusqu'à la rivière, qui les transporte à Kolyvan, où on les taille en vases et en colonnes. Quelques-uns des jaspes du Korgon taillés à Kolyvan ont figuré à l'exposition universelle de Londres, où ils ont obtenu une des grandes médailles. Kolyvan travaille aussi le porphyre, le quartz et l'aventurine. Cent vingt ouvriers, dont quelques-uns sont de véritables artistes, y trouvent de l'emploi toute l'année à raison de 4 fr. 50 cent. par mois : c'est de leurs mains que sont sortis les colonnes, les statues et les vases gigantesques qui décorent l'Hermitage et les autres résidences impériales en Russie.

La région des montagnes commence un peu au-dessus de Zmei-

nogorsk, une des plus riches mines d'argent de la couronne. Les pins noirs qui ont succédé aux peupliers et aux bouleaux font place à leur tour aux cèdres. On voit se dresser devant soi le pic d'Ivanoffsky Belock avec ses neiges éternelles; au lieu de rivières, on ne rencontre plus que des torrens qu'on ne saurait traverser sans danger, et à partir de la mine de Riddersk il est impossible de voyager autrement qu'à cheval. Partout les autorités russes mettaient à la disposition de M. Atkinson vingt chevaux et quinze hommes, dont dix portaient des haches et les autres des fusils; un Cosaque commandait cette escorte, qui donnait au voyageur l'air d'un chef de brigands. De distance en distance, on rencontre dans les vallées de petits villages où règne l'aisance. Chaque ménage possède des chevaux et des vaches qui trouvent abondamment à paître dans les environs du village; les flancs des montagnes fournissent assez de foin pour la provision d'hiver. Les paysans récoltent du seigle et du blé; ils ont de nombreuses ruches qui leur donnent un miel exquis; ils font des conserves et des liqueurs avec les fruits sauvages et les baies de plusieurs arbrisseaux; enfin ils ont droit de chasse et de pêche. Ils ont donc tout le nécessaire de la vie et quelques-unes de ses superfluités; il ne leur manque que la liberté. L'autorité du tsar les suit jusqu'au fond de ces gorges presque inaccessibles : on sait le nombre et l'âge des habitans du moindre village. De temps en temps un ordre arrive, et quelqu'un des jeunes gens est obligé de se rendre dans une mine, éloignée peut-être de mille verstes, pour y travailler des mois, souvent des années, à raison de moins de six sous par jour : trop heureux encore de n'être point enrôlé dans l'armée, car alors il serait presque assuré de ne jamais revoir le lieu de sa naissance. Malgré la perspective de ces séparations cruelles, les habitans de l'Altaï ne se plaignent point de leur sort. M. Atkinson fut reçu au village de Poperetchnaia par un vieillard dont le fils avait été désigné pour l'accompagner dans une de ses excursions; c'était un véritable patriarche, dont la tête et la physionomie auraient pu servir de modèle pour un des évangélistes : une longue barbe grise encadrait une mâle figure qui respirait la santé et le bonheur. Il avait pour tout vêtement un pantalon de toile bleue enfermé dans des bottes qui montaient jusqu'aux genoux, et par dessus une chemise ou une blouse blanche serrée autour de la taille par une ceinture rouge. L'hiver, on ajoute à ces vêtemens une peau d'agneau ou une peau de loup. Sa femme portait une chemise de toile blanche, une jupe plissée rose, un mouchoir rouge sur la tête, des souliers, mais point de bas. C'était une femme d'un air respectable et intelligent, et qui tenait sa maison dans un ordre parfait. Les boiseries, les bancs, les tables, les planchers étaient fré-

quemment frottés avec de l'écorce de bouleau et du sable sec, ce qui les faisait reluire : tout indiquait dans ce ménage l'abondance et le bien-être. Les villages ne dépassent point une certaine zone de la région montagneuse; au-delà, on ne rencontre que des Kalmouks, dont la chasse est le métier, qui, l'été, conduisent leurs troupeaux paître sur les cimes des montagnes, et les ramènent en automne dans les vallées, où ils passent l'hiver.

Après avoir exploré le versant nord de l'Altaï, M. Atkinson voulut connaître le versant sud, et fut tout surpris de ne plus trouver que de maigres arbrisseaux au lieu des forêts de cèdres dans lesquelles il avait erré. Le versant méridional de l'Altaï est entièrement dépouillé d'arbres, ce que l'on explique par l'action dévorante et la violence des courans atmosphériques qui, avant d'arriver à cette région, ont passé sur le steppe et les nombreux lacs salés qui y entretiennent la désolation. M. Atkinson traversa l'Altaï par les passes de Khalsoun, au milieu de paysages dont il ne peut rendre l'aspect grandiose et l'infinie variété. Du sommet du Khalsoun, le voyageur put contempler en face de lui la masse énorme du Biélouka, qu'il devait gravir quelques années plus tard : ce géant de l'Altaï élevait jusqu'aux nues ses deux pics couverts de neiges éternelles et ses glaciers immenses; il dépassait de beaucoup tout le reste de la chaîne, quoique un grand nombre des pics qui l'entouraient portassent également une couronne de neige. Au-dessous de ceux-ci s'étendait à perte de vue, comme une mer de montagnes, tout le versant méridional de l'Altaï, dont les derniers chaînons auraient pu être pris pour une vapeur légère à l'extrémité de l'horizon, si quelques aiguilles, resplendissant aux feux du soleil, ne s'étaient clairement détachées.

En descendant ce côté de l'Altaï, M. Atkinson arriva aux mines d'argent de Zirianovsky, situées à quelques verstes seulement de la Mongolie chinoise et du steppe des Kirghiz. Ce sont les mines les plus importantes et les plus productives de l'Altaï : le minerai y est d'une richesse extrême; les filons qui rendent le plus se trouvent à trois cents pieds au-dessous du sol; il en est même que l'on poursuit jusqu'à une profondeur de cinq cents pieds. Le principal obstacle que rencontrent les mineurs est la quantité d'eau qui les inonde sans cesse, et qu'ils expulsent avec des pompes grossièrement construites. Le minerai n'est point travaillé à Zirianovsky : deux mille chevaux sont employés toute l'année à le transporter dans de petites charrettes à cent verstes plus loin, au *pristan* de Verchnayan, où il est embarqué sur l'Irtisch, qu'il descend jusqu'à Oust-Kamenogorsk. Là il est débarqué et chargé de nouveau sur des voitures qui le conduisent à Barnaoul, à une distance de six cents verstes. Ces transports multipliés, qui paraissent accroître inutilement les frais, ont pour cause un fait physique dont la science donnera peut-être un jour

l'explication. Il ne croît point d'arbres dans les environs des gîtes d'où s'extrait le minerai d'argent; le combustible manque donc à Zirianovsky, comme à Zmeinogorsk, comme à Salaier et dans toutes les autres mines : de là l'obligation de conduire le minerai à Barnaoul, où il est traité au charbon de bois. Dans les premiers temps de l'exploitation, il semblait que les forêts de l'Altaï fussent inépuisables; on les coupait donc à blanc, et des arbres gigantesques étaient consumés pour faire du charbon. On ressent aujourd'hui les tristes effets de cette imprévoyante prodigalité : quelques usines sont obligées de faire venir leur bois et leur charbon de forêts éloignées de cinquante ou soixante verstes. Toutes les forêts sont maintenant aménagées régulièrement, et placées sous la surveillance de gardes généraux formés à l'école des eaux et forêts de Pétersbourg. On a commencé en outre à rechercher les gisemens de charbon de terre. Par un hasard heureux, une mine de houille a été découverte dans les environs de la mine d'argent de Salaier, et des essais ont été faits pour employer le combustible ainsi obtenu à traiter le minerai sur place. Il n'est pas douteux d'ailleurs que la houille ne se rencontre en abondance au pied du versant nord de l'Altaï : en descendant le Tom, M. Atkinson arriva dans un endroit où le fleuve, profondément encaissé, coupait vraisemblablement un des plus riches bassins houillers qui existent au monde. On apercevait à jour, affleurant presque au sol, une couche de houille de douze pieds d'épaisseur reposant sur un lit de grès gris et jaune épais de huit pieds; venait ensuite une seconde couche de houille d'une épaisseur de dix pieds, reposant également sur un second lit de grès, au-dessous duquel on voyait poindre, presque au niveau de l'eau, une troisième couche dont la profondeur n'est pas connue. Un peu plus bas, sur le même fleuve, M. Atkinson vit une couche de houille qui dépassait de trente-cinq pieds le niveau de l'eau. Ce sont là des richesses dont la Russie saura tirer parti.

IV.

L'Irtisch, qui transporte à Oust-Kamenogorsk le minerai de Zirianovsky, sert, pendant la plus grande partie de son cours, de limite à la Sibérie méridionale; mais cette rivière n'est plus la véritable frontière de la domination russe. Depuis longues années, tous les Kirghiz-Kaisaks, qui étaient demeurés en Sibérie, ont été rejetés au-delà du fleuve, avec interdiction de le traverser. Une route militaire suit la rive sibérienne; de distance en distance sont échelonnées des forteresses, dont la plus importante est Kochbouchta, et des stations de Cosaques. Ces stations sont de véritables colonies. Les Cosaques sont établis avec leurs femmes et leurs enfans dans des villages pa-

lissadés : ils ne sont assujettis à aucune autre obligation que de défendre le passage du fleuve. Ils ont droit exclusif de pêche dans l'Irtisch et dans les cours d'eau qui y aboutissent, avec droit de chasse dans les montagnes. Ils cultivent du froment et du seigle, et récoltent dans leurs jardins des légumes de toute sorte, des concombres et des melons; ils ont des ruches en grand nombre et sont autorisés à faire le commerce avec les Kirghiz. Aussi vivent-ils dans la plus grande aisance, et quelques-uns d'entre eux possèdent jusqu'à cinq cents chevaux. De temps en temps, un colonel visite les stations pour s'assurer que l'ordre y règne, et que les Cosaques tiennent leurs armes en bon état.

On comprend aisément quelle fascination le sort heureux du Cosaque comfortablement établi dans une maison propre et bien tenue, entouré de jouissances inconnues au nomade, doit exercer sur les Kirghiz et les Changariens que la Russie a rejetés dans le steppe. L'indépendance devient d'ailleurs chaque jour plus difficile à ce peuple, maintenant qu'il se trouve enclavé entre l'Irtisch et la ligne des postes russes nouvellement établis sur le lac Balkash et sur l'Ili. Aussi peut-on les considérer désormais comme des sujets de la Russie. Déjà l'appât d'un faible salaire suffit pour en attirer un certain nombre dans les mines de l'Altaï, où ils viennent travailler l'été, et qu'ils quittent au mois d'octobre pour retourner chez eux. Ils sont contraints de se former en caravanes pour se défendre contre leurs compatriotes, qui guettent leur retour afin de les attaquer en chemin et de les dépouiller. M. Atkinson a fait plusieurs excursions dans le steppe, accompagné de deux ou trois Cosaques de la frontière, dont la présence était pour lui une protection suffisante, et dont les moindres injonctions étaient exécutées avec empressement.

Le dernier poste russe sur l'Irtisch est le fort Narym, gardé par des Cosaques et bâti au confluent de la Narym et de l'Irtisch, à sept ou huit verstes de Zirianovsky. La Narym et les monts Kourt-Chume, d'où elle descend, servent de limites aux possessions russes : au-delà s'étendent à l'orient les plaines de la Mongolie chinoise. M. Atkinson a parcouru une grande partie de la Mongolie, depuis la Narym jusqu'à l'entrée du pays des Khalkas, où aucun autre Européen n'a encore pénétré. Le récit de ses aventures dans cette contrée forme même la portion la plus agréable de son livre. Nous n'y ferons cependant presque aucun emprunt. Les relations du père Huc et des autres voyageurs qui ont traversé la Tartarie ont suffisamment fait connaître la vie des nomades et les mœurs de la tente. Les Mongols mènent la même existence que les autres peuples pasteurs de l'Asie centrale : ils en ont les vertus et les vices, l'hospitalité et la mauvaise foi. Ils accueillent un hôte cordialement, et le lendemain se mettent à sa poursuite pour le dépouiller. Seulement,

habitant un climat plus chaud et voisin de la Chine, ils remplacent dans les jours de fête les peaux de mouton et les grossiers tissus de laine par des étoffes de soie richement brodées; ils connaissent l'usage du thé et du sucre, et quelques raffinemens de la civilisation chinoise ignorés des autres nomades.

La plupart des cartes géographiques représentent parallèlement à l'Altaï sibérien une longue chaîne de montagnes, supposée d'une grande élévation, qu'on appelle *Grand-Altaï*, et qui couperait en deux une partie de la Mongolie. Les explorations de M. Atkinson lui ont démontré que cette chaîne n'existe pas : la Mongolie n'est traversée que par une ligne de collines qui n'atteignent jamais à une assez grande élévation pour mériter le nom de montagnes, et qui courent transversalement à la direction du prétendu Grand-Altaï. Les géographes ont été induits en erreur par des récits qui s'appliquaient à la grande chaîne des monts Syan-Tchan, placée beaucoup plus au sud, et qui sépare la Mongolie et la Changarie du grand désert de l'Asie centrale. C'est à cette chaîne des Syan-Tchan, dont une grande partie est couverte de neiges éternelles, qu'appartiennent le Bogda-Oola, un des pics les plus élevés de l'univers, et les volcans Pe-shan et Ho-theou. Pendant que les monts Alatou, un des rameaux des monts Syan-Tchan, se détachent vers le nord, dans la direction du lac Balkash, et comptent des pics élevés de 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le reste de la chaîne s'abaisse à mesure qu'elle se prolonge vers l'orient, et finit à l'état d'insignifiantes collines au milieu du désert. Comprises entre deux grandes chaînes de montagnes, les plaines de la Mongolie, d'où Tamerlan et Genghiz-Khan précipitèrent de si formidables invasions sur le reste de l'Asie, n'offrent point le caractère de désolation qu'on est trop porté à leur attribuer. Il ne faut point les confondre avec le Gobi ou désert auquel elles confinent, et dont les prolongemens les envahissent sur quelques points. Elles renferment des richesses minéralogiques assez précieuses, et l'on y rencontre assez fréquemment, sous la forme de ruines qui inspirent aux Mongols une frayeur superstitieuse, les traces irrécusables d'une civilisation entièrement effacée. La qualité des eaux règle dans toute la Mongolie la condition du sol. Les rivières qui descendent des montagnes, ne trouvant aucune issue vers la mer, finissent toutes par former un lac dont le niveau est maintenu à une hauteur constante par l'évaporation due aux feux d'un soleil ardent : il suffit de gravir une hauteur pour voir scintiller à l'horizon quinze ou vingt de ces lacs, dont quelques-uns ont une étendue considérable. L'eau est-elle douce, les bords de la rivière et du lac auquel elle aboutit sont fertiles et couverts d'une végétation luxuriante, les côteaux sont revêtus de bois où abondent les sangliers, les gazelles et les loups. L'eau est-elle saumâtre;

elle formera un lac salé perdu dans une ceinture de roseaux, et autour duquel s'étendra une plaine aride, privée de toute végétation.

Les chefs mongols prennent tous le titre de sultan; il en est qui comptent par milliers le nombre de leurs chevaux et de leurs chameaux, et par centaines de mille le nombre de leurs moutons. Ils font dresser devant leur tente plusieurs lances garnies de banderoles suivant le nombre de cavaliers auxquels ils commandent, et quelques uns d'entre eux prétendent à une origine illustre. Sultan-Ali-Iholdi, que visita M. Atkinson, se disait issu de Tamerlan, et entretenait dans son *aoul* un ménestrel chargé de célébrer les exploits de sa race. Sultan-Sabeck et Sultan-Baspasihan portaient à leur bonnet une plume de hibou pour constater leur descendance de Genghiz-Khan. Chaque chef a un marchand accrédité auquel il cède ou confie un certain nombre de chevaux et de moutons : le marchand les conduit en Chine à ses risques et périls, et rapporte en échange des étoffes de soie, des tapis de la Boukharie, des vases de porcelaine, du thé, du sucre et des confitures sèches. Ces rapports de commerce sont à peu près les seuls que les chefs mongols aient avec la Chine. Au milieu du XVIIIe siècle, sous l'empereur Kien-Longu, les Mongols ont dû se reconnaître tributaires de l'empire chinois; mais la prompte décadence de la dynastie mandchoue a rendu depuis bien des années leur sujétion purement nominale. Séparés de la Chine proprement dite par le désert, les Mongols n'ont dans leur voisinage que les colonies pénales établies par les Chinois au pied des Syan-Tchan : beaucoup des criminels de ces colonies s'enfuient dans les montagnes, où ils s'associent pour se livrer au brigandage, et ils deviennent pour les Mongols, dont ils attaquent les villages et enlèvent les troupeaux, un légitime objet de haine et de terreur. Quant à l'empereur, son autorité est absolument inconnue. En revanche, l'influence russe commence à pénétrer parmi ces nomades. Sultan-Boulania avait rendu visite au gouverneur-général de la Sibérie occidentale, et quand M. Atkinson lui eut remis une lettre du gouverneur, il fit écrire par son *mullah* ou prêtre un passeport qui devait assurer au voyageur la protection de plusieurs sultans de la Grande-Horde. Sultan-Souk recevait une pension de la Russie; il montrait avec orgueil un habit rouge, une médaille d'or et un sabre qui lui avaient été envoyés par Alexandre Ier. Il se para de ces dons précieux quand M. Atkinson voulut faire son portrait. Il avait reçu dans une expédition de brigandage un coup de hache qui lui avait fendu le nez : il recommanda au voyageur de ne point reproduire la cicatrice, de peur que l'empereur, s'il venait à voir ce portrait, ne découvrît que son pensionnaire était retombé dans les habitudes de pillage auxquelles il avait promis de renoncer.

C'est le commerce qui a mis en relation avec la Russie les Mon-

gols orientaux ou Khalkas, qui sont séparés cependant de la Sibérie par les monts Saïan, ces Alpes de l'Asie septentrionale, qu'on met trente jours à franchir. Les Khalkas, qui hivernent autour du lac Kossogol, passent l'été dans les montagnes à faire paître leurs troupeaux et à poursuivre le gibier. Ils ont découvert des passes par lesquelles ils se rendent sur le versant nord de la chaîne, et redescendent dans le gouvernement d'Irkoutsk et jusqu'aux environs du Baïkal. Un commerce d'échanges s'est établi entre eux et les Cosaques : de petites foires se tiennent à des intervalles réguliers dans la montagne; les affaires y sont débattues avec gravité et s'y traitent avec une probité rigide. Les paysans sibériens apportent des fourrures et les pierres précieuses qu'ils trouvent sur les bords des torrens, spécialement des lapis-lazuli, fort recherchés des Chinois. Les Khalkas leur fournissent en échange des étoffes de soie et de velours, unies ou brodées, du sucre, du thé et des porcelaines. Quelques jours sont consacrés à des réjouissances mutuelles, et chacun retourne dans son pays. La Russie a mis à profit ces relations pour étendre son influence parmi les Mongols, et il paraît que le gouverneur général de la Sibérie orientale, le général Mouravief, a réussi, l'année dernière, à amener toutes les tribus des Khalkas à se reconnaître vassales de la Russie. Les Khalkas orientaux, voisins des provinces les plus peuplées de la Chine, étaient assujettis à un tribut : la Russie a offert, moyennant un tribut beaucoup moins considérable, de les affranchir des exactions des autorités chinoises et de protéger leur territoire. Elle a fait appel à leur intérêt, mais elle a été surtout servie par leurs rancunes nationales. La tradition a conservé parmi les Khalkas le souvenir des exploits de leur race : dans leurs chants, dont le père Huc a fait connaître quelques fragmens, ils invoquent Tamerlan et lui demandent de venir se mettre encore une fois à leur tête. Ils se souviennent que sous Genghiz et sous Kublaï ils ont conquis la Chine et régné dans cet empire, dont ils sont aujourd'hui tributaires. Ils regardent comme des parvenus et comme des usurpateurs les Mandchoux, dont la puissance ne date que du XVIIe siècle, et dont ils sont séparés par la langue et par la religion. C'est donc une humiliation pour eux de voir la Chine au pouvoir d'une race inférieure, qu'ils détestent et qu'ils méprisent, et dont cependant ils ont eu à porter le joug pendant près d'un siècle. Si la Russie, par des promesses et par des pensions libéralement distribuées parmi les chefs, a obtenu l'allégeance des Khalkas, ainsi que des renseignemens affirmatifs l'annoncent, il ne lui sera pas difficile de les jeter sur la Chine, et elle trouvera parmi eux des auxiliaires empressés et formidables. On évalue en effet leur nombre à six cent mille familles, ou environ quatre millions d'âmes : le pays qu'ils occupent a une étendue à peu près égale à celle de la France.

L'entrée des Khalkas dans l'alliance russe date de la tournée que le général Mouravief a faite en 1857 dans les districts au-delà du lac Baïkal et dans les établissemens du fleuve Amour. Cet officier-général, un des hommes les plus remarquables que la Russie ait produits, à peine en possession du gouvernement de la Sibérie orientale, a voulu que son administration fût le point de départ d'une ère nouvelle pour ces contrées lointaines. Il a donné une vive impulsion à la colonisation, et en 1857 il a créé deux villes nouvelles, Werchnolensk et Balagansk dans le district d'Irkoutsk, qu'il a dotées de marchés et d'édifices publics. Irkoutsk est devenue par ses soins une grande et belle ville, offrant toutes les recherches et toutes les commodités des cités européennes, pourvue de bazars bien approvisionnés, d'hôtels, de cercles et de cafés. Toute protection et toutes facilités ont été assurées au commerce sibérien, et malgré les troubles intérieurs de la Chine, jamais il ne s'est conclu plus d'affaires à Kiachta : il s'y est vendu en 1857 cent trente mille caisses de thé, chiffre qui n'avait jamais été atteint. Une preuve manifeste de la prospérité extraordinaire de la Sibérie, c'est le petit nombre des exilés politiques qui ont profité de la dernière amnistie. Le général Mouravief avait cependant été autorisé à faire payer à chaque exilé qui voudrait retourner en Europe 150 roubles argent pour ses frais de voyage : très peu ont usé de la permission qui leur était accordée. Il en est sans doute qu'aucun lien ne rattache plus à leur pays natal, et qui se sont créé une famille nouvelle et une seconde patrie; mais la plupart ont été retenus par les chances de fortune qui s'offrent à eux en Sibérie. Ils ont été, malgré eux, les pionniers de la civilisation dans ces contrées déshéritées, et ils sont les premiers à recueillir les fruits des industries nouvelles qu'ils y ont introduites. L'agriculture, le commerce ou l'industrie ont largement récompensé les efforts de tous ceux qui ont cherché dans le travail une consolation à l'exil : les fortunes de 5,000 roubles argent ne sont pas rares parmi eux, et il en est de beaucoup plus considérables. Un Polonais, nommé Palevski, qui avait des connaissances mécaniques assez étendues, est devenu le principal intéressé dans l'exploitation de riches mines de cuivre; il a établi un service de bateaux à vapeur sur l'Irtisch et sur l'Obi, et il a une part considérable dans la propriété des navires qui sillonnent aujourd'hui ces deux cours d'eau.

Un des obstacles aux progrès de la colonisation dans la Sibérie orientale est la cherté excessive de certains articles que nous sommes habitués à ranger parmi les nécessités de la vie. M. Atkinson, en visitant les magasins de Barnaoul, fut étonné du prix extravagant auquel se vendaient tous les objets de provenance européenne, et cependant Barnaoul était en communication régulière avec les entrepôts de l'Oural, et par eux avec l'Europe. C'était bien

pis dans les districts orientaux : à mesure qu'on se rapprochait de l'Océan-Pacifique, le prix de toute chose allait augmentant dans des proportions fabuleuses. C'est ainsi qu'à Irkoutsk on s'estimait heureux, en 1856, de ne payer le sucre que 4 francs la livre. Ce mal paraissait sans remède. La Russie possède bien un port, Ochotsk, sur l'Océan-Pacifique; mais le golfe d'Ochotsk est fermé par les glaces jusqu'au mois de juillet, et ne demeure point ouvert pendant plus de deux mois et demi. Eût-il été libre pendant un temps plus long, il n'aurait pu servir à établir des communications faciles avec le monde civilisé. Tous les grands fleuves de la Sibérie coulent du sud au nord, c'est-à-dire dans une direction parallèle à la mer, et le long de la côte s'étend une chaîne de montagnes assez élevées. La route qui conduit d'Irkoutsk à Ochotsk, en traversant toute la Sibérie orientale, coupe donc transversalement toutes les grandes vallées du pays; elle doit franchir toutes les chaînes qui les séparent, et dont quelques-unes deviennent impraticables l'hiver, précisément dans la saison où les transports devraient être plus faciles. Le commerce essayait en vain de lutter contre les obstacles que la nature elle-même opposait à son développement. Aussi les Russes ont-ils de tout temps jeté un regard de convoitise sur le bassin de l'Amour. Ce fleuve, un des plus grands du monde, et que les plus gros vaisseaux de guerre remontent jusqu'à une distance considérable, court de l'ouest à l'est, dans une direction perpendiculaire à celle que suivent tous les fleuves sibériens; c'est seulement à l'approche de l'Océan-Pacifique qu'il fait brusquement un coude, et coule du sud au nord pour se jeter dans le détroit qu'on appelle la Manche de Tartarie, qui communique avec la mer du Japon, et qui reste presque constamment libre. Un de ses affluens, la Chilka, prend sa source dans les monts Saïan, non loin du lac Baïkal, et passe à Nertchinsk; un autre, la Zeïa, a sa source beaucoup plus au nord encore, dans le gouvernement d'Yakoutsk. L'Amour et ses affluens offraient donc, au prix d'un détour, une route naturelle et facile entre la Sibérie orientale et l'Océan-Pacifique. Depuis longues années, les Russes ont occupé la vallée supérieure de l'Amour, qui confine au pays des Khalkas; mais un traité conclu avec la Chine au XVIIIe siècle, et dont Klaproth a donné la traduction, leur interdisait la navigation du fleuve. Ce traité a été longtemps observé; mais la nécessité d'ouvrir aux provinces sibériennes des débouchés vers l'Océan-Pacifique était tellement impérieuse que la Russie, dans le cours des dernières années, avait fait commencer l'exploration du fleuve. L'escadre anglo-française, pendant la guerre de Crimée, chercha vainement aux bouches de l'Amour des établissemens russes : ces établissemens n'étaient alors qu'à l'état de projet. Cependant, si l'on n'avait point encore mis la main à l'œuvre, les

études étaient terminées et tous les préparatifs étaient faits. A peine la conclusion du traité de Paris avait-elle rendu à la Russie la liberté de ses mouvemens, que la frontière sibérienne fut brusquement portée jusqu'aux rives de l'Amour, et qu'une moitié de la Mandchourie se trouva enclavée dans les possessions russes. Une forteresse fut créée, sous le nom de Strelotschnaïa, au confluent de l'Argoun et de la Chilka, qui par leur réunion forment l'Amour, et une autre aux bouches mêmes du fleuve, sous le nom de Nicolaïef : des stations de Cosaques furent établies le long du fleuve, et une route militaire fut commencée immédiatement pour les relier entre elles.

Au mois de novembre 1856, la garnison de Nicolaïef entendit pour la première fois résonner les sonnettes de la poste russe, et vit entrer le premier téléga. C'était le général Kagakevitch qui arrivait en tournée d'inspection. Quelques jours après, un bâtiment américain, l'*Europa,* débarquait à Nicolaïef les machines et les coques démontées de deux petits bateaux à vapeur destinés à naviguer sur le Haut-Amour. Ces deux bateaux furent montés et garnis de leurs machines pendant l'hiver : le plus grand, appelé *Amour,* est de la force de soixante-dix chevaux; le second, appelé *Lena*, est de la force de trente-cinq chevaux et ne tire que trois pieds et demi, ce qui lui permet de remonter l'Amour jusqu'à Strelotschnaïa. En même temps deux autres bateaux à vapeur étaient construits sur la Chilka par les ateliers du gouvernement à Nertchinsk. Dans son voyage d'essai, en juillet 1857, la *Lena* a transporté des voyageurs et des marchandises de Nicolaïef à Strelotschnaïa en trente jours, avec la certitude de pouvoir réduire à vingt jours la remonte du fleuve dans les voyages suivans. L'*Amour* ne put d'abord dépasser le confluent de la Zeïa à cause du manque d'eau; mais la fonte des neiges, en grossissant le fleuve, lui permit de continuer sa route. Les expéditions de ces deux navires ont été extrêmement fructueuses. On n'avait pas perdu de temps en effet pour appeler le commerce à Nicolaïef : ce port a reçu en 1857 des navires venus de Hong-Kong, de San-Francisco et de Hambourg, avec des cargaisons évaluées à deux millions, et un grand nombre de barques japonaises. Toutes les marchandises y sont devenues immédiatement trois fois moins chères qu'à Irkoutsk, et les importateurs, en les dirigeant aussitôt sur la Sibérie orientale, à bord de l'*Amour* et de la *Lena*, ont réalisé des bénéfices considérables. Les bateaux à vapeur ont rapporté à la descente de riches cargaisons de fourrures, en sorte que déjà les élémens d'un commerce régulier et lucratif sont acquis. Ainsi, en moins de quatre années, une province a été ajoutée à la Russie, des forteresses ont été bâties, un port créé, la régularité des communications assurée par une route et par un service de bateaux à vapeur, une

voie nouvelle ouverte au commerce, et tandis que la Sibérie payait moins cher ce qu'elle achète à l'Europe, elle a conquis une voie d'écoulement plus facile et plus prompte pour ses propres produits, affranchis de transports onéreux.

De semblables résultats, obtenus en si peu de temps, avaient une portée trop haute pour ne pas frapper tout esprit politique. Le général Mouravief, qui les avait entrevus dès son arrivée en Sibérie, et qui, dans une rapide visite à Pétersbourg en 1856, s'était assuré des moyens d'action considérables en hommes et en argent, a consacré tout l'été de 1857 à vérifier par ses propres yeux les progrès déjà accomplis, à préparer ce qui restait à faire. Au retour de cette inspection, il a pris immédiatement la route de Pétersbourg, où il est arrivé en novembre de la même année. Il a exposé au tsar l'insuccès de la mission confiée à l'amiral Putiatin, la certitude d'une guerre avec la Chine, qui ne peut se laisser ravir, sans essayer de la défendre, la moitié d'une province qui a été le berceau de sa dynastie, enfin la nécessité non-seulement de conserver, mais de développer les établissemens formés sur les bords de l'Amour. Il a fait voir la Sibérie orientale condamnée à languir au milieu de sa ceinture de montagnes et de glaces éternelles, appelée au contraire à l'avenir le plus brillant et le plus rapide, si on lui ouvre vers le monde civilisé cette route que la nature a pris soin de tracer elle-même; il a montré les moyens d'action tout prêts, l'exécution facile, l'occasion opportune. Les rapports du général Mouravief, confirmés de tous points par le témoignage du général Korsakof, feldataman des Cosaques établis au-delà du Baïkal, arrivé à Pétersbourg presque en même que le gouverneur général, ont porté la conviction dans l'esprit du tsar. Les résolutions prises par le gouvernement russe se sont trahies dans le langage de ses organes semi-officiels, et surtout dans un article significatif de *l'Abeille du Nord*. « La Chine, disait l'écrivain russe, est un empire trop étendu pour qu'il puisse lui être permis plus longtemps de mener une existence isolée, et de s'interdire tout rapport même avec les états qui, par leur organisation commerciale ou la contiguïté de leurs frontières, ont le plus de droits à entrer en relations avec elle. Le génie de l'activité européenne réclame à grands cris qu'elle entre enfin dans le cercle de son action. Les états civilisés ont trop le sentiment de leur dignité et de leur puissance pour demeurer plus longtemps indifférens aux refus obstinés que fait la cour de Pékin de nouer aucune sorte de relations avec l'Europe et l'Amérique : ils le peuvent d'autant moins que le Japon, mieux inspiré, n'a attendu pour abaisser ses barrières l'emploi d'aucun moyen de coërcition. D'après les dernières nouvelles, la Chine persiste dans son obstination. On n'aura donc point lieu d'être surpris *si la Chine*

devient avant peu le théâtre d'événemens remarquables et du plus haut intérêt pour l'Europe. »

Cette prédiction menaçante est aujourd'hui en voie d'accomplissement. Le général Mouravief est retourné dans son gouvernement avec des pouvoirs discrétionnaires, et toutes les troupes qui étaient dans la Sibérie occidentale ont été dirigées immédiatement au-delà du lac Baïkal. L'amiral Putiatin avait été chargé d'offrir à la cour de Pékin le secours d'une armée russe contre les rebelles, en échange de la cession du territoire de l'Amour. Le général Mouravief a été autorisé à imposer à la Chine cette cession et l'ouverture de ses frontières, fallût-il porter la guerre au cœur de l'empire du Milieu, fallût-il même renverser la dynastie régnante. Les mandarins de la Mandchourie ont fait sommation aux Russes d'évacuer le territoire de l'Amour; sur le refus de ceux-ci, ils ont rassemblé des troupes, ils ont attaqué et détruit quelques-unes de leurs stations. Le général Mouravief a enjoint aux Cosaques d'évacuer toutes les stations et de se concentrer sur deux ou trois points principaux; lui-même réunit des forces considérables pour être prêt à entrer en campagne avec une armée dès le retour du printemps, et il a envoyé à l'amiral Putiatin l'ordre de coopérer avec son escadre aux entreprises des flottes anglaise et française. Comme il est à croire que le général Katenin n'a point rassemblé, sans un but déterminé, un corps de trente mille hommes en Tartarie, la Chine, déjà déchirée par la guerre civile, peut se trouver envahie de trois côtés à la fois. Nous ne savons s'il entre dans les vues de la Russie d'opérer une révolution en Chine; nous croyons avoir établi qu'elle en a les moyens.

Ainsi va toujours croissant en étendue et en puissance cet immense empire qui touche à toutes les mers et possède une partie de tous les continens. Faut-il voir seulement dans ces continuels progrès de la domination russe le triomphe de la politique humaine? N'y faut-il pas reconnaître plutôt un secret dessein de la Providence, qui prend tour à tour les puissans et les faibles pour instrumens de ses volontés? Si la Russie mérite d'être arrêtée et combattue lorsque, poussée par la passion de l'agrandissement, elle veut établir ses avant-postes en Allemagne ou à Constantinople, au cœur de cette Europe dont elle est la dernière-née, on doit au contraire applaudir sans réserve à ses succès en Asie, car chacun de ses pas en avant est une victoire de l'intelligence humaine sur la nature, une conquête de la civilisation sur la barbarie.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

ZOBEÏDEH

SCÈNES DE LA VIE TURQUE.

SECONDE PARTIE.

I. — NAFIZÉ ET IBRAHIMA.

Après le mystérieux événement qui avait attristé sa maison (1), Osman-Bey ne fut pas longtemps à reprendre quelque empire sur lui-même. La surprise l'avait poussé à des démonstrations peu convenables, et il en eut d'autant plus de regret qu'il savait trop combien il serait dangereux pour les bonnes mœurs de son harem d'y laisser croire qu'une esclave infidèle y pût laisser quelque souvenir. Osman fit donc de louables efforts pour retrouver la gravité sereine qui le distinguait d'habitude; mais s'il en retrouva les dehors, ce fut aux dépens de sa tranquillité intérieure. Soit qu'il se reprochât la mort d'Ombrelle, attribuée généralement à l'émotion et à la frayeur qu'il lui avait causées, soit qu'il souffrît gravement de la gêne qu'il s'imposait pour ne point paraître trop affecté par la mort d'une femme coupable, il est certain que son humeur devint de plus en plus sombre; il perdit l'appétit, le sommeil, et sa santé en définitive s'en ressentit. Maléka, qui craignait les effets de cette tristesse invincible et les suites des distractions qu'il pourrait être tenté de chercher dans de nouvelles amours, le poussa prudemment vers la politique. Au début de sa carrière, Osman avait joui de la protection

(1) Voyez la livraison du 1er avril.

et de la faveur d'un puissant pacha, allié et ami de sa mère, qui lui avait proposé à plusieurs reprises une place secondaire, il est vrai, dans l'administration. Le bey, qui était alors jeune, riche, heureux, indépendant, avait éludé ces offres bienveillantes; mais le moment était venu pour lui de chercher des distractions et des jouissances ailleurs qu'au sein de son harem. C'est ce que Maléka lui représenta un jour qu'il paraissait plus sombre et plus souffrant que de coutume. Il repoussa d'abord bien loin les conseils de sa fidèle amie; mais les premiers mots qu'elle avait prononcés étaient entrés dans son esprit en y apportant la conviction. Maléka, qui aperçut un éclair de joie allumé par ses paroles dans les yeux jusque-là si ternes de son époux, lui donna la satisfaction de combattre ses prétendues répugnances, et elle s'y prit si bien qu'au bout d'une heure de discussion, la visite d'Osman à son ancien protecteur était résolue. L'excellente femme se montra humblement reconnaissante de la concession que lui faisait son maître, et Osman se sentit guéri d'avance en pensant aux reproches affectueux que lui adresserait le pacha, à l'accueil empressé qu'il recevrait, à la jalousie qu'un tel accueil ne manquerait pas d'exciter dans le petit monde de ses courtisans, à la mélancolie dans laquelle il se draperait, à sa rentrée définitive dans la carrière des honneurs et de la fortune. Depuis trop longtemps, il ne vivait plus que pour et par ses femmes; aussi la seule pensée d'une existence dans laquelle les femmes n'auraient point de part le remplissait-elle d'aise.

L'attente d'Osman ne fut pas trompée. Son ancien ami le reçut à bras ouverts. Ce pacha était un assez bon homme, qui s'ennuyait beaucoup et bénissait pieusement toute distraction que le prophète daignait lui envoyer. Il y avait sur son visage, dans ces momens d'expansion, un sourire et une expression de bonté si naturelle et si agréable, qu'il était difficile de le regarder alors sans l'aimer. Osman, qui sortait d'une espèce de tombeau, fut si touché par ce bienveillant sourire, qu'en se prosternant selon l'usage, en portant l'ourlet de la robe du pacha sur son cœur, sur ses lèvres et sur son front, les larmes lui vinrent aux yeux.

— Je dois vous paraître ingrat, dit Osman après que les formules respectueuses de la politesse orientale furent épuisées, et je ne suis en réalité que malheureux.

Ces mots pouvaient être pris pour le préambule d'une histoire, et le pacha, qui ne savait comment passer son temps, les accueillit avec joie et intérêt. — Vous avez souffert depuis que vous nous avez quittés, répondit-il non sans émotion; contez-nous vos malheurs, et nous ferons tout ce qui nous sera possible pour vous les faire oublier.

Osman ne demandait pas mieux. Raconter nos malheurs au moment où nous commençons à ne plus les sentir, c'est une manière agréable entre toutes de prendre congé de notre mélancolie. Osman raconta donc, mais en peu de mots (car les Orientaux n'entretiennent guère les étrangers de leurs affaires de famille), comment la fatalité s'était appesantie sur sa maison; il passa sous silence l'épisode d'Oswald, et il eut le talent d'arriver à la fin de son récit en paraissant moins ému que son auditeur.

A partir de ce jour, la maison du pacha devint la maison d'Osman; sa santé fut bientôt rétablie. Le bey ne parut plus qu'à de longs intervalles dans son propre harem. Maléka se félicitait de le voir rendu à une existence qu'elle jugeait préférable pour lui à celle qu'il avait menée jusque-là. Zobeïdeh n'osait pas s'en plaindre, puisque Osman paraissait heureux.

La protection du pacha ne se borna pas à de bonnes, mais vaines paroles. Chargé de l'administration de l'une des branches de l'industrie nationale, ce fonctionnaire remplissait sa tâche à l'aide d'un conseil ou divan dont les membres étaient nommés par le chef de l'état. Il pouvait créer autant de secrétaires qu'il le voulait, pourvu qu'il trouvât le moyen de les rétribuer sans grossir le budget officiel de son administration. Notre bey, qui n'avait pas besoin de gros émolumens, accepta une place de secrétaire du divan moyennant laquelle il se trouvait chargé de certaines missions de surveillance et d'inspection qui pouvaient lui rapporter plus d'argent qu'il ne se souciait d'en gagner. Ce n'était d'ailleurs qu'une pierre d'attente, car le pacha lui avait promis de le faire nommer à la première place de caïmacan qui deviendrait vacante dans l'un des sandjiaks dépendant d'un pacha de ses amis.

Mais ce n'est pas tout encore. L'excellent homme possédait assez de sagacité et beaucoup d'expérience. Il ne tarda pas à découvrir que la bonne humeur d'Osman se voilait chaque fois qu'il était question de son intérieur.— Il a perdu deux femmes qu'il aimait, se dit-il; le bey ne sera complétement consolé que par une troisième. — Et là-dessus le haut fonctionnaire se mit à réfléchir. Son pourvoyeur, son *kiajix* lui avait acheté quelques mois auparavant une magnifique Géorgienne d'une beauté vraiment incomparable. Il ne possédait qu'une seule femme légitime, maîtresse femme s'il en fut, qui fermait toujours les yeux sur les amourettes passagères de son époux, à la condition qu'il ne lui donnerait pas de rivale sérieuse, c'est-à-dire de *moitié*. A la vue de sa splendide acquisition, le pacha s'était donc préparé à en jouir paisiblement jusqu'au jour où son caprice se porterait ailleurs, se bornant à prier le prophète de ne pas lui envoyer par l'intermédiaire de sa concubine un enfant mâle

dont il eût fallu épouser la mère. C'était là un véritable danger, mais y a-t-il un point sur ce globe où il soit possible de satisfaire toutes ses passions sans courir aucun risque? D'ailleurs notre pacha avait eu tant de concubines qui ne lui avaient jamais donné d'enfans, qu'il s'était accoutumé à confondre les idées de concubinage et de stérilité, s'étonnant seulement de la nombreuse postérité de ses amis et de ses parens. Cette fois encore le prophète lui vint en aide; mais d'autres inconvéniens se présentèrent pour la première fois dans ce harem, jusqu'alors si paisible et si joyeux. La discorde, les orages, les cris, les pleurs, les combats même, firent irruption. Tous les efforts du pacha pour rétablir la paix et l'harmonie entre ses bien-aimées échouèrent, et sa légitime épouse finit par lui mettre le marché à la main. Elle lui laissait le choix entre sa Géorgienne ou elle-même, accompagnée d'autant de concubines qu'il lui plairait d'en avoir, moins celle-là.

Le pacha fut d'abord tenté de s'en tenir au premier lot, car il était légèrement fatigué de sa longue constance, et la Géorgienne lui plaisait fort; mais il revint bientôt à de meilleurs sentimens. C'était un véritable Turc pur sang. Cette femme n'avait-elle pas vieilli à ses côtés? Ses beaux enfans, dont il était si fier, de qui lui venaient-ils? Que de joies et que de peines, que de fatigues et de dangers n'avait-elle pas partagés avec lui! Sa vie tout entière sembla se dérouler devant ses yeux en un moment, et il sentit, non sans surprise, mais avec un secret plaisir, la force des liens qui l'attachaient à sa compagne. Il ne céda pas entièrement, mais il s'engageait à corriger l'humeur de la Géorgienne ou à s'en débarrasser, et l'épouse prudente, qui connaissait l'indomptable orgueil de sa rivale, parut à peu près satisfaite. Aux reproches que lui adressa le pacha, l'orgueilleuse favorite répondit par une proposition analogue, quant au fond du moins, à celle de la légitime épouse : — Elle ou moi. — Au grand ébahissement de la Géorgienne, l'excellent pacha répondit tout simplement qu'ainsi pressé, il choisirait sa vieille compagne, et qu'il n'empoisonnerait pas la fin d'une existence qui s'était écoulée tout entière sous la protection de son amour. La Géorgienne éleva jusqu'aux nues la grandeur de pareils sentimens; elle déplora ironiquement son importune jeunesse, qui ne lui permettait pas de conserver la faveur du pacha, et se montra disposée à chercher fortune ailleurs, pourvu que son excellence voulût bien la vendre à un maître plus indulgent pour ses pauvres dix-sept ans. Je connais plus d'un Occidental qui eût fait payer plus ou moins cher à sa vieille épouse le tort de lui avoir attiré ce langage; mais n'ai-je pas dit bien des fois que les Turcs sont les moins vaniteux de tous les hommes? Que l'on me permette de répéter que ce défaut

absolu de vanité est quelque chose de fort aimable, et la vieille épouse de mon pacha partagea sans doute cet avis.

Ce fut précisément à la suite de cet entretien que le pacha découvrit le seul remède propre à triompher de la mélancolie d'Osman. Il en parla aussitôt à Osman lui-même, et la journée n'était pas terminée que la belle esclave était devenue, à la satisfaction générale, la fiancée du jeune bey. Nafizé la Géorgienne passait du harem d'un pacha à celui d'un dignitaire de second ordre; mais elle montait aussi du rang d'esclave à celui d'épouse et de maîtresse. Le pacha se félicitait d'avoir rétabli la paix sous son toit; la *grande madame* (c'est ainsi qu'on désigne l'épouse en titre) se voyait débarrassée d'un démon qui était à la fois sa rivale et son ennemie, et Osman, qui avait pris sa propre famille en aversion, se sentait renaître à cette vie d'amour facile qui lui convenait si fort.

Le pacha fit bien les choses, et sa femme l'y aida généreusement. Nafizé fut livrée à Osman comme la fille adoptive de son protecteur, titre qui lui assurait un rang convenable parmi les autres femmes du nouvel époux. Elle arriva dans la demeure du bey précédée et suivie de meubles, d'étoffes, de bijoux dignes de la position qui lui était faite, et en contemplant tant de beauté unie à tant de richesse et de grandeur, Maléka crut le règne de Zobeïdeh à jamais terminé. Zobeïdeh, de son côté, s'abandonna d'abord à un violent désespoir, qu'elle parvint pourtant à cacher à son époux, aidée en cela par cet époux même, qui, à dire vrai, ne l'observa pas de trop près. Il était alors dans tout l'enivrement d'une aveugle passion. Jamais beauté si parfaite, si éblouissante, si gracieuse et si piquante n'avait resplendi sur sa vie. Nafizé était une vraie Géorgienne. Rien ne lui manquait de ce qui distingue cette belle race caucasienne de toutes les autres qui en descendent à travers mille croisemens : ni la majesté de la taille, ni la richesse des formes, ni l'abondance d'une chevelure lustrée, ni la fraîcheur éblouissante du teint, ni l'antique harmonie des traits. Nafizé cependant possédait mieux que sa beauté : elle avait des talens acquis, l'intelligence du parti qu'elle pourrait tirer de ses avantages, et ces habitudes d'élégance, de luxe et de politesse que l'on acquiert d'ordinaire dans le commerce des grands. Osman n'avait aimé ni connu jusque-là que des esclaves; Zobeïdeh elle-même et Maléka avaient été achetées pour lui par sa mère. C'est lui qui leur distribuait le bien-être, l'autorité et la considération, et dans ces femmes pour ainsi dire créées par son bon plaisir, Osman n'avait jamais reconnu des êtres semblables à lui, ayant une existence propre ni le droit d'en avoir une; jamais il n'avait senti l'opportunité de se contraindre pour plaire à des êtres qui n'étaient tout au plus qu'un reflet de sa propre per-

sonne, et dont toute l'existence reposait sur sa volonté. Il en était autrement de Nafizé : avant de connaître Osman, celle-ci existait avec tous ses charmes et dans la position que ses charmes lui avaient faite. Elle était venue volontairement à lui, elle avait associé son existence à la sienne, et si elle conservait avec lui l'humilité de manières commandée à la femme musulmane par l'étiquette et par la loi, Osman ne pouvait pas oublier que, dans le contrat de mariage dicté par le pacha, les intérêts de Nafizé avaient été sauvegardés contre tous les accidens de l'avenir, tels que l'inconstance du mari, le mécontentement de la femme, l'incompatibilité des humeurs, etc. Osman n'ignorait pas d'ailleurs que si Nafizé avait quitté le harem de son protecteur en qualité de fille même du pacha, ce n'était pas sous ce titre qu'elle y avait vécu, et il se disait que le jour où elle regretterait de lui appartenir serait pour lui au moins aussi coûteux que pénible; mais cette contrainte, ces inquiétudes, qui ne laissaient pas de le préoccuper, ajoutaient encore aux séductions de Nafizé l'incertitude sur la durée du bonheur présent et la crainte de le perdre un jour par sa propre faute ou autrement. Quelques années plus tard, ces doutes et la contrainte qu'ils lui imposaient l'eussent rebuté, et Osman fût aussitôt retourné à ses esclaves, auxquelles il était sûr de plaire, tout en s'abandonnant au laisser aller le plus complet. Alors le bey était jeune : la nouveauté même de cette situation le charmait, et il prit de bonne grâce avec Nafizé le ton d'un amant, oubliant tout à fait le langage du maître, qu'il réservait exclusivement pour Zobeïdeh et Maléka. Nafizé suivit son exemple, et, tout en gardant envers ses doyennes d'âge et de position l'attitude la plus convenable, elle ne laissait pas échapper une occasion de leur faire sentir la supériorité de ses charmes et de son mérite, et le secret mépris qu'elles lui inspiraient. Nafizé était fort adroite; les coups qu'elle lançait à ses rivales portaient tous et causaient de mortelles blessures. Zobeïdeh s'était juré à elle-même de tout souffrir sans montrer de ressentiment, et de se venger lorsque la patience ne serait plus possible. Hélas! le crime avait laissé dans son cœur des traces profondes, la pensée du meurtre lui était devenue familière. Maléka n'exerçait plus qu'un faible empire sur cette âme obscurcie, et ce reste d'influence qu'elle eût pu conserver ou même accroître, elle ne se sentait plus la force d'en faire usage depuis le moment fatal qui lui avait tout appris. Ces deux femmes s'aimaient encore, si l'on peut donner le nom d'amitié à ce penchant involontaire que Zobeïdeh avait toujours éprouvé pour Maléka, et à ce mélange de pitié, d'horreur et de crainte qu'elle lui inspirait. Ces sentimens, quels qu'ils fussent, existaient toujours; mais ni l'une ni l'autre n'osait plus les avouer. Maléka avait sans cesse présente l'image de la pauvre Ombrelle, telle

qu'elle l'avait trouvée le poignard dans le sein, et Zobeïdeh de son côté se sentait soupçonnée par Maléka. Elle ne craignait pas ses révélations, mais elle se sentait blâmée en même temps que devinée, et elle en souffrait cruellement.

Le harem était de nouveau partagé en groupes ennemis : d'une part, Osman et Nafizé au comble du bonheur, n'échangeant que de tendres discours; de l'autre, les deux femmes délaissées, souffrant de leur abandon, et n'entrevoyant dans l'avenir que des jours de tristesse, de deuil peut-être. Les deux partis n'entretenaient ensemble que le moins de rapports possible; mais, lorsque le hasard ou la nécessité les rapprochait, ils en profitaient pour se harceler réciproquement et à mots couverts. Nafizé n'avait au fond aucun amour pour Osman : elle se savait adorée par lui, et sa vanité s'accommodait de cette adoration, qui lui assurait d'ailleurs l'impunité, quelle que fût sa conduite envers ses rivales.

La grossesse de Nafizé ne fut pas saluée par les deux époux avec autant d'enthousiasme qu'on aurait pu s'y attendre. Nafizé ne croyait pas avoir besoin de ce nouveau lien pour enchaîner Osman, tandis qu'Osman prévoyait avec peine, et je dirais presque avec jalousie, qu'un autre objet occuperait bientôt les pensées et le cœur de son épouse adorée. A mesure d'ailleurs que la grossesse avançait, la santé de la Géorgienne exigeait des soins plus minutieux. Nafizé, qui n'avait jamais été malade, éprouvait de vraies souffrances, et s'en alarmait autant qu'elle s'en courrouçait. Ses esclaves ne savaient plus comment satisfaire les impérieux caprices de leur jeune maîtresse; rien de ce qu'elles faisaient pour lui plaire n'était bien fait. Les mets les plus délicats étaient repoussés avec dégoût et colère; les soins les plus irréprochables apportés à sa toilette n'avaient d'autre effet, disait-elle, que de l'enlaidir, et ses femmes s'y appliquaient pour contenter la jalouse envie de leurs vieilles maîtresses. Le harem était devenu un enfer, et ce n'était qu'en présence d'Osman que Nafizé retrouvait un peu de sa bonne humeur, de sa piquante vivacité d'autrefois.

Une circonstance malheureuse vint mettre le comble au mécontentement général. Depuis que Nafizé était grosse, elle s'avouait *nerveuse*, et se donnait libre carrière pour exiger de tous ceux qui l'entouraient les sacrifices les plus pénibles. La vue des enfans et le bruit de leurs jeux ne trouvèrent pas grâce auprès de la future mère : elle déclara ne pouvoir supporter ni leurs éclats de voix, ni leur agitation, et, après avoir infligé à ces innocens objets de sa capricieuse aversion des châtimens aussi rudes qu'inutiles, elle exigea d'Osman qu'ils fussent éloignés du harem au moins jusqu'après ses couches et son parfait rétablissement.

Zobeïdeh cependant, depuis l'entrée de la Géorgienne sous le toit

du bey, ne s'occupait que des moyens d'assurer sa vengeance sans dépendre de la douteuse fidélité de ses complices. Lettrée comme elle l'était devenue, lisant couramment non-seulement le turc, mais l'arabe, elle avait réussi à se procurer d'anciens traités de médecine, de chimie et de botanique. Elle ne faisait aucun mystère de ses études, qu'elle expliquait par le besoin de se distraire des chagrins sans cesse renouvelés que lui causait l'humeur volage de son mari. Le terrain inculte qui, sous le titre ambitieux de jardin, entourait la partie de la maison d'Osman réservée aux femmes avait été récemment partagé en carrés soigneusement dessinés, autour desquels s'élevaient de singuliers arbustes et s'épanouissaient des fleurs inconnues, les unes pâles et sombres, les autres panachées de couleurs éclatantes, et exhalant pour la plupart une odeur âcre et vertigineuse. Zobeïdeh s'amusait aussi à faire quelques expériences de chimie, et seule dans le harem elle connaissait les noms et les propriétés des substances qu'elle employait. Rien de plus innocent d'ailleurs que ces expériences : changer la couleur d'une étoffe, enlever une tache, hâter le développement ou la floraison d'une plante, conserver à une fleur placée dans un vase la même fraîcheur qu'elle avait sur pied, adoucir l'humeur farouche d'un animal domestique, faire chanter un oiseau silencieux ou rendre muet l'emplumé le plus bavard, faire éclore des œufs sans couveuse, faire apparaître des figures bizarres et étincelantes dans une bouteille remplie d'eau, donner aux objets les plus fragiles la densité et la solidité de la pierre, tels étaient les jeux auxquels se livrait Zobeïdeh, au grand bonheur des enfans. Toutefois ces occupations innocentes ne remplissaient pas seules ses loisirs; il y avait des jours où la Circassienne se retirait dans une chambre presque entièrement fermée à la lumière. Elle se plaignait de sa santé, repoussait tous les soins, et envoyait quérir tel santon renommé pour ses miracles et ses vertus, auquel Osman avait accordé l'accès du harem dans l'espoir de faire cesser les causes de ce mal inconnu. Enfermée avec le saint homme, Zobeïdeh lui adressait questions sur questions au sujet du bien et du mal, sur Dieu et sur son ennemi, sur la colère divine et sur les moyens de la conjurer, et, docile aux enseignemens de ce conseiller, elle s'infligeait secrètement des peines sévères, martyrisait son corps, et croyait délivrer ainsi son âme des liens de Satan. Puis, au sortir de ces rudes pénitences, elle reprenait ses études et ses expériences avec une nouvelle énergie, satisfaite de s'être punie, et disposée à se châtier de même, si de nouveaux crimes venaient peser sur sa conscience.

A mesure que la grossesse de Nafizé approchait de son terme, ces alternatives d'activité infatigable et d'abattement désespéré se multipliaient chez sa rivale; sa pâleur presque livide trahissait de

cruelles souffrances physiques, tandis qu'à l'éclair triomphant qui jaillissait parfois de sa prunelle, on eût dit qu'elle entrevoyait dans un avenir prochain un bonheur longtemps désiré, une victoire complète, une joie infinie. Le moment attendu avec impatience par toute la population du harem arriva enfin. Nafizé, dont les fantaisies pendant sa grossesse avaient été souvent des plus déraisonnables, fut prise par les douleurs de l'enfantement, qu'elle supporta sans patience ni courage. Osman, troublé par le douloureux spectacle des souffrances de sa bien-aimée, avait complétement perdu la tête. Le fait est que Nafizé était fort mal, et qu'un chirurgien lui eût été d'un grand secours. Maléka l'insinua timidement, et peut-être que, troublé comme il l'était, Osman eût consenti à suivre ce conseil; mais Zobeïdeh répéta le mot *chirurgien* avec un accent d'horreur qui fit rentrer Osman en lui-même. Le bey, strict observateur du décorum, sentit confusément qu'il avait été sur le point de commettre un acte des plus répréhensibles. Se bornant à secouer la tête en regardant Maléka, il demeura en contemplation devant Nafizé, et ne fit appeler personne. Nafizé fut donc livrée aux soins de la plus vieille parmi les esclaves grecques appartenant à Osman-Bey, et qui, jouissant d'un grand renom de science et d'habileté, remplissait d'ordinaire dans la famille l'office de médecin, de chirurgien, de garde-malade et même d'apothicaire. C'était précisément la femme qui avait aidé Zobeïdeh dans son premier crime, et qui depuis lui avait fourni les livres, drogues et graines dont elle avait eu besoin pour ses travaux. Zobeïdeh ne lui avait fait aucune nouvelle confidence; mais une confidence était-elle nécessaire en pareil cas? A peine l'esclave eut-elle été appelée auprès de Nafizé, qu'elle lança un rayon de son œil gris et couvert sur Zobeïdeh; celle-ci ne fit qu'un léger mouvement de tête, et tout fut dit.

J'abrégerai de pénibles détails. A peine délivrée, la Géorgienne tomba évanouie, et, en la voyant ainsi pâle et sans mouvement, on eût pu la croire morte; mais elle ne l'était pas encore, puisque la vieille esclave ne la quittait pas. Elle s'appliquait sans doute à la rappeler à la vie, et elle y réussit, ou plutôt ce fut la violence des douleurs qui ne lui accorda pas le répit d'un long évanouissement. L'enfant était né, mais la mère se mourait. L'esclave lui fit boire quelques gouttes de café, l'élixir de vie des Orientaux. Dès qu'elle les eut avalées, elle demanda de la glace, et malgré les remontrances de tous ceux qui l'entouraient, peut-être même à cause de ces remontrances, elle insista avec une si irrésistible énergie, qu'Osman prit le parti de la satisfaire. Ce fut Zobeïdeh qui présenta la boisson glacée à la malade, en la suppliant toutefois de ne pas y toucher. Avec sa docilité accoutumée, Nafizé haussa les épaules, arracha la tasse

des mains de Zobeïdeh, et avala d'un seul coup tout ce qu'elle contenait. Celui qui eût remarqué en ce moment le faible sourire qui plissa passagèrement la lèvre de Zobeïdeh se fût senti mal à l'aise; mais personne alors n'avait le temps de faire de pareilles remarques. Tous les yeux étaient fixés sur Nafizé, dont le visage subit une effrayante et soudaine transformation. Elle pâlit affreusement, ses yeux se couvrirent de ce voile sans transparence qui annonce la mort, et ses traits reçurent tout à coup l'empreinte d'une imminente dissolution. Elle promena lentement son regard éteint autour d'elle, et l'arrêtant enfin sur Maléka, elle dit : — Mon enfant... — Lorsque Maléka lui eut remis sa petite fille entre les mains, une expression de douceur et de tendresse toute nouvelle vint donner un charme singulier à cette beauté mourante. Deux larmes tombèrent des yeux de la mère et coulèrent le long des joues de l'enfant, comme si elles étaient sorties de ses yeux encore fermés. Peut-être l'idée en vint-elle à Nafizé, car elle dit à plusieurs reprises et à voix basse : Pauvre petite! qui donc t'aimera? — Moi, moi, s'écrièrent vingt voix; mais Nafizé ne pouvait prendre de pareilles protestations au sérieux. Elle secoua la tête, leva les yeux sur Maléka et lui dit : Vous... Puis à ce moment une douleur plus atroce la saisit : elle se renversa en arrière, poussa un long gémissement et expira. Maléka s'approcha aussitôt du pauvre bey, le prit par la main, et l'entraîna sans trop de peine dans une autre chambre, car il était comme étourdi du coup qui le frappait, et il ne se rendait pas encore compte de ce qui se passait autour de lui.

Osman fut inconsolable pendant trois semaines, et crut de bonne foi qu'il le serait jusqu'à son dernier jour. Dans le courant de la quatrième semaine, il s'aperçut à son grand étonnement qu'il passait devant la chambre où Nafizé était morte sans tomber en syncope ni éclater en sanglots. Il pénétra dans la chambre même, s'assit à l'endroit où Nafizé avait rendu le dernier soupir, se retraça tous les détails de l'horrible scène, et demeura parfaitement tranquille, un peu mélancolique, si l'on veut, mais non désespéré. Osman sentit néanmoins, sans trop s'en rendre compte, qu'un peu de distraction viendrait à propos. — Il était temps, se disait-il, de rentrer dans le monde, où il pourrait pleurer inaperçu, sans imposer sa tristesse à sa famille. — Et il rentra dans le monde en effet; seulement il n'y pleura pas du tout.

Ce qui lui resta de ses regrets, ce fut une invincible aversion pour l'innocente cause de sa douleur, pour la petite orpheline que sa bien-aimée lui avait laissée. Et pourtant elle ressemblait à sa mère; mais Osman-Bey n'avait pas le regard assez pénétrant pour retrouver dans une petite fille de quelques semaines la beauté majestueuse

d'une Hébé très développée de Géorgie. La ressemblance de la petite Zéthé avec sa Nafizé n'existait donc pas pour lui, et il continuait à regarder la pauvre petite comme la bête de proie qui lui avait arraché sa blanche brebis. C'était plus commode que de rechercher les causes cachées de cette mort soudaine.

Exilée de la présence paternelle, l'enfant délaissée ne manquait pas cependant de soins affectueux. Maléka se sentait engagée par la recommandation de la mourante, comme elle l'eût été par une promesse, à la remplacer auprès de Zéthé; mais elle s'aperçut bientôt qu'elle avait été devancée auprès de la petite fille par Zobeïdeh elle-même. J'ai dit ailleurs que la Circassienne exerçait un singulier prestige sur les enfans, qui la craignaient et qui l'aimaient en même temps avec passion. Sans être envers eux ni indulgente, ni d'humeur égale, Zobeïdeh avait pour les enfans qui ne lui appartenaient pas un amour plus capricieux peut-être, mais aussi plus vif, plus démonstratif, et je dirais volontiers plus tendre que pour les siens mêmes. C'est ainsi qu'elle aimait les enfans de Maléka, et c'est ainsi, mais avec encore plus d'élan, qu'elle aima la petite fille de Nafizé. La mère mourante ne lui avait pas adressé d'appel; bien plus, elle n'avait permis qu'à Maléka de toucher à sa fille, et, Zobeïdeh s'en étant approchée un instant, elle avait poussé un cri d'effroi, de détresse si expressif, que celle-ci s'était arrêtée tout court. Trouvait-elle maintenant une étrange satisfaction à braver ces terreurs, cette interdiction que la tombe avait rendues muettes? Cédait-elle vis-à-vis de la fille de Nafizé à l'attrait de cette rare beauté qu'elle n'avait pu que détester dans la mère? ou bien enfin était-elle heureuse de reconnaître dans son cœur un sentiment de générosité et de justice, et éprouvait-elle un certain soulagement à rendre à l'enfant les soins et l'amour maternels qu'elle lui avait enlevés? Quoi qu'il en soit, la petite Zéthé trouva dans Zobeïdeh une affection profonde et sincère, que son jeune cœur ne tarda pas à payer de retour.

Revenons à Osman, qui, en quête de distractions mondaines, s'était empressé de rendre visite au pacha son protecteur. Un mécompte l'attendait chez le haut personnage. Pendant qu'il s'oubliait dans la vie domestique, un jeune homme d'une figure agréable, prétendant à la double dignité de favori et de secrétaire émérite du pacha, s'était insinué dans les bonnes grâces du maître. Celui-ci, éclairé par les observations de son nouveau confident, n'avait pas tardé à remarquer qu'il était difficile d'espérer un concours actif d'un serviteur tel qu'Osman, dont le harem, ravagé par des causes mystérieuses, absorbait la sollicitude. Quand le bey sortit de ses manteaux de deuil, et qu'il reparut chez son patron, celui-ci trouvait le

service assidu et la société amusante du nouvel employé de beaucoup préférable au service et à la société de cet affligé perpétuel dont la seule présence éveillait des idées de mort. Aussi ne lui offrit-il pas de reprendre sa place auprès de lui, et s'arrangea-t-il de façon à lui faire comprendre qu'elle était occupée. Osman ne prolongea pas sa visite, et se retira découragé.

Que lui restait-il? L'ambition pouvait seule le distraire de l'amour, et la carrière où il avait espéré trouver l'oubli de ses infortunes domestiques se fermait devant lui. L'amour d'ailleurs, l'amour sérieux et profond, Osman pouvait-il encore le ressentir? Il fallait à ce cœur malade le changement, la variété, l'inconnu. Il lui fallait des maîtresses, c'est-à-dire des femmes que l'on prend et que l'on quitte selon la fantaisie du moment. Une voix secrète disait à Osman que sa vie était perdue, et en quittant le capricieux pacha, il n'était plus soutenu contre l'abattement que par le dépit. Misérable et fragile appui! Sa bonne étoile voulut qu'il rencontrât dans la rue un ami de sa famille, celui-là même qui l'avait ramené chez son ancien protecteur lorsque ses premiers malheurs domestiques et les conseils de Maléka avaient donné l'éveil à son ambition. L'ami remarqua aussitôt le changement survenu dans le maintien et dans l'aspect du bey, et il lui en demanda la cause avec empressement et intérêt. Osman était trop irrité pour ne pas être bavard; aussi les deux amis s'assirent devant un café, se firent apporter des pipes, et s'adressèrent de mutuelles confidences. Celles de l'ami ne peuvent intéresser le lecteur, et celles d'Osman lui ont été faites dans le plus grand détail; je me bornerai donc à lui communiquer l'avis ouvert par l'effendi, et auquel Osman se rangea sans difficulté. Osman ne pouvait ni renoncer à la carrière politique, ni prétendre y faire un pas sans protecteur; il ne pouvait non plus oublier les femmes qu'il avait perdues qu'en les remplaçant au moins par un objet nouveau, et il était temps de faire un choix qui lui apportât non-seulement de l'agrément, mais des avantages. L'effendi connaissait des pachas de toutes les couleurs, et il était également bien vu des membres des partis les plus opposés. Il avait dîné la veille avec l'ennemi le plus acharné du premier protecteur d'Osman, et la conversation étant tombée précisément sur le bey, le pacha s'était étendu sur le mérite d'Osman et sur le bonheur qu'avait son rival de posséder un semblable serviteur. Il avait ajouté que de pareilles bonnes fortunes ne tombaient jamais que sur des hommes incapables de les apprécier, par conséquent indignes de les garder. L'effendi proposa donc à Osman de le conduire sans délai chez ce nouveau patron. Il se repentait, disait-il, de n'avoir pas mieux arrangé ses affaires lorsqu'il l'avait amené chez le maître de Nafizé. Il n'aurait pas dû lui laisser épou-

ser l'esclave du pacha. Non vraiment, ce mariage n'était pas convenable. On ne fait épouser son esclave qu'à un subalterne! Le padishah, le satarazan, le président du tanzimat, le ministre de la guerre ou le grand amiral, tous ces grands personnages peuvent se permettre sans doute de donner une de leurs esclaves à un jeune homme de bonne maison et riche; mais un petit pacha à deux queues tout au plus!... Non, il ne comprenait pas comment, lui, effendi d'un certain âge et fort au courant des règles sociales, il avait pu fermer les yeux sur une pareille inconvenance. — L'effendi oubliait que cette inconvenance lui avait valu un présent assez considérable du pacha protecteur, un autre plus considérable encore de sa *grande madame*, et, ce qui mérite une observation particulière, un troisième de la main d'Osman lui-même. — Cette fois on ferait mieux les choses. Le nouveau protecteur était un pacha complet; il possédait en outre quatre filles, et il serait charmé de donner l'une d'elles en mariage à Osman; il lui donnerait avec la même facilité une véritable place, non pas une place de surnuméraire, comme avait fait le premier, mais une place rétribuée, et qui lui vaudrait des missions intéressantes et lucratives. Si Osman y consentait, il fallait ne pas perdre de temps, entrer sur l'heure en campagne, se venger du petit protecteur, se lancer dans la vie publique et remplacer la défunte. Osman, qui ne savait que faire ni de sa personne, ni de son temps, n'eut garde de refuser, et le secrétaire disgracié fut le jour même enrôlé sous une nouvelle bannière. L'affaire du mariage fut menée grand train. Moins de quinze jours après cette première sortie, le bey ramenait une nouvelle femme dans son harem, si souvent visité par la mort. C'était la fille puînée du grand pacha, la jeune Ibrahima, âgée de treize ans.

La fille du pacha n'était pas belle, mais ses treize ans la paraient d'un certain prestige. Petite, grassouillette, avec de grands yeux de couleur indécise, un petit nez retroussé, un peu trop large du bout, mais pouvant s'amender, un teint naturellement uni, d'assez belles dents, de très jolies mains et de très petits pieds, des masses de cheveux d'une couleur orangée fort singulière, — telle était Ibrahima, le sixième objet de l'amour d'Osman. Telle au moins, à l'exception de la couleur orangée des cheveux, l'avait faite la nature; mais sa mère, ses sœurs, ses servantes, ses amies, elle-même enfin, avaient si bien brodé sur ce canevas, qu'on n'en discernait plus les traits primitifs sans un examen des plus rigoureux. Ibrahima tenait beaucoup d'ailleurs à paraître imposante par sa taille et par son maintien. Pour y parvenir, elle n'avait rien imaginé de mieux que de s'envelopper dans des couches infinies d'étoffes lourdes et raides, qui, taillées en robes, en pantalons, en écharpes, en voiles de

toute espèce, l'accablaient de leur poids, et donnaient à la pauvre petite créature un aspect et une démarche des plus risibles. Son caractère n'était ni mieux fait ni plus agréable que sa personne. Capricieuse, hautaine, vaniteuse, maussade, elle avait tous les défauts de Nafizé sans avoir une seule de ses grâces ni de ses mérites. Nafizé savait se contraindre, et réservait ses boutades pour les personnes de son sexe; elle avait de l'esprit, et savait plaire par d'autres moyens que par sa beauté. Ce n'était pas un excès de franchise qui empêchait Ibrahima de cacher ses imperfections, mais bien plutôt un excès d'orgueil : Ibrahima se croyait irréprochable. Elle n'avait avec Nafizé qu'un seul point de ressemblance : ni l'une ni l'autre n'avait le moindre penchant ni la moindre affection pour Osman.

Quoique peu faite pour remplacer la belle Géorgienne dans le cœur d'Osman, Ibrahima s'y établit bien plus avant que personne n'y avait encore été. Jamais Nafizé n'obtint de son époux l'admiration exclusive qu'il mit aux pieds de cette grotesque poupée. Les habitantes du harem étaient plongées dans l'étonnement et le dépit; Ibrahima les grondait, les maltraitait, les égratignait, les injuriait, et le tout en présence du bey, qui n'avait jamais pour sa fantasque épouse une parole de blâme.

Ibrahima devait-elle échapper au sort d'Ada, d'Ombrelle, de Nafizé? C'était peu vraisemblable, surtout depuis que Zobeïdeh avait vu son mari opposer une si étrange insouciance aux coups qu'elle frappait. Cette insouciance semblait défier la Circassienne; mais elle acceptait le défi, et ne désespérait pas d'arriver enfin à régner seule dans ce cœur éprouvé par tant de pertes. Disposant de moyens variés et puissans, elle savait que la population du harem ne vivait que par sa permission, et cette certitude même la rendait patiente. Elle éprouvait même de temps à autre quelques velléités de clémence. Elle laissa vivre pendant deux ans la nouvelle rivale dont elle eût pu se délivrer en quelques minutes. Pendant ces deux années, plus d'une fois, en voyant Ibrahima si disgracieuse et si maladroite, Zobeïdeh fut presque tentée d'attendre le moment où, le charme de la nouveauté s'étant évanoui, le bey verrait cette ridicule personne sous son véritable jour. Peut-être son criminel délire se fût-il assoupi dans cette attente indéterminée, peut-être cette pensée même était-elle un symptôme de l'apaisement de ces passions jusque-là si terribles, et qui touchaient à leur déclin. Ce fut Ibrahima elle-même qui la troubla dans ces dispositions pacifiques, et qui courut en quelque sorte au-devant de sa fatale destinée.

La nouvelle femme d'Osman ne cessait de se plaindre à son mari de ses compagnes. A l'en croire, Maléka et Zobeïdeh étaient pour elle d'odieuses persécutrices. Osman avait-il donc oublié l'inalté-

rable douceur de Maléka, et ne voyait-il pas le calme dédaigneux que Zobeïdeh opposait aux impertinences d'Ibrahima? car Zobeïdeh ne s'abandonnait plus à l'emportement de la colère depuis qu'elle avait appris à se venger. C'est l'impuissance d'agir qui amène les mots amers sur les lèvres des offensés. A mesure que le cœur de Zobeïdeh s'était corrompu, son caractère s'était amendé, et cela est arrivé à bien d'autres. Osman par malheur était incapable de mettre en doute la véracité d'Ibrahima; aussi, prenant un jour son courage à deux mains, résolut-il d'adresser aux deux prétendues coupables de vertes réprimandes. Il commença par Maléka, et lui parla non sans embarras, mais avec vivacité. Maléka reçut ces injustes reproches avec une douceur et une humilité mêlées d'un peu de malice. On voyait qu'elle éprouvait pour Osman beaucoup plus de pitié que de ressentiment. Celui-ci le comprit, et finit par s'excuser. Vint ensuite le tour de Zobeïdeh. Osman parla longtemps sans recevoir de réponse et sans regarder Zobeïdeh, comme font ceux qui ont résolu de dire ce qui n'a pas le sens commun et ce qui doit être trouvé tel par leur auditoire. Il n'était pourtant pas au bout de son discours qu'inquiet du silence prolongé de Zobeïdeh, puis attiré par une force que j'appellerais volontiers magnétique, il tourna malgré lui les yeux vers la Circassienne, et il s'arrêta court. Le regard que Zobeïdeh fixait sur lui était si étrange, si terne, si profond, qu'il se sentit glacé. — Pourquoi me regardes-tu ainsi? lui dit-il. — Moi, seigneur? Je vous écoute. — Osman changea de conversation et ne revint plus sur ce sujet; mais, à partir de ce jour, il fut de mauvaise humeur et il bouda. A partir de ce jour aussi, le sort d'Ibrahima fut décidé. Sa santé s'altéra, et elle dépérit avec une rapidité effrayante. Elle devint grosse, et pour la fille du pacha comme pour la Géorgienne les premières joies de la maternité se confondirent avec les angoisses de la mort. A peine Ibrahima, qui, pendant sa grossesse, s'était montrée de plus en plus intraitable, avait-elle donné le jour à un être maladif, qu'elle-même fut prise d'étranges souffrances. Quelques jours de fièvre entrecoupée de délire et de stupeur, une contraction singulière des muscles, la chute soudaine de la chevelure et des sourcils,... ce fut tout : une tombe nouvelle s'était ouverte et refermée dans l'enclos du grand Champ-des-Morts réservé aux restes de la famille d'Osman.

Mystères inexplicables du cœur humain! Nous avons vu Osman promptement consolé de la perte de sa belle, de son adorée Nafizé; mon rôle d'historien véridique m'oblige à reconnaître que la mort de la laide Ibrahima le laissa inconsolable. Après tout, si sa douleur dépassa toute mesure, c'est qu'il fut convaincu dès lors qu'une sorte de fatalité pesait sur sa famille, et particulièrement sur les femmes

qu'il aimait. La mort de Nafizé avait été si soudaine, causée par des accidens si simples et si connus, tout s'y était passé en sa présence et avec si peu de mystère, qu'Osman n'y avait pas reconnu la main terrible dont il avait tant de fois ressenti les coups; mais le dépérissement sans motif apparent, la langueur et la mort d'Ibrahima réveillèrent son effroi superstitieux. Il se vit de nouveau condamné à voir disparaître tout ce qu'il aimait; la mort même de Nafizé cessa de lui sembler naturelle. Il se rappela le regard terrible que Zobeïdeh avait fixé sur lui lorsqu'il lui reprochait ses mauvais procédés envers Ibrahima, et une sorte d'illumination intérieure lui montra la Circassienne telle qu'elle était réellement, armée tantôt du poignard qui avait frappé Ombrelle, tantôt du poison qui avait dévoré Ada, Nafizé et Ibrahima. Ces visions le troublaient pendant la nuit; plus d'une fois il se crut près de devenir fou, et il comprit que, pour échapper à des tortures qui mettaient sa raison en péril, il ne lui restait que la fuite. Il n'eut plus alors d'autre pensée que de s'éloigner, au moins pour quelque temps, de cette maison funèbre, de cette épouse aux regards sinistres, de ce pays même dont l'air lui semblait mortel. Tantôt il raisonnait froidement; il se rappelait une vieille légende turque, l'histoire d'une famille dont tous les membres succombaient victimes d'un mal inconnu. Enfin le dernier survivant, déjà fort malade, découvrait un oracle qui menaçait de mort toute la famille aussi longtemps que certain puits demeurerait ouvert. On s'était hâté de fermer ce puits malencontreux, et le mourant, étant revenu à la vie, avait mis au monde une postérité aussi nombreuse que bien portante. D'autres fois il était saisi d'un tremblement nerveux, entendait des voix qui ne parlaient que pour lui, apercevait des fantômes qu'il craignait de nommer. Zobeïdeh ne comprenait rien à l'état du malheureux bey; elle le poursuivait de ses soins, de sa tendresse, affectant la douceur de l'agneau et la candeur de la colombe. Efforts inutiles! Osman s'éloignait d'elle avec effroi, ou ne l'écoutait qu'avec une morne stupeur.

Le bey confia son désir de quitter Constantinople au grand pacha père d'Ibrahima. Celui-ci, plus attaché à Osman que son premier protecteur, entra dans les vues de son gendre; il lui fit obtenir une place de caïmacan dans une province reculée de l'Asie-Mineure; il garda le secret sur cette nomination, comme Osman l'en avait prié. Puisque c'était surtout pour échapper à Zobeïdeh qu'Osman se décidait à quitter Stamboul, il est inutile d'ajouter qu'il ne songea pas à la prendre pour compagne dans son voyage. Ce fut même avec des précautions infinies qu'il lui annonça son départ. Il ne pouvait se flatter de partir avec Maléka à l'insu de Zobeïdeh; mais il tremblait de se voir exposé à ses violences, à son désespoir, et surtout

à ses regards, si elle venait à découvrir que son projet était de la quitter pour longtemps. Il ne parla donc que d'une visite à l'un de ses parens établis dans l'Asie-Mineure. Il déclara qu'il ne pouvait emmener une aussi nombreuse famille chez son hôte, qu'il confiait les enfans aux soins de Zobeïdeh, et qu'il emmenait Maléka parce qu'elle était moins propre que sa compagne à gouverner le harem en son absence. Quoique ainsi présentée, l'idée de se séparer de son époux, ne fût-ce que pour quelques semaines, mit Zobeïdeh hors d'elle-même. En vain le supplia-t-elle de revenir sur cette cruelle résolution, de la garder auprès de lui, fût-ce comme une de ses esclaves. Elle jouerait bien son rôle. Qu'était-elle après tout? Rien qu'une esclave. Elle le servirait, elle servirait Maléka, elle ne causerait ni embarras ni dépense à son parent. Osman fut inébranlable, le départ eut lieu, et Zobeïdeh demeura seule avec les enfans, les siens et ceux de ses rivales. Ces derniers étaient au nombre de cinq : trois de Maléka, la petite fille de Nafizé, et le petit Ahmed, fils d'Ibrahima. Elle-même en avait quatre.

Je demande ici à m'arrêter un moment, car je touche à la plus affreuse période de la vie que j'ai entrepris de raconter comme un témoignage trop significatif des causes de désordre et de crime qui tiennent à l'organisation même de la famille musulmane. Nous sommes des créatures singulièrement inexorables, nous autres descendans d'Adam et d'Ève; nous ne consentons presque jamais à sortir de la place où Dieu nous a fait naître, pour juger les choses extérieures selon le seul point de vue possible à ceux que la Providence a placés autrement que nous. Nous sommes soumis à des lois que nous connaissons, si admirablement conçues et rédigées qu'elles nous embrassent de toutes parts, et nous obligent à nous développer dans le sens, la mesure et les proportions du moule où nous entrons dès le berceau; mais ce vêtement orthopédique n'a pas été distribué à tous les enfans du premier homme. La loi chrétienne est inconnue de la grande majorité du genre humain. La partie de cette loi qui est déposée par Dieu même dans le cœur des hommes : la pitié, l'amour, le respect pour la vérité, ce dévouement qui s'appelle courage, et que tout le monde admire, tout cela est souvent combattu, contredit, arraché violemment des cœurs par des lois qu'on dirait conçues dans une heure de folie et de délire, tant elles sont en opposition flagrante avec les instincts naturels de l'humanité. L'influence de ces lois, nous la connaissons, et il est des actes pourtant que nous jugeons presque toujours sans nous en préoccuper, le meurtre par exemple. Toute créature humaine qui verse le sang de son semblable en sachant ce qu'elle fait, quoi qu'elle dise, n'est pas chrétienne. La loi chrétienne ne prend-elle pas soin de

rendre le meurtre impossible en nous ordonnant d'aimer nos ennemis? Ne nous dit-elle pas : « La vengeance appartient au Seigneur! Malheur à celui qui prétend l'usurper! » Et quand elle défend à chacun de se charger de sa propre vengeance, elle ne l'autorise certes pas à venger son voisin! Non, un cœur où la foi chrétienne a pénétré est inaccessible à tout sentiment haineux capable de conduire au meurtre; mais combien y a-t-il de vrais chrétiens sur cette terre!

Zobeïdeh n'était pas chrétienne. L'eût-elle été, la lumière de la grâce aurait eu de rudes combats à livrer contre la violence de ses passions; mais, je le répète, elle n'était pas chrétienne. Élevée uniquement pour plaire, douée de la faculté d'aimer avec entraînement et jusqu'à la fureur, son amour et son orgueil devaient lui rendre toute rivalité insupportable. L'infidélité de l'homme qu'elle aimait, du seul homme qu'elle pût aimer, puisqu'elle n'avait jamais connu que lui, était à ses yeux un affreux malheur, un impardonnable outrage, et elle ne savait pas que Dieu s'était expressément réservé le châtiment de toutes les offenses. Pourquoi donc eût-elle pardonné à ses rivales? Par pitié? Mais ses rivales avaient-elles pitié de ses tourmens jaloux? ne prenaient-elles pas plaisir au contraire à étaler à ses yeux leur triomphe? Zobeïdeh, il faut bien le dire, n'avait de pitié que pour l'être qu'elle aimait, lors même qu'il lui déchirait le cœur, et non-seulement elle ne conçut jamais le désir de se venger sur lui, mais lorsqu'elle se vengea en frappant ses maîtresses, elle ne négligea rien pour le consoler, pour le garantir contre les secousses trop vives de la douleur.

Lors de son entrée dans le harem d'Osman-Bey, Zobeïdeh n'était ni une intelligence obscurcie, ni un cœur corrompu, incapable de distinguer le bien et le mal : elle était femme, c'est-à-dire soumise au pouvoir de l'imagination et des nerfs plus encore qu'à celui du sang et des passions. La règle morale qui eût pu l'arrêter sur la pente du crime, elle l'ignorait. Les femmes de cette trempe trouvent parfois la vie insupportable lors même qu'elles sont placées dans des conditions apparentes de bien-être et de bonheur, et cela seulement parce que leurs nerfs leur causent des sensations semblables aux sensations physiques qui accompagnent le malheur, la douleur morale, le désespoir. Pour de telles femmes, les distractions sont nécessaires; toute distraction est préférable à l'état dans lequel elles se trouvent, et c'est pourquoi nous voyons si souvent, même dans notre Europe civilisée par le christianisme, des femmes, heureuses en apparence, mépriser et jeter au loin leur bonheur pour se vouer à une pénible existence, à la pauvreté, au vice, au danger, quelquefois à la mort. Zobeïdeh en était arrivée là.

Dans les périodes de tranquillité et de paix dont le harem d'Osman-Bey jouissait de temps à autre, la meurtrière se sentait comme possédée par un démon. Elle dissimulait ses tortures, elle se montrait calme et sereine, mais cette dissimulation même ajoutait encore à son supplice. Le silence du dehors lui était intolérable, car elle entendait alors distinctement les voix de ses victimes et de sa conscience; les éclats de rire et les jeux des enfans prenaient des accens terribles à ses oreilles. Elle se demandait d'où lui venaient ces souffrances, et elle ne trouvait pas de réponse. L'étude eût pu lui apporter de salutaires distractions; malheureusement ses études se rattachaient toutes à ses crimes, elles lui rappelaient constamment les meurtres commis, elles lui fournissaient même des moyens nouveaux pour en commettre d'autres.

Si Osman l'eût aimée, s'il fût revenu à elle, même passagèrement, peut-être un changement dans cette âme troublée se serait-il accompli; mais, loin de revenir à Zobeïdeh lorsqu'il n'en était pas distrait par de capricieuses amours, Osman s'en éloignait de plus en plus. La douce et consolante société de Maléka n'était pas suffisante pour l'attirer là où il pouvait rencontrer Zobeïdeh. Non-seulement il n'éprouvait plus d'amour pour elle, mais il était aussi près de la haïr qu'un Turc peut être près de haïr une femme; sa présence le mettait au supplice, et ce sentiment d'horreur, nous venons de le voir arriver à un tel degré, qu'il l'avait porté à rompre avec toutes ses habitudes pour se soustraire à l'épouvante que l'aspect seul de Zobeïdeh lui causait. Un Européen s'étonnera d'apprendre qu'un Turc se donne tant de peine pour échapper à une de ses femmes, à une recluse, à une prisonnière qu'il peut déposer au fond du Bosphore sans que personne lui en demande compte, ni lui en fasse de reproches; mais ni les lois humaines ni les coutumes n'ont de puissance contre le caractère des peuples. Le Turc (je ne parle ici ni de l'Arabe, ni du Kurde, ni des autres populations musulmanes de l'Asie ou de l'Afrique), le Turc est doux, patient et grave. Donnez-lui le pouvoir le plus illimité sur des êtres faibles et désarmés, appliquez-vous à faire de lui un tyran, un despote : le premier cri de détresse ou de révolte lui fera tomber les armes des mains, et le livrera pieds et poings liés à la merci de ses esclaves, de ses victimes. Il n'en remplit pas moins bien quelquefois son rôle officiel de tyran; cela lui arrive lorsqu'il ne gouverne que des femmes turques, qui ne sentent pas le poids de leur chaîne, ou qui manquent de force et d'énergie pour la secouer comme pour s'en plaindre. Heureusement, pour la juste rétribution des jouissances et des souffrances de l'humanité, les harems exclusivement peuplés de femmes turques, de pur sang turc, sont fort peu nombreux. Le

sang circassien, géorgien, arabe, abyssinien, circule, plus ou moins mélangé, sous presque tous les fins tissus qui s'étalent sur les divans des riches Osmanlis, et ce sang-là est assez chaud, assez impatient pour résister à l'engourdissement qui s'empare sans peine des Turcs, tyrans ou esclaves.

Osman était un vrai Turc, et Zobeïdeh une véritable Circassienne; aussi ce fut elle qui contraignit Osman à la fuite, et, ce qui est plus étrange encore, elle attendit son retour de pied ferme. Mais comment se passa cette période nouvelle de sa vie? Se corrigea-t-elle pour reprendre par la douceur l'influence que de criminels moyens n'avaient pu lui rendre? C'est le contraire malheureusement qui arriva.

II. — ISMAEL ET KASSIBA.

Lorsqu'Osman quitta Zobeïdeh en emmenant avec lui Maléka, la Circassienne était retombée dans une de ses crises les plus affreuses. Elle cherchait un crime à commettre, une victime à frapper. A qui s'en prendrait-elle? A lui? Jamais! A elle-même? N'était-ce pas ce qu'elle faisait depuis le commencement de toutes ces tempêtes? Et pourquoi? N'était-elle pas assez punie? Un malheur qu'elle n'eût jamais cru possible allait fondre sur elle. Osman s'éloignait. Ce n'était que pour peu de temps; mais comment traverser ces jours de solitude? comment vivre loin d'Osman?...

Zobeïdeh regarde autour d'elle. Son pâle visage paraît plus pâle encore; son œil, déjà si terne, s'est complétement éteint. Qu'a-t-elle donc vu? Une de ses hideuses esclaves est-elle sortie, papillon superbe, de sa lourde chrysalide? Non : la laideur l'entoure; la seule beauté qui ose briller en ce harem, c'est la beauté des enfans. Des enfans! Et à qui appartiennent-ils? A Osman; mais à qui encore? Et Osman les aime peut-être... S'il les aime, pourquoi les lui a-t-il laissés? pourquoi les lui a-t-il livrés?... Zobeïdeh frissonne, elle a horreur, elle a peur d'elle-même : la pensée qui a traversé son esprit lui est odieuse et la rappelle un instant à des sentimens humains; mais elle tremble, elle sait trop bien que les pensées de meurtre ont pour elle un irrésistible attrait, qu'elle en est obsédée, qu'elle est impuissante contre elles. Ah! qu'Osman revienne, ou la malheureuse succombera.

A l'heure même où ces étranges terreurs agitaient son âme, la Circassienne était entourée des nombreux enfans du bey. Les plus âgés prenaient leur leçon de lecture sous sa direction, tandis que les deux plus jeunes, le petit Ahmed, fils d'Ibrahima, et la dernière fille de Maléka, étaient établis chacun sur l'un des genoux de la mère adop-

tive, Ahmed enfonçant son frais visage dans les plis du corsage de Zobeïdeh en protestant que sa sœur ne pouvait l'y découvrir, tandis que celle-ci soutenait que rien ne l'empêchait de le voir. Zobeïdeh était sombre, et pourtant elle sentait sur ses joues, sur son cou le souffle de ces petites créatures qui riaient en se querellant et qui entremêlaient leurs jeux et leurs querelles de caresses pour la femme d'Osman.

Des pas lourds et traînans se font entendre sur l'escalier en bois qui conduit à la grande salle où Zobeïdeh et les enfans sont assemblés. Est-ce Osman? est-ce un messager qui lui annonce son retour? Osman a-t-il entendu qu'elle l'appelait avec angoisse, avec désespoir? C'était en effet un messager d'Osman, mais il apportait un cruel message : Osman ne pouvait laisser perpétuellement la Circassienne dans l'ignorance de ses projets, et d'ailleurs il ne s'inquiétait plus de l'effet que cette communication produirait sur elle depuis qu'il était assez loin pour n'entendre ni ses cris de désespoir ni ses reproches. Le messager lui expliqua donc de la part d'Osman que le bey lui avait caché le véritable motif de son absence pour éviter de pénibles adieux, que les médecins, ses amis et ses parens avaient exigé de lui qu'il essayât d'un nouveau climat, d'un nouveau séjour, qu'il s'arrachât à tout ce qui nourrissait en lui d'affreux souvenirs, enfin qu'il avait cédé à leurs instances avec l'espoir d'être bientôt en état de revenir auprès d'elle. En Europe, un mari ainsi placé eût tout expliqué par une lettre, mais je ne sache pas qu'en Turquie l'écriture soit employée à exprimer des sentimens. On n'y écrit guère que des formules de complimens et la simple indication des faits. La lettre qu'Osman avait écrite à Zobeïdeh ne contenait que quelques mots d'introduction pour son messager. Osman y engageait Zobeïdeh à ajouter foi à tout ce que le messager lui rapporterait de sa part, à prendre grand soin de sa santé et de celle des enfans, et à bénir le nom d'Allah!

Zobeïdeh comprit tout ce qu'Osman essayait encore de lui cacher. Il était parti pour la fuir, il l'avait trahie, il allait vivre loin d'elle parce que sa présence et son amour lui étaient à charge. Lorsque le messager eut fini son long discours, qu'il avait appris par cœur, le petit Ahmed poussa un cri et alla rouler sur le plancher. Zobeïdeh s'était levée brusquement, et, tout en retenant la petite fille de Maléka dans ses bras, elle avait abandonné le petit garçon. Le fils aîné de Maléka, qui pouvait avoir de huit à neuf ans, s'élança au secours du pauvre petit, et dit à Zobeïdeh, d'un ton de reproche et de colère : « Pourquoi as-tu fait du mal à mon frère? » Zobeïdeh poussa un soupir, pâlit et secoua la tête. « Pourquoi me provoquez-vous? murmura-t-elle à voix basse; craignez-vous que je ne vous oublie? »

Le petit Ahmed ressemblait assez à sa mère Ibrahima, mais il avait un caractère et des façons aimables. Sa grâce enfantine ne le sauva pourtant pas. Le jour même, il fut pris de convulsions. Zobeïdeh avait décidé que sa mort serait prompte, car elle redoutait d'entendre ses plaintes et ses cris. « Il faut qu'il meure, s'était-elle dit, mais je ne veux pas le voir souffrir. » Elle avait pourtant mal calculé la dose et l'efficacité du poison; d'ailleurs la nature est si vivace, elle possède tant de ressources imprévues à cet âge! L'enfant souffrit et ne mourut pas. Zobeïdeh renonça-t-elle à son odieux projet? Elle y persista sans pouvoir trop peut-être s'expliquer pourquoi. La personne de qui je tiens ce récit (et qui le tenait en partie des rapports du harem, en partie de Zobeïdeh elle-même) me semblait fort embarrassée d'expliquer cet acharnement. Zobeïdeh était alors dans toute la première ardeur de son ressentiment contre le bey; mais ce ressentiment même ne suffit pas à rendre raison du crime, puisque l'amour paternel n'était pas précisément la vertu d'Osman, et que Zobeïdeh le savait bien. La parente du pacha attribuait la conduite de la Circassienne à un besoin devenu irrésistible de combiner, de tramer de criminels projets, peut-être aussi à une sorte d'affreuse curiosité qui la poussait à poursuivre cette œuvre abominable comme on poursuit une expérience. Ce qui peut faire croire qu'un singulier délire égarait cette fois Zobeïdeh, c'est qu'après avoir vu le poison agir enfin sur le petit Ahmed, elle passa tout un jour avec une fiévreuse sollicitude au chevet de l'enfant malade, cherchant trop tard à écarter la mort qu'elle avait appelée sur lui. Elle avait été obligée de recourir à de nouvelles doses du poison, qui n'agissait pas comme elle s'y était attendue, et elle se tenait auprès de sa victime, épiant des effets trop lents à son gré. Voilà qu'enfin le visage d'Ahmed se décompose et que la mort se montre. Que fait Zobeïdeh? Est-elle satisfaite? Elle se précipite dans son laboratoire, y cherche un flacon, le saisit, et revient hors d'haleine auprès de l'enfant, qu'elle engage vainement à boire la liqueur nouvelle, qui n'est autre chose qu'un contre-poison. De la même main qui avait versé le breuvage mortel, elle offre au mourant la substance préservatrice. Elle eût donné en ce moment les jours qu'il lui restait à vivre pour sauver l'enfant; mais devant les inutiles efforts d'Ahmed pour avaler le contre-poison, elle reconnut son impuissance. Jetant le flacon sur le tapis, elle s'écria : — Toi aussi, tu me pousses en avant! Tu m'obéissais lorsque je te versais tout à l'heure une boisson qui donne la mort, et tu repousses celle qui peut te sauver! Tu ne veux pas que je recule, je le savais bien. — Et, se jetant sur l'enfant, elle le serra dans ses bras en le couvrant de pleurs, de caresses et de baisers. Pour la première fois, Ahmed ne les lui rendit pas.

A l'aspect de ce premier enfant tué par elle, Zobeïdeh demeura anéantie. Agenouillée à son chevet, les bras étendus en travers du lit et la tête enfoncée dans les coussins, elle tomba dans un demi-sommeil rempli de rêves affreux, qui ne lui ôtaient pourtant pas la connaissance de la réalité, mille fois plus horrible encore. Cet état dura-t-il longtemps? Les heures et les minutes avaient pour elle la même durée. Elle se disait qu'il était temps de reprendre son masque, de ressaisir son empire sur elle-même, de songer à sa sûreté; mais elle n'en avait pas encore la force, et d'ailleurs quel danger courait-elle? N'était-elle pas seule avec un cadavre?

Non, elle n'était pas seule. Cette sensation bien connue qui nous avertit pendant notre sommeil lorsqu'une personne étrangère s'approche et nous regarde attentivement rappela Zobeïdeh à elle-même. Elle leva la tête. Debout, vis-à-vis d'elle, mais de l'autre côté du lit, l'œil arrêté sur elle, le visage pâle, se tenait Ismaël, le fils aîné de Maléka, celui qui peu de temps auparavant lui avait reproché d'avoir fait du mal à son frère. — Tu pleures, lui dit-il d'une voix sévère et en parlant avec lenteur; tu pleures, mais il est trop tard. Que diras-tu à mon père? que diras-tu à Maléka? Et à moi, que me diras-tu, si je te demande ce que tu as fait de mon frère?

— Allah nous l'a ôté, balbutia Zobeïdeh.

— C'est là ce que tu répondras à mon père et à ma mère, et ils diront aussi comme toi : Allah nous l'a ôté; mais à moi, tu ne peux me répondre ainsi, car j'étais près de lui quand il est tombé malade; j'y étais quand tu l'as fait boire; je t'ai vue, je t'ai entendue...

— Tais-toi, malheureux; tais-toi, s'écrie Zobeïdeh avec emportement; tais-toi, et sors d'ici à l'instant.

Pendant qu'Ismaël se retirait en silence, mais non intimidé, elle envisagea rapidement les suites d'une semblable scène. Ismaël irait sans doute tout raconter aux femmes, aux enfans du harem; peut-être irait-on quérir des parens, l'oncle d'Osman-Bey; on aurait recours à la police, au juge; on ferait des recherches dans la maison, dans sa chambre; on interrogerait les esclaves, et il ne serait que trop facile de la convaincre, non-seulement de son dernier crime, mais de tous les autres. Il fallait retenir Ismaël, le calmer, détruire ou du moins ébranler ses soupçons. — Viens ici, Ismaël, lui dit-elle avant qu'il eût atteint la porte; viens ici, mon enfant, et écoute-moi. Tu m'as dit des choses qui m'ont bouleversée, tu dois le comprendre; tu n'es qu'un enfant, c'est ton amour pour ton pauvre frère qui te fait parler ainsi, et je ne puis t'en vouloir. Écoute-moi donc. Pourquoi lui aurais-je fait du mal? Ne m'aimait-il pas? ne l'aimais-je pas aussi? Tout à l'heure, lorsque tu es entré et que je me croyais seule avec lui, ne m'as-tu pas trouvée tout en larmes? Me suis-je seule-

ment aperçue de ta présence? Tu crois que cette boisson que je voulais lui faire prendre lui a été funeste, je te jure par le nom d'Allah (qu'il me fasse mourir si je mens!) que c'était la seule chose qui pût le sauver. Et tiens, ajouta-t-elle en ramassant le flacon brisé, mais au fond duquel étaient encore deux ou trois cuillerées de contre-poison, tiens, en voilà encore; regarde ce que j'en fais. — Et elle les but à grands traits.

Ismaël la considérait avec étonnement, et le doute était visiblement écrit sur son visage; mais cela ne suffisait pas. Il fallait absolument le ramener, ou du moins gagner du temps, ne fût-ce qu'un jour.

— Écoute encore, dit Zobeïdeh. Tu es un enfant au-dessus de ton âge, et je vois bien que les malheurs qui nous ont frappés depuis quelque temps ont fait naître dans ton esprit des soupçons que je crois fondés, puisque je les partage. Tu te trompes seulement en les reportant sur moi. Je crois qu'il s'est passé ici, je crois qu'il s'y passe encore des choses terribles. Il y a longtemps que j'y pense, et jamais je n'en ai dit un mot à personne, car il me serait impossible de rien découvrir si je laissais percer mes doutes; mais, puisque toi aussi tu as des soupçons, sache que je crois être sur la trace des crimes et des criminels. Quelques jours de silence, et je te montrerai le fond de tant d'iniquités. Promets-moi seulement de ne rien dire à qui que ce soit d'ici à huit jours. Me le promets-tu?

Quelque clairvoyant que soit un enfant, ce qu'il voit lui apparaît comme une série de tableaux isolés les uns des autres, dont il n'a pas encore appris à reconnaître le lien commun, l'ordre, l'enchaînement. Ismaël ne comprit rien aux projets de Zobeïdeh; il ne savait sur qui elle arrêtait ses soupçons, ni pourquoi le silence était nécessaire. Deux choses le frappèrent : la première, ce fut qu'une grande personne partageait ses soupçons, et cela flatta sa vanité enfantine en mettant son esprit en repos. En second lieu, Zobeïdeh avait bu ce qu'elle avait voulu faire prendre à son frère. Il se félicita ensuite de n'avoir plus à porter le poids de ses soupçons que pendant huit jours. Après un moment de réflexion, il fit enfin la promesse exigée.

Quoiqu'en partie rassurée, Zobeïdeh n'osa pas ce jour-là s'éloigner d'Ismaël, tant elle craignait qu'il ne fît part à d'autres de ce qui venait de se passer entre eux. Cette inquiétude eut pour résultat de lui faire oublier Ahmed, sa mort, et ce qu'elle-même avait souffert en y assistant. L'image de Maléka ne viendrait-elle pas cependant se placer entre le crime de Zobeïdeh et sa future victime? Jusqu'ici, la malheureuse n'avait encore frappé que ses ennemis:

l'innocent Ahmed lui-même était l'enfant de sa rivale, et sa mort ne ferait le malheur d'aucune personne qui lui fût chère; mais le sang de Maléka coulait dans les veines d'Ismaël, et Zobeïdeh avait mis jusque-là son orgueil à protéger et à chérir ce sang. Il faut l'avouer néanmoins, la bienfaisante influence de Maléka, fondée d'abord sur un certain charme de sa personne presque autant que sur les qualités de son cœur, s'était considérablement affaiblie. Tout ce qui avait porté atteinte à sa beauté si frêle et si délicate, les chagrins, les fatigues, les maladies, avait diminué le penchant de Zobeïdeh pour Maléka, et par conséquent l'influence de Maléka sur Zobeïdeh. Si toute affection n'était pas éteinte dans leurs âmes, une certaine tiédeur y avait pris la place du dévouement passionné des premières années. Zobeïdeh ne s'indignait plus parce qu'Osman était infidèle à Maléka, et la douce voix de celle-ci ne calmait plus les fureurs de Zobeïdeh. Jamais pourtant elle n'avait ressenti contre elle ni amertume ni colère jusqu'au jour où, voyant partir son ancienne compagne avec Osman, elle avait éprouvé une secrète irritation contre l'infidèle amie qui lui avait caché les véritables desseins de leur commun époux. Restée seule après le départ de Maléka et d'Osman, le dépit vague que lui avait souvent causé la froideur quelque peu hautaine d'Ismaël prit pour ainsi dire un corps. Elle promena pour la première fois sur le groupe des enfans l'un de ces regards froids et sombres qui donnaient le cauchemar au pauvre bey, et elle se dit tout bas : — Maléka est bien confiante!...

Ismaël d'ailleurs s'était placé depuis longtemps vis-à-vis d'elle dans un état de sourde hostilité. Les enfans ont quelquefois de singulières illuminations, qu'on serait tenté d'expliquer par des révélations surnaturelles. Leur étourderie est notoire; ils ne réfléchissent pas, ils n'observent que les choses extérieures, puisqu'ils ignorent l'existence des choses intérieures et invisibles, et pourtant les caractères les plus dissimulés, les intentions cachées, les doubles fins, tout cela leur apparaît parfois subitement, comme si un génie familier les introduisait dans les dédales les plus compliqués des âmes. Était-ce une de ces inspirations soudaines qui avait si bien éclairé Ismaël sur le véritable caractère de Zobeïdeh? Avait-il entendu les esclaves du harem faire quelques remarques sur les tragiques accidens qui se succédaient avec tant de régularité sous le toit du bey? Quelle que fût l'origine de la méfiance du jeune homme, le fait est que, peu après la mort de Nafizé, Ismaël s'était éloigné de Zobeïdeh. Il est vrai qu'il avait pris en même temps un maintien singulièrement réservé pour son âge : on eût dit que, tout en conservant les traits de l'enfance, il s'était subitement transformé en homme à l'intérieur. Maléka remarqua d'abord ce changement et

s'en inquiéta, parce qu'il pouvait faire perdre à Ismaël l'amour de Zobeïdeh, cet amour qui était aux yeux de la pauvre mère un gage de sécurité pour ses enfans. Elle interrogea Ismaël, et n'obtint de lui que des mots entrecoupés, prononcés d'un air distrait. Elle essaya alors de se persuader à elle-même que cette tiédeur étrange tenait à un caprice d'enfant, et elle s'appliqua à convaincre sa compagne qu'il en était ainsi. Elle se plaignit à elle de l'humeur réservée et peu démonstrative qu'Ismaël développait avec l'âge. Zobeïdeh n'avait pas attendu les remarques de Maléka pour apercevoir l'air contraint d'Ismaël. Elle dissimula son dépit en présence de Maléka, mais la blessure n'en était pas moins profonde. Zobeïdeh voulait être aimée. Ce n'était pas seulement un besoin pour elle, c'était un sujet d'orgueil. On a vu qu'elle exerçait sur les enfans de ses rivales une sorte de fascination, justifiée pour ainsi dire par le véritable amour qu'elle leur rendait, et qui lui en faisait même préférer quelques-uns aux siens propres. Elle était fière d'entendre répéter : — Qu'a donc Zobeïdeh pour se faire ainsi aimer de tous les enfans? Elle seule exerce sur eux un tel pouvoir; elle seule sait calmer leurs douleurs, apaiser leurs colères, vaincre leurs caprices. — Zobeïdeh savait que cela était vrai, et elle en tirait à la fois orgueil et plaisir. Ismaël fut le premier qui tenta de se soustraire à son prestige, et de plus il y réussit. Il n'y mettait pas d'affectation : ce n'était ni du dépit ni de la rancune qu'il essayait de cacher sous une indifférence simulée. La Circassienne voyait clairement qu'il s'efforçait de se montrer poli envers elle et de dissimuler son aversion, et cette aversion devait être bien forte pour persister ainsi dans ce jeune cœur, sans cesse occupé de la contenir.

Le fils de Maléka exerçait sur ses frères et sur ses sœurs l'influence qu'un enfant réfléchi exerce sur d'autres plus étourdis. Rien n'humilie autant les enfans que de voir les objets de leur affection dédaignés par une personne qu'ils admirent. Ils manquent en cela de générosité; mais, s'ils se rangent parfois du côté du persécuté, je n'en ai jamais vu se ranger du côté du dédaigné. Zobeïdeh observa un jour certains signes de refroidissement dans ce petit monde, qu'elle avait trouvé jusque-là si prompt à l'enthousiasme. Frappée de cette transformation, elle y regarda de plus près, et elle s'assura que l'arrivée d'Ismaël dans la chambre où elle se trouvait avec l'un ou l'autre des enfans était pour celui-ci une cause d'embarras et de tiédeur. Zobeïdeh en conclut qu'Ismaël l'avait accusée, calomniée, disait-elle, auprès des autres enfans, qu'il leur avait défendu de lui témoigner leur affection. En cela, elle se trompait, car Ismaël ne s'était pas plus départi de son extrême réserve avec ses frères et sœurs qu'avec sa mère; ce qui était vrai, c'est que l'éloignement d'Ismaël pour Zobeïdeh avait détruit le charme qui les avait réunis

jusqu'alors autour d'elle. La pensée de tirer vengeance du fils de Maléka n'avait fait sans doute que traverser l'esprit de Zobeïdeh; mais, je le répète, la malheureuse avait perdu la faculté de résister victorieusement à de telles pensées. En ce cas pourtant, si ce crime fut le plus affreux de tous, il est vrai aussi qu'elle y fut poussée par quelque chose de plus puissant que la jalousie. Le vertige du vice l'entraînait comme dans un tourbillon; il fallait qu'elle se hâtât, si elle voulait profiter de l'impression produite sur Ismaël, et prévenir ses confidences soit à ses frères ou à ses sœurs, soit à quelque parent. Elle fixa au lendemain du jour où Ismaël lui avait adressé d'imprudens reproches la mort qui devait lui assurer son silence.

Ismaël avait pour coutume de prendre un verre de *sherbett* (sirop) avec quelques biscuits pour son déjeuner, qui lui était servi, comme aux autres enfans, dans la chambre de Zobeïdeh. Ce jour-là, elle feignit de ranger quelque chose dans une armoire placée au fond de la pièce pour conserver la liberté de ses mouvemens et éviter de s'asseoir au milieu du petit groupe. Elle avait en outre pris la précaution de cacher dans un coin du vestibule le grand plateau de cuivre qui sert de table en Orient. Lorsque les esclaves entrèrent, portant les divers alimens qui composaient le déjeuner de Zobeïdeh et des enfans : « Posez à terre ce que vous apportez, leur dit-elle, et allez chercher le plateau. » Il y eut alors un moment de confusion dont Zobeïdeh profita pour jeter dans le verre destiné à Ismaël, qu'on avait déposé à terre, une dose presque imperceptible d'un extrait foudroyant préparé dans la nuit; puis, les esclaves ayant terminé leurs préparatifs, elle leur ordonna d'aller avertir les enfans que le déjeuner était prêt. Ismaël, à peine remis des agitations de la veille, dormait encore lorsqu'on vint l'appeler pour le déjeuner. Il arriva enfin, mangea ses biscuits, but son sirop; mais au moment de poser son verre sur le plateau, il porta la main à sa gorge, se renversa sur le divan et tomba sans connaissance. Zobeïdeh s'occupait alors à serrer les confitures dont les enfans avaient mangé, et ne parut pas avoir remarqué la pâleur et les regards effarés des sœurs d'Ismaël. Au bruit qu'il fit en tombant, elle se retourna et accourut à son secours, en appelant les femmes qui allaient et qui venaient dans l'appartement. Toutes entourèrent le malheureux enfant, dont la vie ne se trahissait plus que par des mouvemens convulsifs et spasmodiques. De plus en plus consommée dans l'art de la dissimulation, Zobeïdeh lança au milieu de ce groupe agité le mot de *contagion*, et toutes ces pauvres intelligences, engagées dans un dédale de conjectures, se jetèrent sur ce mot comme sur la clé qui devait leur en ouvrir l'issue. Ismaël fut aussitôt inscrit parmi les victimes de l'amour fraternel, et tout le harem se vit menacé d'une semblable catastrophe. Les femmes commencèrent à rappeler une

foule de circonstances de la maladie d'Ahmed qui pouvaient faire croire à la contagion. Les enfans pleuraient en silence. Zobeïdeh fit porter le mourant sur un lit dans une chambre reculée, et elle s'établit auprès de lui, feignant de lui prodiguer des soins qu'elle savait inutiles.

Le poison semblait répondre exactement à l'attente de Zobeïdeh. Ismaël se débattait dans des convulsions assez semblables à celles d'Ahmed, ou tombait dans un abattement précurseur de la mort. Vers le milieu de la journée enfin, les contractions cessèrent, les membres se relâchèrent de leur rigidité spasmodique, les yeux se renversèrent sous les paupières et devinrent immobiles; une pâleur livide se répandit sur le visage, et toute chaleur à la peau s'éteignit. Zobeïdeh ne se fit aucune illusion sur cette phase nouvelle de l'empoisonnement, ou du moins l'illusion qu'elle se fit n'était pas celle qu'elle voulait faire passer dans l'esprit des assistans. Elle se dit qu'Ismaël était mort, et elle dit aux femmes et aux enfans que le malade paraissait plongé dans un sommeil dont il pouvait sortir guéri, et qu'il fallait s'éloigner de peur de troubler ce repos bienfaisant. Elle-même sentait impérieusement le besoin d'échapper à ce déchirant spectacle; aussi, ayant congédié tout le monde, à l'exception d'une vieille esclave aux trois quarts sourde, elle ordonna à celle-ci de courir la chercher au premier mouvement que ferait le malade, en lui défendant de laisser qui que ce fût approcher de lui.

L'esclave n'étant pas venue troubler son repos, Zobeïdeh en conclut qu'Ismaël était bien mort; mais, craignant de paraître trop peu empressée, elle se décida à retourner au bout de quelques heures près de sa victime. Quelles ne furent pas sa surprise et ses alarmes, lorsque, en approchant de la porte, elle entendit distinctement la voix d'Ismaël qui parlait avec lenteur et faiblesse, mais avec calme, et des sanglots étouffés qui lui répondaient! Zobeïdeh fut si saisie, qu'au lieu de s'arrêter et d'écouter à la porte pour s'assurer de ce qu'il lui importait de connaître, elle se précipita dans la chambre. Ismaël était assis sur son séant, le corps et la tête appuyés à des coussins, pâle et le visage comme desséché. La mort était écrite en caractères bien lisibles sur ses traits et dans son regard, qui brillait d'un feu étrange. Sa plus jeune sœur, debout auprès de son lit, étouffait ses sanglots pour ne rien perdre de ses paroles. Au moment où Zobeïdeh se précipita dans la chambre, Ismaël tenait la main droite levée, comme en signe d'admonition et de commandement, en disant : « Prends garde de ne rien oublier, et ne parle qu'à lui. » Ses yeux rencontrèrent en ce moment ceux de Zobeïdeh; il repoussa sa sœur, qui se tourna subitement vers la Circassienne, puis il ferma la paupière et parut endormi, évanoui ou mort. Il ne fit plus d'ailleurs aucun mouvement, car Zobeïdeh s'était de nou-

veau assise auprès de son lit, et l'enfant, qui sentait sa présence, même sans la voir ni l'entendre, eut l'incroyable force d'âme de traverser les angoisses de l'agonie sans faire entendre une plainte ni donner aucun signe de vie. A quelle heure du jour ou de la nuit le sommeil et l'immobilité cessèrent-ils d'être des apparences de mort et devinrent-ils la réalité? Qui pourrait le dire? De temps à autre, Zobeïdeh s'approchait doucement et posait la main tantôt sur son front, tantôt sur sa poitrine; mais l'enfant ne frémit jamais à ce terrible contact. Une fois enfin Zobeïdeh recula en sentant un front glacé et des membres raidis. Ismaël était mort. Avait-il emporté son secret dans la tombe, ou l'avait-il confié à sa jeune sœur? Tout entière à l'idée d'éviter des révélations qui amèneraient infailliblement sa perte, Zobeïdeh était prête désormais à s'affranchir sans pitié de quiconque pourrait trahir son horrible secret : elle s'appliqua donc à découvrir si la jeune sœur d'Ismaël avait reçu les confidences de son frère, et sut bientôt à quoi s'en tenir.

Dès le lendemain matin, cette enfant nommée Dundush profita d'un moment où elle se trouvait seule avec Zobeïdeh pour lui dire tout bas, sans pourtant lever les yeux sur elle : — Ne serait-il pas bien de faire avertir notre oncle des malheurs qui nous sont arrivés? — La Circassienne se dit aussitôt qu'elle était trahie, que la petite fille attendait son oncle pour lui tout apprendre, conformément aux avis d'Ismaël. Elle prit un air gracieux et feignit d'approuver la petite, l'assurant même que déjà, lors de la mort d'Ahmed, elle avait devancé son désir en envoyant quérir celui que les enfans appelaient leur oncle, et qui était en réalité l'oncle d'Osman du côté maternel; mais le parent du bey ne s'était pas rendu à son invitation : il était retenu à la campagne pour un jour ou deux. Elle l'attendait le surlendemain au plus tard. Dundush respira plus librement, comme si elle se sentait soulagée d'un grand poids, et elle se montra plus calme, bien que toujours préoccupée.

L'oncle d'Osman était un bon vieux Turc de l'ancienne école que la nature avait médiocrement doué du côté de l'esprit, qu'une longue vie oisive et sensuelle avait complétement hébété, et qui n'aimait plus guère au monde que sa pipe et son café. C'est à ce brave musulman que le bey avait recommandé sa famille avant de partir, c'est à lui que la Circassienne était tenue de s'adresser en toute circonstance grave ou embarrassante. La mort subite et presque simultanée de deux enfans était sans contredit un des cas où le recours à l'oncle d'Osman devenait indispensable. Zobeïdeh comprenait qu'il était difficile de garder un plus long silence vis-à-vis de ce personnage; mais Ismaël avait confié ses soupçons à Dundush, elle n'en pouvait douter, et quelque stupide que fût le vieillard, il ne resterait certainement pas insensible à de pareilles révélations. Il

fallait se hâter d'envoyer Dundush rejoindre ses frères, après quoi on manderait au palais le *vieux parent*, j'emprunte à Zobeïdeh ces expressions familières qui caractérisent l'état de cynique insensibilité où elle était tombée. Dès le lendemain, celle-ci ferait donc venir l'oncle d'Osman; mais dès le lendemain aussi Dundush aurait cessé d'exister. L'opinion qui attribuait à une influence contagieuse des désastres si multipliés n'acquerrait de la sorte que plus de vraisemblance. En se retirant pour la nuit, Zobeïdeh s'attendait à être incessamment appelée dans la chambre où couchaient les quatre sœurs, les deux filles de Maléka, Zéthé et sa propre fille Anifé; car le poison coulait déjà dans les veines de la petite Dundush, et elle avait donné des ordres pour qu'on l'appelât au moindre malaise de l'un des enfans. Les heures s'écoulèrent cependant, et aucun bruit ne se fit entendre. Enfin le jour parut. A peine les esclaves avaient-elles repris leurs travaux journaliers, que des voix confuses s'approchèrent de la chambre de Zobeïdeh, et que plusieurs des femmes, entrant précipitamment, lui annoncèrent la mort de la petite Dundush.—Morte! s'écria la Circassienne en affectant la surprise, morte! et n'avais-je pas recommandé hier au soir que l'on m'appelât au premier signe de maladie qui frapperait l'un des enfans? — L'esclave s'excusa en disant que la pauvre petite n'avait voulu recevoir que les soins de sa sœur Kassiba, et qu'elle lui avait défendu expressément d'appeler qui que ce fût. — Sa sœur elle-même vous le dira d'ailleurs si vous allez la trouver, ajouta la femme, car la pauvre fille est si abattue qu'elle ne peut se soutenir sur ses jambes. —Zobeïdeh se hâta d'aller s'informer des événemens de la nuit. Dundush était étendue sans vie sur son petit lit, comme Ismaël et comme Ahmed l'avaient été avant elle. Auprès de la morte se tenait, pâle et frémissante, Kassiba, sa sœur, cette fille aînée de Maléka que Zobeïdeh semblait chérir plus que ses propres enfans.

Kassiba portait à Zobeïdeh un attachement passionné, et malgré la froideur qui s'était récemment glissée entre la jeune population du harem et Zobeïdeh, le cœur de Kassiba était toujours resté fidèle à sa première affection; la pauvre enfant s'était même rapprochée d'autant plus de la Circassienne que les autres s'en éloignaient. Quant à celle-ci, entière et extrême dans ses sentimens, on peut dire, sans craindre de tomber dans l'hyperbole, qu'elle adorait Kassiba, toujours empressée à deviner et à satisfaire ses moindres désirs, tendre et caressante pour elle, et pour elle seule à ce degré. Jamais un mot dur ou vif ne lui avait été adressé par cette femme hautaine et impérieuse, perpétuellement rebelle à toute loi comme à toute autorité. Kassiba ressemblait à sa mère, non pas telle qu'elle était devenue après douze ans de martyre conjugal et domestique, mais telle qu'elle était lors de son arrivée dans la prison somptueuse

où sa vie s'écoulait. Zobeïdeh l'aimait aussi pour cette ressemblance, mais surtout pour cette expression de tendresse passionnée qui animait son visage, et qu'elle n'avait jamais pu appeler sur celui de Maléka. L'attachement qui entraînait l'un vers l'autre deux êtres si peu faits pour se comprendre paraissait si contraire aux lois de la nature qu'il eût peut-être été juste d'y voir l'intervention directe de la Providence, qui semblait avoir placé près d'une femme ensevelie dans l'iniquité une source toujours vive et abondante d'émotions douces et salutaires, comme pour ne pas permettre à une âme humaine d'oublier complétement l'amour. Depuis que Zobeïdeh en était venue à ne voir dans les enfans de ses rivales que des juges, des accusateurs et des ennemis, jamais elle n'avait compté Kassiba parmi eux. Elle seule n'excitait ni sa défiance ni son courroux. Et maintenant elle était là auprès du cadavre de sa sœur, de sa sœur qui s'était vue mourir et qui connaissait la main d'où tous ces coups étaient partis, de sa sœur dont elle avait soigné l'agonie et recueilli les dernières pensées! — Dundush aura voulu la sauver d'un pareil danger, se dit Zobeïdeh en frémissant; l'aurait-elle au contraire attiré sur sa tête?

— Que s'est-il donc passé? s'écria la Circassienne en entrant; pourquoi ne m'avoir pas prévenue, Kassiba? Qui sait? j'aurais peut-être pu soulager les souffrances de ta pauvre sœur.

Kassiba avait relevé la tête en entendant ces mots; mais elle ne tourna pas ses regards vers celle qui les avait prononcés.

— Ma pauvre Kassiba, continua Zobeïdeh en s'approchant de la jeune fille, quelle nuit tu as passée! Dis-moi donc ce qui est arrivé. Est-ce le même mal qui nous a enlevé deux enfans et qui nous enlève encore celui-ci?

— Je ne sais, répondit la jeune fille en tremblant et sans lever les yeux. Oui, le mal de ma sœur ressemblait à celui de mon frère.

Et les sanglots l'empêchèrent de continuer.

— Mais pourquoi ne pas appeler? pourquoi rester ainsi seule avec elle? Les autres enfans t'ont-ils aidée au moins?

— Non, non! répondit Kassiba précipitamment, les autres n'ont rien vu, rien entendu. Moi seule, je suis restée auprès d'elle.

Zobeïdeh frissonna et reprit encore : — Mais pourquoi ne m'avoir pas appelée?

— Dundush ne l'a pas voulu, murmura Kassiba d'une voix qu'on entendait à peine.

— Il ne fallait pas l'écouter, mon enfant. Dans ces sortes de maladies, la raison est souvent troublée, et l'on dit des choses, l'on éprouve des envies, ou l'on exprime des craintes aussi vaines les unes que les autres, et dont on ne garderait aucun souvenir si le mal se passait.

— Serait-il vrai? serait-il possible? s'écria Kassiba avec transport. Ah! dis-le encore, *mamma* Zobeïdeh, répète-le, car cela me fait tant de bien!

Et la tendre fille entourait de ses bras le cou de Zobeïdeh et se cachait le visage contre sa poitrine; puis, se relevant soudain et se retirant avec un frémissement d'épouvante, elle ajouta : — Non, non! Dundush n'avait pas le délire, ni Ismaël non plus. Hélas! hélas!

Le doute n'était plus possible, Dundush avait tout dévoilé à sa sœur avant de mourir, et il fallait maintenant ou vivre au milieu des plus effroyables dangers ou sacrifier une autre victime. Et celle-ci n'était pas un enfant capricieux et ingrat qui avait repoussé l'amour de Zobeïdeh et dédaigné sa tendresse; c'était plus qu'une fille pour elle, c'était la créature la plus douce, la plus tendre et la plus dévouée. Zobeïdeh poussa un profond soupir. En ce moment, son plus grand souci n'était pas de connaître les intentions de Kassiba, de pénétrer ses projets; sa crainte la plus vive, c'était de voir ce regard, jusque-là si rempli de tendresse, se détourner d'elle, c'était d'avoir perdu la confiance et l'amour de Kassiba. — Elle seule m'aimait comme je veux être aimée; m'aura-t-on dérobé ce dernier trésor?

C'est sous l'influence de cette crainte qu'elle résolut d'avoir une explication complète avec Kassiba. Elle ne pouvait pas feindre de se méprendre plus longtemps sur la nature du trouble que Kassiba n'avait pu lui cacher. Elle ne pouvait à la vérité repousser des soupçons qui ne lui avaient pas été exprimés, et qui étaient trop affreux pour qu'elle pût les deviner sans se reconnaître coupable; mais rien ne l'empêchait par exemple de supposer des accusations peu graves, et, en se justifiant de celles-ci, de se laver implicitement de celles qu'on n'avait pas formulées.

Elle choisit un moment où Kassiba était seule avec elle, et, l'attirant doucement sur ses genoux, elle lui dit qu'elle craignait fort que la pauvre Dundush ne lui eût fait d'injustes plaintes en l'accusant de froideur à l'égard des enfans d'Osman-Bey. Elle faisait Kassiba elle-même juge entre les rêveries de sa sœur mourante et les témoignages d'affection qu'elle n'avait cessé de prodiguer également à tous les enfans de son maître. Ne les avait-elle pas soignés jour et nuit pendant toutes leurs maladies et sans même accorder aucune préférence aux siens propres? Pourquoi avait-elle consenti à demeurer à Stamboul pendant que son mari voyageait? N'était-ce pas évidemment pour ne point laisser les enfans aux soins d'esclaves négligentes? Maléka ne connaissait-elle pas son cœur, et ne lui avait-elle pas confié ce qu'elle avait de plus cher au monde? Mais qui ne sait combien les enfans malades sont capricieux et injustes? Savent-ils seulement ce qu'ils disent, ce qu'ils veulent? Zobeïdeh ajouta qu'ignorant sur quel sujet les plaintes de Dundush avaient

porté, elle ne pouvait ni les repousser ni en mesurer la gravité. Elle connaissait trop bien la raison, la bonté et la prudence de Kassiba pour craindre qu'elle n'en fît usage contre elle. — Allah m'en préserve! murmura la pauvre petite, et Zobeïdeh, qui l'avait comprise, finit par adresser un tendre appel à son cœur, aux souvenirs de toute sa vie, et par déclarer qu'elle ne voulait pas avoir d'autre défenseur que ce cœur même et ces souvenirs.

Zobeïdeh se flatta d'avoir remporté une victoire complète sur les doutes de Kassiba, et dans cet espoir elle se félicita d'avoir rendu toute communication impossible entre Kassiba et les autres enfans, qui l'avaient jugée si sévèrement et avec trop de raison. Toute ombre de regret et de remords s'effaça devant ce sentiment de sécurité. Elle n'était accessible en ce moment qu'à la joie de sa victoire, et cette illusion était assez naturelle. En effet Kassiba avait répondu à ses protestations par des sanglots, des caresses, des mots entrécoupés exprimant, à ne pas s'y méprendre, son impuissance à nourrir d'autres sentimens envers Zobeïdeh que ceux de la reconnaissance, de la confiance et de l'amour. Cependant le triomphe de la Circassienne fut de courte durée. Plusieurs jours s'écoulèrent, et la tristesse naturelle qui voilait le doux visage de Kassiba, loin de se dissiper sous l'influence du temps et des distractions, se prononça de plus en plus. Ses transports de tendresse rassuraient Zobeïdeh et lui déchiraient en même temps le cœur, car ils étaient toujours suivis de larmes, de sanglots, de terreurs et presque de remords. — N'est-ce pas que tu les aimais? s'écriait-elle tout à coup. Et lorsque Zobeïdeh avait répondu par des protestations mensongères à cette question si souvent répétée, la jeune fille l'interrompait en disant avec désespoir : — Non, tu me trompes! Oh! ma pauvre sœur! mon pauvre frère! pardonnez-moi de ne pas remplir vos dernières volontés.

Mais bientôt une nouvelle inquiétude vint s'ajouter à celles qui torturaient la Circasssienne. Kassiba s'attendait à partager le sort de ses frères et de sa sœur. Souvent, au moment de prendre ses repas, elle s'arrêtait saisie d'horreur, repoussait les alimens et fondait en larmes. — Non, se disait-elle alors, ce n'est pas la mort que je crains, car la vie que je mène est plus triste que la mort; mais c'est la preuve du crime de Zobeïdeh que je crains de recevoir! — Et chaque jour qui s'écoulait sans apporter cette preuve était comme une victoire remportée par l'amour de la jeune fille sur ses soupçons, car Zobeïdeh voit bien, se disait-elle encore, que je me défie d'elle, et si elle ne m'en punit pas, pourquoi aurait-elle puni mes frères et ma sœur? — Elle ne comprenait pas que son amour pour Zobeïdeh faisait sa sauvegarde, son inviolabilité, et que Zobeïdeh s'exposerait aux plus grands dangers plutôt que d'arrêter les battemens d'un cœur qui n'avait encore palpité que pour elle.

Kassiba avait reçu de la nature une constitution délicate, que la précocité de son intelligence et de son cœur avait encore ébranlée. Aussi ne résista-t-elle pas longtemps aux émotions violentes et douloureuses qui s'entre-choquaient dans son esprit. Si elle avait cru à l'innocence de la Circassienne tant qu'elle s'était trouvée en bonne santé, que devint-elle, la pauvre enfant, lorsqu'elle se sentit atteinte d'un mal inconnu, qu'elle vit son visage pâlir et son corps devenir plus grêle et plus lourd en même temps, son estomac refuser toute nourriture, et le sommeil fuir ses paupières! Elle se dit que sa sœur ne s'était pas trompée, que Zobeïdeh la haïssait maintenant comme elle avait haï ses autres victimes, et elle se reprocha amèrement de ne pas savoir arracher encore cet amour de son cœur. — Un mauvais esprit la pousse aujourd'hui, se disait-elle, et lui ferme les yeux; mais quand elle m'aura précipitée avec les autres dans le tombeau, lorsqu'elle ne me verra plus à ses côtés, elle gémira de mon absence. Qui donc l'aimera comme je l'aime? Qui la soignera? qui la consolera?

La jeune fille ne se dissimulait pourtant pas qu'elle pouvait bien être malade et mourir sans que Zobeïdeh fût criminelle, et elle s'indignait alors contre elle-même pour les soupçons qu'elle ne parvenait pas à chasser. En ces momens, elle avait hâte de mourir, pendant que la maladie la tuait seule ou pendant que le crime de Zobeïdeh lui paraissait encore douteux. De pareilles tortures ne pouvaient toutefois s'acharner impunément sur une nature aussi délicate. Bientôt Kassiba tomba gravement malade et fut réduite à garder le lit, signe de mort prochaine en Orient. Zobeïdeh n'hésita pas à envoyer chercher un médecin, et n'eut seulement pas la pensée d'attribuer la maladie de Kassiba à la contagion. Sa seule pensée à cette heure était de conserver l'enfant de Maléka, et ce désir avait remplacé pour le moment dans son cœur le besoin furieux d'être exclusivement aimée par Osman, et même l'effroi d'une découverte qui rendrait cet amour impossible.

Le médecin se présenta donc, et examina la petite malade. Il ne donna que peu d'espoir. Le moral de l'enfant lui semblait être la cause principale de sa maladie; cependant il remarqua aussi que ses forces étaient épuisées par une fièvre lente qui s'allumait chaque jour sous l'influence d'un chagrin mystérieux. A moins d'un changement complet dans la disposition d'esprit de la malade, il ne pouvait donc que former les plus tristes présages. La visite du médecin et les questions qu'il avait adressées à Kassiba avaient été pour celle-ci une source de cruels déchiremens. Elle craignait par-dessus tout de faire quelque réponse qui éveillât les soupçons du docteur; mais elle s'efforçait en même temps de lire sur son visage et dans ses paroles ce qu'il pensait de la cause de son mal, et l'air sou-

cieux du médecin n'était pas fait pour la rassurer. Il partit en recommandant le repos, le calme de l'esprit et les distractions; il ajouta que le sommeil lui ferait grand bien. — Sans doute, pouvait-on lui répondre, et la santé aussi.

Quoique peu accoutumée à interpréter les oracles de la médecine, Zobeïdeh, dont la pénétration naturelle pouvait se passer des leçons de l'expérience, comprit que le docteur ne conservait aucun espoir. Elle le suivit dans le vestibule, et lui demanda si l'on devait craindre une fin prochaine de la maladie. Sa réponse fut affirmative et précise. Zobeïdeh insista pour savoir combien de jours on pouvait se flatter de conserver l'enfant. La réponse fut encore plus décourageante : ce jour même pourrait bien être le dernier.

Ce n'était pas la curiosité qui avait dicté ces questions à Zobeïdeh; ce n'était pas non plus la simple et naturelle inquiétude qui nous porte à vouloir pénétrer les menaces de l'avenir et mesurer à l'avance la profondeur de l'abîme où nous craignons de tomber. Zobeïdeh lisait en partie du moins dans le cœur de Kassiba. La cause de ce mal incurable lui était connue, et elle avait résolu de tout risquer pour la détruire et pour renverser la barrière qui venait de s'élever entre elles. Elle saura tout, s'était-elle dit, s'il n'y a pas d'autre moyen de la sauver que de lui dévoiler toutes les plaies de mon cœur, et de la convaincre que ce cœur lui est toujours fidèle. J'arracherai le masque qui préserve ma vie, et je me livrerai à sa merci. Advienne de moi ce que le ciel a décrété! mais je ne la verrai pas emporter dans le tombeau la pensée que je l'y ai poussée.

Zobeïdeh revint donc auprès de Kassiba, qu'elle trouva agitée et fatiguée par la visite du médecin. Dès que la jeune fille l'aperçut, elle lui demanda avec anxiété si elle avait parlé au docteur et ce qu'il lui avait dit. D'où venait son mal? Qu'était-il?... Et la pensée qu'elle ne pouvait ajouter foi aux paroles de Zobeïdeh lui traversant tout à coup l'esprit, elle s'interrompit avec un cri d'angoisse, et elle retomba pâle et défaillante sur ses coussins.

Zobeïdeh n'était pas moins pâle que la mourante, et quiconque les eût vues en ce moment n'eût pas deviné sur laquelle des deux le médecin venait de prononcer l'arrêt; mais la Circassienne s'était raidie contre la douleur qu'elle venait chercher, et elle s'assit, calme en apparence, auprès du lit de Kassiba; puis, lui prenant la main, elle lui dit : — Kassiba, ma fille bien-aimée, le docteur assure que ton mal provient uniquement de l'agitation de ton âme.

Kassiba releva la tête, et un éclair de joie brilla dans son regard déjà voilé. — Uniquement? répéta-t-elle à voix basse. Le docteur a dit cela?

Mais cette même pensée du terrible intérêt qu'avait Zobeïdeh à

l'en convaincre la frappant de nouveau, elle secoua la tête, pressa son front entre ses mains, et s'écria : — Hélas! puis-je le croire? Est-ce la vérité? Ah! la vérité, où est-elle? Ne la saurai-je jamais?

— Tu vas la savoir, mon enfant; tu vas tout savoir à l'instant même, car j'y suis décidée. J'ai vainement essayé jusqu'ici de te tromper pour dissiper tes terreurs, et puisque tes soupçons ne peuvent être détruits par le mensonge, et qu'ils te tuent, apprends la vérité, et sache jusqu'à quel point tu dois me maudire ou tu peux m'aimer et me plaindre...

— Tu ignores, ma pauvre enfant, reprit Zobeïdeh après une courte pause, avec quelle folle passion j'ai aimé et j'aime toujours ton père; tu ne peux comprendre par conséquent tout ce que je souffre lorsqu'il m'amène une nouvelle compagne, une nouvelle rivale. Quoique violente et vindicative, je ne suis pourtant pas injuste. Ta mère n'est-elle pas aussi ma rivale? N'est-ce pas elle qui m'a fait connaître la première ces tourmens? Et pourtant l'ai-je haïe? Ai-je essayé de lui nuire? N'ai-je pas ressenti ses offenses comme les miennes propres? Ta mère est ma plus chère amie, et je ne crois pas qu'elle en possède de plus dévouée. Je l'ai aimée dès que je l'ai connue, et toi-même, pourquoi me suis-je senti d'abord le cœur d'une mère pour toi? Avant de t'aimer pour toi-même, je t'ai aimée pour Maléka, et c'est elle que j'ai aimée en toi. Pourquoi n'en a-t-il pas été de même pour mes autres rivales? Si elles avaient été dignes de l'amour d'Osman, je leur aurais pardonné. Je ne te dirai pas toutes mes douleurs, tous mes combats; mais souviens-toi seulement des traitemens indignes qu'Ibrahima me fit subir. Je la détestais, et je détestais son enfant. Pourquoi me l'a-t-on confié? Pourquoi m'a-t-on rendue maîtresse de lui, de sa vie? Pourquoi m'offensait-on encore en me le livrant, et oubliait-on combien il m'était facile de venger en un instant mes injures passées et mon abandon présent? Je crus reconnaître la main d'une puissance surhumaine et vengeresse dans cet aveuglement de mon injuste époux. Cet enfant me rappelait à chaque instant sa mère. Enfin... ne tremble pas, Kassiba, ne te détourne pas de moi, rassemble ton courage pour m'entendre jusqu'au bout,... c'est moi qui ai tué Ahmed...

Un silence de plusieurs minutes suivit cet aveu. C'était le premier que faisait Zobeïdeh, et sa voix résonnait singulièrement à son oreille. Soit qu'elle connût trop bien son sujet, soit qu'une force intérieure et secrète lui dictât sa pénible confession, la Circassienne croyait parfois entendre une voix étrangère prononcer les mots qui sortaient de ses lèvres. Cette histoire, qu'elle portait depuis si longtemps en elle-même, lui semblait toute nouvelle et hideuse dans sa nouveauté. Cette femme qui n'oubliait aucune injure, qui répondait

à chaque offense par la mort, qui se vengeait du coupable sur l'innocent, qui, établie au sein d'une nombreuse famille, semait autour d'elle le crime et le désespoir, cette femme lui faisait horreur. Jamais elle n'avait entendu de récit pareil au sien, et elle s'interrogea plus d'une fois pour savoir si elle ne dépassait pas le vrai; mais la voix inexorable de sa conscience repoussait ce doute, et lui criait : « Ce que tu ne peux entendre sans frémir, tu l'as fait naguère et tu le feras toujours sans éprouver ni regrets ni remords. » Et Zobeïdeh reprenait ses aveux, effrayée d'elle-même, mais décidée à tout souffrir pour sauver, s'il en était temps encore, l'enfant qu'elle aimait. Celle-ci s'était caché le visage aux derniers mots prononcés par la Circassienne, et elle sanglotait.

— Tu as remarqué peut-être, reprit Zobeïdeh, que depuis quelque temps les enfans ne me témoignaient plus la même tendresse que par le passé. Je m'en affligeais, car moi je les aimais toujours. J'attribuais leur refroidissement au caprice de leur âge, et j'étais loin de leur en garder rancune. Malheureusement, après la mort d'Ahmed, lorsque je me reprochais ma colère en me rappelant ses souffrances, lorsque je me promettais de ne plus frapper l'innocent, ton frère Ismaël me surprit pleurant auprès du cadavre de l'enfant. Pourquoi ne me laissait-il pas mon repentir? Il m'accusa de feindre une douleur que je n'éprouvais pas, et quand je lui demandai pourquoi il me tenait ce langage, il me déclara d'un ton froid et sévère que tous mes crimes lui étaient connus, qu'en vain j'avais espéré le tromper comme j'avais trompé tout le monde, et qu'il me dénoncerait à ses parens, à son père surtout, qui me haïrait! Pourquoi me parlait-il ainsi? pourquoi venait-il au-devant de mes coups? Allah l'aveuglait. Le faisait-il parler pour le perdre et me sauver? Je me dis que je serais ingrate envers Allah et son saint prophète en refusant de profiter de leurs avis et de recourir aux moyens qui m'avaient toujours si bien réussi.

Tu ne l'as sans doute pas remarqué, mais je ne négligeai rien pour empêcher qu'Ismaël demeurât seul dans ses derniers momens avec une personne autre que moi. J'avais hâte de couper cette chaîne de révélations qui devait aboutir à ma ruine, si je la laissais se continuer. Le ciel en avait ordonné autrement. Quand je pensai qu'Ismaël n'était plus, je quittai cette chambre, où j'étouffais. Et lorsque j'y retournai, qu'y trouvai-je? Ismaël encore vivant et faisant promettre à Dundush de me dénoncer à son oncle. Pouvais-je m'arrêter alors? Pourquoi aurais-je épargné la vie de l'une après avoir sacrifié celle de l'autre? J'étais allée trop loin pour m'arrêter avant de m'être mise à l'abri. Cette fois encore je pris toutes les précautions auxquelles je pus penser pour hâter la mort de Dundush et pour l'empêcher de me dénoncer; hélas! je m'aperçus bien-

tôt que mes précautions avaient été vaines : tu savais tout. Toi, Kassiba, que j'aimais de toute mon âme, toi dont l'amour avait fait jusqu'ici mon seul bonheur, tu me haïssais, tu me destinais aux plus cruels supplices. Ce fut pour mon cœur un coup mortel. Je versai des larmes bien amères; mais, je te le jure, la pensée de m'assurer de ton silence comme je l'avais fait de celui des autres me fit horreur. « Qu'elle vive, me suis-je dit, qu'elle vive pour me maudire, pour me livrer à la vengeance des lois, pour appeler sur ma tête la haine et l'horreur de tout ce que j'aime, de mon mari, de Maléka, de mes propres enfans! Je ne me défendrai pas contre elle; pas un cheveu de sa tête ne tombera par ma main. » J'ai vu tes craintes, et c'est en vain que je m'efforçais de les détruire en te cachant la vérité sur tes frères. Ma voix a été impuissante, et le médecin m'assure que c'est ton cœur qui est malade. Relève donc la tête, mon enfant bien-aimée, tu n'as rien pris qui puisse abréger ta vie; reviens à la santé, à la sécurité, et qu'il soit fait ensuite de moi ce que tu voudras!

En prononçant ces mots, Zobeïdeh s'attendait presque à voir Kassiba, obéissant à sa voix, se lever de son lit et parcourir de nouveau le harem, car, à mesure qu'elle avançait dans sa confession, ses tortures étaient devenues si vives qu'elle ne pouvait les croire stériles. Cependant Kassiba demeurait toujours le visage caché dans ses mains, et ses larmes ne tarissaient pas. Alarmée de ce silence et croyant ne l'avoir pas convaincue, Zobeïdeh prenait le ciel à témoin qu'elle n'avait jamais attenté à sa vie, lorsque Kassiba l'interrompit en lui posant sa main glacée sur les lèvres et en lui disant : — Paix, Zobeïdeh; n'appelle pas la vengeance d'Allah sur ta tête. Tremble plutôt qu'elle ne te frappe au milieu de tes triomphes, car, tu le sais bien, tu ne cours aucun danger de ma part. Je n'ai plus ni frère ni sœur, je n'ai donc plus personne à sauver, car tu ne lèveras pas la main contre ton propre sang, et tu n'as rien à craindre de Zéthé.

Mais ce n'était plus pour elle que Zobeïdeh tremblait, et les assurances de Kassiba lui causaient plus de peine que de soulagement. Elle essaya de ramener la pensée de l'enfant sur son propre état et de la convaincre que rien maintenant ne s'opposait au retour de sa santé. Celle-ci la détrompa. — Ce n'est pas la mort que je craignais, c'est la pensée de la devoir à ta haine, à ta méfiance. Je suis rassurée de ce côté; mais je craignais aussi d'avoir à te reprocher la mort des miens et les larmes de ma mère. Cette crainte était fondée. Ah! Zobeïdeh, pourquoi n'as-tu pas su aimer comme tu sais haïr? Tu aimes mon père et Maléka, tu m'aimes; tu nous as épargnés, dis-tu? Est-ce nous épargner que de nous frapper dans ce que nous avons de plus cher, mon père dans ses femmes, Maléka dans ses enfans, et moi dans mes frères?... Ah! je sens que la mort est proche, et j'en remercie Allah, puisque je sais que je ne pour-

rais te haïr, et je sens aussi que je ne pourrais t'aimer sans crime.

Ce fut en vain que Zobeïdeh mit tout en œuvre pour la convaincre que l'un et l'autre ne dépendaient que d'elle. Voulait-elle lui pardonner ses crimes et l'aimer, elle se laisserait ramener peu à peu à des sentimens plus humains et plus doux; elle lui serait si reconnaissante de ne pas la repousser, qu'elle ne s'abandonnerait plus à ces passions terribles qui auraient pu les séparer à jamais. Si elle préférait la vengeance, rien ne s'opposait à ce qu'elle fût satisfaite. Kassiba ne lui devait plus rien; ses crimes à elle avaient effacé tous les titres qu'elle pouvait avoir à sa reconnaissance. Elle ne demandait plus qu'une chose : c'était que Kassiba vécût, et elle vivrait, pourvu qu'elle le voulût bien. Les sophismes de Zobeïdeh ne pouvaient égarer une âme aussi droite et aussi pure. Elle ne répliquait pas, mais elle secouait doucement la tête, et la Circassienne sentait avec désespoir que tous ses efforts étaient impuissans.

Kassiba lui dit encore : — Je regrette de ne pas embrasser ma mère; mais si un saint derviche m'offrait de la faire paraître devant moi, je refuserais, tant il m'en coûterait de t'accuser, et tant il me semblerait, en gardant le silence, devenir ta complice. Laisse-moi mourir, Zobeïdeh; il n'y a plus de place pour moi parmi vous.

Le désespoir de Zobeïdeh touchait à l'égarement. Pour la première fois de sa vie, elle comprenait qu'elle avait été cruelle, non-seulement envers les objets de sa haine, mais envers ceux de son amour. Comme la plupart des femmes naturellement violentes et passionnées, elle avait mis une sorte d'orgueil à mieux aimer que les âmes faibles qui s'attribuent exclusivement la patience et la tendresse. Ce mérite, dont elle aimait à se parer, Kassiba venait de lui en montrer le néant. Elle savait haïr, mais elle ne savait pas aimer, puisqu'elle n'avait pas su préférer à son propre bonheur le bonheur des personnes aimées. Elle forma plus d'une fois le projet de se dénoncer elle-même pour mettre un terme aux déchiremens qui torturaient le cœur de Kassiba et lui rendaient la vie impossible. Peut-être eût-elle exécuté ce dessein, qu'elle formait au moins de bonne foi; mais elle ne fut pas appelée à consommer ce sacrifice. Kassiba languit quelques jours, souriant à la mort. Enfin, se sentant faiblir de plus en plus, elle fit appeler Zobeïdeh. — Je meurs, lui dit-elle, de la mort que tu as donnée aux miens, mais en mourant je te pardonne pour eux et pour moi; si tu veux adoucir mes derniers momens, promets-moi de ne pas ajouter de nouveaux crimes aux anciens. Ce n'est pas pour tes victimes que je te prie, c'est pour toi. Je ne sais ce qui nous attend après la mort, personne ne m'en a parlé; mais la mort est difficile à tous, et je sens que si j'avais fait du mal à quelqu'un pendant ma courte vie, je tremblerais à cette heure. Cette heure viendra aussi pour toi, et elle sera terrible; n'a-

joute pas à ces terreurs par de nouveaux crimes. Me le promets-tu?

Elle se taisait depuis quelques instans, et Zobeïdeh croyait l'entendre encore. Agenouillée au chevet de la mourante, la tête cachée entre ses mains et appuyée contre le lit, la Circassienne faisait son examen de conscience avant de s'engager par une promesse si difficile à observer. — Encore si en prenant cet engagement je la sauvais,... je la conservais... Et elle allait sans doute lui proposer ce marché : Vis, et je renonce au crime! — Insensée! une mortelle peut-elle faire de pareilles conditions? Et à qui les posait-elle?

Tout à coup Zobeïdeh se releva en poussant un cri terrible. Kassiba était étendue sur ses oreillers, la face blanche comme la cire, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte comme pour un dernier sourire. Zobeïdeh avait perdu Kassiba, et personne n'était plus là pour recevoir la promesse qu'elle eût peut-être faite.

III. — LA VIEILLESSE D'UN PACHA.

Je voudrais pouvoir finir ici cette histoire : après de si terribles scènes, tout, même les remords de Zobeïdeh et le désespoir de Maléka, doit paraître pâle et froid; mais ce que j'ai dit de la connaissance fortuite que je fis de la famille d'Osman-Pacha dans une maison de campagne en Syrie et longtemps après la mort des victimes m'oblige à ramener le lecteur à mon point de départ. Je n'ai plus de catastrophes à raconter; les membres de cette famille qui survécurent à cette époque d'isolement pendant laquelle Zobeïdeh fut seule maîtresse absolue dans le harem déserté par Osman vivaient encore lorsque j'y fus admise. Ce qu'il me reste à montrer, c'est la décadence et l'affaissement de passions, de caractères et de tempéramens usés par leurs propres excès, sans avoir jamais subi le frein salutaire d'une loi morale. Le tableau n'est certes pas séduisant, j'en conviens, et l'art voudrait peut-être que je n'allasse pas plus loin; cependant la vérité ne me permet pas de m'arrêter. Entre ces deux maîtres, c'est au second que j'obéis.

Nous avons laissé Osman, décoré du titre de caïmacan, cheminant vers sa nouvelle résidence, fier de sa nouvelle dignité, et satisfait d'échapper aux terribles regards de la jalouse Circassienne. A mesure qu'il s'éloignait de Stamboul et de sa famille, il sentait un bien-être indicible se répandre dans toute sa personne. L'idée de pouvoir admirer sans crainte et acheter au besoin toute belle fille qui se trouverait sur son chemin lui était particulièrement agréable. La compagnie de Maléka lui était précieuse. Son humeur égale le mettait toujours à l'aise; son rare bon sens en faisait un conseil fort utile, et sa soumission parfaite aux volontés du maître coupait court à toute chance de discorde et d'orages domestiques.

Une fois arrivé dans sa résidence nouvelle, il monta sa maison, c'est-à-dire son écurie, son harem et son *salemlick*. Il remplit la première de beaux chevaux, le second d'esclaves du sexe féminin, et le troisième d'esclaves du sexe masculin. Il dépensa beaucoup d'argent et fit de belles et de nombreuses acquisitions, de trop belles et de trop nombreuses dans un sens, car l'indulgente Maléka elle-même se sentit froissée. Je suis portée à croire que rien ici-bas, ni l'habitude, ni même l'indifférence, ne rend une femme complétement insensible aux infidélités de son mari, puisque Maléka ne vit pas sans mécontentement la multitude d'odalisques de toutes les nuances et de tous les genres qu'Osman plaça sous sa sauvegarde et sous son gouvernement. Elle ne fut pas tentée d'imiter Zobeïdeh, mais elle ne put se défendre de penser quelquefois que la terreur que la Circassienne inspirait à leur commun époux n'était pas sans exercer sur sa conduite une influence quelque peu salutaire.

Ce tourbillon de beautés nouvelles et de fantaisies satisfaites se succédant les unes aux autres avec une rapidité qu'explique seulement la contrainte dans laquelle il avait vécu jusque-là rendit au bey comparativement supportables les nouvelles qu'il reçut de Stamboul. Le bon parent à qui Osman avait recommandé sa famille avait été appelé par Zobeïdeh après la mort des quatre enfans. Il avait trouvé la mère de famille plongée dans le plus amer désespoir, et il n'avait tiré d'elle que des pleurs et des lamentations. Il avait entendu les esclaves parler de contagion, et le médecin avait été mandé. Le parent n'en savait pas davantage. J'ai déjà remarqué combien la langue turque se prête mal aux récits quelque peu détaillés ou compliqués, ainsi qu'à l'expression des idées ou des sentimens subtils ou raffinés. Le parent avait donc jugé convenable de suivre avec Osman le procédé même qu'Osman avait suivi naguère avec Zobeïdeh. Il avait attendu qu'une personne de sa connaissance se rendît dans la ville qu'habitait Osman, et il l'avait chargée de présenter à celui-ci une lettre par laquelle il l'invitait à prêter l'oreille et à donner créance au récit que lui ferait le messager. Or ce messager n'avait jamais entendu parler d'Osman-Bey ni de sa famille; il avait appris du vieux parent une histoire assez embrouillée que la faconde de celui-ci ne rendait pas plus claire; il avait voyagé ensuite pendant trois ou quatre semaines : il n'y a donc pas lieu de s'étonner s'il ne communiqua au caïmacan que des nouvelles assez peu précises. Qu'il eût perdu quatre enfans, Osman ne pouvait en douter; mais lesquels? et de quel mal? Le souvenir du farouche regard de Zobeïdeh le fit frémir, et il conçut même l'héroïque projet d'aller sauver les enfans qui lui restaient; pourtant son insouciance habituelle reprit bientôt le dessus. — J'ai perdu quatre enfans en quelques jours, se dit-il; pareille chose est arrivée à d'autres. C'est

un grand malheur, un grand chagrin; Allah est tout-puissant! Ce dont j'ai à m'occuper maintenant, c'est de mettre les autres autant que possible à l'abri de pareilles catastrophes. Pour cela, il faut savoir d'abord s'ils sont morts naturellement ou par la main de cette terrible Zobeïdeh... Voyons. Elle-même avait quatre enfans, Maléka trois, Nafizé un et Ibrahima un. J'en ai perdu quatre, et j'ignore lesquels. Si leur mort est l'œuvre de Zobeïdeh, ce ne sont pas les siens qui ont succombé; donc ce sont les siens qui survivent, et ceux-là ne courent aucun danger. Si au contraire ce sont les enfans de Zobeïdeh qui ont péri, cela prouve qu'elle n'est pour rien dans ce malheur, et je n'ai aucun motif pour lui retirer ni ma confiance ni mes enfans. Que faire? En vérité, je ne puis, sans manquer à mes devoirs envers le padishah et envers mon révéré beau-père, quitter la place qu'ils m'ont accordée, et courir comme un fou à Stamboul pour m'informer de la santé de mes enfans. Non, je profiterai de la première occasion sûre, et je me procurerai des renseignemens précis sur l'état de ma famille; en attendant, pour ne pas perdre un temps précieux, je vais écrire à mon beau-père qu'il mettrait le comble à ses bontés en m'obtenant une place de gouverneur dans une province plus rapprochée de Stamboul.

Osman arrêta encore une autre résolution : ce fut de ne rien apprendre à Maléka de ces tristes nouvelles. Lui dire que quatre enfans sur neuf laissés à Constantinople avaient péri sans pouvoir lui apprendre que les siens étaient parmi les vivans, c'était lui causer d'insupportables angoisses sans avoir le moyen de les apaiser. D'ailleurs Maléka était souffrante, elle nourrissait un nouveau-né, et son état réclamait les plus grands ménagemens. Enfin une femme livrée à de poignantes inquiétudes est un spectacle attristant, et pourquoi s'attrister quand cela n'est pas absolument inévitable? Ces raisonnemens étaient, à vrai dire, suffisans pour apaiser un cœur de père aussi peu sensible que celui d'Osman. Il y avait là cependant une inexactitude de calcul trop caractéristique pour que je la passe sous silence. Les enfans qui n'étaient pas nés de Zobeïdeh étaient au nombre de cinq, et ceux nés de Zobeïdeh n'étaient que quatre. En supposant donc (ce qui était vrai) que la mort eût attaqué le groupe des cinq, et eût employé pour frapper la main de Zobeïdeh, il restait un pauvre cinquième qu'Osman négligeait dans ses calculs, absolument comme les mathématiciens négligent les fractions décimales de sixième ou de septième ordre dans les calculs de logarithmes. N'importe, Osman ne visait pas à une exactitude plus grande, et il se tint pour satisfait. Seulement il écrivit sans tarder à son beau-père pour le prier de lui obtenir une place plus rapprochée de la capitale. Celui-ci considéra la demande de son gendre comme une démarche dictée par une louable ambition, et il adressa

au bey une réponse qui lui arriva six mois après le départ de sa pétition. Son désir était légitime, lui disait le pacha, rien ne s'opposait à ce qu'il reçût satisfaction; seulement il fallait ne pas se presser et attendre un moment favorable pour faire un bon coup de filet.

Ce n'étaient pas là, gardons-nous de le croire, de vaines paroles. Le protecteur d'Osman était résolu à saisir au passage la première queue de pacha qui se trouverait sous sa main pour en orner le chef de son gendre. Or la fortune n'est pas toujours dédaigneuse ni sourde. Pendant l'été suivant, les fièvres intermittentes sévirent avec violence dans la capitale de l'empire turc, et il se fit dans les rangs des pachas un vide considérable. Le conseil s'assembla tous les jours; pendant un mois, il ne fut question que des queues à conférer. Jamais on n'avait vu pareille chose. On avait épuisé la liste des candidats naturels, de ceux qui occupaient dans la hiérarchie sociale le degré immédiatement au-dessous de celui de pacha; puis, descendant toujours d'un échelon, on avait fini par arriver aux simples beys, c'est-à-dire à la multitude, car le titre de bey est aussi commun en Turquie que celui de *don* en Espagne ou en Italie. On remarqua bientôt quelques nominations excentriques; le corps des pachas s'augmenta par exemple d'un garçon de café chez lequel l'un des ministres avait coutume d'aller fumer sa pipe, puis d'un palefrenier attaché à un autre membre du cabinet ottoman, et dont la taille svelte, les formes athlétiques se dessinaient fort avantageusement sur les chevaux arabes de son excellence. A peine ces dernières nominations furent-elles connues du public, que l'espérance et l'ambition s'emparèrent de tous les cœurs; chacun découvrit que la carrière des honneurs lui était ouverte, les ministres furent assaillis par une nuée de pétitions, et la prophétie biblique se réalisa : « Les derniers seront les premiers. »

Fort heureusement le pacha beau-père d'Osman se souvint à propos de la pétition de son gendre. Un jour de plus, et Osman restait caïmacan à perpétuité; mais ce malheur fut épargné à la Turquie. La pétition d'Osman fut présentée au bon moment, et le bey ne tarda pas à recevoir la nouvelle de sa nomination à la première dignité de l'empire. Il y eut ce jour-là de grandes réjouissances dans le harem de l'ancien caïmacan. Son excellence Osman-Pacha devait en effet retourner à Stamboul, et toutes ses femmes se promettaient de suivre leur glorieux maître dans ce pays féerique. Les belles ambitieuses ne savaient pas alors quelles déconvenues les menaçaient, car Osman, qui se rappelait les exigences de la formidable Zobeïdeh, n'osait ramener auprès d'elle que les plus vieilles et les plus laides de ses esclaves, et nous avons dit qu'Osman depuis son caïmacanat s'était dédommagé des privations qu'il s'était imposées jusque-là. Il fallut donc faire le triage : celles qui se distinguaient

par quelque défaut corporel incontestable furent élues d'emblée pour le voyage, et les beautés parfaites furent exclues; mais, lorsqu'on arriva aux beautés douteuses, les difficultés commencèrent. Osman tenait conseil avec Maléka et lui soumettait les questions embarrassantes. Il découvrait des taches là où il n'avait vu que des attraits incomparables. Les blondes lui paraissaient rousses, les brunes étaient des négresses, et il s'impatientait contre Maléka, qui, redoutant sérieusement le retour des scènes tragiques dont le nouveau pacha s'efforçait de chasser le souvenir, détruisit d'un seul mot son échafaudage de sophismes et de mensonges. Voyant qu'Osman prenait ses observations en mauvaise part, elle le pria de faire son choix tout seul, puisqu'il connaissait Zobeïdeh aussi bien qu'elle. Ces paroles, dites d'un ton ferme, mirent fin au débat, et Osman déclara aussitôt qu'il s'en rapporterait aveuglément au choix de Maléka. Celle-ci eut beau se défendre et s'excuser, il fallut se soumettre et choisir, ce qu'elle fit avec des égards extrêmes pour les sentimens des deux parties, d'Osman et de Zobeïdeh. Il va sans dire que ni l'un ni l'autre ne furent satisfaits. Osman déclara que Maléka ne lui avait pas laissé le quart d'un visage qu'il pût regarder sans avoir le frisson, et plus tard Zobeïdeh jura que Maléka avait voulu la désespérer en lui amenant pareil essaim de beautés sans pareilles. Les esclaves éloignées du harem par mesure de prudence furent vendues au bazar, et leur prix servit à payer une partie des dettes contractées par l'ancien bey. Ce dividende fut réparti parmi ses créanciers à raison de dix pour cent; pour le reste, Osman livra des billets que les créanciers acceptèrent, parce qu'ils ne pouvaient les refuser, et qu'ils transférèrent le plus tôt possible à leurs propres créanciers. A l'heure qu'il est, ils ont fait le tour de la ville, et ils continueront de voyager ainsi jusqu'à ce qu'il en reste un morceau. Après cela,... tant pis pour le dernier détenteur!

Maléka ignorait toujours les malheurs qui l'avaient frappée, et Osman, qui redoutait le spectacle des larmes et de la mélancolie, surtout pendant un long voyage, jugea plus sage de ne l'en prévenir qu'en approchant de Stamboul. De retard en retard, il arriva à Scutari sans avoir encore rien dit, pendant que Maléka, silencieuse et réservée, mais bonne et tendre mère, sentait son cœur bondir dans sa poitrine en apercevant les hauts minarets à l'ombre desquels ses enfans l'attendaient. Jamais elle ne s'était sentie si parfaitement heureuse qu'en montant dans le caïque qui devait la ramener auprès d'eux. Ce fut pendant cette courte traversée que, ne pouvant différer davantage, son mari lui apprit le vide affreux qui s'était fait pendant son absence. Sa douleur fut telle qu'Osman se félicita de ne l'avoir pas causée plus tôt, lorsque, à son inexprimable stupéfaction, Maléka, qui était demeurée quelques instans

comme anéantie, lui dit d'une voix faible : — Hélas! pourquoi me l'avoir caché jusqu'ici? — Que les femmes sont extraordinaires! pensa le sensible Osman. Elle regrette les dix ou douze mois de bon temps que ma sollicitude lui a ménagés! Or c'était précisément la pensée de ces dix ou douze mois de tranquillité qui ajoutaient encore à la douleur de Maléka; elle se les reprochait comme un larcin fait aux regrets que ses enfans avaient le droit d'attendre d'elle. Que faisait-elle pendant que ses bien-aimés se débattaient dans les tortures de l'agonie? Pourquoi avait-elle consenti à les quitter? Quel était donc le fléau qui lui avait arraché tous ses trésors?

Maléka fut plutôt portée que conduite au harem, où elle arriva presque sans vie. Quand Zobeïdeh la vit en cet état, elle fut consternée et redouta quelque crise funeste; mais lorsqu'Osman l'eut informée qu'il venait seulement de lui apprendre son malheur, elle cessa de s'étonner, et elle prit soin de la mère infortunée avec toute la tendresse dont elle était capable. Ses soins touchaient Maléka, mais ils la déchiraient en même temps, car elle connaissait trop Zobeïdeh pour ne point la soupçonner. Zobeïdeh devina ses secrètes pensées. Maléka voyait donc en elle la meurtrière de ses enfans, la meurtrière de Kassiba!... Cette dernière pensée, la certitude d'être tacitement accusée d'une mort dont elle était innocente, lui était mille fois plus douloureuse que le souvenir de tous ses véritables crimes. Elle eût volontiers avoué à Maléka le meurtre des trois autres jeunes victimes pour la convaincre de son innocence envers Kassiba; mais elle respectait les doutes que Maléka conservait encore, et elle craignait de lui rendre la vie impossible en lui apprenant qu'elle devait la passer tout entière auprès de la meurtrière d'Ismaël et de Dundush. Sous l'influence des tortures intérieures que lui causaient les douloureuses appréhensions de sa compagne et ses propres efforts pour ne laisser échapper ni aveux ni justification, l'affection de Zobeïdeh pour Maléka devint plus vive qu'elle ne l'avait jamais été dans les beaux jours presque oubliés de sa jeunesse et de son innocence, en même temps qu'elle fut une nouvelle source de tourmens pour l'étrange créature dont j'ai hâte de terminer l'histoire.

L'époque à laquelle nous sommes arrivés dans cette misérable vie ne nous présente plus, je l'ai dit, ni passions furieuses ni crimes odieux. Accoutumé à son harem d'Asie, Osman n'ambitionnait plus de longues ni de légitimes amours. Entouré de femmes qui lui appartenaient, dont il pouvait disposer à sa fantaisie, il cacha ses préférences, et ne garda plus ses favorites assez longtemps pour qu'une indiscrétion éclairât Zobeïdeh, et pour que celle-ci pût tramer de nouvelles vengeances. Voilà tout ce que Zobeïdeh obtint. Du reste, il achetait journellement de nouvelles esclaves qu'il revendait presque aussitôt. Il prit aussi l'habitude de passer des jours entiers, et jusqu'à des

semaines, hors de chez lui, sous prétexte de visites qu'il rendait à la campagne à ses amis. Lui-même loua une jolie maison sur le Bosphore, où il se rendait souvent, et dont l'entrée était interdite à ses femmes, parce que, disait-il, elle était trop petite pour les contenir.

Zobeïdeh n'avait plus de rivale à punir, mais son bonheur ni sa tranquillité n'y avaient rien gagné. Elle ne voyait plus Osman qu'à de rares intervalles, et, pendant ces courtes apparitions, il lui témoignait une indifférence bien plus cruelle que ne l'avaient jamais été ses inconstances. Que pouvait-elle contre cette nouvelle ennemie? Elle eût répandu des torrens de sang, qu'elle n'en eût pas triomphé. Que n'eût-elle pas donné alors pour attribuer cette froideur à une rivale vivante, dont un crime l'eût débarrassée! L'espoir au moins lui eût été possible, et maintenant il ne l'était plus. Zobeïdeh cependant était née pour la lutte, et la pensée de se soumettre à la nécessité ne s'était jamais offerte à son esprit. Elle ne se préoccupait en aucun cas que des moyens de vaincre, jamais de l'opportunité du combat. Cette fois elle eut recours à des charmes, puis à des philtres dont l'effet devait être de réveiller l'amour d'Osman et de le reporter sur elle-même. Philtres et charmes variés, combinés, multipliés à l'infini, ne produisirent d'autre résultat que de soutenir le courage de Zobeïdeh en flattant ses folles espérances, et de détruire la santé d'abord, puis la raison d'Osman. Il devint sujet à de singulières crises, d'où il ne sortait jamais que marqué de quelque nouveau signe de décrépitude. Des médecins européens furent appelés par Maléka à combattre ces crises d'un mal inconnu; mais tout leur savoir échoua contre les ténébreuses menées de la femme amoureuse et jalouse. Enfin un changement de climat et d'habitudes fut déclaré nécessaire à la prolongation de cette pauvre existence. Osman partit, avec toute sa famille cette fois, pour la Syrie, où il finit par s'établir dans un ravissant petit palais, au milieu du plus charmant paysage, à peu de distance de la petite ville qui se trouvait sur ma route. C'est là que je le trouvai, et que je reçus de lui une splendide hospitalité de quelques jours.

Lorsque je vis Osman-Pacha pour la première fois, j'eus peine à m'expliquer son air de décrépitude précoce, qui contrastait, par momens avec des réveils de jeunesse... Avait-il trente ou soixante-dix ans? On pouvait être embarrassé de résoudre cette question. Le fait est qu'il touchait à sa cinquantième année. L'histoire que me conta l'Européenne me donna le mot de l'énigme. Il se mourait lentement des prétendus philtres amoureux de Zobeïdeh, et la paralysie, l'hébétement s'emparaient peu à peu de lui, accomplissant un travail de désorganisation dont il était aisé de prévoir le terme. Il avait des éclairs d'intelligence pendant lesquels on était frappé de sa bienveillance et de son amabilité naturelles; mais ce n'étaient que des

éclairs, et il retombait presque aussitôt dans un stupide abattement ou dans une excitation factice parfois plus pénible encore à voir que la stupidité. Ses cheveux avaient blanchi, et sa haute taille s'était courbée. Rien n'était changé d'ailleurs dans son genre de vie ni dans ses sentimens. Son indifférence pour Zobeïdeh était complète. L'extrême douceur des manières, l'air de déférence qu'ont les Turcs vis-à-vis des femmes, simulent parfois la tendresse là même où l'amour n'a jamais existé : aucune méprise n'était plus possible ici. Osman n'arrêtait jamais son regard sur Zobeïdeh et ne lui adressait jamais directement la parole. Quoi qu'elle fît pour attirer son attention, on eût dit qu'il ne s'apercevait pas de son existence.

Zobeïdeh supportait mal ce supplice. Plutôt fatiguée qu'apaisée par tant d'inutiles tentatives, elle ne savait plus à quel expédient recourir, et elle avait comme des accès de découragement désespéré. Ses enfans la fuyaient, tout en évitant, dans leur propre intérêt, de la compromettre par leurs propos. Seule, la jolie Zéthé lui demeurait fidèle; mais malgré sa bonne grâce et ses câlineries, la Circassienne, tout en l'aimant, la connaissait trop pour compter sur elle. Il y avait loin de ce qu'avait été Kassiba, la douce et charmante créature, à cette véritable fille d'un harem, vaine, sotte et menteuse. Maléka était patiente et résignée, mais elle était malheureuse, et Zobeïdeh savait trop pourquoi sa blessure ne se fermait pas. La Circassienne ne voyait plus autour d'elle qu'isolement et ténèbres. A mesure que les années se succédaient, et que la route encore tracée devant elle devenait plus courte, elle tremblait d'en envisager le but, et la pensée de la vie future lui causait un effroi intolérable. Elle multipliait comme autrefois les macérations, les jeûnes, car elle n'avait voulu renoncer à aucune chance d'éviter les châtimens éternels; cependant elle n'avait plus la même confiance dans l'efficacité de ces épreuves expiatoires. Elle essayait parfois de la prière, ou du moins de ce qu'elle appelait de ce nom, — la répétition indéfiniment prolongée de certaines exclamations sur la grandeur et sur la puissance d'Allah et de son prophète. Moi-même je la vis plus d'une fois debout devant une fenêtre, pâle et morne, le regard perdu dans l'azur éclatant du ciel, murmurant des lèvres ces impuissantes oraisons et paraissant attendre une faveur qui lui était, hélas! refusée. Des heures se passaient ainsi en prières inutiles, après lesquelles souvent elle éclatait en sanglots, en cris de désespoir, tombait sur ses genoux, s'affaissait même évanouie. Elle m'aperçut un jour que je l'observais en proie à une de ces crises douloureuses dans une chambre voisine. Elle se couvrit le visage de ses mains et s'enfuit. Un moment je fus tentée de la suivre, mais que pouvais-je contre un tel désespoir? Je ne connaissais pas encore son histoire, et je ne pouvais lui offrir que de banales consolations.

Lorsque tout me fut expliqué, je compris le trouble de Zobeïdeh, je compris aussi la tristesse de Maléka, ses tressaillemens d'effroi chaque fois que sa dernière enfant allait se jeter dans les bras de la Circassienne, ou qu'elle la voyait reposer sur ses genoux. La pauvre mère souhaitait sans doute alors de voir sa propre existence se prolonger jusqu'au jour où cette enfant passerait du harem paternel dans un autre harem, mais cette triste satisfaction de la savoir au moins à l'abri des fureurs de Zobeïdeh ne semblait pas devoir lui être accordée. Une toux déchirante dont elle ne se plaignait que pour l'ennui qu'elle causait au pacha, son excessive maigreur, une douleur constante au côté droit de la poitrine, tout indiquait que le martyre de Maléka devait se terminer bientôt.

Osman et Zobeïdeh sont-ils enfin seuls en présence l'un de l'autre comme ils l'étaient dans cette première année de leur mariage, seule année de bonheur véritable dont Zobeïdeh ait joui, ou bien le veuvage a-t-il commencé pour l'un des deux époux? Je ne sais pourquoi je ne puis m'empêcher de croire le contraire. Oui, Osman et Zobeïdeh sont aujourd'hui seuls en présence l'un de l'autre, se craignant, se soupçonnant, se tenant sans cesse sur leurs gardes, de crainte de laisser échapper un mot qui amènerait infailliblement une explication, des aveux, peut-être une vengeance. Depuis que personne n'est plus entre eux, ils doivent être plus séparés que jamais par la défiance et la peur. Zobeïdeh aime encore Osman, mais son amour s'est dépouillé de toute tendresse; c'est un amour mêlé de ressentiment et de haine. Tous deux avancent à grands pas vers la vieillesse et la mort, chacun attribuant à l'autre ce précoce déclin. Ils s'éteindront presqu'en même temps, et leur dernière heure s'écoulera sans qu'ils se demandent et s'accordent réciproquement le pardon de tant de mutuelles offenses. La réconciliation ne précédera pas la séparation éternelle. Triste fin, mais non plus triste que leur vie! Conclusion nécessaire en quelque sorte et logique du conflit entre ces natures, toutes deux incapables de s'oublier elles-mêmes pour songer à autrui, quoique par des causes entièrement opposées, — l'une par excès de violence dans les passions, — l'autre par apathie! Fin humiliante et inévitable de ceux qui, n'ayant vécu que par les sens et pour les sens, se sont demandé un jour avec une vague inquiétude en les sentant s'éteindre : Qu'est-ce donc qui vit en nous? Fin ténébreuse, sans confiance, sans espoir, sans pressentimens! Ne serait-il pas temps désormais de songer à préparer à tant de créatures humaines richement douées par la nature une vie plus conforme aux vues de la Providence, et dont il soit possible d'envisager le terme sans une tristesse infinie?

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

DU SOMMEIL

ET DU SOMNAMBULISME

AU POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE.

I. *Du Sommeil*, etc., par Al. Lemoine, 1855. — II. Derniers travaux sur le Sommeil et le Somnambulisme, par MM. Lélut, Charma, Macario et A. Maury.

« L'homme, a dit Pascal, n'est ni ange ni bête. » Ange, l'homme n'aurait pas ce corps qu'il traîne avec lui; bête, il n'aurait pas de raison; mais il a une âme raisonnable et libre dans un corps qui enveloppe cette âme. Par son âme, il tient de l'ange : c'est sa grandeur, il doit l'accepter et s'en faire gloire. Par son corps, il tient de la bête : c'est sa misère, il faut qu'il s'y résigne.

Là est le point de départ, là aussi est la difficulté de la science de l'homme. Si j'étais un pur esprit, la science de mon être s'épuiserait dans les limites de la seule psychologie. Si je n'étais que matière, Broussais serait mon maître, et je lirais le secret de ma nature dans ces tristes paroles qui furent comme l'expression suprême de sa foi : « L'âme est un cerveau agissant, et rien de plus. » Mais ni les spiritualistes n'ont jamais, de notre temps, douté de l'existence du corps, ni Broussais n'a pu méconnaître absolument, en dépit de ses colères, le principe spirituel qui pense dans l'homme. Lui et ses partisans ont eu beau faire, ils n'ont pu ne pas entendre la voix de leur conscience proclamant l'âme immatérielle plus haut cent fois que ne la niaient leurs systèmes. Les contradictions inévitables où ils sont tombés, l'influence croissante de l'école spiritualiste, et pardessus tout sans doute la force de l'évidence, devaient amener et

ont amené effectivement entre la psychologie et la physiologie, depuis longtemps en lutte, un heureux rapprochement.

Pourquoi ce rapprochement est-il de fraîche date, et à l'heure où nous sommes encore peu connu? La faute en est à tout le monde. Chacun a eu des torts qu'il est superflu de rappeler. Toutefois, si l'on reprochait trop sévèrement aux philosophes d'être de médiocres physiologistes, ils pourraient répondre à leur décharge qu'après le règne prolongé du matérialisme, ils avaient à remplir un devoir urgent, et qu'il s'agissait avant tout de rétablir l'âme dans ses droits et d'en remettre en honneur la science discréditée. Ce devoir a été accompli. Et ce qui prouve que c'était bien là le plus pressé, c'est que les clartés vives, sinon complètes, que la philosophie a répandues sur l'homme invisible ont dessillé les yeux des médecins chez qui ce n'était point un parti pris de n'affirmer que ce qui se dissèque, et que depuis lors on s'est trouvé dans la situation de deux bons voisins disposés à s'entendre, si quelque œuvre se présentait à entreprendre en commun.

Cette œuvre était d'avance indiquée : c'était la solution des problèmes que chacune des deux sciences réduite à elle-même est impuissante à résoudre. Comment en effet, sans la double connaissance de l'âme et du corps, traiter avec quelque succès par exemple la question si intéressante et si compliquée de la folie? C'est donc sur ce terrain que les philosophes partis du for intérieur de l'âme et les physiologistes partis des régions du cerveau se sont rencontrés. Là, au lieu de se livrer, comme en d'autres temps, une guerre inutile, ou de se tourner le dos avec dédain, on tâche aujourd'hui de mettre en commun efforts et lumières. On a même formé une société où des philosophes et des médecins apportent, pour les discuter, les résultats de leurs observations (1). Ces débats, régulièrement publiés, composent avec d'autres fragmens un important recueil (2). En outre, des physiologistes éminens agitent de grands problèmes d'anthropologie dans des ouvrages sérieux, où ils n'hésitent pas à se déclarer hautement spiritualistes, et où ils s'honorent d'avoir pour maîtres les chefs de la philosophie française. C'est donc un fait que, depuis quelques années, un rapprochement s'est opéré entre la science du corps et la science de l'esprit.

Quels fruits ce commencement d'alliance a-t-il produits jusqu'ici? La connaissance de l'homme y a-t-elle gagné? Le spiritualisme s'en est-il bien trouvé? Je crois pour ma part que cet accord a été fort utile. Pour le prouver, il suffit de passer en revue les ouvrages publiés depuis Maine de Biran jusqu'à ces dernières années sur une

(1) La Société médico-psychologique.
(2) Les *Annales médico-psychologiques*.

des questions qui appellent le plus impérieusement le concours des deux sciences, la question du sommeil. L'homme endormi a cela de très remarquable que, même dans une situation régulière et saine, il est le modèle en raccourci de tous les états morbides de l'âme dont la physiologie a coutume de s'occuper. L'homme qui dort et qui rêve est le commencement d'un somnambule, puisque, malgré l'engourdissement partiel de ses organes, il parle, crie et remue ses membres; — il est semblable à un crisiaque, puisqu'il partage jusqu'à un certain point son insensibilité physique et son exaltation intellectuelle; — il est encore semblable à un somnambule magnétique, puisque parfois, comme celui-ci, il laisse sans s'éveiller un agent extérieur diriger son rêve; — enfin il est semblable à un fou, puisqu'il est toujours halluciné, et, sauf quelques cas très rares, toujours dupe de son hallucination. Or ce type premier, quoique incomplet, de tous les états morbides de l'âme, chacun le porte en soi-même, car chacun dort, et peut par conséquent l'observer beaucoup plus aisément que le somnambulisme, les crises nerveuses et la folie. Ainsi quiconque veut procéder sagement, c'est-à-dire aller du plus simple au plus compliqué, et du connu à l'inconnu, doit étudier l'homme endormi avant de considérer le somnambule, le crisiaque et l'homme en démence. L'Académie des Sciences morales, qui a mis au concours la question du sommeil, et qui n'a point encore proposé celle de la folie, semble avoir implicitement indiqué cette marche. De leur côté, les physiologistes et les psychologues l'ont adoptée, — les premiers en faisant, comme M. Lélut dans son livre sur *l'Amulette de Pascal*, de l'analyse du rêve et des sensations nocturnes la préface de la théorie de l'hallucination, — les seconds, comme MM. Lemoine et A. Maury, en cherchant dans le sommeil ordinaire l'explication du somnambulisme et des prétendus prodiges de l'extase magnétique. De toutes les questions mixtes posées à la fois par les deux sciences, celle du sommeil est donc non-seulement la première dans l'ordre méthodique, mais la première aussi dont les deux sciences aient abordé ensemble la solution. C'est là qu'il sera possible d'apercevoir dès à présent ce que peuvent la psychologie et la physiologie quand elles s'accordent.

Voyons donc comment elles répondent aujourd'hui aux questions suivantes que comprend l'étude du sommeil : Le corps et l'âme dorment-ils ou non d'un sommeil complet et absolu? — Quelle est l'influence du corps endormi sur l'âme endormie et réciproquement, et quelle différence y a-t-il au juste entre dormir et veiller? — Quel jour la connaissance du sommeil jette-t-elle sur les états mystérieux tels que le somnambulisme naturel, les crises nerveuses, l'extase magnétique? Dans ces états, l'homme a-t-il des facultés extraordinaires qui lui dévoilent l'invisible? n'est-il au contraire qu'un

pauvre malade, ou un halluciné qui divague, au lieu d'être un oracle à consulter? — Que penser enfin de ceux qui cherchent la dignité et la grandeur de l'âme immortelle dans ces états désordonnés plutôt que dans la veille libre et lucide? — Si les deux sciences, éclairées l'une par l'autre, répondent beaucoup mieux aujourd'hui à ces questions qu'au temps de leurs hostilités, leur rapprochement est heureux et mérite d'être encouragé.

I.

La science n'a pas à se demander si le corps de l'homme dort : la question serait puérile; mais le sommeil du corps est-il l'absolu repos, c'est-à-dire l'inertie? L'inertie d'un repos d'où la vie serait totalement absente se rencontre-t-elle quelque part dans la nature? Telle est la première question que soulève l'étude du sommeil. La nuit qui étend son rideau de ténèbres entre nos yeux et la scène de l'univers semble en même temps condamner au silence et à l'immobilité les innombrables acteurs qui s'agitent sur cette scène tant que le jour l'éclaire. Comme tout se tait alors autour de l'homme, il croit que le sommeil s'est emparé de la nature entière; mais personne ne confond ce sommeil des êtres avec une interruption absolue des fonctions de leur vie. Chacun le sent : dormir n'est pas mourir.

La science confirme cette pensée et la précise : elle dit quels êtres dorment, quels autres ne dorment pas; elle dit déjà, et dira mieux encore plus tard, en quoi consiste le sommeil pour les uns et pour les autres. Elle affirme avec certitude que le sommeil n'est pas la mort, non pas même la mort momentanée, la mort d'un hiver, la mort d'une nuit.

Les êtres inorganisés ne vivent pas; on ne peut donc dire ni qu'ils dorment ni qu'ils meurent. On ne voit pas qu'ils se reposent. Les astres roulent sans relâche, emportés à la fois et retenus dans leur orbite par une force infatigable. Dans les montagnes, au fond des cavernes, le rocher s'effeuille, la source filtre, la stalactite allonge ses pointes aussi bien la nuit que le jour. Au sein de l'obscurité ou à la pâle clarté des étoiles, la mer ronge ses rivages, le torrent se précipite, le fleuve coule sans trève, soumis à la loi fatale de la pesanteur. « Mais peut-être, dit M. Lélut, qu'en y regardant, on trouverait que durant la nuit les actions des minéraux, ou plutôt l'action des fluides impondérables, des fluides électrique, magnétique, électro-magnétique, qui les traversent, les meuvent, les unissent ou les disjoignent, cette action est notablement diminuée (1). » Peut-

(1) *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, article *Sommeil*.

être. Et dans ce cas la nature inorganique aurait, elle aussi, son existence nocturne; mais cet état spécial qu'on pourrait à peine nommer un repos, jamais un sommeil, serait encore un reste de mouvement, une action ralentie et sourde, moins différente de la vie que de la mort.

Si l'on monte d'un degré l'échelle de l'existence, cette permanence de l'action et bientôt de la vie elle-même sous les trompeuses apparences de l'inerte immobilité se manifeste par des signes certains. Aristote a dit avec raison que, dépourvue de sensibilité et de la faculté de se mouvoir, la plante n'a pas besoin de repos comme l'animal, et que par conséquent elle ne dort pas. Soit; mais la plante a sa vie diurne, vie d'épanouissement où elle s'ouvre avec abandon aux pénétrantes influences du ciel, et sa vie de nuit, plus timide, plus lente, plus secrète. Aussitôt que le soleil élève son disque au-dessus de l'horizon, les plantes, ces filles de la lumière, se tournent vers le levant, et, déployant leurs feuilles, s'offrent sans réserve, tout entières, à l'astre dont les rayons les animent. Dès lors elles respirent avec force : elles absorbent l'air, le décomposent, fixent le carbone dans leurs plus intimes tissus, et exhalent l'oxygène. Plus la lumière devient éclatante et vive, plus aussi est actif en elles l'exercice de cette fonction organique. Tel est leur impérieux besoin de lumière, que si vous les placez dans une serre que le jour ne frappe que d'un côté, elles tordront leurs branches et dirigeront leurs feuilles vers les vitraux. Ce phénomène si intéressant, et que l'on nomme héliotropie, est la visible manifestation de la vie diurne des végétaux. Que la nuit se fasse, naturelle ou artificielle, la plante, par un mouvement contraire, resserre et replie ses feuilles. Une certaine espèce de balsamine applique pendant la nuit contre sa tige ses feuilles qu'elle tient horizontales pendant le jour : elles se bombent et s'arrondissent alors légèrement, et les fleurs vont se réfugier sous cet abri naturel, comme des poussins sous les ailes étendues de leur mère. Dira-t-on qu'à partir de ce moment jusqu'à l'aube la plante est morte, ou du moins qu'elle n'agit plus? On se tromperait. Elle continue de respirer en cet état; mais sa respiration est inverse : ainsi contractée, elle absorbe l'oxygène de l'air et exhale l'acide carbonique. Cette contraction des feuilles, cette rigidité parfois insurmontable, cette respiration différente, voilà le sommeil des plantes. Est-ce un véritable repos? On l'ignore. A coup sûr, si c'est une vie moindre, ce n'est pas une suspension de la vie.

Chez les animaux, nous rencontrons à la fois la sensibilité, la locomotion, la dépense quotidienne des forces vitales, et le besoin de les réparer par le repos, c'est-à-dire par le sommeil. « Les graves, dit M. Lemoine, ne s'épuisent pas à tomber dans l'espace, l'aimant

n'use point sa puissance magnétique à attirer le fer, ni la pile sa force électrique à dégager le fluide; mais la torpille use la sienne à chacune de ses décharges. » Or en quoi consiste le repos de l'animal? A quelle limite s'arrête la diminution de son énergie vigilante? Va-t-elle jusqu'à la mort, et son réveil est-il absolument une renaissance? Si l'on veut s'en assurer, que l'on considère, non le sommeil quotidien de l'animal, mais ce sommeil annuel plus profond, pendant lequel la vie se cache si complétement, qu'il est permis à l'observateur ordinaire d'en révoquer en doute la continuation. Eh bien! dans les derniers replis de ces enveloppes engourdies et froides, dans ces corps paralysés, ensevelis, desséchés même, un reste de vie couve qui, comme une étincelle, jaillira quand il sera temps et rallumera le feu de l'existence. Ne nous laissons pas prendre aux apparences : sans doute, au fur et à mesure que l'assoupissement augmente, la respiration diminue; toutefois elle persévère. Dans l'assoupissement modéré, la marmotte fait encore sept ou huit inspirations par minute, le hérisson quatre ou cinq, le loir neuf ou dix. Peu à peu cependant la chaleur baisse, l'oxygène se dépense, il s'épuise. Quand il n'en reste plus un seul atome, l'animal ne respire plus. Est-ce la mort? Pas encore. Le sommeil même n'est pas complet. Qu'il augmente, qu'il opprime lourdement l'animal, le principe vital échappera à son empire. En effet la circulation, infiniment ralentie, n'a pas néanmoins cessé, ce qui suppose dans le cœur un mouvement encore persistant et même régulier. Bien qu'affaiblies, les fonctions nutritives s'exercent dans une mesure égale à celle de l'assoupissement; elles continuent à tendre vers leur but de conservation. Les savans citent telle marmotte qui, réveillée tout à coup par une cause quelconque, a pris de la nourriture et s'est rendormie après pour plusieurs mois. Enfin la sensibilité et la contractilité musculaires, prodigieusement engourdies pendant l'hibernation, n'ont pas pour cela disparu comme dans la mort complète. Le cœur d'un animal hivernant tué en léthargie donnait jusqu'à quatre légères pulsations par minute trois heures après la décapitation.

Ainsi les plus infimes animaux ne dorment pas absolument : leur sommeil n'est qu'une moindre vie. La nuit des plantes elles-mêmes est occupée et active. Se pourrait-il que le corps de ce *vivant*, comme Leibniz appelle l'homme, dormît d'un sommeil plus intense et plus semblable à la mort? Non, ces yeux qui nagent et se ferment, ce visage dont les traits perdent peu à peu toute expression, ces bras et ces mains qui mollissent, ce corps qui s'abandonne comme une masse inerte à la pesanteur qui l'entraîne, et qui semble attester clairement l'épuisement total et la défaite des organes, ne donnent le change ni au simple bon sens, ni surtout à la science. Si frais et si calme que soit le sommeil de l'enfant, si profond que soit celui du

laboureur brisé par sa rude journée, nous savons que les tempes et le pouls battent, que la poitrine se gonfle et s'abaisse régulièrement, et que par conséquent les fonctions de la circulation et de la respiration s'accomplissent pendant le sommeil non moins bien, et peut-être mieux, que pendant la veille. Aussi les physiologistes, qui ne l'ignorent pas, se gardent-ils de dire que le sommeil est la suspension des actes de la vie nutritive. Ils savent que les organes de cette vie ont d'autres moyens de se reposer, et que si leur mouvement s'arrêtait court, la mort s'ensuivrait. « La cause qui suspend la respiration et la circulation, dit Bichat, suspend et même anéantit la vie, pour peu qu'elle soit prolongée. » On voit par-là que, pendant le sommeil, les organes de la vie végétative veillent et continuent leur œuvre : sur ce point, les physiologistes ont raison et sont d'accord; mais où ils se trompent, c'est quand ils définissent le sommeil « la suspension de la vie de relation. » Cette suspension n'est jamais complète. Nos yeux ont beau être fermés, le voile qui les recouvre n'est pas tellement épais qu'une lumière un peu vive ne les pénètre et n'arrive jusqu'à la rétine. Nos autres sens, relâchés, mais nullement défendus contre les impressions du dehors, demeurent soumis à l'action des choses extérieures et la ressentent souvent. « Il se peut quelquefois, dit Aristote, que pendant le sommeil on sente en partie le bruit, la lumière, la saveur, le contact, mais faiblement, il est vrai, et comme de très loin. » S'il en est ainsi, la vie de relation est chez le dormeur plutôt diminuée à un haut degré que suspendue, et surtout supprimée. A ce compte, le sommeil du corps n'est ni l'inertie ni la mort; c'est la vie végétative tout entière et la vie de relation considérablement amoindrie, mais toutefois persistante.

Dans ce corps toujours vivant quoique engourdi, que fait l'âme? dort-elle? veille-t-elle? Si elle dormait absolument, si tout s'arrêtait en elle, le penser, l'agir, le sentir, tout serait dit, et la psychologie du sommeil, n'ayant plus d'objet, serait impossible. Cependant l'âme rêve quelquefois; rêver, c'est une manière de penser, et penser peu ou beaucoup, bien ou mal, c'est veiller. Il est donc incontestable que l'âme de l'homme endormi veille souvent; aussi ne le conteste-t-on pas. Ce que l'on prétend, et le docteur Bertrand est de cet avis, c'est qu'il y a un certain sommeil, un sommeil complet, dans lequel toutes les fonctions de l'âme sont interrompues. Là est la difficulté sérieuse de la question. Tous les spiritualistes l'ont vue, et se sont efforcés de la résoudre. Y ont-ils réussi? Pas tout à fait : ils en font eux-mêmes l'aveu. Néanmoins, s'ils n'ont pu démontrer rigoureusement qu'un sommeil absolu de l'âme est impossible, ils ont donné à cette thèse un haut degré de probabilité.

Quels faits les partisans du sommeil absolu apportent-ils en faveur de leur doctrine? Un seul, et ce fait, c'est que si l'âme veillait tou-

jours pendant le sommeil, elle rêverait toujours, et que si elle rêvait toujours, elle s'en souviendrait au réveil. A cela MM. Jouffroy, Lélut et Lemoine répondent justement qu'on rêve fort souvent sans en garder mémoire, et que tel par exemple qui a pleuré et parlé en dormant est tout surpris d'en être informé le lendemain par ceux dont ses cris ont troublé le repos. Plusieurs psychologues répondent encore avec Aristote que le souvenir n'est pas la seule trace que laissent après eux nos rêves. Il se peut que les dispositions tristes ou gaies de la veille soient un écho affaibli des agitations du sommeil, et même que ces intimes ressentimens aillent jusqu'à produire certains actes de notre journée. Maine de Biran a eu cette idée, et l'a exprimée fortement. « Qui sait, dit-il, si quelques songes affreux, tels que pouvaient en faire un Néron, un Marat, un Robespierre, n'ont pas contribué quelquefois à exaspérer dans ces tigres féroces l'aveugle passion du crime et à préparer pour le lendemain de nouvelles proscriptions, de nouveaux actes d'atrocité? » L'âme rêve donc et veille par conséquent beaucoup plus souvent que le souvenir ne l'atteste.

Mais enlevons-lui si l'on veut cette veille secrète des songes dorés ou lugubres qui l'enchantent ou l'affligent; supposons (car nous ne l'admettons pas encore, la preuve n'en ayant pas été donnée) un sommeil exempt de tout rêve : nous ne ferons pas que le corps du dormeur ne soit pas étendu sur une couche dure ou molle, chaude ou froide, et qu'il ne le sente pas confusément; nous ne ferons pas que ses oreilles soient fermées comme ses yeux, et que ces sentinelles, forcément un peu vigilantes, ne recueillent pas de temps en temps quelque bruit et ne le portent au centre cérébral. Ces sensations, ces bruits, l'âme n'en tiendra peut-être aucun compte; mais ils auront pénétré jusqu'à elle, et l'auront associée dans une mesure quelconque à cette veille imperceptible de quelques-uns de ses organes. Est-ce trop encore, et ce reste de communication avec la réalité extérieure paraît-il impossible dans l'extrême torpeur du corps? Au moins faudra-t-il accorder à la science actuelle que l'âme est intimement unie à son cerveau et qu'elle en ressent tous les mouvemens, grands ou petits. Toute la vie du corps aboutit au centre cérébral, qui résume cette vie, et à l'âme, qui la réfléchit, parce que, selon le mot original et profond de Leibniz, *l'âme exprime toujours son corps.* « Alors, dit M. Lemoine, commentant avec finesse cette formule concise, cette infinité de petits mouvemens dont la vie résulte ou dont elle est la cause, de chatouillemens inappréciables, de frôlemens d'atomes qui se heurtent ou se séparent, le soulèvement de la poitrine, les battemens du cœur, des artères, le cours du sang et de tous les liquides, forment en somme une cause plus que capable d'émouvoir l'âme d'une sensation quelconque. »

Que dans le sommeil le plus lourd, dans celui qu'on nomme sommeil de plomb, l'âme en soit réduite là, qu'elle ne perçoive plus, dans ce tombeau du corps, comme disait Socrate, où elle est ensevelie, que le bruit des grains de sable qui s'en détachent, mais enfin qu'elle le perçoive, il suffit, elle sent, elle veille, et il n'y a jamais pour elle de sommeil absolu.

A ces raisons de fait s'en ajoute une autre d'une grande force : c'est que, dans un sommeil véritablement absolu, l'âme, ne sentant, n'agissant, ne pensant plus, n'aurait par conséquent aucune manière d'exister; elle serait donc morte. Que de morts à ce compte et que de résurrections dans la vie d'une âme! Or l'âme ne meurt jamais, ni plusieurs fois, ni une seule. Lancée dans la vie, elle y marche sans halte, sans retour. Le repos de l'âme n'est qu'un moindre travail, ses temps d'arrêt qu'une course ralentie, son sommeil qu'une moindre veille. Un de nos maîtres dont l'autorité en pareille matière est incontestée, M. Adolphe Garnier, objecte ici que, dans le sommeil absolu, l'âme ne serait pas morte, mais seulement *en puissance*, et toujours prête à passer à l'*acte*, comme ces blés retrouvés dans les cercueils des momies d'Égypte et qui, ayant conservé à l'état latent pendant des siècles leur puissance de germination, ont produit, une fois remis en terre, des tiges énormes et de superbes épis. A cela je pourrais répliquer : Pourquoi le blé des momies ne serait-il pas demeuré tout ce temps à l'état de force tendue, s'essayant, mais en vain, faute de conditions favorables, à produire son effet? Rien ne prouve le contraire. Or un tel effort serait de l'action encore. Dans ces régions de la force invisible, où ma raison et ma conscience m'éclairent, je conçois bien une force agissant infiniment peu, assez peu même pour ne point s'user en quatre mille années; mais une force absolument inerte, j'ai beau faire, je ne la comprends pas plus que ne la comprenait Leibniz.

II.

Le sommeil du corps et le sommeil de l'âme ne sont donc qu'une *moindre veille :* voilà ce que dit la science actuelle de l'homme, et nous l'en croyons. Si pourtant elle s'arrêtait là, nous n'en saurions assez ni sur le sommeil lui-même, ni sur les états morbides que l'étude du sommeil doit servir à expliquer jusqu'à un certain point. Il faut donc que la science aille plus loin, et qu'elle nous enseigne en quoi consistent au juste l'activité nocturne du corps et la vie endormie de l'esprit, et en quel état leur réciproque influence place le principe spirituel.

Maine de Biran et Jouffroy, MM. Lélut et Lemoine sont unanimes à reconnaître que l'âme ne dort pas absolument. Seulement ces di-

vers philosophes n'accordent pas à l'âme endormie un égal degré d'activité, ni aux organes la même part d'influence sur l'esprit pendant le sommeil. Dans un fragment célèbre, Jouffroy affirme que « l'esprit pendant le sommeil n'est point dans un état spécial, mais qu'il marche et se développe absolument comme dans la veille. » Et dans cette analyse, d'ailleurs si remarquable, les organes sont, peu s'en faut, oubliés. Maine de Biran au contraire réduit notre pensée de la nuit à n'être que l'écho de certains organes, moins engourdis que les autres. Enfin M. Lélut est plus équitable; il donne un peu plus au corps que Jouffroy, un peu plus à l'âme que Maine de Biran. M. Lemoine a essayé de concilier ces trois solutions et d'en fournir une plus approfondie, plus complète. Selon lui, l'âme est en même temps servie et asservie par les organes, servie plus qu'asservie pendant la veille, asservie plus que servie pendant le sommeil. L'âme éveillée gouverne, l'âme endormie est gouvernée, soit; mais en quoi et comment?

L'état le plus fréquent, sinon habituel, du dormeur, c'est le rêve. Ces engourdissemens presque léthargiques dans lesquels l'âme endormie ne sentirait plus que comme une chrysalide sont des exceptions, et ce qui intéresse la science, ce sont les cas ordinaires. C'est donc dans le rêve qu'il faut chercher la forme habituelle du sommeil, la mesure de cet empire des organes qui réduit l'âme en servitude.

Dans cette veille imparfaite de l'homme que nous nommons le rêve, le corps a beau jeu. Au moyen du petit nombre d'organes que la torpeur a épargnés et dont il peut disposer encore, il trompe l'âme, et il la trompe impunément, parce que, privée de tout moyen de contrôle, elle est désarmée contre l'erreur. Or l'erreur a lieu de deux manières. Il arrive que les nerfs, affectés à leur extrémité périphérique par un objet extérieur, apportent à l'âme des sensations vraies, mais incomplètes. L'âme, qui ne perçoit ces sensations qu'indistinctement, les travestit et les rapporte à une cause chimérique : par exemple, mon feu mal éteint jette tout à coup pendant la nuit une gerbe de flammes et d'étincelles; je vois sans m'éveiller cette clarté à travers le voile de mes paupières, et je crois assister à l'éruption du Vésuve. C'est là l'illusion. Il arrive aussi que les nerfs, affectés, non plus à leur extrémité, mais à un point quelconque de leur parcours intérieur, produisent des sensations sans objet extérieur, et que l'âme attribue ces sensations à une cause existant réellement en dehors de ma personne. Ainsi les oreilles me tintent : je crois entendre le tocsin. Voilà l'hallucination. Sensations externes vraies, mais incomplètes, sensations internes et fausses, voilà ce que le corps apporte pour sa part dans le travail de notre vie nocturne. Je n'insiste pas sur ce double phénomène : on en trouvera l'analyse approfondie dans les travaux de MM. Lélut et Brierre de Boismont

et dans les comptes-rendus de la Société médico-psychologique. Je me borne à dire en passant, et par esprit de justice, que sur le phénomène si important de l'hallucination la physiologie est, jusqu'ici du moins, en avance sur la psychologie.

Après avoir déterminé le rôle du corps dans la vie endormie, les récens observateurs ont décrit celui de l'âme, et selon moi avec une grande exactitude, quoique la tâche fût difficile, car l'histoire des songes peut facilement tourner au roman. Voici les faits intéressans qu'ils ont éclaircis : l'âme est passive dans le sommeil parce qu'elle subit la loi des organes, qui lui transmettent des sensations qu'elle n'a pas cherchées et qu'elle ne peut éloigner; mais elle est active aussi, d'une activité qu'il importe de reconnaître sans l'exagérer. En présence des élémens que ses organes lui imposent, loin de rester oisive, elle déploie une certaine énergie. Elle prend tels quels les débris de sensations qui lui arrivent, y ajoute ses souvenirs anciens ou récens, et avec ces vagues perceptions du présent, ces lambeaux du passé, avec ces couleurs criardes et ces formes sans rapport et sans analogie, elle compose des tableaux où il y a quelque unité, des scènes où il y a quelque suite. Son œuvre, ainsi cousue de cent pièces diverses, n'est, si l'on veut, qu'un habit d'arlequin, mais enfin c'est un habit. Cette logique des rêves mérite l'attention parce qu'elle explique en grande partie les prétendus prodiges de certains états analogues au sommeil. Soutenue par la mémoire et par l'imagination et guidée par la mécanique de l'habitude, à propos d'une sensation actuelle, elle remet quelquefois l'esprit dans la voie où il marchait avant le sommeil, et l'y lance avec une puissance telle qu'il atteint, comme par enchantement, le but jusque-là vainement poursuivi. Voilà comment en songe Condillac achevait un chapitre de philosophie, Voltaire une ode, Tartini sa *sonate du diable*, et comment Franklin endormi découvrait le nœud longtemps cherché d'une affaire difficile.

Il est cependant un phénomène curieux où cette activité nocturne de l'âme éclate avec une force singulière. Les fausses sensations dont l'hallucination est la conséquence vont le plus souvent des nerfs au cerveau et du cerveau à l'âme; mais quelquefois aussi c'est l'inverse qui a lieu. L'âme, en proie à une préoccupation violente ou seulement vive, peut à son tour exciter les nerfs, les mettre en jeu, les placer dans les conditions de la sensation, et y créer cette sensation dans toute son intensité. Alors l'esprit voit et entend en l'absence de tout objet visible et sonore. Ce phénomène se produit en pleine veille chez l'aliéné, et même chez les hommes dont la raison est saine. Ceux-ci peuvent croire à leur hallucination sans pour cela devenir fous. Seulement ils n'y croient pas d'ordinaire, ils ne s'en servent que pour se rendre matériellement présens les objets de leurs études

favorites. Phidias voyait devant lui le Jupiter d'Homère, qu'il sculptait dans l'ivoire. Raphaël contemplait cette Galatée dont aucune beauté vivante n'avait su lui offrir le modèle. Beethoven, devenu sourd, entendait, et à la lettre, les sonates qu'il composait. Ce phénomène, que M. Lélut appelle *transformation sensoriale* ou *retour des idées à leur point de départ*, est habituel chez le dormeur. Aux fragmens de perceptions vraies et aux fausses perceptions qui lui viennent des organes il ajoute les sensations que sa pensée exaltée réalise physiologiquement dans son cerveau, et qui y retentissent comme les plus énergiques sensations de la vie éveillée et normale. Telle est l'importante analogie du sommeil avec la folie et avec les autres états anormaux de l'âme. La science en devait tenir grand compte, et la philosophie en particulier devra étudier de près ces hallucinations qui, sans cesse mêlées aux opérations de l'esprit dans la veille ordinaire, quoique à un moindre degré, sont de véritables idées-images (1). En ce qui touche notre sujet, elles manifestent d'une façon frappante l'activité de l'âme endormie.

Je dois signaler un dernier point sur lequel les physiologistes et les psychologues tombent d'accord. L'expérience atteste qu'au milieu de la torpeur de nos organes un sens peut rester tout à fait éveillé et parler à l'âme un langage d'autant plus net et d'autant mieux écouté, que, les autres sens étant muets, l'attention de l'esprit n'est point partagée. Il y a toujours pour lui, qu'on me passe le mot, éclipse de la réalité; mais ce n'est qu'une éclipse partielle, et qui met en plus grande lumière ce qu'elle ne cache pas. Telle personne parfaitement endormie entend les questions qu'on lui adresse, y répond et prend part à une conversation suivie; mais ce n'est pas elle qui la dirige, c'est son partenaire qui tient le fil du discours et qui peut aussi, par cela même, conduire le rêve du dormeur. Ce phénomène, bien connu des artisans du magnétisme, montre jusqu'à quel point le sommeil peut ressembler à la veille active et même extérieure.

Cette activité est telle et si variée, que toutes les facultés de l'âme y prennent part. Bien qu'entraînées au gré des organes qui les dominent, elles n'ont alors ni changé de nature ni éprouvé d'altération essentielle dans leur mode d'action; on ne conserve aucun doute sur ce point, quand on a lu les ingénieuses et lucides analyses de M. Lemoine. Il n'y a pas jusqu'à la raison elle-même qui, dans le dévergondage des songes, ne continue parfois à apercevoir ses éternels objets, le beau, le bien et, sinon la vérité actuelle et passagère, au moins la vérité immuable. Chez le dormeur, le sentiment du beau

(1) « Reid, dit M. de Rémusat, en détruisant l'idée-image, a supprimé l'idée-souvenir. » (*Essais de Philosophie*, t. Ier, p. 234.) Voyez sur ce point la remarquable discussion de M. Lélut dans *l'Amulette de Pascal*, p. 23.

s'émeut souvent à l'aspect des visions aimables et brillantes, tandis que la laideur lui inspire, comme en l'état de veille, d'insurmontables dégoûts. Le sens moral redouble en lui d'énergie; la voix du remords, qu'aucun bruit ne couvre, l'obsède maintes fois sans pitié. Il voit si nettement la vérité mathématique, que maint problème posé pendant la veille se résout sans effort dans le travail de la nuit. Le langage de la raison n'est jamais absolument sans écho : l'âme du dormeur le répète; il est dans la bouche de l'insensé et sur les lèvres de l'enfant. Ce fait est de grande conséquence; qui saurait le creuser y trouverait contre l'empirisme et le scepticisme un nouvel ordre d'argumens. Je regrette que M. Lemoine n'ait pas cru devoir y insister plus fortement.

Que manque-t-il donc à l'activité si multiple du sommeil pour être une veille véritable? Il y manque la liberté. Dans l'âme de l'homme endormi, tout vit, tout marche; rien n'est librement conduit. Le pouvoir directeur ne s'exerce plus. Les chevaux galopent, le char roule; seulement les rênes sont tombées des mains du cocher. Tous les psychologues ont constaté cette défaillance nocturne de la liberté; c'est dans les rapports de l'âme avec le corps qu'on en peut le mieux saisir la raison. Être libre, c'est pouvoir choisir entre ses idées, accepter les vraies et rejeter les fausses; c'est encore, et essentiellement, choisir entre plusieurs motifs d'action, s'arrêter par exemple au motif honnête et repousser le motif égoïste. Toutefois les organes qui ont pris le dessus ne laissent au dormeur ni l'un ni l'autre choix. Ses nerfs, qui mettent l'imagination en branle, lui infligent de fausses sensations dont il est fatalement la dupe, n'ayant plus par où les contrôler. Quant aux raisons d'agir, comment les pourrait-il peser et comparer, si l'hallucination ne lui en montre absolument qu'une, le poussant d'ailleurs dans ce sens unique avec toute la violence de l'angoisse ou du délire? Ainsi il a encore ses plus nobles puissances, la raison et l'activité; mais le corps, dont il subit le joug, lui en a ravi le libre usage. Voilà pourquoi les actions accomplies en rêve n'ont aucun caractère moral. Denys était le plus fou de tous les tyrans lorsqu'il faisait périr l'un de ses capitaines nommé Marsyas « pour autant, dit Plutarque, qu'il avait songé qu'il le tuait, disant que cette vision lui était venue la nuit en dormant parce que le jour, en veillant, il avait proposé de le faire. » Nul homme de sens ne voudrait punir l'auteur d'un crime commis en songe. Il y a six ans, à Naples, un mari, rêvant que sa femme endormie à ses côtés lui était infidèle, la frappa d'un poignard qui ne le quittait jamais. Cet homme était-il un assassin? Ni plus ni moins que ce moine qui, croyant en rêve que le prieur avait tué sa mère, se leva sans s'éveiller, et alla donner trois grands coups de couteau dans le lit heureusement vide de son supérieur. Celui-ci se

borna à fermer désormais pendant la nuit la cellule du religieux somnambule. Son devoir s'arrêtait là.

C'est qu'en effet le dormeur ne s'appartient plus. Il ne sait plus au juste s'il est dans le vrai ou dans le faux, s'il fait le bien ou le mal. C'est toujours un être libre, mais qui se repose, comme le disent MM. Lélut et Charma, et dont le repos consiste, non à ne plus penser ni à ne plus sentir, mais à ne plus vouloir, et surtout à oublier ses peines. Son sommeil est une veille encore, mais une veille machinale, sans fruit pour la vertu et ordinairement pour la vérité. L'esprit, selon ses lois naturelles, n'est fécond que dans l'action libre, ou dans cette inspiration virile que la liberté a préparée par le travail, méritée par la vertu de l'effort, et dont elle gouverne les élans.

III.

On le voit : si, pendant le sommeil, l'ange veille encore, c'est en subissant plus que jamais le joug de la bête, qui habituellement l'empêche de déployer ses ailes, et qui ne l'enlève quelquefois de terre et ne le fait voler un instant vers la lumière que pour le laisser retomber bientôt en bas et dans les ténèbres.

Dans le somnambulisme, les crises nerveuses et l'extase magnétique, l'âme ne porte pas moins le poids de son corps que quand elle dort son vulgaire sommeil de chaque nuit. Ces états ne la font ni plus noble, ni plus capable de pénétrer l'avenir impénétrable. Ils ne font qu'augmenter sa fièvre et enflammer son délire; de là ces vifs éclairs d'intelligence si passagers, et mêlés de tant d'erreurs, de là encore chez le somnambule cette activité précise et industrieuse qui nous étonne. Brillant ou vulgaire toutefois, un rêve est toujours un rêve, et le dormeur, sauf de bien rares exceptions, est une âme devenue le jouet de son corps. Voilà ce que la philosophie spiritualiste croit pouvoir affirmer. Nous avons dit que le sommeil était une *moindre veille;* la science arrivera sans doute à prouver que le somnambulisme et l'extase ne sont en quelque sorte qu'une *surexcitation du sommeil.*

Et d'abord, dans le simple sommeil, le somnambule n'a pas d'autres facultés que le dormeur ordinaire; seulement il les exerce plus habilement, par l'effet d'une plus grande irritabilité nerveuse. Les faits semblent d'abord contredire une pareille assertion et mettre entre le simple dormeur et le somnambule d'extrêmes différences. Voici, entre autres, un exemple de somnambulisme cité par le docteur Bertrand. Gassendi avait pour valet un jeune homme qui se levait la nuit, descendait à la cave et tirait du vin. D'autres fois il allait à la salle à manger, dressait la table, mettait le couvert, faisait tous les préparatifs d'un repas et servait d'imaginaires convives;

ou bien il prenait un flambeau et reconduisait des visiteurs chimériques jusqu'à leur carrosse, aussi invisible qu'eux-mêmes. Y a-t-il entre ces actes et ceux d'un dormeur qui reste au lit un motif de comparaison? Oui sans doute, avec de l'attention on ne peut manquer d'apercevoir que le commencement de ces opérations somnambuliques s'annonce dans un dormeur quelque peu nerveux et actif. Celui-ci ne marchera pas, mais il changera de position sans se réveiller. Il ne mettra pas le couvert, mais il fera des gestes pour écarter un fantôme. Il prononcera distinctement certains mots, il ira même jusqu'à suivre une conversation, interrogeant et répondant tour à tour. Il rira aux éclats, il pleurera à chaudes larmes. Entre les mouvemens du premier et ceux du second y a-t-il, au fond, une autre différence que la différence de degré? Donnez à celui-ci une organisation nerveuse plus irritable : tout ce qu'il rêve, il le mimera. L'exécution matérielle des mouvemens sera plus parfaite, mais ce seront toujours des mouvemens. On insiste pourtant; ce qui est naturel est trop simple, il faut du merveilleux. Le merveilleux est moins vrai, mais il est plus piquant. On prétend que le somnambule a évidemment une seconde vue puisqu'il agit très adroitement dans une complète obscurité, puisqu'il s'y dirige avec une précision qui rend ses démarches infaillibles. Ce phénomène perd une partie au moins de son apparence merveilleuse, si l'on remarque tout d'abord que le somnambule n'agit jamais que dans le cercle de ses plus familières habitudes, et qu'il ne se sert que d'objets dont la place, la forme, la dimension, le poids, la couleur, lui sont très connus. Voilà ce que Maine de Biran a nettement vu et montré aux psychologues ses successeurs, qui ont su en tirer parti. Il rapporte un curieux exemple de somnambulisme. Une jeune fille, atteinte d'une affection nerveuse assez compliquée, tombait naturellement dans un sommeil où ses sens s'engourdissaient l'un après l'autre, surtout l'ouïe et la vue. En cet état d'assoupissement, elle montait à un étage supérieur de la maison, s'asseyait devant une table, choisissait parmi des écheveaux de soie de couleur différente et continuait dans la perfection une broderie commencée. D'où lui venait cette adresse de fée? Pur mécanisme d'habitude, aidé du spectacle intérieur des objets de son travail favori. Elle écrivait aussi et très correctement, toujours dans l'obscurité; mais écrire, c'est encore un mouvement que conduit l'habitude, et le dormeur ordinaire se meut, quoique avec moins de précision. Le somnambule est une machine montée par l'accoutumance, mise en mouvement par le rêve, et qui va, infaillible comme toute machine, jusqu'au moment où quelque chose vient à l'improviste se jeter dans ses rouages.

D'ailleurs il ne faudrait pas affirmer d'une façon trop absolue que, dans l'accomplissement de son œuvre nocturne, le somnambule n'est

éclairé que par son imagination et n'est conduit que par l'habitude. Il est au moins probable qu'il trouve un utile auxiliaire dans tel ou tel de ses sens momentanément éveillé et que, parmi les perceptions que ce sens lui apporte, inattentif à celles qui lui sont indifférentes, il tire parti de celles qui se rattachent à l'objet de sa préoccupation. C'est tantôt le goût, tantôt la vue, tantôt l'ouïe, qui s'éveille ainsi et s'exerce un instant. Le somnambule Castelli fut surpris un soir traduisant de l'italien en français, cherchant des mots dans un dictionnaire et paraissant s'éclairer d'une lumière placée sur sa table. On éteignit cette lumière, aussitôt il alla en tâtonnant la rallumer à la cuisine sans s'apercevoir que la chambre était éclairée par des chandelles autres que la sienne. Ainsi il avait vu la clarté de la sienne, et non celle des autres, dont il n'avait su que faire. Il semble donc que le somnambule puisse à la fois voir et ne voir pas, — voir ce qui l'intéresse, non le reste. De tels faits ne sont certes pas en faveur de l'hypothèse d'une seconde vue. Avant de supposer dans l'homme l'existence de sens nouveaux, sachons d'abord exactement tout ce dont sont capables les sens ordinaires, soit qu'ils agissent isolément, soit qu'ils se prêtent un mutuel secours.

On serait moins pressé d'accorder aux somnambules des facultés supérieures et en dehors de la nature, si l'on se hâtait moins de les proclamer infaillibles. Aucun homme éveillé n'est à l'abri de l'erreur : comment un homme endormi le serait-il? Et, en fait, les somnambules n'ont pas le privilége d'infaillibilité. « Le somnambulisme n'est qu'une particularité du sommeil ordinaire, dont quelques-uns des accidens les plus simples et les plus fréquens prennent des proportions inaccoutumées (1). »

Mais il est un autre somnambulisme que celui qui commence et s'achève dans le simple sommeil; il est des états organiques autres que le somnambulisme ordinaire, et qui placent l'âme dans des conditions différentes de celles de la veille. Nous n'aurions pas noté tous les récens progrès de la science des rapports de l'âme et du corps, nous en négligerions le côté le plus nouveau et le plus curieux, si nous omettions de dire quelles analogies cette science constate entre le sommeil et l'extase morbide, et quelles lumières elle en tire pour l'explication de quelques-uns au moins des phénomènes que présentent certaines crises nerveuses. « Il suffit de la plus simple érudition, dit M. Brierre de Boismont, pour reconnaître l'extase chez les pythonisses de l'antiquité, les initiés aux différens mystères, les sectes fameuses du moyen âge, les possédés, les convulsionnaires, les trembleurs, les crisiaques, les illuminés (2). » Mais le savant

(1) M. A. Lemoine, *du Sommeil*, p. 265.
(2) *Des Hallucinations*, p. 267.

aliéniste ajoute qu'il ne faut pas confondre l'extase physiologique, qui ne trouble nullement la raison, et qui n'est que le plus haut degré de l'enthousiasme, la suprême puissance de la raison inspirée par l'amour, avec l'extase morbide, qui tantôt paralyse le corps tout entier en le jetant dans une torpeur invincible, et tantôt au contraire surexcite les organes au point d'en porter l'action et celle de l'âme qu'ils desservent à un degré d'énergie surprenant. Cette dernière espèce d'extase se produit également dans la catalepsie, l'hystérie et la manie. Les signes qui la caractérisent sont, entre autres, l'insensibilité absolue, l'exaltation prodigieuse des facultés de l'esprit, le déplacement des sens, la vue à distance sans le secours des yeux, la prévision, l'instinct des remèdes et le pouvoir de parler des langues étrangères ou inconnues. Relativement à ces faits, la science se pose deux questions : Sont-ils certains? Ont-ils une suffisante explication dans les lois de l'union de l'âme et du corps?

Quelque extraordinaires que soient les phénomènes de l'extase morbide sous ses formes variées, ils sont généralement mieux constatés qu'expliqués. A moins de nier l'évidence, on est forcé d'en admettre un grand nombre qu'attestent les plus recommandables autorités. Parmi ceux dont la certitude est démontrée, la science actuelle en explique facilement quelques-uns par l'influence du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps. Elle estime que la plupart ont leurs analogues dans les phénomènes ordinaires du somnambulisme naturel, du sommeil et même de la veille, et elle en conclut que ni le corps ni l'âme n'y échappent aux conditions de leur nature.

C'est par exemple un éternel sujet d'étonnement et d'hypothèses ingénieuses que le spectacle de l'insensibilité des cataleptiques. On ne peut croire que la nature aille jusque-là. Tout le monde sait que l'on pince un cataleptique, qu'on lui enfonce des épingles dans la chair, qu'on lui brûle la peau avec un fer rouge, sans qu'il manifeste la moindre douleur. M. Bersot cite (1) une jeune fille de vingt-trois ans, Jeanne Mouler, convulsionnaire, qui, debout et le dos appuyé contre la muraille, recevait dans l'estomac et dans le ventre cent coups d'un chenet pesant de vingt-neuf à trente livres. Un jour les coups qui n'avaient pu que la soulager, appliqués de la même force contre un mur, y firent une ouverture d'un demi-pied de large. Voilà qui semble tenir du prodige. Cependant, si de tels faits sont rares, jetons les yeux autour de nous : nous remarquerons chaque jour des phénomènes analogues à ceux-là et que pourtant nous ne rapportons point à des causes surnaturelles. Les exemples d'insensibilité sont très fréquens dans la vie normale, éveillée ou endormie. Duhamel et

(1) D'après Carré de Montgeron.

Dutillet ont vu des filles de la campagne rester pendant dix minutes dans un four à la température de cent quarante degrés centigrades. Il y a tel paysan que ne réveillent ni les cris, ni les coups les plus vigoureusement assénés. D'ailleurs la vapeur de l'éther, ou celle du chloroforme, ne procure-t-elle pas une insensibilité qui permet de supporter sans souffrance les plus cruelles opérations de la chirurgie? On ne suppose pas en pareil cas que l'âme a quitté son corps : pourquoi donc le supposer à l'égard de l'extatique? Sans invoquer des exemples trop singuliers ou extrêmes, il est prouvé que la distraction, quand elle est forte, va jusqu'à supprimer la souffrance. Un soldat grièvement blessé dans la chaleur de l'action continue à se battre sans rien sentir. Le mathématicien Viète, absorbé par ses calculs, reste trois jours sans nourriture. Qu'est-il besoin après cela de multiplier les hypothèses? Il est au pouvoir de l'âme d'habituer son corps aux souffrances; il est en son pouvoir d'oublier, sans la quitter, sa misérable enveloppe, en s'exaltant par de puissantes émotions ou en s'abîmant au plus profond de ses pensées.

Quelquefois le phénomène est inverse. Au lieu d'une torpeur comateuse, au lieu d'une immobilité léthargique, c'est une violente surexcitation de toutes les puissances physiques et spirituelles. Le crisiaque alors débite d'éloquens discours, de poétiques tirades. Son intelligence, vulgaire à l'état normal, s'élève maintenant et lance des éclairs. Dirons-nous que son âme ignorante a été remplacée par une autre âme instruite et inspirée? Mais une grande joie, une vive indignation, une furieuse colère suggèrent aussi d'éloquens discours. L'ivresse en fait autant : *Fecundi calices quem non fecere disertum?* Et, comme le dit Boileau,

> On a vu le vin et le hasard
> Inspirer quelquefois une muse grossière,
> Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.

Un crisiaque est un halluciné comme le dormeur ordinaire. Si le dormeur ordinaire parlait ses rêves, s'il s'agitait de tout son corps, ses paroles et ses mouvemens ne seraient ni plus ni moins étonnans que ceux du crisiaque. L'irritation excessive du cerveau ou de quelqu'une de ses parties peut surexciter démesurément et les sens, et même les facultés de l'esprit. Concentrée à l'intérieur et sur un organe, la vie dans son intensité maladive exalte l'âme et la fait se dépasser elle-même de beaucoup. « C'est ainsi que tous les discours du mourant prennent un caractère sublime et d'autant plus touchant que le malade, faisant ses derniers adieux à cette terre qu'il va quitter, semble commencer déjà un autre mode d'existence (1). »

(1) Maine de Biran, *nouvelles Considérations sur le Sommeil*, p. 270.

Croirons-nous, comme on le prétend, que les sens du crisiaque, somnambule ou extatique, se déplacent réellement? Croirons-nous qu'il peut parler des langues étrangères, prescrire instinctivement d'efficaces remèdes et enfin prévoir l'avenir?

Le docteur Pététin déclara en 1787 avoir observé un cataleptique qui voyait, entendait et sentait par le creux de l'estomac et même par le bout des doigts et des orteils. Selon lui, la cause de ces faits était l'électricité animale, accumulée sur certains points du corps. Selon les magnétiseurs, cette cause n'était autre que le magnétisme. Selon la science actuelle, ce n'est ni l'un ni l'autre de ces agens. Bien observé, le phénomène se réduit à un des effets ordinaires de l'union de l'âme et du corps. Un homme absorbé dans ses réflexions n'entend pas votre voix qui l'appelle; vous le touchez du doigt, il vous entend. Faut-il en conclure que son ouïe a passé dans son bras? Un malade qui souffre d'un mal local dort, brisé par la fatigue : vous lui parlez, il reste sourd; mais en lui parlant, effleurez seulement la partie endolorie de son corps, il vous répondra. De même, le cataleptique, chez lequel la crise nerveuse a irrité le plexus solaire et engourdi l'oreille, n'entend que lorsque l'air, mis en mouvement par la voix, a ébranlé le siége ordinaire de ses sensations externes, l'épigastre : communiqué au cerveau, cet ébranlement l'excite, et cette excitation à son tour rend à l'oreille son habileté, à l'esprit sa force attentive. Toutefois ces effets se succèdent avec une telle rapidité, que le siége de la première sensation paraît se confondre avec celui de la dernière. Voilà qui est clair et intelligible, tandis que personne ne comprend que l'estomac ou le gros orteil usurpe et remplisse les fonctions de l'oreille.

Je ne voudrais pas insister trop longtemps sur cette analyse psychologique des crises nerveuses. Quelques mots encore cependant, afin que le lecteur apprécie bien les avantages d'une sage méthode philosophique.

On a toujours fait grand bruit de l'instinct des remèdes et du don particulier de parler des langues étrangères qui se remarquent chez les somnambules et les crisiaques. En ce qui touche l'instinct des remèdes, la crédulité est poussée fort loin; mais que l'on réduise le fait à ses limites vraies, qu'on en ôte ce qui ne peut s'y rencontrer, c'est-à-dire des connaissances spéciales en pathologie et en thérapeutique, que restera-t-il? Un instinct naturel de conservation que possèdent les animaux et les sauvages, et qui, inactif ou négligé dans la vie éveillée et normale, se ranime chez le dormeur, le malade, le crisiaque ou le somnambule, pour leur indiquer le point précis de leur corps que le mal menace ou attaque, et leur suggérer par une rapide induction la pensée de quelque facile remède.

Si la prescription du crisiaque suppose et contient davantage, si elle s'adresse non à un mal qui lui soit propre, mais à la maladie d'autrui, pariez presque à coup sûr que ce qu'il s'imagine inventer à l'instant même, il l'avait autrefois appris, et qu'il ne fait que s'en souvenir. Les crises nerveuses en effet communiquent à la mémoire une rare énergie, grâce à laquelle un détail longtemps oublié revient soudainement à l'esprit et fait l'illusion d'une science sur-le-champ devinée. Le docteur Bertrand en rapporte un exemple qui est à noter. Une somnambule, dit-il, ayant ordonné une tisane en termes peu communs, l'assistance admira l'intelligence qui lui avait révélé à la fois et le breuvage et la formule. L'étonnement redoubla à son réveil, quand elle déclara elle-même ne rien entendre à son ordonnance. Chacun criait au prodige, lorsqu'entra une dame qui dissipa d'un mot l'erreur et l'étonnement. Elle raconta que, encore enfant, la somnambule, fille d'une femme herboriste, avait cherché dans la campagne avec sa mère les plantes qu'elle venait de nommer doctement, et qu'elle-même avait accompagné la mère et l'enfant dans leurs recherches. La prétendue divination de cette jeune fille n'était qu'un lointain souvenir évoqué, au milieu de la crise, par un effort de réminiscence.

Le don, généralement attribué aux crisiaques, de parler des langues étrangères qu'ils n'ont point apprises se réduit à peu près aux mêmes proportions et s'explique de la même manière que l'instinct des remèdes. Si cette langue, morte ou vivante, est un idiome véritable, cherchez bien dans le passé du crisiaque, et vous ne manquerez pas de reconnaître qu'autrefois, ici ou là, il a appris dans ses classes ou entendu et retenu sans étude quelques lambeaux de latin ou d'anglais qu'aujourd'hui, sous l'influence de l'exaltation nerveuse, il recoud et débite avec l'aplomb de la fièvre.

Les somnambules et les crisiaques peuvent, dit-on, prévoir l'avenir, et l'on en produit des exemples qui sont à confondre la raison. Il est des phénomènes de ce genre que la science ne prétend pas expliquer, il en est d'autres qui ne sont pas assez certifiés; mais il y en a aussi, et de fort extraordinaires, qui, dépouillés des fausses circonstances dont la crédulité les enveloppe, rentrent dans l'ordre des faits scientifiques. L'homme dans l'état de veille connaît jusqu'à un certain point l'avenir et l'annonce parfois sans se tromper. Ses inductions, nous l'avons vu, il les continue dans ses rêves avec une spontanéité qui, si elles se vérifient, les rend plus dignes de remarque. Le somnambule et le crisiaque sont en cela semblables au dormeur. Comme à ce dernier, l'hallucination colorée, animée, sensible à l'égal de la réalité même, présente au crisiaque un tableau où il croit voir l'avenir à l'état de phénomène actuel. L'a-t-il vu en

effet? Et comment le pourrait-il, si l'avenir n'existe pas encore? Il a conjecturé ce qu'il prédit, il affirme hardiment sa conjecture : l'événement la confirme, et il aurait fort bien pu ne pas s'y accommoder, puisque cent fois pour une les assertions du crisiaque ont été vaines. S'il lui arrive de rencontrer juste, ce n'est pas qu'il ait percé le mystère de l'avenir, c'est que le fait s'est ajusté à son assertion. Avant de trop admirer, faites exactement le décompte des cas où son délire l'a trompé, et « au lieu de recourir au merveilleux pour rendre raison du peu qui reste, il sera plus sensé de dire avec Aristote : Si vous lancez beaucoup de flèches, vous finirez toujours par attraper quelque chose. »

Telles sont sur les phénomènes les mieux constatés de l'extase morbide les assertions mesurées autant que justes de la science actuelle. Ce qu'elle en dit, elle l'a appris de la psychologie et de la physiologie à la fois. Sachons enfin ce que l'une et l'autre lui ont enseigné touchant la nature et les causes de l'état appelé magnétisme animal ou somnambulisme artificiel.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'histoire anecdotique et critique du magnétisme animal depuis Mesmer jusqu'à ces derniers temps (1). Ce que nous avons à rechercher, c'est si l'extase somnambulique diffère essentiellement du véritable sommeil. Certains partisans du magnétisme, sinon tous, voient entre le somnambulisme dans le simple sommeil et le somnambulisme magnétique cette différence capitale que celui-ci est produit par l'action d'un fluide magnétique. Le premier tort de ce fluide aux yeux de la science, c'est que l'existence n'en est rien moins que démontrée. Au nom de quelle autorité proclame-t-on cette cause mystérieuse? C'est, dit-on, que les somnambules en ressentent eux-mêmes l'invasion, l'action, les effets. A la bonne heure; mais un somnambule n'est pas précisément un témoin irrécusable, c'est un halluciné. Si vous en croyez son dire, il vous faudra ajouter foi à la parole du maniaque qui affirme qu'il a dans son ventre un monstre quelconque. La seconde preuve que l'on apporte de la réalité du fluide, c'est qu'il est jeté, dardé dans le corps du sujet par les passes du magnétiseur. Je ne puis douter des passes, mais le fluide est moins certain. Ni le serpent qui fascine l'oiseau, ni le dompteur de bêtes qui domine un lion, n'ont besoin de disposer d'un fluide. La peur suffit à enchaîner les membres d'un animal; elle paralyse les nerfs de l'homme lui-même. Que l'ascendant du magnétiseur soit grand, que l'imagination du somnambule le fasse plus grand encore et prépare ses organes à le subir, en voilà assez : la

(1) On peut consulter sur cette histoire le très intéressant et à mon gré trop petit livre de M. E. Bersot.

crise arrivera. On objecte encore cette différence, que dans le somnambulisme l'esprit du sujet obéit à la volonté de son partenaire, ce qui n'a pas lieu ailleurs. D'abord, cette obéissance est fort capricieuse, puis on oublie qu'il est possible de diriger les rêves d'un dormeur ordinaire, témoin cet officier de marine à qui ses camarades faisaient rêver ce qu'ils voulaient, et par exemple qu'il se jetait à la mer pour sauver quelqu'un : sur quoi il se précipita de son lit et s'éveilla en tombant sur le plancher de sa cabine. C'est encore un argument bien faible que celui-ci : le somnambule entend le magnétiseur, mais il n'entend que lui. Cela est possible; seulement la chose se remarque aussi chez le dormeur ordinaire, qui ne perçoit des bruits du dehors que ceux qui entrent naturellement dans la contexture de son rêve. D'ailleurs certains somnambules, quoique endormis, entendent tout le monde et répondent au premier venu. On a beau faire, on ne trouve rien qui distingue essentiellement le sommeil magnétique du sommeil naturel, rien par conséquent qui nécessite l'intervention du fluide magnétique. Enfin, et pour comble, ce fluide, dont rien ne démontre l'existence, n'explique absolument rien; ce n'est qu'un embarras de plus. C'est une pure cause occulte, sans réalité à la fois et sans utilité. « En cherchant la cause imaginaire du magnétisme animal, dit M. Arago, on a constaté la puissance que l'homme peut exercer sur l'homme, sans l'intermédiaire immédiat et démontré d'aucun agent physique. On a établi que les gestes et les signes les plus simples produisent quelquefois de très puissans effets; que l'action de l'homme sur l'imagination peut être réduite en art, du moins à l'égard des personnes ayant la foi. »

Que le magnétiseur agisse sur l'âme du somnambule en frappant son imagination, qu'il excite, en provoquant artificiellement l'engourdissement des organes, certaines facultés qui s'exaltent dans le sommeil, toujours est-il certain qu'il n'a atteint l'âme qu'en passant par les organes, et que tout son ouvrage a été de faire d'un homme éveillé un homme endormi, dont le sommeil, pour être morbide, n'a rien que l'on ne retrouve dans le sommeil ou dans le somnambulisme ordinaire. Ce résultat, il l'a obtenu par une influence qui paraît être morale; il n'est pas prouvé du tout que cette cause ait eu pour auxiliaire une action physique, de quelque nature qu'elle soit.

Mais si le somnambule magnétique n'est qu'un dormeur qui sommeille, rêve et délire, comment croire qu'il soit doué de facultés extraordinaires? Comment admettre qu'il y ait en lui une puissance divinatoire? Il a des visions, des fantômes, des hallucinations, des souvenirs, et son imagination, échauffée par la crise nerveuse, dirigée d'ailleurs par l'artisan du magnétisme, lui suggère des discours où semblent éclater des connaissances et une pénétration refusées

aux autres hommes. Vous fierez-vous à ce pauvre malade et à ce fou, vous qui doutez si souvent du témoignage de la science, ou d'une raison saine? Mais il est inutile de répéter ici contre le somnambule ce qui a été dit au sujet du crisiaque. Pas plus que le crisiaque, le somnambule n'a droit à notre croyance. Le discours du somnambule est, dites-vous, clair et suivi? Attendez un instant, et vous le verrez tomber dans quelque grossière absurdité. Au lieu de le guider dans son rêve, tendez-lui un piége : il y donnera tristement, et l'ange de tout à l'heure ne sera plus qu'un misérable insensé. « Ses paroles, dit éloquemment M. Lemoine, ses paroles n'ont plus de sens; c'est un délire ridicule et pitoyable. Les hallucinations se succèdent dans son esprit. Et si vous avez pitié de voir une intelligence raisonnable réduite, sans l'avoir mérité, dans ce triste état, vous la rappellerez aussitôt à la veille et à la raison, et vous croirez que, loin d'avoir été délivrée pendant quelques instans des liens du corps, elle lui est demeurée plus que jamais étroitement enchaînée. »

Sans prétendre tout expliquer et tout éclaircir, l'auteur du livre sur le *sommeil* a mis ce dernier point en pleine évidence. Il ajoute que si la médecine a pu emprunter au magnétisme un heureux secours dans la guérison de quelques cas individuels, l'expérience a prouvé que l'extase artificielle exerce quelquefois une funeste influence. De quelque façon et dans quelque intention qu'on l'emploie, c'est une médication dangereuse. Ces pratiques ne sont pas toujours criminelles, mais elles ne sont pas non plus toujours innocentes. Dans tous les cas, et lors même que la santé du corps n'en serait pas altérée, «l'âme ne peut rien gagner en dignité à perdre l'empire qu'elle exerce sur elle-même, son bon sens et sa liberté... C'est dégrader une intelligence libre et raisonnable que de lui enlever sa raison et sa liberté. »

Ni les analyses judicieuses et discrètes qui préparent ces conclusions, ni ces conclusions elles-mêmes ne satisferont tout le monde. Les professeurs jurés de magnétisme en seront scandalisés pour le moins. Leurs passionnés admirateurs, leurs crédules adeptes en seront contrariés. Il en est de la vérité évidente comme des mets simples et sains; les estomacs fatigués repoussent ceux-ci; la curiosité maladive de notre temps n'a plus de goût pour celle-là. Tel qui ne comprend pas ou ne veut pas voir qu'il a une âme immortelle consulte en secret l'âme d'un guéridon; tel qui se méfie de sa raison se fie sans hésiter à la douteuse lucidité d'une pauvre et ignorante intelligence un instant enflammée par la fièvre. C'est à qui se montrera le plus extrême. Les uns demandent avec une insistance un peu naïve qu'on leur démontre tout, même les choses qui sont d'observation directe, même les principes premiers sans lesquels aucune

démonstration n'est possible. D'autres, aussi faciles à satisfaire que ceux-là le sont peu, peuplent d'esprits tous les recoins de l'espace. Ils en mettent dans les meubles, dans les murs, dans le sol qui les porte et dans l'air qu'ils respirent. On les voit évoquer nuitamment l'âme de leurs ancêtres, et apprendre ainsi des nouvelles de l'autre monde : de là des terreurs, tantôt ridicules, tantôt tragiques, auxquelles résistent les têtes solides, mais qui ébranlent les faibles et les envoient aux Petites-Maisons. Ni les défenses réitérées de l'église, ni la voix du bon sens, ni la crainte de prêter à rire aux générations prochaines n'ont pu arrêter les progrès de cette épidémie mentale. La nouvelle magie en est venue jusqu'à se proclamer sans façon fille légitime du spiritualisme; mais celui-ci renie une telle parenté. Méthodique et patiente, la science ne prend en considération que les phénomènes avérés, et s'applique à découvrir le lien plus ou moins caché qui les rattache aux lois ordinaires du monde intellectuel ou physique; sa marche est lente, mais elle en est plus sûre. Pour procéder ainsi, il lui faut du courage, car on lui sait moins de gré de la certitude des résultats qu'elle obtient qu'on ne lui reproche le temps qu'elle met à les conquérir. Que lui importe? A ses yeux, la question n'est pas tant d'aller vite que de bien arriver. Le temps d'ailleurs est un puissant auxiliaire, et qui en amène d'autres avec lui, témoins ces physiologistes autrefois les adversaires, aujourd'hui les amis de la philosophie de l'esprit. Avec leur concours, le spiritualisme, sans cesser de décrire les faits et de poser les lois de la vie éveillée, analyse maintenant les phénomènes et commence à dégager les lois tant de la vie endormie, qui est la moitié de notre existence, que de la vie morbide, qui en est, hélas! une notable part. Dans celle-ci comme dans la première, sous les organes qui la captivent ou la déchaînent, l'abattent ou l'exaltent, il retrouve avec la même évidence et proclame avec la même foi l'âme raisonnable, active, immortelle, libre quand elle règne sur le corps, asservie, aveugle et profondément digne de pitié quand le corps règne sur elle. C'est par de semblables recherches, et par de plus hautes même, que la philosophie spiritualiste a souvent répondu et répondra encore à ceux qui l'accusent de négliger la théorie pour ne s'occuper que d'histoire et de critique.

CHARLES LÉVÊQUE.

LES

VOYAGEURS EN ORIENT

I. *Les Saints-Lieux, ou Pèlerinage à Jérusalem, en passant par la Hongrie, les provinces danubiennes, Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Alexandrie et Malte*, par Mgr Mislin. — II. *Voyage dans la Turquie d'Europe*, par M. Viquesnel. — III. *La Turquie et ses différens peuples*, par M. Henri Mathieu. — IV. *Les Réformes en Turquie*, par M. Stratimirovics (en allemand.)

II.

Si j'avais à indiquer l'ouvrage qui donne sur la Turquie d'Europe les renseignemens les plus exacts et les plus précis, qui présente le tableau le plus complet de la population de cet empire, de son commerce, de son agriculture, de son industrie, et des diverses nations qu'il renferme dans son sein, qui classe le mieux, selon l'ethnographie et selon la religion, les nombreux sujets de la Porte-Ottomane, qui fait la description la plus exacte de la Turquie d'Europe, et qui, en Thrace particulièrement, nous fait connaître je ne sais combien de localités retombées dans l'obscurité depuis les anciens, toute une contrée enfin rendue à la science géographique en attendant qu'elle soit rendue à la civilisation, j'indiquerais sans hésiter l'ouvrage de M. Viquesnel. Un homme qui connaît si bien la Turquie peut-il la mal juger, et s'il espère en sa régénération, pourquoi ne pas le croire? Pourquoi ne pas s'associer aux espérances d'un observateur si attentif et si éclairé? Comment se fait-il qu'un lecteur impartial, à mesure qu'il étudie mieux l'ouvrage de M. Viquesnel, à mesure qu'il entre avec lui dans le détail du gouvernement turc, se sente

atteint d'un incurable scepticisme à l'endroit de la régénération ottomane, et qu'il prenne dans les observations et dans les récits même de M. Viquesnel de quoi douter de ses conclusions? Telle est en effet l'impression que je recevais à mesure que je lisais le *Voyage dans la Turquie d'Europe*. Ce que M. Viquesnel expose avec tant de clarté lutte contre ce qu'il propose avec tant de zèle. Le statisticien combat le publiciste.

À quoi cela tient-il? Cela tient, selon moi, à l'impartialité même de M. Viquesnel. Personne n'aime plus que lui la vérité, et personne ne la dit avec plus de sincérité. Or il y a pour lui deux Turquies, celle du passé et celle de l'avenir, celle des faits et celle des décrets et des règlemens qui se proclament en attendant qu'ils s'exécutent. M. Viquesnel, loin d'aimer et d'admirer la vieille Turquie, la Turquie des faits et des usages, révèle fort clairement les abus et les maux de son gouvernement; mais il aime et il défend vivement la nouvelle Turquie, la Turquie de droit et de théorie, celle qui sera, celle qu'annoncent tous les matins les décrets de la Porte-Ottomane. Celle-là malheureusement n'est jusqu'ici qu'un pompeux roman. M. Viquesnel y croit cependant; il est persuadé que cette Turquie imaginaire, qui est déjà née deux ou trois fois et qui ne vit pas encore, finira par prendre le dessus. Heureux de pouvoir admirer à son aise un gouvernement qui n'a point de défauts, puisqu'il n'a pas vécu, il s'étonne que tout le monde ne rende pas justice et hommage à la réforme turque. Que dirions-nous d'un lecteur du *Télémaque* qui, prenant au sérieux la Salente de Mentor, dirait qu'on est bien plus heureux à Salente qu'à Londres ou à Paris? Eh! oui, certes, le roman est toujours plus beau que la vie, seulement il ne vit pas. Eh! oui, certes, la Turquie réformée, la Turquie de Gulhané et du *hatti-humayoun* de 1856 est plus belle que la France et que l'Angleterre. Elle est conforme à tous les principes de la civilisation moderne, seulement elle ne vit pas : c'est son seul défaut.

Plein d'une merveilleuse confiance en l'avenir de la civilisation en Turquie, M. Viquesnel ne semble pas tenir un compte suffisant de la différence entre les réformes décrétées et les réformes accomplies. Il prend la Turquie qui *serait* pour la Turquie qui *est*, et le conditionnel pour lui équivaut au présent. « Les possessions ottomanes, dit M. Viquesnel dans son résumé général, renferment d'immenses contrées qui n'attendent qu'une population laborieuse pour créer à l'Europe comme à la Turquie de nouvelles sources de richesses. Vivifiées par l'émigration, ces contrées *changeraient* subitement d'aspect : l'agriculture y *prendrait* un immense développement, et *pourrait* couvrir les marchés de l'Europe de l'excédant de ses récoltes; l'industrie, pourvue désormais des procédés mécani-

ques les plus perfectionnés, *serait* promptement en état de lutter avec l'Occident pour les produits similaires. Sous cette double impulsion, le commerce *s'élèverait* au plus haut degré de prospérité et *répandrait* l'aisance dans toutes les classes de la société. Désormais le trône du sultan, entouré de trente-six millions de sujets, tous également intéressés à sa conservation, *défierait* les projets ambitieux des puissances de l'Europe (1). » N'êtes-vous pas touché de ces nombreux et magnifiques conditionnels qui peignent la grandeur et la prospérité possibles de la Turquie? Eh bien! prenez le contre-pied de tout cela, et vous aurez l'état réel et présent de la Turquie, tel que M. Viquesnel l'expose lui-même. Mais avant d'en venir aux observations et aux récits de M. Viquesnel, si contraires à ses espérances, je veux ajouter un dernier trait au tableau éventuel de la Turquie réformée, parce que ce dernier trait montre quelle foi sincère M. Viquesnel a dans l'avenir des réformes de la Porte-Ottomane. « Lorsque la mise à exécution des réformes projetées aura donné au gouvernement du sultan la sympathie de toutes les populations chrétiennes de l'empire, la Porte pourra à son tour devenir agressive et faire une propagande redoutable, dirigée à son gré contre la Russie ou contre l'Autriche. Et dans cette hypothèse il est assez probable que cette propagande, habilement conduite, aurait pour résultat la réunion sous le sceptre ottoman de plusieurs des races dont les membres, aujourd'hui séparés, vivent sous les lois des trois puissances voisines (2). » Quel avenir s'il était vrai, quel avenir pour la chrétienté! Heureusement ici encore, pour avoir la vérité du présent, prenez le contre-pied de l'avenir décrit par M. Viquesnel. La Russie, l'Autriche et la Grèce (car c'est la Grèce, toute faible qu'elle est, qui est la troisième voisine menacée de la Turquie), la Russie, l'Autriche et la Grèce peuvent se rassurer.

Cherchons maintenant dans le *Voyage dans la Turquie d'Europe* quelques preuves de l'état actuel du pays. Cherchons par exemple si l'agriculture fleurit ou dépérit, si l'industrie et le commerce font des progrès ou s'ils déclinent, si la population turque augmente ou décroît. « Tous les voyageurs qui parcourent les diverses provinces de la Turquie d'Europe s'accordent à tracer un tableau pénible du délaissement d'une partie du sol, qui contraste avec sa fertilité naturelle. Les pierres et les mauvaises herbes encombrent souvent de grandes étendues de terrain... Si de l'Europe on passe dans les provinces asiatiques de l'empire, on ne trouve guère de traces de culture que dans les plaines les plus riches et les vallées les plus fer-

(1) *Voyage dans la Turquie d'Europe*, p. 427.
(2) *Ibid.*, page 408.

tiles. Un abandon si général dans toutes les provinces de l'empire est d'autant plus déplorable que le territoire ottoman possède, dans son immense étendue, les climats les plus divers, les produits les plus variés,... et de plus un grand nombre de lacs et de fleuves navigables ou qu'il serait bien facile de rendre navigables, des baies et des golfes nombreux sur les six mers qui baignent ses rivages. Les Ottomans n'ont pas su jusqu'à présent tirer parti de cette position géographique incomparable (1). » Comment l'agriculture ne languirait-elle pas? Pour labourer, il faut des bras : or le Turc ne veut pas travailler; comme il est de race maîtresse et dominante, le travail lui semble indigne de lui et bon pour les esclaves. Le raya grec, de son côté, n'a aucun intérêt à travailler, car il ne travaille pas pour lui; il ne recueille pas les fruits de son travail, et surtout il n'en peut pas jouir. S'il devient riche par grand hasard, il est forcé de cacher sa richesse; s'il la montre, il est dépouillé et ruiné par le pacha ou par le cadi. « Un aubergiste raya, dit M. Viquesnel, qui n'avait à disposer en faveur des voyageurs que d'une seule pièce au rez-de-chaussée, très étroite, sale et humide, voulut bien en 1847 nous loger dans son salon de famille. Les tapis et l'ameublement de ce salon annonçaient l'aisance, et formaient un singulier contraste avec les châssis garnis de papier huilé qui servaient de clôture aux fenêtres. Nous lui demandâmes pourquoi il ne faisait pas les frais de croisées vitrées. — Si je substituais le verre au papier, répondit-il, on me croirait très riche, et on doublerait mes impôts (2). »

« Dans l'Asie-Mineure, dit M. de Tchihatchef, cité par M. Viquesnel, sur la plupart des plateaux, le désert commence presque à la sortie des villes : on rencontre de loin en loin, échelonnés parfois à des distances de neuf ou dix heures de marche, des villages dont l'aspect misérable contraste péniblement avec la richesse de la végétation qui les entoure. Dans la contrée montagneuse, les plus fertiles vallées offrent également des étendues considérables de terrains incultes (3). » Dans le district d'Andrinople, en Thrace, « l'agriculture s'étend rarement à deux lieues de distance d'un village. Cette observation locale de M. Vernazza, un des plus anciens consuls européens d'Andrinople, peut être généralisée, dit M. Viquesnel, et s'applique à toutes les provinces de la Turquie d'Europe (4). »

J'aurais mauvaise grâce à vouloir confirmer par le témoignage d'un simple touriste les savantes observations de M. de Tchihatchef

(1) *Voyage dans la Turquie d'Europe*, page 265-266.
(2) *Ibid.*, page 265.
(3) *Ibid.*, page 274.
(4) *Ibid.*, page 283.

et de M. Viquesnel. Ce désert cependant qui commence à la sortie des villes m'a rappelé une promenade que j'ai faite, il y a vingt ans, hors de Constantinople avec un de mes meilleurs amis, qui est un de nos agens consulaires les plus distingués, excellent statisticien au besoin, mais qui aime encore mieux les arts et les lettres que la statistique. Nous avions formé, lui et moi, le projet d'aller visiter près de Constantinople l'aqueduc de Justinien, admirable monument qui vaut, s'il ne surpasse pas, le pont du Gard, ayant comme le pont du Gard trois rangs d'arcades superposées. Seulement les arches sont d'inégale largeur, et celles du milieu sont aussi larges que celles de nos grands ponts de Paris. J'ajoute que ce monument, qui montre avec Sainte-Sophie quelles étaient la grandeur et la hardiesse de l'art sous Justinien, et qui proteste contre la prétendue décadence byzantine, est inconnu à Constantinople. Je ne le connaissais que par la description de Constantinople ancienne et moderne publiée à Venise en 1824, en grec moderne, et écrite, m'a-t-on dit, par un patriarche de Constantinople. J'avais grande envie de voir ce monument, et j'avais inspiré la même curiosité à mon ami. Nous partîmes à cheval un matin, et nous remontâmes la vallée des Eaux-Douces d'Europe. C'était le seul renseignement que nous eussions pour trouver notre aqueduc. Ce fut alors que nous vîmes ce désert qui commence presque à la sortie des villes, et dont la capitale de l'empire ottoman donne un triste et significatif exemple. Comme nous nous éloignions des rives du Bosphore, qui est la grande route ou la grande rue de Constantinople, nous ne trouvions plus ni villages, ni cultures, ni cabanes, rien que des broussailles, une végétation abondante et sauvage qui ne demanderait que des bras pour être utile et nourricière. — Vous souvenez-vous de la campagne de Rome? dis-je à mon compagnon de route. — Oui, mais quelle différence! Le désert à Rome commence aussi à la sortie de la ville; mais c'est un désert qui a une grandeur qu'il tient à la fois des souvenirs de Rome et de la majesté de son horizon. La campagne romaine est le cadre naturel de la cité des ruines et de la religion. Tout statisticien que je suis par état, il me déplairait de voir cette campagne cultivée comme la Flandre ou comme la Lombardie : la beauté y remplace la richesse. A Constantinople, hors du Bosphore, il n'y a rien qui soit grave et beau : pas de grandes ruines, peu de grands souvenirs, pas de grande autorité morale comme le pape à Rome, rien qui nous dise que nous sommes dans un sanctuaire. Le sanctuaire en Orient est à Jérusalem ou à la Mecque. Constantinople n'est pas faite pour être triste et désolée avec majesté comme Jérusalem; elle est faite pour être riche et magnifique, pour être la reine du monde européen par le commerce du Bosphore. Le rôle

d'Hécube ne lui va pas; il lui faut celui de Sémiramis. Cette Sémiramis pauvre et négligée fait peine à voir. Qui pourrait penser que nous sommes à peine à une lieue d'une grande capitale? A Paris, à Londres, à Vienne, à dix lieues à la ronde, on sent qu'on approche d'une capitale; les villages sont plus nombreux, les maisons sont plus soignées; nous voyons partout de riches villas : ici rien qu'une fertilité sauvage qui témoigne contre les maîtres de cette terre, à qui le ciel a tout donné et à qui les hommes ont tout ôté. Cette vallée est belle et riante : qu'y manque-t-il pour valoir Montmorency ou Viroflay, la vallée de Bièvre ou Richmond, ou Twickenham? Des hommes qui sachent en jouir et en profiter. A voir la solitude qui nous entoure, rien ne nous défend de croire que nous sommes les premiers qui ayons visité cette vallée et que nous sommes en Amérique ou en Australie : encore en Amérique et en Australie nous aurions déjà rencontré des pionniers et des défricheurs. — Tenez, mon cher ami, lui dis-je en lui montrant l'aqueduc, qui nous apparaissait tout à coup dans un coude de la vallée, voilà qui nous avertit que nous ne sommes pas en Amérique ou en Australie... Nous restâmes plus d'une heure à admirer ce bel aqueduc, seul et magnifique habitant de cette vallée, et qui la peuplait de souvenirs. Nous revînmes à Constantinople par notre désert du matin avec un préjugé de moins contre le vieil empire byzantin et un doute de plus sur la durée possible de cet empire turc, qui stérilise tout ce qu'il possède.

Il serait long d'énumérer toutes les causes qui nuisent en Turquie au développement de l'agriculture. Une des principales est le défaut de routes et de moyens de transport, non qu'il fût difficile d'avoir de bonnes routes : « sur un grand nombre de points, les routes sont pour ainsi dire construites à l'avance par la nature et n'exigent que le travail nécessaire pour égaliser les roches qui sont à fleur de terre (1). » Les fleuves qui sillonnent la surface de l'empire ottoman offriraient aussi d'excellens moyens de communication; mais il y faudrait quelques travaux qu'on projette toujours et qu'on ne fait jamais. M. Viquesnel raconte à ce sujet comment le sultan Abdul-Medjid, sur la plainte des négocians d'Andrinople, fit mettre à l'étude les divers projets proposés pour rendre la Maritza navigable dans toute son étendue et le port d'Énos accessible aux navires d'un fort tonnage. Un de nos ingénieurs français, M. Poirel, fit un rapport sur ces divers projets. Les choses en sont restées là. « Les négocians d'Andrinople s'étaient volontairement imposé des sacrifices annuels pour contribuer au succès de l'entreprise. L'argent fut donné en

(1) *Voyage dans la Turquie d'Europe,* page 267.

pure perte, » et M. Viquesnel ajoute en note : « La déclaration faite par le sultan que rien ne devrait dorénavant gêner la libre navigation de la Maritza fut singulièrement comprise par le pacha qui gouvernait alors l'*eyalet* d'Andrinople. Ce fonctionnaire fit enlever tous les moulins établis sur des bateaux et qui étaient mis en mouvement par le courant du fleuve. Une telle ineptie est à peine croyable, et cependant la vérité du fait nous a été attestée par les négocians les plus respectables (1). »

L'industrie n'est pas en meilleur état que l'agriculture, et par les mêmes causes. « L'industrie dans l'empire ottoman est bien déchue de ce qu'elle était autrefois. Les manufactures si nombreuses et si variées qui non-seulement fournissaient les produits nécessaires à la consommation locale, mais encore approvisionnaient les marchés de toutes les parties de l'Orient et de plusieurs contrées de l'Europe, ou n'existent plus, ou sont en complète décadence (2). » Il n'y a de manufactures qui fleurissent que celles qui sont fondées et dirigées par des étrangers, quand en même temps ces étrangers se sont arrangés pour se faire respecter. Ainsi dans le Liban les filatures de soie sont dirigées par des Anglais ou par des Français. Nous avons vu plus haut comment, dans le tableau de la prospérité éventuelle de la Turquie, M. Viquesnel compte sur l'émigration européenne qui viendra fertiliser par le travail l'admirable sol et l'admirable climat que les Turcs laissent inculte et rendent inutile. Il a raison. L'activité étrangère est la seule et unique ressource de la Turquie. J'ai souvent entendu parler de chemins de fer en Turquie, et j'ai même lu à ce sujet de beaux prospectus qui créaient des actions et sollicitaient des souscriptions. Je ne sais pas quand il y aura des chemins de fer en Turquie. Ce que je sais d'avance, c'est que ce ne seront pas les Turcs qui les feront, ni surtout qui les administreront. Ils pourront fournir des terrassiers pour remuer la terre, encore sera-t-il difficile de les faire obéir à des ingénieurs ou à des conducteurs chrétiens; mais il n'y aura assurément ni chefs de stations, ni chefs de gare, ni mécaniciens, ni constructeurs qui soient Turcs : je plaindrais les voyageurs qui auraient à confier leur vie à la science, à l'attention ou même à l'exactitude des Turcs. Tout ce qui touchera à la construction scientifique des chemins de fer, à l'administration, à la direction, à l'établissement et à l'entretien des machines, à la surveillance des convois, à la conduite des locomotives, ne pourra être fait et dirigé que par des étrangers. Que l'industrie européenne, qui veut appliquer ses forces à l'exploitation

(1) *Voyage dans la Turquie d'Europe*, page 268.
(2) *Ibid.*, page 292.

de la Turquie, sache donc bien de quoi il s'agit : il s'agit d'une véritable *occupation* industrielle de la Turquie; sans cela, rien n'est faisable, et cette occupation industrielle, pour qu'elle ait quelque sécurité, doit s'appuyer sur une occupation quasi-militaire. Les stations doivent être des postes fortifiés, et la marche des convois doit sans cesse être protégée. Ce n'est pas seulement l'école polytechnique sous la forme des ponts et chaussées qu'il faut envoyer en Turquie pour y avoir des chemins de fer, c'est l'école polytechnique sous la forme de l'artillerie. Une industrie en Turquie qui ne sera pas toujours prête à faire le coup de fusil est une industrie impuissante et précaire. Ce n'est pas là le rôle que doit prendre l'industrie européenne.

Ce n'est pas seulement l'industrie qui en Turquie n'est et ne peut être pratiquée que par des étrangers. A Constantinople, toutes les institutions de charité et d'instruction sont fondées et entretenues par les Francs. Les manufacturiers du Liban, les lazaristes et les sœurs de charité travaillent plus efficacement à la régénération de l'Orient que les administrateurs de la Turquie réformée. Maintenant peut-on demander, quand tout se fait et ne peut se faire que par les chrétiens, peut-on demander que tout se fasse au profit des musulmans? Peut-on créer à la Turquie un avenir sans elle et presque malgré elle? Ces manufactures qui florissaient autrefois dans l'empire ottoman étaient les restes et les souvenirs de l'ancienne civilisation du pays; tout cela venait de l'empire grec, héritier dégénéré, héritier cependant de la société grecque et romaine. Le gouvernement turc a mis quatre cents ans à dévorer ces restes d'activité et de prospérité. Tout est consommé aujourd'hui. Quant aux manufactures dirigées par des étrangers, elles font partie d'un avenir qui n'appartient pas à la Turquie, de sorte qu'à considérer l'industrie du pays soit dans le passé, soit dans l'avenir, la Turquie n'y est pour rien. Ce qui restait du passé, elle l'a fait dépérir peu à peu; ce qui se prépare de l'avenir, elle le retarde et l'empêche.

Les détails que donne M. Viquesnel sur la perception des impôts et sur l'administration des finances expliquent la misère du gouvernement turc, de même que l'état de l'agriculture et de l'industrie explique la misère des individus. Les impôts sont affermés aux enchères, mais les enchères n'empêchent pas les marchés que fait la corruption. M. Viquesnel cite un remarquable travail de feu M. Cor, inséré dans cette *Revue* sur *la réforme en Turquie au point de vue financier et administratif*, et il tire de ce travail les faits suivans : « Un fonctionnaire du gouvernement s'est fait adjuger au prix de 1,700,000 piastres la ferme de la douane de la ville de B..., qu'il revendit sans bourse délier 2,500,000 piastres à une compagnie de

banquiers, à laquelle il laisse courir toutes les chances de l'exploitation... Le nommé N..., concessionnaire depuis cinq ou six ans de la ferme des dîmes dans la même province,... quelques jours avant les enchères, a dit bien haut et fait répandre par ses nombreux agens le nom des villages dont il voulait affermer les dîmes. Les acheteurs présens à l'adjudication n'ont pas osé mettre aux enchères. N... a donc été proclamé acquéreur. Le pacha peut écrire à Constantinople que tout s'est passé dans les règles, mais il se garde bien d'ajouter que le soir même N... a revendu chez lui en détail près de 4 millions ce qu'il avait acheté en gros le matin 2 millions (1). » Voilà ce que M. Cor, un de nos plus anciens et de nos plus estimés drogmans, marié dans le pays et allié par son mariage à une famille très considérable et très honnête de Péra, voilà ce que M. Cor racontait en 1850. Ces abus sont toujours les mêmes; le *hatti-humayoun* de 1856 ne les a pas supprimés, et ne les supprimera pas, non plus que la charte de Gulhané ne les avait supprimés en 1841. M. Viquesnel cite à ce sujet un passage curieux des lettres de M. Blanqui en 1841 sur la Bulgarie. « Le *hatti-chérif* de Gulhané, en centralisant les recettes qui devaient être faites désormais par les agens spéciaux du fisc, semblait devoir soustraire les populations aux anciennes avanies : ce fut précisément le contraire qui arriva. Les divers genres d'impôts auxquels les rayas sont soumis furent totalisés et représentés par un chiffre qui les comprenait tous sans les augmenter; mais, au lieu de payer une fois, les malheureux chrétiens se virent obligés de payer deux ou trois fois. Les percepteurs prétendaient n'avoir pas reçu ce que les contribuables soutenaient avoir payé et ce qu'ils avaient payé réellement... En définitive, c'était encore l'ancien système d'extorsions et de violences avec l'hypocrisie de plus et une apparence de légalité : voilà ce que l'esprit turc avait fait du *hatti-chérif* en matière de finances, une atroce déception (2). » Cette citation de M. Blanqui, un de nos économistes les plus distingués, prouve qu'il y a longtemps déjà que la Turquie se sert de l'imitation de nos formes administratives pour augmenter l'oppression des rayas chrétiens, et pour faire du même coup illusion à l'Europe. Après tout, ne nous étonnons pas que les Turcs, qui ne sont ni laboureurs, ni manufacturiers, ni commerçans, soient exacteurs. De quoi vivraient-ils, sinon de ce qu'ils ravissent, puisqu'ils ne vivent pas de ce qu'ils sèment et de ce qu'ils récoltent?

Avec une mauvaise agriculture, une mauvaise industrie et une mauvaise administration, il n'est pas extraordinaire que la popula-

(1) *Voyage dans la Turquie d'Europe*, page 237.
(2) *Ibid.*, page 236.

tion décroisse en Turquie. Cependant M. Viquesnel ne paraît pas admettre complétement cette diminution progressive de la race turque, et surtout, si elle existe, il ne l'attribue pas à l'effet de la polygamie, comme le prétend Montesquieu. « S'il est vrai, dit-il, que la population musulmane de la Turquie subit une diminution progressive, tandis que la population chrétienne tend à s'accroître chaque année, il faut chercher les causes de cette diminution ailleurs que dans la polygamie. Parmi ces causes, on peut citer, avec M. Boué, le célibat forcé d'une partie de la population, et, avec M. le docteur Verollot, les avortemens volontaires. » Les renseignemens que M. Viquesnel tire des tableaux statistiques de M. le docteur Verollot sur cette affreuse question de l'avortement sont vraiment désolans. « Pourquoi, dit-il, ne compte-t-on que dix naissances par vingt-huit femmes mariées musulmanes, tandis que vingt-quatre femmes chrétiennes donnent le jour à un nombre égal d'enfans? Nous avons vu précédemment que la polygamie reste étrangère à la singularité de ce résultat (1). M. le docteur Verollot, que sa profession introduit depuis tant d'années au sein des familles de toute religion, attribue les causes de cette différence à la coupable légèreté avec laquelle les femmes musulmanes ne craignent pas de provoquer l'avortement. D'après ses calculs, on doit compter un avortement volontaire par seize femmes mariées de quatorze ans à quarante ans. En d'autres termes, la population musulmane de Constantinople seulement éprouverait, selon l'auteur, dans l'espace de vingt-six ans, le déficit énorme de 35,000 naissances, lesquelles représentent près de 13,500 individus des deux sexes parvenus à l'âge de vingt-six ans..... Nous voudrions pouvoir affirmer que cette pratique n'exerce de ravages qu'à Constantinople seulement : notre ami, M. Verollot, à qui nous avions posé la question, nous a répondu qu'elle a lieu également dans les provinces, mais sur des proportions beaucoup moindres que dans la capitale, où les mœurs sont plus dissolues (2). »

Nous avons pris çà et là dans le *Voyage dans la Turquie d'Europe* de M. Viquesnel quelques citations qui montrent quel est l'état

(1) Je trouve dans le premier volume de *la Turquie et ses différens peuples*, par M. Henri Mathieu, que le sultan Amurat III, qui régna dix-neuf ans, de 1575 à 1595, eut cent trente-deux enfans. Il est vrai que cette nombreuse famille des sultans n'est pas destinée à augmenter la population. C'est à Amurat III qu'une Circassienne disait un jour : « De quoi te servira d'être père? Tes fils ne sont pas destinés à demeurer sur la terre, mais à peupler des tombeaux. » L'usage en effet était, à chaque avénement de sultan, de tuer tous les enfans du sultan précédent, c'est-à-dire tous les frères du nouveau sultan, et de réduire ainsi la famille impériale à une tête pour empêcher toute tentative d'usurpation.

(2) *Voyage dans la Turquie d'Europe*, page 76-77.

réel du pays. Ces témoignages s'accordent avec ceux de Mgr Mislin, et nous ne voyons pas en quoi sur ce point le partisan de la Turquie diffère de son censeur. Les conclusions sont opposées, les observations sont les mêmes. Maintenant que nous connaissons d'après M. Viquesnel lui-même les maux du pays, voyons quels remèdes M. Viquesnel croit qu'on peut employer et quels effets il en attend,

Selon M. Viquesnel, la réforme doit guérir tous les maux de la Turquie. — Oui, si la réforme est exécutée; oui, si la réforme est exécutable; oui, si les sultans et les grands la veulent; oui, si le peuple la veut. Il ne faut pas moins en effet que toutes ces conditions pour la guérison de la Turquie, et si une seule manque, tout devient impossible. Peut-être remarquera-t-on que parmi les obstacles à la guérison de la Turquie, je ne compte ni le Coran ni les ulémas. Voici pourquoi : sur le Coran, M. Viquesnel m'a presque converti. Le Coran, dit-il, s'accorde avec la réforme; il l'avait, pour ainsi dire, prévue et préparée. Sur les ulémas, M. Henri Mathieu les défend si bien contre M. Viquesnel, qui les attaque, que je suis disposé à les croire innocens des maux de la Turquie.

Un mot pourtant sur ces deux points, le Coran et les ulémas, avant d'en venir aux obstacles qui font que la réforme n'est ni exécutée ni exécutable en Turquie.

Selon M. Viquesnel, « les principes religieux du Coran, qui aboutissent à la connaissance d'un Dieu unique et repoussent tout symbole, conduisent, en morale et en politique, aux doctrines les plus libérales et les plus progressives. Tous les principes essentiels des démocraties modernes y sont non pas seulement contenus en germe, mais exprimés de la manière la plus formelle. » En parlant ainsi, M. Viquesnel croit faire l'éloge du Coran; mais fait-il l'éloge des démocraties? C'est une autre question. Point de liberté politique en Turquie, M. Viquesnel l'avoue; « mais quelle égalité dans les institutions et surtout dans les mœurs! » C'est-à-dire que l'esclave devient vizir si le sultan le veut, et que le vizir aussi redevient esclave, à moins qu'il ne soit étranglé. Égalité de servitude, comme dans les troupeaux, où il n'y a pas un mouton qui soit destiné plus que l'autre à être tondu et à être mangé : ils le sont tous également. M. Viquesnel, qui ne tarit point sur les mérites du Coran, dit « que l'islamisme aboutit en religion à un spiritualisme comparable au spiritualisme chrétien, moins les symboles et moins l'église, en politique à l'égalité républicaine (il devrait dire moins la liberté), en morale à la pratique des vertus les plus pures. Le Coran n'est donc pas l'ennemi de la civilisation et du progrès. Le véritable ennemi des réformes, c'est la société religieuse telle qu'elle est parvenue à se constituer en Turquie, au mépris de ce même Coran, avec

ses ulémas et ses derviches, la mosquée et le *teke*, l'église et le cloître (1). »

« Non, dit à son tour M. Henri Mathieu dans *la Turquie et ses différens peuples*, c'est à tort qu'on a prétendu que le corps des ulémas paralysait le gouvernement et empêchait les réformes. Si le gouvernement et la loi ne sont pas complétement atrophiés à l'heure qu'il est, la Turquie en est redevable à ce corps si peu connu, qui fait ce qu'il peut pour accélérer le progrès, et personnifie ce qui reste de mouvement dans la société musulmane... L'influence de l'uléma tient à ce que dans la nuit et le silence qui règnent sur l'islam, l'unique point lumineux qui rayonne et l'unique voix qui se fasse entendre viennent de ses colléges (2). »

Si le mal de la Turquie n'est ni dans le Coran, qui est la source de toute perfection, ni dans les ulémas, « qui sont l'unique point lumineux qui rayonne en Turquie, » où donc est-il, et d'où vient l'incontestable décadence du pays? Il faut en revenir ici aux maximes des historiens et des publicistes de l'antiquité. Quand un peuple était en décadence, ils ne s'en prenaient ni à ses institutions, ni à ses lois, ni à ses prêtres, ni à ses magistrats; ils s'en prenaient à tout le monde, c'est-à-dire aux mœurs de la société. Sparte a été fondée pour être guerrière et pauvre. Sparte s'est enrichie et amollie; elle est en décadence : quoi de plus simple? La république romaine périt, non à cause de ses tribuns et de ses consuls, mais parce que les mœurs se sont corrompues. Toutes les lois sont bonnes avec de bonnes mœurs, et toutes sont mauvaises avec de mauvaises mœurs. Les lois sont ce que les font ceux qui les pratiquent. Je veux bien croire avec M. Viquesnel que le Coran est essentiellement libéral et progressif : les Turcs alors n'en sont que plus coupables d'être si mal avec de si bonnes lois. Pourquoi ne pratiquent-ils pas le Coran? — Tous les chrétiens, me dira-t-on, pratiquent-ils l'Évangile? Les musulmans ont encore plus de foi que les chrétiens. — Soit! Qu'on m'explique alors comment la chrétienté, avec une si médiocre pratique de l'Évangile, est encore si forte et si puissante, et pourquoi la Turquie, avec une si grande foi dans le Coran, est si faible et si languissante? La question ne tient ni au Coran ni à la foi qu'on y a ou qu'on n'y a pas. La question tient aux mœurs. Si la société turque avait de meilleures mœurs, si elle revenait aux habitudes patriarcales de la société orientale, si les pachas pillaient moins leurs administrés, si les juges vendaient moins la justice, si le Turc consentait à travailler la terre ou à faire le commerce au

(1) *Voyage dans la Turquie d'Europe*, page 164.
(2) *La Turquie et ses différens peuples*, par M. Henri Mathieu, t. II, p. 194-195.

lieu de compter pour vivre sur le rançonnement perpétuel du chrétien, s'il était moins adonné à la mollesse et à l'oisiveté, s'il cherchait à s'instruire sincèrement, la société turque se relèverait. Alors elle pratiquerait le Coran, et alors aussi elle pratiquerait la réforme, l'un ou l'autre ou tous les deux, et cela sans *hatti-humayoun* sans cesse renouvelés. Ne nous y trompons point en effet. Ce qui la rend incapable de pratiquer la réforme la rend aussi incapable de pratiquer le Coran, et réciproquement. Elle succombe, non point parce qu'elle n'a plus assez de ferveur musulmane, ou parce qu'elle n'a pas assez de persévérance dans la réforme; elle succombe parce que les vices ont pris le dessus sur les vertus, parce que le mal l'emporte sur le bien, parce qu'enfin l'équilibre moral, qui fait vivre les nations comme les individus, est rompu. Les jeunes gens qui commencent à étudier l'histoire attachent une extrême importance aux lois et aux institutions. Peu à peu on s'aperçoit que les mœurs des hommes ont plus de poids dans la destinée des peuples que les lois et les institutions publiques. On revient de l'état à l'individu, et de la question politique à la question du plus ou moins de péchés capitaux. C'est ce plus ou moins qui décide de tout pour les peuples comme pour les individus.

Pourquoi, par exemple, en Turquie la réforme tant de fois proclamée n'est-elle pas pratiquée? Écoutons M. Viquesnel ou M. Henri Mathieu, et nous verrons que chaque inexécution des maximes de la réforme est causée par quelque péché capital qui est en possession de quelque abus social, et qui ne veut pas se laisser exproprier.

Les mesures législatives adoptées par le gouvernement d'Abdul-Medjid sont, dit M. Viquesnel, « le code pénal de 1840, — le code administratif de 1846, — le code de commerce de 1850 (1). » Le code pénal de 1840 « cherche à détruire les causes les plus apparentes de la décadence, c'est-à-dire l'absence complète de garanties légales, les confiscations, les emprisonnemens et les condamnations arbitraires, le vol organisé et la corruption dans toutes les branches de l'administration. » Ce code pénal a-t-il produit son effet? M. Viquesnel fait suivre ordinairement l'analyse qu'il fait des codes et des ordonnances de réforme par cette phrase qui devient une sorte de refrain : « Ces dispositions sont très bonnes en elles-mêmes, mais malheureusement elles sont inexécutées. » Nous trouvons dans M. Henri Mathieu de tristes et curieux détails sur cette inexécution du code pénal de 1840 : « Ces institutions hâtives, dit M. Henri Mathieu, n'avaient pas plus de sens chez les Turcs que n'en aurait une académie des inscriptions et belles-lettres chez les *Peaux-Rouges*,

(1) *Voyage dans la Turquie d'Europe*, p. 224.

et le *hatti-humayoun* de 1856 a suffisamment démontré qu'elles n'avaient rien produit (1). » Suit alors ce que M. Henri Mathieu appelle des exemples de la justice turque. Ici, c'est un Turc qui tue un chrétien d'un coup de bâton sur la tête; le juge, après avoir examiné l'instrument, prononce que « le bâton est trop léger pour que le raya soit mort du coup sans une volonté directe de la Providence à laquelle il n'appartient pas aux hommes de s'opposer (2). » Ce jugement, qui fait intervenir si à propos la Providence, a pour but évidemment de ne pas exproprier le péché capital qui s'appelle la colère du droit de frapper jusqu'à la mort, pourvu, bien entendu, que le frappant soit musulman, et que le frappé soit chrétien. Là, ce sont soixante-dix jeunes filles bulgares qui allaient moissonner, et qui sont entourées par des musulmans du pays. Ils en prennent vingt-sept qu'ils emmènent. Les autres s'enfuient. « Les autorités turques ne purent ou ne voulurent rien découvrir. Par contre, une jeune fille ayant tué d'un coup de hachette un musulman qui voulait abuser d'elle, et s'étant cachée ensuite, les vingt-deux notables de son village furent arrêtés et envoyés à Constantinople, où quinze d'entre eux moururent en prison dans un seul hiver. Les sept autres furent renvoyés sans jugement, mais non sans rançon, en 1854 (3). » On voit ici quel est le péché capital, pourvu toujours qu'il soit musulman, que les autorités turques ne veulent point déposséder de son droit de possession.

Ailleurs, en 1848, les habitans du district de Vrania députent au conseil suprême onze de leurs notables et le doyen de leurs pasteurs pour se plaindre des exactions et des déprédations de Soliman-Bey, fils du trop célèbre Hussein-Pacha. Celui-là avait amassé une fortune de plus de 100 millions de piastres. Le fils, venu dans des temps moins favorables, n'avait encore que 10 millions de piastres. « Les plaignans, munis de toutes leurs preuves, arrivent à Constantinople et déposent leur plainte; mais des distributions d'argent avaient déjà gagné à la cause du déprédateur les principaux membres du conseil suprême. Le président, pour sa part, avait reçu 100,000 piastres; X..., à cause de sa parenté avec un célèbre réformateur, en avait touché 200,000; d'autres avaient été rétribués au prorata de leur importance. Les délégués attendirent pendant quatre ans, et trois d'entre eux moururent à la peine. » Ils furent même jetés en prison sans vivres et sans couvertures, sans effets d'aucune sorte, et ils y seraient morts de froid; mais l'ambassadeur d'Angleterre intervint. Lord Redcliffe à Constantinople, quand il ne trouvait pas d'influence rivale, protégeait efficacement les chrétiens, afin

(1) *La Turquie et ses différens peuples,* t. II, p. 209.
(2) *Ibid.*, page 225.
(3) *Ibid.*, page 227.

de sauver l'empire turc par le seul moyen qui puisse le sauver; mais en face d'une rivalité quelconque il redevenait purement et simplement le protecteur des Turcs, parce qu'en lui l'Anglais non contrarié avait toutes les grandes qualités de son pays, tandis que l'Anglais contrôlé et rivalisé avait aussi toutes les orgueilleuses impatiences et toutes les duretés de son pays. L'intervention de l'ambassadeur d'Angleterre fit sortir de prison les gens de Vrania, « et on les conduisit devant un des membres du conseil qui les engagea à transiger avec Soliman et à sacrifier les intérêts de leurs cliens moyennant une indemnité de 500,000 piastres qu'ils pourraient se partager entre eux, les menaçant en outre des dernières rigueurs, s'ils n'acceptaient sur-le-champ la proposition qu'on leur faisait par amitié pour eux. Ils répondirent qu'ils voulaient être jugés en vertu du *tanzimat*, et qu'ils préféraient la mort à la trahison... Peu de jours après, ils furent admis à comparaître à genoux devant le conseil de justice, tandis que le coupable s'étalait complaisamment sur le divan à côté des juges. La plainte ayant été renouvelée, le président fit décider qu'une commission serait envoyée à Vrania pour examiner de nouveau toute l'affaire, et depuis il n'en a plus été question. On a dit seulement que Soliman-Bey avait dû abandonner plus de 3 millions de piastres (750,000 fr.) à la commission chargée d'apurer ses comptes (1). » Ici, le péché capital que le conseil suprême tâche de maintenir en possession, c'est l'avarice, et il le protége en s'y associant.

Sous le titre de *quatrième exemple de justice turque*, M. Henri Mathieu raconte l'histoire du matelot grec tué en 1856 par deux officiers tunisiens. Les deux officiers furent absous, mais un Algérien, qui avait déposé contre eux, fut traîné deux fois en prison, et délivré deux fois par l'intervention de l'ambassade française, qui réclama une indemnité pour l'Algérien victime de ces violences arbitraires. L'Algérien, qui, à titre de musulman, connaissait d'instinct la Turquie, se hâtait de liquider ses affaires pour retourner en Algérie, quand il fut assassiné « dans des circonstances, dit M. Mathieu, qui prouvent simplement que les moteurs du crime n'ont pas osé en affronter la responsabilité devant l'Europe (2). »

Les formes du code pénal sont parfois pratiquées contre un Turc accusé d'un délit quelconque, mais elles ne sont pratiquées que pour sauver le coupable; malheur aux rayas qui prendraient ces formes au sérieux et qui viendraient déposer contre un Turc! M. Mathieu raconte que « des musulmans accusés d'assassinat sur des militaires français furent traduits en jugement, qu'un raya grec qui osa déposer contre eux fut arrêté en sortant du tribunal, et que l'interven-

(1) *La Turquie et ses différens peuples*, pages 228-229-230.
(2) *Ibid.*, page 232.

tion de l'ambassadeur de France fut nécessaire pour empêcher qu'il ne disparût au fond du Bosphore ou dans l'oubli d'une éternelle captivité (1). » Voilà la justice turque, voilà l'exécution du code pénal de 1840!

Le code administratif de 1846 est-il mieux exécuté? La manière dont la Porte et les fonctionnaires de l'empire pratiquent les règles du code administratif est dans le récit, toujours bienveillant cependant, de M. Viquesnel une véritable scène de comédie. « Le luxe affiché par les grands de l'empire est la source de ces scandales inouis... dont la capitale et les provinces offrent chaque jour l'affligeant spectacle. Le fonctionnaire, pour réparer les brèches faites à ses revenus ou quand il se voit harcelé par son *sarraf* (2), pressure ses administrés, ou trafique honteusement des emplois et des faveurs dont il peut disposer. Lorsque les malversations sont devenues pour ainsi dire générales, la Porte s'en émeut; mais, au lieu de déférer les coupables aux tribunaux, elle se contente ordinairement de lancer une ordonnance qui rappelle et remet en vigueur les anciennes ordonnances, ou bien de convoquer à Constantinople les gouverneurs et *defterdars* de province; là, réunis en présence du sultan, ils prêtent l'un après l'autre sur le Coran et les reliques sacrées le serment vingt fois prêté et vingt fois violé d'en observer fidèlement les prescriptions et d'exécuter les nouvelles ordonnances. La peur des fonctionnaires se dissipe bientôt, la surveillance du gouvernement se relâche, et tout rentre dans les anciens désordres (3). »

Le code de commerce de 1850 est-il plus heureux que le code administratif et que le code pénal? est-il exécuté? et comment l'est-il? On a fait grand bruit de l'établissement des tribunaux mixtes. C'était, disait-on, une garantie accordée aux commerçans étrangers. « Ces tribunaux mixtes, dit M. Viquesnel, semblaient devoir mettre fin à des abus nombreux et invétérés. On doit reconnaître que jusqu'à présent leur institution est loin d'avoir rempli l'attente des puissances étrangères qui en ont réclamé la mise en pratique. Parmi les causes qui ont jeté de la défaveur sur les jugemens rendus par les tribunaux mixtes de commerce, on peut citer, d'après M. le docteur Beyran (4), l'insuffisance du code spécial de 1850, et surtout le choix, malheureusement trop fréquent, de notables indigènes accessibles à la corruption, et nommés par les ministres qui se sont succédé au département du commerce (5). »

M. Viquesnel ne reconnaît jusqu'ici aux tribunaux mixtes qu'un

(1) *La Turquie et ses différens peuples*, page 233.
(2) Banquier arménien.
(3) *Voyage en Turquie*, page 255.
(4) *Notice sur la Turquie*.
(5) *Voyage en Turquie*, page 214.

seul avantage, celui de familiariser les Ottomans avec l'idée que le témoignage des chrétiens est recevable en justice, même contre un musulman. « Ce dernier pas, dit M. Viquesnel, était le plus dangereux que la réforme eût à franchir, parce qu'il modifie profondément l'idée fondamentale de l'organisation de la société musulmane (1). » Ce dernier pas est-il fait? Voilà en effet toute la question de la réforme, et par conséquent de l'avenir de la Turquie. Le pas est fait où il était facile de le faire, c'est-à-dire dans les décrets et dans les ordonnances. Il n'est fait ni dans les mœurs de la société, ni dans les usages et la pratique de l'administration. Ne nous en étonnons pas, puisque, selon M. Viquesnel, ce pas serait une révolution accomplie dans l'organisation de la société musulmane. On a beau dire que le Coran est favorable à l'égalité républicaine, on a beau même faire remarquer que Mahomet n'a proscrit ni les juifs, ni les chrétiens, et qu'il n'a de haine que contre les idolâtres (2) : il n'en est pas moins vrai que la société musulmane est fondée sur l'idée de la supériorité du musulman sur tous les autres peuples. Entre musulmans, l'égalité existe, comme elle existait à Athènes entre tous les citoyens, si bien que le peuple pouvait faire général le premier venu, un corroyeur ou un charcutier, si nous en croyons Aristophane, de même que les sultans ont souvent pris pour vizirs des portefaix ou des fendeurs de bois. Le despotisme oriental ou populaire aime et établit volontiers ce genre d'égalité qui fait qu'on n'a à compter avec personne, ni avec la capacité, ni avec les services rendus, et que l'homme qui plaît devient à l'instant même le plus digne; mais cette égalité s'arrêtait à Athènes en-deçà des esclaves, et à Constantinople elle s'arrête en-deçà des chrétiens. Le peuple n'aurait pas pu à Athènes prendre un esclave pour en faire un stratége, et le sultan à Constantinople ne pourra pas, malgré la réforme, prendre un chrétien pour en faire un vizir. Le sultan Mahmoud a dit qu'il ne devait y avoir de musulmans qu'à la mosquée, de même qu'en Europe il n'y a de chrétiens qu'à l'église. Le sultan Mahmoud pouvait dire cela, il ne pouvait pas le faire. Son successeur ne le peut pas davantage. On ne pourrait pas plus à la Nouvelle-Orléans faire un nègre maire de la ville qu'on ne peut à Constantinople faire d'un chrétien un vizir ou un pacha. Le préjugé de la religion vaut à Constantinople ce que vaut aux États-Unis le préjugé de la couleur.

La Turquie essaie de se régler sur la civilisation de l'Europe, mais voyez comme en Europe, en France et en Angleterre particulièrement, toutes les classes diverses se sont peu à peu fondues et unies pour faire le même peuple. Il n'y a plus de Saxons ni de Normands

(1) *Voyage en Turquie*, page 215.
(2) M. H. Mathieu, tome II, page 183.

en Angleterre; il n'y a plus de Bretons ni de Provençaux en France. Et qu'on ne dise pas qu'en France c'est la révolution de 89 qui a fait cette grande union : 89 a proclamé la communauté de tous les Français, il ne l'a pas faite. Tous les siècles et tous les rois de notre histoire ont travaillé au merveilleux amalgame des races qui habitent entre le Rhin, la mer, les Pyrénées, les Alpes et le Jura. En Angleterre, le même amalgame s'est fait par des moyens différens, mais il s'est fait aussi heureusement, plus heureusement encore peut-être, parce qu'il s'est fait dans l'ordre politique, au lieu de se faire seulement, comme chez nous, dans l'ordre civil. Après un pareil travail, l'égalité devant la loi est chose facile à proclamer et à pratiquer; mais en Turquie, quand ce travail s'est-il fait? Voilà quatre cents ans passés que les Turcs sont en Europe en face de populations diverses de race, de langage et de religion. Qu'ont-ils fait pour s'assimiler ces races? qu'ont-ils fait pour effacer les différences de race ou de langage? Ont-ils proclamé et pratiqué l'égalité de tous les sujets turcs devant la loi, devant l'administration? Ont-ils dit aux Grecs, aux Bulgares, aux Arméniens, aux Serbes, aux Albanais, aux Bosniaques : Vous n'avez pas la même religion, mais vous avez le même sultan que nous, et vous aurez les mêmes droits dans l'armée, dans la justice, dans l'administration? Non. Ils ont fait de toutes les populations qui n'étaient point musulmanes des populations esclaves, taillables et corvéables à merci : ils ont donné l'égalité aux apostats, ils l'ont refusée à ceux qui ont gardé leur foi. Ils ont fait, étant un grand gouvernement, ce que font les partis qui ne reconnaissent de droits et de mérites qu'à leurs partisans; mais les partis changent sans cesse et durent peu : leur mobilité corrige leur injustice. En Turquie, voilà quatre cents ans que dure cette injustice; aussi a-t-elle été punie par où elle avait péché. Il est venu un jour, nous le voyons maintenant, où la Turquie a voulu être un empire fondé sur l'égalité des droits et des devoirs, un jour où elle n'a plus voulu ni pu être une race conquérante qui domine sur les autres races par la force des armes, un jour où le sultan a voulu être le souverain équitable de ses nombreux sujets et non plus le chef d'oppresseurs insolens. Ce jour-là, la Turquie a cherché cette unité à laquelle elle aspirait, mais elle ne l'a pas trouvée. Elle a bien pu la décréter, ses décrets n'ont pas pu faire en quelques années l'œuvre difficile et laborieuse que les peuples européens ont mis des siècles à faire. Au lieu de l'unité qui seule peut la sauver, elle n'a rencontré que la dislocation et le morcellement qu'elle avait faits. Chose merveilleuse et où il est permis de voir l'action de la Providence, l'oppression que les Turcs ont exercée sur les diverses populations de leur immense empire a conservé la nationalité de ces populations. Il y a des Grecs, des Bulgares, des Juifs, des Armé-

niens, des Albanais, des Serbes, des Bosniaques, des Épirotes, parce que les Turcs n'ont voulu de ces divers peuples faire que des esclaves. Ils auraient pu en faire des sujets de la Porte-Ottomane, ils auraient pu en faire des Turcs, moins la religion. Il les ont gardés esclaves et par conséquent ennemis.

Croire qu'avec des *hatti-humayoun* la Turquie pourra faire en quelques années ce qu'elle a travaillé pendant quatre cents ans à ne pas faire, c'est, selon moi, ressembler à ceux qui croient avancer la marche du temps en avançant avec le doigt la marche de l'aiguille sur le cadran d'une pendule. La pendule avance dans le cabinet, elle retarde partout au dehors. La Turquie n'est pas à l'heure de l'Europe. En Europe, le moyen âge est partout fini; il commence à peine à s'ébranler en Turquie. La Turquie en est à ce qu'était la France en 1400, quand il y avait encore je ne sais combien de diversités dans son sein, et qu'elles luttaient les unes contre les autres. Comment en Turquie détruire toutes ces diversités, entretenues par de longs siècles de persécution? Comment détruire le moyen âge qui est partout dans le gouvernement et dans la société? Et, en détruisant ce moyen âge, comment du même coup ne pas détruire la Turquie elle-même? Voyez ce qu'a produit la destruction des janissaires, cette milice qui représentait la moitié au moins de l'ancienne Turquie; les ulémas représentent l'autre moitié. Qu'est-ce que la Turquie a gagné à la destruction de cette soldatesque tumultueuse et violente? Le sultan s'est trouvé plus sûr; la Turquie s'est-elle trouvée plus forte? Proclamer et pratiquer l'égalité de toutes les races qui habitent le sol de la Turquie, c'est faire plus que de détruire les janissaires : c'est changer la base fondamentale de la société musulmane. M. Viquesnel dit que la Turquie ne peut vivre qu'à ce prix. Je crois, comme lui, l'opération nécessaire; mais le malade peut périr dans l'opération.

L'abolition des diverses nationalités que contient l'empire ottoman sera, selon M. Viquesnel, un bien pour tout le monde : pour la Porte-Ottomane, à qui elle donnera le caractère qu'elle n'a pas encore, le caractère d'un état; elle n'est jusqu'ici qu'une armée campée sur le sol, et qui lève des contributions de guerre. Cette abolition sera un bien aussi pour ces nationalités diverses qui se détestent les unes les autres. « Plutôt que de s'unir en vue d'assurer la prédominance de l'élément chrétien sur l'élément musulman, ces populations aimeraient mieux encore aujourd'hui, comme à toutes les époques de l'histoire, se condamner à une éternelle servitude, et n'hésiteraient pas, s'il le fallait, à se joindre aux Turcs pour empêcher le triomphe d'une église ou d'une race sur les églises ou les races rivales (1). »

(1) *Voyage en Turquie*, page 405.

L'impossibilité de faire vivre ensemble les diverses populations de la Turquie et d'établir un grand empire chrétien en Orient est le grand argument qu'on oppose à tous ceux qui souhaitent à l'Orient un avenir meilleur que le *statu quo* musulman. Que voulez-vous faire de votre Orient chrétien? nous dit-on. Les Bulgares détestent les Grecs, les Grecs détestent les Roumains, les Roumains veulent être indépendans. Il n'y a pas une seule de ces populations qui consente à se subordonner à une autre. Otez les Turcs, et vous aurez partout la guerre et l'anarchie. Les Turcs ne sont pas un obstacle, ils sont un frein. Ce ne sont pas des tyrans, ce sont des modérateurs, un peu rudes seulement, et comme il faut l'être en Orient. Laissez donc ces races diverses se fondre et s'unir ensemble dans le cadre réformé de l'empire ottoman. Il n'y a d'unité possible en Orient que par l'empire ottoman régénéré et amélioré. — Ce plan est celui de M. Viquesnel, et nous avouons qu'il a de quoi séduire les esprits généreux et qui croient volontiers à la toute-puissance des idées.

Il n'y a rien de si fort et de si faible à la fois que les idées, rien de si fort quand elles sont dans le peuple, quand elles ont passé dans les mœurs, quand elles sont la pensée et comme l'instinct de tout le monde; il n'y a rien de si faible quand elles sont seulement dans les décrets et même dans les décrets du pouvoir absolu. Le despote a beau proclamer avec pompe la réforme des lois et de l'administration; il y a toujours deux choses qu'il ne réforme pas du jour au lendemain, son peuple et lui-même. On a souvent voulu comparer le sultan Mahmoud à Pierre le Grand. Il lui ressemble peut-être comme destructeur, mais non comme fondateur; il a aboli les janissaires comme Pierre le Grand a aboli les strélitz; mais ce qui fait à mes yeux la grande différence entre Mahmoud et Pierre le Grand, c'est la peine que Pierre a prise pour faire sa réforme et le peu de peine qu'a pris Mahmoud. Pierre a commencé par se réformer lui-même, non ses mœurs, qui sont restées dures et brutales, malgré tous ses efforts; mais il a refait laborieusement son éducation, il a voulu étudier et connaître par lui-même cette Europe qu'il s'agissait d'imiter. Je n'admire pas plus qu'il ne faut le charpentier de Saardam; j'y reconnais pourtant la marque d'un homme qui veut savoir par lui-même, afin de ne pas se laisser prendre aux menteries adulatrices des subalternes. Qu'a fait au contraire le sultan Mahmoud? Il est resté dans le sérail, et de là, prêtant l'oreille aux récits de l'Europe et des Européens, prenant un maître de civilisation comme on prend un maître à danser, il a décrété la réforme sans connaître l'Europe, son modèle, sans savoir comment l'Europe était arrivée à cette civilisation qu'il croyait pouvoir copier, comme on copie tant bien que mal un tableau : il a pu

changer les vêtemens et les coiffures, il a pu avoir des meubles d'Europe et substituer le luxe frivole de Paris au luxe sauvage de l'Orient; les mœurs ont résisté, le Turc n'a pas dépouillé le vieil homme ni dans le sultan ni dans le peuple. — Ce sont toujours des anthropophages, me disait un voyageur; seulement ils mangent avec des fourchettes.

On a pu en 1839 croire à la régénération ou à la réforme de la Turquie, quand la fameuse charte de Gulhané fut proclamée solennellement. Qui peut y croire aujourd'hui? Quelle réforme a été faite je ne dis pas dans les lois, mais dans les mœurs du peuple, dans la pratique du gouvernement? Le *hatti-humayoun* de 1856 a repris après dix-sept ans l'œuvre de la charte de Gulhané, comme pour bien prouver que la charte de Gulhané n'avait rien produit. « Patience, objectera-t-on; vous dites vous-même que l'Europe a mis près de quatre cents ans peut-être à créer sa civilisation, et vous condamnez la Turquie, qui n'a pas accompli sa réforme en dix-sept ans! Qu'est-ce que dix-sept ans auprès de quatre siècles? » J'entends; mais comprenez aussi que l'Europe, depuis quatre cents ans, marche vers le but qu'elle a enfin atteint, tandis que la Turquie au contraire marche depuis quatre cents ans dans un sens opposé, que depuis quatre cents ans, au lieu de faire effort pour s'assimiler à la civilisation européenne, elle a fait effort, par la force des armes et par les invasions, pour assimiler l'Europe à la barbarie, comme elle y a assimilé successivement toutes les contrées qu'elle a envahies, et l'Asie-Mineure, et la Grèce, et la Macédoine, et les îles de l'Archipel, les plus anciens et les plus florissans séjours de la civilisation. Son passé décide de son avenir, dans un temps surtout comme le nôtre, où l'avenir vient vite. J'aurais grand'peine, je l'avoue, si la chose dépendait de moi, à accorder à la Turquie quatre cents ans de vie, et même de vie réformée, parce que je serais effrayé du nombre incroyable de vexations et de persécutions contre les chrétiens que contiendraient ces quatre cents ans de bail nouveau; mais le temps aujourd'hui est plus pressé et plus exigeant que ne peuvent l'être mes souhaits. Si la Turquie a besoin de quatre cents ans pour se réformer, si même elle a besoin de cent ans ou de cinquante ans, c'en est fait d'elle! Le temps ne lui accordera pas ce sursis. Ne voyez-vous pas que, depuis quarante ans au moins, l'Europe a changé d'attitude et d'allure envers l'Orient? L'Europe, autrefois occupée de ses querelles et de ses guerres, ne faisait guère attention à l'Orient, sinon pour le mêler à ses luttes. Ce qui s'y passait était inconnu ou indifférent à l'Europe. Il y avait des révoltes de pachas ambitieux ou de populations opprimées sans que l'Europe s'en souciât le moins du monde. Aujourd'hui tout est changé : il ne se passe rien en Orient qui ne soit pour l'Europe un sujet d'attention.

Je sais bien que l'Europe a encore des sujets de distraction dans son sein, par exemple ses révolutions; mais d'abord il y a des états, l'Angleterre et la Russie, qui n'ont point encore eu de révolutions dans notre siècle, et de plus, aussitôt que les autres états cessent d'être agités par leurs révolutions intérieures, aussitôt qu'ils respirent, leur attention recommence à se tourner vers l'Orient, tant les affaires d'Orient préoccupent tous les esprits, de telle sorte qu'à cause de cette attention perpétuelle de l'Europe, il n'y a plus en Orient de petites affaires.

Il y a en ce moment sous nos yeux une marque singulière de ce nouvel état de choses. La Bosnie et l'Herzegovine se révoltent contre les exactions d'un pacha ou de ses subordonnés. Cela, nous disent les lettres que nous recevons du pays, arrive presque tous les ans; c'est l'état naturel et ordinaire. Pourquoi donc l'Europe s'en préoccupe-t-elle? Nous répondons à ces lettres : Pourquoi les Bosniaques eux-mêmes envoient-ils une députation à Vienne? Grande preuve que l'Europe croit de nos jours que tout ce qui se passe en Orient intéresse sa politique, et que les populations orientales croient elles-mêmes que tout ce qui leur arrive doit intéresser la politique de l'Europe. Cette attention réciproque de l'Europe sur l'Orient et de l'Orient sur l'Europe agrandit singulièrement la portée des événemens et accélère la marche du temps. La Turquie ne peut plus vivre isolée; elle ne peut plus être barbare ou réformatrice à sa guise et à ses heures. L'Europe est forcée de prendre part à tout ce qui se passe en Turquie, à la révolte d'un pacha, à une insurrection de chrétiens, à une émeute à Constantinople. Qu'on parle encore tant qu'on voudra de l'indépendance et de l'intégrité de l'empire ottoman : l'intervention perpétuelle et quotidienne de l'Europe en Turquie est commencée et ne s'arrêtera plus.

Quel but aura cette intervention perpétuelle et quotidienne? Sera-ce de faire vivre l'empire ottoman tant bien que mal et de prolonger une paralysie incurable? Sera-ce de travailler à la régénération de l'Orient par l'Orient lui-même et de favoriser l'avenir des populations chrétiennes? — Elles n'ont d'avenir, dit-on, que la guerre civile et l'anarchie : après l'empire ottoman, plus d'unité en Orient! — Eh bien, et je reviens après un détour nécessaire à la question que j'ai indiquée plus haut, eh bien! l'Orient ne peut-il pas vivre sans unité? Les publicistes européens, depuis cinquante ans, semblent avoir perdu une des idées fondamentales de l'ancienne politique européenne, le goût et le respect des petits états. Nous ne concevons plus que les grands empires, et il nous semble que ce qui est petit ne peut et ne doit pas vivre. L'expérience cependant, qui ne se prête pas volontiers aux grandes théories ambitieuses, l'expérience nous enseigne que la Suisse et la Hollande n'ont pas une condition

sociale inférieure à celle de la France ou de l'Autriche; elles ne comptent point peut-être dans la politique, mais elles comptent dans la civilisation. L'Allemagne n'a plus les innombrables états qu'elle avait autrefois, mais combien encore de petits états en Allemagne! La condition des hommes y est-elle plus malheureuse qu'ailleurs? Munich aime-t-il moins les arts que Vienne, parce que Munich est plus petit que Vienne? Y a-t-il moins de libéralisme dans le peuple et dans le gouvernement wurtembergeois que dans le peuple et dans le gouvernement prussien, parce que le Wurtemberg n'a pas l'étendue de la Prusse? Cessons de mesurer la civilisation en kilomètres carrés. Il y a plus, notre siècle, pendant que presque tous ses publicistes s'éprenaient d'amour pour les grands états, en a créé lui-même de petits : la Belgique, par exemple, à nos portes. Nous avons compris en 1830 que l'Europe ne nous donnerait la Belgique qu'après de longs combats et avec la secrète pensée de nous la reprendre aussitôt qu'elle le pourrait; nous avons donc mieux aimé donner la Belgique à elle-même. Il y a là une bonne leçon politique à suivre pour l'Orient. En Orient même, notre siècle a créé le petit état de la Grèce, et, quoi qu'on en dise, il n'a pas à s'en repentir, si notre siècle aime mieux les populations qui s'accroissent que les populations qui dépérissent, les champs qui se fertilisent que ceux qui se stérilisent, les marines qui fleurissent pour le commerce et non pour la guerre, — s'il met quelque prix à la vie, à l'honneur et à la sécurité des familles humaines. Dans le monde musulman enfin, notre siècle, en consolidant en Égypte la race de Méhémet-Ali, a presque fait encore un petit état voué au commerce et à l'union de l'extrême Asie et de l'Europe. Nous avons vu même le moment, il y a deux ans, où le congrès de Paris, fidèle à la politique bienfaisante et vraiment philanthropique de notre siècle, allait créer dans les principautés un nouveau petit état. La réaction musulmane a affaibli cet espoir sans le détruire entièrement.

Ainsi, pendant que les publicistes visaient aux grands états, l'Europe en créait de petits, et elle avait raison. Les petits états ont toute sorte d'avantages. Ils sont favorables au développement de l'activité humaine; ils créent à un plus grand nombre d'hommes ici-bas un sort et un rang conformes à leur mérite ou à leur vanité. Dans les grands états, il semble qu'il faille être tout pour être quelque chose. Grâce aux petits états, il y a plus de cases pour tout le monde, et chacun a plus aisément sa part au soleil. J'ajoute, et c'est là à mes yeux le meilleur titre des petits états : ils ne peuvent vivre qu'avec la paix européenne. La guerre les supprime nécessairement. Leur vie étant ainsi liée au maintien de la paix, ils travaillent à la maintenir. Ils ne peuvent pas la voter dans les congrès, mais ils l'appellent et ils la défendent de tous leurs vœux, et les vœux universels finissent

tôt ou tard par peser du même poids que les suffrages les plus décisifs. Si les petits états doivent beaucoup à la paix, la paix, et par conséquent la civilisation, doit aussi beaucoup aux petits états.

L'Orient, tel qu'il est aujourd'hui, est le pays prédestiné aux petits états. Les Bulgares, dit-on, ne voudront point obéir aux Grecs : pourquoi, en effet, soumettre les Bulgares aux Grecs, si les Bulgares peuvent vivre et se gouverner seuls? Ils l'ont fait autrefois; il peut donc y avoir un état bulgare. Les Albanais veulent être indépendans. Pourquoi, en effet, les Albanais ne reprendraient-ils pas la tradition de Scanderbeg? Je sais bien que beaucoup de gens sont disposés à rire de ces états microscopiques pullulant tout à coup en Orient. Que fera-t-on, disent-ils, dans ces fourmilières? J'aime bien mieux la fourmilière close et laborieuse que ce grand hangar ouvert à tous, qu'on appelle la Turquie et où personne n'a d'abri. En outre pouvez-vous faire durer le hangar? Non! prenez donc votre parti de laisser bâtir avec ses ruines des cabanes qui protégeront et bienheureront leurs habitans. Que voulez-vous faire des provinces et des nationalités chrétiennes de l'empire ottoman qui ne peuvent pas se réunir pour faire un grand empire? Les donner à la Russie? Vous avez fait une grande guerre pour l'empêcher. Les donner moitié à la Russie et moitié à l'Autriche : à l'une toute la Mer-Noire et Constantinople, à l'autre toutes les côtes septentrionales de l'Archipel et toutes les côtes orientales de la Mer-Adriatique? Vous bouleversez l'équilibre européen. Ne voulant pas donner ces nationalités chrétiennes à des voisins puissans qu'elles rendraient plus puissans encore, faites comme pour la Belgique, donnez-les à elles-mêmes. Quand même elles ne se gouverneraient pas bien, elles auraient de la peine à se gouverner plus mal que ne fait la Porte-Ottomane.

J'ai lu bien des livres sur la question d'Orient, et plus je l'ai étudiée, plus je me suis convaincu que la question d'Orient n'était pas un nœud gordien qu'on puisse trancher d'un seul coup; c'est un chapelet qu'il faut défiler grain à grain : aussi, chaque fois que je vois perdre l'occasion de mettre un grain à part et en sûreté, je m'afflige de l'à-propos perdu. Tout expédient manqué est un embarras pour l'avenir. Je sais bien que quelques personnes croient que faire manquer les expédiens partiels, c'est faire l'une ou l'autre de ces deux choses, dont aucune ne leur déplaît : ou bien, en grossissant les embarras de l'avenir, préparer aux voisins une meilleure pêche en eau trouble le jour où l'Europe sera inattentive ou occupée ailleurs, ou bien faire de la Turquie le pis aller inévitable de la question d'Orient. Mauvaise politique, je le crains, parce qu'elle procède de calculs intéressés. Aux ambitieux je me hasarde à dire humblement : Que craignez-vous? le jour où l'Europe sera inatten-

tive ou préoccupée, vous serez nécessairement, et quoi qu'il arrive, les maîtres de l'Orient, que vous soyez ce jour-là en face de la débilité mourante de l'empire ottoman ou en face de la débilité naissante des petits états. A ceux qui disent que l'existence de l'empire ottoman est la combinaison qui donne le moins d'embarras et de soucis à l'Europe, je réponds que cette existence deviendra chaque jour plus difficile, comme celle d'un malade qui empire, qu'elle créera par conséquent chaque jour des embarras à ses patrons, que la moindre insurrection, la moindre émeute orientale deviendra une question européenne. J'estime fort le proverbe italien qui dit qu'on ne se tire pas d'une difficulté sans difficulté; mais cela veut dire qu'il faut tâcher de substituer la difficulté moindre à la difficulté majeure : or de toutes les difficultés orientales le maintien intégral de l'empire turc est la plus grosse.

J'ai lu, il y a déjà longtemps, un poème en vers latins sur la chute de Constantinople en 1453, fait par un Italien nommé Pusculo : il avait été un des défenseurs de la ville, prisonnier des Turcs, esclave pendant quelque temps; enfin il avait été racheté, et il employa les loisirs de sa vieillesse à raconter en vers assez mauvais, mais fort curieux, la chute de l'empire grec et les causes de cette chute. Ce poème semble avoir été écrit hier, tant il s'applique exactement à l'état de la Turquie, tant l'agonie de la Constantinople chrétienne ressemble à l'agonie de la Constantinople musulmane. Une des causes principales de la chute des Grecs en 1453, c'est qu'ils n'ont jamais pu croire que l'Europe consentirait à laisser Constantinople tomber aux mains des Turcs. Nous n'avons pas besoin, disaient les Grecs, d'implorer l'Europe ni d'acheter son alliance par aucune concession ecclésiastique. L'Europe sait qu'elle est perdue, si Mahomet est maître du Bosphore : elle nous défendra par nécessité, et son intérêt nous répond de son zèle à nous secourir. Notre destin, quel qu'il soit, fixera le destin de l'Europe :

..... Medios certaminis hujus
Queis regnum Europæ caderet fortuna datores
Nos posuit.....

Les Grecs avaient raison : ils devaient en mourant nommer le maître de l'Europe, et peu s'en fallut en effet que la chute de Constantinople ne rendît Mahomet II maître de l'Europe. Pendant plus d'un siècle, la conquête turque a menacé l'Occident; mais les Grecs aussi se trompaient à force d'être bons politiques. L'Europe avait assurément un grand intérêt à sauver Constantinople du joug des Turcs; mais l'Europe en même temps était fatiguée d'avoir toujours à sauver un empire toujours expirant : de plus, l'Europe au xve siècle

était occupée de ses querelles intérieures; elle laissa donc tomber Constantinople. Je crains que les Turcs en ce moment ne soient aussi raffinés politiques que l'étaient les Grecs du xve siècle, et que cette extrême sagacité ne les trompe comme elle a trompé leurs devanciers byzantins. Oui, l'Europe ne veut donner l'empire du Bosphore à personne, parce qu'elle craint que le maître du Bosphore n'aspire à être celui de l'Europe. Quiconque étendra donc la main sur la Turquie, l'Europe, si elle a sa liberté d'action, tâchera de le réprimer. Mais cette jalousie de l'Europe fait-elle une force capable de soutenir l'empire ottoman? N'avoir pas d'héritiers n'est pas une raison pour ne pas mourir. Si l'empire ottoman a de quoi se rajeunir et de quoi revivre, l'Europe assurément, moins quelques rêveurs chrétiens et libéraux parmi lesquels je sollicite une petite place, l'Europe assurément ne demande pas mieux que de laisser les Turcs occuper inutilement les plus beaux pays du monde et continuer à paralyser le Bosphore; mais cela se peut-il? La réforme peut-elle faire ce miracle? l'a-t-elle seulement commencé depuis dix-sept ans? M. Viquesnel n'hésite pas à dire que l'empire ottoman ne peut pas vivre, s'il ne se réforme pas. J'admets cette conclusion : seulement, et d'après les renseignemens mêmes pris dans l'excellent ouvrage de M. Viquesnel, j'ajoute à cette conclusion ce terrible point d'interrogation : La réforme est-elle exécutée? est-elle exécutable?

Je m'aperçois, en finissant, que je n'ai pas suffisamment appelé l'attention du public sur l'ouvrage de M. Mathieu que j'ai souvent cité : *la Turquie et ses différens peuples*. Ce livre est le meilleur résumé que je connaisse de l'histoire de la Turquie et de sa situation actuelle; il est clair, précis, exact, et M. Mathieu me paraît juger l'état des choses et l'avenir avec un grand bon sens. Il est un autre ouvrage encore auquel j'aurais voulu rendre justice, c'est une brochure en allemand, intitulée *les Réformes en Turquie*, que l'auteur, M. Stratimirovics, m'a adressée de Styrie. Cette brochure, écrite en 1856, prévoyait et prédisait d'avance tous les embarras que la Turquie a donnés depuis deux ans à la diplomatie européenne. J'ai eu enfin communication de documens et de réflexions manuscrites dont je voudrais remercier les auteurs, en leur montrant que j'ai profité de leur obligeance pour mon instruction. Je reviendrai plus tard sur ces divers ouvrages, à mesure que l'expérience sera venue démentir les espérances des théoriciens de la Turquie réformée.

SAINT-MARC GIRARDIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1858.

Dans cette diversité si grande des affaires du temps, le regard s'use à chercher un point fixe, quelque signe infaillible, un ensemble de choses nettement dessiné. Il ne remarque rien de semblable; il n'aperçoit qu'une certaine obscurité voyageuse qui se mêle à tout, et au sein de laquelle semble se cacher un problème que tout le monde interroge sans réussir à surprendre le dernier mot de l'énigme. C'est un fait à constater : les jours s'écoulent, ils n'éclaicissent pas ce qu'il y a de douteux dans la politique. On dirait que l'Europe est entrée dans une de ces périodes d'incertitude où la simplicité des situations disparaît dans la confusion des intérêts et des tendances. Comment définir cet état, aussi singulier qu'imprévu? Un seul mot peut-être pourrait le caractériser : c'est un état de gêne secrète, d'embarras mystérieux et inavoué dans toutes les relations générales et dans toutes les politiques. L'hostilité n'est nulle part, il est vrai; mais on peut se demander en même temps si la netteté, la simplicité, la cordialité des rapports sont bien les signes distinctifs du moment présent. Il n'y a sans doute aucune de ces questions exceptionnelles et supérieures qui placent les peuples et les gouvernemens dans une sorte d'expectative menaçante, en provoquant l'éclat des antagonismes violens; mais à la surface de l'Europe on peut voir toujours cette traînée d'incidens qui se sont succédé depuis quelques mois, et dont tous les efforts n'ont pu faire disparaître encore les dernières traces. Quel est aujourd'hui le caractère réel des relations de la France et de l'Angleterre? Les difficiles et délicates questions qui ont surgi il y a peu de mois sont visiblement réglées ou atténuées : le maréchal Pélissier se rend à Londres, où il va représenter tous les glorieux souvenirs de l'alliance des deux peuples, et cependant ne voyez-vous pas éclater de temps à autre une sorte d'humeur inquiète et militante, tantôt par l'évocation même de ces souvenirs, qui devraient être le plus intime lien des deux nations, tantôt à l'occasion du percement de l'isthme de Suez, ou de la prise de possession de l'île de Périm par les Anglais? Il ne peut certes y avoir rien de dangereux ni

de durable dans les difficultés dont les mesures nouvelles sur les passeports ont été le principe en Suisse et ailleurs; malgré tout néanmoins, ce nuage a quelque peine à se dissiper parmi nos bons voisins des cantons suisses. Qui pourrait croire à des hostilités sérieuses entre le Piémont et Naples au sujet de la capture d'un navire à vapeur? Ce n'est pas moins une complication nouvelle, comme aussi l'on attend, non sans quelque impatience peut-être, la réunion du congrès de Paris, au sein duquel doivent se débattre toutes les questions relatives à la situation de l'Orient. Tous ces incidens ne seraient évidemment rien par eux-mêmes. Ils n'ont sans doute une importance que parce qu'ils se lient à cette inquiétude inavouée, à cet embarras secret et général dont nous parlions. A tout ceci joignez encore cet autre malaise européen dont on peut observer les symptômes, le malaise matériel, suite des crises commerciales et des crises financières. C'est là ce qu'on peut apercevoir du premier coup d'œil, c'est là ce qu'on ne peut oublier dès qu'on se reprend à suivre le mouvement des affaires actuelles et à rechercher un peu partout les élémens dispersés de la politique contemporaine.

Les questions que le congrès de Paris a laissées en suspens ont plus d'une fois, depuis le rétablissement de la paix, occupé les puissances, et l'on se rappelle les discussions animées auxquelles elles ont donné lieu. La sagesse des cabinets a prévenu des dissidences plus marquées, et en définitive, dans celle de ces questions qui a offert d'abord le plus de gravité, l'affaire de Bolgrad, c'est la raison qui l'a emporté. Le cabinet français n'a pas eu à se plaindre d'un résultat qui a témoigné une fois de plus de l'efficacité du rôle conciliant qu'il avait déjà su remplir dans le congrès de Paris. Nous approchons du moment où la conférence doit s'assembler de nouveau pour prononcer sur les autres questions spéciales dont l'étude avait été remise à des commissions, et, sans dissimuler les difficultés que quelques-unes peuvent présenter, nous puisons dans le souvenir même des débats antérieurs, si heureusement terminés, la persuasion que les prochaines délibérations ne sauraient manquer d'arriver également à bonne fin. Les puissances n'attendent plus que le rapport général de la commission pour se réunir; c'est ce rapport en effet qui doit servir de point de départ aux appréciations de la conférence. Il faut le reconnaître, les commissaires n'ont trouvé dans les divans convoqués pour exprimer le vœu des populations qu'un concours très incomplet. Ces assemblées étaient-elles en mesure de fournir les élémens nécessaires pour éclairer suffisamment les puissances sur les besoins du pays? Aujourd'hui l'on peut en douter. Le nombre des hommes ayant une connaissance approfondie de l'administration est bien restreint dans les deux provinces, et ils ne formaient qu'une bien faible minorité dans les divans, minorité d'ailleurs sans influence, parce que la plupart des personnages qui la composaient, compromis dans les luttes antérieures des partis, étaient paralysés par leur impopularité. Il en est résulté que les divans se sont maintenus dans le domaine des idées générales, et qu'ils n'ont formulé que bien peu de vues pratiques propres à aider les commissaires dans l'étude dont ils étaient chargés. Se bornant à exprimer des vœux un peu abstraits quant à la constitution politique du pays, ils ont laissé à la commission le soin de rechercher elle-même, dans un examen

approfondi de l'administration et des lois, comment et dans quelle mesure on pourrait les améliorer. C'est en partie dans la nécessité de procéder à cet examen, à la suite de la fermeture des divans, qu'il faut voir la cause des retards qu'a subis la rédaction définitive du rapport des commissaires. La tâche était très vaste. En effet, ce n'est pas seulement dans le régime politique des principautés qu'il y a lieu d'introduire des réformes; leur état social appelle également l'attention des puissances. L'Autriche a prononcé en 1848 l'affranchissement complet de ses populations agricoles; la Russie délibère sur les moyens d'atteindre le plus sûrement et le plus promptement possible le même but. Entre les paysans hongrois émancipés et les serfs russes qui vont l'être, le cultivateur valaque ne saurait demeurer plus longtemps dans sa condition actuelle. La constitution toute byzantine de la boyarie soulève également bien des objections, et l'on porterait remède à l'une des plaies les plus profondes du pays, si à une organisation hiérarchique, qui est une source de corruption et de faiblesse, on pouvait substituer l'influence naturelle et salutaire de la famille et de la propriété. Nous ignorons quelle est sur ces divers points l'opinion des commissaires; mais les puissances compléteraient le bienfait de la réorganisation politique et administrative dont la conférence doit poser les bases, si elles indiquaient aussi celles d'une amélioration sociale en ce sens.

Les puissances auront vraisemblablement à s'occuper en même temps de l'acte préparé à Vienne pour réglementer la navigation du Danube. Nous ne reviendrons point sur les discussions auxquelles la marche suivie en cette occasion par les états riverains a donné lieu : elle a été partout appréciée comme dérogeant aux usages des chancelleries en matière de ratification. Les souverains en effet n'accordent d'ordinaire leur signature qu'à des actes dont les termes sont arrêtés et définitifs. L'on a pu s'étonner qu'ils l'aient apposée au bas d'un acte qui ne pouvait entrer en vigueur avant d'avoir obtenu l'approbation de la conférence, et dont par conséquent le caractère était essentiellement provisoire. L'opinion, trop prompte à tirer des conséquences fâcheuses de cette conjoncture, en avait déduit d'abord que la pensée des états riverains était de soustraire le règlement pour la navigation du Danube au contrôle de la conférence, ou de ne l'accepter qu'à la condition qu'il fût purement nominal: mais cette interprétation n'était pas fondée. Les deux puissances riveraines représentées dans le congrès de Paris, l'Autriche et la Turquie, reconnaissent pleinement que la conférence est compétente pour examiner et apprécier l'acte de navigation, et qu'il ne sera applicable au Danube qu'après avoir reçu son assentiment. Deux intérêts sont en présence dans cette affaire, celui des riverains et celui de l'Europe, sans être opposés, ni surtout inconciliables. Sans doute il était légitime de tenir compte de la position spéciale des riverains, et le congrès l'a fait en les appelant à rédiger les règlemens destinés à régir la situation nouvelle faite au Danube; mais il était légitime aussi qu'en proclamant que ce fleuve serait désormais libre et en laissant à une commission spéciale le soin d'élaborer les bases de ce régime nouveau, le congrès se réservât de s'assurer si ses intentions ont été remplies. Certainement la conférence, en examinant l'acte élaboré par les riverains, pourra faire des observations en faveur de la navigation générale, dont les besoins ne paraissent pas avoir été pris en

assez sérieuse considération par la commission de Vienne; mais les riverains ont-ils quelque chose à craindre de la concurrence étrangère pour leur batellerie? Ne doivent-ils pas au contraire désirer que les pavillons étrangers prennent à la navigation la plus grande part possible sur le Haut comme sur le Bas-Danube? Parmi les états riverains, il en est un surtout pour lequel c'est là un intérêt majeur. La Turquie d'Europe, et principalement ses quatre grandes provinces arrosées par le Danube, donnent en abondance les matières premières, et ont besoin de recevoir en échange des produits manufacturés. Or elles possèdent à peine quelques bâtimens de commerce, et les exportations aussi bien que les importations, dont dépend leur prospérité, ne peuvent se faire que par l'intermédiaire des pavillons étrangers. L'Autriche est dans une position différente, il est vrai : sa navigation a pris sur le Danube les plus heureux développemens; cependant l'Autriche orientale, où l'agriculture fait en ce moment de si rapides progrès, et dont la prospérité va s'accroître plus rapidement encore lorsque ses chemins de fer seront achevés, peut doubler ses exportations en vins, en blé, en matières premières de toute nature, et elle a tout intérêt à ce que les pavillons étrangers y concourent avec le pavillon autrichien. La navigation autrichienne est d'ailleurs en état de soutenir sans peine sur ce point la concurrence étrangère, d'autant mieux que les Portes de Fer opposent le plus sérieux obstacle aux bâtimens du plus faible tirant d'eau, et qu'elles interdisent à peu près absolument l'accès de la partie autrichienne du fleuve aux bâtimens venant de la mer. Dans les proportions restreintes où les bâtimens étrangers remonteront jusqu'en Autriche, ils pourront encore contribuer à l'accroissement des échanges de cet empire, mais ils ne pourront en réalité porter aucune atteinte aux intérêts de sa navigation. La liberté du Danube est donc avantageuse pour l'Autriche en même temps qu'elle est indispensable pour la Turquie d'Europe, et ainsi les modifications qui pourraient être apportées en ce sens à l'acte de navigation du Danube ne seraient pas moins favorables aux intérêts particuliers des riverains qu'aux intérêts généraux de l'Europe.

Deux questions s'agitent simultanément aujourd'hui en Piémont, deux questions qui se lient encore à toutes les choses actuelles, et qui sont nées successivement de ces tristes tentatives par lesquelles se révèle de temps à autre la sourde et implacable activité de l'esprit révolutionnaire. Le projet présenté par le gouvernement du roi de Sardaigne pour la répression des attentats contre les souverains étrangers, ce projet recevra-t-il définitivement la sanction législative? Et d'un autre côté, comment va se dénouer cet étrange démêlé qui est survenu entre le Piémont et le royaume des Deux-Siciles, au sujet de la capture du bâtiment à vapeur le *Cagliari,* surpris l'été dernier par les passagers eux-mêmes embarqués à son bord, violemment détourné de sa destination régulière, et employé à jeter une bande d'insurgés sur les côtes napolitaines? Le parlement de Turin en est aujourd'hui même à discuter la première de ces questions, — la loi sur les attentats, — qui est arrivée devant les chambres à demi éclaircie peut-être par la publication du rapport de la commission et par tous les commentaires de la presse. Un des incidens caractéristiques dans cette affaire, si l'on s'en souvient, c'est que la commission législative a laissé en chemin l'œuvre du

gouvernement, et a fini par proposer, après un laborieux examen, le rejet pur et simple de la loi présentée. Pour parler plus exactement, la commission s'est scindée, la majorité s'est prononcée d'une façon absolue contre la loi, tandis qu'une minorité, composée de MM. Buffa et Miglietti, s'est montrée plus favorable à la pensée du gouvernement, et se borne simplement à proposer d'introduire quelques modifications dans le projet primitif. Sur quoi se fonde donc la majorité de la commission? Elle s'appuie principalement en apparence sur des motifs juridiques, sur la difficulté de caractériser des crimes ou des délits nouveaux, d'édicter des peines spéciales en vue d'un intérêt étranger, et à travers tout il n'est point difficile de voir que la raison secrète de cette opposition un peu inattendue est une susceptibilité nationale, la crainte de paraître céder à une influence étrangère.

Or il y a, ce nous semble, un fait bien simple à vérifier. Si la loi piémontaise punit déjà les attentats, des dispositions nouvelles sont inutiles, cela n'est point douteux; si les lois actuelles sont inefficaces ou incomplètes, toute mesure qui tend à les fortifier ne ressemble vraiment en rien à un sacrifice d'honneur ou d'indépendance. La minorité de la commission en a jugé ainsi, et elle s'est ralliée au principe d'une loi qui est une garantie conservatrice de plus. Il reste à savoir aujourd'hui quelle sera l'opinion du parlement lui-même. La chambre des députés donnera-t-elle raison à la majorité de sa commission ou à la minorité? On pourrait remarquer jusqu'ici que le rapport de M. Valerio a été reçu avec plus de surprise que de faveur par les journaux même les plus dévoués aux idées libérales, et tout semble indiquer que la majorité de la commission ne s'est pas inspirée très fidèlement de la pensée réelle de la chambre. Quant au gouvernement lui-même, il a gardé jusqu'au dernier instant une attitude de réserve qui s'explique suffisamment par la confusion où vivent à cette heure les partis dans le Piémont. C'est sur cette diffusion que compte certainement M. de Cavour pour assurer le succès de la loi qu'il a présentée, et qu'il persiste à soutenir. Pour tous les esprits, cela est bien clair, il y a une considération dominante dans toute cette question : c'est la nécessité de l'alliance avec la France. En dehors de toutes les divergences dans le système de gouvernement intérieur, cette alliance est celle qui répond encore le mieux aux aspirations de la politique piémontaise; l'essentiel est de la conserver sans laisser s'obscurcir le caractère libéral de la législation intérieure, et c'est à concilier ces deux intérêts que tendront sans doute tous les efforts dans la discussion qui vient de s'ouvrir. M. de Cavour a pour adversaires naturels les partis extrêmes, qui lui reprochent de trop faire ou de ne pas faire assez. La question est de savoir si les opinions modérées se diviseront elles-mêmes au point de laisser le ministère sans une majorité décisive.

Par quelle série de circonstances singulières, cette autre question relative à la capture du *Cagliari* a-t-elle pris subitement une importance imprévue dans les relations du Piémont avec Naples, et même dans les affaires diplomatiques de l'Europe? Il semble vraiment qu'il soit dans la destinée de toutes ces tentatives révolutionnaires qui éclatent par intervalles de laisser dans la politique comme une traînée d'embarras et de difficultés. On sait d'où est née cette question qui s'agite aujourd'hui et qui a grandi tout à coup. Un jour de l'été dernier, le *Cagliari*, faisant un service habituel de poste entre Gênes

et Tunis, était capturé en mer par quelques révolutionnaires qui avaient pris passage à son bord. Le capitaine était réduit à l'impuissance. Toutes les mesures étaient habilement combinées, et, maîtres désormais du bâtiment, les insurgés changeaient de route, cinglant aussitôt vers les côtes napolitaines. Les auteurs de cette étrange expédition faisaient d'abord une descente à l'île de Ponza pour délivrer des détenus avec lesquels ils entendaient former leur armée, puis ils allaient débarquer à Sapri. L'insurrection était bientôt vaincue. De son côté, le *Cagliari,* rendu à lui-même, c'est-à-dire à la direction de son capitaine, se disposait, paraît-il, à se diriger vers le port de Naples pour informer le gouvernement de ce qui venait de se passer, lorsqu'il était surpris par deux navires de guerre napolitains. Dès lors l'affaire s'aggravait singulièrement; le conseil des prises du royaume des Deux-Siciles était saisi pour décider si le *Cagliari* devait être considéré comme butin de guerre; l'équipage lui-même allait avoir à subir toutes les lenteurs et peut-être les rigueurs d'un jugement devant une haute cour instituée à Salerne pour prononcer sur tous les faits de l'insurrection. Ce sont là les circonstances premières qu'il ne faut point oublier. Deux états pouvaient intervenir : la Sardaigne, dont le pavillon flottait sur le *Cagliari,* et l'Angleterre, comme protectrice de deux sujets britanniques, mécaniciens du bâtiment séquestré. Dans le premier moment, le Piémont n'a élevé aucune objection officielle, l'Angleterre elle-même n'a pas pris la défense de ses nationaux avec cette promptitude et cette âpreté hautaine qu'elle met en ces sortes d'affaires, parce que les premières communications du gouvernement des Deux-Siciles tendaient à constater que le *Cagliari* avait été pris dans les eaux napolitaines; on attendait le résultat des instructions judiciaires qui étaient engagées.

Bientôt cependant la question s'est compliquée. L'un des mécaniciens anglais mis en jugement est devenu fou; de plus, on est arrivé à découvrir que le *Cagliari* avait été pris, non dans les eaux napolitaines, comme on l'avait dit d'abord, mais en pleine mer. Alors ont commencé des réclamations sérieuses. Comment s'est défendu le gouvernement napolitain? Il a premièrement décliné toute intervention diplomatique en se fondant sur les actions judiciaires qui se poursuivaient, soit devant le conseil des prises, soit devant la cour supérieure de Salerne. Malheureusement cela ne pouvait plus suffire; la capture du *Cagliari* apparaissait sous un nouveau jour. Le droit des gens détermine les cas où un bâtiment marchand peut être capturé en pleine mer, et le *Cagliari* ne se trouvait dans aucun de ces cas, de sorte qu'à côté des questions de fait déférées aux tribunaux napolitains, il s'élevait une question internationale entre les deux gouvernemens. Voilà justement la guerre diplomatique allumée. Elle n'a fait que grandir depuis le premier moment. Le cabinet de Turin a réclamé nettement la restitution du bâtiment capturé et la mise en liberté de l'équipage; le gouvernement napolitain, de son côté, refuse de faire droit à une réclamation ainsi formulée. Pour l'instant, la querelle en est venue à ce point que le Piémont, dans sa dernière communication au gouvernement napolitain, laisse percer la menace d'une rupture dans le cas d'un refus persistant. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le cabinet de Turin n'est allé si loin peut-être que parce qu'il se croyait soutenu par l'Angleterre. Il était effectivement très fondé

à le croire, puisque le ministre britannique à la cour de Sardaigne, sir James Hudson, lui faisait savoir, il y a trois mois déjà, que le cabinet de Londres était disposé à protester contre les procédés du gouvernement napolitain dans l'affaire du *Cagliari*. Il n'en était rien cependant. Sir James Hudson était allé fort au-delà de ses instructions, et il vient d'être désavoué. Bien mieux, aujourd'hui le roi de Naples désintéresse jusqu'à un certain point le cabinet de Londres en rendant à la liberté les deux mécaniciens anglais, si bien que le Piémont demeure, par le fait, le plus engagé et même peut-être le seul engagé dans cette querelle. Entre la paix diplomatique, qui existe encore, et une rupture déclarée, il n'y a, comme on voit, qu'une petite distance. Il reste néanmoins assez de place pour un arbitrage supérieur et désintéressé, et c'est à ce dernier moyen que les deux gouvernemens auront recours sans doute avant de jeter un élément de trouble de plus dans les affaires du continent.

Les luttes qui divisent l'Europe ne sont pas toutes de l'ordre diplomatique; il en est une plus intime, plus profonde, qui s'étend visiblement à tous les peuples, et qui se mêle souvent aux complications internationales elles-mêmes. C'est celle qui semble partout engagée aujourd'hui entre les idées libérales et les idées de réaction. Cette lutte se plie naturellement aux conditions locales de chaque pays; elle n'apparaît pas moins comme un fait universel qui domine en quelque sorte tous les incidens qui se succèdent, et en détermine le caractère. L'Espagne compte-t-elle toujours parmi les nations vraiment constitutionnelles? Oui, sans doute : l'Espagne a une constitution et des chambres, elle a une presse où s'élèvent des voix intelligentes et libérales, quoique soumises dans ces derniers temps à de singulières contraintes. Au fond, on peut dire que le sentiment libéral du pays ne cesse de se faire jour à travers la confusion même des partis. Il est un fait qui n'est pas moins constant, c'est que depuis la défaite de la dernière révolution, depuis que l'Espagne s'est trouvée replacée en apparence dans des conditions plus régulières, il y a au-delà des Pyrénées une sorte d'imbroglio singulier où l'on voit l'esprit de réaction diriger incessamment une guerre sourde ou ostensible contre toutes les institutions et les garanties libérales. Ce n'est pas le gouvernement, et il faut lui en faire honneur, qui dirige ou inspire cette guerre. Il serait plutôt menacé lui-même par ce travail étrange, accompli en dehors de son action, presque toujours malgré lui, et souvent contre lui. C'est là véritablement la raison secrète de tous les incidens qui se succèdent au-delà des Pyrénées, et qui ressemblent aux épisodes d'un drame où il ne s'agit de rien moins que de maintenir l'intégrité des institutions libérales.

D'un côté que voyez-vous? Le cabinet actuel, mettant à exécution une pensée déjà formulée par le précédent ministère, vient de présenter un projet qui est une atténuation notable de la loi sur la presse, de cette loi par laquelle M. Nocédal compromettait l'an dernier l'existence du ministère Narvaez. Le cabinet actuel propose de diminuer le chiffre exorbitant des cautionnemens; il impose des conditions moins dures aux éditeurs. En un mot, sans cesser de maintenir des règles sévères, il adoucit jusqu'à un certain point le régime de la presse. Le cabinet de M. Isturiz entend rester dans les limites d'un libéralisme conservateur. L'esprit de réaction ne se tient point

pour battu cependant, et il poursuit de son côté la guerre qu'il a entreprise. Il y a peu de temps, il se manifestait dans le sénat par une proposition qui, sous l'apparence d'une mesure d'ordre intérieur, ne tendait à rien moins qu'à modifier gravement le caractère de la publicité des discussions législatives. Il s'agissait tout simplement de faire rédiger par une commission du sénat un extrait des délibérations qui devrait être communiqué aux journaux. On ne cachait du reste nullement l'intention d'enlever aux séances le caractère passionné et dramatique qu'elles ont quelquefois dans les pays libres. Cette tentative n'a eu aucun succès. Tout récemment encore, un incident singulier est venu mettre en lumière ce travail des intrigues réactionnaires. Ce n'est point d'aujourd'hui que l'absolutisme espagnol cherche à se déguiser pour faire irruption dans la vie publique. Il a pris un nom assez pompeux, et s'est appelé la fusion dynastique. Avant la naissance récente du prince des Asturies, la fusion devait s'accomplir au moyen d'un mariage entre la fille de la reine et un des infans de la famille de don Carlos. Depuis la naissance d'un héritier du trône, la chose est devenue plus difficile. Madrid ne s'est pas moins réveillé l'un de ces jours au milieu de tous les bruits d'une fusion dynastique. Or il vient ici une réflexion bien simple : là où il y a une reine légitime par la naissance et par la consécration nationale, là où il y a un héritier direct du trône, que peut être une fusion? Elle ne peut être qu'une soumission de la branche dissidente, ainsi que l'a dit le gouvernement dans une discussion qui s'est ouverte au sein du congrès. M. Isturiz a été aussi net que possible. Seulement, le gouvernement de la reine étant étranger à ces machinations occultes, on peut se demander d'où vient ce travail, qui a un instant préoccupé Madrid et qui a retenti dans les cortès. Quoi qu'il en soit, la discussion du congrès n'a point été heureuse pour la fusion : elle n'a servi qu'à mettre en lumière le sentiment libéral et constitutionnel, qui, après tout, vit dans l'âme de l'Espagne, et qui devrait être le lien le plus efficace des partis au milieu de leurs divisions.

La prise de Lucknow a porté un coup décisif à l'insurrection de l'armée indienne, qui avait transporté son quartier-général dans cette capitale de l'ancien royaume d'Oude. Ce n'est point là peut-être un brillant fait d'armes, car les rebelles n'ont opposé qu'une médiocre résistance, et les pertes des Anglais dans les engagemens qui ont précédé la prise de la ville ont été relativement assez faibles; mais si l'on tient compte des difficultés que présentent les communications dans cette partie de l'Inde et de l'insalubrité du climat, on doit rendre hommage à l'habileté déployée par le général en chef, sir Colin Campbell, et par ses lieutenans, en particulier par sir J. Outram, qui ont su faire arriver en temps opportun sous les murs de Lucknow une armée européenne de près de vingt mille hommes. Quelques semaines plus tard, et il eût fallu ajourner jusqu'au retour de la saison d'hiver toute opération active. Aussi le gouvernement et le peuple anglais ont-ils accueilli avec la plus vive satisfaction la nouvelle apportée par la dernière malle, car ils sentent que leur liberté d'action en Europe était subordonnée à la marche des événemens dans l'Inde, et que leur politique extérieure aurait pu se trouver gênée, sinon compromise, par la nécessité d'envoyer en Asie de continuels renforts. Il ne faut pas croire cependant que tout soit terminé par l'occupation de Lucknow : il s'agit maintenant de poursuivre les bandes de

rebelles dispersées dans toutes les directions, d'empêcher qu'elles ne se réorganisent sur d'autres points du territoire, et de procéder au jugement des chefs qui ont dirigé ou encouragé le mouvement. Le gouvernement anglais aura ensuite à rétablir l'ordre, à réformer l'administration civile, à régulariser la perception des impôts, enfin à organiser un nouveau système de défense militaire qui rende moins dangereux désormais l'emploi de troupes indigènes; car, malgré la défiance que doit inspirer l'exemple récemment donné par les cipayes, on ne saurait renoncer à l'élément indigène pour le recrutement de l'armée chargée de la garde de l'Inde : lors même que l'on doublerait l'effectif des troupes européennes et qu'on le porterait à quatre-vingt mille hommes, ce chiffre serait tout à fait insuffisant pour couvrir l'immense étendue de territoire que possède la compagnie. Ce sont là de bien graves questions, qui préoccupent tous les esprits en Angleterre, et qui s'élèvent au-dessus des luttes ordinaires auxquelles se livrent les partis politiques : on peut en juger par l'agitation qu'a produite au sein du parlement la présentation des deux bills sur le gouvernement de l'Inde. Le projet de lord Palmerston et celui de M. Disraeli vont se trouver en présence; l'un et l'autre sont très violemment attaqués, et il faut s'attendre à voir surgir de nouvelles combinaisons qui viendront compliquer ce débat, déjà si difficile. Quoi qu'il en soit, et sans anticiper sur la discussion parlementaire qui doit prochainement s'engager, on peut dire que la prise de Lucknow et la compression matérielle de la révolte ont éclairci la situation et dissipé en grande partie les embarras politiques que l'Inde créait à l'Angleterre.

Quant à l'expédition de Chine, elle éprouvait, à la date des dernières nouvelles, une sorte de temps d'arrêt. Après la prise de Canton, les représentans de la France et de l'Angleterre ont adressé au souverain du Céleste-Empire des dépêches indiquant les concessions politiques et commerciales qu'ils se croyaient fondés à réclamer au nom de l'intérêt européen et dans l'intérêt même du peuple chinois. L'amiral Poutiatine et M. Reed se sont volontiers associés à cette démarche pacifique, et ils ont exprimé de la part de la Russie et des États-Unis les mêmes demandes. Jusqu'à ce que la réponse de l'empereur arrive de Pékin, les hostilités demeurent nécessairement suspendues. Les alliés continuent à occuper Canton, où ils essaient de rétablir l'ordre, et ils ont même levé le blocus de la rivière, afin de ranimer, si cela est possible, les affaires commerciales, dont l'interruption a causé de graves dommages aux négocians anglais de Hong-kong. Malheureusement il ne paraît pas que cette mesure ait produit dès le début les résultats que l'on espérait: le commerce est resté nul, les marchands chinois n'ont pas donné signe de vie, et ils se tiennent dans la plus complète réserve. Obéissent-ils à des ordres secrets émanés du gouvernement chinois? Craignent-ils, en renouant des relations avec les Européens, de se compromettre aux yeux des mandarins? Veulent-ils employer contre les étrangers la force d'inertie, et espèrent-ils obtenir par ce procédé des conditions plus avantageuses pour l'évacuation de Canton? Ce sont des hypothèses qu'il est plus facile d'exposer que de résoudre. Les négocians anglais se montrent très impatiens, et voudraient que les escadres alliées reprissent immédiatement les hostilités en se portant vers le nord et en montrant leurs pavillons dans le golfe de Petchili. Cette impatience est légitime, car chaque jour de délai augmente les

pertes, déjà très considérables, du commerce, et aggrave l'état de souffrance dans lequel se trouvent les principales maisons de Hong-kong; mais il est évident que les représentans des puissances doivent laisser aux événemens leur cours naturel, et qu'ils ne peuvent recommencer la lutte avant que l'empereur de Chine ait eu le temps de répondre à leurs dernières communications. On se prépare toutefois à agir. Canton est mis en état de défense pour le cas où les Chinois tenteraient un retour offensif. Lord Elgin et le baron Gros sont partis pour Shang-haï avec plusieurs bâtimens des deux escadres. Ils seront ainsi plus rapprochés de Pékin, et se rencontreront avec des mandarins dont les dispositions ont toujours été plus bienveillantes à l'égard du commerce étranger que ne l'ont été celles des autorités de Canton. Quel que soit le résultat des négociations ouvertes avec le cabinet de Pékin, il ressort des derniers événemens un fait essentiel, à savoir la coopération des États-Unis et de la Russie s'alliant à l'Angleterre et à la France pour obtenir dans les ports du Céleste-Empire des conditions plus libérales. Ce concours est d'autant plus précieux qu'il marque nettement le caractère de la lutte entreprise contre la Chine, lutte qui n'est inspirée ni par l'ambition politique, ni par un désir de conquête, mais qui se justifie par l'intérêt de la civilisation et du commerce, et dont les résultats profiteront au moins autant au peuple chinois qu'au reste du monde.

Les États-Unis sont décidément en train de devenir la terre classique de l'imprévu et des surprises. Il y a trois mois, la république présentait le spectacle attristant d'une société tout entière en liquidation; les banques publiques et particulières fermaient successivement leurs comptoirs, et le crédit américain semblait près de crouler comme un château de cartes. Les citoyens de l'Union avaient depuis longtemps déjà pratiqué trop assidûment le culte du dieu Mammon; ils payaient et faisaient payer cher à la trop confiante Europe les conséquences de ce culte impie. Cependant une si désastreuse expérience ne semblait pas les avoir corrigés, et l'on pouvait croire qu'ils persisteraient dans leur endurcissement; certains organes de la presse américaine s'applaudissaient cyniquement de la banqueroute générale comme d'un remède héroïque qui devait purifier le crédit national et le débarrasser de ses dettes véreuses et de ses mauvaises créances. Heureusement la grâce divine opère où et quand il lui plaît, et il ne faut jamais désespérer du salut des pécheurs. Tout à coup les États-Unis, se sentant touchés de la grâce divine, se sont mis à faire pénitence. A l'épidémie de la banqueroute a succédé une épidémie religieuse plus générale encore, s'il est possible, mais aussi moins dangereuse. Dans tous les états de la Nouvelle-Angleterre, à New-York surtout, les *meetings* succèdent aux *meetings* sans interruption. Les chapelles et les églises sont remplies de fidèles qui viennent publiquement implorer en leur faveur les prières de leurs coreligionnaires. En un mot, les États-Unis assistent à ce qu'on appelle, dans le jargon religieux du pays, un *revival*, ou réveil de la foi. Il y a néanmoins entre ce *revival* et ceux dont les États-Unis ont donné si souvent le spectacle une immense différence : il n'a aucun caractère de fanatisme et de superstition. Çà et là, dans quelques états, les anciens phénomènes d'hystérie dévotieuse, tels que les convulsions, les aboiemens, se sont bien manifestés; mais ce ne sont que des accidens isolés qui servent à mieux faire ressortir le caractère général

de ce singulier mouvement, qui s'est distingué par son calme et sa dignité. Ce mouvement non plus n'a rien de local, il ne s'est pas circonscrit dans un état particulier; il a pris comme une traînée de poudre et a parcouru en un instant tous les états de la Nouvelle-Angleterre. Il n'a pas davantage son origine dans une secte particulière, et n'est pas sorti d'un *camp meeting* méthodiste ou d'une prédication prophétique swedenborgienne. Il a conquis au contraire toutes les sectes et les a entraînées l'une après l'autre dans son tourbillon. Les sectes les moins orthodoxes comme les plus populaires, les unitaires comme les méthodistes, les universalistes comme les baptistes, y ont pris part. Cette fièvre religieuse, née dans quelques obscures chapelles, s'est propagée en quelques semaines avec une rapidité étonnante. D'abord les *meetings* ont été hebdomadaires, puis ils se sont tenus deux fois par semaine, puis chaque jour, enfin à toute heure de chaque jour.

Quelle est la cause de cet étrange mouvement? Il n'en faut pas chercher d'autre qu'un sentiment de violente réaction contre les indignités dont la grande république a présenté le spectacle depuis trop d'années déjà. Que ferons-nous pour être sauvés? c'est le texte ordinaire des prédications des ministres et de leurs exhortations aux fidèles. « O mes frères, combien nous avons besoin d'une renaissance de la foi dans un pays qui se précipite en de telles infamies! » s'écriait un ministre unitaire devant sa congrégation. Tel est en effet le sens véritable de cette manifestation, qui ne pouvait éclater que dans les vieilles colonies du puritanisme. C'est une pénitence nationale; les États-Unis demandent pardon à Dieu de leurs péchés des dernières années, péchés qui sont nombreux, il faut bien l'avouer. De pareils faits sont sans doute fort éloignés de nos mœurs, et il nous est difficile de les comprendre; cependant on ne peut en méconnaître l'importance et même la grandeur. Rien ne prête à rire dans cette manifestation, sauf quelques détails ridicules qui s'y mêlent, comme ils se mêlent à toutes les choses humaines, et on ne peut l'expliquer ni par le fanatisme, ni par la superstition, ni par l'influence des ministres. Le *revival* s'explique très bien au contraire par le dégoût et la réprobation que le spectacle de la banqueroute, les affaires du Kansas, la tyrannie du sud, les expéditions des flibustiers, ont fini par soulever dans les états du nord, où fermente toujours un impérissable levain de puritanisme. C'est un soulèvement de la conscience populaire et un réveil de l'esprit protestant.

Les mormons seraient fort en péril, si au milieu de cette fièvre religieuse on apprenait que l'expédition dirigée par le colonel Johnston a éprouvé un échec. Ils courraient grand risque de payer cher leur succès, et d'être pris par la république comme le bouc émissaire chargé des péchés d'Israël. Brigham Young et sa secte pourraient bien être offerts en expiation de la banqueroute, de l'esclavage et des pirateries de Walker. A Utah aussi cependant les manifestations religieuses abondent; Brigham Young essaie de préparer son peuple au combat par la prédication et la prière, et appelle la colère du Tout-Puissant contre ses ennemis. « Le Seigneur est avec nous, disait-il dans un de ses derniers sermons, et si nous sommes bien déterminés à envoyer nos ennemis en enfer, aucun pouvoir ne peut prévaloir contre nous, car il m'a été révélé qu'il ne resterait pas dans la plaine un brin de gazon pour nourrir leurs chevaux. » Ce n'est pas seulement par cette élo-

quence grossière que Brigham essaie d'exciter l'enthousiasme de son peuple; il est plus politique qu'éloquent, et compte plus, pour le succès de sa cause, sur la carabine et le *revolver* que sur l'accomplissement de ses prophéties. Il dirait volontiers à ses mormons ce que disait Cromwell à ses soldats : « Ayez confiance en Dieu, et tenez votre poudre sèche. » Aussi les dernières nouvelles d'Utah nous montrent-elles les mormons occupés des préparatifs de la guerre sainte, fabriquant de la poudre et des *revolvers,* inventant des armes à feu d'un nouveau modèle. Cependant toutes ces précautions seraient probablement impuissantes à les sauver, si la nature ne conspirait pour eux dans ces plaines immenses, dans ces défilés que leurs ennemis ne connaissent pas, et où ils comptent les engager et les détruire en détail. Si ce résultat avait lieu, et il n'a rien d'improbable, la dernière heure du mormonisme aurait sonné, ou Brigham devrait songer à un nouvel exode pour arracher son peuple à la vengeance de l'Union.

L'expédition contre les mormons est sans doute une œuvre fort méritoire. Cependant, puisque les citoyens de l'Union sont en train de demander pardon de leurs péchés à Dieu et cherchent les moyens de faire amende honorable, ils n'ont pas besoin d'aller jusqu'à Utah pour trouver des vices à réformer et des crimes à punir. Les occasions ne leur manquent pas de faire œuvre pie, et de montrer que leur *ravivement* de foi est autre chose qu'un accès de fièvre dévotieuse. Par exemple, pourquoi les membres du congrès, purifiés par cette nouvelle *pentecôte,* comme disent certains enthousiastes, ne renonceraient-ils pas à leurs discussions brutales et à leurs batailles à coups de poings? Pourquoi les planteurs du sud, visités par l'esprit du Seigneur, ne renonceraient-ils pas à l'affreux commerce de la traite qu'ils font effrontément avec Cuba et le Brésil, ainsi que l'ont démontré certains faits récens? Ni le congrès, ni les états du sud n'ont été encore touchés de la grâce, et la vieille œuvre d'iniquité, le maintien et l'accroissement de l'esclavage, ne cesse de remporter de nouveaux triomphes. Tout récemment encore le sénat a voté un bill qui admet le Kansas au sein de l'Union, et qui reconnaît officiellement pour cet état la constitution de Lecompton, œuvre de fraude et de violence du parti de l'esclavage. Si ce bill n'est pas repoussé par la chambre des représentans, la république comptera un état à esclaves de plus. Le succès n'est pas encore assuré cependant; un des anciens chefs du défunt parti whig, M. Crittenden, a proposé un amendement par lequel le sénat, en admettant, par respect pour la souveraineté populaire, la constitution de Lecompton, accorde néanmoins au peuple de cet état le droit de déclarer une fois encore s'il entend ou non conserver cette constitution. Cet amendement fort sage permettrait, s'il était adopté, de connaître enfin les vœux véritables de la population sans remettre en question un fait accompli. La proposition de M. Crittenden sera-t-elle acceptée? Personne ne doit plus le souhaiter que M. Buchanan, car ce bill a déjà mécontenté le parti qui l'a porté au pouvoir, et s'il est contraint de sanctionner l'admission du Kansas avec la constitution contestée de Lecompton, il perdra l'appui des démocrates du nord et aura brisé pour jamais le parti démocratique, le seul des partis de l'Union qui présente aujourd'hui quelque homogénéité.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

JEAN II DE LAZAREF.

Armiano-Rousski Slovar (Dictionnaire Arménien-Russe), par M. de Khoudabachef (1).

Dans les deux pays entre lesquels la masse de la nation arménienne est aujourd'hui répartie, — l'empire ottoman et la Russie, — cette nation occupe une position bien différente, et qu'il serait curieux d'étudier pour connaître la ligne de conduite suivie par les deux gouvernemens vis-à-vis des peuples de race étrangère sur lesquels leur domination s'est étendue. Le premier, envisageant les Arméniens, ainsi que les Grecs, les Bulgares et tous les autres chrétiens courbés sous son autorité, comme des êtres d'une nature inférieure, des rayas, les excluant de toutes les fonctions actives de l'ordre administratif, les a laissés se constituer, au sein de la commune patrie, en autant de nationalités distinctes, ayant chacune sa vie propre, ses intérêts particuliers, et sans cohésion entre elles et avec le pouvoir prédominant. Ce système d'exclusion, qui a toujours été un des vices du gouvernement turc, et qui a produit sa faiblesse actuelle, a eu pour résultat de conserver aux Arméniens leur physionomie asiatique, leurs mœurs et leur caractère natif. En outre, la différence des religions élève entre eux et leurs maîtres une barrière infranchissable, et toute fusion par le mélange du sang est à jamais impossible.

La conduite de la Russie a été entièrement opposée, surtout depuis l'annexion de la Grande-Arménie par le traité de Tourkman-tchaï, conclu avec la Perse en 1828. Autant la Porte semble avoir pris à tâche de s'isoler de ses sujets professant un culte autre que l'islamisme, autant la Russie fait d'efforts pour s'assimiler les populations hétérogènes qu'elle a englobées dans son vaste territoire, pour réunir tous ces élémens disparates en une vaste unité et les soumettre à l'action de son influence morale et de sa civilisation. Pleine d'empressement à accueillir les Arméniens, elle les a incorporés dans ses armées, principalement dans celle du Caucase, où elle a su si bien utiliser leurs services, et les a conviés à prendre place sans distinction dans tous les rangs et toutes les carrières de la société. Plusieurs d'entre eux, qui avaient bien mérité de leur nouvelle patrie, ont reçu en récompense les plus grands honneurs et ont fait une fortune éclatante. Il me suffira de citer le prince Madatof, qui, simple pâtre au début de sa carrière, était devenu par ses talens militaires hors ligne lieutenant-général; le prince Argoutinski-Dolgorouki, mort, il y a quelques années, gouverneur du Daghestan et aide-de-camp-général de l'empereur; les généraux Behboutof et Orbélianof, dont les noms ont figuré plus d'une fois avec éclat dans les bulletins de la dernière guerre, et plusieurs autres qui se sont illustrés ou distin-

(1) Publié par les soins et aux frais de M. le comte Jean II de Lazaref; Moscou, 2 vol. grand in-8°.

gués à différens titres, et que je pourrais mentionner. Un des moyens les plus efficaces pour opérer cette transformation est sans contredit l'éducation russe qui est donnée aux Arméniens, et pour laquelle ont été composés différens livres destinés à leur faciliter l'intelligence et l'usage de la langue officielle du grand empire dont ils font aujourd'hui partie. Parmi ces livres est le *Dictionnaire arménien-russe* de M. de Khoudabachef. Au moment où vient de s'éteindre à Saint-Pétersbourg l'homme vénérable par les conseils duquel ce dictionnaire a été rédigé, et dont la munificence pourvut aux frais de l'impression, je voudrais, à propos de ce remarquable ouvrage, consacrer quelques mots de regret à une mémoire que recommandent d'éminens services rendus aux lettres orientales par une constante et généreuse protection et le noble emploi d'une grande fortune.

M. le comte Jean II de Lazaref, chambellan de l'empereur de Russie, conseiller d'état, curateur des églises arméniennes de Saint-Pétersbourg et de Moscou et de l'institut Lazaref des langues orientales de Moscou, était, avec deux frères qui lui ont survécu, MM. Christophe et Lazare, le représentant direct d'une famille originaire de la Grande-Arménie, qui figure aujourd'hui dans les rangs de l'aristocratie de Saint-Pétersbourg. Cette famille est un des débris de l'ancienne féodalité arménienne qui avaient résisté aux invasions des Arabes, des Turcs, des Mongols, des Ottomans et des Persans modernes. Un de ses descendans, Manoug, possédait, au commencement du XVIIe siècle, une principauté qui était restée debout et indépendante dans l'Arménie orientale, au milieu des révolutions sans nombre auxquelles ce pays avait été en proie. Lorsqu'en 1605 Chah-Abbas le Grand, souverain de la Perse, transplanta dans son royaume les habitans des provinces riveraines de l'Araxe, parmi lesquels étaient en majorité ceux du territoire de Djoulfa, Manoug partit avec eux.

Pour rappeler le souvenir de la patrie absente, ces émigrés donnèrent à la colonie qu'ils fondèrent auprès d'Ispahan le nom de Nouvelle-Djoulfa. Voulant leur faire oublier la violence qui les avait arrachés de leurs foyers et donner l'essor à leur industrieuse activité dans ses états, Chah-Abbas se montra plein de bienveillance pour eux, et leur accorda les plus grands priviléges. Cette protection et l'habileté mercantile des Arméniens ranimèrent et rendirent florissant le commerce de la Perse, et la colonie de Djoulfa atteignit à un degré de splendeur que décrivent tous les voyageurs européens qui l'ont visitée au XVIIe siècle. Abbas II (1642-1666), petit-fils d'Abbas le Grand, investit le fils de Manoug des fonctions de directeur des monnaies, et le fit son ministre des finances. Plus tard, le fameux Nadir-Chah (Thamasp-Kouli-Khan) le nomma *kelonther*, c'est-à-dire préfet et juge suprême de la Nouvelle-Djoulfa. Comme souvenir de son administration, le magistrat arménien laissa deux caravansérails, à l'érection desquels il consacra, sur ses deniers personnels, une somme de 100,000 écus, et où ceux de ses compatriotes que le commerce attirait à Ispahan trouvaient l'hospitalité. Les révolutions qui suivirent la mort de Nadir-Chah forcèrent un descendant de Manoug, Éléazar Nazarian Lazariants, à quitter la Perse; il passa en Russie, attiré par l'accueil empressé que, depuis Alexis Mikhaïlovitch, les tsars faisaient aux Arméniens, et par la protection et la sécurité qu'ils leur offraient dans leurs états. La Russie les voyait alors accourir de

tous côtés; Éléazar et son fils, le comte Jean Ier, s'y signalèrent par la création de vastes fabriques de soie et de coton aux environs de Moscou, par l'exécution de plusieurs opérations importantes de finances pour le compte du gouvernement, et en prenant une part active à la fondation des villes de Kizlar, Mozdok, Grigoriapol, et de la Nouvelle-Nakhitchévan. Le comte Jean Ier, l'ancien ami de Potemkin, mourut en 1813, laissant une immense fortune, et après avoir été comblé des faveurs de Catherine II, Paul et Alexandre Iers. Sa dernière pensée fut un bienfait pour ses compatriotes, et un nouveau service rendu au pays qui l'avait accueilli. Par son testament, il consacra une partie de cette fortune à la fondation à Moscou d'une maison d'éducation destinée, sous le nom d'*Institut des langues orientales*, à recevoir les Arméniens et les natifs du Caucase, et à leur fournir une instruction dont ils iraient plus tard reporter le bienfait dans leur patrie. La suprême volonté de Jean, dont l'exécution avait été confiée à Joachim, son frère et son héritier, fut remplie avec une libéralité qui outrepassait même les intentions du donateur. Joachim éleva le capital de fondation à la somme de 500,000 roubles, et depuis lors le comte Jean II, avec ses deux frères Christophe et Lazare, pieux continuateurs de l'œuvre paternelle, ont porté cette somme à plus d'un million (4 millions de francs). Depuis la mort de son père Joachim, arrivée en 1826, Jean II, devenu le chef de la famille de Lazaref, consacra tous ses soins à la direction de l'Institut des langues orientales, et introduisit de nombreuses améliorations dans cet établissement, devenu aujourd'hui l'un des plus importans de ce genre que possède la Russie. L'imprimerie qu'il y annexa s'enrichit des types des idiomes orientaux les plus usuels, et produisit une foule de publications utiles, parmi lesquelles on peut citer l'ouvrage en trois volumes in-4° intitulé *Collection de documens relatifs à l'histoire de la nation arménienne*, recueil précieux où sont contenus les oukases des tsars et toutes les pièces officielles concernant l'histoire des Arméniens de Russie, et le *Dictionnaire arménien-russe* de M. de Khoudabachef, dont l'impression coûta 40,000 roubles assignats. Non content de fournir largement à la dotation des églises arméniennes de Pétersbourg et de Moscou, dont l'érection est due à sa famille, le comte Jean II bâtit à ses frais la belle église qui s'élève aujourd'hui au centre des usines du gouvernement de Perm. Plein d'humanité et de bonté pour les serfs de ses domaines, il subvenait, dans les années difficiles, à leur entretien et à leurs besoins, et voulait que les sommes qu'il affectait à cet usage fussent prélevées sur ses revenus, même avant ses dépenses personnelles. En une foule de lieux, il avait fondé pour eux des écoles et des hospices. Aussi la nouvelle mesure ordonnée par le gouvernement russe pour l'affranchissement des paysans avait-elle été accueillie par lui avec la plus vive sympathie. Ce n'est qu'à sa mort que l'on a connu les prodigalités de sa charité, qui s'exerçait indistinctement envers tous les malheureux, quelle que fût leur religion ou leur nationalité. Ses obsèques ont eu lieu au milieu d'un immense concours, où figuraient tous les ministres de l'empereur. Sa dépouille mortelle a été déposée dans la chapelle arménienne du cimetière de Smolensk, non loin de Saint-Pétersbourg.

ED. DULAURIER.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATORZIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIIe ANNÉE.

MARS — AVRIL 1858.

Livraison du 1er Mars.

ÉTUDES D'HISTOIRE PRIMITIVE. — Y A-T-IL EU DES HOMMES SUR LA TERRE AVANT LA DERNIÈRE ÉPOQUE GÉOLOGIQUE? par M. E. LITTRÉ, de l'Institut..... 5

UNE ENTREPRISE MARITIME INTERNATIONALE AU XIXe SIÈCLE. — LE LIEUTENANT MAURY. — I. — SON INFLUENCE SUR LE COMMERCE ET LA NAVIGATION, par M. E. DU HAILLY..... 33

LA POÉSIE GRECQUE CONTEMPORAINE DANS LES ÎLES IONIENNES. — M. VALAORITIS ET SES SOUVENIRS DES GUERRES DE L'INDÉPENDANCE, par Mme DORA D'ISTRIA... 57

ACACIA, SCÈNES DE LA VIE AMÉRICAINE, première partie, par M. ALFRED ASSOLLANT..... 89

LE THÉATRE EN ALLEMAGNE. — FRÉDÉRIC HALM ET LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE CONTEMPORAINE, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER..... 141

HERMANN, POÈME, par M. VICTOR DE LAPRADE, de l'Académie Française..... 175

DE LA POLITIQUE DE LA FRANCE EN ASIE A PROPOS DE LA GUERRE DE CHINE, par M. CHARLES LAVOLLÉE..... 194

ARTISTES CONTEMPORAINS. — LABLACHE, par M. P. SCUDO..... 216

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE..... 228

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ESPAGNE, par M. CH. DE MAZADE..... 242

LITTÉRATURE ANGLAISE. — L'ANNÉE 1756, par M. E.-D. FORGUES..... 251

Livraison du 15 Mars.

RIVALITÉ DE CHARLES-QUINT ET DE FRANÇOIS Ier. — I. — LE CAMP DU DRAP-D'OR ET LA CONFÉRENCE DE CALAIS, d'après des documens nouveaux, par M. MIGNET, de l'Académie Française..... 257

ACACIA, SCÈNES DE LA VIE AMÉRICAINE, dernière partie, par M. ALFRED ASSOLLANT. 305

LE MARÉCHAL MARMONT ET SES MÉMOIRES, par M. LOUIS DE VIEL-CASTEL..... 348

LES VOYAGEURS EN ORIENT ET LA TURQUIE DEPUIS LE TRAITÉ DE PARIS, première partie, par M. SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie Française..... 392

Une Entreprise maritime internationale au XIXe siècle. — II. — Influence scientifique de l'oeuvre du lieutenant Maury. — Systèmes de circulation atmosphérique et océanique, par M. E. du HAILLY..... 414
Un Essai de Bonheur conjugal, par M. Paul de MOLÈNES..... 445
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 478
Essais et Notices. — La Régence de Tunis, par M. Th. PAVIE..... 491

Livraison du 1er Avril.

De l'Influence spiritualiste de M. V. Cousin a propos de ses *Souvenirs*, par M. Ernest RENAN, de l'Institut..... 497
Les Tribus indiennes des États-Unis. — Enquête américaine sur les Origines, les Moeurs et l'état actuel des Indiens, par M. Armand MONDOT..... 521
Zobeïdeh, scènes de la vie turque, première partie, par Mme la princesse Christine Trivulce de BELGIOJOSO..... 559
Le Roman contemporain en Angleterre. — Un Roman anglican, *Two Years Ago*, de M. Kingsley, par M. Émile MONTÉGUT..... 595
Rivalité de Charles-Quint et de François Ier. — II. — Un Conclave et la Coalition contre François Ier, d'après des documens nouveaux, par M. MIGNET, de l'Académie Française..... 618
Thomas Browne, le Médecin philosophe de Norwich. — I. — Une Époque de transition scientifique, par M. J. MILSAND..... 646
L'Elkovan, poème, par M. Édouard GRENIER..... 686
Science. — La Terre selon le *Cosmos* de M. de Humboldt, par M. Auguste LAUGEL..... 703
Revue Musicale. — Les Opéras de la saison : *Don Desiderio, la Magicienne*, etc., par M. P. SCUDO..... 717
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 730
Essais et Notices. — Mouvement intellectuel..... 742

Livraison du 15 Avril.

La Comtesse d'Ahlefeldt et le poète Immermann. — Le Roman dans la société allemande, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 753
Le Brésil en 1858 sous l'empereur dom Pedro II, par M. PEREIRA DA SILVA, de la chambre des députés de Rio-Janeiro..... 791
La Sibérie et les Progrès de la puissance russe en Asie, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY..... 835
Zobeïdeh, scènes de la vie turque, dernière partie, par Mme la princesse Christine Trivulce de BELGIOJOSO..... 878
Du Sommeil et du Somnambulisme au point de vue psychologique, par M. Ch. LÉVÊQUE..... 926
Les Voyageurs en Orient et la Turquie depuis le Traité de Paris, deuxième partie, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française..... 950
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 976
Essais et Notices. — Jean II de Lazaref..... 988

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 8822